

Para Mackinnon

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE et STATISTIQUE

DE LA

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

TOME III

Paris. — Typographie de Ad. Laine et J. Havard, rue des Saints-Pères 19.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

DE LA

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

PAR

V. MARTIN DE MOUSSY

Docteur en médecine de la Faculté de Paris,
Ancien chirurgien militaire; membre des Sociétés de géographie de Paris et de Berlin
membre de l'Institut historique, de la Société impériale d'acclimatation,
de la Société d'anthropologie et de la Société météorologique de France;
du Comité d'Archéologie américaine;
de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin et du Cercle agricole de l'Oise;
de l'Association des amis de l'histoire naturelle et de l'Institut historique et géographique de la Plata,
de la Société de médecine Montévidéenne; etc., etc.

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864

AVERTISSEMENT.

Des circonstances indépendantes de notre volonté ont amené une interruption de deux années dans le cours de cette publication. Nous avons dû, pendant cet intervalle, faire un nouveau voyage dans la Plata; mais cet incident, loin de nuire à notre travail, a servi à le compléter, puisqu'il nous a été possible d'en profiter pour parcourir et étudier les parties de la province de Buénos-Ayres que nous n'avions point visitées, et réunir de nouveaux documents qui nous manquaient. — Les événements politiques qui ont eu lieu en 1861 n'ont amené aucune modification dans l'ordre et la forme de notre ouvrage; nous avons rencontré dans l'administration nouvelle, si noblement dirigée par S. E. le Président D.-B. Mitre, historien lui-même remarquable et littérateur distingué, la même sympathie et la même protection que dans celle de M. le général Urquiza, et lui en témoignons ici, du fond de notre cœur, notre vive et sincère reconnaissance. — Nous espérons donc pouvoir terminer, dans un assez court délai, ce grand travail qui nous occupe depuis huit années, et laisser une œuvre utile qui éclaire à la fois, et les Argentins sur la géographie physique, économique et sociale de leur beau pays, et les Européens sur les ressources qu'ils peuvent y trouver s'ils acceptent l'hospitalité bienveillante que leur offrent, à travers les mers, les régions de la Plata.

Paris, Septembre 1863.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

DE LA

CONFÉDÉRATION ARGENTINE

DEUXIÈME PARTIE

PROVINCES ET TERRITOIRES ARGENTINS.

DEUXIÈME PARTIE.

PROVINCES ET TERRITOIRES ARGENTINS.

LIVRE I.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

Les provinces qui composent la Confédération Argentine sont au nombre de quatorze, auxquelles il faut joindre plusieurs territoires : celui des Missions, le territoire indien du nord ou Chaco, le territoire indien du sud ou les Pampas, enfin, de l'autre côté du Rio-Negro, la Patagonie.

Les provinces voisines de l'Océan et des grands fleuves Parana et Uruguay, sont celles de Buénos-Ayres, Entre-Rios, Corrientes et Santa-Fé. On les appelle provinces littorales.

Celles de l'intérieur sont, en allant du sud au nord : Cordova, la plus centrale du pays, Santiago-del-Estero, Tucuman, Salta et Jujuy. En redescendant vers le sud et en longeant la chaîne des Andes, se présentent celles de Catamarca, La Rioja, San-Juan, Mendoza, et, en revenant par le centre, San-Luis. — Ces trois dernières proviennent du démembrement de l'ancienne province espagnole de Cuyo : les sept autres composaient celle de Tucuman. Enfin l'ancien gouvernement de Buénos-Ayres comprenait les quatre provinces littorales actuelles et les Missions. Le terrain embrassé par le Parana et l'Uruguay, ou Mésopotamie argentine, divisé aujourd'hui en deux

provinces, était désigné sous le nom d'Entre-Rios. On appelait la partie des Missions, située au nord-nord-est, entre l'Uruguay et le Parana, Missions de l'Entre-Rios.

Nous allons décrire successivement chacune de ces provinces, nous référant en grande partie, pour ce qui touche à la nature du terrain, au climat, à la végétation, à l'industrie et à la population, etc., à ce que nous avons dit d'elles dans notre description générale du pays.

CHAPITRE I.

Province de Buénos-Ayres.

§ I. — *Province de Buénos-Ayres en général.*

La province de Buénos-Ayres est la plus vaste, la plus peuplée, la plus riche et la plus florissante des quatorze qui composent la Confédération Argentine. Sa situation à l'entrée de la Plata, la grande étendue de ses côtes sur ce puissant fleuve et sur l'Océan, la fertilité étonnante de la totalité de son vaste territoire, la douceur et la salubrité de son climat, en font un pays éminemment propre au développement et à la reproduction des races humaines.

Limites et situation astronomique. — Bornée au nord par l'Arroyo-del-Medio, petite rivière qui la sépare de la province de Santa-Fé, puis par le fleuve Parana et la Plata, à l'est par l'Océan, elle compte pour limite au sud le Rio-Negro de Patagonie; à l'ouest, sa longue frontière se confond avec le territoire indien du sud, sur lequel ses fermiers empiètent continuellement et où une ligne fictive, signalée seulement par quelques fortins et des fermes (*estancias*) fortifiées, établit une limite équivoque, incessamment contestée d'ailleurs, entre la civilisation et la barbarie. — Son extrême limite nord correspond en moyenne à 33° 30′ de latitude sud, et son extrême sud avec le 41°. Sa limite occidentale est entre le 64° et 65° de longitude ouest du méridien de Paris. La côte de l'Océan, en courant à l'ouest-sud-ouest, depuis le cap Corrientes jusqu'à Bahia-Blanca, puis au sud-sud-ouest jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro, rétrécit considérablement la partie sud du territoire de la province qui, sur ce point ex-

trême, se trouve presque réduit à la côte, toute la plaine de ce côté demeurant abandonnée aux Indiens. — Dans ces limites on peut évaluer la totalité du territoire à sept mille lieues carrées (1).

Aspect général et régions géographiques. — La province de Buénos-Ayres se présente sous l'aspect d'une plaine immense, couverte d'herbages; sans bois, excepté près de l'Océan, de la Plata et sur quelques points voisins du Rio-Salado. Cette plaine n'offre d'ondulations que près du Parana et du Rio de la Plata. Jusqu'aux petites chaînes de montagnes surbaissées qui, partant du cap Corrientes, vont mourir dans les pampas indiennes à soixante lieues de là, en suivant une direction ouest-nord-ouest, il n'y a pas un pli de terrain qui dépasse six ou huit mètres à son point culminant, lequel est à peine sensible à l'œil, tant les pentes sont douces; presque partout même l'altitude est encore moindre, c'est une plaine absolue, si plate que le mirage s'y fait voir à chaque instant. Cette illusion d'optique continuelle par tous les temps un peu clairs rend le paysage moins monotone qu'on ne le croirait : chaque maison, chaque estancia entourée de ses saules et de ses peupliers semble une île au milieu des eaux, et comme les maisons sont nombreuses quoique isolées, et que l'horizontalité du terrain permet d'en embrasser beaucoup d'un seul coup d'œil, le voyageur, à mesure qu'il avance, croit apercevoir un archipel de petites îles hautes et verdoyantes se dressant au milieu d'un lac immense, dont les eaux se confondent partout avec l'horizon. — Cependant il est reconnu que le terrain a une pente générale de l'ouest à l'est vers l'Océan ; c'est l'inclinaison commune à toute la région pampéenne à partir du pied des Andes et du massif central (voyez tome I; pages 159, 165 et 246), mais cette inclinaison, dont les observations barométriques rendent compte, n'est point perceptible à l'œil.

(1) Les limites des provinces doivent être déterminées par le Congrès. — Jusqu'à présent elles sont fort mal arrêtées et pour ainsi dire arbitraires en quelques endroits, d'abord à cause de l'insuffisance des notions géographiques dans un pays très-vaste et insuffisamment peuplé, puis par suite de l'absence ou de l'irrégularité des documents qui en établissaient la division sous le régime espagnol, enfin en conséquence des prétentions de presque toutes les provinces à signaler comme faisant partie de leur territoire tout ce qui est à leur portée du moment qu'il n'est occupé que par des Indiens nomades, et cela sans y faire aucun établissement sérieux et permanent. — Pour éviter toute difficulté, plusieurs ont sagement stipulé dans leur constitution particulière que les frontières qu'elles se donnaient resteraient telles jusqu'à ce qu'elles eussent été reconnues et ratifiées par le Congrès, qui seul avait le droit de les modifier. C'est donc au gouvernement national à s'entendre avec le Congrès à ce sujet lorsqu'il aura en main assez de documents pour établir équitablement les limites de chaque fraction de la Confédération Argentine.

En approchant du premier cordon des petites sierras, le terrain se relève en pente tellement douce, qu'elle ne devient réellement sensible que dans leur voisinage. Ces montagnes, qui sont en général des croupes basses herbeuses sur leurs pentes, rocailleuses à leur sommet, s'allongent en une série de petits cordons successifs espacés de l'est à l'ouest-nord-ouest. Elles laissent entre elles des passages larges et faciles qui conduisent dans une grande vallée ou plutôt une vaste plaine que limite, vingt lieues plus loin au sud, un second cordon de même nature, triple de la hauteur du précédent et qui est formé des sierras de la Ventana, de Curru-Malal et de Guamini. Enfin, de l'autre côté de ce dernier cordon, se présentent les plaines où coulent les rivières Colorado et Negro, lesquelles, parallèlement l'une à l'autre, vont se jeter dans l'Atlantique en laissant entre leurs lits l'intervalle d'un degré de latitude.

Les eaux sont rares dans l'intérieur de la province ; elle n'offre qu'une seule véritable rivière, le Salado (voyez tome I, page 157), qui la traverse tout entière de l'ouest à l'est. Les autres cours d'eau sont, vers le nord, quelques ruisseaux provenant des pluies et qui débouchent dans le Parana, d'autres qui naissent des deux versants des sierras du sud et vont se perdre dans la plaine, quelques-uns enfin, descendus des Sierras-del-Vulcan et de la Ventana, atteignent l'Océan. A ces ruisseaux peu nombreux et de peu d'eau il faut joindre une multitude de lagunes semées surtout dans la partie centrale de la province au sud du Rio-Salado, et qui, tantôt permanentes, tantôt temporaires, quelquefois salées, le plus souvent douces, servent à abreuver le bétail.

Cette disposition du sol, que nous venons d'esquisser à grands traits, permet de diviser la province de Buénos-Ayres en plusieurs régions géographiques signalées par quelques différences dans le climat et la structure et surtout l'arrosement du sol ; ce sont : — 1° Ville de Buénos-Ayres et ses environs dans un rayon de huit lieues ; — 2° Région fluviale ou côtes du Parana et de la Plata ; — 3° Région du nord du Rio-Salado ; — 4° Région entre le Salado et les petites sierras du sud, Vulcan, Tandil, Azul, etc. ; — 5° Région entre cette première ligne de montagnes du sud et la ligne des sierras de la Ventana et de Guamini ; — 6° Région des rivières Colorado et Negro et côte de l'Océan patagonien ; — 7° Frontière occidentale ou ligne des Indiens.

Dans la description du territoire nous nous en référerons à ces grandes divisions naturelles.

Hydrographie. — Nous avons déjà décrit en partie les côtes de la province en traitant de l'hydrographie en général de la République Argentine (tome I, pages 67 et suivantes). Nous n'y ajouterons donc que quelques détails.

Côtes de la Plata et de l'Atlantique. — La côte de la Plata, depuis la bouche de las Palmas, est relativement assez élevée (voyez tome I, page 75). Elle offre des ondulations dont la hauteur, près de San-Fernando, atteint jusqu'à 35 mètres, mais qui vont en s'abaissant à mesure que l'on s'approche de l'Océan. Tantôt la berge (*barranca*) longe la rivière, tantôt elle laisse à ses pieds une plage assez large, basse et submersible. Cet abaissement général du terrain est surtout remarquable à la *ensenada*, ou baie de San-Borombon, dont le rivage fangeux est presque au niveau des eaux. La côte se relève un peu à partir du cap Saint-Antoine, et forme plus au sud deux petites pointes argilo-sableuses, celle du sud et celle de los Medanos, avant de devenir tout-à-fait rocheuse au cap Corrientes, constitué par la pointe orientale de la première ligne du système orographique du sud. Toute cette longue étendue de côtes n'offre point de port, si ce n'est celui de la *Ensenada de Barragan* à 14 lieues de Buénos-Ayres, et celui de la Mar-Chiquita, non loin de la lagune de ce nom, laquelle, quoique communiquant avec la mer à la marée haute, n'est point navigable à cause de l'ensablement de son goulet. Ce port, examiné en 1859, par un ingénieur anglais, M. Cohglan, pourrait recevoir quelques petits navires, quoique la mer y soit généralement assez forte, et un industriel portugais y a établi depuis quelques années un saladero.

Du cap Corrientes à Bahia-Blanca, la côte court à l'ouest-sud-ouest; elle est moyennement basse, fort battue du vent et semée d'espace en espace de quelques médanos, ou buttes de sables accumulés. Plusieurs ruisseaux, qui descendent des deux sierras, viennent y déboucher dans l'Océan; malheureusement ils ont des barres qui rendent leur embouchure difficile à franchir. L'un d'eux, le Quejen-Grande, serait, dit-on, assez profond et assez large pour admettre de fortes goëlettes qui y seraient en complète sûreté, une fois la barre franchie.

Plus loin on trouve l'embouchure du Naposta, rivière qui vient de la sierra de la Ventana. Elle forme le port de Belgrano qui peut admettre des navires d'un fort tonnage. A 2 lieues de la mer s'élèvent le bourg et fort de Bahia-Blanca par 38°44′ de latitude sud, établissement que le gouvernement de la province a fondé depuis quarante ans et dont le développement est assez lent.

Le Rio-Colorado, un degré plus au sud, a une embouchure encore plus accessible que le Quejen-Grande et même que le Naposta. Mais la côte et les environs sont déserts, et il est nécessaire que le pays se peuple pour qu'on puisse songer à y créer un port que toutes les reconnaissances pratiquées jusqu'à présent démontrent comme facile à établir.

Entre ce fleuve et l'embouchure du Rio-Negro, plusieurs baies naturelles et des îles assez nombreuses voisines de la terre pourraient offrir un abri aux navires si la côte était peuplée, mais c'est un désert comme entre Bahia-Blanca et le Colorado.

Le Rio-Negro, quoiqu'il ait une barre périlleuse, peut admettre à la marée haute des navires tirant 4 mètres d'eau. Ces navires remontent jusqu'au Carmen, situé à 12 lieues dans l'intérieur des terres, et y sont en toute sécurité.

Toute cette côte de l'Océan, médiocrement élevée au-dessus des eaux, est battue en toute saison par de forts vents du large et assez dangereuse. La navigation y est pénible pour les navires à voile que le vent drosse obstinément vers la terre ; mais les bateaux à vapeur la font avec la plus grande facilité.

Rivières et ruisseaux. — Le fleuve Parana, par sa branche de las Palmas, baigne la partie septentrionale de la province. Le delta, semé d'îles basses et souvent noyées, compris entre cette branche et le Guazu depuis San-Pedro, lui appartient également, et présente une certaine quantité de terrains susceptibles de culture. Ces îles, multipliées du côté de San-Fernando, sous le nom d'archipel de Carapachay, ont déjà une certaine population, dont l'industrie agricole trouve un débouché facile pour ses produits, grâce aux nombreux canaux du fleuve.

Les cours d'eau venant à travers les plaines légèrement ondulées du nord déboucher dans le Parana, ne sont que des ruisseaux qui prennent leur origine dans les bañados (bas-fonds inondés) et lagunes formés par les eaux pluviales, serpentent à travers la plaine argileuse, reçoivent de rares affluents, et mènent péniblement leurs eaux troubles, et quelquefois saumâtres, au grand fleuve, sans nourrir sur leurs rives le moindre arbrisseau. Presque à sec dans les sécheresses, ils débordent facilement lors des grandes pluies, et leurs gués forment en tout temps des bourbiers d'un passage parfois difficile, que l'on travaille avec activité à remplacer par des ponts. Tels sont l'arroyo del Medio, l'arroyo de Ramallo, le rio de Arrecifes, formé des branches de Rojas et du Salto, celui d'Areco, celui de Lujan, plus profond et

mieux encaissé, ceux de Matanza et de San-Borombon, ce dernier souvent à sec.

Au centre de la province, le Rio-Salado, qui la traverse tout entière, est une véritable rivière navigable au besoin lors des grandes pluies. Formé du trop plein des grandes lagunes Del-Corzo, Del-Chañar, de la Mar-Chiquita, de Gomez, il se dirige vers l'ouest par une longue dépression de terrain, qui semble la continuation du lit du Rio-Quinto descendu des cimes humides de la sierra de San-Luis. (Voyez tome I, p. 157.) Il ne reçoit d'affluents que du côté du sud, et seulement dans la saison pluvieuse, les ruisseaux de Las-Flores, de Tapalquen et de l'Azul nés des collines herbeuses du système du sud n'arrivant pas jusqu'à lui en toute saison. — Avant d'atteindre à l'Océan, le Salado communique avec les lagunes de Chascomus, série de vastes étangs d'eau saumâtre, qui s'échelonnent d'abord de l'ouest à l'est, puis du nord au sud, sur une longueur de douze lieues. Lorsque les eaux du Salado sont hautes, il y déverse son trop plein. Quoique cette rivière soit large et souvent assez remplie, elle est guéable sur une foule de points.

Au contraire des ruisseaux saumâtres et fangeux des plaines du nord, ceux qui viennent des petites sierras du sud sont remarquables par la limpidité de leurs eaux. Tels sont, outre ceux que nous venons de citer comme affluents accidentels du Rio-Salado, les arroyos de Chapaléofu, Tandiléofu, Napaléofu, Grande, Vivorota, etc., etc., qui, coulant du sud au nord, vont se perdre dans la pampa, ou arrivent aux rives de l'Atlantique; tels sont encore ceux qui viennent des sierras de Guamini et de la Ventana: le Quininoal, le Magaleofu, le Quetro-Eique, etc., etc., qui vont se perdre au milieu des plaines du territoire indien dans la direction du lac des Salines. Les cours d'eau qui coulent vers le sud ont un lit généralement profond et torrentueux dans le principe, tels que le Pantanoso, le Quejen Grande, le Cristiano-Muerto, le Claramelo, le Quejen-Salado, le Mulponleofu, le Sauce-Grande, etc., etc.; mais, avant d'arriver à la mer, ils se chargent, dans les plaines qu'ils traversent, de particules terreuses et salines qui altèrent la pureté de leurs eaux.

Nous avons déjà décrit les rivières Colorado et Negro (voyez tome I, pages 164 et suivantes); disons seulement que ce qui n'était en 1858 qu'une hypothèse très-probable, l'origine du Rio-Negro dans le grand lac de Nahuelhuapi, par le rio de la Encarnacion, est devenu, depuis l'expédition chilienne de 1860, une certitude, et que, dans

ces derniers temps, vingt-huit lieues du cours inférieur du Colorado ont été reconnues. Partout, dans ce trajet, on a trouvé la rivière navigable, bien encaissée, remplie d'une eau fort potable, et de hardis fermiers sont décidés à former, à leurs risques et périls, des établissements à bétail (*estancias*) sur ses bords jusque-là abandonnés aux Indiens nomades.

Lagunes. — L'horizontalité du sol de la province de Buénos-Ayres y multiplie les lagunes, l'eau, dans beaucoup de parties, ne pouvant avoir d'écoulement De ces lagunes tantôt douces tantôt saumâtres, quelques-unes, comme celles des sources du Salado et des environs de Chascomus, sont fort grandes. Telles apparaissent encore celles du Bragado, du 25 Mai, et les Encadenadas, sur la frontière indienne de l'ouest, enfin celles de l'Ajo et du Tordillo, en se rapprochant de l'Océan. Deux points de la province se font surtout remarquer par la grande quantité de petits étangs qu'offre leur terrain absolument plat. L'un est le triangle compris entre le Salado et l'arroyo de las Flores, qui renferme les districts du Saladillo et du 25 mai, l'autre est le bassin comprenant les districts de Pila, Dolores, Tordillo, Tuyu, Ajo, enfin tout le terrain qui s'étend de Chascomus aux premières pentes du système du sud, en se rapprochant de la mer. Les lagunes y sont innombrables, et leur multitude préserve cette riche région des ravages que les sécheresses font parfois dans les troupeaux; car le plus grand nombre ont leurs eaux douces, ou si peu saumâtres, que le bétail peut en boire sans inconvénient.

Orographie. — Le système orographique du sud de la République Argentine est contenu tout entier dans la province de Buénos-Ayres, et nous l'avons indiqué plus haut. Il a d'ailleurs été décrit (tome I, pages 234 et suivantes). Depuis, nous avons pu examiner personnellement une partie de la chaîne du Tandil, et nous assurer que, du cap Corrientes aux pics sablonneux de Curico, à l'extrême ouest, la formation géologique était la même. Ces collines allongées appartiennent aux terrains métamorphiques et sont formées principalement de gneiss et de mica-schiste; on ne trouve guère d'escarpements que dans la sierra du Vulcan; partout ailleurs les croupes de gneiss se cachent en partie sous le gazon, et ne montrent leurs roches dénudées que vers les sommets. Ces petites chaînes, en leur longueur totale, atteignent une soixantaine de lieues sur une largeur qui varie de trois à cinq. On les désigne, en allant de l'est à l'ouest, sous le nom de sierras *del Vulcan*, où l'on signale les cimes particulières ou

cerros, nommées *Paulino*, *De los Padres*, *Mogote*, *Tres-Cerros*, etc., etc., puis les sierras de *Tandileofu*, *Del-Tandil*, de *Chapaleofu*, de *Los-Huesos*, de *la Tinta*, *Del-Azul*, de *Tapalquen*, qui finissent aux hauteurs arénacées de *Lima-Huida* et de *Curico*, lesquelles ne dépassent pas 70 mètres au-dessus de la plaine environnante, alors que le Vulcan et le Tandileofu arrivent à 340.

Le second cordon, plus au sud, celui de la *Ventana* et de *Guamini*, réunis ensemble par la petite sierra de *Curra-Malal*, est beaucoup plus élevé, mais moins long de moitié, et a la même composition géologique; les quartz, toutefois, y sont plus abondants, et l'on n'y connaît pas encore de calcaires. Les sommets de cette chaîne sont dénudés et absolument arides, tandis qu'à leur pied naissent de nombreux ruisseaux et que les gras pâturages abondent.

Dunes de sable ou medanos. — En outre de ces hauteurs, véritables chaînes de montagnes appartenant aux terrains primitifs, on trouve dans le voisinage des côtes, à partir de Bahia-Blanca, des buttes sablonneuses désignées sous le nom de *medanos*, et dont le vent modifie incessamment la forme et la surface. (Voyez tome I, page 249.) Ces dunes atteignent une hauteur variant de quelques mètres à quarante; elles sont nombreuses sur la côte sud de la province, là où la rive océanienne, cessant d'être purement argileuse comme plus haut, devient sableuse, et, par conséquent, offre plus de prise à l'action du vent, qui en pousse les éléments mobiles à l'intérieur des terres, en même temps que les eaux marines en humectent et agglutinent les bases. Dans l'intérieur de la province, sur la frontière indienne, depuis l'Arroyo-de-las-Flores jusqu'au fort de Junin, des dunes de cette nature, composées d'un sable argileux, tantôt rouge, tantôt bleuâtre, y forment plusieurs cordons bas et étroits, entre-croisés irrégulièrement, mais généralement dirigés du sud-est au nord-ouest. Ces cordons, élevés de quelques mètres seulement, sont tapissés d'un gazon épais qui soustrait le sable dont ils sont formés à l'action du vent, et ils n'ont plus aucune mobilité; les medanos circonscrivent dans cette région un grand nombre de lagunes de dimensions diverses; quelques-uns même, un peu plus élevés, arrivent à simuler sur ce terrain si parfaitement horizontal de petites montagnes. Les pluies torrentueuses qui tombent de temps à autre en déchaussent et ravinent parfois les flancs, et permettent alors au vent de disperser le sable qui les compose, et de former de nouvelles buttes, soit sur les cordons immobiles, soit aux bords des lagunes, dont ils peuvent modifier l'étendue. Mais ce phénomène n'est pas

commun : la plupart des dunes, bien solidifiées par le gazon qui les recouvre, résistent aux vents comme aux orages.

Nature du sol. — Le sol de toute la portion de la province de Buénos-Ayres comprise entre la Plata, la mer, la première chaîne du sud et la frontière occidentale, offre une grande homogénéité de structure. C'est d'abord une couche de terre végétale dont l'épaisseur atteint de 20 à 40 centimètres, puis une terre argilo-sableuse semée de petits noyaux calcaires d'une profondeur qui varie, mais est toujours considérable, car tous les puits sont creusés dans un dépôt de cette nature. Sur la côte de Parana et de la Plata, dans les parties les plus élevées, ces puits ont de 25 à 30 mètres de profondeur ; ils n'en ont que 10 à 12, et quelquefois moins, lorsque l'on gagne l'intérieur. Dans la région où les lagunes abondent, l'eau se trouve à une faible profondeur. En quelques rares endroits, on rencontre du calcaire proche de la superficie du terrain : ainsi, sur les bords de l'Arroyo-del-Salto, où il donne lieu à une exploitation assez avantageuse comme pierre à bâtir, et au pied du versant septentrional de la première ligne de sierras, où il forme des couches au niveau du sol et peut être exploité pour faire de la chaux, comme on l'a fait au Tandil. Dans la région occidentale, celle des medanos, le sol est plus sablonneux à la superficie ; mais c'est toujours un sable plutôt argileux que siliceux, quoiqu'en certaines localités on l'y trouve mêlé à de petits grains quartzeux.

Cette nature sablo-argileuse du sol le rend très-facilement perméable aux pluies qui le pénètrent profondément à la moindre averse, et lui permet de conserver ainsi une humidité intérieure résistant aux sécheresses. Il est facile à labourer, très-fertile et susceptible de culture dans toute son étendue. On peut dire qu'il n'y a pas un hectare de terre non cultivable dans toute cette immense superficie de terrain. Les petits marais où se perdent les rivières descendues de la sierra forment des tourbières exploitables, avantage immense dans un pays qui manque de bois. C'est surtout du côté de Bahia-Blanca que ces utiles dépôts se rencontrent.

Le terrain entre les deux lignes de sierras offre à peu près les mêmes conditions que la région du Nord, mais il est plus argileux, excepté en se rapprochant de la mer où il redevient sableux et semé de dunes mobiles. La région du Colorado et du Negro participe de ces mêmes conditions ; à part un petit nombre d'endroits dénudés et arides par suite d'une trop grande quantité de dépôts sableux, par-

tout le sol y est recouvert de bons pâturages et très-apte à l'alimentation du bétail.

Caractères géologiques. — La plaine de Buénos-Ayres est de formation tertiaire, comme toute la région pampéenne. — Nous sommes entré dans de longs détails à ce sujet en parlant de la *Constitution physique du sol argentin*, tome I, livre v, et particulièrement pages 265 et 267. — Depuis, les travaux exécutés récemment dans les deux puits artésiens, de Barracas, presque au niveau de la Plata, et de la Piedad, à 3 kilomètres de là, sur un des points culminants de la ville de Buénos-Ayres, sont venus nous donner des preuves de l'identité parfaite de ces mêmes terrains, depuis le bourg de la Paz, dans l'Entre-Rios, par 30° de latitude nord, jusque par 50° au port de Santa-Cruz, presque à l'extrémité de la Patagonie, sur une étendue de 20° en latitude. La coupe géologique des deux puits comparée à celle des berges du Parana, si remarquables en fossiles, dans l'Entre-Rios, à celle des collines de Bahia-Blanca, étudiées par M. Bravard, et des hauteurs voisines du Rio-Negro, vues par d'Orbigny, aux petites montagnes du San-José, du port Désiré et de Santa-Cruz, examinées par Darwin, prouvent que la formation est la même, puisque sur cette vaste étendue on rencontre, dans le même ordre de superposition, les argiles, les sables, les calcaires coquilliers, les grès, etc.; seulement les couches y sont d'épaisseur différente et varient en hauteur selon que, par suite des plissements du sol opérés pendant le dernier soulèvement de la longue côte océanienne, les dépôts se sont exhaussés au-dessus du niveau de la mer ou ont plongé bien au-dessous. (Voyez, aux Notes et Documents, la coupe géologique de ces deux puits.)

Les deux lignes de sierras sont composées de roches métamorphiques, granits, gneiss, mica-schistes, quartz. On trouve du calcaire à leur pied, mais ce calcaire n'est pas cristallin et appartient évidemment à une époque bien différente; il est stratifié par veines à la superficie, et doit se retrouver plus profondément, ainsi que l'indiquent les coupes dont nous venons de parler.

Fossiles principaux. — Indépendamment des coquilles marines sans nombre que présente le terrain pampéen de la province, on rencontre en une foule d'endroits, et surtout dans les environs du Salto, à une faible profondeur, une foule de mammifères fossiles, dont le plus grand nombre appartiennent à l'ordre des édentés: *megatherium*, *toxodon*, *megalonyx*, *mylodon*, *glyptodon*, *etc*. Le musée de Buénos-Ayres renferme aujourd'hui un magnifique squelette complet de ce

dernier animal dont la carapace compte un mètre et demi en longueur. Quelques-uns de ces restes de la faune de la dernière époque géologique sont si près de la superficie du sol, qu'ils sont facilement découverts par les moindres travaux exécutés dans la campagne, tels que le creusement des fossés des champs, des mares artificielles, ou celui des fondements des maisons.

Climat. — La grande étendue de la province vers le sud, l'horizontalité de son territoire, la facilité de sa ventilation, lui donnent un climat plus frais que celui des autres provinces argentines. Ce climat est en partie celui que nous avons décrit sous le nom de climat du littoral. (Voyez tome I, page 345.) Toute la région au nord du Salado, qui coule sous le trente-sixième parallèle, jouit d'une température de 17° en moyenne, et souffre de temps en temps du manque de pluies. Au sud de la rivière la température s'abaisse assez rapidement, ainsi qu'il est facile de le voir à la nature de la végétation. Les pluies sont plus fréquentes, les rosées plus abondantes, le sol conséquemment plus humide et les pâturages meilleurs. Une ventilation presque continuelle y rafraîchit l'air, même dans les journées les plus chaudes de l'été. L'hiver, les gelées ne dépassent point 4° au-dessous de zéro, excepté dans les années extraordinaires. Sur la côte, le vent de S.-E. domine ; dans l'intérieur, les vents du Nord et le pampero se succèdent assez régulièrement. Dans le voisinage des montagnes du sud, les vents de la Patagonie sont violents et froids; la neige, l'hiver, y reste quelquefois sur la superficie du sol plusieurs jours de suite sans se fondre. Dans les plaines du Rio-Colorado et du Rio-Negro, le froid est piquant, mais court ; et l'été serait fatigant si les brises de la mer n'y venaient sans cesse rafraîchir l'air embrasé par la réflexion du soleil sur un sol sableux. Les deux saisons ordinaires des pluies sont le printemps et l'automne, mais il y en a aussi parfois de très-fortes l'été. Les orages sont plus fréquents dans la ville de Buénos-Ayres que dans tout le reste du territoire et accidentellement accompagnés de grêle. — En somme, la température de toute la province est douce et agréable. Le seul inconvénient du climat, c'est la rareté ou plutôt l'irrégularité des pluies, ce qui donne lieu de temps à autre à des sécheresses pendant lesquelles le vent, si fréquent dans ces vastes plaines, balaye et roule alors, sur un sol à la fois brûlé par le soleil et piétiné par des milliers de têtes de bétail, d'immenses tourbillons d'une épaisse poussière aussi gênante pour les hommes que pour les troupeaux.

VÉGÉTATION. — La végétation naturelle de la province de Buénos-Ayres se réduit aux graminées qui couvrent partout le sol, et à quelques plantes arborescentes de la famille des légumineuses en de rares endroits. Avant que les Européens la colonisassent, c'était une pampa, une plaine sans un arbre. Ceux que l'on y voit aujourd'hui dans le voisinage des habitations ont tous été importés.

Sur les côtes de l'Océan seulement, à partir de la baie (*ensenada*) de San-Borombon, on trouve çà et là des buissons d'acacias de diverses espèces; en se rapprochant du cap Corrientes, une véritable forêt de talas, et dans la sierra del Vulcan des bouquets de curra-malal, vulgairement curru-manuel, petite mimosée arborescente dont la hauteur ne dépasse point 4 mètres. Sur les bords de l'Océan et dans le voisinage du Colorado et du Negro, on retrouve également quelques petits bouquets de bois rabougris, dans le genre de ceux qui couvrent la plaine argentine intérieure. Le reste de la province n'offre partout ailleurs d'autres arbres que ceux que la main de l'homme y a plantés. Ce sont des ombus, des saules, des peupliers, des pêchers, des acacias-robinia, des azédarachs (paraisos); les autres arbres sont à peu près inconnus dans la majorité des estancias. Mais autour des villes et bourgs, on cultive tous les arbres fruitiers d'Europe. L'oranger ne réussit pas bien au sud du Rio-Salado, le pêcher même y donne des fruits moins bons, et l'azédarach n'y acquiert pas une grande taille; l'ombu même s'y voit peu; mais le peuplier, le saule et l'acacia-robinia entourent toutes les estancias et croissent avec un grand luxe de végétation. Toutes les essences forestières européennes pourraient y réussir; malheureusement les habitants ne s'en occupent pas encore, et partout, dans la campagne, on souffre du manque de bois, alors qu'avec un peu de soin et de patience, il serait si facile d'y créer des forêts qui sont d'une absolue nécessité pour un pays dont la population augmente chaque jour (1).

(1) Dans presque toute la campagne, le manque de combustibles oblige les habitants à se servir de fiente de bœuf et surtout de mouton pour les usages domestiques, le chauffage des fours, etc. On coupe en mottes carrées le sol épais et formé de fiente piétinée des parcs à brebis; on le fait sécher et on transporte dans les villages ce combustible qui vaut jusqu'à 60 fr. la charrette. Là où le chardon croît en quantité, on va le ramasser dans les champs et on l'entasse en meule pour provision d'hiver. Les mauvaises herbes dures et presque ligneuses qui croissent dans les bas-fonds sont également coupées, séchées et mises de côté pour cet usage. Partout où il existe d'anciennes plantations de bois de pêchers, elles sont mises en coupes réglées; mais il y en a peu dans le Sud, et, dans les plaines de l'Ouest où commencent à s'établir les fermiers, le sol est absolument nu et la fiente des animaux peut seule fournir présentement du combustible.

Agriculture. — Quoique le soin des troupeaux soit l'industrie principale, ou, pour mieux dire, exclusive du pays, l'agriculture y a fait, depuis dix années, de grands progrès. Les céréales, telles que le maïs, le froment, l'orge et l'avoine, sont cultivées sur une grande échelle; la luzerne ne manque pas pour la nourriture des animaux employés dans les villes, ceux de la campagne étant limités au fourrage vert. Chaque propriétaire, près des centres de population, a maintenant son verger; les fruits et légumes de toute espèce abondent et sont d'excellente qualité; on commence même à avoir de fort beaux jardins d'agrément à la campagne; les fermiers les multiplient autour de leurs établissements. La culture des céréales non-seulement suffit aux besoins locaux, mais pourrait même permettre l'exportation, s'il était possible d'y consacrer plus de bras; mais les ouvriers agricoles manquent partout, la main-d'œuvre est toujours chère, et, de plus, les frais de transport de l'intérieur au littoral sont exorbitants.

Animaux sauvages et domestiques. — La population toujours croissante et l'absence de lieu de refuge pour le gibier au milieu d'une plaine absolue ont fait disparaître presque tous les animaux sauvages. Le jaguar et l'aguará sont aujourd'hui inconnus; on ne voit plus d'autruches; à peine si l'on rencontre un tatou; les chevreuils (venados) ne s'aperçoivent plus que dans le sud; la viscache seule, par son immense multiplication et la sécurité que lui offre l'abri de ses terriers, abonde dans toute la plaine; et, dans les lagunes, on trouve encore une assez grande quantité de loutres.

Quant aux chevaux et bœufs sauvages, si nombreux autrefois au sud du Rio-Salado, il n'en existe plus à présent, si ce n'est dans les terres indiennes, et encore y sont-ils devenus fort rares. La division croissante des propriétés, l'énorme quantité de bétail domestique qui peuple les fermes, l'émigration, chaque jour plus nombreuse, des villes à la campagne, font qu'aucune parcelle de terrain ne reste déserte, et, la zone des champs occupés gagnant sans cesse vers le sud et l'est, cette occupation ne permet plus ces agglomérations de bestiaux sauvages, si fréquentes avant les trente dernières années. D'un autre côté, les Indiens, refoulés par les blancs, pourchassent incessamment ces animaux réfugiés sur leur territoire, et les détruisent ou les réduisent en domesticité pour leur compte.

Industrie pastorale. Bétail. — Cette branche du travail rural est nécessairement fort développée, puisqu'elle est la principale du pays. Le bétail couvre littéralement la campagne, des bords du Parana

aux sierras du sud, et déborde même sur le territoire indien. L'excellence des pâturages, le grand nombre des lagunes d'eau douce, la construction de puits et d'abreuvoirs là où elles manquent, facilitent cette immense multiplication. Cependant l'élève du bœuf, autrefois la plus pratiquée, va se réduisant chaque jour, et cède la place à celle du mouton pour la production de la laine, devenue la partie la plus importante du commerce de la Plata. On a importé un grand nombre de béliers mérinos de race française (Rambouillet) et saxonne (Negrete). L'introduction de ces sujets reproducteurs a amené une révolution complète dans le régime et la qualité des troupeaux, qui sont tous maintenant raffinés à divers degrés, et la production de la laine dépassera en 1863, rien que pour cette seule province, deux millions d'arrobes, c'est-à-dire 22 millions et demi de kilogrammes (1). Les fermes à moutons se multiplient, et, au lieu de ces vastes estancias de 5 à 6 mille hectares destinées aux bêtes bovines, on se contente de terrains de 100 à 200 hectares pour un troupeau de brebis. Une foule d'étrangers, des Irlandais et des Écossais, des Basques, etc... etc... achètent ainsi des portions des grands domaines qui se fractionnent et s'y établissent bergers. Quant aux bœufs, il en reste toujours assez pour fournir aux nombreux saladeros établis près de Buénos-Ayres, dans le bourg industriel de Barracas (2). L'élève

(1) Ce sont les chiffres donnés par M. Daniel Maxwell, directeur de la salle de commerce. (Planillas estadisticas de la exportacion en los años desde 1849 hasta 1862; — in-8°; Buénos-Ayres, 1863.) D'après ce travail de M. Maxwell, le mouton, dans la province de Buénos-Ayres, rendrait en moyenne deux livres et demie (1,250 grammes) de laine. La production aurait été :

	Peaux de moutons.	Arrobes de laine.
En 1856.	1,508,096	1,032,633
En 1857.	1,489,572	1,098,650
En 1858.	1,614,672	1,214,485
En 1859.	2,613,268	1,448,462
En 1860.	2,551,488	1,362,286
En 1861.	1,934,642	1,996,946
En 1862.	2,053,966	1,951,642

La sécheresse de 1859 a rendu moins considérable le résultat de la tonte de 1860. M. Maxwell évalue à 16,728,360 le nombre de bêtes à laine de la province au 31 décembre 1861; et à 18,451,465 au 31 décembre 1862. — On peut donc le porter aujourd'hui au chiffre rond de 20 millions. A cette production il faut joindre ce qui vient de l'intérieur des provinces Argentines et qui est monté à 335,000 arrobes en 1862. — Les peaux de moutons proviennent de la consommation, et on les expédie en ballots. La laine en arrobe est le résultat de la tonte qui a lieu à la fin d'octobre et en novembre, et de l'évaluation de ce que contiennent de laine les peaux en ballots.

(2) Le nombre des animaux abattus dans les saladeros de Buénos-Ayres a diminué depuis



des chevaux et des mules ne se fait que pour fournir aux besoins locaux. Tous ces animaux sont généralement d'une belle taille et assez robustes. On a commencé à s'occuper de la production des chevaux de trait pour les gros charrois.

ces dernières années, ainsi que le prouvent les chiffres recueillis par la commission chargée de la recherche de l'ouverture de nouveaux débouchés à l'industrie des viandes salées et séchées (*charque*, *tasajo*).

	Animaux abattus
1857	350,000
1858	531,500
1859	360,000
1860	290,000
1861	279,000

Il en a été de même à Montevideo et dans la province brésilienne de Rio-Grande du Sud. L'offre de la viande salée excède la demande; Cuba, Porto-Rico, le Brésil, seuls marchés pour cette denrée, en reçoivent plus qu'ils n'en peuvent consommer. De là les nombreuses expériences que l'on a faites pour rendre cette viande acceptable sur les marchés européens. Malheureusement rien n'est difficile comme de faire adopter aux populations un aliment nouveau.

Cet excès dans la production du bétail bovin a donc été reconnu, et c'est pour cela, comme nous l'avons déjà dit, qu'on le remplace aujourd'hui dans une certaine mesure par les bêtes à laine.

Néanmoins la consommation de viande de bœuf comme nourriture par la population étant extrêmement considérable, il en résulte une forte quantité de cuirs secs : les cuirs salés sont exclusivement préparés dans les saladeros.

La quantité des cuirs et autres produits animaux sortis de Buénos-Ayres est évaluée aux chiffres suivants pour les huit dernières années :

Du 1er novembre 1854 au 31 octobre 1855.	Cuirs secs de bœuf	905,525	1,300,081
	— salés	394,556	
	— secs de cheval et jument	21,176	167,769
	— salés	146,583	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux		293,965
Du 1er novembre 1855 au 31 octobre 1856	Cuirs secs de bœuf	800,775	1,214,772
	— salés	413,997	
	— secs de cheval et jument	28,412	172,325
	— salés	143,913	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux		261,867
Du 1er novembre 1856 au 31 octobre 1857.	Cuirs secs de bœuf	968,776	1,409,401
	— salés	440,525	
	— secs de cheval et jument	51,503	278,540
	— salés	227,037	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux		349,988
Du 1er novembre 1857 au 31 octobre 1858.	Cuirs secs de bœuf	1,055,374	1,372,625
	— salés	317,251	
	— secs de cheval et jument	59,585	162,606
	— salés	103,021	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux		279,305

Il est difficile de donner autrement que d'une manière approximative, aujourd'hui, le nombre d'animaux domestiques que renferme la province ; ce chiffre peut s'élever à 3,500,000 bœufs, 20,000,000 moutons, 1,300,000 chevaux, juments et mulets, sans compter un nombre considérable de porcs et de chèvres.

Commerce. — Le commerce de la province de Buénos-Ayres est alimenté, d'une part, par l'exportation des laines, des crins, des cuirs, etc., etc., enfin, de tous les produits de l'industrie pastorale, de l'autre, par l'importation des articles d'outre-mer, comestibles, boissons, étoffes, articles manufacturés, etc. La ville de Buénos-Ayres est l'entrepôt naturel et immense, non-seulement de la province, laquelle, étant fort riche, consomme énormément, mais encore de presque toutes les provinces de la République Argentine, qui

Du 1er novembre 1858 au 31 octobre 1859.	Cuirs secs de bœuf.	973,063	1,509,052
	— salés.	535,989	
	— secs de cheval et jument. . .	57,538	188,769
	— salés.	131,231	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux. . . .		470,749
Du 1er novembre 1859 au 31 octobre 1860.	Cuirs secs de bœuf.	1,189,709	1,613,130
	— salés.	423,421	
	— secs de cheval et jument. . .	96,150	310,038
	— salés.	213,888	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux. . . .		446,699
Du 1er novembre 1860 au 31 octobre 1861.	Cuirs secs de bœuf.	1,071,276	1,438,350
	— salés.	367,074	
	— secs de cheval et jument. . .	48,138	209,549
	— salés.	161,411	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux. . . .		299,423
Du 1er novembre 1861 au 31 octobre 1862.	Cuirs secs de bœuf.	1,200,791	1,551,381
	— salés	350,590	
	— secs de cheval et jument. . .	54,033	177,128
	— salés.	123,095	
	Viande de bœuf salée et séchée, quintaux. . . .		394,094

On voit par ces chiffres que la quantité de bœufs n'a point augmenté, puisque, dans les quatre dernieres années, le chiffre des cuirs n'a fait qu'osciller autour de la moyenne d'un million et demi.

La somme totale des chevaux et juments a des oscillations qui dépendent de l'état politique du pays. On a dépensé beaucoup de chevaux, comme article de guerre, en 1859 et 1861. D'ailleurs, l'emploi de l'huile animale (*aceite de potro*) se restreint. Le Brésil et Cuba sont limités dans leur usage de *tasajo*, et, par suite de la réduction lente qui a lieu dans le nombre des esclaves, celui des consommateurs de cet article n'y augmente pas.

Le chiffre des cuirs de bœuf est très-élevé, relativement au total du bétail de la province ; mais il faut observer qu'ils ne proviennent pas tous de la campagne de Buénos-Ayres ; il y en a aussi des autres provinces qui sont importées en transit et comptent dans la somme totale. Ce sont principalement les cuirs secs (Maxwell, Planillas estadisticas de la exportacion, etc. Buenos-Ayres, 1863.)

lui envoient leurs produits et y dépêchent leurs négociants pour se pourvoir des articles d'outre-mer. Nous avons déjà indiqué, tome II, page 499, les éléments du commerce général argentin, et comment la place de Buénos-Ayres en est le siége principal. Quoiqu'un certain nombre de ports du Parana et de l'Uruguay soient ouverts au commerce direct, on préfère venir à Buénos-Ayres, centre accoutumé des relations commerciales de la Plata depuis un siècle, et où les opérations de vente et d'achat sont naturellement plus faciles, tant pour les facilités du crédit que pour la variété de l'assortiment.

Il en résulte un mouvement de cabotage extrêmement actif. En dehors du port de Buénos-Ayres, ceux de la côte du Parana, jusqu'à San-Nicolas, tels que San-Fernando, Zarate, San-Pedro, etc., etc., sont également le siége d'une activité commerciale assez notable. Quant aux ports de l'Océan, les seuls qui soient un peu fréquentés sont ceux de Bahia-Blanca et de Patagones, et leur mouvement est fort limité à cause de leur peu de population.

Le commerce intérieur de la province est considérable, car non-seulement les bourgs y sont nombreux, mais la quantité de fermes qui y sont réparties nécessite l'établissement de maisons de commerce dites *pulperias,* magasins où l'on vend toute espèce de denrées, à l'effet de pourvoir aux besoins des habitants, tous éminemment consommateurs. Des troupes de charrettes à bœufs traversent incessamment la campagne pour y porter les boissons, les comestibles, enfin les mille objets à l'usage de la population; et en outre la chaux, les bois et les planches nécessaires aux constructions et aux clôtures. Elles en rapportent les laines, les cuirs secs, les cornes, etc. Quant aux produits du pays autres que ceux de l'industrie pastorale, ce sont des blés, des fruits, des légumes, des fourrages; ce dernier commerce ne laisse pas d'avoir une certaine importance.

L'histoire du commerce de la ville de Buénos-Ayres, devenue aujourd'hui la seconde place commerciale de l'Amérique du Sud, est intéressante. Gêné dans son développement pendant deux siècles par les règlements et les monopoles auxquels la métropole soumettait ses colonies, il a pris depuis 1780 un essor que la révolution de 1810 a achevé de développer (1).

Ces conditions obligèrent les habitants à employer la voie de terre, tant par le Pérou que par le Chili, pour s'assortir d'objets manufac-

(1) Le *registro estadístico* de Buénos-Ayres, pour 1859 et 1860, donne des détails et des tableaux statistiques extrêmement précieux sur les importations et exportations du port de Buénos-Ayres à partir de 1584.

turés européens, et de là ce système de roulage à travers la Pampa employé dès le principe. Le P. Ovalle, missionnaire jésuite au Chili, qui écrivait en 1640, raconte comment, depuis la fondation de Mendoza et de San-Luis, on commerçait entre Buénos-Ayres et le Chili à l'aide de grandes charrettes exactement pareilles à celles que l'on emploie encore à présent, et comment on avait à y résister aux Indiens maraudeurs, ancêtres de ceux d'aujourd'hui. Ce missionnaire donne des détails curieux à ce sujet. — Depuis bientôt trois siècles ces conditions n'ont pas changé (1).

Voies de communication. — Les côtes de la province sont desservies par le cabotage et des bâtiments à vapeur. Un service direct mensuel, subventionné par l'État, met en communication la capitale avec Bahia-Blanca et Patagones. Quant aux communications avec Montevideo et les villes de l'Uruguay et du Parana, elles sont journalières, et les deux fleuves comptent aujourd'hui une véritable flottille de vapeurs qui suffisent parfaitement à tous les besoins du commerce et de la locomotion ; ces bâtiments à vapeur vont maintenant jusque dans le haut Paraguay, et même, par le San-Lorenzo et ses affluents, jusqu'à Cuyaba, au cœur du Brésil ; on en rencontre aussi quelques uns dans l'Uruguay, au-dessus du Salto-Oriental, dont le service se relie avec ceux du bas de cette rivière qui en desservent tous les ports.

Les routes de terre sont fort nombreuses ; sauf celles des environs de la capitale, leur établissement n'a rien coûté, car elles sont simplement tracées au milieu de la plaine, et l'on peut passer partout. Excepté dans la saison des pluies, et surtout à la fin de l'automne, la circulation est facile, on ne trouve pas trop de fondrières ; mais à cette époque, l'humidité de la saison empêchant les chemins de sécher, ceux-ci deviennent difficiles, impraticables même près des villes, et en particulier proche de Buénos-Ayres, où une immense circulation défonce toutes les chaussées.

Toutes les villes et bourgs principaux de la province communiquent ensemble par des services de diligences qui marchent fort bien. Ces messageries, que l'on a commencé à établir seulement depuis 1853, augmentent chaque jour en nombre, et améliorent leur régime. C'est en partie à cette utile création, due exclusivement à l'industrie individuelle, que l'on doit les progrès en tout genre qui se re-

(1) Ovalle, *Relacion histórica del reino di Chile*. 1 vol. in-4°. Rome, 1644.

marquent dans la campagne, et l'on ne répugne plus à l'habiter du moment que les communications avec la capitale sont devenues si faciles. — Quant au service de poste proprement dit, il a été parfaitement organisé par la direction actuelle, qui est entre les mains de D. Gervasio Posadas depuis plusieurs années. Sur toutes les lignes nationales et provinciales, on trouve des chevaux, et le service des dépêches est fait avec la plus grande exactitude jusqu'au bureau de district.

Chemins de fer. — L'horizontalité du sol et sa nature sablo-argileuse, l'absence de tout obstacle nécessitant de grands travaux d'art ont naturellement appelé l'attention sur la possibilité d'y établir économiquement des chemins de fer. Un système général, auquel on pense très-sérieusement, consisterait à ouvrir une route vers le sud, par Chascomus et Dolores, et même le Tandil, jusque par-delà les petites sierras et l'extrême limite de la province; l'autre vers l'ouest par Moreno, Mercedès et Chivilcoy; une troisième vers le nord, en suivant la côte du Parana par Belgrano et San-Fernando, pour de là aller se joindre au chemin de fer de Rosario à Cordova, dont les travaux sont ouverts (1). Deux de ces chemins sont commencés : le premier, celui de l'Ouest, atteint déjà Moreno, à 33 kilomètres de Buénos-Ayres, et son tracé est complet jusqu'à Mercédès, qui est à 88 kil. Celui du Nord dépasse Belgrano, et va atteindre bientôt San-Fernando, à 32 kilomètres de la capitale. La compagnie du Sud est formée, et va mettre la main aux travaux. Enfin M. Wilwrigth vient de soumissionner le railway de la Boca à la Ensenada de Barragan, à quatorze lieues de Buénos-Ayres, où l'on voudrait établir un grand port de commerce, car les navires de tout tonnage peuvent y mouiller. La construction de ces routes marche lentement, mais elle marche, et les frais n'en sont pas exorbitants. Le plus grand obstacle matériel se trouve dans la mobilité du sol, qui se tasse inégalement, et l'absence de cailloux destinés au ballast. Fer, bois et pierre, tout doit être importé. Malgré cela les travaux avancent; ils sont éminemment populaires; les compagnies recrutent des actionnaires et complètent leurs ressources. Pénétré de l'utilité de pareilles entreprises, le gouvernement provincial n'hésite point à con-

(1) Le 25 avril 1863, les travaux du chemin de fer de Rosario à Cordova ont été solennellement inaugurés par M. le général Mitre, président de la République, assisté du ministre de l'intérieur M. Rawson, et des principaux membres de l'administration. Ils sont dirigés par M. Wilwrigth, entrepreneur du chemin de fer de la Caldera à Copiapo au Chili; et l'on suit le tracé Campbell (voyez t. II, page 575). Les travaux peuvent être terminés en six années.

tribuer aux frais dans une certaine mesure, et les protége de tout son pouvoir : ainsi, il a racheté le chemin de fer de l'Ouest, à la condition de le prolonger jusqu'à Mercédès, et le fait administrer; il a garanti un intérêt de 7 pour 100 pour le chemin de San-Fernando, et s'engage à une garantie pareille pour la compagnie qui se chargera des travaux du chemin du Sud (1). Avec le temps, la province sera entièrement sillonnée de routes ferrées, leur construction devenant en réalité plus économique que celle des routes ordinaires, dont l'entretien serait énormément dispendieux dans un pays où, sauf dans le voisinage des sierras du Sud, la pierre manque partout, et où tous les matériaux doivent être importés et introduits dans l'intérieur par le roulage, à l'aide des pesantes charrettes de la pampa.

Population. — La population de la province de Buénos-Ayres s'élève aujourd'hui à 350,000 âmes, sur lesquelles on compte au moins un quart d'étrangers, presque tous d'origine européenne : Français, Italiens, Espagnols, Anglais, Allemands, Portugais, etc., etc. Ce nombre va sans cesse en augmentant par suite de l'immigration. Malheureusement les agitations dont la Plata n'est que trop souvent le théâtre depuis sa séparation de l'Espagne, empêchent que le courant de cette importante immigration s'établisse sur une aussi grande échelle qu'il le faudrait pour réaliser un peuplement rapide du pays. Dans la dernière période décennale, la province n'a guère reçu une moyenne de plus de 7,000 nouveaux venus par année, quantité bien faible pour tant de besoins (2).

Il est vrai que la reproduction naturelle est considérable, et que la proportion des naissances aux décès y est depuis longtemps assez près de 2 à 1, ainsi qu'il résulte de l'examen statistique des deux périodes suivantes, les seules dont on possède les chiffres officiels : — l'une, de quatre années, de 1822 à 1825, offre le chiffre de 25,571 naissances pour 16,604 décès, conséquemment un excédant de 8,967 naissances; — l'autre, de six années, de 1856 à 1861, qui, pour 85,972 naissances, a 45,350 décès, et par suite un

(1) Mensage del gobierno de la provincia de Buénos-Ayres à la honorable asamblea general legislativa. 1er de mayo de 1863.

(2) Le registre statistique de 1861, premier semestre, donne un chiffre total de 108,708 personnes entrées dans la province, et de 49,670 sorties pendant les huit années de 1854 à 1861, ce qui donne 59,038 personnes restées dans le pays; en moyenne : 7,391 nouveaux domiciliés par année durant cette période (Registro estadistico de Buénos-Ayres 1861. Primer semestre).

excédant de 40,022 naissances; en définitive, pour les deux périodes une proportion de 11 naissances pour 6 décès, et une augmentation naturelle de près de 5,000 âmes par an. Mais cette augmentation naturelle est loin d'être en rapport avec la vaste étendue et les ressources de la province, laquelle pourrait nourrir fort à l'aise, dans ses limites actuelles, 7 millions d'habitants, et n'en a pas encore la vingtième partie.

Il est à remarquer, toutefois, que le mouvement ascendant dans la population est bien plus remarquable dans la seconde période que dans la première, puisque de 1822 à 1825 nous ne trouvons qu'un accroissement annuel de 2,242 enfants, tandis qu'il est de 6,770 de 1856 à 1861. En outre, l'examen des chiffres des naissances et des décès à la ville et à la campagne nous offre le phénomène, d'ailleurs explicable, d'une différence considérable dans leurs chiffres. Ainsi, la ville, qui n'a que 28,767 naissances, a cependant 20,452 décès, tandis que la campagne, avec 57,215 naissances, n'a plus que 24,898 décès, ce qui prouve qu'il y a là un peu plus de deux nouveaux-nés pour un mort, tandis que la proportion est loin d'être aussi favorable dans la capitale.

En résumé, on peut calculer aujourd'hui que la population de la province augmente de 14,000 âmes chaque année, moitié par la reproduction naturelle, moitié par l'immigration. (Voyez, pour les recensements de Buénos-Ayres, tome II, page 275.)

Parmi cette population immigrante, on compte une quantité notable de jeunes gens robustes du pays basque des deux versants des Pyrénées, race laborieuse, hardie et intelligente, qui s'établit beaucoup à la campagne, et s'y occupe d'industrie pastorale et d'agriculture. C'est ainsi que depuis quelques années un assez bon nombre d'Écossais et d'Irlandais sont venus également occuper des fermes de l'intérieur, et s'y adonner surtout à l'élève des brebis.

Ces immigrations croisent incessamment la population de Buénos-Ayres par les unions qui se célèbrent entre ces étrangers et les filles du pays et contribuent à la rendre plus homogène.

Quant aux habitants primitifs de la province, aux Indiens, il y a déjà longtemps qu'ils ont disparu, fondus complétement dans la population nationale; mais il est facile de reconnaître, à l'aspect des habitants de la campagne, combien ils y ont mêlé de leur sang. Le nombre de métis à tous les degrés est considérable, et il augmente encore tous les jours, car un certain nombre des Indiens de la frontière se mêlent graduellement avec les blancs, et, le temps aidant, finissent par

se confondre avec eux. — Lors de la colonisation de cette partie de la rive droite de la Plata, des tribus Guaranies habitaient le territoire actuel de San Isidro et de las Conchas et furent facilement réduites en commanderies (*encomiendas*). Les Querandis, qui avaient par leur énergique résistance forcé Mendoza à se retirer, durent à leur tour céder devant Garay et ses colons, et se replièrent de l'autre côté du Rio-Salado. Là ils s'unirent aux tribus d'origine Araucane, qui encore aujourd'hui peuplent le territoire indien du Sud et à la race desquelles ils appartenaient sans doute, ainsi que l'indiquent les historiens de la conquête, et surtout le jésuite Ovalle, qui écrivait, comme nous l'avons déjà dit, en 1640, c'est-à-dire soixante ans après la fondation de Buénos-Ayres par Garay ; l'abbé Molina, dans son histoire du Chili, l'établit également. Actuellement il ne reste plus un seul Indien nomade dans la province, ceux que l'on voit campés sur la frontière sont à la solde du gouvernement national et reçoivent des secours en vivres, vêtements et chevaux.

La population d'origine africaine est peu nombreuse et diminue chaque jour par les mélanges avec les autres races. (Voyez d'ailleurs, tome II, page 237, et le livre IX entier qui traite de la population argentine sous tous ses aspects.)

Frontière indienne. — Le voisinage des Indiens oblige le gouvernement à surveiller la frontière d'une manière toute spéciale ; tous les habitants de cette zone, nationaux et étrangers, sont organisés de manière à résister aux invasions brusques des maraudeurs de la Pampa, qui plusieurs fois sont venus insulter même des bourgs importants tels que l'Azul, le Tandil, Mercédès, le Pergamino, etc. Les invasions (*malones*) des Indiens consistent à se précipiter comme la foudre par groupe de soixante, quatre-vingts cavaliers, souvent plus, à enlever les bœufs et les chevaux qu'ils poussent en troupes dans le désert, et à faire des prisonniers dans les fermes. Ils emmènent ainsi femmes, enfants, et quelquefois des hommes, car ils assassinent moins que jadis. Les familles qui habitent les localités exposées à ces invasions, entourent leurs maisons de fossés profonds sur lesquels une simple planche facile à enlever donne passage ; les grandes fermes sont protégées par leurs murailles en brique, et les habitants, retirés sur la terrasse, y repoussent les assaillants à coups de fusil. Ceux-ci d'ailleurs, exclusivement préoccupés de l'enlèvement du bétail, ne s'attachent guère à attaquer un endroit bien fermé. Ils disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus, emportant leur butin, entraînant les troupeaux. On les poursuit alors, et souvent on parvient

à en reprendre une partie. La rapidité avec laquelle se font ces invasions, la vaste étendue de la frontière, la mobilité des tribus, l'anarchie dans laquelle elles vivent, car souvent les maraudeurs n'appartiennent à aucune et sont désavoués et repoussés par les caciques, perpétueront longtemps encore un pareil état de choses, qui ne se modifiera que devant le peuplement de cette zone de terrains.

Le gouvernement entretient un assez grand nombre de petits forts sur cette longue frontière. Les établissements anciens sont devenus aujourd'hui de gros bourgs, tels que Patagones, Bahia-Blanca, Tandil, Azul, le 25 Mai, Bragado, Fédération aujourd'hui Junin; entre ces bourgs sont des fortins nouvellement créés, et tous renferment une petite garnison formée par des détachements provenant des places précédentes. Une fois qu'un canton est solidement organisé, les fermiers arrivent, bâtissent une maison, établissent leurs enceintes à bétail (*corrales*), et peuplent leurs champs de troupeaux ; le fortin devient un village, puis un bourg ; la culture de ses alentours se développe, on y sème des céréales, on y plante des arbres, etc. ; tous les centres de population de la province ont ainsi commencé.

On a déjà tenté d'établir quelques colonies sur la lisière du désert, mais elles n'ont pas réussi, témoin celle de la nouvelle Rome dans le district de Bahia-Blanca. Le gouvernement provincial est en ce moment saisi de diverses propositions de cette nature. Formées d'agriculteurs et placées sur un terrain convenable, ces colonies auraient l'avantage de constituer de nouveaux centres de population inattaquables par les Indiens et qui, rayonnant dans tous les sens, conquerraient chaque jour du terrain sur la barbarie. C'est surtout sur les bords du Rio-Colorado et du Rio-Negro que de pareils établissements seraient utiles; mais il faudrait que leur installation fût graduelle, en commençant par le voisinage des villes déjà existantes, afin que tous pussent s'appuyer les uns sur les autres et gagner peu à peu vers l'ouest.

Gouvernement et administration. — Le gouvernement de la province de Buénos-Ayres se compose d'un gouverneur nommé pour trois ans, assisté de deux ministres, l'un pour l'intérieur, l'autre pour les finances. Le gouverneur est élu par les deux chambres provinciales, celle des députés et le sénat, réunies en assemblée générale. Cette province est d'ailleurs la seule qui ait un sénat. Sa constitution a été votée le 11 avril 1854, et peut être revisée. Les députés doivent être nommés directement par le peuple à raison d'un par fraction de

six mille âmes. Leur charge dure deux ans, et la chambre se renouvelle par moitié chaque année. Les sénateurs sont élus dans la même forme, à raison d'un pour douze mille âmes et pour trois années; ils se renouvellent par tiers (1).

Le gouvernement siége dans la ville de Buénos-Ayres, qui est à la fois capitale de la province et capitale provisoire de la République, jusqu'à ce qu'une loi qui n'interviendra que dans trois ans (en 1865) en ait fait la capitale définitive.

Le pouvoir judiciaire, tout-à-fait indépendant dans l'exercice de ses fonctions, réside en un tribunal supérieur de justice composé de dix membres siégeant dans la capitale, et en tribunaux de première instance pour le civil et pour le criminel; et il y a de plus, dans la capitale, un tribunal de police correctionnelle. Chaque district rural (*partido*), il y en a cinquante-deux, a un juge de paix, qui est le magistrat principal du canton. Une subdivision intérieure en huit grandes préfectures, établie en 1856, n'a pas été maintenue. On compte en outre vingt-cinq commissaires de police ruraux assistés d'un nombre suffisant de soldats.

La province s'étant maintenue isolée pendant huit années du reste de la Confédération, et d'ailleurs habituée à se gouverner à part depuis 1828, et même avant, puisque le gouvernement unitaire de 1826 n'avait pas tout à fait duré deux années, a eu, comme État séparé, un système politique sous l'influence duquel l'administration s'est notablement perfectionnée. Ce régime était rendu facile par l'abondance des ressources fournies par la douane du port si important de Buénos-Ayres, alors exclusivement appliquées aux besoins provinciaux. On comprend en outre combien la communication facile avec l'Europe, la présence d'une société polie et éclairée, l'existence d'un immense mouvement d'affaires commerciales dans une ville aussi peuplée que Buénos-Ayres, ont dû instruire et former les habitants, et les accoutumer aux exigences et aux devoirs de leur régime politique. Aussi l'administration de cette province est-elle nécessairement plus avancée que celle du reste du pays.

Nous citerons comme mesures excellentes prises depuis longtemps par l'administration provinciale, la création du *Bureau topographique*, chargé de faire la carte administrative et cadastrale de

(1) Constitution de l'État de Buénos-Ayres promulguée le 12 avril 1854. — Une loi d'élections survenue depuis a modifié la manière de nommer les députés. La capitale en élit deux et un suppléant par paroisse. Dans la campagne on forme des circonscriptions électorales. L'élection est directe et par le suffrage universel.

l'État, et qui, aidé des nombreux plans levés par les arpenteurs des propriétés particulières, est arrivé à posséder un tableau assez exact de tous les terrains occupés par les fermiers dans les parties anciennement peuplées de la province, et continue ces travaux avec la plus louable activité.

L'autre est celle du *Registre statistique*, commencé une première fois en 1822, puis interrompu, puis repris en 1854, et conduit, avec de constantes améliorations, jusqu'à l'époque actuelle (1). C'est à ce travail que Buénos-Ayres doit d'être la seule province qui puisse présenter une statistique à peu près complète pendant la dernière période décennale.

Municipalités. — L'établissement des municipalités a contribué puissamment au progrès. C'est à cette institution, aussi féconde que libérale, que l'on doit certainement les améliorations matérielles et morales si réelles que l'on remarque non-seulement dans la capitale, mais encore dans les villes et bourgs de la province, qui presque tous, comme nous le verrons bientôt, avancent d'une manière très-notable. La construction des églises et autres édifices publics, l'organisation de travaux d'utilité générale, la création d'écoles, celle d'établissements de bienfaisance en beaucoup d'endroits, sont le résultat de l'existence de ces municipalités, dont les membres, nationaux comme étrangers, sont animés de ville à ville d'une rivalité salutaire pour le progrès des cantons qu'ils habitent. Il serait bien à désirer que toutes les provinces argentines suivissent en cela l'exemple que leur a donné Buénos-Ayres (2).

(1) M. Justo Maeso, dont nous avons déjà cité la traduction consciencieuse de l'œuvre de Parish, a commencé la rédaction du *Registro estadístico* en 1854. Depuis 1856, sa direction a été confiée à D. Ricardo Trelles. Grâce aux investigations de ce laborieux Argentin, ce recueil s'est enrichi dans ces dernières années d'une foule de documents historiques de la plus grande valeur sur l'histoire de la population et du commerce de Buénos-Ayres, en même temps que la statistique actuelle se complétait.

(2) MUNICIPALITÉS. — La loi sur les municipalités a été promulguée en 1854 (4 octobre). — Nous en résumerons les principales indications :

VILLE DE BUÉNOS-AYRES. — Il y aura deux municipaux et un suppléant, nommés dans chaque paroisse (elles sont au nombre de onze), par le suffrage de tous les habitants, sans distinction de nationalité, en tout vingt-deux. Les municipaux doivent avoir au moins vingt-cinq ans d'âge et posséder un revenu de 10,000 piastres papier (2,500 fr.), ou une profession qui en donne autant. Le corps se renouvellera par moitié chaque année. Le président né est le ministre de l'intérieur, le vice-président et ses deux suppléants sont choisis par le gouvernement sur la présentation de neuf noms par la municipalité elle-même. . . . . .

. . . .

La municipalité doit présenter chaque année son budget de recettes et de dépenses, et un

Culte. — La ville de Buénos-Ayres est le siége d'un évêché, qui ne tardera pas sans doute à être érigé en archevêché avec les quatre au-

mémoire qui rende compte de ses travaux pendant cette période. . . . .
. . . .

Elle se subdivisera en comités de sûreté, d'hygiène, d'éducation, de travaux publics, de finances. — En conséquence, elle a dans ses attributions : 1° l'organisation et la surveillance du corps des *serenos* (gardes de nuit), la formation de la liste des jurés, la surveillance et l'organisation des établissements pénitentiaires, celle des poids et mesures ; 2° la propreté et la salubrité des rues et places publiques, éclairage, conservation et propagation de la vaccine, les hôpitaux, les abattoirs, surveillance des médicaments et des comestibles, les cimetières, précautions pour éviter les épidémies, les inondations et les incendies ; 3° écoles primaires des deux sexes, écoles d'arts et métiers et d'agriculture, destruction des maisons de jeu, hospices d'enfants trouvés et bureaux de bienfaisance, surveillance des orphelins, apprentis et enfants abandonnés, surveillance des domestiques, morale publique ; 4° pavage de la ville, écoulement des eaux, fontaines, entretien des monuments publics, promenades, enfin tout ce qui tient à la salubrité et à l'embellissement de la ville ; 5° l'administration des revenus, propriétés et ressources de la municipalité, création de caisses d'épargne et monts-de-piété, état civil des habitants, protection et placement des immigrants, statistique générale, recensements de la population aux époques fixées par la loi.

Les revenus de la municipalité de Buénos-Ayres sont : tout ce qui appartenait à l'ancien Cabildo, les terres et propriétés publiques de la ville et de la banlieue, tout ce qui se paye au trésor provincial en dehors du papier timbré, des patentes, de la poste, des douanes et de la contribution directe. Sur cette dernière il sera prélevé 10 pour 100 au profit de la municipalité, mais celle-ci aura les frais de perception à sa charge. Enfin la municipalité pourra proposer à l'État la création de nouvelles ressources en sa faveur.

Campagne de Buénos-Ayres. — Chaque district (*partido*) aura une municipalité composée d'un juge de paix et de quatre propriétaires habitants du canton, plus deux suppléants. Le pouvoir exécutif déterminera la localité où doit se réunir le conseil municipal.

L'élection se fera un jour férié, par les habitants du district, dans les mêmes formes que pour l'élection des députés ; sont requises chez les candidats les mêmes qualités d'âge et de fortune que dans la capitale.

Le juge de paix est nommé par le pouvoir exécutif sur une liste de trois noms présentée par la municipalité. Ce magistrat et deux membres du corps sont renouvelés au commencement de chaque année. Il est l'unique agent de communications avec le gouvernement, les autres juges de paix et les chefs militaires. Il veille à l'observation des réglements municipaux, est de droit défenseur des mineurs, etc., etc.

Les devoirs des municipalités rurales sont de s'occuper de tout ce qui peut contribuer au bien-être et au progrès de leur district, et cela en dehors de toute immixtion dans la politique proprement dite. Police, instruction publique, établissements de bienfaisance, entretien des édifices consacrés au culte et des propriétés communales, sont de leur ressort. — Les rentes municipales sont le produit de la location des parcs à bétail communaux (*corrales*) et un droit sur les animaux de boucherie qu'on y abat, le résultat du péage de routes et ponts, de la vente et location des terres communales, des amendes, de la mesure des terrains de propriété publique qui seront vendus, etc., etc. ; enfin le dixième du produit total de la contribution directe.

Chaque année la municipalité rendra compte au gouvernement de ses travaux dans le courant de l'année précédente et de l'état de son budget.

Telles sont les dispositions judicieuses et libérales dont l'exécution depuis tantôt dix années a si puissamment contribué, comme nous l'avons dit et le démontrerons en son lieu, au progrès et à la prospérité de la ville et de la campagne de Buénos-Ayres.

tres évêchés de l'intérieur pour suffragants. Elle possède, en conséquence, un chapitre et un séminaire. La plupart des districts forment des paroisses desservies, selon leur importance, par un curé unique ou assisté d'un vicaire. Il n'y a dans toute la province que quatre couvents, tous situés dans la capitale : deux d'hommes, les Franciscains et les Dominicains; deux de femmes cloîtrées, les dames de Sainte-Catherine (*Catalinas*), et les Carmélites (*Capuchinas*).

Les édifices consacrés au culte sont entretenus par les fabriques, les souscriptions des fidèles et le concours du gouvernement. Dans l'intérieur de la province, l'intervention très-active des municipalités a permis de bâtir des églises dans les villages qui n'en avaient point, et de remplacer ailleurs des masures tombant en ruines par des édifices religieux commodes et même élégants. Les dons des fidèles n'ont jamais fait défaut dans ces occasions.

Instruction publique. — Buénos-Ayres renferme un grand nombre d'établissements privés d'instruction secondaire, sans compter les établissements provinciaux destinés à l'instruction supérieure, tels que l'Université et l'École de médecine. Les districts ont presque tous une ou plusieurs écoles de garçons et de filles subventionnées par l'État et fréquentées par un grand nombre d'élèves. Les Chambres, à l'instar de ce qui s'est fait aux États-Unis, ont eu l'heureuse idée d'assigner par une loi, pour l'établissement des écoles, des fonds pris sur le produit des terres publiques, et cette mesure, qui est consciencieusement exécutée, permet d'en augmenter incessamment le nombre et de les doter du matériel nécessaire. D'un autre côté, les habitants comprennent la nécessité, au moins d'une bonne instruction primaire, et n'hésitent pas à envoyer leurs enfants aux sources où ils peuvent la puiser.

Force publique. — L'armée de ligne qu'entretenait la province est devenue nationale, et il n'y a plus que la garde nationale. Comme tout citoyen doit servir, cette garde est fort nombreuse et s'élève facilement à 7,000 hommes infanterie et cavalerie pour la capitale, et à 25,000 pour la campagne, tous capables d'un service actif, ainsi qu'on l'a vu en 1859 et en 1861. Le gouvernement a droit de donner des grades jusqu'à celui de colonel exclusivement, le sénat devant être consulté pour ce dernier grade. Les milices, ou garde nationale mobile, sont tenues aux services de campagne comme la troupe de ligne, en cas de nécessité.

Finances; Budget. — Avant la fédéralisation de la douane de Buénos-Ayres, la principale source du revenu de la province était

cet établissement qui, à lui seul, donnait les quatre cinquièmes des recettes de l'État grâce aux droits d'importation et d'exportation perçus sur ce qui entrait ou sortait de son port. La totalité des revenus du gouvernement croissait ainsi d'année en année (1). Aujourd'hui les ressources sont réduites aux produits de la contribution foncière à raison de 3 pour 1,000, à celui des patentes, du papier timbré, au bénéfice de la vente et location des terres publiques, presque toutes les autres branches de revenus étant abandonnées aux municipalités. Mais comme le gouvernement national a garanti, en 1860, le budget de la province pour cinq ans, celle-ci perçoit mensuellement, de l'État, 2 millions de piastres papier, ce qui lui permet de pourvoir à tous les besoins de son budget qui s'élève, pour 1863, à 35,000,000 de piastres. Il est vrai que dans ce budget sont compris les intérêts de l'emprunt anglais de 1824, qui sont de 9,857,000, P.p. — et ceux de la dette publique provinciale s'élevant à 7,914,250 P. p., de sorte que les dépenses réelles de l'administration se réduisent à 16,265,000 P. p. — Le calcul des ressources, en dehors de la garantie nationale des 24,000,000 pour 1863, est évalué à 10,000,000; mais l'augmentation croissante des produits de la vente et location des terres, du rendement du papier timbré et de la contribution directe, font espérer que le budget provincial ne tardera pas à s'équilibrer; cela est d'autant plus nécessaire, qu'à l'expiration de la garantie nationale, il faudra que la province de Buénos-Ayres puisse pourvoir comme les autres à ses dépenses avec ses propres ressources.

Terres publiques. — En effet, le produit des terres publiques est monté, en 1862, à 9,610,271 P. p. qui se décomposent ainsi :

(1) Le revenu de l'État de Buénos-Ayres s'est élevé aux chiffres suivants, à partir de 1854 piastres, papier d'une valeur moyenne de 20 centimes) :

1854.	55,000,774	piastres.
1855.	60,528,400	—
1856.	68,855,510	—
1857.	82,105,211	—
1858.	74,573,636	—
1859.	87,788,108	—
1860.	98,773,253	—
1861.	90,461,226	—
1862.	101,073,145	—

Ces sommes sont fournies par les droits d'entrée et de sortie par mer, ceux de port et de magasinage, la contribution directe, le papier timbré et diverses autres petites branches de revenu. Les droits de douane en forment, en moyenne annuelle, les 4/5.

(*Registro estadistico*, de 1860. — Mensage del gobernador de Buenos-Ayres à la asamblea provincial en 1863.)

Vente de terrains.	5,336,014	piastres.
Vente au profit des écoles provinciales.	2,514,955	—
Produit de location.	1,759,322 (1).	—

Il est vrai que sur cette somme totale il n'a été appliqué au budget provincial que 3,479,364 P. p., le reste ayant des applications spéciales. Mais comme la province possède 759 lieues carrées de terres en location, et 2000 en dehors de la ligne des forts actuels, qui ne sont pas louées parce qu'elles ne sont pas protégées encore, mais qui sont mesurées et occupées provisoirement par des fermiers à leurs risques et périls, on voit que ce revenu sera pendant longtemps considérable. C'est ainsi que le prix minimum de la lieue carrée fixé par la loi de 1857 à 200,000 P. p. pour les terres en deçà du Río-Salado, et à 100,000 P. p. pour celles situées au delà, a été doublé à la fin de 1862, et que, la valeur générale des terrains augmentant tous les jours, il est certain que ce prix sera de beaucoup dépassé si ces champs sont mis en vente au plus offrant. D'ailleurs leur location à des prix qui s'améliorent incessamment est encore plus avantageuse pour l'État que leur vente.

Contribution directe. — Le produit de la contribution directe, d'abord de 2, puis de 3 pour 1,000, a été de 4,950,838 P. p. en 1862. C'est un revenu qui augmente nécessairement chaque année par suite de la plus-value des propriétés et de la construction d'innombrables maisons nouvelles.

Papier timbré.— La vente du papier timbré provincial est montée, en 1862, à 5,069,413 P. p.; presque à deux millions de plus qu'en 1860. Il est cependant probable qu'elle ne dépassera pas, d'ici quelque temps, 5,000,000, à cause de l'obligation d'user du papier timbré national pour toutes les opérations de la douane.

Quant aux autres branches secondaires de revenu, qui, réunies, forment encore des sommes assez considérables, elles sont, comme nous l'avons déjà dit, abandonnées aux municipalités, qui ont leur budget à part.

Les fonds dont elles peuvent disposer sont fournis par la vente et la location des terres de la banlieue (*egido*) de la ville, les patentes,

(1) Voici le produit annuel des terres publiques depuis quatre années :

1859.	7,234,955	piastres pap.
1860.	7,705,839	—
1861.	7,378,263	—
1862.	9,610,271	—

(*Mensage del gobernador*, 1863).

places du marché, droits d'abattoirs, partie de la contribution directe, droits de sépulture, etc., et autres droits municipaux.

Dette provinciale. — La dette intérieure de la province se divise en quatre sections, qui sont : — l'emprunt anglais de 1824 ; — l'intérêt des fonds publics; — le papier monnaie ; — enfin la dette étrangère pour indemnité de préjudices de guerre.

L'emprunt anglais d'un million de livres sterling a été contracté en 1824, au taux de 60 pour 100, et à l'intérêt de 6 pour 100. Un règlement avec les créanciers est intervenu en 1857, et la somme totale s'élève aujourd'hui à :

	Liv. sterling.
Titres primitifs à 6 0/0 d intérêt annuel.	955,800
Consolidation de 1857 à 3 0/0 d'intérêt annuel.	1,308,300
TOTAL.	2,264,100

La consolidation de 1857 a eu pour but de régler les intérêts arriérés et d'y ajouter l'amortissement qui doit éteindre cette dette en trente-cinq années. La somme annuelle à payer est de 89,615 livres.

La régularité des payements exécutés depuis ce règlement a porté la valeur de cet emprunt, sur les marchés de Londres, à 95 pour cent de sa valeur.

Fonds publics. — Leur montant se compose des emprunts faits à divers intérêts, depuis 1821 jusqu'à l'époque actuelle, savoir :

				Il reste non remboursé.
En 1821.	2,000,000	à	4 0/0	617,648
De 1822 à 1859.	94,360,000	à	6 0/0	26,324,842
En 1861.	24,000,000	à	6 0/0	22,920,000
En 1862.	50,000,000	à	9 0/0	48,680,000
TOTAL.	170,360,000			98,542,490 fr.

De toutes ces sommes il ne reste plus, inscrits au grand-livre, que 98,542,490, le reste ayant été remboursé. Les 50 millions du 20 janvier 1862 incombent au gouvernement national, et doivent être, par conséquent, rayés de ce total. La création du 8 juin 1861 est provinciale, et, grâce à l'amortissement, cette dette sera payée en 1894 ; de sorte que la totalité des emprunts provinciaux portant intérêt ne s'élève en réalité aujourd'hui qu'à 69,652,480 P. p.

Monnaie de papier. — Au 1er mai 1863, la totalité de toutes les émissions depuis l'origine s'élevait à :

Émises sans amortissement	235,247,656 P.p.
Émises avec amortissement	160,000,000
Total des émissions	395,247,656
Avaient été amorties	43,870,000
Se supposent perdues, usées, etc.	10,000,000
Total du retrait de circulation	53,870,000
Il restait donc en circulation à la même époque	341,377,656

Depuis que la douane de Buénos-Ayres a été nationalisée, c'est-à-dire depuis le 10 octobre 1862, une convention entre le gouvernement de la Province et celui de la Nation a décidé qu'on amortirait mensuellement, en brûlant les billets, la somme de 2,000,000 P., monnaie de papier, prise sur les rentrées de cet établissement, la possibilité du retrait de cette somme étant garantie par l'établissement d'un droit additionnel de 2 et demi pour 100 sur l'importation et l'exportation, et la probabilité d'une augmentation estimée à 10 pour 100 dans le produit total des douanes. Cette mesure a été religieusement mise à exécution malgré la gêne qui en est résultée pour l'État, que les derniers événements politiques ont surchargé de dettes immédiatement exigibles. Si elle pouvait être continuée, il suffirait de quatorze ans et deux mois pour amortir tout le papier émis par Buénos-Ayres, de 1824 à 1862; mais il est douteux qu'elle puisse l'être à cause des engagements de toute nature qui pèsent sur le trésor national. D'un autre côté, il faudrait qu'un nouvel arrangement survînt entre l'État et la province pour concilier les droits et devoirs de tous les deux.

Nous avons fait, tome II, page 537, l'histoire de l'origine et des fluctuations du papier-monnaie de Buénos-Ayres jusqu'en 1859. Depuis cette époque ces fluctuations ont continué, et même, depuis 1863, cette valeur a éprouvé une dépréciation de plus en plus forte, puisque les onces d'or ont monté au prix de 456 P. p., ce qui donne à une piastre forte la valeur de 28 et demie papier. Le gouvernement provincial, pour arrêter cette dépréciation, voudrait racheter son papier à l'aide d'un emprunt fait en Angleterre où le payement religieux de la dette de 1824 lui a établi un crédit sérieux, et en créant une nouvelle valeur au pair du métallique circulant dans la Plata, garantie par cet emprunt. En attendant, il s'est interdit à jamais toute émission nouvelle, celles de 1859 et 1861, qui sont les dernières, ayant singulièrement obéré la province et contribué à la dépréciation de son papier. Si ce projet peut se réaliser, on arrivera à faire disparaître ces

fluctuations si brusques, si inopinées, de la valeur du papier relativement à celle du métallique, fluctuations qui pèsent si désastreusement sur le commerce de la rive droite de la Plata.

Dette étrangère pour indemnité. — Cette question n'est encore réglée qu'avec la France. Il a été reconnu une dette de 3 millions comme indemnité pour préjudices de guerre de 1838 à 1853, aux Français qui, dans la ville et surtout dans la campagne, ont été lésés dans leurs biens. Pareil règlement est à terminer avec l'Angleterre et est réclamé par l'Italie et le Brésil. Le gouvernement de la Confédération argentine l'avait déjà reconnu et réglé en 1859, 60 et 61 au nom des treize provinces, et Buénos-Ayres devait accéder à cette convention; l'État Oriental en avait fait autant en 1862. Ces réclamations, qui sont en voie d'arrangement, exigent encore un certain temps avant d'être réglées.

Banque provinciale. — Cet établissement est en pleine prospérité. Son capital, formé du montant de ses bénéfices, s'élève à 38,500,000 P. p. Au commencement de 1863, les dépôts en onces d'or étaient de 117,400 onces, et ceux en papier de 311,000,000 P. p. — L'intérêt payé sur les dépôts varie selon les circonstances; il a toujours oscillé entre 4 et 12 pour 100 par an. — Les autres banques sont la banque Maua, établie depuis six ans, et la banque anglaise fondée récemment; ce sont des établissements particuliers.

§ II. — *Province de Buénos-Ayres en particulier. — Division administrative. — Districts et centres de population.*

La province de Buénos-Ayres est partagée administrativement en cinquante-deux districts (*partidos*) de grandeur très-inégale, dont quatorze au nord, quatorze à l'ouest et vingt-quatre au sud. La division en huit grandes préfectures, établie en 1856, n'a point été maintenue. La capitale et ses faubourgs, Barracas au sud, la Recoleta au nord, le quartier du 11 septembre à l'ouest, n'y sont point compris et forment une section à part. — Cette division n'est pas commode pour une description géographique et statistique, aussi nous en tiendrons-nous aux sept régions que nous avons déjà indiquées.

Les centres de population portent trois noms : *Ciudad*, ville; Buénos-Ayres et San-Nicolas de los Arroyos ont seules ce titre; — *Villa*, bourg; il n'y en a que trois : Mercedes, Lujan et Dolores; — enfin *Pueblo*, village; tous les autres groupes d'habitations portent

ce nom; quant aux villages indiqués, beaucoup sont des bourgs riches et commerçants. Il serait convenable d'établir une autre classification qui tînt compte de leur plus ou moins grande importance. Plusieurs districts n'ont point de village pour chef-lieu ; ce dernier, est une simple réunion de quelques maisons, ou même une ferme isolée (*estancia*).

Statistique générale de la campagne. — Le *Registro estadistico* donne, quoique d'une manière incomplète, — tous les juges de paix de district n'envoyant pas très-régulièrement les renseignements qui leur sont demandés, — la statistique de la campagne. — Le dépouillement raisonné de tous ces chiffres jusqu'à 1861 nous offre en nombres ronds, pour l'année 1863, les résultats suivants :

Villes. (*San Nicolas de los Arroyos.*)	1
Bourgs. (*Lujan, Mercedes, Dolores*).	3
Villages. (*Barracas-al-sur, Quilmes, San-José-de-Flores, Moron, Belgrano, San-Isidro, San-Fernando, Ensenada, Magdalena, Chascomus, Zarate, Baradero, San-Pedro, San-Vicente, Cañuelas, Matanza, Ranchos, Monte, Lobos, Navarro, Pilar, Exaltacion-de-la-Cruz, Areco, Fortin de Areco, Salto, Arrecifes, Pergamino, Rojas, Chivilcoy, Tandil, Azul, Las-Flores, Bahia-Blanca, Patagones, 25 de Mayo, Bragado, Junin*). . . .	37
Maisons à terrasses. (*Casas de azotea.*).	4,000
Maisons recouvertes en tuiles.	1,000
Maisons recouvertes en chaume. (*Ranchos.*).	27,000
Chacras de plus d'une cuadra, 1 hectara 1/2 d'étendue. . .	3,000
Chacras de plus de 3 cuadras.	1,500
Chacras de plus de 10 cuadras.	1,600
Fermes à bétail. (*Estancias.*).	4,000
Bétail bovin.	3,500,000
Chevaux et juments.	1,200,000
Mulets et ânes.	30,000
Bêtes à laine, pur-sang ou du moins très-raffinées. . . .	300,000
Bêtes à laine métisses.	16,000,000
Bêtes à laine indigènes	3,000,000
Porcs.	50,000
Lieues carrées employées par l'agriculture.	250
Lieues carrées occupées par le bétail	4,000
Population totale : Ames :	230,000
Garde nationale.	25,000

Chaque district est administré par un magistrat supérieur qui est le juge de paix. Après lui viennent les membres de la municipalité, puis les alcaldes et les sous-alcaldes (*tenientes alcaldes*) chargés de la

police et qui ont sous leurs ordres un petit corps de gendarmes (*celadores*, *fuerza de policia*). Les forts de la frontière ont de la troupe de ligne aux ordres des autorités fédérales. — Presque tous les districts ont une église paroissiale et deux écoles soutenues par l'État, l'une de garçons, l'autre de filles. Lorsqu'il n'y a pas d'église, le district est adjoint à la paroisse la plus voisine.

Voici l'indication et l'ordre des régions en lesquelles nous avons subdivisé la province.

1° Buénos-Ayres, ses faubourgs et ses environs, dans un rayon de huit lieues.	Ville.	Buénos-Ayres.
	Faubourgs.	Recoleta.
		Quartier du 11 septembre.
		Barracas au Nord et Boca.
	Districts et villages des environs.	Barracas au Sud.
		District et village de Quilmes.
		Lomas de Zamora.
		District et village de San-José-de-Flores.
		District et village de Moron.
		District et village de Belgrano.
		District et village de San-Isidro.
		District et village de San-Fernando.
		District et village de Las Conchas.
2° Littoral de la Plata et du Parana.	Côte de la Plata.	District et village de Zarate.
		District et village Del Baradero.
		District et village de San-Pedro.
		District et village de San-Nicolas.
	Côte du Parana.	District et village de La-Ensenada.
		District et village de La-Magdalena.
		District et village de Chascomus.
3° Région du Nord du Rio-Salado.		District et village de San-Vicente.
		District et village de Cañuelas.
		District et village de Matanza.
		District et village de Ranchos.
		District et village Del Monte.
		District et village de Lobos.
		District et village de Navarro.
		District et bourg de Lujan.
		District et village Del Pilar.
		District et village de la Exaltacion de la Cruz, ou Capilla del Señor.
		District et village de San-Andres de Giles.
		District et village de San-Antonio-de-Areco.

Région		Districts
3° Région du Nord du Rio-Salado (*suite*).		District et village Del Fortin de Areco. District et village Del Salto. District et village de Arrecifes. District et village Del Pergamino, District et village de Rojas. District et village de Chivilcoy. District et bourg de Mercedes.
4° Région entre le Salado et la première ligne de Sierras du Sud.	Côte de l'Océan.	District Del Tordillo. District Del Ajo. District del Tuyu ou Monsalvo. District de la Mar-Chiquita. District de la Loberia.
	Intérieur des terres.	District Del Pila. District et bourg de Dolores. District Del Vecino. District et village Del Tandil. District et village Del Azul. District et village de Las-Flores. District Del Saladillo.
5° Région entre la première ligne de sierras du Sud et celles de la Ventana et de Guamini.		Territoire d'Entre-Sierras. Côte de l'Océan, ou Sud de la Lobéria. District et village de Bahia-Blanca.
6° Région des rivières Colorado et Negro et côte de l'Océan patagonien.		Entre-Rios du Sud. District et village Del Carmen ou Patagones. Côte de l'Océan patagonien.
7° Frontière occidentale ou ligne des Indiens.		District de Tapalquen. District et village Del 25 de Mayo ou Mulitas. District et village Del Bragado. District et village de Junin.

1° BUÉNOS-AYRES, SES FAUBOURGS ET SES ENVIRONS DANS UN RAYON DE HUIT LIEUES.

VILLE DE BUÉNOS-AYRES. — La ville de Buénos-Ayres, capitale de la province de ce nom, et aujourd'hui de toute la Confédération argentine, est située sur la rive droite de la Plata, par 34°36′ de latitude sud, et 60°44′ du méridien de Paris. Le fleuve, dont l'eau est constamment douce, a, en cet endroit, dix lieues de large. — Par sa population et son mouvement d'affaires, elle occupe le second rang parmi les capitales des États de l'Amérique du Sud, et compte parmi

les principales villes commerçantes du monde. Elle s'étend le long de la rivière, depuis l'église de la Recoleta jusqu'à l'embouchure du Riachuelo ou rivière de Barracas, sur une longueur de six kilomètres, mais son centre n'en occupe guère que trois, du nord au sud, et deux de l'est à l'ouest..

Construction et aspect. — Les rues, larges seulement de seize vares (13^{m}76), et garnies de petits trottoirs, sont dirigées de l'est à l'ouest et du sud au nord, et se coupent à angle droit en circonscrivant des pâtés de maisons carrés ou *manzanas*, de 129 mètres de côté. Elles sont aujourd'hui devenues trop étroites pour l'immense circulation qui s'y fait. Les maisons, bien bâties, ont rarement plus de deux étages, et le plus souvent un seul ou un simple rez-de-chaussée. (Voyez d'ailleurs tome II, page 324.) Leur construction est celle suivie dans toutes les villes de l'Amérique espagnole ; mais, dans ces dernières années, la cherté du terrain a amené les propriétaires et les architectes à bâtir des maisons qui se rapprochent de la forme européenne par le nombre, mais aussi par la petite dimension des appartements. En revanche, d'autres ont fait élever, pour leurs familles, de vastes et splendides habitations meublées avec tout le luxe et tout le confort des grandes villes de l'Europe. L'absence d'étages, l'extension des cours intérieures de la plupart des édifices particuliers, en réduisant l'espace habitable, donnent à Buénos-Ayres une vaste étendue. Malgré cela, la ville est maintenant fort propre et bien tenue. Le service de salubrité s'y fait avec exactitude ; toutes les rues sont empierrées sur une étendue de 2 kilomètres en tout sens, et le pavage, dirigé par la municipalité, rayonne maintenant aux environs de la ville. Mais on ne peut se dissimuler qu'il faudra bien du temps encore et d'énormes dépenses pour que tous les chemins des faubourgs soient macadamisés à leur tour, mesure pourtant des plus nécessaires à cause de la nature argileuse du terrain. La pierre, qui est un granit assez compacte, est apportée de l'île de Martin-Garcia. Les gneiss et les mica-schistes, les granits de cette île, fournissent toutes les roches dures qu'emploie Buénos-Ayres, dont les environs n'ont pas une pierre autre que cette argile durcie appelée *tosca*, que l'on trouve sur le rivage et dont on n'use point à cause de sa friabilité. Tous les édifices, soit publics, soit particuliers, sont construits en briques ; les marbres qui en décorent plusieurs sont importés d'Italie ; on amène d'Angleterre les dalles schisteuses qui servent à garnir des trottoirs et des cours. La chaux est fournie par la Bande-Orientale, l'Entre-Rios et Cordova ; le Paraguay donne les bois de charpente et d'ébénisterie ; la Russie et

l'Amérique du Nord, les planches et les poutres de sapin et tout ce qui est nécessaire pour les navires. Excepté la brique et le sable, tous les matériaux de construction sont donc importés de l'extérieur.

Cette circonstance n'a point empêché Buénos-Ayres de grandir d'une manière extraordinaire depuis dix ans, et de voir se terminer d'assez grands travaux, tels que la construction de la douane et du vaste théâtre de Colon, la restauration de toutes les églises et la fondation de plusieurs nouvelles dans les quartiers éloignés, sans compter les milliers de maisons particulières qui se sont élevées, aussi bien dans la ville que dans les faubourgs et aux environs.

Édifices et établissements publics. — L'édifice le plus remarquable de la ville est certainement la *Cathédrale,* vaste et noble vaisseau de près de 100 mètres de long sur 35 de large, et construite vers la fin du siècle dernier. Les fondements de cette église furent jetés en 1621, et elle ne s'est achevée que beaucoup plus tard après plusieurs modifications et reconstructions. On y a ajouté, en 1825, un péristyle formé de douze belles colonnes corinthiennes élevées sur un soubassement de marbre blanc et surmonté d'un fronton triangulaire sur lequel un artiste français a commencé à sculpter un sujet tiré de l'Ancien Testament : *Joseph se faisant reconnaître par ses frères*, qui sera prochainement terminé. — Le *Palais épiscopal*, de construction récente, touche à l'église ; son architecture est simple et convenable. Parmi les autres églises, on peut citer celle de la *Merced*, celle de l'ancien *Collége des Jésuites*, celles des couvents de *Saint-François*, de *Saint-Dominique* et *Saint-Michel*. Leur architecture est celle du dix-huitième siècle. Elles sont généralement bien tenues, mais ne renferment aucune œuvre d'art, soit tableau, soit statue, qui puisse être notée. Les églises modernes, toutes à peu près construites sur le même plan, se composent généralement d'une grande coupole revêtue de faïence bleue vernissée qui fait un assez bon effet, et d'un péristyle à colonnes, tantôt ioniennes, tantôt corinthiennes : telles sont les églises de la *Conception*, de *Monserrat* et de *Balvanera*. Les anciens couvents ne sont remarquables que par leur masse. Les deux monastères de femmes cloîtrées sont entourés de hautes murailles et leurs chapelles sont des plus simples.

On a accolé la *Nouvelle Douane*, bâtie en 1855, mais devenue dès à présent trop étroite, au *Fuerte,* ancienne forteresse espagnole qui fut le premier édifice important construit à Buénos-Ayres. Ce vieux monument, dont les dispositions ont été bien modifiées, renferme aujourd'hui les salons et bureaux du gouvernement national. Le gouvernement

provincial a les siens dans la vaste maison qui appartenait au général Rosas. — L'édifice nommé *Cabildo* ou maison de ville, également de construction espagnole, orne la place de la Victoire; une sorte de galerie de style mauresque, nommée *Recoba-Vieja,* lui fait face et n'est point d'un mauvais effet.

Après les églises, le monument principal est le théâtre de *Colon*, bel et imposant édifice, toutefois un peu lourd de forme, parce qu'on l'a bâti sur l'emplacement d'un autre bâtiment, le Colisée, dont on a voulu utiliser les fondations. Ce théâtre, élevé en 1856 par une compagnie d'actionnaires sur un terrain cédé par l'État, est extrêmement vaste, très-solidement construit, et d'une excellente disposition intérieure pour la ventilation et la circulation. — Un autre théâtre plus petit, celui de *La Victoria*, n'a rien de remarquable comme architecture, mais il est commode, surtout pour l'opéra, les dimensions de la salle permettant d'y ménager la voix des chanteurs. Deux autres théâtres, *El Argentino* et *El Provenir,* sont en démolition. Colon et La Victoria ont constamment des compagnies d'opéra italien, de drame espagnol et de vaudeville français; et le public suit avec assez d'entrain toutes les représentations.

La Bibliothèque publique, le Musée, l'Université et le Collége national, sont dans les bâtiments de l'ancien *Collége des Jésuites*, grand et pesant édifice plusieurs fois modifié et restauré, mais dont la masse solide durera des siècles. — La *Bibliothèque* renferme 25,000 volumes, parmi lesquels beaucoup d'ouvrages modernes : sciences, voyages et littérature; le fonds en a été commencé avec les livres provenant de plusieurs couvents et des dons particuliers. Une subvention annuelle du gouvernement provincial permet de l'augmenter graduellement par des acquisitions en Europe. C'est aussi dans cet édifice qu'est installé le *Musée d'histoire naturelle* qui renferme un assez grand nombre d'échantillons minéralogiques provenant des provinces argentines, et une collection d'oiseaux et de mammifères du pays. La pièce la plus remarquable est un squelette presque entier de Glyptodon monté par le savant directeur de l'établissement, M. Hermann Burmeister; on y voit aussi des ossements très-bien conservés de Megatherium.

Au point de vue historique, un monument très-remarquable est déposé dans ce musée : c'est une collection de peintures sur panneaux en bois représentant la conquête de Mexico par Cortès. Ces tableaux sont évidemment du seizième siècle, et paraissent l'ouvrage de quelque artiste indien. La peinture y a un cachet de naïveté toute particulière, tant par la couleur et le dessin que par des incrustations en

nacre fort curieuses qui y sont mêlées; on y lit en outre l'explication de chaque sujet écrite en espagnol par l'artiste dans un coin de son tableau.

L'*Université* de Buénos-Ayres, dont la fondation remonte à l'administration de l'illustre Rivadavia, en 1824, compte des chaires de droit, de mathématiques, de physique, de chimie, d'histoire, de latinité supérieure. Les colléges particuliers de la ville, qui sont nombreux, y envoient leurs élèves pour y prendre leurs grades (1).

L'*École de médecine*, dont le bâtiment a été construit récemment en face de l'hôpital général, est déjà ancienne; mais a été réorganisée en 1853. Elle compte huit professeurs; la durée des cours y est de six années, et ces cours y sont suivis par une quarantaine d'élèves.

Le *Collége national*, récemment fondé, au commencement de 1863, par le gouvernement central, ne donne que l'instruction secondaire. Il compte quarante bourses pour les enfants pauvres, choisis principalement parmi ceux des anciens serviteurs de l'État. Le directeur des études est M. Amédée Jacques, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand à Paris.

Places et promenades. — Après les édifices publics dont nous venons de parler, ce que Buénos-Ayres a de plus remarquable, ce sont ses places. — La première, celle de la *Victoria*, a pour côtés la Cathédrale, le Cabildo, la Recoba-Vieja, que nous venons de citer, et qui la séparent de celle du 25 Mai, laquelle s'étend devant le palais du gouvernement. Cette place, ornée au milieu d'un obélisque tronqué sur-

(1) Rivadavia s'était occupé avec ardeur de l'instruction publique à Buénos-Ayres, il avait fait venir d'Europe des professeurs distingués, des ingénieurs, des artistes. . . . . . . Sous cette impulsion active et féconde Buénos-Ayres méritait d'être appelée l'Athènes de l'Amérique du Sud. L'intelligence primesautière et brillante de la jeunesse se formait, se disciplinait sous l'influence d'une éducation sérieuse. La guerre civile qui suivit les événements de 1827 et la longue dictature du général Rosas, fort ennemi des créations de Rivadavia, éteignirent cette illustration naissante, et tout fut à refaire. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a pu réorganiser solidement l'université et poser les bases d'une éducation générale à la hauteur des besoins de l'époque.

La jeunesse et les familles commencent à comprendre l'utilité de l'instruction scientifique et pratique, et celle des études historiques, si négligées jusqu'à présent. Les cours de mathématiques, de physique et de chimie sont bien suivis. A l'étude de l'histoire du pays on joint celle de l'histoire générale. Les derniers travaux en ce genre publiés par quelques Argentins laborieux et éclairés, tels que la *Historia de Belgrano*, de M. le général Mitre, aujourd'hui président de la république, la *Historia Argentina*, de M. Dominguez, n'ont pas peu contribué à appeler l'attention sur la nécessité des connaissances historiques, et à imprimer un mouvement salutaire à ces études.

On s'occupe beaucoup de l'étude des langues vivantes. On ne comprend pas une éducation complète sans la connaissance du français et de l'anglais. Beaucoup de Buénos-Ayriens y joignent celle de l'allemand et de l'italien.

monté de la statue de la Liberté, et qu'entourent à la base quatre statues allégoriques, est agréablement plantée d'azédarachs (*paraisos*) et entourée de bancs de marbre fort commodes : aussi est-elle très-fréquentée des promeneurs. — Celle du *Parque,* devant le parc d'artillerie, a des plantations de polonias, de saules, d'ailantes, d'azédarachs et d'acacias, et est entourée d'une grille. Le chemin de fer de l'Ouest, dont le débarcadère est en face, la traverse. — La place du *Retiro* est ornée d'une fort belle statue équestre, en bronze, du général San-Martin, représenté au moment où il conduit à travers les Andes son armée à la victoire de Chacabuco. — Les places de *Lorea* et de *Monserrat* ont été également ornées d'arbres, et forment d'agréables lieux de promenade. Près de la place de Lorea, on remarque le *Puits artésien* en construction, dont le forage, au commencement de 1863, était déjà arrivé à 290 mètres, et que l'on doit continuer jusqu'à ce que l'on trouve la nappe jaillissante. — L'ancienne allée (*Alameda*) du Quai ou promenade de Juillet (*Paseo Julio*) est aujourd'hui fort négligée et a besoin d'une restauration complète. Ce quai a d'ailleurs fort souffert pendant l'ouragan du 31 août 1860. — Il est vrai que cette promenade est agréablement remplacée par le vaste et large Môle en bois (*muelle*) de 350 mètres de long, et d'une extrême solidité, construit en 1854, qui sert au débarquement des passagers, autrefois obligés de passer de leur bateau dans d'affreuses charrettes. Les soirs d'été on y va prendre le frais, succédant alors à la brise du large, qui souffle assez constamment dans l'après-midi.

Quais et port. — Les quais de Buénos-Ayres sont encore à créer, mais leur établissement se lie à celui des travaux du port, où tout est à faire. Les navires calant plus de trois mètres d'eau sont obligés de mouiller à six milles au large en pleine rivière, dans le canal du sud, où il y a toujours de 5 à 7 mètres d'eau. Pour les décharger on les amène avec précaution par un canal naturel qui contourne le banc dit de *la Ciudad*, dans une sorte de bas-fond appelé *Las Balizas*, situé en face du couvent des *Catalinas,* mais encore à un mille de terre. Ce banc, qui est de sable dur, ne permet le passage à moins de haute marée, toujours amenée par le vent, qu'à des navires de cabotage. Le niveau de la rivière oscille sans cesse près de la rive; quelquefois les simples embarcations sont obligées de s'éloigner de 400 mètres de terre pour ne pas s'échouer. Lors des pamperos et des vents du nord, l'eau baisse assez pour laisser à découvert une partie du banc de la ville et faire échouer les navires mouillés aux *Balizas.* Différents projets ont été proposés pour remblayer une partie des

bas-fonds de la rive et du banc, de manière à laisser entre eux un canal que le courant de l'eau venant de las Balizas se chargerait de maintenir libre. Il s'agirait aussi de creuser, dans le vaste terrain conquis sur les eaux, des docks reliés les uns aux autres par des canaux assez profonds pour que les navires puissent y être halés sans peine. Cet immense et coûteux travail n'est pas impossible, mais il est douteux qu'il puisse être entrepris à l'époque actuelle. En attendant, la construction des deux longs môles en bois, celui des passagers et celui de la douane, où les cabestans sont mus par la vapeur, a facilité beaucoup les embarquements et débarquements de marchandises que portent de la plage aux navires de nombreuses et excellentes baleinières.

Le port de cabotage est formé par la petite rivière de Barracas ou Riachuelo, à 3 kilomètres du centre de la ville. L'embouchure de ce ruisseau dans la Plata est obstruée par une barre que l'on a cherché en vain à détruire jusqu'à présent, mais qu'il est possible de franchir à marée haute. L'intérieur de cette petite rivière est assez profond pour les goëlettes, et, sur la rive gauche, il s'est formé un port et un gros village sous le nom de *la Boca*, la Bouche. Un bureau de douane y est établi. La canalisation du Riachuelo est liée à l'ensemble de travaux projetés pour la création d'un port de commerce à Buénos-Ayres. Toute la plage de ce côté serait conquise sur la rivière, et l'on y creuserait également des docks en communication avec ceux de la ville. L'ensemble de ces travaux n'offre aucune difficulté matérielle, et ne demande que des bras et de l'argent. L'île de Martin-Garcia, à treize lieues de là, peut fournir économiquement toute la pierre nécessaire aux enrochements et aux fondations.

Dans les conditions actuelles, le port de Buénos-Ayres est inférieur à celui de Montévidéo : les frais de chargement et de déchargement y sont plus considérables, et ces opérations demandent plus de temps, d'abord à cause de la distance, il y a six milles de la terre à la grande rade, puis du vent, qui tantôt manque, tantôt est trop fort. L'établissement d'un véritable port ferait disparaître tous ces inconvénients. Malgré cela les besoins sont tels, qu'en moyenne, Buénos-Ayres reçoit annuellement dans sa rade foraine de 1,000 à 1,100 navires d'outre-mer, sans compter de 4,500 à 5,000 embarcations de cabotage qui entrent dans le Riachuelo.

Paroisses, Sections de Justice de paix et de Police, Municipalité. —La ville de Buénos-Ayres compte onze paroisses, qui sont : celle de la Cathédrale, au nord, ou la Merced;—celle de la Cathédrale, au sud,

ou le Collége des Jésuites ; — San-Miguel, — San-Nicolas, — la Piedad, — Monserrat, — la Concepcion, — San-Pedro-Telmo, — Nuestra-Señora-de-Balvanera, — Nuestra-Señora-del-Socorro, — Nuestra-Señora-del-Pilar. — La circonscription des paroisses sert pour les circonscriptions électorales.

Indépendamment des paroisses, il y a plusieurs chapelles particulières et celles des couvents. — Les communautés dissidentes ont quatre temples.

En outre de la circonscription paroissiale, la ville est divisée en douze sections de justice de paix et treize de police. — Les sections de police se subdivisent en cinquante-quatre quartiers. — La municipalité est chargée de tout ce qui concerne l'édilité publique ; c'est à ce corps que l'on doit toutes les améliorations récentes : l'extension du pavage, l'éclairage au gaz, qui appartient, il est vrai, à une compagnie particulière, mais avec laquelle la municipalité a traité pour l'éclairage de la ville, la plantation des squares, etc., etc. Ce corps est composé du ministre de l'intérieur de la province, qui en est le président né, de trois vice-présidents, choisis parmi les membres, lesquels sont nommés par les habitants, à raison de deux par paroisse. Les étrangers peuvent en faire partie.

Bourse et clubs. — La ville renferme une Bourse de commerce, joli édifice construit en 1860, plusieurs Clubs ou Cercles de nationaux et d'étrangers, et un assez grand nombre d'associations de secours mutuels et de bienfaisance, des compagnies d'assurance, de commerce, etc., etc., enfin, tous les établissements d'utilité publique et de plaisir que comporte notre civilisation actuelle dans les grandes villes.

Hôpitaux et sociétés de bienfaisance. — On compte trois grands Hôpitaux desservis par des Sœurs de la Charité : l'hôpital général des hommes, celui des femmes, la maison de convalescence destinée aux aliénés, et en outre des hôpitaux particuliers, français, italien et anglais ; un orphelinat, une maison d'enfants trouvés, et le dépôt de mendicité de la *Recoleta*.

La Société de Bienfaisance, composée des dames principales de la ville, s'occupe des hôpitaux, des écoles de filles et des orphelins. Disons en passant que la charité est très-active à Buénos-Ayres, et q e tout appel qui lui est fait est immédiatement entendu. Des souscriptions, des quêtes, des loteries, des bazars de charité, viennent au secours des établissements de bienfaisance.

Maison pour l'immigration. — Sous le nom d'Asile des immi-

grants, une maison est consacrée à recevoir les immigrants et à leur procurer immédiatement un emploi. Cet établissement, dirigé par M. Tornquist et aidé par le gouvernement, a fait beaucoup de bien. Dans les trois jours, les immigrants inscrits y trouvent un emploi.

Écoles primaires. — Les écoles publiques pour l'instruction primaire sont bien organisées et généralement bien tenues. On en compte une par paroisse. Le nombre d'élèves qui les fréquente est considérable. On peut citer comme fort remarquables les écoles modèles de la Cathédrale, lesquelles ont été pourvues par l'État d'un excellent matériel, et où les études se font sur un plan fort judicieux au point de vue de l'instruction élémentaire. Ces créations utiles sont d'un excellent exemple pour le reste de la province, qui cherche de son côté à en réaliser de pareilles.

Presse. — Un assez grand nombre de journaux politiques et littéraires se publient, et l'on édite quelques livres d'éducation ; mais presque tous les livres de science et d'histoire viennent d'Europe, et surtout de France. Le chiffre des imprimeries est considérable, elles sont généralement bien installées. Les principaux journaux, tels que la *Nacion argentina,* la *Tribuna*, *El Nacional*, *El Siglo*, ont des dimensions énormes et sont parfaitement imprimés. En 1858 on a publié un beau spécimen de typographie, *la Galeria de celebridades argentinas,* grand in-folio orné de lithographies représentant les personnages célèbres du pays : San-Martin, Rivadavia, Belgrano Funès, Moreno, Varela, Lavallé, avec leurs biographies par les écrivains les plus distingués de l'époque. Ce beau travail a été fait tout entier à Buénos-Ayres.

Faubourgs. — Les faubourgs de Buénos-Ayres sont la Recoleta, le quartier du 11 Septembre, Barracas-au-Nord, et la Boca. Ces centres secondaires de population ne sont séparés de la ville que par quelques champs et maisons de campagne, qui bientôt vont se trouver confondus avec elle, car Buénos-Ayres, n'ayant point de murailles, s'étend incessamment en tout sens.

La Recoleta, au nord, en remontant la rive droite de la Plata, est un ancien couvent de franciscains, bâti dans une position des plus heureuses, sur la berge qui domine la rivière, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Ce bâtiment tombait en ruines il y a huit ans ; on l'a sauvé et utilisé en le consacrant à l'œuvre excellente qui donne un asile aux vieillards infirmes, et permet de supprimer une des anciennes plaies

de la ville, la mendicité. Cet hospice est bien administré, et ses pensionnaires y sont dans de bonnes conditions hygiéniques. — Le *Cimetière général*, orné de beaux monuments en marbre et de plantations vigoureuses, touche aux murailles de l'ancienne église. — Les environs de la Recoleta sont remplis de jolies maisons de campagne, qui renferment pendant l'été une population considérable.

Le faubourg du 11 *Septembre* est tout-à-fait industriel. Une station du chemin de fer de l'Ouest y est établie. C'est là qu'est situé le marché destiné à recevoir les charrettes à bœufs chargées des produits de la campagne, auxquelles il n'est plus permis d'entrer en ville de peur d'encombrement : aussi y rencontre-t-on de vastes dépôts de toute sorte. On y voit plusieurs moulins à vapeur, où se moud la majeure partie du blé de la province destiné à la consommation de la capitale.

Barracas est une petite ville que le Riachuelo sépare en deux. La partie au nord du ruisseau est considérée comme constituant un faubourg de la ville. C'est dans ce faubourg que sont établis une partie des saladeros où s'exploitent les troupeaux de la province et une foule d'autres établissements industriels que dessert la navigation du Riachuelo, parfaitement navigable sur ces points pour de gros bateaux plats. La population de Barracas, qui augmente tous les jours, se compose surtout d'étrangers, parmi lesquels les Basques sont en majorité. Un pont de bois fait communiquer ensemble les deux parties de ce faubourg, dont la portion sud est distincte de la ville, et constitue un district (*partido*). Un établissement fort curieux de Barracas est le puits artésien creusé par MM. Sourdeaux et Legout, à 82 mètres de profondeur, et qui, depuis un an, donne un gros jet permanent d'une eau un peu saline, mais dont les voisins usent sans inconvénient. (Voyez d'ailleurs aux Notes et Documents.)

Le faubourg de la *Boca* est situé un peu plus bas, près de l'embouchure du Riachuelo dans la Plata ; il n'est peuplé que de marins et de détaillants de toute espèce. Un quai en bois, long de 200 mètres, reçoit la décharge des petits navires qui fourmillent dans la rivière. Tous les terrains des environs sont bas et s'inondent lors des crues de la Plata ; aussi la route macadamisée de 2 kilomètres qui mène à la ville est-elle presque toujours défoncée malgré les remblais qu'on y fait sans cesse, et doit-on lui adjoindre une voie ferrée, beaucoup plus commode pour l'immense transit dont elle est le siége, et d'un entretien moins coûteux.

L'établissement de *Palermo*, ancienne maison de campagne du

général Rosas, à 4 kilomètres au nord de la ville et sur la rivière, a été mis à profit pour les expositions d'industrie. Mais on laisse tomber en ruine ces édifices et on néglige ces terrains, qui pourraient être heureusement utilisés pour une ferme modèle et une école d'agriculture, fondations d'une si grande importance pour le pays. Cet endroit bien boisé et assez pittoresque est le but de toutes les promenades à cheval ou en carrosse des citadins de Buénos-Ayres ; le chemin de fer du Nord y a une station.

Population. — Buénos-Ayres et sa banlieue ont aujourd'hui une population évaluée à 120,000 âmes, dont un tiers d'étrangers. Dans ce chiffre n'est point comprise, bien entendu, la population de la rade.

CAMPAGNE DE BUÉNOS-AYRES.

1° ENVIRONS DE LA VILLE DANS UN RAYON DE HUIT LIEUES. — *District* ou *Partido de Barracas au sud.* Ce village n'est que la partie sud du faubourg que nous avons déjà nommé, mais il en est séparé par la rivière. On y trouve la même population et les mêmes industries. Cette population, éminemment active et laborieuse, grandit tous les jours et atteint aujourd'hui 7,000 âmes, dont 3,000 dans le village, et le reste dans la campagne. Sa superficie n'est que de 20 lieues carrées, et l'on s'y occupe particulièrement d'industrie et d'agriculture. Les saladeros sont au nombre de quatorze et l'on y tue jusqu'à 300,000 animaux par an. Il y a des chantiers où l'on construit de petits navires. Des fours à briques y préparent des matériaux de construction pour Buénos-Ayres. Enfin c'est, avec le faubourg situé en face, le centre industriel de la province. Les nombreuses *chacras* ou cultures des environs donnent une quantité considérable de céréales, de fruits et de fourrages qui trouvent à Buénos-Ayres un débouché certain.

Le village possède de nombreuses maisons à terrasse, des magasins bien assortis, une église paroissiale neuve et deux écoles de l'État, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, sans compter les établissements particuliers, plusieurs jeux de paume, etc. — L'exportation de ce district consiste principalement dans les produits des saladeros, mais le rendement de ses cultures croît incessamment. — Les autorités se composent d'un juge de paix, six conseillers municipaux, six alcaldes, six sous-alcaldes (tenientes-alcaldes), et une petite force de police.

District de Quilmès. — Il fait suite au précédent, en descendant la rive de la Plata vers le sud. Sa superficie est de 104 lieues carrées, dont les 9/10 sont consacrés à l'élève du bétail et le reste à l'agriculture. La partie la plus basse du terrain, presque au niveau de la Plata, est quelquefois recouverte par les eaux, ce qui lui donne une très-grande fertilité : aussi l'agriculture prospère-t-elle dans cette partie du district. On y trouve aussi un grand dépôt coquillier qui peut fournir de la chaux et un sable à bâtir de qualité supérieure que l'on exporte à Buénos-Ayres.

Le village de Quilmès a été fondé en 1677, avec des Indiens Quilmes et Calians transportés là, des vallées de Calchaqui dans la province de Salta. Ces Indiens ont fini par se confondre entièrement avec les colons espagnols. La population n'est guère que de 700 âmes, mais celle de la campagne atteint aujourd'hui 5,000. Ce district est un des plus riches des environs de Buénos-Ayres, où il envoie tous les produits de son agriculture. — Il compte six conseillers municipaux, quatre alcaldes, trente-deux sous-alcaldes et un petit corps de police. Un juge de paix y réside.

Au sud de Quilmès se trouve un petit canton remarquablement ondulé, qui a pris de ses accidents de terrain le nom de *Lomas de Zamora*, les collines de Zamore ; il est couvert de fermes et de maisons de campagne. On y construit un village et une église.

District de San-José de Florès. — Fort peu étendu, mais situé pour ainsi dire aux portes de Buénos-Ayres, avec lequel il communique par le chemin de fer de l'Ouest. Il est couvert de maisons de campagne et de cultures, et n'a presque point d'estancias sur sa superficie qui est seulement de 6 lieues carrées.

Le village, qu'on pourrait plutôt appeler une petite ville, est un vrai faubourg de la capitale, dont il n'est qu'à 2 lieues ; il a une jolie église récemment construite et un bon nombre de belles maisons à terrasse. La population est de 6,000 âmes environ, moitié dans le bourg et moitié aux environs, qui se peuplent d'une manière extraordinaire. On y a les mêmes industries qu'à Quilmès. Plusieurs villages sont en construction dans le canton et aux environs : San-Martin, San-Justo, etc.

District de Moron. — Fait suite à celui de Florès vers l'ouest. Le chemin de fer précédent le traverse. Moron est un bourg nouvellement construit, à 20 kilomètres de Buénos-Ayres, et renferme une église neuve. — *Moreno*, à 4 lieues plus loin, forme aujourd'hui la tête du chemin de fer. Ce n'est qu'un groupe de maisons qui toutes sont des

auberges et des restaurants où, grâce au chemin de fer, les habitants de Buénos-Ayres viennent s'égayer les jours de fête. Mais ce hameau est surtout important en ce qu'il sert de point de départ à toutes les diligences pour l'ouest, et de dépôt à une partie des produits de l'intérieur. — La superficie de ce district est de 52 lieues; il compte un certain nombre d'estancias et d'établissements de culture. La population est de 6,000 âmes.

District de Belgrano. — Ce district, au nord de Buénos-Ayres, sur les bords du fleuve, n'a qu'une lieue et quart de superficie et est consacré presque tout entier à l'agriculture; sa campagne est légèrement ondulée, et les terrains y sont de la meilleure qualité. Le bourg de Belgrano, son chef-lieu, situé à 2 lieues de la capitale, est un village des plus élégants, que l'on a commencé à bâtir en 1854, et qui renferme de très-belles maisons dont le nombre croît chaque jour, chacun voulant avoir un pied-à-terre dans ce Chantilly buénosayrien, aujourd'hui devenu à la mode. Un hippodrome bien installé y permet des courses de chevaux fort suivies. — La position de Belgrano au sommet de la berge de la Plata, permet une vue des plus étendues sur le fleuve, et l'on y respire un air frais et salubre. Il est desservi par le chemin de fer du Nord. Dans ces conditions, Belgrano est visité les deux tiers de l'année par un nombre immense de promeneurs. La population actuelle est de 1,800 âmes, dont un millier dans le bourg, et le reste dans la campagne environnante.

District de San-Isidro. — Au nord du précédent, sur les bords de la Plata; son étendue n'est que de 6 lieues carrées, mais la population atteint 8,000 âmes; on n'y fait que de l'agriculture. Le village de San-Isidro, situé sur la berge du fleuve, dans une position très-pittoresque, est de fondation ancienne, puisqu'elle remonte à 1630. Ce bourg est stationnaire, le mouvement de population étant beaucoup plus sensible à Belgrano et à San-Fernando; mais sa campagne est bien peuplée.

District de San-Fernando. — Peu étendu, une lieue et demie seulement de superficie, mais très-peuplé: 3,500 âmes, dont 3,000 pour le chef-lieu. On n'y fait que de l'agriculture et du commerce.

Le bourg de San-Fernando est situé, comme San-Isidro, sur le haut de la berge du fleuve. On y jouit donc d'une fort belle vue sur les plantations qui le bordent et la campagne environnante: aussi ce bourg reçoit-il pendant la belle saison une multitude de visiteurs.

— Le nombre des belles maisons est considérable, et l'on en bâtit tous les jours pour les citadins qui viennent s'y retirer. Le chemin de fer du Nord y aboutit, ce qui multiplie encore ses communications avec la capitale. — Mais ce qui fait surtout de San-Fernando un point important pour le commerce, c'est le port *Del Tigre*, petit canal naturel un peu amélioré par l'art, lequel reçoit de nombreux bâtiments de cabotage qui y sont en toute sûreté. En effet, ce port intérieur est on ne peut plus commode pour les embarcations de moyenne force qui viennent du Parana et de l'Uruguay, et qui non-seulement y trouvent un entier abri pendant les gros temps de la Plata, mais encore peuvent charger et décharger en toute saison et par n'importe quel vent. Le chemin de fer qui va mettre en communication San-Fernando avec Buénos-Ayres donnera encore plus d'activité à ce petit port. — Ce bourg a été fondé en 1769 et portait d'abord le nom de Las Conchas, localité à maisons disséminées avec lequel il se confondait.

District de Las Conchas. — Est un peu plus grand que celui de San-Fernando, puisqu'il a 3 lieues et demie de superficie. Les habitations sont assez isolées les unes des autres, et l'on ne s'y occupe que d'agriculture. Le pays étant bien abrité et bien boisé, grâce aux plantations qu'on a faites depuis de longues années, la température y est assez élevée, et l'humidité ne manque jamais : aussi plusieurs espèces de palmiers réussissent-elles en pleine terre, les orangers donnent des fruits exquis ; enfin tous les arbres fruitiers y prospèrent et leur culture fait naturellement la principale richesse du canton. Le district est traversé par la rivière de Lujan et un canal naturel navigable dérivé du Parana. — Il a une église et deux écoles situées dans l'île formée par les deux cours d'eau précédents. Cette île renferme plusieurs jolies maisons de campagne. La population du district et de Las Conchas est de 1,400 âmes.

L'archipel du Parana, connu sous le nom de *Carapachay*, dépend de Las Conchas et de San-Fernando. Ces îles, formées par les nombreux canaux qui sillonnent le delta du fleuve, sont très-fertiles, grâce à leur humidité et à la nature alluviale de leur sol. Elles commencent à avoir une population assez nombreuse d'agriculteurs qui y ont fait des plantations considérables. Ce canton, s'il continue à se développer comme il le fait depuis quelques années, deviendra un des plus riches des environs de Buénos-Ayres.

2° LITTORAL DU PARANA ET DE LA PLATA.

Côte du Parana. — *District de Zarate.* — Ce district est sur la côte du Parana, et mesure 24 lieues carrées de superficie. On s'y occupe spécialement de l'éducation du bétail, l'agriculture ne vient qu'en seconde ligne. Les îles du Parana, qui en dépendent, fournissent une assez grande quantité de bois, surtout du saule rouge, qui est employé avantageusement dans la charpente, et même à la construction des navires de cabotage.

Le village de *Zarate*, à 26 lieues de la capitale, n'a pris d'importance que depuis 1854, mais cette importance croît rapidement. Il a un petit port sur le Parana de las Palmas, avec un bon quai de débarquement, et entretient un cabotage actif. L'église est moderne, et a été construite au moyen de souscriptions. La population atteint 2,500 âmes, dont un millier pour le bourg, et le reste dans les établissements de la campagne.

District Del-Baradero. — Situé au nord du précédent, d'une superficie de 30 lieues carrées, et dans des conditions analogues de terrain et de production. L'éducation du bétail est la principale industrie, mais dans ces derniers temps il s'est établi dans le canton une colonie suisse qui s'occupe principalement d'agriculture, et est en pleine prospérité.

Le village du *Baradero*, à 37 lieues de la capitale, de fondation très-ancienne, est situé sur le Parana de las Palmas, près de l'embouchure du Rio-de-Arrecifes. C'était jadis une réduction d'Indiens Mbeguas, établie en 1580 (Azara), et les jésuites y ont eu un établissement. Il a un petit port assez fréquenté, avec un quai de débarquement récemment construit, d'une longueur de 80 mètres. A ces travaux, qui ne datent que de trois années, il faut joindre ceux de l'église, de la maison commune et de deux écoles, ce qui atteste la vitalité de ce bourg. La population du district est de 4,500 âmes, dont 1,200 pour le chef-lieu.

District de San-Pedro. — Au nord de celui du Baradero, le long du Parana; il a 71 lieues carrées de superficie, et s'adonne surtout à l'élève du bétail. Il n'y a d'agriculture que dans quelques endroits et près du chef-lieu.

Celui-ci est un gros bourg fondé en 1780, à 44 lieues de Buénos-Ayres. Il renferme une très-belle église, des écoles, une maison de

ville de construction moderne, et une population de 2,000 âmes, celle de la campagne allant à 6,000. Son port sur le Parana communique avec tous les bateaux à vapeur du fleuve. On a fait quelques travaux pour approfondir le canal naturel qui y conduit, les embarcations pouvant seules y arriver; mais ces travaux ne sont pas complets. — *Obligado* est un hameau à 6 lieues de San-Pedro, sur la rive droite du Parana, fameux par le combat qui eut lieu le 20 novembre 1845 entre les escadres françaises et anglaises, et les batteries élevées par les ordres du général Rosas.

District de San-Nicolas-de-los-Arroyos. — Ce district est le plus septentrional de la province, et touche à celle de Santa-Fé, dont il est séparé par le ruisseau nommé Arroyo-del-Medio, qui vient déboucher dans le Parana, à une petite lieue de la ville. Il a 81 lieues carrées de superficie, consacrées presque uniquement à l'élève du bétail. Il n'y a d'agriculture que près du chef-lieu.

La ville de *San-Nicolas*, sur le Parana, à 63 lieues de Buénos-Ayres et 13 de Rosario, a été fondée en 1749. Elle a grandi considérablement dans ces dernières années, et compte aujourd'hui une population de 12,000 âmes, celle de la campagne s'élevant à 4,000. C'est la seconde ville de la province; sa situation au sommet de la berge du fleuve, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur son vaste canal et sur les îles, est des plus pittoresques. Elle possède une jolie place, bien plantée d'azédarachs et d'acacias, une belle église construite depuis quelques années, de nombreuses maisons à terrasse, des magasins parfaitement assortis, des moulins à eau et à vapeur, et un bon port sur le Rio-Parana. Un môle construit récemment par les soins de la municipalité y facilite singulièrement les opérations des navires. Ce port est le siége d'un commerce assez étendu avec le nord de la province, qui y a naturellement tous ses débouchés, et s'y pourvoit des marchandises d'outre-mer. Les vapeurs du fleuve y touchent journellement; en outre, deux fois par semaine, une diligence part pour Junin, en touchant au Pergamino et à Rojas, et dessert ainsi l'ouest de la province et la frontière sur une longueur de 36 lieues. San-Nicolas est bâti entre les deux petites rivières de Ramallo et Del-Medio, ce qui lui a fait donner son nom *de los Arroyos*, des ruisseaux. Un moulin à eau est établi sur l'arroyo de Ramallo. Ces deux rivières auraient besoin de ponts, et la municipalité va les faire construire.

Côte de la Plata. — *District de la Ensenada.* — Au-dessous de celui de Quilmes, sur la côte de la Plata. Sa superficie est de 28 lieues

carrées; le terrain se divise en deux bandes : celle qui suit la rivière, un peu ondulée et traversée par quelques ruisseaux; l'autre, au sud, parfaitement plate et semée de quelques lagunes, dont les plus grandes sont celles de Villalba et d'Amador. Proche de la rivière, il y a quelques petits bois naturels rabougris, composés principalement de tala, d'espinillo, de saule, de pêcher, de quebracho et de coronillo. On trouve aussi près de la rive un peu de pierre à chaux que l'on exploite sur une petite échelle. L'industrie principale est l'élève du bétail, qui, grâce à l'excellence des pâturages du canton, y abonde.

Le village de la *Ensenada* est de fondation ancienne, mais commence seulement à se développer aujourd'hui. Il a une église et deux écoles en construction, et cherche à améliorer ses abords assez difficiles dans la saison pluvieuse. Ce village est situé sur la baie dite *Ensenada-de-Barragan*, qui forme un port naturel à 14 lieues de la capitale. La flotte espagnole y mouillait sous l'administration de la métropole, et il a été plusieurs fois question d'en faire le port de commerce de Buénos-Ayres, en l'y reliant par un chemin de fer. Ce port pourrait être amélioré sans grandes dépenses. Il a assez d'eau pour que les navires qui tirent 5 mètres puissent y mouiller et y rester en sûreté, abrités et du pampero et du vent de sud-est, qui sont les plus violents dans ces parages. Présentement, ce port ne sert qu'à de rares embarcations de cabotage employées à l'importation et à l'exportation du canton; encore presque tout le commerce s'y fait-il par charrettes. — Population du district : 3,000 âmes, dont 250 pour ce hameau (1).

District de la Magdalena. — Au sud du précédent et sur les bords de la Plata. Le terrain est très-plat, semé de quelques lagunes, et possède d'excellents pâturages; aussi ce vaste district, il a 122 lieues carrées, nourrit-il une immense quantité de bétail. Il n'y a d'agriculture que près du village; les estancias y fourmillent et sont rangées parmi les plus riches de la province.

Le village de *la Magdalena,* situé près de la rivière, à 30 lieues de la capitale, est un simple hameau qui ne compte que 800 âmes sur le chiffre total de 6,500 que possède le district. Sa fondation remonte

(1) Le congrès a été saisi, dans la session de 1863, d'une demande en concession du chemin de fer de Buénos-Ayres à la Ensenada, par M. Wilwrigth, déjà concessionnaire de celui de Rosario à Cordova, et auquel on doit, au Chili, la construction de celui de la Caldera a Copiapo et Chañarcillo. Ce travail, une fois exécuté, fera un bien immense à cette partie de la province, d'autant plus qu'on pourra le relier au Railway du sud. La Ensenada deviendrait alors le port principal de la Plata. — M. Wilwrigth a obtenu sa concession.

à 1730. L'église, la maison commune et les écoles sont encore en construction. Ce village a été ruiné plusieurs fois par les Indiens sous la domination espagnole. Les jésuites avaient fondé, dans ce canton, vers 1740, entre la Punta-de-las-Piedras et le Rio-Salado, la mission de la Concepcion, qui subsista quelque temps sous la direction du P. Strobl, et qui fut abandonnée lors de l'expulsion de ces religieux.

District de Chascomus. — Ce district, de 112 lieues de superficie, est au sud des deux précédents, et touche au Rio-Salado d'une part, et de l'autre, vers l'est, à la baie de San-Borombon. Les terrains y sont légèrement ondulés, et aussi propices à l'agriculture qu'à l'élève du bétail. A l'ouest, une série de grandes lagunes d'eau saumâtre, échelonnées sur une longueur de 12 lieues, le sépare du district de Ranchos. Ces lagunes, qui communiquent avec le Rio-Salado, et par conséquent avec la mer, nourrissent une grande quantité de poisson, qui entre pour une part notable dans la consommation des habitants. Le bétail peut boire leurs eaux, et se rassemble même en grand nombre sur leurs bords lors des sécheresses. Elles ont peu de profondeur, quatre mètres à l'endroit le plus creux; leurs rives présentent une couche épaisse de cailloux argilo-calcaires roulés, qui peut être exploitée avantageusement pour la macadamisation des routes et pour le ballast du chemin de fer du Sud, et de plus, des blocs et des strates de cette roche argileuse appelée *tosca*, que l'on retrouve aux bords de la Plata. — Les estancias de ce district comptent parmi les meilleures du pays. Il en est plusieurs dont les bâtiments offrent presque du luxe dans leur construction. Parmi ces belles propriétés, nous citerons celle des frères Gandara, qui, située pittoresquement au bord d'une vaste lagune, à 3 lieues du bourg, réunit l'utile à l'agréable, et offre un véritable château sur la lisière d'un parc bien tenu et riche en espèces fruitières et forestières. L'agriculture fait des progrès notables dans le district de Chascomus depuis quelques années; tous les propriétaires d'estancias font de vastes plantations, et près du bourg on s'adonne sur une assez grande échelle à la production des céréales et des fourrages artificiels.

Le bourg de *Chascomus*, à 30 lieues de Buénos-Ayres, et sur la rive d'une des lagunes, a été fondé vers la fin du siècle dernier. Après avoir d'abord cru rapidement, il est resté quelque temps stationnaire, et a beaucoup souffert dans la guerre civile de la province, surtout en 1839. Il se relève aujourd'hui, grâce à la richesse de sa campa-

gne. L'église, déjà ancienne, et la maison de ville, nouvellement bâtie, ornent agréablement la place, qui vient d'être plantée d'acacias et de paraisos, mais demanderait à être mieux soignée. Chascomus est entouré de nombreuses quintas et chacras, où l'on cultive toute espèce de fruits et de légumes, et même, comme nous venons de le dire, des céréales et des fourrages. Le pêcher réussit admirablement et forme de petits bois. L'agriculture est entre les mains d'un assez bon nombre d'étrangers qui sont venus s'y établir dans ces derniers temps. — Un service quotidien de messageries relie Chascomus à la capitale, mais les habitants réclament à grands cris l'exécution du chemin de fer du Sud, qui doit les unir à Buénos-Ayres et à Dolorès. — La population totale est de 9,000 âmes, dont 4,000 pour le bourg, et le reste pour la campagne.

3° RÉGION DU NORD DU RIO-SALADO.

District de San-Vicente. — Ce district, au sud de la capitale, a 162 lieues carrées de superficie, et est consacré presque en totalité à l'élève du bétail, lequel est fort nombreux, grâce à la qualité des pâturages et à la bonne tenue des estancias. On ne fait un peu d'agriculture que proche du chef-lieu, situé à 12 heures de Buénos-Ayres.

Le village de *San-Vicente* est de création ancienne, mais il est resté stationnaire, c'est-à-dire limité à quelques maisons, jusqu'en 1854, époque à laquelle sa municipalité a été instituée. Son église vient d'être terminée, et l'on a construit beaucoup dans ces derniers temps. La population est d'environ 1,200 âmes; le reste du district peut en compter 5,500.

District de Cañuelas. — Ce district est situé parallèlement et à l'ouest du précédent. Il a une superficie de 40 lieues carrées. Quelques ruisseaux, trop souvent à sec, qui vont se jeter dans la petite rivière de la Matanza, l'arrosent, et l'on trouve plusieurs lagunes d'eau douce permanentes. On y fait peu d'agriculture, la presque totalité du terrain étant consacrée à l'élève du bétail. Sa population est de 4,000 âmes.

Le village de *Cañuelas*, à 16 lieues de Buénos-Ayres, n'a pris quelque développement que dans ces dernières années. On a bâti beaucoup de maisons à terrasse. L'église est en construction, et l'on va s'occuper des écoles. Il compte maintenant un millier d'habitants,

et ses environs sont bien cultivés. Le service des messageries du Sud, qui passe par le centre de la province, le relie à la capitale.

District de La-Matanza. — Très-voisin de Buénos-Ayres par son extrémité nord, puisque son chef-lieu, *La-Matanza*, aujourd'hui *San-Justo*, n'est qu'à quatre lieues de la capitale. Sa superficie est de 36 lieues carrées. Le terrain est de même nature que celui du district de San-Vicente, auquel il touche. Il est traversé par le ruisseau de la Matanza, lequel va former la rivière de Barracas ou Riachuelo. On fait de l'agriculture près du chef-lieu, on élève du bétail partout ailleurs. — La population est de 3,000 âmes, dont 500 pour San-Justo.

Ce village commence à se développer, mais tout y est à faire. L'église se réduit à une simple chapelle; il n'y a point de bâtiment pour les écoles. Son ancien nom de Matanza vient d'un combat acharné entre les troupes de Mendoza et les Indiens Querandis, qui furent battus sur les bords du ruisseau de ce nom, lors de la première fondation de Buénos-Ayres, en 1535.

District de Ranchos. — Parallèle à celui de Chascomus, et à l'ouest des lagunes de ce nom. Sa superficie est de 104 lieues carrées, et la population de 3,500 âmes. On y a les mêmes industries qu'à Chascomus, mais moins d'agriculture.

Le village de *Ranchos*, à 30 lieues de Buénos-Ayres, est un ancien fortin de la frontière, établi vers 1790. Sa population est aujourd'hui de 1,500 âmes. Il n'a encore qu'une petite chapelle; on songe à la remplacer par une grande église que réclame une population croissante.

District del Monte. — A l'ouest du précédent et touchant, vers le sud, au Rio-Salado. Il a 85 lieues de superficie, et compte un grand nombre de lagunes, ce qui le rend fort propre à l'élève du bétail.

El-Monte, le chef-lieu, ancien poste avancé établi en même temps que Ranchos, est un village de 800 âmes, bâti aux bords d'une grande lagune, et à 28 lieues de Buénos-Ayres. La chapelle est ancienne et trop petite; les bâtiments municipaux manquent encore; on fait un peu d'agriculture dans les environs. La population totale du district est de 5,000 âmes.

District de Lobos. — District très-florissant, de 100 lieues d'étendue, bien arrosé et possédant un certain nombre de lagunes fort avantageuses pour le bétail. Sa population est de 11,000 habitants, occupés principalement à l'élève du mouton.

Le chef-lieu, situé à 27 lieues de Buénos-Ayres, est un gros bourg

de près de 5,000 âmes, entouré de grandes plantations et de cultures diverses, parmi lesquelles dominent celles de blé et de maïs. Cette agglomération de population en fait le siége d'une assez grande activité commerciale. Il a une église déjà ancienne, une maison commune, des écoles et de nombreuses maisons à terrasse.

District de Navarro. — Très-riche en bétail, par suite de la bonne qualité des pâturages. Sa superficie est de 75 lieues carrées, et l'on y compte 7,000 habitants. Comme dans le district précédent, c'est surtout l'élève du mouton qui les occupe. Beaucoup d'Irlandais s'y sont domiciliés, et y ont établi de belles estancias.

Le village, déjà assez ancien, a quelques jolies maisons à terrasse, une église fort simple, une maison commune et deux écoles en bon état. La culture s'y limite à la production des céréales, légumes et fruits nécessités par la consommation locale. *Navarro* est à 25 lieues de Buénos-Ayres, à laquelle le relie un service de messageries quotidiennes. Sa population, stationnaire depuis quelque temps, est de 1,200 âmes.

District de Lujan. — Le district de la *Villa-de-Lujan* a 94 lieues de superficie, et est arrosé par la petite rivière de ce nom, qui vient de Mercedes et va déboucher dans la Plata, à las Conchas. Ce canton a été peuplé un des premiers de la campagne de Buénos-Ayres, aussi la propriété y est-elle très-divisée. Cependant, sauf les environs de la ville où l'agriculture est en honneur, l'industrie s'y réduit à l'élève du bétail.

Le bourg de *Lujan*, à 17 lieues de la capitale, est de fondation assez ancienne, en 1730, selon Azara ; mais les premières tentatives de colonisation en cet endroit datent de plus loin, car son nom vient d'un officier de Mendoza, le capitaine Lujan, qui y fut tué par les Querandis en 1535. C'est aujourd'hui une jolie petite ville à la fois agricole et commerçante. Son église a été construite en 1760 ; la maison commune, ou *cabildo*, date aussi des temps coloniaux. La place, bien plantée d'arbres, est ornée d'une colonne surmontée du buste de Belgrano, et entourée de maisons à terrasse assez coquettes. Les environs de la ville offrent de grandes plantations. La douceur du climat permet d'y entretenir des vergers qui produisent toute espèce de fruits de la meilleure qualité. — La population du district est de 12,000 âmes, dont 5,000 pour le chef-lieu. Le chemin de fer de l'Ouest doit passer par Lujan. En attendant, un double service de diligences le met en rapport quotidien avec Buénos-Ayres.

District Del-Pilar. — Au nord de celui de Lujan, d'une superficie

de 90 lieues, et peuplé de 6,000 habitants. On y fait un peu d'agriculture, mais l'élève du bétail est l'industrie principale.

Le village *Del-Pilar*, de 1,500 âmes, à 14 lieues de Buénos-Ayres, date de 1772. Il est situé sur la petite rivière de Lujan, et n'a d'édifice public qu'une ancienne chapelle dédiée à la Vierge, trop étroite pour la population.

District d'Exaltacion-de-la-Cruz. — Au nord du précédent, et dans les mêmes conditions de sol et de climat. Il a 19 lieues carrées de superficie, et une population de 3,000 habitants.

Le village d'*Exaltacion-de-la Cruz*, anciennement *Capilla del Señor*, Chapelle du Seigneur, a été fondé en 1772, et n'a qu'un millier d'habitants. Il possède une belle école en construction, mais son antique chapelle, la seule église qui existe dans le district, tombe en ruines, et les habitants songent à la remplacer. Le commerce d'Exaltacion se fait par Zarate, qui est le port le plus proche.

District de San-Andres de Giles. — Petit canton à l'ouest de celui de Lujan, de 18 lieues carrées de superficie et de 2,800 habitants. On y fait un peu d'agriculture.

Le village de *San-Andres de Giles* est en voie de prospérité. Sa vieille chapelle se remplace par une belle église de construction moderne, et l'on travaille aux édifices principaux. — Il est à 26 lieues de Buénos-Ayres, 7 de Lujan et 7 du Salto. Population, 1,200 habitants.

District de San-Antonio-de-Areco. — A l'ouest de celui d'Exaltacion; il mesure 16 lieues carrées de superficie et compte 3,000 habitants. Son territoire est traversé par la petite rivière de ce nom, qui va se jeter dans le Parana. Mêmes cultures et mêmes industries que dans les trois districts précédents.

Le village de *San-Antonio-de-Areco* date de 1730. Sa chapelle est de l'époque coloniale; on y construit une école et une maison commune. — Population, 1,500 âmes. — Situé à 32 lieues de Buénos-Ayres.

District Del-Fortin-de-Areco. — Situé à l'ouest du précédent, ce canton est presque exclusivement producteur de bétail, et possède beaucoup d'estancias bien tenues. Sa superficie est de 56 lieues, et l'on y compte en tout 5,000 habitants.

Le village de *Carmen de Areco*, le chef-lieu, est tout moderne. C'était, il y a trente ans, un petit fort sur la frontière indienne, c'est aujourd'hui une jolie petite ville avec une élégante église toute neuve, la plus remarquable de toute la campagne de Buénos-Ayres, une

place entourée de fort belles maisons à terrasse, et de nombreuses plantations. La maison municipale et les écoles sont en construction. Les messageries du Nord y passent tous les jours et le relient à Buénos-Ayres, éloigné de 34 lieues. Population du bourg, 2,000 âmes.

District del Salto. — Ce district a 40 lieues de superficie et 4,500 habitants. Le nombre des estancias est considérable, par suite de la division des propriétés. C'est surtout l'élève du mouton que l'on y pratique aujourd'hui. Le district est traversé par la rivière de ce nom qui s'unit à celle d'Arrecifes, et atteint le Parana au Baradero. Le sol y est plus ondulé qu'en aucune autre partie de la province.

Le village du *Salto*, à 44 lieues de Buénos-Ayres, est bâti sur cette rivière, qui y fait tourner un moulin à eau, et a pris son nom d'une petite chute d'eau utilisée depuis. Les rives sont escarpées, et l'on y trouve un calcaire susceptible d'exploitation, soit pour chaux, soit pour pierre à bâtir. Le Salto a acquis une certaine célébrité par les nombreux ossements fossiles que l'on a trouvés dans ses environs.

Les édifices municipaux se réduisent à une école dont le local sert également de chapelle, jusqu'à ce que l'on ait achevé de construire l'église.

District de Arrecifes. — Au nord de celui du Salto, et d'une étendue de 30 lieues carrées, avec 4,000 habitants. On y a les mêmes industries. Il est traversé par la petite rivière d'Arrecifes, nommée aussi Arroyo de Fontezuelas, formée par la réunion des ruisseaux de Pergamino, de Rojas et de Salto, qui va se jeter dans le Parana, près du Baradero, et qui est navigable dans la partie inférieure de son cours, jusqu'à 4 lieues du chef-lieu. Dans la saison des pluies il éprouve des crues assez fortes. Les terres de ce district sont partout excellentes pour l'agriculture et pour le bétail. On ne s'occupe spécialement que de ce dernier ; mais il y a cependant un certain nombre de chacras en bon état, et le petit canton de Pineda est bien cultivé.

Le village d'*Arrecifes*, bâti sur la rivière de ce nom, proche de l'endroit où elle reçoit le ruisseau du Salto, est de fondation assez ancienne (1730), et compte 1,200 habitants. Il n'a rien de remarquable, si ce n'est les belles plantations qui l'entourent. Ses édifices municipaux sont à construire. — Distance de Buénos-Ayres : 54 lieues. — Population : 1,200 âmes.

District del Pergamino. — Sur la frontière indienne, à l'ouest du district d'Arrecifes et au sud de celui de San-Nicolas. Il s'est récem-

ment peuplé et ne compte que des fermes à bétail. On y souffre quelquefois des sécheresses et de la sauterelle, mais les pâturages sont bons. Sa superficie est de 32 lieues carrées; la population, de 5,000 habitants, parmi lesquels beaucoup d'étrangers.

Le village du *Pergamino*, situé à 58 lieues de Buénos-Ayres, et sur le ruisseau de ce nom, était, il y a douze ans, un simple poste avancé sur ce désert; c'est aujourd'hui un gros bourg, entièrement neuf, comptant un grand nombre de belles maisons à terrasse, une jolie église, des écoles, une maison commune, et son commerce est considérable. Ses débouchés naturels sont par le port de San-Nicolas, qui en est à 18 lieues, mais il communique tous les jours avec Buénos-Ayres par le service des messageries du Nord et, en outre, avec Rojas et Junin, deux fois par semaine, par un service particulier. La population peut être de 2,000 âmes.

District de Rojas. — Situé au sud de celui de Pergamino et sur la frontière; exactement dans les mêmes conditions. Sa superficie est fort étendue : 145 lieues carrées, et la population atteint 2,000 habitants, presque tous concentrés dans le chef-lieu. Les Indiens y font de fréquentes invasions, aussi les fermiers n'y bâtissent-ils que des maisons en brique et à terrasse pour se mettre à l'abri de ces incursions. Malgré cela, le nombre des estancias croît sans cesse, et de hardis colons n'hésitent pas à aller s'établir assez loin du chef-lieu, presque au milieu des barbares dont ils achètent ou conquièrent la tolérance.

Le village de *Rojas*, comme celui de Pergamino, a grandi beaucoup dans ces dernières années. Il a maintenant une jolie église, un cabildo ou maison commune, des écoles, un club. Il est de plus le quartier général de la frontière du nord, et possède, en conséquence, une garnison de troupes de ligne, commandée par un officier général. Sa population, qui s'élève à peu près à 1,500 âmes, fait un commerce assez actif sur toute la frontière. — Distance de Buénos-Ayres : 55 lieues.

District de Chivilcoy. — Ce district, l'un des plus florissants de la province, s'étend au sud de ceux de Fortin-de-Areco et Salto, et compte 90 lieues de superficie et 8,000 habitants. Les terres sont un peu sablonneuses et très-fertiles; l'eau douce et potable s'y rencontre partout à 5 ou 6 mètres de profondeur; aussi les habitants se livrent-ils autant à l'agriculture qu'à l'élève du bétail. La culture des terres embrasserait même de vastes terrains si l'on avait plus de bras pour les exploiter.

Le village de *Chivilcoy* date seulement de 1854, et c'est un des mieux construits et des plus commerçants de toute la province. Église, maison municipale, écoles, club, tout a été bâti récemment, grâce à l'activité et à l'entrain des habitants. La place principale, grand carré de 200 mètres, est parfaitement plantée, et ses quatre côtés sont formés de belles maisons à terrasse toutes terminées. Les environs sont cultivés en prairies artificielles, vergers et surtout céréales. La production du blé est la principale branche d'agriculture, et Chivilcoy en fournit tout le sud de la province. Cette production est si abondante que quelquefois, faute de bras, on est obligé de perdre une partie de la récolte, comme en 1862, par exemple. Beaucoup d'étrangers, des Basques surtout et des Italiens, se sont établis aux environs de ce bourg pour s'y adonner à la culture des terres.

La population atteint aujourd'hui 3,000 âmes. — Distance de Buénos-Ayres : 37 lieues. — Il y a un service journalier de messagerie, qui s'y dirige en passant par Mercedes; un autre service y touche une fois par semaine, pour communiquer avec le Bragado, village et fortin de la frontière à l'ouest de Chivilcoy.

District de Mercedes. — Ce district, de 116 lieues carrées de superficie et de 9,000 habitants, est situé entre ceux de Chivilcoy à l'ouest et de Lujan à l'est. Il est particulièrement riche en bêtes à laine. Le ruisseau de Mercedes, branche principale de celui de Lujan, le traverse; malheureusement les eaux sont la plupart du temps saumâtres. On y trouve quelques lagunes d'eau douce. L'agriculture n'est pratiquée que près du chef-lieu, et autour des nombreuses fermes du district.

La *Villa-de-Mercedes*, bourg de fondation ancienne, est une petite ville de 5,000 âmes environ, entourée partout de vastes plantations et cultures. Centre d'un canton riche en bétail, elle est le siége d'une activité commerciale très-notable et la résidence de nombreux étrangers. Elle possède une belle église, un cabildo, des écoles, un club de commerce, une jolie place bien plantée formant promenade. Aux environs se voient des fermes très-soignées, dont quelques-unes ont de beaux vergers et des bâtiments presque luxueux. Mercedes est la troisième ville de la province. — Elle est située à 22 lieues de Buénos-Ayres, à laquelle le chemin de fer va bientôt la relier, car les études sont faites, les jalons sont plantés et les travaux ont commencé à Moreno. L'exécution de ce travail fera de Mercedes le centre du commerce de l'ouest.

4° RÉGION ENTRE LE SALADO ET LA PREMIÈRE LIGNE DE SIERRAS DU SUD.

CÔTE DE L'OCÉAN. — *District del-Tordillo.* — Ce district prend son nom d'une grande lagune et d'un bois situés au sud et non loin du Rio-Salado. Le terrain est excessivement plat et semé d'un nombre considérable de petites lagunes qui y maintiennent l'humidité des pâturages, et rendent le canton précieux pour l'élève des bêtes à cornes. Le voisinage de la baie de San-Borombon, dont les rives sont excessivement plates, contribue encore à l'humidité du sol, et l'on y souffre peu des sécheresses. Sa superficie et de 40 lieues carrées, et la population de 2,000 âmes. L'élève du bétail est naturellement l'industrie principale; cependant on fait un peu de charbon dans les bois du Tordillo.

C'est une ferme entourée de quelques habitations formant hameau, et située à 48 lieues de Buénos-Ayres, qui sert de chef-lieu. Il n'y a ni église ni écoles.

District del-Ajo. — Au sud du Tordillo et sur la côte de l'Océan, le cap Saint-Antoine marquant l'extrémité sud de l'embouchure de la Plata. Le canton est dans les conditions du précédent pour le nombre des lagunes, l'humidité du sol et du climat, et la qualité du pâturage; on y trouve un peu de bois et de la tourbe. — Superficie : 120 lieues carrées; — 3,000 habitants.

Une estancia du nom d'Ajo, à 60 lieues de Buénos-Ayres, sert de chef-lieu et de résidence au juge de paix. Il n'y a ni église ni écoles.

District de Monsalvo, anciennement *Tuyu.* — Au sud de celui del-Ajo; la côte de l'Océan y est un peu plus élevée. On y voit toujours beaucoup de lagunes, et l'on y rencontre un peu de bois vers la côte. La superficie est de 130 lieues carrées, la population de 2,000 habitants disséminés dans les estancias.

La ferme de Monsalvo, à 57 lieues de Buénos-Ayres, est le séjour des autorités du canton. Il n'y a ni église ni écoles.

District de la Mar-Chiquita. — Ainsi nommé d'un petit lac qui communique avec l'Océan, et reçoit quelques ruisseaux descendus des montagnes Del-Vulcan. La côte est assez accidentée, on y voit des bois clair-semés, diverses lagunes ; en somme, c'est un canton fort pittoresque. Les pâturages sont de qualité supérieure, le bétail est nombreux et de belle taille, aussi les estancias abondent. La superficie du district est de 350 lieues carrées, et le nombre des habitants de 2,200 ; ce chiffre est actuellement en progrès, par suite de l'immigration.

Le hameau de la *Mar-Chiquita*, situé près de la côte, à 98 lieues de Buénos-Ayres, n'a que quelques maisons. Dans son voisinage se trouve un saladero, et il a été question d'y établir un port qui rendrait de grands services à tout le sud-est de la province. Mais ce projet n'a encore pu être réalisé, quoique le gouvernement provincial l'ait fait étudier.

District de la Loberia, *partie septentrionale*. — Ce district n'a pas de limites marquées vers le sud, car il s'étend le long de la côte, depuis la Laguna de los Padres et le cap Corrientes, jusque dans le voisinage de Bahia-Blanca. On lui assigne 1,200 lieues carrées de superficie et un millier d'habitants; mais il n'est peuplé que vers le Vulcan et non loin de la mer, où l'on trouve quelques estancias, en particulier celle de la Ballenera, qui sert de limite aux voyages des courriers du sud. La circonscription des districts de la Mar-Chiquita et de la Loberia doit être réformée, en établissant pour limite entre eux la sierra del Vulcan.

Le district actuel n'embrasse que la partie voisine des montagnes, et l'on a placé le chef-lieu sur le versant septentrional, près de la *Laguna de los Padres* (la lagune des Pères), où les Jésuites avaient, en 1746, une mission, celle de la Virgen-del-Pilar, qu'ils furent obligés d'abandonner. Ce beau canton est maintenant semé d'estancias; la Société rurale fondée en 1832 avait cherché à y faire des établissements qui n'ont pu se réaliser qu'aujourd'hui, mais par d'autres mains et à la suite de ventes et cessions faites à des particuliers. L'estancia de la Laguna est à 104 lieues de Buénos-Ayres et sert de chef-lieu au district. De l'autre côté de la Sierra, il n'y a que des fermes isolées et fort exposées aux excursions des Indiens.

Intérieur des terres. — *District del-Pilar*. — Ce grand district, de 250 lieues carrées de superficie et de 4,000 habitants, s'étend au sud du Rio-Salado, et à l'ouest de ceux du Tordillo et de Dolorès. Il est excessivement plat et offre un nombre considérable de lagunes, ce qui lui donne les conditions de végétation et de climat analogues à celles des précédents. On s'y limite à l'éducation du bétail.

Le chef-lieu est une simple estancia, à 48 lieues de Buénos-Ayres, où réside le juge de paix. Il n'y a ni église ni école.

District de Dolorès. — Beaucoup moins étendu, mais bien plus peuplé que les précédents, puisqu'il n'a que 32 lieues carrées de superficie et possède 7,000 habitants. C'est un terrain absolument plat, un peu sablonneux et semé d'innombrables lagunes qui le rendent

éminemment propre à l'élève du bétail. Le climat est assez froid, et la végétation n'y a plus rien des pays chauds. Les fruits mûrissent tard et ne sont pas sucrés comme ceux de l'autre côté du Rio-Salado; mais l'excellence de ses pâturages, la multitude de ses estancias et l'industrie de ses habitants font de ce canton le plus riche de tous ceux du sud.

Dolorès, — son chef-lieu, à 51 lieues de Buénos-Ayres, était, il y a trente ans, un simple poste militaire avancé vers le sud; c'est aujourd'hui la quatrième ville de la province. Sa population est de 4,000 âmes; elle compte un grand nombre d'étrangers, parmi lesquels beaucoup de Basques français et espagnols, gens éminemment actifs, laborieux et entreprenants, qui s'y sont domiciliés depuis six années. On y voit de beaux magasins, des écoles, une maison commune, une belle place et une grande et magnifique église en construction, édifice entrepris sur un vaste plan et qui exigera du temps et des sommes considérables pour son achèvement. Dolorès, qui est la vraie capitale du sud de la province et grandit à vue d'œil, dont la population est riche et industrieuse, ne reculera pas devant l'exécution d'une telle œuvre. Ce bourg est désigné comme point extrême du chemin de fer du Sud. En attendant, deux services de diligences y sont établis et communiquent avec Buénos-Ayres et avec le Tandil situé à 45 lieues plus au sud. L'embouchure du Rio-Salado est à 15 lieues de Dolorès. Dans les années pluvieuses, on s'en est servi comme d'un port pour communiquer avec Buénos-Ayres; la rivière avait alors assez d'eau pour recevoir des navires de cabotage qui venaient par la Plata et la baie de San-Borombon.

District del-Vecino. — Ce district, de 75 lieues carrées de superficie, s'étend, vers le sud-ouest, entre les districts du Tandil et de Monsalvo. Son sol, absolument plat, humide et semé de lagunes et de bañados, dont l'un a donné son nom au district, est dans les mêmes conditions que celui de Dolorès; aussi le nombre des grandes estancias y est-il considérable et s'y occupe-t-on plus de l'élève du bœuf que de celle du mouton. La population est de 2,000 âmes.

La ferme *del Vecino*, à 53 lieues de Buénos-Ayres, sert de chef-lieu; il n'y a encore ni chapelle ni écoles.

District del-Tandil. — Tout à fait dans le sud de la province et limité par les petites chaînes du Sud : Tandiléofu, Tandil, Chapaléofu et Los-Huesos, d'où descendent quelques ruisseaux qui vont se perdre dans les plaines du nord. De tous ces cours d'eau, qui portent le nom de la montagne d'où ils viennent, le plus important est le Chapeléofu,

ruisseau aux eaux claires et abondantes, qui finit par aller se perdre dans les bas-fonds du district del Vecino, à 30 lieues de sa source. Les autres ne sont guère que des filets d'eau de 8 ou 10 lieues de cours. On donne à ce district une superficie de 400 lieues carrées et 4,000 habitants, mais ses limites sont arbitraires dans le sud. Nous ne nous occuperons que de ce qui est au nord de la Sierra. — Les plaines très-légèrement ondulées et couvertes de pâturages substantiels qui forment ce canton, se relèvent doucement en approchant du cordon montagneux qui le limite au sud. Cette ligne de hauteurs, dans ses croupes les plus élevées, telles que celles de Tandiléofu, peut avoir une altitude absolue de 400 mètres. Les estancias de ce district sont généralement d'une grande étendue; quelques-unes, déjà anciennes, ont un véritable bois artificiel autour d'elles. Les peupliers, les saules, les acacias, y atteignent une grande taille sous un climat frais et venteux.

Le village actuel du *Tandil,* au pied des croupes du Tandiléofu et à 93 lieues de Buénos-Ayres, occupe la place d'un ancien fort devenu maintenant inutile et qu'on laisse tomber en ruines; toutefois le gouvernement y entretient un corps de troupes de ligne pour la sécurité du canton, menacé toujours par les Indiens. Le bourg, entouré de cultures en bon état, compte quantité de maisons à terrasse, une église, un cabildo, une école, et une population de 1,500 âmes; il est le siége d'une grande activité commerciale. La distance qui le sépare de Buénos-Ayres est franchie en dix jours par les caravanes de charrettes dans la belle saison; le service des diligences du Sud y touche deux fois par semaine (1).

(1) Les environs du Tandil sont assez pittoresques, grâce au voisinage de la Sierra. L'une des collines les plus rapprochées présente le phénomène curieux, mais bien connu en Europe, d'une pierre branlante. C'est un gros rocher triangulaire, haut de 4 mètres, large et épais de 5, qui forme le couronnement d'un entassement de gros blocs de gneiss. Cette pierre gigantesque pose en équilibre sur le piédestal monolithe qui la supporte par un pédicule étroit et arrondi s'adaptant à une sorte de mortaise naturelle, et laisse entre le bloc et son support un espace vide. Le simple effort d'un homme un peu robuste suffit pour mettre en mouvement cette masse énorme et la faire osciller sur sa base, laquelle, étant inclinée elle-même, rend le phénomène plus curieux. — Aux alentours du Tandil, et même dans les rues du village, un calcaire sans consistance et un peu argileux effleure la superficie du sol; on en a tenté l'exploitation, mais l'absence de bois en rend le travail impossible d'une manière suivie, quoique la qualité de la chaux produite ne soit pas mauvaise. En creusant des puits à 10 mètres de profondeur, on a mis au jour des fragments d'ossements fossiles trop en mauvais état pour être déterminés. — Les roches de la Sierra sont très-compactes et couvertes de lichens; on y trouve des gneiss, des mica-schistes, des granits, des quartz, et en quelques endroits, mais rarement, des grès; le calcaire ne se rencontre que dans les ondulations qui partent du pied des collines et jamais au sommet de ces dernières.

La situation du Tandil est fort avantageuse pour le commerce, car le village est bâti à l'endroit où les croupes du Tandileofu et du Tandil laissent, en s'abaissant, une large ouverture qui permet de passer sans difficulté, par des terrains simplement ondulés, de l'autre côté de la sierra. C'est l'endroit que choisissaient les Indiens du sud pour faire leurs invasions dans cette partie de la province, et l'on y avait bâti, en 1828, le fort Independencia, dans le but de le fermer. Le bourg qui a remplacé ce fort sera nécessairement l'entrepôt destiné à satisfaire les besoins de toute la population, qui se portera et se porte déjà dans cette région.

District del-Azul. — A l'ouest de celui du Tandil et limité par la ligne de hauteurs qui portent le nom de Los Huesos, Amarilla, Azul, et à l'ouest par la petite rivière de ce nom, laquelle, après un cours de trente lieues, va se perdre dans les bas-fonds du Saladillo. Ce district a une superficie de 390 lieues carrées, et sa population es considérable, relativement du moins, car elle atteint près de 20,000 âmes. Le sol est fertile, également propre à l'élève des bêtes à laines et à celle des bœufs et des chevaux; aussi les estancias y sont-elles nombreuses et riches. S'il y avait des bras, l'agriculture s'y développerait sur une large échelle, car celle que l'on fait près du chef-lieu est des plus avantageuses. Plusieurs tribus alliées d'Indiens de la Pampa réunis ont leur principal campement sur la limite du canton; on vit en bonne intelligence avec eux, et depuis six ans ils n'ont point troublé sa sécurité.

El-Azul, à 77 lieues de Buénos-Ayres, chef-lieu du district, est un très-gros bourg ou plutôt une ville toute neuve, avec église, cabildo, écoles, une garnison de troupes nationales commandées par un officier supérieur. Sa population, déjà de 5,000 âmes, augmente tous les jours par suite du grand nombre de Basques, de Français, d'Italiens, etc., etc., qui viennent s'y établir. On y a fait de grandes plantations et construit deux moulins à eau destinés à la mouture des blés du canton qu'il fallait envoyer moudre ailleurs, et fort loin. Ce bourg n'a pourtant que peu d'années d'existence, et a remplacé un ancien fortin pareil à celui du Tandil. On fait beaucoup de commerce à l'Azul, non-seulement avec la campagne, mais encore avec les Indiens campés à deux petites lieues de l'autre côté du ruisseau, qui forment là un groupe permanent d'un millier de familles. Ces tribus, placées sous l'autorité du cacique Catriel, qui commande à 800 lances, reçoivent un subside du gouvernement. Elles élèvent des bœufs, des moutons, de la volaille, vont dans les pampas chasser

l'autruche et le chevreuil, tissent des ponchos, des ceintures, etc., et vendent aux chrétiens le produit de leur chasse et de leur industrie, ou les échangent contre des objets de manufacture européenne. Plusieurs enfants des tribus suivent les écoles; presque tous parlent espagnol, et l'on peut prévoir le moment où aura lieu une véritable fusion avec les blancs. Depuis que l'Azul est devenu une ville, on a peu à craindre des Indiens insoumis, et presque tout le versant nord de la sierra s'est peuplé; aussi les erres y ont considérablement augmenté de valeur.

District de Las-Flores. — Au nord de celui de l'Azul, et de 190 lieues de superficie. Le terrain y est légèrement sablonneux et traversé par quelques lignes de medanos fort peu élevés, entre lesquels se trouvent de nombreuses lagunes. Le ruisseau de Las-Flores, qui vient de la sierra de Tapalquen, traverse tout le canton et dans la saison pluvieuse arrive jusqu'au Rio-Salado, dont il forme la branche méridionale. — La population est de près de 4,000 habitants, occupés presque exclusivement de l'élève des bêtes à cornes. Il n'y a d'agriculture que dans quelques fermes et près du chef-lieu.

Le village de *Las-Flores*, à 46 lieues de la capitale, date seulement de 1856, et ne compte guère que 500 âmes. On y a construit récemment une chapelle et des écoles. — Vers l'ouest existe le petit poste fortifié de la Esperanza, où il y a une garnison.

District del Saladillo. — A l'ouest et au nord-ouest du précédent, et en partie sur la frontière. Il a 190 lieues carrées de superficie. Le terrain y est analogue à celui de Las-Flores, par la nature du sol, ses medanos et ses lagunes. L'Arroyo-Saladillo, salé ainsi que l'indique son nom, s'y perd dans des bas-fonds et arrive rarement au Rio-Salado, excepté dans les saisons très-pluvieuses. Ce district n'a que 1,500 habitants, à cause du voisinage des Indiens, et l'on ne s'y occupe que de l'élève du bétail; le nombre des fermes augmente beaucoup depuis trois années. Le chef-lieu est une estancia de ce nom, à 40 lieues de Buénos-Ayres. Il n'y a ni église ni écoles. Près de là se trouve un ancien fortin tour à tour occupé et abandonné, suivant l'état de la frontière.

5e RÉGION ENTRE LA PREMIÈRE LIGNE DE MONTAGNES DU SUD ET CELLE DES SIERRAS DE LA VENTANA ET DE GUAMINI.

Cette vaste région est formée par une grande plaine herbeuse, de 30 lieues de large et de 50 de long, traversée par les ruisseaux qui

descendent de ces deux lignes de hauteurs. La côte de l'Océan, à l'ouest et au sud-ouest, les deux cordons montagneux au nord et au sud, les pampas indiennes à l'ouest, la circonscrivent. — Le climat est assez froid, et la végétation arborescente à peu près nulle. On n'y rencontre guère dans la partie occidentale et aux pieds des sierras de la Ventana et de Guamini que des Indiens nomades, les colons se limitant au versant sud de la première ligne de sierras et au voisinage de l'Océan.

Le territoire que nous appelons *Entre-Sierras* répond au sud des districts du Tandil, de l'Azul et de Tapalquen. Il commence à être occupé par quelques fermiers qui s'y sont établis dans des estancias fortifiées, et le gouvernement fait parcourir ces cantons par des colonnes volantes qui s'établissent momentanément dans divers campements défendus par des fossés et des rangs de pieux, et en changent suivant les besoins de la défense.

La partie voisine de la mer, au-dessous du cap Corrientes et des pointes de Los-Mogotes et de San-Andres, forme le sud du district de la *Loberia*, qui, comme nous l'avons déjà dit, n'a point de limites bien marquées de ce côté. Du ruisseau de la Ballenera jusqu'à Bahia-Blanca, la côte de l'Océan est signalée dans quelques cartes sous le nom de *pays du diable*, sans doute à cause des dunes sablonneuses, de l'aspect désolé du rivage et des vents qui y règnent. Cette dénomination est tout à fait impropre, car, sitôt qu'on est un peu éloigné de la côte, on trouve d'excellents pâturages, des terres fertiles et de nombreux ruisseaux qui, naissant dans la haute plaine de l'Entre-Sierras, viennent se jeter dans l'Océan; tels sont, en commençant par le nord, celui de la Ballenera, où finit la partie habitée du canton de la Loberia, l'Arroyo de las Bruscas, le Fangoso, le Moro, le Pantanoso, le Quejen-Grande, le Claramelo, le Mulponleofu, le Mostazas et ses affluents, etc. L'un d'eux, le Quejen-Grande, a même assez d'eau pour recevoir des navires de cabotage. Tout ce territoire n'est point encore peuplé. Les côtes seulement sont fréquentées par des baleiniers de toutes les nations, qui viennent y poursuivre la baleine et y tuer des phoques, fort abondants dans ces parages.

Le district de Bahia-Blanca termine au sud-est cette région, et embrasse le petit bassin du Rio-Naposta, qui, descendant de la sierra de la Ventana, reçoit le Leon ou Sauce-Chico, qui vient de la même montagne, mais du versant sud, et court se jeter dans l'Atlantique, par une embouchure assez profonde pour former un port capable de

recevoir un assez grand nombre de navires (1). On donne approximativement à ce canton 420 lieues de superficie, mais il n'a aucune limite fixe, et la population se concentre autour de la petite forteresse qu'on a construite en 1828, lorsqu'on fonda une colonie dans le delta du Rio-Naposta. Les fermiers des petites estancias des environs doivent, lorsqu'une invasion d'Indiens menace, remiser leurs animaux sous le canon du fort. Le Rio-Naposta, qui constitue là le port de Belgrano, débouche au fond de la grande baie semée d'îles que l'on a désignée sous le nom de Baie-Blanche, *Bahia-Blanca*, sans doute à cause de ses sables. Sa profondeur est assez considérable pour que les gros navires marchands puissent entrer dans la rivière, sans même attendre la marée, pourvu qu'ils soient aidés par le vent, le chenal ayant plus de 10 mètres d'eau (Rapport de M. Pellegrini, qui déclare d'ailleurs que 250 navires peuvent trouver un abri dans ce port). Le débarcadère est à 2 kilomètres du bourg. La plage est tour à tour couverte et découverte par les marées, et il est besoin d'améliorer ses abords. On peut dire que cet établissement est à l'état rudimentaire.

Les environs, quoique assez battus du vent incommode, surtout

(1) Une commission exploratrice dirigée par un ingénieur distingué, fort anciennement établi à Buénos-Ayres, M. Charles Pellegrini, l'architecte du théâtre de Colon, a été envoyée sous le gouvernement du Dr Alsina, au commencement de 1859, pour étudier à fond le territoire de Bahia-Blanca et les moyens de développer promptement et sûrement, dans ce canton, les éléments de prospérité qu'il renferme. Cette commission y a séjourné deux mois et a levé une carte dont la publication est commencée ; mais elle n'a pu étendre ses études bien loin, à cause du voisinage des Indiens. Le rapport de M. Pellegrini, président de la commission, a été publié dans la *Revista del Plata* de 1860, excellent recueil rédigé par ce savant, promoteur aussi intelligent que zélé de tout ce qui peut contribuer à l'avancement du pays. On y trouvera une foule de détails pratiques sur l'état actuel et l'avenir de ce district si important, détails dans lesquels le cadre restreint de notre travail ne nous permet pas d'entrer, mais que nous avons cherché à résumer d'une façon concise, tout en restant exact.

M. Bravard, paléontologiste, mort si malheureusement dans le tremblement de terre de Mendoza, a étudié Bahia-Blanca en 1856, et a publié, l'année suivante, à Buénos-Ayres, la carte de ce canton avec les coupes géologiques du terrain. Il y a reconnu : le limon alluvial et les sables des bords de la mer et du Naposta comme formation actuelle; — des sables argilo-calcaires contenant des coquilles terrestres et fluviatiles, des sables grossiers réunis par un ciment calcaire, des couches de coquilles marines appartenant au diluvium ; — la *tosca*, ou argile sableuse des pampas, un calcaire grossier et poreux, un sable argileux grisâtre, semé de noyaux calcaires, tous deux sans fossiles, enfin une marne grise, — tout cela faisant partie de son terrain quaternaire. — Les roches métamorphiques du terrain primitif composent exclusivement les chaînes de la Ventana, de Curra-Malal ou Curumalan et de Guamini.

Le naturaliste Alcide d'Orbigny assista à la fondation de Bahia-Blanca en 1828 ; il accompagnait alors l'ingénieur Parchappe, que le gouvernement avait adjoint au colonel Estomba pour organiser cette colonie.

près de la côte, par les poussières sableuses qu'il charrie, sont fertiles ainsi que le prouvent les cultures qu'on y a établies, et de plus susceptibles d'une irrigation aussi étendue qu'on le voudrait, par suite de la pente du Leon et du Naposta, lesquels ont une foule de petits rapides qui pourraient en outre être utilisés pour des établissements industriels de toute espèce. Les arbres forestiers et fruitiers qu'on y plante viennent bien; mais les incendies répétés des pâturages gênent leur développement. Avec une augmentation un peu notable dans le nombre des habitants, la culture pourra s'étendre avec facilité sur les bords des deux ruisseaux; ajoutons que toute la plaine qui se rapproche de la Ventana est des plus favorables à l'élève du bétail. Près du port on trouve d'excellente terre à brique dure, et à l'embouchure du Léon, de la tourbe, d'autant plus avantageuse à exploiter que ce canton n'a que quelques broussailles. Il y a donc là tous les éléments nécessaires pour une bonne colonie. En ce moment la population du canton n'excède pas 1,500 habitants, tous concentrés dans le bourg et aux environs.

Le bourg de Bahia-Blanca a une petite forteresse qui tombe en ruines, et que l'on abandonne avec raison pour un autre système de défense, qui consiste à construire des maisons à terrasses crénelées, se soutenant les unes les autres en cas d'attaque des Indiens. Il y a deux écoles et une simple chapelle en mauvais état. Par la voie de terre on compte 165 lieues de ce port à la capitale, mais cette route n'offre point de sécurité, et l'on préfère profiter du service à vapeur subventionné par l'État, qui tous les mois fait un voyage de Buénos-Ayres à Bahia-Blanca et Patagones.

En 1853, le gouvernement avait fondé sur l'Arroyo-del-Leon, à 12 lieues du bourg, la colonie de la Nouvelle Rome. Les colons étaient des soldats de la légion italienne qui devaient y former un centre agricole destiné à amener le peuplement du canton et à contenir les Indiens. L'entreprise n'a point réussi; le colonel Olivieri, qui commandait, fut assassiné dans une émeute militaire, et l'établissement abandonné. Les colons qui restèrent s'établirent dans le bourg de Bahia-Blanca, dont la population a augmenté un peu depuis cette époque.

On voit que le gouvernement de Buénos-Ayres a déjà fait beaucoup d'efforts pour coloniser cette partie importante de son territoire. Cela se comprend, car le port de Bahia-Blanca est bon et bien placé; il sera le débouché nécessaire et commode d'une région riche vers laquelle la population commence à se diriger, par suite de la hausse énorme du prix des terres dans l'intérieur de la province, et

de la bonne qualité du terrain et des pâturages. Si ce mouvement continue, dans quelques années les Indiens, contenus par cette population croissante, seront forcés de renoncer à leurs incursions, et alors Bahia-Blanca, délivré de ce voisinage incommode, pourra développer les éléments de prospérité que lui donne sa situation.

6° RÉGION DES RIVIÈRES COLORADO ET NEGRO ET CÔTE DE L'OCÉAN PATAGONIEN.

Cette portion du territoire comprend le sud du district de Bahia-Blanca, la côte maritime, les bouches du Rio-Colorado et du Rio-Negro, le terrain compris entre les deux fleuves ou Entre-Rios du Sud. De toute cette étendue de pays, un seul point est peuplé, c'est là colonie du Carmen, autrement dit Patagonès, sur le Rio-Negro, à 12 lieues de son embouchure. Le reste est occupé par les nomades, ou, pour mieux dire, reste désert.

Au sud de la baie de Bahia-Blanca, on signale une autre baie, celle de Brighman, qui n'est visitée que par les baleiniers. Il y a du reste là un certain nombre d'îles peu connues, mais où la pêche des phoques est facile, et dont plusieurs ont du guano.

La côte de l'Océan, jusqu'au Colorado, continue à être sablonneuse et semée de dunes de hauteur variable. Les bouches du Rio-Colorado, au nombre de deux, offrent un bon mouillage. (Voyez d'ailleurs tome I, page 164.) — La baie de *la Union*, où elles s'ouvrent, a été reconnue et décrite par Fitzroy (1). Le courant y est de deux milles à l'heure; la profondeur varie de 5 à 8 mètres.

Vingt milles plus bas, on trouve la baie de San-Blas également accessible.

Enfin se présente la bouche du Rio-Negro, et un peu au-dessous s'ouvre, en pleine Patagonie, le grand golfe de San-Mathias. A partir de la baie de San-Blas, les côtes sont plus élevées et un peu moins sablonneuses. De l'autre côté du Rio-Negro commence une série de collines qui bordent la mer, et vont se joindre à la sierra de San-

(1) Voyez : les cartes des côtes de l'Amérique du Sud, de l'île Sainte-Catherine au cap Horn, d'après les documents les plus récents, numéros 1 et 2, par Robiquet, Paris, 1856; — la carte des provinces de la Plata par Arrowsmith, dressée sur les documents fournis par sir Woodbine Parish, publiée à Londres vers 1851; — Fitzroy et King, *Voyages of the adventure and Beagle*, 4 tom. in-8°, London, 1839. — Darwin, *Geologicals observations on south America*, 1 vol. in-8°, London, 1851.

Antonio, haute de 500 mètres, riveraine du golfe de San-Mathias à l'ouest.

Le terrain voisin de la mer est stérile ; mais, en s'éloignant de la côte, on trouve de bons pâturages ; cependant les terres, dans cette région, semblent moins bonnes que vers le nord. Quant à ce que nous nommons l'*Entre-Rios du Sud*, on n'en connaît guère que la partie qui forme la rive gauche du Rio-Negro ; cette bande de terrain est susceptible d'une bonne culture, mais on n'a point, ou du moins, on n'a que fort peu de renseignements sur les terres situées à quelques lieues de là. Il paraît que la plaine qui commence aux berges des deux fleuves, et s'étend vers le sud et le nord, est assez aride par intervalles, et qu'une fois que l'on a perdu de vue les rivières, les pâturages sont peu abondants (1).

District de Patagones. — Ce district est situé tout entier sur le Rio-Negro, dont il occupe la rive droite depuis la mer. Ses limites ne sont point déterminées ; on peut cependant évaluer à une quarantaine de lieues carrées l'espace occupé par la population, qui s'élève à 2,000 âmes, dont 1,400 pour le bourg et le reste pour la campagne. Il y a quelques estancias et beaucoup de culture près de la rivière. Le terrain est parfait pour les céréales, les arbres fruitiers d'origine européenne, et surtout pour le pommier et la vigne ; aussi l'agriculture suffit-elle largement aux besoins du canton. Les deux rives du Rio-Negro se peupleraient rapidement, à cause de leur fertilité et de la possibilité de l'irrigation, si l'on avait de la sécurité à l'endroit des Indiens. La rivière est bordée à une demi-lieue de distance par une série d'ondulations dites *cuchillas* du Nord et du Sud, au sommet desquelles commence la pampa, tantôt verte, tantôt desséchée, suivant la saison. Lorsque le pays a été suffisament protégé, des charrettes ont pu aller facilement jusqu'à l'île de Choelechel, située à 70 lieues du Carmen. — Les Indiens des environs font partie des tribus que l'on voit autour de Bahia-Blanca, mais il en vient d'autres du sud du Rio-Negro, et qui appartiennent aux tribus de Tehuelches, Moluches et Huilliches, qui vivent nomades dans les plaines de la Patagonie. Leur commerce avec les blancs, lorsqu'ils sont en paix, consiste en plumes d'autruche, peaux de guanaque, couvertures et ponchos.

Carmen ou *Patagonès*, à 230 lieues par terre de Buénos-Ayres, et bâti sur la rive gauche de la rivière, est le chef-lieu. La situation est

(1) Voyez la carte du Rio-Negro en cinq feuilles, d'après le plan de Descalzis, publiée dans la *Revista del Plata* de 1854, par M. Pellegrini.

excellente, puisque les navires peuvent remonter jusque-là, et sont en toute sécurité dans son port; la barre de la rivière demande à être franchie à marée haute, quoique la profondeur soit en moyenne de 5 mètres. Comme la passe est étroite, on y a besoin d'un bon pilote. Cette petite ville, qui prospère depuis quelques années, a une église fortifiée en construction de l'autre côté de la rivière, où il se forme un nouveau village; la rive gauche a une chapelle, des écoles, un cabildo, une caserne avec une petite garnison que la garde nationale soutient au besoin, et un assez bon nombre de maisons à terrasse. Carmen est entouré de cultures et de plantations de tous les côtés, et son commerce commence à avoir quelque importance. L'exportation est toujours basée sur les produits de l'industrie pastorale, cuirs, laines, etc., etc. Le commerce avec les Indiens ne laisse pas d'être lucratif.

La région au sud du bourg de Patagones, jusqu'au golfe de San-Mathias, n'est occupée que par les Indiens. Elle est peu fertile, et n'a de pâturages que dans la saison des pluies.

7° FRONTIÈRE OCCIDENTALE OU LIGNE DES INDIENS.

De l'occident de Patagones au district de Tapalquen, en traversant le Rio-Colorado et en passant aux pieds de la sierra de la Ventana pour arriver aux buttes de Curico, à l'extrémité de la chaîne du sud, on peut tracer une sorte de ligne fictive qui laisse en dehors et à l'ouest ce que nous avons appelé le Territoire indien du sud, et à l'est, les plaines de l'Entre-Rios du Sud et de l'Entre-Sierras, assignées nominalement, comme nous l'avons indiqué plus haut, aux districts actuels de Patagones, Bahia-Blanca et Loberia. De l'autre côté de la première ligne de sierras et tout à fait à l'ouest de la province, on trouve les districts de Tapalquen, du 25 Mai, du Bragado et de Junin, qui s'échelonnent du sud au nord tout le long de la frontière actuelle, et sont considérés comme la ligne extérieure de défense contre les barbares de la pampa.

District de Tapalquen. — Au sud de la sierra de ce nom et à l'ouest de l'Azul. La sierra de Tapalquen est peu élevée; elle est gneissique et quartzeuse comme les autres, et se termine à l'ouest par des ondulations sablonneuses qui se confondent avec les médanos de cette partie de la pampa. Les ruisseaux qui en descendent sont

ceux de Tapalquen, Barracas et de Las-Florès, que nous avons déjà nommés. La campagne de ce district, évaluée à 142 lieues carrées, est bonne pour le bétail, qui y est relativement assez nombreux ; mais les invasions répétées des Indiens l'ont empêché de se peupler. On y compte 500 habitants au plus, disséminés dans des fermes défendues par des fossés profonds.

Le fortin de *Tapalquen* ou *Tapalqué* a été abandonné, et l'on n'y a plus que des campements occupés par quelques troupes de cavalerie de ligne. Les Indiens alliés, commandés par le cacique Catriel, y ont établi plusieurs *tolderias*, campements, et y entretiennent un peu de bétail.

Le district *Del-Saladillo*, par sa portion occidentale, touche à la frontière indienne et sépare les districts de Tapalquen et Del 25 de Mayo. Nous l'avons rangé et décrit parmi les cantons intérieurs de la province, parce que ses conditions physiques et économiques sont tout à fait analogues à celles du district de las Flores auquel il est parallèle, et que ses fermes et sa population sont surtout groupées vers le centre, alors que sa ligne de l'ouest, comme celle de Tapalquen, est très-dégarnie.

District Del 25 *de Mayo*. — Ce district, au nord de celui Del-Saladillo, qui le sépare du district de Tapalquen, s'étend le long de la frontière, dans une région traversée par quelques lignes de medanos et semée de lagunes. Il mesure une étendue considérable, évaluée à près de 400 lieues carrées. Les pâturages y sont excellents, et la sécurité actuelle de cette partie de la frontière a permis à la population de s'y répandre. On y compte aujourd'hui environ 6,000 habitants, la plupart livrés aux soins du bétail dont le chiffre est considérable. On fait de l'agriculture près du chef-lieu ; on en fait aussi dans les principales fermes du district, surtout en se rapprochant du centre de la province. La production des céréales est même assez considérable pour permettre un peu d'exportation dans les autres districts.

Le village du 25 *Mai*, appelé anciennement *Mulitas*, a été fondé en 1849, auprès de la lagune permanente de ce nom, qui a porté aussi celui de lagune de *La Cruz-de-Guerra ;* il est situé à 50 lieues de Buénos-Ayres. Depuis près de trente ans il y avait une petite forteresse dans cette localité ; on l'a reculée à six lieues ouest du nouveau village qui est aujourd'hui devenu un centre de commerce assez actif, peuplé d'un millier d'habitants. Ceux-ci s'occupent avec activité du progrès de leur bourg. On construit en ce mo-

ment une maison municipale qui renfermera le local pour les écoles, et bientôt une église en briques remplacera la simple chapelle qui date de la fondation du village. Tous les trois jours des messageries le mettent en communication avec la capitale. Il y a beaucoup d'aisance dans le canton.

District Del-Bragado. — Ce canton se trouve dans les conditions du district précédent. Le terrain est un peu sablonneux, mais fertile, traversé par plusieurs lignes de medanos, et renferme quelques grandes lagunes. Comme dans le district du 25 Mai, la population n'a commencé à s'y enraciner que depuis une douzaine d'années. On y compte aujourd'hui 2,000 âmes, et l'agriculture se développe rapidement, sans que pour cela l'industrie pastorale cesse d'être très-avancée. — Superfice : 48 lieues carrées.

Le village de *Santa-Rosa-del-Bragado* est sur l'emplacement d'un ancien fortin, que l'on a reculé à l'ouest, et non loin des belles lagunes de Cusco et de Palantelen. Il compte 500 âmes, et une petite garnison de troupes de ligne commandée par un officier supérieur chargé de la surveillance de cette partie de la frontière. — On y fait quelque commerce avec les Indiens amis du voisinage et avec le bourg de Chivilcoy, situé à dix-huit lieues à l'est, sur la route de Buénos-Ayres. On commence seulement la construction des édifices municipaux, et il n'y a qu'une simple chapelle; ce village ne date d'ailleurs que de huit années.

District de Junin. — Entre le district de Rojas, au nord, et celui du Bragado, au sud. Il a une superficie de soixante-quatre lieues carrées; le sol est sablonneux, très-meuble, traversé par différentes lignes de medanos recouverts d'un gazon court et épais, et renferme les grandes lagunes saumâtres dans lesquelles le Rio-Salado prend sa source. L'eau douce se rencontre presque partout à 3 mètres de profondeur; cette humidité intérieure du sol lui donne une extrême fertilité.

En aucun endroit de la province la végétation arborescente n'est plus rapide et plus vigoureuse. Des saules et des peupliers de huit ans sont déjà de grands arbres; les espèces fruitières ne croissent pas avec moins de force et donnent d'excellents fruits. Le canton ne compte guère qu'un millier d'habitants, dont la moitié dans le chef-lieu; mais les estancias augmentent vers l'ouest, à cause de la bonne qualité des pâturages, et le district se peuplerait rapidement si le voisinage des Indiens de la Pampa ne retenait les colons. Ceux-ci se construisent des maisons à terrasse, ou, s'ils ont des chaumières, les

entourent d'un fossé profond avec une simple planche pour pont-levis.

Le village de *Junin*, anciennement *Federacion*, est, comme les précédents, un ancien fort qui n'a plus conservé que sa caserne. Il est entouré en quelques endroits de restes de fossés et a une garnison de troupe de ligne. On construit en ce moment une maison municipale et des écoles, et bientôt une église. La population commence seulement à s'y porter; longtemps ce village, dont la fondation remonte à trente années, n'a été qu'un simple poste avancé contre les barbares. Les alentours sont bien cultivés; le blé, le maïs, tous les légumes réussissent à souhait et suffisent largement aux besoins des habitants.

Junin est à 58 lieues de Buénos-Ayres, 10 de Rojas, 18 de Salto, 15 de Chivilcoy et autant du Bragado. Une diligence va toutes les semaines de Junin à San-Nicolas en passant par Rojas et Pergamino. — Lorsque l'on aura ouvert une route vers San-Luis et Mendoza, à travers la Pampa, il sera le point de départ pour pénétrer dans le désert. Il n'y aurait pas même cent lieues de ce point à San-Luis, en passant à toucher le sud des lagunes du Juncal, où se perd le Rio-Quinto, et par les fortins del Lechuzo et de Las-Pulgas bâtis sur cette rivière. La restauration de l'ancienne frontière du sud permettrait de donner de la sécurité à ce chemin (1).

(1) Observations générales. — Nous eussions désiré entrer dans des détails statistiques plus complets sur les districts et leurs chefs-lieux; mais les éléments d'une statistique générale exacte manquent Le *Registro estadístico* reproduit ce qui lui est transmis directement, mais plus de la moitié des districts s'abstiennent d'envoyer leurs états de fin d'année. Seules, les municipalités donnent avec exactitude au gouvernement l'état de leurs recettes et dépenses, et des travaux qu'elles ont accomplis dans l'année. A la suite du message du gouverneur, à l'ouverture de la session législative de 1863, trente-neuf de ces rapports ont été imprimés. Ils émanent de toutes les municipalités établies et ayant un centre de population pour chef-lieu, car il y a treize districts qui n'ont point de village et où, par conséquent, la municipalité n'existe pas encore.

Quant aux documents transmis directement au bureau de statistique et qui ont été reproduits a partir de 1855, on voit, en les dépouillant, que ce ne sont que des données approximatives, surtout relativement à l'étendue du terrain attribué au district, et à celui que l'on estime cultivé ou laissé en pâturages destinés au bétail. Aussi avons-nous dû préférer ne donner que les détails principaux et résumer tout ce que l'on avait de renseignements réels et sérieux sur le district, sans entrer dans des séries de chiffres qui auraient nécessairement été inexacts.

Pour que le gouvernement fût bien renseigné sur l'état de chaque district, il faudrait qu'à son rapport officiel de recettes, dépenses et travaux, chaque municipalité joignît tous les trois ans, par exemple, une description substantielle des cantons : terrains, eaux, culture, population, etc., etc.... Les choses marchent si vite, les modifications dans les occupations et le régime des habitants sont tellement promptes, que ce qui était vrai une année ne l'est plus lorsque trois se sont écoulées.

§ III. — *Histoire abrégée de la province.*

L'histoire de la ville et de la province de Buénos-Ayres est si intimement liée à celle de tout le bassin de la Plata, que nous ne pourrions que relater ici ce que l'on trouvera dans notre chronologie historique. Nous résumerons donc simplement les événements, insistant seulement sur ce qui est spécial à la province, à son régime politique et économique, surtout depuis l'émancipation de la métropole, et à sa position particulière relativement aux autres provinces du territoire argentin.

En 1508, le grand pilote de Castille, Juan Diaz de Solis, avait découvert l'embouchure de la Plata et y était revenu en 1515, pour périr sous les coups des Indiens Charruas. En 1527, Gaboto avait continué les explorations de Solis, remonté le Parana, reconnu le Rio-Vermejo et le Rio-Paraguay, et fait un premier établissement près de l'embouchure du Carcaraña dans le grand fleuve Parana, en y construisant le fort d'Espíritu-Santo. Ensuite il était allé en Espagne, exaltant les richesses et la beauté du pays qu'il avait trouvé, et après avoir donné à son fleuve le nom de rivière d'argent.

Ces découvertes excitèrent l'esprit aventureux des Espagnols, déjà mis en émoi par la conquête du Mexique et celle du Pérou. Diégo de Mendoza, gentilhomme de la cour de Charles-Quint, obtint de ce prince le titre d'*Adelantado*, ou gouverneur général des terres à conquérir, et partit avec une escadre puissante pour l'époque, portant des troupes et des colons. Après une longue et pénible navigation, il vint aborder, en 1535, sur la rive gauche de la Plata, entra dans le Riachuelo où il abrita ses navires, et jeta sur ses bords les fondements d'une ville, à laquelle il donna le nom de *Nuestra Señora de Buenos-Ayres*, Notre-Dame de bon air, tant le climat avait plu aux conquérants.

Le pays était habité par deux classes d'Indiens : les Querandis, peuple nomade et brave, probablement de race araucane ; les Mbeguas et les Timbus, de race guaranie. Les premiers virent avec peine des étrangers, dont la renommée célébrait la valeur et la fierté cruelle, s'établir sur leurs terres. Aux relations amicales qui s'étaient d'abord établies, succédèrent bientôt du refroidissement, puis une hostilité ouverte. Ils refusèrent de continuer à fournir des vivres aux

colons ; ceux-ci, affamés, voulurent en obtenir par force : il fallut faire des expéditions dans la campagne voisine ; mais, affaiblis par les privations, décimés par les maladies nées de la disette, les Espagnols furent bientôt obligés de s'enfermer dans les murailles de leur ville naissante. Ils y furent attaqués par les Querandis, dont les boules chargées de pailles enflammées incendièrent les chaumières du fort et même quatre des navires mouillés dans le Riachuelo. Cependant l'énergie espagnole repoussa toutes ces attaques, et les Indiens éprouvèrent des défaites sanglantes sur la rivière de la Matanza et celle de Lujan, défaites, il est vrai, achetées bien chèrement. Ces combats éloignèrent un instant les Querandis, qui convertirent le siége en blocus, et la famine continua de décimer les conquérants. En vain, Mendoza courut-il chercher des secours au fort d'Espíritu-Santo, bâti par Cabot, et envoya-t-il son lieutenant Ayolas au Paraguay pour en rapporter des vivres qu'il devait acheter aux tribus pacifiques de cette contrée, tout cela fut insuffisant. Après une lutte d'un an et demi, il repartit désespéré pour l'Espagne et mourut en route. La colonie essaya de se soutenir ; elle reçut quelque soulagement de la part des Espagnols et des Portugais établis à l'île de Saint-Vincent, sur la côte du Brésil ; mais les attaques continuelles des Querandis rendaient la culture et par suite tout établissement impossibles. En 1539, la plupart des colons s'enfuirent, soit au Brésil, soit au Paraguay, et, en 1542, l'Adelantado Alvar Nuñez-Cabeza-de-Vaca donna l'ordre d'évacuer complétement la colonie. Le pays fut donc rendu aux Indiens.

Pendant que l'établissement de Buénos-Ayres échouait, les colonies des bords du Parana et du Paraguay se développaient malgré les guerres avec les indigènes, et l'on sentait de plus en plus la nécessité d'avoir un point de relâche et de ralliement à l'entrée de la Plata. On ne pouvait songer à la Bande orientale, dont les indomptables Charruas défendaient obstinément le territoire. Avec le temps, les Querandis s'étaient repliés vers le sud, et il ne restait plus sur la rive gauche de la Plata que des Indiens de race guaranie qui paraissaient faciles à soumettre. Juan de Garay, voyant prospérer la province du Paraguay, redescendit le Parana, fonda Santa-Fé en 1573, soumit les Timbus et les Quiloasas des bords du Parana, et, en 1580, nommé gouverneur de tous ces établissements espagnols, il se crut assez fort pour rétablir la ville de Buénos-Ayres, dont la situation avantageuse n'avait point été oubliée.

Ce fut avec 60 soldats espagnols et une troupe d'Indiens auxiliai-

res, que, le 11 juin 1580, don Juan de Garay prit solennellement possession du territoire, et accomplit la cérémonie solennelle de la fondation de la ville qui devait être un jour la métropole de la Plata (1). Les Querandis, retirés vers le sud et mêlés aux Tehuelches, ne firent point d'opposition; les Guaranis de San-Isidro et de las Conchas se laissèrent sans résistance réduire en commanderies et ne tardèrent pas à se fondre avec les colons espagnols.

Par sa situation, Buénos-Ayres était la station obligée des navires qui arrivaient d'Europe et de ceux qui descendaient du Paraguay; elle était le dépôt naturel de la multitude d'objets de commerce qui pouvaient s'échanger entre l'Espagne et ses établissements coloniaux du bassin de la Plata. Déjà même l'on commençait à aller au Chili par la Pampa et la cordillère de Mendoza, ville qui venait d'être fondée. Dès 1584, commencèrent des opérations commerciales qui prirent bientôt une importance telle que, six ans plus tard, en 1590, le commerce andalou, pour conserver ses monopoles de la Nouvelle-Grenade et du Pérou, provoqua de la part du gouvernement espagnol des mesures restrictives véritablement extravagantes qui obligeaient l'importation des articles européens à se faire par la route du Pérou, c'est-à-dire par une voie terrestre de 1,000 lieues!... (Voyez tome II, page 490, Histoire du commerce argentin pendant la période coloniale.)

En effet, le nouvel établissement se développait avec une telle rapidité, qu'en 1587, attirés par le bruit de sa richesse, les corsaires anglais venaient le menacer, et se voyaient obligés de se retirer devant la bonne contenance des colons. La population y venait, non-seulement des établissements du Tucuman, du Haut-Parana et du Paraguay, mais encore d'Espagne. L'immense multiplication des bêtes à cornes et des chevaux dans les plaines des environs, tout en assurant la subsistance et le bien-être des habitants, leur fournissait un précieux moyen d'échange pour un commerce qui avait à lutter si

(1) Il s'établit à quelque distance du Riachuelo, là où est la ville actuelle. On possède d'ailleurs l'acte de fondation, la distribution du terrain, celle des commanderies d'Indiens, et les noms des fondateurs et des concessionnaires. La construction du fort, pour protéger la ville, fut immédiatement commencée sur le même emplacement où s'élève aujourd'hui le palais du gouvernement national. On rendit à la ville le nom que Mendoza lui avait donné, *Ciudad de la santísima Trinidad y puerto de Santa-Maria de Buénos-Ayres*, ville de la très-sainte Trinité et port de Sainte-Marie de Bons-Airs. (Voyez la collection Angelis, t. III, où sont relatés plusieurs documents relatifs à la fondation de Buénos-Ayres; les registres statistiques de 1858 et 1859, qui en donnent de nouveaux avec les plans des concessions et de la ville.)

énergiquement contre la malveillance des monopoleurs de Séville et de Cadix. En 1602, à force de réclamations à la couronne, les Buénos-Ayriens obtiennent de pouvoir exporter un peu de viande salée pour les établissements portugais de la côte de Guinée (le Portugal était alors annexé à l'Espagne); en 1618, ils peuvent envoyer deux petits navires directement à la métropole. Ces concessions ridicules favorisent cependant le pays, qui continue à prospérer.

En 1620, Fernando de Arias (vulgairement Hernandarias), gouverneur des établissements de la Plata, obtient leur séparation en deux gouvernements, celui du Paraguay et celui de Buénos-Ayres, qui toutefois continuent de dépendre, comme dès le principe, de la vice-royauté du Pérou. L'année suivante un siége épiscopal y est érigé; en 1624, le gouverneur Hinestrosa fortifie la ville, et cette mesure tient en respect les Hollandais et les Français, qui plusieurs fois dans le courant du dix-septième siècle vinrent menacer cet établissement. Pendant toute cette période, les environs se peuplent et se cultivent un peu, et l'on commence à former des fermes à bétail (*estancias*) à quelque distance de la ville.

Cependant les restrictions douanières qui pesaient sur les établissements de la Plata y faisaient naître une contrebande qui reçut une nouvelle activité après la fondation de la Colonia-del-Sacramento par les Portugais, en face même de Buénos-Ayres. Cet établissement, trop faible pour compromettre la sécurité de la capitale, parut même avoir été vu sans aucun déplaisir par les colons, dont il satisfaisait les nécessités commerciales si complétement méconnues par la métropole, et l'opposition qui lui fut faite vint plutôt de l'Espagne que de sa colonie. Au commencement du dix-huitième siècle, l'établissement de la traite des noirs pour la Plata vint introduire un nouvel élément dans la population, population qui commençait à croître, mais avec lenteur, puisque le recensement de 1744 donnait moins de 20,000 âmes à toute la province, y compris la capitale.

C'est pourtant à partir de cette époque que le progrès se développe sur une toute autre échelle. L'envoi de plusieurs gouverneurs actifs et capables, entre autres Mauricio de Zavala, galvanise le pays. Les Portugais sont contenus dans leurs empiétements sur la Bande-Orientale, Montevideo est fondé; les fermes à bétail, que les Buénos-Ayriens établissent dans la campagne, sont protégées par des forts avancés: Arrecifes, Areco, Lujan, Monte, Ranchos, Magdalena, etc., etc. Alors aussi commence la guerre avec les Indiens Pampas qui, paisibles jusque-là, grâce au nombreux bétail sauvage qui couvrait la

campagne, et dont ils se nourrissaient, comprennent que les chrétiens vont les refouler incessamment vers le sud. Après de petits combats qui forcent les Indiens à reculer, on essaye infructueusement sur eux l'action des missions ; mais les établissements chrétiens augmentent toujours, et, lors de la création de la vice-royauté de la Plata, en 1776, ils touchent au Rio-Salado.

C'est de l'établissement de la vice-royauté que date réellement la seconde période de la grandeur politique et commerciale de Buénos-Ayres. Cette mesure fait de cette ville la capitale d'un grand pays, et la rapproche de l'Europe, puisque l'administration supérieure ne réside plus au Pérou. Non-seulement le nouveau gouvernement embrasse les anciennes provinces littorales, mais encore le Tucuman, le Haut-Pérou et la province de Cuyo, distraite du Chili. Alors le commerce, devenu presque libre avec la métropole, permet le développement de la richesse locale ; l'industrie naît, l'agriculture s'étend davantage, la population augmente, et à la fin du dix-huitième siècle elle s'élève pour la ville et la campagne à près de 80,000 âmes. Dans la seconde moitié de ce siècle s'élèvent la plupart des églises et autres monuments publics de Buénos-Ayres.

L'Espagne avait fini par comprendre l'importance de ses colonies de la Plata. Ses efforts sérieux pour arriver, après de longues discussions, à un bon traité de limites avec le Portugal en 1750 et 1776 ; l'envoi d'officiers, de magistrats, d'administrateurs instruits et capables ; les reconnaissances géographiques pratiquées dans la Patagonie et les colonies que l'on avait tenté d'y fonder, les travaux des commissaires des limites, l'établissement d'une audience royale à Buénos-Ayres pour remplacer celle de Charcas (aujourd'hui Chuquisaca), éloignée de 800 lieues, témoignaient de son meilleur vouloir. Les dernières années de sa domination dans la Plata furent certainement les plus sages et les plus brillantes, les plus réellement heureuses de l'époque coloniale, quoiqu'il restât encore beaucoup à faire. La glorieuse résistance des habitants de Buénos-Ayres aux invasions anglaises, en 1807, marque l'avénement des Platéens au gouvernement du pays par eux-mêmes, et la révolution du 25 mai 1810 ne fit que satisfaire et réaliser des désirs et des projets qui étaient dans tous les cœurs.

A cette époque, Buénos-Ayres était une grande ville de 55,000 âmes, avec un certain nombre d'établissements d'utilité publique, tels que le consulat commercial, des écoles pour l'instruction primaire et secondaire, un institut médical où pouvaient se former des prati-

ciens. — Sa campagne s'était peuplée jusqu'au Salado, et la ligne des forts avancés avait été portée de l'autre côté de cette rivière. Des expéditions périodiques jusqu'à la lagune des Salines, dans le territoire indien du sud, pour y chercher du sel, avaient amené des traités avec les nomades du désert, et la frontière était assez tranquille. L'alliance avec l'Angleterre, à partir de 1808, époque de la rupture de l'Espagne avec Napoléon, ouvrait un débouché presque illimité au commerce de la Plata.

La révolution du 25 mai (Pronunciamiento de Mayo) consacra les droits des habitants du territoire argentin et leur suprématie. Les Espagnols cédèrent à regret leurs priviléges, et bientôt le reste du pays suivit l'exemple donné par Buénos-Ayres. — Mais un peuple ne passe pas sans de longues agitations de la quiétude et de la soumission coloniale, aux conditions qu'exige l'exercice de son autonomie. Buénos-Ayres et les provinces de la Plata devaient en faire la rude expérience pendant plus d'un demi-siècle.

Notre précis chronologique exposera d'une manière exacte la série des événements qui s'accomplirent de 1810 à l'époque actuelle; aussi ne ferons-nous que résumer les faits généraux, en expliquer les causes et en déduire les conséquences.

Buénos-Ayres venait d'être, pendant trente-quatre ans, le siége de la vice-royauté; l'administration générale y était centralisée; elle était donc habituée à gouverner le reste du pays, et trouva tout naturel de remplacer purement et simplement la métropole. La junte de gouvernement, sorte de comité de salut public formé aussitôt après la révolution du 25 mai, assuma l'autorité du vice-roi, mais en cherchant à la faire ratifier et accepter par les provinces, auxquelles elle demanda sagement d'envoyer des députés à la capitale, afin de constituer le pays dans des formes légales.

Là était la difficulté. Pendant que les armées réunies pour achever de renverser le pouvoir espagnol combattaient bravement dans le Haut-Pérou, la Bande Orientale et au Chili, l'inexpérience de la vie publique poussait le peuple de Buénos-Ayres à troubler incessamment la marche de l'administration qu'il s'était donnée : de leur côté, jalouses de leur autonomie propre, les provinces voulaient former chacune un petit État faiblement relié à un centre commun, et refusaient obéissance au nouveau pouvoir.

Dès la fin de 1810, le Paraguay s'était abstenu de le reconnaître, et il s'était provisoirement, puis définitivement isolé. En 1814, Artigas en faisait autant dans la Bande-Orientale. La junte buénos-ayrienne,

pour prévenir cette dissolution du pays, essaya de donner plus d'ensemble et de force à l'administration générale, en instituant le Directorat des Provinces-Unies; mais ces tentatives d'administration unitaire, dont le centre eût été l'ancienne capitale de la vice-royauté, se prolongèrent sans succès pendant sept années, années troublées par la lutte non interrompue des partis, les vanités et les exigences des coteries, l'ignorance et les préjugés populaires, enfin par tout ce qu'amène une émancipation non préparée chez les peuples traités longtemps en mineurs. On avait sous les yeux l'exemple des États-Unis; c'était ce modèle que l'on voulait imiter, mais sans y être amené par les intérêts et les habitudes qui avaient facilité, dans l'Amérique du Nord, l'établissement d'un gouvernement fédératif.

Ce fut ainsi que l'idée de la fédération Argentine finit par être adoptée et proclamée par la majorité des provinces. En 1820, Buénos-Ayres dut céder devant cet entraînement général; et, après des troubles qui remplirent la première moitié de cette année, ce principe fut également proclamé par elle. (Voyez d'ailleurs tome II, pages 589 et suivantes.)

En effet, après le vote de sa constitution provinciale et l'organisation de son administration locale, dont les bases n'ont point été déplacées depuis cette époque, sous le gouvernement du général de Las Heras, Buénos-Ayres, à peu près étranger à ce qui se passait dans les autres provinces, put s'occuper de développer sa richesse locale et les ressources de son territoire. Elle fit des traités avec les Indiens pour assurer la tranquillité de sa frontière, et l'industrie pastorale en profita. La possession de l'unique port fréquenté de la Plata, les revenus que fournissait sa douane, faisaient à la province de faciles conditions d'existence, et bientôt l'immigration européenne vint aider à son progrès. En même temps, la présence au pouvoir d'un administrateur aussi bien intentionné, aussi probe et aussi éclairé que l'était Rivadavia, facilita et favorisa le développement de tous ces éléments de prospérité et donna aux Buénos-Ayriens la foi en eux-mêmes, la confiance en la vitalité de leur province. Cette foi même eut son côté périlleux : lorsqu'en 1825 cet éminent patriote voulut que, par la création d'un gouvernement centralisé, mais franchement constitutionnel, la nation argentine entière participât aux conditions heureuses dans lesquelles il avait placé son pays, un parti se forma, composé de citoyens aveuglés par un patriotisme étroit et inintelligent, qui virent avec peine leur capitale étendre à la nation entière, au lieu de les réserver à la province seule, les avantages de toute na-

ture que la position géographique et des habitudes commerciales séculaires lui avaient faite. Cet instinct irréfléchi devait être à plusieurs reprises, jusqu'à l'époque actuelle, l'origine de graves et fâcheuses dissensions.

D'un autre côté, dans la province même, les rivalités d'amour-propre d'abord, d'intérêt ensuite, entre les habitants de la ville et ceux de la campagne, traités trop légèrement par les citadins, jetaient des semences de discordes futures. Il fallait caractériser ces nuances par des désignations politiques; les noms de Fédéraux et d'Unitaires furent appliqués. Mais que de fois, durant les longues luttes civiles de quarante années, ces dénominations désignèrent-elles des idées et des partis tout à fait opposés au nom qu'ils portaient!

L'époque du gouvernement de Las Heras, ou plutôt de Rivadavia, d'abord son ministre, puis gouverneur lui-même, fut brillante et heureuse pour Buénos-Ayres. Les relations diplomatiques s'entamèrent avec le reste du monde; l'Amérique du Nord et l'Angleterre reconnurent l'indépendance des Provinces-Unies, et furent imitées plus tard par les autres puissances. Tout annonçait une ère non interrompue de paix et de prospérité, lorsque la tentative d'organisation nationale essayée en 1826 par les plus intelligents et les plus patriotes des Argentins, échoua devant les préjugés populaires des provinces et surtout des chefs qui y commandaient, devant les instincts et les répugnances du parti localiste qui s'était formé à Buénos-Ayres, et qui alors arbora si violemment la bannière de la fédération. D'un autre côté, la guerre entreprise contre le Brésil pour la délivrance de la Bande-Orientale, en amenant le blocus, des dépenses considérables et des levées d'hommes mal acceptées par les provinces, contribua à dépopulariser le nouveau gouvernement. La constitution unitaire de 1826 ne put être maintenue. Le président de la république, Rivadavia, donna sa démission, et Buénos-Ayres redevint ce qu'il était en 1822, une province se gouvernant en État séparé et n'ayant, provisoirement du moins, d'autre lien politique avec le reste des autres provinces que le droit concédé par elles de les représenter à l'extérieur. La révolution de 1828, tentée par les unitaires, n'eut qu'un succès de peu de durée, qui amena, dans les six premiers mois de 1829, le siége de la ville par les milices de la campagne, et le triomphe du général Rosas, qu'une habile et persévérante ambition avait fini par mettre à la tête du parti fédéral. Dès lors, cet homme devint tout dans la province et bientôt dans le reste du pays.

Nous avons raconté et apprécié ailleurs (tome II, page 601) les évé-

tionale de 1853; mais ce ne fut pas sans une opposition assez vive des ultra-patriotes, gardiens jaloux de l'autonomie provinciale (1), et qui pensaient que la présence du gouvernement national dans les murs de leur cité annihilerait son gouvernement particulier, comme s'il n'était pas dans l'intérêt d'une ville déjà riche et peuplée d'être plutôt la capitale d'un grand État que celle d'une province, qui, toute forte qu'elle est, ne peut se passer que difficilement du reste de la nation, comme on l'a vu pendant le régime des droits différentiels (voyez tome II, page 515); comme si l'on ne devait pas être Argentin avant d'être Porteño (Buénos-Ayrien) (2).

(1) Par la loi du 4 mars 1826, qui ne fut point exécutée, le congrès constituant, sous l'inspiration de Rivadavia, champion ardent de l'unité et de l'intégrité nationale, avait nationalisé la ville de Buénos-Ayres et son territoire compris entre las Conchas, la Ensenada, la Plata et une ligne tirée parallèlement à la rivière, du Puente del Marquez au ruisseau de Santiago, ce qui formait une bande de terrain longue de 22 lieues sur 4 de largeur, et, par conséquent, 88 de superficie. — En outre, la province entière, considérée comme trop vaste et sans équilibre avec les autres, devait être divisée en deux fractions nouvelles : la province de Parana avec San-Nicolas-de-los-Arroyos pour capitale, celle du Rio-Salado, capitale Chascomus. — Une ligne tirée du nord au sud et suivant les ruisseaux de la Matanza, Moralès, Florès et Tapalquen, jusqu'au Sierras du sud, divisait les deux provinces. — Ce système fut violemment repoussé par la majorité des Buénos-Ayriens.

La constitution de 1853 faisait de Buénos-Ayres la capitale de la Confédération Argentine. Une loi additionnelle fédéralisait le même territoire de las Conchas à la Ensenada, sans toucher au reste de la province. Cette mesure, appelée loi de capitalisation, ne trouva pas plus d'accueil que celle que l'on avait essayée vingt-sept ans auparavant. D'ailleurs la province s'était déja isolée.

En 1862, le gouvernement national, provisoirement déposé entre les mains du général D. B. Mitre, gouverneur lui-même de la province de Buénos-Ayres et chargé de la réunion du nouveau congrès, manifesta le désir de fédéraliser la province entière comme l'avait été l'Entre-Rios de 1853, à la fin de 1860. Les chambres provinciales repoussèrent énergiquement ce système, quoiqu'il eût été complétement approuvé par le congrès. — On voulut ensuite fédéraliser seulement la ville et un petit territoire autour d'elle, et la même opposition fut rencontrée. On fut obligé alors de se contenter de la nationalisation de la cité seule (*municipio*), en admettant la coexistence des deux gouvernements, celui de la Nation et celui de la Province dans la même capitale. La Banque, l'Université, l'École de médecine, la Bibliothèque, les Écoles, etc., etc., tout, excepté la cathédrale, le port, la Douane et les établissements militaires, restait à la province. — Il est vrai que la loi n'a établi ces conditions que pour trois années, mais l'histoire du passé annonce assez d'avance comment seraient accueillies toutes modifications au présent état des choses, à moins que l'expérience ne démontre aux ultra-provinciaux qu'un gouvernement central peut résider dans la ville de Buénos-Ayres sans écraser la province sous la nation.

(2) Nous avons cru devoir entrer dans quelques appréciations générales sur l'histoire particulière de la ville et de la province de Buénos-Ayres, parce que sans cela les événements qui s'y sont accomplis et s'y accompliront encore seraient inexplicables. — On a vu, dans notre Introduction, les causes réelles de sa dissidence avec les provinces. Pendant huit années on a cherché à les déguiser sous des noms propres; les événements de 1862 se sont chargés

CHAPITRE II.

Province d'Entre-Rios.

§ I. — *Province d'Entre-Rios en général.*

La province d'Entre-Rios forme la partie méridionale de cette magnifique bande de terrain comprise entre les fleuves Uruguay et Parana, que nous avons désignée sous le nom de Mésopotamie Ar-

d'ôter le voile et de faire voir les choses sous leur véritable aspect. L'intérêt local cherchait à se substituer à l'intérêt national, et il a fallu toute la prudence et toute l'habileté du général Mitre et de son gouvernement pour ménager une transaction qui a permis de constituer un état de choses que le temps consolidera, et qui permettra à la nation argentine d'exister sur des bases plus fermes.

La forme fédérale, on ne peut le nier, est aujourd'hui acceptée et acclamée par l'immense majorité des Argentins ; mais, préoccupés beaucoup plus du mot et de l'apparence que du fond, les citoyens se rendent peu compte des nécessités et des devoirs qu'elle impose. — Toutes les provinces, sans exception, organisent un système d'administration que leurs ressources, toujours insuffisantes, empêchent de défrayer. Elles réclament impérieusement des subsides du gouvernement national, déjà chargé des frais énormes de l'administration générale, et trouvent étrange qu'on ne puisse leur donner qu'une faible partie de ce qu'elles demandent. Les provinces naturellement riches, comme : Buénos-Ayres, dont la douane, avant les droits différentiels, donnait mensuellement 200,000 piastres fortes ; l'Entre-Rios, qui en donne 50,000; Corrientes, qui en a 25 000 ; Santa-Fé, dont le Rosario produisait 100,000 ; Salta, Mendoza, San-Juan, qui en ont chacune 10,000 en moyenne, se croient en droit d'exiger un subside plus fort... et voient avec peine ce revenu, très-justement nationalisé, aller tout entier au trésor public... Elles sentent que la libre possession de leur douane, source du revenu le plus abondant et le plus facilement perçu, leur donnerait toute facilité de faire face à leur budget imprudemment grossi, et elles la désirent au fond de leur cœur. On comprend que, sous l'influence de dispositions pareilles, des troubles nouveaux trop prolongés pourraient amener d'autres isolements dont le provisoire deviendrait définitif, et que l'exemple de Buénos-Ayres, rallié aujourd'hui, séparé demain, pourrait être imité par l'Entre-Rios et Corrientes, que leurs deux fleuves mettent si facilement en contact avec le commerce étranger, par Cordova et les autres provinces du centre et du nord qui s'appuieraient sur le port du Rosario ; enfin par les provinces de Cuyo aidées de leur commerce transandin. Certes rien ne fait préjuger aujourd'hui de pareils événements, qui seraient la dissolution de la nation argentine et la renaissance de guerres civiles plus acharnées et plus sanglantes que jamais ; mais il faut que l'on y songe et que l'on n'hésite pas à sacrifier momentanément quelque chose de l'intérêt local aux intérêts nationaux, qui sont le patrimoine de tous et dont la satisfaction fera le bonheur du pays entier.

Sous l'administration du général Rosas, chaque province avait sa douane particulière, ses droits de transit ; elles faisaient facilement face à leur budget. Tout passait d'abord à Buénos-

gentine, région la mieux située, la plus féconde, et un jour la plus riche de la république.

Limites et situation astronomique. — Les limites de l'Entre-Rios sont, au nord, le Rio-Guayquiraro, tributaire du Parana, et le Rio-Mocoreta, qui se jette dans l'Uruguay. Ces deux rivières, situées en moyenne par 30 degrés 1/2 de latitude sud, le séparent de la province de Corrientes. Les deux grands fleuves Parana et Uruguay à l'est et à l'ouest l'enserrent comme une île, que le Delta paranien, sous le parallèle de 34°, complète dans le sud. Le grand canal du Guazu est considéré comme la ligne de démarcation entre la juridiction de Buénos-Ayres et celle de l'Entre-Rios ; en conséquence, toutes les îles au nord de cette large et profonde branche du Parana appartiennent à cette dernière province. En remontant le fleuve, à partir de l'endroit où le canal de Las-Palmas se réunit au Guazu, c'est-à-dire à la hauteur du village de San-Pedro, son thalweg sert de limite, d'abord avec le territoire de Buénos-Ayres, puis avec celui de Santa-Fé. Cette province embrasse aussi près de 3 degrés 1/2 en latitude et un peu plus de 2 degrés 1/2 en longitude, ce qui lui donne une superficie d'environ 4,000 lieues astronomiques ou 36,000 milles carrés.

Aspect général. — L'Entre-Rios se présente sous la forme d'une grande plaine ondulée, boisée en certains endroits, et qu'une rivière principale, le Gualeguay, coulant du nord au sud, sépare en deux

Ayres, qui prélevait un premier droit d'entrée maritime, celui de dépôt ne fut établi que fort tard. Ce droit lui donnait un revenu considérable ; et, en outre, la place du Rosario n'existant pas, cette ville était le centre exclusif de toutes les opérations pour l'intérieur. Puis, les marchandises payant un droit de douane dans la province à laquelle elles étaient destinées, pour traverser le territoire de l'une d'elles, c'était tant par charrette, droit de pavé (*piso*). Les objets d'importation étrangère atteignaient ainsi des prix exorbitants. On comprend donc quel obstacle au progrès général du pays devait mettre le régime des douanes locales, et combien les provinces éloignées avaient à souffrir d'un pareil état de choses. Aussi la constitution de 1853 abolit-elle avec justice toute douane intérieure, et personne ne songe à les rétablir. Malheureusement les provinces ne se sont point assez hâtées de se créer de nouvelles ressources, tout en augmentant leurs dépenses; de là le mal dont souffre partout leur administration et le déficit de leurs budgets. Celle de Buénos-Ayres fait ses frais, parce qu'en 1860 la nation lui a garanti son budget pour cinq ans, et qu'en conséquence elle prélève mensuellement cent mille piastres fortes sur les revenus généraux ; mais, à l'expiration de cette garantie, alors qu'il lui faudra vivre de ses propres ressources, comment fera-t-elle, si elle n'en improvise de nouvelles, si elle ne met une extrême économie dans son administration? Il en est de même de l'Entre-Rios, dont le budget, garanti pour 1860 par le gouvernement national, est resté en partie impayé, et qui depuis trois années est en déficit.

bandes à peu près de même étendue. Chacune de ces bandes est sillonnée également du nord au sud par une série de collines ou plutôt d'ondulations, nommées dans le pays *cuchillas*, dont les plus élevées n'atteignent pas 80 mètres, et qui déterminent les bassins des petites rivières et ruisseaux qui se jettent soit dans le Parana, soit dans l'Uruguay, soit enfin dans le cours d'eau central du Gualeguay. Ces ondulations, qui naissent entre le Guayquiraro et le Mocoreta, et de là descendent vers le sud en se divisant et se subdivisant en plusieurs branches, sont couvertes d'un épais tapis de plantes graminées, à travers lesquelles filtrent les eaux pluviales qui viennent former dans les bas-fonds soit des lagunes permanentes ou temporaires, soit les mille ruisseaux qui s'écoulent dans le Parana, le Gualeguay, l'Uruguay et le Gualeguaychu. — Des bouquets de bois s'étalent çà et là dans la plaine, mais c'est surtout vers ces rivières que ces bois deviennent étendus et plus épais. Vers le nord-ouest la grande forêt de Montiel couvre un cinquième de la province.

COURS D'EAU. — Nous connaissons déjà le Parana et l'Uruguay. (Voyez tome I, pages 79, 81 et 91.) Le tableau de la partie inférieure du Parana exige seulement quelques développements.

Delta du Parana. — Il est probable qu'au commencement de la période géologique actuelle, le Rio-Parana couvrait tous les terrains compris entre sa rive droite d'aujourd'hui et les collines de la Victoria, les ondulations de Nogoya, de Gualeguay et de l'Ibicuy, et que le vaste delta que sillonnent maintenant ses canaux est le produit des atterrissements que ses eaux y ont formé dans le cours des siècles. Il s'ensuit donc que la Plata devant s'étendre jusqu'au Diamante, là où commence le premier canal qui, sous le nom de Paranacito, passe près de la Victoria et va recevoir le Gualeguay, en formant ainsi la branche la plus septentrionale du fleuve, là aussi cesse la ligne de berges élevées qui depuis La-Paz surplombent son lit. Les canaux inférieurs Del-Pillo, de San-Lorenzo, Del-Pabon, qui circonscrivent de grandes îles basses, noyées dans les fortes crues, au milieu desquels s'élèvent quelques plateaux de deux ou trois mètres de hauteur, connus sous le nom d'*albardones*, sont les restes de l'ancien lit. Ces îles sont couvertes de bois et de plantes aquatiques. Aux basses eaux, il est possible d'y pénétrer, et le bétail y va paître ; mais lors des grandes crues, telles que celle de 1858, tout est couvert par l'inondation ; les bêtes fauves qui l'habitent, bétail devenu sauvage (*alzado*), jaguars, cerfs, aguaras, loutres, capibaras, sont obligés de

gagner les hautes terres. En même temps les débordements amènent l'ensablement d'anciennes passes et l'ouverture de nouvelles, changeant ainsi continuellement la géographie de ce labyrinthe de canaux plus ou moins profonds. Le Guazu, bras principal du fleuve, est le seul que, grâce à sa vaste étendue et à sa grande profondeur, ces modifications n'affectent point.

Dans les temps ordinaires une partie de ce terrain est praticable, et, en suivant les *albardones,* on peut communiquer de Gualeguay au Tonelero, point de la rive gauche du grand fleuve, qui reste toujours au-dessus des eaux et se signale par un petit groupe d'îles moins basses que les autres.

Les canaux que nous venons de nommer sont fort longs et tous navigables pour les navires de cabotage. C'est ainsi que la ville de Victoria peut communiquer par le Paranacito avec le Diamante, Rosario, Gualeguay, enfin avec le reste du cours du Parana. Les canaux Del-Pillo, de San-Lorenzo et Del-Pabon sont moins fréquentés.

Rio-Uruguay. — Ce fleuve est navigable dans toute la partie qui baigne l'Entre-Rios, et n'offre de difficulté que vers le Salto, entre la Concordia et la Federacion, à l'époque des basses eaux. Partout ailleurs il est profond, bien encaissé et peu rapide.

Le *Rio-Gualeguay* prend sa source au nord de la province, sous le 31e degré de latitude, à l'endroit où la série des ondulations, qui vient de Corrientes, se bifurque pour former les deux chaînes de collines qui partagent les trois bassins de l'Entre-Rios. — Cette rivière, peu large et peu profonde, ne devient navigable qu'à partir de Villaguay; et encore ne l'est-elle que dans la saison pluvieuse. Elle se jette dans le Paranacito, qui prend à son embouchure le nom d'Ibicuy et va se joindre au Parana-Guazu. On peut remonter en tout temps jusqu'à la ville de Gualeguay et même un peu au-dessus. Mais jusqu'à présent cette ville est la seule qui ait une navigation établie sur ce cours d'eau.

Le *Rio-Gualeguaychu* forme un petit bassin particulier plus rapproché de l'Uruguay et pourrait être remonté jusqu'à San-José; mais, comme le Rio-Gualeguay, sa partie inférieure seule est exploitée par les caboteurs de la ville qui porte son nom.

Le *Mocoreta*, qui forme la limite avec l'Entre-Rios, n'est ni large, ni profond, et reste guéable toute l'année. Il en est de même de toutes les autres rivières qui se jettent dans l'Uruguay.

Les affluents du Parana, tels que le *Guayquiraro*. le *Rio-Hondo*, l'*Arroyo-Feliciano*, le *Rio-de-Hernandarias*, le *Rio-de-las-Conchas*,

sont plus profonds que la plupart des affluents de l'Uruguay, mais ils ne peuvent cependant recevoir que de petites embarcations. — Le Guayquiraro, remarquable en ce qu'il forme la limite de Corrientes, prend sa source dans une lagune dite *Del-Sarandi*, qui n'est pas éloignée de la source du Mocoreta. Il ne sera peut-être pas impossible un jour de canaliser ces deux rivières et d'établir ainsi une communication entre les fleuves Parana et Uruguay. C'est ainsi que, lorsque la population aura augmenté, la navigation du Gualeguay et du Gualeguaychu pourra être étendue vers leur portion supérieure.

Orographie. — L'Entre-Rios n'a d'autres montagnes que ces séries d'ondulations dites *cuchillas*, que nous avons indiquées plus haut et qui déterminent les bassins de ses cours d'eau. Ces plis de terrain, dans l'intérieur des terres, sont sans aucun escarpement et viennent mourir en pente douce auprès des rivières; mais du côté du Parana, de la Paz et du Diamante, ils forment les berges élevées qui surplombent le fleuve, tandis qu'au-dessus et au-dessous de ces deux bourgs les terres basses et noyées se confondent, pour ainsi dire, avec les eaux.

Nature du sol. — Le sol de l'Entre-Rios est constitué par une couche d'humus d'une épaisseur variable, recouvrant un sous-sol ordinairement argilo-sableux, très-meuble et toujours fertile. Au dessous, se trouve la couche argileuse, semée presque partout de noyaux calcaires, généralement très-petits. La partie rocheuse qui affleure quelquefois la superficie vers le Parana, est un calcaire coquillier; elle est formée par du grès vers l'Uruguay, et quelquefois aussi par du calcaire, mais celui-ci n'est plus coquillier et se trouve au contraire mêlé d'une assez forte proportion d'argile. Ces deux dépôts, quoique de nature différente, se complètent ainsi l'un par l'autre et fournissent, par conséquent, tous les matériaux nécessaires aux constructions. (Voyez d'ailleurs tome I, pages 253, 260, et tome II, page 452.) Dans le voisinage du Haut-Uruguay, au-dessus du Salto, on rencontre de belles agates, des sardoines et calcédoines et de magnifiques échantillons de cristal de roche, tantôt blanc, tantôt coloré.

Climat. — Le climat de l'Entre-Rios est celui du littoral (voyez tome I, page 345). L'hiver y est extrêmement doux, et ne se signale que par de courtes gelées qui n'ont lieu que le matin et par un temps très-clair. Les pluies sont souvent irrégulières, quoique celles de

printemps et d'automne manquent rarement. Cette irrégularité des pluies rend les sécheresses assez fréquentes, et nécessite des travaux particuliers, tels que la construction de puits, de norias, etc., etc., pour assurer le succès des cultures et maintenir le bétail en bon état. Les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents du sud et du sud-est, qui soufflent dans les deux grandes vallées de l'Uruguay et du Parana; de plus, il y a toujours une grande différence entre la température du jour et celle de la nuit, et les matinées sont d'ordinaire fraîches en toute saison. Les orages sont fréquents et forts, quelquefois, mais rarement, accompagnés de grêle et même de trombes. Les vents les plus violents sont ceux du sud, lesquels, surtout après les pluies, amènent toujours un grand abaissement dans la température. La température moyenne de tout l'Entre-Rios varie entre 17°,50 et 19 degrés. La hauteur barométrique moyenne est de 760 ; il y tombe approximativement 1,200 millimètres d'eau par an, mais cette quantité se répartit inégalement, suivant les années et la saison.

Végétation. — La végétation de l'Entre-Rios est celle du littoral (voyez tome I, page 397). Les bois abondent sur les bords des ruisseaux et rivières, mais ils ne sont pas d'une haute taille. La grande forêt de *Montiel*, qui couvre tout le nord-ouest de la province, et dont la pointe sud touche à Nogoya, est composée d'essences de ñandubay, quebracho, tala, viraro, chañar, etc., etc., tous arbres qui n'atteignent pas un très-grand développement sous cette latitude. C'est un bois semé de beaucoup de clairières naturelles, dont on profite pour établir des fermes à bétail. — Les rives de l'Uruguay nourrissent une vaste forêt de palmiers yataïs, depuis l'arroyo de Pospos jusqu'à la Concordia. Partout ailleurs, le sol est abondamment couvert de plantes graminées formant d'immenses pâturages, qui semblent appeler l'industrie pastorale. Aussi l'éducation du bétail est-elle la première industrie et fait-elle la principale richesse de l'Entre-Rios.

Agriculture. — L'agriculture proprement dite est peu pratiquée dans cette province. Ce n'est que dans le voisinage des villes, qu'indépendamment de la culture des légumes et des arbres fruitiers, on se livre à celle des céréales et des fourrages artificiels. Cependant, l'Entre-Rios produit assez de blé pour la consommation de certains départements qui ont des moulins mus par la vapeur ou par des mules (*atahonas*). La culture du coton, qui pourrait être entreprise sur une grande échelle, est délaissée faute de population suffisante. On

ne récolte de fruits que ce qu'il faut pour la consommation locale. Tous les arbres fruitiers d'Europe, poiriers, pommiers, pêchers, cerisiers, etc., etc., indépendamment de quelques-uns des pays chauds, tels que l'oranger, le goyavier, prospèrent et donnent des produits excellents. La vigne réussit assez bien pour que l'on puisse la traiter en grand pour la production du vin. — Enfin, toute espèce de culture, en général, pourrait être tentée sur le sol de l'Entre-Rios; il est, le répétons-nous, éminemment fertile, et n'a d'autre inconvénient que de souffrir de temps à autre de la sécheresse, et tous les cinq ou six ans de la sauterelle. Il est à remarquer que ce dernier fléau attaque plutôt les départements voisins du Parana que ceux de l'Uruguay.

Les colonies établies à la Villa-Urquiza (Las-Conchas), sur le Rio-Parana, et à San-José-del-Uruguay, près du fleuve de ce nom, commencent à prospérer par la culture, industrie principale des immigrants. Leurs exportations en produits du sol entrent déjà pour une part notable dans les expéditions de la province pour la place de Buénos-Ayres.

Animaux sauvages et domestiques. — La configuration de l'Entre-Rios, ses rivières, ses ruisseaux, ses bois, y facilitent le développement du règne animal. On trouve le jaguar dans ses forêts, le grand cerf des marais dans le Delta paranien, le caïman dans les affluents du fleuve. Des bandes de chevreuils et d'autruches courent dans sa campagne, et ces animaux inoffensifs y sont protégés par la loi. Le gibier, abrité et défendu par les bois, abonde et offre des ressources inépuisables au chasseur. Enfin, presque tous les animaux sauvages dont nous avons parlé dans notre description générale du règne animal sur le territoire argentin s'y rencontrent.

Bétail. — Les animaux domestiques élevés sur une grande échelle sont : le bœuf, le cheval et le mouton. L'excellence des pâturages les multiplie, et le pays compte de nombreuses estancias. Il n'y a plus de bétail *alzado*, sauvage, que dans quelques îles du Delta paranien; partout ailleurs il est réduit, et son exploitation fait la principale richesse des habitants. Les chevaux et juments, dont on estime le nombre à un demi-million, sont grands et forts, et d'une douceur remarquable. Les moutons indigènes étaient d'assez bonne qualité, mais l'introduction de nombreux béliers de race fine les ont singulièrement améliorés, et aujourd'hui ces troupeaux métis se raffinent incessamment. Les départements voisins du fleuve Uruguay, par la nature de

leur sol un peu sableux et celle de leur pâturage, qui est court, mais substantiel, sont surtout propres à la production et à l'entretien de cet animal, dont la laine fait aujourd'hui une branche fort importante d'exportation outre-mer. On s'adonne aussi à l'élève du mulet, que l'on envoie à Corrientes et au Brésil. Le bœuf qu'on élève dans les fermes du pays est de haute taille et prend bien la graisse. D'après les derniers calculs, le chiffre des bêtes à cornes était de près de 2 millions en 1863, et celui des moutons de 2 millions également. Les chiffres officiels du recensement de 1861 donnaient 1,093,659 bœufs et vaches, 1,087,298 brebis, 268,408 juments; mais il manquait les chiffres des départements de la Victoria, Nogoya et l'Uruguay, qui sont extrêmement riches en bétail.

Industrie et Commerce. — L'industrie de l'Entre-Rios est donc essentiellement l'éducation du bétail. La province est couverte d'estancias, surtout entre les rivières Gualeguay et Uruguay, région où les pâturages sont de qualité supérieure. Les épizooties sont rares; elles ne se développent que par suite des sécheresses, et les pertes de bétail seraient insignifiantes si tous les propriétaires avaient le soin de construire des mares artificielles (*tajamares*), comme beaucoup l'ont déjà fait, et des puits pour abreuver leurs animaux. En effet, quoiqu'il existe un assez grand nombre de lagunes naturelles et beaucoup de ruisseaux, ces amas d'eau se sèchent lorsque plusieurs mois se sont écoulés sans pluies. Les bestiaux abandonnent alors leurs pâturages habituels pour se rapprocher des rivières plus considérables, afin d'y boire; ils se fatiguent en route, meurent ou se mêlent à ceux des fermes voisines et il s'en perd ainsi une certaine quantité.

Le mouton s'élève bien, atteint une belle taille, et sa laine se raffine facilement par le métissage. Les béliers fins ne souffrent pas du climat, quoiqu'il soit plus chaud que dans la province de Buénos-Ayres; comme dans cette province, on abandonne graduellement l'élève du bœuf pour la remplacer par celle du mouton, et l'on fait venir à grands frais des béliers des meilleures espèces. Les plus belles fermes à moutons sont dans le département de la Concordia.

Dans la forêt de Montiel et dans le sud on s'occupe principalement du gros bétail. — Les estancias, en général, sont d'une étendue considérable et nourrissent en moyenne 2,000 têtes par lieue carrée, sans compter les chevaux et les moutons. Le chiffre varie d'ailleurs suivant la qualité du pâturage; les fermiers qui soignent leur

terrain en donnant de l'écoulement aux eaux, en faisant des abreuvoirs, en extirpant les mauvaises herbes, en brûlant les joncs (*pajonales*) des bas-fonds, peuvent y nourrir près de 3,000 têtes.

Le commerce d'Entre-Rios repose essentiellement sur l'exportation des produits de l'industrie pastorale : Gualeguay, Gualeguaychu, l'Uruguay, la Concordia, la Victoria et Parana ont des saladeros où l'on tue environ 200,000 bœufs ou vaches par année (1), ce qui, avec la consommation ordinaire, élève à plus de 350,000 le nombre des cuirs d'animaux adultes que l'on peut extraire du pays. On exporte un tiers de ce chiffre en cuirs de chevaux et de juments soit secs, soit salés. Quant à la laine, la quantité produite augmente tous les ans, en même temps que sa valeur s'élève par suite du raffinement. Il s'expédie une quantité considérable de viande salée pour le Brésil et Cuba, de suif et de graisse pour l'Europe. Il existe plusieurs grandes tanneries; les cuirs que l'on y prépare se consomment dans la province, ou sont envoyés à Montevideo et à Buénos-Ayres.

La multitude de bois d'essences très-dures qui existent dans l'Entre-Rios permet plusieurs industries. On y construit des charrettes et des embarcations, et, de plus, on envoie soit à la Bande orientale, soit à Buénos-Ayres, des pieux de ñandubay pour faire les enceintes à bestiaux ou à culture (*corrales de palos à pique*). Cet arbre précieux est incorruptible en terre et d'un prix qui s'élève chaque jour par suite de l'extension de son emploi dans l'industrie rurale. — On expédie aussi sur ces mêmes points des bois de chauffage et du charbon pour les usages domestiques. — L'agriculture commence à offrir des produits susceptibles d'exportation, tels que céréales et fruits; mais ce commerce n'est encore guère important. La fabrication de la chaux, au contraire, à Parana, à la Victoria, et sur les bords de l'Uruguay, donne lieu à un certain mouvement d'affaires. On a établi à Parana des fabriques de carreaux et poteries qui parviennent à envoyer au dehors leurs produits avec assez de succès. On a tenté d'établir une fabrique d'alcool de palmier dans les forêts de yataïs du département de la Concordia, mais cette opération a été abandonnée.

(1) Les chiffres officiels donnent pour les animaux abattus dans les saladeros :

1857	153,500
1858	144,300
1859	265,000
1860	237,000
1861	204,000

Le commerce de l'Entre-Rios a grandi considérablement depuis dix années, puisque ses douanes rendent aujourd'hui près de 800,000 piastres fortes par an en droits d'importation et d'exportation et que la valeur totale des exportations dépasse 10,000,000 (50,000,000 fr.). Après Buénos-Ayres, c'est la province la plus importante et la plus riche de la Confédération argentine; c'est aussi celle où la population, chaque année plus nombreuse, consomme le plus.

Voies de communication. — La configuration de l'Entre-Rios rend les communications partout faciles, excepté dans la saison pluvieuse, où les rivières ne sont quelquefois pas guéables. On a construit dernièrement plusieurs ponts qui rendent d'immenses services à la viabilité générale. Il existe des bacs sur les rivières de Gualeguaychu et de Gualeguay. A l'aide de ces moyens, le transit n'est interrompu en aucun temps et les charrettes peuvent parcourir toute la province; tous les centres de population sont donc reliés ensemble aujourd'hui par des chemins, plus ou moins faciles sans doute, mais généralement praticables.

Depuis 1858, on a établi un service de diligences qui fait communiquer ensemble les villes de Parana, Nogoya, Victoria, Gualeguay, Gualeguaychu et Uruguay. En outre, le gouvernement national subventionne, depuis la fin de 1862, un service de messageries qui va de la Concordia à la Restauration, dans la province de Corrientes, et qui se relie aussi aux messageries brésiliennes de la Uruguayana à Itaquy et à San Borja dans les Missions. Cette mesure met ce pays fertile et qui commence à se repeupler en contact rapide avec le littoral. Ces diligences et les vapeurs de l'Uruguay permettent de se rendre en moins de huit jours de San-Borja à Buénos-Ayres et Montevideo, tandis qu'autrefois il fallait six semaines ou même deux mois pour cela.

Indépendamment de ces messageries, dont le service se fait avec régularité, les bateaux à vapeur desservent journellement tous les points principaux du littoral des deux fleuves Parana et Uruguay, à partir de Montevideo, et mettent ainsi en rapport continuel le Salto, Paysandu, Fray-Bentos, las Higueritas, la Colonia, dans la Bande orientale; la Concordia, Colon, la Concepcion, Gualeguaychu, dans l'Entre-Rios; Buénos-Ayres, San-Pedro, San-Nicolas, Rosario, Diamante, Parana, Santa-Fé, La Paz, La Esquina, Goya, Bella Vista, Corrientes sur le Parana, et enfin l'Assomption sur le Paraguay. — Sous le rapport des communications par eau, l'Entre-Rios se trouve le mieux partagé des provinces argentines; aucun de

ses villes, bourgs ou villages, aucune de ses estancias n'est éloignée de plus de trente lieues d'un port sur l'un ou l'autre de ses deux fleuves, et en deux ou trois jours au plus peut y porter ses produits. Presque tous ces ports sont accessibles, même aux navires d'outre-mer, et l'on comprend quel avenir de pareilles conditions de viabilité ouvrent au commerce de la province, lorsque la population aura atteint le chiffre qu'elle peut nourrir à l'aise, c'est-à-dire quatre millions d'habitants, à raison de mille par lieue carrée.

Population. — La population actuelle de l'Entre-Rios est entée sur les anciennes tribus indiennes de Minuanes et de Chanas, qui habitaient autrefois le pays, mais qui ont complétement disparu en se fondant avec les colons espagnols. Cependant les traces de ce mélange se reconnaissent facilement dans la population de la campagne. Depuis la ruine des Missions et la dispersion de leurs Indiens, un certain nombre de Guaranis se réfugièrent également dans cette province et se mêlèrent à ses habitants. A partir de 1845, il y est venu beaucoup d'étrangers, tous originaires d'Europe, puisque le recensement de 1857 en comptait 12,000. La plupart épousent des filles du pays. Ces unions sont remarquablement fécondes, et c'est à cette grande reproduction qu'est surtout due l'augmentation rapide de la population de la province. En effet, dans les vingt dernières années, la population de l'Entre-Rios s'est accrue considérablement : on l'estimait à 30,000 âmes en 1830; elle était de 47,000 en 1849, et de près de 80,000 en 1857. Le recensement de 1861, moins la ville de Parana, qui compte encore au moins 7,000 habitants, a donné 94,650 âmes, ce qui fait qu'on peut l'estimer à 107,000 aujourd'hui. L'examen de cette progression de 1849 à 1861 démontre un doublement de population en onze années; c'est l'exemple de l'accroissement le plus rapide que l'on connaisse encore dans la Plata (1). Nul doute que l'ordre et la tranquillité dont a joui la province depuis

(1) Ces 107,000 habitants se répartissent ainsi :

Départements à l'Ouest du Gualeguay :

Département du Parana.	13,200	
Département du Diamante.	3,000	
Département de la Victoria.	16,000	
Département de Nogoya.	8,500	62,000
Département de Gualeguay et Tala.	16,000	
Département de la Paz.	5,500	
A reporter.		62,000

1846, sous l'administration du général Urquiza, en y développant partout le bien-être et même la richesse, n'aient puissamment contribué à cette extraordinaire progression. Il est à remarquer aussi que maintenant la population, soit indigène, soit immigrante, cessant de s'entasser dans les villes où il y a une grande concurrence en toute espèce de métiers et professions, va beaucoup à la campagne, où elle trouve à acheter des terres à bas prix, et s'y met à l'agriculture ou à l'élève des brebis, enfin à produire au lieu de s'obstiner à servir d'intermédiaire à la production. — Cette circonstance favorise notablement son accroissement; les enfants s'élèvent mieux à la campagne qu'à la ville, et la mortalité y est moins considérable.

L'Entre-Rios est éminemment salubre. On n'y connaît d'autres

Report.		62,000
Départements à l'Est du Gualeguay.		
Département de Gualeguaychu.	13,000	45,000
Département de l'Uruguay.	11,800	
Département de Villaguay.	5,700	
Département de la Concordia et Federacion.	14,500	
Total..		107,000

Voici ce que donnent les recensements divers de l'Entre-Rios depuis soixante-cinq ans :

1796. . . .	11,600 âmes	selon Azara.
1825. . . .	30,000 —	selon D. Ignacio Nuñez.
1849. . . .	47,631 —	recensement ordonné par le général Urquiza.
1857. . . .	79,282 —	recensement ordonné par le gouvernement national.
1860. . . .	92,746 —	recensement ordonné par le gouvernement provincial.
1861. . . .	94,631 —	id. id. (mais il y manque la population de la ville de Parana alors fédéralisée.)

Le recensement de 1849 se décomposait ainsi :

Selon les localités.. .	Départements du Parana.	29,045	49,671
	Départements de l'Uruguay.	18,626	
Selon les sexes.. . . .	Hommes.	23,274	49,671
	Femmes.	24,397	
Suivant la nationalité.	Étrangers européens.	1,771	49,671
	Étrangers américains.	2,246	
	Entre-Rianos purs.	43,654	

A cette époque un grand nombre d'Argentins et d'Orientaux, fuyant les persécutions de Rosas et d'Oribe, s'étaient réfugiés dans l'Entre-Rios, sous la protection du général Urquiza.

Le recensement de 1857, ordonné par le gouvernement de la Confédération, donne :

Pour les cinq départements de la section du Parana.	44,098	79,282
Pour les quatre départements de la section de l'Uruguay. . .	35,189	

Sur ce chiffre total, on compte 12,044 étrangers, la plupart venus d'Europe. — Les deux derniers recensements ne donnent pas ce chiffre, qui ne peut avoir diminué. Il doit y avoir aujourd'hui près de 15,000 étrangers dans l'Entre-Rios.

épidémies que celles de variole, de rougeole et de scarlatine, qui parcourent de temps en temps la Plata. Malgré les inondations des rivières, les fièvres intermittentes ne s'y voient pour ainsi dire pas. — Le tempérament des Entre-Rianos est robuste, et ils sont excellents soldats. — Quant au travail, entièrement absorbés par l'éducation du bétail, ils ont négligé longtemps l'agriculture et s'occupent peu des arts mécaniques, dont l'exercice reste presque exclusivement entre les mains des étrangers. Depuis quelques années cependant, animés par l'exemple des colons de Las Conchas et de San-José et des nombreux Européens établis dans la province, ils se sont mis avec succès à la culture des céréales et des arbres fruitiers.

Gouvernement et administration. — *Pouvoirs exécutif et législatif.* — La province d'Entre-Rios, fédéralisée de 1853 à 1860, était gouvernée directement par le président de la confédération Argentine. Le 15 février 1860 elle a voté sa constitution provinciale, et depuis cette époque elle a son gouvernement particulier. Celui-ci se compose d'un gouverneur nommé pour quatre ans et non rééligible, si ce n'est après une période égale. Il est assisté de deux ministres, l'un pour l'intérieur, l'autre pour les finances. La Chambre législative est formée de vingt députés, à raison de deux par département, et qui ont droit à une indemnité de 800 piastres pour quatre mois de session ordinaire. La nomination de ces députés doit se faire désormais en raison de chaque fraction de 5,000 habitants au plus et de 3,000 au moins.

Chaque département est présidé par un chef politique ou préfet; sous les ordres de ce magistrat sont tous les employés subalternes; il est aussi chargé de la police qui s'exerce à l'aide des commissaires de district. Il y a en outre un juge de paix et une junte d'inspection des écoles publiques.

Justice. — Un tribunal supérieur de justice, composé de trois membres, siége dans la capitale de la province. Celle-ci est partagée en deux grandes circonscriptions judiciaires, la section du Parana et la section de l'Uruguay. Chaque chef-lieu de département doit avoir un tribunal de première instance.

Culte et clergé. — Un délégué ecclésiastique relevant de l'évêché de Parana réside également dans la capitale; chaque département forme une paroisse pourvue d'un curé et d'un ou deux vicaires. Des desservants sont assignés aux autres villages. Il n'y a aucun couvent d'hommes ni de femmes dans toute la province. Excepté à Parana et

à l'Uruguay, partout les églises, qui ne sont que de simples chapelles devenues trop étroites pour la population, ont besoin d'être reconstruites.

Instruction publique. — Les écoles primaires, pour les deux sexes, entretenues par le trésor provincial, sont assez nombreuses, et dès 1849, le budget de l'instruction publique était de 48,000 piastres fortes, grâce à l'attention constante que le général Urquiza prêtait à ce puissant instrument de civilisation. Aujourd'hui le gouvernement continue à s'en occuper avec activité; mais, malgré les sacrifices faits par l'État et sa surveillance, l'éloignement des estancias empêche les enfants de fréquenter autant qu'il serait à désirer les écoles de district, et plusieurs ont dû fermer faute d'élèves. Quelques villes ont des établissements privés d'instruction secondaire qui sont assez fréquentés. Chaque chef-lieu a deux écoles de l'État, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. La junte d'instruction publique est chargée de leur surveillance.

Hygiène publique. — Un conseil d'hygiène, résidant à l'Uruguay, a dans ses attributions l'examen de tout ce qui tient à l'art de guérir, à la salubrité publique, aux épidémies, etc... Il est en outre chargé d'examiner les titres de ceux qui veulent se livrer à la pratique médicale ou à l'exercice de la pharmacie dans toute la province. — On s'occupe aujourd'hui de l'organisation des hôpitaux dans les principales villes de la province, et l'on a demandé en Europe des sœurs de la Charité pour les diriger.

Municipalités. — La loi qui doit organiser ces magistratures locales, si utiles, si essentielles pour la prospérité de la province, n'est point encore votée, mais doit l'être incessamment. On prendra sans doute pour modèle les dispositions qui ont produit de si heureux résultats à Buénos-Ayres.

Finances. — Avant d'être fédéralisée, la province d'Entre-Rios, jouissant du revenu de ses douanes, avait ses finances dans un état de prospérité remarquable. Tous les services publics étaient ponctuellement servis, et le gouvernement avait même pu prêter 800,000 piastres (4,000,000 fr.) aux particuliers. Une foule de travaux publics avaient été entrepris et menés à bien, tels que la chambre des députés de Parana, le collége et la commandance de l'Uruguay, les écoles de Nogoya, Gualeguaychu, la Concordia, la commandance de Gualeguay, les cimetières, etc. A partir de 1851, l'Entre-Rios a appliqué exclusivement ses finances à l'organisation de la confédération argentine, et, depuis sa fédéralisation en 1853, ses reve-

nus ont formé à eux seuls les deux cinquièmes de la recette totale du budget de la nation. En consacrant ainsi toutes ses ressources au pays, l'Entre-Rios a noblement immolé sa richesse personnelle à l'intérêt général; mais la conséquence de ce patriotisme, c'est que l'état de ses finances, si prospères alors qu'elle formait une simple province à part sans avoir à contribuer aux charges d'un gouvernement central qui n'existait pas alors, a bien changé. Une fois confondues, et cela a duré dix ans, avec le trésor national de la Confédération surchargé d'énormes frais, il ne lui a plus été permis de continuer ces travaux d'utilité publique qui avaient signalé son administration, si brillante de 1846 à 1851, et de 1852 à 1860 pas un seul n'a pu être exécuté dans la province.

Aujourd'hui l'Entre-Rios rendu à lui-même organise son budget, dont les charges trop lourdes montent à près de 350,000 piastres, mais peuvent, le temps et la paix aidant, être couvertes par la vente du papier timbré, les patentes, la location et vente des terres publiques, le produit des fermes de l'État et surtout l'impôt territorial, qui est de 4 pour 1,000. De plus, le gouvernement commence à faire recouvrer les créances de l'administration antérieure à la fédéralisation, de manière à reprendre les travaux suspendus, et à pourvoir aux nécessités les plus urgentes de la province. Comme le pays est réellement riche, quoique l'état financier actuel laisse à désirer, et que les années 1861 et 1862 se soient soldées par du déficit, il n'est pas douteux qu'avec de l'ordre et de l'économie le budget provincial n'arrive rapidement à s'équilibrer.

Il a été question d'établir une banque provinciale, garantie sur les terres de propriété publique. L'étendue de ces terres est considérable, et elles se vendront à un prix élevé lorsque leur délimitation aura été faite. C'est dans ce but que le gouvernement vient de créer récemment un *Bureau topographique* pour les faire mesurer par les géomètres de l'État.

Milice provinciale. — Tout Entre-Riano est garde national; aussi cette milice arrive-t-elle au chiffre de 18,000 hommes, dont la plus grande partie est immédiatement mobilisable. En 1858, à la grande revue du 26 mai à Parana, le général Urquiza avait présenté 12,000 cavaliers, montés, équipés et armés à leurs frais. Les Entre-Rianos sont excellents soldats; depuis vingt années ils ont triomphé sur tous les champs de bataille de la Plata. Cependant les nombreuses campagnes qu'ils ont faites, si l'on excepte celle de la Bande-Orientale, qui a duré trois années, de 1843 à 1846, ne les ont distraits que

peu de temps de leurs travaux, le général Urquiza, leur illustre chef, ayant l'habitude de ne les appeler qu'au dernier moment et de les licencier sitôt l'expédition finie. Ainsi les dernières campagnes de 1859 et 1861 ne leur ont pris que quelques mois. — Le service de la milice est organisé sur des bases solides, par départements et districts. Au premier signal, dans les trois jours, toutes les divisions actives sont réunies au quartier général, et l'on est prêt à marcher.

§ II. — *Province d'Entre-Rios en particulier. — Division administrative. — Départements, districts et centres de population.*

Division administrative. — L'Entre-Rios est divisé en deux grandes sections, celle du Parana et celle de l'Uruguay, séparées entre elles par le Rio-Gualeguay. La section du Parana se partage en six départements : ceux de la Paz, Parana, Diamante, la Victoria, Nogoya et Gualeguay. Celle de l'Uruguay est divisée en quatre : Gualeguaychu, El-Uruguay, Villaguay et la Concordia ; en tout, dix départements, désignés du nom de leur chef-lieu. Ils se subdivisent en districts au nombre de 77, dénommés suivant le ruisseau, la lagune ou la ferme près desquels ils sont situés.

On y compte 6 villes (*ciudades*) : Parana, Nogoya, la Victoria, Gualeguay, Gualeguaychu, Concepcion-del-Uruguay et la Concordia ; — 7 bourgs (*villas*) : La Paz, Villa-Urquiza, El Diamante, El Tala, Villaguay, Colon et la Federacion ; — enfin, un grand nombre de hameaux formés seulement de quelques maisons groupées à une courte distance les unes des autres, et qui généralement sont des chefs lieux de district. — Les estancias ou fermes à bétail sont semées par toute la province, et occupent naturellement les endroits les plus favorables pour cette industrie, c'est-à-dire le sommet des *cuchillas* ou collines, d'où la vue peut embrasser un vaste ensemble de terrain. Les *chacras*, ou fermes à culture, se trouvent au contraire sur les flancs de ces mêmes ondulations et dans la plaine.

Toutes les villes actuelles n'étaient guère que de pauvres villages jusqu'à l'administration du général Urquiza ; c'est depuis 1852 qu'elles ont pris le développement extraordinaire qu'elles ont aujourd'hui. Ces centres de population se composent d'une ou plusieurs places carrées de 160 vares (136 mètres) de diamètre, sur laquelle sont généralement l'église, l'école et la commandance ou préfecture,

puis des rues larges de 15 mètres se coupant à angle droit, et circonscrivant une île de maisons (*manzana*) de 69 mètres de côté. Les maisons sont construites en briques, soit à terrasses (*azotea*), soit à toits de paille (*rancho*). Elles sont assez grandes, bien aérées, d'une distribution passable, et ont plusieurs cours qui les rendent commodes ; ces cours sont fort souvent ornées de caisses de fleurs. En outre, l'étendue des terrains primitivement concédés à chaque habitant, généralement un carré de 35 mètres de côté, permet à chaque maison d'avoir un jardin où l'on cultive quelques arbres fruitiers ou plantes d'agrément.

DÉPARTEMENTS DE LA SECTION DU PARANA.

Département de la Paz. — Situé au nord-ouest de la province, sur les bords du Rio-Parana. Il est borné au nord par le Rio-Guayquiraro, qui le sépare de la province de Corrientes, à l'ouest par le grand fleuve, au sud par le Rio-de-Hernandarias, à l'ouest par la ligne de collines (cuchillas) qui séparent le bassin du Rio-Feliciano de celui du Gualeguay. Il est arrosé par beaucoup de ruisseaux qui se jettent dans le Parana, entre autres, ceux de Feliciano et d'Alcaraz. La forêt de Montiel, bois semé de nombreuses clairières dont on a profité pour établir une multitude d'estancias, occupe ce département tout entier, sauf quelques points de la rive du Parana. L'industrie

(1) Une statistique des maisons de l'Entre-Rios, présentée à la chambre législative de 1862 par le ministre de l'intérieur D. Luis de la Peña, a donné les résultats suivants :

Département de Parana (la campagne seulement)	850
— Diamante	405
— La Victoria	?
— Nogoya	1,289
— Gualeguay	3,271
— Gualeguaychu	1,620
— L'Uruguay	1,850
— Villaguay	730
— La Concordia	3,015

On n'a pas fait la distinction entre les maisons à terrasse, celles en brique et à toit de chaume, qui sont quelquefois grandes et bien construites, le toit de paille (*paja brava* dans le pays, plante de la famille des graminées du genre *Gynerium*. — *Gynerium argenteum?*) étant excellent et de longue durée ; ni celles de terre et branchages recouvertes de joncs (*ranchos de estanteo*), que le paysan construit lui-même à la campagne. Les maisons à terrasse ne font pas plus du vingtième du chiffre total, qui peut être approximativement de 14,000, en ajoutant aux chiffres précédents celui des maisons de la ville de Parana et du département entier de la Victoria, dont le recensement n'avait pas encore été transmis à l'administration.

est l'élève du bétail bovin et l'exploitation des bois. — On s'occupe peu d'agriculture.

La campagne se divise en 7 districts : *Las-Tacuaras*, *El-Chañar*, *Las-Estacas*, *Alcaraz*, *San-Jose-de-Feliciano*, *El-Yeso*, *Hermandarias*.

La Paz est un bourg rebâti en 1836 sur l'emplacement d'un ancien village du nom guarani de *Cavallu-Cuatia* (cheval de papier), au bord même de la rivière, sur la berge élevée de 20 mètres qui la surplombe. Depuis une dizaine d'années, la Paz a prospéré et s'est augmentée beaucoup par le commerce du bois de charronnage et d'essences à brûler pour les bateaux à vapeur, quelques-uns employant du bois de ñandubay au lieu de charbon. On y a également établi des dépôts de charbon de terre importé d'Europe pour les steamers qui remontent et descendent le Rio-Parana, et y touchent à chaque voyage. Ce bourg est à 40 lieues de Parana, et 80 de la ville de l'Uruguay.

Il s'est formé récemment un village dans le district de *San-José-de-Feliciano*, au nord-ouest du département, en pleine forêt de Montiel ; partout ailleurs il n'y a que des estancias ou des groupes de deux ou trois maisons. Ce village commence à avoir quelque importance par son voisinage de la province de Corrientes, et facilite les communications de la Paz avec la Concordia et le bourg correntin de Curusu-Cuatia.

Département de Parana. — Du rio de Hernandarias à l'arroyo de Paracao, et à l'ouest, jusqu'aux cuchillas de Villaguay et de Nogoya. — Terrain généralement élevé, très-ondulé, surtout en se rapprochant du fleuve, où toute la région de l'ouest est entièrement boisée. Terre fertile et fort propre à l'agriculture ; les pâturages sont également de bonne qualité, quoiqu'ils ne vaillent pas cependant ceux des départements voisins de l'Uruguay. Le principal cours d'eau est le Rio-de-las-Conchas. La rive du Parana, y est partout haute de 30 à 50 mètres et de l'aspect le plus varié ; — nous l'avons d'ailleurs décrite tome I, page 92 et 263. — Tout le territoire est semé de collines ondulées dont les escarpements viennent former les berges du fleuve. Celles-ci s'ouvrent çà et là pour former des baies que le Parana couvre de ses eaux lors des grandes crues, et où l'humidité entretient une brillante végétation, qui persiste pendant les sécheresses.

Ce département, étant anciennement peuplé, est plus agricole que les autres ; il produit des céréales, des fruits et des fourrages. Le sol

est excellent pour le coton et le tabac, quoique ces deux végétaux n'y soient cultivés qu'en vue des besoins locaux. La colonie de Las-Conchas, formée en grande partie de laboureurs venus d'Europe, occupe le district arrosé par la petite rivière de ce nom, et se livre à la fois à l'agriculture et à l'élève du bétail.

Ce département est divisé en 8 districts : *El-Paracao*, *la Manga*, *El-Espinillo*, *El-Quebracho*, *Las-Conchas*, *El-Tala*, *Maria-Grande*, *Antonio-Tomas*. — Il a deux centres de population, la ville de *Parana*, son chef-lieu, et *Villa-Urquiza* ou bourg de *Las-Conchas*.

El-Parana, la ville la plus ancienne de l'Entre-Rios, capitale de cette province, puis de la Confédération entière, et devenue, par suite des événements de 1861, simple chef-lieu de département, est une ville des plus intéressantes par sa situation avantageuse, ses industries locales, ses cultures et le pittoresque de ses environs, sa population et son histoire.

Elle a été fondée en 1730 par une colonie détachée de Santa-Fé. Les colons, par crainte des Indiens du Chaco, qui faisaient alors des incursions sur les deux rives du fleuve, s'établirent à deux kilomètres de la rivière, sur une sorte de plateau qui domine les ondulations de terrain voisines, et forme la place actuelle de la cathédrale. L'ancien hôtel de la présidence a remplacé la première chaumière qui fut alors construite. Le village porta d'abord le nom de *Bajada-del-Parana*, descente du Parana, et resta avec toute la partie de l'Entre-Rios comprise entre ce fleuve et le Gualeguay, sous la juridiction de Santa-Fé ; il n'en fut distrait qu'en 1787, par les ordres du vice-roi, le marquis de Loreto. En 1790, la population du canton s'élevait à 3,000 âmes. Lors de l'émancipation, en 1810, le bourg avait déjà assez d'importance pour que Belgrano en fît son quartier général lorsqu'il partit pour sa malheureuse expédition du Paraguay. En 1819, la Bajada fut élevée au rang de ville et de capitale de la province d'Entre-Rios, au lieu et place du bourg de la Concepcion-del-Uruguay, autrement dit Arroyo-de-la-China, qui avait été désigné pour cela en 1814 dans le décret du directeur Posadas, lorsqu'il divisa l'Entre-Rios en deux : l'Entre-Rios proprement dit et Corrientes avec les Missions ; toutefois la frontière de l'Entre-Rios devait être alors le Miriñay et le Rio-Corrientes. — De 1814 à 1853, la Bajada, devenue la ville du Parana, resta capitale de l'Entre-Rios. En 1853, sur le refus de Buénos-Ayres d'être capitale de la Confédéra-



tion Argentine, le congrès en fit la capitale provisoire de la République, par loi du 13 décembre, ratifiée par la chambre provinciale le 23 mars 1854, en même temps que la province entière d'Entre-Rios était fédéralisée. En 1856, elle devint le siége de l'évêché du littoral. En 1859, la province ayant été reconstituée, Parana et sa banlieue furent fédéralisés sur une étendue de deux lieues carrées. Cet état de choses dura deux années, jusqu'au commencement de décembre 1861, époque à laquelle la chambre réclama et obtint la restitution de ce territoire.

Aujourd'hui, par suite de ces derniers événements, Parana a bien perdu de son importance. Cependant c'est encore la ville la plus remarquable de l'Entre-Rios par sa situation et ses édifices. Elle se divise en deux parties, le port et la ville proprement dite, séparées l'une de l'autre par un espace d'environ 2 kilomètres. — Le port forme un faubourg composé de quelques maisons de commerce et de plusieurs établissements publics tels que la douane et la capitainerie. Il est constitué par la plage même du fleuve, et l'on débarque n'importe où à l'aide de canots et de charrettes; il n'y a point encore de quai. Quant aux navires, ils mouillent en pleine rivière, à deux ou trois cents mètres du bord; l'ancrage est bon, et, malgré la largeur du fleuve, ils y sont en sûreté. Celui-ci en effet n'a pas moins de 2 milles à cet endroit et s'élargit encore vers le nord-est, de sorte que, du haut des berges (barrancas), il semble plutôt un lac qu'une rivière. Aussi cette vaste étendue d'eau donne-t-elle une incomparable grandeur au paysage. Dans les journées claires on aperçoit à 4 lieues au nord-ouest, par-delà les canaux et les îles qui se mêlent et se dessinent à l'horizon, les édifices de la ville de Santa-Fé. Au nord-est, les eaux vont se confondre avec le ciel derrière les caps lointains d'un rouge éclatant que forment les escarpements des collines de la rive gauche, alors que la rive droite, basse et sans aucune ondulation, se perd dans les brumes de la pampa. — Quoique l'on y soit à 180 lieues de l'Océan, les navires de tout tonnage peuvent mouiller dans le port du Parana.

La ville proprement dite est en grande partie de construction récente. Les maisons, d'assez belle apparence, n'ont généralement qu'un étage, et sont presque toutes à terrasse. Les *cuadras* ou îles de maisons ont 150 vares (129 mètres) de côté, ce qui donne beaucoup de fond aux habitations, et leur permet d'avoir de grands jardins généralement plantés d'orangers, de grenadiers, de vignes, de pêchers et de figuiers. Les rues ne sont pas pavées, ce qui, sous un climat où les pluies ne sont pas très-fréquentes, a l'inconvénient de donner une

affreuse poussière lors des grands vents. En fait d'édifices publics, on y compte les anciens palais du gouvernement, de la Présidence, du Sénat, tous très-simples, mais commodes et bien bâtis. Le théâtre, fort convenable et bâti en 1848, peut contenir 800 personnes. La cathédrale est petite et de la plus médiocre architecture. Une grande église, celle de San-Miguel, dont la construction est suspendue depuis des années, est dans une situation magnifique. Son chevet, qui porte un petit dôme aujourd'hui terminé, la signale de plusieurs lieues aux navigateurs du fleuve. La petite église de la Trinité sert de chapelle au cimetière, qui est fort bien tenu et renferme quelques beaux tombeaux. L'évêché entretient un chapitre ecclésiastique, mais il n'y a pas encore de séminaire. Outre les écoles primaires soutenues par l'État, il y a le collége de San-Justo et Pastor, qui compte une centaine de jeunes filles internes élevées aux frais de la province. Parana est le siége d'un tribunal de première instance pour la section des départements occidentaux. La population, qui, depuis que cette ville a cessé d'être capitale, a diminué beaucoup, est encore de 7,000 âmes. Celle du département entier s'élève à 13 à 14,000.

L'industrie principale de Parana consiste dans la fabrication de la chaux, qui s'opère dans huit fours appuyés sur les berges mêmes du fleuve près du port; celle de carreaux et poteries, auxquelles ses argiles sont très-propres (voyez tome II, page 452), enfin dans l'exploitation de quelques tanneries et de deux petits saladeros. On exporte à Buénos-Ayres et au Rosario pour une valeur d'environ 100,000 piastres fortes de chaux; le commerce des carreaux et poteries commence à peine. Quant aux produits de la culture, ils se consomment sur place, sauf les oranges, dont on envoie une certaine quantité dans le bas du fleuve. On ne s'est pas encore mis à la culture du coton, qui pourrait faire la richesse de ce département, car il y réussit admirablement bien.

La Villa-Urquiza est un bourg dont la fondation ne remonte qu'à 1860, et que l'on a établi au centre de la petite colonie de Las-Conchas, qui date déjà de 1853. On y a construit une chapelle et des écoles. Le fond de la population est formé de colons étrangers, principalement d'Allemands, qui s'occupent d'agriculture et de bétail. Parana, capitale, était pour ces braves gens un marché sûr et avantageux. Aujourd'hui ils ont été forcés de restreindre la culture maraîchère pour se livrer entièrement à celle des céréales, dont le débouché est toujours certain, soit pour Buénos-Ayres, soit pour Corrientes ou le Paraguay, qui n'en produisent pas.

Département del Diamante. — Depuis le ruisseau dit Arroyo de Paracao jusqu'à l'embouchure du Doll, d'une part, et, de l'autre, aux cuchillas de Nogoya et Victoria ; bien arrosé et traversé par un canal naturel du Parana, qui part du chef-lieu et va se fondre aux canaux inférieurs de ce fleuve. Il compte quatre districts de campagne, qui sont : *El-Salto*, *El-Palmar*, *La Costa-Grande*, *Las-Isletas*. — Terrain en général découvert et ondulé ; bons pâturages.

El Diamante, son chef-lieu, a été fondé en 1836 sur une colline nommée anciennement *Punta-Gorda*, la grosse pointe, haute d'environ 80 mètres au-dessus du Parana. La situation est des plus pittoresques, car la vue dont on jouit de la place et des maisons qui la bordent est immense, aussi bien sur la rivière que dans la campagne, d'où le nom poétique qui lui a été donné. Le fleuve, un peu plus étroit dans cet endroit et semé de quelques îles rapprochées les unes des autres, s'y traverse avec moins de difficulté que partout ailleurs. Aussi est-ce ce point qu'ont toujours cherché les armées de l'Entre-Rios pour passer sur l'autre rive ; ainsi en 1851, 1859 et 1861. Le bourg a plusieurs fours à chaux en activité, et l'on en exporte de la pierre calcaire pour le Rosario. On commence à faire un peu d'agriculture dans les environs, mais l'industrie principale est toujours l'éducation du bétail. — A partir du Diamant vers le sud, le terrain s'abaisse, de manière à arriver presque au niveau du fleuve.

Département de la Victoria. — Au sud du précédent, et limité au nord par le Doll, il embrasse une partie des terrains inondés du delta paranien. — Formé des six districts de *Rincon-del-Nogoya*, *Laguna-del-Pescado*, *Corrales*, *Quebrachitos*, *Pajonal*, *Rincon-del-Doll*. — Terrains généralement bas, mais couverts de très-riches pâturages. Grâce aux ruisseaux et aux lagunes, entre autres celles Del-Pescado, on y souffre peu de la sécheresse ; aussi ses estancias sont-elles comptées parmi les bonnes du pays, et y jouit-on d'une aisance générale. — Population totale, 16,000 habitants.

La ville de *La-Victoria*, fondée en 1810, est sur le bras le plus septentrional du delta paranien nommé Paranacito, ou Bras-de-la-Victoria ; ce canal naturel, navigable pour les bâtiments de cabotage, permet à cette ville, quoique située dans l'intérieur des terres, de commercer directement avec tous les ports des deux fleuves, où elle exporte sa chaux, qui est de bonne qualité et les produits de son industrie rurale exploités dans deux saladeros. Le gouvernement national l'a fait reconnaître en 1860, avec le projet d'en améliorer cer-

taines parties, et principalement de faciliter les approches du port. Ces travaux, malheureusement, ne sont pas encore commencés. Dans ces dernières années la Victoria a beaucoup grandi, et est une des plus florissantes villes de la province. Les maisons sont bien construites; il y a du commerce, la population atteint aujourd'hui 4,600 âmes et augmente rapidement. Son nom vient d'une victoire remportée en 1728, dans le voisinage, par les colons espagnols sur les Minuanes et les Charruas, victoire qui décida ceux-ci à évacuer définitivement l'Entre-Rios.

Département de Nogoya. — Tout à fait central, et à l'extrémité sud-est de la grande forêt de Montiel, qui en couvre une petite partie. Il est constitué par les districts de *Montol*, *Sauce*, *Chiqueros*, *Crucecita*, *Don-Cristoval*, *Algarrobitos*. — Terres fortes et argileuses, salines en certains endroits; excellentes pour l'élève des bœufs, des chevaux et la culture des céréales qui y est assez développée. Les fermes sont nombreuses, par suite de la division des propriétés, plus notable sur ce point que dans le reste de l'Entre-Rios; aussi l'aisance est-elle générale. — Population, 9,000 habitants, dont 2,000 pour le chef-lieu.

Nogoya, fondée en 1790, près de la petite rivière de ce nom, était restée pendant un demi-siècle un pauvre village. Elle est devenue aujourd'hui une petite ville réellement riche, dont le commerce augmente d'autant plus que c'est un centre pour le sud de la province, et un point obligé de passage entre le Parana et les autres départements et villes, telles que Gualeguay, Gualeguaychu et l'Uruguay. On n'y voit d'autre édifice public que la belle école bâtie en 1849. L'église n'est encore qu'un pauvre bâtiment à toit de chaume, que les habitants voudraient remplacer par une construction convenable. La place est entourée de belles maisons à terrasse, dont le nombre augmente tous les jours. La ville possède un club pour les réunions de société et la lecture des journaux.

Toute la partie riveraine des bras du Parana est extrêmement basse et s'inonde à l'époque des crues; les îles du Delta paranien, désignées sous le nom de San-Lorenzo, Pabon, Lechiguana, etc., font partie de ce département. Ce sont des terrains marécageux, boisés et difficilement praticables. — On ne s'occupe d'agriculture que dans les environs du chef-lieu.

Département de Gualeguay. — Situé à l'extrémité sud et centrale de

l'Entre-Rios, sur la rivière de ce nom, laquelle, dans son cours inférieur, est navigable pour des goëlettes. Les terrains sont généralement bas et quelquefois sablonneux, particulièrement dans les environs du chef-lieu. Il y a surtout près du Rio-Gualeguay des forêts où dominent le tala et le ñandubay; elles abondent d'ailleurs le long de tous les cours d'eau. — L'industrie principale est toujours celle du bétail, qui prospère principalement sur le plateau qui sépare Nogoya de Gualeguay et dans la vallée du Clé. Les pâturages y sont un peu salins; aussi ce canton renferme-t-il les plus belles estancias de la province. Le département de Gualeguay contient dix districts : *Capilla-Vieja*, *Punta-del-Monte*, *Rincon-de-Nogoya*, *Costa-de-Nogoya*, *Viscachas, Cuchilla*, *Pueblo-del-Tala*, *Sauce*, *Altamirano*. C'est le plus peuplé de tout le pays; il compte aujourd'hui 17,000 habitants.

La ville de *Gualeguay* est un port de commerce sur la rivière de ce nom, à huit lieues de son embouchure dans le Paranacito. Les navires d'outre-mer peuvent en tout temps venir par l'Ibicuy, bras du Parana, jusqu'à la bouche du Gualeguay, mais il n'y a pas assez d'eau pour qu'ils puissent remonter la rivière, ce que font, au contraire, avec facilité les navires de cabotage jusqu'au port de Ruiz, distant d'une lieue et demie de la ville, et même à celui de Santa-Fé, qui n'en est qu'à un quart de lieue, si les eaux sont plus hautes. — L'importance de Gualeguay augmente rapidement par l'immigration et l'implantation d'industries nouvelles. Elle a un service de bateaux à vapeur pour Buénos-Ayres, et des diligences qui la mettent en contact avec Nogoya et Parana, d'une part, et de l'autre avec La-Victoria, Gualeguaychu et l'Uruguay. Les bestiaux du département et des départements voisins sont abattus dans quatre saladeros, tous situés sur la rivière, ce qui donne une grande facilité pour les importations et exportations. La ville, généralement bien bâtie et bien percée, possède une belle commandance, principal ornement de la place publique; mais, comme les villes précédentes, elle manque d'une église de suffisante capacité. Le cimetière est remarquable par sa bonne tenue et ses plantations. — La population de cette ville atteint presque 7,000 âmes. Après Gualeguaychu, Gualeguay est la ville la plus commerçante de l'Entre-Rios.

Le bourg du *Tala*, simple village sur le Gualeguay, à quinze lieues nord du chef-lieu, est le centre d'un canton de pâturages. Il est le point obligé du passage pour aller de la ville du Parana à celle de l'Uruguay.

DÉPARTEMENTS DE LA SECTION DE L'URUGUAY.

Département de Gualeguaychu. — Occupe le sud-est de la province, depuis le Gena et l'Arroyo de Cupalen jusqu'au delta paranien, et de l'Uruguay à la cuchilla qui le sépare du bassin du Gualeguay, et se divise en onze districts : *Sarandi*, *Costa-del-Uruguay*, *Dos-Hermanas*, *Alarcon*, *Cuchilla-Redonda*, *Talitas*, *San-Antonio*, *Genacito*, *Campo-Florido*, *Perdices*, *Ceibos*. — Le terrain est largement ondulé, tout à fait plat dans le sud, où il touche aux bras septentrionaux du Parana, et extrêmement fertile; dans cette partie il a le même aspect et la même structure que celui de Gualeguay; vers le nord et l'est, les ondulations sont plus marquées.

L'industrie est à peu près la même que dans le département précédent; c'est toujours l'élève du bétail, surtout des bœufs et des chevaux, et un peu celle du mouton, qui absorbe les habitants. On fait aussi de l'agriculture et beaucoup de plantations d'arbres fruitiers auprès du chef-lieu; en outre, on exploite les bois qui bordent le Rio-Gualeguaychu et le Rio-Gualeyan.

Gualeguaychu, chef-lieu du département, est le principal port de commerce de la province. La rivière de ce nom, sur laquelle il est situé, prend sa source à trente lieues plus haut, et, arrivée près de la ville, elle se grossit du Gualeyan, atteint une largeur de plus de 100 mètres et une profondeur considérable. Trois lieues plus bas elle se jette dans le Rio-Uruguay, en face du bourg oriental de Fray-Bentos. Là ce fleuve n'a pas moins de sept milles de large et reçoit toute espèce de navires. Les goëlettes et moyennes embarcations peuvent seules pénétrer dans la rivière de Gualeguaychu, à cause de la barre qui en obstrue l'entrée et qui est formée par la vase, le sable et les troncs d'arbres accumulés. Il serait cependant possible de la rendre praticable presque en tout temps avec quelques travaux. Lorsque le vent du nord souffle plusieurs jours, l'Uruguay baisse tellement que cette barre ne conserve que quelques décimètres d'eau; par contre, avec les vents du sud, du sud-ouest et du sud-est, l'eau monte considérablement et les navires en profitent pour y entrer. L'intérieur de la rivière est sûr et profond. Les goëlettes viennent mouiller aux quais des saladeros qui la bordent, et au port même une simple planche les met en communication avec la terre. On travaille en ce moment

à un quai et à un débarcadère qui étaient d'une absolue nécessité, ainsi qu'au pavage des rues principales.

Gualeguaychu possède une commandance et un théâtre, tous les deux situés sur une vaste place agréablement plantée d'azedarachs. On a commencé la construction d'une très-belle église. Quelques rues sont déjà pavées, et l'on y compte un assez grand nombre de belles maisons. Les environs de la ville sont cultivés, surtout par des étrangers qui sont venus s'y établir depuis une dizaine d'années, et la conduite des arbres fruitiers a fait de si grands progrès que l'on y récolte aujourd'hui tous les fruits de l'Europe et une partie de ceux des tropiques. Les exportations de ce port sont les produits du bétail qui s'exploitent dans les cinq grands saladeros établis sur la rivière au-dessous de la ville. A l'un de ces saladeros est annexée une tannerie qui prépare des cuirs de bonne qualité pour la consommation de la province. Dans la ville, on compte deux moulins à vapeur pour la mouture du blé recueilli dans les environs; on exporte même des farines. — La population de Gualeguaychu s'élève à 6,000 âmes et va croissant. Cette population est entreprenante, active et laborieuse; le département est réellement en prospérité. Cependant cette ville, qui était autrefois l'entrepôt de tout l'Entre-Rios, ayant cessé de l'être par suite de la facilité des communications avec le littoral et de l'accroissement du commerce direct des autres villes avec les grands ports de la Plata, son mouvement d'affaires est resté stationnaire depuis 1857, et n'a repris que vers 1862, époque à laquelle on a donné plus d'impulsion à l'exportation des produits de l'industrie pastorale, surtout à celle des laines. — Les communications avec les grands ports de la Plata se font facilement par les steamers du fleuve Uruguay, qu'un petit vapeur appartenant exclusivement au port de Gualeguaychu va rejoindre à Fray-Bentos. Des diligences presque quotidiennes facilitent les communications avec l'intérieur de la province.

Département de l'Uruguay. — Il est compris entre le Rio-Gualeguaychu à l'ouest, le Rio-Uruguay à l'est, l'Arroyo de Cupalen au sud, l'Arroyo Grande au nord, et se divise en dix districts : *Puente-del-Gualeguaychu*, *Arroyo-del-Molino*, *Arroyo-Urquiza, Potrero*, *Sesteada*, *Cupalen*, *Islas-del-Uruguay, Pospos*, *Arroyo-Grande*, *Tala*, *Gena*. Ce département renferme des terrains de pâturages, beaucoup de ruisseaux et de lagunes. Vers l'Arroyo de Pospos, dans le district de l'Arroyo-Grande, commence une vaste forêt de palmiers

yataïs, qui suit la rive de l'Uruguay et va se perdre à la Concordia. Il n'y a de culture que dans les environs de la ville de l'Uruguay, sur les bords de l'Arroyo-Grande, à San-José, résidence du général Urquiza, et à la colonie de ce nom. — L'élève du mouton y est faite sur une très-grande échelle; l'industrie pastorale est fort avancée. — Population, 12,000 habitants.

La ville de la Concepcion-del-Uruguay, ou simplement Uruguay, anciennement *Arroyo-de-la-China* (Ruisseau de l'Indienne), est la capitale de ce département et de la province. Les terrains accidentés et entrecoupés de bois, de collines, de petites vallées et de ruisseaux qui entourent cette ville, rendent sa situation très-pittoresque. — Quoique l'on soit à 130 lieues de l'Océan, les navires d'outre-mer peuvent entrer dans son port, formé par un bras du fleuve Uruguay. Cette ville, fondée en 1778, et dont les commencements ont été lents et difficiles, s'est surtout développée depuis 1846. Elle a aujourd'hui une très-belle église, bâtie en 1858 et 1859, des deniers du général Urquiza, une commandance, un club et le magnifique collége construit en 1850, où jusqu'à 400 élèves ont été entretenus aux frais du gouvernement fédéral, et qui en contient encore aujourd'hui une centaine. Sur le ruisseau, nommé Arroyo de la China, à demi-lieue de la ville, se trouvent deux saladeros, celui de Santa-Candida et celui de Barañao, où s'exploitent les bestiaux du département; on évalue à 60,000 le chiffre des animaux abattus annuellement dans ces deux établissements. — La Concepcion del Urugnay est le siége du gouvernement provincial et de la chambre de justice. Les sessions législatives y ont lieu de janvier à avril inclusivement. — Population, 5,000 habitants.

San-José, maison de campagne et résidence habituelle du général Urquiza, est à six lieues ouest de l'Uruguay; c'est un fort beau château, avec une splendide chapelle, de vastes bâtiments, et de plus un grand établissement pastoral et agricole qui réunit en tous points l'utile à l'agréable. Il est remarquable surtout par l'immense quantité d'arbres fruitiers d'origine européenne qui y ont été acclimatés, et donnent la preuve pratique de ce que l'on peut obtenir dans l'Entre-Rios par une culture intelligente. De 1852 à 1861, le camp de dépôt et d'instruction de l'armée argentine était à San-José; il n'existe plus aujourd'hui, l'état-major général ayant été transporté à Buénos-Ayres.

La *Colonie agricole de San-José* est sur le fleuve Uruguay

même, à 8 lieues nord de la capitale. Elle occupe un territoire de trois lieues carrées et renfermait en juillet 1863 2,200 habitants, Français, Suisses et Allemands, qui s'occupent exclusivement d'agriculture. Cette colonie a été fondée par le général Urquiza à la fin de 1856, sur des terres de sa propriété, qui ont été concédées aux colons à raison de 16 cuadras (27 hectares) par famille de cinq personnes. Le terrain est très-fertile et éminemment propre, par sa nature un peu caillouteuse près de la rivière, à la culture des arbres fruitiers et surtout de la vigne. (Voyez tome II, p. 378.)

Un village, la *Villa de Colon*, vient d'être établi au port même de la colonie sur l'Uruguay, dans un terrain réservé pour cet objet dès la fondation. Tous les vapeurs y touchent en montant et en redescendant la rivière. Le voisinage de ce groupe de population intelligente et laborieuse a fait beaucoup de bien à La Concepcion et y a stimulé le travail agricole. La colonie, après les premiers tâtonnements et mécomptes inhérents à toutes les entreprises de cette nature, est en pleine voie de prospérité (1).

(1) Cent familles de la Colonie de San-José ont été mises en possession de leurs concessions au commencement de 1857. Les autres sont arrivées en 1859, 60, 61 et 62. Il contitinue même à en venir de temps à autre. Leur chiffre actuel (juillet 1863) s'élève à 376, donnant un total de 2,102 individus; 400 émigrants environ sont sortis de la colonie pour se répandre dans le pays. — Sous le rapport de l'origine, les colons se divisent en sections suivantes : — Savoisiens, 112; — Piémontais, des environs de Pignerol, 50; — Allemands, 50; — Suisses, 264, presque tous du Valais. — La langue française domine. A l'exception d'une trentaine, toutes les familles appartiennent a la communion catholique. Le mouvement de la population est en moyenne de quatre naissances par mois pour un seul décès; on a remarqué une fécondité très-grande, plus grande même qu'en Europe, chez les femmes, mais il naît plus de filles que de garçons.

Quoique l'agriculture soit l'occupation principale des colons, cela ne les empêche pas d'avoir un nombreux bétail. On y comptait, en 1862, 7,120 bœufs et vaches; 1,020 chevaux et juments; 844 porcs, sans compter les moutons, les volailles, etc., etc., répandus sur une superficie de trois lieues carrées, dont 2,000 hectares sont en culture. — La récolte du blé était en 1862 de 15,000 hectolitres; il rend de 15 a 25 pour un, en moyenne 20; l'orge donne de 40 à 50; le maïs rend en raison des pluies, énormément lorsqu'il a été bien arrosé pendant l'été, très-peu s'il y a eu sécheresse.

On a commencé a cultiver le mani (arachide) et le tabac. Tous les arbres fruitiers et légumes de l'Europe y réussissent. On veut se mettre à l'éducation du ver à soie du ricin. La pomme de terre rendrait très-bien si ses feuilles n'étaient souvent dévorées par une sorte de cantharide appelée dans le pays *bicho-moro*. Les melons, les pastèques, les giraumons, abondent. La vente de la volaille, des œufs, dû beurre et du fromage, rend à la colonie 2,000 piastres par mois; presque tout cela va à l'Uruguay, à la Concordia, à Paysandu et à Buénos-Ayres.

Le terrain de San-José est arrosé par six ruisseaux qui tombent dans l'Uruguay. On trouve partout de l'eau douce excellente, en creusant a quelques mètres. Tout y facilite l'agriculture, qui ne rencontre de difficultés réelles que dans la destruction des fourmis.

On calcule qu'il y a maintenant pour 100,000 piastres de maisons. Des carrières voisines de

Département de la Concordia. — Au nord du précédent, borné par l'Arroyo-Grande au sud, le Mocoreta au nord, l'Uruguay à l'ouest. Le Gualeguay en arrose la partie centrale; il renferme douze districts de campagne, qui sont ceux : *Del-Aqui*, *De-los-Yuqueries*, *Del-Yerua*, *Del-Compas*, *De Moreira*, *Del-Federal*, *De Diego-Lopez*, *De Atensio*, *Del Pueblo de la Federacion*, *Del Gualeguaycito*, *de Mandisovi*, *de Tatuti*. Le terrain est légèrement ondulé, un peu sablonneux et en partie couvert de palmiers. Son climat permet d'y cultiver le manioc et le tabac, qui y réussissent fort bien, quoique la culture en soit très-restreinte ; l'industrie principale est l'éducation du bétail et surtout celle des bêtes à laine; la nature du sol s'y prête parfaitement : aussi les troupeaux de mérinos et de métis augmentent-ils tous les jours, et la laine des bêtes indigènes se raffine-t-elle de plus en plus. Le gazon court des bois de palmier yataïs et leur sol net et peu humide conviennent admirablement au mouton. Depuis quelques années un assez grand nombre d'étrangers sont venus fonder des fermes pour l'exploitation de cette industrie rurale. — Population de ce département : 14,500 âmes, dont 3,000 pour le chef-lieu.

La ville de *la Concordia*, chef-lieu du département, fondée en 1831 sur le Rio Uruguay, à demi-lieue au-dessous de la ville orientale du Salto et à un kilomètre au plus de la rivière, occupe une position charmante, sur une sorte de plateau qui la domine. Il n'y a d'autres édifices publics qu'une école et une commandance des plus simples ; mais les maisons particulières sont généralement bien construites : toutes ont des jardins remplis d'arbres fruitiers, parmi lesquels l'oranger domine. Une belle

grès et de pierre à chaux permettent de les construire solidement. Il y a une église, deux écoles et une maison municipale. — Les concessions valent aujourd'hui 3,000 piastres, et plusieurs se sont vendues à ce prix.

La colonie est administrée par un directeur, intermédiaire entre M. le général Urquiza qui a donné le terrain et fait les avances, et les colons. — La justice est rendue par un juge de paix ; ce magistrat est assisté par un commissaire de police et une garde de quelques hommes. Tous ces employés, le maître d'école et le curé, sont défrayés par le gouvernement provincial. Le conseil colonial est nommé par les colons et n'a que des attributions municipales.

Le général a fait tous les frais de cette fondation; il a concédé le terrain et les bestiaux à très-bas prix, fait des avances aux colons sur leur passage, leur nourriture dans le principe, et il reste encore en ce moment à découvert de 150,000 piastres. Mais, en récompense de ses sacrifices, il a doté sa province d'une colonie modèle, qui a donné une grande valeur aux terrains environnants, appelé de la population dans l'Entre-Rios, lequel n'attend que des bras pour devenir un des plus riches pays du monde.

(Extrait d'une lettre de M. Alexis Peyret, directeur de la colonie, 25 juin 1863.)

église va remplacer la pauvre chapelle qui date de la fondation.

Son port est formé par la petite rivière Yuquery, où les navires de cabotage sont parfaitement en sûreté contre les coups de vent qui se font quelquefois sentir dans l'Uruguay. Lors des basses eaux, ils sont obligés de se tenir dans le fleuve lui-même, ce qui met alors le port à trois quarts de lieue de la ville, et oblige de suivre une route assez mauvaise après la pluie pour y arriver. Si les roches de Los Corralitos étaient enlevées, comme il est facile de le faire avec quelque travail, les navires pourraient en tout temps venir mouiller près de la ville et accoster la rive elle-même, la rivière étant assez profonde pour les recevoir.

Le commerce principal de la Concordia est celui de la yerba-maté, qui vient des Missions par le Haut-Uruguay. Le passage étant forcément interrompu au Salto-Grande une partie de l'année, les petits navires qui font le cabotage du haut du fleuve s'arrêtent au bourg de la Federacion, situé au-dessus des rapides et à 11 lieues de la Concordia. Là on charge les marchandises sur des charrettes, et on les apporte à cette ville, qui est l'entrepôt de ce commerce et celui de tout le nord de la province. Les bestiaux du département sont abattus dans un grand saladero, à un petit quart de lieue de la ville; leur chiffre varie de 25 à 30 mille par campagne.

La Federacion est un bourg fondé en 1844, à 2 lieues au-dessous de l'ancien village, aujourd'hui abandonné, de Mandisovi. Il est sur la rive même du fleuve, qui peut avoir 800 mètres de large à cet endroit. Un petit ruisseau dont on a creusé et agrandi le lit lui sert de port et reçoit facilement une quinzaine de grosses embarcations de cabotage. Ce bourg, aujourd'hui peuplé d'un millier d'habitants, est avec la Concordia l'entrepôt du commerce du Haut-Uruguay, et a des relations continuelles avec Monte-Caseros, la Restauracion et les petits ports du nord de la Bande-Orientale et des Missions correntines et brésiliennes. Le bourg correntin de Curusu-Cuatia, situé dans l'intérieur des terres, reçoit également tous les objets d'importation étrangère par la voie de la Concordia. — Le service de diligences établi de la Concordia à la Restauracion met en rapport continuel presque toutes les populations de la rive droite de l'Uruguay, et concourt puissamment au développement de leurs relations commerciales, si restreintes jusqu'en 1860, par suite de leur éloignement des grands centres.

Département de Villaguay. — Il occupe la partie centrale de la province entre les départements de l'Uruguay et du Parana, et est partagé en deux par le Rio-Gualeguay, sur les rives duquel sont de grandes forêts, traversées par un grand nombre de ses petits affluents. On le partage en quatre districts de campagne : *Lucas, Sauce-de-Luna*, *Las-Raices*, *Las-Moscas*. L'unique industrie est celle de l'élève du bétail ; il n'y a que peu d'agriculture. Les estancias sont disséminées dans les clairières des bois et dans les plaines voisines des départements de l'Uruguay et de la Concordia. — Population, 6,000 habitants, dont 800 pour le chef-lieu.

Santa-Rosa de Villaguay, capitale de ce département, est un petit bourg assez commerçant, situé sur le ruisseau de ce nom, affluent du Rio-Gualeguay. Il ne compte guère que des chaumières, quoique les habitants vivent dans une grande aisance, par suite du bon état de leurs fermes, dont le bétail, ne souffrant presque jamais de la sécheresse, se reproduit incessamment.

§ III. — *Histoire abrégée de la province d'Entre-Rios.*

Lors de la découverte du Rio-de-la-Plata, l'Entre-Rios était habité par des Indiens Minuanes et Chanas, alliés avec les Timbus, qui occupaient la rive droite du Parana, et les Charruas de la Bande-Orientale. Les Espagnols, cantonnés d'abord dans le Paraguay, puis à Buénos-Ayres et à Santa-Fé, ne cherchèrent point pendant deux siècles à coloniser cette magnifique partie de leurs possessions platéennes. Cependant, au commencement du dix-huitième siècle, quelques colons de Santa-Fé et de Buénos-Ayres vinrent s'établir sur les rives des deux fleuves et commencèrent à s'y livrer, à leurs risques et périls, à l'élève du bétail. Les Indiens ne pouvaient voir d'un bon œil ces intrus qui venaient ainsi les inquiéter et usurper leurs terres : on se fit la guerre de part et d'autre, et ce ne fut qu'en 1728 que les Minuanes, complétement battus près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de la Victoria, cédérent le terrain aux colons et commencèrent à se fondre avec eux. Quant aux Charruas, leurs anciens alliés, ils se retirèrent dans la Bande-Orientale, de l'autre côté de l'Uruguay. En même temps, les jésuites des Missions cherchaient à étendre leurs conquêtes spirituelles sur le moyen Uruguay, et établissaient quelques chapelles et estancias le long de la côte. C'est

ainsi qu'ils fondèrent Mandisovi et San-Antonio, remplacés aujourd'hui par la Federacion et la Concordia.

Le gouverneur de Buénos-Ayres, voyant que le pays commençait à se peupler de chrétiens, le partagea en deux juridictions séparées l'une de l'autre par le Rio-Gualeguay, assignant la première à Santa-Fé, et la seconde à Buénos-Ayres, et bientôt se mit à faire des concessions de terrain aux familles qui lui en demandaient. Ces concessions faites sans discernement et sollicitées par quelques favoris du pouvoir étaient immenses et mal limitées. La discussion du plus ou moins de valeur de ces titres est aujourd'hui une source de nombreux procès, soit entre les familles, soit entre les particuliers et l'administration (1).

En 1730, le gouvernement de Santa-Fé fonda la ville de *la Bajada del Parana*, et la population commença à s'accroître ; mais, endurcis par leur lutte avec les Indiens, habitués à chasser les bestiaux sauvages de la contrée, les paysans devenaient presque aussi sauvages que les Minuanes et les Charruas qu'ils avaient expulsés, et l'Entre-Rios était de fait le refuge de tous les bandits de la Plata. Cet état de choses dura un demi-siècle ; les habitants paisibles n'osaient étendre leurs établissements et protestaient incessamment contre une situation si nuisible à leurs intérêts.

En 1782, le vice-roi de la Plata, D. José de Vertiz, jeta enfin les yeux sur cette province et chargea le capitaine D. Tomas de Rocamora de l'organiser. Celui-ci parcourut aussitôt le pays, et, trouvant une population assez nombreuse, groupée dans les cantons désignés déjà sous le nom de Parana, Nogoya, Gualeguay-Grande, Gualeguaychu et Arroyo de la China, il déclara la nécessité de fonder des centres de population dans tous ces endroits en y traçant le plan d'une petite ville, en y construisant une chapelle et une maison pour municipalité (*cabildo*), en faisant des concessions de terrains, de bœufs de labour et d'instruments d'agriculture à ceux qui voudraient les habiter. C'est ainsi que furent fondés *San-Antonio-de-Gualeguay*, *Nuestra-Señora-de-la-Concepcion-del-Uruguay*, *San-José-de-Gualeguaychu*, en 1783 ; Nogoya le fut quelques années plus tard, en 1793, et Parana l'avait été dès 1730 ; mais ce ne fut que sous l'administration de Rocamora que ces bourgs furent organisés,

(1) Le D[r] D. Benjamin Victoria a publié un travail intéressant sur l'origine des villes de l'Entre-Rios dans la *Revista del Parana*. — *Apuntes para servir á la historia del origen y fundacion de los pueblos del Entre-Rios, extractados de documentos auténticos*. T. I, page 130, 181 et 241. Parana, 1861.

suivant la coutume espagnole, avec leurs magistrats locaux et leur municipalité.

A la fin de ce siècle, Azara donnait une population de 11,600 âmes aux cinq cantons alors existants de l'Entre-Rios, savoir : Parana, 3,000 âmes ; — Nogoya, 1,500 ; — Gualeguay, 1,600 ; — Gualegaychu, 2,000 ; — Arroyo de la China, 3,500. — Dès 1804, l'Entre-Rios envoyait à Buénos-Ayres cent mille cuirs de chevaux, sans compter ceux de bœufs, en outre des bois de construction, du charbon, du bois à brûler, de la chaux, etc. La province commençait à prospérer (1).

Lors de la révolution de 1810, l'Entre-Rios imita l'exemple de Buénos-Ayres, et aida à l'émancipation de la Bande-Orientale et à la prise de Montévidéo sur les Espagnols. La gloire qu'avait acquise Artigas, général oriental, et les sympathies qu'il s'était attirées de la part des soldats entre-rianos, lui donna une influence considérable dans cette province.

Le directeur Posadas, au commencement de 1814 (10 mars), avait séparé l'Entre-Rios proprement dit de Corrientes et signalé ses limites en nommant l'Uruguay pour sa capitale. Dans le courant de cette même année, sous l'influence d'Artigas, la province nouvelle se prononça pour le système fédéral et se déclara en état de se gouverner elle-même en dehors du système unitaire que proclamait Buénos-Ayres. De cette époque date l'ère de la fédération entre-riane, qui fut longtemps usitée dans la province. Artigas et Ramirez développèrent et affermirent cet esprit d'autonomie qui devient depuis si tenace, et lorsque enfin, écrasé par les Portugais en 1819, le chef oriental voulut consacrer les dernières ressources de la province épuisée à la guerre de la Bande-Orientale, il trouva une résistance absolue dans Ramirez, qui jugea que l'Entre-Rios avait assez fait. Artigas, ayant essayé d'employer la force pour maintenir son influence, fut battu et expulsé par Ramirez, qui le força de se réfugier au Paraguay. La province de Corrientes, fatiguée comme l'Entre-Rios, accepta à son tour l'influence du chef entre-riano, qui fut proclamé en 1820 protecteur suprême des deux provinces de Corrientes et d'Entre-Rios, magistrature qu'il exerça jusqu'à sa mort, mais que la province de Corrientes ne con-

(1) Parmi les principaux propriétaires de la province, on comptait en 1805, à l'Arroyo de la China, D. José de Urquiza, Espagnol marié à une dame de Buénos-Ayres, et qui commandait tous les départements à l'est du Gualeguay. C'était le père du capitaine général D. José Justo de Urquiza, ex-président de la République Argentine, gouverneur actuel de l'Entre-Rios.

tinua pas à son successeur. L'administration de Ramirez, quoique toute militaire, est celle qui a laissé le plus de souvenir, car c'est elle qui a constitué la province et lui révéla alors sa propre valeur. C'est à partir de cette époque que l'épée de l'Entre-Rios a été d'un si grand poids dans toutes les questions qui ont agité la Plata.

Ramirez, en 1820, participa à la ligue contre Buénos-Ayres, qui se termina par le traité de la *Capilla-del-Pilar*. L'année suivante, 1821, il voulut aider le gouverneur de Cordova, Carreras, contre Santa-Fé, et fut vaincu et tué dans cette lutte. Après sa mort, le général D. Lucio Mansilla, qui avait été son lieutenant, prit sa succession et établit la capitale de la province à Parana. En 1825, l'Entre-Rios envoya des députés au congrès général des Provinces-Unies; mais, dès l'année suivante, il revenait à son autonomie fédérale. C'est aussi à cette époque que l'on voit figurer pour la première fois le nom de D. José Justo de Urquiza comme député au congrès législatif de la province; sur sa motion, l'assemblée éleva au rang des villes Parana et l'Uruguay, jusque-là considérées seulement comme de simples *villas* (bourgs).

Lors de la querelle des fédéraux et des unitaires en 1828, l'Entre-Rios arbora naturellement la bannière fédérale et triompha avec ce parti. En 1831, il participait au traité dit quadrilatéral du 4 janvier avec les provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé et Corrientes, traité qui créait entre les parties contractantes une ligue offensive et defensive et déléguait à Buénos-Ayres la représentation extérieure.

En 1838, la levée de boucliers contre Rosas, alors considéré comme le champion du système fédéral, trouva l'Entre-Rios fidèle à ses principes. Il fallut combattre Corrientes, qui s'était séparée de la ligue, puis la Bande-Orientale, que les unitaires buénos-ayriens réfugiés avaient entraînée dans la guerre. En 1842, envahi par les Correntinos, après la bataille de Caaguazu, puis occupé par l'armée d'Oribe à son retour des provinces de l'intérieur, attaqué enfin par le général oriental Rivera, il fut saccagé par tous, amis comme ennemis, et sur certains points, tels que dans la campagne de Parana, les traces de ce désastre ne sont pas encore effacées. Le bataille de l'Arroyo-Grande, le 6 décembre 1842, rendit la province à elle-même, et, le 1er janvier 1843, elle nommait pour son gouverneur l'homme qui devait la porter à un si haut point de gloire et de prospérité : c'était le général D. José Justo de Urquiza, natif de l'Uruguay, où son père, José de Urquiza, avait été commandant pour l'Espagne. Le général Urquiza figurait depuis longtemps sous la bannière fédérale et avait combattu,

mais sous les ordres d'autres généraux, dans toutes les grandes batailles qui avaient eu lieu depuis 1838, à Pago-Largo, à Cagancha, à Caa-Guazu, à l'Arroyo-Grande.

Nous avons raconté dans notre introduction (tome I, page 17) comment, après la rude campagne de la Bande-Orientale, de 1843 à 46, et celle de Vencès, en 1847, il avait organisé la province ; comment, en 1851, son épée délivra Montévidéo assiégé depuis neuf ans, renversa Rosas, et, en 1852 et en 1853, protégea l'organisation argentine née de la constitution élaborée par le congrès de Santa-Fé. — Depuis c'est encore l'Entre-Rios qui, sous son commandement, a fourni les plus forts contingents dans les campagnes de 1859 et de 1861, et son histoire se confond avec celle de la Confédération argentine, dont cette province a été jusqu'à présent le plus ferme appui.

L'Entre-Rios a été fédéralisé de 1853 à 1860, et la ville de Parana était à la fois capitale de la province et de la Confédération argentine. Lorsque le pays cessa d'être fédéralisé, Parana avec sa banlieue resta capitale nationale et la Concepcion de l'Uruguay redevint celle de la province. A la fin de 1861, par suite des événements politiques de cette année, le pouvoir national cessant de siéger dans l'Entre-Rios, Parana fut rendu à la province et devint simple chef-lieu de département. (Voyez d'ailleurs ce que nous en avons dit déjà, page 105.)

CHAPITRE III.

Province de Corrientes.

§ I. — *Province de Corrientes en général.*

Limites et situation astronomique. — La province de Corrientes, située entre 27° et 30° 30′ environ de latitude sud, 59° et 62° de longitude occidentale, forme la grande moitié septentrionale de la Mésopotamie argentine. Elle se subdivise en deux régions : l'une, le Corrientes proprement dit, entre le Rio-Parana, la lagune Ibera, les limites de l'Entre-Rios et l'Uruguay ; — l'autre, placée entre l'Aguapey, l'Ibera, le Parana, l'Y-Guazu et l'Uruguay, qui est une fraction de l'ancienne province des Missions. — Nous étudierons à part cette

dernière région, presque entièrement dépeuplée aujourd'hui, et dont la possession est encore en litige entre la Confédération et le Paraguay. Cette circonstance en fait un territoire qui doit dépendre, provisoirement du moins et jusqu'à décision du congrès général argentin, du gouvernement national.

Nous traiterons d'ailleurs cette question dans le chapitre suivant, qui contiendra la description de ce territoire et quelques mots de son histoire.

Aspect général. — Jusqu'à l'Aguapey et les mornes rocheux, dits *Los-tres-Cerros*, la province de Corrientes offre une plaine absolue, semée de forêts, de bouquets de bois, et vers le nord d'une immense quantité de lagunes et de bas-fonds inondés, ou *esteros*. Vers le sud, à partir de la latitude de Goya et de Curusu-Cuatia, situés par 29° environ, le terrain est beaucoup plus sec et ondulé comme dans l'Entre-Rios. Dans la plaine du nord, un grand bas-fond, temporairement inondé, la *Maloya*, le mauvais fossé, occupe un vaste terrain au nord-ouest; au nord-est, la lagune *Ibera*, d'où sortent plusieurs rivières, étend ses immenses marécages sur plusieurs centaines de lieues carrées.

A chaque pas, dans le grand triangle formé par la courbure du Parana, on rencontre des amas d'eau qui font de cette province une sorte de Hollande sud-américaine.

Hydrographie. — Les deux grands fleuves Parana et Uruguay font de la province de Corrientes, comme de celle de l'Entre-Rios, une véritable île. Le lit de tous deux, arrivé à près de 27° de latitude, se dirige vers l'est, l'Uruguay par un demi-cercle, le Parana par un coude brusque; et ce coude, comme nous venons de le voir, embrasse la partie la plus basse et la plus facilement inondée de la province. On pense même que ce sont les infiltrations souterraines du fleuve qui viennent à travers le terrain sablonneux du nord former les dépôts aqueux si multipliés dans cette région.

Lagunes, esteros, etc., etc. Les lagunes du nord sont ordinairement rondes, remplies d'une eau très-claire, excellente, et profondément creusées dans un sol sableux, d'une extrême fertilité. Sous le nom d'*esteros*, on y désigne d'autres lagunes, moins profondes, de forme irrégulière, et souvent semées d'herbes aquatiques. — Les simples bas-fonds, inondés seulement à l'époque des pluies, y portent celui de *cañadas*. Les plaines basses et marécageuses de la Ma-

loya, qui s'étendent entre San-Luis del Palmar et Caa-Caty, sont recouvertes seulement de deux ou trois décimètres d'eau, sauf quelques endroits plus profonds et plus difficiles à franchir, mais ce bas-fond est réellement énorme et d'une traversée interminable.

Tous ces terrains noyés, soit par les pluies, soit par les infiltrations de la partie supérieure du Rio-Parana, donnent naissance à de nombreux ruisseaux et rivières qui vont se jeter dans le grand fleuve, à partir de la ville de Corrientes et au-dessous d'elle ; tels sont le *Riachuelo*, l'*Arroyo-del-Empedrado*, le *Rio-San-Lorenzo*, le *Rio-Ambrosio*, enfin le *Rio-de-Santa-Lucia*.

Un autre système de dépôts aqueux, séparé seulement du premier par un pli de terrain sablonneux, dirigé du nord-est au sud-ouest, où se trouvent les départements de San-Miguel, San-Roque et Goya, est celui de la lagune *Ibera*. Ce vaste bas-fond couvre une étendue de près de sept cents lieues carrées, en y comprenant tous les terrains submersibles qui l'avoisinent. Les eaux de ce vaste réservoir montent et baissent suivant les saisons plus ou moins pluvieuses et les crues du Rio-Parana, quoiqu'il n'ait pas de communication apparente avec ce fleuve. Une chaussée naturelle, tantôt rocheuse, tantôt d'argile compacte, l'en sépare dans les endroits où la lagune en est le plus rapprochée. — Personne n'a pu encore traverser l'Ibera, quoique les annales de la conquête racontent qu'on y poursuivit jadis une tribu d'Indiens Caracaras qui habitaient des îles de son intérieur. Les plantes aquatiques qui l'obstruent, les arbres dont les rameaux s'enchevêtrent, réunis ensemble par des lianes sans nombre, les caïmans et les boas qui y fourmillent, tout empêche d'y pénétrer. On prétend cependant qu'il existe vers le milieu quelques îles d'un terrain solide et que l'on voit des fumées s'en élever, sans doute par suite des incendies allumés par la foudre. Du côté oriental qui borde les Missions, la lagune est plus encaissée, plus profonde, et l'on voit même des îles flottantes s'y mouvoir au gré des vents. Les pâturages des bords de l'Ibera sont excellents, et, lors des basses eaux, il s'y découvre quelques terrains un peu plus élevés où l'on peut introduire du bétail par des chaussées naturelles facilement praticables.

Azara estimait que cette lagune était autrefois le lit du fleuve Parana, qui s'était successivement comblé par les atterrissements, et que le Rio-Corrientes est son ancien canal. La texture rocheuse de la rive gauche du fleuve, dans la partie septentrionale de la province, et les collines allongées qui la forment presque partout, ne permettent guère de croire que le Parana ait jamais franchi cette digue, et que les

atterrissements aient pu eux-mêmes élever un pareil rempart. Il nous semble plus probable que les bas-fonds de l'Ibera ont dû se former lors de la dernière révolution géologique, qui a dessiné les lits définitifs du Parana et de l'Uruguay; ce qui n'empêche nullement les infiltrations du fleuve d'y arriver à travers les fissures de la digue naturelle qui le sépare de la lagune.

La décharge du trop-plein de l'Ibera se fait dans deux sens : — vers le sud-ouest, par les rivières *Batel* et *Corrientes*, qui en naissent; vers le sud-est, par le *Rio-Miriñay*, plus considérable, plus profond et mieux encaissé que les deux précédents, qui va se jeter dans l'Uruguay, presque en face de la bouche du Rio-Cuareim, lequel sépare l'État-Oriental de la province brésilienne du Rio-Grande.

Cet ensemble de lagunes, d'esteros, de cañadas et de rivières, rend donc le système hydrographique de Corrientes fort remarquable; mais indépendamment de ces amas d'eau permanents, — lors des saisons très-pluvieuses dans la province et pendant les fortes crues du Parana, de vastes terrains, habituellement découverts, sont à leur tour pour quelque temps sous les eaux. Ces conditions en font un pays tout particulier, comparable, comme nous le disions tout à l'heure, à la Hollande, mais à une Hollande tropicale; et si jamais Corrientes acquérait quelque chose de l'industrieuse activité de ce pays, lorsque la population sera devenue assez considérable pour permettre de pareils travaux, on pourra tirer parti de cette disposition du sol pour la canalisation, les irrigations et les cultures variées.

Rivières et ruisseaux. — Les rivières du *Riachuelo*, de l'*Empedrado*, de *San-Lorenzo* et d'*Ambrosio* se forment de la décharge du vaste terrain noyé une partie de l'année, connue sous le nom de Maloya.

Le *Rio de Santa-Lucia* commence près de Caa-Cati; il est formé par les infiltrations des nombreuses lagunes qui sèment le terrain sablonneux des départements riverains, et, jusqu'à San-Roque, constitue plutôt une série de petits étangs, de marais où croissent d'immenses quantités de plantes aquatiques, qu'une rivière. Ces plantes flottantes sont quelquefois tellement feutrées qu'elles forment des espèces de ponts dits *embalsados* assez forts pour porter un homme et servant au passage des individus assez hardis pour se lancer sur ces fondrières. Des bois considérables touchent à ses bords; à partir de San-Roque jusqu'au Parana, le Santa-Lucia est bien encaissé et peut servir à la navigation; il a alors de 60 à 80 mètres de large.

Le *Rio-Batel* ressemble beaucoup au Santa-Lucia, mais il a moins

d'eau ; un de ses affluents, le *Batelito*, est séparé de lui par une croupe sablonneuse qui forme le *Rincon-de-Luna*, une des principales estancias de la province. Le Batel se réunit au Rio-Corrientes par un *bañado* ou terrain inondé.

Le *Rio-Corrientes* naît de la lagune Ibera et coule presque partout dans un terrain tellement bas et plat, que c'est plutôt une série de marais qu'une rivière. Il n'est bien encaissé que près de la Esquina. On peut cependant le traverser à gué en beaucoup d'endroits.

Le *Miriñay* est le plus considérable de tous ; il devient navigable au paso de Tupa-Tupa, non loin de l'endroit où il sort définitivement de la Ibera, et traverse les départements de Mercédès et de Curuzu-Cuatiá, où il est parfaitement encaissé et assez large. Il n'est guéable nulle part dans les saisons pluvieuses.

Il est à remarquer que tous ces cours d'eau ont leur direction vers le sud, le sud-ouest ou le sud-est, ce qui dénote l'inclinaison générale du sol de la province dans cette double direction.

Aujourd'hui, en dehors du Parana et de l'Uruguay, aucune des rivières de Corrientes n'est employée à la navigation, quoique les principales, telles que le Miriñay, le Corrientes et le Santa-Lucia, soient navigables dans une partie de leurs cours. On aime mieux avoir recours à la voie des charrettes, dont on a soin de rendre les roues hautes et larges, pour mieux traverser les terrains noyés. Les ruisseaux et rivières qui se jettent dans le Parana grossissent beaucoup par le reflux de ses eaux lors des crues de ce fleuve. Quant à leurs crues particulières, elles sont en raison directe des pluies qui tombent dans la province.

Orographie. — Corrientes, comme l'Entre-Rios, n'a point de montagnes ; elle n'a que quelques collines sur les rives du Parana comme à Bella-Vista, par exemple, et de petites ondulations du sol dans le sud. Ces ondulations, qui déterminent les petits bassins du Miriñay et du Rio-Corrientes, commencent une série de terrains un peu plus élevés qui gagnent le centre de la province, pénètrent dans l'Entre-Rios et se bifurquent pour y dessiner les divers bassins de ses rivières. — Entre les bas-fonds de la Maloya et ceux de la lagune Ibera, il n'y a que des petits plateaux élevés de quelques mètres seulement au-dessus des plus hautes eaux. Entre Bella-Vista et Goya, le plateau est au contraire très-marqué et élevé de 30 mètres au moins au-dessus du Parana. Du côté de l'Uruguay, le terrain est également plus élevé et plus ondulé que dans le reste de la province.

Les mornes dits *Tres-Cerros*, près de l'Aguapey, sont des buttes isolées ; ce n'est que de l'autre côté de cette rivière que commencent de véritables collines, et plus loin, dans les Missions, une petite chaîne de montagnes.

Constitution physique du sol. — Dans la partie sèche du sud de la province, le sol est tout à fait analogue à celui de l'Entre-Rios. — Au nord il est argileux dans quelques parties, mais principalement sablonneux, mêlé toutefois de beaucoup d'humus. Ce sable permet au sol de conserver une bonne humidité intérieure, résultat des infiltrations des eaux, humidité éminemment favorable à la végétation, qui est fort belle ; aussi la fertilité de la terre est-elle extrême dans toute cette région, ces terrains ne souffrant que fort peu de la sécheresse si fréquente et si fâcheuse ailleurs.

Le sous-sol est formé d'une terre argileuse, tantôt jaunâtre, tantôt rouge et souvent semée de petits noyaux calcaires. (Voyez tome I, pages 262 et 266.)

En fait de matières minérales, Corrientes possède quelques calcaires sur les rives du Parana, du plâtre, d'excellentes argiles pour poteries, des grès pour la construction. Cette dernière roche abonde du côté de l'Uruguay, et surtout près de la Cruz, où elle constitue les trois remarquables collines de *los Tres-Cerros*.

Climat. — Le climat de la province de Corrientes est naturellement plus chaud que celui de l'Entre-Rios, puisqu'il est plus rapproché de la zone tropicale, et que l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer est très-faible. Cependant la grande quantité de vapeur d'eau fournie par les fleuves, les rivières, les lagunes, la facile ventilation du pays, rafraîchissent en été la température, qui ne dépasse point 36 à 38° dans les journées les plus chaudes ; mais la différence entre la nuit et le jour devient moins considérable. En hiver il y a quelques gelées blanches superficielles. Le vent du sud après la pluie y amène toujours un grand abaissement dans la température. L'hiver est généralement sec et beau ; les pluies se montrent régulièrement au printemps et à l'automne ; l'été, toutefois, est de temps à autre très-pluvieux. Les sécheresses sont moins fréquentes et moins redoutables que dans l'Entre-Rios, à cause de l'immense quantité de lagunes et d'esteros qui ne sèchent jamais. Rien ne serait facile d'ailleurs comme de creuser des puits qui donneraient de l'eau à une petite profondeur.

Végétation. — La végétation n'est pas encore absolument tropicale dans la province de Corrientes, mais elle est plus luxuriante que dans la précédente. Beaucoup d'arbres y conservent leurs feuilles en hiver, de sorte que la campagne n'est jamais nue. Les arbres sont, en général, plus gros, plus élevés, quelques-uns même, surtout le quebracho rouge, commencent à acquérir une grande taille; les palmiers yataïs et carandays abondent; le bambou se dresse au bord des cours d'eau et des lagunes; l'yrupe ou maïs d'eau (*Victoria-Regina*) couvre quelques esteros. Un grand nombre d'arbres particuliers à la province donnent des fruits sylvestres assez agréables au goût. (Voyez d'ailleurs, tome I, pages 397 et 415.)

Agriculture. — L'agriculture cède naturellement le pas à l'élève du bétail, qui, comme nous le savons, est dans ces régions l'industrie la plus facile et la plus lucrative. Les estancias, partout nombreuses, abondent principalement dans le sud, où les pâturages sont excellents, et où les animaux multiplient beaucoup. Dans le nord, à partir de Goya, on fait un peu plus d'agriculture : on cultive le manioc, non-seulement employé comme légume, mais aussi exploité pour sa fécule devenue un objet d'exportation; — la canne à sucre, dont on se borne à obtenir de l'eau-de-vie; — le tabac, d'une qualité supérieure dans les départements de Mburucuya et de Caa-Cati; — le coton est abandonné faute de bras, quoiqu'il s'y produise parfaitement. Les vergers d'orangers sont d'un grand rapport par suite de l'expédition de leurs fruits aux ports du littoral. Les céréales, à l'exception du maïs, ne s'y cultivent point, mais elles croissent parfaitement. Les colons de Santa-Ana ont semé du blé qui a bien réussi. La canne à sucre, le tabac et le coton sont les objets d'exploitation qui feront un jour la fortune de la province, lorsque l'accroissement de la population l'obligera à restreindre l'industrie pastorale et à se mettre sérieusement aux cultures industrielles. Le sol est éminemment fertile partout, et ne demande que la main du travailleur. La sauterelle est moins commune que dans l'Entre-Rios.

Animaux sauvages et domestiques. — On trouve dans les forêts le jaguar, le couguar, le tapir, le pécari, le fourmilier, les diverses espèces de tatous, le singe hurleur ou caraya; — les caïmans abondent dans toutes les lagunes, on y voit aussi le boa; les oiseaux aquatiques fourmillent partout; les cerfs et les autruches peuplent les plaines; les perruches, les perroquets et les

aras couvrent les arbres dans les environs des habitations. Peu de pays au monde sont plus riches au point de vue de la chasse, et la qualité du gibier est fort bonne à cause de l'abondance et de la variété de sa nourriture.

Le bétail de Corrientes, grâce au pâturage un peu salin, est bien nourri et par conséquent fort beau; les chevaux sont robustes et durent longtemps. Depuis quelques années on s'est mis, dans le sud, à l'élève du mouton, industrie facile et devenue fort lucrative par suite de la haute valeur de la laine raffinée, et l'on fait beaucoup de métis. — On s'occupe aussi un peu de l'élève du porc dans les bois de palmiers (*palmares*) de la province, où cet animal engraisse à souhait.

On calcule que le nombre des bêtes à cornes atteint aujourd'hui un million, celui des chevaux et juments 200,000, celui des moutons 500,000, plus 5 ou 6,000 mulets. Un certain nombre de ces animaux sont exploités dans les saladeros de Corrientes et de Goya; on exporte du bétail en pied pour le Brésil. Cette exportation est même la branche de commerce la plus importante pour la province.

Voies de communication. — Nous connaissons déjà les services à vapeur du Parana et de l'Uruguay, et la messagerie nationale qui va de la Concordia dans l'Entre-Rios à la Restauracion dans les Missions. (Voyez page 96.) Quant aux communications entre les divers bourgs et villages de l'intérieur de la province, elles se font à cheval pour les voyageurs, en charrette pour le transport des denrées et marchandises. Toutes les routes sont tracées et l'on trouve même des postes assez régulières sur les principaux chemins. (Voyez l'*Itinéraire général de la République*.) C'est au décret provincial du 25 mai 1857 que l'on doit cette organisation qui permet maintenant au voyageur de s'y procurer des chevaux partout et au même prix que sur les routes nationales. — Il y a des embarcations pour passer les rivières aux endroits où elles ne sont pas guéables, et l'on a construit quelques ponts. Les terrains inondés, *bañados* et *esteros*, se franchissent à gué, leur profondeur n'étant pas considérable; ces bañados ont quelquefois plusieurs lieues de large; les autres amas d'eau, au contraire, n'ont guère plus de 2 ou 300 mètres à l'endroit où on les traverse. Cette profusion de flaques d'eau dans certaines parties de la province y rend les voyages difficiles et fatigants. — Quant aux charrettes, elles sont traînées par des bœufs, et l'on a soin de les faire très-hautes, et de donner aux jantes des roues une grande

largeur pour qu'elles enfoncent moins dans les terrains mous. Pour mettre les voyageurs à l'abri, on les sépare quelquefois en deux par une claie posée horizontalement ; la charge est en bas, les conducteurs sont en haut et au sec. Si la charge se mouille, comme on a soin de la composer d'objets qui ne craignent pas l'eau, cela n'a pas grand inconvénient. — Il serait bien à désirer que l'on établît des diligences à l'intérieur, particulièrement de Caa-Cati à Bella-Vista, en passant par San-Roque, Saladas et Mburucuya, cantons très-fertiles et où il y a des cultures assez étendues en canne à sucre, tabac et manioc ; cela rendrait un immense service à la province et provoquerait le développement d'autres industries. Les relations entre Goya, Curusu-Cuatia et Mercedès réclament non moins impérieusement l'établissement d'une diligence.

Population. — La province de Corrientes était autrefois habitée par une foule de peuplades d'origine guaranie : Caracaras, Dagalastas, Yaunetes, Frentones, Ebirayas, etc., etc. Toute cette population se soumit aux Espagnols à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, et se fondit avec eux, mais en leur laissant sa langue, qui est aujourd'hui d'un usage général dans toute la province, comme elle l'est également au Paraguay. La majeure partie de la population des campagnes est métisse ; il ne reste plus d'Indiens purs, ceux-ci ayant fini par se fondre, en la modifiant toutefois, avec celle d'origine caucasienne. Depuis 1852, il a commencé à s'établir un assez grand nombre d'étrangers qui se marient presque toujours dans le pays et se fondent, à leur tour, avec ses habitants. D'après le recensement général de 1857 et l'augmentation naturelle qui a eu lieu depuis cette époque, le chiffre total des habitants doit dépasser aujourd'hui 90,000, sur lesquels 2,000 étrangers (1).

(1) Les 90,000 âmes de la population de la province de Corrientes, y compris le territoire des Missions, se répartissent ainsi dans les vingt départements qui la composent :

La capitale	9,500
Lomas	3,000
Ensenadas	4,000
Itati	2,000
San-Luis del Palmar	5,000
Empedrado	4,500
Bella-Vista	6,500
Saladas	4,500
Mburucuya	4,000
A reporter	43,000

La salubrité du pays est parfaite : malgré le nombre et la vaste étendue des marais, on n'y voit que des fièvres intermittentes bénignes qui guérissent le plus souvent d'elles-mêmes. On y rencontre beaucoup de cas de longévité remarquables : cent dix, cent vingt et même cent trente ans. (Voyez tome II, page 268.) Les Correntinos sont très-propres à la navigation fluviale, excellents nageurs, et, comme tous les Argentins, bons cavaliers et soldats braves. Les tra-

Report.	43,000
Caa-Cati.	8,000
San-Miguel.	2,000
Yaguarete-Cora.	3,000
San-Roque.	5,000
Goya.	8,000
Esquina.	4,500
Mercedes.	6,000
Curuzu-Cuatiá.	4,000
Restauracion.	4,500
La Cruz.	1,000
Santo-Tomé.	1,000
Total.	90,000

Nota. — Nous avons mis des nombres ronds pour qu'ils se fixent mieux dans la mémoire, et parce qu'ils s'éloignent d'ailleurs très-peu des chiffres officiels de 1857, que l'on trouvera aux Notes et Documents.

Azara évaluait à 9,228 âmes seulement la population de Corrientes, moins les Missions en 1797. — Cette population se distribuait ainsi :

Ville de Corrientes.	4,500
Guacaras.	60
Itati.	712
Santa-Lucia.	192
Garzas.	218
Caa-Cati.	600
Mburucuya.	356
Saladas.	1,200
San-Roque	1,390
Total,	9,228

La population des Missions qui n'y était pas comprise s'élevait à 19,284 habitants pour les dix bourgs de la côte de l'Uruguay, et à 7,536 pour les cinq de la rive gauche du Parana : en tout 26,810. Nous ne comptons là ni celle des onze Missions du Paraguay, ni celle des sept de la rive gauche de l'Uruguay.

Cette population fut détruite complétement dans les guerres de 1817 à 1820, et une petite partie seulement s'incorpora à celle de Corrientes.

En 1825, on évaluait la population de toute la province de Corrientes à 50,000 âmes. (Nuñez.)

En 1854, le recensement provincial a donné 84,570 habitants. — En 1857, celui fait par les ordres du gouvernement national, en a offert 85,447, sur lesquels 2,006 étrangers. L'accroissement a été, comme on le voit, peu considérable ; c'est pour cela que nous n'évaluons le chiffre actuel qu'à 90,000 âmes.

vaux qu'ils préfèrent avant tout sont ceux qui ont trait à l'éducation et à l'exploitation du bétail ; ils sont cependant un peu plus agriculteurs que les habitants de la province précédente. Quant aux arts mécaniques, ils s'y mettent sans beaucoup d'entrain, mais deviennent promptement habiles ; ils sont surtout bons charpentiers. — Les femmes sont propres et laborieuses, elles réussissent dans la confection de tissus de coton très-élégants et de fines broderies.

Industrie et Commerce. — L'industrie pastorale est naturellement la principale occupation des habitants. Elle est même l'unique dans les départements au sud des rivières Corrientes et Miriñay. Les Saladeros de la capitale et de Goya peuvent exploiter annuellement une quarantaine de mille animaux. Cependant les fermiers du sud préfèrent envoyer leur bétail dans l'Entre-Rios, pour les saladeros de la Concordia et de l'Uruguay, et surtout l'expédier au Brésil où la vente est avantageuse. On commence depuis quelque temps à exporter un peu de laine.

Un article assez important est le commerce des bois de construction. On exploite ceux de la province, surtout près des bords du Rio-Ambrosio, et l'on va en chercher au Chaco, à l'Arroyo de Oro ; ceux de l'île d'Apipé sont presque épuisés. Le quebracho rouge est l'essence la plus recherchée ; le palmier caranday, dont le tronc sert à faire des toitures, croît abondamment dans les fonds marécageux et s'exploite avec profit. Les peaux de jaguar, de cougouar, de loutre, de cerf, de tamanoir, de capibara, etc., etc., la cire recueillie dans les bois ou achetée aux Indiens du Chaco, qui ont des *tolderias* de l'autre côté du Parana, en face de la capitale, sont encore un objet de commerce. On fabrique de l'eau-de-vie de sucre (*caña*), de l'amidon de manioc (*almidon de mandioca*), des cigares d'excellente qualité, surtout dans les départements de Mburucuya et de Caa-Cati. Une immense quantité d'oranges est récoltée en divers endroits de la province et constitue un objet avantageux d'exportation pour les ports de la Plata, tels que Buénos-Ayres et Montevideo.

Gouvernement et Administration. — Le pouvoir exécutif, d'après la constitution de la province votée en 1855, est confié à un gouverneur, nommé pour trois ans par la chambre des députés, au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Ce gouverneur ne peut être réélu. Il est assisté de deux ministres secrétaires d'État, amovibles à sa volonté et responsables.

La chambre des députés provinciale est composée d'un représentant pour chaque département, en tout vingt. Les représentants sont nommés pour trois ans et se renouvellent par tiers.

Justice. — Le pouvoir judiciaire est exercé par des juges de district, des juges de paix, des juges de première instance pour le civil, le criminel et la matière commerciale, et un tribunal supérieur siégeant dans la capitale.

Municipalités. — Les municipalités, dont la loi vient d'être réformée récemment par la chambre provinciale, sont chargées de la surveillance des établissements d'éducation, de charité et de bienfaisance, de l'organisation des travaux publics, etc. Elles sont installées dans les principaux centres de population et commencent à faire beaucoup de bien.

Éducation publique. — Elle est assez avancée ; outre les établissements supérieurs de la capitale, qui consistent dans un collége pour l'instruction secondaire, une école normale pour former des instituteurs, il y a dans chaque département, pour les garçons et les filles, des écoles primaires qui sont fréquentées. Toutefois celles de filles n'ont pas autant d'élèves qu'elles devraient en recevoir, car les parents mettent de la négligence à les y envoyer ; elles ne sont pas non plus assez multipliées dans les districts.

Culte et Clergé. — L'autorité ecclésiastique est exercée par un délégué (*delegado eclesiástico*). On doit au dernier, feu le docteur J.-M. Rolon, l'un des ecclésiastiques les plus distingués qu'aient produits la province et qui fut gouverneur en 1860 et 1861, un excellent règlement, en date du 30 juin 1857, sur les droits paroissiaux. Toutes les cures départementales sont pourvues, et l'on compte même des vicaires dans les villes principales. Le service du culte se fait très-convenablement. Le gouvernement s'occupe de faire venir des missionnaires pour établir des réductions chez les Indiens du Chaco, et leur a assigné pour demeure l'ancien couvent de la Merced. La maison des franciscains ne renferme que quelques moines, les autres étant détachés dans les diverses succursales. — On est, en général, fort religieux dans toute la province de Corrientes, quoique l'instruction catholique y laisse à désirer (1).

Revenus et Budget. — Le revenu de la province, en dehors du pro-

(1) Voyez pour de plus amples détails sur la province de Corrientes l'excellent travail du Dr D. Vicente Quesada : — *La Province de Corrientes*, brochure in-8°. Buénos-Ayres, 1857

duit des terres publiques, atteint 90,000 piastres fortes. Il est fourni par le produit de la contribution directe et des patentes, la vente du papier timbré, la location de quelques édifices provinciaux, les droits de mutation, d'ancrage dans le port, de police, etc., etc. Une partie de ces ressources seront assignées aux municipalités.— Cette somme, insuffisante pour couvrir les frais de la province, dont les dépenses sont aujourd'hui de 160,000 piastres par an, est complétée par le produit des *terres publiques*, soit vente, soit location. En 1860, leur vente avait produit 95,000 piastres et leur location 16,000. La loi de 1859 a fixé le prix minimum de ces terres à 2,000 piastres fortes, somme certainement trop faible aujourd'hui. Un bureau topographique a été institué récemment, pour surveiller la mesure des terres et classifier celles qui sont la propriété de l'État; les travaux de cette utile administration ne font que commencer, mais sont de la dernière importance, car, à Corrientes comme partout, les titres sont obscurs, les limites des terrains inexactes, et chaque opération de démarcation crée une matière à procès. Le prix officiel des terrains de propriété publique fixé à 2,000 piastres, soit 10,000 francs pour les 2,700 hectares ou lieue carrée argentine, met chaque hectare à 3 fr. 70 cent., alors que, dans l'Amérique du Nord, il est de 15 fr. 48 cent., prix quadruple du précédent et qui sauvegarde par conséquent les intérêts de l'État; si l'on ne modifie point ce système, on gaspillera sans profit les ressources de la province, et toutes ses terres finiront par disparaître entre les mains des spéculateurs ou de gens riches qui sauront profiter des circonstances.

Une partie du produit des terres devait être consacrée aux travaux publics, tels que : constructions de ponts, d'églises, maisons municipales, etc., etc. Mais, comme il y a d'anciennes dettes à payer, l'on a commencé par satisfaire à ces engagements, et il est resté peu de chose pour le reste. La vente des terres publiques n'est en résumé qu'un palliatif, et ruine l'avenir pour le présent. Aussi songe-t-on très-sérieusement à se contenter de leur location, du moins jusqu'à nouvel ordre. Le droit de location emphytéotique (*cañon enfiteútico*) n'a que vingt-deux ans de durée maximum à Corrientes; cette période suffit pour que la valeur vénale d'une terre à 2,000 piastres ait décuplé, et la province n'aura pas dévoré sa richesse future. — D'un autre côté, le gouvernement, sans se préoccuper autant de la vente de ses terres, peut tenter la création de nouvelles ressources et le développement de celles qu'il exploite. Le produit actuel de la contribution directe est réellement dérisoire, et une meilleure répartition de

cet impôt, qui est de 4 pour 1000, pourrait à elle seule produire de quoi combler le déficit du budget provincial.

Monnaie de papier. — Créée par loi du 23 juillet 1841. Comme le papier de Buénos-Ayres, elle était d'abord au pair, puis elle est montée graduellement, de façon à passer de 16 à 250 pour une once d'or; dans ces dernières années cette baisse a été rapide, car pendant longtemps sa valeur s'était maintenue à 76 l'once. Aujourd'hui cette monnaie a des fluctuations analogues à celle de Buénos-Ayres, quoique moins brusques. On la reçoit au prorata de ce que vaut l'once d'or sur la place. C'est également en onces que se stipulent aujourd'hui toutes les transactions de quelque importance; la douane nationale l'accepte selon sa valeur courante et au prix du jour. — La quantité émise de ce papier depuis l'origine s'élève à 1,700,000 piastres, dont rien n'a été remboursé encore ni amorti. Le gouvernement correntino veut le garantir par le tiers du produit annuel de la vente des terres publiques, et cette mesure a été mise à exécution. On pourrait ainsi le racheter en un temps très-court, car, au taux actuel, 7,000 onces d'or suffiraient pour cette opération, et il ne serait pas difficile d'en employer 1000 par an à cet amortissement. Mais il faudrait pour cela qu'il n'y eût plus de nouvelles émissions. Le gouvernement s'y est engagé, et l'hôtel de la monnaie provinciale (*casa de moneda*) est aujourd'hui administré par une commission de trois citoyens qui ne relèvent que de la législature.

§ II. — *Province de Corrientes en particulier. Départements, districts et centres de population.*

La province de Corrientes est partagée en vingt départements, dont dix-sept pour le Corrientes proprement dit et trois pour le territoire des Missions, de l'autre côté du Miriñay. Ces départements se subdivisent en dix districts ou sections de ville et cinquante-huit districts de campagne.

On compte trois villes (*ciudades*), Corrientes, Goya et Caa-Cati. Des bourgs (*villas*), des villages (*pueblos*), servent de chefs-lieux aux autres départements. Indépendamment de ces centres de population, il y a encore quelques hameaux, têtes de district; enfin un grand nombre d'habitations isolées, fermes pour le bétail (*estancias*) ou pour la culture (*chacras*).

Les vingt départements dans lesquels se divise la province sont ceux de : La Capitale, Lomas, Enseņadas, Itati, San-Luis-del-Palmar, Empedrado, Bella-Vista, Saladas, Mburucuya, Caa-Cati, San-Miguel, Yaguarete-Cora , San-Roque, Goya, Esquina, Mercedes, Curusu-Cuatia, Restauracion, la Cruz, Santo-Tomé.

Corrientes, capitale de la province, constitue à elle seule un département. C'est une jolie ville fondée en 1588 sur la rive gauche du Rio-Parana, à 8 lieues au-dessous de l'embouchure du Rio-Paraguay ; à cet endroit le fleuve, dépouillé d'îles, n'a pas moins de 2 milles de large. La rive sur laquelle s'élève la ville, à 7 ou 8 mètres au-dessus des basses eaux, est coupée à pic, et les inégalités des strates de grès qui la constituent y dessinent une série de petits caps circonscrivant des anses sablonneuses où s'abritent les navires. Un peu au-dessus de la ville, le fleuve se brise sur diverses pointes rocheuses du rivage, et forme quelques remous assez rapides, d'où la ville a pris son nom : *San-Juan de las Siete Corrientes*, Saint-Jean des Sept Courants. Le plateau sur lequel la ville de Corrientes est bâtie est embrassé par deux ruisseaux qui n'ont d'eau que lors des pluies, et un terrain argileux, bas, souvent inondé, large de presque une demi-lieue, auquel on donne le nom de *Pantano*, marais, qu'il mérite d'ailleurs parfaitement. Rien ne serait plus facile que de l'assécher en creusant quelques rigoles d'écoulement, mais on ne s'en est point encore occupé. Plus loin, le sol se relève, devient un peu sablonneux et nourrit une belle végétation.

Corrientes est divisée en cuadras de 130 vares (112 mètres) de côté, ses rues ont 15 vares (13 mètres) de large, et sont garnies de trottoirs, mais non pavées. Elle a quatre places : — celle de la Matriz, où est l'église paroissiale ; — celle du Marché, où se trouve une halle couerte — celle Del-Piso, où l'on construit en ce moment l'église du Rosaire; — enfin, celle de la Cruz, où s'élève l'église de ce nom, derrière laquelle est le cimetière. Les rues se coupent à angle droit et sont assez propres. Les maisons sont tantôt à terrasses, tantôt recouvertes en tuiles de palmier caranday ; quelques-unes sont réellement belles, et presque toutes ont des jardins où l'on cultive l'oranger, le dattier, le figuier, la vigne, etc., etc. En fait de monuments publics, il n'y a que l'église principale (*Matriz*), qui, sans avoir rien de remarquable à l'extérieur, est assez richement décorée en dedans. — Le palais du gouvernement, qui n'est autre chose que l'ancienne maison des jésuites, bâtie sur le quai, en face de la petite esplanade con-

nue sous le nom de Batterie, a été nouvellement restauré, et est fort convenable; la nouvelle église du Rosaire sera un bel édifice; on a jeté les fondements d'un théâtre. Enfin, le quai du Parana offre une promenade fort agréable dans les belles soirées, car on y jouit tout à la fois de la fraîcheur des eaux et d'une vue magnifique sur la vaste nappe du fleuve, ses rives verdoyantes et le profil pittoresque de la portion de la ville qui l'avoisine. Il serait possible de le métamorphoser en une sorte de jardin à l'aide de quelques plantations bien faites. Corrientes a un club où l'on trouve tous les journaux du pays et une bibliothèque choisie. Ce club donne tous les mois des bals fort suivis. Elle possède une société de bienfaisance composée des principales dames de la ville, un collége pour les études littéraires et commerciales, une école de dessin assez fréquentée, plusieurs écoles primaires bien tenues, un couvent de moines franciscains, et celui de la Merci pour les missionnaires de la propagande. Le délégué ecclésiastique est curé de la Matriz, ou paroisse principale de la ville. L'une de ses églises, celle de la Cruz, renferme la Croix miraculeuse qui a été plantée lors de la fondation, en 1588.

La situation de la ville de Corrientes est parfaitement choisie. Accessible aux navires d'outre-mer, quoique à 300 lieues de l'Océan, voisine des bouches du Rio-Vermejo et du Rio-Paraguay, de la grande courbure du Rio-Parana, elle est le centre d'une immense navigation fluviale, et sera un jour l'entrepôt de toutes les contrées baignées par les affluents supérieurs du grand fleuve. Les goëlettes peuvent arriver en tout temps dans son port, et, pendant six mois de l'année, il est accessible aux navires qui calent jusqu'à quatre mètres d'eau. — Cette position en fait naturellement dès aujourd'hui la ville la plus commerçante de la province.

On compte maintenant à Corrientes une population de 10,000 habitants, dont un grand nombre d'étrangers, qui se livrent surtout au commerce, et y exercent divers arts mécaniques. Il y a dans cette ville des chantiers de construction pour des goëlettes, une scierie mécanique, une fonderie avec machine à vapeur, etc., etc. Dans un faubourg du sud s'élève un saladero où l'on abat de 15 à 20 mille bœufs par année, sans compter les juments. — Les bois du Chaco, en face de la ville, sont exploités par de nombreux ouvriers qui traitent avec les Indiens. Parmi ces derniers, quelques familles de Tobas et de Chunupis sont à moitié civilisées et viennent travailler en ville; on en voit même qui deviennent d'excellents ouvriers.

Dans cette partie du Chaco s'élevait autrefois la mission de *San-*

Fernando, fondée par les jésuites, et abandonnée depuis. On songe à la rétablir. Les ruines de ce village sont à une lieue de la rivière, dans un terrain à l'abri des inondations.

Le département de la Capitale ne renferme aujourd'hui que la ville et son *egido* ou banlieue. Autrefois il embrassait aussi celui de Lomas. — Le premier que l'on rencontre en se dirigeant au nord de Corrientes, est ce même département de LOMAS, dont le chef-lieu est le village de *Santa-Ana*, jadis *Guacaras*, du nom de la tribu indienne qui l'habitait. On y fait de l'agriculture, et les vergers d'orangers qu'on y a plantés sont d'un excellent rapport.

A six lieues au-dessus de la ville de Corrientes, en remontant le fleuve, on trouve dans ce même département la colonie agricole de *San-Juan-del-Puerto-de-Santa-Ana*, fondée en 1855 avec des Français, colonie qui aurait prospéré davantage si le terrain qui lui a été laissé eût été plus vaste. Elle est cependant bien assise à présent, et les colons placés sur l'unique demi-lieue de terrain qui, appartenant au gouvernement, a pu être aliénée par lui en leur faveur, sont aujourd'hui dans une bonne position. Leurs plantations et cultures ont prospéré, et ils ont du bétail. Les autres colons, qui n'ont pu avoir des terres, ont été envoyés à Yapeyu, sur l'Uruguay, où ils sont convenablement établis. — Population du département : 3,000 âmes.

Le département de LAS-ENSENADAS, à l'est du précédent, est le plus pittoresque et le plus riant de toute la province. Il est semé d'une foule de lagunes d'une eau parfaitement claire, entourées de petits plateaux sablonneux d'une grande fertilité, où l'on cultive la canne à sucre, le manioc, le tabac, où croissent une partie des arbres fruitiers des tropiques, et qu'embellissent les orangers, les bambous, une foule d'élégantes mimosées. Le joli village de *San-Cosme* est le chef-lieu ; il se compose d'une grande place carrée avec un entourage de maisons fort propres, la plupart à toit de palmier. La population est disséminée dans une foule de chacras situées au bord des lagunes, et s'y livre surtout à la culture de la canne à sucre. —4,000 habitants.

Le département d'ITATI se trouve entre le Rio-Parana, au nord, et les bañados de la Maloya au sud ; le terrain est bas, inondé en partie lors des pluies, et l'on n'y fait que l'élève du bétail. Son chef-lieu, le village d'*Itati*, de fondation ancienne (1588), est peuplé en majorité d'Indiens et de métis. Il n'est remarquable que par sa jolie

situation sur le fleuve et sa belle église, dédiée à la Vierge, et où l'on révère une statue miraculeuse qui en fait un lieu de pèlerinage très-fréquenté, surtout lors de la fête patronale fixée à Noël. Cette église, bâtie par le bienheureux Luis Bolaños en 1618, a été reconstruite dernièrement par les soins du Père J. Nepomuceno Alegre, moine franciscain actif et instruit, qui s'est occupé avec un zèle patriotique et éclairé de tous les anciens monuments de la province. (Voyez aux Notes et Documents.) — Population : 2,000 habitants.

Le village de *San-Antonio*, situé à 10 lieues d'Itati, à l'extrémité nord-est de la Maloya, ne renferme que quelques douzaines d'habitants, tous pasteurs. Sur le Parana, au hameau d'*Ita-Ibaté*, qui sert de port au département de Caa-Cati, une douane nationale est établie.

Le département de SAN-LUIS-DEL-PALMAR est à l'est de la ville de Corrientes. Une partie de sa superficie est occupée par les *bañados et malezales* de la Maloya et ceux de la *Cañada del Sombrerete* (bas fonds et broussailles temporairement inondés). Il ressemble beaucoup au précédent. — 5,000 habitants.

Il en est de même du département de l'EMPEDRADO ou *Capilla-del-Señor*, situé sur le bord du fleuve Parana jusqu'au Rio-Ambrosio. Le terrain est bas et semé de bañados. — De la ville de Corrientes au ruisseau de l'Empedrado, la rive du Parana est assez haute et le pays s'incline vers l'intérieur; mais à partir de ce cours d'eau, la côte devient très-basse jusqu'à deux lieues de Bella-Vista où elle se relève au point d'atteindre en certains endroits une hauteur de 20 à 25 mètres. Ce plateau ne cesse qu'à la rivière de Santa-Lucia, où le terrain redevient bas et ne se dresse au-dessus des grandes crues du fleuve que juste ce qu'il faut pour n'être pas inondé. — Les habitants de ces deux départements sont à la fois agriculteurs et pasteurs. — Population de l'Empedrado : 4,500 âmes.

Le département de BELLA-VISTA est plus élevé et situé sur un terrain ondulé qui se prolonge le long du fleuve jusqu'au Rio de Santa-Lucia. On y cultive en grand le maïs dont le rendement est considérable et l'on élève du bétail. La canne à sucre donne peu, d'ailleurs on s'en occupe à peine. Le bourg de *Bella-Vista*, fondé en 1825, sous l'administration du général D. Pedro Ferré, est un des points de la province qui ont le plus d'avenir. Son port, formé par le

principal canal du fleuve Parana, a assez d'eau pour recevoir des navires de tout tonnage; le bourg, élevé de 30 mètres au-dessus du niveau de la rivière, est devenu populeux et commerçant; il est l'entrepôt nécessaire de quatre départements, ceux de San-Roque, Saladas, Mburucuya et même en partie de Caa-Cati.

Le village de *Santa-Lucia*, situé sur la rivière de ce nom, à trois lieues de son embouchure, dans le Rio-Parana, dépend du département de Bella-Vista. — Ce village a une assez belle église, bâtie par les jésuites en 1717. — On ne s'y occupe que de bétail. — A 4 lieues de Bella-Vista, sur une petite colline, se trouvent les ruines du village de *Garzas*, ancienne colonie d'Indiens Abipons, fondée en 1770 et abandonnée en 1828. — Population du département de Bella-Vista : 6,500 âmes, dont 1,000 pour le chef-lieu.

Les trois départements de SALADAS, MBURUCUYA et CAA-CATI sont situés sur une langue de terre sablonneuse, remplie de lagunes et couverte de forêts de palmiers yataïs, entre les bañados de la Maloya, où commence à se dessiner le Rio-Ambrosio, et ceux du rio de Santa-Lucia. Tous ont la même industrie agricole, culture du maïs, du manioc, du tabac et de la canne à sucre. On n'établit des fermes à bétail que vers les bords des deux rivières. Le département de Saladas a des forêts de quebracho rouge et d'autres essences précieuses, qui sont déjà en grande partie exploitées. Les nombreux palmiers carandays, qui croissent dans les marais du Rio-Ambrosio, fournissent des tuiles pour les toits de toutes les maisons de ces cantons. Le département de Mburucuya est remarquable par la qualité de son tabac; celui de Caa-Cati, par le rendement de sa canne à sucre et sa bonne agriculture.

Saladas, situé à 12 lieues de Bella-Vista, au milieu de bois d'orangers et de belles lagunes, est un des plus jolis bourgs de la province. — *San-Antonio de Mburucuya* s'élève au milieu d'une plaine découverte, autrefois couverte de palmiers yatais qui ont été détruits: avec sa place carrée plantée de palmiers et entourée de maisons un peu basses et couvertes en tuiles de caranday, il ressemble à un village des Missions. — La ville de CAA-CATI, qui a beaucoup grandi dans ces dernières années, n'est plus qu'à 10 lieues de la grande courbure orientale du Rio-Parana, dont elle est séparée par des terrains généralement très-bas et souvent à moitié inondés. L'agriculture est plus avancée dans son département que partout ailleurs, et les habitants sont très-laborieux. Comme dans celui des Ensenadas, les lagu-

nes y abondent et en couvrent la plus grande partie, mais ce qui reste de sol découvert est extrêmement fertile, et l'on n'y souffre point de la sécheresse, le sous-sol conservant toujours une humidité suffisante. On y élève une assez grande quantité de porcs, qui s'engraissent parfaitement dans les *esteros* où ils trouvent de nombreuses racines nutritives. Caa-Cati exporte ses eaux-de-vie, ses tabacs et ses oranges par les ports d'*Ita-Ibaté* et de *Santa-Isabel*, sur le Parana, etc.; c'est le département agricole le plus riche et le plus peuplé de la province. — Le département de Saladas a 4,500 habitants, celui de Mburucuya 4,000, celui de Caa-Cati 8,000, dont 1,000 seulement pour la ville, la population vivant dispersée dans ses chacras.

Le département de San-Miguel est situé entre les bañados où le rio de Santa-Lucia prend sa source et ceux de la lagune Ibera. Le hameau de *Loreto*, qui en dépend et n'a que quelques maisons, est aux bords mêmes de la lagune; à 15 lieues de là à l'est, se trouve le passage fortifié nommé *Tranquera de Loreto* (barrière de Loreto), construit par les Paraguayens, pour empêcher de pénétrer de ce côté dans le territoire des Missions. *San-Miguel* n'est qu'un petit village séparé de Caa-Cati par les marais de Santa-Lucia, que l'on peut cependant en deux heures traverser presque à gué avec un bon guide et surtout des chevaux nageant bien, tandis que, pour y aller de Caa-Cati en charrette, on est obligé de tourner les sources du Santa-Lucia et de faire ainsi 25 lieues. On s'y occupe exclusivement de l'élève du bétail. — Population : 2,000 habitants.

Le département de Yaguarete-Cora (la cour du Jaguar), au sud du précédent auquel il ressemble beaucoup par la nature du sol et des productions, est circonscrit dans un vaste *rincon* ou cul-de-sac formé par le Rio-Batel, l'Ibera et le Rio-Corrientes qui y prend naissance. Son chef-lieu *Yaguareté-Cora*, simple village de pasteurs, se trouve tout-à-fait au centre de la province et fait quelque commerce. Les pâturages des environs sont de qualité supérieure; aussi toutes ses estancias sont-elles remplies de bétail d'une grande taille. Par suite de sa position près de la lagune Ibera, c'est la région où l'on trouve le plus de jaguars; leurs peaux font l'objet d'une certaine exportation. — Population : 3,000 habitants.

Le département de San-Roque, renfermé entre le Santa-Lucia, le Batel et le Parana, ressemble par la nature de son terrain à ceux de

Saladas et Mburucuya. On y fait un peu d'agriculture autour du chef-lieu, village assez riche ; partout ailleurs il n'y a que des fermes à bétail. *San-Roque* est bâti à l'endroit où le Santa-Lucia mieux encaissé devient navigable, et l'on y charge quelquefois des cuirs pour les envoyer au port de Goya. — Population : 5,000 habitants.

Le département de Goya commence à devenir agricole, car la terre y est extrêmement fertile, mais son industrie principale est l'élève du bétail que l'on abat dans les saladeros du chef-lieu. — La ville de Goya, la plus riche et la plus peuplée de la province après Corrientes, a été fondée au commencement de ce siècle, en 1807, mais ce n'est que depuis 1850 qu'elle a pris une importance réelle. Elle est très-bien bâtie : presque toutes ses maisons sont à terrasse et ornées de jardins où l'on cultive avec ardeur des légumes, des arbres fruitiers et des plantes d'agrément. Cette ville est malheureusement entourée comme celle de Corrientes d'un bas-fond inondé ou *pantano*, qu'on pourrait cependant assécher par des saignées, et qui rend en temps de pluie les environs impraticables. Un peu plus à l'est, le terrain se relève en ondulations sablo-argileuses couvertes de palmiers yataïs et du plus gracieux aspect. Les habitants de Goya commencent à construire des maisons de campagne et des fermes à culture dans cette charmante région.

Le port de cette ville est formé par un canal du Parana dont l'entrée septentrionale s'est malheureusement ensablée et que les travaux entrepris pour la nettoyer ne sont pas parvenus encore à désobstruer. Il faut donc faire un détour et remonter deux lieues pour arriver en ville, laisser les goëlettes et les bricks dans le fleuve, alors que jadis on pouvait accoster la terre devant la ville même. Aussi veut-on établir, à une lieue et demie plus bas, un port sur le grand canal du Parana en ouvrant une route au milieu de la forêt qui le borde et en nettoyant la plage qui servira de point de débarquement. Le service des transports jusqu'à la ville se ferait par des charrettes. Cette mesure est urgente pour conserver à Goya son importance comme port de commerce de cette partie de la province ; Bella-Vista peut la lui disputer un jour. — Population : 8,000 habitants, dont 4,500 pour la ville.

Le département de la Esquina, qui s'étend jusqu'au Guayquiraro, est exclusivement consacré à l'élève du bétail, qui y rencontre d'ex-

cellents pâturages; le terrain n'est bas que près du Rio-Parana et se relève en ondulations herbeuses à quelque distance. — Le bourg de la *Esquina*, son chef-lieu, situé sur le Rio-Corrientes, près de son embouchure, et accessible à toutes les grosses embarcations, se développe beaucoup depuis quelque temps. Il sert d'entrepôt aux produits du sud de la province. — Population : 4,500 habitants.

Les terres du département de Curuzu-Cuatia ressemblent tout-à-fait à celles de l'Entre-Rios; le terrain est élevé, sec, sans lagunes et sans bañados, sauf la saison des pluies, et sillonné de ruisseaux qui baignent le pied de longues ondulations couvertes d'excellents pâturages; aussi est-il semé de nombreuses et riches estancias; on y fait peu d'agriculture. — Le département de Mercedès ou *Pay-Ubre* est dans les mêmes conditions. — Les deux chefs-lieux sont des bourgs dont la population augmente incessamment. — Au département de Curuzu-Cuatia appartient le canton de *Monte-Caseros*, bourg de nouvelle fondation sur le Rio-Uruguay, à l'ancien *Paso de Higos* (Pas des figues) en face du village oriental de *Santa-Rosa*. Ce village est important en ce qu'il est le point de réunion de tous les fermiers qui font passer du bétail au Brésil, exportation des plus lucratives pour la province. C'est à un point rétréci de l'Uruguay, au-dessus du Rio-Cuareim que cette opération se pratique, à l'aide de grands bateaux plats construits sur les lieux pour cet usage. — Population du département de Curuzu-Cuatia : 4,000 habitants ; — du département de Mercedes : 6,000.

Les trois départements dont il nous reste à parler appartenaient à la province des Missions, puisqu'ils sont de l'autre côté du Rio-Miriñay, qui en formait la limite au sud. Ce sont ceux de La Restauracion, de La Cruz et de Santo-Tomé.

Lé département de la Restauracion est placé entre les rivières Miriñay et Uruguay. Le terrain est ondulé, un peu sablonneux et analogue à celui de la Concordia, dans l'Entre-Rios; pour achever la ressemblance, de nombreux palmiers yataïs ornent les collines qui bordent l'Uruguay. Ce sol est parfait pour l'agriculture, dont on s'occupe un peu, et surtout pour l'élève des bêtes à laine. Le gros bétail s'y reproduit également en quantité.

Le bourg de la *Restauracion*, fondé en 1844, au *Paso de los libres*, en face de la ville brésilienne de la Uruguayana, établie l'année pré-

cédente, est le principal port de la province de Corrientes, sur le Rio-Uruguay, et l'entrepôt du commerce de la Yerba-maté avec le bas du fleuve par la Federacion et la Concordia. L'Uruguay, lors des grandes eaux, compte plus de 2,000 mètres de large en cet endroit, mais il a quelques bas-fonds. Le port est formé par le ruisseau Yataï, qui se jette dans ce fleuve et a assez d'eau pour les goëlettes. Du temps des jésuites, ce département faisait partie du canton de Yapeyu et possédait une foule d'estancias dont la principale était celle de Santa-Ana, petit hameau avec une chapelle. — Population, 4,500 habitants.

Le département de la Cruz, au nord du précédent, est analogue par la nature et la conformation du sol. Il renferme le *Rincon* de *Yapeyu*, formé par l'Arroyo Guabiraby, excellent terrain propre à toutes les cultures comme à l'élève du bétail. Les ruines de la ville de Yapeyu, ancienne mission, commencent à se repeupler, surtout depuis qu'une partie des colons de San-Juan y ont été envoyés. Le pays est superbe; l'Uruguay, qui le borde, y forme le magnifique bassin dit *Cancha de Santa-Maria*, long de quatre lieues, et qui en a presque une de large. Au-dessus de Yapeyu se trouve l'embouchure de l'Ibicuy, rivière considérable qui arrose une partie de la province brésilienne de Rio-Grande. Le village de *La-Cruz*, la seule des missions occidentales qui ait conservé de la population, est encore enfermé dans la muraille en pierres sèches qu'avaient bâtie les Jésuites; mais ce n'est plus qu'un pauvre hameau en partie ruiné. En revanche, le département est fort riche en pâturages et par conséquent en bétail. Aussi le soin des estancias, qui s'étendent jusqu'au bord oriental de la lagune Ibera, est-il la seule industrie de ses habitants au nombre de mille environ. Les prairies situées près du voisinage des marais qui forment cette lagune sont de qualité tout à fait supérieure pour l'engraissement des bêtes à cornes. — A une demi-lieue au-dessus de La-Cruz se trouve l'embouchure du Rio-Aguapey, la principale rivière des Missions après le Miriñay.

Le *Rincon*, ou cul-de-sac que forme cette rivière, embrasse le département de Santo-Tomé, ainsi désigné de l'ancienne mission de ce nom, située à une lieue et demie de *San-Borja* (Saint François de Borgia), sur la rive opposée du fleuve Uruguay. En face de San-Borja se trouve le hameau de l'*Hormiguero*, qui n'est qu'un assemblage de quelques misérables chaumières. Deux douzaines de familles habitent les ruines de *Santo-Tomé*. Le seul commerce qu'il y

ait parmi les rares habitants de cette contrée est celui de la yerba-maté, que l'on va chercher dans les bois où cet arbuste croît naturellement. A partir de Santo-Tomé, en remontant vers le nord, le sel manque au terrain et le bétail ne réussit pas aussi bien. Ce département n'a été constitué que tout nouvellement; il renferme au plus un millier d'habitants disséminés dans les ruines des anciens bourgs bâtis par les jésuites, sur les bords et dans les îles de l'Uruguay.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Corrientes.*

La province de Corrientes, sous la domination espagnole, était confondue avec l'Entre-Rios. — Elle fut colonisée à la fin du seizième siècle par le licencié Juan Torres de Vera y Aragon, nommé adelantado (gouverneur) du Paraguay par le roi d'Espagne Philippe II. Les Espagnols débarquèrent en mars 1588, à l'endroit nommé Arazati, à deux kilomètres au-dessous de la ville actuelle de Corrientes, et y bâtirent un petit fort en pieux. Attaqués vigoureusement par les Indiens Guaranis qui habitaient la contrée, ils résistèrent à toutes leurs attaques avec une telle énergie que ceux-ci, frappés de cette résistance, et étonnés de n'avoir pu brûler une croix que les assiégés avaient élevée proche de leur camp, firent leur soumission, s'allièrent aux Espagnols, et bientôt consentirent à être répartis en commanderies (*encomiendas*) au service des conquérants (1). La ville de

(1) Une chronique du temps, à laquelle nous conservons son naïf langage, raconte ainsi la fondation de Corrientes, et la légende de la Croix miraculeuse, dont le souvenir est resté :

« L'an du Seigneur 1588, le 3 avril, dimanche de la Résurrection de Lazare, alors que « l'Évangile du Christ était ignoré dans ces territoires, et l'Indien infidèle, plongé dans la barbarie, l'ignorance et la sauvagerie, Dagalastes, Ebirayas, Yaunets, Frentons, Tapes, Charruas, Mocovis, Abipons, Vilelas, Ometes, Maurès, Cherenos, Chaguayarques et un nombre « infini de tribus appartenant aux nations guaranie et guaycurue, qui occupaient les deux « rives du grand fleuve Parana, — parti de la ville de l'Assomption, alors capitale du Paraguay, vint aborder a l'endroit nommé Arasati, environ un quart de lieue au-dessous de notre ville actuelle de Corrientes, le licencié D. Juan de Torres de Vera-y-Aragon, adelantado, « gouverneur et capitaine général des provinces du Rio-de-la-Plata, par commission du roi « Philippe II, avec vingt-huit hommes, disent les uns, et soixante selon les autres.

« Aussitôt après leur débarquement, pour résister et se défendre contre la multitude d'ennemis qui occupaient ces cantons, ils construisirent un fort, ou plutôt une apparence de fort, « avec des abattis de branches d'arbres et des pieux, et à une courte distance ils élevèrent « une croix de 4 et demie à 5 vares (4 mètres) de hauteur. — Ces hommes et leurs chefs ne « tardèrent pas à être assiégés par les Indiens barbares, au nombre de plus de six mille hommes (ainsi qu'il résulte de l'histoire qui prouve le miracle). Ceux-ci essayèrent de les pren-

Corrientes et les villages d'Itati, de Guacaras et de Santa-Lucia furent fondés cette même année, mais on s'arrêta là, car Saladas, Garzas,

« dre par les armes d'abord, puis par la faim et la soif, mais ils ne purent y réussir pendant « plusieurs jours. La tradition rapporte que toutes les nuits un homme, déguisé en Indien, des« cendait au Parana chercher de l'eau pour lui et ses compagnons. Enfin, le vendredi de Notre- « Dame des Sept Douleurs, au bout d'un long et ardent combat, soutenu avec valeur de part et « d'autre, les Indiens infidèles demeurèrent convaincus que cette croix, qui s'élevait à la porte « du fort, était leur ennemi et servait en même temps de défense aux Espagnols; que c'était « un talisman qu'il fallait détruire avant tout. Ils se mirent immédiatement à l'œuvre, et amon« celèrent tout autour du bois en quantité d'autant plus grande que les environs leur en four« nissaient à volonté. Mais tout ce bois brûla, se réduisit en cendres, et la croix resta intacte. « Le lendemain, samedi, veille du dimanche des Rameaux, les infidèles s'efforcèrent de ter« miner leur œuvre, et, croyant qu'ils n'avaient pas mis assez de bois la veille, ils en entassè« rent une bien plus grande quantité. Mais pendant qu'ils attisaient le feu, la foudre tomba, « fit trois cadavres parmi ceux qui étaient occupés au bûcher, et stupéfia le reste à tel point « que ce miracle suffit pour les réduire à notre sainte foi. — Les caciques qui firent leur sou« mission après le miracle de la Croix, furent Paraguari, Aguara-Coemba, Mboipi. L'histoire « a conservé leurs noms.

« Victorieux, les Espagnols résolurent d'enlever la Sainte Croix de ce lieu pour la transpor« ter dans un meilleur endroit; mais ils avaient beau creuser : malgré leurs outils et leur ar« deur, ils ne pouvaient rencontrer le pied de cette Croix (qui semblait s'enfoncer davantage « dans le sol). Ils reconnurent alors que c'était la volonté du Seigneur que le bois saint de« meurât au lieu de son triomphe, et résolurent d'y construire une chapelle et d'y élever un « autel. Ce qui fut fait. »

« En l'année 1698, la localité fut de nouveau visitée par les infidèles, obligés de se retirer « après une invasion dans laquelle ils avaient essayé de surprendre la ville, et où ils pillèrent « les environs; mais ils n'osèrent s'approcher de la chapelle, et ne volèrent pas même le linge « de l'église, qui était autour à sécher. »

Les habitants de Corrientes ont conservé pieusement le souvenir de cette légende mémorable sur la fondation de leur ville, et le vénérable monument qui a présidé à son origine. Une nouvelle église fut construite en 1730 pour l'abriter. La Croix fut visitée. C'était du bois d'Urundey, bois imputrescible, s'il est mis au sec, et l'on trouva le cœur parfaitement sain. Elle fut rabotée, refaite et mise dans un étui; les planures et copeaux furent pieusement recueillis par les familles, qui les conservèrent comme reliques. La translation, opérée le 3 avril dans le nouveau sanctuaire, fut une fête solennelle pour toute la province, et attira un grand concours de pelerins En même temps, on éleva une colonne sur l'endroit où l'on présumait que la Croix avait d'abord été plantée.

En 1804, l'église fut restaurée et mise dans l'état où elle est aujourd'hui. — La Croix est soigneusement renfermée dans un étui de bois noir; on l'en sort et on l'expose en grande pompe le 3 mai. On a reculé la fête pour la faire coïncider avec celle de l'Invention de la Vraie Croix à Jérusalem. Ce jour (*Fiesta de la Santa Cruz del Milagro*) est le plus solennel de l'année pour les habitants de la capitale.

En mémoire de ce miracle, l'écusson provincial porte la Croix plantée sur sept pointes de rocher (*las Siete Corrientes*), avec un feu flambant à ses pieds.

En 1857, le P. Juan Nepomuceno Alegre, franciscain, auquel on doit déjà la restauration de l'église d'Itati, et aujourd'hui curé du sanctuaire de la Cruz, auquel il cherche à donner le plus de splendeur possible, a fait faire des fouilles suivies de succès pour retrouver, à Arasati, les traces du premier fort construit par les Espagnols en 1588. Elles sont situées sur la berge du fleuve, à l'ouest de la colonne actuelle, et près de la descente de la petite anse d'Arasati. C'est dans cette anse que débarquèrent les Espagnols, et sur le haut de la berge qu'ils construisirent d'abord une enceinte en abattis d'arbres, puis un petit fort qui paraît avoir été une

Mburucuya, Caa-Cati, San-Roque, ne le furent que dans le courant du dix-huitième siècle. La population espagnole augmentait peu; tout ce qui restait d'Indiens se concentrait de l'autre côté de la lagune Ibera et du Miriñay, dans les missions établies par les Jésuites. Ce ne fut qu'après l'expulsion de ces derniers que les Guaranis de cette région commencèrent à se mêler au reste des habitants de la province. En 1797, Azara comptait seulement 9,228 âmes dans les bourgs et villages que nous venons de nommer, alors qu'il y en avait encore 26,820 dans les quinze bourgs des Missions occidentales. Aujourd'hui cette population indienne a disparu, détruite par la guerre de 1817 et sa transportation au Paraguay et au Brésil, tandis que celle de la province de Corrientes est montée de 10,000 à 90,000 âmes. C'est à dater du commencement de ce siècle que tous les autres bourgs et villages actuels ont été bâtis.

A partir de 1620, époque de la séparation des possessions espagnoles de la Plata en deux gouvernements, l'Entre-Rios, dont Corrientes faisait partie, dépendit du gouvernement de Buénos-Ayres. Le Paraguay proprement dit ne se composait que du pays au nord du Rio-Tebicuary, si bien que le district de Curupayti, où est maintenant Humaita, était dans la juridiction de Corrientes, alors gouverné par un commandant militaire espagnol, et que les Missions comprises entre l'Estero de Nembucu, le Tebicuary, les forêts de l'est et le Parana, dépendaient de la grande province des Missions qui formait un véritable État à part, sous l'administration des Pères de la compagnie de Jésus.

Lors de la révolution de 1810, Corrientes suivit l'exemple de Buénos-Ayres; le général Belgrano traversa la province tout entière à la fin de la même année pour faire la malheureuse expédition du Paraguay. Il passa par Curusu-Cuatia et Yaguarete-Cora, qui n'étaient alors que des hameaux composés d'une demi-douzaine de chaumières. En 1814, le Directoire des Provinces Unies, alors présidé par D. Gervasio, Antonio de Posadas, par décret du 10 septembre, réunit les Missions à la province de Corrientes, et lui donna un

muraille en pierres sèches ayant 42 mètres de diamètre. C'est du moins ce que démontrent les fondations que l'on a rencontrées. Ce fut le premier établissement européen dans la province; ce fort est l'origine de la ville de Corrientes, qui se construisit un peu plus au nord, entre les deux ruisseaux. Le petit plateau d'Arasati sert aujourd'hui de champ de courses. La colonne commémorative s'élève à une centaine de mètres de l'emplacement de l'ancien fort. — On peut consulter pour plus amples détails les *Documentos oficiales referentes al descubrimiento del lugar en donde se construyó la primera fortaleza española en el año de 1588*. — Corrientes, 1857, Tipografia de la Opinion. Brochure in-12.

gouverneur-intendant. L'année suivante, l'hostilité d'Artigas contre Buénos-Ayres amena la séparation de l'Entre-Rios et de Corrientes en États indépendants qui se gouvernèrent eux-mêmes, mais d'abord sous l'influence de ce chef qui se faisait appeler *le Protecteur des peuples libres.* Les guerres des Missions compromirent la sécurité de la province, et la capitale fut même occupée un instant par Andresito, en 1818. Mais les revers de José Artigas son père adoptif, en 1820, y laissèrent le pouvoir aux mains du général Ramirez, qui, cette même année, se fit proclamer Protecteur Suprême des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes. La mort de ce chef arrivée l'année suivante entraîna la chute du gouverneur Garriego nommé par lui. Une chambre législative fut élue, elle fit une constitution et nomma D. Pedro Ferré pour gouverneur en 1824.— Il s'écoula une période assez calme jusqu'en 1838, époque à laquelle la querelle des Unitaires et des Fédéraux, ou plutôt la lutte contre Rosas, entraîna Corrientes dans de plus terribles agitations. L'idée qui dominait dans la province était celle d'une grande indépendance locale et le désir de pouvoir commercer librement avec le bas du fleuve. Les tendances ultra-centralisatrices de Rosas, quoique déguisées sous le masque de la Fédération, excitaient contre lui tous les esprits : en 1838, profitant de ses embarras avec la France et du mécontentement général, Corrientes s'unit au parti unitaire soulevé. La bataille de Pago-Largo où périt Béron de Estrada, son gouverneur, avec l'élite de la petite armée provinciale, fit triompher les alliés de Rosas; mais, deux années après, la province reprit sa revanche à Caa-Guazu. Le désastre du chef oriental Rivera à l'Arroyo-Grande la rendit encore à ceux-ci. Elle s'en sépara de nouveau en 1843, et, en 1845, appela le plus marquant des généraux unitaires, D. José-Maria-Paz, pour organiser sa résistance, et fit alliance avec le Paraguay. Le but, l'instinct des Correntinos était de défendre exclusivement leur province ; ils ne voulaient point qu'on allât leur imposer un gouvernement, ils n'avaient pas davantage le désir d'aller en imposer aux autres. Cette double tendance explique leur attitude depuis un demi-siècle. Aussi, en 1851, une fois les intentions du général Urquiza bien connues, furent-ils les premiers à seconder de tout leur pouvoir la croisade contre le dictateur ultra-unitaire de Buénos-Ayres, et depuis ont-ils été une des plus fermes colonnes du système fédéral établi par la constitution de 1853. — L'ouverture du Parana et de l'Uruguay à tous les pavillons, permettant le commerce direct avec leurs ports, a comblé le plus ardent de leurs

vœux, non pas que cette mesure ait pu porter immédiatement ses fruits, mais parce qu'elle ouvre un avenir immense au commerce de tous les États riverains de ces gigantesques rivières. — En 1855, une nouvelle constitution provinciale a été votée par la législature locale, puis ratifiée par le Congrès général argentin; c'est celle qui régit actuellement la province.

CHAPITRE IV.

Territoire des Missions.

Nous avons dit dans le chapitre précédent pourquoi, par suite des discussions sur la nationalité de ce territoire entre la Confédération argentine et le Paraguay, nous avons cru devoir en traiter, à part de la province de Corrientes, à laquelle il fut provisoirement assigné tout entier en 1814, mesure contre laquelle le Paraguay a protesté jusqu'à ce jour; au gouvernement fédéral seul appartient donc de résoudre cette question, d'accord avec la république voisine. (Voyez tome I, page 49.) Dans notre Mémoire historique sur la décadence et la ruine des établissements des jésuites dans le bassin de la Plata, annexé au présent ouvrage, nous donnons l'histoire générale de la grande province des Missions, et par conséquent de la fraction qui en reste aujourd'hui, et doit appartenir à la Confédération argentine; nous y renverrons donc le lecteur, et ne ferons ici qu'une description succincte de cette région, en insistant seulement sur son état actuel, et la possibilité de la peupler de nouveau rapidement, une fois sa nationalité définie et assurée (1).

(1) Sous la domination espagnole, les missionnaires jésuites étaient arrivés à former sur les deux fleuves, Parana et Uruguay, une vaste province uniquement peuplée d'Indiens guaranis répandus dans 33 bourgades : 11 de l'autre côté du Rio-Parana, dans la république actuelle du Paraguay, 5 sur la rive gauche du Parana, 10 près de l'Uruguay, et 7 de l'autre côté du fleuve.

Les sept bourgades à l'est de l'Uruguay furent conquises par les Portugais en 1801. En 1817, les dix de l'Uruguay furent détruites par ces mêmes Portugais dans les guerres de la Bande-Orientale et d'Artigas. En même temps Francia fit évacuer par force les cinq bourgs du Pa-

Le territoire actuel comprend ce que l'on appelait autrefois les *Missions occidentales*, ou à l'occident et sur la rive droite du fleuve

rana, qui depuis tombèrent en ruine. Il ne subsista plus que les villages indiens ou réductions anciennes au nord du Parana.

Avant les guerres d'Artigas, le gouvernement de Buénos-Ayres, qui représentait l'ancienne administration centrale espagnole, voulut régler les questions de l'Entre-Rios, en le divisant en deux grandes provinces. Le directeur, D. Gervasio Posadas, par décret du 10 septembre 1814, assigna pour limites à l'Entre-Rios proprement dit : — le Rio-Corrientes, la partie supérieure du Rio-Guaquiraro, désigné sous le nom d'Aracachy, le ruisseau de Curusu-Cuatia jusqu'à son embouchure dans le Miriñay et la ligne de celui-ci à l'Uruguay. — Tout le reste de la Mésopotamie argentine, jusqu'aux limites du territoire portugais, devait former la province de Corrientes.

Les deux provinces ayant pour capitale, — la première, le bourg de la Concepcion-del-Uruguay, — la seconde, la ville de Corrientes, devaient être séparées de l'intendance de Buénos-Ayres, et administrées chacune par un gouverneur intendant, avec les mêmes facultés, droits, prérogatives et dépendances que les autres provinces de l'État. — En cas de guerre extérieure, le gouverneur de Corrientes devait résider à Candelaria.

Ce régime ne dura que trois ans, puisque, par suite des guerres de la Bande-Orientale, les missions entre le Parana et l'Uruguay furent entièrement détruites par les Portugais, d'une part, Francia de l'autre, et leur population presque complètement anéantie.

Pendant ces événements, Corrientes étendit sa frontière du sud jusqu'au Guayquiraro et au Mocoreta, ce qui fit perdre à l'Entre-Rios une assez grande portion de terrain, mais fit une limite moins vague que celle que le décret directorial établissait. Son gouvernement, au milieu des guerres d'Artigas et des Portugais, ne put exercer aucune autorité sur les Missions, et dut se limiter à l'administration de la province. Après la chute d'Artigas, en 1820, et l'occupation de la Bande-Orientale entière par les Portugais, auxquels succédérent, deux ans plus tard, les Brésiliens, une petite fraction de ce qui restait de la population indienne des Missions s'établit sur le Miriñay et fonda le village de San-Roquito, sous la direction d'un certain colonel D. Felipe Aguirre, qui s'intitula gouverneur.

Il paraît que le gouvernement national de 1826, regardant le décret de Posadas comme non avenu (il n'avait en effet reçu qu'une exécution incomplète), considéra de nouveau le territoire des Missions comme une province à part, puisqu'il l'autorisa à envoyer deux députés au congrès général argentin siégeant à Buénos-Ayres. Ces députés furent D. Manuel Pinto et D. Vicente Ignacio Martinez.

Les événements des années suivantes et la guerre avec le Brésil empêchèrent le gouvernement central de donner suite à cette organisation nouvelle. Corrientes, graduellement, poussa sa juridiction de l'autre côté du Miriñay, et fonda le bourg de la Restauracion. Plus tard il nomma des autorités à la Cruz et à Santo-Tomé, sans pouvoir cependant passer plus avant par suite de l'opposition du Paraguay.

Le traité de limites du 15 août 1852, entre la Confédération et le Paraguay, qui tranchait cette question en assignant à cette république tous les terrains au nord du Parana et du Vermejo, à la Confédération le territoire des Missions, au sud du Parana, n'ayant pas été ratifié, la question est restée sans solution, et, nous le répétons, ne peut être résolue que par le Gouvernement national. Lui seul, une fois la question réglée définitivement avec le Paraguay, peut assigner de nouveau ce territoire à Corrientes ou en faire une province nouvelle, si la nation le juge convenable. L'exécution stricte de l'ancien décret directorial rendrait à l'Entre-Rios un assez grand territoire, dont il a fait tacitement le sacrifice dans l'intérêt de la paix des deux provinces, mais qu'il pourrait réclamer à son tour si la totalité des Missions était de nouveau assignée à sa voisine.

Par suite de l'extinction des communautés indiennes qui peuplaient le pays, et étaient les propriétaires légitimes du sol que leurs ancêtres avaient cultivé, et où ils avaient bâti des vil-

Uruguay. Il est limité par ce fleuve, le Rio-Miriñay, la lagune Ibera, le Rio-Parana, le Rio-Y-Guazu, les rivières San-Antonio et Pepiri-Guazu, et forme une sorte de triangle irrégulier dont la pointe est au sud, entre le trentième et le vingt-sixième degré de latitude, embrassant ainsi une superficie d'environ 2,000 lieues carrées.

En partant de l'embouchure du Miriñay, jusqu'à l'endroit où le Rio-Parana se rapproche du Rio-Uruguay, de manière à ne plus laisser entre eux qu'un espace de 18 lieues, le pays offre une plaine ondulée, semée de grands bouquets de bois, coupée de nombreux ruisseaux dans le voisinage des rives de l'Uruguay; mais, à compter de ce point, il y a de véritables collines, et bientôt une chaîne de montagnes peu élevées, arrondies, et qui se prolongent vers l'est, sépare les bassins de l'Y-Guazu et de l'Uruguay. Toute cette dernière partie est montueuse et couverte d'épaisses forêts, au milieu desquelles on trouve de vastes espaces remplis exclusivement d'orangers et d'arbres à yerba-maté.

Une seule rivière véritable arrose le territoire des Missions, c'est l'*Aguapey*, peu large, mais très-profond quand il se rapproche de l'Uruguay. Il prend sa source au milieu des collines près de San-Carlos, et, décrivant une courbe vers l'ouest, vient se jeter dans ce fleuve, au nord du village de La-Cruz. Il n'est navigable que dans une petite partie de son cours. L'Uruguay reçoit plus haut une foule de petites rivières qui arrosent les vertes vallées des cantons d'Apostoles, de Santa-Maria-la-Mayor et de San-Javier. Au-dessus de ce dernier canton, l'épaisseur et l'étendue des forêts, l'inégalité du terrain multiplient les cours d'eau, qui, séparés par la petite chaîne des Missions, se dirigent, les uns au nord, vers le Parana et l'Y-Guazu, les autres à l'est et au sud, vers l'Uruguay. Les rivières peu connues, Pepiri

les et des villages, le gouvernement se trouve le seul maître légitime de tout ce territoire. Par conséquent, la vente ou la location de ces terres peut être la source d'un immense revenu qu'il est important de consacrer au bien général.

Nulle partie de la République argentine n'est plus facile à coloniser, ne possède un terrain plus fertile, et n'a des débouchés plus commodes, grâce à la navigation de l'Uruguay. Déjà la population commence à s'y porter et ne demande que de la sécurité pour s'y fixer définitivement et y restaurer les anciens villages, dont la position est généralement très-bien choisie, et dont les ruines et les plantations peuvent servir aux nouveaux habitants. Une administration provisoire établie à Santo-Tomé, point central de tous ces cantons, pourrait rendre de grands services en devenant un véritable centre de colonisation. L'heureuse situation de cette région réellement privilégiée et si justement appréciée jadis par les jésuites, ses anciens et intelligents colonisateurs, ses ressources, ses richesses, lorsque la population aura pu y revenir, lui donnent tous les éléments nécessaires pour constituer un jour une des parties les plus florissantes de la Confédération argentine.

et San-Antonio-Guazu, marquent la limite de la Confédération argentine avec le Brésil, à peu près sous le méridien de 55° 30′.

Le puissant *Y-Guazu,* qui se jette dans le Parana, par 25° 40′, n'est encore le siége d'aucune navigation et coule dans le désert.

Nous avons décrit les trois départements de *La-Restauracion,* de *La-Cruz* et de *Santo-Tomé*, qui sont gouvernés par des autorités correntines. Au nord de Santo-Tomé commencent les anciens cantons de *San-Carlos*, *San-José*, *Apostoles*, *Martires*, *Concepcion*, *Santa-Maria-la-Mayor* et *Saint-François-Xavier* (*San-Javier*), tous peu éloignés ou même riverains de l'Uruguay, excepté ceux de San-Carlos et de San-José qui sont au milieu des terres. Le route de l'Hormiguero à Itapua les traverse et passe à un kilomètre des ruines de San-Carlos, tout à fait inaccessibles aujourd'hui, tant le bois qui les couvre est épais. Tout le long de ce chemin on rencontre les débris d'anciens oratoires abandonnés tels que ceux de *Casa-Pava*, *Santa-Maria*, *San-Alonzo*, *Santo-Tomas*, *etc.*, près desquels s'élevaient autrefois les bâtiments des fermes à bétail créées par les Pères de la compagnie de Jésus.

Le canton de *San-Carlos* est une plaine ondulée semée de bouquets de bois. Il renferme une seule estancia, celle de *Yucaso*, qui est peuplée et où l'on peut trouver des animaux de trait. Les habitants y vivent de chasse et de la chair de leurs bestiaux. Quelques Correntins et Brésiliens se sont établis hardiment sur divers points isolés de ce magnifique désert et s'y nourrissent du gibier qui y pullule.

Les cantons de *San-José*, d'*Apostoles* et des *Martires* sont analogues à celui de San-Carlos. Les habitants des rives de l'Uruguay visitent quelquefois les anciens jardins des jésuites, soit pour chercher des oranges à l'époque de leur maturité, soit pour recueillir de la yerba-maté, dans les vieilles plantations faites lors de l'administration des Pères. Ces deux cantons sont bien arrosés.

Concepcion et *Santa-Maria-la-Mayor* sont à une courte distance de l'Uruguay, et dans le même état que les trois bourgs précédents; les murailles des anciennes maisons restent debout, mais les toits sont enfoncés, et des broussailles, des arbres même, les remplissent. Un peu au-dessous de Concepcion, dans le fleuve Uruguay, se trouve une ligne de récifs à découvert aux basses eaux, et nommés *Cachoeira del Garrucho* (Rapide du Paysan). Elle porte aussi le nom de *Paso del Garrucho*, parce qu'on peut dans la saison favorable y traverser la rivière à gué. Jadis les Indiens sauvages profitaient de cette cir-

constance pour envahir les Missions occidentales. — Un autre passage signalé par une île, celui de *San-Lucas*, se trouve sous le même parallèle que cet ancien bourg. Toute la partie du fleuve Uruguay qui s'étend de la vieille *Estancia de Mercedes* située à moitié chemin entre Santo-Tomé et la Concepcion jusqu'à San-Javier, est remplie de rapides et offre des gués assez nombreux aux basses eaux. Les deux rives de ce fleuve sont semées de ruines des anciennes fermes de la Compagnie.

Saint-François-Xavier (*San-Javier*) est situé sur la rive même du fleuve. Un certain nombre d'habitants s'y sont installés et s'y occupent de la récolte de l'herbe maté qui abonde dans les environs. — Au-dessus de ce bourg, le Rio-Uruguay, dont la direction est devenue orientale, fait vers le nord un coude, connu sous le nom de *vuelta del norte;* c'est à ce point qu'il se rapproche le plus du fleuve Parana, de manière à ne plus laisser entre lui et son puissant voisin qu'un espace de dix-huit lieues, occupé par une plaine assez accidentée, mais au milieu de laquelle il ne sera peut-être pas difficile de creuser un jour un canal, pour réunir les deux fleuves. Au nord de San-Javier commencent les bois qui se continuent jusqu'à la frontière du Brésil. Au milieu de ces forêts vivent des Indiens Tupis et quelques Guaranis redevenus sauvages.

Les cantons voisins du fleuve Parana sont ceux de *Candelaria*, *Santa-Ana*, *Loreto*, *San-Ignacio-Mini* et *Corpus*. — Candelaria, San-Ignacio et Corpus sont sur la rive même du fleuve, Santa-Ana et Loreto à deux lieues environ. Ces villages sont complétement abandonnés et dans le cas des précédents; des broussailles presque impénétrables couvrent leurs ruines. — A Candelaria les Paraguayens ont construit une caserne où ils conservent quelques troupes pour appuyer leurs prétentions à l'occupation du territoire. Le point de Candelaria est important parce qu'à cet endroit le Parana n'a que 700 mètres de large et que le passage y est plus facile que partout ailleurs. — Après l'expulsion des jésuites, Candelaria était devenue la capitale des Missions et la résidence de son gouverneur.

Dans les environs de Candelaria, un petit cordon montagneux porte le nom de *Sierra del Iman*, chaîne de l'aimant, à cause des minerais de fer magnétique qu'on y a trouvés.

Le terrain des cinq bourgs paraniens que nous venons de citer est accidenté, coupé de ruisseaux et semé de bois et de prairies; les bois surtout abondent. Les pâturages dépourvus de sel n'y sont

pas avantageux pour les bestiaux; mais en revanche l'arbre à yerba-maté y prospère et y forme des forêts entières. On y trouve aussi de magnifiques bois de construction, exploités jadis, mais qui ne peuvent plus l'être aujourd'hui, faute de routes et d'habitants.

En face d'Itapua se trouve une sorte de camp retranché, formé par une muraille en pierre sèche d'un mètre et demi de haut et de 1,200 mètres de développement. Elle dessine un arc de cercle dont les deux extrémités s'appuient sur le Rio-Parana, large en cet endroit d'une demi-lieue. Cette enceinte, construite par Francia avec les matériaux provenant de la démolition de Candelaria, Loreto, etc., etc., est occupée par une garnison paraguayenne. Sous la dictature de Rosas, lorsque les rivières étaient fermées, la république du Paraguay commerçait avec le port brésilien de San-Borja, à travers les Missions, et Itapua, protégée par cette tête de pont, était l'entrepôt de ce pays.

Le terrain qui s'étend le long du Parana entre ce fleuve et la lagune Ibera, était occupé jadis par les meilleures estancias de la province : San-Borjita, Curupay, Santa-Tecla, San-Agustin, Santa-Maria, Rosario, Caraguatay, etc. Elles finissaient à la *Tranquera* ou barrière de *San-Miguel*, endroit où les jésuites avaient fait creuser plusieurs fossés entre la lagune et le fleuve, de manière à empêcher l'entrée des Missions. C'est là aussi que le Paraguay a construit la *Tranquera de Loreto*, barrière palissadée avec fossé qui interdit à volonté les communications avec Corrientes. Il existe le long du fleuve Parana une chaussée naturelle, offrant de ce côté un passage facile même aux charrettes, pour gagner le nord de cette province.

Dans le territoire des Missions les communications sont faciles. Hors de la saison des crues on peut suivre la côte de l'Uruguay; tous les ruisseaux qui s'y jettent, excepté l'Aguapey, sont guéables. Le Miriñay se passe facilement au Pas du Père éternel (*Paso del Tupa-Tupa*) où les jésuites avaient autrefois une chapelle; c'est à peu près l'endroit où il sort des marais de l'Ibera. Il y a aussi les *Pasos de las Piedras*, de *Lopez* et *del Rosario* où il est encore guéable aux basses eaux et permet ainsi la communication avec les départements de Mercedes et de Curuzu-Cuatia. L'Aguapey ne cesse de l'être qu'une dizaine de lieues avant de déboucher dans l'Uruguay.

Les fleuves Parana et Uruguay, malgré quelques rapides, sont navigables presque toute l'année dans toute leur partie qui baigne les Missions. Aujourd'hui l'Uruguay est le siége d'une navigation assez active à partir de Santo-Tomé et de San-Borja, par suite du

CHAPITRE V.

Province de Santa-Fé.

§ I. — *Province de Santa-Fé en général.*

Limites et situation astronomique. — La province de Santa-Fé se compose d'une grande plaine boisée dans le nord, herbeuse dans le sud, qui s'étend en forme de carré long, sur la rive droite du Rio-Parana, depuis 29° jusqu'à 33° 30′ de latitude sud, dans une largeur moyenne d'un degré. Elle est limitée : — au nord, — par l'Arroyo-del-Rey, cours d'eau peu connu, qui vient de l'intérieur du Chaco se jeter dans le Rio-Parana, et célui de Las-Vivoras qui paraît aller au Salado ; — à l'ouest, — par une portion du Rio-Salado, et, de l'autre côté de cette rivière, par une petite série d'ondulations de terrain, connues sous le nom de *Los-Altos*, qui la séparent de Santiago-del-Estero. — Les bois et les *cañadas* du Quebracho, l'Arroyo de las Tortugas, forment sa limite avec Cordova. Cette ligne occidentale coïncide à peu près avec le 64° de longitude. — Au sud, — l'Arroyo-del-Medio marque la frontière avec Buénos-Ayres. — A l'est, — le thalweg du Rio-Parana la sépare de Corrientes et de l'Entre-Rios; ce thalweg, étant plus rapproché de la rive gauche, laisse dans sa juridiction quantité de grandes îles formées par le fleuve. Dans ces limites, la province a un peu plus de 2,000 lieues carrées de superficie.

Aspect général. — Cette province offre une plaine à peu près absolue, aussi bien dans la partie basse, presque au niveau du Rio-Parana et se confondant au nord avec le Chaco, que dans la portion un peu plus élevée qui commence après l'embouchure du Rio-Salado et va s'unir aux pampas de la province de Buénos-Ayres et du territoire indien du sud. Le sol est sablo-argileux, très-meuble, recouvrant des strates d'argile qui se succèdent de haut en bas sur une épaisseur moyenne de 20 mètres, sous lesquels se trouve une couche sablonneuse, laquelle pénètre de même à une profondeur indétermi-

née : c'est du moins ce qu'indique la coupe des puits creusés à Santa-Fé et au Rosario. L'humus superficiel est extrêmement fertile et propre à toutes les cultures. Le nord de la province et les bords du Salado nourrissent de grandes forêts composées principalement d'algarrobos, de talas, de viraros, etc., etc.; le sud est une pampa herbeuse, éminemment propre à l'élève des bestiaux.

Hydrographie. — L'extrême horizontalité du terrain rend les rivières rares, les eaux pluviales étant presque aussitôt absorbées par le sol, ou formant des lagunes et des *cañadas*. — En dehors du Parana et de ses branches il n'y a en réalité que le *Rio-Tercero* connu dans la province sous le nom de *Carcaraña*, et le *Rio-Juramento* ou *Salado* (voyez t. I, pages 152 et 139) qui puissent porter des embarcations. — Mais le fleuve Parana y présente un système particulier de canaux qui pénètrent assez profondément dans les terres et sont accessibles à la navigation, sauf les trois ou quatre mois de basses eaux.

En effet, depuis l'embouchure du Carcaraña par 32° 30′ jusqu'au 29e degré en face de Goya, le canal principal du grand fleuve se rapproche de la rive gauche et laisse ainsi vers la droite un nombre considérable d'îles assez étendues, au milieu desquelles serpentent des canaux plus ou moins larges et plus ou moins longs. — L'un, désigné sous le nom d'*Arroyo-del-Mal-Abrigo* (ruisseau du mauvais abri), qui se détache du Parana bien au-dessous de l'Arroyo-del-Rey, communique avec une lagune intérieure, connue sous le nom de lac du Cristal, puis vient rejoindre le grand fleuve à une vingtaine de lieues au-dessus de Santa-Fé. — Un autre bras, analogue au précédent, arrive près de cette ville sous le nom de *Colastiné*. — Enfin le *Canal de Santa-Fé* lui-même, qui sort en face de la ville de Parana, se continue jusqu'au Carcaraña en passant devant le bourg de Coronda, dont il prend le nom, après avoir reçu le Rio-Salado. — Ces trois canaux forment, pour ainsi dire, une longue rivière qui coule parallèlement au fleuve et en est séparée par plusieurs grandes îles peu élevées, couvertes de bois, mais où l'on trouve parfois d'excellents pâturages pour les bestiaux. Ils ont assez d'eau pour recevoir de grosses embarcations. De grandes goëlettes arrivent jusqu'à Santa-Fé, et même à Coronda; elles peuvent aussi dans la saison favorable passer par le Colastiné.

L'*Arroyo-del-Rey* paraît plutôt un canal de décharge des inondations intérieures formées par le Rio-Parana, lors des grandes

crues, qu'un ruisseau né du Chaco. On croit même qu'il communique avec le Rio-Salado à certaines époques de l'année, par un ruisseau nommé *Arroyo de los Palmares* ou de *las Vivoras* qui part du petit lac de ce nom, de telle sorte que tous les cours d'eau qui se trouvent dans la plaine au-dessus de Santa-Fé seraient formés à la fois par les eaux du Salado et celles du Parana, aussi bien que par les eaux pluviales. En passant dans les terrains salés de cette partie de la province ils y prendraient le goût saumâtre qui a fait donner le nom de *Saladillo* à un grand ruisseau qui tombe dans la lagune de Santa-Fé. Cette région basse, semée de bois et de lagunes, est géographiquement peu connue ; l'extrême horizontalité du terrain permet des changements fréquents dans le cours des rivières et la forme des lagunes. Ainsi, au-dessus de la localité nommée *Monte-Aguara*, en remontant le Rio-Juramento, on trouve des ouvertures dites *boquerones* qui semblent d'anciens lits de la rivière, et se dirigent vers l'est ; ce sont ceux que l'on a figurés sur quelques cartes en communication avec la lagune des Vipères (*laguna de las Vivoras*) et rejoignant le Parana par l'Arroyo-del-Rey. Cette même lagune communique probablement avec le lac du Cristal, qui lui-même se joint au Parana et aux Saladillos, ou ruisseaux salés, que nous venons de nommer, et qui se rendent dans la lagune de Santa-Fé.

Il s'ensuit que toute cette grande plaine est coupée de canaux de dimensions diverses, généralement guéables quand le Parana est bas, mais qui, à l'époque des crues de ce fleuve, se remplissent par le reflux de ses eaux, celles-ci venant couvrir diverses parties de la campagne et y former des lagunes et des *bañados*.

Depuis la ville de Santa-Fé jusqu'à l'extrémité nord de la province, le sol semble avoir fait partie de l'ancien lit du fleuve ; il est évidemment formé d'alluvions modernes. Ce qui le prouve, c'est que la grande lagune qui se déploie de l'autre côté de la ville a son rivage occidental bordé par des berges de 5 à 6 mètres de haut, alors que la rive orientale est basse, à peine au-dessus des crues de la rivière, et que l'on peut suivre ainsi par les ondulations du terrain les traces de l'ancien rivage. Aussi le *Rincon* de San-José, situé entre la lagune et le Parana, est-il un terrain d'une fertilité extrême. Deux canaux naturels allant de l'extrémité nord-est de la lagune au Colastiné attestent l'origine de ce vasteamas d'eau.

Du Rio-Juramento au Carcaraña, le sol est coupé de quelques ruisseaux sans importance allant tomber dans le Parana, dont un seul,

celui *Del-Monge*, lors des grandes pluies, offre un obstacle sérieux aux chariots et aux voyageurs. — Le Carcaraña est guéable aux basses eaux. L'*Arroyo-del-Medio*, qui sépare la province de Santa-Fé de celle de Buénos-Ayres, est un ruisseau qui n'a qu'une importance politique comme frontière. L'*Arroyo de Pabon*, qui le précède, est d'une dimension égale et ne sert qu'aux troupeaux. Ces deux ruisseaux prennent leur source dans les *cañadas* de la plaine. — L'*Arroyo de las Tortugas* est un ruisseau fangeux qui se forme dans les bas-fonds inondés ou bañados du Quebracho et, se dirigeant presque directement du nord au sud sous le méridien du 64° de longitude occidentale, va tomber dans le Carcaraña près du village de Cruz-Alta. Il forme la frontière entre Santa-Fé et Cordova. Peu avant d'arriver au Tercero, il est profond, encaissé et très-difficile à franchir à gué. Heureusement, on a construit un pont à l'endroit où le coupe la nouvelle route du Rosario à Cordova.

Les lagunes, favorisées par l'horizontalité du terrain, sont nombreuses : nous avons déjà nommé celles des Vipères, du Cristal et de Santa-Fé, qui sont les principales; mais il en est de bien plus petites qui sèment la pampa et qui, quelquefois salées, le plus souvent douces, sont précieuses pour les bestiaux. Les cañadas ou bas-fonds souvent marécageux et boisés, où se rassemblent les eaux pluviales, rendent les mêmes services.

Orographie. — La province de Santa-Fé n'a point de montagnes, et à peine quelques reliefs du sol. Sur la rive droite du Rio-Salado, en remontant vers le nord, on trouve plusieurs ondulations de terrain qui vont se réunir à cette série de petites collines très-basses désignées sous le nom de *Los-Altos*, qui séparent le bassin de la lagune de *Los-Porongos* de celui du Rio-Juramento, et marquent les limites de Santiago del Estero. — Quant aux berges (*barrancas*) du Rio-Parana, — basses dans le nord de la province, à partir de l'embouchure du Carcaraña, elles se relèvent successivement jusqu'à atteindre une hauteur de 22 mètres au Rosario, hauteur qu'elles conservent jusqu'à l'Arroyo del Medio. Le fleuve y a creusé son lit aux dépens de la Pampa, qui, de ce point, commence à se relever aussi en pente insensible jusqu'au massif central de Cordova et aux Andes.

Nature du sol. — Il est, comme celui de la province de Buénos-Ayres, sablo-argileux, mais un peu plus léger encore. La couche d'humus varie en épaisseur, sans être jamais bien considérable; le

sous-sol est assez dur, argileux également, et toujours mêlé de sable. A 20 mètres de profondeur on rencontre des couches de sable siliceux presque pur. L'argile qui compose les berges du Parana est très-compacte et présente des noyaux calcaires en certains endroits. On n'y a point encore trouvé de fossiles.

Quant au sol du nord de la province, à partir du Carcaraña, toute la partie voisine du Parana est composée d'alluvions modernes. Les puits que l'on y creuse offrent de l'eau presque toujours douce à quelques mètres seulement de profondeur. Si l'on s'avance à une quinzaine de lieues vers l'ouest, le sol est salin, et il est plus difficile de trouver de l'eau douce; celle de la plupart des puits est saumâtre; cependant les hommes et les bestiaux s'y habituent. Dans la Pampa du sud et le département du Rosario, l'eau se trouve à 25 mètres et est de bonne qualité.

Quoique le sol soit en général léger, il est fertile et n'a besoin que d'humidité pour nourrir une belle végétation.

Au point de vue minéral, aucune province n'est plus dépourvue que celle de Santa-Fé. Elle n'a que de bonnes argiles pour la brique et les poteries, et le sel que l'on pourrait au besoin obtenir de ses *saladillos* (ruisseaux salés).

Climat. — Le climat de la province de Santa-Fé est tout à fait celui de l'Entre-Rios, et n'offre rien de particulier; on y trouve la même splendeur du ciel, la même salubrité de l'air. — Les gelées sont rares et courtes; le vent est généralement modéré, en toute saison, et beaucoup moins fréquent que sur le littoral de la Plata. Les sécheresses seules sont à craindre.

Végétation. — Au point de vue de la végétation, la province se divise en deux parties séparées l'une de l'autre par le Rio-Tercero ou Carcaraña. La portion septentrionale offre beaucoup de forêts, principalement dans les endroits humides et au bord des rivières. Ces forêts, tantôt épaisses, tantôt semées de nombreuses clairières naturelles, nourrissent des arbres qui ne sont pas de très-haute taille, mais gros et trapus et d'un bois fort dur; tels que l'algarrobo, le ñandubay, le viraro, le tala, etc., tous excellents pour le charronnage, la construction des navires, etc., et enfin le chauffage. La végétation herbacée n'offre rien de particulier. Les prairies, tapissées d'un épais gazon, offrent au bétail des pâturages sans cesse renaissants; beaucoup sont un peu salines et d'autant plus propres à la nourriture des bêtes

à cornes et à laines. — La partie méridionale ne présente qu'une pampa sans fin, c'est-à-dire une plaine absolue sans arbres et couverte de pâturages naturels qui ne peuvent être utilisés que par le bétail, du moins tant que le défaut de population empêchera d'y faire de l'agriculture.

Agriculture. — Elle n'est développée que près de la capitale et du Rosario, dans le département de San-José et dans les colonies de la Esperanza et de San-Carlos. — On cultive avec succès presque tous les arbres fruitiers d'Europe et une partie de ceux des tropiques. L'arbre le plus en honneur est l'oranger, qui, à Santa-Fé même et aux environs, acquiert une grande taille et se couvre d'une immense quantité de fruits excellents, qu'on exporte avec profit. Le coton et le tabac réussissent très-bien et pourraient être l'objet d'une culture en grand fort lucrative, mais on ne s'en occupe pas encore malgré le bel avenir promis à cette industrie agricole sous le climat de Santa-Fé.

ANIMAUX SAUVAGES ET DOMESTIQUES. — Le règne animal s'y compose des mêmes classes d'animaux que dans les provinces précédentes; la grande quantité de bois favorise leur multiplication. — Grâce aux nombreux canaux du Parana, le poisson abonde partout et pourrait même donner lieu à l'établissement de pêcheries pour la préparation d'une sorte de morue indigène. — La classe des insectes présente un phénomène particulier à Santa-Fé : c'est une araignée fileuse qui vit en société et fournit une soie qui pourrait être utilisée. (Voyez d'ailleurs tome II, page 62.)

Quoique les prairies qui couvrent la plus grande partie du sol soient extrêmement favorables à l'élève du bétail, par suite des événements politiques de 1859 et 1861, il n'abonde pas dans la province. Les pâturages du nord sont exposés aux incursions des Indiens du Chaco, Tobas et Mocovis, qui, presque à tour de rôle, viennent faire la maraude sur la lisière du pays peuplé. Les agitations politiques qui, si souvent, ont mis aux prises Santa-Fé avec Buénos-Ayres, ont ruiné périodiquement les estancias du sud, de sorte que le pays n'a jamais, depuis 1810, nourri les animaux que la nature du sol lui aurait permis de posséder. Cependant la partie méridionale compte d'assez belles fermes où l'on s'occupe beaucoup de l'élève et du raffinage des brebis. Les terrains sont d'ailleurs excellents pour toute espèce de bétail, et sa multiplication pourrait même être illimitée s'il y avait de la sécurité pour les éleveurs.

Industrie et commerce. — Malgré ces conditions accidentellement fâcheuses pour l'industrie pastorale, celle-ci est encore la principale de la province. Les animaux sont conduits aux estancias de Buénos-Ayres, ou exploités dans les deux saladeros qui existent à Rosario. On vend en outre beaucoup de bœufs de trait pour les troupes de charrettes qui viennent de l'intérieur et y retournent. — La production de la laine augmente considérablement et on raffine avec soin les troupeaux. — Les produits de l'agriculture, tels que le blé, le maïs, les fruits de toute sorte, ont un grand débouché pour Rosario, Buénos-Ayres et même Montevideo.

La fabrication du charbon de bois, dans les îles du Parana et les bois du Salado, occupe un certain nombre de bras. Cette industrie est importante, car Buénos-Ayres ne consomme guère que les charbons et les bois à brûler de Santa-Fé. — L'abondance des bois de charronnage et de petite construction maritime dans ces forêts, alimente ces deux industries qui y sont fort actives et donnent une importance réelle au commerce de la province.

Voies de communication. — La grande voie commerciale de la province de Santa-Fé est naturellement le Rio-Parana. Tous les centres de population de quelque importance sont situés sur ce fleuve, et le Rosario, devenu la seconde place de commerce de la Confédération argentine, reçoit dans son port des navires d'outre-mer. — Les canaux nombreux que nous avons nommés plus haut offrent une voie précieuse à une navigation intérieure qui permettra d'exporter facilement tous les produits du nord de la province lorsque cette partie se sera repeuplée. — La navigation du Rio-Salado (Juramento) n'a encore pu se réaliser, malgré toute l'activité de ses entrepreneurs et les travaux que l'on a commencé à y faire. La rivière une fois ouverte jusqu'à Santiago del Estero, la ville de Santa-Fé deviendrait l'entrepôt du commerce du nord de la république. Quant à celle du Rio-Tercero, elle exige des travaux analogues à ceux qui préparent l'ouverture du Rio-Salado. — Cette double navigation sera le résultat nécessaire de l'accroissement de la population, du commerce et de l'industrie. Mais de pareils progrès ne peuvent se réaliser qu'avec le temps.

Les voies de terre sont au nombre de trois : l'une, qui suit le Rio-Parana et va du Rosario à Santa-Fé. Un service de postes et une diligence y fonctionnent avec régularité. Cette dernière sert principalement aux communications de San-Lorenzo et de Coronda, car, pour celles avec le Rosario, on préfère avec raison

la voie des bâtiments à vapeur, si nombreux aujourd'hui sur le fleuve. Quant aux communications avec l'Entre-Rios, elles ont lieu à l'aide d'un petit bateau à vapeur qui fait un voyage quotidien entre la ville de Santa-Fé et celle de Parana, située à quatre lieues de là sur la rive opposée du fleuve, et d'ailleurs une foule d'embarcations de tout tonnage font incessamment la traversée entre les deux villes qui sont ainsi intimement liées l'une à l'autre. Coronda et le Diamante ne communiquent que par des embarcations à voiles et à rames.

La route de Santa-Fé à Cordova par El-Sauce, El-Quebracho et le Rosario de los Ranchos, a été rectifiée en 1861 par l'ingénieur de Laberge. Cette rectification la réduisit à 56 lieues de 6,000 vares ou 296 kilomètres. Elle est parfaitement carrossable et semée sur son trajet de bois et de lagunes d'eau douce à souhait pour des établissements agricoles. (Voyez d'ailleurs tome II, page 553.)

Une route fort importante, suivie autrefois, mais abandonnée depuis 1810, n'a point été rétablie encore, c'est celle de Santiago-del-Estero. Cette voie, laissant le Rio-Salado au nord-ouest, passait par les fortins du vieux Colulu et Del-Eje et allait aboutir à celui de la Reine, dit aussi de Los-Sunchales. Là elle se bifurquait : l'une de ses branches passant au sud de la Mar-Chiquita (la petite mer), dépendance des bas-fonds inondés de Los-Porongos, allait rejoindre le chemin de la pampa de Cordova au Rio-Dulce; l'autre, laissant les lagunes au sud, venait toucher le fortin d'Abipones, et de là, en suivant la rivière, aboutir à la ville de Santiago. L'inconvénient de cette route est surtout le manque d'eau potable, la plaine qui longe le bord septentrional des lagunes étant aujourd'hui remplie de sel en beaucoup d'endroits, par suite des dérangements survenus dans le lit du Rio-Dulce et de son passage dans le désert des Salines où il se charge d'une immense quantité de chlorure de soude, et le dépose sur la plaine lorsqu'il y déborde. Cette constitution du sol, en même temps que le défaut de population et l'absence d'esprit d'entreprise, ont empêché jusqu'à présent de rétablir une communication si importante au commerce du nord de la confédération et à celui de Santa-Fé. Cependant le gouvernement national, dès la fin de 1862, en a repris le projet et ordonné une reconnaissance topographique indispensable avant de commencer les travaux qui consisteront surtout dans le creusement de puits et l'établissement de maisons de poste fortifiées le long de cette route. (Voyez tome II, page 555.)

Population. — Lors de la découverte, les Indiens Timbus, Quiloazas et Chanas, tous d'origine guaranie, peuplaient la province de Santa-Fé. Les colons espagnols prirent des femmes parmi ces tribus qui graduellement se fondirent avec eux. Depuis, d'autres Indiens, tels que les Tobas, les Mocovis, les Abipons, ont contribué à recruter la population de la campagne et ont fourni de nombreux métis. — A partir de 1830, mais surtout depuis 1850, d'assez nombreux étrangers se sont fixés dans le pays; ils ont grossi les rangs des habitants des villes et n'ont pas craint d'aller s'établir à la campagne pour y former des fermes à culture (*chacras*) et à bétail (*estancias*). Les deux colonies de la Esperanza et de San-Carlos, dont nous parlerons tout à l'heure, ne sont, en effet, formées que d'Européens nouveaux venus. Ces dernières recrues ont augmenté notablement le chiffre total de la population qui peut monter aujourd'hui à près de 45,000 âmes (1).

(1) Quelques Santa-Fecinos assurent qu'avant 1810, la population de la province était plus nombreuse qu'aujourd'hui. Cela nous paraît fort difficile à croire, car le recensement de 1797 selon Azara ne leur donnait que 12,600 habitants ainsi répartis :

Ville de Santa-Fé	4,000
Rosario, ville et campagne	3,500
Coronda	2,000
Mission d'Inispin	600
Mission de Cayasta	67
Mission de San-Pedro	643
Mission de San-Javier	1,300
Mission de San-Géronimo	490
Total	12,600

En 1825, D. Ignacio Nuñez lui assignait approximativement 15,000 âmes, chiffre évidemment trop faible.

Le recensement de 1857 ordonné par le gouvernement national présente :

Argentins	36,957
Étrangers	4,304
Total	41,261

Aujourd'hui, quoique la population de la ville de Rosario ait diminué, la reproduction naturelle qui est grande et l'immigration doivent avoir porté ce chiffre à 45,000, ainsi répartis :

Département de Santa-Fé	Ville	7,000	13,000
	Campagne	6,000	
Département de Rosario	Ville	10,000	24,000
	Campagne	14,000	
Département de Coronda			5,000
Département de San-José			3,000
Total			45,000

La population de cette province a toujours été assez flottante par suite des oscillations com-

Les Santa-Fecinos se livrent à la culture, au commerce, à l'industrie, mais leur principal goût est celui de l'élève du bétail à laquelle le pays se prête admirablement. La population masculine de la campagne n'a guère d'autre occupation; aussi les guerres civiles ont-elles toujours pu recruter sans peine parmi ces pasteurs de nombreux cavaliers constamment prêts à saisir la lance et à courir sus aux provinces voisines et surtout à celle de Buénos-Ayres avec laquelle Santa-Fé s'est trop souvent trouvée en discussion.

Le nord de la province, dont les frontières se confondent avec celles de Chaco, est parcouru par des bandes d'Indiens Tobas et Mocovis, qui viennent quelquefois des bords du Vermejo faire des incursions vers les cantons rapprochés de la ville pour enlever du bétail. Les Santa-Fecinos font, à leur tour, des *entradas* ou courses en terres d'Indiens et ramènent un certain nombre de prisonniers, femmes et enfants, qui sont mis au service de particuliers sous la tutelle du juge défenseur des mineurs et sont généralement attachés à la domesticité. Ces expéditions maintiennent une hostilité presque constante entre les habitants de la frontière et ceux du désert; il en résulte l'impossibilité de fonder aucun établissement durable vers le nord. A tour de rôle les Tobas et les Mocovis viennent inquiéter non-seulement les fermiers, mais encore les bûcherons qui exploitent les forêts au nord de Santa-Fé. Cependant il y a quelques intervalles de paix, et, pendant ces trêves, les Indiens ne craignent pas de visiter la capitale et font un petit commerce de pelleteries et de cire avec les blancs. — Quant aux colonies agricoles, contenus par l'attitude des colons, ils n'osent pas les attaquer et commercent au contraire avec eux.

Gouvernement et administration. — La province de Santa-Fé est aujourd'hui régie par une dernière constitution votée en 1856. Cette constitution y établit comme dans les autres provinces les trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire.

Le premier appartient à une chambre de dix-huit députés nommés directement par le peuple, savoir : six pour la capitale, six pour le

merciales du port de Rosario, et des querelles qui ont souvent eu lieu entre Buénos-Ayres et les autres provinces de l'intérieur. Par sa situation, elle est le théâtre nécessaire des premières hostilités, et ces agitations effrayent naturellement les gens paisibles et les éloignent de s'y établir définitivement. Les colonies agricoles ont été assez heureuses pour se maintenir tout à fait en dehors des événements de 1859 et 1861 qui n'ont altéré en rien ni leur tranquillité, ni leur bien-être. Aujourd'hui, la population y est assez forte pour se faire respecter des Indiens et des maraudeurs de toute espèce et en toute circonstance.

département du Rosario, quatre pour celui de San-Geronimo de Coronda et deux pour San-José. — Les fonctions de ces députés durent quatre ans, mais la chambre se renouvelle par moitié de deux en deux ans. La session est annuelle et dure du 1er mai au 31 octobre.

Le gouverneur est nommé par la chambre à la majorité absolue des suffrages. Ses fonctions durent trois années, et, sa période de magistrature expirée, il ne peut être réélu avant trois autres années. Il est assisté d'un ministre général à son choix et révocable à sa volonté.

Justice. — Le pouvoir judiciaire est exercé par une chambre de justice, des juges d'appel et des tribunaux de première instance pour le civil et le criminel. Ce système n'est pas encore complétement organisé. Des juges de paix, des alcades et des commissaires de police sont chargés des menues affaires et de la sécurité publique.

Des municipalités sont établies dans chaque capitale de département et dans les colonies.

Culte. — Toutes les cures départementales sont pourvues de curés et de vicaires. Il y a dans la capitale un couvent de franciscains, de *propaganda fide* et un de dominiquins. Les premiers ont aussi une maison à San-Lorenzo; plusieurs de leurs missionnaires ont été détachés dans les villages d'Indiens, tels que le Sauce et San-Javier.

Instruction publique. — Il existe dans la capitale un collége pour l'instruction secondaire dirigé par des pères jésuites, c'est un établissement particulier. — L'État n'entretient que des écoles primaires qui malheureusement ne sont pas assez nombreuses et surtout assez fréquentées. Il y en a pour les deux sexes dans tous les chefs-lieux de département, mais les districts en sont en grande partie dépourvus.

Force publique. — Le service de la frontière est fait par la troupe de ligne nationale à laquelle on adjoint, en cas de besoin, la milice provinciale ou garde nationale mobile. Tout Santa-Fecino est naturellement soldat, les luttes contre les Indiens maintenant sans cesse en alerte les habitants de la campagne. Le chiffre total de la garde nationale atteint 7,000 hommes.

Finances, revenu, budget.— Les dépenses de l'administration provinciale sont, en moyenne annuelle, de 90,000 piastres fortes; cependant le revenu ordinaire ne peut couvrir cette dépense, et il faut avoir recours à la vente des terres publiques,— le papier timbré, les patentes, la contribution directe, etc., etc., ne rendant pas plus de 60,000 pias-

tres. Le produit de la location et vente des terrains provinciaux a été considérable depuis 1856, mais on a aliéné assez légèrement des propriétés de l'État que celui-ci essaye de revendiquer aujourd'hui. D'un autre côté, la plupart des propriétés sont mal définies, mal mesurées, sans titres réguliers, et, à Santa-Fé comme ailleurs, une bonne délimitation des terres publiques est à établir. Elles sont d'une étendue suffisante, surtout dans le nord de la province, pour que leur bonne administration puisse constituer pour l'État des ressources inépuisables.

§ II. — *Division administrative. — Départements, districts et autres centres de population.*

La province de Santa-Fé est divisée en quatre départements : — La Capitale ; — El-Rosario ; — San-Geronimo de Coronda ; — San-José, — lesquels se subdivisent eux-mêmes en districts.

Département de LA CAPITALE. — Il est limité au nord par l'Arroyo de Aguiar qui vient déboucher dans la lagune salée de Sétubal, dite plus généralement lagune de Santa-Fé, et par l'Arroyo de los Calchines ; — à l'ouest par le Bajo de las Tunas, entre la colonie Espérance et le Sauce ; — à l'est par le fleuve Parana ; — au sud, de l'autre côté du Rio-Salado, par le bois dit Monte de los Padres. — On le subdivise en six districts : ceux *del Paso de Santo-Tomé*, *De las Quintas*, *De las Chacras*, *De Ascochingas*, *De Añapiré*, *des cantons militaires*, *de la colonie Esperanza*. Ce département, d'une étendue moyenne, renferme quelques estancias. Mais comme la végétation y est fort belle, et que toutes les espèces d'arbres fruitiers et de légumes y réussissent, on y fait un peu d'agriculture fort lucrative en général. Toutefois sa principale industrie, après celle de l'élève du bétail, est l'exploitation des bois pour le charronnage, la charpente des maisons et la construction des navires de cabotage.

SANTA-FÉ, capitale du département et de la province, est une des plus anciennes villes du littoral de la Plata, puisqu'elle date de 1573, près de trois siècles. — Elle est située sur un terrain absolument plat, à une faible hauteur au-dessus du Parana, et sur un canal naturel qui s'en détache un peu plus haut, nommé *Riacho de Santa-*

Fé. Ce canal, après avoir reçu le Salado, va plus bas, sous le nom de Riacho de Coronda, recevoir le Carcaraña et rejoindre le grand cours d'eau dont il formait ainsi la branche la plus occidentale. — La ville est resserrée, d'une part entre la lagune de Setubal, longue d'à peu près cinq lieues, sur une largeur variable qui atteint près de 2,000 mètres en certains endroits, et le Rio-Salado qui s'unit au Riacho, à une petite demi-lieue au-dessous, de sorte qu'elle se trouve enfermée dans une presqu'île ouverte seulement au nord-ouest. Le Riacho a en tout temps assez d'eau pour permettre la navigation de goëlettes calant 2 mètres, et, lors des crues du fleuve, qui durent huit mois de l'année, des bâtiments d'un plus fort tirant d'eau peuvent y arriver. C'est lui qui forme le port, et les embarcations s'amarrent à la rive; une simple planche les met en communication avec la terre et permet de charger et décharger facilement. Un quai, que les eaux menacent de ruiner, protége la promenade ou *Alameda*, plantée de beaux azedarachs, qui embellit le port, et est très-fréquentée.—De grandes îles, formées par les bras du fleuve, s'étendent en face de la ville et sont consacrées à l'élève des bestiaux; les bois qui les couvrent en partie sont surtout exploités par des ouvriers qui y préparent le charbon destiné à Buénos-Ayres.

La ville de Santa-Fé est divisée en cuadres de 130 vares (111,80 mètres) de côté; la nature un peu sablonneuse du sol permet aux rues de rester fort propres, quoiqu'elles ne soient point pavées. Les maisons vastes, souvent bâties en adobes ou grandes briques cuites au soleil et recouvertes en tuiles, sont en général assez bien distribuées et renferment des jardins bien plantés d'arbres fruitiers et d'agrément; depuis quelques années on en a construit de fort élégantes; on en compte près de 1,200, grandes ou petites, habitées par une population de 7,000 âmes; 6,000 peuplent le reste du département.

Les principaux édifices publics sont quatre églises : celles de la Merced, Saint-Dominique, Saint-François et la Matriz; cette dernière de construction moderne. Les trois premières appartiennent à des couvents, qui, sauf celui de la Merced, le plus ancien de tous, ont conservé quelques moines. Ces églises sont proprement tenues, et la Matriz a même un aspect assez monumental. — Le Cabildo, grand édifice à arcades, d'une belle construction, qui orne la place principale, a été élevé sous la domination espagnole. C'est le monument historique par excellence de la Confédération argentine, car il a servi à la réunion du congrès constituant de 1852 et à la convention de 1860.

Santa-Fé a un club pour la lecture des journaux et des bals mensuels, une société de bienfaisance et un hôpital civil. Un hospice spécial est destiné aux individus atteints d'éléphantiasis (*mal de Lazaro*).

Du département de Santa-Fé dépendent plusieurs cantons militaires, qui sont ceux de San-Pedro, d'Ascochingas et de Narvaja.

San-Pedro, au nord-ouest de la lagune, est un village d'Indiens Mocovis à demi civilisés, au nombre de 700, sur lesquels 200 hommes de combat. Le gouvernement leur passe des rations de tabac et de yerba-maté, et ils se tiennent tranquilles.

Ascochingas et *Narvaja* sont des hameaux sur la frontière indienne de l'ouest, où l'on a placé quelques compagnies de vétérans.—Les habitants de ces trois cantons élèvent du bétail et font un peu d'agriculture autour de leurs villages. Mais ce qui les fait vivre, ce sont principalement les rations qu'ils reçoivent de l'État.

La colonie de la *Esperanza*, sur l'emplacement de l'ancien canton militaire d'*Iriondo*, à sept lieues de Santa-Fé, sur la rive gauche du Rio-Salado, a été fondée en 1856. Elle compte aujourd'hui 1,800 âmes. Chaque famille possède une concession de 27 hectares, sur lesquels elle se livre à l'agriculture. La superficie de la colonie est d'environ quatre lieues carrées comprises entre la rivière et deux grands bois qui l'enserrent à l'est et à l'ouest. Le terrain est de première qualité, léger, sablo-argileux, facilement pénétrable à la pluie, et offre de l'eau douce excellente à une profondeur de 8 mètres. Toutes les conditions y sont réunies pour le bien-être des colons; aussi l'établissement est-il aujourd'hui dans un état de prospérité remarquable (1). (Voyez d'ailleurs tome II, page 377, et aux Notes et Documents.)

(1) La colonie de l'*Espérance* se développe et grandit chaque jour. Son voisinage a fait le plus grand bien à la ville de Santa-Fé dont elle a galvanisé la torpeur et où elle a développé une certaine activité commerciale; car, si les colons sont grands travailleurs, ils sont aussi grands consommateurs et ne se refusent point une vie aisée. Leur exemple a appelé de Suisse et d'Allemagne d'autres immigrants qui sont venus remplacer ceux qu'une impatience de mouvement ou les difficultés de premier établissement ont poussés hors du canton. Aussi, le recrutement de l'Espérance se fait-il aujourd'hui tout seul et les concessions ont acquis une valeur considérable.

La bonne attitude des colons en a imposé aux Indiens, qui se gardent bien de se présenter aujourd'hui, sinon en amis, à ce canton d'Iriondo qu'ils insultaient autrefois. Ils font même quelque commerce avec eux, apportent des peaux, des cuirs, de la laine, du miel et de la cire.

La colonie de *San-Carlos*, établie dans le département de San-Géronimo, en 1859, est moins importante que celle de l'Espérance, car elle ne compte qu'une cinquantaine de famil-

Le département de San-José est situé au nord de celui de Santa-Fé, et compris entre le Rio-Parana, la lagune et les saladillos. Il se subdivise en quatre districts, trois au nord de l'Arroyo de los Calchines, et un en deçà. Ce dernier porte spécialement le nom de *Rincon* (le coin), parce qu'il est fermé de tous côtés par les eaux. Ce dernier district est essentiellement agricole et relativement très-peuplé, car il renferme près d'un millier d'âmes, dont 400 pour le village de *San-José*. — Les trois autres, situés en plein Chaco, n'ont qu'une population à peu près nomade. Sur l'Arroyo de los Calchines, existe une petite colonie d'Indiens de ce nom, gens pacifiques et laborieux, qui sont agriculteurs sur la rive et charbonniers dans les îles du Parana ; elle forme le district de *Los-Calchines*.

Les anciennes colonies et missions de *Cayasta*, *Inispin* ou *Jésus-Nazareno* et *San-Geronimo*, le village *Del-Rey*, sur le ruisseau de ce nom, à l'extrême nord de la province, ont été abandonnés depuis 1810 par suite du soulèvement des Indiens qui les habitaient, et qui, profitant des troubles et de la guerre civile élevés entre les chrétiens,

les ; mais elle n'a rien coûté au gouvernement, sinon une concession de terres à l'entrepreneur, et ne prospère pas moins.

Suivant un rapport de D. J. M. Zuviria, ministre du gouvernement de Santa-Fé, daté du 22 novembre 1862, les deux colonies comptaient à cette époque 2,500 habitants, — 2821 cuadres (4,693 hectares) de terrain en culture, — 651 maisons, — 522 *corrales* ou cours fermées de pieux, — 484 puits, — 142,520 arbres fruitiers, — 7813 bêtes à cornes, — 2,227 chevaux, — 1,640 brebis, — un nombre considérable de porcs, de lapins, de volailles, etc., etc.

Les 300,000 piastres qui ont été dépensées pour la Espéranza ont fécondé tout un canton et appelé un courant d'immigration qui est peu considérable encore, mais qui ne se ralentit pas. C'est de l'argent bien placé.

Le gouvernement de Santa-Fé est décidé à donner 300 lieues carrées de ses meilleures terres, pour la colonisation de 10,000 familles allemandes auxquelles seraient accordées, en toute propriété, 128 lieues carrées, le reste étant abandonné à la compagnie, qui se chargerait des frais de passage, d'installation, de nourriture pendant les premières années, etc., etc. Les colonies seraient au nombre de 50, chacune composée d'un groupe de 200 familles. Il serait accordé à chaque groupe 2 lieues 1/8, soit 3,536 hectares, plus 100 cuadres, 166 hectares, pour la municipalité. — La chambre provinciale a été saisie de cette proposition qui n'a pas encore pu avoir de solution faute d'un cadastre préliminaire qui permette de faire la distinction entre les terres particulières et celles de l'État. Le ministre estime que tout le territoire à partir de 18 lieues nord de la capitale est propriété provinciale. Il est certain que toutes les Missions établies dans cette région étaient sous le régime communautaire, quoique ce ne fussent pas les jésuites qui eussent leur direction, et que, par suite de l'éloignement des grands centres, les particuliers n'aimaient pas à aller s'y établir. Les concessions qui ont pu être faites alors par les autorités espagnoles n'étaient certainement que temporaires, et, comme partout, à la condition de peupler (*poblar*), conditions qui n'ont pas été remplies ou n'ont pu continuer à l'être.

Aujourd'hui, non-seulement le gouvernement, mais encore la population nationale de Santa-Fé, comprenant tous les avantages de la colonisation par l'immigration étrangère, sont disposés à faire tout ce qui est nécessaire pour l'attirer.

sont retournés à la vie sauvage. Unis aux autres tribus du Chaco, ils ont souvent ravagé le nord de Santa-Fé pour y venir enlever du bétail. L'ancienne colonie de *San-Javier* a été repeuplée en 1857 par un groupe de Calchines détachés de leur village. Tout ce terrain au nord du Rincon et des deux côtés des saladillos, jusqu'à l'Arroyo del Rey, est très-fertile, très-apte, non-seulement à l'élève du bétail, mais encore à l'agriculture, et reste en ce moment, faute de population chrétienne, à la merci des nomades du désert. C'est une excellente partie de la province de Santa-Fé, celle dont la bonne administration peut fournir le plus de ressources au gouvernement de cette province si l'aliénation des terres publiques qu'elle renferme est opérée avec prudence et économie. Sa conquête à la culture et à la civilisation ne peut être faite qu'en mettant sérieusement et méthodiquement en pratique le système de frontières indiqué (tome II, page 207), système dont le gouvernement fédéral avait commencé l'exécution, malheureusement interrompue depuis 1860.

Département de San-Geronimo de Coronda. — Depuis le ruisseau du *Monte de los Padres* jusqu'au Carcaraña, et du *Rio-Parana* à l'Arroyo de las Tortugas et au fort du Quebracho Herrado. — Subdivisé en sept districts : un de ville, c'est le bourg de ce nom, et six de campagne, qui sont : — ceux de *Lomas*, *Barrancas*, *Carcaraña-Arriba*, *Carcaraña-Abajo*, *Los-Desmochados*, *Monte de José Nudo*, vers l'ouest. — C'est une plaine absolue, couverte de bois et de pâturages ; près du chef-lieu, elle offre une assez grande lagune communiquant avec le fleuve Parana. Le terrain est analogue à celui des deux départements précédents, et les industries y sont les mêmes.

Coronda, chef-lieu de ce département, est un bourg de 1,200 âmes, situé sur le bord d'un canal qui n'est autre chose que la continuation de celui de Santa-Fé, et qui va dix lieues plus bas recevoir le Rio-Carcaraña ou Tercero. Des îles formées par ce canal, la plus méridionale porte le nom de *Rincon de Gaboto ;* c'est là que cet illustre navigateur construisit le premier établissement espagnol dans ces contrées, le fort du *Saint-Esprit*, dit aussi *Tour de Cabot* (*Fuerte de Sancti-Spiritus*, *Torre de Gaboto*), où il laissa une garnison lorsqu'il remonta le grand fleuve pour aller découvrir le Paraguay. Il ne reste plus de traces de cet établissement, qui a été remplacé par les maisons d'une estancia.

Le bourg de Coronda renferme une jolie église de construction nouvelle et quelques belles maisons qui garnissent la place carrée,

centre de toute ville ou bourg de la Plata. La population fait un peu de commerce, et exporte ses produits à l'aide d'un petit cabotage sur les canaux du fleuve.

Au nord-ouest de Coronda se trouve la *colonie de San-Carlos*, récemment fondée sur le modèle de celle de l'Espérance. Elle est composée de colons allemands dirigés par l'entrepreneur lui-même, et qui s'occupent exclusivement d'agriculture.

Le canton militaire du *Sauce*, situé à dix lieues de la capitale, dépend de ce département. C'est une ancienne colonie d'Indiens Abipons, fondée par D. Stanislas Lopez, en 1824; ils sont tous chrétiens et complétement fondus avec la population nationale. Le village renferme une chapelle et une école et compte 800 habitants sur lesquels 150 hommes de combat. Les hommes, fort pacifiques et assez laborieux, se livrent à l'agriculture : les femmes filent et tissent de la laine et teignent les étoffes qu'elles fabriquent elles-mêmes.

Le *Fortin de Romero*, — à l'ouest du précédent, se trouve en plein désert, et n'est pas toujours occupé. La route directe de Santa-Fé à Cordova passe par le Sauce et Romero et trouve au fortin du *Quebracho Herrado* la première bourgade de la juridiction de Cordova.

Département du Rosario. — Limité au nord par le Rio-Carcaraña, au sud par l'Arroyo-del-Medio, à l'ouest par une ligne correspondante au 64° de longitude et passant à travers la pampa ; à l'est, par le fleuve. — Le terrain, quoique parfaitement plat, est plus élevé que celui du reste de la province. Son horizontalité est si parfaite, surtout aux environs du Rosario, que le mirage s'y montre communément en été. Le sol est un peu plus argileux et un peu plus sec que dans les autres départements, mais toujours fertile et propre à toutes les cultures. Les bois, si abondants partout ailleurs, manquent et sont remplacés par une pampa ou plaine couverte d'une herbe épaisse.

Ce département compte, en outre de sa capitale, deux bourgs, ceux de *San-Lorenzo* et de *Constitucion* ou *Las-Piedras*, et est subdivisé en quinze districts : — *Chacras del Rosario ;* — *Bajo Hondo ;* — *Cerrillos;* — *Monte de Flores;* — *Orqueta;* — *Arroyo Pabon Arriba; Arroyo Pabon Abajo; Arroyo Pabon Centro;* — *Arroyo del Medio Arriba; Arroyo del Medio Centro; Arroyo del Medio Abajo:* — *Arroyo-Seco;* — *Arroyo de Ludueña;* — *Desmochados-Abajo*, *Desmochados-Arriba*.

La ville du Rosario, devenue la seconde place de commerce de la Confédération argentine, a été fondée en 1730, sous le nom de paroisse du district de Los-Arroyos (*Parroquia del partido de los Arroyos*), et, jusqu'en 1852, ne fut qu'un village assez insignifiant. Cependant Azara donne à ce canton une population de 3,500 âmes au commencement de ce siècle. Le grand avantage de sa situation, c'est qu'elle se trouve placée sur le Parana, à l'endroit où ce fleuve, faisant un coude vers l'ouest, se rapproche le plus de l'intérieur des provinces argentines, et qu'elle en est le port naturel. En outre, la rivière est assez profonde pour admettre en tout temps, dans son port, les bâtiments d'outre-mer qui peuvent mouiller à quai et y trouvent par conséquent toutes les facilités nécessaires pour charger et décharger leurs cargaisons.

Depuis 1853, Rosario a grandi considérablement et de nombreuses maisons de commerce s'y sont établies. En 1859, il a reçu deux cent cinquante bâtiments d'outre-mer, alors que l'établissement des droits différentiels par le gouvernement fédéral grevait de 18 pour cent toutes les marchandises qui ne seraient pas venues directement dans son port. On y a construit des débarcadères, une douane, de belles maisons particulières, et commencé une seconde église. La berge s'élève de 20 mètres au-dessus du fleuve; le port, long de 600 mètres, est formé par une plage laissée par l'arc de cercle rentrant qu'elle dessine en constituant aussi une véritable anse fluviale où les navires sont parfaitement en sûreté, quel que soit le vent qui souffle, et dans laquelle le travail ne peut être interrompu en aucun temps. — Les environs de la ville sont bien cultivés, mais, à une lieue de là, la pampa redevient absolument nue et l'on n'y trouve plus que des pâturages.

Rosario a un marché, un théâtre, un club, une société de bienfaisance, un hôpital civil, deux moulins à vapeur, etc., etc. — Sa population est de 10,000 habitants, sur lesquels un tiers sont étrangers. La population totale du département, y compris la ville, atteint 24,000 âmes. Cette place ne s'occupe absolument que de commerce; elle est l'entrepôt naturel des provinces argentines à l'ouest du Parana qui y expédient leurs troupes de mulets chargés et leurs caravanes de charrettes. Ces charrettes forment un campement des plus pittoresques sur une grande place à l'ouest de la ville, et la campagne du département alimente les nombreux troupeaux de bœufs qui sont nécessaires à leur traction.

Rosario est le point de départ des diligences qui mettent les pro-

vinces de l'intérieur en contact avec le littoral. Il sera la tête de la ligne de fer (*Ferro-carril central argentino*) qui doit joindre la ville de Cordova au fleuve Parana, et dont les travaux ont été commencés en avril 1863, grâce à l'activité de l'administration du président Mitre et de son ministre de l'intérieur, D. G. Rawson, et à l'impulsion vigoureuse que ces deux magistrats distingués impriment à toutes les entreprises utiles au pays. La distance est de 80 lieues par eau de Buénos-Ayres, 120 de Montevideo, 140 de l'Océan. De nombreux bateaux à vapeur, venant de tous les ports de la Plata, de l'Uruguay et du Parana, y touchent chaque jour.

Le commerce de cette place roule sur un capital de dix millions de piastres, valeur des importations et des exportations, et la douane rend en moyenne de 80 à 100,000 piastres fortes par mois.

Les districts de la campagne sont exclusivement occupés par des fermes à bétail. La culture est à peu près nulle, sauf celle des légumes et des arbres fruitiers autour de la ville. Les céréales sont fournies par les autres départements. — Les animaux produits par la province sont exploités dans deux saladeros voisins de Rosario.

Le village de *San-Lorenzo*, à cinq lieues nord de Rosario et sur le fleuve Parana, est remarquable par le beau couvent de *San-Carlos*, terminé en 1786, sous le règne de Charles III, et appartenant aux Pères Franciscains *de propagandâ fide*. L'église, fort convenable, est ornée d'une flèche qui, de quatre à cinq lieues, signale cette localité aux navigateurs du fleuve, d'une extrême largeur en cet endroit. Les moines de San-Carlos sont chargés des missions de la Confédération argentine. Dans la province de Santa-Fé, ils ont des pères au Sauce, à San-Pedro et à San-Javier. — Cet établissement est le point d'arrivée de tous ceux qui sont dirigés d'Europe sur ces contrées. — Le village de San-Lorenzo s'est élevé sur le terrain cédé par le couvent. Les constructions de ce monastère ont été commencées en 1775 sur une concession d'un quart de lieue carrée obtenue du roi pour cette pieuse fondation. Les bâtiments ne couvrent qu'un petit espace et les jardins sont médiocrement tenus. On fait aux environs un peu d'agriculture.

La *Constitucion* est un bourg fondé seulement en 1859, au port dit de *Las-Piedras*, à neuf lieues au-dessous de Rosario, sur le Parana. Les rues y sont tracées, les terrains distribués, aussi bien dans l'enceinte qu'aux environs, pour les cultures, et l'on a commencé à bâtir l'église et quelques maisons. Ce point est à quatre

lieues de San-Nicolas de los Arroyos. Sa situation avantageuse y appellera de la population, d'autant plus que son port est d'un accès facile, et très-profond.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Santa-Fé.*

L'histoire de la province de Santa-Fé est celle du bassin de la Plata jusqu'en 1810, et depuis l'émancipation elle se trouve entièrement mêlée à celle de Buénos-Ayres et de l'Entre-Rios.

En 1527, Cabot, en remontant pour la première fois le Parana, avait essayé de fonder un établissement à l'extrémité sud de la grande île formée par le Riacho de Coronda, localité qui porte encore aujourd'hui son nom (*Rincon de Gaboto*), et bâti le fort de Sancti-Spiritus. Ce fort fut abandonné quelques années après, par suite des attaques réitérées des Indiens Timbus, Quiloasas, etc., de race guaranie, qui habitaient ces cantons. En effet des combats acharnés avaient signalé cette prise de possession, et les récits du temps narrent avec complaisance la légende du cacique Mangoré et de la belle Miranda, victime de l'amour conjugal (1). Les Espagnols s'étant concentrés au Paraguay, la colonie nouvelle fut oubliée, et, pendant quarante-cinq ans, on laissa les Indiens de ces cantons à leur indépendance primitive. — La fondation de Santa-Fé par Garay rappela la lutte ; elle fut courte : les tribus guaranies consentirent enfin à être réduites en *encomiendas*, commanderies, et se fondirent peu à peu avec la population espagnole, qu'elles absorbèrent presque complétement dans la campagne.

Longtemps cette ville n'eut qu'une importance secondaire ; mais enfin, lorsque Buénos-Ayres eut grandi, que Corrientes eut été fondé, sa position intermédiaire entre les établissements du Paraguay et ceux de la Plata la rendit précieuse pour les caboteurs du fleuve. Dans le courant du dix-huitième siècle, la population augmenta, de nouveaux centres de population, tels que Rosario, Coronda, Cayasta, furent créés ; on fonda les missions de San-Pedro, San-Javier, Jesus

(1) Mangoré, cacique des Timbus, avait fait alliance avec les Espagnols, et devint amoureux de Miranda, femme de l'officier Hurtado, qui commandait le fort de Sancti-Spiritus. Manquant à la foi jurée, l'Indien pénétra par surprise dans la forteresse, fit prisonniers Miranda et son mari, et, sur le refus de cette noble femme de lui céder, il la fit brûler vive sous les yeux de son mari attaché à un arbre, puis tuer celui-ci à coups de flèches.

et San-Geronimo, le village d'El-Rey sur le ruisseau de ce nom. L'agriculture, l'industrie, se développèrent, et le commerce grandit, surtout lorsque les mesures restrictives qui pendant si longtemps avaient pesé sur lui furent abolies. L'établissement de la vice-royauté de la Plata fut le signal d'un progrès, qui, vers la fin du siècle surtout, fut très-marqué. A cette époque, Azara évaluait à 12,600 âmes la population des huit cantons qui composaient la province.

Malgré cela, des idées plus libérales encore avaient fait tant de progrès dans la bourgeoisie et même dans le peuple, que, comme tout le littoral, Santa-Fé fut pleine d'enthousiasme pour secouer le joug de la métropole. Bientôt cependant elle se sépara de Buénos-Ayres dont elle crut avoir à se plaindre, parce qu'elle lui voyait l'intention de substituer purement et simplement le pouvoir du vice-roi par celui du gouvernement de l'ancienne capitale de la vice-royauté. Les nécessités de la guerre avaient obligé la junte buénos-ayrienne de dégarnir la frontière nord de la province; cette mesure, qui permit aux Indiens du Chaco de pénétrer impunément dans l'intérieur, et qui livra les propriétés aux incursions des barbares, fut un des motifs qui occasionnèrent la séparation de Santa-Fé de la juridiction de Buénos-Ayres et son érection en province indépendante. Elle adopta donc dès 1814 le système fédéral proclamé par Artigas et Ramirez, et l'un de ses chefs les plus intelligents et les plus tenaces, Estanislao-Lopez, s'en fit l'écho. La résistance de Santa-Fé au système unitaire compte parmi les causes de la dissolution du directoire en 1820. — La constitution unitaire de 1826 fut également accueillie avec froideur par cette province, une des premières à la repousser en 1827. — La levée de boucliers du parti unitaire en 1828 la trouva fidèle à ses instincts; elle combattit contre ses armées à Cordova, et, en 1831, fut une des parties contractantes du traité dit quadrilatéral qui fédérait ensemble Buénos-Ayres, l'Entre-Rios et Corrientes. L'influence du gouverneur permanent, Stanislas Lopez, et ses sympathies pour D. Juan Manuel de Rosas, qui dominait alors à Buénos-Ayres, unirent intimement cette province au parti fédéral, qui régnait également dans l'Entre-Rios.

En 1839, elle accueillit à coups de fusil l'armée du général Lavalle, champion du parti unitaire, et, quoique occupée momentanément par ses troupes dans sa retraite, elle lui fit éprouver des pertes qui préparèrent sa destruction au Quebrachito.

Pendant l'administration du général Rosas, le trésor de la pro-

vince recevait un subside annuel de 24,000 piastres fortes, que le gouvernement buénos-ayrien avait consenti à lui payer, pour combler le déficit de son budget, et compenser le sacrifice de sa douane locale fait aux importations venues par voie de Buénos-Ayres. En 1852, l'armée de Santa-Fé se réunit à celle du général Urquiza pour la délivrance de la république; en 1854 elle accepta de grand cœur la constitution fédérale élaborée par le congrès national constituant siégeant dans sa capitale; et bientôt la prospérité du Rosario, la fondation des colonies agricoles, le développement du commerce et de l'industrie signalèrent l'ère nouvelle dans laquelle le pays venait d'entrer. En 1860, son vieux *cabildo* revit encore une réunion de législateurs argentins, lorsqu'une convention nouvelle vint modifier la constitution de 1853. Les événements de 1859 et surtout de 1861 furent funestes à sa campagne; mais ces désastres ne tardèrent pas à être réparés, grâce à la fertilité de ses champs, et à la situation si avantageuse de la province sur l'immense fleuve qui est devenu la vie d'un tiers du continent sud-américain.

CHAPITRE VI.

Province de Cordova.

§ I. — *Province de Cordova en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Cordova, la plus centrale de la Confédération argentine, est située entre : — 29°40′ et 34° de latitude sud; — 64° et 67°30′ de longitude occidentale; — elle embrasse ainsi une superficie de terrain qui peut être évaluée à 6,000 lieues carrées. — Ses limites au nord et au sud sont à peu près les deux parallèles que nous venons d'indiquer, celui du nord coïncidant avec les lagunes de los Porongos et le bord méridional des Salines; celui du sud avec la grande pampa abandonnée aux Indiens qui s'étend de l'autre côté du Rio-Quinto. — A l'ouest, la ligne du Quebracho-Herrado, de l'Arroyo de las Tortugas, et son prolongement vers le sud, la séparent de Santa-Fé. — A l'est, la pro-

longation des Salines forme sa limite avec les provinces de la Rioja et de San-Juan; la petite Sierra de la Lomita, le Rio de la Cruz et la Sierra de la Estanzuela la séparent de celle de San-Luis.

Aspect général. — L'aspect général de cette province est celui d'une vaste plaine dont la pente s'incline de l'ouest à l'est vers le Rio-Parana, et au milieu de laquelle s'élève un grand massif montagneux parfaitement isolé. Ce massif, assez abrupt du côté occidental, l'est bien moins dans son versant oriental et vers le sud; sur ces deux points, ses pentes adoucies finissent en pampas herbeuses qui vont se confondre avec celles de Santa-Fé, de Buénos-Ayres et du territoire indien du sud. — La sierra présente à la fois des plateaux élevés de 2,000 mètres, qui ne sont propres qu'aux pâturages, et d'autres, à la moitié de cette hauteur seulement, ou même plus bas, qui se prêtent à des cultures très-diverses. De nombreuses vallées s'ouvrent entre les différents cordons qui la composent et renferment une belle végétation. De ces hauteurs descendent une foule de ruisseaux utiles pour les cultures, et dont les principaux se réunissent pour former les quatre rivières principales désignées sous leur nom numérique.

Hydrographie. — Nous avons décrit le *Rio-Tercero*, principale rivière de la province (voyez tome I, page 153), lequel, né des sommets de la sierra, la traverse presque entière et va tomber dans le Parana à dix lieues au-dessus de Rosario. Les trois autres rivières de quelque importance sont désignées par leur numéro d'ordre en commençant par le nord.

Ainsi le *Rio-Primero*, formé de plusieurs ruisseaux arrosant les vallées de la sierra à l'O. N. O. de Cordova, descend à flots rapides dans la plaine et vient couler dans la petite vallée, où est bâtie aujourd'hui la capitale de la province. Nulle part il n'a assez d'eau pour être navigable, mais il rend de grands services pour l'irrigation par les canaux qu'on en fait dériver pour fertiliser la campagne. Le Rio-Primero, au sortir de la vallée de Cordova, se dirige à l'est-nord-est et va se perdre dans la pampa, non loin de la *Mar-Chiquita,* où ses eaux arrivent par une série de bas-fonds marécageux. Lors des grandes crues, les inondations qu'il amène sont quelquefois dangereuses pour la ville de Cordova.

Le *Rio-Segundo* est un peu plus considérable que le précédent; il est formé de deux branches principales : le *Rio-de-Anisacate* et le

Segundo, proprement dit, qui se réunissent au sortir de la sierra. Le Segundo forme alors une rivière peu profonde, mais large de cent mètres au moins, qui pourrait même être navigable dans certaines parties. Son cours est parallèle à celui du Rio-Primero dont il est séparé par un espace de neuf lieues, et, suivant la même direction, il vient, comme lui, expirer dans des bas-fonds à une courte distance de la Mar-Chiquita, avec laquelle il communique quelquefois. — Ces deux rivières sont tout à fait analogues dans leur forme et le régime de leurs eaux.

Le *Rio-Cuarto* coule vers le sud-est et se forme, comme le Tercero, dans les hautes vallées des *Cumbres de Lutis* (hauteurs de Lutis), qui forment les plateaux les plus au sud de la Sierra. — Large et rapide, mais peu profond, il arrive au bourg important de Concepcion del Rio-Cuarto, la seconde ville de la province de Cordova; puis, parvenu au milieu de la pampa, ses eaux s'égarent en des bas-fonds salins où elles deviennent saumâtres, puis, se réunissant de nouveau, elles viennent, sous le nom de *Rio-Saladillo*, déboucher dans le Rio-Tercero, près du village de ce nom. Cette rivière, sans être navigable, a un volume d'eau assez fort et pourrait fournir la quantité nécessaire pour l'irrigation d'immenses terrains.

Tous les autres cours d'eau de la province de Cordova ne sont que des ruisseaux de montagne dont les eaux sont utilisées tout entières pour l'irrigation, et qui n'arrivent qu'à une faible distance dans la plaine. Ceux du versant oriental se réunissent en partie aux rivières que nous venons de nommer ; ceux de la partie orientale de la Sierra, tels que le *Rio-de-los-Sauces*, ceux de *Soto*, de *Pichana*, *del Eje*, etc., etc., vont se perdre dans le voisinage du bassin des Salines. Le nombre de ces cours d'eau est malheureusement restreint, car sans eux pas de sécurité pour les cultures, à cause des sécheresses qui frappent de temps à autre cette région.

Lagunes de Los-Porongos. — Le nord-est de la province de Cordova présente un système hydrographique remarquable et fort peu connu jusqu'à ces derniers temps : c'est le groupe de lagunes désignées sous le nom de lagunes de *Los-Porongos*, où vient se perdre le Rio-Dulce, et une autre lagune fort grande qui communique avec elles et que l'on appelle la *Mar-Chiquita*, la petite mer. La rive sud de cette dernière lagune a été reconnue en 1861 par l'ingénieur de Laberge, qui a suivi les traces du Rio-Primero et du Rio-Segundo qui s'y jettent quelquefois lors de leurs grandes crues. Au dire de tous les habitants, la Mar-Chiquita formerait une seule lagune, dont la

plus grande étendue serait de l'ouest à l'est, et elle communiquerait avec celle de Los-Porongos par une autre lagune intermédiaire dite *del Soldado* et des canaux peu profonds, tantôt à sec, tantôt remplis d'eau.

Ce qui rend peu aisée la reconnaissance de ces bas-fonds, c'est que tour à tour couverts ou découverts par les eaux salées, ils n'offrent que des bords fangeux où la marche est très-difficile, gênée qu'elle est d'ailleurs par des plantes aquatiques de toute espèce qui croissent sur ce sol mobile. — Tout le terrain compris entre 30° et 31° de latitude, 64° et 65° de longitude, forme anisi une sorte de vaste cuvette où arrivent les eaux pluviales de tous les environs, et où elles n'ont d'autre issue que l'évaporation. — La *Mar-Chiquita* a moins d'îles que la lagune de *Los-Porongos;* ses bords sont absolument plats et les eaux s'avancent ou reculent au gré des vents, laissant à découvert de grandes plages vaseuses où l'on va recueillir du sel. — Il y a quelques estancias dans le voisinage de ce lac, et dans plusieurs endroits on trouve de l'eau douce en creusant des puits, alors même que le terrain superficiel montre quelques plaques salines. On rencontre aux alentours beaucoup de bois composés presque exclusivement de mimosées épineuses. (Voyez d'ailleurs tome I, page 148 et 180.) C'est dans ce bassin que vient se perdre le Rio-Dulce. Les crues de cette rivière ont une grande influence sur la hauteur de ses eaux qui croissent à partir du mois de janvier et baissent en hiver. Les rives septentrionales sont assez élevées, mais au sud et au sud-est elles sont partout basses et marécageuses, d'autant plus que, toute la région environnante étant excessivement plate, aucun accident de terrain n'empêche les eaux de se répandre à des distances considérables.

Orographie. — Nous avons décrit en détail la conformation du massif central argentin composé des *Sierras de Cordova* et *de San-Luis* (voyez tome I, pages 223 et 276), aussi bien que sa constitution géologique; nous n'avons qu'à nous référer à cette première description, qui, d'ailleurs, se retrouvera en partie dans le tableau de chaque département. — Nous ajouterons seulement que la partie montagneuse de la province embrasse un quart de sa superficie, mais que cette région est accessible partout, et qu'en beaucoup d'endroits il ne serait pas difficile d'établir des routes carrossables pareilles à celle qui la traverse du sud au nord pour conduire à Santiago del Estero.

Constitution physique du sol. — Le sol de la plaine orientale de Cordova est celui des provinces de Santa-Fé et de Buénos-Ayres, c'est-à-dire un humus plus ou moins épais recouvrant une terre argilo-sableuse, saline en quelques endroits, et nourrissant de beaux pâturages; c'est la pampa proprement dite. Il n'y a de bois qu'en se rapprochant de la sierra, et encore ces bois sont-ils maigres et épineux et composés principalement de chañars et d'espinillos, enfin de mimosées; ils augmentent en étendue vers la Mar-Chiquita et se confondent avec ceux de Santa-Fé. Vers le sud l'œil s'égare sur une immense plaine herbeuse et à peine ondulée.

Dans la sierra, le sol est généralement granitique; mais il s'y trouve des plateaux et des vallées où la terre végétale est épaisse et très-propre à toutes les cultures; dans la plaine, qui commence au pied des versants occidentaux, elle est argileuse et un peu saline, mais aussi fort meuble et très-fertile à l'aide d'irrigations. Toutes les vallées qui s'ouvrent de ce côté nourrissent des arbres d'une belle taille, et les espèces même qui, du côté oriental, sont maigres et rabougries, tels que les chañars, les algarrobos, les talas, etc., atteignent, dans cette région, le plus beau développement. Les plateaux les plus élevés de la sierra, ceux qui constituent ses sommets, ne nourrissent, là où le roc n'est pas à nu, qu'un gazon court et épais dont les moutons se trouvent parfaitement.

La sierra de Cordova renferme de nombreux gisements métalliques de cuivre, de plomb, d'argent, de fer, et des marbres magnifiques. Ces richesses minérales ne sont encore exploitées que sur une petite échelle, faute de bras et de capitaux. (Voyez tome II, page 429.)

Climat. — Le climat de la plaine de Cordova est celui de Santa-Fé et de l'Entre-Rios; l'hiver y est toutefois plus sec que sur le littoral. En se rapprochant de la montagne, on ne trouve plus de pluies l'hiver, mais seulement à la fin du printemps et en été, c'est-à-dire d'octobre à mars : de là la nécessité absolue de l'irrigation pour les cultures. La température est en raison directe de l'altitude des terrains; elle est en moyenne de 16° dans la capitale dont la hauteur est de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi y gèle-t-il quelquefois assez fort, et il y neige même, quoique rarement. Dans la sierra, les gelées sont plus intenses, mais courtes; la neige ne se conserve que sur les hautes cimes, et encore elle y fond rapidement, le ciel étant presque toujours pur et le soleil ardent. La température de tous les plateaux dont l'altitude ne dépasse point 1,200 mètres est, en

résumé, assez douce, puisqu'une espèce particulière de palmiers y croît encore et prospère même à cette hauteur. (Voyez tome I, pages 409 et 419.) Le versant occidental est beaucoup plus chaud à cause du voisinage de la plaine des Salines. Les vents dominants sont ceux du sud et du nord; en été les pluies sont presque toujours accompagnées d'orages et fort abondantes.

La salubrité de ce climat est parfaite et la santé publique excellente. La maladie la plus commune est la pleuro-pneumonie (*puntada de costado*) qui règne quelquefois à l'état épidémique en hiver. La variole s'y montre, comme sur le littoral, tous les huit ou dix ans; la scarlatine et la rougeole sont plus rares.

Végétation. — Nous avons déjà indiqué plus haut celle de la plaine et celle de la sierra. L'altitude et la variété des terrains dans une province aussi étendue y modifient nécessairement beaucoup les végétaux. En thèse générale on peut dire que la plaine y produit spécialement les espèces graminées, tandis que les plantes arborescentes affectionnent la sierra où les bois couvrent de vastes étendues de terrain et remplissent les vallées et les quebradas (gorges). Toutefois les plaines voisines de la Mar-Chiquita, et en général toutes celles au nord du 32° parallèle, on tbeaucoup de bois, tantôt par bouquets clair-semés, tantôt en véritables forêts. — Ce sont en partie les mêmes essences que sur le littoral : algarrobos, ñandubays, talas, quebrachos rouge et blanc, chañars, etc., et de plus, dans la montagne, la brea, la jarilla, le tabaquillo, le palmier, etc., etc. La végétation arborescente appartient en majeure partie aux arbres de la famille des mimosées, et la plupart sont épineux. (Voyez d'ailleurs tome I, page 418.) Ces bois suffisent pour les usages locaux, quoiqu'ils ne soient pas cependant d'une portée toujours suffisante pour la charpente.

Agriculture. — L'agriculture cordovaise se limite à la production des céréales nécessaires à la population, blé et maïs, des légumes les plus usuels, et des fourrages, surtout la luzerne, pour les animaux. L'arboriculture est arriérée; cependant le sol et le climat permettent à presque tous les arbres à fruit de prospérer et de donner d'excellents fruits, comme il est facile de le constater chez les rares propriétaires qui s'en occupent. La vigne, à laquelle le sol se prêterait parfaitement dans plusieurs départements pour la production des vins, est négligée; il en est de même du pommier, qui réussit on ne peut mieux dans la montagne, et qui pourrait fournir assez pour la con-

fection du cidre. Tout est donc à faire sous le rapport de la culture des arbres fruitiers, puisque la variété des terrains, des altitudes, des expositions, permettrait de posséder dans la province de Cordova toutes les plantes d'Europe et un bon nombre de celles des tropiques.

La rareté des pluies, une partie de l'année, rend l'irrigation indispensable pour la plupart des cultures. Déjà la plupart des ruisseaux sont occupés; mais les rivières Primero, Segundo, Tercero et Cuarto peuvent encore fournir de l'eau à d'immenses terrains du versant oriental de la sierra et aux plaines qui partent de leurs pieds pour se confondre avec la pampa.

Animaux sauvages et domestiques. — On rencontre, dans cette province, tous les animaux sauvages du littoral et, de plus, le guanaque, qui, non-seulement abonde dans la montagne, mais descend aussi dans la plaine. Le jaguar y est assez rare; le couguar, au contraire, est très-commun et à redouter pour les troupeaux de chèvres et de moutons. Il y a aussi une espèce de lapin inconnue dans la plaine et qui se rapproche beaucoup de l'espèce européenne. La loutre est extrêmement répandue dans les lagunes de Los-Porongos et les bañados boisés des environs. La montagne nourrit également le grand condor (*sarcoramphus gryphus*), mais il est rare, tandis que la petite espèce, le papa (*sarcoramphus papa*), est un vautour fort connu sur tous les plateaux. (Voyez d'ailleurs, dans notre description du règne animal, les animaux qui paraissent exclusifs à la Sierra de Cordova, tels qu'un colibri à queue rouge, divers lézards, etc....)

Bétail. — Les animaux domestiques abondent; on élève le bœuf dans la plaine suivant la méthode ordinaire, et les estancias sont multipliées sur toute la pampa cordovaise comme sur celle du littoral. Dans la montagne on élève particulièrement le mouton et la chèvre. Le premier n'a point encore été bien raffiné, mais l'espèce indigène donne déjà une laine de belle qualité, qui fait un objet d'exportation lucratif. La race caprine est de belle taille et trouve une abondante nourriture dans les taillis naturels de la sierra. On s'occupe aussi beaucoup de l'élève des mulets, qui sont conduits dans les provinces du nord. Jadis l'exportation de ces animaux au Pérou était la principale branche de commerce de cette province.

La présence du guanaque dans la sierra de Cordova indique la facilité qu'il y aurait d'y introduire l'alpaca, dont la laine est si re-

cherchée en Europe, et même la vigogne, dont le duvet est plus fin encore. L'acclimatation si difficile de l'alpaca en Australie est aujourd'hui un fait accompli, et le gouvernement anglais a payé à l'introducteur, M. Ledgers, la somme de 50,000 piastres fortes qui avait été promise pour l'introduction de ces animaux dans cette colonie. Les essais et les sacrifices que l'on fait aujourd'hui en Europe pour l'acquisition de cet utile animal, prouvent sa valeur et l'avantage qu'il y aurait par conséquent à le naturaliser dans la sierra de Cordova, dont le climat lui convient et d'où il pourrait être ensuite exporté pour l'Europe. Nous en dirons autant de l'introduction de la chèvre de Cachemire et de celle d'Angora. La réussite de l'acclimatation de ces animaux est certaine, et l'acquisition de pareilles races ferait un jour la fortune de la province. (Voyez d'ailleurs tome II, page 131.)

Industrie et commerce. — Le principal commerce est celui qui résulte de l'élève du bétail, soit que l'on expédie les animaux aux estancias ou aux saladeros des provinces de Buénos-Ayres et de Santa-Fé, soit qu'on les abatte pour la consommation et pour la vente des cuirs secs ou tannés; soit enfin qu'on vende les bœufs de trait pour le service des nombreuses troupes de charrettes destinées à l'immense transit de Tucuman au littoral. On envoie des milliers de mules dans les provinces voisines et jusqu'en Bolivie. La laine est depuis longtemps l'objet d'une exportation lucrative qui se fait principalement par les bourgs de Villa-Nueva et de Frayle-Muerto. On expédie au dehors des peaux de chèvre en quantité.

En fait de produits agricoles, on n'envoie guère que quelques farines de froment au littoral, tout le reste se consomme dans la province, qui est encore obligée d'emprunter leurs vins à la Rioja et à San-Juan, et des figues sèches à Catamarca.

L'industrie fabrile a quelque entrain. On tanne des cuirs, on prépare des maroquins, on fait même assez de chaussures pour en envoyer aux provinces voisines. Dans les principaux centres de population et surtout dans la capitale, les bons ouvriers pour la fabrication des objets d'économie usuelle ne manquent point. On fabrique encore quelques tissus de laine d'une excellente qualité, tels que des *jergas* ou tapis de cheval, des couvertures de lit des couleurs les plus vives et les plus pittoresques et d'une éternelle durée; on teint des pélions ou peaux de mouton destinées à couvrir la selle indigène, etc., etc.

Quant à l'exploitation des matières minérales que produit en abon-

dance la sierra, nous avons déjà parlé en détail de l'exploitation de ses mines de plomb argentifère et des minerais de cuivre. (Voyez tome II, page 429.) La production de ces deux métaux, argent et cuivre, a augmenté dans ces dernières années. — Les collines du versant oriental de la sierra continuent à fournir une excellente chaux grasse dont on porte toujours une quantité notable au Rosario; on songe même à l'exploitation des magnifiques marbres de ces cantons.

Par sa position au milieu de la portion argentine du continent sud-américain, la province de Cordova sera toujours le centre d'un immense commerce de transit, et sa capitale devient nécessairement l'entrepôt de tout l'intérieur. La facilité des communications avec le littoral contribue à y développer une activité croissante que l'établissement des voies ferrées décuplera.

Voies de communication. — Malgré la sierra assez élevée qui occupe toute la partie centrale de la province, les communications sont partout faciles. La première et la plus importante voie est celle de l'ancien chemin de la capitale au Rosario, évaluée à 113 lieues, mais dont la longueur est exagérée (1). On a cherché dernièrement à l'abréger par un tracé direct. — La route de Santa-Fé, quoique bien tracée aujourd'hui, n'est pas très-fréquentée. Celle de Cordova à Santiago-del-Estero et à Tucuman est l'ancienne route du Pérou (voyez tome II, page 551 et suivantes), et facile, quoiqu'elle traverse la partie nord de la sierra. Une autre route, au sud, se joint à celle de Rosario à Mendoza par le Rio-Cuarto. Les communications avec la Rioja et Catamarca se font également par des routes carrossables. La sierra, dans sa partie centrale, est traversée par le chemin direct vers la Rioja, et pourrait être rendue praticable aux voitures sans grands travaux. (Voyez l'itinéraire général de la République.)

Des diligences sont établies aujourd'hui sur toutes ces routes; il y en a deux par semaine pour Rosario, une pour Tucuman, une pour Catamarca, une pour Rio-Cuarto, ce qui suffit en ce moment pour

(1) Cette distance a été mesurée dernièrement avec un cabriolet compteur par M. Louis Sauze, entrepreneur actuel des diligences dans l'intérieur des provinces. Elle est de 80 lieues de 6,000 vares, exactement : 479,500 vares qui correspondent à 408,500 mètres. Le tracé par M. Gordillo au nord du Rio-Tercero est plus court encore et n'est que de 67 lieues argentines de 6,000 vares, soit 344,000 metres, mais son trajet n'est pas encore peuplé, tandis que les postes et les estancias ne manquent pas sur l'ancienne route.

La route directe de Cordova à Santa-Fé, tracée par M. de Laberge, est de 288,960 mètres ou 56 lieues de 6,000 vares.

les communications ; mais il sera facile d'augmenter les départs lorsque le mouvement des affaires l'exigera. La moins fréquentée de ces voies est celle de Santa-Fé, toutes les affaires se concentrant au Rosario.

Le plus important des moyens de communication sera le chemin de fer central argentin, dont les travaux sont heureusement commencés : nous en avons parlé en détail (tome II, page 175).

Population. — La population primitive de la province de Cordova se composait en majeure partie de tribus d'Indiens Comechingones, qui paraissent avoir appartenu à la race Quichua, comme les Calchaquis du nord de la Confédération. Cette population peu nombreuse se fondit assez rapidement avec celle que l'immigration espagnole amenait d'Europe. Elle augmenta ensuite par la réduction en *encomiendas* des tribus de la plaine voisine de la sierra, et grossit dans le courant du dix-huitième siècle par suite de l'arrivée de nouveaux colons et de l'importation des nègres esclaves. Enfin, depuis l'émancipation, il s'est mélangé avec elle un certain nombre d'Européens nouveaux venus. Le sang caucasien domine aujourd'hui, car la race mêlée va diminuant de nombre et se rapprochant du type blanc. — On compte maintenant 150,000 habitants au moins dans la province de Cordova ; sur ce nombre on peut calculer que 50,000 vivent dans les villes et bourgs, et 100,000 dans la campagne. — La dernière période décennale a montré un accroissement rapide dans la population (1).

(1) La population de la province de Cordova n'a suivi longtemps qu'une progression peu rapide, et c'est seulement dans ces dernières années qu'une hausse notable a eu lieu dans son chiffre.

On peut, d'ailleurs, en juger par les résultats suivants :

Recensement officiel de 1779	44,052
— provincial de 1813	62,176
Évaluation par le congrès, en 1826	90,000
Recensement provincial de 1839	102,248
— de 1852	110,539
— officiel de 1857	137,079

Ce n'est donc qu'à partir de 1852 que l'augmentation est véritablement remarquable, et qu'elle se fait voir dans tous les départements, mais spécialement dans celui de la capitale. Si cette population avait seulement doublé tous les trente ans depuis 1780, la province de Cordova compterait, en 1870, 360,000 habitants, mais il est fort douteux qu'elle en ait plus de 170 à 180,000 à cette époque. La progression a donc été seulement celle d'un doublement en quarante-cinq années, d'après l'échelle suivante :

1780	45,000
1825	90,000
1870	180,000

Ce dernier chiffre est donc celui qu'atteindra probablement la population de la province

Les Cordovais sont laborieux dans la sierra; ceux de la plaine, presque exclusivement adonnés à l'élève du bétail, négligent naturellement l'agriculture, qui est pratiquée avec assez d'ardeur par ceux de la montagne et de ses versants. La population des villes a de la disposition pour l'industrie et le commerce; celle des campagnes, paisible et peu ambitieuse, se contente de quelques soins donnés à son champ et de la vie la plus simple et la plus frugale.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION. — Le pouvoir législatif réside en une assemblée de vingt-cinq députés nommés pour deux années par les départements, et rééligibles. — Elle se renouvelle chaque année par moitié, et tient ses séances du 1er avril au 1er octobre. Dans l'intervalle des sessions, une commission permanente de cinq membres assiste et surveille le gouvernement.

Le gouverneur chargé du pouvoir exécutif est nommé par l'assemblée à la majorité absolue des suffrages. Ses fonctions durent trois années, et il ne peut être réélu qu'après une égale période de temps. Il est assisté d'un ou plusieurs ministres secrétaires à son choix, responsables comme lui et révocables à sa volonté.

JUSTICE. — Le pouvoir judiciaire supérieur est confié à une chambre de justice composée de cinq juges, qui réside dans la capitale, et à des tribunaux de première instance pour le civil et le criminel. Les juges de cette dernière catégorie sont nommés par le pouvoir exécutif sur une proposition de trois noms faite par la municipalité.

Municipalité. — Le pouvoir municipal est constitué par les municipalités ou *cabildos* établies dans les principaux chefs-lieux de canton. Elles sont justiciables de la chambre supérieure de justice. — Aux municipalités incombe la nomination des juges de paix, la direction exclusive de l'instruction primaire, des établissements de bienfaisance et de charité, celle de la police, la surveillance de la salubrité publique, l'organisation des travaux publics, tels que la construction des ponts, chemins et canaux, les améliorations à exécuter

en 1870; peut-être même est-il exagéré, car il faut pour cela qu'elle augmente de 53,000 en treize années; et si nous admettons ce chiffre, c'est que nous comptons sur un peu d'immigration et surtout sur une reproduction naturelle de plus en plus forte. Pour ce calcul nous nous basons sur ce qui a eu lieu dans la dernière période décennale (1847-1857) dans le département de Cordova, où le nombre des naissances a été de 12,946 et a dépassé de 6737 celui des décès; et nous savons en outre que, dans la plupart des départements, cette proportion a été la même.

dans les villes. Elles doivent indiquer les ressources qui pourraient être assignées pour ces travaux.

Instruction publique. — L'instruction publique est assez développée. Outre l'ancienne université de Cordova (voyez tome II, page 636), il y a non-seulement dans la capitale, mais encore dans les départements, une quantité notable d'écoles secondaires et primaires. Sous ce rapport, c'est une des plus avancées de la Confédération.

L'université a des chaires de droit suivies par un nombre considérable d'élèves : aussi les docteurs en droit abondent-ils dans la ville et la province. — Il y a également une faculté de théologie où quelques rares docteurs en cette science prennent le bonnet. — Le collége de Monserrat, dont la fondation remonte à un siècle et demi et qui occupe une partie des bâtiments de l'ancienne maison des jésuites, devenue depuis université, est consacré à l'instruction secondaire et a un chiffre élevé d'élèves internes venus de tous les points de l'intérieur (1).

(1) Le collége de Monserrat a été fondé en 1685 par le docteur D. Ignacio Duarte de Quiros. Sa constitution réglée par le fondateur fut sanctionnée, deux ans après, par D. Tomas Félix de Argandoña, gouverneur et capitaine général de la province de Tucuman, par ordre du roi, et elle l'a régi pendant cent soixante-dix ans. — Dans cet établissement destiné dès sa fondation, en vertu d'une cédule royale, à être dirigé par les jésuites, il était de règle que les élèves allassent aux classes qui se faisaient dans le couvent de ces religieux. Lorsque l'université fut établie, les élèves de Monserrat en suivirent naturellement les cours ; le système a été conservé jusqu'à l'époque actuelle, sauf quelques classes élémentaires de dessin et de géographie, créées à diverses époques. Le collége est installé dans les bâtiments de l'Université, qui sont assez vastes pour cela, son premier local ayant été cédé aux Orphelines.

..... Cet établissement possède encore en toute propriété les biens que le fondateur lui assigna. Ils consistent en une vaste estancia de huit lieues de long sur près de six de large dont tous les terrains sont loués ; un millier de têtes de bétail ; huit champs de luzerne d'une contenance de cent vingt hectares environ, tous bien arrosés ; deux moulins à eau en bon état ; des maisons ; plus, des terrains en ville d'une valeur de 20,000 piastres fortes et des créances sur la municipalité, s'élevant à plus de 25,000. — Toutes ces valeurs, bien administrées, peuvent parfaitement suffire à l'entretien de cet établissement. — En outre, le gouvernement national y paye soixante-dix bourses, à raison de cinq par province. Avec la plus-value croissante des propriétés territoriales, Monserrat et l'Université peuvent arriver un jour à couvrir la plus grande partie de leurs frais.

. . . .

L'Université va subir d'importantes réformes dans son organisation et la distribution des matières d'enseignement.

. . . .

Cet établissement, qui portait le nom de *Colegio Maximo de San-Carlos*, fut, en vertu d'une cédule royale, déclaré en 1800 Université supérieure (*Universidad-Mayor*). Il devait être régi par les constitutions de celle de Lima, jusqu'à ce que l'on en établît de spéciales. En 1813 et 1833 on introduisit quelques modifications dans ses réglements ; toutefois les études supérieures que l'on y faisait se réduisaient en somme à l'enseignement du droit et de la théologie. En effet, avec les années l'on était arrivé à établir les chaires suivantes :

Culte et clergé. — Le clergé est nombreux, et non-seulement toutes les cures sont pourvues, mais encore beaucoup de chapelles dirigées par des desservants se rencontrent sur tous les points de la province. L'évêché de Cordova entretient un séminaire diocésain dont les élèves prennent leurs grades à l'université. L'existence de cette université, celle d'un évêché, d'un séminaire et de plusieurs couvents d'hommes et de femmes, ont permis au clergé de conserver à Cordova plus d'influence que partout ailleurs. On compte en effet dans la capitale trois couvents d'hommes : Dominicains, Franciscains, Pères de la Merci, et deux couvents de femmes. La province de Cordova était autrefois le centre des établissements des Jésuites dans la Plata ; ils y possédaient les magnifiques bâtiments de l'université actuelle, et les belles fermes et maisons de campagne de Caroya, Santa-Catalina, Candelaria et Alta-Gracia. En 1860, le gouvernement national a fait venir quelques pères de cette célèbre compagnie, qui viennent d'établir un collége particulier dans la capitale.

Théologie, — Droit romain, national, et Procédure civile, — Droit canonique, naturel et public, international, constitutionnel, Économie politique, — Mathématiques élémentaires, Physique générale, — Logique, métaphysique et éthique, — occupées par six professeurs. En outre, il y avait un enseignement secondaire de latin, français, anglais, arithmétique, éléments d'histoire.

En 1862, ces différents cours étaient suivis par 217 élèves, dont la majorité appartenait au collége de Monserrat.

Le gouvernement argentin, de qui dépendent aujourd'hui ces deux établissements, veut limiter le collége de Monserrat à l'instruction secondaire et compléter l'instruction universitaire de l'établissement national de San-Carlos.

Aux cours supérieurs que nous venons de nommer plus haut on veut ajouter des cours de : Droit commercial, Droit pénal, Histoire du droit ; — un enseignement médical comprenant : l'Anatomie, la Physiologie, l'Hygiène, la Pathologie, la Thérapeutique, la Matière médicale, la Pharmacie, la Médecine opératoire, l'Obstétrique, la Clinique médicale et chirurgicale, la Médecine légale et celle des aliénés ; enfin, la Botanique, les Mathématiques supérieures, la Topographie, l'Architecture, l'Art des fortifications, la Physique expérimentale, la Chimie, l'Histoire de la philosophie. — On voit que le cours d'instruction supérieure est complet, mais ceci n'est qu'en projet, et les chaires ne sont pas créées encore.

Quant au collége de Monserrat, où l'instruction secondaire se trouvait confondue avec celle que l'on donnait à l'Université, elle se limiterait à l'enseignement des écoles primaires et secondaires, comprenant : — la Lecture, la Calligraphie, la Civilité, l'Instruction religieuse, l'Arithmétique pratique, la Géographie, la Cosmographie, l'Histoire sacrée, l'Histoire argentine, l'Histoire universelle, ancienne et moderne, la Grammaire castillane, le Français, l'Anglais, le Latin, la Tenue des livres, la Littérature, la Rhétorique, le Dessin linéaire et général, la Musique vocale et instrumentale.

Cette organisation nouvelle coûterait 20,000 piastres pour les salaires des professeurs et surveillants. Il faudrait de plus restaurer complétement les bâtiments, pourvoir les cabinets de physique et de chimie et renouveler une partie du matériel. — On n'attend plus que la ratification du Congrès pour la réaliser.

Rapport du docteur D. Eusebio de Bedoya, commissaire inspecteur national, au ministre de l'instruction publique, en date du 12 novembre 1862.

Force publique. — Il existe quelques fortins sur la frontière du nord, dans les environs de la Mar-Chiquita, et sur les limites de Santa-Fé. Ces fortins, tels que ceux du Rio-Cuarto ou Concepcion, ont une garnison de troupes de ligne. Celui du Quebracho-Herrado n'est plus occupé aujourd'hui. D'ailleurs l'occupation de la ligne du Rio-Salado par les milices de la province de Santiago del Estero et une force nationale, rend les postes de Cordova à peu près inutiles de ce côté. La frontière du sud est autrement importante que celle du Chaco; elle exige tout un système qui s'appuie à la fois sur les rivières Cuarto et Quinto, déjà garnies des cantons militaires d'*Achiras*, *Rio-Cuarto*, *Carlota*, *Lechuzo*. Tous ces points ont des forces nationales soutenues au besoin par les milices de la province.

Quant à la garde nationale, un rapport, fait au ministre de la guerre à la fin de 1862, la portait à 8,000 hommes, mais ce chiffre peut être plus que doublé, vu le chiffre de la population actuelle.

Finances, revenus, budget. — Les finances de la province de Cordova sont assez florissantes, quoique son budget, qui dépasse 120,000 piastres fortes, se soit soldé plusieurs années de suite par du déficit. Mais, comme le pays a des ressources et que le commerce y grandit chaque jour, les difficultés premières de l'organisation financière ont été surmontées et aujourd'hui les dépenses et les revenus s'équilibrent. On paye même avec régularité les intérêts de la dette provinciale, et les municipalités ont quelques ressources pour faire face aux nécessités de leur mission.

Le produit des patentes, du papier timbré et de la contribution directe occupe le premier rang dans le revenu provincial; quant à celui des *Terres publiques,* qui peut devenir si considérable, on en a compris l'importance en créant un bureau topographique dont les travaux faciliteront singulièrement leur vente ou leur location. Le domaine est fort étendu, principalement dans la région des plaines, et c'est aussi cette région qui a le plus de valeur par sa position plus rapprochée du littoral et les immenses ressources qu'elle présente pour l'élève du bétail, chevaux, bœufs et moutons. La partie du sud, comprise entre le Rio-Cuarto et le Rio-Quinto, est surtout renommée par l'excellence de ses pâturages et elle appartient tout entière au domaine provincial; il en est de même de la portion qui touche aux limites de Santa-Fé; on voit donc quel riche avenir a Cordova si ces immenses ressources sont bien administrées, et quelles avances utiles elle peut faire à la colonisation.

§ II. — *Province de Cordova en particulier. — Départements, districts et centres de population.*

Pour son administration intérieure, la province de Cordova est divisée en départements ; ceux-ci se divisent en districts (*pedanias*), et ces derniers en quartiers (*cuarteles*). Cette division est faite en raison directe de l'étendue du territoire, et non du chiffre de la population.

Chacun de ces départements est administré par un *juez de Alzadas* (magistrature correspondante à celle de juge d'une cour impériale) et a un commandant général de milices ou de garde nationale. Les districts ou *pedanias* ont un juge de seconde classe, *juez pedaneo ;* les quartiers, un juge-lieutenant, *teniente-juez.* Les départements miniers ont de plus un juge des mines, *juez de minas;* ceux à irrigation, un juge des eaux, *juez de aguas.* On reconnaît dans cette organisation judiciaire une province qui possède une université d'où sortent de nombreux docteurs en droit qu'il faut pourvoir.

L'administration de la justice et de la police dans la campagne est réglée d'après une ordonnance votée par l'assemblée générale de la province en 1856 (loi du 15 septembre).

Les départements sont au nombre de quatorze, dont plusieurs ont été dédoublés récemment, ce qui en porte le nombre à dix-sept aujourd'hui.

La section comprise dans la sierra renferme ceux de :

Tulumba, dont on a dédoublé celui du Totoral (il nomme 2 députés) ; — Rio-Seco (2 députés) ; — Ischilin (1 député) ; — La Punilla, ou en a dédoublé celui de la Cruz-del-Eje (2 députés); — Pocho (2 députés) ; — San-Javier (2 députés) ; — Rio-Cuarto (2 députés).

La section comprise dans la plaine renferme ceux de :

La Capitale (4 députés) ; — Anejos, dont on a dédoublé celui du Rio de Zeballos (1 député) ; — Calamuchita (2 députés) ; — Rio Tercero Arriba (2 députés) ; — Rio Tercero Abajo (2 députés) ; — Rio-Segundo (4 députés) ; Santa-Rosa (1 député).

Quoique la province soit assez peuplée, du moins pour le pays, il n'y a que peu de bourgs qui forment de véritables centres de population constitués par une place entourée de maisons et quelques rues ; on ne compte, après la capitale, que Santa-Rosa, Rio-Cuarto, Villa-Nueva, Frayle-Muerto, Rosario de los Ranchos, Tulumba, Rio-Seco, San-Francisco del Chañar et San-Pedro de los Sauces. Tous les

autres sont des villages ou plutôt des hameaux où se groupent quelques maisons dans le voisinage de l'église. Toutefois de nombreuses propriétés sont disséminées dans les environs et dans un espace assez rapproché, l'usage étant d'habiter sur son terrain de culture, au lieu de résider dans un village pour aller de là cultiver son champ. Partout où il y a un cours d'eau susceptible de servir à l'irrigation, les fermes à culture (*chacras*) s'échelonnent le long de ses rives. Les estancias de la plaine sont généralement près d'une lagune ou d'un réservoir artificiel d'eau permanente (*represa*) où l'on puisse abreuver les animaux.

Département de la Capitale. — Il se limite à la ville de Cordova avec sa banlieue et est enveloppé tout entier par celui de los Anejos qui s'étend de Santo-Domingo à Alta-Garcia, le long de la sierra, sur une longueur de 16 lieues du nord au sud, et une largeur de 10.

La ville de Cordova, fondée en 1573, et ancienne capitale du Tucuman, est située à 4 lieues environ de la sierra par une altitude de 416 mètres au-dessus du niveau de la mer, et par 31° 25′ de latitude sud. Elle s'élève dans une petite vallée d'érosion que le Rio-Primero a creusée au milieu de la plaine, de telle sorte qu'au nord et au sud, les anciennes berges de la rivière se dressent à une dizaine de mètres de hauteur, pareilles à une muraille. Aujourd'hui le Rio-Primero est rejeté tout entier du côté du nord, où sa berge est coupée à pic, tandis que celle du sud s'incline en pente douce. Cette conformation du sol place Cordova dans une sorte de bas-fond sablonneux et la rend sujette aux inondations causées non-seulement par la rivière, mais encore par un petit torrent, à sec la plupart du temps, mais qui grossit considérablement avec les orages et qu'il a fallu contenir par une forte digue en pierre appelée *murallon*, dont la première construction remonte à 1671, sous le gouvernement de Peredo. En effet, le 31 janvier de cette même année, une énorme crue pareille à celle du 1er mai 1623, un demi-siècle auparavant, avait menacé l'existence de la ville et produit de grands dégâts. Depuis, grâce à cette construction, de pareils désastres ne sont plus à craindre.

Cordova est bien bâtie, et compte plusieurs beaux édifices parmi lesquels le *cabildo*, construit au commencement de ce siècle par le marquis de Sobremonte, la cathédrale, qui date de la fin du dix-septième siècle et diverses églises. Les rues, exactement orientées aux

quatre points cardinaux, se coupent à angle droit ; la cuadre y est de 150 vares, aussi les maisons ont-elles une grande étendue.

Les rues ne sont point pavées, ce qui, grâce au sable granitique qui forme leur sol, n'a pas grand inconvénient, mais toutes sont garnies de trottoirs en granit ou en marbre.

La place principale est ornée du cabildo ou hôtel de ville, qui renferme les bureaux du gouvernement de la province, et de la cathédrale, grand édifice bien construit, d'une architecture composite dont le dôme est d'un bel effet. L'intérieur est orné de pilastres revêtus en partie de beaux marbres venus de la sierra, et renferme quelques bons tableaux. — Après la cathédrale de Buénos-Ayres, celle de Cordova, avec la Matriz de Tucuman et l'église de l'Uruguay, sont les plus beaux édifices de toute la Confédération argentine.

Cordova doit au marquis de Sobremonte une promenade fort élégante formée par un grand bassin carré d'eau vive de 100 mètres de côté, entouré d'une belle terrasse plantée de peupliers et de saules et fermée d'une grille. Avec les rues latérales cette promenade occupe presque trois hectares et communique avec le centre de la ville par une large avenue ; elle est suivie, vers le couchant, d'un quartier composé entièrement de maisons de campagne et de jardins où les canaux dérivés du Rio-Primero entretiennent une éternelle fraîcheur et la plus luxuriante végétation.

Après la cathédrale, on compte encore les églises des couvents de la Merced, de Saint-François, de Saint-Dominique, de Sainte-Catherine et de Sainte-Thérèse, qui toutes sont de construction moderne, c'est-à-dire du dix-huitième siècle et dans le meilleur état. Grâce aux marbres superbes que la sierra fournit en abondance, il serait facile de prodiguer les ornements de cette pierre précieuse dans les édifices publics ; mais Cordova attend encore ses artistes. L'église de l'université, anciennement celle des jésuites, est grande et belle, quoique entièrement négligée. Il en est de même du magnifique bâtiment édifié par eux et qui renfermait autrefois le grand collége de Saint-Charles (*colegio maximo de san Carlos*) devenu l'université actuelle, appartenant au gouvernement national. Les bâtiments ont besoin d'une restauration complète si l'on ne veut pas qu'ils tombent en ruine.

Il existe un hôpital de soixante lits, qui suffit aux besoins de la population. Il est bien tenu et annexé à l'église de Saint-Roch, dont les revenus contribuent à le soutenir. On a fait récemment venir de France des sœurs de charité pour le diriger. — Les trois couvents

d'hommes comptent un petit nombre de pères, et les jésuites viennent d'être rappelés. — Les deux couvents de femmes renferment: celui des Catalinas 40 religieuses, et celui des Teresas 21, toutes hermétiquement cloîtrées. Le nombre des sœurs est fixé à ce chiffre, et les vacances sont remplies à tour de rôle par les postulantes qui ont une dot de 2,000 piastres à payer : aussi ces couvents sont-ils bien tenus, et ont des propriétés d'une valeur suffisante pour les soutenir et les aider à faire des aumônes.

L'évêché de Cordova, érigé dès 1699, a été rétabli dernièrement, et son chapitre est au complet. Il a sous sa direction un séminaire qui compte une quarantaine d'élèves et suit en partie les cours de l'université. Ce n'est que depuis quelques années que les moines des trois couvents que nous venons de citer ont été de nouveau astreints à la vie commune. Ils s'occupent de la prédication et de la confession. Les jésuites ont l'intention de rétablir leurs anciennes maisons d'éducation.

Le collége des orphelines (*colegio de educandas*) est une pieuse institution fondée, en 1786, par Fray Antonio de San-Alberto, évêque du Tucuman, et sanctionnée par ordonnance du roi Charles III. Il occupe le bâtiment de l'ancien collége de Monserrat, que le docteur Duarte de Quiroz avait légué, en 1690, à l'ordre des jésuites, et dont les élèves, transportés au collége de San-Carlos, laissèrent la disposition au gouvernement espagnol après l'expulsion des pères de la compagnie. Cet établissement est dirigé par quatorze dames qui portent l'habit de carmélite, mais qui ne font que des vœux simples, et renferme une soixantaine d'élèves. Il est soutenu par la charité publique, la vente des travaux faits par les pensionnaires, et une indemnité de 50 piastres que payent annuellement quelques jeunes filles.

Cordova a eu un hôtel de monnaies où l'on a frappé pendant un certain temps une monnaie d'argent aux 750 millièmes. Elle mettait en œuvre les métaux provenant des mines du département de Pocho. Les travaux sont suspendus en ce moment. — On compte en ville deux moulins à vapeur et plusieurs baraques ou maisons de dépôt pour les produits du pays dont cette place est un grand entrepôt.

Dans les environs de la capitale se trouve un ancien village d'Indiens dit *El Pueblito*, dont les habitants sont aujourd'hui presque tous métis. C'est un reste de la population première de cette vallée. Ils font un peu de culture, et élèvent quelques chèvres et vaches laitières. Ce village n'offre d'ailleurs que l'aspect du désordre et de la paresse.

La population du département de la capitale peut être évaluée aujourd'hui à 30,000 âmes. Elle a beaucoup augmenté dans ces derniers temps, puisqu'en 1839 elle n'était que de 14,187 âmes.

Département de Los-Anejos. — Ce département, situé autour de la capitale, s'étend depuis la ville jusqu'à Alta-Gracia et au Rio-Segundo, touchant ainsi, d'une part, au pied de la sierra, et, de l'autre, aux pampas de l'est. La partie voisine de la montagne est un peu boisée et bien arrosée ; le reste n'offre qu'une grande plaine traversée par le Rio-Primero, et abandonnée au bétail. On trouve de la culture en se rapprochant de la sierra. Il renferme les districts de *Rio-Carnero*, avec un oratoire public ; — la *Calera de Molinos ;* — *Alta-Gracia*, sur une colline qui, se détachant de la chaîne, s'avance comme un promontoire dans la plaine ; cette estancia, où il reste encore de beaux bâtiments et une chapelle, appartenait jadis aux jésuites ; — *Anisacate*, estancia et oratoire dans une vallée formée par le premier cordon de la sierra, et arrosé par la rivière de ce nom, qui se joint au Rio-Segundo ; — *Potrero de Garay*, hameau et chapelle ; — *Laguna-y-Quiñones*, hameau et chapelle ; — *San-Antonio*, hameau et chapelle ; — *Cosme*, hameau et chapelle ; — *Los Dos-Rios*, estancia ; — *San-Isidro*, estancia et cultures.

Le département de Rio-de-Ceballos est au nord de Cordova et se termine au ruisseau d'Ascochingas ; il est sur le versant oriental de la petite sierra et analogue au précédent. — On y compte les districts : — de *San-Vicente*, ferme et chapelle ; — *Calera del Norte*, chapelle ; — *Saldan*, estancia et cultures ; — *Las Cañas*, idem ; — *Rio de Ceballos*, hameau sur le ruisseau de ce nom ; — *Salsipuedes*, chapelle. — Les deux départements de Anejos et Rio de Ceballos ont ensemble 10,000 habitants.

Le département de Santa-Rosa est dans la plaine, à l'est du précédent, et ne renferme guère que des fermes à bétail. Le bourg de *Santa-Rosa*, peuplé de 3,000 âmes, est situé sur le Rio-Primero ; on y compte les hameaux de *Viamonte*, *Esquina* et *Chalacea* avec chapelle ; tous les autres siéges de *pedanias* sont des estancias. Le nord de ce département touche à la Mar-Chiquita. — 11,000 habitants.

Le département de Rio-Segundo-Abajo est entre cette rivière et le Rio-Tercero, et arrive à la limite de Santa-Fé. On y remar-

que le bourg de *Rosario-de-los-Ranchos*, à 20 lieues de Cordova, centre d'un canton assez peuplé, où il y a un peu de culture; — *Concepcion-del-Tio*, fortin et lieu de garnison sur la lisière du désert et non loin de la Mar-Chiquita; — les chapelles de *Peralta*, — de *San-Francisco*, — *Del-Pilar*, — le hameau de *Calchin;* — les estancias de *Inipira*, — *Matorrales*, — *Arroyito y Cortaderas*, — *San José*. — 11,000 habitants.

Le département de Rio-Tercero-Abajo est tout à fait dans la pampa et n'a presque plus de bois. La population se concentre sur les rives du Rio-Tercero, où sont situés les bourgs de *Villa-Nueva* (1,100 âmes), où l'on fait un grand commerce de laines; — de *San-Juan-Bautista* ou *Esquina de Ballesteros*, où il y a de belles cultures; — *San-Geronimo*, autrement dit *Frayle-muerto* (1,700 âmes), avec un commerce analogue à celui de Villa-Nueva; — le hameau de *Mojarras;* — les villages de *Saladillo* et de *Cruz-Alta*. — Les pâturages de ces cantons sont de première qualité; mais ils sont ouverts aux Indiens du sud, qui les ont désolés plus d'une fois. La grande route du Pérou et du Chili traverse tout ce département.— 5,000 habitants.

Le département de Rio-Tercero-Arriba se rapproche de la sierra, et est arrosé par la rivière de ce nom et ses nombreux affluents. Les pedanias sont les chapelles et hameaux de *Rodriguez*, — *Pampa-Yasta*, — *Yucat*, — *Salto*, où le Rio-Tercero a un rapide; — *Puesto de Ferreira*. — 5,500 habitants.

Le département de Rio-Cuarto est à l'extrémité sud de la sierra de Cordova, et va toucher aux pampas du territoire indien, dont il est séparé par le Rio-Quinto. Le bourg de *Concepcion-del-Rio-Cuarto* (2,700 âmes), très-agréablement situé sur la rivière de ce nom, et arrosé par des canaux qui en sont dérivés, est dans une position des plus riantes, et a tout ce qu'il faut pour devenir un centre de population important. Il renferme un petit couvent de moines franciscains, destinés aux missions du sud, une garnison de cavalerie de ligne, pour protéger la frontière et garder les petits forts qui forment la ligne de la rivière Rio-Cuarto, et se composent de *Carlota*, *San-Fernando* et *San-Carlos*. Enfin, sur le Rio-Quinto, au sud, se trouve le fort du 3 février, au paso *Del Lechuzo*. Il a été évacué récemment. Toute cette partie sud du département est dé-

laissée à cause du voisinage des Indiens. — Le village d'*Achiras*, à l'extrémité sud de la sierra, est également le siége d'une petite garnison. On y compte en outre les pedanias de *Reduccion*, — *Peñas*, — *Saucecito*, — *Tegua*, — *San-Bartolomé*, — *San-Ignacio*, — la chapelle de *San-Agustin*. — 7,000 habitants.

Le département de Calamuchita se trouve entre celui de los Anejos et celui du Rio-Tercero-Arriba; il s'étend entre le Rio-Segundo et le Rio-Tercero, jusque sur la sierra, puisque les *Cumbres* ou plateaux de *Lutis* en font partie. — Il renferme les mines de cuivre du *Tio* et du *Minotauro*, les usines de *Tacuru* et de *Los-Molinos* pour la réduction de ce métal. Ses vallons et ses collines, éminemment fertiles, en font un des départements les plus agréables de la province. — Le hameau de *Soconcho* est la paroisse. Il y a encore les hameaux et chapelles de *Rio de los Reartes*, — *Santa-Rosa*, — *San-Ignacio*, — et les estancias de la *Cañada*, — *de Monsalvo*, — *Quebrachos y Condores*, — *Cañada de Alvarez*, qui sont le siége de *pedanias*. Dans la paroisse de Soconcho réside un juge de mines (*Juez de minas*). — 8,000 habitants.

Le département de San-Javier appartient au versant occidental de la sierra, et touche au nord de la province de San-Luis. Il renferme la plaine basse de *San-Pedro*, le plateau de *Nono*, et les pentes rapides du cordon principal de la grande sierra cordovaise, ce qui lui donne un terrain extrêmement varié. On s'y occupe principalement d'agriculture, et toutes les fermes sont répandues sur les nombreux cours d'eau qui descendent de la montagne et servent à l'irrigation. Le bassin de *San-Pedro de los Sauces* et de *Dolorès*, deux bourgs qui ne sont séparés que par la rivière et comptent ensemble 3,000 habitants, est d'une extrême fertilité, et nourrit de très-beaux caroubiers et des chañars, les plus grands du territoire argentin. On lui donne le nom de *Cañada* parce que cette vallée se trouve située entre les contre-forts du plateau de *Pocho*, constitués par la petite sierra de *Chaquin-Chuna*, et les prolongements nord de la sierra de San-Luis, — La plaine à l'ouest de San-Pedro, qui va se confondre avec celle de la Rioja et de San-Luis, est exclusivement consacrée au bétail, qu'on y abreuve à l'aide de puits; c'est la *Pedania de las Toscas*. — *Laullaba*, avec une chapelle, limite le sud de la province de Cordova de ce côté; les hameaux de *Nono*, *Ambul* et *Panolma* sont sur un plateau formant vallée, qui s'unit à celui

de Pocho à l'ouest. Tous ces cantons sont assez peuplés et bien cultivés. *San-Javier* lui-même n'est qu'un hameau avec une petite église, mais une foule d'habitations y sont jetées sur tous les versants de la sierra. L'irrigation étant essentielle à l'agriculture de San-Javier, il possède un juge des eaux pour en surveiller la distribution. — 16,000 habitants (1).

Département de Pocho. — Il se trouve situé tout entier sur le plateau qui forme le contre-fort occidental de la grande sierra, et dont les pentes se précipitent abruptes dans la grande plaine qui sépare la sierra de los Llaños de celle de Cordova. Ses extrémités, au nord-ouest, se terminent par les petites sierras *Del Coro* et de *Guasa-Campa*. Ce plateau porte les cônes volcaniques de la *Yerba Buena*, *Agua del Tala*, *Cienega* et *Salsacate*, ce qui lui donne un aspect des plus pittoresques; le centre est occupé par une belle plaine de pâturages, avec un petit lac au milieu. Dans les montagnes abondent les marbres, les minerais de fer, de cuivre, de plomb argentifère. On y trouve les établissements miniers que nous avons décrits (voyez t. II, p. 430, et aussi t. I, p. 226), tels que : — l'usine *Del Ojo de Agua*, — *la Mina Argentina*, les usines de *San-Carlos*, près du village de ce nom. Le plateau de Pocho a une altitude de 1,000 mètres, qui va en s'abaissant vers le nord; c'est aussi dans cette dernière partie que l'on commence à s'occuper de culture, car dans tout le reste du département on ne se livre guère qu'à l'élève du bétail ou à l'exploitation minière. — *Pocho* n'est qu'un hameau avec une chapelle et quelques maisons; on compte aussi des chapelles à *Salsacate*, — *Cienega del Coro*,— *Las Palmas*, et *Guasa-Pampa*. — *Chancani* est dans la plaine basse, proche des salines, au nord de celle de Las-Toscas, qui appartient au département précédent. — Le département de Pocho a un juge des eaux et un juge des mines. — 11,000 habitants.

Département de la Punilla. — Il fait suite au précédent en remontant les plateaux secondaires de la sierra vers le nord-est, plateaux qui s'étendent au pied du cordon principal dit des *Achalas*. Il est très-montagneux, et ne présente qu'une vallée un peu élevée, celle de *Dolorès*, où la culture des céréales et des arbres fruitiers est assez

(1) San-Javier vient d'être divisé en deux départements, *San-Javier* et *San-Alberto;* ce dernier au sud. Nous ignorons sa circonscription, cette mesure administrative étant récente.

étendue. On y compte les chapelles de *San-Antonio de la Punilla*, village qui est la paroisse; celles *Del-Monte*, — de *San-Roque*, — de *San-Francisco*, — de *Dolorès*. — 5,000 habitants.

Département de la Cruz-del-Eje. — Il a été dédoublé du précédent, et occupe les vallées et les versants nord-ouest du plateau de la Punilla. Le terrain est-très accidenté, mais assez bas, aussi le climat y est fort doux et l'agriculture en honneur dans toutes les vallées qui s'ouvrent sur la grande plaine intérieure et sont arrosées par les ruisseaux de la *Cruz-del-Eje*, de *Soto* et de la *Higuera*. On y cultive le blé et les arbres fruitiers. Au sud sont les mines de plomb argentifère de *Guayco*. — On compte dans ce département le bourg de la *Cruz-del-Eje*, qui est en progrès, — les villages indiens de *San-Marcos*, — *Soto*, — *Pichana*, de fondation ancienne, mais dont les habitants sont aujourd'hui confondus avec le reste de la population blanche. L'ancien établissement des jésuites, *Candelaria*, ferme maintenant ruinée, se trouve dans la partie montagneuse du canton; cet endroit est remarquable par la belle qualité des marbres que l'on trouve dans les collines environnantes. — 9,000 habitants.

Département d'Ischilin. — Au nord du précédent, auquel il ressemble beaucoup par sa configuration. Il compte les chapelles de *San-Pedro*, — *Manzanas* — et *Copocabana*, la paroisse d'*Ischilin*, et le village de *Quilino*. — Le point le plus remarquable est la ferme de *Santa-Catalina*, dans une jolie vallée sur le versant oriental de la sierra, où existe encore, avec son église en fort bon état, l'ancien bâtiment qui renfermait un collége de la compagnie de Jésus. Lors de l'expulsion des pères, le gouvernement espagnol vendit la maison à une famille de Cordova qui a continué de la posséder jusqu'à ce jour. — 6,000 habitants.

Le département du Totoral a été dédoublé du département de Tulumba; il est à l'est du précédent et sur les versants orientaux de la sierra, qui s'abaissent en pentes douces vers les pampas en formant de charmantes vallées. Il renferme les beaux établissements de *Caroya* et de *Jesus-Maria*, maisons appartenant à l'université de Cordova et de la même origine. Les élèves qui, aux vacances, ne peuvent aller voir leurs parents à cause de l'éloignement, y passent ce temps de repos. — Plus loin, la chapelle de *Chinsacate* est le centre

d'un beau canton de cultures. Le *Totoral* n'est qu'un petit village avec chapelle ; il en est de même de *Macha* et de *Candelaria*. — 4,000 habitants.

Le département de Tulumba est au nord de celui du Totoral, et occupe les plateaux de la sierra, qui se sont fort abaissés et forment des croupes aplaties dont la plus grande hauteur n'excède pas 1,000 mètres. Il contient principalement des cantons de pâturages, car les eaux ne sont pas assez abondantes pour l'irrigation. Le bourg de *Tulumba*, auquel est réuni celui de *San-José*, qui est la paroisse, compte près de 3,500 habitants, et est un des plus peuplés de la province. Après vient celui de *San-Pedro*, sur la route de Santiago, devenu le centre de plusieurs hameaux, quoiqu'il n'ait que quelques maisons. — 9,000 habitants.

Département de Rio-Seco. — Le plus septentrional de la province, et qui confine à la fois aux juridictions de Catamarca et de Santiago-del-Estero, son extension principale étant de l'est à l'ouest. Il occupe un terrain plus sec que tous les précédents, mais sa partie orientale, qui touche à la pampa et aux terrains bas voisins de la lagune de los Porongos et de la Mar-Chiquita, est extrêmement riche en pâturages. — Le bourg de *Rio-Seco* (2,200 âmes) se trouve dans la plaine et sur le ruisseau de ce nom ; — celui de *San-Francisco del Chañar*, plus considérable, puisqu'il a 3,500 âmes, est situé sur les plateaux, mais ceux-ci sont peu élevés, assez fertiles, et toutes les cultures y sont possibles. Ce bourg prospère autant par les travaux agricoles que par l'élève du bétail. — Les dernières pentes de la sierra, vers les salines, offrent des bois épineux où l'on rencontre encore quelques estancias, et le hameau de *Caminiaga* avec chapelle. — Les districts de la *Higuerilla* et de *Chunuguasi* avoisinent également ce bassin. — 8,000 habitants.

§ III. — *Histoire.*

L'histoire de la province de Cordova est celle du gouvernement du Tucuman jusqu'à l'émancipation. — Les conquérants venus du Pérou en 1542, Diego Rojas à leur tête, traversèrent successivement

tout le nord actuel de la Confédération argentine et touchèrent à la sierra de Cordova, habitée par les Indiens Coméchingones, probablement de race calchaquie. Rojas périt en les combattant; son lieutenant, Francisco de Mendoza, continuant sa route vers l'ouest, arriva aux bords du Parana, où il trouva les traces des Espagnols venus par la Plata, sans pourtant pouvoir se mettre en rapport avec eux. (Voyez le Précis chronologique, chronique du Tucuman.) Ce ne fut que trente années plus tard, en 1572, que Luis Geronimo de Cabrera fonda, non loin du versant oriental de la sierra cordovaise, la ville de Cordova, puis visita à son tour les rives du Parana, où il trouva Garay occupé à la fondation de la ville de Santa-Fé, et lui disputa un instant ses conquêtes. Leur rivalité fut sans conséquences sérieuses, la vaste étendue de la pampa séparait assez les conquérants venus du Pérou de ceux arrivés par la Plata.

Le gouvernement du Tucuman resta pendant deux siècles entièrement distinct de ceux du littoral. La capitale de ces provinces, d'abord placée à Santiago-del-Estero, fut transportée à Cordova vers le milieu du dix-septième siècle; et déjà, dès 1609, cette ville avait été un instant le siége de l'évêché du Tucuman, qui n'y fut définitivement placé qu'en 1699. L'université fut établie en 1613, par l'évêque Trejo, qui consacra tous ses biens à cette noble fondation, et complétée plus tard par le Dr Duarte, qui, comme l'évêque Trejo, y employa sa fortune; puis enfin les Jésuites, chargés de la direction de l'établissement, en accrurent l'étendue et les ressources. Ils firent de cette ville le centre de leurs maisons répandues dans le reste du pays.

Dans le courant du dix-huitième siècle, la ville de Cordova et son gouvernement continuèrent à acquérir de l'importance. La création de la vice-royauté de la Plata, en 1776, amena la division du gouvernement du Tucuman en deux intendances, celles de Salta et de Cordova. L'intendance de Cordova, outre la province de ce nom, renferma alors celle de Cuyo et celle de la Rioja. En 1793, le marquis de Sobremonte s'occupa beaucoup de la province, et en particulier de la ville de Cordova, qu'il embellit de plusieurs édifices et de la promenade actuelle. Le Tucuman et toute la Plata étaient dans une voie de prospérité remarquable, lorsque les invasions anglaises de 1806 et 1807 vinrent mettre le trouble dans le pays et préparer la révolution qui éclata en 1810.

Cette révolution fut d'abord froidement accueillie dans le Tucuman, où une vie paisible, des habitudes enracinées, un grand respect pour le

gouvernement, rendaient l'autorité de la métropole fort supportable, et où, par suite de l'éloignement, les idées européennes pénétraient moins vite que sur le littoral. Ce fut là que, dès le commencement, Liniers et les principaux chefs espagnols essayèrent, mais infructueusement, d'organiser la résistance au mouvement d'émancipation parti de Buénos-Ayres. La province cependant se laissa entraîner, et nomma une junte composée de trois membres pour remplacer son gouverneur. Ocampo, Ambrosio Funès, Carreras, Castro, succédèrent à cette junte les années suivantes, pendant lesquelles, de 1811 à 1815, elle contribua comme les autres à l'émancipation momentanée du Haut-Pérou.

L'hostilité que les provinces manifestèrent en 1815 contre le Directorat établi à Buénos-Ayres fut partagée par les habitants de Cordova qui firent cause commune avec Santa-Fé pour résister à l'expédition que préparait le général Viamont, et la province de la Rioja adhéra à cette manifestation. Cependant l'année suivante, en 1816, les Cordovais se prêtèrent aux tentatives faites pour pacifier le pays, et on envoya cinq députés au Congrès constituant de Tucuman qui proclama l'indépendance argentine. — En 1817 et 1818, sous l'influence du chanoine Funès, Cordova continua de se soumettre au Congrès qui était venu siéger à Buénos-Ayres; mais les troubles qui eurent lieu dans cette capitale, en 1819, ceux qui éclatèrent alors dans les autres provinces dominées par l'esprit fédéral, l'amenèrent à arborer aussi la bannière de la Fédération, et à partager l'esprit qui animait l'Entre-Rios et Santa-Fé, inspirés alors par Artigas, Ramirez et Estanislao-Lopez.

D. Juan Bautista Bustos, l'un de ses citoyens les plus influents, s'était mis à la tête du parti opposé aux idées centralistes du gouvernement directorial; il fut nommé gouverneur à la fin de cette même année, et, sous son impulsion, Cordova se nomme une chambre législative, et essaye de se constituer. Les événements de 1820 font de ce magistrat l'un des chefs les plus ardents du parti fédéral. Les milices de la campagne suivent dès lors les chefs qui personnifient ce système, et les habitants des villes se voient, malgré eux, entraînés dans toutes les péripéties de la grande lutte qui commence. Cependant, en 1821, on fait une tentative infructueuse pour réunir, à Cordova même, un congrès composé des députés des provinces de l'intérieur; l'agitation du pays les empêche de s'assembler.

Les essais de 1825 et 1826 pour l'organisation de la République et l'établissement de la Présidence unitaire à Buénos-Ayres furent un

instant acceptés par la province, qui, comme en 1816, envoya ses députés au Congrès constituant; mais dès 1827 elle protestait violemment contre la constitution nouvelle, et revenait au système de 1820. Les événements de 1828 amènent une autre fois la guerre civile plus ardente, plus acharnée que jamais; Bustos et Quiroga y figurent aux premiers rangs comme champions du parti fédéral, et bientôt la bataille de la Tablada, aux portes de Cordova, puis celle d'Oncativo, font couler des torrents de sang argentin, sans autre résultat que de retarder la chute du parti unitaire, qui a définitivement lieu en 1831. (Voyez le Précis chronologique.)

Depuis cette époque la province de Cordova fut gouvernée pendant vingt années par des chefs entièrement unis à la politique que le général Rosas faisait triompher à Buénos-Ayres. A partir de 1853, son histoire est celle de la Confédération argentine.

Elle a eu quelques agitations locales inséparables du régime qu'elle s'est donné, mais les luttes de parti ne l'ont point empêchée de grandir en population et en richesse d'une façon très-marquée, grâce au développement de l'industrie et du commerce. — La constitution particulière qui la régit aujourd'hui a été votée le 15 juillet 1855 (1).

(1) Les gouverneurs de Cordova pendant un demi-siècle, de 1810 à 1860, ont été les suivants :

1810.	D. Martin Puirredon.	gouverneurs-intendants.
Id.	D. Nicolas Viana.	
1811.	D. Diego Puiredon	
Id.	D. Norberto Allende.	membres de la Junte de gouvernemt.
Id.	D. Lucio Juan Cabreras.	
Id.	Narciso Moyano.	
1812.	Colonel D. Santiago Carreras.	gouverneurs-intendants.
1813.	Général D. F. A. Ortiz de Ocampo.	
1814.	Dr D. Ambrosio Funès.	
1815.	D. Antonio Castro.	
1819.*	Le général D. Juan Bautista Bustos.	gouverneurs.
1829.	Le général D. Juan Maria Paz.	
1831.	Dr D. J. R. Funes.	
1831.	D. J. V. Reynafé.	
1834.	D. Manuel Lopez.	
1852.	D. Alejo Carmen Gusman.	
1855.	D. Roque Ferreira.	
1858.	D. Mariano Fragueiro.	
1860.	D. Felix de la Peña.	

Cette liste est empruntée à un travail de M. De Laberge, aujourd'hui ingénieur en chef de la province de Cordova.

CHAPITRE VII.

Province de Santiago-del-Estero.

§ I. — *Province de Santiago-del-Estero en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Santiago-del-Estero, au nord de celle de Cordova, s'étend entre 26° et 30° de latitude sud, 64° 30′ et 67° de longitude orientale, ce qui lui donne 3,500 lieues carrées de superficie. Nous ne comptons pas la partie du Chaco sur laquelle elle allègue des droits, comme le font d'ailleurs Tucuman et Salta.

Elle est séparée de la province de Cordova par une ligne qui correspond à peu près au trentième parallèle, et avec laquelle coïncide une division naturelle très-remarquable dans la nature du sol : il cesse de montrer du calcaire et un peu d'humidité pour devenir exclusivement granitique et sec. — Au sud-ouest et à l'ouest, les limites avec Catamarca et la Rioja sont marquées par le ruisseau Albigasta, la prolongation sud de la sierra d'Ancaste et le bassin des Salines. — En remontant vers le nord, à partir de ce même ruisseau d'Albigasta, la ligne de division entre cette province et celles de Tucuman et de Salta, passe par une série d'estancias échelonnées à peu près sous le méridien du 67° de longitude et arrive à la ferme du Mojon, située de l'autre côté du Rio-Salado. Le *Mojon*, ou borne placée *ad hoc*, marque la frontière du nord avec Salta. — A l'est elle confine avec le Chaco et ne s'étend pas au-delà de la rivière précédente ; — au sud-est elle touche à Santa-Fé par le désert, jusqu'à cette série d'ondulations désignées sous le nom de *Los-Altos*. — Toutes ces limites sont assez vagues et n'offrent point de division naturelle, car elles se trouvent dans des plaines à peu près désertes, et sont plutôt le résultat des habitudes prises de juridiction jusqu'à tel ou tel endroit que d'une délimitation légale. — Si l'on juge de la province par ce qui en est habité, on lui trouve une excessive longueur du nord au sud, alors que sa largeur réelle est souvent réduite à un petit nombre de lieues, les terrains du Chaco, où elle n'a encore aucun établissement, ne pouvant naturellement lui être assignés.

Aspect général. — La province de Santiago-del-Estero se présente sous l'aspect d'une grande plaine argilo-sableuse, qui n'est guère, en moyenne, à plus de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette plaine, en partie couverte de bois, est traversée presque dans son centre par un bas-fond salin de l'est à l'ouest. — Elle est sillonnée du nord-ouest au sud-est par deux rivières, le Rio-Salado (Juramento) et le Rio-Dulce, qui coulent parallèlement l'une à l'autre, et entre lesquelles est concentrée la majorité de la population de la province. Vers le milieu se dresse une petite sierra granitique, celle de Guazayan ; au sud du bassin des Salines, commencent à s'élever en pentes douces et allongées les terrains qui doivent former le massif central argentin.

Hydrographie. — Nous avons déjà décrit amplement les deux rivières qui traversent le territoire santiagais (voyez tome I, pages 139 et 146). Nous ne ferons donc que résumer les principaux traits de cette description.

Le *Rio-Juramento* ou *Salado* borde le nord-est de la province, dont il forme la frontière sur le Chaco, à partir des estancias de San-Miguel et du Mojon. Ses deux rives sont semées d'une foule de fermes où l'on s'occupe spécialement de l'élève du bétail, mais où l'on fait aussi un peu d'agriculture sur les terrains que la rivière couvre dans ses crues et qui deviennent ainsi d'une prodigieuse fertilité. Jusqu'à Sepulturas, le Juramento est bien encaissé, par suite de la pente rapide du terrain qui lui permet de maintenir son lit assez profond. Mais, à partir de ce point, le sol est devenu si plan que les eaux vagabondent à droite et à gauche et forment des lagunes, des bas-fonds inondés ou *esteros* dans lesquels s'égare le courant principal, et qui rendent impossible la navigation. Ce n'est qu'à Navicha que l'on retrouve un lit bien dessiné ; mais alors le Juramento coule dans le désert abandonné aux Indiens. De Sepulturas à Navicha, il y a trois vastes *bañados*, formés aussi par les débordements et les alluvions de la rivière : ce sont ceux de *San-Antonio*, appelés aussi lagunes de *Tomacop-Hoyon*, ceux du *Brucho* au-dessus de ce fort et ceux de *Navicha* au-dessous. La rive gauche du Salado est bordée de bois épineux tellement épais qu'il est impossible de les traverser excepté par quelques trouées connues seulement des indigènes ; la rive droite, plus découverte, offre des pâturages où quantité de fermes à bétail sont établies. Sur les deux rives, de nombreuses lagunes qui se vident ou s'emplissent, suivant la hauteur des eaux de la rivière

et la quantité des pluies qui tombent dans la province, communiquent avec le Salado. A partir de Navicha jusqu'au territoire de Santa-Fé, la rivière est bien encaissée, quoiqu'elle offre un assez grand nombre d'endroits guéables que franchissent facilement les Indiens. En 1860, plusieurs fortins ont été établis sur les rives, les uns sur l'emplacement des anciens forts espagnols, les autres en des localités nouvelles choisies autant en raison de leur bonne position stratégique pour empêcher le passage aux Indiens, que de leur fertilité, de l'abondance des eaux douces et de l'aptitude du terrain à l'établissement de colonies agricoles. Depuis le fort du Bracho jusqu'au Monte-Aguara (le bois du Loup rouge), le Salado forme la frontière militaire de la Confédération sur le Chaco.

Le *Rio-Dulce,* formé par tous les ruisseaux et torrents qui descendent de la grande sierra d'Aconquija, entre dans la province de Santiago au village de Rio-Hondo, et, jusqu'à la capitale, coule de l'ouest à l'est à travers un terrain ondulé dont les collines allongées et pittoresques bordent son lit et l'encaissent parfaitement. A partir de la ville de Santiago il incline vers le sud-est à travers un terrain absolument plat, et quinze lieues plus bas, à Teyuyo, commencent les lits divers par lesquels, dans le cours des années, la rivière a passé alternativement. Par suite des vases qu'elle charrie à l'époque des crues, ces lits se sont successivement comblés, et le dernier qui se soit ouvert s'est dirigé malheureusement du côté des Salines, où il a formé une série de lagunes qui s'emplissent lentement lors des crues, et d'où les eaux reviennent rejoindre leur ancien lit, beaucoup plus bas, par le Saladillo.

Ce *Saladillo* est un cours d'eau ou plutôt un fossé naturel qui jadis recevait les eaux pluviales du bassin des Salines et les portait au Rio-Dulce. Mais depuis 1825, que le Dulce s'est ouvert lui-même, comme nous venons de le dire, près de Teyuyo, une route vers les Salines, c'est cette rivière presque entière qui passe aujourd'hui par le Saladillo dont elle a élargi et creusé le lit de manière à en faire un canal profond et rapide à l'époque des crues. C'est ainsi que le Rio-Dulce va rejoindre son ancien lit au *Paso de San-Cristoval.* A partir de cet endroit, le Dulce et le Saladillo confondus, mais n'ayant plus que des eaux salées et amères, s'écoulent vers la lagune de *Los-Porongos* (voyez page 179), en se subdivisant en plusieurs canaux qui se ferment ou se rouvrent suivant la quantité liquide amenée par les crues qui ont lieu de janvier à juillet, un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant les années.

Les bords du Rio-Dulce dans leur partie supérieure sont médiocrement boisés, et propres à toutes les cultures. Plus bas ils sont couverts tantôt de pâturages, tantôt de forêts épaisses, laissant entre eux des plaines bien cultivées. — Le Saladillo coule dans un véritable désert argileux et salin. Cependant, proche des lagunes formées par le nouveau cours du Rio-Dulce, la culture des céréales est possible et même avantageuse dans les terrains recouverts par les eaux en automne et découverts au printemps. En différentes localités on a dérivé de petits canaux d'irrigation qui permettent de fertiliser quelques parties du sol.

Sur une longueur de deux degrés en latitude, les deux rivières Juramento et Dulce coulent parallèlement l'une à l'autre en laissant entre elles un intervalle qui varie de 15 à 25 lieues et qui est en moyenne de 20. Cet espace est une plaine absolue, présentant un sol argilo-sableux, en grande partie couverte de bois, semée de pâturages et de quelques terrains salins, au milieu desquels on trouve cependant des lagunes d'eau douce, et où il est possible çà et là de percer des puits donnant une eau potable. En quelques endroits on rencontre de larges sillons qui indiquent les anciens lits du Rio-Dulce, et des traces de communication entre les deux rivières (1).

Esteros. — L'horizontalité du terrain dans le voisinage du Jura-

(1) A diverses époques, on a fait des travaux pour la restauration du lit du Rio-Dulce, et en ce moment même, grâce à la coopération du Gouvernement national, on les continue. Cependant ils n'ont eu que de faibles résultats jusqu'à présent. La raison en est simple : jusqu'au-delà de Santiago, la rivière, bien encaissée, contenue par de petites collines et ondulations de terrain, a une pente assez rapide pour lui permettre de creuser elle-même son lit, et d'en maintenir la profondeur. Mais, au-dessous de la capitale, le terrain devient absolument plat et n'a qu'une faible pente; en outre, lors des crues, le Dulce est très-limoneux, et les matières étrangères qu'il charrie contribuent, en se déposant, à combler son lit, dont elles exhaussent sans cesse le fond. De là cette incessante disposition des eaux à se jeter à droite ou à gauche, et à se former de nouveaux lits en abandonnant les anciens dont les traces sont partout visibles, surtout dans les environs de Loreto, à la Cañada de San-Ramon, à Salavina. Ce n'est donc que par une série de travaux longtemps continués et surtout bien entretenus par les riverains, que l'on arrivera à contenir la rivière comme on le fait dans d'autres pays. Il faudra construire des digues en terre aux endroits faibles, les maintenir et les consolider par des plantations de saules et de peupliers; laisser en certaines localités des points d'écoulement au trop plein des crues, ce qui n'a aucun inconvénient, puisque les cultures et les prairies se trouvent bien des inondations passagères; enfin se rendre maître du courant par des épis disposés à propos. Ces travaux n'offrent pas de difficulté dans l'exécution, mais malheureusement il n'y a point encore assez de bras pour les accomplir. Ce que l'on peut faire dès aujourd'hui, c'est d'en enseigner la nécessité aux riverains, et de les commencer. Les plantations surtout sont utiles et peuvent être faites dès maintenant. La restauration du dernier lit, c'est-à-dire de celui qui passait par Loreto et Salavina, peut être tentée, en fermant les passes qui, à Teyuyo et Paesra, donnent issue vers les salines; mais il ne faut pas qu'il y ait interruption dans les travaux, car, si on ne les mène pas à fin rapi-

mento et du Dulce, dans la plus grande partie de la province, permet la formation d'un grand nombre de lagunes, soit temporaires, soit permanentes, d'autant plus multipliées que les pluies ont été plus abondantes et les crues des deux rivières plus fortes. Ces lagunes portent le nom d'*esteros*, d'où celui de la province, Santiago-del-Estero (Saint-Jacques de la Lagune). Les esteros des bords du Salado ont cela de remarquable que, communiquant tous avec la rivière, ils se remplissent lors des crues, et lorsque celle-ci baisse ils y reversent lentement leurs eaux et maintiennent ainsi son niveau pendant six mois de l'année, de mai à novembre, ce qui facilitera un jour sa navigation lorsque des travaux suffisants auront régularisé son lit.

Dans le nord de la province on trouve un ruisseau assez considérable, le *Rio-de-los-Horcones,* qui n'arrive cependant au Salado que dans les années très-pluvieuses. Les différentes branches qui le composent prennent leur source dans les collines de la partie orientale de Salta et de Tucuman.

Les Salines de Santiago constituent la partie nord-est du grand et remarquable bassin dont nous avons déjà fait la description (voyez tome I, page 245).

Orographie. — Le système orographique de la province se compose de trois parties: — la première, formée des dernières ondulations des collines qui terminent dans la plaine la Sierra-d'Acon-

dement, la première crue d'été fera perdre tout ce que l'on aura gagné dans une campagne.

Si les Santiagais s'occupent sérieusement de la rectification et canalisation du Rio-Dulce, ils en feront le Nil de leur province, c'est-à-dire une rivière à inondations périodiques fécondantes qui enrichira leur sol au lieu de le dévaster. Avec le temps, contenue par des digues, la rivière s'exhaussera et deviendra comme tant de cours d'eau de la Lombardie, dont le fond est aujourd'hui plus élevé que la plaine où ils coulent, mais qui, maintenus par des digues puissantes et incessamment consolidées par les habitants, servent tout à la fois à la navigation et à des irrigations à l'aide desquelles une agriculture habile donne une fécondité incroyable à la campagne.

Ce que nous disons du Rio-Dulce est applicable en tout au Rio-Salado, de Sepulturas à Navicha. Ce n'est qu'en restaurant les rives de cette rivière que l'on arrivera à la rendre apte à la navigation, en la forçant de creuser elle-même son lit, et en nettoyant celui-ci des arbres et des broussailles qui l'ont rempli, et ont amené la déviation des eaux.

Ces deux rivières, une fois que la population de la province se sera assez accrue pour pouvoir soigner et cultiver leurs rives, deviendront une source incalculable de richesses pour le pays.— Si dès aujourd'hui l'absence de bras et de ressources ne permet pas de faire de grands travaux, on peut du moins en faire comprendre le système et la portée aux riverains, leur faire commencer les plantations, et, au besoin, les terrassements qui doivent donner de la solidité aux rives actuelles, les défendre contre l'action des eaux, et empêcher que de nouvelles déviations ne se produisent.

quija, la seconde, du petit massif isolé de Guazayan ; la troisième, d la portion septentrionale du massif central argentin.

Les dépendances de la sierra d'*Aconquija* ne sont plus dans le territoire santiagais que des collines peu élevées qui se confondent avec la campagne.

La petite sierra de *Guazayan* forme un système à part. C'est une série de hauteurs surbaissées de nature granitique, mais traversées en différents endroits par des couches de grès et de calcaire qui offrent un beau marbre blanc translucide et de bonnes pierres à aiguiser. Les collines qui constituent cette petite sierra forment deux cordons dirigés du nord au sud et ont quelques ruisseaux, malheureusement trop rares ; cependant à leur pied et sur leurs versants on rencontre encore plusieurs sources qui servent à abreuver les troupeaux ; elles sont en grande partie couvertes de bois peu épais, composés principalement de mimosées, au milieu desquelles abondent une foule de cactus de toute espèce.

Le massif cordovais commence aussitôt après le Saladillo, point le plus bas de toute la plaine argentine intérieure, puisque son altitude n'excède pas 80 mètres, et, s'allongeant vers le sud, développe d'abord les deux petites sierras d'*Ambargasta* à l'ouest et de *Sumampa* à l'est, qui se composent, comme celle de Guazayan, de collines granitiques et sont semées de maigres forêts. Puis le terrain s'élève successivement jusqu'à la limite de Cordova, où il atteint 600 mètres d'altitude et s'élargit en plateaux très-ondulés. Il n'y a point de ruisseaux dans toute cette étendue de sol montagneux, mais seulement des lagunes naturelles et des sources d'eau vive principalement sur le versant oriental par lequel la sierra de Sumampa touche aux plaines de la région pampéenne, tandis que le versant occidental de la sierra d'Ambargasta va se confondre avec le bas-fond argileux et couvert de sel de la grande saline argentine, où le terrain est éminemment sec.

Tout à fait au nord, près du Rio-Salado, il existe quelques collines qui appartiennent au système des Andes de Salta, mais sans former ce que l'on appelle une chaîne. Ce sont des buttes isolées au milieu de la plaine qui fait suite à celle de Tucuman et va s'abaissant en pentes insensibles jusqu'aux bords de la rivière. Plusieurs de ces collines sont de nature calcaire et paraissent les ramifications dernières de la sierra *del-Alumbre* qui commence de l'autre côté du Juramento.

Dans le voisinage du Rio-Dulce, au-dessus de Santiago, on ren-



contre quelques plis de terrain qui semblent les anciennes berges de cette rivière et qui, sous trois à quatre mètres d'une couche d'argile rougeâtre, présentent des lits de cailloux entraînés par les eaux anciennes. — Plus on remonte vers le nord de la province et plus la couche sablo-argileuse paraît épaisse.

On n'a point encore trouvé de minerais métalliques dans les divers cordons montagneux appartenant à la province de Santiago ; mais les granits, les gneiss, les marbres, les grès, la pierre à chaux, y abondent. La petite sierra de Guazayan possède, comme nous venons de le voir, des marbres remarquables. (Voyez tome I, pages 231, 279 et 326, et tome II, page 429.)

Constitution physique du sol. — Sa nature varie selon les localités. Constitué par un sable granitique dans toute la région montagneuse située au sud du Saladillo et dans la sierra de Guazayan, il est argilo-sableux et salin dans tout le bas-fond des Salines et en général dans toute la région des plaines, excepté vers le nord où le sel ne se voit plus. Les petites vallées qu'enserrent les sierras de Sumampa, d'Ambargasta et de Guazayan, dont les croupes sont arides et rocailleuses, renferment une couche de terre végétale assez épaisse, quoique toujours mêlée du sable granitique que nous venons de signaler ; et il est possible d'y créer des *represas* ou mares artificielles destinées au bétail, et même utilisées pour quelques cultures. — Le bassin des Salines offre un sol argilo-sableux recouvert partout d'efflorescences minérales ; les mares qu'y forment les pluies laissent en se desséchant des croûtes de sel à la superficie ; le sel se retrouve encore sur les bords du Saladillo où les eaux le déposent et jusque dans les environs de la lagune de Los-Porongos qui est également salée. Entre les deux rivières Salado et Dulce, le sol continue à être argilo-sableux d'une couleur jaunâtre et très-meuble ; l'eau douce s'y rencontre à une profondeur qui varie de 5 à 20 mètres. Dans toute cette région, la terre végétale forme une couche épaisse, et en s'approchant des rivières, on trouve un terrain entièrement formé d'alluvions modernes. Vers le nord-ouest, le sol est plus ferme, plus compacte et conserve mieux l'humidité ; il s'y confond avec la fertile plaine de Tucuman.

Les substances salines, si abondantes dans la plus grande partie de la province de Santiago, sont généralement du chlorure de sodium, comme si le terrain avait formé anciennement le lit d'un vaste dépôt d'eaux salées; mais ce n'est pas seulement ce sel que l'on y rencontre, le nitrate de soude y abonde également, surtout aux environs de la ca-

pitale, et pourrait même donner lieu à une exploitation fructueuse.

Les fossiles ne sont pas rares dans ce terrain, qui appartient dans sa plus grande portion à la période tertiaire. Les ossements de mammifères que l'on y trouve, les coquilles qu'offre la coupe des berges du Salado et du Dulce, garantissent l'exactitude de cette classification.

Tremblements de terre. — Santiago en éprouve de temps à autre, mais jusqu'à présent ils n'ont point été violents, et nulle catastrophe ne les a signalés. Au mois de mai 1860, il s'en est fait sentir un assez fort et accompagné d'un bruit souterrain prolongé. C'est auprès des eaux minérales de Rio-Hondo que la secousse a été la plus manifeste.

On cite aussi ceux de l'année 1817 qui ont été, dit-on, très-forts et firent craindre une ruine entière de la ville.

Climat. — Le climat de la province de Santiago-del-Estero est naturellement sec. Les pluies ne tombent guère que dans la saison la plus chaude, c'est-à-dire de novembre à mars. Presque tout le reste de l'année le ciel est parfaitement pur. On y éprouve à peine de la gelée, ce qui rend possible la culture des plantes tropicales. L'été, les chaleurs sont très-fortes, surtout dans le voisinage des salines où la chaleur monte quelquefois jusqu'à 42°; il sort de ce bassin des vents brûlants, mais qui durent fort peu, tandis que le vent du nord remarquable par son ardente chaleur, toujours un peu humide, souffle quelquefois pendant vingt-quatre heures. La température annuelle de la province varie de 20° à 21°.

Ce climat est extrêmement salubre. On n'y connaît d'autre maladie endémique que l'ophthalmie, moins dangereuse toutefois que celle d'Égypte. Comme dans cette partie de l'ancien continent, cette affection est évidemment due à l'intensité de la lumière et surtout à la poussière saline que le vent y soulève; aussi n'est-elle nulle part plus répandue que dans le voisinage des salines. On y voit quelquefois régner épidémiquement la pleuro-pneumonie adynamique des régions andines, et les fièvres éruptives communes à tout le bassin de la Plata.

Végétation. — Dans les endroits où le sol est sec et léger, tels que les sierras diverses, le voisinage du bassin des salines, les plaines qu'arrosent les eaux devenues saumâtres du Rio-Dulce, la végétation est généralement maigre et limitée aux espèces épineuses de la famille des Mimosées. Mais proche des deux rivières et dans la longue

bande de terrains qu'elles enserrent, dans les endroits un peu bas où les eaux pluviales entretiennent quelque humidité, tous les végétaux arborescents, tels que les algarrobos, les quebrachos de diverses espèces, les talas, les gayacs, etc., etc., atteignent une grande taille et peuvent fournir tous les bois nécessaires aux constructions, au charronnage et à la menuiserie. Malgré la sécheresse du climat et la rareté des pluies une partie de l'année, les forêts, semées toutefois de nombreuses clairières, couvrent un tiers de la province. Au milieu des taillis, se rencontre en abondance un cactus qui nourrit une cochenille silvestre de bonne qualité. Dans les plaines salines on aperçoit en quantités immenses le *jume* (lycium salsum), plante éminemment alcaline, élevée d'un mètre et demi au plus, dont l'incinération donne une grande quantité de sels de soude. — La région des plantes graminées se rencontre vers le sud-est, du côté de la frontière de Santa-Fé, entre la lagune de Los-Porongos et le Rio-Salado. Là sont de grandes plaines couvertes de bons pâturages, partout ailleurs les bois alternent avec les endroits découverts.

Agriculture. — Les céréales, telles que le blé et le maïs, sont cultivées et d'un grand produit. Lorsque les inondations périodiques du Salado et du Dulce ont couvert les plaines voisines de leurs rives, on les ensemence en blé qui dans ce cas-là rend jusqu'à cent pour un. Près du Rio-Dulce on a pu dériver quelques canaux qui donnent au sol une incroyable fertilité. — La canne à sucre est cultivée près de la capitale et réussit bien; il en est de même du manioc, que l'on commence à y planter. Les légumes sont rares, faute de culture.

Quant aux arbres fruitiers, la province produit en abondance le pêcher, l'oranger, le figuier, la vigne, le grenadier, tous les autres sont négligés ; cependant on pourrait y avoir la plupart des espèces à fruit européennes et un grand nombre de celles des tropiques ; mais on ne s'en occupe pas, on se contente de la production actuelle.

Animaux sauvages et domestiques. — Il n'y a rien de bien remarquable à ce point de vue, on ne trouve dans cette province que les animaux déjà connus dans le reste du pays. Le jaguar et le couguar abondent; on trouve dans les bois le tapir et le fourmilier. Parmi les oiseaux, le vautour papa de la sierra de Cordova, et l'agami, appelé dans la province *chuña*, qui se domestique parfaitement, sont les espèces les plus remarquables, sans compter un nombre infini de perroquets et perruches d'espèces diverses. Parmi les reptiles, le boa et l'iguane sont assez multipliés. Diverses variétés d'abeilles sauvages

remplissent de leur miel les troncs des vieux arbres, et la récolte de ce produit, qui est excellent, occupe quelques familles.

Bétail. — Quant au bétail, il est peu nombreux si on le compare au chiffre de ce qu'élèvent les provinces précédentes. Au lieu de deux mille têtes qui peuvent se nourrir sur un pâturage naturel d'une lieue carrée, ce n'est plus que quelques centaines qu'il est possible d'entretenir sur une égale étendue en bois et taillis, et encore les animaux y vivent-ils autant des feuilles des arbres que des graminées qui croissent à leur ombre. Ce n'est que dans les plaines herbeuses du sud-est que l'on retrouve les conditions du littoral. Les sécheresses dont souffre le pays, les deux tiers de l'année, favorisent peu là multiplication des bêtes à cornes, et les épizooties ne sont pas rares. — On n'élève donc que ce qu'il faut de chevaux et de bœufs pour les usages locaux ; quant aux moutons, les plaines salines leur sont favorables, et, quoique l'on ne s'occupe encore guère du raffinage de leur laine, l'espèce indigène est d'assez bonne race pour donner même à présent un produit avantageux. On nourrit aussi de grands troupeaux de chèvres qui prospèrent au milieu des taillis de la région montagneuse.

Industrie et commerce. — La culture des céréales est assez considérable pour permettre un petit commerce d'exportation de farines pour les provinces de Tucuman et de Cordova. Le produit des plantations de canne à sucre est absorbé par la province et ne lui suffit même pas. Le tabac n'y est point cultivé malgré l'aptitude du sol, pas plus que le cactus à cochenille. On consomme les tabacs de Tucuman et l'on se contente de recueillir les insectes des plantes sauvages qui croissent partout, pour employer la cochenille sur les lieux mêmes ou en faire des pains qui se vendent pour les provinces voisines.

Les forêts de Santiago nourrissent une quantité considérable d'abeilles sauvages qui nichent dans les creux des troncs d'arbres ou même dans la terre et produisent un miel excellent connu sous le nom de *miel de palo*, miel de bois. Les habitants recueillent avec empressement ce produit naturel et vont le récolter même jusque dans les forêts de l'autre côté du Rio-Salado; quelques *meleros*, chercheurs de miel, se sont aussi internés dans le Chaco, et plusieurs ont été victimes des Indiens. Le miel et la cire recueillis par ces coureurs de bois sont l'objet d'un petit commerce avec le littoral. — On voit que si l'abeille silvestre prospère aussi bien dans la province, il ne serait pas difficile d'y introduire l'abeille domestique qui produit plus de

cire que l'abeille sauvage, et l'on sait que, comme objet de commerce, la cire a beaucoup plus de valeur que le miel.

On expédie au dehors les cuirs secs des animaux qui ont servi à la consommation ; on en tanne aussi quelques-uns. La laine est déjà de qualité suffisante pour être devenue l'objet d'un commerce de quelque étendue ; aussi les bénéfices que procure cette industrie amènent-ils les propriétaires à songer à l'amélioration de la race qu'ils possèdent, race de taille petite et dont la toison est médiocrement fournie quoiqu'elle soit naturellement assez fine.

L'industrie manufacturière n'existe pas, mais les femmes de Santiago sont d'une extrême habileté dans la broderie : nulle part on ne brode des serviettes, des jupons, des dentelles de coton (*randas*), d'une délicatesse plus remarquable. Ces jolies confections donnent lieu à un petit commerce avec le littoral, où elles sont très appréciées. On fabrique aussi des ponchos, des couvertures teintes des plus riches couleurs ; tous ces tissus se font à l'aide d'un métier des plus simples construit par l'ouvrière elle-même. On prépare encore et l'on teint des pelions, des couvertures de cheval, etc.

Le commerce d'exportation se limite aux objets que nous venons de signaler, qui s'écoulent généralement dans les provinces voisines, aux cuirs secs et aux laines qui sont acheminés vers le littoral, et dont la valeur compense celle des innombrables objets de fabrique européenne qui sont importés par les caravanes de charrettes qui partent de Rosario.

Voies de communication. — La ville de Santiago-del-Estero, centre du commerce de la province, est située sur la grande route du Pérou, par laquelle a lieu tout le transit pour Tucuman et Salta. C'est le seul chemin qui soit fréquenté, car l'ancienne route de Santa-Fé n'est pas encore rétablie. Elle va toutefois l'être prochainement, et cette mesure rendra un immense service au pays en reliant ainsi les provinces du nord au Rio-Parana et en donnant une valeur réelle aux terrains du sud-est compris entre le Dulce, la lagune de los Porongos et le Salado, terrains abandonnés jusqu'à présent aux Indiens, et qui peuvent, grâce à l'excellence de leurs pâturages un peu salins, nourrir une immense quantité de bétail. (Voyez tome II, page 555.) Le rétablissement de cette communication permettra aux colonies militaires et fortins établis sur le Rio-Salado pour y former la frontière contre les tribus du Chaco, de se développer en mettant leurs habitants en rapport avec la province de Santa-Fé et le littoral. — Des canots et

des bacs ont été établis aux principaux passages du Rio-Dulce, qui n'offre plus aucune difficulté pour le transit ; mais un pont est absolument nécessaire sur le Saladillo.

Les communications de Santiago avec les autres provinces se font par des sentiers, qui n'offrent d'autres inconvénients que le manque d'habitations dans les travesias. La route de Catamarca est bonne et très-frayée ; celle de Rioja l'est beaucoup moins, à cause de la vaste plaine en partie sableuse et desséchée qui s'étend au nord et au nord-ouest du bassin des salines. Toute la bande de terrain enserré par les deux rivières Dulce et Salado est parfaitement praticable et peuplée d'assez nombreuses estancias. Sur toutes les routes de la province, le transit en charrettes est possible et c'est même le moyen de transport le plus usité. On emploie également les troupes de mulets, mais moins que les charrettes.

POPULATION. — Le fond de la population de la province de Santiago est composé de métis provenant des Indiens de race Quichua : Calchaquis, Lules, etc. (voyez tome II, page 161), qui vivaient dans les plaines au pied du versant oriental de la sierra d'Aconquija et sur les bords des rivières qui en descendent. Les traces de ce mélange se sont effacées dans la bourgeoisie issue en ligne directe des premiers conquérants, et l'on n'y reconnaît guère que le pur sang caucasien ; mais les classes populaires et les habitants de la campagne présentent dans leurs yeux, leurs cheveux du plus beau noir et leur teint brun, la preuve de l'influence du sang indien. Dans un département situé sur le Rio-Salado, vers la province de Salta, celui de Copo, il existe même un assez grand nombre d'Indiens de race à peine mélangée, chez lesquels se reconnaît le type Quichua. Ils ont conservé les coutumes et le langage de leur ancienne race. La permanence de cet idiome au milieu d'un pays aussi éloigné du centre de l'empire des Incas est un phénomène philologique des plus remarquables. En effet, on parle le quichua dans toute la province de Santiago, comme on parle le guarani dans le Paraguay, à Corrientès et à Saint-Paul au Brésil, preuve irréfragable de l'origine de la population de cette contrée, lors de la découverte (1).

(1) Les empereurs du Pérou étendaient leur domination dans toute la partie nord et presque tout l'ouest du territoire argentin actuel. L'ancien Tucuman était le pays de Tucma, qui s'était soumis volontairement à l'Inca Viracocha au commencement du quatorzieme siecle, et qui avait reçu de lui des chefs et des magistrats qui y implanterent l'usage de la langue quichua, l'idiome officiel de l'empire, celui que l'on parlait à Cuzco, sa capitale.

Le savant D. Juan Maria Gutierrez, directeur actuel de l'Université de Buénos-Ayres, qui

La population blanche est réellement remarquable par la régularité de ses formes et souvent par la beauté du visage. La race y ressemble à celle qui habite le Paraguay ; elle a quelque chose de ses habitudes et coutumes : une extrême propreté, de l'aptitude et du goût pour l'agriculture, l'usage du maté comme boisson stimulante, celui de la harpe comme instrument national. — On trouve, chez les femmes de la bourgeoisie, qui presque toutes appartiennent au pur sang caucasien, une grâce et une affabilité naturelles qui les rendent fort séduisantes; elles ont de l'esprit, des dispositions pour la musique et les arts, sans manquer pour cela des qualités solides qui font les bonnes mères de famille.

Les Santiagais sont intelligents et dociles, laborieux et assez disposés à l'émigration dans les autres provinces pour y rencontrer un travail mieux rémunéré que chez eux. C'est ainsi qu'un grand nombre sont allés s'établir dans les départements agricoles de la province de Buénos-Ayres. Ils sont bons soldats et excellents cavaliers comme tous les Argentins. Leur alimentation est en général plus végétale qu'animale, car dans les campagnes on fait une grande consommation du fruit du caroubier, *algarroba*, et l'on en tire, en outre, une boisson fermentée, la *chicha*, dont l'usage est considérable et qui est fort appréciée des habitants.

Le total de la population de Santiago dépasse aujourd'hui 90,000 âmes. Le chiffre des gardes nationaux inscrits, de quinze à soixante ans, est de 17,000; ce qui porte à croire que la somme de 78,000 habitants, donnée par le dernier recensement de 1857, était

s'occupe avec ardeur de recherches philologiques sur les langues indiennes, et particulièrement sur le guarani et le quichua, a expliqué d'une manière fort claire l'origine et la permanence de l'idiome quichua, dans le nord de la république argentine, en deux excellents articles publiés dans le journal *El-Orden* des 20 et 21 février 1858. — Il a démontré de plus toutes les traces que cette langue avait laissées dans l'hispano-américain moderne et les mots qui lui avaient été empruntés.

« Les Incas, dit-il, étaient conquérants et envahisseurs. Pendant plusieurs siècles ils « jouèrent le rôle des Romains, et l'on a dit d'eux ce que l'on disait des maîtres du monde, « qu'ils prenaient ce qu'il y avait de meilleur dans les usages et coutumes des peuples qu'ils « soumettaient à leur empire. Ils étaient tolérants et cherchaient à faire oublier le déplaisir « de la conquête en étendant à leurs nouveaux domaines les bienfaits de leur gouvernement « régulier et de leur bonne administration, qui tous deux dénotaient une civilisation remar- « quable.

« Il est donc à croire que non-seulement c'est à la force des armes et à l'habileté, mais « encore plus à la puissance d'expansion que possèdent les peuples avancés qu'est due « l'extension de l'empire des Incas jusqu'aux limites si éloignées du centre que signalent « les historiens. »

Nous indiquerons plus bas, en faisant l'histoire de la province, puis dans le précis chronologique raisonné, et enfin aux Notes et Documents, comment les historiens de la conquête, et

bien inférieure à la réalité. On n'y compte que quelques étrangers (1).

Gouvernement et administration. — Le gouvernement de la province repose dans les mains d'un gouverneur nommé pour deux ans et qui ne peut être réélu qu'au bout de deux autres années. Il est assisté par un ministre général, à son choix et responsable comme lui. — Le pouvoir législatif s'exerce par une chambre de députés nom-

surtout plus tard Ovalle et Garcilazo de la Vega, expliquent l'extension de l'empire des Incas aux régions argentines actuelles et l'introduction de la langue quichua dans ces contrées.

(1) En 1820, la déclaration d'indépendance de la province de Santiago parle vaguement d'une population de 60,000 âmes. En 1826, le congrès général constituant, dans la répartition du contingent de troupes de ligne dû par chaque province argentine, lui assigne ce même chiffre, en lui réclamant huit cents recrues. Cependant, en 1857, le recensement général ne donne que 77,575 âmes pour les quatorze départements actuels, ce qui ferait croire qu'en trente années la population n'aurait augmenté que d'un quart, proportion excessivement faible comparativement au mouvement de population des provinces du littoral. Cependant les registres de la garde nationale donnent 17,000 hommes inscrits de quinze à soixante ans, ce qui doit faire certainement au plus, car il est difficile de compter plus d'un garde national sur six personnes, le sixième de la population totale. A ce compte, c'est donc la fixer très-bas que de l'évaluer, comme nous le faisons, à 90,000 âmes.

En prenant pour base le recensement de 1857, que tout porte à croire n'avoir pas été complet, et en y ajoutant l'augmentation naturelle de la population jusqu'en 1863, nous trouverons les chiffres suivants pour chaque département :

Départements de :	
La Capitale	9,000
La Banda	2,700
Jimenez	5,400
Rio-Hondo	5,600
Guazayan	2,800
Cholla	3,300
Robles	4,400
Silipica	6,700
Loreto	8,800
Soconcho	5,000
Salavina	6,600
Sumampa	8,000
Matara	17,000
Copo	4,700
Total :	90,000 âmes.

La reproduction naturelle est considérable, et même dans une proportion supérieure à celle de deux naissances pour un décès, puisque l'examen des registres de la paroisse de la Capitale, pour une période de vingt-trois années complètes, comptées de 1814 jusqu'à 1857, nous donne 4,092 naissances pour 1,657 décès. — Il est probable que cette même proportion doit se rencontrer dans les autres départements, et que si les recensements généraux donnent des chiffres si bas, c'est que les habitants dissimulent leur nombre aux agents chargés de les faire.



més au suffrage universel, à raison d'un par département, sauf celui de la capitale qui en nomme trois ; il y a de plus six suppléants, élus par tous les départements réunis. Les fonctions des représentants durent deux ans, et chaque année la chambre se renouvelle par moitié. La session dure trois mois.

La constitution de la province votée le 15 juillet 1856 a signalé à l'attention du législateur l'urgence de la promulgation de lois organiques sur l'administration de la justice, l'établissement du régime municipal, la gratuité de l'éducation primaire. — Une partie de ces dispositions a été seulement remplie jusqu'à présent.

Justice. — Le pouvoir judiciaire réside dans un tribunal supérieur de justice commun aux provinces du nord et créé par elles. Dans la province il existe en outre un juge de *alzada* (juge d'appel), un juge de commerce et des juges de paix, nommés par le pouvoir exécutif.

Instruction publique. — Les écoles pour garçons sont assez nombreuses, celles pour les filles le sont malheureusement beaucoup moins, et si les établissements d'éducation pour les deux sexes ne manquent pas dans la capitale, il n'en est pas de même dans les départements, dont les chefs-lieux seuls possèdent des écoles, tandis que la plupart des districts en sont dépourvus, faute de ressources suffisantes pour rémunérer les instituteurs et institutrices et fournir aux établissements le matériel nécessaire. Cet état de choses est fâcheux, car les Santiagais sont intelligents et apprennent vite ; ils aiment l'instruction et ont de l'aptitude pour les arts d'imitation et la musique. Il se forme facilement parmi eux de bons ouvriers pour tous les arts mécaniques, il ne leur manque que des maîtres.

Clergé. — Le clergé est dirigé par un vicaire ecclésiastique (*vicario foraneo*) qui réside dans la capitale. — La province est divisée en huit paroisses : Santiago, Loreto, Soconcho, Salavina, Sumampa, Matara et Copo, lesquelles se subdivisent elles-mêmes en succursales assez nombreuses, mais dont la plupart n'ont pas de desservants. Ce sont de simples oratoires situés dans des hameaux où le curé de canton va de temps à autre célébrer l'office divin. — Il y a en outre dans la capitale un couvent de franciscains, un de dominicains et une maison de religieuses (*Beatorio*), de l'enfant Jésus, qui ne font que des vœux simples.

Force armée. — Tout citoyen santiagais est garde national. De 17 à 45 ans il fait partie de la garde active, et de 45 à 60 de la garde sédentaire. — Le nombre total des gardes nationaux est de 17,000.

Une partie mobile des gardes civiques est détachée sur la frontière du Chaco et y fait le service concurremment avec quelques escadrons et compagnies de ligne de l'armée nationale. — La frontière indienne est en grande partie sur le Rio-Salado et s'appuie sur quelques petits forts occupés et abandonnés tour à tour. La défense de cette ligne incombe au gouvernement national, mais la province, immédiatement intéressée à la défense, y coopère énergiquement par sa milice.

Finances et Budget. — Les revenus de la province sont très-faibles, et, quelque modeste que soit son budget, il excède de beaucoup ses ressources. En effet, ce budget réduit aux proportions les plus humbles atteint cependant 30,000 piastres, et, aujourd'hui encore, le total des sommes fournies par le pays ne dépasse pas 10,000; le gouvernement national donne, il est vrai, un subside de 12,000; mais ce secours est tout à fait insuffisant, d'autant plus qu'il y a des dettes arriérées. Avant 1853 Santiago avait sa douane particulière et le droit de transit qu'elle imposait aux charrettes qui allaient à Tucuman et à Salta; mais, depuis cette époque, elle est réduite à ses propres ressources, c'est-à-dire au produit du papier timbré, des patentes, du droit de marque et d'abattoir, et de la contribution directe qui a été longtemps à s'établir et dont la perception est assez difficile. Les terres publiques, quoique à très-bas prix, se vendent peu, et d'ailleurs leur aliénation, dans des conditions pareilles, serait un coup mortel pour l'avenir de la province. Il faut donc que les Santiagais travaillent au développement de leurs finances et surtout à l'organisation de la contribution directe, qui seule peut les aider à supporter les frais de la forme de gouvernement qu'ils se sont donnée et à laquelle ils tiennent beaucoup. Nous devons cependant dire que, depuis 1857, l'état général de la province s'est amélioré, et que, l'agriculture et le commerce ayant fait des progrès réels, il est à croire que les revenus de l'État croîtront graduellement.

§ II. — *Division administrative. — Départements, districts et centres de population.*

La province de Santiago-del-Estero est divisée en quatorze départements qui sont : vers le centre, la Capitale; — près de la ville, au nord, la Banda; — au nord-ouest, sur le Rio-Dulce, Jimenez, — Rio-Hondo; — à l'ouest, Guazayan, dans la petite sierra de ce

nom, et au sud-ouest, Cholla ; — au nord, sur le Rio-Salado, Copo ; — à l'est, sur le Rio-Salado également, Matara ; — au sud-est, sur le Rio-Dulce, Robles, Silipica, Loreto, Soconcho, Salavina ; — à l'extrême sud et dans la sierra de ce nom, Sumampa.

La division ecclésiastique ne correspond pas à la division administrative. Il n'y a que huit paroisses pour les quatorze départements ; ce sont celles de : la *Matriz* ou cure rectorale, *Silipica*, *Loreto*, *Soconcho*, *Salavina*, *Sumampa*, *Matara* et *Copo*. De chacune de ces paroisses dépendent des succursales (*Vice-parroquias*) desservies par un vicaire, ou par le curé lui-même, à l'occasion. Les distances ne permettent pas toujours que chaque église soit visitée à son heure, et le clergé est peu nombreux. Cependant toutes ces succursales ont une chapelle proprement tenue, qui forme le centre d'un village ou d'un hameau.

Elles sont ainsi distribuées :

Paroisses.		Succursales ou sous-paroisses.
Cure rectorale ou Matriz.	Capitale.	Couvent de San-Francisco.
		Couvent de Santo-Domingo.
		Monastère de Belem. (*Beatorio.*
	Campagne.	Jimenès.
		Sotelos.
		Palmas Redondas.
		Rio-Hondo.
		Guazayan.
		Robles.
		Tipiro.
Paroisse de Silipica		Sumanao.
		Manogasta.
		Teyuyo.
		Tuama.
		Punta de Maquijata.
Paroisse de Loreto.		Pitambala.
		Cañada.
		Los-Sauces.
Paroisse de Soconcho.		Atamisqui.
		Juanillo.
		Sabagasta.
Paroisse de Salavina.		Pueblo-Viejo.
		San-Salvador.
		Lujan.
		El Rosario.
		San-Cristoval.

Paroisse de Sumampa.	Ojo de Agua. Los-Quebrachos. Pampa-Grande. Abipones. Carmen. San-Andres. Santa-Ana. Algarrobos.
Paroisse de Matara.	Mailin. Guaipé. Loglo. Brea. La Guardia. Reduccion.
Paroisse de Copo.	Candelaria. Boqueron. Cruz-Grande. Rosilla-Pozo. Remate. Ojito.

Le département de la CAPITALE ne se compose que de la ville de SANTIAGO-DEL-ESTERO et de sa banlieue. — Santiago est la plus ancienne ville de l'intérieur de la Confédération Argentine, puisqu'elle fut fondée en 1553, par Aguirre, l'un des premiers conquérants et colonisateurs du Tucuman, et a été le siége du premier évêché de cette grande province. — Elle est située sur la rive droite du Rio-Dulce, dans un terrain alluvial absolument plat ; à une petite demi-lieue au sud, on aperçoit des restes des anciennes berges de la rivière. Le sol qui entoure cette ville est en conséquence extrêmement fertile, quoique imprégné d'une quantité notable de nitrate de soude ; ce sel nuit même aux constructions en attaquant et ruinant le bas des murailles. On cultive dans les environs la canne à sucre, le maïs, le blé, et en fait d'arbres fruitiers, l'oranger, le figuier, le grenadier, la vigne, le pêcher et quelques dattiers; peu de plantes européennes ont encore été importées. La végétation est vigoureuse, principalement dans les endroits où l'on a pu conduire des canaux d'irrigation, ce qui n'est pas très-difficile, le Rio Dulce ayant encore assez de pente. — L'altitude de Santiago est de 162 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa latitude de 27°47′, et sa longitude orientale de 66°42′.

Cette ville ne possède aucun édifice bien remarquable. L'ancienne église, située sur la place principale, est tombée en ruines et n'offre

plus que sa façade, que l'on a conservée par respect pour son antiquité, et qui est d'une assez bonne architecture. La nouvelle paroisse est petite, de la forme la plus simple, mais solidement construite ; les deux églises des couvents de Santo-Domingo et San-Francisco sont de dimension réduite, mais bien tenues. — L'église et le couvent actuel de Santo-Domingo appartenaient jadis aux jésuites ; les restes de la bibliothèque de ces religieux sont déposés et se perdent dans une des chambres du couvent ; il n'y a guère parmi ces livres que des traités de théologie. — Le couvent de San-Francisco a été rebâti presque tout entier sous l'administration d'Ibarra. On y montre, précieusement conservée, la cellule qu'y occupa jadis San-Francisco Solano, apôtre du Tucuman et du Paraguay. Une statue du saint l'occupe ; il est représenté tenant suspendu à sa ceinture le violon qui lui servait à attirer et à captiver l'attention des Indiens. L'église offre aussi un joli orgue fabriqué sur les lieux par un artiste bolivien, assisté d'ouvriers indigènes. Le couvent des Dames de l'Enfant Jésus ou *Beatorio* est un établissement pieux, créé, il y a une vingtaine d'années, par une dame respectable, doña Ana Antonia Toboada, qui y a non-seulement consacré une partie de sa fortune, mais encore ce qu'elle a pu rassembler d'aumônes dans les provinces voisines et jusque dans le Haut-Pérou. La directrice actuelle marche sur les traces de la fondatrice, par son industrie et son talent ; elle est à la fois architecte, peintre et sculpteur, et par sa bonne administration elle procure les ressources nécessaires à la marche de cette maison. C'est en même temps un pensionnat où l'on élève les jeunes filles du département, et une école primaire ; on y fait aussi des retraites religieuses à certaines époques. La directrice est assistée par quatre religieuses qui ne font que des vœux simples, et des sœurs laies. Ce couvent est d'une haute utilité pour la province, qui ne possède que ce seul établissement pour l'éducation des femmes, les écoles primaires du département n'étant en général fréquentées que par les garçons.

Santiago n'a aucun autre édifice public ; les bureaux du gouvernement occupent la maison qu'habitait jadis le gouverneur Ibarra, qui commanda près de trente ans à la province. — Quant aux maisons particulières, elles sont des plus simples, mais assez grandes et bâties le plus souvent en adobes ; leurs jardins sont fort négligés ; malgré cela la ville n'a point un mauvais aspect, grâce à la belle végétation des espèces arborescentes qui lui font une ceinture. — Les environs sont bien cultivés et nourrissent une population assez

dense, que l'on peut évaluer à 5,000 âmes. La ville en possède un chiffre à peu près égal.

La rivière, sur la rive droite de laquelle Santiago est bâti, mesure une centaine de mètres en largeur; limpide et n'ayant qu'un mètre d'eau au plus à la saison sèche, elle en compte deux et même trois lors des crues, et roule alors avec violence ses eaux troublées, qui rongent incessamment ses rives. Aussi essaye-t-on maintenant des plantations de saules et de peupliers pour les consolider et la contenir. Cela est d'autant plus nécessaire que dans une forte crue elle pourrait sortir de son lit et faire beaucoup de dégâts dans la ville. Comme la pente est assez forte, il est possible de prévenir ce malheur en élevant peu à peu de petites digues protégées par des arbres de toute sorte, pour forcer les eaux à se creuser elles-mêmes un lit plus profond, au lieu de se jeter à droite où à gauche comme elles n'ont que trop de tendance à le faire. Il y a dans le département de la Capitale et celui de Robles assez de population sur les bords pour que ces travaux soient possibles, si les riverains sont bien persuadés de leur utilité et s'astreignent à les entretenir méthodiquement. L'oubli de ces précautions a produit plus bas la déviation du Rio-Dulce vers les salines, et la ruine de plusieurs cantons jadis fertiles et peuplés.

Département de La-Banda, de l'autre côté du Rio-Dulce en remontant vers le nord-ouest. La rive gauche de la rivière est assez accidentée; les villages, hameaux et habitations qui la bordent sont bien peuplés; on y cultive du blé en abondance, et l'on soigne des champs de luzerne (*potreros*), pour engraisser le bétail. Ce département, dédoublé de celui de la Capitale dont il faisait autrefois partie, est peu étendu et se divise en quatre districts : ceux de *La-Banda*, *Acosta*, *Los Palmares*, *Los-Cuyos*. Ces districts renferment les petits villages de *Rincon*, *Maravilla*, *Quiroga*, *Los Velez*, avec une chapelle sur la rive gauche du Rio-Dulce. — Population : 2,700 habitants.

Le département de Jimenez est situé au sud du Rio-Dulce, et n'offre que des plaines où l'on trouve un assez grand nombre d'estancias. *Jimenez*, le chef-lieu, est un hameau avec chapelle sur la rivière; il en est de même de *Tipiro*. On y compte aussi ceux de *Remes* et *Tunas-Punco*. Il y a un peu d'agriculture près de ces hameaux, partout ailleurs ce sont des fermes isolées dans une vaste plaine se-

mée de bouquets de bois ; on y abreuve le bétail à l'aide de puits. Ce département est partagé en quatre districts désignés par leurs numéros d'ordre et peuplés de 5,400 habitants.

Le département de Rio-Hondo, au nord-est du précédent, touche à la province de Tucuman. Il est traversé par le Rio-Dulce ; cette rivière, à partir du Rio-de-Marapa, venu de la sierra d'Aconquija, ne reçoit plus aucun affluent, et est devenue assez large et assez profonde pour n'être plus guéable qu'aux basses eaux : aussi lui donne-t-on là le nom de *Rio Hondo*, rivière profonde. Ce département est assez agricole ; on y recueille du blé et du maïs ; sa partie nord, au-delà du Rio-Dulce, a de riches pâturages. Indépendamment du hameau de *Rio-Hondo* qui est le chef-lieu, il y a les villages de *Los Sotelos* et *Palmas redondas*, avec chapelle, ceux d'*Isipuca* et de la *Gramilla*. Proche de Los-Sotelos existent des eaux minérales sulfureuses, chaudes, qui sont fréquentées par des malades atteints de douleurs rhumatismales et de maladies cutanées. — Quatre districts : *Rio-Hondo*, — *Los-Lescanos*, — *Mansapa*, — *Vinara*, — *La Gramilla*. — Population : 5,600 habitants.

Le département de Guázayan comprend toute la petite sierra de ce nom et ses environs. On ne s'y occupe que de l'élève du bétail. Ce département est peu étendu et peu peuplé. Il est partagé en deux districts seulement : celui de Guazayan, et un second du même nom. — Population : 2,800 habitants.

Département de Cholla. — Il occupe toute la partie ouest de la province et confine avec les provinces de Catamarca et de la Rioja, et par le sud termine aux salines. Comme il touche aux dernières ramifications des sierras d'Aconquija et d'Ancaste, le terrain est assez accidenté; ce sont partout de petites collines, en partie couvertes de bois, et quelques faibles ruisseaux, entre autres celui d'Albigasta, ligne de limite avec Catamarca. On n'y voit que des estancias consacrées au bétail. — Le département est divisé en six districts : *San-Pedro*, — *Albigasta*, — *Cholla*, — *Guaptayan*, hameau et chapelle, — *Punta de Maquijata*, hameau et chapelle à l'extrémité sud de la sierra de Guazayan. — Population : 3,300 habitants.

Le département de Copo occupe le nord de la province et touche aux provinces de Tucuman et de Salta. Il est limité à l'est par le

Rio-Juramento, dont les inondations fécondent sa campagne : aussi fait-on passablement d'agriculture dans la bande de terrain qui constitue la rive droite de la rivière. Le sol est ondulé en quelques endroits, un peu sableux, très-meuble et offre une couche épaisse de terre végétale éminemment fertile. La population, composée en partie de métis et d'un assez grand nombre d'Indiens pur sang, tous parlant le quichua, est assez laborieuse, très-paisible et partage ses occupations entre l'élève du bétail et la culture des terres. Dans le siècle dernier elle avait été augmentée par les néophytes que les missionnaires franciscains avaient recrutés dans le Chaco et qu'ils avaient répartis dans une série de réductions échelonnées sur le Juramento, dont les emplacements sont signalés par des estancias. Nous en parlerons en traitant du territoire indien au nord ou Chaco. Aujourd'hui, le département de Copo, peuplé de 4,700 habitants, est divisé en trois districts : — *Cuesta de Copo*, — *Los-Puestos*, — *Tercer distrito de Copo* ; — mais on y compte en outre plusieurs hameaux et chapelles, tels que ceux de *Candelaria*, — *Boqueron*, — *Cruz-Grande*, — *Rosilla-Pozo*, — *Remate*, au pied des collines de ce nom, — *Ojito*, sur le ruisseau de Los Horcones. Une quantité notable d'établissements ruraux bordent les deux rives du Juramento, qui est navigable depuis la sortie des montagnes jusqu'à Sepulturas, où commencent ses premiers marécages.

Le département de Matara est extrêmement étendu, car il embrasse presque toute la rive droite du Juramento, et arrive vers le sud jusqu'au fort du Bracho. Aussi sa population est-elle de 17,000 âmes. Il y eut une époque où les environs du Bracho, formant le canton de Guañagasta, étaient peuplés et cultivés, mais le malheur des temps a fait abandonner cette riche partie de la province incessamment désolée par les incursions des Mocovis. Le terrain de ce département est analogue pour la qualité à celui de Copo, mais il est plus plat et s'inonde facilement ; ce qui n'est point un mal pour la culture, car aussitôt que les eaux se sont retirées, les habitants ensemencent leurs champs et obtiennent d'énormes récoltes. Il n'est pas rare d'y voir le blé, dans les bonnes années, rendre de soixante à cent pour un. La plaine est semée de bois et de pâturages, mais les bois couvrent les plus grands espaces, excepté dans le sud-est où l'on trouve les meilleurs champs de la province pour l'engraissement du bétail. — Le département de Matara se partage en six districts, ceux de : *Matara*, chef-lieu et paroisse, — *Loglo*, hameau et chapelle, — *Azogasta*, es-

tancia, — *Garza*, estancia, — *Distrito-Quinto*, — *Cachi*, estancia. On y compte en outre les hameaux et chapelles de *Mailin*, dans la plaine, entre les deux rivières ; — *Guaipé*, — *Brea*, — *La-Guardia*, — *La-Reduccion*, tous les quatre sur la rive droite du Juramento ; enfin, *Guañagasta* et *Sauce-Esquina*, qui sont en ruines.

Le fort du *Bracho* est une enceinte entourée d'un fossé, avec une barrière de pieux et des petites pièces de canon aux angles ; c'est tout ce qu'il faut pour résister aux Indiens. Ce fortin est considéré comme un lieu d'exil et fait le centre d'un canton-frontière à part. Navicha, où le Juramento, sortant des lagunes de Tomacop-Hoyon, redevient navigable, est un ancien fortin abandonné. Sur toute cette partie du Juramento, il y a eu des établissements à l'époque coloniale, et surtout des missions ; mais l'abandon général de la frontière indienne pendant les guerres civiles a amené la ruine de ces fondations, et celles que l'on a faites récemment n'ont point eu un meilleur sort ; on les a occupées quelque temps, puis délaissées, et les dépenses de premier établissement ont été perdues. C'est là l'histoire de la plupart des forts de la frontière indienne dans presque toutes les provinces. On tente de les réoccuper aujourd'hui.

Les terrains de l'autre côté du Rio-Salado ne sont occupés que par les Indiens ; toute la rive gauche est d'ailleurs bordée, ainsi que nous l'avons déjà dit, par une impénétrable forêt de plantes épineuses de deux à trois lieues d'épaisseur. Il y a cependant quelques passages connus des Indiens et des chercheurs de miel ; c'est ainsi que l'on a pu franchir ce cordon pour aller au *Campo del Cielo*, champ du Ciel, par le puits d'Otumpa, où l'on trouve le fer météorique du Chaco (voyez tome I, page 272).

Le département de Robles est situé à l'est de la capitale et ne compte que deux districts. Quoique peu étendu, il est assez peuplé (4,400 âmes), et l'on y cultive la canne à sucre sur les bords du Rio-Dulce. La sucrerie de D. Luis Frias, créée en 1857, occupe le premier rang parmi celles de la province ; c'est un établissement complet qui doit servir de modèle à tous les autres. Le terrain du département de Robles est en partie couvert de grands bois ; mais il y a de belles clairières pour l'agriculture. *Robles* n'est qu'un hameau avec chapelle.

Le département de Silipica, partagé en six districts désignés par leur numéro d'ordre, est au sud-est du précédent ; il occupe les deux

rives du Rio-Dulce et les grandes plaines qui les bordent. Le terrain est analogue à celui de Robles, et la population, forte de 6,700 âmes, y a les mêmes industries. Les hameaux et chapelles sont assez nombreux, et en général bâtis dans le voisinage de la rivière ; tels sont : *Manogasta*, — *Tuama*, — *Sumanao*, — *Silipica*, chef-lieu et paroisse, — *Teyuyo*, où le Dulce a fait une trouée vers les salines, *Paesra*. Les cantons éloignés de la rivière sont semés d'estancias ; mais, là où l'irrigation est possible, on s'adonne avec ardeur à l'agriculture.

Le département de Loreto, que l'on rencontre après celui de Silipica, toujours en descendant le Rio-Dulce, a beaucoup souffert par suite des dérangements survenus dans le lit de cette rivière. Il a fallu abandonner la plupart des établissements agricoles situés sur ses rives, car on ne pouvait plus les arroser. Le bourg de Loreto lui-même, qui est fort important, n'a pu maintenir qu'à grand'peine un petit canal qui lui apporte l'eau nécessaire, alors qu'autrefois la rivière tout entière passait devant ses chaumières. Dans tous ces cantons les puits donnent une eau saumâtre, bonne seulement pour le bétail, et de là la nécessité du voisinage de la rivière pour les populations. Loreto, situé sur la grande route du Pérou, a quelque commerce, et sert d'entrepôt aux laines que produisent les troupeaux de moutons que l'on élève au sud vers la grande saline. Près des lagunes que forme en été le Rio-Dulce dévié de son cours, on sème du blé sitôt que les eaux se sont retirées et l'on obtient des récoltes considérables. — Le département de Loreto se partage en huit districts désignés par leurs numéros d'ordre. On y compte les villages et hameaux de *Pitambala*, — *Cañada de San-Ramon*, — *Los Sauces*. — Partout ailleurs, il n'y a que des fermes isolées. La population, forte de 8,800 âmes, est très-groupée près des canaux du Rio-Dulce.

Le département de Soconcho est dans les mêmes conditions que celui de Loreto. Le sol sablo-argileux et salin par endroits est sillonné çà et là par les anciens lits du Rio-Dulce et en partie couvert de bois assez maigres. On le partage en cinq districts désignés par leurs numéros d'ordre. Les villages de *Soconcho* et d'*Atamisqui* sont les principaux centres de population. Ce dernier, situé comme Loreto sur la route du Pérou, est peuplé et commerçant, mais il manque également d'eau, et si cet état de choses continue, la population sera obligée de se disperser. Le miel abonde dans les environs, et cette cir-

constance a valu son nom au village : Atamisqui, en quichua, signifie *doux*. On s'y occupe aussi beaucoup de la production de la laine qui est d'assez bonne qualité, grâce aux pâturages salins des environs. On compte encore dans le département les deux hameaux et chapelles de *Juanillo* et *Sabagasta,* et un assez grand nombre de fermes à culture. — Population : 5,000 habitants.

Le département de SALAVINA fait suite à celui de Loreto et présente les mêmes particularités de sol, de végétation, de culture et d'industrie. Les irrégularités du cours du Rio-Dulce ont forcé d'abandonner l'ancien chef-lieu, qui a cependant conservé quelques habitants et une chapelle ; on le désigne sous le nom de *Pueblo-Viejo*, le vieux village. La nouvelle paroisse est à peu de distance, mais au-dessous de la jonction du Saladillo avec le Dulce, lequel mieux encaissé ne s'écarte plus de son lit; malheureusement il roule alors des eaux saumâtres, excepté à l'époque des crues. — Le département est divisé en trois districts : *Salavina*, — *Taruca-Pampa*, — *Barrancas*. — On y compte de plus les hameaux et chapelles de *Salvador*, — *Lujan*, — *Rosario* et *San-Cristoval*. C'est auprès de ce dernier village que le Saladillo rejoint le Dulce. L'embouchure est assez profonde pour que l'on y maintienne constamment un bac pour le passage des charrettes et cavaliers. — Proche du Saladillo se trouvent les hameaux de la *Chilquita* et de *Salinas*, où l'on trouve de grands troupeaux de moutons, qui paissent dans les vastes plaines couvertes de *jume* qui avoisinent les salines. — Population du département : 6,000 habitants.

Le département de SUMAMPA, fort étendu, est situé au sud de la province, de l'autre côté du Saladillo et du Rio-Dulce, et va toucher aux limites de Cordova. Le terrain y est assez varié. Sa majeure partie est montagneuse et granitique, car immédiatement après le Saladillo, en allant vers le sud, la plaine se relève en pentes douces et un peu boisées ; mais au sol argileux et pareil à la cendre de la Saline succèdent, d'abord un sable granitique à gros grains, puis des croupes rocheuses en partie couvertes de bois clair-semés, composés généralement de mimosées. Le versant occidental, formé par le cordon d'Ambargasta, vient mourir dans la Saline ; le cordon oriental, celui de Sumampa, s'abaisse doucement et se confond avec les plaines herbeuses qui vont jusqu'au Rio-Dulce et à la lagune de Los-Porongos. Ce versant offre des sources nombreuses, aussi les

estancias abondent et le bétail y réussit mieux que dans le reste de la province. La partie voisine du Rio-Dulce et des lagunes est entièrement plate ; dans les environs d'Abiponès, la rivière est sortie plusieurs fois de son lit et a formé une série de canaux qui ont de l'eau à l'époque des crues. Les inondations d'eau saumâtre ont eu l'inconvénient de stériliser quelques plaines, jadis très-fertiles, en les recouvrant de couches de sel, et de beaux pâturages qui environnaient les forts d'Abiponès et d'Esperanza ont été ainsi perdus en partie. L'embouchure du Rio-Dulce dans les lagunes est à une quinzaine de lieues d'Abiponès ; en cet endroit, les rives de ce grand dépôt d'eau salée ont une certaine élévation et sont coupées à pic, tandis que partout ailleurs elles se confondent avec la plaine basse et inondée une partie de l'année.

Le département de Sumampa se partage en quatre districts désignés par leurs numéros d'ordre. Il a un assez grand nombre de petits centres de population situés généralement sur le versant oriental de la sierra et à ses pieds. Tels sont *Sumampa*, la paroisse ; — *Ojo-de-Agua*, hameau et chapelle, — *Santa-Ana* et *Carmen*, idem ; — *Los Algarrobos*, sur le versant oriental de la sierra d'Ambargasta, — *San-Andres*, idem ; — *Pozo-Grande*, *San-Antonio*, *Simbolar*, sur la route de Cordova ; — *Lujan*, *Los Quebrachos*, *Pampa-Grande* en se rapprochant du Rio-Dulce ; — enfin les fortins d'*Abipones* et d'*Esperanza* à l'extrémité sud-est de la province. Toutes ces localités ne sont que des hameaux composés de quelques maisons groupées autour d'une chapelle. Trois routes, qui toutes conduisent à Cordova, desservent ce département : l'une occidentale, qui passe par les estancias de la Noria et d'Ambargasta, un peu plus courte que les autres, mais qui manque d'eau ; celle du centre, suivie par les diligences, passant le Saladillo au Puesto del Monte, et touchant au Pozo-Grande, à San Antonio, à Simbolar : la troisième enfin plus longue, mais où les pâturages abondent, qui suit le revers extérieur et oriental de la sierra de Sumampa. — La population du département est de 8.000 âmes. — La variété du terrain permet de s'y occuper d'agriculture et de bétail. Les troupeaux de moutons sont assez nombreux, et l'on élève beaucoup de chèvres ; on entretient du gros bétail dans les plaines de Sumampa et d'Abiponès. Il n'y a point de ruisseaux, mais on a fait des mares artificielles ou *represas*, on creuse des puits, et l'on trouve des sources naturelles qui suffisent pour l'usage des habitants et de leurs troupeaux. Le terrain étant plus élevé, la température est moins ardente que dans le reste

de la province, néanmoins les sécheresses s'y font souvent sentir. A partir du Saladillo, en allant vers le sud, on ne parle plus guère le quichua.

§ III. *Histoire abrégée de la province.*

Avant la conquête espagnole, le territoire de Santiago-del-Estero faisait partie de la région de Tucma, qui s'était soumise aux monarques du Pérou, au commencement du quatorzième siècle de notre ère, sous l'Inca Viracocha. Celui-ci, pendant son règne de cinquante et une années, de 1289 à 1340, étendit son empire au sud-est du grand plateau des Andes, jusque dans le voisinage des Salines, où probablement il s'arrêta, et depuis cette époque le pays resta soumis aux Incas, qui le gouvernèrent par des lieutenants de race péruvienne, exerçant une suzeraineté sur les caciques (*curacas*) locaux. C'est du moins ce qu'indiquent les historiens de la conquête, et ce que prouve la persistance de l'idiome quichua dans le pays. (Voir, aux Notes et Documents, l'histoire des conquêtes de Viracocha et de ses successeurs dans le sud de l'empire inca.) La domination des Incas sur ces provinces aurait ainsi duré plus de deux siècles, de 1310 à 1533 (1).

(1) Voici en quels termes un descendant des Incas, l'historien Garcilazo de la Vega, rend compte de la conquête pacifique du Tucuman par Viracocha.

L'Inca Viracocha se trouvant dans la province de Charca (Charcas), il vint des ambassadeurs d'un certain royaume de Tucma, que les Espagnols appellent aujourd'hui Tucuman, situé à 200 lieues sud-est de Charcas, et, mis en présence de l'Inca, ils lui dirent : « — Capa « Inca Viracocha, la renommée des hauts faits des Incas tes ancêtres, de la rectitude et de « l'équité avec laquelle ils rendaient la justice, de la bonté de leurs lois, de leur gouverne- « ment si dévoué au bien de leurs sujets, de l'excellence de leur religion, de la piété, de la « clémence, de la douceur de toute leur royale famille, enfin des grandes merveilles que ton « père le Soleil a opérées de nouveau en ta faveur, a pénétré jusqu'aux dernières limites de « notre pays et a même passé au delà.

« Charmés de toutes ces grandeurs, les caciques de tout le royaume de Tucma nous en- « voient te supplier de vouloir bien les recevoir sous tes lois et leur permettre de se dire « tes vassaux, afin qu'ils puissent jouir de tes bienfaits, et que tu daignes nous donner des « Incas de ton sang royal qui viennent avec nous pour nous tirer de la barbarie de nos lois « et de nos mœurs, et nous enseigner la religion que nous devons avoir, et les lois que « nous devons observer. En conséquence, au nom de tout notre pays, nous t'adorons comme « fils du Soleil et nous t'acceptons pour notre roi et seigneur.

« En témoignage, nous t'offrons nos personnes et les produits de notre pays comme signe « et preuve que nous sommes tiens. »

En disant ceci, ils présentèrent une quantité considérable de vêtements de coton, du miel,

Lors de la chute de l'empire, en 1533, le pays accepta la domination nominale de Manco, frère du malheureux Atahualpa, dont le nom aida singulièrement les Espagnols dans leur conquête, et

de la cire, des grains, fruits et légumes de leur pays, enfin des échantillons de tout ce qu'il produisait, afin que l'Inca en prît possession. Ils n'apportèrent ni or ni argent, parce que ces Indiens n'en avaient pas, et que jusqu'à présent, quelques recherches que l'on ait faites dans cette contrée, on n'en a point encore trouvé.

Ces présents offerts, les ambassadeurs se mirent à genoux devant l'Inca, à la mode de leur pays, et l'adorèrent comme Dieu et comme leur roi. Celui-ci les accueillit avec la plus grande affabilité, et, après avoir reçu leurs présents en signe de prise de possession de tout ce royaume, il ordonna à ses parents de les fêter et de leur offrir à boire, faveur que les ambassadeurs regardaient comme inestimable. La boisson faite et bue, Viracocha leur fit dire qu'il se félicitait beaucoup de ce que les gens de Tucma fussent ainsi venus volontairement et de bon cœur se placer sous l'obéissance et l'empire des Incas; qu'ils seraient d'autant mieux traités et fêtés que l'amour et la bonne volonté avaient un tout autre mérite que la soumission obtenue par la force. Il ordonna qu'on leur offrît pour leurs caciques (*curacas*) plusieurs de ces vêtements de laine très-fine, qui étaient faits pour l'Inca, et d'autres ornements également destinés au monarque, et qui étaient tissus par les mains des vierges choisies, toutes choses regardées comme divines et sacrées. Ces présents furent accompagnés de beaucoup d'autres.

Il ordonna ensuite que des Incas, ses parents, partissent avec eux pour aller instruire ces peuples, extirper de chez eux l'idolâtrie et les mauvaises coutumes, pour leur enseigner les lois et ordonnances de l'empire inca et les leur faire observer; il y joignit des agents expérimentés dans l'art de l'irrigation et de l'agriculture, pour accroître ainsi le domaine du Soleil et du Roi.

Les ambassadeurs demeurèrent quelques jours auprès de l'Inca, fort satisfaits de sa réception, et en admiration devant les bonnes lois et coutumes de la cour; les comparant avec les leurs, ils disaient que ces dernières étaient celles d'animaux sans intelligence ni jugement, tandis que les autres appartenaient à des hommes fils du Soleil. — Emportés par la reconnaissance, au moment de leur départ, ils dirent à l'Inca : « Afin, Seigneur, qu'il n'y « ait personne en ce monde qui ne puisse profiter de ta religion, de tes lois et de ton gouver- « nement, nous te faisons savoir que loin de notre pays, entre le Sud et l'Occident, il y a « un grand royaume appelé Chili, peuplé de beaucoup d'habitants avec lesquels nous n'a- « vons cependant aucune relation à cause d'une grande chaîne de montagnes neigeuses qui « existe entre eux et nous; mais nous savons cela par ce que nous en ont dit nos pères et « grands-pères, et nous te le faisons connaître, afin que tu veuilles bien aller conquérir « cette terre et la réduire sous ton empire, pour qu'on y connaisse ta religion, qu'on y adore « le Soleil et qu'on y jouisse de tes bienfaits. »

L'Inca prit bonne note de cette indication, puis il permit aux ambassadeurs de retourner dans leur pays. — Viracocha continua ensuite sa visite dans le sud de son empire, comme nous l'avons indiqué, parcourant toutes les provinces de Collasayu, accordant des grâces et des faveurs aux caciques, aux magistrats et aux peuples, etc., etc.

(Garcilazo de la Vega, *Comentarios reales de los Incas*, lib. V, cap. xxv, tome I, p. 153. — Édition de Madrid, 1723, 4 vol. in-4°.)

Les successeurs de Viracocha étendirent leurs conquêtes pacifiques vers le Sud. Pachacutec, son fils, pendant son règne de soixante ans, se fit reconnaître par toutes les populations du versant oriental des Andes jusqu'à la pointe de la Sierra de San-Luis, et dans les vallées des provinces actuelles de Salta, Catamarca et La-Rioja. Yupanqui son petit-fils, dixième Inca, fit la conquête du nord du Chili, et sous son règne fut ouvert le chemin de la cordillère de Mendoza; l'autorité des Incas se consolida encore sous leurs successeurs, mais elle ne fut guère reconnue que par les tribus sédentaires des vallées des Andes et des

l'on y conserva plus tard en grande vénération les souvenirs des monarques qui l'avaient gouverné avec tant de douceur et de modération. L'influence dont jouirent dans ces régions les imposteurs qui à différentes époques usurpèrent le nom des Incas prouve combien ce souvenir resta puissant. Il y était d'ailleurs entretenu par la persistance de l'usage de la langue de l'empire inca, de ce quichua qui rappelait un gouvernement glorieux et aimé (1).

Pendant les vingt premières années qui suivirent la mort d'Atahualpa, les Espagnols furent occupés et de querelles entre eux et de luttes contre les Quichuas. Almagro fit son expédition du Chili; Rojas traversa la vallée d'Humaguaca, toucha la sierra de Cordova et vint jusqu'au Parana; Prado fit un premier établissement dans la

bords du Haut-Juramento et du Dulce. Elle ne pénétra point dans le Chaco, et, dans le reste de la plaine Argentine, les nomades lui échappaient.

Chez toutes les populations sédentaires et vivant d'agriculture, le souvenir et le regret de la domination paternelle des empereurs incas persista jusqu'au commencement de ce siècle. En 1655, lors de la grande guerre des Calchaquis, un aventurier nommé Bohorquez put se faire acclamer Inca par toutes les tribus des vallées andines. En 1780, le marquis d'Oropeza Tupac-Amaru, qui passait pour descendant du dernier Inca de ce nom, si lâchement décapité à Cuzco en 1571 par ordre du vice-roi Toledo, put entraîner à sa suite dans sa révolte contre les Espagnols des milliers d'Indiens des provinces de Jujuy et de Salta. — On dit même que ces souvenirs poussaient, en 1817 et 1818, quelques Argentins partisans de la monarchie à rechercher s'il ne restait pas quelque descendant direct ou indirect de la noble famille des Incas, pour l'asseoir sur le trône constitutionnel de la Plata. On eût fait ainsi disparaître le motif principal de la répulsion contre la forme monarchique, la nécessité d'accepter un prince étranger, au lieu d'un fils du sol sud-américain. Cette fortune, qui est échue au Brésil, lui a valu la paix dont il jouit depuis un quart de siècle, alors qu'ailleurs chaque changement de président ou de gouverneur est presque toujours une occasion de guerre civile.

(1) Le philologue D. Lorenzo Hervas, dans son Catalogue de tous les idiomes connus, s'exprime ainsi sur l'usage du quichua dans l'Amérique du Sud :

« En 1525, époque à laquelle les Espagnols entrèrent au Pérou, le quichua se parlait non-« seulement dans ce pays, mais encore dans le royaume de Quito, dans une grande partie « du Tucuman, et dans une portion du Chili. A cette époque, en effet, les Incas domi-« naient depuis Pasto, appelé aussi Villavicencio et San-Juan, à cinquante-quatre lieues de « Quito, par 1° 22' de latitude N., jusqu'au Rio-Maule, par 35° de lat. S., et sur une vaste « étendue de la fameuse cordillère des Andes, nom qui vient du mot péruvien *anti*. Suivant « Garcilazo, les plus hauts cordons de la Cordillère étaient nommés *Reti-Suyu*, pays de « neige, et *Huaca*, lieu d'adoration.

« D'après la grande étendue de l'empire du Pérou et le soin que mettaient les Incas à uni-« versaliser l'usage de leur langue, c'est avec raison que le religieux dominicain Santo-Tho-« mas, dans sa grammaire péruvienne, la première qui, à ma connaissance, ait été imprimée « de l'idiome quichua, dit que celui-ci se parlait dans tous les domaines des Incas, domaines « qui s'étendaient sur plus de mille lieues de longueur et cent en largeur. Dans cet empire, « le quichua était parlé généralement par tous les seigneurs et principaux citoyens du pays, « et même par la plus grande partie du peuple. »

(Lorenzo Hervas, — *Catalogo de todos los idiomas conocidos*, tomo I, cap. iv, pag. 232. — Lenguas y naciones americanas. — Madrid, 1800; 7 vol. in-12.)

vallée de Calchaqui, où il fonda la ville de Barco, que les Espagnols, quelques années après, furent obligés d'abandonner. Ce n'est qu'en 1553, que le capitaine Aguirre, venu du Pérou comme ses prédécesseurs, mais lassé de combattre les valeureux Calchaquis, cherche dans les plaines à l'orient de la sierra d'Aconquija une localité favorable pour l'établissement d'une colonie, et fonde la ville de Santiago del Estero, sur les bords du Rio-Dulce. Obligé d'aller au Chili porter secours à Pedro de Valdivia vivement pressé par les indomptables Araucans, il laisse seule sa colonie, qui, perdue au milieu des tribus indiennes soulevées, est bientôt à deux doigts de sa perte, mais que Juan Perez de Zurita, envoyé en qualité de gouverneur des pays nouvellement découverts et conquis, par le marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, vient sauver en 1558. Les secours qu'il amène lui permettent même de créer quelques autres établissements à l'ouest de la sierra, mais ils ne peuvent tenir devant les Indiens, et les Espagnols se trouvent encore réduits, quatre années après, à la seule ville de Santiago. Aguirre revient alors du Chili, afin de dégager sa colonie, et, après bien des luttes avec les Indiens, des querelles avec ses lieutenants qui le forcent de fuir auprès de l'audience de Charcas, il reparaît une dernière fois pour gouverner paisiblement Santiago del Estero et réduire en commanderie les nombreux Indiens de la contrée. Luis Geronimo de Cabrera, fondateur de Cordova, succéda à Aguirre et étendit la domination espagnole vers le sud.

A partir de 1558, Santiago del Estero fut la capitale du nouveau gouvernement de Tucuman, dont la vice-royauté de Lima avait décrété la création, et qui dépendait de l'audience de Charcas. Les divers gouverneurs qui s'y succédèrent jusqu'en 1592 fondèrent peu à peu un assez grand nombre de villes, dont quelques-unes ont disparu, telles Esteco et Madrid, mais dont la plupart sont arrivées jusqu'à l'époque actuelle, telles Tucuman, Cordova, Salta, Jujuy, La Rioja, etc., etc. En 1570 un siége épiscopal est érigé à Santiago; mais le premier évêque qui vienne y résider, D. Francisco Victoria, n'y parut qu'en 1578; ce fut ce prélat qui appela les jésuites dans le Tucuman, où les franciscains les avaient déjà précédés. C'est aussi l'époque à laquelle saint François Solano, moine de ce dernier ordre, édifie le Tucuman par son zèle et ses vertus, et prêche l'évangile aux tribus indiennes. Ses prédications apaisent les haines et les résistances causées par le système des commanderies que les colons espagnols s'obstinent à maintenir. Après

la mort de ce pieux apôtre, la guerre avec les indigènes recommence, et, sous le gouvernement d'Albornoz, les colons sont obligés de se renfermer dans leurs villes, pendant que toute la campagne reste au pouvoir des tribus révoltées; il fallut de nouveaux secours du Pérou pour les délivrer. Les Calchaquis furent enfin domptés, et les tribus les plus remuantes furent transportées dans d'autres provinces, où elles se fondirent avec les habitants. A partir de cette époque, les gouverneurs du Tucuman commencèrent à fonder des établissements dans le Chaco, et y envoyèrent des missionnaires, soit franciscains, soit jésuites, qui parvinrent à former quelques réductions détruites plus tard.

Quoiqu'elle fût le siége du gouvernement, la ville de Santiago restait stationnaire, pendant que les autres villes du Tucuman, Cordova surtout, se développaient; l'évêché fut même transporté un instant dans cette ville en 1615, à la suite d'un incendie qui détruisit la cathédrale; il n'y fut toutefois placé définitivement qu'en 1699.

Une inondation du Rio-Dulce, en 1633, menace Santiago-del-Estero d'une entière destruction, et enlève la moitié de ses édifices; cette catastrophe effraye les habitants et leur en fait craindre une seconde plus terrible. La rumeur populaire prête même à saint François Solano une prophétie annonçant que la ville sera détruite un jour par son fleuve; tout cela, joint aux sécheresses dont souffrait souvent le pays, contribua sans doute à arrêter son développement. Cependant, la terminaison des guerres calchaquies vers 1680, en rendant à la province un calme qui ne fut plus troublé, permit à la population de croître en nombre et en civilisation, et la culture fit des progrès; on établit une autre fois de nombreuses réductions indiennes sur le Rio-Salado, et le pays entre dans une voie de progrès notables.

Le déplacement de l'évêché entraîne aussi celui du gouverneur, qui habita tantôt Salta, tantôt Cordova, et la province perdit à ce changement administratif. Cependant, sa situation sur la route du littoral de la Plata au Pérou lui fit toujours conserver une certaine importance. Après la création de la vice-royauté de la Plata, en 1776, elle fait partie de l'intendance de Salta, tandis que la lieutenance de la Rioja et la province de Cuyo étaient rattachées à l'intendance de Cordova. L'émancipation la plaça dans la juridiction de la ville de Tucuman, où un gouverneur-intendant avait été nommé.

Les événements de 1810 éveillèrent plutôt sa curiosité que sa

sympathie; mais bientôt la province suivit le mouvement, et ses instincts d'indépendance devinrent tellement vifs qu'elle ne voulut plus même accepter la suzeraineté de Tucuman, sous laquelle elle avait été maintenue par le directorat de 1813. Après avoir contribué très-activement aux campagnes du Haut-Pérou, elle adhéra d'abord au système de gouvernement central, inauguré par les citoyens de Buénos-Ayres; les agitations de l'année 1815 ne l'empêchèrent pas non plus de contribuer pour sa part au congrès qui, en 1816, déclara l'indépendance de la nation argentine, et bientôt l'adoption de la forme républicaine comme gouvernement. Mais, dès ce jour et pendant les années qui suivirent, les idées d'autonomie locale firent de si grands progrès que la province songea à se constituer à part. Elle profita des troubles qui signalèrent le commencement de l'année 1820, dans toutes les provinces de la Plata, pour déclarer solennellement sa volonté de se séparer de Tucuman, intendance dont elle faisait partie, et de se constituer en état particulier, avec la même souveraineté, les mêmes droits, les mêmes devoirs que les autres provinces qui venaient presque toutes de se constituer à part, dans le but de former une fédération d'États souverains chez eux, suivant le système nord-américain. Un manifeste solennel, publié au mois de mai de cette même année, consacra l'indépendance fédérale de la province, et les chefs de ce mouvement se firent appuyer par le lieutenant-gouverneur D. Felipe Ibarra, homme qui jouissait d'une grande influence sur les masses populaires. Le gouvernement de Tucuman chercha d'abord à s'opposer à cette résolution, mais se vit forcé d'y acquiescer.

De cette époque datent les dissensions civiles qui agitèrent quelque temps Santiago del Estero, pour s'apaiser enfin complétement sous la main pesante d'Ibarra, qui, sauf quelques courtes intermittences, gouverna le pays dictatorialement jusqu'en 1850, époque de sa mort. Ce gouverneur, après les événements de 1826 et la présidence nationale de Rivadavia, se lia intimement avec le parti qui avait triomphé à Buénos-Ayres, et surtout avec son célèbre chef le général Rosas, dont les allures absolues lui plaisaient. Il prêta main-forte à Bustos et Quiroga dans la guerre contre les Unitaires, et lorsque douze ans plus tard, en 1841, le général Lavallé traversa la province et tenta de soulever tout le nord du pays, il exerça de terribles représailles contre ceux qui avaient applaudi à sa lutte contre le dictateur de Buénos-Ayres et cherché à renverser ses partisans. Cette année, si funeste par les excès commis dans les

provinces par tous les partis, et surtout par les hommes de Rosas, a laissé de tristes souvenirs à Santiago.

En somme, les trente années du gouvernement d'Ibarra, de 1820 à 1850, ont été peu prospères pour cette province ; la faute n'en fut pas seulement à lui, elle en fut aussi aux agitations civiles qui, à Santiago comme ailleurs, séparèrent la population en deux classes, les vainqueurs et les vaincus, et obligèrent ces derniers à fuir, faisant ainsi disparaître du pays des citoyens utiles ; car les proscrits de cette époque furent généralement les plus riches et les plus instruits de la république. Alors que, la crise passée, les gouverneurs des autres provinces firent tous leurs efforts pour réparer les maux de la guerre civile, en permettant aux fugitifs le retour à leurs foyers, Ibarra se pressa peu de suivre cet exemple, et Santiago a souffert de cette obstination dans la haine. D'un autre côté, la frontière indienne fut négligée, l'instruction publique fut délaissée, le Rio-Dulce ne fut point surveillé;... à sa mort, le vieux gouverneur ne put léguer à ses successeurs que des ruines à relever.

Depuis 1852 la province a retrouvé un peu de vie, et le progrès général qui s'est fait sentir dans la république argentine s'est manifesté également à Santiago. Au commencement de 1853, une querelle avec Tucuman fit malheureusement couler le sang à Laurelès; la médiation du Congrès national constituant mit heureusement fin à ce commencement de guerre civile, et rappela le calme dans les provinces du nord, qui avaient salué avec bonheur l'organisation souhaitée depuis tant d'années. La Constitution argentine, votée à Santa-Fé, fut donc accueillie avec enthousiasme par les Santiagais, qui votèrent la leur, le 15 juillet 1856, et les gouvernements qui se sont succédé depuis 1850 ont pris à tâche, par leur activité intelligente et leur entrain, de faire oublier le régime qui a si longtemps pesé sur le pays. L'accroissement de la population, celui des relations commerciales avec les autres provinces et surtout avec le littoral, le développement de l'agriculture et de l'industrie, ont signalé cette ère nouvelle. Les troubles de 1861 et la courte guerre avec Catamarca et Tucuman, qui en a été la suite, ont eu peu d'influence sur la marche générale et le progrès de la province.

CHAPITRE VIII.

Province de Tucuman.

§ I. — *Province de Tucuman en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Tucuman est située entre 26° et 28° de latitude sud, 67° et 68° 30′ de longitude orientale, ce qui lui donne ainsi une étendue de 1,200 lieues astronomiques, soit 1,500 lieues argentines carrées. — Elle est limitée au nord par les rivières Tala et Urueña, qui la séparent de Salta ; — à l'est par une ligne à peu près parallèle au 67e de longitude qui passe dans la grande plaine à l'orient de l'Aconquija et coïncide avec les estancias de Vitiaca, de Palomar, del Bagual, etc., etc. et vient franchir le Rio-Dulce à l'occident du village de Rio-Hondo ; — au sud, le Rio de San-Francisco la sépare de Catamarca et de Santiago ; — à l'ouest, la limite est signalée par le cordon extérieur qui sert de contre-fort au grand massif de l'Aconquija, embrassant ainsi les vallées orientales formées par cette haute chaîne ; — cette ligne même pénètre dans la vallée de Santa-Maria par l'ouverture (*abra*) de Tafi et y forme une bande de six lieues en longueur sur quatre en largeur, qui comprend le district de Colalao ; — en dehors de cette superficie de terrain empruntée à la vallée de Santa-Maria, la limite avec Salta suit les contre-forts et hauteurs de la sierra d'Aconquija jusqu'à rencontrer le Rio del Tala. — Le territoire de Tucuman confine ainsi avec ceux de Salta, Santiago del Estero et Catamarca.

Aspect général. — L'aspect général de la province est très-varié, grâce à ses plaines, à ses montagnes, aux nombreux ruisseaux qui les parcourent, à la végétation qui les couvre. On peut cependant la partager en deux régions principales : — celle des plaines qui part du pied de la sierra d'Aconquija et s'étend à l'est jusqu'à la limite de Santiago ; — celle des montagnes formée par toutes les dépendances de la même chaîne, jusqu'aux limites de Salta et de Catamarca.

La portion de la plaine voisine de la montagne est sillonnée de nombreux cours d'eau, embellie de bois magnifiques entrecoupés par de grasses prairies; c'est là que la population est la plus dense et que l'agriculture est en honneur. L'autre portion, à l'orient du Rio-Sali, lequel, plus bas, devient le Rio Dulce, est un terrain de pâturages aussi fécond, aussi herbeux que le meilleur du littoral de Santa-Fé ou de l'Entre-Rios. L'élève du bétail y remplace l'agriculture. Ce splendide tapis de verdure est semé çà et là de bouquets de bois de haute futaie, et l'on y compte quantité d'estancias. Absolument plat, il n'offre aucun ruisseau, mais seulement de rares lagunes. On y trouve l'eau à une faible profondeur; toutefois la sécheresse s'y fait sentir une partie de l'année, quoique alors d'abondantes rosées suppléent aux pluies.

La région des montagnes embrasse le nord et l'ouest de la province. Au nord, les montagnes sont peu élevées et forment un réseau de petites chaînes qui s'entre-croisent en différents sens, circonscrivant entre elles de jolies vallées. A l'ouest, un grand massif principal, dirigé du nord au sud, élève jusqu'aux nues ses cimes couronnées de neiges éternelles : c'est la grande sierra d'Aconquija ; des cordons longitudinaux, qui n'arrivent qu'à la moitié de sa hauteur, s'étendent parallèlement à ce massif principal et enserrent de hauts vallons alpestres où les pluies et les rosées, les filets d'eau, descendus des neiges supérieures, entretiennent malgré l'altitude une vigoureuse végétation bien différente de celle des autres régions andines, si désolées par la sécheresse.

Ce qui frappe surtout dans la province de Tucuman, la moins étendue pourtant de toutes celles de la Confédération Argentine, c'est l'abondance des eaux, la splendeur de la végétation, la variété des terrains; enfin la beauté du paysage. Rien de pittoresque comme les versants de l'Aconquija, avec leurs torrents écumeux et leurs forêts aux arbres immenses. Rien de plus vert que les plaines qui s'étendent à leurs pieds et que coupent un nombre infini de rivières et de ruisseaux.

Hydrographie. — Avec le système orographique dont nous venons de donner une esquisse, la province doit être bien arrosée; en effet aucune région argentine n'offre plus de cours d'eau que la région montueuse de Tucuman; tous sont fournis par la partie haute de l'Aconquija, au sud du San-Francisco; à l'est du Sali, il n'y a plus de rivières. Cette masse d'eau venue des montagnes se réunit

pour former un courant central, le *Sali*, qui plus tard devient le Rio-Dulce, passe à Santiago del Estero et va se perdre dans les lagunes de Los Porongos.

Ce cours d'eau prend naissance à l'extrémité nord des *Cumbres* de Calchaqui, par les branches de *Riarte* et de *Chamorros*, se réunit au *Rio-Tala*, qui forme limite avec la province de Salta, puis reçoit les torrents de *Acequiones*, *Alduralde*, *Vipos*, après l'embouchure duquel il est désigné sous le nom de Rio Sali. Près de la capitale les ruisseaux de Tapia et du Saladillo s'y jettent; au-dessous il reçoit les rivières de *Famailla*, de *Monteros*, de *Rio-Seco*, del *Conventillo*, de *Medinas* ou de *Gastona*, *Rio-Chico,* de *Matasambe*, de *Marapa;* cette dernière, assez forte, termine la série des affluents occidentaux du Rio-Dulce. Le Rio San Francisco, qui forme la limite sud avec Santiago, se perd dans la plaine. — Au nord-est, le Rio-Sali ne reçoit que les trois ruisseaux de *la Calera*, *del Potrillo* et *del Loro*, qui viennent des petites Sierras de Medina et Yarami. Le *Zapallar* et l'*Urueña*, dont le cours se dirige à l'est, se perdent dans la plaine et n'arrivent que rarement au ruisseau de los Horcones, qui lui-même est absorbé par les sables avant de toucher au Juramento.

Dans leur partie supérieure, ces rivières reçoivent une foule de ruisseaux que l'on emploie généralement à l'irrigation ; aucun n'est navigable ; plusieurs sont à peu près à sec une partie de l'année ; mais, avec les pluies de printemps et d'été, elles se gonflent et roulent des eaux troubles qui font du Sali un cours d'eau difficilement guéable, et qui ne l'est plus à partir de l'embouchure du Marapa, où il prend le nom de Rio-Hondo (rivière profonde), et bientôt celui de Rio-Dulce (la rivière douce), au milieu des terres salines de la province de Santiago del Estero.

Orographie. — La province de Tucuman n'offre qu'un seul système orographique, c'est celui constitué par la chaîne de l'Aconquija et ses dépendances. Nous l'avons déjà décrit (voyez tome I, page 292 et suivantes). Nous n'ajouterons donc que quelques détails. — Le cordon principal qui constitue le *Nevado de Aconquija* se détache, à l'est de la vallée de Santa-Maria, du grand massif andin, dont il est le rameau le plus oriental, et constitue entre 27° et 27°30′ de latitude une énorme masse en forme de quadrilatère allongé, dirigée du nord au sud-sud-est ; sa hauteur doit atteindre près de 5,000 mètres, puisque ses deux crêtes occidentale et orientale ne perdent

jamais les neiges qui les couvrent, d'où le nom de *Nevado* donné à cette partie de la sierra. — C'est le *Clavillo* proprement dit, la clef, le nœud, le point central de la chaîne, celui d'où partent en se dirigeant vers le sud les deux grands cordons d'*Ambato* d'une part, de l'*Alto* et d'*Ancaste* de l'autre ; — et d'où se détachent, de l'autre côté de l'*Abra* de Tafi, les rameaux secondaires qui vont vers le nord, sous le nom de *Cumbres de Calchaqui*, cimes de Calchaqui, s'unir aux montagnes de Salta. A l'orient du Clavillo, un second cordon, haut de 3,000 mètres en moyenne, d'une orientation pareille, sous le nom de *Sierra de Aconquija*, court parallèlement à la grande chaîne du Nevado, laissant entre elles de longues et hautes vallées d'une altitude de 2,500 mètres, celles d'Aconquija et de Tafi, puis, s'ouvrant en une foule de points sur la plaine, en son versant oriental, donne naissance aux nombreuses rivières qui sillonnent la province. Au nord-est de la capitale, de l'autre côté du Rio-Sali, des dépendances de ce même système forment les petits cordons connus sous le nom de *Altos de las Salinas*, *Cerros de Medina*, *Cumbres de Yarami*, *Sierra del Nogalito*, *del Remate*, etc., etc... Ces dernières ramifications des Andes viennent mourir dans les grandes plaines de la Pampasie argentine. — Enfin les cimes ou montagnes de Calchaqui, extrémité nord de l'Aconquija, finissent au Rio-Guachipas (Juramento), au lit duquel elles font faire un grand coude vers le nord-est. — Toutes ces montagnes, au-dessous de 2,500 mètres d'altitude, sont boisées; plus haut, elles ont de bons pâturages, jusqu'à toucher la région des neiges.

Constitution physique du sol. — La partie montagneuse de la province appartient au système du gneiss et du mica-schiste, enfin à celui des roches métamorphiques. On y rencontre cependant quelques traces de volcanicité, mais les terrains de cette nature sont extrêmement limités. Dans les petites sierras, à l'est du Rio Sali, se présentent des grès et des calcaires. Cette partie, peu arrosée, souffre des sécheresses et n'a pas la belle végétation de la grande sierra, où les roches disparaissent en beaucoup d'endroits sous une épaisse couche de terre végétale.

Dans la plaine qui appartient au terrain pampéen, comme le littoral, et dont l'altitude moyenne oscille entre 3 et 400 mètres, l'humus n'est pas moins épais; au lieu des terres sablo-argileuses et salines, du sol pareil à la cendre des régions de l'ouest, on retrouve la terre noire et fertile de l'Entre-Rios et de Corrientes, le

sous-sol est rougeâtre, un peu argileux, mais meuble, et toute cette jolie région n'offre pas un caillou aussitôt que l'on est à une petite distance de la montagne. Dans la saison sèche les rivières y roulent leurs eaux limpides sur un lit de sable blanc des plus fins. La terre de Tucuman est partout fertile, et l'irrigation n'y est pas même d'absolue nécessité pour la culture, comme dans la plupart des autres provinces des Andes.

On trouve dans la sierra d'Aconquija des minerais d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, etc... On a essayé quelquefois d'en tirer profit, mais les travaux n'ont pas été continués. En outre des minerais métalliques, on a vu du cristal de roche, des marbres, des grès, de la chaux, etc... Tout est encore à faire au point de vue de l'exploitation des matières minérales.

Tremblements de terre. — Il y en a de temps à autre, mais aucun n'a été jusqu'à présent assez fort pour causer du dégât. Aussi n'a-t-on encore pris aucune précaution particulière dans la construction des édifices publics et des maisons.

Climat. — Le climat de la province varie suivant les altitudes des deux régions dans lesquelles nous l'avons divisée; il est cependant moins sec, même dans la région montagneuse, que sur les autres chaînes andines. Cela tient sans doute à l'absence de plateaux, et surtout à la situation de l'Aconquija sur la limite de la grande plaine de la Pampasie, où tous les phénomènes météorologiques du littoral peuvent généralement se faire sentir. — L'année se partage en deux saisons : celle des pluies, qui commence fin octobre, et dure jusqu'en mars ; celle de la sécheresse, qui occupe le reste de l'année. Cependant il y a encore de temps à autre de petites pluies dans cette dernière saison, et des rosées fort abondantes qui conservent la végétation. L'époque des grandes pluies est la saison chaude ; presque toujours, alors, elles sont accompagnées d'orage : le matin le ciel est clair, la chaleur ardente ; à deux ou trois heures de l'après-midi, l'orage se forme, éclate, il pleut à torrents pendant une couple d'heures, puis le ciel se nettoie jusqu'au lendemain. Dans la montagne, les pluies sont encore plus fréquentes et plus abondantes que dans la plaine ; elles commencent plus tôt et finissent plus tard. — Les gelées sont rares et très-courtes, même à une altitude de 450 mètres, comme celle à laquelle est située la ville de Tucuman, dont la température moyenne est de 21°; car, si les mois de juillet et d'août y sont assez froids, de novembre à mai les chaleurs sont extrêmement

fortes. Au-dessus de 800 mètres, le climat change brusquement et les gelées vont jusqu'à 3°-0° (1). Les vents, en général, ne sont pas très-forts, ni si fréquents que sur le littoral; mais, par les temps d'orage, il y a quelquefois de véritables petits ouragans. (Voyez le climat de l'intérieur, t. I, p. 383 et 390.)

La chaîne de l'Aconquija présente le phénomène remarquable d'établir une division très-tranchée entre les climats secs des régions andines et le climat plus humide de la région pampéenne. A l'ouest de cette chaîne, il ne pleut que durant l'été et même assez rarement; les plateaux et les crêtes des montagnes absorbent toute l'humidité des nuages. A l'est, les pluies se voient en toute saison, mais surtout dans la période chaude. Ce phénomène se note rien qu'eu traversant, en quelque saison que ce soit, la chaîne secondaire et latérale d'Aconquija; le versant oriental est humide, le versant occidental est sec.

Salubrité. — Ce climat, quoique chaud huit mois de l'année, n'est ni malsain ni débilitant; les nationaux et les étrangers y conservent la plénitude de leurs forces physiques et intellectuelles. — Les seules maladies particulières qui s'y montrent sont les fièvres intermittentes, et encore serait-il au pouvoir de la population de les faire en grande partie disparaître par un meilleur aménagement du sol, chose facile, car partout il y a des pentes suffisantes pour donner de l'écoulement aux eaux. Il est certain que les grandes pluies de l'été amènent quelques débordements des ruisseaux et rivières, et par suite des lagunes qui, se desséchant à la fin de l'automne, exhalent des effluves fiévreux; mais il serait possible, en une foule d'endroits, de les vider en leur creusant des rigoles d'écoulement. D'un autre côté, on ne surveille pas assez les canaux d'irrigation dont trop souvent les eaux s'épanchent hors de leurs lits pour former de véritables marais; cela se voit même près de la capitale, et comme les vents sont moins continus que sur le littoral, les miasmes paludéens restent suspendus dans l'air ambiant et exercent sur la population une fâcheuse influence, quoique la plupart de ces fièvres intermittentes soient bénignes. — Les maladies de peau et la phthisie pulmonaire

(1) Les observations thermométriques que nous avons faites dans la ville de Tucuman, dans le mois de juillet 1857, le mois le plus froid de l'hiver, nous ont donné une moyenne de 15°; l'altitude est cependant de 450 mètres, et il y a eu des journées très-fraîches. Dans la plaine de la Fronterita, à 8 lieues sud de cette ville, par 400 mètres d'altitude, nous avons vu le thermomètre à 1°-0° le 29 juin; le 3 août, sur le Rio-Vipos, par une altitude de 800 mètres, nous l'avons vu à 3°,5-0°.

se rencontrent plus fréquemment que dans la province précédente ; la pleuro-pneumonie andine apparaît pendant l'hiver. — En résumé, malgré tout cela, le pays est fort salubre, et ce qui le prouve, c'est la différence considérable qui existe entre le chiffre des décès et celui des naissances, différence qui est dans une proportion de plus de 2 à 1 ; en effet, durant une période de vingt-cinq années, le chiffre des baptêmes dans le département de la Capitale, qui est le plus étendu et le plus peuplé de tous, a été de 27,399 et celui des inhumations de 13,641 seulement.

Végétation. — Nous avons déjà indiqué plus haut la splendeur de la végétation tucumanaise. Elle est tout à fait tropicale dans la plaine et sur les versants orientaux des montagnes jusqu'à 1,000 mètres d'altitude. Plus haut, elle se rapproche de celle du littoral ; et au-dessus de 2,000 mètres, on trouve celle des régions centrales de l'Europe. Dans la région inférieure, la chaleur et l'humidité permettent aux arbres d'atteindre un développement considérable ; c'est ainsi qu'on voit à la Fronterita des lauriers de 8 mètres de tour, et que le pied de la sierra produit des cédrels, des quebrachos rouges et blancs, des noyers, des lapachos, des pacaras, etc., etc., d'une taille gigantesque, et qui fournissent de magnifiques bois de construction. (Voyez d'ailleurs la végétation de la région tropicale, t. I, page 423.) Des plantes parasites de toute espèce couvrent les vieux arbres des forêts ; parmi les plantes herbacées, le nombre de celles qui sont utiles ou agréables par leurs fruits, leurs fleurs, leurs principes aromatiques et médicamenteux, est infini. Cette province réunit à elle seule tous les végétaux que l'on trouve disséminés sur les divers points du territoire argentin.

Agriculture. — Elle est assez développée ; après les soins donnés aux céréales telles que le blé, le maïs et le riz, qui servent à la consommation locale, on s'occupe spécialement de deux plantes industrielles devenues les principales sources de la prospérité de la province : ce sont la canne à sucre et le tabac. La canne à sucre, dont la culture a été introduite en 1824, a donné naissance à un grand nombre de plantations qui prospèrent et fournissent aux besoins locaux et à ceux des provinces voisines. Le tabac est aujourd'hui cultivé sur une grande échelle et s'exporte au Chili. L'humidité de l'été facilite la production du maïs et du riz ; ce dernier est de qualité supérieure. Le blé réussit bien dans les cantons montagneux et à partir de 800 mètres d'altitude, mais la rouille le frappe souvent dans

la plaine à cause de l'humidité de l'été. C'est aussi cette humidité qui empêche la vigne de bien réussir près de la capitale, tandis qu'elle est magnifique dans la montagne. Là aussi prospèrent tous les légumes d'Europe et spécialement les pommes de terre, qui sont exquises, les choux, etc. La plaine possède presque tous les arbres fruitiers des régions chaudes : oranger, chérimollier, goyavier, figuier, grenadier, pistachier, etc., etc. Comme la province de Tucuman réunit tous les climats, on peut y cultiver à peu près toutes les productions du monde. Aux industries agricoles plus haut désignées, rien ne serait plus facile de joindre celle de la culture du coton et de l'indigo, qui y croissent même à l'état silvestre, et celle du cactus à cochenille, non moins abondant. L'agriculture tucumanaise, déjà avancée, peut aborder hardiment ces nouvelles branches d'exploitation rurale, avec la certitude d'y rencontrer de puissants éléments de prospérité.

Animaux sauvages et domestiques. — Indépendamment de tous les animaux du littoral, Tucuman compte encore le tapir, le pécari, le phyllostome ou vampire, qui tourmente les bestiaux la nuit, le couguar, fléau des troupeaux de chèvres dans la montagne, et le jaguar qui est plus rare; le boa se voit dans les forêts; le condor, les aigles, les grands oiseaux de proie, habitent la sierra d'Aconquija, que fréquentent également le guanaque et la vigogne. On retrouve dans cette province presque tous les animaux particuliers à Corrientes et au Paraguay.

Bétail. — Le bétail bovin abonde dans la plaine presque autant que sur le littoral, à cause de la bonne qualité des pâturages; partout l'on voit des estancias, dont quelques-unes sont fort bien tenues; les animaux sont en général d'une grande taille et bien en chair. Il est fort nombreux aussi dans la montagne; cette abondance permet les exportations pour les provinces de Cuyo, le Chili et même la Bolivie. Les chevaux sont de bonne race et très-multipliés; on élève aussi beaucoup de mulets. L'accroissement du commerce et par conséquent du transit, dans toutes les provinces andines, a fait monter considérablement le prix des bêtes de charge et encourage les éleveurs. En revanche, on s'adonne moins à la production de la chèvre et du mouton. Ce dernier, d'assez belle race, indépendamment de son usage comme bête de boucherie, fournit les pélions ou peaux garnies de leur laine pour recouvrir la selle indigène (*recado*).

Industrie et commerce. — La province de Tucuman est la plus in-

dustrieuse de tout l'intérieur de la République Argentine. Son éloignement du littoral l'obligea, dès le principe, de donner un certain développement aux arts mécaniques; l'exploitation des bois de construction et d'ébénisterie, que l'on exportait dans les provinces voisines et surtout pour celle de Cuyo, la confection des charrettes, le tissage des étoffes, le tannage des cuirs, sont des industries qui remontent bien avant dans l'époque coloniale. Aujourd'hui la fabrication sucrière a augmenté encore cette disposition industrielle, en exigeant une grande main-d'œuvre et l'établissement d'une foule d'industries secondaires qui se groupent derrière la principale.

On compte aujourd'hui dans la province vingt-cinq grandes plantations et usines produisant chacune de 500 à 6,000 arrôbes de sucre (de 6,000 à 72,000 kilogrammes), et de 50 à 400 barils (le baril est de 60 litres) de tafia par campagne, sans compter les petits établissements. La production totale annuelle peut s'évaluer, en moyenne, à un million de kilogrammes pour le sucre, et à 7,000 hectolitres pour la caña. Une partie se consomme dans la province, l'autre est exportée à Santiago del Estero, à Catamarca et à la Rioja. Le tabac, dont la qualité pourrait être améliorée par la culture et les procédés de séchage et de fabrication, est envoyé au Chili; la demande excède toujours les offres, mais les cultivateurs manquent. On expédie aussi au dehors un peu de riz, et des oranges pour Cordova; on a commencé à planter du coton et à s'occuper de l'élève du ver-à-soie. Tucuman fournit de charrettes presque tout le roulage de l'intérieur de la République Argentine; encore, à l'époque actuelle, il envoie, à dos de mulet, des bois de construction, de menuiserie et d'ébénisterie aux provinces de San Juan et de Mendoza; on fabrique aussi des meubles pour l'usage du pays. Les cuirs secs et tannés sont expédiés pour le littoral; comme ils sont de bon usage, grâce à la qualité des écorces que l'on emploie pour les tanner, ils peuvent même faire concurrence aux importations d'Europe, sur les places de Rosario et de Buénos-Ayres. On estime à 60,000 par année le nombre des cuirs ainsi préparés. Une industrie particulière aux habitants de la montagne est celle de la fabrication des excellents fromages, dits de Tafi, principale estancia où on les fabrique, et qui s'exportent jusque sur le littoral où ils sont justement appréciés. Ces fromages ressemblent au Roquefort, et sont de qualité supérieure.

Tout ce commerce permet à la province de Tucuman de payer largement les importations d'outre-mer qui lui arrivent par les caravanes de charrettes du littoral ou les troupes de mulets venant du

Chili par les Cordillères. Toutefois ce dernier moyen de transport est onéreux, et l'on préfère la voie des charrettes. Lorsque l'on expédie du bétail en pied pour ce pays, les retours se font ordinairement en espèces métalliques.

On voit que la province de Tucuman est dans une véritable voie de progrès. Un nombre notable d'étrangers, surtout de Français et d'Italiens, s'y sont établis, et contribuent puissamment à l'activité industrielle et commerciale du pays. Depuis une dizaine d'années, l'esprit d'entreprise, généralement si rare, si engourdi dans l'intérieur des provinces, s'est développé, et il a produit d'excellents résultats ; on lui doit l'établissement de scieries mécaniques, de moulins à eau dans la Sierra, l'importation des *trapiches* ou broyeurs en fer pour la canne à sucre, et d'une foule d'engins qui peuvent faciliter et accomplir les travaux agricoles. Aussi la population y croît-elle sensiblement en nombre, en bien-être et en civilisation.

Voies de communication. — Placée dans une position centrale, à 300 lieues du littoral, à 250 de la mer Pacifique, Tucuman ne communique avec ces points que par des voies de terre. La vieille route du Pérou est toujours celle qui la met en contact avec le Rosario et la Bolivie ; elle communique avec les provinces andines de l'Ouest, Catamarca, la Rioja, et celles de Cuyo, par une route assez facile qui n'a d'autre mauvais pas que la *Cuesta del Totoral*, laquelle pourrait, avec quelques travaux, être rendue carrossable. Les plus mauvais chemins sont ceux de la sierra d'Aconquija, qui mènent à Tafi, Colalao et Santa-Maria, d'une part, et de l'autre au Fuerte de Andalgala. Les mulets seuls peuvent les franchir (1).

Aujourd'hui les diligences du Nord, venant de Rosario et de Cordova, arrivent et partent une fois la semaine de Tucuman ; elles traversent ainsi la république entière du littoral à Jujuy ; le courrier de l'Ouest, qui vient de Mendoza par San Juan, la Rioja et Catamarca, arrive également tous les huit jours, et cette facilité de communications contribue puissamment à faire avancer la province. Malheureusement les distances sont grandes, et le fret cher. Si le Juramento vient à être rendu navigable, Tucuman pourrait avoir un port sur cette rivière, à l'estancia de *San-Pablo*, éloignée seulement de 32

(1) Il y a 43 lieues de Tucuman à Santiago-del-Estero, et 117 de Santiago à Cordova, en tout 160, et seulement 145 par une route nouvelle plus directe, passant par Graneros, Albigasta, Recreo, San-José, Quilino et Divisaderos ; — 113 de Cordova à Rosario ; — 52 jusqu'à Santa-Maria ; — 40 jusqu'à Andalgala ; — 65 jusqu'à Catamarca ; — 92 jusqu'à Salta.

lieues en ligne droite de la capitale, par une magnifique plaine de pâturages dans laquelle aucun obstacle ne se présente pour le transit. L'établissement d'un pareil entrepôt ferait la fortune de la province. Lorsque le pays sera mûr pour les chemins de fer, rien ne sera plus facile que de prolonger celui de Cordova par les plaines, à l'est du massif central argentin, et à travers la province de Santiago-del-Estero; le terrain n'offre aucune difficulté, et les Tucumanais ont assez d'esprit d'entreprise pour ne pas hésiter à favoriser ce travail de tout leur pouvoir, aussitôt que la voie ferrée, joignant Rosario à Cordova, aura fait de cette ville l'entrepôt des provinces intérieures.

Population. — En 1826, on évaluait la population de la province de Tucuman à 40,000 âmes. Un recensement officiel, en 1845, pratiqué sous la direction du ministre D. Adeodato de Gondra, donna 57,876 âmes. Le recensement national de 1857 a produit un total de 84,136 âmes, ce qui démontre l'augmentation de 27,000, soit 35 pour 100 en douze années. En admettant que cette progression ait continué, nous aurions, à la fin de 1863, à peu près 100,000 habitants dans la province; il est probable que ce chiffre doit peu s'écarter de la vérité. La population se presse surtout dans les départements de la capitale, de Monteros et de Chicligasta, qui sont les plus agricoles et les plus industrieux. Puis viennent ceux de Famailla et de Graneros (1).

(1) Le recensement provincial de 1845 a donné les résultats suivants :

DÉPARTEMENTS.	MAISONS.	HOMMES.		FEMMES.	TOTAL de la population.
		Au-dessus de 14 ans.	Au-dessous de 14 ans.		
Capitale	1,910	3,959	4,007	8,856	16,822
Famailla	685	1,803	1,183	3,004	5,999
Monteros	1,628	3,059	2,319	4,847	10,225
Chicligasta	1,038	1,417	1,457	2,693	5,567
Rio-Chico	730	1,160	551	2,150	3,861
Graneros	1,020	1,361	1,410	2,861	5,642
Leales	669	915	1,010	2,008	
Burra-Yaco	639	951	740	4,330	3,021
Trancas	384	604	590	1,049	2,243
Encalilla et Colalao	122	73	180	330	583
Total	8,836	15,302	13,446	29,128	57,876

Le recensement de 1857, opéré par ordre du Gouvernement national, et qui paraît avoir

Le fond de la population de Tucuman résulte du mélange des colons espagnols avec les tribus indiennes de race calchaquie, qui habitaient cette région ; la tribu dominante était celle des Lulès, laquelle a laissé son nom à un village à cinq lieues de la capitale, au pied de la Sierra ; il y avait aussi les Toconotes et les Juris cantonnés dans le sud de la province ; la plupart des habitants du pays étaient agriculteurs ; le sol s'y prêtait, et d'ailleurs la domination des empereurs incas, qui s'étendait jusque-là, poussait les sujets de l'empire à la mise en valeur du sol. Les colons espagnols furent naturellement amenés aussi à s'occuper d'agriculture, et vécurent tous d'abord du produit des vastes propriétés qu'ils se distribuèrent et dont les habitants furent réduits en commanderies. Une fois établis à Tucuman, les conquérants, comme partout ailleurs, prirent des femmes dans la population indigène, et le nombre des métis devint de suite considérable.

Avec le temps, la bourgeoisie d'origine blanche, qui constituait là une véritable aristocratie, fut en se rapprochant du sang caucasien par les unions avec de nouveaux colons espagnols et même avec des femmes arrivées d'Europe ; les traces du sang indien ne restèrent bien

été fait avec beaucoup de soin, a donné 84,136 habitants répartis dans 9 départements, 6 districts urbains et 39 de campagne. — Sur ce chiffre il y a :

Hommes au-dessus de 14 ans	22,358
Femmes au-dessus de 14 ans	26,435
Garçons et filles au-dessous de 14 ans	34,939
Étrangers de toutes les nations	404
Total	84,136

La période décennale de 1847 à 1856 donne, pour la paroisse de la capitale, en moyenne : 1,148 naissances et 506 décès seulement, ce qui démontre une augmentation annuelle de 642 habitants. Cet accroissement, que nous savons avoir été le même partout, permet d'évaluer la population à 100,000 âmes pour la fin de 1863. Cette population se répartirait ainsi :

Ville de Tucuman	15,000
Faubourgs et banlieue	7,500
Campagne qui dépend de la capitale	9,000
Département de Monteros	14,000
Districts d'Encalilla et Colalao	1,000
Département de Rio-Chico	9,000
— de Graneros	7,500
— de Chicligasta	11,500
— de Leales	7,000
— de Famailla	10,000
— de Traucas	4,000
— de Burra Yacu	3,500
Total	100,000

visibles que dans la population des campagnes, qui grandit à son tour par la réduction de nouvelles tribus indiennes et leur fusion avec la population civilisée. A partir de 1815, de nouveaux Européens sont venus se mêler à cette population et ont généralement épousé des filles du pays; le nombre en augmente depuis que le mouvement industriel et commercial de la province s'est si notablement accru. Le sang est généralement très-beau, les femmes ont une grâce naturelle remarquable et beaucoup d'intelligence. On les cite dans toute la République Argentine pour la beauté de leurs traits et la finesse de leur taille, leur aptitude pour la musique et tous les arts élégants, pour l'aménité de leur caractère.

Aujourd'hui la population de Tucuman se divise en deux grandes classes, suivant ses occupations, celle des agriculteurs et industriels, celle des pasteurs. La première classe est active, laborieuse, intelligente, animée d'un remarquable esprit d'entreprise; la seconde mène la vie des éleveurs de bétail du littoral, elle n'estime que le travail que l'on peut faire à cheval, que le séjour de la plaine herbeuse et bien libre de bois. Cette classe va diminuant de nombre, parce que l'agriculture et l'industrie sont maintenant plus lucratives que l'élève de bétail, dont le chiffre est maintenu dans les limites que lui assignent les nécessités de la province et celles de son commerce avec les régions voisines et le Chili.

Gouvernement et administration. — La constitution provinciale a été votée le 13 mars 1856. D'après ses termes, le pouvoir législatif réside en une chambre composée de vingt-deux députés nommés pour deux ans et dont la moitié se renouvelle chaque année. Ils sont élus par tous les citoyens argentins âgés de vingt ans accomplis. Toutefois ne sont point électeurs les jeunes gens qui sont encore dans leurs familles, les journaliers et les membres des ordres religieux réguliers. La session commence le 10 janvier, dure quatre-vingts jours et peut être prorogée jusqu'à cent.

Le gouverneur est nommé par la chambre des députés au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages (la moitié plus un des électeurs). Ses fonctions durent deux années et il ne peut être réélu, sinon après un pareil intervalle de temps. Il est assisté d'un ministre général à son choix. Dans le cas de mort, démission, suspension, etc., etc., le président de la chambre le remplace de droit jusqu'à l'époque de la nouvelle élection.

Le *Pouvoir judiciaire* est exercé par un tribunal de justice sié-

geant dans la capitale, qui connaît en dernière instance des causes soumises à la juridiction provinciale; par des juges d'appel (*juez de alzada*) et des tribunaux inférieurs. Les membres du tribunal supérieur sont nommés par la chambre des représentants sur une triple liste présentée par le pouvoir exécutif; ils sont inamovibles.

Des *Municipalités* sont établies dans des villes dont la population dépasse 2,000 âmes. Elles s'occupent de l'établissement des écoles primaires, des hôpitaux et œuvres de bienfaisance, du soin des chemins vicinaux, de la salubrité publique, du régime et de la distribution des eaux, des embellissements des villes. Elles administrent elles-mêmes les ressources qui leur sont assignées.

Un règlement de *Police* fort complet, datant du 22 novembre 1856 et approuvé par la chambre des représentants, sert à l'administration civile de la province.

Organisation départementale. — L'autorité principale de chaque département réside en un commandant militaire placé à la tête d'un régiment de garde nationale de cavalerie. Il y a, en outre, deux juges de paix chargés de statuer sur les causes où les valeurs réclamées n'excèdent pas 50 piastres, un juge d'appel qui décide en dernière instance, assisté de deux auditeurs (*vocales*) acceptés par les parties. Pour les affaires plus importantes, il faut aller à la capitale. — Des commissaires de police ruraux sont établis dans chaque district et dépendent du chef supérieur résidant à la ville de Tucuman.

Garde nationale. — Son chiffre s'élève à près de 15,000 hommes divisés en trois sections : infanterie, cavalerie et artillerie. Tucuman n'a point de frontière indienne à garder; aussi le service actif de ce corps se réduit-il à peu de chose, excepté dans le cas de troubles civils.

Instruction publique. — Assez avancée; la population étant en partie agricole, et par conséquent sédentaire, il a été possible de fonder des écoles primaires non-seulement dans les villes, mais encore dans les districts et de les entretenir. Toutefois les écoles de filles manquent en beaucoup d'endroits, et il y a encore infiniment à faire pour que toute la jeunesse de Tucuman reçoive l'instruction élémentaire dont elle a besoin. Il y a un collége pour les études secondaires dans la capitale, et les Pères Franciscains ont une école où l'on étudie le latin.

Culte et clergé. — La province est gouvernée par un délégué ecclésiastique. Toutes les cures départementales sont pourvues, et quelques villages ont des vicaires (*teniente-curas*) qui desservent les

oratoires élevés par la piété des fidèles ; mais le nombre en est petit. La capitale compte deux couvents d'hommes : Franciscains et Dominicains, et un *beatorio*, ou maison de retraite, pour les femmes.

Finances. — Quoique située à une distance considérable des ports florissants du littoral et presque au milieu du continent sud-américain, Tucuman ne manque pas de ressources pour son administration intérieure. Ses revenus atteignent maintenant 60,000 piastres, et, sans les troubles de ces deux dernières années, ils pourraient couvrir la dépense. La plus forte part de ce revenu est fournie par la contribution directe, à raison de quatre pour mille sur la valeur estimée des propriétés, puis par les patentes et le papier timbré. Ces trois branches donnent à elles seules les quatre cinquièmes du budget des recettes, grâce à l'activité du commerce général, à l'accroissement de valeur des propriétés et aux transactions de toute sorte dont leur acquisition et leur vente est l'origine, par suite du vif désir des habitants de se rendre propriétaires fonciers. Le domaine public est fort réduit, en raison du peu d'étendue de la province, et ce n'est pas sur le produit de la vente ou de la location des terres que l'on pourrait compter pour augmenter les ressources du budget.

§ II. — *Division administrative, — Départements, — Districts, — Centres de population.*

La province de Tucuman se divise en neuf départements qui se subdivisent eux-mêmes en six districts de ville et trente-neuf districts de campagne. — Ce sont ceux de La Capitale, de Famailla, de Monteros, de Rio-Chico, de Chicligasta, de Graneros, tous près de la sierra d'Aconquija, de Leales, dans la plaine à l'orient du Rio-Sali, de Trancas, dans la montagne au nord de la province, de Burra-Yacu, dans les petites sierras et les plaines du nord-est.

Le département de La Capitale se divise en trois parties : la ville de Tucuman, partagée en quatre quartiers; sa banlieue, qui comprend sept districts ; sa campagne, qui en compte douze. Une partie de ce département, au nord et au nord-ouest, est dans la montagne, l'autre dans la plaine qui part du versant oriental des dépendances de l'Aconquija.

La ville de Tucuman, — située par 26° 52 de latitude, 68° 20 de

longitude occidentale, suivant la commission du Watervich, et à 430 mètres d'altitude, d'après nos propres observations, — est bâtie dans une plaine très-unie, sur la rive gauche du Rio-Sali, et à un mille de cette rivière ; le terrain sur lequel elle est construite se relève de sept à huit mètres au-dessus de la prairie où coule le Sali, et la met complétement à l'abri de ses inondations. A l'ouest le sol s'étend par de faibles ondulations qui arrivent graduellement, une lieue plus loin, à se confondre avec les premières collines du contre-fort de la sierra principale. Cette ville a été fondée en 1565, par D. Diégo de Villaroel, l'un des conquérants, sous le nom de San-Miguel de Tucuman, à douze lieues plus bas que son emplacement actuel et sur la rivière elle-même. Un débordement qui la ruina, vingt ans plus tard, la fit abandonner, et on la reconstruisit en une localité moins exposée. Dans cette position, elle domine la grande plaine à l'ouest, et le sol a assez de pente pour permettre un écoulement facile des eaux pluviales, et de celles employées à l'irrigation dans la saison sèche.

Les rues, très-larges, sont coupées à angle droit et circonscrivent 118 îles de maisons ou manzanas de 160 vares (138 mètres) de côté ; ce qui permet l'existence de grandes cours et de jardins où l'oranger domine. Les édifices particuliers n'ont généralement qu'un seul rez-de-chaussée et sont, tantôt à terrasse, tantôt recouverts en tuiles ; les nombreuses maisons qui ont été construites dans ces derniers temps ont souvent un étage et toujours des terrasses, comme sur le littoral, système d'architecture parfaitement approprié au climat, fort chaud huit mois de l'année. Les matériaux de construction sont excellents ; la brique et la chaux, le plâtre abondent ; on pourrait se procurer dans les environs mêmes des marbres et d'excellentes pierres de taille ; la charpente est fournie par les magnifiques forêts du pays ; aussi la ville est-elle en général fort bien bâtie, elle a un aspect de gaieté et de luxe que l'on s'étonne de rencontrer au milieu d'un pays si enfoncé dans les terres.

Les édifices publics les plus remarquables sont l'église paroissiale (*Matriz*) et le *Cabildo* ou hôtel-de-ville. La Matriz offre un très-beau vaisseau moderne, orné de deux superbes tours carrées, hautes de 38 mètres, et d'une coupole décorée de fresques peintes par un artiste français. Une colonnade dorique forme le portique. On ne peut critiquer que le défaut de largeur des nefs latérales. Le plan et l'exécution sont l'œuvre d'un architecte également français, M. Pierre Echeverri, depuis longtemps établi à Tucuman, auquel

on doit aussi la restauration, ou plutôt la reconstruction de l'église du couvent des Pères franciscains, qui est aussi fort belle. La décoration intérieure de la Matriz répond à l'extérieur; elle est d'un excellent goût. Les souscriptions des fidèles, l'assistance du gouvernement provincial, l'application de la dîme, qui existait alors, l'activité du clergé, le concours de tous, enfin, ont élevé ce remarquable monument, sous l'administration du général D. Celedonio Gutierrez, et les gouverneurs qui lui ont succédé ont mis le même zèle à le terminer et à l'embellir. Le Cabildo, qui occupe le côté occidental de la place, est un assez lourd édifice, orné d'une haute tour portant une horloge; il sert à la fois de caserne et de palais pour le gouvernement provincial; la chambre des députés s'y réunit. La grande place de Tucuman est ornée d'une fontaine; elle a été récemment plantée d'arbres et garnie de bancs de marbre pour les promeneurs; sa situation au milieu de la ville, le grand nombre de boutiques et de magasins qu'offrent les maisons qui l'enserrent, en font un centre très-animé. L'église des Dominicains, celle du couvent ou *Beatorio* de Jésus et la Merced n'ont rien de notable. Les constructions sont faites solidement, car le pays éprouve de temps à autre des tremblements de terre, légers ordinairement, mais qui en 1844 ont été assez violents pour causer des avaries dans les maisons mal bâties.

Deux monuments, quoique bien simples, rappellent des souvenirs précieux, non-seulement pour la ville de Tucuman, mais pour toute la République Argentine : l'un est la colonne qui s'élève près de la ville, sur le point que l'on appelle encore *la Ciudadela*, et où, le 24 septembre 1812, l'armée patriote, conduite par Belgrano, remporta une victoire complète sur le général Tristan, commandant les forces espagnoles; l'autre est la maison particulière qui renferme la salle où, le 9 juillet 1816, le Congrès national proclama l'indépendance argentine. La plaine de la Ciudadela, placée au sud-ouest de la ville, a depuis été le théâtre de nombreux combats, pendant les guerres civiles qui ont agité le pays.

Tucuman renferme un collége pour l'instruction secondaire, sans compter l'école des Franciscains; dans le couvent de Jésus, les Dames Carmélites ont une pension de jeunes personnes; il existe en outre, pour les deux sexes, plusieurs écoles primaires, soutenues par l'État. Un club, celui de *Julio*, réunit la société de la ville et donne souvent des bals mensuels très-gais et très-fréquentés, où les aimables et gracieuses Tucumanaises savent faire briller leur ta-

lent pour la musique et pour la danse. L'instrument national est la harpe, comme dans la province de Santiago; les coutumes des habitants de ces deux provinces ont d'ailleurs entre elles beaucoup de rapports, ce qui s'explique facilement, leur origine étant la même. Toutes les professions industrielles et commerciales sont représentées dans la ville de Tucuman, devenue la plus active de tout le nord de la république; sa population s'élève aujourd'hui à 15,000 âmes et croît rapidement. On y compte un assez grand nombre d'étrangers qui s'y occupent de commerce et d'industrie. La plupart sont devenus propriétaires, et se sont tout à fait fixés dans le pays.

La ville de Tucuman a l'inconvénient d'être ravagée, de temps à autre, par des fièvres intermittentes, qui n'ont d'autre origine que le mauvais aménagement des canaux dérivés du Rio-Salí. Sous la ville même, un marécage s'est formé, où les eaux croupissent et ont ruiné un terrain que des canaux de desséchement assainiraient, et qu'il est urgent de restaurer dans l'intérêt de la salubrité publique. Il en est de même dans d'autres points de la province, au voisinage des centres de population.

La banlieue de la capitale est bien peuplée et bien cultivée : c'est là que sont les principales plantations de canne à sucre et les tanneries. Cette banlieue se divise en sept districts: ceux de — *Los-Aguirres;* — *Chacras del Norte*, ou cultures du Nord, comprenant les maisons de campagne et les établissements agricoles du nord de la ville; — *Cebil-Redondo*, à l'ouest, où se trouve la grande sucrerie de D. Félix Frias; — celui de la *Yerba-Buena,* au sud; — enfin les *Chacras* du *Sud-Est*, du *Nord-Est* et du *Nord-Ouest*. Tous ces cantons sont semés de propriétés fermées par des fossés et des haies de cactus-opuntia. On y cultive le blé, le maïs, le riz, la luzerne et la canne à sucre, sans compter les arbres fruitiers de toute sorte, et même la vigne, qui y réussit toutefois moins bien que dans la montagne. — La canne à sucre, qui se cultive dans ces cantons, y a été importée du Pérou, en 1824, par l'abbé Colombrès, mort évêque de Salta en 1860, et la première plantation existe encore aux mains de la famille de ce respectable prélat. On y a introduit plus tard des cannes d'Oran et de Tahiti. En 1841, lors de la guerre civile, quelques-unes de ces plantations ont été détruites, mais tout a été réparé depuis.

La campagne qui dépend du la cure rectorale de Tucuman et du département de la capitale est fort étendue. Elle embrasse douze districts, dont plusieurs sont situés dans la montagne et les autres

sur les bords du Rio-Sali. — Parmi les premiers, on compte ceux de : — *San-Javier*, délicieuse vallée au nord-ouest de la capitale, et où l'on arrive par les chemins les plus pittoresques ; — *Tafi-Viejo*, le vieux Tafi, canton de pâturages dans la sierra ; — ceux de *Nogales*, — *Tapia*, — *Raco*, — *Los-Gutierrez*, — *Los-Garcias*, — *Los-Alderetes*, — sont au nord-ouest et au nord, sur un terrain très-accidenté, mais de faible élévation ; — celui de *Santa-Barbara*, au nord-est : on s'y occupe de bétail ; — dans la plaine, près du Rio-Sali, on trouve ceux de la *Banda del Rio*, les bords de la rivière ; — *Los-Ranchillos*, localité où l'on fait de l'agriculture ; — *La Cruz-Alta*, où il y a une belle sucrerie. — Le district de la Banda est exposé aux inondations du Rio-Sali, et a souffert des grandes crues de l'année 1862. Dans toute cette campagne, le terrain est extrêmement varié, et propre à toutes les cultures. Sa population est supérieure à celle de la banlieue de Tucuman : elle atteint près de 10,000 âmes, tandis que celle des environs de la ville est seulement de 8,000. C'est donc une population actuelle de 33,000 âmes pour la capitale et son département. — Il n'y a dans toute cette campagne aucun village proprement dit, mais des groupes d'habitations assez rapprochés les uns des autres, et des fermes isolées, entourées de cultures ; dans les cantons montagneux, on élève beaucoup de bétail.

Département de Famailla, — au sud de celui de la capitale, et dans une plaine presque absolue traversée de nombreux ruisseaux. On y trouve une certaine quantité de lagunes et de bañados à l'époque pluviale. Il est peu étendu, et se subdivise en deux districts, celui de *Famailla* et celui de *Lulès*. Le district de Famailla est plat et occupé presque entièrement par des pâturages. Le village qui porte ce nom se compose d'une grande place, ornée d'une église convenable et de maisons assez bien bâties. Le district de Lulès se rapproche de la sierra, et offre l'aspect le plus pittoresque ; il est coupé de bois et de ruisseaux, et excellent pour l'agriculture et le bétail. Le village de Lulès, ainsi nommé de l'ancienne tribu indienne qui habitait le canton, est fort étendu, à cause du grand nombre d'établissements de culture qui le composent. On voit une très-belle sucrerie, appartenant à la famille Posse, au canton de la Reduccion ; c'est à cet endroit que les Jésuites eurent jadis une mission florissante. L'église de Lulès a été bâtie par eux ; elle dépend aujourd'hui des Dominicains. — La population de ces deux districts, qui sont cepen-

dant peu étendus, est de 10,000 âmes. Il n'y a d'autres villages que ceux de Lulès et de Famailla, mais on y voit un grand nombre de hameaux composés de quelques maisons faisant groupe. Tel est celui de *Fronterita,* où se trouvent les énormes lauriers antérieurs à la découverte et dont nous avons parlé. (T. I, p. 423.)

Le département de MONTEROS est très-étendu, car il comprend plusieurs cantons de la montagne, entre autres ceux de *Tafi*, d'*Encalilla* et de *Colalao*, ce dernier enclavé dans la vallée de Santa-Maria, entre les provinces de Salta et de Catamarca; les vallées diverses qui y conduisent, telles que celles *del Potrero* et de *San-Ignacio;* enfin la plaine comprise entre le Rio-Seco et le Rio-Chico. Cette plaine, tout à fait horizontale, arrive jusqu'au Rio-Sali, et offre de bons pâturages coupés de plusieurs rivières. Les montagnes sont couvertes de bois.

Le bourg de *Monteros* est le second centre de population de la province de Tucuman. C'est une jolie ville industrielle et commerçante, agréablement située sur deux belles rivières, à trois lieues de la sierra. Elle est entourée de cultures, et a quelques petites sucreries et plantations de tabac. Sa proximité des vallées inférieures de la sierra facilite l'exploitation des bois de cette région, où plusieurs scieries mécaniques, servies par des chutes d'eau, ont été établies; des pièces destinées à la charpente et à la menuiserie sont transportées dans ce bourg, qui se trouve ainsi l'entrepôt du commerce de bois de la province. Monteros est partagé en deux districts, un de ville et un de banlieue. La plaine, où l'on élève un peu de bétail, se compose de celui de *Simoca.*

Quant aux trois districts de la montagne, ils sont essentiellement destinés à l'industrie pastorale. Celui de Tafi est fameux par la qualité du lait de ses troupeaux; on y fabrique les excellents fromages de ce nom. Ces cantons se composent de grandes vallées qui s'étendent le long de la chaîne centrale de l'Aconquija; cette chaîne s'abaisse à l'ouest de l'estancia de Tafi et présente un passage (*abra de Tafi*, ouverture de Tafi) qui permet d'arriver dans le canton de Colalao, situé dans la vallée de Santa-Maria. Ce canton, comme nous l'avons déjà dit, forme une bande de 4 lieues de large entre le territoire des provinces de Salta et de Catamarca; il est arrosé par un ruisseau qui descend de la grande sierra de Quilmez; ce ruisseau n'est malheureusement pas assez abondant, pour les cultures qui ont absolument besoin d'eau dans ces localités, où le blé, la vigne, les arbres et légumes d'Europe

réussissent parfaitement, puisque l'altitude y est de 1,700 mètres. Le village de *Colalao* a une chapelle et quelques maisons d'assez pauvre apparence. Situé à près de 30 lieues de Monteros, on y arrive par de fort mauvais chemins de montagne. On envoie quelquefois à Colalao les personnes atteintes de fièvres, de maladies chroniques du foie ou de la poitrine pour se rétablir, car l'air y est extrêmement pur. Des minerais d'argent, de cuivre et de fer ont été rencontrés dans la sierra de Quilmez, mais ils ne sont pas encore exploités. Sur les bords du Rio de Santa-Maria, qui coule au milieu de la vallée, il y a quelques cultures; on en retrouve encore dans la vallée de Tafi; les pommes de terre surtout y sont de qualité supérieure, et l'on en porte à Monteros et à Tucuman. *Encalilla* est une simple ferme comme *Tafi*, dans une des vallées de l'Aconquija. — Ces trois cantons ne renferment guère plus d'un millier d'âmes, tandis que le reste du département en compte 13,000.

Le département de Rio-Chico fait suite à celui de Monteros, et comprend également la montagne et la plaine. Il se divise en deux districts, *Rio-Chico* et *Rincon de Nachi*. Il n'y a point de village dans ces deux cantons, mais seulement des hameaux et beaucoup d'habitations isolées au milieu de leurs champs de cultures protégés par des fossés et des haies. On y compte plusieurs petites plantations de canne à sucre, et la production du tabac occupe quelques habitants. En se rapprochant de la sierra, on rencontre d'admirables vallées, telles que celles d'Arcadia, où se voient les hameaux d'*Iltico* et de *Los-Molinos* et les gorges boisées dans lesquelles on pénètre pour traverser les contre-forts de l'Aconquija et aller au fort d'Andalgala, dans la province voisine de Catamarca. Rien de délicieux comme cette région, en haut sillonnée de torrents écumeux, en as arrosée de limpides eaux courantes qui traversent de grasses prairies bordées de collines pittoresques, semées de bouquets de bois de haute futaie, de groupes de maisons perdues au milieu des orangers. — Population : 8,000 habitants.

Département de Chicligasta. — Au sud de celui de Rio-Chico et dans les mêmes conditions physiques; sa partie plate est cependant un peu plus étendue que sa partie montagneuse. Il est parfaitement arrosé par les rivières de Gastona ou Conventillo et de Médinas, et nourrit beaucoup de bétail. On n'y compte que deux districts, celui de *Chicligasta* ou *Chiquiligasta* (on dit les deux), village situé sur

le Rio-Sali, très-grossi en cet endroit de tous ses affluents supérieurs, celui de *Medinas*, petite ville nouvelle, très-commerçante et l'émule de Monteros. La culture a fait beaucoup de progrès dans ce district, aujourd'hui en pleine prospérité. — Population : 11,500 âmes.

Département de Graneros. — Le plus au sud de toute la province; il confine avec les juridictions de Santiago del Estero et Catamarca, et est traversé par le Rio de Marapa, l'un des plus considérables du pays. Le Rio-San-Francisco, dit aussi de Guacra, forme la limite australe. Il se divise en deux districts, celui de *Graneros* et celui de *La-Cocha*. Le district de Graneros a peu de bois; son chef-lieu, qui n'a rien de remarquable, est un village situé sur le Rio-Marapa. Le district de la Cocha s'approche davantage de la montagne, et renferme un certain nombre de hameaux : *San-Francisco*, *La-Cocha*, *San-José*, etc. On y fait un peu d'agriculture. — Population : 7,500 âmes.

Le département de Leales, situé à l'est des précédents, et sur le Rio-Sali, n'a que des plaines, et l'on y élève beaucoup de bétail. Les estancias sont isolées; quelques-unes ont des cultures proches de l'habitation; en se rapprochant de la rivière, les établissements agricoles sont plus nombreux. Ce département est divisé en deux districts, premier et second. *Leales*, le chef-lieu, n'est qu'un hameau sans importance. — Population totale : 7,500 âmes.

Le département de Trancas remplit le nord-ouest de la province, coupé d'une foule de petites chaînes. Toutefois le terrain n'est pas très-élevé, car il n'a en moyenne que de 8 à 1,200 mètres d'altitude ; l'on y trouve des plaines et des vallées assez larges, et ses montagnes ne sont que des collines boisées. L'industrie principale consiste dans l'élève du bétail; mais dans toutes les vallées on fait de l'agriculture et l'on s'occupe principalement du blé, dont le rendement est considérable. L'abondance des eaux courantes rend l'irrigation facile. On peut cultiver tous les arbres fruitiers et légumes d'Europe; on y fabrique du fromage, façon Tafi, de très-bonne qualité. — Le chef-lieu est le bourg de Trancas, assez important; partout ailleurs, il n'y a que des fermes. — On compte trois districts : *Trancas*, *Vipos* et *Tala*, du nom des rivières qui les arrosent. — Population : 4,000 âmes.

Le département de Burra-Yacu se trouve, pour sa partie septentrionale, dans les mêmes conditions que celui de Trancas. Il con-

fine avec les provinces de Salta et de Santiago-del-Estero. De petites chaînes de collines, celles de *Medina*, *del Campo*, de *la Ramada*, *del Remate*, le sillonnent, et il y a quelques ruisseaux, ceux de la *Calera*, *d'Urueña*, *del Zapallar*. La partie australe offre une belle plaine herbeuse où l'on élève beaucoup de bétail. On ne fait d'agriculture que pour les besoins locaux; les deux districts de *Burra-Yacu* et de *Timbo*, qui composent ce département, sont exclusivement abandonnés à l'industrie pastorale; aussi n'y trouve-t-on guère que des estancias. Le chef-lieu est un hameau composé de quelques maisons sur le ruisseau Urueña, qui va se perdre à l'est dans les plaines de Santiago, sans pouvoir toujours atteindre le Rio de los Horcones et le Juramento.

§ III. — *Histoire abrégée de la province.*

En faisant l'histoire de la province de Santiago-del-Estero, nous avons raconté comment les monarques Incas étaient arrivés à conquérir pacifiquement le pays de Tucma, au commencement du quatorzième siècle, et comment, deux siècles plus tard, les Espagnols, après avoir soumis le Pérou, s'y introduisirent et fondèrent d'abord la ville de Barco, puis celles de Santiago-del-Estero et de Tucuman. Les conquérants donnèrent à cette contrée le nom de Tucuman, qui n'était autre chose que son nom primitif, allongé sans doute de celui du *curaca* ou cacique qui y commandait au nom des Incas. Fidèles à leur système de colonisation par le servage, ils essayèrent bientôt de réduire les paysans indiens en commanderies; mais ceux-ci, qui s'étaient montrés d'abord dociles, se révoltèrent, et il fallut employer les armes pour les réduire; la lutte dura un siècle et demi, et ce ne fut qu'après cette longue période que les indigènes finirent par se fondre avec les colons arrivés d'Europe et à former un seul groupe de population. Cependant la lutte eut plutôt lieu dans les vallées au nord de la sierra d'Aconquija, et qui par conséquent appartiennent aujourd'hui aux juridictions de Salta et de Catamarca, que dans le territoire de Tucuman.

La région qui forme la province actuelle de Tucuman était alors habitée par les Indiens Lulès, nation assez intelligente et énergique, de race Calchaquie. Elle occupait le canton qui a conservé leur nom, et presque tous les versants de la sierra d'Aconquija, jusqu'au Rio-

Sali. Ce fut sur un terrain cédé par eux que Diego de Villaroel, neveu du capitaine Aguirre fondateur de Santiago-del-Estero, bâtit en 1565, sur le Rio-Sali, près de sa jonction avec la rivière de Monteros, la ville de San-Miguel de Tucuman. Les crues de ce cours d'eau, si fortes dans la saison des pluies, obligèrent les colons à chercher plus tard une localité moins exposée, et en 1585, ils vinrent reconstruire leur ville sur son emplacement actuel. Les commencements de cette colonie avaient été troublés, non-seulement par les guerres avec les Indiens, dont 10,000 avaient d'abord été réduits en commanderie par Villaroel, mais encore par les dissensions entre les Espagnols eux-mêmes, dont les chefs se disputaient leurs conquêtes. Le vice-roi du Pérou intervint, et en 1580, le gouvernement de Tucuman fut définitivement constitué avec toutes les provinces intérieures que les Castillans avaient soumises. Cordova, Santiago, Tucuman, la Rioja, les vallées de Calchaqui, la portion nord-ouest du Chaco, en faisaient partie. Le gouverneur résidait à Santiago del Estero, qui, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, demeura capitale de la province et le siége de l'évêché ; la ville de Tucuman avait un lieutenant-gouverneur.

Pendant tout le dix-septième siècle, la province eut à contribuer à la guerre contre les tribus calchaquies, habitant les vallées de l'Aconquija, et surtout celles situées de l'autre côté de cette chaîne ; ce fut seulement vers sa fin que la transportation à Buénos-Ayres des Calians et des Quilmes, qui habitaient la vallée de Santa-Maria et les gorges qui y débouchent, ramena enfin la paix, laquelle ne fut plus troublée que par quelques expéditions dans le Chaco. Le gouvernement du Tucuman comprit alors, outre les provinces que nous avons nommées, les territoires de Jujuy et Catamarca, les villes de Londres, Talavera, Esteco, Guadalcazar, la Concepcion, ces deux dernières villes dans le Chaco-Gualamba. Il avait pour limites au nord, les cantons de Cotagaita, Cinti et Tarija, au sud la province de Cuyo et le gouvernement de Buénos-Ayres, à l'ouest les déserts du Chaco au nord et au sud du Rio-Vermejo.

Le dix-huitième siècle fut une époque de tranquillité et de progrès, et, en 1776, la création de la vice-royauté de la Plata, qui réunissait le Haut-Pérou au Tucuman, augmenta la prospérité de cette contrée en lui ouvrant des débouchés depuis si longtemps désirés sur la Plata. On sait que, jusqu'à cette époque, c'était par le Pérou que devaient se faire les introductions d'articles d'outremer dans l'intérieur du pays. (Voyez tome II, pages 190 et sui-

vantes : Commerce sous la domination espagnole.) Le Tucuman fut alors divisé en deux intendances administrées par des gouverneurs-intendants. La première, celle de Salta, comprit les provinces de Salta, Tucuman, Santiago del Estero, Catamarca et Jujuy; la seconde, celle de Cordova, renferma les provinces de Cordova, la Rioja et Cuyo, cette dernière formée des trois juridictions de San-Luis, Mendoza et San-Juan. La ville de Tucuman et son territoire eurent en conséquence un sous-intendant ou lieutenant-gouverneur.

Les événements de 1810 arrivèrent; Tucuman salua avec enthousiasme la révolution qui venait de s'accomplir sur le littoral, et sa capitale devint bientôt le centre-directeur de la guerre contre les partisans de la métropole, elle fut la place d'armes des provinces du nord. C'est là que se formèrent les armées qui, dès la fin de 1810 et pendant presque toute l'année 1811, contribuèrent à la révolution du Haut-Pérou et aux victoires de Cotagaita et de Tupiza, remportées par le colonel Balcarce. Lors des échecs éprouvés par les patriotes, à la fin de cette même année 1811 et au commencement de 1812, c'est sur les territoires de Salta et de Tucuman que le général argentin Puirredon opère une habile retraite; c'est dans la ville de Tucuman que l'armée patriote se réorganise, sous la direction du général Belgrano. Le 24 septembre 1812, elle remporte une victoire complète sur l'armée espagnole, commandée par le général Tristan, que ses triomphes dans le Haut-Pérou ont amené graduellement jusqu'au cœur du territoire argentin. Lorsque, cinq mois plus tard, le 20 février 1813, Tristan est encore battu à Salta, les milices de Tucuman contribuent puissamment à sa défaite. Cependant les succès et l'énergie de Pezuela ayant, à partir de cette époque, rétabli les affaires espagnoles à Potosi, à Charcas et à Cochabamba, les patriotes durent se borner à la possession des provinces de l'ancien Tucuman, sur lesquelles les partisans de la métropole ne firent plus désormais aucune tentative bien sérieuse. (Voyez le *Précis chronologique*.)

Pendant tous ces événements, la province de Tucuman avait été érigée par la junte de Buénos-Ayres en intendance spéciale, à laquelle on avait adjoint celle de Santiago del Estero. La lutte contre la métropole exigeant que le gouvernement y fût fort, et plutôt militaire que civil, ce fut d'abord le général Cruz qui y commanda. En 1814, après les désastres du général Belgrano dans le Pérou, désastres succédant à de si brillantes victoires, le colonel San-Martin fut envoyé à Tucuman pour organiser l'armée du nord, et ôter aux

Espagnols toute envie d'envahir une autre fois le territoire argentin. Son attitude énergique fut puissamment soutenue par le soulèvement des campagnes de Salta, de Jujuy et de Tucuman, qui firent craindre à l'ennemi de s'engager dans un pays aussi mal disposé, et les deux partis se tinrent quelque temps sur la défensive. En quittant l'armée du nord, l'influence du général San-Martin fit nommer pour gouverneur D. Bernabé Araoz, qui, les années suivantes, joua le principal rôle dans la province.

Grâce aux renforts venus de l'intérieur du pays, cette armée, après quelques actes fâcheux d'indiscipline, put, avec le général Rondeau à sa tête, reprendre l'offensive contre les Espagnols. La défaite de Viluma l'obligea de se replier sur le territoire argentin, et les efforts faits, les années suivantes, pour reconquérir le Haut-Pérou, non-seulement n'eurent point de succès, mais furent peu secondés par les provinces du nord, horriblement fatiguées de la guerre dont elles venaient de porter tout le poids.

Déjà, d'ailleurs, commençait la réaction provinciale contre le gouvernement de Buénos-Ayres, que l'on accusait de se substituer purement et simplement à celui de la vice-royauté, et chaque fraction de l'ancien empire colonial, se considérant souveraine, songeait à réclamer son autonomie. La partie sage de la nation argentine réunit alors un nouveau congrès, et la ville de Tucuman, d'une part, illustrée par les dernières luttes contre la métropole, de l'autre, centre des provinces intérieures, fut choisie pour sa réunion et son siége. L'assemblée argentine, dans cette session mémorable, proclama l'indépendance des provinces-unies de la Plata, le 9 juillet 1816, et fit, trois mois après, suivre cette proclamation d'un manifeste où elle récapitulait tous les griefs que le pays pouvait avoir contre l'administration espagnole.

Le congrès de 1817, réuni à Buénos-Ayres, publia un statut, ou constitution provisoire des Provinces-unies, pour rattacher le faisceau dont les fragments tendaient à se disperser; la constitution définitive fut proclamée le 20 avril 1819. Cette dernière mesure, au lieu de rapprocher les esprits, ne fit que les séparer davantage, quoique le Dr D. Gregorio Funès, député pour Tucuman, homme très-influent dans le congrès, en eût été le principal auteur et eût fait avec ses amis les derniers efforts pour une conciliation générale. Le principe fédéral triompha dans toutes les provinces, malgré la résistance du directeur Puirredon, qui cinq années auparavant s'était tant illustré dans le Tucuman, et, profitant des troubles du

littoral, du succès que les fédéraux de Santa-Fé et de l'Entre-Ríos venaient d'obtenir à Cepeda sur les forces de Buénos-Ayres, toutes les provinces s'isolèrent. Bientôt Tucuman, sous l'influence de D. Bernabé Araoz, se proclama indépendant. L'année suivante, en 1820, Santiago-del-Estero s'en sépare et s'érige en province fédérale; après quelques vaines tentatives pour se rattacher cette province, le nouveau gouvernement tucumanais dut s'incliner devant les faits accomplis.

Alors commence la longue agitation dont les provinces du nord sont le théâtre pendant quarante années, et que la lutte des unitaires et des fédéraux ensanglante à reprises diverses. Araoz proclame la république fédérale de Tucuman, et s'en fait nommer le président; il est bientôt renversé par D. Javier Lopez, et forcé de se réfugier à Salta; livré par le général Arenalès, qui commandait dans cette province, et qu'a froissé la proclamation d'indépendance, il est fusillé à Trancas, par ordre de son compétiteur Lopez, en 1822. Celui-ci est renversé à son tour par D. Abraham Gonzalès, qui le force à l'exiler, et la république nouvelle disparaît pour redevenir une simple province fédérale. Il y a même alors une réaction unitaire qui rattache Tucuman au système national de 1826, essayé par Rivadavia. Mais bientôt les instincts séparatistes, un instant réprimés, reparaissent avec plus de force, alors que la guerre du Brésil exige des levées d'hommes à l'intérieur, et que Tarija s'unit à la Bolivie. Lamadrid cherche vainement à faire respecter l'autorité de la présidence à l'intérieur; presque toutes les provinces se soulèvent une autre fois, et Tucuman devient le centre et l'appui du parti unitaire dans le nord, où la république se voit tenue en échec par Quiroga, qui s'est déclaré le chef du parti fédéral et domine dans tout l'ouest. Les victoires de la Tablada et d'Oncativo, gagnées près de Cordova par le général Paz, reculent le triomphe du chef fédéral; mais, après la captivité de Paz, en 1831, Lamadrid, resté seul, succombe aux portes de Tucuman, sur ce même champ de bataille de la Ciudadela, illustré dix-sept ans auparavant par la victoire de Belgrano sur les Espagnols.

Dès lors le parti unitaire est écrasé dans Tucuman, et le général Heredia, l'un des chefs du parti contraire, après avoir repoussé une attaque de l'ancien gouverneur Lopez, qu'il prend et fusille, peut gouverner autocratiquement jusqu'en 1837, époque à laquelle il est assassiné lui-même par un citoyen nommé Robles, qu'il avait grossièrement insulté. Les gouverneurs Bergère et Aldu-

ralde lui succèdent. Ce dernier est remplacé en 1840 par le général Marcos Avellaneda, qui proclame la guerre contre Rosas, alors attaqué par Lavalle, devenu, à son tour, le chef du parti unitaire. La province s'unit donc à celles qui venaient de se soulever contre le dictateur, grâce au général Lamadrid, qui avait conservé une assez grande influence dans l'intérieur, et suppléait au jugement et à la prudence par une prodigieuse activité et une valeur sans égale, et Tucuman devint alors le centre de la guerre contre la dictature, comme elle l'avait été de la lutte contre les Espagnols du Haut-Pérou. Elle paya cher cette attitude. En effet, Lavalle, complétement battu au Quebracho Herrado par l'armée de Rosas, que commandait D. Manuel Oribe, puis obligé d'évacuer Cordova, cherche en vain à se fortifier dans la ville, — pendant que les généraux du parti de Rosas, Aldao et Benavidès, sont attaqués par Brizuela, gouverneur de la Rioja, et par Acha, chef unitaire de San Juan, que Lamadrid excite Catamarca et essaye violemment, mais sans succès, de tirer des secours de Salta ; — il est atteint par Oribe à Famailla, entièrement défait, et se retire avec les débris de son armée sur Salta et Jujuy, où il périt d'un coup de feu tiré au hasard. Lamadrid, non découragé, se replie vers les provinces de l'ouest, et Oribe, s'arrêtant à Tucuman, y organise contre les unitaires une réaction qui rappelle Quiroga et les mauvais jours de 1831. Le général Avellaneda paye de sa tête son opposition armée au système qui pèse sur la république, et le chef vainqueur n'a pas honte de la faire exposer sur une pique aux regards du public ; les propriétés des unitaires sont saccagées ; on égorge les uns, les autres échappent à la mort par la fuite, la terreur règne à Tucuman comme à Cordova, comme à Catamarca, comme partout.

Lorsque, à la fin de 1841, Oribe se fut retiré, le général D. Celedonio Guitterrez, le chef du parti fédéral de la province, devint gouverneur, et, sous sa longue administration, Tucuman commença à respirer ; peu à peu le système exclusif organisé par les lieutenants de Rosas s'adoucit, et la prospérité revint. En 1845, son ministre, le Dr D. Adeodato de Gondra, faisait faire un recensement provincial qui prouvait l'accroissement de la population et le progrès général qui s'accomplissait ; la construction de la Matriz, la restauration du Cabildo, signalèrent cette période. Les événements de 1852 et la bataille de Monte-Caseros ayant délivré la république de la dictature, le parti vaincu en 1831 et 1840 se releva, obtint la coopération de Santiago del Estero, et en 1853 le général Gutierrez, battu

à Laurelès, dut quitter le pouvoir. L'intervention amicale du congrès constituant de Santa-Fé rétablit la paix, et la constitution votée par lui et acclamée par la nation entière, rendit leurs droits à tous les Argentins sans exception.

Depuis cette époque le progrès de la province de Tucuman ne s'est point arrêté. Les gouverneurs s'y sont régulièrement succédé, aux termes de la constitution provinciale votée le 3 mars 1856. Deux administrations surtout ont été prospères, celle du Dr D. Agustin de la Vega et celle du colonel D. Marcos Paz ; les finances de l'État se sont améliorées ; le commerce et l'industrie ont pris le développement que nous leur connaissons. Malheureusement les événements de 1861 ont réveillé dans le nord de la Confédération argentine les vieux ferments de discorde ; comme s'il fallait que, toutes les dix années, une crise politique revînt mettre en question la tranquillité et l'ordre qui suffisent au pays pour le faire marcher si vite dans les voies de la civilisation chrétienne. Heureusement la crise a été courte ; au bout de quelques mois le calme a été rétabli, et aucun des actes si justement reprochés aux réactions de 1831 et 1841 n'a déshonoré le pays. Les habitudes prises sous le régime de la constitution de 1853, et le sentiment profond de la nationalité argentine conquise et assurée depuis cette époque mémorable, ont suffi pour imposer aux partis la modération, et ramener les esprits aux travaux féconds de la paix.

CHAPITRE IX.

Province de Salta.

§ I. — *Province de Salta en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Salta est une des plus étendues de la Confédération argentine. Elle est comprise entre 24 et 26° 30′ de latitude, 65° et 70° de longitude orientale, et mesure près de 5,000 lieues carrées. Ses limites sont : — au nord, la province de Jujuy, dont elle est séparée par le ruisseau de Santa-Cruz, dans la vallée de Perico, celui de Las-Burras sur les plateaux du Despoblado, le Rio-Saladillo dans la vallée de San-Francisco. — A



l'ouest, la ligne de faîte de la Cordillère de San-Francisco marque limite avec la Bolivie. — Au sud-ouest et au sud, les cordons transversaux des Andes, tels que ceux qui se détachent des sierras de Chango-Real et Quilmez, signalent celle de Catamarca. — Le canton de Colalao, l'Abra de Tafi, le Rio del Tala, l'Urueña, forment la limite de Tucuman, au sud et au sud-est. — Enfin, à l'est, Salta confine avec Santiago, puis avec le Chaco par une frontière vague, sur laquelle s'élevaient autrefois les fortins de *Pitos*, *San-Simon* et *San-Fernando*, et qui arrive jusqu'à la Esquina-Grande sur le Rio-Vermejo. — La lieutenance d'Oran est tout à fait au nord-est et touche à la Bolivie; — le Rio de Las Piédras au sud, la chaîne de Zenta à l'ouest, la sierra de Santa-Barbara, dépendance de celle de l'Alumbre, à l'ouest, la séparent de Jujuy. — Cette frontière, très-compliquée, est d'une extension considérable, la province ayant une forme allongée de l'est à l'ouest.

Aspect général. — Par suite des ramifications de la chaîne des Andes, qui la remplit presque tout entière, la province de Salta a l'aspect le plus varié. Elle présente, vers le nord et le nord-ouest, des plateaux qui se confondent avec ceux de Jujuy; — à l'ouest, de longues vallées bien peuplées et bien cultivées, telles que celle de *Calchaqui* et les quebradas *Del-Toro* et *Del-Escoipe;* — au centre, la grande et large vallée de *Lerma;* — au sud, les *Quebradas* de *Guachipas* et *Del-Tunal*, puis la vallée de San-Carlos, continuation de celle de Calchaqui, qui va se confondre avec celle de Santa-Maria, les cantons accidentés du Rosario de la Frontera; — à l'est, la grande vallée du *Rio-Lavayen*, les plaines du *Campo-Santo*, puis la *Sierra-del-Alumbre* et ses versants accidentés, dont les pentes finissent par se confondre avec les savanes du Chaco; enfin les plaines d'*Oran* et du *Rio-Vermejo*, et, au nord, la grande chaîne de *Zenta*. — Cette conformation du sol lui donne, sous le tropique, tous les climats, car l'on y trouve toutes les altitudes, depuis les champs d'Oran, qui n'ont pas plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux vallées qui sont à 1,000, 1,500 et 2,000 mètres, et aux plateaux qui atteignent de 3,000 à 3,500; aussi la province réunit-elle tous les produits du globe. De nombreux torrents et ruisseaux la sillonnent dans tous les sens et permettent une irrigation facile, et par conséquent une riche agriculture. Malheureusement, à cause de la rapidité des pentes, aucun n'est accessible à des embarcations; deux rivières seules, le San-Francisco et le Vermejo, peuvent être utilisées pour la navigation. Les monta-

gnes sont remplies de minéraux utiles pour les arts et l'industrie, et l'on y rencontre des gisements métalliques précieux. Leurs pâturages nourrissent de nombreux troupeaux.

HYDROGRAPHIE. — Trois cours d'eau principaux traversent la province de Salta : ce sont le Juramento (Rio-Salado), le San-Francisco et le Vermejo. Nous avons déjà fait leur histoire (voyez tome I, pages 139, 129 et 133) : nous n'en résumerons donc que les principaux traits.

Le *Juramento* se forme des neiges des *Nevados* ou sommets glacés d'Acay et de Cachi. Il parcourt la vallée de Calchaqui tout entière du nord au sud, en se grossissant de tous les ruisseaux et torrents qui viennent des montagnes qui l'enserrent. A partir de Molinos, il prend une direction sud-est jusqu'à recevoir le Rio de Santa-Maria, et bientôt rencontrant la pointe nord de la sierra d'Aconquija, il incline à l'est, puis à l'est-nord-est et devient le Rio de Guachipas dans la quebrada de ce nom, puis le Rio-del-Pasage, à l'endroit où il coupe la route du Pérou. Refoulé vers le sud par la sierra del Alumbre, il remonte une dernière fois vers le nord jusqu'au fortin de Pitos pour redescendre encore vers le sud et aller enfin gagner le Parana, 300 lieues plus bas, à travers les plaines de la Pampasie argentine. Son cours entier embrasse 430 lieues.

Le *San-Francisco* est formé par la réunion du Rio-Grande de Jujuy et du Lavayen. Ce dernier est formé par le Rio-Vaquero, torrent né des contre-forts du plateau andin central, et descend dans les plaines du Campo-Santo, où il prend le nom de Rio-Mojotoro. Là il reçoit quelques petits affluents qui le grossissent beaucoup à la saison des pluies et devient le Rio-Lavayen. Celui-ci, depuis l'embouchure du torrent de Las-Pavas ou Saladillo, jusqu'à celui de Santa-Rita, qui vient de la sierra del Alumbre, sert de limite entre Salta et Jujuy. Dans la lieutenance d'Oran, le San-Francisco appartient par ses deux rives à la province de Salta, il y est navigable lors des grandes eaux.

Le *Vermejo* coule sur le territoire d'Oran et est navigable les trois quarts de l'année à partir de cette ville, et toute l'année à partir de Las-Juntas, endroit où, vingt lieues plus bas, il reçoit le San-Francisco.

Indépendamment de ces rivières principales, il y a une foule de ruisseaux fort utiles par les ressources que leur bon aménagement fournit à l'agriculture, tels ceux : de *Poma*, de *Molinos*, de *Angos-*

taca, d'*Amblaillo*, qui grossissent le Juramento dans la vallée de Calchaqui; le Rio de la *Silleta*, considérable, formé des eaux des quebradas del Toro et del Escoipe et du *Rio-Arias*, qui passe à Salta; des torrents *Blanco*, de *Las-Piedras* et de *Yatasto*, qui vont, les premiers au Juramento, et les autres vers le sud-est au Rio-de-los-Horcones, lequel se perd dans la province de Santiago del Estero; enfin, tous les petits affluents du Lavayen. — On comprend d'ailleurs qu'un pays si accidenté, placé presque sous le tropique et où l'été les pluies sont fort abondantes, soit largement arrosé.

Orographie. — Les ramifications dérivées des Andes couvrent la province tout entière, et s'étendent dans toutes les directions. On peut cependant y reconnaître plusieurs systèmes principaux. — D'abord, celui de la Cordillère, qui forme la paroi occidentale des vallées de Calchaqui et de Santa-Maria, puis le plateau qui commence à Acay et s'étend jusqu'aux vallées d'Humahuaca et de Lerma; le cordon, à l'est de ces vallées, formé par les chaînes de Zenta, de Calilegua et leurs prolongements vers le sud; enfin la sierra del Alumbre, et ses dépendances de l'autre côté du San-Francisco; en dernier lieu, les petites lignes secondaires au sud du Juramento.

Les systèmes du nord se détachent du grand plateau bolivien; ils circonscrivent de longues vallées dites *quebradas*, par lesquelles on peut les gravir; leurs plateaux atteignent jusqu'à 4,000 mètres d'altitude, et les *Nevados,* qui en forment les crêtes, arrivent à 6,000, tels que ceux de Cachi, d'Acay, le Cerro Negro, entre Salta et Jujuy. En allant vers le sud, les sommets les plus élevés atteignent à peine 3,000 mètres; à l'est, ceux de la sierra del Alumbre ne dépassent point 2,500. Les chaînons, situés de l'autre côté du Juramento, ne sont que des montagnes peu élevées. (Voyez d'ailleurs pour la distribution des chaînes montagneuses de Salta, tome I, page 395.)

Constitution physique du sol. — Les sierras qui composent le système orographique de Salta appartiennent généralement au porphyre pour le grand massif andin, aux gneiss et autres roches métamorphiques pour les cordons secondaires, aux grès et aux calcaires pour les chaînons les plus orientaux; en quelques endroits on trouve des terrains volcaniques nombreux. Les marbres abondent, ainsi que les matériaux nécessaires aux constructions. Dans presque toutes les chaînes on rencontre des minerais d'or, d'argent, de cuivre, de nickel, de fer, de plomb, etc. (Voyez tome II, page 425.) Aussi l'industrie

minière aura-t-elle un avenir immense dans ce pays, lorsque la population pourra fournir les bras nécessaires à ses travaux.

La partie centrale de la province offre dans quelques-unes de ses vallées d'immenses dépôts de cailloux roulés et soudés ensemble par une sorte de ciment argileux ferrifère de couleur jaune et assez dur. Les eaux se sont ouvert passage au milieu de ces masses de débris, comme si des lacs intérieurs, brisant leurs parois par suite de quelques commotions du sol, y avaient vidé leurs torrents. Il est en effet probable qu'une partie de la grande vallée de Lerma a formé jadis le fond d'un vaste lac, car il serait difficile d'expliquer autrement le vaste dépôt de terre argileuse qui en couvre aujourd'hui la superficie, dépôt sous lequel on retrouve l'énorme lit de cailloux roulés qui forme le fond de tant de vallées andines.

Le sol, partout où il est muni d'une couche de terre végétale suffisante, est très-fertile ; cette fertilité augmente dans les vallées, grâce à leur humidité ; les plateaux montagneux ne sont pas trop dénudés, et il y a encore assez d'humus pour nourrir un épais gazon. Les plaines à l'orient de la montagne ont un sol argilo-sableux analogue à celui de la province de Santiago-del-Estero, mais il est moins sec. L'agriculture peut donc s'étendre presque indéfiniment dans cette province, et suffire, non-seulement aux besoins locaux, mais encore aux exigences de l'exportation.

Tremblements de terre. — Comme les deux provinces précédentes, Salta ressent de temps à autre des tremblements de terre. Jusqu'à présent ils n'ont pas été très-violents, aussi n'a-t-on pris encore aucune précaution particulière dans la construction des maisons. Parmi les plus remarquables dont on ait conservé le souvenir, on cite celui du mois de septembre 1844, qui a fait craindre une destruction entière de la ville, mais en somme n'a produit que peu de dégâts ; ceux de 1858 ont été faibles, de même qu'un dernier arrivé en 1862. En résumé, les secousses éprouvées dans la partie orientale des Andes sont fréquentes, mais heureusement légères. Cependant l'histoire rapporte que la florissante ville d'Esteco, sur le Rio de Las Piedras, a été complétement détruite en 1692 par un phénomène de ce genre, que le sol s'enfonça et que des torrents d'eau bouillante, sortis du sein de la terre, achevèrent la ruine de cette malheureuse cité.

Climat. — Située entre 24 et 26 et demi de latitude, la province de Salta devrait avoir un climat très-chaud ; l'altitude du terrain en

a décidé autrement. Il n'y a de climat vraiment tropical que dans la lieutenance d'Oran et dans le département du Campo-Santo ; partout ailleurs le climat est très-tempéré et même froid. Nous dirons seulement que, au-dessous de 1000 mètres, on peut y cultiver la plupart des plantes tropicales, et en particulier la canne à sucre ; que, de 1000 à 2500, la culture des céréales, de la vigne et de la plupart des arbres fruitiers d'Europe est possible. Au-dessus, il n'y a plus que les plantes fourragères, l'orge et les pommes de terre, qui réussissent bien. L'hiver est sec et frais ; il gèle souvent à une altitude de 1100 mètres, et à plus forte raison au-dessus, mais ces gelées sont très-courtes et le soleil est chaud dans la journée. La saison des pluies commence au printemps et dure jusqu'à l'automne ; les orages alors sont journaliers, les tourbillons de vent et la grêle les accompagnent de temps à autre. A cette époque, les rivières grossissent et forment des torrents impétueux dont les eaux produisent les crues du San-Francisco, du Vermejo et du Juramento.

Salubrité. — C'est à la suite de cette saison des pluies que le desséchement des lagunes et des terrains inondés vient, comme dans la province de Tucuman, causer des fièvres intermittentes, qui ont même un caractère plus grave dans la vallée de Lerma, près de Cobos, et surtout de la lagune *Del-Buey*. La négligence apportée dans le système des canaux d'irrigation, dont les eaux sont abandonnées à elles-mêmes lorsqu'elles ont arrosé le champ voulu, contribue beaucoup aussi à créer des flaques stagnantes dont l'effet est pernicieux. — La maladie syphilitique nous a paru avoir un caractère plus grave que sur le littoral ; le goître est fréquent dans quelques vallées et dans la capitale même. Quant à la pneumonie adynamique de la région andine, on en voit des cas tous les ans, et, de plus, elle s'y montre quelquefois à l'état épidémique. En général, les maladies observées dans la province de Salta ont un caractère d'adynamie prononcé. Avec une meilleure hygiène publique, la plupart de ces affections disparaîtraient, et déjà la capitale est plus salubre depuis que l'on a mieux soigné les canaux ou *tagaretes* qui l'entouraient en partie.

Végétation. — Elle est en raison directe de l'altitude et du degré d'humidité, et de l'épaisseur du sol. Les graminées occupent les plateaux et les flancs supérieurs des montagnes, les bois remplissent les quebradas ou gorges et couvrent les versants inférieurs. Les cédrels, les noyers silvestres, les lauriers, sont les arbres les plus communs

dans l'intérieur de la province; sur les contreforts du plateau et dans les plaines du Chaco, on trouve les grands arbres des pays tropicaux, le quina-quina, le pacara, le lapacho, le cébil, etc.; ce dernier d'une qualité supérieure pour la tannerie. Cette végétation est encore plus belle et plus variée dans la lieutenance d'Oran. (Voy. t. I, p. 421 et 423, la *Végétation de la région des Andes et de la région tropicale*.)

Agriculture. — L'agriculture est fort avancée à Salta. Elle s'exerce sur trois classes de produits : les céréales et les fourrages, les fruits et légumes des pays tempérés, les plantes tropicales. — Dans toutes les vallées d'une altitude entre 1000 et 2000 mètres, les céréales telles que le blé, le maïs, réussissent parfaitement; il en est de même du lin, de la pomme de terre, de tous les légumes d'Europe et de la quinoa, plante alimentaire particulière aux Andes. Les arbres fruitiers y fructifient également bien, quoique leur culture soit assez négligée; la vigne prospère et donne un vin très-alcoolique justement apprécié.

Les champs de luzerne ou *alfalfares* sont fort soignés et d'un rapport considérable, vu leur nécessité absolue pour l'entretien et l'engraissement du bétail que l'on envoie au Chili et en Bolivie, et des milliers de chevaux et mulets consacrés aux transports, les pâturages naturels ne suffisant point à cela dans une partie de la province. — Quant à la troisième classe, aux produits tropicaux, ce sont avant tout la canne à sucre, puis le tabac, le coton et l'indigo qui les constituent; mais on ne s'occupe guère que de la canne à sucre, qui constitue une industrie agricole spéciale dans le département de Campo-Santo, et que l'on commence à développer dans ceux de Los-Cerrillos et du Rosario de la Frontera; on ne produit de coton et de tabac que ce qu'il en faut pour les besoins locaux, et même l'indigo est tout à fait abandonné, quoiqu'il ait jadis été à Cobos l'objet d'une culture lucrative. Les grandes plantations de canne à sucre du département du Campo-Santo sont très-bien tenues, dirigées avec intelligence et produisent beaucoup. On y emploie des Indiens Matacos et Chiriguanos, qui y viennent travailler à l'époque de la récolte.

Animaux sauvages et domestiques. — Le règne animal présente exactement les mêmes classes et les mêmes espèces que dans les provinces précédentes. Le jaguar ne se trouve que sur les lisières du Chaco. Le guanaque et la vigogne se montrent sur les grands plateaux et leurs versants supérieurs. Le caïman se multiplie dans le

San-Francisco et le Vermejo. Cette dernière rivière est excessivement poissonneuse.

Bétail. — La disposition du terrain fait que l'on ne peut point s'occuper de l'élève du bétail, surtout du bétail bovin, en aussi grande échelle que sur le littoral; une partie des départements de Guachipas, de Rosario et celui d'Anta tout entier y sont cependant consacrés. Les animaux réussissent très-bien sur les versants orientaux de la Sierra del Alumbre et y atteignent une grande taille. On ne nourrit malgré cela que le nécessaire pour la consommation locale, l'exportation en Bolivie et un peu pour le Chili. La production mulassière est l'objet de grandes spéculations, à cause de la nécessité absolue des bêtes de charge pour tous les pays des Andes. Les chevaux sont bons et beaux et ont le pied sûr; on entretient une grande quantité de chèvres; l'éducation des bêtes à laine s'est introduite depuis longtemps dans les habitudes du pays, la laine étant d'une qualité supérieure chez les troupeaux nourris dans la montagne et sur les plateaux, d'abord parce que la race est belle par elle-même, puis parce que la sécheresse et le froid du climat y maintiennent les brebis en bonne santé et les sauvent de la gale et des insectes qui les tourmentent souvent dans des localités plus chaudes. Il serait très-facile d'y entretenir l'alpaca, animal si productif en Bolivie et au Pérou, et de tenter la domestication de la vigogne, dont la laine est si précieuse. Le lama est élevé dans quelques parties du plateau et y sert aux transports, toutefois l'âne lui est généralement préféré, parce qu'il porte davantage et marche plus vite.

Commerce et industrie. — Les uniques produits naturels susceptibles d'exportation sont, avec les minéraux, les peaux de chinchillas et de vigognes, que l'on se procure par la chasse dans la Cordillère. Cette chasse est une industrie particulière à quelques montagnards de race indienne. La distance n'a pas encore permis de profiter des magnifiques bois de construction et d'ébénisterie que nourrissent les forêts du Campo-Santo et d'Oran.

La production des céréales et des vins donne lieu à un commerce intérieur et extérieur fort avantageux. Les farines des vallées de Calchaqui sont transportées dans toute la province, et même dans celle de Tucuman; il en est de même de ses vins, connus sous le nom de vins de Cafayaté. Quant à la production sucrière, quelque considérable qu'elle soit, elle est absorbée tout entière par les nécessités locales, et le sucre est quelquefois plus cher à Salta que sur le littoral, tant la

consommation en a augmenté. Cette belle industrie met en œuvre des capitaux considérables, elle a développé l'esprit pratique et entreprenant des Salteños qui, pour faciliter leur travail, n'ont pas reculé le moins du monde devant les énormes frais qu'exigeaient les transports des moulins broyeurs en fer et autres machines, du Rosario dans leurs montagnes par une route de terre de 400 lieues. Par contre, le tabac et le coton ne donnent lieu qu'à une industrie insignifiante; on néglige l'indigo et la cochenille, qui ont tant de valeur sous un faible volume.

Le grand éloignement du littoral ne permet qu'une exportation de cuirs limitée; aussi profite-t-on de l'abondance des écorces astringentes pour les tanner, et par conséquent en augmenter la valeur sous même poids. Pour cela, le cebil rend des services inappréciables; malheureusement ce bel arbre est gaspillé et détruit de la plus indigne manière; on se contente souvent d'enlever l'écorce du tronc, au lieu de l'abattre pour profiter de toutes ses branches, et on le tue ainsi en en perdant les dix-neuf vingtièmes. — Dans le sud de la province, on fabrique du lait des troupeaux un fromage d'une qualité presque égale à celle du Tafi, et qui est vendu sous ce nom. Les laines sont également de bonne défaite et sont envoyées au littoral ou en Bolivie. Ce dernier commerce n'a pris une véritable importance que dans ces dernières années. L'exportation des bœufs, chevaux, mulets et ânes, en Bolivie, est d'une grande valeur: c'est le produit le plus lucratif de la province, qui reçoit en retour de la coca, du chocolat et du métallique. — L'industrie minière ne fait que commencer; on n'a fait jusqu'ici que l'exportation du cuivre et d'un peu d'argent; mais avec l'augmentation du nombre de bras, il sera possible de donner à l'exploitation des nombreux minerais que renferment la province un champ sans limites (1). Près de la Caldera on trouve du kaolin, qui permettrait l'établissement de fabrique de porcelaine, acquisition excellente pour un pays si éloigné des ports maritimes. — (Voyez t. II, page 423, pour *l'industrie minière à Salta.*)

La situation retirée de cette province au cœur des Andes, le besoin urgent d'articles manufacturés d'outre-mer pour une population qui croît rapidement, ont développé l'esprit d'entreprise chez les Salteños, et donné un grand essor au commerce. Dans la période qui a précédé la constitution de 1853, ils cherchaient leurs débouchés

(1) Nous possédons un tableau du commerce de Salta avec le littoral, la Bolivie et les ports du Pacifique, pendant la période décennale de 1845 à 1854. Quoique le total en soit déjà assez élevé pour une province aussi enfoncée dans les terres et de communications si peu

vers la Bolivie et les ports du Pacifique, afin de n'avoir point à payer les droits de transit à travers les provinces de Tucuman, Santiago, Cor-

faciles, l'auteur, D. Juan de Dios Usandivaras, ministre du gouvernement saltais, estimait que tous ces chiffres devaient être augmentés de 30 0/0.

Commerce entre Salta et la Bolivie.

	Exportation.	Importation.	
1845..	124,283	2,417	Piastres fortes.
1846..	117,869	1,282	—
1847..	126,441	308	—
1848..	108,167	1,430	—
1849..	195,210	1,742	—
1850.,	132,896	1,250	—
1851..	184,165	1,012	—
1852..	189,343	1,254	—
1853..	243,444	331	—
1854..	97,831	4,481	—
Totaux.	1,519,149	15,507	

Les principaux et presque les seuls articles d'importance sont la coca, le chocolat, le café et les chapeaux de paille.

Les articles d'exportation de plus d'intérêt sont : les mules, le bétail en pied, les chevaux, les juments, les ânes, les cuirs tannés, qui forment les trois quarts de cette exportation ; le reste est fourni par des marchandises étrangères qui sont réexportées.

Dans ces dix années, on a exporté :

Mulets et mules	63,092
Bœufs et vaches	16,079
Chevaux	2,574
Juments	4,545
Anes	2,558

La grande différence qui existe dans la valeur du chiffre comparé des exportations entre l'année 1853 et la suivante, provient de ce qu'en 1853 on exporta 11,230 mulets, tandis qu'en 1854 on n'en exporta que 4,280, ce qui donne une différence de 6,750. En 1852, l'exportation avait été de 7,551.

Commerce entre Salta et l'Océan Pacifique.

	Exportation.	Importation.	
1845.	23,671	117,995	Piastres fortes.
1846.	16,090	136,419	—
1847.	11,624	249,333	—
1848.	48	174,136	—
1849.	»	173,262	—
1850.	»	119,384	—
1851.	54,132	252,994	—
1852.	6,757	187,315	—
1853.	41,244	99,117	—
1854.	34,592	236,204	—
Totaux.	188,158	1,736,169	

dova et Santa-Fé, dans la route pour Buénos-Ayres. Depuis l'abolition des douanes intérieures, ils se sont mis au commerce avec le littoral; mais la longueur et le mauvais état des chemins et les troubles qui agitent de temps à autre l'intérieur du pays sont des obstacles qui en ralentissent sensiblement le développement.

VOIES DE COMMUNICATION. — En effet, la province de Salta est séparée du port fluvial de Rosario par une distance de 350 lieues à franchir en charrettes ou en troupes de mulets : c'est l'ancienne grande route du Pérou, assez commode pour les simples voyageurs, mais terrible par sa longueur et les frais qu'elle exige pour le transport des marchandises. Il faut aux caravanes presque quatre mois pour y arriver; tandis que quinze jours suffisent pour le trajet en diligence, si

L'importation a consisté en marchandises; l'exportation en or et argent monnayé ou en barre. L'argent en barre a monté à 14,391 marcs dans ces dix années. Il provient de quelques mines faiblement exploitées de Salta, de Jujuy et de Catamarca. Les autres produits de Salta ne peuvent être conduits par la Cordillère du Despoblado pour aller à Cobija, ou celle de San-Francisco pour aller à Copiapo. Les marchandises qui viennent du Pacifique sont des articles de fabrication européenne.

Commerce entre Salta et le littoral argentin.

	Exportation.	Importation.	
1845.	10,465	31,498	Piastres fortes.
1846.	5,870	12,062	—
1847.	7,544	9,724	—
1848.	4,440	28,208	—
1849.	150	178,215	—
1850.	20,920	45,118	—
1851.	14,596	81,168	—
1852.	14,058	85,143	—
1853.	8,648	61,358	—
1854.	47,741	32,576	—
Totaux.	122,627	329,100	

Les articles d'exportation ont été uniquement des cuirs secs et tannés et des peaux de chinchilla. L'importation a consisté en effets de manufacture étrangère et en maïs.

Le total du commerce général de Salta pendant cette période a donc été, en chiffres officiels, de 1,838,934 piastres fortes pour l'exportation, et 2,260,776 pour l'importation. Mais, en tenant compte de la contrebande qui a eu lieu et de l'inexactitude des comptes rendus, M. Uzandivaras pense qu'il faut élever annuellement ces chiffres-là à 238,461 pour l'exportation, et 324,407 pour l'importation, c'est-à-dire que la province aurait été obligée de dépenser 85,957 piastres de son capital. *Nacional Argentino* du 1 mars 1856.

Nous n'avons point les chiffres des années suivantes, mais il est probable qu'ils ont beaucoup augmenté par suite du mouvement général d'affaires qui a eu lieu dans toutes les provinces argentines. C'est principalement le commerce avec le littoral qui s'est accru, et qui s'accroîtra, surtout avec la navigation, déjà établie, du Vermejo.

l'on ne fait pas de séjour. — La route de Copiapo, par la cordillère de San-Francisco, est de 200 lieues; celle de Cobija, port de Bolivie, est également de 200 lieues, par la cordillère du Despoblado, et ces deux routes ne peuvent être abordées que par des mulets. A partir de Salta, pour aller vers le nord, il faut absolument se servir de ces animaux, aucune route n'ayant encore été rendue carrossable. — Le chemin du Pérou passe par Jujuy, la vallée d'Humaguaca, Potosi, etc. Il est très-fréquenté et n'offre aucune difficulté sérieuse. Le bétail est introduit en Bolivie et au Pérou par les plateaux du nord, qui ont des pâturages suffisants pour les animaux.

La ville de Salta communique avec le littoral par un service hebdomadaire de diligence, qui passe par Tucuman, Santiago-del-Estero et Cordova. La distance totale est de 374 lieues. Jusqu'à Tucuman, la route ne sort pas de la montagne, mais les voitures y peuvent partout circuler, et l'on en a amélioré quelques parties. On peut, en obliquant à l'est, aller directement à Santiago-del-Estero, et gagner ainsi 15 lieues; mais ce chemin, qui passe par des cantons mal peuplés, n'est point encore très-fréquenté. A partir du Juramento, il est presque constamment en plaine; cette rivière se passe à gué à la poste Del-Pasage. Un pont est absolument nécessaire en cet endroit. (Voyez l'itinéraire général.)

Les différents points de la province communiquent entre eux par des sentiers fort accessibles pour les mulets, et les grandes vallées ont des chemins carrossables. La route d'Oran, qui ne compte pas moins de 80 lieues, est praticable aux voitures dans la saison sèche; mais, lors des pluies d'été, les communications deviennent difficiles; il faut passer sur les versants de la sierra de Calilegua, et chercher les gués les moins mauvais à travers les nombreux affluents du San-Francisco que les orages gonflent alors outre mesure, et dont les eaux charrient d'énormes troncs d'arbres.

La communication principale et la plus utile pour la province de Salta est celle qu'offre le Rio-Vermejo. La navigation à vapeur y est établie aujourd'hui, mais cela ne suffit pas; il faut que des bateaux pesamment chargés le descendent pour porter les produits encombrants de la province, tels que les cuirs secs et tannés, les laines, les minerais de cuivre, les bois de construction et d'ébénisterie, etc., au littoral. Ces bateaux seraient dépecés à Corrientes ou dans les autres ports du Parana et de la Plata, et les marchandises de retour seraient rapportées par les bâtiments à vapeur, qui, au besoin, remorqueraient des embarcations plus légères. La sécurité de la na-

vigation du Vermejo dépend du maintien des bonnes relations avec les Indiens qui vivent sur ses rives, et la politique des Salteños a toujours été celle de la paix avec leurs tribus.

On s'est occupé, dans ces derniers temps, d'ouvrir une route carrossable de Salta à la Esquina-Grande, aujourd'hui Colonie-Rivadavia, sur le fleuve. Cette route passe par Cobos, contourne la sierra Del-Alumbre, et vient toucher à l'ancien fort de San-Fernando, où finit le pays habité. Il reste encore 50 lieues de désert à parcourir, moitié à travers des bois peu épais, moitié à travers des plaines, puis les marécages du Rio-del-Valle à éviter. Ce chemin est reconnu tout entier, et parcouru aujourd'hui à dos de mulet; mais il faut qu'on achève de le rendre praticable aux charrettes. La Esquina se trouve ainsi à 100 lieues de Salta, et seulement à 40 d'Oran. Ce port est préféré à celui de Las-Juntas, parce qu'on peut y arriver en toute saison, tandis que plus haut il y a quelques bas-fonds, lesquels, à l'époque de l'étiage, rendent difficile la marche des grosses embarcations jusqu'à l'embouchure du San-Francisco, et surtout jusqu'à Oran. Il deviendra nécessairement un grand entrepôt de commerce, non-seulement pour la province de Salta, mais encore pour celle de Jujuy et tout l'ouest de la Bolivie. L'immense département de Santa-Cruz de la Sierra, et la province de Tarija, y trouveront leurs débouchés naturels. Déjà, depuis six années, le commerce de la lieutenance d'Oran avec ces provinces a triplé.

Population. — La population de la province de Salta s'est formée comme à Tucuman et à Santiago-del-Estero, par le mélange des conquérants avec les tribus indiennes, qui l'habitaient. Presque toutes ces tribus étaient de race calchaquie, portaient le quichua et reconnaissaient l'autorité des monarques Incas de Cuzco. Cependant le sang caucasien ne tarda pas à prédominer dans les familles appartenant à l'aristocratie, et aujourd'hui les traces du premier mélange sont entièrement effacées dans les hautes classes, mieux effacées même que sur le littoral. En revanche, on les reconnaît facilement dans le peuple des campagnes, et même, dans quelques cantons de la montagne, les habitants sont des Indiens presque purs. Le total de la population dépasse aujourd'hui 80,000 âmes (1). La plus grande partie se livre à l'agriculture et au commerce ; la minorité s'occupe d'industrie pastorale.

(1) La population de la province de Salta était évaluée en 1825 à 40,000 âmes. En 1854, le vicaire apostolique du diocèse, D. Manuel Antonio Castellanos, dans un rapport au ministre

Les habitants de cette province (Salteños) sont intelligents, laborieux, doués d'un remarquable esprit industriel et commercial, et ont des dispositions notables pour les sciences physiques et mathématiques. Ils aiment l'ordre et la tranquillité; c'est, depuis l'année 1824, la province argentine qui a été la moins agitée par les troubles civils, la seule où le sang n'ait presque jamais coulé. Elle est restée étrangère aux prises d'armes de 1830, 1840 et 1861, et a profité habilement de son éloignement du littoral pour ne point se mêler dans toutes les déplorables querelles qui ont tant de fois désolé les champs argentins. Les rudes épreuves par lesquelles elle passa pendant la guerre de l'indépendance, de 1810 à 1819, ont été une leçon qu'elle a montré ne point avoir oubliée. Grâce à ses calmes habitudes, elle a été depuis cette époque le refuge des émigrés de tous les partis, non-seulement de la République argentine, mais encore de la

de la justice et des cultes, l'estimait à 64,800. D'après nos calculs, elle atteint aujourd'hui au moins 80,000 âmes, et serait ainsi répartie :

		1854.		1863.	
Département de la Capitale.	Ville de Salta	8,000	14,000	10,000	18,000
	Campagne de Salta	6,000		8,000	
Département de La Caldera			600		1,000
— del Campo Santo			1,200		2,500
— de Anta			2,000		2,500
— del Rosario de la Frontera			6,000		8,000
— de Candelaria			1,500		2,000
— de San José de los Cerrillos			3,400		4,000
— del Rosario de los Cerrillos			4,500		6,000
— de Chicoana			2,000		3,000
— de Guachipas			3,000		4,000
— de San-Carlos			4,500		6,000
— del Carmen			3,000		3,500
— de los Molinos			3,500		4,000
— de Cachi			4,000		4,500
LIEUTENANCE D'ORAN.					
Département d'Oran			6,000		5,500
— d'Iruya			1,600		2,000
— de Santa-Victoria			4,000		4,500
Totaux			64,800		80,000

Nous pensons que la population de la lieutenance d'Oran avait été exagérée en 1854, car un recensement officiel, opéré en 1856 par les soins du lieutenant-gouverneur, D. Benjamin Villafañe, ne donne que 8,241 habitants ; et nous ne pouvons guère aujourd'hui encore la porter à plus de 11,000, sans toutefois comprendre dans ce chiffre les Indiens Matacos et Chiriguanos qui viennent travailler dans les sucreries.

Bolivie, auxquels, en échange de son hospitalité, elle n'a demandé que de rester tranquilles.

Les femmes de Salta participent des qualités solides de leurs maris; elles les aident dans leurs travaux et se livrent également au commerce. On les voit dans la capitale et les petites villes de la province tenir les livres de caisse et surveiller les magasins, comme beaucoup de femmes de commerçants le font en Europe. Cela ne leur ôte rien de leurs grâces ni de leur esprit naturels, et développe leurs qualités de bonnes ménagères.

Le chiffre de 80,000 âmes que nous assignons à cette population, faute de recensement nouveau depuis 1854, peut paraître faible; mais nous devons dire que, d'après nos recherches faites dans les registres des églises, la mortalité nous a paru un peu plus forte que dans les autres provinces; nous en avons déjà indiqué la raison, qui, pour nous, n'est autre chose que le mauvais aménagement du sol et des eaux. Un meilleur régime rétablirait la proportion habituelle dans la République, c'est-à-dire deux naissances pour un décès.

Gouvernement et administration. — Comme toutes les autres provinces, celle de Salta adopte les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Sa constitution, votée le 6 novembre 1855, reconnaît avant tout que la souveraineté réside dans le peuple, qui en délègue l'exercice aux autorités provinciales pour la partie qui n'appartient pas à la Confédération.

Le pouvoir législatif est exercé par une Chambre de représentants nommée directement par le peuple, à raison de huit pour la capitale, deux pour la lieutenance d'Oran, et un pour chacun des autres départements, en tout vingt-trois. Leurs fonctions durent deux ans; la Chambre se renouvelle par moitié chaque année; la session doit durer quatre-vingt-dix jours et s'ouvre du 1er au 15 octobre.

Le gouverneur chargé du pouvoir exécutif est nommé par la Chambre, composée des deux tiers au moins de ses membres, et à la majorité absolue des suffrages; ses fonctions durent deux ans, et il ne peut être réélu avant une autre période constitutionnelle; il est assisté d'un secrétaire général à son choix, qui lui sert de ministre.

Organisation judiciaire. — Le pouvoir judiciaire de la province réside en une chambre de justice composée de trois membres; elle connaît et décide en troisième instance des affaires civiles et crimi-

nelles. — Un juge d'appel (*juez de alzada*) décide en seconde instance. — Il y a deux juges de première instance, un pour le civil et un autre pour le criminel; un fiscal général criminel (accusateur public) pour les affaires d'office, et un défenseur général des pauvres et mineurs. — Les commerçants et propriétaires nomment annuellement les membres du tribunal de commerce (*tribunal mercantil*) au nombre de trois.

La province est divisée, pour l'administration de la justice, en cinq sections ou districts judiciaires : — 1° Section de Salta, renfermant les départements de la capitale, la Caldera et Campo-Santo : chef-lieu Salta. — 2° Section de los Cerrillos, comprenant les départements de los Cerrillos, Chicoana, Guachipas et Rosario : chef-lieu Rosario. — 3° Section de los Molinos, avec les départements de Molinos, San-Carlos, Carmen et Cachi : chef-lieu Molinos. — 4° Section de Rosario de la Frontera, contenant les départements de Rosario, Candelaria, Anta : chef-lieu Rosario. — 5° Section d'Oran, avec les départements d'Oran, Yruya et Santa-Victoria : chef-lieu Oran. — Chacune de ces sections a à sa tête un juge ordinaire (*juez de letras*), qui connaît en première instance des causes civiles litigieuses et criminelles, et près lequel on peut appeler des sentences des juges de paix. — La constitution provinciale assigne à chacun de ces magistrats leurs fonctions et désigne leur mode d'élection. Il y a un juge de paix avec un suppléant par département.

Organisation départementale. — Chaque section judiciaire est administrée par un chef politique ou préfet qui relève directement du pouvoir exécutif. Chaque département particulier a un sous-chef politique ou sous-préfet qui relève du précédent. La section d'Oran a un lieutenant-gouverneur nommé par le gouvernement de Salta et dont les fonctions durent deux années.

Tout département a sa *Municipalité* composée de neuf membres pour la capitale, sept pour Oran, et cinq pour chacun des autres départements. Leur élection se fait dans les mêmes formes que celles des représentants. La fondation et la surveillance des écoles primaires, des établissements d'éducation et de bienfaisance publique, la salubrité et l'ornement des villes sont du ressort des municipalités. Elles peuvent établir des impôts particuliers et locaux, afin de pourvoir à leurs besoins, mais avec le consentement du pouvoir législatif. — Leur organisation et leur marche ont été réglementées par la loi du 13 décembre 1856.

La *Police* est entre les mains d'un intendant et de quatre com-

missaires pour le département de la Capitale. Dans les campagnes, elle incombe aux chefs politiques. Une force armée composée de *celadores* (gendarmes) est sous leurs ordres. Un règlement de police complet a été voté par l'assemblée législative le 27 novembre 1856, et maintient efficacement l'ordre public dans cette province, qui, comme nous l'avons dit déjà, est une des plus paisibles de la Confédération.

Force armée. — Frontière indienne. — Garde nationale. — Tout Salteño est garde national; aussi le chiffre de la garde civique s'élève-t-il à près de 16,000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie. Quelques corps peu nombreux garnissent la frontière indienne, et, comme on est généralement en paix avec les tribus de la partie voisine du Chaco, ce service n'est point onéreux. Un petit corps de troupes nationales fait aussi le service, concurremment avec la milice, tant en ville que dans la campagne et sur la frontière. Tous les anciens fortins du Salado, tels que *Ortega*, *Balbuena*, *Pitos*, *Miraflores;* ceux du versant oriental de la sierra del Alumbre, tels que *San-Simon*, *San-Fernando*, *Pizarro*, ont été abandonnés. Il y a une petite garnison à la colonie Rivadavia, et l'on veut mettre des fortins à chaque extrémité de la *Senda Macomita*, percée à travers les bois, qui fait communiquer les bords du Rio-Vermejo avec ceux du Rio-Juramento, et que fréquentent les Indiens.

Culte et clergé. — La ville de Salta est le siége d'un évêché déjà érigé une première fois en 1720, puis supprimé, et qui a été rétabli définitivement en 1855. Ce diocèse comprend les provinces de Jujuy, Salta, Catamarca, Tucuman et Santiago del Estero, c'est-à-dire une population de près de 400,000 fidèles, répandus, à raison de 25 par lieue carrée, sur une superficie de 16,000 lieues. Ce diocèse est évidemment trop vaste et devra être prochainement dédoublé, si l'on veut que l'évêque puisse faire les tournées pastorales que ses devoirs lui imposent. Le chapitre ecclésiastique est au complet. Tous les chefs-lieux de département sont aussi le siége de paroisses, et il existe quelques succursales pourvues de vicaires. Un certain nombre d'oratoires ont été élevés par la piété des fidèles, et l'on y célèbre de temps à autre l'office divin. Le chiffre des membres du clergé est cependant insuffisant pour les besoins de la province. Il existe dans la capitale un couvent de Franciscains habité par les Missionnaires de *Propaganda fide*, envoyés d'Europe pour les missions chez les Indiens. L'un de ces hommes de Dieu, le père Puydengolas, est mort en 1860 victime de son zèle; il a été assassiné par les Tobas en es-

sayant de traverser le Chaco, de Corrientes à Salta. Les cures de la lieutenance d'Oran sont occupées par ces religieux, qui sont également placés à la colonie Rivadavia et à la mission de la Conception, sur le Vermejo. — Il y a un couvent de dames Carmélites cloîtrées à Salta. Une confrérie de dames pieuses s'occupe de l'éducation des jeunes filles et des orphelines (*educandas*).

Instruction publique. — Il y a dans tous les départements des écoles primaires pour les deux sexes, mais elles manquent dans la plupart des disticts. L'ancien couvent de la Mercied a été destiné à un collége national qui vient d'être complétement réorganisé. Les jeunes gens qui veulent s'instruire ne sont plus obligés d'aller en Bolivie, au Chili ou à Cordova. L'instruction des femmes est fort restreinte, faute de leçons suffisantes.

La Capitale possède un conseil d'*hygiène publique* qui s'occupe de toutes les questions de cette nature. — On a créé récemment un *Bureau topographique* d'urgente nécessité pour la délimitation des terrains de propriété publique et particulière, source incessante de difficultés, aussi bien entre les particuliers et l'État qu'entre les familles.

Finances. — Revenu, Budget, Terres publiques. — Le revenu principal de la province est basé sur la contribution territoriale, qui est bien organisée. — Toute propriété urbaine ou rurale, foncière ou emphytéotique, mais aliénable, est frappée d'un impôt annuel de quatre pour mille sur sa valeur intrinsèque. Les troupeaux de toute espèce, les propriétés mobilières payent cinq pour mille. Les plantations de toutes sortes, les champs cultivés payent cinq pour cent de leur produit annuel. — Au revenu de la contribution directe, il faut joindre les produits du papier timbré, des droits de mutation, d'arbitrage, le revenu de quelques propriétés publiques. — Toutes ces sommes réunies atteignent aujourd'hui 50,000 piastres, revenu qui est encore insuffisant, mais qui va s'augmentant par suite d'une meilleure répartition des charges, de l'accroissement du commerce et de toutes les industries. Les droits et revenus municipaux sont encore très-faibles, et l'on vend peu de terres provinciales.

Celles-ci sont d'une étendue considérable, mais, comme partout, mal définies. La limite de la province est indécise du côté du Chaco, et c'est principalement vers cette région que la colonisation est possible par l'aliénation graduelle du domaine public. Le gouvernement local fait ce qu'il peut pour appeler les colons; mais la grande distance qui sépare Salta du littoral est un obstacle bien sérieux au mouve-

ment de l'immigration étrangère. Il est plus facile d'y introduire, pour le moment, des habitants des provinces voisines, séduits par l'attrait de la propriété. Aujourd'hui les demandes de concessions s'appliquent surtout aux terres situées sur les deux rives de Vermejo, et beaucoup ont déjà été concédées, depuis Oran jusqu'à la Esquina-Grande. L'aliénation des terres publiques a été réglementée par deux lois, l'une du 14 décembre 1836, l'autre votée vingt ans plus tard, le 6 février 1857. D'après leur teneur, des concessions pourraient être faites aux colons, à titre gratuit, pour peupler la ville d'Oran et les rives du Vermejo. Ces deux lois sont en vigueur, mais elles ne concernent pas les autres terres publiques de la province, qui doivent être vendues au bénéfice du trésor. On n'a donc aliéné encore qu'une petite quantité de ces dernières; quant à celles du Vermejo, la navigation de cette rivière en accroît incessamment la valeur, et bientôt il faudra restreindre le nombre, et l'étendue des concessions. Dès aujourd'hui, la lieutenance d'Oran est appelée la première à jouir des bienfaits de cette communication fluviale, laquelle, avec le temps, lui amènera de la population et en fera, comme nous l'avons dit, l'entrepôt commercial du sud-est de la Bolivie, de Jujuy et de Salta. Dans la plus-value de leurs terres publiques, ces deux provinces trouveront à équilibrer enfin leurs budgets et à liquider leurs arriérés.

§ II. — *Division administrative. — Départements. — Districts. — Centres de population.*

La province de Salta se partage en deux grandes sections géographiques, la partie andine et la partie en dehors de la montagne. — Administrativement, elle est divisée en dix-sept départements, dont quatorze pour la province proprement dite, et trois pour la lieutenance d'Oran.

Ces départements sont : — Dans la grande vallée de Lerma, — celui *la Capitale*, vers le centre ; — au nord, celui de *la Caldera;* — au sud et au sud-ouest, ceux de *San-José de los Cerrillos*, — *Rosario de los Cerrillos*, — *Chicoana*, — *Guachipas;* — dans la vallée de Calchaqui, ceux de *Cachi*, — *Molinos*, — *Carmen*, — *San-Carlos;* — au sud, de l'autre côté du Rio-Juramento, ceux de *Rosaria de la Frontera*, — *Candelaria;* — à l'est, sur la lisière du Chaco, *Anta;* dans la vallée du San-Francisco, *Campo-Santo;* —

la lieutenance d'Oran renferme trois départements : *Oran*, dans la plaine ; — *Iruya* et *Santa-Victoria*, dans la montagne.

Le département de La Capitale est divisé en deux sections : la ville de Salta, capitale de la province et du département, la campagne de la Capitale.

La ville de Salta est bâtie au milieu d'une large plaine fort unie, formée par la vallée de Lerma, laquelle s'incline doucement vers le sud-sud-ouest. Le Rio-Arias, qui vient des montagnes de l'ouest, baigne ses faubourgs et va se jeter, une demi-lieue plus bas, dans le Rio de la Silleta, descendu de la Quebrada del Toro. Cette dernière rivière, il y a quarante ans, a abandonné son ancien lit pour s'en creuser un autre plus près de Salta ; elle a des crues fortes et dangereuses. Le Rio-Arias lui-même se rapproche de la ville et il faut absolument faire quelques travaux pour le retenir et la protéger. — Cette capitale est bien bâtie, les rues sont larges, pavées pour la plupart et fort propres. Dans ces derniers temps on a construit de belles maisons à étage. Ses magasins sont nombreux, bien assortis, bien tenus, et il y règne une activité commerciale remarquable. Sur la place principale s'élève le cabildo ou maison de ville, où se réunit la chambre provinciale et où sont installés les bureaux de la police. On y voit aussi l'ancienne cathédrale ou *Sagrario*, qui tombe presque en ruines, et la nouvelle en construction. Plus loin, l'église du couvent des Franciscains élève son dôme d'une bonne et solide architecture ; les bâtiments du monastère n'ont rien de remarquable. Il en est de même du couvent des Carmélites cloîtrées qui ont toutefois une jolie chapelle. Le collége des Orphelines (*Éducandas*) est en fort bon état et bien conduit ; il y a aussi un hôpital avec un oratoire renfermant *El Señor del Milagro*, c'est-à-dire un crucifix réputé miraculeux, pour être resté debout sur son autel, alors que la chapelle qui le renfermait était renversée par un tremblement de terre. — Le Sagrario forme une paroisse ; l'autre est *Nuestra Señora de la Candelaria de la Viña,* en meilleur état que le Sagrario; elle a une succursale (*vice-parroquia*) qui est la *Merced.* La ville est entourée par des canaux d'irrigation dits *Tagaretes*, dérivés du Rio-Arias et que l'on a longtemps négligés. En 1857, ils étaient un foyer d'infection, une cause incessante d'insalubrité pour la ville ; on les a nettoyés depuis, et l'on a comblé des flaques d'eau voisines de la plus détestable influence sur la santé publique. On use généralement de l'eau des puits, qui est à bon droit réputée pour donner le goître ; celle du Rio-Arias est au

contraire fort bonne. — La population de Salta atteint aujourd'hui 10,000 âmes; il y a quelques Européens, mais surtout des Boliviens. La ville se divise en quatre quartiers qui ont chacun un commissaire de police et un juge de paix. Chaque quartier renferme une école primaire pour les deux sexes. On vient d'établir un collége pour l'instruction secondaire dans les bâtiments de la Merced. Le couvent des Franciscains sert de centre aux missionnaires de *propaganda fide*, dont les uns sont attachés aux missions indiennes, les autres, aux églises de la province qui manquent de desservants.

Les environs de cette capitale sont médiocrement cultivés; il n'y a de jolies campagnes qu'à une certaine distance. Le reste du département est partagé en quatre districts : *Buena-Vista*, *Las-Cuestas*, *Velarde* et *Pedrera*. Au hameau du *Cerro* il y a une chapelle; ailleurs, près des fermes à culture et à bétail, des propriétaires entretiennent des oratoires publics, qui forment ainsi des centres pour la population. La ville de Salta est située par 24°50′ de lat. sud et 67°45′ de long. orientale; son altitude est de 1,150 mètres, et sa température moyenne ne paraît pas dépasser 17°. L'oranger peut s'y cultiver; mais l'hiver il y a des gelées assez fortes et des vents très-froids. Les environs ont en moyenne la même altitude; aussi la végétation y a-t-elle un aspect tout à fait européen. La campagne de Salta possède une population d'environ 8,000 âmes.

Le département de La Caldera occupe la partie supérieure de la vallée de Lerma, au nord de celui de La Capitale, dont il est séparé par le Rio-Vaquero, et confine, avec la province de Jujuy, au village de Santa-Cruz. Dans la partie septentrionale le terrain est assez élevé, et il n'y a guère que des pâturages. On y trouve le hameau de *los Sauces*. Le département est divisé en deux districts : *la Caldera* et *Vaquero*. Le village de la *Caldera*, son chef-lieu, est situé dans la plaine, non loin de la rivière, vrai torrent de montagne, fort large dans la saison des pluies, étroit dans la sécheresse, qui, perçant la paroi orientale de la vallée, descend dans le département du Campo-Santo, sous le nom de Rio-Mojo-Toro. Ce district, beaucoup moins élevé que le précédent, a quelques cultures. Non loin de la Caldera, à *Getemani*, on rencontre des dépôts naturels de kaolin, qui permettront d'y établir une fabrique de porcelaine. Tout abonde dans ce canton pour un pareil établissement : eaux vives avec chutes suffisantes, canaux d'irrigation, céréales, fourrages, bétail, bois de chauffage et de construction, etc.; il n'y manque que les ouvriers, et jus-

qu'à présent il n'a pas été possible de les y faire venir. On ne s'occupe guère que du soin du troupeau dans ces cantons. — Population : 1,000 habitants.

Le département de San-José de los Cerrillos est situé dans la même vallée, mais au sud de la Capitale, et n'a d'étendue que cinq lieues du nord au sud et six de l'ouest à l'est. Le terrain est plat, sauf quelques collines qui lui ont donné son nom, et l'altitude moyenne n'y dépasse point 1000 mètres. L'agriculture est très-avancée et les cultures sont généralement fort belles : on a même tenté celle de la canne à sucre, qui a quelquefois à souffrir des gelées. Le produit principal est en céréales, mais on récolte aussi toute espèce de fruits. Dans les collines, on rencontre de belles carrières de pierre à chaux et plusieurs fours y sont établis.

Le village de *San-José* est un gros bourg rempli de commerce et d'activité; il est orné d'une belle église restaurée ou plutôt reconstruite par les soins du Père Peliche, supérieur du couvent de San-Francisco, qui y fut longtemps curé. Le département se divise en quatre districts : la paroisse; *San-Agustin,* hameau avec un oratoire; *Sanjon de Freitas*, petit village avec chapelle; la *Isla,* estancia. — Population : 4,000 habitants.

Le département de Rosario de los Cerrillos est dans les mêmes conditions que celui de San-José, pour sa partie orientale, mais le nord-ouest est en pleine montagne et occupe la longue *Quebrada*, ou vallée étroite *Del Toro*, qui monte jusque sur les plateaux de la Cordillère. Il compte trois districts : — celui de *Rosario*, paroisse dont les maisons sont éparses sur les bords des canaux d'irrigation dérivés du Rio-Caravajal; — la *Silleta*, hameau et chapelle sur la rivière de ce nom; — la *Quebrdda del Toro*, bien peuplée jusqu'au hameau de *Tastil;* elle possède un oratoire. On élève du bétail dans la montagne, tandis que la plaine est tout entière occupée par les cultures. Celle-ci est coupée de plusieurs ruisseaux affluents du Rio de Caravajal et du Rio de la Silleta, qui facilitent une belle irrigation. — Population : 6,000 habitants.

Le département de Chicoana est au sud-ouest de celui de Rosario, et occupe comme lui une portion de plaine et une portion de montagne; aussi a-t-il les mêmes industries agricoles et pastorales. On y cultive particulièrement le tabac. A l'entrée de la *Quebrada-del-Escoipe*, il s'ex-

ploite de beaux bois d'ébénisterie et de construction, qui sont débités dans des scieries mécaniques mues par l'eau du torrent qui la parcourt. Cette gorge, longue de 12 lieues, conduit aux plateaux qui séparent la grande vallée de Lerma de celle de Calchaqui. On a trouvé dans les montagnes voisines du chef-lieu d'abondants minerais de cuivre dont l'exploitation est commencée. Le département est divisé en six districts : *Chicoana*, grand village dans la plaine, à une courte distance de la sierra; — *Carril*, estancia; — *Sumalao*, succursale (*vice paroquia*), dont la chapelle est un sanctuaire très-vénéré dans la province. On y révère le Christ de Vilque (*Nuestro Señor de Vilque*), dont la légende est analogue à celle dont nous avons parlé plus haut. Il s'y tient une sorte de foire annuelle; — *Pedregal*, estancia; — enfin, dans la Quebrada, les hameaux d'*Escoipe* et *Las-Animas*. — Population : 3,000 habitants.

Département de Guachipas. — Il remplit la partie sud de la vallée de Lerma, et est limité par le Rio-Juramento. Les montagnes y sont moins élevées que dans les départements précédents, elles séparent cette rivière du bassin du Rio-de-la-Silleta, son affluent, lequel réunit lui-même toutes les eaux venant des Quebradas *del Toro*, *del Escoipe* et *del Tunal*, c'est-à-dire de tout le cirque montagneux qui entoure la grande vallée de Lerma. La plaine de ce département est analogue à toutes celles de ce bassin. Toutes les cultures des pays tempérés y sont possibles, et la vigne y réussit parfaitement. Dans la Sierra, l'agriculture est remplacée par l'industrie pastorale. La *Quebrada de Guachipas* est la vallée où coule le Juramento; elle s'ouvre au nord-ouest dans celle de Santa-Maria. — On compte cinq districts dans ce département : *Guachipas*, dont le chef-lieu est un hameau de quelques maisons situées autour de la paroisse, laquelle est à peu près en ruines; — *Viña*, hameau avec église, le curé y réside; — *Puerta-de-Diaz*, belle estancia avec chapelle; — *Pampa-Grande*, autre estancia; — *Vichinu*, hameau avec chapelle. — Il y a en outre deux hameaux avec oratoire, à *Caraguasi* et dans la *Quebrada-del-Tunal*. — 4,000 habitants.

Dans la longue vallée de Calchaqui on compte quatre départements, ceux de Cachi, Carmen, Molinos et San-Carlos. Cette vallée, qui commence au Cerro d'Acay, est bordée à l'ouest par la masse de la Cordillère, à l'est par des cimes peu élevées, mais très-arides, qui bordent le plateau de *Cachi-Pampa*, et forment plus bas la sierra de

la *Pacheta*. La vallée de Calchaqui, longue de près de 80 lieues, commence à une hauteur de 3,500 mètres, et se termine à l'embouchure du Rio de Santa-Maria, en se confondant avec celle de ce nom. Elle est traversée tout entière par le Juramento, qui naît au Nevado d'Acay, et prend le nom de *Rio-de-Cachi*, en recevant les eaux de cet autre Nevado. Tantôt large de 1,000, 2,000 et même 3,000 mètres, elle se rétrécit parfois de manière à n'en avoir que 2 ou 3 cents, et même moins. Le sol y est argileux, un peu salin, complétement stérile là où l'on ne peut faire arriver un filet d'eau d'irrigation. Les montagnes environnantes sont sèches, décharnées, et n'offrent que dans quelques petites quebradas une maigre nourriture pour les troupeaux; les chèvres et les moutons y réussissent bien, le plateau de Cachi-Pampa est très-favorable à ces derniers. Cette vallée produit d'excellent blé, connu sous le nom de *trigo de los Valles*, et, à partir de *San-José*, des vins très-alcooliques, et toute espèce d'arbres fruitiers.

La population de ces cantons est pacifique et laborieuse; elle fournit d'excellents muletiers pour le voyage des Cordillères. La propriété y est peu divisée, et les paysans vivent sur les grands domaines à l'état de métayers partageant avec le maître une partie des récoltes au prorata de leurs travaux. Ceux qui sont intelligents et économes finissent par se procurer de petits troupeaux de moutons ou de chèvres, et même de bœufs, qu'ils élèvent sans frais dans la montagne, que l'usage abandonne à la vaine pâture.

Le département de Cachi gît à l'extrémité nord de la vallée de Calchaqui. Son altitude varie de 3,000 à 2,500 mètres; il se termine par la montée de la *Cuesta* (rampe) d'*Acay*, qui conduit sur la *Puna* de Jujuy et le grand plateau bolivien, par lesquels on peut aller, soit au port de Cobija, soit aux villes d'Oruro, Puno, Cuzco, etc. On le partage en quatre districts, *San-Antonio de los Cobres*, *Poma*, *Payogasta* et *Cachi*. — Le village à peu près désert de *San-Antonio de los Cobres* est sur le bord du plateau; on y cultive un peu d'orge, la quinoa et les pommes de terre. Il y avait autrefois dans le voisinage des exploitations de minerais de cuivre et de minerais d'argent; elles ont été abandonnées, faute de bras et à cause de la rigueur du climat. — Les districts de *Poma* et de *Payogasta* sont un peu plus bas, et l'on commence à y cultiver le blé. Ces deux hameaux ont chacun une chapelle. A *Cachi*, la paroisse, située au pied du nevado de ce nom, dont la hauteur dépasse 6,000 mètres, on com-

mence la culture des arbres fruitiers, et la vallée s'élargit. — 4,500 habitants.

Le département de MOLINOS est beaucoup plus étendu, plus fertile, plus riche que le précédent, et renferme plusieurs vallées secondaires, dont deux, celles d'*Aimacha* et de *Lauracatao*, donnant accès sur la grande Cordillère chilienne. Dans la partie de la vallée de Calchaqui qui lui correspond, on remarque les cultures très-soignées de *San-José*, *Colpes* et *Churcal*, puis le joli village de *Seclantas* avec une belle église. La vallée de Molinos se continue vers l'ouest, par celle d'Aimacha, dans laquelle vient déboucher celle de Lauracatao, ouverte au nord-ouest; chacune forme un district particulier; on s'y occupe de culture et de bétail. Le bourg de Molinos est important par sa situation et son commerce, car c'est de là que l'on part pour traverser les Andes et aller à Copiapo par San-Buenaventura et le Pas de San-Francisco; tout le commerce de Salta avec le Chili y passe. A l'endroit où la vallée de Molinos se réunit à celle de Calchaqui, on aperçoit les beaux vignobles d'*Amana*. Dans tout ce canton, l'irrigation est dirigée avec une remarquable habileté, et il n'y a pas une goutte d'eau de perdue; le climat est excessivement sec : sans la rivière, on n'y verrait qu'un affreux désert. Molinos est à 50 lieues de Salta, par *San-José* et *Tintin;* à 43 lieues seulement, si l'on prend par le Cerro de la Pacheta et le plateau de Cachi-Pampa, où il y a quelques fermes à moutons. Le chemin s'achève par la *Cuesta del Obispo* et la *Quebrada del Escoipe* (1). — On divise ce département en quatre districts : *Seclantas*, *Molinos*, *Aimacha* et *Lauracatao*. — 4,000 habitants.

Le département DEL CARMEN fait suite à celui de Molinos, en continuant vers le sud à suivre le Juramento. La vallée y offre plusieurs rétrécissements remarquables; l'un surtout, nommé *Troya de la Flecha*, défilé de près d'une lieue de long, creusé par la rivière au milieu de montagnes de grès qui ferment le bassin et viennent du vallon d'*Angostaca* conduisant au village de Pucara, situé en pleine Cor-

(1) Lorsque nous parcourions ces cantons, à la fin de 1857, nous avons reçu une excellente hospitalité chez D. Antonino Ibarguren à Séclantas et chez D. Indalecio Gomez à Molinos, grands propriétaires et cultivateurs de premier ordre dans la vallée de Calchaqui. D. Indalecio a été malheureusement assassiné en 1861, par suite d'une vengeance particulière couverte du masque de la politique, et les assassins ont trouvé un refuge en Bolivie. Que la famille de cet honorable citoyen accepte l'expression de la douleur et des regrets que nous partageons avec elle.

dillère. La paroisse est un hameau de quelques maisons avec une jolie église récemment bâtie ; des habitations s'élèvent dans chaque propriété et sont généralement bien construites ; le climat est très-favorable à la culture des arbres fruitiers. — Trois districts : *Carmen*, *Angostura*, *Pucara*. — 4,500 habitants.

Département de San-Carlos. — Très-étendu ; la vallée de Calchaqui se dirige ici à l'est-sud-est et s'élargit jusqu'à avoir deux lieues de diamètre ; aussi les cultures ne sont-elles possibles que sur les bords du Juramento, mais on utilise toute l'eau qui vient des deux lignes de montagnes qui la bordent. Ce département se divise en cinq districts : *La Merced*, qui a une chapelle, offre plus au nord les cultures de *Tillidil*, de *Palo-Labrado*, et en se rapprochant de San-Carlos, celles de *Rumiguasi*. — *Amblaillo*, vallée au nord de la rivière et que l'on remonte si l'on veut aller directement à Salta. Cette gorge communique avec la Quebrada del Tunal, dans le département de Guachipas. — *San-Carlos*, le chef-lieu, est un joli bourg, bien peuplé, entouré de jardins, de vergers et de vignobles ; il possède une des plus belles églises des provinces argentines, monument que l'on doit à l'activité et au zèle de M. le curé Gutierrez, qui y a consacré sa fortune personnelle entière et tout ce qu'il a pu obtenir de la piété des fidèles pour cette bonne œuvre. Le monument est presque complétement peint à fresque à l'intérieur, et ces fresques ne sont pas mauvaises. San-Carlos est à 50 lieues de la Capitale. Les terrains des environs sont très-sablonneux et absorbent une partie du cours de la rivière (1). Au nord de San-Carlos s'ouvre la vaste vallée de Santa-Maria qui renferme les deux autres districts de *Cafayate* et de *Tolombon*. Avant d'y arriver, on traverse la *Cienega d'Animanao* et les belles plantations de vignes et d'arbres fruitiers de ce village. Cafayate est un joli bourg avec église, au milieu de vignobles, de

(1) La nécessité de l'eau pour l'irrigation est telle, dans toute la vallée de Calchaqui, que les riverains y sont souvent en querelle à ce sujet. San-Carlos a soutenu un procès de douze années contre les départements supérieurs, qu'il accusait de lui détourner sa part du liquide fécondant, et a fini par le gagner. Aujourd'hui, il dispose de sept jours d'eau par mois, un de quatre en quatre, c'est-à-dire que pendant ces sept journées, qui alternent avec la part dévolue aux autres, ceux-ci n'ont pas droit d'user de l'eau du Juramento.

Ces querelles pour l'eau sont le fléau des vallées à irrigation ; elles dégénèrent en disputes politiques, et plus d'une fois les troubles civils de certaines provinces n'ont au fond d'autre origine que des procès de cette nature entre quelques familles influentes. Le juge des eaux *juez de aguas*), qui a été sagement établi pour empêcher les abus en cette matière, voit souvent ses décisions méconnues ou éludées ; les règlements sont impuissants contre la ténacité des intérêts privés.

champs de blé et de luzerne. Il est célèbre par ses vins qui sont d'usage habituel dans les provinces de Salta et de Tucuman, et justement appréciés. — Tolombon est un hameau adossé à la haute sierra de Quilmez, dont les sommets énormes, pareils à ceux de l'Aconquija qui lui font face, sont couronnés de neige toute l'année. Un grand bois d'algarrobos (caroubiers) couvre une partie du district de Tolombon et se continue jusqu'à celui de Colalao, qui appartient à Tucuman. — Population : 6,000 habitants.

Les départements de Rosario de la Frontera et de Candelaria sont situés au sud du Rio-Juramento, et marquent la frontière avec Tucuman et Santiago-del-Estero. Celui d'Anta, situé à l'est, n'est borné que par les déserts du Chaco.

Le département de Rosario est très-accidenté du côté du couchant, cependant les montagnes n'y sont pas très-élevées; ce sont des séries de collines et de cirques herbeux très-propres à l'élève du bétail, de petites vallées sillonnées par des ruisseaux qui vont au Rio de Yatasto (*Rio de los Horcones*) et au Juramento. La partie voisine de cette rivière est plus basse et a un climat chaud, qui permet la culture de la canne à sucre et du tabac, tandis que la région occidentale est abandonnée aux troupeaux, lesquels y prospèrent d'une façon merveilleuse; on y fait des fromages égaux en qualité à ceux de Tafi. Il se divise en trois districts : le village de *Rosario*, la paroisse, est peu de chose, mais il y a dans les environs des eaux minérales sulfureuses utiles dans les maladies rhumatismales et les affections de la peau. Une sorte d'hospice y a été fondé par un Salteño charitable, reconnaissant d'avoir recouvré la santé par leur usage. Le bourg de *Metan* a de belles cultures; on en trouve aussi à *Las-Conchas*, sur le torrent de ce nom. Les ruines de l'ancienne ville d'*Esteco*, détruite par un tremblement de terre, sont à deux lieues de ce village. Ce département a trois succursales ou sous-paroisses : *Nuestra Señora del Rosario de Quiles*, *San Francisco Solano del Galpon*, *Santa-Rosa de Lima* à *Las-Piedras*. — Population : 8,000 habitants.

Le département de Candelaria s'étend au sud-est du précédent, et confine avec Santiago-del-Estero et Tucuman. Le terrain est assez bas et le climat chaud. On y a donc les mêmes industries que dans celui de Rosario; l'agriculture est toutefois moins développée. Il se partage en cinq districts : *Candelaria*, la paroisse, hameau près des

montagnes de Castillejo; *Ortega*, sur le Juramento, — *Naranjo*, — *Brete*, qui sont des fermes à bétail; — *San-José; Las Cañas,* sous paroisse; ce dernier canton dans la plaine basse du Juramento. — Population : 2,000 habitants.

Le département d'Anta, dit aussi de *Rio-del-Valle,* est situé au nord du Rio-Juramento, sur le versant extérieur de la Sierra del Alumbre. Il ne compte que des fermes à bétail et quelques hameaux établis sur l'emplacement des anciennes réductions d'Indiens du Juramento, ou des petits forts ruinés qui les protégeaient; tels sont *Miraflores, Pitos, Balbuena*, *Piquete*, *San-Fernando*, *San-Simon*. Nous reparlerons de ces établissements en traitant du Chaco. Le fortin de San-Simon est abandonné, celui de San-Fernando est remplacé par une estancia. Le district le plus avancé vers le sud est celui de *Guanacos*, estancia sur la limite du désert. Il y a des chapelles à Miraflores, Guanacos et Manga et quelques maisons se groupent autour. Le *Piquete* est un village formant une sous-paroisse. — Population : 2,500 habitants.

Le département du Campo-Santo se rapproche de Salta, dont il est seulement séparé par le contre-fort oriental de la vallée de Lerma. Le Rio de Lavayen et ses affluents l'arrosent; il occupe une plaine d'une altitude moyenne de 700 mètres, aussi son climat est-il tropical et offre-t-il une luxuriante végétation. On n'y fait que de l'agriculture, et l'on y a établi de fort belles sucreries, où le travail est exécuté par des Indiens Matacos. L'une des principales est celle de *San-Isidro*, appartenant à D. Juan Cornejo. Cet honorable agriculteur a fait de cet établissement une vraie pépinière d'acclimatation, où il cultive le café, le bananier, le cherimolier, la coca, etc., etc. Le café a été importé des Yungas de Bolivie, chaudes vallées des derniers versants orientaux des Andes, où ce précieux arbuste réussit admirablement et a la qualité du vrai moka. Quoique contrarié par quelques gelées superficielles, le plant a bien réussi et donne d'excellents produits; il serait fort à désirer que l'utile exemple de M. Cornejo fût suivi. Le village de *Campo-Santo* a une église en bon état et quelques jolies maisons. Celui de *Cobos*, qui n'en est qu'à deux lieues, possède une chapelle et est assez populeux; la grande route du Pérou, par Salta, y passe. Le district de *Sanjon* n'a que des chacras ou fermes à culture. Quoique ce département soit peu étendu, il est le plus riche de la province par la valeur de ses plantations.

La lieutenance d'Oran forme un gouvernement à part qui est séparé de la province de Salta par le département du *Rio-Negro*, partie orientale de celle de Jujuy. En dehors de la Sierra del Alumbre, elle touche au Chaco et au département d'Anta (1).

La ville d'Oran a été fondée en 1794, par le maréchal de camp D. Juan Garcia Pizarro, intendant et capitaine général de la province de Salta, noble espagnol qui mit tous ses soins à l'organisation de cette lieutenance et mourut, méconnu et persécuté, en 1815, à Chuquisaca, pendant les guerres de l'indépendance. La ville fut établie près d'une ancienne réduction d'indigènes, la mission de Zenta, fondée en 1779, par les Franciscains, avec des Indiens Mataguayos et Vejoses, fondus plus tard avec le reste de la population ou retournés dans leurs bois. Elle est remplacée aujourd'hui par une sucrerie (2). Le pays, réclamé à la fois par Tarija et Jujuy après les guerres de l'indépendance, se donna à Salta sous la condition de conserver son organisation municipale du temps de la métropole,

(1) D. Benjamin Villafañe, ancien lieutenant-gouverneur d'Oran, a publié un excellent travail sur cette fraction de la province de Salta, dans une brochure intitulée : ***Oran y Bolivia à la margen del Rio-Vermejo***. Salta, 1857. Imprenta del comercio.

(2) D'après une vie du général Pizarro publiée par les soins de sa famille, à Madrid, en 1861, la construction d'Oran aurait dû commencer en 1793, mais l'acte de fondation ne date que de 1796; et c'est aussi du 4 décembre de cette même année, que date la cédule royale qui règle ses frontières avec Tarija.

Le marquis de Pizarro, suivant les droits que lui conférait la charge d'intendant et capitaine-général, donna pour frontière à la lieutenance ou sous-gouvernement d'Oran : — au sud, le Rio de las Piedras ; — à l'est, la terre des Gentils, autrement dit, le Chaco ; — à l'ouest, la crête la plus haute des montagnes d'Humaguaca, c'est-à-dire la chaîne de Zenta; — au nord, une ligne tirée du ruisseau de la Quiaca jusqu'en dehors de la juridiction de Tarija, laquelle est de trente lieues en tous sens, autour de cette ville; de sorte que les forts d'Itau, de Caraparí, la paroisse d'Acoyte fondée et peuplée par des Salteños, faisaient partie du gouvernement de la ville récente de San-Ramon de la Nueva Oran. On lui donna le nom de Nouvelle-Oran en mémoire de la ville africaine d'Oran que les Espagnols possédaient depuis un siècle et qu'ils venaient d'évacuer après sa destruction par un tremblement de terre. La rivière et la chaîne de Zenta se nommaient aussi Ceuta, du nom du presidio africain situé sur le détroit de Gibraltar. Celui de Zenta a prévalu. — La cédule royale confirme cette démarcation.

Le mémoire intitulé : ***Sucinta esposicion documentada de los nobles hechos, grandes servicios y padecimientos del teniente-general marques de Casa-Pizarro***, que nous venons de citer, donne copie de tous les documents relatifs à la fondation de cette ville, et indique d'une manière très-détaillée les limites au nord avec Tarija. Ce sont, à partir du ruisseau de la Quiaca, en allant de l'ouest à l'est : la petite Sierra del Nogal, le Rio de las Rosas, près de celui de Soledad; puis, du sud au nord, la crête des Cerros de Niguaso jusqu'au Rio-Pilcomayo. — Depuis l'émancipation, la frontière de Tarija s'est étendue jusqu'au Vermejo et à l'Itau; elle est restée indécise du côté du désert, par suite de la résistance des Indiens Chiriguanos aux empiétements des blancs. Elle avance et recule tour à tour, suivant les circonstances. (Voyez le voyage de M. Weddel en Bolivie, dans l'ouvrage de M. de Castelnau.)



et ces conditions ont été si fidèlement remplies que jamais aucune discussion n'a eu lieu entre ces deux fractions de la province; Oran a toujours joui d'une paix profonde et a pu donner l'hospitalité aux proscrits et aux fugitifs des contrées voisines lors de leurs crises politiques.

La lieutenance d'Oran est gouvernée par une Municipalité formée de cinq habitants nommés annuellement par le vote direct de tous les électeurs. Chaque deux années cette municipalité présente au pouvoir exécutif de Salta, une liste de trois personnes entre lesquelles doit être choisi le Lieutenant-Gouverneur. Celui-ci représente le pouvoir provincial. Un tribunal de première instance compose tout le pouvoir judiciaire ; la municipalité est chargée de toutes les affaires civiles. — Ce pays est divisé en trois départements : ORAN et sa campagne, IRUYA, SANTA-VICTORIA.

ORAN est une ville neuve, bien percée, avec des rues de quinze mètres de large, deux places, une église en bon état, des canaux d'irrigation dérivés du Rio-Zenta. Elle occupe une plaine bien unie, dégagée d'arbres et devenue salubre. Les maisons sont généralement construites en adobes et assez commodes, mais on soigne peu leurs jardins. En outre, beaucoup ont dans leur cour une grande excavation provenant de l'extraction de la terre à brique, et qui, servant de réceptacle aux eaux et aux immondices, peut donner lieu à des effluves malsains. Une forêt de trois lieues d'épaisseur, mais traversée par une bonne route, la sépare du Rio-Vermejo que l'on passe à gué pour se diriger sur Carapari ou Santa-Cruz de la Sierra. A une courte distance de la ville, se trouve la grande sucrerie de l'honorable famille Uriburu, qui occupe plusieurs centaines d'Indiens Matacos. Plusieurs habitants cultivent la canne à sucre aux environs et vendent leur récolte sur pied à cet établissement. — Les environs sont assez bien cultivés : en outre de la canne, le tabac et le manioc s'y produisent parfaitement et le bananier y croît bien. Les environs offrent en abondance le cebil, cet arbre si précieux par son écorce à tanner; les forêts voisines donnent de magnifiques bois de construction et nourrissent l'arbuste à maté, que l'on exploite quelquefois.

Oran est à 10 lieues de *Las-Juntas* ou embouchure du San-Francisco dans le Vermejo, endroit où un port pourrait être établi, et à 40 de la Esquina-Grande jusqu'où ont déjà remonté plusieurs bâtiments à vapeur. Le *Rio-Zenta* est trop torrentueux pour être navigable ; il en est de même du Rio-del-Pescado qui lui est parallèle, mais

vient de la haute vallée de Santa-Victoria. Le Vermejo lui-même, au-dessus d'Oran, est trop rapide pour être remonté, mais à l'époque des crues on pourrait le descendre presque depuis la frontière. Il faudrait en tout cas avoir un bac bien établi sur le gué de la forêt d'Oran près de l'embouchure du Zenta, et encore aurait-on quelquefois à craindre que les troncs d'arbres roulés violemment par les eaux ne l'emportassent.

La distance d'Oran à Salta est de 80 lieues; de 65 jusqu'à Jujuy; de 50 jusqu'à Tarija; de 190 à Santa-Cruz de la Sierra; de 33 à Humaguaca, par la vallée de San-Andrès et l'*Abra* ou col de Zenta. Le chemin de Tarija est fort difficile, en côtoyant le Vermejo, lors des grandes eaux, à cause des inondations, et la route par la montagne est peu praticable.

Le département d'Oran est extrêmement vaste, puisqu'il s'étend, — le long du Vermejo, depuis l'embouchure du Pescado jusqu'à la Esquina-Grande, au sud-est, et, sur le San-Francisco, jusqu'au Rio de las Piedras, — à l'ouest, il comprend la vallée de San-Andres et ses cultures. Les deux rives du Vermejo commencent à avoir beaucoup de fermes à bétail. La mission de la *Imaculada-Concepcion*, sur la rive gauche de la rivière, en face de la Esquina, renferme maintenant 500 habitants, la plupart Indiens à moitié civilisés. On compte encore les hameaux de *Campo-oculto*, de *Tipal*, de *Tabacal*, *etc.*, celui de *Pizarro*, qui remplace le fortin de ce nom; ces établissements n'ont que quelques maisons.—La vallée de San-Andres conduit au col de Zenta; elle a 25 lieues de long à partir d'Oran, et offre une magnifique végétation, tropicale dans sa partie inférieure, tandis que le village de San-Andres, situé par une altitude de 1,500 mètres, a le climat, les productions de l'Europe moyenne, et que, plus loin, on ne trouve plus que des pâturages et enfin des neiges une partie de l'année. La hauteur du col ou *abra* de Zenta, point culminant de la route d'Humaguaca et de Bolivie, est de 4,530 mètres, suivant nos observations, de telle sorte que dans deux journées de voyage on peut voir tous les climats de la terre. — Indépendamment des productions tropicales que nous avons énumérées, le département d'Oran a des pâturages suffisants pour élever une grande quantité de bétail. — Sa population est de 5,500 âmes, dont 1,500 pour la ville d'Oran, 1,000 pour la vallée de San-Andres, et 3,000 pour le reste du canton.

Le département d'Iruya est à l'ouest de celui d'Oran et sur les ver-

sants orientaux de la grande cordillère de Zenta. Il a 14 lieues du sud au nord, 17 de l'ouest à l'est et 2,500 habitants, la plupart Indiens de race Quichua. On ne s'y occupe guère que de l'élève du petit bétail, moutons, chèvres, lamas, ânes, quelques juments et mulets. Il y a un peu d'agriculture. — La paroisse d'Iruya est un simple village au milieu des Andes. Il y a en outre deux succursales, une au hameau de *San-Pedro*, l'autre à celui de *Santa-Barbara*.

Le département de SANTA-VICTORIA, fort étendu, fort varié, est au nord du précédent et touche à la Bolivie. Il a 24 lieues de nord à sud, 30 de l'est à l'ouest et 3,000 habitants. Sa population est analogue à celle du précédent et a les mêmes industries. La partie basse est tropicale et borde le Rio-Vermejo. Sa paroisse, *Santa-Victoria*, est un pauvre village avec une église en ruine; il y a une chapelle à *Cayambullo* et une succursale au hameau nommé *Capilla del Vermejo*, près de la frontière bolivienne. — Ce département renferme de l'or, que l'on obtient par le lavage des sables du ruisseau de *Pucara* qui passe au chef-lieu, des minerais d'argent et de cuivre qui ne sont pas encore exploités faute de bras et d'entrain comme dans tout le reste de la province (1).

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Salta.*

Comme les deux provinces précédentes de Santiago del Estero et de Tucuman la province de Salta fit, depuis Viracocha jusqu'à la conquête espagnole, partie du domaine des Incas. Sa population, de race Calchaquie, était agricole et habitait principalement les vallées actuelles de Lerma, de Calchaqui, de Santa-Maria et les gorges qui y débou-

(1) D. Benjamin Villafane répartit ainsi la population de la lieutenance d'Oran en 1856 :

Ville d'Oran.	1,380	habitants.
Rive droite du Rio-del-Pescado	145	—
Rives du Rio-Colorado.	333	—
Rives du Rio-Vermejo.	721	—
Village de San-Andres.	611	—
Département et village d'Iruya.	2,254	—
Département et village de Santa-Victoria	2,797	—
	8,241	

Depuis cette époque, la population a notablement augmenté par l'immigration, et ce n'est pas exagérer que la porter, comme nous l'avons fait, à 11,000 âmes.

chent. Lorsque les Castillans, après l'assassinat d'Atahualpa, pénétrèrent dans le sud du Pérou, les habitants obéirent d'abord à Manco, successeur nominal d'Atahualpa, ou plutôt à ses maîtres. Almagro, Valdivia, Zurita, traversèrent facilement leurs vallées pour aller au Chili et au Tucuman. Bientôt pourtant les Indiens cherchèrent à repousser le servage que ceux-ci venaient leur imposer avec le système des commanderies, et commencèrent une lutte qui, à part quelques intervalles de paix, ne dura pas moins d'un siècle et demi. La possession des vallées d'Humahuaca, de Perico et de Lerma, était absolument nécessaire aux Espagnols pour communiquer avec le Tucuman et le Chili ; leur occupation définitive fut donc décidée presque dès le principe, et l'on fonda, au nord de Jujuy, la forteresse de Nieva, qui ne subsista pas longtemps. Ce ne fut qu'en 1582 que l'on se décida à établir une ville dans la vallée de Salta, laquelle, large et bien arrosée, nourrissait une nombreuse population agricole.

Aux premiers conquérants et gouverneurs du Tucuman : Rojas, Aguirre, Zurita, etc... avait succédé Abreu, homme violent, qui se souilla du meurtre juridique de Luis Geronimo de Cabrera, son prédécesseur, fondateur heureux de la ville de Cordova. Son expédition ridicule et malheureuse à la recherche de la ville fabuleuse de Los Cesares dans le sud, ses cruautés et ses exactions, le firent remplacer par l'austère licencié Hernando de Lerma, qui commença par faire instruire son procès et le laissa périr en prison des suites de la question qui lui avait été préliminairement infligée. Par la terreur, Lerma rétablit l'ordre dans la province de Tucuman, sévit à la fois contre les Espagnols et contre les Indiens, et, pour assurer la tranquillité dans la vallée de Salta, il y fonda la ville de ce nom, mais qui porta d'abord celui de son fondateur.

Ce fut le 17 avril 1582 que furent solennellement jetés les fondements de cette ville en présence du gouverneur, « l'illustre seigneur licencié Hernando de Lerma, gouverneur et grand justicier (*justicia mayor*) des provinces de Tucuman, Juris, Diaguitas et Comechingones, » du premier évêque du Tucuman, Fray Francisco de la Victoria, venu exprès de Santiago del Estero pour cette solennité, et de toutes les autres autorités espagnoles (1).

Les commencements de Salta furent difficiles, au milieu des ré-

(1) On possède encore tous les actes de la fondation de Salta : proclamation du gouverneur, répartition des terrains, frontières de la province, banlieue de la capitale, présentation de l'étendard royal, etc. — Toutes ces pièces ont été reproduites par M. Quesada dans la *Revista del Plata*, page 300. Parana, 1861.

voltes incessantes des Indiens ; la place put cependant se soutenir, et bientôt la fondation de Jujuy, en 1595, non loin de la petite place de Nieva, d'abord élevée pour les contenir, vint la débarrasser des attaques incessantes des Humaguacas. Le dix-septième siècle presque tout entier fut employé à la réduction des tribus calchaquies, lesquelles, fortifiées dans leurs hautes vallées, repoussaient énergiquement la domination espagnole. (Voyez le Précis chronologique.) Tour à tour on employa sur elles l'action des missionnaires, celle des armes, celle des traités de paix ; ce fut seulement avec le temps que l'on parvint à les dompter, et encore quelques tribus durent-elles être exterminées ou transportées ailleurs. Retirés au milieu de leurs montagnes, dans de petites forteresses qu'ils avaient su rendre inexpugnables et dont on voit encore les restes en maint endroit de la vallée de Santa-Maria et de la Sierra de Quilmez, les Indiens bravaient les attaques des Espagnols. En 1655, un imposteur nommé Bohorquez, se disant de la famille des Incas, put même se faire accepter et saluer comme leur successeur, par les habitants indiens de la contrée et menacer un instant les conquérants d'une ruine entière. Il fallut arriver jusqu'en 1664, pour que Mercado, gouverneur du Tucuman, terminât enfin cette guerre, et que les Indiens, d'une part, vaincus par les armes, et de l'autre entraînés par les prédications des missionnaires, finissent par accepter le baptême et se fondre avec la population espagnole. A partir de cette époque, Salta n'eut d'autres embarras que ceux que causèrent à sa frontière orientale les attaques de quelques tribus du Chaco. On bâtit des forts pour les contenir, on occupa la vallée du San-Francisco, puis les bords du Juramento et les versants orientaux de la Sierra del Alumbre, enfin on établit des missions ; ces mesures continuées avec persévérance arrêtèrent les Indiens, qui renoncèrent à leurs attaques sur une frontière bien défendue et où la population croissait chaque année.

Dans le courant du dix-huitième siècle, les gouverneurs du Tucuman résidèrent assez souvent dans la capitale, et de là dirigèrent diverses reconnaissances sur le Chaco pour essayer d'établir une communication directe entre la province et le Parana. Ces tentatives, dont nous parlerons en traitant du Chaco, eurent, quoique un entier succès ne les ait point couronnées, l'avantage de créer de bons rapports entre les Saltais et les Indiens du Chaco, et d'attirer ces derniers dans les plantations où ils viennent travailler paisiblement depuis bientôt un siècle.

Depuis le premier établissement des Espagnols dans cette région,

Salta fit partie du gouvernement du Tucuman, lequel fut successivement divisé en plusieurs lieutenances, administrées par des sous-gouverneurs (*Tenientes Gobernadores*). Ainsi furent successivement créées les sections de Salta, de Jujuy, de Catamarca, de la Rioja. La conformation physique du pays, la nature et l'origine de ses habitants, en faisaient essentiellement une dépendance du Haut-Pérou, qui n'avait presque aucun point de contact avec le littoral.

La création de la vice-royauté de la Plata, en 1776, avec son siége à Buénos-Ayres, amena une modification profonde dans ce système, modification rationnelle puisqu'elle ouvrait au commerce de l'intérieur des débouchés si longtemps souhaités sur l'Océan Atlantique, et provoquait les explorations fluviales qui pouvaient créer des voies nouvelles à la circulation. Le Tucuman fut alors divisé en deux intendances : celle de Salta, et celle de Cordova. — L'intendance de Salta comprit la province de ce nom, et en outre celles de Jujuy, Catamarca, Tucuman et Santiago del Estero. L'intendant résidait à Salta, chacune des autres villes avait un lieutenant-gouverneur ; les communications avec le littoral devinrent fréquentes et plus faciles. Le soulèvement des Indiens du Haut-Pérou, en 1783, sous la direction de Tupac-Amaru, marquis d'Oropesa, vint tout à coup troubler la paix profonde dont jouissait le pays, et excita naturellement une vive émotion dans les provinces de Salta et de Jujui, où vivaient tant d'Indiens de même sang et de mêmes instincts que leurs frères du nord; il y eut donc des insurrections partielles, mais sans importance, qui furent presque aussitôt arrêtées par le concours des milices provinciales et terminées par le supplice de leurs chefs. La tranquillité se rétablit promptement.

La fin du dix-huitième siècle fut marquée par la reconnaissance du Rio-Vermejo, qui fut navigué tout entier, par l'établissement de colonies sur ses rives et l'organisation de la lieutenance d'Oran; les intendants D. Andres Mestre et le marquis de Casa-Pizarro, se signalèrent par leur esprit d'ordre, leur zèle éclairé, leur activité intelligente, et sous leur sage administration la province fit de grands progrès. Il est juste aussi de dire qu'ils furent puissamment secondés par les principaux Saltais, tels que les Arias, les Cornejo, etc., et en général par tous les grands propriétaires de la province.

L'émancipation de 1810 trouva Salta paisible et bien gouvernée, mais la révolution, partie de Buénos-Ayres, faisait un appel trop puissant aux instincts d'indépendance nationale, pour qu'elle ne fût pas aussitôt acceptée. Dès la fin de mai, tout en invitant les provinces

à envoyer leurs députés à Buénos-Ayres pour ratifier la déclaration (*pronunciamento*) du 25, la Junte de gouvernement, véritable comité de salut public qui venait de se former, s'était empressée d'envoyer une petite armée pour combattre les efforts que faisaient les chefs espagnols dans le but de résister à la révolution du littoral. — Après la défaite et la mort de Liniers et de ses amis, les colonels Ocampo et Balcarce arrivent à Salta, y proclament l'abolition du pouvoir vice-royal, et pénètrent dans le Haut-Pérou où ils battent les petites forces espagnoles surprises et désorganisées qui s'y trouvent. Le Dr Castelli, membre de la Junte et l'un des plus ardents chefs du mouvement, qui les accompagne, profite de leur triomphe pour appeler la population nationale entière à secouer le joug de l'Espagne. Les vingt-sept années qui s'étaient écoulées depuis le supplice de Tupac-Amaru n'avaient point effacé le souvenir de l'insurrection; Castelli fut écouté, et tout le sud du Pérou, jusqu'au-delà du Desaguadero, se souleva. Cependant, après de nouvelles et rapides alternatives de succès et de revers, en 1812, les indépendants sont ramenés sur Salta, puis sur Tucuman, et les Espagnols, victorieux, redeviennent maîtres du Haut-Pérou. Mais là s'arrêtent leurs succès : D. Pio-Tristan, leur général, est battu une première fois à Tucuman, une seconde fois, le 20 février 1813, à Salta même, dont il avait fait sa place d'armes, et où le soulèvement de tout le pays le tenait enfermé; sa défaite est si complète qu'il y est fait prisonnier avec tout ce qui reste de son armée. Le général argentin Belgrano, vainqueur dans ces deux batailles, et puissamment secondé par les milices de la province, reprend alors vigoureusement l'offensive, et les patriotes envahissent de nouveau le Haut-Pérou, et occupent Potosi. Malheureux à Vilcapugio et à Ayouma, Belgrano est obligé de se replier sur le territoire argentin; heureusement pour lui les Espagnols sont arrêtés par le soulèvement de Cochabamba et de Santa-Cruz de la Sierra, qu'ils veulent d'abord réduire, puis par l'attitude résolue des provinces de Jujuy et de Salta, dont toute la population s'est mise sur pied pour résister à l'ennemi commun. De hardis chefs de bandes, dont le plus illustre, Martin Guëmes, le héros Salteño, est resté dans tous les souvenirs, multiplient les corps francs (*montoneras*) qui harcellent l'ennemi, et rendent sa marche impossible. Ces troupes, quoique assez indisciplinées et quelquefois peu d'accord avec les chefs de l'armée de ligne qui a son quartier général à Tucuman, rendent d'immenses services à la cause de l'indépendance, et permettent au gouvernement central de réorganiser des forces suffisantes pour en

imposer à l'ennemi et le détourner d'une invasion nouvelle.

Le gouvernement de Buénos-Ayres voulait alors continuer la guerre du Pérou. Le colonel San-Martin et le général D. José Rondeau vinrent successivement à l'armée du nord pour lui donner une impulsion plus vive. San-Martin, ne trouvant pas sans doute assez de docilité dans les éléments qu'il avait à manier, et songeant déjà à faire une diversion puissante sur le Chili, la laisse aux mains de Rondeau, général entièrement dévoué au Directorat de Buénos-Ayres, et qui venait de combattre les prétentions séparatistes d'Artigas dans la Bande Orientale. L'inflexibilité de ce général sur la discipline froisse d'abord les chefs de corps francs (*guerilleros*) si nombreux dans la province; il pénètre cependant, pour la troisième fois, avec le gros de son armée dans le Haut-Pérou, et obtient quelques succès, mais il en est expulsé après avoir éprouvé une défaite à Sipe-Sipe, non loin de Cochabamba (29 novembre 1815), et ce désastre affaiblit beaucoup le prestige de son autorité. Cependant, malgré son triomphe, le général espagnol Pezuela recule devant l'attitude conservée par les milices de Salta, et n'ose point envahir. Il se contente de rétablir le pouvoir royal dans tous les départements au nord d'Humaguaca, et de prendre une attitude menaçante, pendant que ses lieutenants poursuivent les insurgés de l'intérieur, et écrasent les patriotes de Cochabamba et de Santa-Cruz.

Cette guerre, si acharnée depuis cinq ans, avait épuisé les provinces de Salta et de Jujuy, lesquelles, plus proches du champ de bataille, en avaient souffert tous les maux. Les chefs militaires du pays et le gouverneur D. Martin Guëmes à leur tête, étaient mécontents de Rondeau qui voulait faire de nouvelles levées et reprendre une offensive pleine de périls, au lieu de rester sur une défensive commandée par les événements. Rondeau, représentant du gouvernement central, veut se faire obéir, mais il rencontre une opposition qui devient bientôt une sorte de guerre civile. Guëmes et ses amis luttent à la fois et contre l'armée de Rondeau et contre les Espagnols qui veulent profiter de cette occasion pour revenir sur leurs pas.

La fin de l'année 1815 avait été désastreuse pour les patriotes du nord. Les agitations du littoral y firent sentir leur contre-coup. Les idées d'autonomie fédérale proclamées par Artigas et soutenues par lui, les armes à la main, même contre les résistances du Directorat siégeant à Buénos-Ayres, lequel, convaincu de la nécessité de maintenir un gouvernement central analogue à celui de la vice-royauté, y résistait de toutes ses forces, furent saluées avec enthousiasme par



la plupart des provinces de l'intérieur. On commença à invoquer la forme fédérale quoiqu'on en comprît encore assez mal le mécanisme.

Le congrès de 1816, siégeant à Tucuman, proclama l'indépendance argentine, et rétablit momentanément la tranquillité, mais n'empêcha pas les idées fédérales de faire leur chemin. Jusqu'en 1820 la position de Salta sur la frontière, sous la menace incessante d'une invasion espagnole, l'obligea de conserver une attitude militaire énergique; toutefois les deux partis, épuisés par la lutte, hésitaient à en venir aux prises de nouveau. Le théâtre de la guerre fut transporté au Chili, au Pérou, et les provinces du Haut-Pérou restèrent les dernières sous la domination castillane. Une sorte d'armistice tacite avait été consenti, et l'autorité de l'ancienne métropole s'arrêtait aux limites de Jujuy et de Tarija.

La chute du Directorat, en 1820, amena la séparation de toutes les fractions de l'ancienne vice-royauté en provinces à part. Salta accepta franchement la situation nouvelle, mais non sans qu'il y eût eu de vives discussions entre le parti ultra-fédéral, représenté par une partie des chefs locaux qui avaient brillé pendant la guerre de l'indépendance, et les partisans du gouvernement central. Oran préféra se rattacher à Salta qu'à Jujuy, dont la séparation fut consacrée par une loi provinciale de Salta, du 2 décembre 1834.

L'agitation de cette turbulente année 1820 fit espérer aux Espagnols qu'ils pourraient être plus heureux dans une nouvelle tentative d'invasion; Marquieguy, leur général, la tenta. Mais, exercés par dix années de guerre, les Salteños la repoussèrent facilement, sous la conduite du général Gorriti, gouverneur en l'absence de Martin Guëmes; un armistice qui dura jusqu'à la fin de la guerre sud-américaine, en 1824, fut alors conclu et assura la sécurité des provinces du nord.

En 1821, débarrassée de la crainte d'une invasion nouvelle, la province se donna une constitution. Des citoyens éclairés, tels que D. Facundo Zuviria, qui venait d'attacher son nom à l'armistice, les docteurs Gorriti, Zorrilla, Bustamente, le colonel Cornejo, etc., contribuèrent à l'établissement du système représentatif par la proclamation d'un *Statut Provincial*, ou constitution, qui a régi la province jusqu'à celle de 1855. En 1823 et 1824, l'extrême nord de la République argentine fut en paix; ce calme, survenant après tant d'orages, permit à Salta de progresser rapidement sous son nouveau régime. En 1825, une révolution, causée par une discussion entre le

maréchal Arenales, alors gouverneur, et la chambre législative, amena une première infraction au statut provincial, et bientôt les discussions ardentes qui suivirent la tentative du congrès de 1826, et les efforts de l'honnête Rivadavia pour établir un gouvernement national, virent ressusciter les querelles de 1815 et 1820. La province s'était pourtant volontiers prêtée à ces essais patriotiques; mais, dès 1827, le parti ultra-fédéral prit le dessus. Dans la grande guerre civile de 1829-31, quoique, grâce à sa situation retirée, les belligérants n'aient point touché à son territoire, et qu'elle ait su habilement tenir Quiroga éloigné, elle n'en fut pas moins le théâtre de troubles assez graves qui se terminèrent par l'exil des principaux citoyens unitaires. Ce fut à la suite de ces événements que la lieutenance de Jujuy, restée jusqu'alors unie à Salta, songea à exécuter l'exemple donné, douze ans auparavant, par les autres provinces argentines, c'est-à-dire à se constituer séparément. Cette mesure fut acceptée sans trop de répugnance par les Salteños, qui sentaient le besoin de la paix, et voulaient la conserver.

La guerre de 1837 contre la Bolivie ne troubla qu'un instant la sécurité reparue à Salta depuis quelques années. Le général D. Alejandro Heredia, gouverneur et capitaine général de Tucuman, protecteur des provinces de Salta, Jujuy et Catamarca (les événements de 1831 lui avaient permis de prendre ces titres), commandait alors en chef l'armée d'opérations de la Confédération argentine. La campagne se borna à des proclamations aux indigènes et à des démonstrations impuissantes sur la frontière. La défaite du général Santa-Cruz, président de la Confédération Pérou-bolivienne, par l'armée chilienne, rétablit bientôt la tranquillité. — Le général Heredia profita alors de son autorité, sur toutes les provinces du nord de la Confédération argentine, pour assigner à celle de Tucuman le canton de Colalao, qui sépare aujourd'hui Salta et Catamarca, dans la vallée de Santa-Maria. Cette mesure permettait de lever des droits de douanes sur le transit qui se faisait entre les deux provinces, par cette vallée, la Punta de Balastro et Gualfin. — Les dissensions de 1840 et 1841, signalées par la lutte de Lavalle contre Rosas, vinrent compromettre bien davantage la paix dont jouissait le nord de la république. Salta eut, comme en 1831, le bonheur de ne pas voir de soldats à ses portes; l'armée d'Oribe s'arrêta à Tucuman, ainsi que l'avait fait celle de Quiroga, dix années auparavant, et il n'y eut point de réaction nouvelle. Les Salteños s'étaient instruits par le passé; ils recueillirent les fruits de leur modération, car leur province devint dès-lors

l'asile respecté des bannis de toutes les opinions, de toutes les misères politiques.

Dans un tel pays, les événements de 1852 et la constitution nationale de 1853 devaient être accueillis avec enthousiasme. Ils le furent en effet; la province de Salta en a profité pour perfectionner son organisation intérieure par la constitution de 1855; elle a continué à rester calme au milieu des émotions qui ont agité d'autres provinces voisines depuis cette époque; aussi est-elle une des plus avancées et des plus heureuses de la république.

CHAPITRE X.

Province de Jujuy.

§ I. — *Province de Jujuy en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Jujuy est située, en moyenne, entre 22 et 24° de latitude sud, 66 et 69° de longitude orientale, et embrasse une superficie de près de trois mille lieues carrées. Ses limites sont, au sud et à l'est, la province de Salta, dont elle est séparée par le ruisseau de Las-Burras, sur les plateaux; la ligne de Santa-Cruz et le Saladillo de Las-Pavas, la Sierra del Alumbre et la lieutenance d'Oran. Au nord, elle confine avec la Bolivie, et ses frontières, de ce côté, sont celles de la Confédération argentine (voyez tome Ier, page 5), c'est-à-dire, en allant de l'est à l'ouest, le Rio-Itau, le Vermejo supérieur, les montagnes de Candados et de Porongal, le ruisseau de la Quiaca, les hauteurs de Piscuno, la cordillère du Despoblado, et la crête orientale du grand plateau longitudinal des Andes.

Aspect général. — Il est analogue à celui que présente la province de Salta, à laquelle celle de Jujuy est intimement liée par les conditions physiques du sol, du climat, par la nature des productions, des industries et du commerce, par l'origine de la population. — La seule différence, c'est qu'un tiers de la province, à l'ouest-nord-ouest, est occupé par un vaste plateau, élevé en moyenne de trois mille cinq cents mètres, qui embrasse quatre départements, et

est désigné sous le nom de *Puna de Jujuy,* le territoire élevé (où l'on souffre de la *puna*) de Jujuy. Ce plateau forme une plaine ondulée, ici pierreuse et infertile, là couverte d'un bon pâturage, sillonnée de ravins, de ruisseaux, présentant quelques lagunes et même des lacs salés. Plusieurs chaînes de montagnes, dont les cimes conservent éternellement leurs neiges, se dessinent sur cette plaine et en forment les contre-forts. Les eaux qui en descendent ont creusé des gorges étroites qui débouchent dans les longues vallées d'Humaguaca et de Lerma, orientées toutes deux du nord au sud. Une autre vallée parallèle aux deux précédentes, mais située à l'est et d'une faible élévation, 400 mètres, en moyenne, au-dessus du niveau de la mer, est celle du Rio San-Francisco, que nous connaissons déjà, et dont la plus grande portion appartient à la juridiction de Salta.

Hydrographie. — La province de Jujuy ne possède qu'un seul système hydrographique de quelque étendue ; c'est celui que constitue le Rio *San-Francisco*, lequel, dans sa course de plus de cent vingt lieues, décrit un grand demi-cercle du nord au nord, en passant par le sud, et vient se réunir au Vermejo, presque sous la même latitude que celle du point où il a pris sa source. Cette rivière est aussi le réceptacle de toutes les eaux de la grande vallée d'Humaguaca et de ses rameaux secondaires, des vallées de Jujuy, de Perico et de toutes les gorges boisées du revers oriental de la Sierra de Calilegua. — Le San-Francisco, appelé communément Rio-Grande de Jujuy, naît par deux branches aux *Abras* ou cols de Cosquina et de Cortaderas, à l'extrémité nord de la Quebrada d'Humaguaca, et reçoit presque tous ses affluents du plateau occidental de la Puna ; les principaux, de ce côté, sont ceux de *Yacoraite*, *Purmamarca*, *Tumbaya*, *Leon*, *Yala* et *Reyes ;* tandis qu'à l'est on ne compte guère que celui de *Cianso*, qui vient de l'Abra de Zenta se réunir à lui aux cultures d'Uquia, où les deux vallées n'en forment plus qu'une. A Jujuy, le San-Francisco, désigné là sous le nom de Rio-Grande, est déjà un torrent considérable, qui se grossit plus bas des ruisseaux de la vallée de Perico, tels que ceux de *Los-Alisos*, de *Cabaña*, etc., plus bas enfin du *Rio de Lavayen*, venu de la province de Salta. A l'est, le *Rio-Negro*, le *Ledesma*, le *San-Lorenzo*, le *Sora,* le *Rio de Las-Piedras*, y portent toutes les eaux du versant boisé de la partie voisine de la Cordillère, et sont des torrents dans la saison des pluies.

Le plateau de la Puna présente deux grandes lagunes principales : celle *Del-Toro*, la plus au sud, près de laquelle naît, sans toutefois

communiquer avec elle, la rivière qui descend dans la plaine de Salta par la Quebrada de ce nom. Cette lagune a des eaux saumâtres, et son trop-plein se perd par l'évaporation si active à ces altitudes. L'autre lagune, au nord, est celle de *Casabindo*, près du village de ce nom ; ses eaux, tout à fait salées, sont une mine immense d'excellent sel pour le nord de la République argentine et le sud de la Bolivie.

Ce magnifique bassin présente sur ses bords des couches épaisses de ce minéral, que l'on taille à la hache en grandes briques du poids de vingt-cinq kilogrammes, et qui sont transportées à dos d'âne ou de mulet dans tous les environs, sur un rayon de cent lieues. Ces couches se reproduisent incessamment par suite des crues du lac pendant l'été et seront toujours inépuisables. Quelques faibles ruisseaux, formés par les eaux pluviales et la fonte des neiges voisines, vont s'y perdre.

Orographie. — La province de Jujuy est tout à fait au milieu des Andes, et son système orographique est la continuation de celui de Salta. En effet, ses montagnes, dont la prolongation sillonne le territoire saltais, viennent s'unir au grand plateau bolivien, qui commence à s'épanouir par 24° 30′ de latitude environ, à l'extrémité des vallées de Calchaqui, del Escoipe et del Toro, en formant d'abord la Puna de Jujuy, puis les plaines de la Cordillère, qui se lient, par une suite non interrompue de plateaux, à celles des lacs d'Aullagas et de Titicaca, en Bolivie et au Pérou. La Puna forme, comme nous venons de le dire, une sorte de plaine médiocrement accidentée, mais dont les bords portent des séries de hauteurs au milieu desquelles s'élèvent des cimes couvertes de neiges éternelles. Quelques-uns de ces cordons circonscrivent des cirques pierreux sans aucune végétation; ailleurs, un petit courant né d'une cime neigeuse permet aux montagnards de faire un peu d'irrigation. Le cordon occidental du plateau appartient à la Bolivie et se dresse au milieu des déserts glacés du *Despoblado ;* c'est la cordillère *Del-Agua-Caliente*, suite de l'arête porphyrique qui a donné les Nevados de Cachi et d'Acay. Le cordon moyen forme la paroi occidentale de la vallée d'Humaguaca; il porte les Nevados *del Castillo* et de *Jujuy*. Enfin l'autre chaîne, plus orientale, est celle de *Zenta*. La dernière, presque en dehors du système Andin, est le chaînon de *Santa-Barbara*, formant la partie septentrionale du système del Alumbre. (Voyez tome Ier, pages 186, 192, 295.)

Constitution physique du sol. — Extrêmement variée, ainsi que l'indiquent la diversité des altitudes, les innombrables dislocations du terrain, la multitude de gorges, de ravins qui le coupent. Aussi la province ne possède-t-elle d'autres plaines que celles des froids plateaux de la Puna. — Ce n'est guère que dans les vallées que l'on trouve une bonne terre végétale ; le sol des plateaux, alors même que leur altitude n'est pas assez grande pour y interdire la culture, est maigre et même imprégné de sel en quelques endroits. Les terrains salins se retrouvent aussi dans quelques parties des vallées et aux endroits qui ont été évidemment le bassin de lacs salés pendant la dernière époque géologique, ainsi qu'il est facile de s'en assurer à Tumbaya et au lac du Volcan, au sud de ce village. Dans le bas de la vallée de Jujuy et dans celle de San-Francisco, la terre végétale est épaisse et d'une grande fertilité. La quantité de pluie qui y tombe et la chaleur du climat en font un sol excellent pour la culture.

Si le terrain de la plus grande partie des cantons montagneux de Jujuy est ingrat au point de vue agricole, il n'en est pas de même sous le rapport minéral. Nous venons d'indiquer les inépuisables salines de Casabindo ; mais la Puna produit encore de l'or, et les départements de la Rinconada et de Cochinoca ont des placers qui depuis plus de deux siècles n'ont jamais cessé d'en fournir au lavage. L'argent, le cuivre, le fer, le nickel, le plomb, l'antimoine, l'étain, se rencontrent en une foule d'endroits, et, si leur exploitation n'est point tentée, c'est que la population est peu nombreuse et qu'elle trouve abondamment à vivre dans les faciles industries de l'élève des troupeaux et de l'agriculture dans les vallées. — En outre des minerais métalliques, les matériaux de construction et d'ornement, tels que marbres, jaspes, cristal de roche, chaux, plâtre, etc., abondent dans les chaînes orientales. On trouve du bitume et de l'alun dans le département du Rio-Negro ; la province, d'ailleurs, est encore incomplétement connue sous le rapport minéralogique. (Voyez tome II, page 426.)

Il y a de temps à autre des *Tremblements de terre*, comme à Salta, mais ils ont presque toujours été légers. Lorsque nous visitâmes Jujuy en septembre 1858, quinze jours auparavant, on y avait éprouvé une série de secousses assez fortes. La province n'a point de volcans en activité, quoique l'on rencontre en certains endroits des signes de volcanisation ancienne. L'endroit que l'on appelle le Volcan, près de Tumbaya, est la ruine d'une barrière montagneuse que les eaux du



lac qui existait jadis en cet endroit ont renversée pour s'écouler dans la vallée.

Climat. — Analogue à celui de Salta : froid et sec dans la montagne et sur les plateaux, humide et chaud dans les vallées de Perico et de San-Francisco. Dans la montagne, il ne pleut que l'été ; la neige y tombe en abondance aux changements de saison, mais elle ne persiste que quelque temps dans les localités supérieures à 3,000 mètres d'altitude. La limite des neiges perpétuelles y est à 5,000 mètres. Au mois d'octobre 1858, la cime du Zenta, qui arrive presque à cette hauteur, n'en avait déjà plus. Dans les vallées inférieures la pluie est plus fréquente ; elle est très-abondante, pendant les six mois d'été, dans celle de San-Francisco.

Salubrité. — Le climat de Jujuy est fort salubre dans la montagne et les vallées supérieures ; le goître y est malheureusement connu, et il s'accompagne parfois de crétinisme. Cependant cette infirmité a diminué d'une manière notable depuis vingt années ; on attribue avec raison cette amélioration dans la santé publique à un meilleur régime. Les parties basses de la province voient quelquefois des épidémies de fièvres intermittentes simples et de dyssenteries. Un meilleur aménagement du sol et des eaux fera disparaître les premières. Les maladies aiguës de poitrine se montrent dans les vallées supérieures et y sont évidemment causées par les brusques changements de température qu'elles éprouvent. En effet, au-dessus de 1,200 mètres d'altitude, le climat y est extrêmement variable.

Végétation. — La végétation est rare sur les plateaux; elle s'y borne aux graminées, et, à partir de 3500 mètres, aux cactus, qui abondent d'une manière extraordinaire. L'espèce *Candelabrum* fournit même une sorte de bois de charpente qui n'est point à dédaigner. Ce bois est très-poreux, très-léger, et cependant fort solide et d'une extrême durée. On le débite en planchettes à l'aide desquelles on fait des portes, des fenêtres, des toitures aux maisonnettes des montagnards. A cette altitude on peut même cultiver l'orge, la pomme de terre et même la luzerne. A 3000 mètres la végétation arborescente se montre, quoique faible encore, puis bientôt, à 2800, le blé, les arbres fruitiers, et à 2000, tous les végétaux d'Europe. Les forêts tropicales commencent à l'altitude de 1200 mètres ; elles sont d'une végétation luxuriante à 800 mètres et au-dessous (Voy. la végétation des Andes et de la région tropicale, t. I, p. 421 et suiv.). Sur les sols secs et

argileux les mimosées dominent ; sur une terre profonde, les grands arbres de la famille des légumineuses. Il y a de magnifiques forêts dans le département du Rio-Negro.

Animaux sauvages et domestiques. — Tous les animaux de Tucuman et de Salta se retrouvent dans la province de Jujuy. Le guanaque et la vigogne hantent la montagne, où l'on rencontre également le chinchilla. Le jaguar, le couguar, le tapir, le pecari se voient dans le département du Rio-Negro ; le condor, les aigles et tous les oiseaux de proie abondent dans les Andes. Il n'y a aucun animal particulier à la province.

Bétail. — On élève peu de bœufs, et seulement ce qu'il en faut pour la consommation et un peu d'exportation en Bolivie ; mais, en revanche, la Puna nourrit beaucoup de moutons qui fournissent une excellente laine. Les lamas y sont employés pour les transports de village à village ; mais, dans les vallées, on n'use guère que de l'âne, du mulet et du cheval. La production des animaux de charge est devenue l'industrie principale et la plus grande source de bénéfice pour la province, par suite de l'accroissement des transactions commerciales avec la république voisine. Les vallées qui ne sont pas trop élevées, comme une partie de celles de la Capitale et de Perico, la sierra de Santa-Barbara de l'autre côté du Rio San-Francisco, sont consacrées à l'éducation du gros bétail et à la production mulassière. On n'entretient les moutons et les lamas que sur les plateaux de la Puna et les hautes plaines des chaînons nés du système de Zenta ; ces localités seraient précieuses pour l'élève de l'alpaca et la domestication de la vigogne, animaux dont la laine est de si haute valeur.

Agriculture. — Elle est aussi avancée dans la province de Jujuy que dans celle de Salta, et les montagnards y sont réellement de laborieux agriculteurs. Aucun filet d'eau n'est perdu ; les champs sont épierrés avec soin : on trouve des cultures d'orge, de *quinoa*, de pommes de terre, à des altitudes de 3000 mètres, comme nous en avons vu à [illegible] et à Pucara sur le chemin de San-Andres à Humahuaca. Le [illegible] des Andes attaque ces sols ingrats avec une ardeur et une persévérance remarquables ; dans les terrains plus bas et plus fertiles, il cultive les céréales, les légumes, les arbres fruitiers. Les départements de la vallée de Humahuaca sont certainement les localités où la culture est la mieux entendue ; rien de plus intelli-



gemment aménagé que les terres de Guacalera, de Tilcara, de la vallée de Purmamarca. Dans le département du Rio-Negro, on cultive spécialement la canne à sucre; dans les vallées de Jujuy et de Perico, le maïs.

Commerce et industrie. — Le commerce de cette province est restreint, car il n'a guère eu jusqu'à présent de débouchés que sur la Bolivie; mais la navigation du Vermejo lui ouvre maintenant ceux du littoral. Son exportation pour la république voisine consiste principalement en bétail en pied : vaches, chevaux, ânes, mulets. Pour les ports du Pacifique, elle envoie de l'or en poudre, des laines, des peaux de vigogne et de chinchilla, qu'elle échange pour des marchandises européennes. Elle expédie en Bolivie de la viande de bœuf et de mouton séchée (*charqui*), du suif, de la graisse, de la laine, du savon, du beurre, de la cendre de jume, du sel de Casabindo, du maïs, du sucre, de l'eau-de-vie, de la farine, etc., etc. Elle reçoit en échange de la coca, du café, du chocolat, du plomb et de l'étain (1).

Nous avons déjà indiqué les industries agricoles. Comme industrie manufacturière, nous ne pouvons guère citer que le travail des moulins à eau et de quelques tanneries, la fabrication d'un savon de très-bonne qualité, enfin celle d'une grosse étoffe de laine, dite *picote*, qui sert principalement pour les échanges avec les Indiens du Chaco. Cette étoffe se tisse dans les familles à l'aide du métier le plus simple construit par les ouvrières elles-mêmes. L'industrie de la province de Jujuy se développerait davantage sans son extrême éloignement du littoral. Ses habitants sont intelligents, très-laborieux et assez entreprenants; ils n'ont jusqu'à présent d'autre débouché que la Bolivie et le Pérou, dont les industries sont similaires, et une fois les besoins de la province et de la faible exportation que nous avons indiquée satisfaits, ils sont obligés de s'arrêter, faute de savoir où envoyer leurs produits.

Voies de communication. — Ce sont celles qui ont été déjà indiquées pour la province de Salta : la voie du *Despoblado* pour Cobija;

(1) En 1855, d'après les relevés officiels relatés par D. Escolastico Zegada, curé de la ville de Jujuy, la somme des exportations a été de 266,938 piastres fortes, y compris 54,000 piastres en poudre d'or. L'importation bolivienne a été de 46,360 piastres, pour 3,000 paniers de coca, 400 arrobes de café, 200 arrobes de chocolat, 300 quintaux de plomb et d'étain. (*Nacional Argentino* du 21 mai 1856. — Parana.)

celle de la cordillère de *San-Francisco* pour Copiapo; celle de la *Puna* pour les bestiaux que l'on mène aux marchés boliviens; celle de la *Abra de Cortaderas* pour les communications avec Potosi et le Pérou. — Jujuy est à 18 lieues de Salta, mais la route n'est praticable que pour les mulets; on pourrait cependant, avec quelques travaux, la rendre accessible aux voitures. Le village de San-Pédro, situé à la jonction du Lavayen et du Rio-Grande de Jujuy, est à trente lieues de la capitale, et peut devenir un jour le port du San-Francisco, au moins pour la descente. La route de Jujuy à ce village n'offre point de difficultés, on la rendrait carrossable. On compte 392 lieues de Jujuy à Rosario; — 75 jusqu'à Oran, en passant par Humaguaca; — 54 jusqu'à la frontière de Bolivie; — 74 de la Quiaca, dernier point de la frontière, à Potosi. Tout l'avenir de la province est donc dans la navigation du Vermejo.

POPULATION. — La population du gouvernement de Jujuy était estimée, en 1810, à 18,000 âmes; en 1825, à l'issue de la guerre de l'indépendance, dont le nord de la république avait beaucoup souffert, on ne la portait qu'à 20,000. Le recensement de 1851 donna 30,000 habitants; en 1855, d'après M. Zegada, elle était de 35,189. On peut hardiment l'élever aujourd'hui à 40,000, car elle a notablement augmenté dans ces dernières années (1). L'étude des chiffres du

(1) Le recensement de 1851 établissait ainsi le chiffre de la population pour les neuf départements dont se composait alors la province.

1851.

Département de La Capitale	6,600
— Perico	3,020
— Tumbaya (Tilcara)	2,000
— Humaguaca et Valle	4,000
— Rio Negro	4,600
— La Rinconada	2,600
— Santa Catalina	1,650
— Cochinoca	3,000
— Yavi	2,530
	30,000

Depuis, elle a été divisée en onze départements, dont la population doit être en 1863 de :

1863.

Département de La Capitale	8,000
— Perico de San-Antonio	2,500
A reporter	10,500



mouvement de la population pour la capitale seulement, dans la période décennale de 1846 à 1855, donne 566 mariages, 3,043 baptêmes et 2,592 enterrements, ce qui ne fait qu'une augmentation naturelle de 451 habitants en dix années; mais dans les départements, cette proportion est plus considérable, la ville de Jujuy, comme celle de Salta, étant l'endroit de la province où la mortalité relative est la plus forte.

Cette population résulte, ainsi que dans la précédente province, de la fusion des tribus calchaquics avec les colons espagnols. De toutes ces tribus, la plus nombreuse dans ces cantons était celle de Humaguacas, qui a laissé son nom à la longue vallée qui fait communiquer la République argentine avec la Bolivie et le Pérou; de même que le souvenir de Purmamarcas et des Tumbayas se retrouve encore dans la désignation des villages actuels qui portent ces noms. La population d'origine espagnole est remarquable par son extrême blancheur et le rosé de la peau; les Métis, au contraire, sont très-basanés, et les Indiens ont une couleur encore plus foncée. Le tempérament général est lymphatique. Sur les plateaux de la Puna, la population est restée la même qu'à l'époque de la conquête, ce sont encore des Indiens de race quichua qui y vivent; et, chose assez remarquable, mais qui s'explique par leur isolement sur ces rudes plateaux, ils ne se sont point mélangés avec les Espagnols comme ceux des vallées inférieures. Ces montagnards sont fervents chrétiens, mais ils continuent à parler le quichua et comprennent à peine le castillan.

La population indienne de la Puna ne s'occupe que du soin des troupeaux de moutons et de lamas, et de l'élève des ânes et des mulets. Subsidiairement, elle travaille un peu aux lavages d'or de la Rinconada, mais cette occupation n'est point populaire et l'on n'obtient pas tout ce que l'on pourrait récolter. Dans les plaines infé-

	Report.	10,500
Département de	Perico del Carmen.	2,000
—	Tilcara.	3,000
—	Humaguaca.	5,000
—	Valle-Grande.	1,000
—	Rio-Negro.	6,500
—	Rinconada.	3,000
—	Santa-Catalina.	2,000
—	Cochinoca.	4,000
—	Yavi.	3,000
		40,000

rieures, la population s'occupe d'agriculture, qui a partout besoin d'être aidée par l'irrigation.

Dans le département tropical du Rio-Negro, l'exploitation de la canne à sucre emploie tous les bras ; en outre, de nombreux Indiens du Chaco viennent aider à ces travaux. — Dans les villes, on trouve toutes les professions ; il y a fort peu d'étrangers.

Gouvernement et administration. — En se séparant de celle de Salta, la province de Jujuy a choisi le même système politique, c'est-à-dire un gouvernement représentatif sous la forme républicaine fédérale. Ces principes ont été consacrés dans la constitution du 9 juillet 1855, qui la régit aujourd'hui. Le pouvoir législatif incombe à une chambre composée de dix-sept députés nommés directement par le peuple, à raison de quatre pour la capitale, deux pour Tilcara, deux pour Humaguaca, deux pour Cochinoca et un pour chacun des sept autres départements. La chambre se réunit tous les ans, le 1er janvier, et ses sessions durent trois mois ; elle se renouvelle par moitié chaque année.

Le Pouvoir exécutif réside dans les mains d'un gouverneur élu par un corps d'électeurs spéciaux nommés directement par le peuple, dans la même forme et sous les mêmes conditions que les députés. Ni les représentants, ni les employés de l'administration ne peuvent faire partie de ces électeurs. La durée de sa magistrature est de deux années, et il ne peut être réélu qu'après un pareil intervalle. Il est assisté d'un ministre général à son choix.

Le *Pouvoir judiciaire* est constitué par un tribunal supérieur, siégeant dans la capitale ; un juge d'appel, deux juges de première instance, pour le civil et le criminel, et des juges de paix. La judicature des mines incombe au tribunal de commerce. Il y a des commissariats de police pour les départements de la Capitale, les deux Pericos, Humaguaca, Rinconada, Yavi et Santa-Catalina.

Une *Municipalité* composée de huit membres existe dans chaque département. Les curés, maîtres d'école, juges-de-paix, médecins titulaires, en font partie de droit. Elle est présidée par un procureur syndic.

Instruction publique. — Laisse à désirer. La Capitale a deux grandes écoles primaires, soutenues par l'État, une pour les garçons, une pour les filles, et un petit collége d'instruction secondaire. Les chefs-lieux de département ont aussi chacun une école, mais il n'y en a pas dans les districts.

Culte et clergé. — Le curé de Jujuy est vicaire général de la province; toutes les cures départementales sont pourvues. Il n'y avait de couvents que dans la Capitale, et ceux-ci n'ont plus de moines. Quelques oratoires, soutenus par des particuliers et des familles pieuses, servent de succursales, mais ils manquent de prêtres; les curés y viennent lors des fêtes patronales.

Force armée. — Jujuy n'a point de frontière indienne, et la garde nationale ne fait qu'un service d'ordre public; elle se monte à 3,000 hommes environ. La province est éminemment paisible, et, comme sa voisine, s'abstient de se mêler aux querelles qui agitent de temps à autre le reste du pays.

Finances. — Revenus. — Budget. — Le système financier de Jujuy est assez bien organisé. Les revenus de l'Etat sont basés sur l'impôt territorial, à raison de quatre pour mille de la valeur des terres; une contribution spéciale sur les maisons; un droit de deux piastres par baril de caña extrait des sucreries; un droit sur la marque du bétail; le produit des patentes. Enfin, les salines de Casabindo étant la propriété de l'État, tout le monde peut y aller chercher du sel, à la condition de payer un droit de quatre réaux (2 fr. 50) par quintal. Ce revenu, par suite de l'accroissement de la population et du commerce avec les contrées voisines, peut devenir très-considérable. Le sel de Casabindo est d'une qualité supérieure; il se coupe en briques de la grandeur que l'on veut, et offre ainsi beaucoup de facilités pour le transport: la navigation du Vermejo permettrait de le porter économiquement à Corrientes, au Paraguay, aux Missions, où il manque, et Oran deviendrait l'entrepôt de ce commerce. — Quant aux *terres publiques*, la province en possède une quantité considérable, mais il n'y a point encore de bureau topographique pour en faire la mesure, et l'absence d'immigration actuelle pour ces cantons les laisse presque sans valeur; ce n'est qu'avec le temps que cette branche importante des ressources publiques pourra s'améliorer.

Les revenus de Jujuy dépassent aujourd'hui 30,000 piastres, faible somme sans doute, mais qui est susceptible d'accroissement; elle suffit jusqu'à présent aux besoins d'un budget des plus modestes, il est vrai, mais qui a l'avantage de ne pas trop endetter la province.

§ II. — *Division administrative. — Départements, districts, centres de population.*

La province de Jujuy est partagée en onze cures ou départements, qui se subdivisent eux-mêmes en succursales et districts. Ce sont, en commençant par le centre : les départements de *La Capitale* et de *Valle Grande;* — au sud, les deux départements de *Perico de San-Antonio* et *Perico del Carmen;* — à l'est, celui de *Rio-Negro;* — au nord, ceux de *Tilcara* et *Humaquaca*, dans la vallée de ce nom ; — enfin, sur les plateaux de la Puna, en allant du sud au nord : *Cochinoca*, *Rinconada*, *Santa-Catalina*, *Yavi*.

Le département de La Capitale se compose de la ville de Jujuy et de sa campagne. — La ville est située par 24°20′ de latitude sud, 67° 40′ de longitude ouest, et 1,230 mètres d'altitude, sur la rive droite du Rio-Grande ou San-Francisco, au milieu d'une belle vallée dirigée de l'ouest à l'est. La hauteur de la berge la préserve complétement des crues de cette rivière, qui devient considérable pendant la saison des pluies, sans jamais toutefois être navigable. Elle conserve toujours dans la vallée son caractère torrentueux qu'elle ne perd que vingt lieues plus loin, à San-Pedro, où l'altitude du sol est réduite à 600 mètres. La pente du terrain offre de grandes facilités pour l'irrigation : aussi la ville et ses environs sont-ils partout arrosés par des eaux vives. — Les rues, exactement orientées dans le sens du méridien, se coupent à angle droit et circonscrivent des îles de maisons de 150 vares de côté ; toutes sont pavées et bien tenues. Les maisons, assez bien construites, mais de dimensions moyennes, ont rarement un étage, et sont tantôt à terrasse, tantôt à toits de tuiles ; elles ont généralement de grandes cours et un jardin sur l'arrière. — Il n'y a d'autres monuments publics que les églises, au nombre de quatre : *La Matriz*, qui est la paroisse, les églises de *La Merced* et de *San-Francisco*, auxquelles sont annexés les couvents de ce nom, qui ne renferment plus de moines, et un *oratoire public*. Les églises n'ont de remarquable que quelques peintures à fresque, dans le goût du dix-huitième siècle, exécutées par des artistes indiens formés à Lima ; elles sont bien tenues. Dans celle de San-Francisco, on voit un fort beau Christ au tombeau, qui paraît d'un maître italien. — Grâce à l'acti-

vité de D. Escolastico Zegada, curé de cette ville, le couvent de la Merced a été utilisé pour un hôpital qui renferme une trentaine de lits entretenus par une société de bienfaisance et la charité publique. Un marché a été construit, il y a six ans, par le gouvernement provincial aidé de quelques actionnaires. La place principale est grande et peu fréquentée, quoiqu'elle soit ornée des édifices de la Matriz et du couvent de San-Francisco; à l'ouest un vaste emplacement est consacré à la foire annuelle aux bestiaux, dont les Boliviens profitent pour venir faire leurs achats d'ânes et de mulets, et même de maïs. La consommation de cette céréale est immense, par suite de son emploi pour la fabrication de la chicha.

Les arts mécaniques sont exercés par des indigènes et des métis qui possèdent une grande habileté de main.

La ville de Jujuy, sous la domination espagnole, était le passage obligé de toutes les communications de la Plata avec le Pérou, et, grâce à ce transit, assez florissante. Les guerres de l'indépendance l'ont ruinée en partie; puis les agitations continues de la Bolivie l'ont empêchée de se relever comme l'a fait Salta, qui concentre aujourd'hui tout le commerce de la frontière. Elle croît lentement, mais cependant d'une manière sûre, et les habitants y mènent une vie paisible et dans l'abondance de toutes choses; l'aisance est générale, grâce aux habitudes laborieuses de toute la population. La végétation de la vallée de Jujuy est belle et vigoureuse, mais le climat est extrêmement variable; la température est même inférieure à celle de Salta, malgré sa proximité plus grande du tropique, et quoique son altitude ne soit pas beaucoup plus considérable. Les vents glacés qui descendent des Nevados situés à l'ouest de la ville y font prédominer les maladies aiguës de poitrine et les affections rhumatismales. A l'automne, il y a quelques fièvres intermittentes.

La campagne de Jujuy est très-pittoresque : de belles collines couvertes de bois et de pâturages bordent la vallée; partout l'on rencontre des ruisseaux descendus des montagnes voisines; au nord les vallées de *Reyes*, de *Yala*, de *Los Sauces*, de *Léon*, offrent des cultures étendues et bien soignées. On trouve dans la Quebrada de Reyes des eaux thermales salines, dont l'analyse n'a pas encore été faite, mais que l'on emploie avec succès contre les rhumatismes chroniques. — La principale industrie du canton est l'agriculture. On récolte beaucoup de maïs dont le surplus est exporté en Bolivie; dans les montagnes voisines, l'élève du bétail exclut toute autre occupation; cette industrie domine aussi dans le district de Cayaya, au

sud de la ville. — La population du département de la Capitale est en tout de 8,000 âmes, dont 4,000 pour la ville, et le reste pour la campagne.

Le département de VALLE GRANDE est situé à l'est du précédent; il embrasse une partie de la vallée de San-Francisco et plusieurs vallons intérieurs perdus au milieu des dépendances de la chaîne de Zenta. Le petit village de *San-Lucas*, la paroisse, est à l'entrée d'une de ces gorges. — On ne s'y occupe que de l'élève du bétail. — Population : 1,000 habitants.

L'ancien département de PERICO a été divisé en deux : PERICO DE SAN-ANTONIO et PERICO DEL CARMEN. — Le premier, situé au sud de celui de Jujuy, est très-montagneux et commence aux pieds des Nevados de Castillo et del Cerro Negro; l'altitude y varie de 12 à 1,800 mètres, et la route de Jujuy à Salta le traverse tout entier. On ne s'y occupe que de bétail. *San-Antonio* est un assez joli village, avec une église paroissiale toute neuve. On trouve un assez grand nombre de fermes à bétail dans les environs. — Le département de Perico del Carmen est à l'est, sur les plans inclinés vers la grande vallée, ou plutôt la plaine du Rio Lavayen; il est arrosé par beaucoup de ruisseaux qui permettent une assez belle agriculture; on s'occupe même de la canne à sucre dans sa partie orientale, où l'altitude n'est plus que de 7 à 800 mètres. *Carmen*, le chef-lieu, est un village rapproché de la vallée du Rio-Grande; son importance et sa population ont notablement augmenté dans ces derniers temps. — Ces deux départements réunis comptent 4,500 âmes.

Le département du RIO-NEGRO est tout à fait à l'est et touche à la province de Salta par le sud; — au Chaco par les versants de la Sierra de Santa-Barbara; — à la limite même d'Oran par le Rio de Las Piedras. — Il est arrosé par les torrents considérables de *Rio-Negro*, *Ledesma*, *San-Lorenzo* et *Sora*, qui viennent des hautes chaînes de Calilegua, dont les pentes inférieures sont couvertes d'immenses forêts. Le Rio de San-Francisco, qui reçoit toutes ces rivières, le traverse; la sierra de Santa-Barbara envoie ses eaux dans le Chaco par le Rio del Vallé et ses divers affluents, qui se perdent dans le désert. — Ce département a le climat de sa latitude, c'est-à-dire celui de la zone tropicale. Il y tombe d'énormes pluies pendant l'été; l'automne et l'hiver sont secs; on y connaît à peine

la gelée, et tous les végétaux des régions torrides y peuvent prospérer. On trouve la yerba-maté dans les forêts, ainsi qu'une foule d'arbres à médicaments, tels que : le sang-dragon, le baume du Pérou, le gayac, etc. Les bois de construction et d'ébénisterie abondent. —Les habitants de ce département sont tous agriculteurs. On produit du riz, du tabac; mais la culture principale est celle de la canne à sucre, qui s'exploite dans de beaux et vastes établissements où les Indiens à moitié civilisés du Chaco viennent travailler. Les plus importantes de ces sucreries sont celles de San-Pedro, Rio-Negro, Reduccion, Ledesma, San-Lorenzo, Las-Piedras, etc., etc. (1). Une grande partie des terrains de ce département appartient à une demi-douzaine de propriétaires qui possèdent, à partir des versants de la sierra de Calilegua jusqu'au Rio San-Francisco, des concessions de 20, 30 et même 50 lieues de terrain entre chacun des affluents occidentaux de cette rivière. Comme le sol est en partie couvert de bois, on est forcé de le défricher pour le mettre en culture; les Indiens Matacos sont préférés pour ce travail; ils manient la hache avec ardeur et habileté. Malheureusement il y a nécessité de brûler

(1) Les principaux établissements sucriers du Rio-Negro sont :

La plantation de D. Miguel Araoz à *San Pedro*, village situé à 20 lieues de Jujuy, est à 5 lieues de la jonction du Rio-Lavayen avec le Rio-Grande ou San-Francisco, endroit où cette rivière devient navigable. Cet établissement, qui emploie des Indiens Matacos pour ouvriers, produisait, à l'époque à laquelle nous le visitâmes, en 1857, 1,000 arrobes de sucre et 150 barils de caña. Le moulin broyeur était en bois, mais mû par une chute d'eau ; ses engrenages en bronze avaient été moulés et fondus à Jujuy même. Cette sucrerie a un oratoire, bâti et entretenu par la famille Araoz ; il sert de succursale pour le village ; le curé du Rio-Negro y réside habituellement.

L'établissement du *Rio-Negro*, commencé par Soria, le navigateur du Vermejo en 1826, était en partie délaissé, mais les travaux y ont été repris.

La *Reduccion*, anciennement *San-Ignacio*, où la famille Soti vient de faire une grande plantation, a d'abord appartenu à Soria. Elle s'élève sur l'emplacement d'une mission d'Indiens Vejoses réunis par les Jésuites, mais qui se dispersèrent après leur départ. On a restauré l'église et les bâtiments. Les terrains sont arrosés par des canaux dérivés du Rio de Ledesma. On y emploie des Indiens Matacos et Chiriguanos.

La plantation de *Ledesma* a remplacé l'ancien fort de ce nom, bâti en 1628 par D. Martin Ledesma de Valderrama, gouverneur de Salta, qui découvrit et colonisa la vallée du San-Francisco. Il y a un village et une chapelle entretenue par la famille Ovejero, propriétaire de ce bel établissement, qui comprend près de cent hectares en cultures, possède seize chaudières et emploie 300 Indiens Matacos, une cinquantaine de Chiriguanos et autant d'ouvriers du pays. Le moulin broyeur est en fer, et a été apporté en charrette depuis le Rosario ; cette sucrerie produit 6,000 arrobes de sucre et 800 barils de caña.

La sucrerie du *San-Lorenzo* est presque aussi importante que la précédente et appartient à la famille Villar. Elle emploie principalement des Chiriguanos.

La sucrerie du *Rio de las Piedras* était en construction en 1857. — Depuis, on en a installé de nouvelles, et cette industrie prospère d'une manière remarquable ; aussi la population du département a-t-elle notablement augmenté.

les arbres magnifiques que l'on met à terre, faute de pouvoir, jusqu'à présent, exporter le bois de charpente. L'abondance de l'eau rend l'irrigation aisée et permet d'augmenter indéfiniment les cultures. Il serait facile d'y établir celles du café, de la coca, de l'indigo et du coton, qui sont si lucratives, et y trouveraient un sol et un climat à souhait. — Dans la partie à l'est du Rio San-Francisco et dans la sierra de Santa-Barbara, il n'y a d'autre industrie que celle de l'élève du bétail, qui réussit parfaitement. On trouve du bitume naturel au pied de la sierra, et de l'alun en diverses de ses vallées, sans compter le cuivre, le plomb et le fer qui y ont été vus; mais aucun de ces dépôts minéraux n'est exploité. — Le chef-lieu du département est à la plantation du *Rio-Negro*, où, indépendamment de la sucrerie, il y a une chapelle et quelques maisons. Toutefois le principal centre de population est Ledesma. — Celle de tout le département atteint aujourd'hui 6,500 âmes.

La vallée d'Humaguaca (1) renferme deux départements : l'inférieur, TILCARA, qui commence au Rio de Leon ; le supérieur, HUMAGUACA, qui remplit le reste de la vallée vers le nord. — Le département de TILCARA est contenu tout entier dans la vallée, tantôt étroite, tantôt large de près d'une lieue. La pente y permet une irrigation facile, et les petites gorges qui y débouchent sont parfaitement cultivées. Le chef-lieu est un joli bourg occupant la partie centrale du département et situé sur une colline que l'on irrigue à l'aide d'un ruisseau venu de l'est; les plateaux voisins nourrissent beaucoup de moutons. Au-dessus de Tilcara se présente le village de *Guacalera*, avec une chapelle et de beaux champs de blé et de luzerne, et le hameau de la *Cienega*[illegible]. Au-dessus on trouve les groupes de maisons de [illegible], [illegible] et *Cienequita*, puis la [illegible] de *Purmamarca*, [illegible] par ses beaux vergers [illegible] plateaux de la Puna. [illegible] de Tilcara [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

(1) On écrit Humahuaca et Humaguaca. [illegible]

rain et sont désignés sous le nom de *Pedregal del Volcan* (les pierrailles du Volcan). *Tumbaya* est un petit village avec église, et s'occupe principalement de l'élève du bétail; ses cultures sont peu étendues, malgré la grande superficie de terrain plat qu'il serait possible d'irriguer. Ses habitants disent que le sol est trop salé pour les céréales et la luzerne; cependant les champs un peu éloignés du centre du bassin sont en fort bon état. — Population du département de Tilcara : 3,000 habitants.

Le département d'*Humaguaca* s'étend depuis Guacalera jusqu'au col ou Abra de Cortaderas, et embrasse les parties les plus élevées de la vallée. La culture de céréales n'y est possible qu'à partir d'*Uquia*, à trois lieues sud du chef-lieu, où l'altitude est réduite à 2,800 mètres. Partout ailleurs on ne peut cultiver que des pommes de terre, la quinoa et un peu d'orge. L'élève du bétail occupe les plateaux et la partie haute des Quebradas. Les hameaux de *Chunquillo*, *Pucara*, *Cianso*, sont dans ces conditions de sol et de climat. Il en est de même de ceux de *Trancas* et de *Quinoal*, de l'autre côté du col de Zenta, quoique les pâturages y soient meilleurs. — *Humaguaca*, la dernière ville argentine vers le nord, est de construction très-ancienne; aussi les rues y sont-elles étroites et tortueuses; on dirait qu'on a voulu y ménager la place pour les cultures, lesquelles se réduisent pourtant à l'élève de quelques poiriers, pommiers et pêchers placés au nord et dont les fruits mûrissent rarement. L'altitude de cette ville est de 3,000 mètres, et, quoique presque sous le tropique, la température y est froide. Au milieu du jour, et s'il ne fait pas de vent, les rayons du soleil sont ardents, mais le matin et le soir sont toujours rudes, et, au moindre souffle d'air, on sent une fraîcheur presque pénible. A Uquia, le climat est déjà meilleur, et il n'est pas désagréable à Guacalera. Humaguaca est le lieu de transit obligé pour les voyageurs qui se rendent en Bolivie ou au Pérou; c'est le point le plus peuplé de la province après la capitale. Sauf l'étroitesse de ses rues, elle est assez bien bâtie; elle a une église convenable et une maison de ville ou *Cabildo*.—Population du département : 5,000 habitants, dont un millier pour le chef-lieu (1).

(1) On pourra juger du climat et de la végétation des vallées de Jujuy d'après les altitudes suivantes, que nous avons mesurées au baromètre :

Abra ou col de Zenta	4,530 mètres.
Hameaux de Chunquillo, Pucará, etc.	3,800 —
Estancia de Cianso.	3,410 —

Les quatre départements de la Puna, Cochinoca, La Rinconada, Santa-Catalina et Yavi, sont à peu près dans les mêmes conditions de sol et de climat que la partie supérieure de celui d'Humaguaca. Leurs habitants sont presque tous indiens purs, et se mêlent peu à la population du reste de la province. Ils s'occupent de l'élève du petit bétail, moutons, chèvres et lamas, et à la Rinconada, recueillent un peu d'or. Les placers de cette localité sont médiocrement exploités ; la quantité qu'on en tire varie annuellement entre 2 et 3,000 onces. Chaque département de la Puna forme une paroisse, dont l'église est très-fréquentée, les Indiens étant naturellement fort dévots. Dans celui d'Yavi, il existait jadis un vaste majorat, appartenant aux marquis d'Yavi, lesquels possédaient la presque totalité des terrains de la Puna ; la famille a conservé une partie de ces terres, et son chef réside en Bolivie. Les quatre chefs-lieux que nous venons de nommer sont de simples hameaux composés d'un petit groupe de chaumières et n'ont d'autre monument que leur église, qui est des plus pauvres. Les hameaux de *Las-Burras* et de *Casabindo* sont dans le département de La Rinconada. C'est près de Casabindo que se trouve la fameuse lagune salée que nous avons décrite plus haut. Dans le département d'Yavi, il y a un groupe de maisons formant hameau à *Los Cangrejillos*, sur la grande route du Pérou, et plusieurs grandes estancias aux endroits désignés sous le nom de *Puestos del Marquez.*

Cuesta ou plateau supérieur d'Humaguaca	4,200	mètres.
Bourg d'Humaguaca	3,020	—
Hameau d'Uquia	2,870	—
Village de Guacalera	2,790	—
Bourg de Tilcara	2,500	—
Hameau de la Cieneguita	2,400	—
Village de Tumbaya	2,150	—
Ville de Jujuy	1,230	—
Rio Saladillo, frontière de Jujuy et Salta	680	—
Cañada de Perico (département de Perico del Carmen)	740	—
Village de San-Pedro	640	—
Rio-Negro (la rivière)	600	—
Hacienda de la Reduccion	480	—
Hacienda de Ledesma	460	—
Hacienda de San Lorenzo	540	—
Hacienda de Las Piedras	210	—
Alto de Lozano, dans le département de Perico de San Antonio	1,440	—
Poste de La Ciénaga	1,450	—

Nous n'avons pas tenu compte des fractions de dizaine de mètres, pour mieux fixer les chiffres dans la mémoire. On trouvera d'ailleurs les bases du calcul dans notre tableau du nivellement général du sol argentin, détaillé dans l'Atlas.

La population de ces quatre départements, en général, est disséminée dans les fermes et dans des maisons isolées. Son chiffre total s'élève à 12,000 âmes.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Jujuy.*

L'histoire de la province de Jujuy, depuis la colonisation du Tucuman par les Espagnols, jusqu'en 1834, époque de sa constitution en province séparée, se confond avec celle de la province de Salta, dont elle fit partie pendant deux siècles et demi. Nous renvoyons donc à ce que nous en avons dit dans le chapitre précédent, et ne reproduirons que quelques traits spéciaux à son histoire particulière.

Les communications de l'empire des monarques Incas avec leurs provinces du pays de Tucma, se faisaient principalement par la vallée d'Humaguaca et les plateaux de la Puna de Jujuy. Les Castillans, pour compléter leurs conquêtes vers le sud, n'eurent qu'à suivre des routes déjà tracées. Mais comme ils faisaient succéder au régime éminemment tolérant des Incas, le système des commanderies, c'est-à-dire la réduction des populations indiennes en groupes attachés par centaines et même par milliers au service de tel ou tel des conquérants, ils rencontrèrent bientôt une résistance désespérée chez la majorité des tribus qu'ils voulaient ainsi réduire au servage. Il fallut s'imposer par la force, dominer partout avec une énergie et une persévérance indomptables. C'est ce qu'ils firent, et la résistance des Indiens finit par se briser, après un siècle de lutte, contre la ténacité de la conquête.

La nécessité absolue de conserver libre la route du sud amena, dès le principe, des luttes avec les Indiens Humaguacas. En 1535, des soldats d'Almagro s'étaient introduits dans cette vallée et y avaient été tués. Un détachement de ses troupes qui voulut les venger n'eut pas un meilleur sort. Le général espagnol, qui avait pris le chemin des plateaux, pénétré dans la vallée de Calchaqui et se dirigeait sur le Chili par le Pas de San-Francisco, ne voulut pas se détourner de son entreprise pour réduire les Humaguacas. Ce ne fut que huit ans après, en 1543, que Diego-Rojas fut envoyé par le licencié Vaca de Castro, pour faire des conquêtes dans le Tucuman. Rojas et ses compagnons suivirent la route d'Almagro jusqu'à la vallée de Santa-Maria, pénétrèrent dans les vallées intérieures de la province actuelle de Catamarca, où ils établirent quelques postes fortifiés. Les années

suivantes, on continua de communiquer avec les nouvelles colonies par la même route, la réputation des Humaguacas faisant craindre de s'interner dans leur vallée. En 1550, Juan Nuñèz de Prado résolut de s'ouvrir cette route ; il y réussit à l'aide de son lieutenant Ardiles, qui battit les Indiens et leur imposa la paix, pendant que Prado allait fonder la ville de Barco, Aguirre celle de Santiago-del-Estero, et bientôt les communications du Tucuman avec le Pérou ne se firent plus que par ce chemin. Cependant les Humaguacas mal domptés rendaient cette route dangereuse ; pour les contenir, Zurita, en 1561, fonda la place de Nieva un peu au nord de l'emplacement du Jujuy actuel. Cette forteresse fut bientôt prise et renversée par les Indiens ; et, quelque temps après, tous les établissements espagnols périrent dans un soulèvement général du pays ; il ne resta plus aux conquérants que la ville de Santiago-del-Estero.

La cour d'Espagne, reconnaissant que cette catastrophe avait été préparée et favorisée par l'anarchie qui régnait entre les chefs castillans qui avaient l'habitude de se disputer leurs conquêtes et de pressurer outre mesure les Indiens, plaça, par cédule royale du 29 août 1563, les provinces du Tucuman sous la juridiction de l'audience de la Plata, et fit du Chili un gouvernement séparé : mesure d'autant plus utile que le Tucuman découvert et conquis par les officiers d'Almagro de Valdvia et de Villagran, avait dépendu d'abord de ce gouvernement dont il était séparé par toute l'épaisseur des Andes. En effet, cette nouvelle organisation politique et administrative rétablit les affaires des colons.

Aguirre, envoyé une seconde fois en qualité de gouverneur, fit abandonner les établissements de la montagne et des vallées de Calchaqui pour les concentrer à l'orient de la sierra d'Aconquija, où la population était plus douce, le sol plus fertile. La ville de Tucuman fut fondée, puis bientôt celle d'Esteco, et beaucoup de tribus se soumirent. En 1574, Nieva fut rétablie par Zarate, mais elle ne put tenir encore devant les attaques incessantes des Indiens, et, en 1578, Abreu, se repliant devant eux, choisit la vallée à l'est de celle de Salta pour y bâtir San-Clemente de la Nueva-Sevilla sur le Rio de Cianeas, aujourd'hui Rio-Mojotoro, près du village actuel de Campo-Santo. Cet établissement ne dura pas, et son successeur Hernando de Lerma fonda, en 1582, la ville de Salta, beaucoup mieux placée au point de vue stratégique. Les Humaguacas et leurs alliés furent incessamment tenus en échec par la nouvelle colonie et les troupes qui venaient incessamment du Pérou pour la renforcer. Dix ans plus

tard, en 1592, Juan Ramirez de Velasco compléta leur soumission par le rétablissement de Nieva sous le nom de San-Salvador de Jujuy; les tribus les plus turbulentes furent déportées dans la province de la Rioja, et l'on amena, à Jujuy, des Indiens de la vallée de Famatina pour peupler la ville nouvelle. Malgré les attaques des tribus nouvellement liguées contre elles, celle-ci devint bientôt un centre de population assez fort pour assurer à tout jamais la communication avec les plateaux péruviens.

Avec le temps, d'autres établissements s'organisèrent; il s'éleva des villages et des hameaux, et Jujuy devint assez important pour former une division particulière du Tucuman, tout en conservant Salta pour capitale. Lors de la création de la vice-royauté, elle reçut un lieutenant gouverneur dépendant de l'intendant de Salta ; ce système administratif dura même jusqu'à sa séparation en 1834. — La dernière moitié du dix-huitième siècle fut l'époque brillante de cette province, celle où l'agriculture, l'industrie et la population atteignirent leur plus grand développement sous le gouvernement de la métropole.

Nous avons raconté la part que prit le département de Jujuy aux guerres de l'indépendance et sa position critique de 1810 à 1824. Il eut à recevoir tous les premiers chocs dans la lutte de quatorze années qui se termina par la disparition du pouvoir espagnol du sol sud-américain.

La séparation avec Salta eut lieu sans trop de tiraillement; les deux provinces avaient tellement souffert de la guerre de l'indépendance, qu'elles avaient un immense besoin de paix. Depuis, sauf quelques discussions au sujet de leurs frontières du côté d'Iruya et de Santa-Victoria en 1849, elles ont toujours vécu en bonne intelligence. Jujuy, à l'exemple de Salta, a su rester à peu près étranger aux guerres de 1840 et 1841, quoique le général Lavallé, lors de sa retraite, y ait été tué dans une maison que l'on montre encore, par un coup de feu tiré au hasard. Les deux provinces ont vu les mêmes querelles et les mêmes triomphes de parti, et heureusement elles n'ont point été ensanglantées comme le furent Tucuman et Catamarca. Aujourd'hui Jujuy progresse sous le régime de sa constitution provinciale votée en 1855, et commence à prendre quelque chose de l'activité industrielle et commerciale de sa voisine.

CHAPITRE XI.

Territoire indien du Nord ou Chaco.

Situation astronomique et limites. — On donne le nom de Chaco à tout l'immense terrain compris entre : le Rio-Salado (Juramento) au sud, et une ligne tirée de la Esquina à San-Javier par 31° environ de latitude, dans la province de Santa-Fé, les fleuves Parana et Paraguay à l'est, — la province de Chiquitos et ses petites sierras au nord, — le versant oriental des Andes à l'ouest ; — c'est-à-dire qu'il s'étend en moyenne entre le 18e et le 31e de latitude sud, le 60e et le 65e de longitude orientale, soit sur une superficie de plus de 20,000 lieues carrées, de 20 au degré. — C'est une plaine absolue, sablonneuse en quelques endroits, plus souvent argileuse, semée de bouquets de bois, de pâturages, de lagunes tantôt salées, tantôt douces, ici formées par les eaux pluviales, là produites par le débordement des rivières, et dont beaucoup se sèchent après la saison des pluies. Quelques-unes cependant constituent de véritables lacs permanents, dont le trop plein se perd par l'évaporation ou se déverse, s'ils n'en sont pas trop éloignés, dans les rivières Pilcomayo Vermejo et Juramento. L'extrême horizontalité du terrain fait qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de ruisseaux et que les moindres inondations s'étendent à des distances considérables.

Trois grands cours d'eau traversent ce terrain, ce sont le Juramento, le Vermejo et le Pilcomayo, que nous avons déjà décrits en détail (voyez t. I, p. 139, 129 et 124). Les autres ne sont que des ruisseaux, souvent temporaires, des canaux naturels par lesquels les eaux des inondations reviennent soit au Parana soit au Paraguay, soit enfin aux lagunes permanentes qui occupent les dépressions de la plaine.

Le Vermejo, en traversant le Chaco de l'ouest au sud-est, le partage en deux parties à peu près égales ; l'une, au sud de cette rivière, est le Chaco austral, l'autre, au nord, est le Chaco boréal. Cette partie se subdivise en deux autres portions, l'une en-deçà, l'autre au-delà du Rio-Pilcomayo. Ces différentes zones se ressemblent beau-

coup par la nature du terrain, la latitude seule y amène quelques différences dans la végétation et la production (1).

(1) Le Chaco, abandonné aujourd'hui aux indigènes, touche à trois États sud-américains, qui, à titres divers, allèguent des droits à la suzeraineté de vastes parties de son territoire, quoique aucun n'y ait encore formé d'établissement permanent, et que cette région n'ait jamais cessé d'être habitée et possédée par les tribus indiennes : ce sont la République Argentine, la Bolivie et le Paraguay. Nous n'avons point à traiter ici la question des droits plus ou moins réels à une propriété appartenant, en somme, à des tiers (les Indiens), qui protestent très-énergiquement depuis trois siècles contre de pareilles prétentions, mais uniquement celle des faits.

Nous dirons toutefois qu'il nous semble que la nation qui colonisera le Chaco, civilisera ses habitants, lui donnera des routes, rendra ses fleuves navigables, assurera des communications pacifiques à travers ses plaines, depuis les Andes jusqu'aux fleuves Paraguay et Parana, peut un jour, en toute équité, se proclamer maîtresse légitime de cette vaste contrée, et recueillir, aux applaudissements universels, les bénéfices d'une œuvre aussi grandiose, aussi utile, non-seulement à l'Amérique du Sud, mais encore à l'humanité. — Or, jusqu'à présent, sauf la navigation du Vermejo, établie et subventionnée par le gouvernement Argentin, les tentatives faites pour la colonisation du Chaco sont incomplètes et se réduisent à peu de chose.

La Bolivie s'est arrêtée dans la reconnaissance du Rio Pilcomayo; le Paraguay se contente de quelques postes militaires sur la rive droite du Paraguay, du fort *Borbon*, et de la colonie de la *Villa-Occidental*, à 7 lieues au-dessus de l'Assomption. Tous les anciens établissements fondés dans les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles par l'Espagne ont été abandonnés, sauf quelques-uns, dans le cours des années, et tout est maintenant à refaire. La question reste donc entière, et tout porte à croire qu'elle ne sera pas décidée de sitôt.

Dans l'état actuel des choses, la République Argentine occupe sans conteste toute la partie au sud du Rio-Vermejo, et, s'appuyant sur les anciennes divisions établies par la métropole, veut étendre sa juridiction jusqu'au 22e de latitude. La Bolivie dit sienne toute la région au nord de la ligne du Vermejo supérieur; enfin le Paraguay considère comme son domaine ce qui est à l'occident de son fleuve, depuis le bas Vermejo jusqu'au 21e de latitude, et, d'orient en occident, au 64° de longitude. — Sans trancher donc ici des questions de frontières, qui doivent être traitées à l'amiable et dans un intérêt commun, nous avons cru devoir décrire le Chaco tel qu'il est à présent, récapituler les principaux faits de son histoire depuis la découverte jusqu'à l'époque actuelle. (Voyez d'ailleurs, tome I, page 49, ce que nous avons dit sur les frontières de la Confédération argentine de ce côté.)

Le mot *chaco* vient, selon quelques étymologistes, du Quichua *Chacu*, troupe de vigognes et de guanaques que dans les chasses on accule dans un impasse de montagnes. Ce nom aurait été donné par les Incas aux plaines de l'est, où se retiraient les Indiens qui ne voulaient pas accepter leur domination. — Les anciens auteurs le désignent toujours sous le nom de *Chaco gualamba*, ou *Gran-Chaco*, le Grand-Chaco.

Quoiqu'ils eussent quelques connaissances des tribus indiennes qui peuplaient cette vaste région, les Incas n'y firent aucune conquête. Leur domination s'arrêtait là où les derniers rameaux des Andes venaient se confondre avec les plaines du Chaco. Mais si la Pampa échappait à leur empire, toute la montagne était à eux jusqu'au 33e de latitude. Cette région, formant les provinces de *Collasayu*, fraction sud de l'empire, lequel, divisé en quatre parties, suivant les quatre points cardinaux, nommait *Antisuyu* la région de l'est, *Cuntisuyu* celle de l'ouest, et *Chinchasuyu* celle du nord.

Du mot Collasayu est dérivée la désignation de *Colla*, que l'on donne familièrement aux habitants de la Bolivie, et quelquefois même à ceux des provinces de Jujuy et de Salta. Ce mot n'est pas toujours pris en bonne part.

§ I. — *Chaco boréal.*

Le Chaco boréal est compris entre le Rio-Vermejo au sud et la province bolivienne de Chiquitos au nord ; — entre les derniers chaînons des Andes et le Rio-Grande ou Guapay à l'ouest; — et le Rio-Paraguay à l'est. — Le *Rio-Pilcomayo*, qui le divise en deux parties à peu près égales, le traverse tout entier.

Nord du Pilcomayo. — La partie au nord du Pilcomayo est absolument plate jusqu'au 20° degré de latitude, car sous ce parallèle les dernières ramifications du système de San-Fernando et des petites sierras de la province de Chiquitos viennent se terminer aux bords du Rio-Paraguay par quelques hauteurs isolées telles que les Cerros de *Galvan*, de *los Tres Hermanos*, etc. Cette région est peu connue; on sait seulement qu'elle est basse et en partie inondée dans la saison des pluies. Les collines rapprochées du Rio-Paraguay sont couvertes de forêts presque impénétrables, et à leurs pieds s'étendent d'immenses marécages. Les rives de ce fleuve, depuis la Bahia-Negra jusqu'à l'embouchure du Pilcomayo, presque devant l'Assomption, sont peu élevées, les eaux les franchissent facilement lors des crues. Les ruisseaux que l'on y signale, tels que le *Piray*, le *Mboicaé*, l'*Iboby*, le *Confuso*, le *Verde*, le *Galvan*, etc., etc., ne sont connus qu'à leurs embouchures, et sont regardés plutôt comme des canaux de décharge des inondations de l'intérieur, que de véritables cours d'eau prenant leur source à une distance assez considérable du fleuve.

Tel est encore le *Rio-Latirequiqui*, dit aussi *Otuquis*, né des rivières de *San-Rafael* et de *Tucabaca*, qui arrosent les missions de Chiquitos, dont l'embouchure formerait la *Bahia-Negra* (voyez t. I, p. 108), rivière dont l'existence est niée par les Brésiliens, et que les Boliviens regardent cependant comme la principale artère fluviale de leur province future d'*Oliden*. Il faut dire toutefois que la géographie de cette province n'a pas encore été faite, quoiqu'elle figure sur beaucoup de cartes avec une capitale qui n'existe pas, et que la majeure partie de ce terrain ne soit, d'après le peu qu'on en sait, qu'une immense forêt marécageuse (1). Vers le nord-ouest, le sol se relève

(1) Le territoire d'Oliden, comprenant un carré de 50 lieues de côté, de 17° 30′ à 20° de latitude, jusqu'à la rive droite du Rio-Paraguay, a été concédé, vers 1830, par le gouver-

et l'on trouve des plaines rarement atteintes par les eaux, ici couvertes de graminées comme la pampa, là semée de bouquets de bois, et de quelques lagunes. Cette partie plus élevée est peuplée de nombreuses tribus indiennes, généralement nomades et qui, dans la saison sèche, étendent leurs excursions jusqu'à la rive gauche du Rio-Pilcomayo, et même à celle du Rio-Paraguay. C'est la partie orientale de cette région qui était désignée jadis sous le nom de *Llanos de Manso*, les plaines de Manso, du nom de son premier explorateur et conquérant.

Le *Rio-Pilcomayo* (voyez sa description t. I, p. 124) est bien connu dans sa partie supérieure depuis sa réunion (*las juntas*) avec le Pilaya, jusque par 64° environ de longitude, endroit où son cours, comme celui du Juramento, est interrompu par des lagunes, des bancs de sable, des bois fourrés, au milieu desquels il se perd : c'est-à-dire que, tant que la pente est assez forte pour que les eaux puissent creuser leur lit, il est bien encaissé et navigable, tandis qu'une fois que ses eaux sont arrivées dans une plaine presque absolument horizontale, ses atterrissements obstruent les cours de la rivière et la forcent à former des lagunes, des bañados, pour ne retrouver que bien plus loin son ancien lit. Il est certain, d'après les deux seules reconnaissances connues, celle de Patiño en 1721 et celle de l'expédition bolivienne en 1844, que la rivière a plusieurs fois changé de lit. Ses bouches devant l'Assomption se perdent dans des marais et se sont tour à tour si bien fermées et rouvertes que l'on n'en sait plus le nombre. Il résulte donc que, dans l'état actuel des choses, le Pilcomayo, malgré sa longueur et l'abondance de ses eaux, n'est point navigable jusqu'à ce que le peuplement de ses bords ait permis à l'industrie humaine de régulariser son lit. Il serait également évident que, même depuis deux siècles; la superficie du Chaco dans le voisinage de ses rivières a été très-modifiée par leurs débordements, et que tel canal autrefois accessible aux embarcations ne l'est plus aujourd'hui.

Comme le Juramento, et même le Vermejo, le Pilcomayo offre des lagunes latérales, qui tour à tour se vident ou s'emplissent selon la saison, et reçoit quelques canaux de décharge des inondations intérieures. Ses bords sont de nature très-variée : encaissés dans cer-

nement bolivien à M. de Oliden, à la condition d'y fonder des colonies. Rien jusqu'à présent n'a été fait, faute d'entente avec le gouvernement du Paraguay et le Brésil.

taines parties, plats dans d'autres, là ombragés de hautes forêts ou de bois de palmiers, ici presque de niveau avec une plaine découverte qui n'offre que des graminées. De nombreuses tribus indiennes y ont leurs villages (*tolderias*) et s'alimentent du poisson qu'elles pêchent dans ses eaux, du gibier qui y vient boire ; quelquefois même elles font des plantations sur les terrains que les débordements couvrent et découvrent tour à tour.

Une autre rivière assez considérable, le *Parapèti*, née des derniers versants des Andes, se dirige à l'est-nord-est et va se perdre, suivant MM. Ondarza et Mujica (1) dans la lagune Izozog, qui donnerait naissance à une des branches-mères de Latirequiqui. Un peu plus au nord, une série de lagunes salées se déchargerait dans le même cours d'eau par l'*Arroyo del Agua-caliente*.

Sud du Pilcomayo. — La bande du Chaco renfermée entre le Pilcomayo et le Vermejo, quoique à peu près identique par la nature du terrain et de la végétation, paraît moins basse que la précédente. Elle offre un reste de canal naturel, appelé Teyu par les Indiens, qui a pu faire communiquer ensemble les deux rivières, mais sur lequel il n'existe que des détails fort incomplets. Les lagunes ne sont pas aussi nombreuses dans cette région que dans la supérieure, et, à part la résistance des Indiens, elle offrirait moins de difficultés matérielles pour une exploration. Nous savons déjà que toute la rive gauche du Vermejo est assez élevée, bien sèche et le terrain très-praticable. En approchant du Rio-Paraguay, le sol arrive presque au niveau du fleuve, et, lors des crues, ses eaux en couvrent une grande surface, surtout vers les bouches du Pilcomayo.

Le sol du Chaco tout entier, des bords du Parana et du Paraguay aux dernières ramifications des Andes qui viennent expirer dans ses plaines, appartient aux formations tertiaires. — La pente générale du terrain est, comme celle de la région pampéenne, doucement inclinée vers le déversoir central formé par les fleuves Paraguay et Parana. Cependant l'altitude générale du sol est inférieure à celle de la région pampéenne proprement dite, c'est-à-dire à l'espace qui s'étend entre le massif central argentin, les bords du Parana et les rivages de l'océan Atlantique. M. Weddel, dans le récit de son voyage en Bolivie, ne donne que 160 mètres d'altitude aux plaines de Tarija; nous n'avons trouvé que 300 à celles d'Oran, près du Rio-Vermejo,

(1) Mapa de la Republica de Bolivia. — New-York, 1859.

et là, la rivière a encore son caractère torrentueux. Les sources du Rio-Paraguay ne sont qu'à 300 mètres, suivant M. de Castelnau, et aux lagunes de Xarayes cette altitude doit être réduite à 100 mètres au plus, ce qui nous permet de fixer approximativement l'altitude moyenne des plaines du Chaco à 120. Enfin nous rappellerons que nous n'avons trouvé au Saladillo, décharge des eaux pluviales du grand bassin des Salines et des débordements du Rio-Dulce, par 29° environ de latitude et 64° de longitude, que 80 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Il s'ensuit que tout le centre du continent sud-américain est fort bas, quoiqu'il n'ait pas toutefois de ces dépressions que l'on trouve en Asie comme dans les bassins de la mer Caspienne et du lac Asphaltite. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est l'incroyable longueur d'une plaine qui, s'étendant au centre du continent des bords de l'Orénoque au détroit de Magellan, ne comprend pas moins de 60° de latitude.

Près des rivières du Chaco, le sol, profondément remanié par les eaux, est recouvert de vastes couches d'alluvions modernes qui s'étendent à des distances considérables. Il serait évidemment d'une exubérante fertilité si la main de l'homme le soumettait à la culture, et l'on en a eu la preuve dans le peu d'établissements que les missionnaires ont pu y créer, mais que le malheur des temps a forcé de laisser périr. L'avenir des colonies agricoles qui s'y établiraient est donc certain et immense.

Le *climat* du Chaco boréal est celui de la zone torride, mais tempéré par une assez grande humidité, résultat des inondations, des lagunes qui persistent après elles, enfin de l'abondance des pluies et des orages depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de mars. La saison sèche y dure six mois, et à cette époque les nomades se rapprochent des rivières rentrées dans leur lit. Il y a alors quelques gelées superficielles à la suite des vents de sud-ouest, mais elles sont rares et surtout fort courtes.

Sa *végétation* a déjà été décrite par nous en traitant de celle du nord des provinces littorales et de la région tropicale voisine des Andes (voyez t. I, p. 400 et 424); c'est aussi celle de l'état du Paraguay. Elle n'offre donc rien de particulier : les bois y sont moins élevés et moins touffus que l'on ne serait disposé à le croire au premier abord; en beaucoup d'endroits le sol est très-découvert. Comme dans le reste du bassin de la Plata, la famille des mimosées domine parmi les espèces arborescentes.

Nous ne parlerons pas du *règne animal*, qui n'offre rien que nous ne connaissions déjà : le jaguar, le couguar, le tapir, le pecari, le fourmilier, les tatous, les diverses espèces de cerfs et de singes parmi les mammifères. Des perroquets et des oiseaux aquatiques sans nombre; des caïmans et des boas; les abeilles sauvages donnant un excellent miel, etc. — Le bétail domestique y réussirait très-bien, et quelques tribus élèvent des moutons et des chevaux en assez grand nombre. Ce dernier animal ne s'y est cependant pas multiplié à l'état sauvage comme dans les Pampas.

La *population* du Chaco boréal est exclusivement composée d'Indiens appartenant à un petit nombre de nations qui se subdivisent elles-mêmes en une multitude de tribus qui chacune portent un nom particulier et diffèrent entre elles par des modifications dans le dialecte qu'elles parlent. Les principales de ces nations sont les *Chiriguanos* ou *Cambas,* qui habitent aux pieds des versants orientaux des Andes, les *Mataguayos* et *Matacos*, proche du Rio-Vermejo, les *Mbayas* et *Lenguas*, du Rio-Paraguay, les *Tobas* et *Mocovis*, qui parcourent le Chaco tout entier, des frontières de Santa-Fé à celles des missions boliviennes. Les habitants de Corrientes et du Paraguay donnent le nom générique de *Guaycurus* à toutes les nations indiennes qui vivent de l'autre côté du fleuve, mènent une existence nomade et ont adopté l'usage du cheval; toutefois ils l'appliquent plus spécialement aux Mbayas et à leurs alliés. Nous avons déjà nommé la plupart de ces nations et parlé de leurs mœurs. (Voyez t. II, p. 177.) Sur la rive gauche du Vermejo, on trouve quelques groupes de *Vejoses*, de *Chunupis*, de *Vilelas*, de *Chanès,* d'*Atalas,* de *Malbalas*, etc., que l'on confond souvent avec les *Matacos*, dont ils dérivent; mais le gros de ces dernières tribus habite le sud de cette rivière. Toutes ces nations sont à peu près nomades, à l'exception des Chiriguanos, qui ont des villages permanents. — Chacune cependant a une sorte de domicile ou de centre où elle revient construire ses huttes après des absences plus ou moins longues, motivées par la nécessité de chercher de nouveaux terrains de chasse et de pêche, et de fuir les inondations. Elles se fractionnent en une foule de groupes qui presque tous portent un nom différent, ce qui ferait croire à une origine également différente. Mais il n'en est rien; elles sortent de la race *guaranie*, ou de la race qu'Alcide d'Orbigny appelait *pampéenne* et dont les Tobas sont le type.

Il serait fort difficile de fixer le total de la population du Chaco boréal.

Lors de la découverte, on porta le total des Indiens qui l'habitaient à un chiffre très-élevé ; plus tard, en 1764, Filiberto Mena, qui avait conduit une exploration dans cette contrée, le portait à 106,584, et faisait l'énumération de toutes les tribus par leurs noms et le chiffre de leurs hommes de combat (1). Le Père Lozano ne l'estimait qu'à 62,650. Alcide d'Orbigny le réduit à 30,000. Mais ce chiffre est peut-être un peu faible, car il résulte de tous les renseignements que l'on a sur les frontières, que la région de Pilcomayo est assez peuplée. Le chiffre de la population de tout le Chaco boréal atteindrait alors près de 40,000 âmes ; mais hâtons-nous de dire que ceci n'est qu'une hypothèse. Cette population a dû être beaucoup plus considérable au seizième siècle, mais la variole a été pour elle un fléau terrible, et cette maladie a contribué cent fois plus que les guerres avec les Espagnols à la destruction de la race indienne dans le bassin de la Plata et surtout dans le Chaco.

Les Indiens de ce pays vivent dans le même état d'indépendance sauvage qu'il y a trois siècles ; ils se font la guerre entre eux, mais avec moins d'acharnement qu'autrefois, et la menace constante de l'invasion des chrétiens, si elle ne les a pas réunis en un seul corps, leur a fait comprendre au moins qu'ils ne devaient pas continuer à se détruire. Chaque tribu vit sur son terrain et n'empiète pas sur celui des autres ; quelques-unes, plus rapprochées des terres chrétiennes, viennent y échanger des peaux, de la cire, du miel, etc., pour des ustensiles, des haches, de la verroterie, des liqueurs fortes, etc. Elles possèdent des chevaux, des moutons et quelques vaches ; elles font même à l'occasion un peu d'agriculture. — Les Chiriguanos ont atteint un certain degré de civilisation et se mêlent aux chrétiens pour le travail, sans pourtant abandonner leurs mœurs et leurs coutumes.

Toutes ces nations ont un sentiment commun, — celui de la défense de leur territoire contre les blancs. Elles ne veulent ni l'abandonner, ni même le vendre, et luttent avec opiniâtreté contre les envahissements qui ont lieu de temps à autre et qui ne s'arrêteront

(1) On trouvera des documents précieux sur le Chaco dans l'excellent ouvrage du général Arenalès, publié à Buenos-Ayres en 1834, et intitulé *Noticias sobre el gran pais del Chaco.* 1 vol. in-8°. Il en a été fait d'autres éditions. — Le père Lozano a écrit une *Descripcion corografica del Chaco Gualamba*, Madrid, 1754, où l'on trouve de très-grands détails ; le père Charlevoix les résume dans son *Histoire du Paraguay*. Enfin Alcide d'Orbigny, dans *l'Homme américain*, — 2 vol. in-8°, Paris, 1839, — traite longuement la question des races et nations indiennes du Chaco et de la région des Pampas.

certainement pas. C'est ainsi qu'elles se sont jusqu'à présent opposées instinctivement à toutes les explorations que l'on a tentées pour reconnaître le pays, et qu'elles inquiètent par leurs maraudeurs les nouvelles fermes établies sur la frontière et sur les rives du Vermejo. — La reconnaissance d'un chemin direct des Andes au Rio-Paraguay, soit au sud du Pilcomayo, soit au nord, pour arriver aux lacs Yaïva et Uberava, n'a pas été jusqu'à présent possible, à cause de leur résistance. Ce n'est que par une politique conciliante, des présents souvent répétés, enfin par l'action des missionnaires, que l'on arrivera à obtenir leur concours pour l'ouverture de ces voies de communication.

En effet, si les chrétiens ne peuvent avec sécurité traverser ce territoire, les Indiens, qui en connaissent toute la superficie, le traversent dans tous les sens lors de la saison favorable, soit pour venir commercer avec les Argentins, les Paraguayens et les Boliviens, soit pour faire des incursions sur leurs terres. Tous les renseignements pris sur la possibilité des communications à travers ces plaines sont d'accord pour en démontrer la facilité, pourvu qu'on soit aidé par les Indiens, qui doivent en pareil cas servir de guides et d'escorte; mais, jusqu'à présent, au moins, ils se soucient peu de s'y prêter. Il ne serait pas difficile d'établir une route directe de Santa-Cruz de la Sierra aux lacs du Paraguay, si le gouvernement bolivien s'en occupait sérieusement et si ceux du Paraguay et du Brésil y prêtaient les mains.

§ II. — *Chaco austral.*

Cette région est comprise, comme nous l'avons déjà indiqué, entre la frontière de Santa-Fé, le Rio-Salado; le versant oriental des sierras del Alumbre et de Santa-Barbara. le Rio-Vermejo et le Rio-Parana, embrassant ainsi, dans un immense triangle, un territoire d'environ dix mille lieues carrées.

La région australe du Chaco ne renferme, comme la boréale, qu'une plaine absolue, moins basse toutefois, plus sèche et un peu plus argileuse. Cette énorme plaine n'a pas une colline, pas un pli de terrain, pas une rivière, si ce n'est près du Parana, où débouchent quelques canaux de décharge des inondations intérieures, tels que l'arroyo *del Mal-abrigo*, ceux *del Rey*, de *San-Geronimo*, de *los Capibaras*, *Blanco*, *Negro*, *del Oro*, etc. Plusieurs grandes lagunes, soit douces, soit salées, s'y présentent; des bois remplissent les bas-fonds



humides et se pressent surtout auprès des trois grands cours d'eau qui encadrent cette région ; parallèlement à la rive gauche du Juramento, croît une forêt d'arbres épineux, épaisse presque partout d'une à deux lieues, et qui n'offre que de rares passages connus des maraudeurs indiens et des Santiagais chercheurs de miel (*meleros*).

Le sol, comme dans le Chaco boréal, appartient aux formations pliocènes de la période tertiaire. Il est généralement argileux ; aussi les lagunes y sont-elles fort nombreuses après la saison des pluies ; on n'y voit pas une pierre, pas un caillou, et les seuls minéraux qui y soient connus sont les morceaux de fer, considérés comme météoriques, que l'on rencontre dans le *Campo del Cielo,* près du puits d'*Otumpa*, à 60 lieues du bourg de Matara, fer dont nous avons indiqué le gisement si remarquable et si inexpliqué. (V. t. I, p. 272.) Quoiqu'il n'y ait point de cours d'eau capables de fournir à l'irrigation, la terre n'en est pas moins féconde, et le petit nombre de colonies que l'on a pu former dans cette région ont toujours été célèbres pour l'excellence de leurs productions agricoles. L'on y trouve d'ailleurs toutes les conditions de sol et de climat des provinces si fertiles de Corrientes, de Santa-Fé et de Santiago del Estero.

Le *climat* est celui de la province de Corrientes ; une température de 20° en moyenne, un ciel presque toujours pur, des brises fréquentes et salutaires, des pluies au printemps et à l'automne, et souvent même pendant l'été : celles-ci sont moins régulières et moins fortes que dans le Chaco boréal, mais le pays n'en est pas moins inondé en partie, surtout dans le voisinage du Parama et du Vermejo. Les rives de cette dernière rivière présentent d'espace en espace, à une courte distance, des lagunes et des esteros communiquant avec elle ; toutefois cette disposition du sol et des eaux est plus rare que sur les bords du Juramento.

La *végétation* est également analogue à celle de Corrientes et de Tucuman ; elle est toutefois moins vigoureuse que la nature sablo-argileuse d'un sol généralement très-meuble ne le ferait croire. Les belles forêts ne se montrent qu'en quelques endroits; presque partout ailleurs les arbres sont des mimosées de taille moyenne. On y rencontre de fort belles plaines couvertes d'excellents pâturages et qui pourraient nourrir d'innombrables troupeaux. Ces pâturages ne sont nullement négligés des Indiens, qui y entretiennent des chevaux, des moutons et même des bœufs, mais en petit nombre et sans grands soins.

Le *règne animal* présente les mêmes espèces que dans le Chaco supérieur ; ce n'est plus guère que là que l'on trouve encore le tatou géant et le fourmilier, deux animaux qui tendent à disparaître devant la guerre que l'homme leur fait incessamment pour profiter de leur chair et de leur peau. — Les animaux domestiques y pourraient prospérer comme dans les meilleurs pâturages des provinces voisines. La chaleur du climat, pendant l'été, est tempérée par une ventilation continue ; les pâturages sont un peu salés et maintiendraient la santé des animaux.

La *population indienne* du Chaco austral est pareille à celle de la région située de l'autre côté du Vermejo, et la plupart des tribus du nord peuvent passer librement dans la région du sud lorsque cette rivière est guéable, c'est-à-dire aux basses eaux. Cependant il n'est guère aujourd'hui que les Tobas qui fassent de ces grandes excursions; les *Mocovis* ou *Montaraces*, leurs ennemis, quoiqu'ils soient de même race, ne se montrent guère qu'en-deçà du Vermejo et restent dans leurs cantonnements, où les *Tobas* hésitent à les aller chercher. C'est cette tribu qui attaque principalement les frontières de Santiago del Estero et de Santa-Fé, et va même parfois dans celle de Cordova, aux environs des lagunes de los Porongos. Jadis les Mocovis ont presque détruit les *Abipons,* dont le reste s'est civilisé et habite le territoire de Santa-Fé; ils ont ainsi remplacé toutes les tribus qui occupaient le sud du Chaco. En-dehors des *Mataco*s, des *Chanés*, des *Vilelas*, des *Chunupis*, des *Atalas*, des *Malbalas*, etc., qui vivent sur les deux rives du Rio-Vermejo, mais principalement sur la droite, il n'y a donc plus que les Tobas que l'on puisse rencontrer dans toute l'étendue du Chaco, du 20° au 30° de latitude, et encore habitent-ils de préférence le bas Vermejo. Ils ont plusieurs campements en face de Corrientes, où un assez grand nombre d'entre eux vont travailler : ils sont imités en cela par les Chunupis, les Vilelas et les Atalas leurs alliés.

Quant aux Matacos des deux rives du haut Vermejo, nous savons déjà que la plupart viennent prêter leurs secours comme ouvriers dans les plantations de Salta et de Jujuy. Les *Mataguayos* sont les mêmes que les Matacos : mais on donne particulièrement ce nom à celles des tribus du nord qui restent sans rapports pacifiques avec les blancs. — Les Mocovis ou Montaraces ne veulent point non plus se plier au travail et conservent leur existence nomade ; ils continuent à être le fléau des frontières de Santiago del Estero et de Santa-Fé. On a con-

clu beaucoup de traités avec eux, ils rendent même quelques services en ce moment aux navigateurs et aux travailleurs du Rio-Juramento, mais on ne peut malheureusement compter sur eux. (Voyez d'ailleurs tome II, pages 179 et suivantes.)

Les Mocovis et les Tobas, restant presque partout nomades et ne cultivant point, vivent de chasse, de quelques troupeaux qu'ils élèvent, et surtout de ce qu'ils peuvent voler sur la frontière. Les blancs leur rendent ces attaques en faisant à leur tour des incursions dans le Chaco, incursions dans lesquelles ils cherchent principalement à faire des prisonniers. Les hommes échappent généralement, mais on atteint assez souvent les familles, et alors les femmes indiennes sont mises en domesticité ; les enfants sont livrés moyennant quelques onces d'or aux familles qui en veulent, à la charge par elles de les faire baptiser, de les instruire et de leur donner un état. Ce patronage doit durer jusqu'à l'âge de vingt et un ans, et l'on a droit de les employer en même temps comme domestiques ; c'est donc une sorte de servage temporaire. Quelques-uns de ces enfants retournent au Chaco, mais le nombre en est petit ; la majorité des garçons comme des filles finit par se confondre et se perdre dans la population de la province : de là cette multitude de métis que l'on y rencontre.

Les Indiens du Chaco austral sont une belle race d'hommes ; ils ont les traits plus réguliers, la taille plus haute que les Guaranis des Missions. Leur teint est brun olivâtre ; les yeux, de couleur très-foncée, ne sont ni obliques, ni bridés à l'angle externe, mais très-droits et bien fendus ; les cheveux sont noirs et rudes ; les membres bien proportionnés, les extrémités petites. Ces Indiens se rapportent entièrement à la race pampéenne d'Alcide d'Orbigny.

Il est extrêmement difficile de fixer un chiffre à la population du Chaco austral. Elle est toutefois de beaucoup inférieure en nombre à celle du Chaco boréal, et peut-être serait-ce encore exagérer que de la porter à 10,000 âmes ; il est même extrêmement probable qu'elle n'atteint pas ce total. Si les Indiens qui la composent sont redoutables pour la frontière, c'est à cause de la soudaineté de leurs attaques, de la difficulté de les poursuivre à travers des déserts peu connus, où l'eau manque, où les bois épineux abondent, alors que leur connaissance parfaite du terrain leur permet de gagner rapidement des retraites inaccessibles. On ne viendra à bout de les contenir qu'en occupant de nouveau l'ancienne frontière, en repeuplant les villages qui y avaient été fondés il y a bientôt un siècle, en reprenant le système des missions et des colonies agricoles dans des localités diverses,

en assurant enfin la navigation du Rio-Vermejo et celle du Rio-Juramento, toutes choses qui sont commencées déjà, mais qu'il ne faut pas interrompre, comme on l'a fait en 1860 pour la ligne du Juramento, si l'on veut que de grands sacrifices d'argent et de temps ne soient pas toujours perdus.

§ III. — *Histoire abrégée du Chaco.*

Quoique le territoire indien du nord soit encore aujourd'hui à peu près dans le même état que le trouva la découverte, au milieu du seizième siècle, les Espagnols et les Argentins, leurs successeurs, n'en ont pas moins fait de nombreuses tentatives pour en occuper et coloniser certaines parties, tentatives continuées jusqu'à l'époque actuelle. Un succès complet ne les a point encore couronnées, et cela pour deux motifs : le premier, c'est que ces efforts ont été souvent interrompus ; le second, c'est que le territoire libre d'Indiens nécessaire aux colons était si vaste, si fertile, qu'il n'y avait pas encore eu nécessité, par suite de l'accroissement de la population et de la valeur du sol, de s'étendre davantage, de sorte que les établissements faits sur la lisière du Chaco avaient plutôt pour but de contenir les tribus maraudeuses que de conquérir de nouveaux terrains.

A peine Sébastien Gaboto eut-il reconnu les fleuves Parana et Paraguay, et Juan de Ayolas (1) fait son premier établissement à l'Assomption, en 1536, que les Espagnols, dont le but principal était alors de chercher les empires de l'intérieur, dont on vantait les fabuleuses richesses, essayèrent de pénétrer par terre jusqu'au Pérou. Ayolas, avec la majeure partie de ses aventuriers, remonta le Rio-Paraguay jusqu'au point situé, selon Azara, par 21° 5′ de latitude sud, et qui correspond aux environs du fort actuel d'Olimpo (Bourbon). Il y prit terre dans un port naturel qu'il nomma *Puerto de la Candelaria,* port de la Chandeleur, le 2 février 1537. Laissant une partie de sa troupe à Martin de Irala, son lieutenant, avec ordre de l'attendre six mois, il se lança lui-même, avec deux cents hommes choisis, à travers le Chaco, dans la direction du nord-ouest. Il paraît certain qu'il atteignit les Andes, en gagnant rapidement la partie nord

(1) On n'est pas d'accord sur le nom de ce conquistador (conquérant). Parmi les écrivains de l'époque, les uns écrivent Ayolas, les autres Oyolas.

du pays qui forme aujourd'hui la province de Chiquitos. Là il apprit la conquête du Pérou par Pizarre, la mort d'Atahualpa et fit quelque butin. Cependant il lui fallut revenir sur ses pas, et il atteignit de nouveau le port de Candelaria; mais son escadre, fatiguée de l'attendre et le croyant perdu, était partie. Il fut donc obligé de s'installer au milieu des Indiens Payaguas et Sariguès, lesquels, se réunissant aux Mbayas, le surprirent et le tuèrent avec tout son monde.

Nous devons cependant faire ici mention du voyage d'Alexis Garcia, Portugais, lequel en 1525, au dire des historiens Ruy Diaz de Guzman, Herrera, du Père Guevara, etc., etc. (1), aurait pénétré directement de la côte du Brésil au Pérou, en traversant presque le continent entier de l'est à l'ouest par la province de Sainte-Catherine, le Paraguay et le Chaco ; voyage prodigieux, incroyable , et qui ne s'explique que par la connaissance que l'on a de l'ardeur et de l'intrépidité des hommes de la découverte. C'était l'année de la mort de l'inca Huayna-Capac , père de Huascar et d'Atahualpa : Alexis Garcia, déjà établi à Saint-Vincent, colonie portugaise de la côte, prit avec lui 2,000 Tupis et Guaranis, dont il parlait parfaitement la langue, et les décida à se diriger avec lui vers les terres de l'ouest, siége, disait-on, d'un grand empire, où abondaient des richesses de toute sorte. Il les parcourut tout en combattant victorieusement les peuplades qui s'opposaient à son passage, et put revenir chargé du butin fait chez les vassaux de l'inca. Arrivé sur les bords du fleuve Paraguay, Garcia envoya deux de ses compagnons pour rendre compte de son expédition ; mais, pendant qu'il se reposait de ses fatigues, il fut assassiné par ses propres Indiens, qui ne tuèrent pourtant pas son fils, encore en bas âge, et le conservèrent. Le butin qu'il avait apporté, et qui consistait principalement en étoffes de laine et de coton, en pièces d'argenterie, fut dispersé parmi les Guaranis de la contrée. — De là proviendraient les morceaux d'argent dont, l'année suivante, les Carios (Indiens du Paraguay) firent présent à Gaboto. — Guzman dit avoir connu lui-même le fils de Garcia, qui devint un des colons de l'Assomption. On aurait su ces détails à la colonie de San-Vicente, à laquelle toucha Gaboto en venant d'Europe.

Les assassins de Garcia, craignant la vengeance portugaise, se-

(1) Diaz de Guzman, *Historia argentina*, page 15. — Guevara, *Historia del Paraguay*, p. 83. — Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. I, page 36. — Alcide d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, p. 559. — Arsène Isabelle, *Sebastian Gaboto descubridor de los Rios Uruguay, Parana y Paraguay*, 1 vol. in-8°, p. 76. Montevideo, 1862.

raient retournés par le Chaco se fixer au pied des Andes, dans le pays actuel des Chiriguanos, et y auraient été la tige de cette nation. — Nous pensons que les Chiriguanos habitaient déjà depuis longtemps au pied des Andes lorsque Garcia y fit son excursion. La chronique de l'époque raconte également qu'un autre capitaine portugais, Georges Sedenho, ayant voulu, avec soixante Européens, s'aventurer dans le pays sur les traces de Garcia, fut massacré par les Tupis avec tous ses compagnons, au moment de toucher le Paraguay. — Tels sont les bruits qui couraient sur le littoral du Brésil à cette époque, soit au port de Saint-Vincent, soit à l'île de la Cananéenne, où touchaient d'habitude les navires qui commençaient à aller dans le sud sur les traces de Solis et de Magellan.

En 1542, Alvar-Nuñez Cabeza de Vaca, nouvel adelantado de la Plata, envoie Martinez de Irala pour reconnaître le haut Paraguay et chercher des nouvelles d'Ayolas, que la rumeur publique annonçait avoir été tué par les Indiens Agaces ou Payaguas. Irala remonte le fleuve jusqu'aux lacs de la rive droite, Mandioré ou Yaïva (Gaïva), par 17° 57′ de latitude, et débarque le 6 janvier à un port qu'il nomme *los Reyes ;* il essaye d'avancer par terre, mais ne peut faire que quatre journées à cause des bois et des marécages, et revient rejoindre son escadre. Une division d'Indiens auxiliaires qu'il avait envoyée du point de *Piedras Partidas*, situé par 22° 34′ de latitude sur la rive droite, avait été également obligée de rétrograder devant l'attitude menaçante des tribus de l'intérieur.

L'année suivante, l'adelantado lui-même veut tenter la fortune, et remonte le Paraguay avec une troupe nombreuse. Il prend terre d'abord au port de los Reyes, et y reçoit la soumission des tribus voisines qui vivaient principalement sur le fleuve : Orejones, Cacocis, Chanès et autres de race guaranie. — Prenant une partie de son monde, il se dirige vers le nord-ouest et atteint avec beaucoup de peine les plaines basses en dehors de la Sierra de San-Fernando ; mais, à la nouvelle qu'il y avait un grand désert à traverser, et sur sa lisière de nombreuses tribus ennemies (sans doute les Mbayas), la privation de vivres, l'approche de la saison pluvieuse, pendant laquelle toute cette plaine s'inondait, le décident à la retraite ; il revient au port des Rois, et bientôt les maladies qui se mettent dans sa flotte l'obligent de retourner à l'Assomption, au milieu du mécontentement général causé par une expédition très-fatigante et à peu près sans résultat. En effet, on n'avait obtenu autre chose que de reconnaî-

tre les terrains de Xarayes, inondés une partie de l'année, la grande île formée par les deux branches du Paraguay, Mini et Guazu, désignée alors sous le nom d'île *Cumprida,* enfin les forêts marécageuses à l'ouest de la Sierra de San-Fernando et des lacs, sans pouvoir cependant les traverser.

Cinq ans plus tard, en 1547, au mois d'août, Martinez de Irala, devenu, par l'assentiment général de la population, adelantado, à la suite de la révolte contre Alvar Nuñez, conduisit une nouvelle expédition qui prit terre dans le Chaco à l'extrémité sud de la Sierra de San-Fernando, en face du Cerro Pan de Azucar, un peu au-dessous du port de Candelaria, où avait débarqué Ayolas. La saison était favorable ; il se dirigea avec trois cents Espagnols vers le nord-ouest, par les chemins qu'avait suivis son prédécesseur, et, après avoir souffert des fatigues incroyables à cause de la disette d'eau et de vivres et avoir livré des batailles terribles aux *Mbayas* et à d'autres Indiens, il traversa le Chaco, le pays des Chiquitos, et arriva à la rivière Guapay. Il la passa sur des radeaux formés de troncs d'arbre, en perdant quatre hommes qui se noyèrent à ce passage. Quatre lieues plus loin, il rencontra la peuplade des *Machasis*, qui étaient réduits et appartenaient à la commanderie de Pedro Anzures, le fondateur de la ville de Chuquisaca (aujourd'hui capitale de la Bolivie), dans le pays des Indiens *Charcas.* — Irala, apprenant les troubles du Pérou, jugea à propos de n'y point aller lui-même, mais y envoya son lieutenant Chaves pour complimenter le président Lagasca et l'instruire de son voyage. Pressé par ses hommes, qui voulaient l'abandonner pour courir au Pérou, il hâta son retour par la même route et arriva sans accident à ses navires à la fin de 1549.

En 1550, Nuflo Chaves revint sans encombre de Lima et de Chuquisaca au port de Candelaria, en suivant le même chemin que son général. Il faut même que son voyage se soit fait bien facilement, puisqu'il put amener au Paraguay les premières brebis et les premières chèvres qu'on y ait vues.

En 1557, Irala voulut retourner au Pérou par le Chaco, mais en formant auparavant un établissement sur le territoire des Indiens Xarayes, c'est-à-dire vers le plus septentrional des lacs du Paraguay (probablement dans les localités où les Brésiliens ont bâti depuis le petit fort de los Dorados), et il envoya Chaves pour réaliser ce projet. Sa mort, arrivée sur ces entrefaites, n'empêcha pas celui-ci de con-

tinuer sa route, mais dans le but de se créer un établissement particulier. Chaves découvrit l'embouchure du Rio-Jauru, qu'il nomma port des *Perabazanes*, du nom d'une tribu qui habitait la contrée, débarqua une partie de ses soldats, et, traversant le pays actuel des Missions de Chiquitos, il arriva dans les cantons de Santa-Cruz de la Sierra, que venait de découvrir Andres Manso, qui laissa son nom à ces plaines. Les deux conquérants se disputèrent leur conquête et en référèrent au gouvernement de Lima, qui décida en faveur de Chaves. Celui-ci y fonda en 1560 la ville de Santa-Cruz de la Sierra, par 18° 4′ de latitude et 62° 24′ de longitude, c'est-à-dire à l'est-sud-est de la ville actuelle, qui fut rebâtie en 1575, par 17° 20′ et 65° 20′ (1).

Il paraît qu'à cette même époque, des colons, mécontents de la décision du vice-roi de Lima, se seraient embarqués sur le *Rio-Mamoré*, puis auraient descendu le Beni, le Madeira, et enfin l'Amazone, jusqu'à la nouvelle ville portugaise de Belem, d'où ils seraient partis pour l'Europe.

Manso, débouté de ses prétentions sur ce territoire, chercha des conquêtes vers le sud et arriva sur les terres des Chiriguanos, qu'il battit plusieurs fois, mais qui finirent par l'exterminer lui et les siens.

Dans le but de consolider son établissement de Santa-Cruz, Chaves revint en 1564 au Paraguay pour y chercher sa famille et ses serfs indiens (Yanaconas). Philippe de Caceres, un des principaux officiers du nouveau gouverneur Bergara, l'évêque de l'Assomption, trois cents Espagnols, avec un grand nombre de Guaranis, voulurent l'accompagner au retour. On débarqua, par 19° 18′ (Azara), sur la rive droite du fleuve, et l'on gagna par terre Santa-Cruz. Chaves resta dans cette ville; les autres furent au Pérou, où ils séjournèrent assez longtemps, et ne revinrent qu'à la fin de 1568.

Le retour de Caceres et de l'évêque se fit par la même route qu'ils avaient suivie quatre années auparavant; mais les Indiens furent moins pacifiques, et il fallut s'ouvrir un passage au milieu d'eux les armes à la main.

(1) D'après M. d'Orbigny, qui a visité ces localités, la première Santa-Cruz aurait été bâtie à 200 lieues à l'est de la ville actuelle, et près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la mission de San-José, dans la province de Chiquitos. Ce fut en 1592 que la nouvelle Santa-Cruz fut fondée sous le nom de *Noble ciudad de San-Lorenzo de la Frontera*. Les ruines de l'ancienne Santa-Cruz se voient à 2 kilomètres ouest de la mission. (*Voyages dans l'Amérique méridionale*, tome III, page 627.)

En 1575, Juan de Garay, lieutenant général du nouvel adelantado de la Plata, Zarate, et tuteur de sa fille, se rend au Pérou pour la chercher.

On voit par les historiens du temps que les communications étaient libres. Il est probable qu'elles se faisaient par deux voies : celle de Candelaria et du Chaco, celle du port des Perabazanes et la province de Chiquitos.

En 1585, Alonzo de Vera y Aragon, surnommé *Cara de Perro*, face de chien, à cause de sa laideur, successeur de Garay, qui venait d'être assassiné par les Minuanes près de Santa-Fé, pénètre dans le Chaco austral, et, avec cent trente-cinq Espagnols et des Guaranis auxiliaires, va fonder la ville de la *Concepcion de Buena-Esperanza*, sur le Vermejo, à une quarantaine de lieues en ligne droite de Corrientes, sur les terres des Indiens Abipons, Frentons, Magosnas et Negoguayas, près d'une belle lagune d'eau douce. Les tribus indiennes sont réduites en commanderies, et la colonie se maintient, malgré leurs soulèvements réitérés. Ceci est le premier établissement sérieux fait par les Espagnols dans le Chaco proprement dit ; jusque-là on ne s'est occupé que d'établir quelques fortifications temporaires aux endroits où les navires accostent pour attendre les corps d'armée qui s'aventurent dans l'intérieur.

Enfin en 1587, Juan Torres de Vera y Aragon, adelantado nommé par le pouvoir vice-royal du Pérou, arrive à l'Assomption par terre, sans doute par la route du Haut-Paraguay, qui jusqu'à ce moment paraît avoir été très-fréquentée.

Les historiens se taisent désormais sur les communications du Paraguay avec le Pérou par le haut du fleuve et le Chaco. Le Tucuman venait d'être découvert et colonisé ; le climat, la nature du terrain permettaient des voyages plus faciles que par le désert, avec ses plaines basses, tantôt absolument sèches et sans eau potable, tantôt complétement inondées, ses Indiens nomades échappant sans cesse par leur mobilité à l'action des Européens. Pendant tout le dix-septième siècle, on oublia ces routes anciennes ; et d'ailleurs, le système de restrictions commerciales adopté, l'établissement des douanes de l'intérieur rendaient les communications fluviales sans but. En même temps les Portugais occupèrent tout le haut du Rio-Paraguay, et s'opposèrent à sa navigation par les Espagnols. On s'explique donc

parfaitement les motifs de cet oubli, qui paraîtraient dès l'abord assez extraordinaires (1).

(1) Pour l'histoire des communications du Pérou avec les établissements de la Plata, à travers le Chaco, nous avons suivi le récit d'Azara, qui nous paraît d'autant plus exact au point de vue géographique que ce savant faisait partie de la commission de limites, et qu'il a reconnu lui-même tout le fleuve Paraguay, de son embouchure aux grands lacs. — Il résulte de son appréciation des localités que le Chaco boréal aurait été traversé pendant le seizième siècle aux localités suivantes :

PREMIER VOYAGE, EN 1536. — Expédition d'*Ayolas*, aller et retour, du port de Candelaria, par 21° 5', sur la rive droite du Paraguay, c'est-à-dire près du fort actuel d'Olimpo (fort Bourbon), au versant oriental des Andes, par le nord du Pilcomayo et les terres des Chiquitos, vers Pomabamba, par 19° 30'. — Voyage fait presque directement de l'est à l'ouest et sans grande difficulté matérielle. Le terrain était sec et la saison bonne.

DEUXIÈME VOYAGE, EN 1542. — *Martinez de Irala*, par les ordres d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, remonte le Paraguay, débarque un corps d'Indiens amis à *Piedras partidas*, par 22° 34', en face de l'ancien fort de Tevego. Les Guaranis alliés de l'expédition, effrayés par les autres Indiens, n'osent s'interner dans le pays, mais on voit que ce n'est pas la nature du terrain qui les arrête. — Irala, en continuant sa route par eau, découvre les lacs du Paraguay, et son port de *Los Reyès*, situé par 17° 57', est probablement le lac Yaïva. Cet amas d'eau est aujourd'hui entouré de forêts marécageuses impénétrables ; on voit d'ailleurs qu'il essaya en vain de les traverser.

TROISIÈME VOYAGE, EN 1543. — *Alvar Nuñez* arrive aux inondations temporaires, désignées depuis sous le nom de lagunes de *Xarayès*, mais l'état du terrain inondé partout ne lui permet pas d'aller plus loin. — Les mêmes phénomènes se présentent encore aujourd'hui ; seulement, on remonte le Paraguay beaucoup plus haut, vers le 15° de latitude, pour trouver les terrains plus secs de Villa-Maria et de Villa-Bella, dans la province de Mato-Grosso, d'où l'on communique facilement avec les missions de Bolivie, mais le chemin est beaucoup plus long.

QUATRIÈME VOYAGE. — Voyage d'*Irala* au Pérou. — C'est le premier sur lequel on eut des renseignements certains, puisque, si l'on sait qu'Ayolas traversa le Chaco et put revenir au port de Candelaria, on ne possède aucuns détails sur les incidents de sa route. — Irala débarque à peu près sur le même terrain qu'Ayolas, mais plus bas par 21° 25', c'est-à-dire au nord de la Bahia-Negra et du Rio-Otuquis ou Latirequiqui, dont il aurait suivi les rives jusqu'à atteindre des terrains plus élevés et passer dans le bassin de Rio-Grande, près duquel est bâtie Santa-Cruz de la Sierra. Le retour fut par le même chemin.

CINQUIÈME VOYAGE. — *Nuflo-Chaves*, revenant du Pérou, passe par la même route, de Chuquisaca au port de Candelaria.

SIXIÈME VOYAGE. — *N. Chaves* découvre le *Rio-Jauru*, par 16° 25', et, débarquant non loin de son embouchure, il trouve les terrains secs du nord de la province de Chiquitos, qui lui permettent d'arriver au Pérou et de revenir au Paraguay par le même chemin. Cette route était un peu plus au sud que celle que l'on suit actuellement ; elle est, en somme, la seule qui ait été conservée pour communiquer, par terre, du Brésil avec la Bolivie et le Pérou.

SEPTIÈME VOYAGE. — *Chaves* et sa suite débarquent par 19° 18', c'est-à-dire à quelques milles près à l'endroit où est situé le port actuel d'Albuquerque (19° 26'), la principale place de commerce du Haut-Paraguay. De ce port, ils gagnent les hautes terres de Chiquitos. — Caceres et l'évêque du Paraguay qui l'ont accompagné reviennent par le même chemin.

HUITIÈME VOYAGE, ETC. — A partir de ce moment, on communique assez librement, soit par cette dernière route, soit par celle du Jauru.

Il résulte de l'examen de ces divers itinéraires qu'on peut, en résumé, les réduire à deux pour le Chaco boréal : — l'un, partant de la rive droite du Paraguay près d'Olimpo, — l'autre, des environs d'Albuquerque ; — le premier, traversant presque en ligne droite des plaines absolues et facilement inondées du Rio-Paraguay, pour atteindre au pied des Andes ;

A partir de la fin du seizième siècle, l'activité colonisatrice espagnole dans le bassin de la Plata se concentre sur deux points : le littoral des grands fleuves et la province de Tucuman. Le Chaco cessait d'offrir de l'intérêt, du moment que la route du Pérou était abandonnée de ce côté, et que le Paraguay ne sentait guère de besoin de communiquer avec lui. D'autre part, les barbares qui l'habitaient opposaient une résistance quelquefois victorieuse, témoin, en 1631, la destruction par les Frentons et les Magosnas, de la Concepcion de Buena-Esperanza, qui ne fut jamais rebâtie ; toutes les tentatives faites depuis pour la rétablir ayant échoué devant la ténacité des Indiens. Le Chaco boréal cessa donc de fixer les yeux des conquérants, et toute leur attention se dirigea sur le Chaco austral, plus voisin de leurs possessions.

Établissement de la frontière du Chaco austral. — En effet, l'accroissement de la population espagnole dans les provinces de Tucuman, et par suite l'extension des établissements de culture et d'industrie pastorale, après la réduction des Calchaquis, vers les plaines de l'est, finissent par exciter la cupidité des tribus du Chaco, qui commencent à faire des excursions dans les villages et fermes des chrétiens, pour les piller et y enlever du bétail. Ils détruisirent par leurs attaques répétées la ville de *San-Clemente*, *de la Nueva Sevilla*, remplacée depuis par les villages de Cobos et de Campo Santo, celle de *Guadalcazar*, bâtie par le gouverneur Ledesma de Balderrama, près de la réunion du San-Francisco avec le Vermejo, c'est-à-dire, dans le canton actuel d'Oran. Le même Ledesma fonda dans cette contrée, vers 1628, le village qui porte encore son nom, et bientôt après, la Réduction de *San-Ignacio*, deux missions qui furent confiées aux jésuites ; il fut le premier colonisateur de la magnifique vallée du San-Francisco. Vers 1675, les gouverneurs du Tucuman commencèrent, à leur tour, à faire quelques expéditions pour refouler les Indiens, sans toutefois créer aucun établissement nouveau sur leurs terres. Un quart de siècle se passa dans ces luttes aventureuses, sans amener d'autre résultat que du sang versé de part et d'autre.

A cette époque, c'est-à-dire à la fin du dix-septième siècle, la frac-

l'autre, dirigé au nord de la Bahia-Negra et de l'Otuquis, et traversant le sud de la province de Chiquitos. Quant au troisième, celui qui part du Jauru, il est beaucoup plus au nord et en dehors du Chaco, et n'a jamais cessé d'être connu. — Si la Bolivie se décidait à s'ouvrir une voie de Santa-Cruz, ou même de Chuquisaca, vers le Rio-Paraguay, elle aurait à choisir entre l'une des deux premières directions : celle d'Albuquerque serait sans doute la préférable, à cause de l'élévation de la majeure partie du terrain au-dessus des eaux d'inondation, et d'une plus grande proximité des cantons déjà peuplés.

tion des *Lules* et des *Toconotes* de Tucuman, qui n'avaient pas voulu accepter le servage, s'était retirée dans le Chaco ; les *Mataranes* occupaient le sud de la province de Santiago ; les *Abipons* étaient une nation puissante, qui remplissait les plaines du sud-est ; les *Mocovis* vivaient au milieu du Chaco austral ; les *Tobas* avaient remplacé sur le bas Vermejo les populations guaranies, anciennement soumises ou dispersées par les Espagnols. — Vers 1640, les missionnaires jésuites avaient évangélisé les Mataranes, qui s'étaient confondus en partie avec la population civilisée de Santiago del Estero ; les Lules et les Toconotes en avaient fait autant, mais ces courageux apôtres avaient été moins heureux avec les Mocovis, qui en assassinèrent plusieurs.

Ces méfaits, répétés plusieurs fois, obligèrent les gouverneurs du Tucuman à intervenir, et on résolut, à l'imitation de Ledesma, de fonder quelques établissements sur la frontière pour contenir les maraudeurs et civiliser les tribus les moins turbulentes ; la première ligne de fortins, allant de Ledesma à l'angle nord du Rio-Salado, fut organisée. — En 1707, Urizar pénétra jusqu'à la Esquina Grande, reconnut les versants de la Sierra del Alumbre, les bañados du Rio del Valle, et les Indiens *Lules* et *Ojatas* se décidèrent à former le village de *Balbuena*, sur le Juramento, réduction qui fut détruite en 1711, puis rétablie et renforcée plus tard par la création de celle de *Miraflorès*, en 1752. Les Indiens qui ne voulurent pas suivre leur exemple se replièrent à l'orient, vers le Vermejo et le Parana.

En 1721, le père jésuite Patiño fit la reconnaissance du Rio Pilcomayo, que nous avons racontée en détail tome I, page 124). Cette remarquable tentative, pour la conquête et la géographie du Chaco, devait être accompagnée de deux explorations faites par terre : l'une, partie de Tarija, l'autre de Salta ; cette seconde partie du programme ne fut pas remplie, et l'on sait que le père Patiño finit par être repoussé par les Indiens, après avoir reconnu les deux tiers inférieurs de la rivière. — D'un autre côté, le gouverneur Urizar avait résolu d'ouvrir un chemin direct de Salta à Corrientes : il mourut avant d'avoir pu réaliser cet utile projet.

A cette même époque, une expédition partie de Santa-Fé pour soumettre les Abipons rentra dans ses quartiers sans avoir rien obtenu. Quant au contingent de Santiago del Estero, il traversa le désert en côtoyant la rive droite du Juramento, et finit par atteindre la ville de Santa-Fé, sans avoir rencontré un ennemi ; toutes les tribus s'étaient enfuies dans les profondeurs du Chaco.



Missions du Chaco boréal et de la province de Chiquitos. — En même temps queles Missionnaires, favorisés et soutenus par le gouvernement espagnol, — qui lui-même, comme nous venons de le voir, travaillait à assurer la frontière, — cherchaient à amener à la civilisation les Indiens du Chaco austral, d'autres fondaient à Tarija un collége apostolique pour agir sur ceux du Chaco boréal et surtout sur les Chiriguanos. Dès 1690, les pères jésuites Arcé et Zéa étaient allés jusqu'aux salines situées au nord du Rio Pilcomayo et y avaient organisé deux réductions indiennes, celle de *Tariquea* et celle de *Presentacion*, au milieu de ces Indiens. Quelque temps après, ils étaient appelés par d'autres indigènes dans la région au nord du Chaco, et y commençaient leurs belles missions de la province de Chiquitos, qui ont duré jusqu'à l'époque actuelle, quoique depuis 1768 elles aient été ôtées à la direction de leurs intelligents fondateurs.

Le pays de *Chiquitos*, dont la partie australe se confond avec le Chaco, est traversé par une série de petites chaînes granitiques dites de *Oyarvide*, *San-Miguel*, *Santiago*, *Ciansas*, qui, par celle de *San-Pantaléon*, se relie à la longue et basse Sierra de *San-Fernando*, laquelle longe le Rio Paraguay, du 17ᵉ au 21ᵉ degré de latitude, tout en laissant entre ses collines de nombreux passages, par lesquelles pénètrent les eaux du fleuve, pour former d'abord les lacs *Uberava*, *Yaïva*, *Mandioré*, *Caracara*, etc., puis les immenses *bañados*, qui, s'étendant vers l'ouest, rendent les terrains impraticables une partie de l'année. Entre les systèmes montagneux de l'intérieur, on retrouve surtout vers le sud ces mêmes terrains bas et inondés dans la saison des pluies.

Quant aux rivières qui arrosent le pays, elles appartiennent à deux systèmes, l'un qui va au nord verser ses eaux dans le *Guapay*, l'autre se dirigeant au sud-est et débouchant dans le Rio-Paraguay, par l'*Otuquis,* ou *Rio Lateriquiqui*, à la *Bahia-Negra* même, ou dans le voisinage. Ce système est peu connu, surtout à sa partie inférieure, par suite de la nature du terrain, qui s'inonde lors de la saison pluvieuse, et qui, étant fort plat, ne présente que des cours d'eau mal encaissés et débordant sans cesse à droite ou à gauche. Il est cependant praticable à certaines époques de l'année, puisque les Indiens du Chaco s'y montrent quelquefois aux navigateurs du Rio-Paraguay, et arrivent jusque dans les environs du fort Bourbon (Olimpo), en longeant le fleuve.

D'après le peu que l'on sait aujourd'hui de la conformation physique de ce terrain, les lagunes salées de l'intérieur donneraient nais-

sance au Lateriquiqui ou branche méridionale de l'Otuquis, rivière dont le cours est, comme nous l'avons déjà dit, incertain. C'est dans son voisinage qu'aurait été établie, en juillet 1717, par le père Zea, la mission de *San-Ignacio de Zamucos*, qui apparaît figurée sur plusieurs cartes beaucoup plus à l'ouest, mais que l'on confondait alors avec celle de Tariquea, appelée aussi San-Ignacio, et qui fut fondée chez les Chiriguanos, dans le voisinage des Andes et du Rio-Parapiti.

Le père José de Arce, compagnon du père De Zea, après avoir créé les missions de Tariquea et de Presentacion, qui ne subsistèrent que quelque temps, s'en fut à Santa-Cruz de la Sierra, d'où, en 1692, plusieurs tribus de Chiquitos l'appelèrent pour les évangéliser. Le premier établissement fondé fut celui de *San-Rafael*, chez les Indiens Panoquis ; — il fut suivi bientôt d'un grand nombre d'autres, qui s'étendirent successivement vers le sud, où les difficultés du terrain et la barbarie des indigènes arrêtèrent les missionnaires, quoique, comme nous venons de l'indiquer, le père De Zea eût pénétré chez les Zamucos ou Samacosis, qui sont en plein Chaco. Dans la région du nord, au contraire, on rencontre encore aujourd'hui les réductions fondées à cette époque par les Jésuites, telles que celles de *Santiago*, *Santo-Corazon*, *San-Juan-Bautista*, *San-José*, *Santa-Ana*, etc.—San-Juan-Bautista était la plus australe de ces missions ; Santo-Corazon la plus occidentale ; cette dernière même fut une première fois établie presque sous le dix-neuvième de latitude et non loin de l'emplacement actuel du village brésilien de Curumba. On l'abandonna, de même que San-Ignacio finit par l'être, à cause de l'indocilité des Indiens, et elle fut reportée plus au nord, sous le dix-huitième de latitude, sur la lisière des vastes terrains inondés qui s'étendent jusqu'au Rio-Paraguay, et à l'extrémité desquels s'élève la Sierra basse et boisée de San-Fernando.

La fondation de ces derniers établissements avait surtout pour but de se rapprocher du Rio-Paraguay et de retrouver la route par laquelle passaient les conquérants du seizième siècle, quoique la végétation si vigoureuse dans cette région, les alluvions déposées, les canaux creusés par les débordements des rivières aient dû et doivent encore modifier profondément la superficie des terrains. Les missionnaires jésuites,aussi bien que le gouvernement espagnol, songeaient à la nécessité de rétablir cette communication, et les premiers n'y épargnèrent point leurs peines.

Dès 1702, dix ans seulement après les premiers travaux de l'établissement des missions de Chiquitos, les pères Yegros et de Hervas marchèrent directement à l'est de San-Rafael sur le Rio-Paraguay et arrivèrent à une grande étendue d'eau qu'ils prirent pour ce fleuve et qui n'était qu'un des lacs Yaïva ou Mandioré, que nous connaissons déjà. (Voyez tome Ier, page 108.) Ils y plantèrent, sur une élévation, une grande croix, pouvant être aperçue de fort loin, pour servir de point de reconnaissance aux navigateurs qui remonteraient le fleuve. L'infatigable père Hervas courut à l'Assomption par l'immense route du Tucuman et du Parana, et fit lui-même cette exploration; mais, quoiqu'il eût examiné avec soin la rive occidentale du Rio-Paraguay, il ne retrouva pas son signal. L'année suivante, en 1704, le père Fernandez fut envoyé de San-Rafael, pour reconnaître la croix, par la même route de terre suivie par ceux qui l'avaient plantée. Il la retrouva en effet; toutefois les Indiens de la contrée lui dirent que cet amas d'eau n'était point le fleuve, mais bien un lac séparé de lui par une grande forêt de palmiers. Le missionnaire essaya de pénétrer dans ces bois; au bout de quelques semaines, la profondeur des marécages, l'épaisseur de la forêt, le manque de vivres, le contraignirent à rétrograder.

Quelques années après, en 1715, sur les ordres du père provincial de l'Assomption, le père José de Arcé, qui s'était si noblement illustré par son habileté et son dévouement lors des missions de Chiquitos, partit de l'Assomption le 24 juillet pour retrouver la localité signalée par Hervas et Yegros. Il entra dans le lac Mandioré, débarqua sur sa rive occidentale pendant la saison sèche, et, se dirigeant vers l'ouest, il arriva, après un mois d'immenses fatigues et avoir failli maintes fois périr de faim et de soif, à San-Rafael. A peine remis, il retourna au fleuve par un chemin un peu plus court, mais non moins rude, et n'y revit pas son compagnon, le père de Blende, jésuite belge, auquel il avait donné l'ordre de l'attendre quatre mois. Le père avait été assassiné par les Payaguas; le courageux Arcé eut bientôt le même sort. Quelques Indiens fidèles qui parvinrent à gagner l'Assomption y racontèrent la triste fin des deux missionnaires (1).

(1) Nous avons suivi ici le récit du Père Charlevoix (*Histoire du Paraguay*, 1756, tome IV, pages 161 et 295, et tome VI, p. 40). Cet historien raconte avec détail, sans doute d'après Lozano et Fernandez, l'histoire de la fondation des missions de Chiquitos, les voyages des Pères Arcé, Zea, Yegros, Fernandez, Blende, et toutes les tentatives faites de 1702 à 1717 pour établir une communication par le Rio-Paraguay et les lacs, entre le littoral de la Plata, la province de Chiquitos et le Pérou. On voit que des voyages de 900, 1,000 et 1,100 lieues

Ce furent ces tentatives, malheureusement infructueuses, qui déterminèrent, en 1721, la reconnaissance du Rio-Pilcomayo par le père Patiño. (Voyez tome I[er], page 139.) — On dut donc revenir à l'idée de former des établissements dans le pays des Zamucos. En 1723, les pères Aguilar et Castañarès y recommencèrent leurs travaux apostoliques et rétablirent la mission de San-Ignacio, qui devint florissante entre les mains de ce dernier. Ce succès encouragea à chercher une communication avec le Rio-Paraguay, mais beaucoup plus bas, vers le vingt-unième de latitude. Le père Chomé fit de San-Ignacio soixante-dix lieues dans la direction de ce fleuve, et ne s'arrêta que devant les menaces des Indiens Tobas. Immédiatement après lui, le père Castañarès reprit le projet; il arriva chez les Tobas, n'en fut pas trop mal reçu ; mais, faute d'eau et de vivres suffisants, il ne put toucher la rivière et atteignit seulement un petit cours d'eau qui s'y jette et que les indigènes nommaient Yabebiry.

En 1740, la Compagnie tenta une nouvelle reconnaissance du Pilcomayo. Le père Castañarès devait le remonter par la branche méridionale, jusqu'à ce qu'il rencontrât le père Chomé, lequel devait descendre lui-même par eau depuis les Andes. Castañarès fit le voyage par terre avec une escorte de dix hommes, et marcha pendant douze jours en suivant ses bords ; mais la fatigue et surtout les difficultés de la route, au milieu de nations ennemies, le forcèrent à revenir à l'Assomption. De son côté, le père Chomé ne put descendre, faute d'eau ; le Pilcomayo était si bas cette année-là que la navigation y était impossible, et par terre on avait à redouter les Indiens. Cette dernière tentative fut donc encore sans résultats. Les deux voyageurs ne jugèrent pas prudent d'affronter les hostilités des Indiens Mbayas et Tobas, parfaitement résolus à ne pas permettre qu'on prît pied sur leurs terres.

Les Jésuites ne renoncèrent point pour cela à leurs projets. S'appuyant d'une part sur leurs établissements du Parana et de l'Uruguay, de l'autre sur ceux de Moxos et de Chiquitos ; ils résolurent d'établir sur une même ligne, et du sud au nord, une série de missions qui se soutiendraient les unes les autres, et à l'aide desquelles on arriverait enfin à former une sorte de pont pour franchir le désert et arriver d'abord à San-Ignacio de Zamucos, puis à San-Juan-Bautista, et enfin à San-Rafael. Dans ce but, ils fondèrent dans le Paraguay, au nord du Tebicuary, limite de leurs missions, *San-Joaquin*, en 1749 ;

par terre, distance des missions de Chiquitos à Santa-Fé, où l'on s'embarquait pour remonter les fleuves jusqu'à l'Assomption, n'étaient rien pour ces intrépides propagateurs de la civilisation chrétienne.

San-Estanislao, en 1746; *Belem*, en 1760. — Leur exil, survenu en 1768, arrêta leurs projets. La mission de San-Ignacio de Zamucos périt alors; celles du Chaco austral : San-Fernando, San-Geronimo, San-Pedro, etc.; celles du sud de Buenos-Ayres, chez les Puelches, furent arrêtées dans leur essor et disparurent bientôt (1).

Un des motifs qui poussaient le gouvernement espagnol à favoriser ces explorations était les querelles sans cesse renaissantes qu'on avait avec les Portugais, qui peu à peu s'étaient rendus possesseurs du haut du fleuve, en gênaient la navigation, et ne se firent pas même faute d'attaquer les missions de Chiquitos pour y faire des esclaves. A partir du traité de 1750, cette frontière fut un peu plus respectée, et d'ailleurs les néophytes des missions surent repousser les attaques des aventuriers de l'intérieur. Mais un fait trop certain, c'est que, même depuis l'émancipation sud-américaine jusqu'en 1856, ni le Brésil ni le Paraguay n'ont été bien favorables à l'ouverture par la Bolivie de débouchés sur le haut du fleuve, d'autant plus que le Brésil en a occupé la rive droite contre la lettre du traité de Saint-Ildefonse (1777). Cette tendance avait été prévue par le cabinet de Madrid, qui, pour la contenir, avait ordonné, en 1792, la construction du fort Bourbon. (Voyez tome Ier, page 56.) Ce point était d'autant mieux choisi qu'il semble avoir été le point de départ des expéditions d'Ayolas et d'Irala.

Si donc la Bolivie veut s'ouvrir un jour des débouchés directs sur le haut du fleuve Paraguay, il faudra bien qu'elle retrouve la route que nous venons de signaler, et qu'elle colonise son territoire d'Otuquis, dont il n'est plus guère question depuis trente-cinq années. — Le Paraguay a compris aujourd'hui l'utilité des communications avec ses voisins, et, loin de s'opposer à de pareils travaux, il les favoriserait de tout son pouvoir. Une entente des deux gouvernements pour ouvrir une pareille voie serait donc chose assez facile

Tentatives pour ouvrir une voie du Tucuman à Corrientes, par le Chaco austral. — La première moitié du dix-huitième siècle fut em-

(1) Belem est situé à une courte distance du Rio-Paraguay, par 23° 25′ de lat. S. et 59° 28′ de long. O. Ce village n'était qu'à 3° de San-Ignacio, et les Jésuites comptaient y arriver en civilisant les tribus indiennes de Mbayas, Lenguas, Tobas, Caracutas, Ibirayas, etc., qui les en séparaient. — Cette région paraît n'être inondée qu'à l'époque des pluies, et dans une section de quelques lieues seulement le long du fleuve. Pendant la saison sèche, on y manque d'eau, mais on en trouverait sans doute facilement en creusant des puits. La principale difficulté à l'établissement d'une communication tient, nous le répétons, à la résistance des indigènes.

ployée à de petites expéditions sur le Chaco austral, dont le résultat fut la colonisation définitive de la belle vallée du San-Francisco, du territoire actuel d'Oran, et l'établissement de nombreuses réductions sur le Juramento. Dans la seconde moitié, ce système se développa davantage, et le gouvernement espagnol finit par établir la frontière indienne du nord, que l'on s'occupa graduellement de perfectionner. (Voyez tome II, page 203.)

En 1759, on voulut ouvrir une route de Salta à Corrientes, en gagnant l'amitié des tribus et en leur donnant des missionnaires. Espinosa, gouverneur du Tucuman, parcourut un tiers de cette distance en côtoyant le Rio-Vermejo, et ne fut arrêté que par la résistance de ses troupes. Il découvrit la *Senda Macomita,* trouée à travers les bois, connue jusqu'alors des Indiens seuls, et qui leur permettait de venir directement du Vermejo au Juramento, près de Pitos, pour tomber à l'improviste sur les fermes des colons.

A cette même époque, la province de Santa-Fé fonda les établissements de Cayasta, de San-Javier, de San-Geronimo, le village del Rey, près du Parana; et le lieutenant gouverneur de Corrientes bâtit celui de San-Fernando, sur la rive droite du fleuve, en face de la ville. Le long du Rio-Paraguay, on établit quelques postes fortifiés pour surveiller les Indiens incessamment disposés à venir piller les blancs. La communication de Santa-Fé avec Santiago-del-Estero fut assurée par le système de la nouvelle frontière ; — ces mesures générales et continues obligèrent les Indiens à rester tranquilles (1).

(1) Voici, suivant leur ordre chronologique, l'indication des établissements, fortins ou missions établies dans le Chaco ou sur sa lisière, depuis la découverte jusqu'à l'époque actuelle :

1567. — Talavera de Madrid ou Esteco. — Espagnols et Indiens Lulès, Toconotes, Ojatas, Toquistines, etc. Détruite en 1692 par un tremblement de terre,

1574. — San-Clemente de la Nueva Sevilla. — Espagnols et Indiens Humaguacas et Ojatas. Détruite presque aussitôt ; elle a été remplacée plus tard par les villages de *Campo-Santo* et *Cobos*.

1585. — Concepcion de la Buena-Esperanza. — Sur le Rio-Vermejo, au milieu des Indiens Frentones, Magosnas et Naguayarques. Cette ville fut détruite par eux en 1631 et n'a jamais été relevée.

1628. — Santiago de Guadalcazar. — Ville bâtie par le gouverneur Ledesma de Balderrama près de la jonction du San-Francisco avec le Vermejo dans le pays des Indiens Mataguayos. — Elle fut presque aussitôt détruite par eux.

1628. — Fortin de Ledesma et mission fondée par le même gouverneur sur le San-Francisco, au milieu d'une tribu de Tobas. La mission fut confiée aux Jésuites. — Existe encore et est devenue un beau village de la province de Jujuy.

1635. — San-José de Petacas, mission des Jésuites sur le Rio-Salado, formée avec des Indiens Velelas. — Est devenue une estancia.

1685. — Reduccion de San-Ignacio, à côté de Ledesma, près d'une tribu d'Ojatas, aban-

Malgré le succès incontesté de tous ces travaux, les gouverneurs du Tucuman ne renoncèrent pas à leurs tentatives pour une commu-

donnée, puis reprise. Confiée enfin aux Jésuites, dans les mains desquels elle prospéra ; elle tomba en ruines après leur départ ; c'est aujourd'hui une sucrerie.

1685. — Fort de San-Simon, au pied de la sierra del Alumbre, dans le pays des Indiens Ojatas ; — remplacé par une estancia ; fut longtemps une mission des Jésuites.

1690. — Mission de Tariquea, fondée au milieu des Chiriguanos par le père Zea, jésuite. Elle fut détruite par les mêmes Indiens quelques années après.

1690. — Mission de Presentacion. — Id. — Dura un peu plus que la précédente.

1692. — Les pères Jésuites Zea, Hervas, Arcé, Yegros, Fernandez, etc., fondent les missions de la province de Chiquitos.

1711. — Mission de San-Estevan de Miraflorès sur le Rio-Salado. Indiens Omoampas. Abandonnée, puis rétablie en 1751. — C'est aujourd'hui une estancia avec chapelle.

1717. — Mission de San-Ignacio de Zamucos, fondée par le père Zea ; abandonnée presque aussitôt et rétablie en 1724 par le père Hervas au milieu des Indiens Samacosis ; — florissante en 1738 ; tombée en ruines aussitôt après l'expulsion des Jésuites en 1768.

1743. — Mission de San-Xavier sur le Parana dans la province de Santa-Fé, fondée par le lieutenant-gouverneur de cette ville et confiée aux Jésuites. — Indiens Mocovis. — Abandonnée en 1820 ; rétablie en 1858.

1745. — Mission de San-Pedro. — Province de Santa-Fé, sur le Saladillo. — Fondation analogue. — Abandonné en 1810 ; va être rétablie.

1748. — Mission de San-Geronimo. — Province de Santa-Fé. — Même fondation. — Indiens Abipons. — En ruines. On a voulu, mais sans succès, la rétablir en 1858.

1749. — Mission de Cayasta. — Province de Santa-Fé. — Même fondation, mais avec des Indiens Charruas et Minuanes. — Est aujourd'hui un hameau habité par des Indiens Calchinès civilisés.

1750. — Mission de San-Fernando, en face de Corrientes. — Indiens Abipons. — Abandonnée après l'expulsion des Jésuites. On la repeuple aujourd'hui.

1750. — San-Juan Regis. — Id., près du Vermejo. Abandonnée en même temps que San-Fernando. — Indiens Abipons.

1750. — Fortin del Rio-Negro, dans la vallée de San-Francisco. — Indiens Ojatas. — Est aujourd'hui une sucrerie.

1750. — Fortin del Tunillar. — Sur le versant oriental de la sierra de Santa-Barbara. — Indiens Mataguayos. — Abandonné et remplacé par une estancia.

1750. — Fortin del Rio del Valle ou San-Fernando, sur le versant de la sierra del Alumbre, peuplé d'Indiens Matacos. — On voit encore ses ruines ; il y a des estancias dans les environs.

1750. — Fortin de Pitos et mission sur le Salado, près de la *Senda Macomita*. — Fondé avec des Indiens Toquistinès ; aujourd'hui estancia.

1751. — San-Juan Bautista de Balbuena, fortin et mission des Jésuites. — Indiens Isistines et Toquistines. — Est aujourd'hui un hameau.

1763. — Fort et mission de Ortega, sur le Salado. — Indiens Omoampas, aux Jésuites. — Aujourd'hui hameau et cultures.

1763. — Macapillo. — Fortin et mission aux Jésuites. — Indiens Paisanas, toujours alliés aux Espagnols, grâce à leur cacique Colompotop et à sa famille.

1779. — Mission de Zenta, fondée par les Franciscains avec des Indiens Vejoses et Chunupis. — Est aujourd'hui une sucrerie près de la ville d'Oran.

1781. — Mission de San-Bernardo, sur le Rio-Vermejo. — Fondée par les Saltais et confiée aux Franciscains. — Indiens Mocovis. — Abandonnée en 1807.

1781. — Mission de Santiago de la Cangayé, sur le Rio-Vermejo. — Même fondation. — Indiens Mocovis et Tobas. — Abandonnée également en 1807.

1795. — Mission d'Inispin ou Jesus-Nazareno, fondée par le gouvernement de Santa-Fé,

nication avec le Parana. Campero, en 1764, comptant avec raison sur l'alliance et le concours du fameux cacique Colompotop, chef des Paisanas, avec lesquels on venait de fonder la réduction de Macapillo, et qui commandait encore aux tribus d'Isisinès, Toquistinès et Oristinès, guerrier célèbre dans tout le Chaco, pour sa bravoure et sa

près du lac del Cristal. — Missionnaires franciscains. — Indiens Mocovis. — Abandonnée en 1810.

1795. — Village DEL REY, sur le ruisseau de ce nom. — Missionnaires franciscains. — Indiens Abipons. — Abandonné à la même époque que le précédent.

1795. — Fort d'ABIPONES sur le Rio-Dulce, à 50 lieues sud-est de Santiago del Estero. — Indiens Abipons, aujourd'hui confondus avec la population nationale.

1824. — Canton militaire de EL-SAUCE, à dix lieues ouest de la ville de Santa-Fé, formé avec des Indiens Abipons, aujourd'hui confondus dans la population nationale.

1824. — Canton militaire et village de SAN-PEDRO, à neuf lieues nord-ouest de Santa-Fé. — Indiens Mocovis a demi civilisés.

NOTA. — Toute la série de fortins et de missions qui existait sur le Rio-Salado, de *Sepulturas* jusqu'a *Navicha*, tels que *Suncha-corral, Anataya, Bracho, La Viuda, Doña Lorenza, Las tres Cruces*, etc., a été établie de 1750 à 1804.

1860. — Mission de la IMACULADA CONCEPCION, sur le Rio-Vermejo, établie par les missionnaires franciscains *de Propaganda fide*, parmi les Indiens Matacos.

Les Missions de la province de Chiquitos ont été fondées presque toutes dans l'espace de vingt années, de 1692 à 1722, par les Peres de la Compagnie de Jésus. La plupart subsistent encore aujourd'hui, dirigées par un administrateur laïque et des moines franciscains. Elles appartiennent à la Bolivie. — Ce sont, par ordre chronologique de fondation :

1691. — SAN-XAVIER. — Indiens Chiquitos, Pinocas et Panoquis.

1694. — SAN-RAFAEL. — Taus, Pinocas et Guarayos.

1699. — SAN-JOSÉ. — Boxos, Teotas, Penotas.

1699. — SAN-JUAN BAUTISTA. — Morotacas. — La mission fut abandonnée, puis rebâtie en 1706 dans une excellente localité, où elle dura jusqu'en 1780, époque à laquelle elle fut abandonnée de nouveau et reportée à 18 lieues à l'est, sous prétexte de manque d'eau.

1704. — SAN-MIGUEL. — Indiens Paroxis, Tapacuras et Manacicas.

1705. — SANTA-ANA. — Chiquitos, Guazacoracas, Curuminacas, Coravecas, Saravecas.

1707. — SAN-IGNACIO (DEL NORTE). — Sañepicas, Quebusiquis, Guazayocas, Samanecas, Piococas, etc.

1707. — CONCEPCION. — Quetemocas, Napecas, Paiconecas, Mococas, etc.

1710. — SANTIAGO DE CHIQUITOS. — Guaranocas et Tapiis.

1717. — SANTO-CORAZON. — Zamucos, Potureros, Morotacas, Otuquis, etc. — Cette mission, fondée au bord des marais communiquant avec le Rio-Paraguay, a été reportée quelque temps après à 20 lieues au nord de son ancien emplacement.

1722. — SAN-IGNACIO DE ZAMUCOS. — Abandonnée et détruite en 1770. (Voyez plus haut son histoire.)

L'histoire des missions jésuitiques du Chaco a été faite par les Pères Lozano (*Corografia del Chaco*) et Jollis (*Istoria naturale del gran Chaco*. — Faenza, 1789, 1 vol. in-8°). — Le général Arenales, dans sa description du grand Chaco, en cite quelques-unes. — Azara donne des détails sur celles du Parana. — Le Père Charlevoix s'étend assez longuement sur les fondations faites dans le Chaco boréal. — On trouve beaucoup de renseignements dans la collection des *Lettres édifiantes*. — D'Orbigny et M. de Castelnau ont rendu compte de l'état des missions de Chiquitos qu'ils ont visitées, le premier en 1831, le second en 1845.

loyauté, envoya une petite colonne de 80 hommes pour reconnaître la route jusqu'à Corrientes. Le général D. Miguel Errescaeta, qui la commandait, arriva sans encombre jusqu'à la belle lagune de la Cangayé, à 50 lieues seulement de Corrientes, non loin de laquelle sont les ruines de la Concepcion. Mais là il fut arrêté par une troupe nombreuse composée d'Indiens Mocovis, Abipons, Tobas, Chunupis, Malbalas et Vilelas, commandés par Lachiriquin, cacique également fameux parmi les nomades, qui lui intimèrent de rétrograder. L'intervention du fidèle Colompotop sauva les Espagnols, qui purent revenir paisiblement, avec tout leur bagage et leur convoi d'animaux, jusqu'au fort du Rio-del-Valle. Cette expédition, terminée si pacifiquement, permit avec les tribus des négociations qui en facilitèrent une autre dix ans après.

Ce fut pendant l'expédition de Campero que D. Filiberto Mena pénétra dans la partie occidentale du Chaco boréal, et y fit, comme nous l'avons déjà dit, ce recensement des tribus indiennes qui portait le chiffre de leur population à 106,000.

En 1774, D. Geronimo Matorras, négociant de Buénos-Ayres, avait été nommé gouverneur du Tucuman, à la condition pour lui de pacifier le Chaco à ses frais. L'expédition qu'il commandait n'était que de 378 hommes, les autres ayant déserté, et d'un corps d'Indiens aux ordres du brave et loyal Colompotop. On partit du fort de San-Fernando au mois juin; on côtoya les bañados du Rio-del-Valle, on passa près de la Esquina-Grande sans y toucher, et l'on atteignit le campement des Tucumanais (*real de los Tucumanos*), où le général Araoz et le gouverneur Campero avaient séjourné dans l'expédition précédente. A la pointe nord du Sentier de Macomita, quelques mutins voulurent regagner par cette route les établissements du Juramento, mais le gouverneur put les contenir. Il ne fut pas aussi heureux plus tard, et se vit obligé de laisser 150 hommes à l'endroit nommé *Tren de Espinosa*, visité dans l'expédition de 1759. Plus loin, toujours en côtoyant les rives du Vermejo, on rencontra des Tobas, puis les Indiens de Lachiriquin, dont la conduite fut pacifique, et qui en furent récompensés par de nombreux cadeaux, et l'on arriva à la Cangayé, où l'on campa. Lachiriquin et Paiquin, caciques du Mocovis, s'y présentèrent, et, acceptant la médiation de Colompotop, conclurent un traité de paix avec Matorras. Un peu plus loin, on campa encore dans un endroit excellent pour une colonie, et qui fut nommé *Potrero de San-Bernardo*, les pâturages de Saint-Bernard, qui n'était plus,

disait-on, qu'à 50 lieues de Corrientes. On reconnut à 3 lieues de là les ruines qui furent jugées appartenir à l'ancienne ville de la Concepcion. Ici, on traita avec de nouvelles tribus indiennes, parmi lesquelles les Tobas, commandés par leurs caciques Quigori et Quetaido. Le nombre de tous ces Indiens était considérable, mais ils se maintinrent fort tranquilles; la bonne attitude des troupes, d'une part, et les présents dont on les comblait, de l'autre, contribuèrent puissamment à ce résultat. De San-Bernardo on dépêcha des courriers indiens à Corrientes et à Santa-Fé, pour annoncer la paix conclue avec les tribus, puis l'expédition revint paisiblement vers Salta Matorras mourut l'année suivante.

Le colonel Francisco-Gabino Arias, qui l'avait accompagné, continua le système de Matorras. On avait reconnu la bonne qualité des champs du Vermejo, la facilité de la route, la possibilité de traiter avec les Indiens. En 1780, Arias conduisit sans bruit une petite expédition sur les traces de la précédente; d'accord avec les Indiens, il fonda deux réductions, l'une à la lagune des Perles, sous le nom de San-Bernardo, l'autre à la Cangayé, sous le nom de Santiago, avec des Mocovis. Les missionnaires franciscains Murillo et Lapa, qui venaient de descendre le Vermejo par eau, pour la première fois, furent chargés de ces établissements. L'année suivante, Arias s'embarqua lui-même et fut de la Cangayé à Corrientes. (Voyez tome I, page 133.) — Ces fondations et ces voyages prouvèrent que le système de Matorras était le meilleur, puisque sans verser de sang on était arrivé à maintenir les tribus nomades en paix et à obtenir qu'elles ne gênassent plus les communications du Tucuman avec le Paraguay. Ce fut à partir de cette époque que les Indiens Matacos commencèrent à venir travailler dans les plantations de Salta et de Jujuy, où ils rendent tant de services.

Dix ans après, en 1790, D. Adrian Cornejo, qui avait déjà navigué le San-Francisco, fut à Corrientes par le Vermejo, et s'assura en passant de l'état florissant des deux réductions de San-Bernardo et de Santiago. Le pays devint si paisible que des Correntinos expédièrent par le Chaco du bétail à ces établissements; on en a la preuve par les copies qui existent encore des licences accordées par le vice-roi de la Plata en 1791 et 1804, pour envoyer jusqu'à 4,000 animaux à Salta en passant par les deux missions. — Le major Lorenzo Doncel fut, par terre, de Corrientes à Salta, avec une escorte d'Indiens amis; en 1794, le lieutenant-colonel Espindola, avec quelques autres officiers et une petite escorte de miliciens, fit la même route envingt-

cinq jours, en suivant les rives du Vermejo, depuis son embouchure jusqu'à la Esquina, d'où il gagna le fort de San-Fernando, sur le Rio-del-Valle, et revint avec la plus grande facilité à Corrientes. On a conservé les journaux de tous ces derniers voyages et leurs itinéraires.

Les événements de 1810 détournèrent les esprits de ces entreprises. On se crut obligé de dégarnir la plupart des fortins de la frontière pour grossir les armées envoyées contre les Espagnols. Les lignes de Santa-Fé, de Santiago-del-Estero, de Cordova et de Salta furent abandonnées ; les missions devinrent désertes, et les Indiens profitèrent des querelles des blancs pour venir ravager leurs terres et exercer ce qu'ils appellent la revendication des domaines qu'on a usurpés sur eux. Le gouvernement de Buenos-Ayres se décida donc , en 1817, à envoyer une expédition contre les Mocovis; il s'agissait de renouveler la paix avec eux, et, dit Arenalès, d'en tirer quelques secours en hommes pour la guerre contre les Espagnols.

L'expédition, composée de trois cent quatre-vingts miliciens de Cordova, partit, le 8 mai 1817, de San-Francisco-del-Chañar, passa le Rio-Dulce au Paso-de-Beltran, et fut rejointe par les contingents de Tucuman et de Santiago, qui portèrent la petite armée à six cents hommes. On franchit le Salado, probablement au *Paso-de-las-Cañitas*, et on le longea en remontant jusqu'au *Tostado*, où l'on rencontra un grand chemin très-frayé par lequel les Indiens ont coutume de faire leurs invasions, et l'on vit, dans les environs, une foule de *tolderias* (campements d'Indiens) abandonnés, sans pouvoir toutefois mettre la main sur aucun Mocovi. L'expédition s'avança d'une vingtaine de lieues dans le Chaco en direction nord-est, et, ne trouvant point d'eau , elle revint sur ses pas, franchit le Salado au *Paso-de-la-Fragua*, et rentra à Rio-Seco, le 31 mai, sans avoir, comme on le voit, obtenu d'autre résultat que de faire connaître l'absence de l'eau pendant la saison sèche dans cette partie du Chaco. En effet, l'on sut depuis què, pour faire leurs incursions dans les provinces de Santiago et de Cordova, les maraudeurs sont obligés de côtoyer le Parana jusqu'à la hauteur de San-Geronimo, et de gagner de là le Tostado, où se trouve la route si frayée dont il vient d'être parlé (1).

(1) Le général Arenalès, dans son histoire du Chaco, dit que l'expédition ne se fit point sur le plan qui avait été d'abord adopté, ce qui fut cause qu'elle n'eut point de résultats. Le journal de cette promenade militaire a été conservé, et nous en avons une copie entre les mains.

De 1817 à 1825, il ne fut question d'aucun établissement dans le Chaco; les provinces de Salta et de Jujuy se contentèrent de garder leurs frontières. Les habitants de la province de Santa-Fé, enveloppés dans toutes les guerres du littoral, voient périr tous les établissements du nord : El-Rey, Inispin, San-Geronimo, San-Javier. Les Mocovis et les Tobas vinrent insulter jusqu'aux environs de la capitale, et sa frontière, vers le nord et le nord-ouest, se réduisit à un rayon de quelques lieues. Non-seulement la route de Santa-Fé à Santiago-del-Estero fut abandonnée, mais même celle de Santa-Fé à Cordova le fut également. Les Indiens passaient à volonté le Salado et le Dulce, et venaient piller les terres de Santiago et de Cordova, aussi bien que celles des Santa-Fecinos. Ce n'est qu'à partir de 1852, que l'on a pu rendre graduellement quelque sécurité aux cantons de la frontière indienne. — A Corrientes, on évacua la mission de San-Fernando, qui tomba en ruines; celle de San-Juan Regis avait déjà été abandonnée depuis si longtemps qu'on l'avait complétement oubliée. Seul le Paraguay maintint sa ligne de postes fortifiés sur les deux rives de son fleuve.

La paix rétablie en 1824 par l'évacuation de la Bolivie par les Espagnols, permit aux Salteños de faire leur expédition du Vermejo, commandée par Soria, lequel descendit le fleuve tout entier, et fut, comme on sait, retenu cinq ans prisonnier par Francia. (Voyez tome I, page 124.) Ce voyage démontra de nouveau la navigabilité de cette rivière.

En 1841, la retraite des débris de l'armée du général Lavallé, d'Oran à Corrientes, à travers le Chaco, prouva encore une fois de plus la facilité d'établir une communication entre le nord de la République et le Moyen-Parana, en s'entendant avec les Indiens. — Lavallé venait d'être complétement défait à Famailla par Manuel Oribe; une partie des forces de cavalerie qui lui restaient, commandée par les colonels Salas et Ocampo, se replia sur Salta, puis, par la vallée de San-Francisco, arriva dans les environs d'Oran. Le 13 octobre, la colonne, qui comptait alors quatre cents hommes, mal armés, médiocrement montés et mal vêtus, passa la rivière près de l'embouchure du Colorado, fit un troupeau de bœufs et de chevaux dans les environs, et se dirigea sur l'Esquina-Grande, où elle arriva le 21. Là, les Matacos lui fournirent des guides, et, grâce à l'intermédiaire de la famille du fidèle Colompotop, si connue depuis soixante ans, elle en obtint d'autres qui la conduisirent par les réductions abandonnées de San-Bernardo et de la Cangayé. Les Tobas et les Chu-

nupis eurent cependant un petit engagement à la faveur duquel ils enlevèrent une partie du bétail que menaient les fugitifs; l'intervention de Colompotop, petit-fils de celui dont nous avons parlé plus haut, amena un arrangement à l'aide duquel, moyennant quelques cadeaux en habits, les Indiens les laissèrent passer et leur cédèrent quelque bétail. Plus loin, il fallùt faire une convention pareille avec une autre tribu de Tobas, et l'on arriva enfin devant Corrientes le 7 novembre, après vingt-quatre jours de voyage et sans avoir perdu un seul homme. La route du Rio-Colorado au Parana fut évaluée à deux cent onze lieues; elle n'offrit en somme aucune difficulté sérieuse, et il est à remarquer combien la famille de Colompotop fut utile aux Argentins (1).

Citons enfin, en passant, la tentative de M. Weeddel, en 1846, pour aller de Pomabamba au Paraguay. Les Chiriguanos lui disaient que le chemin était praticable partout, mais les Tobas lui refusèrent passage sur leurs terres : ce qui corrobore ce que nous avons dit plus haut, que l'attitude des barbares est la seule difficulté réelle qui s'oppose à la communication par terre des Andes au Paraguay.

Quant aux missions établies entre le Vermejo et le Pilcomayo, en descendant du versant oriental des Andes vers les plaines du Chaco, elles furent commencées, ainsi que nous l'avons vu plus haut, au milieu des Indiens Chiriguanos par les pères jésuites Arcé et Zea. Cependant, repoussés par l'indifférence et même l'hostilité des Indiens, les deux apôtres les laissèrent pour leurs établissements de Chiquitos, tout en installant préliminairement un collége de missionnaires dans la ville de Tarija. Cette ville avait été fondée en 1574 par don Luis de Fuentes, pendant l'administration de Francisco de Toledo, vice-roi du Pérou. Les franciscains y avaient établi aussitôt une de leurs maisons, qui ne prit toutefois d'importance qu'en 1755, époque à laquelle, en vertu d'un rescrit spécial du pape Innocent XI, elle fut érigée en collége *de propaganda fide*. Après l'expulsion des jésuites, on y adjoignit le couvent appartenant à ces religieux. Dans ces conditions, les franciscains ont continué leurs missions jusqu'à l'époque actuelle, et leurs établissements se sont confondus avec ceux qu'avaient ébauchés les jésuites.

Des vingt-deux missions qui leur appartenaient au commencement

(1) Le journal de ce voyage se trouve dans le *Nacional* de Montevideo du 19 janvier 1842, sous le n° 934 de cette collection.

de ce siècle, quatorze étaient au nord du Parapiti : c'étaient, en allant du nord au sud : *Piray*, *Florida*, *Cabezas*, *Abapo*, *Maravi*, *Igmiri*, *Tacuru*, *Zaypuru*, *Tapuita*, *Tacuaremboti*, *Ibirapucuti*, *Piriti*, *Obaïg*, *Parapiti;* — quatre dans la Cordillère de Los-Sauces : *Tayarenda*, *Iti*, *Tapera*, *Azero;* — deux sur la frontière de Tarija : *Salinas* et *Itau;* — les plus récentes, que nous connaissons déjà, étaient celles de *Zenta*, près d'Oran, et de *Cayamburu*, au nord de cette ville. Dans ces derniers temps, le gouvernement bolivien a fondé quelques nouveaux fortins sur la frontière, tels que ceux de *Abarenda*, *San-Luis*, *Narvaez*, *Gutierrez*, *Villa-Rodrigo*, *etc.;* mais les Chiriguanos voient ces établissements-là d'un mauvais œil et se soucient médiocrement de les fréquenter; ils préfèrent encore avoir affaire aux religieux qu'aux gouverneurs civils (1).

(1) Les Missions, dites de Tarija, sont :

1690. — Tariquea et Presentacion, fondées par les Pères Zea et Arcé et aujourd'hui détruites (nous en avons parlé plus haut), — Indiens Chiriguanos et Chanès.

1734. — ***Nuestra Señora del Rosario de las*** Salinas. — 21° 37', — 64° 55'. — Indiens Chiriguanos et Mataguayos. Fondée par les jésuites en 1690, détruite d'abord par les Indiens, puis rétablie en 1734, et remise aux franciscains en 1768. — Existe encore.

1758. — Pilipili. — Indiens Chanès. — Cette mission se fondit dans celle d'Azero.

1767. — ***San-Francisco de*** Azero. — 19° 16', — 66° 15'. — Indiens Chanès et Chiriguanos. — Existe encore.

1768. — ***La Asuncion de Nuestra Senora del*** Piray. — Anciennement ***El-Potrero.*** — 18° 40', — 64° 3'. — Fondée par les jésuites, en 1728, sous le nom de ***Santa-Rosa del Piray;*** ruinée en 1731 par les Indiens, et rétablie en 1768, par les franciscains. — Chiriguanos. — Existe encore.

1769. — ***Nuestra Señora del Carmen de*** Cabezas. — 18° 58', — 63° 55'. — Indiens Chiriguanos. — Existe encore. Est aussi désignée sous le nom de ***Catoca.***

1771. — ***La Santisima Trinidad de*** Abapo. — 19° 0', — 64° 0'. — Indiens Chiriguanos. — Est aujourd'hui un village de métis.

1779. — ***Nuestra Señora de las Angustias de*** Zenta. — 23° 14', — 65° 15'. — Indiens Mataguayos et Vejosès. — S'est confondue avec la ville d'Oran. Les bâtiments forment la sucrerie de la famille Uriburu.

1782. — ***Nuestra Senora del Pilar de la*** Florida. 18° 42', — 64° 0'. — Anciennement ***Corigua.*** — Indiens Chiriguanos. — Existe encore.

1786. — ***San-Jose del*** Tacuru. — 19° 28', — 63° 58'. — Indiens Chiriguanos. — Est un hameau de métis.

1787. — ***Nuestra Senora de Guadalupe de*** Igmiri. 19° 26', — 64° 0'. — Indiens Chiriguanos. — Nommée aussi Yeemiri. — Abandonnée.

1788. — ***San-Antonio de Padua, de*** Zaypuru. — 19° 31', — 64° 0'. — Indiens Chiriguanos. — Est un hameau de métis.

1788. — ***San-Rafael de*** Mazavi. — 19° 24', — 64° 0'. — Indiens Chiriguanos. — Est devenue un village de métis.

1789. — ***Nuestra Senora de la Candelaria de*** Iti. — 19° 22', — 64° 45'. — Indiens Chiriguanos et Chanès. — Est un hameau et une estancia.

1790. — ***San-Pedro de Alcantara de*** Tayarenda. — 19° 20', — 64° 45'. — Indiens Chiriguanos. — Est un village de métis.

Aussitôt après l'organisation du gouvernement national qui suivit la chute de Rosas, on recommença à s'occuper du Chaco. En 1854, les Saltais revinrent à leur idée si pratique de la navigation du Vermejo : le capitaine Lavarello navigua le San-Francisco, de son embouchure à San-Pedro, avec le *Zenta;* en 1855, le *Mataco* descendit le Vermejo; le Zenta en fit autant en 1856, et tous deux arrivèrent heureusement à Corrientes. En 1858, le vapeur *Vermejo* remonta la rivière jusque près de la Esquina, où il resta échoué près de six mois. Les Indiens du voisinage fournirent des vivres au capitaine et aux matelots, qui ne voulurent point abandonner le navire. Toutes les marchandises que portait le bâtiment furent conduites à Salta à dos de mulet, et le vapeur, qui était d'un trop fort tirant d'eau, put enfin, à la crue suivante, être ramené à Buenos-Ayres, où il fait actuellement la navigation de l'Uruguay. Depuis, un service avec des bâtiments à vapeur plus légers, subventionné par l'État, fonctionne ré-

1790. — *San-Francisco Solano de* Ibira-Pucuti. 19° 39', — 63° 54'. — Indiens Chiriguanos. — Abandonnée. — Nommée aussi Gurapucuti.

1791. — *San-Buenaventura de* Tacuarembott. — 19° 38', — 63° 58'. — Indiens Chiriguanos. — Abandonnée.

1791. — *San-Miguel Arcangel de* Itau. — 21° 18', — 64° 40'. — Chiriguanos. — Est aujourd'hui un village de métis.

1792. — *San-Geronimo de* Piriti — 19° 42', — 63° 51'. — Indiens Chiriguanos. — Abandonnée.

1795. — *San-Diego de* Obaïg. — 19° 45', — 63° 54'. — Indiens Chiriguanos. — On l'appelle aussi Ubau et Ubay. — Détruite en 1799 dans une insurrection des Indiens.

1795. — *Nuestra Senora de la Concepcion de* Parapiti. — 19° 58', — 63° 53'. — Indiens Chanès. — Quelques habitants métis.

1795. — *Santo-Domingo de* Tapuita. — 19° 36', — 64° 2'. — Indiens Chiriguanos. — Détruite en 1799.

1798. — *San-Pablo de la* Tapera. — 19° 28', — 64° 46. — Indiens Chiriguanos. — Remplacée par une estancia et un hameau.

1804. — *San-Pedro Regalado de* Cayamburu ou *Cayambullo*. — 22° 21', — 65° 20'. — Indiens Mataguayos et Chiriguanos. — Est un hameau de métis du département de Santa-Victoria, dans la lieutenance d'Oran.

Beaucoup de ces missions ont été détruites dans l'insurrection générale des Chiriguanos, en novembre 1799. D'autres sont devenues des villages boliviens; quelques-unes ont été remplacées par des estancias. Peu à peu, les Chiriguanos des anciennes missions se mêlent à la population voisine. Le collége des missionnaires de Tarija existe toujours et fournit les ministres du culte à tous ces petits villages.

— *Noticias historicas sobre las misiones en la republica de Bolivia, por el* P. Zefirino Mussani, minimo observante. — 1 vol. in-12. Paris, 1854. Rosa y Bouret. — *Descripcion de las misiones al Cargo del colegio de Nuestra Senora de los Angeles de la Ciudad de Tarija, por* Fray Antonio Tamajuncosa, comisario y prefecto de dichas misiones. — Salta 1800. — Collection Angelis; tome V. — Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de 1843 à 1847, par MM. de Castelnau, Weddel, etc., 6 vol. in-8. — Arthus-Bertrand. — Paris, 1851. — Tome V, page 141. — Rapport de M. Weddel.

gulièrement de Corrientes à la Esquina, et l'on n'a nulle plainte à faire contre les Indiens riverains.

En 1857, une tentative du gouvernement national, pour repeupler l'ancienne mission de *San-Geronimo* en face de Goya, n'a point eu de succès à cause du mauvais choix des colons. — Corrientes a été plus heureux à *San-Fernando*, où l'on a rétabli une mission qui paraît prospérer. Depuis longtemps on coupe des bois sur *l'Arroyo-del-Oro*, sans que les Indiens molestent les travailleurs; on en compte même quelques-uns parmi les ouvriers. D'autres vont travailler dans les plantations des environs de la capitale. (Voyez tome II, pages 179 et 188.)

La province de Santa-Fé a rétabli la mission de *San-Javier* et tente en ce moment de repeupler celles de *San-Pedro* et d'*Inispin*.

En 1860, le Gouvernement national commença la restauration de l'ancienne frontière qui devait s'opérer à l'aide de colonies militaires. (Voyez tome II, pages 202 et 207.) On traça le plan d'une série de quatorze établissements qui seraient échelonnés de San-Javier à la Esquina-Grande du Rio-Salado, et de là suivaient la rivière jusqu'à Matara. Les travaux furent commencés, on occupa plusieurs points, entre autres le *Tostado*, désigné sous le nom de fort Urquiza, l'endroit le plus important de la frontière (1). Malheureusement les événements de 1861 firent abandonner ces fortins que les barbares détruisirent aussitôt; on y est revenu depuis, et cette frontière va être solidement occupée. Le complément de cette occupation est la navigation du Salado, que son infatigable entrepreneur, don Estevan Rams, n'abandonne pas, et le rétablissement de la route de terre de Santiago del Estero à Santa-Fé, dont le ministre de l'intérieur presse les travaux. Ceci obtenu, tous les immenses et excellents terrains voisins des lagunes de los Porongos et limités par le Juramento (Salado), seront rendus à l'industrie pastorale qui y prospérait, il y a soixante ans, et les Indiens seront obligés de rester dans leurs limites du Chaco, s'ils ne veulent pas se mêler, comme l'ont fait tant de tribus, à la population civilisée de la frontière et se fondre avec elle.

Le Gouvernement national a aussi décrété, depuis 1855, l'ouverture d'une route à travers le Chaco (voyez tome II, page 555), des provinces du nord à Corrientes. Celle qui longe le Vermejo est

(1) *Memoria presentada por el ministro del estado en el departamento de guerra y marina* (D. Benjamin Victorica), *al Congreso legislativo, sesion de* 1860. — 1 vol. in-4°. Buenos-Ayres, 1860. — On trouvera dans ce mémoire très-étendu tous les documents relatifs à la réorganisation des frontières, plus une carte de celle du Chaco.

déjà très-connue, puisqu'elle a été faite par Matorras, Espindola, Arias, etc., etc., et dernièrement par les divisions Salas et Ocampo. La navigation, déjà établie du Vermejo, ne peut que la rendre plus sûre, en même temps que sa fréquentation serait utile aux navires occupés aux voyages de la rivière. Le rétablissement de la Conception, de Santiago, de San-Bernardo, ne serait probablement pas difficile, pourvu que l'on traitât avec les Indiens, et que l'on occupât assez solidement ces points pour en imposer à leur versatilité et à leur esprit de caprice. Si l'on peut compter sur quelques-uns d'eux, tels que les tribus qui reconnaissent pour chefs les fils de Colompotop, et celles des Matacos, habitués à travailler dans les plantations de Salta et de Jujuy, il y a à se défier des Tobas et des Mocovis. En 1860, ils ont assassiné le vénérable missionnaire Puydengolas, qui voulut se rendre par terre de Corrientes à la Esquina, sa mission.

Cette expédition, confiée par le président de la République à don José Maria Arze, devait reconnaître la route dont nous venons de parler. Elle se composait de trente hommes armés, et avait traité avec les Indiens Tobas et Chunupis. Elle partit de Corrientes le 16 novembre 1860; au bout de quelques jours, plusieurs hommes désertèrent. Le 30 novembre, à 50 lieues de Corrientes et à 5 du Vermejo, la troupe, réduite à quinze personnes, fut soudain attaquée à coups de lance par les guides eux-mêmes et les Tobas. Le missionnaire et quatre hommes furent tués; le reste put s'échapper pendant que les Indiens pillaient le petit convoi. Arrivés au Vermejo sans être poursuivis, les fugitifs firent un radeau et descendirent la rivière jusqu'à Humaita, où les autorités paraguayennes leur fournirent tous les secours qu'exigeait leur position (1). Cette triste aventure prouve que, dans toute tentative de ce genre, il faut toujours être assez en nombre, assez bien armés et organisés pour en imposer aux Indiens. Les quatre Basques partis d'Oran en 1857, avec un train de bois d'essences précieuses, n'eussent point été assassinés, comme on l'a su positivement depuis, s'ils eussent été plus nombreux. (Voyez tome I, page 136.)

Récemment, en octobre 1863, le gouvernement de Salta vient de décider l'établissement d'un port au lieu nommé *Palo-Santo*, à 20 lieues au-dessous de la Esquina, et qui n'est qu'à 70 lieues de Miraflorès sur le Salado, localité qui servirait de point de départ à une route

(1) Rapport de D. J.-M. Arze, inséré dans le *Correo Argentino* du 25 décembre 1860. — Parana.

nouvelle des provinces de Tucuman, Salta et Santiago del Estero pour le Vermejo. Les vapeurs d'un fort tonnage peuvent arriver jusqu'à Palo-Santo, où l'on transborderait les marchandises sur de plus petits bateaux qui les mèneraient à la Esquina et à Oran. Ce chemin servirait en même temps de frontière à la province de Salta. Miraflorès est à 40 lieues de cette capitale, qui se trouverait aussi à 110 lieues du Vermejo; la route actuelle jusqu'à la Esquina, n'est que de 100, mais elle est moins commode et dans un moins bon terrain.

Les derniers voyages opérés par des bâtiments à vapeur dans le Rio-Vermejo ont permis d'étudier la répartition actuelle des diverses tribus indiennes dans la vallée de ce fleuve : — les *Tobas*, évalués arbitrairement à 7,000, en occupent la partie inférieure; — les *Mataguayos*, dont on porte le nombre à 10,000, habitent la partie supérieure ; les *Matacos* font partie de cette nation, de même que les *Malbalas* et les *Vejoses*, qui parlent la même langue et ont les mêmes mœurs. — A la nation des *Ocoles*, sans doute ceux que les missionnaires appelaient jadis *Ojatas*, et qui est répandue sur la rive droite, appartiennent les tribus des *Vilelas*, *Atalas*, *Chunupis*, *Sinifis*, *Chagias*, *Macomitas*, *Toquistinès*, *Paisanas*, etc., toutes de même race et de même langage, et qui sont les restes des peuplades qui habitèrent les missions fondées sur le haut Juramento, il y a un siècle (voyez plus haut, page 351). Cette nation n'atteindrait que la faible somme de 3,000 individus. — Mais hâtons-nous de dire que tous ces chiffres ne sont qu'approximatifs et déduits des récits des habitants de la frontière et des renseignements assez superficiels pris auprès de leurs caciques.

Ces nations vivent essentiellement de pêche et de chasse. Elles ont un peu de bétail, et leur agriculture se réduit à quelques plants de maïs, de pastèques et de citrouilles. Toutes sont plus ou moins en rapport avec les blancs, et ne se montrent point trop hostiles à la navigation du fleuve, ces voyages leur ayant procuré jusqu'à présent beaucoup de petits cadeaux et une foule d'objets de première nécessité : étoffes, haches, couteaux, marmites de fer, etc., que l'on échange avec elles pour des vivres et leur coopération au remorquage des navires dans les nombreux coudes que fait la rivière (1).

Quant aux *Mocovis*, ils habitent principalement, ainsi que nous l'avons dit, sur les frontières de Santa-Fé et de Santiago-del-Estero.

(1) Rapport de D. Cornelio Bliss au ministère de l'intérieur, en date du 15 octobre 1863. — *Nacion Argentina*, 25 décembre 1863. — Buenos-Ayres.

Dans cette dernière province, on leur donne le nom de *Montaraces*, Indiens des bois.

La colonisation du Chaco est une affaire de temps et de bonne organisation. Il faut y procéder graduellement en occupant solidement et à tout jamais certains points faciles à garder, à ravitailler, en communication aisée et constante avec les centres anciennement peuplés, pour que les colons nouveaux ne se dégoûtent ni ne s'effrayent du désert et du contact des Indiens. Ceux-ci, tant qu'ils ne sont pas civilisés, n'ont d'autre but que de voler du bétail ou des effets; mais ils se gardent bien d'attaquer tout endroit bien peuplé et solide, comme on en a pu faire l'expérience à la colonie Esperanza de Santa-Fé. On sait donc d'avance quels sont les moyens à employer pour rendre les nouveaux établissements inattaquables par eux. Dans ce cas, loin d'être hostiles, ils deviendront des auxiliaires utiles pour la colonisation en louant leurs bras aux colons, en faisant un commerce honnête de pelleteries, de laines, de miel, de cire, etc., etc., et finiront par se civiliser au contact d'une population agricole et laborieuse.

Le Chaco boréal est trop éloigné; sa nationalité n'a point encore été assez nettement déterminée pour que le Gouvernement argentin ait à s'en occuper; mais il a des droits incontestés sur toute la vaste étendue du Chaco austral, dont plusieurs parties, surtout celles voisines du littoral de Parana et de ses canaux, du Vermejo, du Salado et de ses lagunes, sont excellentes pour l'agriculture et l'industrie pastorale. C'est dans le voisinage de ces grands cours d'eaux que des colonies, formées de nationaux et d'immigrants européens, peuvent être établies avec succès dans des localités choisies. Leur prospérité est certaine, si, dès le principe, l'établissement est fait avec une population suffisante et bien pourvue de ressources pour les trois premières années. Nous disons que ces colonies devront être établies d'abord près des rivières, parce que le milieu du Chaco est peu fertile et manque d'eau hors de la saison des pluies. Il faut donc occuper d'abord tout l'ancien terrain de Santa-Fé, jusqu'à l'Arroyo-del-Rey et les parties non inondées des bords du Parana, puis toute la rive droite du Vermejo. — De ces points et le temps aidant, la colonisation rayonnera jusqu'au centre, et peu à peu les Indiens, ou se fondront avec la population nouvelle, comme l'ont fait les Abipons, jadis si terribles, ou se retireront dans le Chaco boréal, s'ils veulent continuer leur vie nomade (1).

(1) Une foule de projets ont été mis en avant pour la colonisation du Chaco. Azara en a

CHAPITRE XII.

Province de Catamarca.

§ I. — *Province de Catamarca en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Catamarca est située au sud de celle de Salta, à l'ouest de celles de Tucuman et de Santiago-del-Estero, au sud de celle de la Rioja; elle confine avec le Chili par la crête occidentale du plateau des Andes. — Elle se trouve ainsi comprise, en moyenne, entre 26° 20′ et 28° 30′ de latitude sud, 68° et 71° de longitude orientale, embrassant une superficie d'environ trois mille cinq cents lieues carrées. — Ses limites au nord, et avec la province de Salta, sont une ligne qui traverse les cimes des Nevados de Calchaqui, la Sierra Medanosa, celle de Chango-Real, et, passant au nord de la vallée de la Laguna-Blanca, va toucher au Paso de San-Francisco, où elle rencontre, au nord-ouest, la frontière de Bolivie et, à l'ouest, celle du Chili. — Au sud, elle est séparée de la province de la Rioja par une autre ligne qui, partant de la frontière chilienne, au Cerro-Pulido, traverse le plateau des Andes par la Laguna-Brava, la descente de la Estanzuela, le massif du Machaco, le bord austral des vallées de la Tamberia et de la Cienega-Redonda, puis, suivant la crête des montagnes de Tinogasta, passe par les collines de los Cerrillos, la grande Travesia de los Colorados, de Pasinche et de Machigasta, jusqu'à rencontrer l'Abra de Chumbicha, et, se continuant vers l'est-sud-est, vient toucher au grand bassin des Salines, à peu près par 29° 40′ de latitude et 67° de longitude. — Au nord-est, sa frontière avec Tucuman coïncide avec le Bañado, l'Abra de Santa-Maria, la crête de la Sierra secondaire d'Aconquija et le Rio de Guacra ou San-Francisco. — Enfin, à l'est, elle touche à Santiago-del-Estero par une ligne d'estancias, échelonnées à peu près sous le soixante-septième de longitude jusqu'au Rio-Albigasta.

Ces lignes de démarcation sont celles que l'on suit aujourd'hui,

proposé un (Voyez le tome VI de la collection Angelis). Arenalès transcrit le sien dans son ouvrage sur le Chaco, etc. Le Gouvernement national, étant suzerain incontesté de ce vaste territoire, pourra un jour traiter avec des compagnies qui voudraient sérieusement le coloniser.

non pas toutefois sans réclamations de la part des provinces de Tucuman et de Santiago-del-Estero, qui prétendent que Catamarca a occupé indûment diverses parties de leur territoire, et que ces limites ne sont pas tout à fait celles qu'assignait la cédule royale du 16 août 1679, et l'opération de limites pratiquée par ordre de la municipalité de Catamarca du 11 février 1684. Les Catamarqueños, au contraire, réclament contre l'occupation du canton de Colalao par Tucuman et celle de quelques terrains de la montagne d'Ancaste par les Santiagais. — Ces rectifications, s'il y a lieu à les faire, ne peuvent s'opérer que du consentement du Congrès et sous la direction du Gouvernement national.

Aspect général. — La province de Catamarca présente un aspect très-varié. Sa partie septentrionale est couverte de montagnes circonscrivant ici des gorges étroites, là de grandes vallées arrondies comme le cirque nommé *Campo-de-los-Pozuelos*, au pied du versant occidental de l'Aconquija. Proche de la Cordillère, il existe de longues et larges vallées dont le sol est très-plat; vers le sud-est, un cirque immense, celui des Salines de Belem et d'Andalgalas, va s'unir au grand bassin de ce nom, qui sépare le système andin de celui du massif central. La grande vallée de la Capitale, située entre les Sierras d'Ambato et d'Ancaste, en fait autant. Les chaînes montagneuses qui sillonnent le territoire vont s'abaissant successivement vers cette plaine; leurs sommets, si desséchés vers le centre de la province, se couvrent de végétation à leur base, et les ruisseaux qui en descendent donnent à l'humus épais des vallées une fertilité prodigieuse. Par suite de leur aridité, les plaines sont peu habitées; la population se presse au contraire dans les vallées intérieures et sur les versants orientaux des Sierras del-Alto et d'Ancaste, qui participent un peu du climat de la Pampasie argentine.

Hydrographie. — Cette province n'a que des ruisseaux d'un cours très-réduit, dont la totalité des eaux est absorbée par l'irrigation. Chaque gorge, chaque vallée a le sien, et malheureusement ils ne sont pas aussi nombreux qu'il le faudrait dans l'intérêt du pays. Le principal cours d'eau est celui de Santa-Maria; après, viennent ceux de Paclin et Piedra-Blanca, qui forment le Rio-del-Valle, lequel arrose la vallée de la Capitale. Les torrents de la Cordillère sont peu considérables. — On n'y compte qu'un seul lac, et encore est-il fort petit; c'est celui de la *Laguna-Blanca*, dans une haute vallée de la

Cordillère ; au-dessous de lui se présente l'étang de la *Laguna-Colorada*. Ces deux amas d'eau sont salés ; la vallée qui les renferme est sablonneuse, et les rares habitants de cette région affirment qu'ils ont été jadis plus étendus.

OROGRAPHIE. — Le système orographique de Catamarca est assez compliqué. — Il se partage en deux grandes fractions : l'une dépendant de la Cordillère des Andes, l'autre détachée de l'Aconquija. Ces deux fractions sont réunies par la chaîne transversale de l'*Atajo*. L'Aconquija envoie vers le sud-sud-est les longues chaînes de l'*Alto* et d'*Ancaste;* cette dernière, qui n'est que la prolongation de l'Alto, vient mourir au bord du bassin des Salines. De l'Aconquija se détache parallèlement aux précédentes, mais à l'ouest, la puissante Sierra d'*Ambato*, qui se termine au sud par les Cerros de *Mazan* et de *Punta-Negra*, lesquels la lient, par les petites collines des *Cerrillos*, à la Sierra de *Velasco* ou de la Rioja. — Entre les deux chaînes d'Ambato et del Alto s'élève celle de *Gracian*, qui naît près de la Capitale et va vers le nord se réunir comme elles au *Clavillo-del-Aconquija*.—La Sierra-del-Atajo naît du Clavillo et se dirige à l'ouest, servant ainsi de paroi australe au cirque sablonneux de *Los-Pozuelos*, et se joint aux massifs de *Chango-Real* et aux chaînes élevées qui enserrent les vallées de la Laguna-Blanca et de Fiambala. Elle détache vers le sud la *Sierra de Belem*, qui vient se terminer par les pointes des Cerros *Negro* et *Colorado*, dans la grande travesia de Copocabana à Machigasta. — Le massif andin s'étend du sud au nord avec ses hautes vallées latérales et les chaînes secondaires du *Machaco* et du *Casadero de Fiambala*. — Nous avons déjà décrit toutes ces montagnes. (Voyez tome Ier, pages 290 et suivantes.) Elles ont en général les caractères de celles de Salta et de Jujuy, au système desquelles elles sont liées.

CONSTITUTION PHYSIQUE DU SOL. — Une si grande variété de relief dans le sol doit amener aussi de grandes différences dans sa nature. Le système de l'Aconquija appartient aux gneiss, aux granites, aux quartz ; les chaînes de l'Alto et d'Ancaste sont de cette même nature ; l'Atajo et l'Ambato offrent de nombreux calcaires et des grès; la Sierra de Belem a des gneiss vers le centre et du grès à son extrémité sud ; on retrouve les gneiss dans les collines des vallées de Tinogasta et Copo-Cabana, les grès dans le contre-fort oriental du grand massif andin et dans les Sierras de Chango-Real et Medanosa, qui limitent au nord les vallées de la Laguna-Blanca et le cirque de los Pozuelos.

Vers la *Punta* de Balastro, on aperçoit des traces de volcanisation — Toute la région montagneuse est riche en dépôts métalliques : or, argent, cuivre, nickel, fer, plomb. Plusieurs mines sont en exploitation, surtout dans la Sierra-del-Atajo, et donnent de magnifiques produits. (Voyez tome II, page 413.)

Quelques vallées sont entièrement sablonneuses : telles celles de la Laguna-Blanca, le cirque de los Pozuelos, vaste plaine circulaire, entre les chaînes de Quilmez, d'Aconquija et d'Atajo, d'une altitude moyenne de deux mille cinq cents mètres, incessamment balayée par le vent, qui, lorsqu'il souffle du nord ou du nord-ouest, y chasse en tourbillons les sables quartzeux de la Sierra-Medanosa. L'immense bassin des Salines de Belem et d'Andalgala est sablo-argileux et offre d'endroits en endroits, surtout vers son centre, de nombreuses efflorescences salines. Ce bassin n'est aride que faute de pluie et d'irrigation ; partout où sur ses bords on peut amener quelques filets d'eau, on obtient une végétation luxuriante. Les vallées inférieures sont formées par des couches puissantes de terre végétale et d'une extrême fertilité. Les versants orientaux des Sierras del-Alto et d'Ancaste étant bas, ont des terres profondes sur lesquelles croissent de belles forêts entremêlées de splendides pâturages.

La province de Catamarca, comme toutes celles des Andes, est sujette aux *Tremblements de terre*, mais on n'en connaît aucun qui ait été de quelque violence; ce sont plutôt des frémissements du sol que l'on y éprouve que de véritables secousses.

Climat. — Le climat varie en raison des altitudes et des localités : éminemment sec dans la région andine, il devient assez humide dans les vallées que forment les cordons détachés de l'Aconquija, vers le sud-est. Jusqu'à mille mètres d'élévation, les gelées sont rares; au-dessus, on en voit quelques-unes en hiver. Le massif principal de l'Aconquija ne se dépouille jamais de ses neiges; les Sierras d'Ambato et d'Atajo ne les conservent que peu de temps ; celles d'Alto et d'Ancaste, celles de Belem, n'en ont presque jamais. La ligne des neiges perpétuelles ne commence, dans la Cordillère de Catamarca, qu'à quatre mille cinq cents mètres; les Nevados *Potro* et *Bonete* appartiennent à cette province. — Les vallées basses, c'est-à-dire au-dessous de mille mètres, ont une température ardente pendant l'été ; le désert des Salines de Belem et d'Andalgala est brûlant; heureusement que, dans le voisinage des montagnes, ces plaines sont rafraîchies par les brises froides qui descendent de leurs sommets. Les vents

sont quelquefois très-forts, surtout ceux du nord et du sud, et ils soulèvent d'affreux tourbillons de poussière. La saison des pluies est l'été, de décembre à mars ; elles sont même rares dans la partie qui avoisine la Cordillère, ses hauts sommets attirant tous les nuages, toutes les vapeurs de l'atmosphère. On en voit bien davantage dans les dépendances de l'Aconquija.

La *Salubrité* de toute la province est parfaite ; elle n'a aucune maladie particulière et n'éprouve d'autres épidémies que celles qui sont communes aux provinces des Andes : la pleuro-pneumonie adynamique et les fièvres éruptives. On voit quelques fièvres intermittentes légères dans les vallées humides de Piedra-Blanca et de Paclin. La syphilis y offre parfois de fâcheux symptômes, dus à l'absence de tout traitement et surtout à celle de l'hygiène ; les montagnards de Catamarca se lavent peu. Le goître se rencontre dans quelques vallées, entre autres celle de la Capitale.

Végétation. — Elle est maigre dans la région andine et s'y limite aux cactus, aux mimosées diverses, telles que les algarrobos, les viscos, les chañars, les breas, les jarillas, etc., etc... Dans les vallées humides, on a la végétation de Tucuman : noyers sauvages, cedrels, lauriers, pacaras, etc., etc., mais ces arbres n'atteignent pas une aussi belle taille que dans la province voisine. Les graminées couvrent les plateaux surbaissés de l'Alto et d'Ancaste. Partout où il y a un peu d'humidité, la végétation naturelle est vigoureuse et presque tropicale ; mais cette humidité est rare, et son absence est la cause de la nudité des plaines ou de leur végétation rabougrie.

Agriculture.—Quant aux produits cultivés, c'est tout autre chose : la couche de terre végétale étant très-épaisse, et la culture ne se faisant pas sans irrigation, les arbres fruitiers et les plantes herbacées y prospèrent admirablement. L'oranger, le figuier, la vigne, le pêcher, l'olivier, etc., enfin tous les arbres du midi de l'Europe, réussissent. On fait un vin très-estimable, surtout à Andalgala ; on cultive même la canne à sucre près de la Capitale, et l'on s'y occupe du tabac et du coton, dont la qualité est supérieure. Cependant, sauf le figuier ,que l'on traite en grand pour ses fruits, qui sont exportés à l'état sec dans les provinces voisines, et la vigne, aucun de ces végétaux n'est l'objet d'une culture très-étendue. Tout se consomme dans la province. Le blé et le maïs rendent considérablement; la luzerne est cultivée en grand, principalement dans les départements de l'ouest, pour la nourriture du bétail, que l'on envoie de l'autre côté de la Cordillère. — En ré-

sumé, le travail des champs est en honneur dans la province de Catamarca et les méthodes agricoles y sont bonnes.

Animaux sauvages et domestiques. — Le règne animal offre les mêmes espèces que l'on trouve dans les provinces de Cordova et de Santiago-del-Estero. La vigogne et le guanaque abondent dans les montagnes du nord-ouest, que hantent aussi le couguar et le condor. La conformation de la province, avec ses hautes sierras et ses cirques arides, y rend les espèces animales sauvages peu nombreuses.

Le *bétail* domestique est multiplié dans les départements de l'est, où le fourrage excelle en quantité comme en qualité. Ceux d'Alto et d'Ancaste fournissent des bêtes à cornes à toute la province; les animaux que l'on expédie par la Cordillère vont se refaire dans les enclos de luzerne de Tinogasta et de Copocabana avant de passer les Andes. On élève aussi beaucoup d'ânes et de mulets et quelques lamas dans les environs de la Laguna-Blanca. Les moutons et les chèvres se rencontrent partout; la race ovine indigène est naturellement fort belle, quoique l'on n'ait point encore commencé à s'occuper beaucoup de son amélioration. L'éducation de la vigogne et de l'alpaca pourrait devenir un jour une industrie très-lucrative dans cette province, les essais faits jusqu'à présent ayant parfaitement réussi. C'est de la vallée de la Laguna-Blanca que sortent les magnifiques troupeaux d'alpacas qui peuplent aujourd'hui les montagnes de l'Australie.

Commerce et industrie. — Par sa position retirée, la province de Catamarca n'a qu'un commerce extérieur assez réduit. — Elle a renoncé presque entièrement à la culture du coton, à cause de la cherté des transports, et ne produit qu'un peu de tabac pour le Chili. Cette culture pourra s'étendre et devenir avantageuse, puisque celui de Tucuman, qui a soixante lieues de plus à faire, peut encore être vendu avec profit sur le marché de Copiapó. Parmi les autres produits agricoles, on exporte les *pasas de hijos* ou figues sèches, qui sont fort bonnes, et l'*agi* ou poivre rouge, que l'on répute de qualité supérieure; enfin des vins et des eaux-de-vie. On envoie au Chili des bœufs, des chevaux, des mulets et des moutons; le commerce avec la Bolivie ne consiste guère que dans l'exportation des mulets.

Quant à l'industrie locale, elle est assez avancée et ressemble à celle de Tucuman. On tisse encore quelques étoffes de laine, telles que le *picote*, du drap à poncho, des couvertures de cheval (*jergas*); on

fabrique de très-beaux couvre-pieds en laine ou coton; on taille et l'on teint des pélions; on tanne des cuirs, enfin on fait de magnifiques broderies. Presque tous ces objets sortent des mains des femmes, qui sont actives et fort laborieuses (1).

Toutefois l'industrie principale aujourd'hui est le travail des riches mines de cuivre de la Sierra-del-Atajo. Leur exploitation a galvanisé la province, y a développé l'esprit d'association et une activité commerciale inconnue. A cette industrie s'est rattachée celle de la production mulassière, afin de pourvoir aux nombreux transports, qui ne peuvent se faire qu'à dos de mulet, la création de vastes enclos à luzernes (*potreros de alfalfa*), pour nourrir tant de bêtes de somme sur des routes souvent arides et toujours pierreuses et difficiles. — Si les bras étaient plus abondants et les capitaux moins timides, on pourrait commencer les travaux dans les nombreuses mines d'or et surtout d'argent qui ont été dénoncées, et dont le nombre dépassait cent cinquante en 1857. A ce point de vue, l'avenir industriel de Catamarca est splendide, et l'on ne se bornera toujours pas à l'extraction du cuivre; lorsque les gîtes si abondants de ce minéral commenceront à s'épuiser, on se tournera vers les autres dépôts métalliques dont ses montagnes sont remplies.

(1) D. Benedicto Ruzo, ancien ministre du gouvernement de cette province, a publié en 1854 un excellent travail descriptif sur Catamarca. (*Nacional Argentino*, décembre de 1854. — Parana. — Ce travail a été reproduit avec quelques additions dans la *Revista del Parana* de 1860, page 30.)

M. Ruzo assigne les chiffres suivants au commerce d'exportation et d'importation de Catamarca, pendant la période décennale de 1844 à 1853 inclusivement :

EXPORTATION.

	Piastres fortes.
En Bolivie	351,567
Au Chili	153,090
Au littoral	183,110
Total	687,767

IMPORTATION.

	Piastres fortes.
De Bolivie	3,514
Du Chili	517,023
Du littoral	275,328
Total	795,865

La différence de la valeur entre l'importation et l'exportation, qui est de 208,098 piastres a été soldée en espèces.

En 1860, la proportion avait bien changé, grâce au progrès accompli dans la province. On évaluait la valeur des exportations aux sommes suivantes :

VOIES DE COMMUNICATION. — Par suite de la disposition de ses chaînes de montagnes, les communications de l'intérieur de la province de Catamarca ne peuvent se faire qu'à dos de mulet. La Capitale peut cependant avoir une route carrossable jusqu'à la Rioja, distante de 49 lieues, comme elle en a une pour Cordova, qui est à 118 lieues au sud. Cette dernière route traverse le désert des Salines dans une longueur de 28 lieues; c'est la partie la plus difficile du voyage, seulement faute de fourrage et d'eau, car le sol est plat. Un service de diligences y est maintenant établi et fait un voyage par semaine. On communique avec Tucuman et Santiago del Estero, par la vallée de Paclin et la Cuesta del Totoral. La distance est de 65 lieues pour Tucuman et de 66 pour Santiago. — On va à Salta par Andalgala et Santa-Maria; toutefois, la distance reste la même que par Tucuman, c'est-à-dire de 155 lieues et le chemin est plus mauvais. Rien d'affreux, en effet, comme les côtes de la Chilca, au-dessus de Singuil, avant d'arriver à Andalgala, et, comme celle de la Negrilla, sur la route d'Andalgala aux mines de las Capillitas. — On va de Santa-Maria à Belem (40 lieues) par le Campo de los Pozuelos et Gualfin. — De Belem, on communique avec Andalgala ou Poman en traversant le désert des Salines (30 lieues). Pour aller de la Capitale à Belem, il faut traverser le sud de la Sierra d'Ambato par la quebrada de la Concepcion, puis gagner Poman et traverser le désert, en tout 60 lieues. De cette ouverture on peut aller directement à Tinogasta (70 lieues) et aux Andes, par le désert, la pointe de los Colorados et Copocabana. — Le chemin du Chili part de Tinogasta et passe par Anillaco, la Troya, la Tamberia, le Machaco, la Cordillère de la Estanzuela et Barrancas Blancas. Il y a 133 lieues de ce bourg à Copiapo. La route de Belem à Tinogasta (22 lieues) passe par la côte (*cuesta*) de Zapata, qui pourrait être facilement améliorée. (Voyez l'Itinéraire général.)

	Piastres fortes.
Vins et eaux-de-vie	40,500
Bétail en pied, bœufs, mules et ânes	37,000
Fourrages	1,200
Cuivre (9,300 quintaux)	158,100
Total	236,800

La valeur moyenne annuelle de l'exportation, pendant la période décennale précédente, n'avait été que de 58,776 piastres : elle avait donc presque quadruplé en 1860. — L'exportation des liquides employait 2,000 mulets; le service des mines et fonderies de cuivre, 1,600. — L'importation des objets de fabrication d'outre-mer avait augmenté en proportion; depuis, ce mouvement commercial s'est maintenu.

Population. — La population de la province de Catamarca est formée, comme celle de Salta et de Jujuy, du mélange des conquérants espagnols avec les indigènes de la contrée, c'est-à-dire avec les tribus calchaquies connues alors sous le nom de Quilmès, Calianès, Andalgalas, Gualfinès, Tinogastas, Fiambalas, etc., toutes de race Quichua, et dont le nom est resté aux centres de population qu'elles habitaient et qui ont été l'origine des villages modernes. — Les deux races ont fini par se mélanger si intimement, qu'il ne reste plus d'Indiens purs que dans quelques rares cantons de la montagne; l'usage de la langue quichua a presque entièrement disparu, tout le monde parlant maintenant espagnol dans la province. Le chiffre de la population doit atteindre aujourd'hui près de 80,000 âmes; elle a beaucoup augmenté dans ces dernières années, tant par son accroissement naturel que par le mouvement d'immigration qu'a déterminé l'industrie minière (1).

(1) En 1825, le Congrès national argentin estimait la population de la province de Catamarca à 30,000 âmes, en lui demandant un contingent de 400 hommes de troupes de ligne pour l'armée. — En 1830, on portait ce chiffre à 35,000. — De cette époque à 1854, nous ne connaissons aucun recensement provincial; mais, cette année-là, D. Benedicto Ruzo en évaluait la somme totale à 56,000 âmes, ainsi réparties :

Ville de Catamarca	5,000
Annexes de la Capitale (Anejos)	7,000
Département de Piedra-Blanca	10,000
Département de l'Alto	6,000
Département d'Ancaste	8,000
Département d'Andalgala (avec Poman)	5,500
Département de Santa-Maria	4,400
Département de Belem	4,600
Département de Tinogasta	5,500
Total	56,000 âmes.

Dix ans se sont écoulés depuis cette époque, et, d'après le mouvement de population du département de la Capitale et de ses annexes, mouvement qui s'est accompli également dans les autres, nous croyons pouvoir la porter aujourd'hui aux chiffres suivants :

Ville de Catamarca	6,000
Campagne de la Capitale	11,000
Département de Piedra-Blanca	15,000
Département de l'Alto	8,000
Département d'Ancaste	11,000
Département d'Andalgala	8,500
Département de Santa-Maria	6,500
Département de Belem	6,000
Département de Tinogasta	8,000
Total	80,000 âmes.

L'examen de la période décennale de 1846 à 1857 exclusivement a donné pour la paroisse de la Capitale : 3,964 baptêmes et 1,176 enterrements, par conséquent une augmenta-

Les Catamarqueños sont d'un naturel paisible et rangé ; point brillants, mais solides et bons travailleurs. Les femmes s'y font remarquer par leur activité et leur application à toutes les occupations utiles. Ces qualités se rencontrent surtout dans les cantons où l'on fait de l'agriculture, car, dans ceux où la population se borne à l'élève du bétail, la paresse habituelle du pasteur se retrouve comme dans la région pampéenne. Quoique l'industrie manufacturière ne soit pas encore développée, on rencontre, chez les ouvriers des villes et villages, une habileté de main notable ; il ne leur manque qu'un bon enseignement pour exceller dans tous les arts mécaniques.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION. — La province de Catamarca se constitua à part en 1821, et, en 1822, adopta un statut provincial qui l'a conduite jusqu'en 1855, époque à laquelle elle a promulgué la constitution particulière qui la régit aujourd'hui. — Le *Pouvoir législatif* est exercé par une chambre de représentants nommés directement par le peuple, à raison de quatre pour la Capitale, deux pour ses annexes, Capallan et Valleviejo, deux pour chacun des autres départements de la province. Leurs fonctions durent deux années ; ils sont rétribués par l'État, et toujours rééligibles. Il y a deux sessions par an, l'une du 5 au 31 mai, l'autre du 1er septembre au 30 novembre.

Le *Pouvoir exécutif* est exercé par un gouverneur élu par la chambre des représentants, à laquelle on adjoint quatorze électeurs spéciaux nommés, comme les députés ordinaires, à raison de deux par chaque département, moins la Capitale. La durée de sa magistrature est de trois ans, et il n'est rééligible qu'après l'intervalle d'une période administrative. Il est assisté d'un ou plusieurs ministres, secrétaires à son choix. Une disposition particulière lui enjoint de faire, pendant son administration, une visite générale de la province.

Le *Pouvoir judiciaire* incombe à une chambre de justice composée d'un président et de deux assesseurs. Les magistrats sont nommés par la chambre législative ; leurs fonctions durent trois années, et ils sont rééligibles. Il y a, en outre, un procureur général (fiscal général) relevant de la chambre de justice. La magistrature inférieure, telle que celle des juges de première instance et des juges de paix, est nommée par les *Municipalités*. Celles-ci existent dans chaque chef-lieu de dé-

tion naturelle de 2,788 habitants. Le mouvement ascendant a été beaucoup plus marqué dans la période actuelle, et il y a eu en outre quelque immigration, tant des provinces voisines que de l'étranger.

partement; leurs attributions sont fort étendues, car, outre leurs fonctions habituelles, elles ont droit d'exercer une surveillance sur les actes de la chambre de justice et du pouvoir exécutif, et d'adresser à la chambre législative leurs observations. Les municipaux sont nommés par tous les chefs de famille du chef-lieu.

Un règlement de *Police* fort étendu, fort complet et même sévère dans quelques-unes de ses parties, a été voté par la chambre législative en 1856. Cette branche de l'administration est confiée à un chef de police générale pour toute la province; celui-ci a sous ses ordres un commissaire par département, qui est le juge de première instance, et par district un sous-commissaire, lequel est en même temps juge de paix.

L'*instruction publique* est médiocrement développée. On compte un collége d'instruction secondaire dans la Capitale, une maison spéciale pour les orphelines (*educandas*), et deux écoles primaires soutenues par l'État. Le couvent des Pères franciscains fait suivre des cours d'humanités à quelques jeunes gens. — Il y a des écoles de garçons dans chaque chef-lieu de département, mais point dans les districts. La dissémination des petits centres de population, hameaux et estancias, rend difficile la création d'établissements d'instruction primaire en nombre suffisant.

Culte et clergé. — Grâce à l'existence d'un couvent de franciscains contemporain de la fondation de la Capitale, le service du culte est bien fait dans toute la province. Non-seulement toutes les cures paroissiales sont pourvues, mais beaucoup de succursales ont des desservants. Dans tous les centres de population de quelque importance, il existe une chapelle desservie par le vicaire ou le curé le plus proche.

Force armée. — Catamarca n'a point de frontière indienne à surveiller. Le service militaire se réduit à celui de la garde nationale, qui compte 14,000 hommes inscrits, infanterie, cavalerie et artillerie. — La seule force armée qui soit sur pied habituellement se compose des piquets de gendarmerie ou *celadores* employés par la police.

Revenus et budget. — Avant 1853, la province se faisait un revenu de 20,000 piastres avec les produits du droit de transit, de douane et de la dîme. Tous ces impôts ayant été abolis, on en est réduit aujourd'hui aux ressources fournies par la contribution territoriale, les patentes, le papier timbré, les droits de marque, d'abatage du bétail, etc... — Toutes ces sommes réunies dépassent de peu le chiffre précédent; mais le revenu va croissant, et le budget de

la province est des plus modestes, car il atteint à peine 40,000 piastres. Il est difficile, avec une aussi faible somme, d'améliorer les routes, et de créer beaucoup d'écoles. — Quant aux *Terres publiques*, la province n'en manque pas; malheureusement la plupart sont à peu près sans valeur, faute de pouvoir les irriguer. Les cantons montagneux ne peuvent alimenter qu'un nombre restreint d'animaux; les plaines sont généralement des *travesias* ou déserts sans eau, dans lesquels il faudrait creuser des puits nombreux, et jamais le bétail ne pourra s'y élever comme dans une pampa herbeuse et arrosée des pluies. Ce n'est donc qu'avec le temps et la création de retenues d'eau artificielles dans les gorges des montagnes que l'on pourrait augmenter considérablement la valeur des terres, pour pouvoir les aliéner à des prix avantageux pour l'État. La valeur de la propriété irriguée et par conséquent cultivable est très-élevée.

§ II. — *Province de Catamarca en particulier; — départements; — districts; — centres de population.*

La province de Catamarca est divisée en huit départements qui se subdivisent eux-mêmes en sections et en districts. Le premier est celui de la *Capitale*, partagé en ville proprement dite et en annexes (*anejos*) formant deux sections : l'une au sud, celle de *Capallan;* l'autre à l'ouest, celle de *Valle-Viejo*. — Puis viennent : le département de *Piedra-Blanca*, au nord de la Capitale, entre les deux grands cordons orientaux détachés du Clavillo d'Aconquija, Ambato et Gracian. — Ceux d'*Alto* et d'*Ancaste*, sur la chaîne de ce nom. — Celui d'*Andalgala*, au pied du massif d'Aconquija, auquel se rattache la section de *Poman*, qui occupe le revers occidental de la Sierra d'Ambato. — Celui de *Santa-Maria*, au nord de l'Atajo. — Celui de *Belem*, dans la Sierra de ce nom, au nord-ouest de la province. — Enfin à l'ouest, et près de la grande Cordillère, le département de *Tinogasta*.

Le département de la CAPITALE se trouve à peu près au centre de la province, dans la grande et large vallée qu'enserrent les chaînes d'Ambato, à l'ouest, et d'Ancaste à l'est. Sa partie la plus peuplée occupe l'extrémité nord de cette vallée, les bords de la rivière dite de Valle-Viejo, et les versants orientaux de la Sierra d'Ambato jusqu'à

Chumbicha et l'abra (l'ouverture) de la Cébila, frontières de la Rioja.

San-Fernando de Catamarca, la Capitale, s'élève dans une plaine doucement inclinée au pied de la Sierra d'Ambato. Fondée d'abord une lieue plus bas, sur la rivière del Valle, elle a été reportée à l'endroit où elle est aujourd'hui, à cause des inondations causées quelquefois par les pluies d'été. — C'est une jolie petite ville, bien bâtie, et arrosée par le ruisseau del Tala, qui donne de l'eau à toutes ses maisons. Les jardins sont remplis de beaux arbres fruitiers parmi lesquels l'oranger domine. La place, fort grande et traversée d'un ruisseau d'eau vive, est ornée d'un obélisque en briques d'un bon dessin et d'assez belles maisons; le palais du gouvernement, construit il y a quelques années, sous l'administration du général Navarro, l'église Matriz, qui a été complétement restaurée, l'entourent. Un autre travail d'une grande importance, exécuté récemment, qui embellit l'occident de la ville, est la construction d'une grande pièce d'eau carrée, bien muraillée et bétonnée, de 100 mètres de côté et de 3 de profondeur, où l'on emmagasine, la nuit, les eaux de Tala, ce qui permet d'irriguer, près des faubourgs, une superficie de plus de cent hectares d'excellentes terres restées incultes jusque-là faute d'eau. La vente de ces terrains a permis de faire les frais de cette utile construction, et l'on a gagné une magnifique plaine à la culture. La chaussée qui entoure cet étang artificiel a été plantée d'arbres et sert de promenade; c'est une répétition du jardin public de Cordova. — La ville de Catamarca s'est beaucoup améliorée depuis quelques années; on a élevé un nombre considérable de maisons neuves, les anciennes ont été complétement réparées, et le pavage s'est étendu aux rues principales qui toutes sont dirigées dans le sens du vrai méridien. — Les maisons sont généralement construites en adobes et recouvertes en tuiles creuses; on bâtit les nouvelles à terrasse, comme sur le littoral, et on leur donne un aspect plus élégant.

Outre l'église de la Matriz, qui est fort convenable et bien tenue, on compte celle de San-Francisco, celle de la maison des orphelines et la chapelle du collége. Le couvent de San-Francisco, qui date de la fondation de la ville, est en fort bon état, son église même est assez élégante; il renferme une quarantaine de religieux, y compris les novices. Les deux autres édifices religieux n'ont rien de particulier. La maison des orphelines se soutient avec le revenu des propriétés qui lu

appartiennent; elle a de plus quelques pensionnaires qui payent une modique pension. Le collége, dont les études sont tout à fait incomplètes, vit également de ses ressources propres. Il possède quelques biens-fonds; entre autres l'estancia de la Merced, dans la vallée de Paclin, et celle de la Concepcion, dans la quebrada de ce nom. Les franciscains vivent du casuel du culte et d'aumônes.

Catamarca est situé par 28° 12′ de lat. sud, 68° 45′ de long. occ., et 530 mètres d'altitude. Le climat y est chaud, le ciel pur, dix mois de l'année; il n'y pleut que l'été. La population atteint aujourd'hui 6,000 âmes.

Le département, ou plutôt la campagne de la Capitale est divisée en cinq sections : celles du Nord, de l'Ouest, du Sud, de l'Est, enfin celle du Sud-Est ou de *los Pozos* (des puits).

La section du Nord ne comprend qu'un district, celui de *Cholla*, dans la montagne, village qui renferme un sanctuaire très-fréquenté de Notre-Dame de la Conception. On y fait un peu d'agriculture et l'on y élève du bétail.

La section de l'Ouest en compte trois, également situés sur le versant oriental de l'Ambato : la *Toma*, *los Ojos de Agua* et *los Angeles*. Ce sont de simples hameaux composés de quelques maisons; l'industrie y est la même qu'à Cholla.

La section du Sud comprend les cinq districts de *Coneta*, *Miraflorès*, *Villa-Prima*, *Capallan* et *Chumbicha*. Tous ces points sont des villages avec chapelle situés au pied de l'Ambato, sur une longueur de vingt lieues à compter de la Capitale. On y fait de la culture, grâce aux ruisseaux qui viennent de la Sierra, et l'on y récolte des quantités considérables de blé et de maïs. La vigne y réussit très-bien également; Chumbicha surtout offre une magnifique végétation et de très-belles cultures. Les fermes à bétail sont situées à l'ouest de ces villages, sur les penchants de l'Ambato et jusque dans ses gorges. Il est extrêmement difficile de pénétrer dans cette montagne, laquelle, au lieu de présenter, comme presque toutes les dépendances du système andin, une sorte de muraille soutenant des plateaux, forme une série de sillons dirigés du nord-ouest au sud-sud-est, dont il est presque impossible de franchir les arêtes. Il n'y a d'accessible que la gorge de la Concepcion, qui mène à Poman, et celle de la Cebila, près de Chumbicha, qui sépare l'Ambato de la Sierra de Mazan.

La section de l'est traverse la grande vallée de Catamarca tout entière, et embrasse jusqu'au versant de la Sierra d'Ancaste, compre-

nant ainsi neuf districts : la *Chacarita*, près de la ville;—*San-Isidro*, village de l'autre côté de la rivière, sur le premier emplacement de la Capitale. — Le Rio-del-Valle est une rivière qui a peu d'eau dans la saison sèche, mais elle est sujette à de fortes crues pendant l'été ; aussi les cultures doivent-elles être tenues un peu éloignées de ses bords. Toutes ses eaux sont absorbées par l'irrigation; le surplus, lors des crues, va se perdre dans les sables.—*Valle-Viejo*, *Sumalado*, *Porco*, sont des hameaux à une courte distance de la rivière; *Santa-Rosa* et *Portezuelo* se rapprochent de la montagne. *Portezuelo* est un village à l'entrée de la vallée de Paclin. *Santa-Cruz* et *Guaycamas*, villages avec chapelle, touchent à la Sierra d'Ancaste, que l'on nomme aussi *Del-Valle*, parce qu'elle forme la paroi orientale de la grande vallée de Catamarca. Cette vallée, qui renferme tout le département rural de la Capitale, a ainsi près de trente lieues de long sur une largeur qui atteint jusqu'à quinze lieues à son extrémité sud.

La section des Puits ou du sud-est renferme la vaste plaine aride qui termine la province vers le sud; les eaux du Rio-del-Valle n'y arrivent en aucune saison. Il n'y croît que des broussailles, des mimosas de diverses espèces, enfin tous les arbres peu élevés de la plaine intérieure argentine. On y entretient quelque bétail que l'on abreuve à l'aide de l'eau, généralement un peu saumâtre, des puits qu'on y creuse. C'est par cette plaine, toujours altérée, que passe la route de Catamarca à Cordova. Elle est desservie par des postes organisées dans les estancias échelonnées jusqu'au grand bassin des Salines où le désert devient absolu sur un espace de vingt-huit lieues. — La campagne de la Capitale compte aujourd'hui 11,000 habitants.

Le département de Piedra-Blanca est situé au nord du précédent et dans les longues vallées qui s'étendent, du sud au nord, jusqu'au massif central de l'Aconquija; aussi le partage-t-on en trois *cañones* ou canons, gorges allongées qui sont celles de *Piedra-Blanca*, de *Pucarilla* et de *Paclin*. — Le cañon de Piedra-Blanca, d'une faible altitude, situé entre la Sierra de Gracian et le nord de l'Ambato, est parfaitement arrosé par le Rio-del-Valle. On y cultive la canne à sucre, le tabac, le coton, les arbres fruitiers de toute espèce. C'est la plus riche et la plus belle vallée de toute la province et aussi la plus peuplée : sur une longueur de sept lieues et une largeur qui va jusqu'à deux, tout le terrain est cultivé et couvert de villages et de fermes. On y compte six centres de population avec chapelle : *San-Antonio*, *Callecita*, *Rosario*, *Collagasta*, *Pomancillo*, *la Puerta*.

Le cañon de *Pucarilla* fait suite à celui de Piedra-Blanca, mais le terrain est plus élevé. On y cultive le blé, le maïs, la vigne, le tabac, les arbres fruitiers de toute espèce. Dans la partie la plus haute et sur le versant septentrional, vers Singuil, on ne s'occupe guère que de bétail. Il se partage en trois districts : *Rinconada*, *Bolson* et *Singuil*. Par cette dernière estancia passe le chemin de Catamarca à Andalgala, fort mauvais si l'on prend par la côte de Chilca, mais qu'on évite en allongeant un peu la route et en passant par celle de Carapunco et le hameau de Billavil, chemin qui contourne par le sud-ouest le massif central ou Clavillo de l'Aconquija.

Le cañon de *Paclin*, qui commence au Portezuelo, est humide et boisé. Sa rivière arrose, outre cette vallée, les districts de Portezuelo, de Santa-Cruz et de Guaycamas, qui appartiennent au département de la Capitale. La route de Catamarca à Tucuman le traverse et le quitte à la Merced pour franchir la côte du Totoral et gagner le revers oriental des derniers rameaux des Andes. On y cultive principalement les céréales et le tabac, et on y élève du bétail.—Six districts : *Yocan*, village ; *los Amadores*, estancia ; *la Merced*, où il y a une chapelle ; *Paclin*, la paroisse ; *San-Antonio*, estancia ; *Balcosna*, hameau. — 15,000 habitants.

Le département de l'Alto occupe toute la Sierra de ce nom, depuis la frontière de Tucuman et de Santiago. Cette Sierra n'est pas très-élevée; aussi est-elle partout couverte d'excellents pâturages et de belles forêts sur ses versants orientaux. On y cultive un peu les céréales; toutefois l'industrie principale est celle de l'élève du bétail : bœufs, chevaux, moutons, chèvres, et surtout mulets. L'agriculture occupe les petites vallées ouvertes sur la plaine orientale. Il y a quelques tanneries, et l'on y fabrique des selles et harnais de chevaux. — Ce département se divise en deux parties : la montagne avec trois districts : *Alto*, la paroisse ; *Guayamba*, hameau ; *Bilismano*, hameau avec une chapelle ; la plaine, avec trois districts également : *Manantiales*, village avec chapelle ; *Obanta* et *las Cañas*, estancias situées aux bords de ruisseaux dont les eaux sont consommées pour la culture. — 8,000 habitants.

Le département d'Ancaste ressemble au précédent ; on y a les mêmes cultures et les mêmes industries. Il occupe tout le sud-est du rameau le plus oriental de l'Aconquija, et a une partie dans la Sierra et l'autre dans la plaine. La partie montagneuse compte trois dis-

tricts : *Ancaste,* la paroisse; *Icaña* et *Motegasta*, chapelles. — On en compte cinq dans la plaine : *San-Francisco*, village; *Chorro* et *Ramblon*, estancias; *Rosario*, chapelle; *Anjulé*, hameau. — Population : 11,000 habitants.

Le département DEL-FUERTE DE ANDALGALA est ainsi nommé d'un fort qui y fut autrefois construit par les Espagnols au milieu du pays des Andalgalas, l'une des plus braves tribus calchaquies de la contrée. Il se trouve au pied austral du massif de l'Aconquija et à la naissance de l'Ambato, au bord du vaste désert de la Saline catamarquaise, et embrasse les vallées de l'Atajo au nord et celle de Poman au sud-sud-est. — Le bourg d'Andalgala est un gros village qui progresse singulièrement depuis dix années par suite de la grande activité imprimée à l'exploitation des mines de l'Atajo ; c'est le centre de population le plus important de la province après la Capitale. Le commerce y est très-développé, en conséquence de la grande quantité de marchandises d'outre-mer qu'on y exporte pour l'usage des mineurs. D'autre part, l'agriculture y est fort avancée, et on en exporte des quantités considérables de vins, d'eau-de-vie, de figues sèches, etc. Tous les cuivres qui sortent des usines de Bisbis, d'Amanao et de la Quebrada de Cholla y passent. La position d'Andalgala, au pied du massif énorme du Clavillo d'Aconquija, toujours couronné de neige et souvent de nuages orageux, est des plus pittoresques. Fertilisé par les ruisseaux qui en descendent, son sol, formé en partie d'un sable granitique à gros grains, est parfait pour la culture des arbres fruitiers et de la vigne, qui y donnent des produits de qualité supérieure. Le seul fléau à craindre est la sauterelle, qui s'y montre de temps à autre.

Le désert des Salines s'étend au sud et au sud-ouest et y couvre un espace de quatre cents lieues carrées. La pente de ce vaste bassin est vers le sud-est; il forme un cirque entouré partout de montagnes dont l'ouverture est, aux *Quebradillas*, dans la province de la Rioja, où l'altitude générale du sol est réduite à trois cent cinquante mètres. C'est par là que passe l'Arroyo-Saladillo, qui paraît la décharge de la partie sud du bassin au temps des pluies.

Le département d'Andalgala se divise en deux sections, *Andalgala* et *Poman*. La section d'Andalgala se subdivise en cinq districts : le bourg dont nous venons de parler ; — *Cholla*, village à l'entrée de la Quebrada de ce nom, par laquelle on va aux mines de las Capillitas, en gravissant la rive côte de la Negrilla. On y trouve la fonderie de

Malbran. De Cholla dépendent l'ancien majorat de Guazan, magnifique propriété, créé primitivement par les jésuites, et les belles cultures d'*Ingamano*, sur la limite du désert ; *Bisbis* et *Amanao*, dans les quebradas de ce nom, sont des fonderies de cuivre en activité. (Voyez tome II, page 413, industrie minière de Catamarca.) — *Billavil*, à l'est du chef-lieu dans une jolie vallée, est un hameau agricole situé sur la route de la côte de Carapunco, par laquelle on peut aller, soit à Tucuman par Monasterio et la côte d'Aconquija, soit à Catamarca par Singuil.

La section de *Poman* est sur le revers occidental de la Sierra d'Ambato, dans une série de gorges formées par ses contre-forts. La vallée où se trouve cette paroisse forme trois districts : *Poman*, *Mutquin* et *Rincon de Malcasco*, deux villages avec églises ; on y remarque aussi les cultures de *Colpes* et *Pisapanaco*. Des estancias au voisinage de la saline y élèvent quelque bétail, qui s'y nourrit principalement de la feuille et du fruit du caroubier (*algarrobo*). — Il part de Poman deux routes qui traversent le désert, l'une pour Belem, l'autre pour Tinogasta. La route du Fuerte longe l'Ambato vers le nord. — Population du département d'Andalgala : 8,500 habitants, dont 2,000 pour la section de Poman.

Département de Santa-Maria. — Au nord de la province, de l'autre côté de la Sierra del Atajo et entre les chaînes de l'Aconquija et celle de Quilmez. Il se divise en deux parties, la vallée de Santa-Maria proprement dite, la seule partie qui soit cultivée, et le cirque désert de los Pozuelos, avec les quebradas de la Sierra de Quilmez, où il n'y a que de rares estancias. — La vallée de Santa-Maria est arrosée par la rivière de ce nom qui va se jeter dans le Rio Guachipas (Juramento), et par plusieurs ruisseaux descendant des montagnes qui forment ses parois. Son altitude est considérable, de 1,800 à 2,300 mètres ; aussi le climat y est très-variable, chaud le jour et froid la nuit, quoique sa latitude soit entre 26° 40′ et 27° 30′. — Elle produit des céréales, du maïs, des fourrages, des pommes de terre, tous les arbres fruitiers de l'Europe moyenne. Le pommier, le poirier et le pêcher y prospèrent. On y récolte un vin rouge très-capiteux.

Le département se divise en huit districts. — *Santa-Maria*, la paroisse, située par 1,900 mètres d'altitude, bourg très-peuplé, moins toutefois qu'Andalgala et entouré de belles cultures. — *Ingenios del Paso*, à trois lieues sud du chef-lieu, où sont les fonderies de cuivre de la maison Laforne, qui possède les mines principales de

Las Capillitas. Quoiqu'il y ait 27 lieues entre ces deux points, il est avantageux d'avoir établi là les fonderies à cause de l'abondance du bois, de l'eau et des ressources de toute espèce que fournit le canton. Le district d'*Ampachango*, au sud-est du bourg, a également une fonderie et surtout de grands *potreros* (pâturages de luzerne) pour les mulets occupés aux charrois. — *San-José*, gros village avec chapelle, et la *Punta de Balastro*, centre de culture en céréales, formant deux autres districts sur la rivière. Balastro est la pointe sud de la Sierra de Quilmez et le point de bifurcation des routes de Catamarca et de Belem. Las *Mojarras*, *Andalguala*, *Yapes*, sont des estancias dans la montagne. On y élève surtout des mulets. Au *Fuerte Quemado*, près de Santa-Maria, on trouve d'anciennes fortifications indiennes. Dans la quebrada de Quilmez, d'où sort la rivière qui coule d'abord du nord au sud, puis fait un coude presque à la pointe de Balastro, pour couler du sud au nord, se voient d'autres traces des anciennes habitations du pays, Calians, Quilmes, qui y défendirent si longtemps leur indépendance.

Le cirque sablonneux de los Pozuelos occupe le sud de ce département. Il n'a pas moins de 15 lieues de diamètre, est absolument désert et le vent y souffle souvent avec furie. Il faut cependant le traverser pour aller aux mines de l'Atajo ou à Gualtin, premier village de la vallée de Belem. Population du département, 6.500 habitants.

Département de Belem. — Dans les dépendances de la Sierra del Atajo, laquelle détache au sud un grand rameau formant la chaîne de Belem et ses cordons qui, par celle de Chango-Réal, vont s'unir au grand massif des Andes. La vallée de Belem, qui s'ouvre sur le désert des salines, est large, bien arrosée et très-fertile. La culture et les productions y sont les mêmes qu'au fort d'Andalgala. Le département se divise en cinq districts : — la Paroisse, située dans la partie la plus large de la vallée ; — *Londres*, au sud-ouest du chef-lieu, sur un ruisseau qui y débouche ; — *San-Fernando*, au nord de Belem ; — *Gualfin*, au nord de San-Fernando, sur la partie supérieure de la quebrada et à l'endroit par où l'on peut pénétrer dans le cirque de los Pozuelos, ou se diriger sur le nord-ouest. — Le cinquième district est formé par la vallée de la *Laguna-Blanca*, tout à fait séparée de la précédente et au nord-ouest. Les cultures de toute espèce s'étendent jusqu'au-delà de San-Fernando, à 10 lieues nord du chef-lieu. A Gualfin, on ne s'occupe guère que de bétail. La vallée de Laguna-Blanca, à 40 lieues de Belem, n'est occupée que par des

pasteurs et des chasseurs de vigognes et de guanaques. On y cultive cependant la pomme de terre et la luzerne, mais en petite quantité. Le pâturage naturel est bon et l'on y met à se refaire les bestiaux et les bêtes de somme qui doivent faire les voyages de la Cordillère. C'est là que l'anglais Ledgers avait élevé les alpacas et lamas qu'il a transportés si heureusement en Australie. Belem est à 70 lieues de Catamarca, 30 d'Andalgala et 34 de Tinogasta, avec lequel il communique par la côte de Zapata. — Population : 6,000 habitants.

Département de Tinogasta. — Le plus occidental de la province et accolé à la grande Cordillère. Il se compose d'une série de grandes vallées, tantôt longitudinales, tantôt ovales, d'une altitude qui n'est jamais inférieure à 1,000 mètres et atteint même 2,000 en certaine localité. On y fait de l'agriculture : les céréales et les vignes sont l'objet d'une culture spéciale; la principale industrie cependant est d'élever et surtout d'engraisser du bétail pour lui faire passer les Andes et pourvoir à l'approvisionnement de la vallée de Copiapo au Chili.

Il est divisé en six districts : *Tinogasta*, le chef-lieu, village considérable, situé au milieu d'une belle et large vallée, par une altitude de 1,200 mètres; *Barrial* hameau, situé entre le précédent et *Copocabana*, grande réunion de cultures et de maisons qui vont jusqu'à la limite de la Rioja, où l'on trouve une population assez considérable, de belles propriétés, entre autres celles de D. Adrien Villegas et une église supérieure à celle du chef-lieu. *San-José*, au nord de Tinogasta, renferme un bureau de douane, qui contrôle le commerce avec le Chili. Tout près on voit *Anillaco*, dans la vallée d'Anucan à l'ouest de San-José; c'est un ancien majorat où l'on remarque les ruines très-bien conservées d'une forteresse indienne qui existait à l'époque de la conquête. Enfin vient Fiambala, village et succursale au nord d'Anillaco, célèbre par l'excellence et le rendement de ses cultures en blé et ses eaux thermales. Ce point est en outre important par sa situation sur un des débouchés de la cordillère de San-Francisco ; le terrain a été étudié au point de vue de la possibilité d'y faire passer un chemin de fer. Le commerce du département de Tinogasta, se fait principalement avec le Chili. C'est par là que passent les deux routes de Barrancas-Blancas et de San-Francisco, par lesquelles on peut franchir la barrière des Andes et atteindre les côtes du Pacifique. — Population : 8,000 habitants.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Catamarca.*

La province de Catamarca, lors de la découverte, était le centre de la résidence de la nation Calchaquie, qui reconnaissait la suzeraineté des monarques incas. Ses tribus, toutes agricoles et répandues sur les divers ruisseaux fournissant à l'irrigation des vallées actuelles, étaient gouvernées par des caciques (*curacas*), vassaux de l'empereur de Cuzco; on y parlait le Quichua, dont l'usage a persisté jusqu'à nos jours chez quelques rares montagnards des départements de Tinogasta et de Belem. Ces tribus portaient les noms qui sont presque tous restés aux vallées et aux villages actuels. Les Catamarcas habitaient les vallées de Belem et de Piedra-Blanca; les Gualfinès la quebrada de ce nom; les Tinogastas, les Fiambalas, les Andalgalas, les Capallanès, les localités qui sont connues sous cette désignation.

L'expédition d'Almagro au Chili, après la mort de l'Inca Atahualpa, fut la cause de l'envahissement du pays des Calchaquis par ses lieutenants. Nous avons raconté, en parlant des provinces précédentes, l'histoire de la colonisation du Tucuman; nous ne dirons donc ici que ce qui est spécial à Catamarca, d'autant plus que cette province est celle où les Espagnols tentèrent leurs premiers établissements, celle où la guerre entre les conquérants et les Calchaquis fut la plus acharnée, celle enfin qui fut colonisée la dernière, puisque la Capitale actuelle ne date que de 1680.

En 1543 Diego Rojas, cherchant à faire des établissements dans le Tucuman, et encouragé sans doute par la soumission qu'avaient montrée les populations du Pérou soumises aux Incas, pensa que la conquête du pays des Calchaquis, qui avaient quelque chose de la civilisation péruvienne, serait facile. D'après ce qu'on peut inférer du récit des historiens de la conquête, il pénétra dans la vallée de Belem par les plateaux du Despoblado, la vallée de Calchaqui, celle de Santa-Maria, le cirque de los Pozuelos et Gualfin. Assez bien accueilli par les Indiens, il se fait conduire par eux vers le sud-est, découvre la Sierra de Cordova, où il périt en combattant les Indiens Comechingonès. Son lieutenant Mendoza pénètre jusqu'au Rio-Parana et revient au Pérou par le même chemin.

Juan Nuñez de Prado hérita des découvertes de Rojas et de Men-

doza, et, en 1550, s'interna à son tour dans les vallées calchaquies. A l'endroit où s'élève aujourd'hui le village de Londres, il bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Barco. Quelques-uns prétendent que cette fondation eut lieu dans la vallée de Calchaqui, près du Molinos actuel. Nous pensons, d'après les fondations ultérieures, que ce fut dans la vallée de Belem. — Quoi qu'il en ait été, il est certain que les habitants du pays le reçurent d'abord pacifiquement et que son établissement se fit sans grandes difficultés. Le conquistador Villagran, à son retour du Chili, contesta les droits de Prado et lui substitua Aguirre, en 1553. Celui-ci voulut aussitôt, selon l'usage des conquérants, réduire les populations en commanderies, et répartit ainsi, dit-on, 56,000 Indiens; mais alors les Calchaquis se soulevèrent et repoussèrent victorieusement les envahisseurs étrangers. La ville de Barco fut détruite, et Aguirre, obligé de fuir des vallées remplies de peuplades si énergiques, fut bâtir dans la plaine, sur les bords du Rio-Dulce, la ville de Santiago-del-Estero.

Cinq ans après, en 1558, Juan Perez de Zurita reprit les projets d'Aguirre, et, après avoir traité avec les Indiens, alla fonder, dans les mêmes vallées de Belem, les villes de Londres, de Cañete et de Cordova (1).

Les années suivantes, Castañeda, qui remplaçait Zurita, s'étant départi de la modération de son prédécesseur, vit tous les Indiens se soulever contre lui, et en tête leur cacique D. Juan de Calchaqui, le même qui avait fait alliance avec Aguirre et avait embrassé le christianisme. Les trois établissements espagnols furent détruits, Castañeda s'enfuit à Santiago-del-Estero. Aguirre, alors en voyage au Pérou, courut au Chili chercher des secours, et avec ce qu'il ramena, put, non-seulement sauver Santiago, mais encore fonder Tucuman par les mains de Villar oel son lieutenant.

Pendant longtemps, les Espagnols, renonçant à créer des établissements dans les vallées de Catamarca, se limitèrent à ceux qu'ils avaient à l'est de la Sierra d'Aconquija et au passage qu'ils venaient de conquérir dans les vallées d'Humaguaca et de Lerma, par la fondation des villes de Salta et de Jujuy. Ce ne fut que vers le commencement du dix-septième siècle qu'ils revinrent à l'idée d'occuper les vallées intérieures. — De 1570 à 1620, on avait eu avec les Cal-

(1) Zurita donna le nom de Londres, qui est resté à la colonie, en mémoire du mariage de Philippe II avec Marie, fille de Henri VIII, reine d'Angleterre. Cañete était le nom du vice-roi du Pérou qui, en 1560, érigea le Tucuman en gouvernement particulier, indépendant de celui du Chili, dont il avait relevé jusque-là.

chaquis de petites guerres suivies de longues trêves ; on leur avait envoyé des missionnaires, ils s'étaient habitués à commercer avec les chrétiens, qui, peu à peu, s'étaient introduits dans leurs vallées et avaient fait accepter à plusieurs tribus le régime des commanderies. Les gouverneurs Mercado, Peñaloza et Alonzo de Ribera étaient parvenus à y fonder quelques colonies, entre autres celle de San-Juan de la Rivera de Londres, restauration de l'ancien Londres du siècle précédent.

L'imprudence et la stupidité du gouverneur Felipe Albornoz, en 1627, qui froissa brutalement la susceptibilité de ces braves montagnards en maltraitant les caciques venus de leurs vallées saluer son avénement, excita de nouveau une guerre affreuse. — Un soulèvement général eut lieu depuis Guandacol, dans la province de la Rioja, jusqu'à Humaguaca. Tous les établissements de la campagne furent ruinés et les Espagnols obligés de se renfermer dans leurs villes où la famine, les maladies et les attaques des Indiens les décimèrent. Les secours venus du Pérou leur permirent de reprendre l'offensive et ils exécutèrent de terribles représailles contre les Calchaquis. Luis de Cabrera parvint à faire une paix momentanée qui permit d'en réduire 40,000 en commanderies. Ces mesures ne produisirent toutefois qu'une paix momentanée : les hostilités recommencèrent sous les successeurs d'Albornoz, qui employèrent tour à tour la force ou les négociations pour dompter la population indienne. Le gouverneur Gil Negrete venait d'obtenir quelques succès à ce point de vue, lorsque, en 1655, la présence d'un imposteur espagnol nommé Bohorquez, qui se disait du sang des Incas, vint ranimer les espérances des Calchaquis et leur faire croire à la chute de leurs oppresseurs. Bohorquez ne sut pas profiter de son ascendant sur les tribus, ni bien diriger les forces imposantes qu'il avait à son service et qui l'acclamaient comme le successeur des Incas. Son armée finit par se débander ; il se rendit alors aux Espagnols, et ceux-ci profitèrent de leur triomphe pour exiler 11,000 Calchaquis dans les provinces voisines et même jusqu'à Santa-Fé. Quelques tribus qui ne voulurent pas se soumettre furent détruites.

Cabrera, qui venait de faire cette terrible exécution, ne pacifia point pour cela le pays. Neuf ans après, en 1664, la guerre recommença : Mercado, qui était venu reprendre le gouvernement de Tucuman, résolut de la terminer à tout prix, et fit des préparatifs en conséquence. La plupart des tribus, effrayées par les souvenirs de la guerre de 1655, se soumirent ; mais les Calchaquis de la Sierra de

Quilmès ne voulurent traiter à aucun prix. Retirés dans leurs forteresses préparées pour une lutte à outrance, ils bravèrent longtemps les attaques des Espagnols qui finirent cependant par les prendre par famine. La plupart alors préférèrent la mort au servage. On vit des Indiennes briser leurs enfants contre les rochers et se lancer après eux dans les précipices. Les Acalians (1) et les Quilmès, les derniers représentants de l'indépendance nationale, furent détruits; le peu qui restait de leurs guerriers fut transporté avec leurs familles à cinq lieues sud de Buénos-Ayres, où ils formèrent le village de Quilmez et se confondirent avec les colons. Ce fut la fin des guerres calchaquies et de cette vaillante et illustre nation. Toutes les tribus, dès lors, acceptèrent le christianisme; au régime des encomiendas fut substitué une sorte de métayage qui a duré jusqu'à l'époque actuelle. Par un mélange continu avec les colons d'origine européenne, les Indiens purs ont disparu et ont été remplacés par une race métisse qui constitue l'immense majorité des habitants de la province.

Le centre de la population de la province de Catamarca était toujours la vallée de Belem, où l'on avait rétabli la ville de Londres et bâti San-Fernando. Ce point était isolé et loin des établissements de Tucuman et de Santiago. Mendoza, gouverneur du Tucuman, se décida à créer un établissement dans la belle vallée de Catamarca, au milieu des Indiens Catamarcas et Capallanes. Une cédule royale, en date du 16 août 1679, l'y autorisa, et l'année suivante, à l'aide d'un groupe de quelques habitants de Londres, il fonda une ville nouvelle sur la rivière de Valle-Viejo, sous le nom de Ciudad de *San-Fernando de Catamarca*. Le 11 février 1684, le Cabildo de la nouvelle cité ordonna la délimitation de sa juridiction, et quelques années après, par suite des inondations de la rivière, on fut obligé de la transporter sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. — Depuis cette époque jusqu'à celle de l'indépendance, la province de Catamarca a joui d'une paix profonde, et l'on ne cite aucun fait particulier de son histoire. — Le couvent de franciscains actuel fut établi dès l'origine, et ces Pères, qui ont beaucoup contribué à la civilisation des indigènes, y ont toujours joui d'une considération méritée.

En 1784, l'évêque de Cordova, San Alberto, y fonda la maison

(1) Les historiens de l'époque appellent ces Indiens Acalianes, Acalians. — Sur les dénombrements du village de Quilmes, cité par le *Registro estadistico* de Buenos-Ayres, ils sont nommés Calianés.

des Orphelines; à peu près à la même époque, les donations des fidèles permirent de créer le collége.

Lors de l'établissement de la vice-royauté de la Plata, en 1776, la province de Catamarca fut assignée à l'intendance de Salta, et fut administrée, selon l'usage, par un lieutenant gouverneur. Après 1810, elle continua de dépendre de Salta jusqu'en 1819, époque où elle s'attacha un instant à la République éphémère de Tucuman. Elle se sépara de cette dernière le 25 août 1821 par une déclaration solennelle, et, se constituant en province fédérale à part, choisit pour son premier gouverneur D. Nicolas Avellaneda Itula. — Depuis, elle s'est trouvé mêlée à tous les troubles qui ont agité l'intérieur de la Confédération argentine et aux querelles des unitaires et des fédéraux.

Son voisinage de la Rioja la fit participer malheureusement aux agitations si fréquentes de cette province, et Quiroga y exerça une grande influence jusqu'à l'époque de sa mort. Les Catamarquais recrutèrent largement ses armées pendant la guerre de 1829-1831. Les violences du parti fédéral de cette époque devaient amener une réaction : elle eut lieu dans la guerre de 1840, époque à laquelle son gouvernement, alors aux mains des unitaires, se déclara pour le général Lavalle, et fit cause commune avec les provinces de la Rioja, de Tucuman et de Salta, également soulevées contre le gouverneur de Buenos-Ayres. Les désastres de Lavalle au Quebracho Herrado, à Cordova et à Tucuman, et la retraite forcée du général Lamadrid, laissent alors Catamarca exposée aux attaques d'Oribe, qui détache sur cette province une colonne de douze cents hommes aux ordres du colonel Mariano Maza. Le gouverneur Cubas est vaincu, fait prisonnier et égorgé; la plupart des prisonniers subissent le même sort, et une épouvantable persécution a lieu contre les ennemis de l'omnipotence du général Rosas. Cette campagne, et le régime de terreur qui la suit, font régner un calme absolu dans la province jusqu'en 1852, époque à laquelle la chute de la dictature à Monte-Caseros et l'énonciation des bases d'un véritable gouvernement national dans la déclaration (*Acuerdo*) de San-Nicolas, rallient la majorité des Argentins sous le drapeau de la Constitution nationale votée l'année suivante à Santa-Fé. De cette époque à 1861, la province de Catamarca jouit d'une paix profonde : elle fit surtout des progrès sous les administrations Molina et Navarro; ce fut alors que l'exploitation des riches minerais de cuivre de l'Atajo vint y faire naître l'esprit d'entreprise et d'asso-

ciation, et y développer une prospérité jusqu'alors inconnue. Malheureusement la lutte qui eut lieu en 1861 sur le littoral, et qui devait s'y borner, fut imprudemment propagée dans les provinces du nord. Une courte guerre eut lieu entre Catamarca et Santiago-del-Estero, Tucuman y fut mêlé, la Rioja y joua bientôt le principal rôle, et, pendant presque deux années, le pays fut troublé profondément, sans que pourtant, grâce à Dieu, il n'y ait eu aucune des réactions, des vengeances qui avaient souillé les deux grandes guerres de 1831 et 1841. — Aujourd'hui la province se remet rapidement de ses secousses dernières et reprend son activité agricole et commerciale des années précédentes. Les efforts du gouvernement national pour la relier au littoral par des voies de communications meilleures, par l'établissement de postes et de diligences, facilitent singulièrement ce retour aux travaux féconds de la concorde et de la paix.

CHAPITRE XIII.

Province de la Rioja.

§ I. — *Province de la Rioja en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de la Rioja est située au sud de celle de Catamarca, sur les versants orientaux de la grande Cordillère des Andes, en moyenne entre 28° 30′ et 31° de latitude sud, 67° 30′ et 71° de longitude occidentale, embrassant ainsi, du nord-ouest au sud-est, une superficie de trois mille cinq cents lieues carrées. — A l'ouest, elle touche au Chili par la crête des Andes;—au nord, elle a les frontières précédemment indiquées avec Catamarca (voyez page 365). — A l'est, elle est séparée de Cordova par une ligne qui traverse le milieu du bassin des Salines; — au sud-est, elle touche à San-Luis également par les Salines et la série de puits qui les bordent; — au sud, elle confine avec San-Juan par le désert et par une ligne qui traverse les Andes de l'est au nord-ouest, entre 30 et 31° de latitude.

Aspect général. — Cette province présente l'aspect d'une plaine

immense et aride, s'étendant du pied des Andes à la dépression sablo-argileuse et blanche de sel, qui constitue le bassin de la grande Saline, entre le massif central argentin et les Cordillères. Tout ce qui, dans cette plaine, n'appartient pas à la Saline proprement dite, n'en est pas moins un désert (*travesia*) presque sans eau, couvert de mimosées de taille médiocre, d'arbustes rabougris, de plantes salines. (Voyez d'ailleurs la description de la plaine intérieure argentine et du bassin des Salines, tome I, page 243, comme aussi sa végétation, même tome, page 418.) Au milieu de l'ancienne mer desséchée s'élève une île granitique composée de trois cordons parallèles de hauteurs diverses : c'est la petite Sierra de los Llanos, en partie boisée comme la plaine, et qui constitue un système isolé tout à fait à part, non-seulement dans l'orographie, mais encore dans l'ethnologie argentine.

Quant aux divers cordons des Andes, dirigés généralement du nord au sud, ils renferment de longues vallées, dont la principale est celle de Famatina, et leurs dernières ramifications orientales ont quelques ruisseaux et des gorges fertiles renommées pour l'excellence de leurs produits agricoles. La province est un désert là où l'eau lui manque ; partout où l'irrigation est possible, une exubérante fertilité couvre le sol d'une végétation splendide. Quelques gorges de montagnes, arrosées par des courants d'eau, nourrissent aussi de belles espèces arborescentes.

Hydrographie. — Une seule rivière de quelque importance, mais non navigable, arrose une faible partie de la province de la Rioja, c'est le *Vermejo*, qui, né des plateaux glacés des Andes et des neiges éternelles du Boneté, traverse la vallée du Jaguë, se grossit des torrents venus du Valle-Hermoso, de ceux des montagnes qui bordent la vallée de Vinchina, et, continuant son cours vers le sud, reçoit le surplus des eaux de la vallée de Jachal et vient se perdre dans les sables qui avoisinent les lagunes de Guanacache vers le 32° de latitude. — Le volume d'eau qu'il roule, assez considérable pendant l'été, lors des orages de la Cordillère, est singulièrement réduit une partie de l'année. — Les autres cours d'eau de la province sont malheureusement peu nombreux et bien vite absorbés par les cultures. Partout où un filet d'eau sort du sol, il est immédiatement utilisé pour l'irrigation. — La plupart des montagnes orientales de la Rioja, telles que les chaînes de Vélasco et des Llanos, appartiennent aux terrains de gneiss, elles ont plus de sources naturelles que de ruisseaux;

ces sources sont précieuses pour le bétail que l'on entretient sur leurs versants.

Orographie. — Tout le système orographique de la Rioja, excepté celui de la Sierra de los Llanos, appartient au système des Andes. — Nous trouvons d'abord, en commençant par l'ouest, le grand plateau de la Cordillère, d'une altitude moyenne de quatre mille mètres, puis ses contre-forts, dont quelques-uns sont aussi élevés, et qui constituent les Sierras del Jaguë, de Famatina, enfin celle de Velasco ou de la Rioja, la plus orientale de toutes. Cette dernière se joint au nord par un cordon transversal à la Sierra de Famatina, et les chaînons qui en dépendent viennent expirer au bord austral de la longue travesia de Copocabana à Machigasta et de la grande saline de Belem et d'Andalgala. — La Sierra de Mazan, au nord de la précédente, forme un petit système qui dépend de la chaîne de l'Ambato, dont la sépare l'Abra de la Cebila. — Ces ramifications des Andes ou chaînes secondaires sont généralement dirigées du nord au sud; celles de Velasco, de Famatina et del Jaguë, sont reliées au massif andin par une sorte de nœuds transversaux, entre les villages du Carrisal, d'Angulo et de las Campanas, où s'élèvent le cerro de Paiman (voyez tome I, page 289) et ses dépendances. La Sierra de la Rioja se dresse comme une muraille supportant un plateau allongé, dont l'altitude ne doit guère dépasser trois mille mètres; celle de Famatina porte des hauteurs beaucoup plus considérables, qui atteignent et dépassent même celles de la Cordillère, puisque son Nevado arrive à six mille deux cents mètres (Naranjo), l'Espino, le Bayo, etc., à presque autant; le Cerro-Negro, à quatre mille cinq cents, etc., etc. — Les vallées circonscrites par ces chaînes de montagnes ont des altitudes considérables; celles du Jaguë et de Guandacol atteignent presque trois mille mètres; celle de Vinchina, deux mille cinq cents; celle de Famatina, douze cents. Cette dernière, la plus longue et la plus vaste de toutes, finit par se confondre vers le sud avec les plaines de la Rioja, désignées sous le nom de *Los-Llanos*.

Quant à la Sierra de ce nom, elle s'élève, ainsi que nous l'avons dit, comme une île ovalaire et affectant un peu la forme d'une S, au milieu d'un immense bassin abandonné par les eaux salines à une époque relativement récente. Trois cordons la composent et sont désignés sous le nom de *Costa-Alta*, *Costa-del-Medio*, *Costa-Baja*. (Voyez tome I, page 231.) Son altitude est peu considérable, trois ou quatre cents mètres au plus, à ce qu'il paraît, au-dessus de la plaine

environnante. Sa longueur est d'une trentaine de lieues ; sa largeur varie de trois à six ; les déserts qui l'entourent en ont de vingt à quarante ; ce sont des plaines sablo-argileuses qui manquent d'eau, mais où il est possible de creuser des puits d'où l'on tire un liquide parfois un peu saumâtre, mais auquel gens et animaux s'habituent assez facilement. Quant aux petites vallées de la Sierra, elles ont des sources, de petits ruisseaux et quelques bois, où le bétail trouve à se nourrir autant des feuilles des arbres que du fourrage qui croît à leurs pieds.

Nature du sol. — La masse principale de la Cordillère est de nature porphyrique ; ses contre-forts offrent des grès, des calcaires, des schistes, des conglomérats, telle la grande chaîne de Famatina ; celle de Velasco avec ses dépendances appartient aux terrains métamorphiques, gneiss, quartz, micaschistes, granites, etc., etc. Celle de Mazan offre principalement des calcaires. Le système de los Llanos est de même nature que celui de Velasco ; c'est un terrain talqueux composé de gneiss, de fedspath, de quartz, etc., comme les petites Sierras dépendant du massif central argentin.

Le sol des vallées de la Rioja est formé d'abord d'une couche de cailloux roulés provenant des éboulis des montagnes voisines, dont l'épaisseur est inconnue, puis d'un dépôt plus ou moins épais de terre argileuse un peu saline, comme si toutes ces vallées avaient formé le fond d'amas d'eau intérieurs, desséchés ou écoulés sans raviner profondément les parois des montagnes qui les contenaient. La puissance de ce dépôt est d'autant plus considérable que la vallée s'élargit et qu'on s'éloigne davantage du pied des hauteurs. — Dans la plaine, le sol argileux et très-sec se lève en poussière épaisse et singulièrement légère au moindre vent, et forme des tourbillons, de véritables petites trombes qui se soutiennent à des hauteurs considérables. Dans les environs de la Sierra de Velasco et de ses dépendances, les terrains sont recouverts d'un sable granitique, qui les empêche de se dessécher profondément, aussi sont-ils d'une fertilité remarquable dès qu'on peut y amener un peu d'eau. La plaine même, tout argileuse et saline qu'elle est, devient féconde lorsque l'irrigation y est possible. La multiplication des puits avec norias, le forage des puits artésiens, peuvent changer en peu d'années l'aspect des déserts de la Rioja (1).

(1) Le gouvernement national vient de décréter l'emploi de 50,000 piastres fortes au creu-

Au point de vue minéral, peu de provinces sont plus riches que la Rioja en or, argent, cuivre, nickel, fer, cobalt, cristal de roche, marbres, stéatites, etc., etc. Nous avons rendu un compte détaillé de ses mines (voyez tome II, page 394) et des travaux dont elles sont l'objet. Il n'est aucune de ses chaînes de montagnes qui n'offre des dépôts métalliques d'une grande valeur et qui ne demandent que des bras pour être fructueusement exploités. — Les sels de soude : chlorures, carbonates, nitrates, se rencontrent en abondance. On trouve du nitrate de potasse jusque dans le sable de la place de la Rioja. Après l'avoir lessivé, on en obtient, par l'évaporation, un dépôt qui a pu être employé à la fabrication de la poudre de guerre et de mine.

Les *Tremblements* de terre se montrent comme dans les provinces voisines, mais sans avoir jamais causé de dégâts. On cite ceux de 1849, qui ont été accompagnés de grands bruits souterrains.

Climat. — Le climat est en raison des altitudes et pareil à celui de la province précédente. Il ne gèle presque jamais dans la plaine ; les chaleurs de l'été y sont fortes ; leur saison dure de novembre à juin. Les pluies ne se montrent que de décembre à mars. L'automne, l'hiver et le printemps sont secs. La limpidité du ciel est continue, et les mauvais temps sont extrêmement rares. L'hiver dans cette province est une saison magnifique par la pureté du ciel, l'absence de vent et la tiédeur de l'air. — Dans les vallées, c'est tout autre chose : celles de Guandacol et de Famatina éprouvent des gelées assez fortes, mais courtes. La neige couvre parfois leurs montagnes, mais n'y séjourne guère ; le Nevado seul ne s'en dépouille jamais ; de son sommet descendent souvent des vents froids qui parcourent la vallée.

La *Salubrité* de ce climat est parfaite. La province n'a aucune maladie spéciale, excepté le goître commun dans quelques vallées, surtout dans celle de Famatina. Les épidémies de fièvres éruptives y arrivent quelquefois. La pleuro-pneumonie adynamique s'y montre comme dans toute la région voisine des Andes.

Végétation. — Elle est en raison directe de la nature du terrain. Réduite aux mimosées arborescentes dans la plaine, au jume

sement de puits artésiens dans la plaine de la Rioja. Cette mesure est d'une portée incalculable pour l'avenir des provinces de l'intérieur ; si, comme tout porte à le croire, on arrive à pouvoir y obtenir des eaux jaillissantes, le désert disparaîtra en peu d'années.

(*lycium salsum*) dans les bas-fonds salins; elle devient forte et vigoureuse dans les gorges un peu arrosées; les quebrachos, les algarrobos y atteignent une belle taille; un grand acacia, nommé *visco*, fournit un bois d'ébénisterie très-compacte et magnifiquement veiné, qui pourrait même être exporté avec avantage. Parmi les mimosées qui croissent dans les bons terrains, il est quelques espèces qui donnent une gomme particulière, presque en tout semblable à celle, dite arabique, que fournissent les acacias du Sénégal, et qui fait l'objet d'un si grand commerce avec l'Europe. Comme dans la province voisine de Catamarca, le règne végétal se règle sur l'humidité naturelle ou artificielle du sol; les plaines arides des travesias ont des bois immenses, mais clair-semés, rabougris, épineux, au milieu desquels il faut pénétrer avec *guarda-monte*, garde-bois, c'est-à-dire avec une sorte de caparaçon en cuir, qui protége le cheval et le cavalier contre les épines et les aiguillons des buissons qui couvrent le sol. Ces bois sont la continuation de l'interminable forêt qui couvre la plaine intérieure argentine, le long des Andes, des bords du Rio-Negro à la vallée de Catamarca, sur une longueur de dix degrés en latitude. (Voyez t. I, p. 419.)

Agriculture. — Dès que l'irrigation peut être pratiquée, le sol de la Rioja devient d'une extrême fertilité, et la régularité des phénomènes météorologiques de son climat permet des récoltes constantes et sûres. Les produits agricoles y sont d'une qualité tout à fait supérieure : sur aucun point de la Confédération Argentine on ne recueille de plus beau blé, on ne produit de meilleur vin; l'olivier y atteint des dimensions colossales et donne d'excellents fruits; le pêcher, l'oranger, tous les arbres fruitiers enfin y réussissent admirablement. Le peu de coton que l'on cultive pour les besoins locaux est de qualité première, pour la longueur et la ténacité de sa soie. La ville de la Rioja est réputée pour ses orangers; la vallée de Famatina l'est pour ses vins, de même que la côte d'Arauco, qui produit en outre de très-bons fruits, et en particulier d'excellentes olives. Le sol pierreux et peu profond de la partie irrigable des vallées semble donner aux produits de la culture une supériorité réelle sur ceux que l'on obtient dans des terres plus profondes et plus riches. — L'agriculteur de la Rioja est laborieux, et, quoique routinier et nullement entreprenant, ne manque pas d'une certaine habileté, que prouve assez l'excellence de ses récoltes. Malheureusement, par suite de la rareté des cours d'eau, la culture est limitée; on ne pourrait l'étendre qu'en faisant des retenues dans

les gorges des montagnes, pour y amasser les produits de la saison des pluies, et les Riojanos ne possèdent ni assez de hardiesse et d'activité, ni assez de capitaux pour aborder encore des travaux semblables; on se contente d'aménager le mieux qu'on peut les eaux courantes.

Animaux sauvages et domestiques. — Le règne animal n'offre rien de particulier. On ne trouve dans cette province que les animaux propres aux régions argentines. Le jaguar est assez rare; le couguar abonde dans les parties peu élevées de la montagne, où il attaque surtout les chèvres et les moutons. Les hautes vallées des Andes nourrissent en quantité la vigogne et le guanaque, ce dernier descend même quelquefois dans les bois de la plaine; le condor et les aigles sont le fléau des troupeaux, dans les pâturages de la sierra.

Bétail. — L'aridité de la plus grande partie du sol de la plaine ne permet pas au bétail de s'y multiplier beaucoup, à moins que l'on n'y ait creusé assez de puits pour pouvoir l'abreuver. La partie où il se reproduit le mieux est la Sierra de los Llanos avec ses petites vallées boisées, ses sources naturelles et ses *represas* ou mares artificielles qui permettent de suppléer à l'insuffisance des puits. Il existe encore un certain nombre de fermes au pied de la Sierra de Velasco et de ses dépendances vers le nord. Dans les vallées de Vinchina et de Guandacol, on a des *invernadas* ou pâturages cultivés, où l'on engraisse le bétail qui doit franchir la Cordillère pour arriver sur les marchés chiliens. Les chevaux, les mulets, les ânes, y sont élevés dans ce but. On commence à entretenir un assez grand nombre de moutons et de chèvres. Les races indigènes sont belles, mais pourraient être cependant améliorées; personne ne s'est encore occupé de leur raffinement.

Commerce et industrie. — Le commerce est assez limité et se borne aux provinces voisines et au Chili. On exporte des vins à Catamarca, à Tucuman, à Cordova, et quelquefois même jusqu'au littoral. Il est très-fâcheux que l'usage n'en soit pas plus répandu dans les ports du Parana, où ils remplaceraient avec avantage les vins secs et alcooliques importés de l'étranger, qui sont fort inférieurs à ceux de la Rioja et coûtent plus cher. Cordova en reçoit des farines, des oranges, des fruits secs. Tout le reste des produits agricoles du pays est consommé sur les lieux même. On

envoie au Chili des bœufs pour les vallées de Copiapo et de Huasco et jusqu'à des fromages et des oranges ; toutefois l'exportation de plus de valeur est celle des métaux précieux de Famatina. On reçoit par cette voie des marchandises de fabrique européenne. Le point central des transactions commerciales est dans la vallée de ce nom, la plus peuplée du pays. Cependant les principales relations commerciales de la province sont avec la place de Cordova.

Par suite des troubles qui agitent la Rioja depuis bientôt un demi-siècle, l'industrie générale est médiocrement avancée, et l'on y trouve peu de bons ouvriers, si ce n'est pour les arts agricoles. Il y a même encore un certain nombre d'améliorations à introduire dans les méthodes de culture et quelque variété dans les produits. Les nopals, si abondants partout, nourrissent une cochenille naturelle qui pourrait devenir l'objet d'une exploitation lucrative. Il serait possible d'établir la culture du mûrier et l'élève du ver à soie. Mais on sait combien les cultivateurs sont généralement peu novateurs, et quelle difficulté il y a à leur faire prendre une industrie nouvelle, quelques avantages qu'elle promette. — Nous avons dit comment l'exploitation des mines est la richesse principale du département de Famatina, et de quelle extension cette industrie est susceptible, non-seulement dans la chaîne de ce nom, mais encore dans celle de Mazan et celle de los Llanos. Son avenir est illimité, grâce à l'étendue, à la variété, à la puissance des minerais exploitables. Nous nous en référons d'ailleurs aux longs détails dans lesquels nous sommes entré sur ce sujet (t. I, p. 394).

Voies de communication. — Isolée du reste des provinces, par les déserts sableux et salins, par les *travesias* qui l'entourent, la Rioja ne peut communiquer avec elles qu'à l'aide des troupes de mulets dont la production et l'entretien sont une de ses industries. Les communications avec le littoral s'opèrent en traversant la grande saline et la Sierra de Cordova, par une route de 116 lieues, dont 60 sont faites dans un désert que sèment de rares estancias. A 30 lieues de la capitale, on rase la pointe nord de la Sierra de los Llanos, on franchit les salines qui n'ont à cet endroit que 14 lieues de large, et l'on entre dans la Sierra de Cordova, par Pichana et Soto; la route de la Sierra Cordovaise pourrait être rendue praticable aux voitures ; ce massif peut d'ailleurs être tourné par le nord. — Les communications avec Santiago del Estero sont

rares ; elles peuvent cependant se faire directement en passant par de longues travesias, où l'on trouve d'espace en espace une ferme (*estancia*), auprès d'un puits d'eau à moitié saumâtre, où l'hospitalité ne manque jamais ; la distance est de 90 lieues. — On communique avec San-Luis par la pointe sud de la Sierra de los Llanos, le hameau de las Liebres et la quebrada de Santa-Barbara. La route est de 180 lieues, comme pour la précédente, presque toujours dans le désert. — Les chemins les plus fréquentés sont ceux de San Juan et de Catamarca, que suit d'ailleurs le courrier national de l'ouest, qui va de Mendoza à Tucuman, parcourant ainsi une distance de 260 lieues. Le sentier le plus mauvais de tous est celui qui, franchissant la Sierra de Velasco, mène de la capitale à Famatina, par la côte de Sigud. La distance n'est que de 25 lieues, mais le chemin est si détestable qu'on préfère en faire 55 en doublant la pointe de cette même Sierra aux Colorados, plutôt que de s'exposer aux dangers de cette ascension. — La route du Chili se fait par la vallée de Vinchina, la cordillère du Leoncito ou du Peñon et le Portezuelo Come-Caballo. (Voyez tome I, page 205, et l'itinéraire général.) On peut ne mettre que six jours à ce voyage de Famatina à Copiapo, mais on en emploie huit généralement. Les Riojanos sont excellents muletiers, et fort habitués aussi bien aux routes des Andes qu'à celles de la plaine aride et salée. Pour eux, les voyages les plus longs, les plus difficiles ne sont qu'un jeu. Toutes les routes de la plaine seraient carrossables au besoin, si l'on creusait un nombre suffisant de puits, afin d'établir auprès d'eux des fermes-postes, dont on pourrait alors irriguer artificiellement les petites cultures, absolument nécessaires pour les bêtes de somme, et entretenir l'enclos à luzerne. La réussite des puits artésiens dans cette région changerait complétement l'aspect du pays, et aiderait puissamment à sa civilisation.

Population. — La population de la province de la Rioja provient, comme celles des provinces voisines, de la colonisation espagnole entée sur la population indienne qui peuplait la contrée. Les tribus principales de la plaine portaient le nom de Diaguitas et de Juris, celles des vallées intérieures avaient ceux qui sont restés aux villages actuels ; c'étaient les Guandacols, les Famatinas, les Anguinans, les Malligastas, les Tinimuquis, etc. Ces derniers appartenaient à la race Calchaquie, mais ils n'opposèrent pas à la conquête une aussi opiniâtre résistance que les habitants des vallées de Catamarca. Les Espagnols les réduisirent assez facilement en commanderies et se fondi-

rent avec eux, si bien qu'aujourd'hui les deux populations sont tellement mêlées qu'on ne peut plus guère en faire la différence et qu'une race métisse, généralement belle et aux traits caucasiens, a formé la grande majorité des habitants. Ce n'est que dans les hautes vallées de la Cordillère, que l'on retrouve des Indiens presque purs, qui descendent rarement dans la plaine, et, absorbés par le soin de leurs troupeaux, se mêlent peu au reste de la population. Il reste encore quelques nègres et mulâtres venus anciennement de Cordova, où ils étaient en plus grand nombre qu'en aucune autre province de l'intérieur. Les agitations, les guerres de la Rioja depuis 1815, ont puissamment contribué à faire disparaître la race indigène et même les sangs-mêlés de couleur un peu foncée, auxquels on a toujours de préférence imposé le service militaire.

La population totale de la province peut s'élever aujourd'hui à 40,000 âmes (1). Les Riojanos sont dociles, intelligents et très-braves, laborieux à l'occasion, aimant les aventures et les voyages. Quoique peu nombreux, ils ont incessamment recruté les armées des chefs (*caudillos*), qui ont joué des rôles si bruyants dans les guerres civiles de l'intérieur de la Confédération argentine, tels, pour ne citer que les plus célèbres, les généraux Facundo Quiroga et Peñaloza. — Cette population se divise en deux fractions bien tranchées : celle des agriculteurs des vallées andines, généralement paisibles et atta-

(1) La population de la province de la Rioja doit atteindre aujourd'hui 40,000 âmes, quoique les événements de ces trois dernières années aient été peu favorables à son accroissement.

Un recensement, opéré en 1814, avant les guerres qui agitèrent depuis si profondément ce coin longtemps paisible de l'ancienne vice-royauté, donnait le chiffre total de 14,092 habitants, ainsi répartis :

Prêtres	14
Moines	19
Espagnols-américains	4,751
Espagnols	64
Indiens	3,178
Personnes de couleur libres	5,017
Esclaves	1,076
Étrangers	9

La province, administrée par un lieutenant-gouverneur dépendant de Cordova, était alors divisée en cinq paroisses : la ville, Los Llanos, Arauco, Anguinan et Guandacol. (Ce recensement est signé par Francisco Xavier Brizuela Doria, l'un des magistrats de l'époque, et paraît exact.

En 1825, on évaluait dans le Congrès, la population à 25,000 âmes, mais sans se fonder sur aucun recensement officiel. En 1830, on la portait à 30,000, somme qui nous semble exagérée. Il faut arriver jusqu'à 1855 pour trouver un chiffre reposant sur des bases solides.

Ce dernier recensement, pratiqué le 26 février 1855, par départements, au nombre de

chés à leurs champs ; celle des pasteurs de la plaine de la Sierra de los Llanos, désignés sous le nom de *Llanistas*, qui ne s'occupent que de bétail, ne connaissent que leurs principaux estancieros et pour lesquels le monde se termine aux montagnes de Cordova, de San-Luis, de

sept, en tenant compte des maisons, des familles, des hommes, des femmes, de la nationalité, des professions, a donné les résultats suivants :

DÉPARTEMENTS.	MAISONS.	FAMILLES.	FEMMES.	HOMMES.	TOTAL.
Capitale............	1,284	608	2,707	2,278	4,985
Famatina...........	1,159	1,378	4,492	4,087	8,579
Llanos de la Costa-Baja.	1,085	1,147	3,447	3,084	6,531
Llanos de la Costa-Arriba	1,189	686	2,213	1,871	4,084
Guandacol...........	257	258	895	882	1,777
Vinchina.	404	549	1,406	1,383	2,789
Costa de Arauco......	1,006	985	3,133	2,553	5,686
TOTAUX..........	6,484	5,611	18,293	16,138	34,431

Sur ce chiffre, il y a seulement 39 étrangers. — Il est à remarquer aussi que le nombre des femmes excède celui des hommes de 2,155. Un pareil phénomene s'explique parfaitement par les mœurs guerrières des départements de la Capitale et de Los Llanos, ce qui implique naturellement une plus grande consommation d'hommes adultes. D'un autre côté, les Riojanos voyagent beaucoup; ils sont incessamment occupés aux transports dans les provinces voisines et au Chili, et l'on comprend qu'un recensement fait à jour fixe présente ainsi un chiffre d'hommes inférieur à celui des femmes naturellement sédentaires.

Quant aux occupations de cette population, elles se répartissaient ainsi :

Agriculteurs.	2,230
Propriétaires de bétail.	1,054
Mineurs.	264
Muletiers..	208
Cordonniers.	127
Menuisiers et charpentiers.	93
Commerçants..	76
Tailleurs..	38
Bouchers.	34
Maçons.	18
Chapeliers.	2

On comptait en fait d'établissements publics :

Églises ou chapelles.	40
Écoles.	2
Moulins à blé.	32
Moulins broyeurs pour les minerais..	13
Mines en activité.	?

Ce tableau a été publié dans le *Nacional Argentino*, en octobre 1856, à Parana. — Il rend assez bien compte de l'état de la province de la Rioja au commencement de 1855, épo-

San-Juan et de Catamarca qui forment l'enceinte du bassin où s'élève, au milieu d'une sorte d'océan poudreux et salé, leur île sacrée, leur forteresse, la Sierra de Los Llanos. Ces pasteurs, ignorants de tout ce qui se passe en dehors de leur province, sont à la discrétion du premier chef qui, né dans le pays, sait par sa valeur et son habileté conquérir leur confiance, et lui sont dévoués jusqu'à la mort. Leur organisation sociale rappelle quelque chose de celle des clans des montagnes d'Écosse il y a deux siècles. Plusieurs familles, généralement rivales, y jouissent d'une influence énorme sur les populations, et leur action se retrouve au fond de toutes les agitations du pays. On sait bien que nous ne parlons ici que du peuple et non pas de la classe élevée, fort peu nombreuse il est vrai, qui ne diffère en rien du reste de la bourgeoisie argentine (1).

Gouvernement et administration. — Le *pouvoir législatif* réside en une chambre de députés nommés directement par le peuple dans chaque département, à raison d'un par fraction de quatre mille habitants ou qui n'est pas au-dessous de deux mille; tous les citoyens sont électeurs à partir de l'âge de vingt ans. La chambre se renouvelle par moitié chaque année; les sessions sont annuelles et durent trois mois, du 1er juin au 1er septembre.

Le *pouvoir exécutif* est exercé par un gouverneur nommé par la

que de calme et de tranquillité, qui, malheureusement, ont été troublés bien des fois, à partir de 1857.

Malgré cela, nous savons que depuis la population a assez augmenté, surtout dans les départements agricoles, pour qu'on puisse la fixer aujourd'hui aux chiffres suivants :

Département de la Capitale	5,000 âmes.
Département de Costa-Arriba de los Llanos	4,300
Département de Costa-Baja de los Llanos	6,700
Département de la Costa de Arauco	6,500
Département de Famatina	12,500
Département de Vinchina	3,000
Département de Guandacol	2,000
Total en 1863	40,000 âmes.

Les cantons les plus en progrès sont ceux de Famatina, par suite du déploiement qu'y a pris l'industrie minière, et conséquemment l'agriculture qui doit pourvoir au besoin des ouvriers des mines en activité. Celui d'Arauco prospère notablement par le développement qu'acquièrent tous les jours ses cultures en céréales, en vignes et en arbres fruitiers.

(1) On trouve des détails extrêmement intéressants et une sorte d'histoire philosophique des mœurs de la province de la Rioja dans l'ouvrage que D. Domingo Sarmiento a publié en 1845, sous le nom de : *Quiroga, ou Civilisation et Barbarie.* — Ce volume a été traduit en français par M. Giraud, enseigne de vaisseau. — Paris, 1853, chez Arthus Bertrand, 1 v. in-18

chambre à laquelle on adjoint un nombre égal de nouveaux députés appelés exclusivement pour cette élection. Ses fonctions durent trois années et il ne peut être réélu avant un pareil intervalle de temps. Il est assisté d'un conseil de gouvernement composé de son ministre secrétaire, toujours à son choix, du président de la chambre de justice, d'un membre de la municipalité (*cabildo*) et de l'ancien gouverneur.

Le *pouvoir judiciaire* incombe à une chambre de justice composée de trois juges et d'un fiscal (accusateur public). Ces magistrats sont élus par le gouvernement sur une proposition en triple faite par le conseil d'État. Les tribunaux inférieurs sont réglés par la municipalité. La capitale, indépendamment de la chambre de justice, a un juge de première instance pour le civil et le criminel, un notaire public et deux juges de paix. Chaque département possède également un juge de première instance et un défenseur des pauvres et mineurs, et des juges de paix dans les principaux districts. Il y a de plus des juges des mines et des juges des eaux dans les cantons qui en ont besoin.

Des *municipalités* sous le nom de *cabildos* sont installées dans tous les départements. Les fonctions judiciaires, départies à quelques-uns de leurs membres, relèvent de la chambre de justice; toutefois l'organisation du corps municipal est restée encore incomplète jusqu'à ce jour.

La *police* est aux mains d'un chef particulier pour chaque département ; il a sous ses ordres des commissaires pour un certain nombre de districts et un corps de gendarmes spéciaux.

La *force armée* se compose d'un régiment de garde nationale de cavalerie et d'une compagnie d'infanterie par département. Il est difficile d'en dire le chiffre; tous les Riojanos sont soldats, et au besoin la province pourrait mettre sur pied six mille hommes de milices mobiles.

Culte et clergé. — La province, au point de vue ecclésiastique, dépend du diocèse de Cordova. Elle est administrée par un vicaire général (*vicario foraneo*) et toutes les cures départementales sont pourvues; il y a même quelques succursales qui ont des prêtres. On compte deux couvents dans la capitale : celui des Franciscains, qui a quatre moines ; celui de Saint-Dominique, qui n'en a qu'un. L'instruction religieuse n'est guère plus avancée que l'instruction primaire, car, excepté dans la capitale, à Famatina et à Arauco, on ne compte d'école nulle part. Sous le rapport de l'*instruction publique*, la province de la Rioja est la dernière de la République argentine ; tout y est à créer. — En 1858, il avait été question d'y appeler des

prêtres lazaristes et des sœurs de Charité pour y organiser l'éducation pour les deux sexes; des démarches ont été faites dans ce sens, mais les troubles politiques du pays les ont empêchées d'aboutir.

Revenus et budget. — Le revenu total de la province atteint à peine dix mille piastres, et il faut que le gouvernement national vienne au secours de son budget, qui est d'ailleurs mis sur le pied le plus modeste, car il ne dépasse point 25,000 piastres. On a décrété la contribution directe à raison de quatre pour mille; on a le produit des patentes, du droit de marque et d'abattage des bestiaux, le produit du papier timbré, la dénonciation des mines, etc.; mais dans une province aussi incomplétement organisée que celle de la Rioja et qui consomme peu, ces ressources financières sont aléatoires. — Quant aux *terres publiques*, elles se trouvent dans les mêmes conditions que celles de Catamarca; elles n'ont de valeur que si l'on y peut pratiquer l'irrigation, et pour cela il faut creuser des puits, construire des *represas*, faire des barrages dans les gorges des montagnes, toutes choses qui demandent de la dépense et de l'activité dans les travaux. Ce n'est qu'avec le temps, et surtout à l'aide de la paix, que la richesse de la province pourra s'accroître, et que son autonomie devra s'appuyer sur des ressources propres et non sur les subsides du gouvernement national.

§ II. — *Province de la Rioja en particulier. — Départements. — Districts. — Centres de population.*

La province de la Rioja est aujourd'hui divisée en sept départements; ce sont ceux de la *Capitale*, à l'est du dernier rameau des Andes; — les deux de *Los Llanos*, *Costa-Arriba* et *Costa-Baja* dans la Sierra de ce nom; — celui de la *Costa de Arauco*, à la pointe nord de la Sierra de Velasco, limitrophe avec Catamarca; — celui de *Famatina*, dans la longue vallée de ce nom; — celui de *Vinchina*, entre la Sierra de Famatina et les Andes; — enfin celui de *Guandacol* dans les hautes vallées du massif andin, confinant avec la province de San-Juan.

Le département de la Capitale se compose de la ville de Rioja (*Ciudad de Todos los Santos de la Nueva-Rioja*) et de sa campagne, qui est fort étendue. — La ville de la Rioja est située à peu près par 29° 20′ de lat. Sud, 69° 30′ de longitude, et 510 mètres d'altitude,

dans la plaine qui naît aux pieds de la Sierra de Velasco, au débouché de la quebrada de Sanagasta, d'où naît le ruisseau limpide qui l'arrose et en fait une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur au milieu du désert. Fondée en 1591, par D. Juan Ramirez de Velasco, gouverneur du Tucuman, elle fut primitivement divisée en quatre-vingt-une cuadras carrées, savoir : neuf en tous sens pour la ville, puis les réserves nécessaires pour les couvents des Jésuites, des Franciscains, des Dominicains, des Pères de la Merci, la paroisse, les chapelles, et celui destiné aux cultures du terrain communal. La Rioja resta longtemps stationnaire : au commencement du dix-huitième siècle, ce n'était encore qu'un village ; mais dans les premières années du dix-neuvième, elle avait pris une certaine importance dont elle est déchue depuis. Il est facile de voir à ses édifices, à ses maisons, qu'elle a été plus prospère qu'aujourd'hui. En effet, la place est entourée de bâtiments qui ont été assez beaux, mais qu'on ne répare pas. Si la paroisse, le couvent de San-Francisco, celui de Santo-Domingo, l'église de San-Nicolas entretenue par la famille Gomez, sont encore en bon état, le couvent et l'église de la Merced sont tombés en ruines; l'hôtel de la Monnaie, ancienne maison des Jésuites, est mal entretenu, et il n'y a plus aucun édifice particulier de quelque apparence. Ce qui est resté magnifique, c'est la végétation des orangers qui remplissent les cours et jardins intérieurs et dont les fruits sont exquis, ce sont les arbres fruitiers qui prospèrent dans le sable granitique et épais de cette oasis, où les rigoles dérivées du ruisseau qui l'arrose maintiennent une utile fraîcheur. — Quant au commerce, il est fort restreint et se réduit presque à l'exportation du vin et des oranges pour Cordova, en échange des objets de fabrique européenne importés du littoral. L'hôtel de la Monnaie est encore outillé de manière à rendre quelques services, et on y a frappé dernièrement une certaine quantité d'argent. (Voyez tome II, page 410.)

L'avenir de la ville de la Rioja consiste principalement dans le progrès de son agriculture, car sa situation actuelle l'empêche de devenir, d'ici longtemps, un point commercial d'une véritable importance. Elle ne le deviendra qu'après l'achèvement du chemin de fer de Rosario à Cordova, lequel doit amener, comme conséquence nécessaire, l'amélioration de la route nationale de la Rioja, qui peut être rectifiée et même rendue carrossable sans grandes difficultés. Il serait toujours indispensable, dès aujourd'hui, de faire un bon sentier à mulets du chemin qui conduit à Famatina par la Sierra, car ce département est le plus riche et le plus actif de la province; et ses

relations avec la Capitale sont rendues fort rares par l'absence d'une route praticable à tous. Sur 25 lieues que l'on compte entre les deux villes, il y en a 12 qui sont affreuses et que l'on pourrait cependant améliorer sans trop de frais. D'un autre côté, les communications entre les provinces de Cuyo et celles du Nord ne peuvent se faire que par la ville de la Rioja, et cette circonstance, lorsque le pays sera mieux peuplé, en fera un point extrêmement fréquenté par tout le transit de l'ouest.

Les environs de la Rioja sont très-fertiles, lorsqu'on peut y étendre l'eau du ruisseau ; sans cette condition, pas de culture. Malheureusement ce charmant cours d'eau s'épuise presque aussitôt, après avoir arrosé tout au plus une lieue carrée de terrain. La quebrada qui mène à *Sanagasta*, village d'Indiens dans la montagne, est très-boisée, et l'on pourrait y augmenter les cultures de blé et de vignes qui y réussissent bien. Cette gorge conduit sur les plateaux de la Sierra de Velasco, où l'on s'occupe exclusivement de bétail, seule industrie possible aux habitants de Sanagasta.

La plaine qui forme la campagne de la Capitale est couverte de bois clair-semés, où l'on trouve quelques fermes obligées d'abreuver leurs animaux à l'aide des puits que l'on y creuse. Mais tout le long de la Sierra, il y a des sources naturelles ou des filets d'eau qui ont permis d'y établir quelques hameaux, ainsi *Tutcun* et *San-Cristoval*, et d'assez nombreuses estancias telles que celles d'*Ampiza*, *del Estanque*, *del Carrisal*, d'*Amilgancho*, qui sont des chefs-lieux de districts. Ces établissements ont quelques cultures en blé, maïs, vignes et arbres fruitiers; mais leur industrie première est le soin des troupeaux. — La population du département de la Capitale est de 5,000 âmes, dont 3,000 pour la ville proprement dite, et 2,000 pour sa campagne, fort vaste en effet, puisqu'elle va du Rio-Salado, décharge du bassin des salines de Catamarca, à Los-Colorados, c'est-à-dire sur une longueur de près de 40 lieues, et, qu'à l'est, elle atteint la juridiction de Cordova.

La Sierra de Los-Llanos et le vaste bassin au milieu duquel elle s'élève ont été divisés en deux départements, l'un occidental, c'est celui de Costa-Arriba, la côte haute, l'autre oriental ou de Costa-Baja, la côte basse; tous les deux se ressemblent par la conformation du sol et des lignes de collines qui les sillonnent, leurs petites vallées boisées au fond desquelles on trouve des sources, des étangs artificiels et un peu d'humidité. Quelques hameaux y sont disséminés

dans les localités les plus favorables à l'agriculture, quoique celle-ci se limite à la production du maïs, d'un petit nombre de légumes et arbres fruitiers. L'industrie première est presque exclusivement l'élève du bétail; nous savons déjà quels sont les instincts, les habitudes et les occupations de la population qui les habite. Ces deux départements n'ont d'autre commerce que celui que leur procure la vente des animaux qu'ils élèvent, l'exportation des cuirs secs, des crins, de la laine, de la graisse provenant de la consommation; enfin la confection des fromages. — A la pointe sud de la Sierra, on a ouvert quelques mines d'argent et de cuivre, mais les travaux n'ont pas été continués, par suite de la difficulté de rencontrer des ouvriers et de l'éloignement d'un grand centre de population.

Le département de *Costa-Arriba de los Llanos* est divisé en cinq districts. — La paroisse est à *Catuna del Norte*, pauvre hameau vers l'extrémité nord du cordon le plus élevé de la Sierra; *Patquia* est une estancia sur la lisière de la plaine et un point indispensable de passage pour la Capitale. Il en est de même de *Hedionda;* — *Chepes*, au sud, un village avec église; *San-Antonio* et *San-Isidro* sont de simples hameaux avec chapelle.

Le département de *Costa-Baja de los Llanos*, à l'est du précédent, a pour chef-lieu la paroisse de *Tama*, qui n'a que quelques maisons, mais est le centre d'un canton assez peuplé. Le village de *Polco* est situé à l'est, au bord des salines de Cordova. *Catuna del Sur* ou *Santa-Rita* est un petit village au milieu de la Sierra moyenne; non loin de là on trouve l'estancia d'*Olta*, où fut assassiné le fameux général Peñalosa, en 1863. On compte encore, outre un bon nombre d'estancias, les villages d'*Ambil* et d'*Ulapes;* ce dernier, sur la route qui mène au cœur de la Sierra de San-Luis. — La population totale des deux départements est de 11,000 âmes, dont 6,700 pour celui de Costa-Baja, et 4,300 pour celui de Costa-Arriba.

Le département de la Costa de Arauco, la côte d'Arauco, occupe l'extrémité nord de la Sierra de Velasco et les chaînons qui l'unissent, au nord-est, à celle de Mazan, à l'ouest, à celle de Famatina. Les versants de ses montagnes regardent la plaine des salines de Catamarca. Ce département renferme quelques vallées bien arrosées, entre autres celle de *Los Sauces*, où l'on trouve le hameau de ce nom et la paroisse *Concepcion de Arauco*. Ces cantons sont très-fertiles; ils abondent en céréales, oliviers, vignes, etc., etc. — Les plantations d'oliviers ont été faites en 1822, par les ordres de D. Nicolas Davila,

alors gouverneur de la province, qui imposa à chaque propriétaire d'en planter un nombre déterminé, et par cette sage mesure enrichit leurs familles et le département. — On y compte encore les villages de *Mazan*, *Angullon*, *Machigasta*, les cultures de *Pasinche*. — Population : 6,500 habitants.

Le département de FAMATINA est extrêmement étendu en longueur, puisqu'il touche presque à la limite de Catamarca, au nord, et à celle de San-Juan au sud. Il est renfermé dans la vallée de ce nom formée à l'ouest par la Sierra du Nevado, à l'est par celle de Velasco ; le système transversal de Païman, qui unit ces deux chaînes au nord, y renferme les deux petites vallées de Las *Campanas* et d'*Angulo* où sont les deux villages de ce nom. — Celui de Las Campanas, à 1,600 mètres d'altitude, est remarquable par les pierres schisteuses qu'on y trouve et qui, heurtées avec un corps dur, rendent un son métallique rappelant celui de la cloche. Le canton a de la réputation pour son agriculture et surtout les excellentes pommes qu'il produit. On y fait aussi de fort bon vin. — Angulo n'est qu'un misérable hameau entouré de quelques cultures assez médiocres. — Ces deux vallées sont séparées de celle de Famatina par le Portezuelo de la Aguadita, dont l'altitude peut être de 2,800 mètres ; on arrive ensuite aux champs du *Carrisal*, où il y a une chapelle, puis au grand village de *Famatina*, qui n'a pas moins de trois lieues de long, car c'est une série de maisons et de cultures qui ne finissent que lorsque l'eau qui donne la vie à ces habitations a été complétement absorbée. On voit dans ce village une bonne église récemment construite par les habitants eux-mêmes, sous la direction de leur curé. Tout ce canton est très-peuplé et bien cultivé, grâce aux courants d'eau qui viennent du Nevado et du fond de la vallée. On compte 15 lieues de l'église aux mines, en remontant le ruisseau ; le sentier, fort mauvais, pourrait être facilement amélioré. — Entre le village de Famatina et le bourg de *Chilecito* ou *Villa Argentina de Famatina*, chef-lieu du département, s'étend un désert pierreux de six lieues, où il n'y a que des broussailles.

Les cultures reprennent à Chilecito sous l'influence bienfaisante de l'irrigation fournie par les ruisseaux qui viennent de la face orientale du Nevado et de ses dépendances. L'altitude de ce bourg est de 1,100 mètres ; tout y réussit, l'olivier, l'oranger, le grenadier ; les cultures sont étendues et variées et leurs produits excellents. Une foule de hameaux entourent le chef-lieu : *Sarmientos*, *San-Nicolas*,

Anguinan l'ancienne paroisse, car Chilecito est de création moderne, *Malligasta*, gros village avec une église.

Une petite chaîne de collines granitiques partage en deux la vallée de Famatina, depuis le Portezuelo de la Aguadita jusqu'à *Nonogasta*. La portion orientale est aride ; on y compte cependant les villages de *Pituil* et de *Tinimuqui*. Ce manque d'eau est extrêmement fâcheux, car la couche de terre végétale étant très-épaisse, le sol y serait d'une extrême fertilité par suite de la régularité des phénomènes météorologiques du climat. Il en est de même du bas de la vallée, qui ne forme qu'une immense *travesia* à partir des villages de *Nonogasta* et *Bichigasta*. Le premier est renommé pour ses vins ; le second, moins important, cultive également la vigne, et l'on y fabrique du *patay* ou pain de caroubier, grâce à l'immense quantité d'arbres de cette espèce que renferment les bois clair-semés de la vallée, laquelle en cet endroit a près de six lieues de large. A Bichigasta débouche le val de *Guachin*, qui est bien arrosé ; c'est aussi de ce point que se dirige la route de Vinchina par la côte de Sañogasta, qui permet de traverser la chaîne de Famatina pour pénétrer dans les vallées plus rapprochées des Andes. — De Chilecito dépend le canton du minéral où l'on arrive en douze heures de route par les plus affreux sentiers du monde. Nous l'avons décrit en détail (tome II, page 394). Les travaux s'y continuent avec une certaine activité ; l'argent qui en provient est porté, partie au Chili, partie à Cordova. Le bourg de Villa-Argentina est bien supérieur en activité à la capitale elle-même ; c'est le point le plus commercial de la province, le véritable centre des affaires et des relations avec l'intérieur ou l'étranger. — Population : 12,500 âmes.

Le département de Vinchina occupe les vallées situées entre la Sierra de Famatina et les Andes, telles que le *Valle Hermoso* au nord, celui *del Jaguë* à l'ouest, enfin la principale, celle qui donne le nom au chef-lieu, où coule le *Vermejo* formé des eaux de ces deux vallées supérieures. La source de cette rivière est dans les neiges du Nevado del Bonete. Les vallées supérieures ne peuvent donner que des pâturages ; aussi y entretient-on du bétail. Dans celle de Vinchina, dont l'altitude moyenne paraît être de 2,000 mètres, on cultive les céréales, la luzerne, les arbres fruitiers. — La paroisse forme un groupe de maisons autour de l'église ; les habitations et cultures se continuent en descendant le Vermejo. Comme ce point est sur le trajet direct de la Rioja et de Chilecito au Chili, on y a établi un bu-

reau de douane nationale. — Les hameaux de *las Burras* et de *Sañogasta* sont sur le versant occidental de la chaîne de Famatina ; celui du *Jagué* dans la vallée de ce nom, au pied de la Cordillère du Leoncito. L'altitude est trop considérable pour qu'on y puisse avoir d'autre industrie que l'élève du bétail. Il possède d'assez grands enclos de luzerne, où l'on engraisse celui qui doit passer la Cordillère. — Population : 3.000 habitants.

Le département de Guandacol est formé des hautes vallées au sud-ouest de Vinchina, en se rapprochant de la province de San-Juan. On y cultive des céréales et surtout la luzerne, car, comme le département précédent, c'est un de ceux qui possèdent le plus d'*invernadas* ou localités destinées à l'engrais des troupeaux que l'on élève pour les vallées chiliennes de Huasco et de Copiapó. *Guandacol*, le chef-lieu, est un pauvre village dont la majeure partie de la population est indienne. La chasse du guanaque et de la vigogne, la poursuite du chinchilla, occupent une partie de ses habitants ; l'autre s'adonne au soin des troupeaux. Le district le plus agricole est celui de *Los Hornillos*, qui a de beaux champs de blé. On en trouve également au *Paso del Medio* sur le Vermejo ; les cultivateurs y soignent quelques vergers. — Population : 2,000 habitants.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de la Rioja.*

Sous les successeurs de Viracocha, l'empire des monarques Incas s'étendit à toutes les régions des Andes, jusqu'au 33° de latitude. En s'éloignant du centre, cette domination devenait de moins en moins sensible ; elle atteignit pourtant les vallées de la province de la Rioja, ainsi que l'attestent les traces d'anciennes exploitations minières que l'on retrouve en diverses vallées, et que les gens du pays ont, à toute époque, attribuées aux délégués des Incas ; les noms quichuas d'une foule de localités ; enfin la persistance de ce langage chez quelques montagnards qui ne se sont pas encore confondus avec les colons de race espagnole et leurs métis. — Les habitants des vallées hautes appartenaient aux tribus calchaquies comme ceux de la province voisine. Les Espagnols de la conquête les désignèrent d'abord sous le nom de Diaguitas ; ils donnèrent celui de Juris et d'Escanons aux indiens qui vivaient sur les versants orientaux de la Sierra de Velasco et dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds.

Les expéditions parties du Pérou pour le Chili firent connaître aux conquérants les divers passages des Andes, la configuration de leurs plateaux, celle des gorges qui en descendent, et les mirent souvent en rapport avec les nations qui les habitaient et qu'ils cherchèrent tout d'abord à soumettre.

Nous avons vu, dans l'histoire des précédentes provinces, comment les vallées intérieures de Jujuy, de Salta et de Catamarca furent conquises, comment furent colonisées les plaines de Santiago del Estero et de Tucuman; celles de la Rioja eurent leur tour vers 1590, c'est-à-dire un demi-siècle après la découverte du Tucuman par les Européens. Il est vrai qu'avant cette époque on avait déjà visité le pays: Aguirre, Zurita, Abreu, Mercado, etc., y avaient poussé des reconnaissances, mais ce ne fut qu'après la première grande guerre calchaquie, que Juan Ramirez de Velasco, alors gouverneur de Tucuman, se résolut à fonder un établissement permanent sur les terres des Diaguitas. Le 20 mai 1591, il jeta, avec les cérémonies accoutumées, les fondements de la ville de Rioja, et réduisit en commanderie les Indiens de la contrée (1). La vallée de Famatina et les cantons de la

(1) On possède encore l'acte de fondation de la ville de la Rioja, et le plan de la ville tel qu'il fut alors tracé. Nous extrayons de cette pièce les passages suivants :

« Ceci est le plan de la cité de *Tous les Saints de la Nouvelle-Rioja*, — laquelle fonda « Sa Seigneurie le gouverneur Juan Ramirez de Velasco, capitaine général et justicier-chef « de ces provinces de Tucuman, Juris, Diaguitas et Comechingones, avec tout ce qui leur « appartient, depuis la Cordillère du Chili jusqu'au Rio de la Plata, pour le roi catholique « D. Philippe II, notre seigneur, le 20 mai 1591. — Ladite ville a neuf cuadres de large et « autant de longueur, en tout quatre-vingt-une, y compris celle de la place; le notaire royal « ici présent m'a ordonné de remettre son plan au Cabildo (municipalité), justice et gouver- « nement, pour qu'ils soutiennent en justice et possession tous ses citoyens et habitants. Les « noms des impétrants sont placés sur les cuadras et les concessions (*solares*) qui les parta- « gent. Sa Seigneurie le Gouverneur leur dit, au nom de Sa Majesté, qu'ils étaient servis et « confirmés dans leurs possessions. »

Il y eut ainsi de distribuées :

Deux cuadres pour la Compagnie de Jésus;
Deux cuadres pour le couvent de Saint-Dominique;
Deux cuadres pour le couvent de Saint-François;
Deux cuadres pour le couvent de la Merci;
Demi-cuadre pour l'église paroissiale;
Quart de cuadre pour l'hôpital;
Quart de cuadre pour la chapelle de Sainte-Lucie;
Quart de cuadre pour la chapelle de Saint-Sébastien;
Quart de cuadre pour la chapelle de Saint-Pierre-Martyr;
Sept cuadres au sud pour la ville (la municipalité);
Dix-huit cuadres au sud et au nord pour le terrain communal (*egido*).
Le reste à l'ouest pour terrain de culture, etc.

Cet acte et le plan accepté furent signés par les membres du Cabildo, alcades et commissaires dont les noms suivent :

côte d'Arauco étaient alors comme aujourd'hui assez peuplés; il ne fut pas difficile de soumettre ces tribus agricoles auxquelles les commandeurs (*encomenderos*), peu nombreux, peu exigeants, n'imposèrent qu'un service facile; aussi ce ne fut pas là que les révoltes furent fréquentes et obstinées; conquérants et vassaux s'entendirent assez à l'amiable, et le pays resta généralement paisible. L'action de missionnaires facilita singulièrement cette fusion; saint François Solano fut l'apôtre de ces vallées; il fonda, dit-on, le couvent des Franciscains à la Rioja, et l'on y montre encore avec respect un oranger décrépit qu'on assure avoir été planté par ses mains. Dans la quebrada qui mène à Sanagasta, se trouve une sorte de petit cirque pittoresque où la tradition place le lieu qui servait au baptême des Indiens de la montagne et aux prédications du pieux missionnaire.

Cependant, vers 1630, la grande guerre Calchaquie, provoquée par les brutalités du gouverneur du Tucuman, Albornoz, entraîna toutes les tribus de cette race, et la province de la Rioja tout entière fit cause commune contre le tyran. Des flots de sang coulèrent, presque tous les colons espagnols périrent ainsi en entraînant une foule d'Indiens dans leur ruine. Avec les secours venus du Pérou, Avendaño et Negrete rétablirent la paix, troublée encore peu de temps après par Bohorquez, que toute la population indienne des Andes acclama comme Inca, en 1655 ; mais ce soulèvement fut le dernier, et depuis cette époque la province de la Rioja fut tranquille. Ses vallées, isolées du reste du Tucuman, furent gouvernées sans bruit par quelques grands propriétaires qui devinrent les seigneurs de leurs cantons et y constituèrent, sous l'approbation royale, des majorats qui durèrent jusqu'à l'émancipation du bassin de la Plata. A partir du commencement du dix-huitième siècle et surtout dans la période qui s'écoule de 1780 à 1807, le pays progresse à tous les points de vue; l'agriculture se développe et écoule avec avantage ses produits sur les marchés de Cordova et de Buenos-Ayres; on commence à

Le capitaine Pedro Lopez Centeno. — D. Francisco Maldonado de Saavedra. — D. Antonio Alvarez. — D. Fernando Rocamoro. — D. Pedro Tello de Sotomayor. — D. Juan Guevara de Castro. — D. Baltazar de Avila. — D. Francisco Robledo.

D. Domingo de Oraso, gouverneur de la ville.

D. Pedro de Soria Medrano, trésorier de Sa Majesté.

D. Marco de Rojas de Ogüendo, comptable du trésor royal.

D. Melchor de la Vega, alguazil-major de la ville et de sa juridiction.

D. Juan de Signero, majordome de la ville.

D. Damian Perez de Villaréal, alcalde de la Hermandad.

Contre-signé : *Le capitaine-général*,

D. Juan Ramirez de Velasco.

donner plus d'importance à l'exploitation des mines, et à comprendre la richesse de celle de Famatina, déjà soupçonnée depuis longtemps.

De 1590 à 1776, la province de la Rioja fit partie du gouvernement du Tucuman, et fut administrée par un lieutenant-gouverneur. Lors de la création de la vice-royauté de la Plata, on la mit dans le ressort de l'intendance de Cordova, position qu'elle garda jusqu'en 1820, époque à laquelle toutes les provinces argentines actuelles se constituèrent en gouvernement particulier sous le régime fédéral.

Par l'organisation que sa situation géographique et des habitudes séculaires lui avaient faite, la population de la Rioja devait accepter avec enthousiasme ce système qui favorisait ses instincts d'autonomie locale et de gouvernement isolé; et sous ce régime, elle devait être aisément entraînée par tous les hommes hardis qui voudraient se mettre à sa tête. C'est en effet ce qui arriva; les querelles de parti commencèrent et dégénérèrent bien vite en guerre civile, d'autant plus acharnée que dans une société peu nombreuse, où tous se connaissaient, la neutralité était difficile, et qu'il fallait se prononcer en faveur de telle ou telle des parties contendantes. La lutte des fédéraux et des unitaires lui fut particulièrement funeste, car, placée sur le passage des provinces de Cuyo à celles de Tucuman, elle devait avoir à supporter bien des fois la présence des troupes de tous les partis, qui, obligées de la traverser, l'épuisaient de réquisitions de toute sorte, et surtout cherchaient à s'y recruter.

En 1822, la rivalité des familles qui se disputaient le gouvernement fit invoquer par l'une d'elles l'assistance d'un homme hardi et énergique qui commençait à jouir d'une grande influence sur les pasteurs des Llanos : c'était Facundo Quiroga. Ce chef effaça bien vite les gouverneurs qui l'avaient appelé, et jusqu'à l'époque de son assassinat à Barranca-Yacu, en 1835, il fut le chef réel et absolu de la province, et sous le régime imposé par lui, une partie de la bourgeoisie dut se cacher ou fuir. Les travaux des mines d'argent de Famatina, où les étrangers avaient commencé à affluer sous l'impulsion d'une compagnie puissante, formée en 1825, furent abandonnés; l'agriculture languit faute de bras, le commerce disparut. La guerre de 1829 à 1831, où ce chef déploya une valeur et une activité qui ont rendu son nom si célèbre, consomma la ruine de la province, épuisée d'hommes, de chevaux et de bétail. Elle se remettait de ces rudes épreuves, lorsqu'en 1840, Brizuela, devenu son gouverneur, la mêla de nouveau aux querelles du littoral et la força à prendre parti

pour Lavalle et Lamadrid. Le triomphe du parti fédéral, dont le principal chef dans le sud-ouest de la république, était le général Benavidès, gouverneur de San-Juan, mit fin à cette lutte, dont la Rioja souffrit cependant moins que les provinces voisines, et elle arriva assez tranquillement à l'époque où fut promulguée la constitution nationale de 1853. Sous l'influence du régime nouveau, la constitution provinciale fut votée le 23 mars 1855, proclamée et jurée neuf mois après.

Cette constitution, acclamée par tous, semblait devoir mettre un terme aux guerres locales. Elles recommencèrent pourtant dès 1857 et nécessitèrent plusieurs fois l'intervention du gouvernement national. Comme du temps de Quiroga, les partis qui se disputaient le pouvoir s'appuyèrent sur un chef des Llanos dont l'influence et la célébrité égalèrent presque celle de son prédécesseur dans cette voie. C'était le général D. Angel Peñaloza, l'idole des masses populaires de la province et surtout des Llanistas, dont il partageait la vie et les jeux. Son caractère doux et affable, si loin de celui de Quiroga, attirait d'ailleurs de nombreuses sympathies. — Jusqu'à la fin de 1863, époque de sa mort violente, Peñaloza a été le personnage le plus bruyant de l'ouest de la république argentine, et les soldats riojanos ont joué le principal rôle dans les troubles si fâcheux dont cette région a été le théâtre (1). On comprend combien toutes les agitations dont nous venons de résumer si brièvement l'histoire, ont dû nuire à la province de la Rioja, et pourquoi le développement intellectuel et social y marche moins vite que dans les autres parties de la république argentine.

(1) Les événements dont nous venons de parler sont récents, et on s'expliquera que devant des questions encore brûlantes, la tâche de l'écrivain soit délicate ; alors surtout que le travail que nous nous sommes imposé ne comporte qu'un résumé sommaire des principaux faits de l'histoire des provinces, et une appréciation philosophique générale de leur ensemble. — Si une question de principe sérieuse, telle que celle de la Fédération ou de l'Unité, a servi de devise aux deux grands partis qui ont agité la République Argentine pendant tant d'années, nombre de rivalités locales, de famille à famille, de propriétaire à propriétaire, d'homme à homme, enfin une multitude de questions personnelles se sont abritées sous le masque de ces deux opinions, pour satisfaire leurs rancunes et venger les froissements de leurs intérêts ou de leur amour-propre. Ainsi s'expliquent ces troubles sans cesse renaissants dans les provinces isolées, où les étrangers sont peu nombreux, le commerce peu actif, l'instruction générale peu étendue, où l'absence de besoins, l'oisiveté, l'ignorance des classes populaires les prédisposent à subir toutes les influences qui flattent accidentellement leurs passions ou leurs préjugés.

CHAPITRE XIV.

Province de San-Juan.

§ I. — *Province de San-Juan en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de San-Juan est située sur le versant oriental des Andes et dans la grande plaine qui part de leurs pieds; en moyenne, entre 30° et 32° 20′ de latitude sud, 68° 40′ et 72° de longitude occidentale. — Elle confine, à l'ouest, avec le Chili par la crête des Andes; — au nord et au nord-est, avec la Rioja, par l'extrémité des Sierras de Guandacol et la travesia des Llanos; — avec San-Luis par la Sierra de las Quijadas et les lagunes de Guanacache. Ces mêmes lagunes, et une ligne qui va directement à l'ouest en passant par le Ramblon, signalent sa limite avec Mendoza. — Dans ce périmètre, elle mesure près de 3,300 lieues carrées de superficie.

Aspect général. — Cette province représente une grande plaine aride et souvent saline, venant s'adosser au massif des Andes. Ce massif est partagé longitudinalement par de grandes vallées; celles au nord de la Capitale sont larges et presque sans eau; celles au sud sont étroites, assez bien arrosées. Une belle rivière descend de la principale en décrivant une grande courbe, du sud au nord, puis du nord au sud, pour venir former des lagunes dans un grand bas-fond salin et argilo-sableux. Des canaux nombreux que l'art en a dérivés affaiblissent ce cours d'eau et ont fini par former des marécages en certaines localités. Les montagnes de la province sont arides comme la plaine; ce n'est que par intervalles que l'on y trouve des pâturages et des bois rabougris. Là où l'irrigation est possible, la végétation naturelle ou artificielle est luxuriante.

Hydrographie. — Le pays ne possède qu'une seule grande rivière, c'est le *Rio de los Patos* ou de San-Juan, ainsi nommé de ce qu'il naît dans la Cordillère centrale des neiges e l'Aconcagua et près du passage dit de los Patos. Il se dirige du sud au nord, à travers une longue vallée formée par le massif andin à l'ouest, et à l'est par les

Sierras de la Yalquera et del Tontal, puis repoussé au nord par les parois occidentales de la vallée de Pismanta et la petite chaîne de Villicum, il décrit une courbe, passe auprès de la ville de San-Juan, et rencontrant la Sierra du Pié de Palo, se tourne vers le sud et vient tomber dans la lagune du Portezuelo, la troisième, en commençant par l'ouest, de la série de Guanacache. Sa longueur totale atteint ainsi près de cent lieues; sa largeur varie singulièrement, suivant les localités; elle est considérable au sortir de la vallée, se réduit près de Caucete, mais, de ce point à son embouchure, n'est jamais inférieure à 80 mètres. A l'époque des crues, qui commencent en novembre et durent tout l'été, il a assez d'eau pour être navigable du Pié de Palo aux lagunes. Si les neiges ont été considérables dans la Cordillère, s'il y a eu quelques violents orages, des inondations ont lieu. L'une d'elles, au mois de décembre 1833, menaça la Capitale d'une entière destruction et dévasta près d'une demi-lieue carrée d'excellents terrains de culture à l'ouest de la ville; toute la terre végétale fut enlevée et il n'y resta que le lit de cailloux qui y constitue le fond du sol; aussi, pour le contenir et défendre cette partie des faubourgs, a-t-on construit, sous l'administration du général Benavidès, une grande digue qui force les eaux à se rejeter sur la rive gauche, et à y creuser leur lit. C'est aussi à cet endroit que commencent les nombreux canaux d'irrigation qui fournissent à la campagne de la Capitale et même au département de los Pozitos, l'eau nécessaire aux cultures. — Ces eaux sont fort abondantes et l'on en abuse même en ne surveillant pas l'extrémité des rigoles. En effet, la quantité employée est toujours si considérable que les infiltrations souterraines sont allées former, autour du petit massif de los Cerrillos, une vaste cienega ou marais presque impraticable que remplissent des plantes aquatiques et qu'il est à peu près impossible de traverser. Il naît, à son extrémité sud, un canal naturel, le *Cochagual*, qui va porter ses eaux à la première des lagunes de Guanacache, celle du Rosario, où débouche, en face de lui, un canal analogue de même formation, le *Tunumaya*, qui vient des irrigations de la province de Mendoza et de la cienega del Vermejo (voyez tome I, page 160). Si le pays était assez peuplé, les habitants assez entreprenants, il ne serait probablement pas difficile de faire servir ces deux canaux, mieux aménagés, élargis, aux communications par eau entre les deux provinces, tout en en tirant les rigoles nécessaires à la culture. L'abandon qu'on fait des eaux une fois sorties du champ qu'elles ont irrigué, au lieu de les conduire par un fossé, soit à la rivière qui les a données, soit à

un réservoir commun qui puisse en débarrasser le sol, permet la formation de marais, de cienegas qui gaspillent inutilement un liquide si précieux, perdent de bonnes terres à culture, et créent de nouvelles difficultés pour l'avenir, car il faudra bien, avec le temps, les reconquérir pour la production. La construction d'un canal navigable depuis San-Juan jusqu'à Mendoza , aura un jour l'avantage , non-seulement de servir à la navigation, mais encore de fournir à l'irrigation de cinquante lieues de pays presque entièrement désert, faute d'un bon aménagement de l'excédant des eaux des deux provinces.

Le Rio de San-Juan offre un immense avantage pour les irrigations. Au Murallon, l'altitude du sol est de 800 mètres ; aux lagunes de Guanacache, qui n'en sont qu'à 15 lieues, en ligne droite , elle n'est plus que de 600 mètres; c'est donc une pente totale de 200 mètres que la rivière a à parcourir, pente assez forte, mais que les détours rendent moins sensible. L'horizontalité des terrains des deux rives, mais surtout de la gauche , permettent d'en tirer un nombre presque indéfini de canaux et de les conduire à volonté sur un sol profond, meilleur que celui des champs plus rapprochés de la montagne, et qui sont déjà si fertiles. Chargées du limon arraché aux vallées des Andes, ces eaux déposent un engrais puissant sur la campagne et améliorent rapidement les sols les plus caillouteux.

A une courte distance de la ville, le ruisseau de *Zonda* irrigue la vallée de ce nom et une partie des terres du Marquezado. — La vallée de Jachal est arrosée par la rivière de ce nom, formée par les ruisseaux *Salado* et *Carnerito,* nés sur les plateaux des Andes, aux pieds des Nevados du Potro et du Boneté ; le *Rio-Vermejo* de Vinchina s'y joint également au sortir de ses vallées , et tous ces courants d'eau, épuisés par de nombreuses saignées, viennent, sous le nom de *Rio de Tafin* ou *Sanjon*, se perdre dans les sables à l'est de la chaîne du Pié de Palo ; celui-ci, dans les années pluvieuses, peut quelquefois atteindre les lagunes.

Tous les autres courants d'eau de la province sont des torrents et ruisseaux de montagne, entièrement absorbés par les besoins de la culture. Le nombre en est malheureusement petit, car, à partir de l'Aconcagua, en remontant vers le nord, la chaîne des Andes est éminemment sèche.

Quant aux lagunes de *Guanacache*, nous en parlerons plus bas en détail en traitant de la province de Mendoza (voyez d'ailleurs tome I, pages 161 et 179).

OROGRAPHIE. — Tout le système orographique de San-Juan appartient aux Andes, et présente, d'occident en orient, une série de chaînes longitudinales, dont la direction générale incline un peu au sud-est. Le grand massif commence à s'élargir en plateaux sous le parallèle de Jachal; plus bas, il est plus étroit, et son épaisseur n'excède pas deux lieues; deux cordons y circonscrivent une vallée haute, près de la région des neiges perpétuelles. — La Sierra de la *Yalquera* court parallèlement au massif principal dont elle est séparée par la vallée du Rio de San-Juan; celle del *Tontal*, si riche en minerais argentifères, en forme le contre-fort oriental; la chaîne de Zonda, la plus orientale, borde la plaine. La rivière de San-Juan sépare ces trois chaînes de celles du nord. Ces dernières, qui se fractionnent en plusieurs cordons entre-croisés, sont désignées sous une foule de noms. Les plus occidentaux renferment de larges vallées en grande partie arides, ainsi celles de Pismanta et de Jachal; tandis que leurs petits contre-forts circonscrivent des vallons étroits et fort habitables, tels que ceux de Mogna et de Valle-Fertil.

Le massif triangulaire du *Pié de Palo* est le plus oriental de tous. Quant à la petite Sierra de *Guayaguas*, elle se lie à celle de las Quijadas, qui appartient au système de San-Luis. — On ne compte aucun volcan en activité dans les montagnes de San-Juan; elles sont généralement arides et décharnées, mais n'offrent pas de grandes dislocations dans les assises qui les composent. Elles s'échelonnent en augmentant successivement de hauteur de la plaine au massif andin, qui atteint là, en moyenne, une altitude de 4,500 mètres. Celui-ci toutefois, sauf l'Aconcagua, ne présente aucun grand nevado; les montagnes, à l'est du Rio de San-Juan, n'ont qu'accidentellement de la neige.

CONSTITUTION PHYSIQUE DU SOL. — Par suite de sa conformation physique, la province de San-Juan se divise en trois régions : celle des cordons montagneux des Andes, — celle de leurs vallées, — enfin celle de la plaine. — Nous avons décrit (tome I, page 287) la nature des sierras de San-Juan, les porphyres de la chaîne centrale, les grès, les schistes, les calcaires cristallisés, les gneiss des chaînes orientales. Ces dernières renferment des gisements métalliques sans nombre, principalement en or, argent et cuivre. Les matériaux de construction de toutes sortes, marbres, grès, chaux, plâtres, argiles, pouzzolanes, etc., abondent.

Enfin, dans ces derniers temps, on a trouvé du charbon de terre

non loin de la Sierra de la Huerta et dans le canton de los Marayès, et l'on dit qu'il en existe à Guayaguas. A ce point de vue, les richesses minérales du pays sont inépuisables. — Les vallées andines y sont formées par un immense dépôt de cailloux roulés, recouverts par une couche plus ou moins épaisse de terre végétale; quelquefois même ces cailloux sont à nu dans une partie des vallées les plus larges, telles que celles de Pismanta et de Jachal. — En s'éloignant des montagnes, on ne trouve plus que le terrain de la plaine extérieure argentine, c'est-à-dire un sol sablo-argileux, très-souvent salin, avec des chlorures, des carbonates et des sulfates de soude; une végétation rare et rabougrie (voyez tome I, page 243). — La plaine de San-Juan n'est donc partout qu'une *travesia* (désert); mais aussitôt qu'on peut y amener un filet d'eau douce, l'aspect change; le sol sec et salin, pareil à la cendre, devient d'une exubérante fertilité et rend au centuple ce qu'on lui confie; seulement les terres s'épuisent vite si l'on s'obstine à ne point alterner les cultures et à ne pas les fumer.

Celles dont on n'écoule pas assez exactement les eaux finissent également par s'altérer, probablement par suite de la salure que prennent ces mêmes eaux, circonstance qui les rend infertiles et marécageuses, et en font ce que l'on appelle des *cienegas*. Lorsqu'elles commencent à se saler ainsi outre mesure, on les dit *revenidas*, revenues. Ces inconvénients pourraient, sans doute, s'arrêter par le desséchement, à l'aide de rigoles d'écoulement et des irrigations d'eaux nouvelles.

Les *Tremblements de terre* sont fort rares à San-Juan, plus rares encore que dans les provinces andines que nous venons de passer en revue. Nous n'en avons entendu citer aucun.

Climat. — Le climat est éminemment sec, il ne pleut que rarement dans la montagne et presque jamais dans la plaine. La température est ardente l'été, de décembre à mars; des observations directes, en 1857, nous ont donné une moyenne de 30° pour la dernière quinzaine de janvier. L'automne et l'hiver sont magnifiques; il gèle à peine et seulement le matin. Les vents du sud et du nord sont violents; le dernier, nommé Zonda, et horriblement chaud, est le sirocco du pays; tous les deux soulèvent d'effroyables tourbillons d'une poussière saline, qui obligent les habitants à se renfermer dans leurs maisons pendant ces tourmentes : heureusement qu'ils ne sont pas fréquents. Les orages éclatent dans la montagne et ja-

mais, ou du moins presque jamais, dans la plaine. Il grêle dans les cantons un peu élevés de la Sierra.

La *Salubrité* de la province est parfaite. On n'y connaît aucune maladie particulière. Le goître, si fréquent à Mendoza, ne s'y voit point. Les seules maladies épidémiques qui y soient connues sont les fièvres éruptives et la pneumonie des Andes.

Végétation. — La végétation naturelle, par suite de la sécheresse du climat, est mesquine et rabougrie. Ce n'est qu'auprès des ruisseaux et dans les quebradas qu'il croît quelques véritables arbres, tels que les espinillos, les quebrachos, les chañars, les algarrobos, les jarillas surtout, etc.; dans la plaine, ce sont les mêmes espèces, mais avortées et comme brûlées, autant par les feux du soleil que par les sels du sol; le jumé et d'autres plantes salines y abondent. — Au contraire, tout ce qui est cultivé et irrigué croît parfaitement. Les arbres fruitiers et forestiers de l'Europe, toutes ses plantes d'utilité ou d'agrément, réussissent. Le peuplier est aussi répandu qu'à Mendoza, quoique son développement y soit moins complet. C'est le seul arbre de la province qui puisse donner du bois de construction, et l'on sait sa mauvaise qualité; aussi est-il essentiel de lui adjoindre d'autres arbres forestiers plus utiles, croissant plus lentement il est vrai, mais de meilleur usage pour l'industrie et les arts.

Agriculture. — Dans de pareilles conditions, l'agriculture était absolument nécessaire à San-Juan; aussi y est-elle pratiquée sur une grande échelle, grâce aux travaux exécutés depuis longtemps pour une irrigation étendue. La culture première est celle des céréales; le blé y rend beaucoup, surtout les premières années : on a vu des champs nouvellement défrichés donner jusqu'à cent cinquante pour un; mais cette production ne se soutient pas et tombe à une moyenne de vingt-cinq, ce qui est encore un beau rapport. Le maïs rend encore davantage. Tous les légumes prospèrent; il en est de même du dattier, de l'oranger, du figuier, du poirier, du pommier, de l'amandier, etc., etc., et des arbustes d'ornement. La vigne donne des produits considérables, autant pour la confection des *pasas* ou raisins secs que pour la fabrication du vin et celle de l'eau-de-vie. Les vins blancs sont de bonne qualité; toutefois ils ne valent pas ceux de la Rioja. L'eau-de-vie qu'on en obtient par distillation est excellente. La culture de la luzerne est très-répandue; les pâturages naturels étant rares, il y a nécessité absolue de les remplacer par des pâturages artificiels. — En résumé, de toutes les provinces de l'intérieur, celles de San-Juan, avec

Mendoza sa voisine, sont celles où l'agriculture est le plus avancée; elle est même susceptible de s'étendre encore beaucoup, grâce, comme nous l'avons dit plus haut, à l'abondance des eaux que l'on peut dériver de la rivière, principalement dans la grande plaine qui s'étend vers les lagunes de Guanacache.

Animaux sauvages et domestiques. — Ce sont les mêmes animaux que dans les provinces voisines, si ce n'est que l'aguara ou loup rouge est assez commun dans la grande cienega ou marais de Los Cerrillos. Le guanaque s'y voit non-seulement dans la montagne, mais encore dans la plaine. — La rivière de los Patos est très-poissonneuse; on y pêche des truites d'excellente qualité. Les lagunes de Guanacache renferment également beaucoup de poissons de diverses espèces, qui vivent parfaitement dans leur eau saumâtre.

Bétail. — On s'occupe peu de la reproduction du gros bétail, excepté dans quelques estancias de la montagne. Il y a en effet plus d'avantage à engraisser les animaux venus de la province de San-Luis dans les vastes enclos de luzerne cultivée, qui peuvent en nourrir jusqu'à trente mille, et font la fortune de leurs propriétaires. — Les animaux de travail, bœufs, chevaux et mulets, sont également alimentés dans ces enclos (*potreros de alfalfa*), d'autant plus indispensables que le transit des Andes exige un nombre considérable de bêtes de somme. La chèvre et le mouton sont réservés pour les maigres pâturages naturels des montagnes. Depuis assez longtemps on a introduit le mérinos, et quelques fermiers ont des troupeaux remarquables par la grandeur de leur taille, la finesse et l'abondance de leur laine. L'engraissement du bétail dans les *potreros*, où la luzerne se reproduit sans cesse sous l'influence de la chaleur et d'une irrigation bien dirigée, se fait avec une grande rapidité; les animaux sont conduits en douze jours des environs de la Capitale aux vallées du Chili, où ils se payent à un prix très-rémunérateur. La plupart des propriétaires sont soigneux de leur bétail et cherchent à en améliorer la race, laquelle est déjà très-belle par elle-même.

Commerce et industrie. — L'agriculture est la principale richesse des San-Juaninos. Elle fournit d'abord à la consommation locale, qui est assez considérable et de nature à encourager les producteurs, puis elle permet d'exporter dans les provinces voisines des farines, des vins, des eaux-de-vie, des fruits secs. Les *pasas de uva*, raisins secs, sont portés jusque sur le littoral et au Chili. Nous venons d'indiquer

ce que l'on obtient du bétail et le grand avantage de la culture de la luzerne; on vend, de l'autre côté des Andes, un assez grand nombre de mulets et de moutons. — Comme industrie locale, à part l'exercice des arts mécaniques indispensables, on ne connaît guère que la fabrication du savon, qui se fait à l'aide de la cendre du jume, si abondant dans les terrains salés. Ce qui manque essentiellement au pays, ce sont les bois de menuiserie et de construction. On est obligé de les apporter du littoral, en charrette, ou de Tucuman, à dos de mulet, et l'on comprend à quels prix exorbitants une planche de cèdre ou de quebracho rouge doit revenir. Il n'y a d'autre ressource au manque de bois industriel que de planter les essences qui peuvent en fournir. Il y a quinze ans, à l'exemple de Mendoza, on s'était mis à la production de la soie; mais l'épidémie, qui y tua les vers, produisit le même désastre à San-Juan, et l'on n'a pas tenté de revenir à cette industrie, qui convient admirablement à ce climat, et qui avait déjà donné de beaux résultats.

L'exploitation industrielle qui préoccupe le plus les esprits aujourd'hui est celle des nombreuses mines d'argent de la province. L'or est déjà exploité depuis longtemps à Gualilan, à Jachal, à Valle-Fertil; l'argent à la Huerta. (Voyez tome II, page 391.) Mais aucune chaîne n'a encore offert des minerais argentifères plus riches que ceux de la Sierra del Tontal, à trente-trois lieues sud-ouest de la Capitale, et où le voisinage de la belle vallée du Rio de los Patos permet de se procurer toutes les ressources agricoles nécessaires à la population employée aux travaux d'exploitation (1). — Il y a encore d'autres gisements minéraux connus et exploités à la *Puerta*, au *Morado*, à la *Iglesia*, à *Jachal*, à *Guachi*, à *Gualilan*, à *Guayaguas* et à *Los Marayes*, loin de la Huerta. Cette dernière localité offre, suivant l'in-

(1) Une société a été formée récemment dans la République, au capital de 110,000 piastres fortes, à l'effet d'activer le développement des travaux dans les mines du Tontal; — le gouvernement national lui-même a pris un certain nombre d'actions. Tout le matériel et l'outillage nécessaires ont été introduits d'Angleterre, et apportés à travers la pampa jusque dans la sierra. Les fourneaux et usines se construisent dans une jolie vallée, débouchant dans celle de los Patos, à 7 lieues seulement des mines, ce qui permet des communications rapides, et l'on a rendu les sentiers praticables. Les mines elles-mêmes sont à une altitude de 2,000 mètres, et n'ont point un climat rigoureux. — Le minerai est principalement du chlorure d'argent; on y rencontre aussi de l'or; la loi varie, mais elle est riche, car on a trouvé jusqu'à 690 marcs au caisson, dans le filon principal.

En 1860, les mines de *La Huerta*, situées à l'extrémité de la Sierra de Valle-Fertil, ont été exploitées avec assez d'activité et ont donné de beaux résultats. La guerre civile de 1861 a fait momentanément abandonner les travaux. On y a bâti une usine. Le minerai est généralement de la galène argentifère. — Comme au Tontal, abondent le bois et la terre à briques réfractaires; — le hameau de la Huerta, qui est agricole, n'est pas éloigné des mines.

génieur Rickart, qui l'a visitée en 1862, un dépôt considérable de charbon de terre. — On voit donc combien il est naturel que les habitants de San-Juan se préoccupent d'une industrie qui peut donner un si haut degré de prospérité à leur province.

Voies de communication. — San-Juan, comme la Rioja, forme une véritable oasis au milieu d'un désert de poussière et de sel; mais, grâce à son fleuve, cette oasis est d'une vaste étendue et peut nourrir une population considérable. — La Capitale communique avec tous ses départements par des sentiers à mulets. Ses routes principales sont celles de l'ouest, qui la mettent en rapport avec le Chili à travers les Andes; soit que l'on joigne Uspallata par les vallées de Zonda et d'Acequion, soit que, traversant les chaînes du Tontal et de la Yalquera. on pénètre dans la vallée de los Patos, et que l'on aille franchir la Cordillère au passage de ce nom. (Voyez t. I, pag. 198 et 203.) Ces deux voies mènent en huit ou dix jours à Valparaiso. — Il y a de fréquentes communications avec Copiapo par les vallées de Pismanta, San-Guillermo, Pastos-Largos et les passages de *Come-Caballo* et *Pircas-Negras*. (Voyez t. I, pag. 205.) D'autres passages mènent à Coquimbo et à Huasco. (Voyez l'itinéraire général.) — La route de San-Juan à Mendoza, cinquante lieues, est carrossable, et une diligence hebdomadaire en fait le service. Elle est parfaitement plane, mais très-rude, à cause d'une *travesia* de vingt lieues sans eau ni fourrage, de la poste de Guanacache à celle de Jocoli, inconvénient qui pourrait être supprimé par le creusement de deux ou trois puits, et l'établissement de deux postes non loin du Tunumaya.—Il existe une route directe de quatre-vingt-dix lieues jusqu'à *San-Luis*, en côtoyant la rivière et les lagunes. L'eau qu'on trouve sur ce trajet est un peu saumâtre, mais les animaux la boivent sans répugnance. Les chariots peuvent en tout temps la suivre; toutefois le voyage se fait le plus souvent à dos de mulet. Celle de la Rioja, par Valle-Fertil, n'est praticable qu'aux bêtes de somme, et compte une travesia de trente-sept lieues. On pourrait la rendre moins difficile, en tournant la Sierra du Pié-de-Palo et la pointe de celle de Valle-Fertil : on irait ainsi, toujours en plaine, jusqu'à la Rioja; mais il faudrait creuser des puits et établir des postes dans une partie du chemin; or cela nécessite des dépenses que le transit, jusqu'à présent peu considérable entre les deux villes, n'excite point beaucoup à faire. — On va directement à Cordova par le désert, en touchant à Caucete, Guayaguas, la pointe sud de la Sierra de los Llanos, San-Pedro de los Sau-

ces et la Sierra cordovaise; c'est une distance de cent vingt lieues. — Les communications avec Rosario et le littoral se font par San-Luis: en tout deux cent cinquante lieues de cinq mille vares, soit mille soixante quinze kilomètres. On a établi depuis quelques années sur ce trajet des chariots légers traînés par des mules, qui permettent un roulage bien plus rapide que par les pesantes charrettes de la Pampa, qui n'emploient pas moins de deux mois à franchir cette route.

Population. — La population primitive des provinces de San-Juan et de Mendoza était composée de tribus d'Indiens *Guarpes*, qui se fondirent avec les conquérants. Ils habitaient dans le voisinage des lagunes de Guanacache, sur les bords de la rivière et dans quelques vallées de la Cordillère. Conquis au milieu du seizième siècle, ils furent répartis en commanderies, et les Espagnols ne tardèrent pas à s'allier avec eux. La population est devenue franchement caucasienne dans la ville de San-Juan, mais dans tout le reste du pays les métis abondent, et l'on trouve encore quelques Indiens purs ou à peine mélangés près des lagunes et dans quelques vallées isolées. — Les San-Juaninos sont robustes, laborieux et intelligents; ils aiment l'agriculture et le commerce; le progrès de la province sera rapide du moment où elle abandonnera complétement les disputes stériles de la politique locale, auxquelles elle ne s'est que trop complu depuis quarante ans. Le chiffre actuel des habitants peut s'élever à 70,000 âmes, maximum; — on l'estimait à 48,000 en 1854; — à 35,000 en 1830; — à 26,000 en 1825; — mais tous ces chiffres ne sont que de simples à peu près; aucun recensement, à notre connaissance, n'ayant été fait dans cette province, excepté pour le département de Jachal, en 1850, lequel donna 6,686 habitants (1).

(1) Dans une note envoyée au gouvernement national au commencement de 1863, M. D. F. Sarmiento, gouverneur actuel de la province, en évalue la population à 70,000 âmes. Il se fonde pour cela sur le nombre des naissances en 1862, lesquelles correspondraient à une pour vingt-cinq habitants, comme dans le département chilien de Santa-Rosa de los Andes, qui se trouve exactement dans les mêmes conditions physiques et physiologiques que San-Juan.

Le nombre des naissances et baptêmes s'est ainsi distribué :

Paroisse de la cathédrale ou ville de San Juan	1,066
Paroisse de la Concepcion. Faubourg et campagne	295
Paroisse de los Desamparados. Id.	214
Paroisse de San-Salvador (Angaco)	425
Paroisse de Jachal	466
Paroisse de Valle-Fertil	?
Total	2,466

Il faut ajouter à cela ce qui manque des points éloignés, tels que Calingasta, Acequion, les

Gouvernement et administration. — Le *Pouvoir législatif* réside en une chambre de vingt-quatre représentants nommés directement par le peuple et qui se renouvelle annuellement par moitié. Les sessions ont lieu, chaque année, du 1er mai au 31 octobre. — Le gouverneur chargé du *Pouvoir exécutif* est élu par la Chambre, à laquelle on adjoint, à cet effet, un nombre égal de députés spéciaux. Ses fonctions durent trois années, et il s'entoure de ministres-secrétaires à son choix. — Le *Pouvoir judiciaire* incombe à une chambre de justice résidant en la capitale. Les juges sont nommés par le gouverneur et sont inamovibles durant son administration. Les tribunaux inférieurs sont réglés par le Pouvoir judiciaire dont ils font partie.

Des *Municipalités* sont établies dans chaque département. Tout habitant, quelle que soit sa nationalité, a droit d'en être élu membre, à la condition toutefois d'avoir son domicile dans le département. L'assistance publique, les écoles primaires, la police sanitaire, la distribution des eaux et la justice de première instance en dépendent.

Instruction publique. — L'instruction primaire est obligatoire en principe. Des écoles sont établies dans tous les départements et quelques districts en ont; mais il y a encore énormément à faire à ce point de vue, car elle a été fort négligée pendant de longues années. Jusqu'en 1825, on s'en occupait beaucoup, mais les guerres civiles qui durèrent pendant trente ans n'étaient pas faites pour en favoriser le

Lagunes, etc... — Ce qui peut former un total de 2,800 naissances par an, lesquelles estimées à une pour 25 habitants, donneraient un chiffre total de 70,000. — La paroisse de la cathédrale compte un bien plus grand nombre proportionnel de baptêmes, parce que beaucoup de familles y apportent de tous côtés leurs enfants. La ville proprement dite ne renferme pas plus de 15,000 âmes. Les faubourgs sont d'une énorme longueur et très-peuplés.

Dans cette hypothèse, qui, comme on le voit, repose sur des bases sérieuses, nous aurions pour la population totale :

La Capitale	15,000	habitants.
Faubourgs et campagnes de la Capitale	16,000	—
Département de Los Pozitos	9,000	—
Département del Albardon	4,000	—
Département d'Angaco	6,000	—
Département de Caucete	5,000	—
Département de Jachal	10,000	—
Département de Valle-Fertil	5,000	—
Total	70,000	habitants.

Sur ces 70,000 habitants, plus des trois quarts sont groupés dans un rayon de huit lieues autour de la capitale. Le reste du pays est en grande partie désert, faute d'eau. Ce sont les mêmes conditions de terrain que dans les provinces voisines de la Rioja et de Mendoza; la population s'y amoncelle le long des cours d'eau ; dans le reste du pays, on ne trouve que de rares habitants près d'une source naturelle au pied de la montagne, ou d'un puits creusé dans le désert. Les plaines ne sont arides que par suite du manque de pluie.

développement. On y revint pourtant après la proclamation de la constitution, et, en 1856, on établit une école modèle qui recevait à la fois des enfants et des adultes et fit beaucoup de bien. — Aujourd'hui la capitale renferme un établissement d'instruction secondaire qui vient d'être nationalisé, une école d'adultes très-bien organisée, et plusieurs maisons particulières pour les enfants des deux sexes. L'administration actuelle s'occupe avec l'activité la plus louable de répandre les écoles dans toute la province, et dans quelque temps bien peu d'enfants seront privés du bienfait de l'instruction primaire. Elle a aussi établi une Ferme modèle (*quinta normal*) formant une école d'agriculture appelée à rendre de grands services au pays; enfin un *Bureau topographique* pour la mesure des terres et la carte de la province.

Culte et clergé. — San-Juan est le chef-lieu du diocèse de Cuyo et un évêque y réside. Il y a en conséquence un chapitre et un séminaire; le chapitre est à peu près au complet, mais le séminaire n'existe encore qu'à l'état rudimentaire. Cet évêché a été érigé en 1828; le siége fut longtemps vacant; il y a été pourvu de nouveau en 1854, par les soins du gouvernement national. Toutes les cures de la province et quelques succursales ont leurs prêtres. Il y a encore trois couvents dans la capitale : Dominicains, Augustins et Pères de la Merci, mais ils ne renferment que quelques religieux. On n'y compte point de couvent de femmes; celles qui veulent embrasser la vie religieuse se retirent dans les monastères de Mendoza.

Police. — Elle est exercée par des commissaires et sous-commissaires pour les départements et les districts, par un chef supérieur pour la capitale. Il existe un règlement particulier pour la campagne, et un autre tout spécial voté en 1856, pour surveiller le régime des eaux, mesure indispensable pour un pays qui ne peut subsister que par l'irrigation. Les cantons miniers sont régis d'après les ordonnances en pratique sous la monarchie et que l'émancipation n'a que légèrement modifiées.

Force armée. — Formée par la garde nationale, qui peut réunir aujourd'hui 10,000 hommes des trois armes. En 1860, 7,000 étaient enrégimentés. Le gouverneur en nomme les grades jusqu'à celui de colonel inclusivement. San-Juan n'a point de frontière indienne, mais elle a eu souvent maille à partir avec les *Llanistas* de la Rioja, qui ont profité de toutes les guerres civiles pour chercher à y faire quelque butin.

Revenus et budget, *Terres publiques.* — De 1820 à 1854, les

droits de douane sur les importations du littoral et du Chili ont formé la majeure partie des revenus de San-Juan. La totalité des ressources en 1852 était de 43,000 piastres fortes. Après la nationalisation des douanes de toutes les provinces, ce revenu fut réduit de beaucoup; mais on y suppléa par l'établissement de la contribution territoriale, dont le produit atteint aujourd'hui 30,000 piastres. Le budget de 1864 est fixé pour les dépenses à 132,000 piastres fortes, et l'évaluation des ressources est de 112,000, ce qui ne laisse qu'un déficit de 20,000 piastres, que peut déjà couvrir en majeure partie le subside de 12,000 piastres accordé à chaque province par le gouvernement national. Ce budget parfaitement équilibré, comme on voit, consacre 15,000 piastres aux écoles, 43,000 aux travaux publics et 11,000 à l'organisation de la justice, le reste aux dépenses diverses de l'administration provinciale. Les ressources sont formées par la contribution directe en premier lieu, puis le produit des patentes, du papier timbré, des droits d'abattage des bestiaux, de mutation, des amendes, etc., etc. — Le produit des *terres publiques* n'est pas mis en ligne de compte, car il est nul jusqu'à présent, les terres ne pouvant avoir de prix que par l'irrigation. Mais il est possible de faire de grands travaux en ce genre, dans la partie inférieure de la rivière, et de conquérir ainsi sur le désert des terrains d'une grande valeur, comme on l'a fait à Caucete. C'est là aussi seulement que des concessions de terrain pourraient se faire avec avantage à des colons appelés d'Europe ou du Chili, car la plupart des autres parties irrigables du territoire sont déjà occupées. Malheureusement pour la province, les colons arrivés d'Europe sont portés à se fixer d'abord sur le littoral, d'une part, faute de connaître l'intérieur, qui leur offre bien plus d'avantages, et de l'autre, à cause des frais de transport par une route de terre qui compte près de 1,100 kilomètres. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils arriveront à se diriger en quantité suffisante vers une région très-peu exploitée, et où tout ouvrier d'habileté même moyenne trouve non-seulement à gagner largement sa vie, mais encore à économiser assez pour devenir en peu de temps propriétaire et élever sa famille dans l'abondance de toutes choses.

§ II. — *Province de San-Juan en particulier. — Départements. — Districts. — Centres de population.*

La province de San-Juan est divisée en sept départements ou cures qui eux-mêmes se subdivisent en sections et districts. — La réparti-

tion du groupe de population en raison directe du terrain cultivable, a amené une distribution très-inégale des sections administratives qui ont besoin d'être établies sur de nouvelles bases ; quelques districts, en effet, sont fort éloignés de leur centre, et en d'autres endroits on les a multipliés outre mesure. La province compte deux grands centres de population, la Capitale et Jachal ; tout ce qui est en dehors du voisinage de ces deux points ne compte que de rares habitants. — Quoi qu'il en soit, on a adopté la division suivante :

Au centre, le département de la *Capitale* partagé en deux, la Capitale proprement dite et sa campagne ; — au sud de la Capitale, le département de *Los Pozitos ;* — à l'ouest, celui de *Caucelé ;* — au nord-ouest, celui de l'*Albardon ;* — au nord-est, celui d'*Angaco ;* — au nord, ceux de *Jachal* et de *Valle-Fertil.*

Le département de la Capitale est compris dans la grande courbe que forme le Rio de San-Juan, et est par conséquent fort étendu de l'est à l'ouest. Au sud, il est limité par celui de los Pozitos, dont les cultures se confondent pour ainsi dire avec les siennes.

San-Juan, capitale de la province, est une ville fondée en 1561 sur la rivière de ce nom, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Pueblo-Viejo*, le vieux village, et qui a été reportée un peu plus au sud à cause des inondations qui la menaçaient. Elle est circonscrite par quatre grandes rues de 20 mètres de large, plantées de peupliers, formant avenue et renfermant un carré de 13 cuadres de l'ouest à l'est, de 9 du sud au nord, en tout 117 îles ou manzanas. Les autres rues larges de 13 mètres ne sont pas pavées, mais elles ont toutes des trottoirs, des ponts en bois pour les nombreux canaux qui les traversent et qui arrosent toutes les maisons. La place principale est ornée de la cathédrale, petite église construite en pierre blanche et des plus simples. Le Cabildo est une construction presque misérable. Le palais du gouvernement ne diffère en rien des autres maisons de la ville. L'église de Santo-Domingo est une petite chapelle attenant à un couvent en ruines. L'église de Mercedès, dont la construction fut commencée par Quiroga, n'est pas terminée encore. Le couvent des Augustins n'est qu'une maison comme les autres et en assez mauvais état. Presque toutes les constructions sont en adobes ou briques cuites au soleil, ce qui donne aux murailles une extrême épaisseur ; les toits sont en poutrelles de peuplier portant une couche de roseaux recouverts de terre ; quelques-unes sont à terrasse ; on en a construit récemment d'assez belles. Il y a un théâtre bâti en adobes et trop

petit, où des amateurs donnent des représentations dramatiques et surtout des concerts. On a organisé une société philharmonique. Le gouvernement fait en ce moment restaurer les églises en ruines, terminer celles qui sont commencées, construire une maison commune et une caserne, réparer les écoles ; toutes choses qui doivent en quelques années changer la face de la ville. Celle-ci renferme un nombre notable d'étrangers, et l'on y trouve des ouvriers d'habileté suffisante pour les travaux de nécessité première. Tous ceux qui arrivent sont sûrs d'être employés immédiatement, car, comme partout dans la République argentine, les bras manquent. La ville est dans une voie de progrès remarquable depuis trois années, et doit surtout ce progrès à sa nouvelle administration.

Les faubourgs de la Capitale sont très-considérables et se divisent en quatre sections ou paroisses. — L'une au nord, celle de la *Concepcion*, comprend le *Pueblo-Viejo* ou ancienne ville, *las Chimbas* ou terrain sur la rivière et dans ses îles. La rivière, par suite des travaux d'irrigation, des digues, des plantations, s'est retirée d'une lieue et demie vers le nord et y va creuser les berges de sa rive gauche. Elle a aussi formé beaucoup d'îles séparées par de petits canaux toujours guéables, excepté lors des fortes crues. Le faubourg de la Conception compte de nombreuses cultures en blé, maïs, luzerne, vignes, etc., etc. Chaque propriétaire a généralement sa maison sur la rue principale, et ses champs, soigneusement entourés de murs en pisé, s'étendent derrière son manoir. Les îles de las Chimbas nourrissent beaucoup de bétail.

La seconde section ou paroisse, située à l'ouest, est celle de *Los Desamparados*. La rue sur laquelle se concentre la population a presque deux lieues de longueur et conduit aux champs du *Marquezado*. C'est là que l'on voit sur la rivière les travaux du Murallon, digue de 300 mètres de long très-solidement bâtie, qui défendent désormais ce faubourg contre les inondations. Les cultures y sont les mêmes que dans la section précédente. Au Marquezado, l'on voit de nombreux fours à chaux et à briques. Les marbres noirs veinés de blanc abondent dans les collines voisines. Ce canton mène à la vallée de *Zonda*, située de l'autre côté de la sierra de ce nom et arrosée par un charmant ruisseau aux eaux très-claires, où les familles de la ville vont de préférence se baigner pendant l'été, les eaux du fleuve étant toujours limoneuses en cette saison. La vallée de Zonda est à une altitude moyenne de 1,000 mètres et produit d'excellents fruits.

La section de l'ouest, ou paroisse de *Santa-Lucia*, se compose

comme la précédente d'une rue de deux lieues également, et de quelques cantons plus éloignés, tels que *Las Chacaritas, Rincon-Cercado*, etc., etc., où l'on a pu conduire des canaux d'irrigation. La culture des céréales et de la luzerne y occupe tous les bras.

La section du sud, ou paroisse de *La Trinidad* confine au département de los Pozitos ; elle est moins étendue que les précédentes; et renferme principalement des maisons de campagne et des jardins. Partout l'irrigation y entretient une végétation magnifique.

La ville de San-Juan est située par 31°30′ de latitude sud, et 69°40′ de long. occidentale, suivant l'ingénieur De Laberge. Nous lui avons trouvé une altitude de 704 mètres. La population de la ville et de sa campagne est aujourd'hui de 31,000 âmes, dont 15,000 pour la ville proprement dite, et 16,000 pour ses quatre sections départementales.

Le département de Los Pozitos est au sud de la capitale, et sa partie la mieux peuplée et cultivée confine avec sa section australe, à laquelle elle ressemble complétement pour la construction et les cultures. On n'y voit que des fermes et des domaines entourés de peupliers et de murs en pisé ; l'agriculture y est très-développée.

La vallée d'*Acequion*, entre la Sierra de Zonda et celle des Paramillos, dépend de ce département ; on y voit les cultures de *Durasno*, *Barros*, *Acequion*, *Pedernal*, *Quebrada de Montaño*. La route qui mène à Uspallata y passe. A l'est et le long de la Sierra de Zonda, sur la route de Mendoza, on rencontre les districts de *Carpinteria*, *Cañada Honda* et *Guanacache :* le premier est abandonné aujourd'hui faute d'eau ; les deux autres ont de très-belles cultures en blé et en vignes. Près de los Cerrillos, le district du *Cochagual* n'a que des fermes à bétail que l'on entretient dans la grande *Cienega* ou marais, formée par les immenses irrigations des environs. — La population totale de ce département s'élève à 9,000 âmes environ.

Département de l'Albardon, au nord et au nord-ouest de la capitale, de l'autre côté de la rivière. — Il comprend le bas de la Sierra de Villicum, la vallée de Ullum, celle de Calingasta fort éloignée, et une partie de celle du Rio de San-Juan. — Le village d'*Albardon* est situé près de la rivière, et a de belles cultures. A une lieue environ du village, sur les penchants du petit cerro de Villicum, on trouve

des eaux minérales sulfureuses qu'on emploie avec succès contre les rhumatismes chroniques et les maladies cutanées. Il n'y a du reste aucun établissement pour les bains ; chacun y porte sa tente et s'arrange comme il peut, ou se loge dans les chaumières des environs. La vallée de *Hullum* est peu arrosée et n'a que quelques pâturages. Toute la région au nord de la rivière est aride ; on retrouve la végétation dans sa vallée, où l'on peut donner une grande extension aux cultures. Il en existe déjà quelques-unes. Le beau vallon de *Calingasta* dépend de ce département ; il est situé sur une petite rivière qui descend des Andes et vient se jeter dans le Rio de San-Juan. L'altitude n'en est pas considérable ; aussi est-il riche en fruits et en céréales. Il y a encore des cultures à *Las Tapiecitas*, au *Barrial* et à *Pachaco*. — Population, 4,000 habitants.

Département d'Angaco ou San-Salvador. — Il est situé au nord-est de la capitale, de l'autre côté de la rivière, entre les Sierras de Villicum et du Pié de Palo. La facilité des irrigations a permis d'étendre les cultures jusqu'à la *Punta del Monte*, par un canal de six lieues de longueur. Le village de *San-Isidro* est le point le plus peuplé du département ; Angaco n'a qu'une église entourée de quelques maisons. Les habitations sont disséminées dans les propriétés. Ce département a été créé en 1825, sous l'administration active et éclairée du Dr Carril (1), alors gouverneur de la province, qui y fit creuser les canaux nécessaires pour l'irrigation. — Les deux cantons, outre leur agriculture, élèvent quelque bétail. Les terres y sont un peu salines et s'épuisent rapidement, si l'eau n'en est pas souvent renouvelée. — La route de Valle-Fertil et de la Rioja les traverse, et on ne trouve plus que le désert, à partir de la Punta del Monte jusqu'à 12 lieues de Valle-Fertil ; c'est une *travesia* de 37 lieues. — Population : 6,000 habitants.

Le département de Caucete est situé de l'autre côté de la rivière, depuis le massif du Pié de Palo jusqu'aux lagunes de Guanacache et aux limites de la Rioja et de San-Luis; ce qui lui donne une énorme étendue. Mais tout ce terrain est encore désert faute d'eau, quoique la partie voisine de la rivière puisse être facilement cana-

(1) D. Salvador del Carril, ancien vice-président de la Confédération argentine, de 1853 à 1860, l'un des fondateurs de la nationalité argentine, aujourd'hui membre de la cour suprême de justice.

lisée et irriguée comme on l'a fait à *Caucete* même. — En effet avant 1825, ce canton était désert; alors, sous l'administration Carril, il se forma une société qui acquit de l'État une vaste étendue de terrains à prix très-bas, à la condition de les mettre en culture. Les travaux de colonisation commencèrent, mais furent retardés par les guerres civiles; ce ne fut qu'à partir de 1858 qu'ils acquirent un véritable développement. Le terrain fut divisé en carrés de dix cuadras (1,290 mètres) de côté; on creusa un canal principal de quatre mètres de large sur deux de profondeur, et se subdivisant en un nombre de canaux secondaires suffisants pour irriguer 6,000 hectares de bonnes terres qui furent défrichées et nivelées. Aujourd'hui, le bourg de *Caucete* ou *Villa-Independencia*, situé au milieu de ces cultures, a une église, une maison municipale, une école, et commence à prospérer. Les premiers concessionnaires du terrain sont, avec le temps, devenus de riches propriétaires, qui vivent largement du produit de leurs vignes, de leurs blés et des coupes de peuplier, encore le seul arbre forestier de la province.

De ce département dépendent quelques cantons médiocrement peuplés au pied de la Sierra du Pié de Palo, ceux qui avoisinent le *Rio-Vermejo*, le plus souvent à sec, et les *lagunes* près desquelles il y a des cultures, mais surtout des estancias. La route de San-Juan à San-Luis y passe. Dans la petite Sierra de *Guayaguas* il y a plusieurs fermes et une mine d'argent en exploitation. Tous ces points sont environnés de déserts. — Population du département : 5,000 habitants.

Département de JACHAL. — Au nord de la capitale, dans une grande vallée, en grande partie aride, vers le sud; mais sa portion supérieure est bien arrosée ; les montagnes qui la circonscrivent renferment un certain nombre de petites vallées secondaires assez peuplées et régulièrement cultivées. La rivière de Jachal est formée par les ruisseaux venus des plateaux de la Cordillère, et a beaucoup d'eau, ce qui permet de donner une grande extension à l'irrigation ; aussi ce département est-il un assez grand centre de production. Le bourg ou *Villa de Jachal* est une petite ville avec églises, écoles, de grands jardins et de belles cultures, etc. Dans les environs se trouvent plusieurs moulins broyeurs pour les minerais d'or et d'argent que l'on recueille dans les diverses mines du département, principalement dans les cerros de *Gualilan*, au sud du bourg, où l'on trouve un quartz aurifère assez riche. Jachal en-

tretient un commerce assez actif avec les ports de Coquimbo et de Huasco au Chili, où il envoie le bétail engraissé dans ses vastes *potreros*, et reçoit en échange des marchandises d'Europe. Son commerce avec la capitale, dont il est éloigné de 50 lieues, est moins important, par suite de la difficulté des communications. En effet, du Rio de San-Juan à 12 lieues du chef-lieu, on a un désert presque absolu à traverser; désert connu sous le nom de grande *Travesia de Jachal*, et les bêtes de somme souffrent beaucoup dans cette route.

Le département se partage en sept districts : — le bourg de *Jachal*, puis celui de *Gualilan* au sud ; — au nord, *la Pampa*, où l'on trouve les mines de *Pescado* et de *Guachi; Guaco*, qui n'a que des cultures et du bétail; à l'ouest *Rodeo* et *Iglesia* dans la vallée de Pismanta, où l'on exploite les mines d'or de la Chilca et des minerais d'argent à Antecristo. La vallée de Pismanta est parallèle à celle de Jachal, et longe la Cordillère, comme elle ; elle est aride dans toute sa partie inférieure, mais le haut est bien arrosé, et la population peut y augmenter considérablement. On y trouve des eaux minérales sulfureuses, des dépôts naturels de soufre et de sel. A l'est le district de *Mogna* occupe une jolie vallée arrosée par le Rio de Moquina ; c'est le centre de population le plus important après Jachal ; on y voit une église, plusieurs moulins à eau ; l'agriculture est l'industrie principale. — Population : 10,000 habitants.

Département de Valle-Fertil, la Vallée Fertile, ainsi nommé de ce qu'il se trouve dans une vallée qui s'ouvre sur le grand désert des Salines. — Elle a toute l'eau nécessaire à de grandes cultures, cependant ses habitants s'adonnent principalement à l'élève du bétail ; ils font du beurre et du fromage qu'ils apportent à San-Juan. Le bourg de Valle-Fertil se trouve sur la route de la Rioja, juste à moitié chemin depuis San-Juan, mais, comme Jachal, il offre l'inconvénient d'une *travesia* de 37 lieues pour y arriver. Ces deux routes, que l'on ne peut guère éviter, pourraient être rendues praticables, si l'on y creusait des puits qui facilitassent l'établissement de postes-estancias. Il y a assez de bois partout pour permettre à quelques troupeaux de se nourrir, et l'on s'épargnerait ainsi les inconvénients d'une traite longue et dangereuse, si l'on n'est pas bien monté. Le bourg de *Valle-Fertil* est assez peuplé, a une bonne église, deux écoles, une société de bienfai-

sance, et progresse véritablement. Un meilleur aménagement des eaux peut y augmenter beaucoup les cultures. Les collines et vallons du département renferment une assez grande quantité de bétail, et nombre d'estancias sont disséminées au pied du versant oriental de la Sierra, sur la limite des Llanos de la Rioja. Les aiguades étant rares, leur possession occasionne souvent des querelles avec les Llanistas.

Les environs de Valle-Fertil sont riches en minerais d'or et surtout d'argent. La Quebrada de la *Huerta* offre d'abondantes mines de plomb argentifère, exploitées depuis assez longtemps, quoique d'une façon intermittente, à cause des discordes civiles; de plus, le hameau de ce nom a les cultures nécessaires pour la population ouvrière qui y travaille. A *Los Marayès*, on a trouvé du charbon de terre, trop difficile à transporter, il est vrai, pour être exploité maintenant. Les montagnes de ce département ont en général beaucoup de bois, non de construction, mais plus que suffisant pour le chauffage des usines. — Population : 5,000 habitants.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de San-Juan.*

L'empire des Incas, en s'éloignant de son centre, se limitait à la chaîne des Andes, à ses vallées et à leurs versants; c'est ainsi que les Indiens Guarpes des provinces de San-Juan et de Mendoza reconnaissaient leur suzeraineté. Les passages de la Cordillère par los Patos et la Cumbre étaient déjà connus des officiers impériaux qui communiquaient par eux avec le Chili, dont toute la partie septentrionale, à partir du 34e de latitude et du Rio-Rapel, faisait partie de l'empire de Cuzco (1). Les historiens de la

(1) CONQUÊTE DU CHILI PAR LES INCAS ET LES ESPAGNOLS. — Après la conquête pacifique du pays de Tucma, et la soumission volontaire des tribus Calchaquies au sceptre des Incas, les monarques du Cusco, informés, par les Indiens des Andes, de l'existence de populations nombreuses sur le versant occidental de la grande Cordillère, résolurent de les annexer à leur empire. Ce fut Yupanqui, dixième inca, petit-fils de Viracocha, le colonisateur du Tucuman, qui tenta cette conquête.

On n'est pas bien d'accord sur l'endroit par où se fit la première expédition sur le Chili, et si les Péruviens y pénétrèrent par le désert d'Atacama ou par les passages des Andes. Il est probable que, bien renseignés par les Calchaquis, ils firent leur première invasion par le Pas de San-Francisco, et les autres passages de la Cordillère de Copiapo. — Molina (*Histoire du Chili*) indique que l'invasion se fit par le désert d'Atacama, et nous avons suivi cette première version (tome I, page 214, note). Nous pensons aujourd'hui que ce fut plutô par les vallées du pays des Calchaquis, où une armée rencontrait infiniment plus de ressources

conquête racontent même que les premières huttes de refuge du chemin de la Cumbre furent bâties par ordre de l'Inca, et que les

et se trouvait au milieu de populations amies, que de l'autre côté des Andes. Ce fut d'ailleurs cette dernière route que prirent les premiers conquérants espagnols pour marcher sur le Chili, et l'on sait qu'alors Almagro emmenait avec lui une nombreuse escorte de Péruviens auxiliaires.

Yupanqui donc, avec une puissante armée, arriva dans les vallées de Calchaqui, d'où partent les passages les plus praticables pour aller au Chili, et s'y arrêta, soit qu'il craignît d'exposer la personne sacrée du monarque d'un si vaste empire dans une aventure inconnue, soit, ce qui est plus probable, qu'il voulût rester à portée d'envoyer des secours à ses généraux en cas de besoin. De là il expédia son généralissime Sinchicura, à la tête d'un gros corps de troupes choisies. Celui-ci, après de grandes fatigues, pénétra dans la vallée de Copiapo.

Selon la sage et invariable coutume des Incas, ce général s'était fait précéder par des ambassadeurs, qui devaient exposer aux Indiens les intentions des monarques péruviens, et leur manière de traiter les nations soumises ; mais il avait aussi la force suffisante pour les appuyer au besoin. Sous cette double influence, les populations chiliennes renoncèrent à toute résistance. Les habitants des vallées de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, du Mapocho, cédèrent, encore plus à la persuasion qu'à la force. Mais il n'en fut pas de même lorsque l'on eut affaire aux Promaucas, nation qui vivait au sud du Rio Rapel. — Ces Indiens, dont le nom signifie en langue chilienne (araucane) danseurs libres ou gens amoureux de la danse, habitaient le délicieux pays situé entre les rivières Rapel et Maule, et se distinguaient entre tous les habitants du Chili par leur caractère gai et porté à tous les genres d'amusement. Cependant, dit Molina, dont nous suivons ici la version, les plaisirs n'avaient point efféminé leur cœur. Ils se présentèrent bravement devant l'armée péruvienne, et la défirent complétement dans une bataille qui, selon l'historien Garcilazo de la Vega, dura trois journées entières, grâce aux renforts que recevaient continuellement les deux armées.

L'Inca, informé de cette défaite et de l'extrême valeur des Promaucas, déclara que le Rio-Rapel servirait désormais de frontière à son empire vers le sud. Garcilazo dit que ce fut le Rio-Maule (par 35° 30' de lat. sud); mais Molina estime que ce fut le Rapel, car il n'est pas probable, dit-il, que la nation victorieuse fût comprise dans les limites du peuple vaincu. En effet, ajoute-t-il, non loin du Rio-Cachapoal, lequel, réuni au Tinguririca, forme le Rio-Rapel (par 34° 20' S), on voit encore aujourd'hui, sur une colline coupée à pic, les restes d'une forteresse de structure péruvienne qui, sans doute, couvrait de ce côté les frontières de l'empire contre les attaques des indomptables Promaucas.

Sous les règnes suivants, la conquête de cette partie du Chili s'affermit ; on ouvrit des communications avec les provinces situées de l'autre côté de la Cordillère, dont les caciques reçurent l'investiture de l'empereur de Cuzco ; mais cette domination se faisait à peine sentir à ses vassaux, et l'éloignement en diminuait encore l'influence. Cependant, comme les Indiens Guarpes étaient d'un caractère doux et paisible, entièrement adonnés à l'agriculture, à la chasse de la vigogne et du guanaque dans les montagnes, à la pêche près des lagunes et des rivières, ils acceptèrent sans résistance un joug si léger, et continuèrent d'obéir a leurs caciques devenus vassaux de l'Inca.

Quant aux Indiens du Sud, les Incas n'essayèrent même pas de les soumettre ; ils étaient nomades, vivaient de chasses dans les plaines immenses de la Pampasie ; les Péruviens, montagnards d'origine et par goût, ne se hasardèrent pas à les y suivre.

Le nord du Chili étant complétement soumis aux Incas, ceux-ci ouvrirent, par les plateaux, une route qui y conduisait, et permettait des communications faciles avec le centre de l'empire Cette route a complétement disparu, mais tout donne à croire qu'elle passait par Tupiza en Bolivie, les plateaux du Despoblado de Salta, la vallée de Calchaqui, celle de Molinos, la vallée de San-Buenaventura, le paso de San-Francisco et Paipote, pour arriver à Copiapo.

Espagnols ne firent que les réparer. On trouve en effet sur ces routes, aux Tambillitos, par exemple, avant d'arriver à la Punta de las Vacas, des ruines de murailles en pierre sèche, qui paraissent avoir fait partie d'un centre de population, et les débris de ce genre, sur divers points des hautes vallées de la Cordillère, ne sont pas rares. Les Indiens de la plaine voisine portaient le nom de *Coyunches*, et se hâtèrent de se retirer vers le sud; quant aux tribus riveraines des lagunes de Guanacache, elles étaient et sont restées des Guarpès. Au sud du Rio Tunuyan commençaient les peuplades de race araucane.

Les *découvreurs* du Tucuman, Rojas et Prado, avaient eu les premiers quelques renseignements sur la province de Cuyo, mais aucun n'avait poussé ses explorations jusque-là. Un instant tranquille dans

C'est du moins la route que suivirent les premiers Espagnols qui pénétrèrent au Chili, et qui durent naturellement prendre le chemin le plus connu, puisqu'ils avaient avec eux des Péruviens.

En effet, dès 1536, trois ans après la mort d'Atahualpa et la conquête du Pérou, Pizarre envoya Almagro pour faire la conquête du Chili. Celui-ci prit la route que nous venons d'indiquer, fit reconnaître le pouvoir espagnol dans toute la partie anciennement soumise aux Incas, ce qui n'était pas difficile, puisqu'il venait accompagné d'un prince de cette famille, y leva des tributs; mais il échoua complétement contre les Promaucas qui le repoussèrent victorieusement. Rappelé au Pérou par les événements, il traversa péniblement le désert d'Atacama, puis regagna Cuzco par la montagne, après avoir perdu tous ses auxiliaires. Bientôt il succomba dans sa lutte contre Pizarre, qui resta tout-puissant au Pérou, et confia à D. Pedro de Valdivia, en 1540, le soin d'achever la conquête du Chili.

Valdivia suivit le premier chemin d'Almagro, y fut reçu comme lui. Résolu de fonder un établissement permanent dans le pays, il jeta, le 24 février 1541, sur les bords du Mapocho, les fondements de la ville de Santiago, devenue la capitale de tout le Chili. Voulant étendre ses conquêtes vers le sud, il engagea contre les Araucans une guerre terrible dans laquelle il succomba en 1553. Villagran, son successeur, continua la guerre; il allait succomber de même, lorsque la variole s'introduisit parmi les Indiens, fit d'affreux ravages dans leurs populations, et lui permit de respirer. En même temps, le toqui Lautaro fut tué dans un combat, et sa mort délivra les Espagnols d'un redoutable ennemi. Le vieux chef Caupolican n'en continua pas moins la guerre; Villagran retourna au Pérou par le Tucuman, et fut remplacé, en 1557, par Garcia Hurtado de Mendoza, qui vint au Chili par mer, avec des forces imposantes, débarqua à la Concepcion, en plein pays ennemi, et finit par vaincre l'héroïque Caupolican. Il poussa ses conquêtes jusqu'au golfe de Reloncavi et aux îles Chiloe. Ce sont ces expéditions hardies que le poëte Alonzo de Ercilla, qui en fit partie lui-même, a chanté dans son fameux poëme de *la Araucana.*

En 1559, Mendoza, maître de la plus grande partie du Chili, résolut de conquérir les provinces de l'autre côté des Andes : c'est ainsi que furent occupées celles de Cuyo qui si longtemps dépendirent de la capitainerie générale de ce royaume. — Voyez : Molina, *Historia geografica natural y civil del Reino de Chile*, traduit de l'italien par Arquellada, Madrid, 1788. 2 vol. in-8°. — Ovalle, *Relacion historica del Reino de Chile.* Roma, 1644. 1 vol. in-8°. — Garcilazo de la Vega, *Comentarios reales de los Incas.* Madrid, 1723, 2 vol. in-4°. — Herrera, *Decadas.* — Ercilla, *La Araucana.* — *L'Art de vérifier les dates*, tome XI. Paris, 1828. — Victor de Eyzaguirre, *Historia eclesiastica, politica y literaria del Chile.* 3 vol. in-12. Valparaiso, 1850.

le Chili après la défaite et la mort de Caupolican, Toqui ou général en chef des braves Araucans, Garcia Hurtado de Mendoza, successeur de Valdivia et de Villagran, les premiers conquérants de ce pays, voulut y réunir les provinces de l'autre côté des Andes qui avaient reconnu l'empire de Cuzco. Déjà sous Villagran, Aguirre, venu du Tucuman à son secours, avait commencé cette conquête et l'avait laissée interrompue ; Mendoza la fit achever par Pedro del Castillo, et quelques autres de ses officiers qui, franchissant le paso de la Cumbre, vinrent, en 1559, jeter les fondements de la ville à laquelle il donnèrent son nom. Les Guarpès ne firent d'abord aucune résistance, et deux ans après, en 1561, Castillo, Jofré et Mallea fondèrent la ville de San-Juan sur les bords de la rivière de ce nom (1).

Il paraît, d'après tous les historiens de la découverte, que le pays était assez peuplé. Les trois capitaines que nous venons de nommer s'étaient illustrés au Chili avec Valdivia, Villagran et Mendoza. Ce dernier pour les récompenser leur avait donné droit de conquête dans le Cuyo, c'est-à-dire dans les provinces transandines. Ils en profitèrent pour y faire des établissements personnels et réduire les Indiens de la contrée en commanderies à leur service, ce qui était d'autant moins difficile, que les Guarpès étaient peu belliqueux et de plus agriculteurs ou pêcheurs, et non pas nomades comme ceux du sud, ce qui les plaçait immédiatement sous la main des conquérants. Castillo resta à Mendoza qui avait été fondée dans la vallée dite de la nouvelle Rioja ; Jofré et Mallea s'en furent à San-Juan, où ce dernier épousa la fille du cacique d'Angaco. Toutefois la réduction des Guarpès en commanderies ne se fit pas sans quelque opposition de leur part. Ils se soulevèrent deux fois, attaquèrent la ville naissante que l'on fut obligé de protéger par un petit fort dont on voyait encore les ruines il y a quelques années, à *Las Tapiecitas*, et les Indiens de Jachal et de Mogna conservèrent longtemps leur liberté. La situation de la ville de San-Juan à l'extrême nord de la frontière de Cuyo, lui fit aussi donner le nom de San-Juan de la Frontera, Saint-Jean de la frontière. Les fondateurs de cette colonie furent aidés dans leur œuvre par Gonzalès de los Rios, que le nouveau gouverneur du Chili, Rodriguez de Quiroga, envoya à leur secours lors du soulèvement général des Guarpès. L'arrivée de ces auxiliaires permit de consolider la conquête, et dès 1570 le pouvoir espagnol y fut assez bien assis pour que les colons, renonçant à toute tentation de s'étendre

(1) *Recuerdos de Provincia*, par D. D. F. Sarmiento ; 1 vol. in-8°. Valparaiso, 1850.

davantage, pussent se livrer tranquillement à la culture de leurs nouveaux domaines, à l'aide de leurs serviteurs indiens (1).

Pendant deux siècles, l'histoire ne dit rien sur San-Juan. Concentrés dans leurs vallées et sur leurs ruisseaux, éloignés, par des déserts salins, du voisinage dangereux des nomades du sud et vivant exclusivement d'agriculture, les colons se fondirent lentement avec les Guarpès, qui formèrent le fond de la population du pays, tandis que la pureté du sang caucasien se maintint dans un petit nombre de familles où se constituait naturellement l'aristocratie locale, et qui se recrutèrent incessamment de quelques Espagnols arrivés d'Europe. Le temps et l'action des missionnaires finirent par convertir au christianisme le reste de la population indigène et amener l'assimilation des habitants des vallées du nord.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, l'exportation des produits agricoles, surtout des farines et des vins, prit de la valeur, et un progrès sensible se fit remarquer dans le pays. — Jusqu'alors, la province, comme les sections de San-Luis et de Mendoza, faisait partie du Cuyo et dépendait de la capitainerie générale du Chili. Un gouverneur résidait à Mendoza; un lieutenant gouverneur à San-Juan. Lors de la création de la vice-royauté de la Plata en 1776, le Cuyo lui fut assigné; la barrière des Andes, en effet, était une limite plus

(1) Indiens Guarpes. — Les seuls renseignements que nous possédions sur ces Indiens nous viennent du Père Alonzo de Ovalle, jésuite qui écrivait en 1640, c'est-à-dire quatre-vingts ans seulement après la conquête de la province de Cuyo par les Espagnols. Cet historien habita plus de trente années le Chili en qualité de missionnaire, et fit plusieurs voyages dans la province de Cuyo, dont il étudia les habitants. Il connut aussi les Indiens de la Pampa, et décrit exactement leur aspect physique, leurs mœurs et leur manière de vivre.

D'après ce qu'on peut inferer du récit d'Ovalle, les Guarpes se rapprochaient de la race Quichua, et avaient quelque chose des habitudes des populations du nord de la Cordillère des Andes. Leur dialecte différait totalement de la langue chilienne ou araucane, et ressemblait un peu à celui qu'on parlait dans le Tucuman. Ils n'étaient ni aussi grands ni aussi belliqueux que les indigènes du Chili; mais ils possédaient une grande force musculaire, et étaient infatigables à la marche, au point de forcer les guanacos et les vigognes à la course. On les voyait cheminer dans les gorges et les terrains les plus difficiles des Andes, avec la légèreté du chamois. Leurs armes étaient l'arc et la flèche qu'ils maniaient avec une extrême habileté. On les appliqua sans difficulté aux travaux agricoles, dont ils s'acquittaient d'autant mieux qu'ils avaient déjà quelques cultures, entre autres celles du maïs. Ils n'étaient pas non plus dépourvus d'industrie, et savaient tresser en jonc des corbeilles et des vases d'un tissu si serré qu'ils pouvaient contenir de l'eau. Les habitants des lagunes de Guanacache ont conservé cette industrie, et, comme leurs ancêtres, ils naviguent encore sur ces étangs à l'aide de bottes de jonc liées ensemble et formant radeau, pratique suivie également par les Péruviens sur les lacs de leurs plateaux. Le bon missionnaire admire, en outre, leurs talents comme *dépisteurs*, et se plaît à citer plusieurs exemples remarquables de cette habileté dont la plupart des habitants des provinces andines ont hérité. — *Relacion historica del reino de Chile*, por el R. P. Alonzo de Ovalle, de la Compañia de Jesus. — 1 vol. in-4°. Roma, 1644. Page 100.

naturelle que celles des Pampas. Cette excellente mesure appela le commerce de San-Juan vers Buénos-Ayres, sans toutefois rompre ses relations séculaires avec le Chili. En même temps que le progrès matériel marchait, il y avait un progrès intellectuel non moins marqué, et l'instruction publique se développait. Ce fut alors que l'abbé Moralès écrivit une histoire physique et politique de la province de Cuyo, citée par Molina, dont le manuscrit est malheureusement perdu.

Lors de la révolution de 1810, la province de Cuyo obéit au mouvement parti de Buénos-Ayres. En 1816, les idées fédérales commencèrent à s'y propager; il y eut un peu d'agitation dans les deux lieutenances de San-Luis et de San-Juan, mais sans conséquence. Cependant le Chili, quoique profondément ému, restait encore au pouvoir de la métropole, et le gouvernement né de la révolution du littoral songeait à l'aider à secouer le joug. Il y était poussé autant par les nombreux réfugiés chiliens qui reculaient devant la réaction espagnole que par son propre intérêt, car il était évident que l'Espagne, déjà à peu près victorieuse au Pérou et au Chili, ne consentirait guère à laisser les provinces de la Plata à l'indépendance qu'elles venaient de conquérir si facilement.

Quelques bataillons furent distraits de l'armée du Pérou, alors cantonnée à Tucuman sous les ordres de Belgrano, et envoyés dans le Cuyo pour y former le noyau d'un corps expéditionnaire, qui, grossi des recrues que fournirent San-Juan, Mendoza et San-Luis, prit le nom d'armée des Andes, et compta bientôt 4,000 hommes. Le général D. José de San-Martin les commandait : par ses habiles manœuvres il fit croire aux généraux espagnols qu'il allait prendre le passage du Planchon, tandis que, franchissant tout à coup, avec ses braves, le Pas de los Patos, il tombe aux premiers jours de février 1817, dans la vallée d'Aconcagua, et le 12 remporte sur l'ennemi l'éclatante victoire de Chacabuco, qui lui ouvre les portes de la Capitale. La victoire de Maypu, quelques mois plus tard, assura le triomphe de l'indépendance chilienne à laquelle les Argentins contribuèrent d'une manière si efficace, et bientôt San-Martin put aller commencer l'affranchissement du Pérou que consomma enfin Bolivar, en 1825.

Durant toute cette guerre, la province de Cuyo fournit au général argentin ses principales recrues et les soldats de San-Juan s'y distinguèrent par leur courage et leur discipline; ils formèrent le fond de l'infanterie patriote. — Cependant ces événements avaient remué profondément les esprits; l'instinct d'indépendance provinciale s'était

éveillé, et bientôt on songea à se séparer, non-seulement du gouvernement central de Buénos-Ayres, mais encore de l'intendance de Mendoza. — Le signal de ce mouvement fut donné au mois de janvier 1820, par le bataillon de chasseurs des Andes, n° 1, dont le dépôt était à San-Juan. Mendizabal, son capitaine, se fit proclamer gouverneur par ses soldats et une partie de la population convoquée au cabildo. Ce ne fut pas toutefois sans opposition; une fraction des habitants répugnait à cette mesure et la combattit. Quelques jours après, le gouverneur-intendant de Mendoza envoya le colonel Alvarado avec des troupes pour rétablir l'ordre, mais celui-ci dut reculer devant l'attitude des insurgés qui déclarèrent leur résolution d'assassiner tous les détenus politiques qu'ils avaient entre leurs mains si l'on faisait un pas en avant (1). L'anarchie régna alors dans tout le Cuyo; le général San Martin se hâta d'appeler au Chili ce qui restait du dépôt de l'armée des Andes pour l'arracher à la démoralisation de l'exemple. Dupui, lieutenant-gouverneur de San-Luis, Luzuriaga, gouverneur-intendant de Mendoza, qui répugnait à la séparation de San-Juan, furent l'y joindre. D. Pedro José Campos, successeur de ce dernier, jugea qu'il fallait se soumettre aux faits accomplis et reconnut l'indépendance de San-Juan. En même temps les soldats révoltés déposèrent Mendizabal et mirent à sa place un vieillard, D. T. Maradona, qui fut le premier gouverneur constitutionnel de la province.

Alors commença cette série d'agitations stériles qui ne s'est calmée qu'à de courts intervalles et qui s'est continuée jusqu'à l'époque actuelle. Les successeurs de Campos, à Mendoza, essayèrent infructueusement de reconstituer la province de Cuyo; la séparation de San-Juan fut maintenue, et bientôt le voisinage et la force des événements la mêlèrent aux troubles de la Rioja. Quiroga commença à y faire sentir sa terrible influence; mais ce ne fut toutefois qu'après la chute du gouvernement du Dr Carril, sous lequel, de 1824 à 1826, la province avait vu de meilleurs jours, que la guerre civile prit le caractère d'acharnement qui caractérisa les deux grandes luttes des Unitaires et des Fédéraux de 1829 à 1831, en 1840 et 41. — Tour à tour sous l'influence des Aldao, des Quiroga... enfin de chefs militaires illettrés, qui ne connaissaient que la force brutale, San-Juan vit périr sa prospérité d'un demi-siècle; ses citoyens les plus éclairés, les plus riches, furent obligés de s'exiler, privant ainsi leur province de leurs lumières et de

(1) *Revista del Parana*, pag. 183, an. 1861. — Recuerdos sobre la ereccion en provincias independientes y soberanas de Mendoza, San Luis y San Juan. — D. Joaquin Maria Ramiro.

leurs capitaux. La guerre de 1841 vit unitaires et fédéraux combattre dans ses murs; Acha, victorieux d'abord à Angaco, était pris dans l'église même de San-Juan où il s'était retranché, et périssait quelques jours après par les ordres de Rosas, dont les partisans triomphèrent alors dans toute la république, où la terreur fut mise à l'ordre du jour.

Heureusement le chef qui gouverna alors à San-Juan et y joua le principal rôle pendant quinze années, le général D. Nazario Benavidès, était modéré de caractère et doux de mœurs. Son administration ne fut point persécutrice; ses adversaires ne l'accusèrent que d'inertie, et de n'avoir point profité du calme profond dans lequel s'assoupit la province sous son gouvernement dix fois réélu, pour y restaurer l'instruction publique, et y développer les éléments de prospérité qu'elle renfermait, en s'occupant davantage des industries agricoles et minières. — L'organisation nationale de 1852, la constitution fédérale de l'année suivante, furent accueillies avec enthousiasme par tous les partis, et la province elle-même, le 7 avril 1856, vota sa propre constitution, qui fut acceptée comme l'aurore d'une ère nouvelle. Malheureusement les partis n'avaient signé qu'une trêve; les querelles recommencèrent à la fin de 1856. Une scission eut même lieu dans le parti dominant, au sujet d'une querelle du gouvernement, avec le vicaire apostolique du diocèse. — Le général Benavidès, rendu à la vie privée, se contentait difficilement du rang de simple général commandant la division de l'ouest. En 1858, ses rapports avec la nouvelle administration s'aigrirent, on l'accusa de conspirer contre le gouvernement, et il fut mis en prison : une émeute eut lieu pour le délivrer; un ennemi personnel du général en profita pour l'assassiner au milieu du tumulte.

Cet événement déplorable ne fit naturellement qu'exaspérer les haines. L'intervention amicale du gouvernement national ramena un peu de calme, et l'on crut bien faire en provoquant la nomination d'un gouverneur étranger aux factions locales, qui jusqu'alors avaient joué un rôle dans la province. Cette mesure eut un effet diamétralement opposé à ce que l'on en attendait. D. José Virasoro voulut faire de l'énergie; il excita des résistances furieuses, à tel point qu'à la fin de 1860, deux ans après la mort de Benavidès, il périssait lui-même au milieu d'une émeute, qui fut l'attaquer jusque dans sa propre maison. — Cette tragédie eut un dénouement terrible. Le gouvernement national crut devoir intervenir à main armée, et sur le refus des successeurs de Virasoro de se soumettre,

un combat eut lieu à Los Pozitos, dans lequel les forces provinciales furent défaites et le nouveau gouverneur, D. A. Aberastain, fait prisonnier, fut assassiné pendant qu'on le conduisait à San-Juan. — Le sang avait appelé le sang. — Cette catastrophe eut un effroyable retentissement dans toute la république. Elle ralluma les haines à moitié éteintes; elle provoqua une guerre nouvelle entre les provinces et Buénos-Ayres, enfin la révolution de 1861.

Au commencement de 1862, l'ordre se rétablit enfin dans San-Juan, sous une administration nouvelle, qui s'occupa avec ardeur des intérêts moraux et matériels du pays, et mit une activité intelligente à diriger les esprits vers les entreprises agricoles et industrielles qui seules pouvaient les détourner de ces exécrables querelles locales, dont le bon sens autant que l'humanité ont tant à souffrir. Quoique les incursions des Llanistas de la Rioja et les agitations, dont les provinces de San-Luis et de Cordova ont été le théâtre, aient un peu contrarié ces utiles mesures, elles n'en ont pas moins porté leurs fruits, et depuis deux années, la province est paisible, et développe rapidement des ressources qui lui promettent une prospérité remarquable, si elle ne se rejette pas une autre fois dans la voie périlleuse des guerres civiles.

CHAPITRE XV.

Province de Mendoza.

§ I. — *Province de Mendoza en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de Mendoza est située au sud de celle de San-Juan, entre le territoire de San-Luis et les Andes, dont la ligne de faîte la plus occidentale la sépare du Chili. Elle s'étend, en moyenne, entre 32° 20' et 36° de latitude australe, 68° 30' et 72° de longitude occidentale, embrassant ainsi une superficie de près de 6,000 lieues carrées. — Ses limites, au nord et au nord-est, sont quelques petits cordons transversaux des Andes, et les lagunes de Guanacache; — à l'est, le Rio-Desaguadero et le Rio-Salado, l'embouchure du Latuel ou Chadi-

Leubu; — au sud, ses établissements ne s'étendent pas au-delà du Rio-Diamante, mais on a poussé des reconnaissances jusque par-delà le Latuel, et même jusqu'au Cerro de Payen; toutefois les Indiens Aucas et Pehuenches qui habitent ces cantons, ont toujours empêché jusqu'à présent les Mendocinos de s'y fixer, et la frontière australe ne dépasse point encore le Fort de San-Rafael, situé près du Diamante, entre le 35° et 36° de latitude, quoiqu'on la place officiellement au Rio-Grande, branche mère du Colorado.

Aspect général. — Dans ces limites, la province de Mendoza offre au nord et à l'est une vaste plaine sablo-argileuse, saline, et, en maint endroit, comme celle de San-Juan, semée d'une végétation rabougrie. Rien d'aride comme la partie renfermée entre les rivières Tunuyan et Desaguadero. L'irrigation seule y peut faire croître une végétation un peu vigoureuse. Au sud du Tunuyan, le pays est également aride jusqu'au 36e degré; mais alors, en se rapprochant des Andes, le climat change, il devient plus humide, les pluies rafraîchissent la terre; de nombreux ruisseaux commencent à couler, et leurs eaux, fécondant le sol, y font naître de vastes prairies et de belles forêts. Les premières vallées des Andes offrent une grande variété de terrains : les unes, largement ouvertes vers l'est, participent de l'aridité de la plaine; les autres, plus hautes, plus resserrées, fécondées par les brouillards, les pluies et les neiges, possèdent de bons pâturages. La ligne de faîte est formée par une série de nevados gigantesques, depuis l'Aconcagua au nord, jusqu'au Chinal au sud, en passant par l'énorme Tupungato, et les nombreux volcans soit éteints, soit en activité, qui hérissent la crête occidentale de la Cordillère. Des dépendances de la chaîne centrale, se détachant vers le sud-est en cordons moins élevés, circonscrivent de grandes vallées habitées par des Indiens de race araucane, qui communiquent librement, par des passages praticables une partie de l'année, avec leurs compatriotes de l'autre versant.

Hydrographie. — La nécessité absolue de l'eau pour l'agriculture donne aux rivières de la province de Mendoza une importance particulière, d'autant plus que sans être nombreuses elles ont beaucoup d'eau une partie de l'année, et que, bien dirigées, elles peuvent agrandir d'une manière, pour ainsi dire illimitée, son domaine agricole, surtout dans la région du sud. — Nous avons vu dans l'histoire physique de la province précédente comment les lagunes de *Guana-*

cache se formaient des rivières de San-Juan et de Mendoza, qui toutes deux viennent déboucher, l'une en face de l'autre, dans la lagune du Rosario. Leurs eaux y déterminent ainsi une série d'étangs dont les niveaux croissent ou diminuent, suivant la quantité de neiges qui fondent dans la Cordillère. Chacun d'eux, désigné sous un nom particulier, *Portezuelo*, *Sauce*, *Rosario*, *Tres-Cruces*, *Bebida-Grande*, *Silverio*, etc., etc..., est séparé de celui qui le précède par une sorte de gorge que constitue une terre argileuse assez ferme pour permettre d'y passer à gué, excepté lors des grandes crues. Leurs bords sont plats, couverts de roseaux et de plantes marines et s'inondent facilement ; aussi la plupart des terrains qui les entourent sont-ils excellents pour l'agriculture à cause du fond d'humidité qu'ils conservent. Les eaux sont très-salées dans la saison sèche, à peine saumâtres, lors des crues du San-Juan ou du Mendoza ; à quelque distance des lagunes, les puits creusés à cinq ou six mètres de profondeur donnent de l'eau douce. Une étude exacte de cette suite d'étangs permettrait peut-être d'y reconnaître la possibilité de creuser un canal navigable en tout temps. Leur décharge se fait par le Rio-Desaguadero qui va se perdre, partie dans le lac Bebedero, partie dans les marécages au sud de cet amas d'eau. (Voyez d'ailleurs tome I, page 160, la description des rivières de la province de Mendoza.)

Le *Rio-de-Mendoza*, une fois sorti de la chaîne des Paramillos, est repoussé vers le nord par la pointe de la petite Sierra de Lulunta, et court se verser dans la lagune du Rosario, que nous savons déjà recevoir le Rio de San-Juan ; de sorte que les deux rivières, nées ensemble au pied de l'Aconcagua, décrivent une vaste courbe, l'une vers le nord, l'autre vers le sud, pour venir confondre leurs eaux dans le même réservoir. Elle fournit à d'immenses irrigations dans la capitale et sa banlieue ; la pente du terrain permet aux infiltrations d'aller former une grande cienega, celle du Vermejo, d'où naît, comme dans l'autre province, un canal naturel, le *Tunumaya*, qui va déboucher en face du Cochagual, dans la lagune du Portezuelo. Il est probable que l'art pourrait rendre navigable ces fossés que les eaux ont creusés elles-mêmes depuis un siècle, et réunir ainsi les deux villes de San-Juan et de Mendoza par une communication fluviale non interrompue. La canalisation des lagunes, celle du Desaguadero, jusqu'au lac qui le reçoit, serait très-probablement possible encore, et les trois provinces de Cuyo se trouveraient liées alors par une navigation intérieure de 150 lieues. Enfin, on ne rencontrerait pas

sans doute plus de difficultés dans les terrains qui séparent les lacs *Bebedero* et *Curra-Lauquen*, déjà réunis par la continuation du Desaguadero, grossi du *Diamante* et du *Latuel*. De là au Colorado, il n'y a qu'une plaine horizontale inondée même quelquefois, et un canal ferait communiquer ce dernier avec le Rio-Negro navigable en tout temps.

Certes, nous n'irons pas, dans l'état actuel des choses, proposer un pareil travail, qui ne peut être entrepris que lorsque la population actuelle des provinces de Cuyo aura plus que décuplé; mais nous croyons, dès aujourd'hui, devoir en indiquer la possibilité, afin que, dès aujourd'hui aussi, ce résultat futur soit prévu, adopté par l'opinion publique, et que les canalisations particulières, nécessitées par l'irrigation, soient dirigées de manière à ne pas trop détourner le cours naturel des eaux, pour que le lit principal ne s'ensable pas et ne se détourne point, comme cela est arrivé pour le Diamante, qui, cessant de se réunir au Latuel, est allé, à la fin du siècle dernier, se jeter dans le Desaguadero au-dessous du Paso de las Piedritas, etc. (1).

Les rivières au sud du Diamante sont mal connues, car la région habitée de Mendoza cesse à ce cours d'eau, et presque tout ce qui est au delà est occupé par les Indiens Pehnenches et Aucas, qui se soucient peu de céder leurs terres, ou, s'ils les cèdent pour quelques étoffes, pour des liqueurs, reviennent incessamment sur cette concession. Ce pays est parfaitement arrosé par le *Latuel* et ses tributaires, le *Chacay*, le *Malarguë*, dont les eaux vont former les lagunes de *Chacay* et de *Yancanelo;* plus loin, les nombreux affluents supérieurs du Colorado y fertilisent de belles vallées. C'est dans cette région qu'est l'avenir de la province de Mendoza, lorsqu'elle s'en sera assuré la possession par la civilisation des Indiens qui l'habitent.

Quant au grand cours d'eau formé par le trop-plein du Tunuyan et du Bebedero, et les eaux du Diamante, il va du nord au sud à travers une campagne absolument plate, et qui, à quelque distance de la rivière, n'est qu'une travesia : on le désigne sous le nom de

(1) Cet accident est arrivé dans une crue ; il s'est produit là le même phénomène que pour le Rio-Dulce de Santiago del Estero. La plaine étant absolue et sablonneuse, le Diamante se jette alternativement sur ses deux rives.

Sous l'administration Segura, on a fait quelques travaux pour rendre le Latuel (ou Rio-Atuel) à son ancien lit, pour en grossir le Chadi-Leubu qui est sa continuation, et le faire arriver au Colorado par le débordement de la Amarga. Mais ces tentatives n'ont eu qu'un succès incomplet. — (Journal de l'expédition dans le sud de la province de Mendoza, en octobre 1854. — *El Constitucional*, journal de Mendoza.)

Desaguadero et de *Nouveau-Salado*. Le Latuel, sous celui de Chadi-Leubu, s'y réunit à un degré de latitude au-dessus du lac de *La-Amarga* ou *Curra-Lauquen;* la lagune *Fureco* communique avec lui. Au mois de décembre, tous ces terrains sont, en partie, inondés si la fonte des neiges a été considérable sur les sommets, et les pluies abondantes dans les basses vallées des Andes ; car à partir du 36ᵉ degré de latitude, en allant vers le sud, le climat se modifie et les pluies commencent dans la montagne. La région voisine du lac de Nahuelhuapi, que traverse le Rio-Negro, est humide et très-arrosée. Nous en parlerons en traitant de cette partie du territoire indien du sud. (Voyez d'ailleurs, dans l'hydrographie générale, tout ce qui a trait aux fleuves Colorado et Negro, pages 159, 165 et 171.)

Orographie. — Les Andes et leurs divers chaînons remplissent tout l'ouest de la province de Mendoza, et vont, en s'étageant de l'est à l'ouest, constituer la ligne de faîte d'où s'élancent de nombreux nevados et quelques volcans. — De l'autre côté du Rio-Diamante, les chaînons détachés de la chaîne centrale se dirigent vers le sud-est et quelques cerros isolés se lèvent çà et là dans le voisinage de la région pampéenne. — Derrière la ville de Mendoza s'étend la chaîne des Paramillos, qui commence à la rivière de ce nom et va finir dans le territoire de San-Juan, en se confondant avec les contre-forts orientaux du Tontal. Derrière les Paramillos, dont la hauteur atteint 3,000 mètres, s'étend la longue et large vallée d'Uspallata, d'une altitude moyenne de 1,800, puis le premier contre-fort de la grande Cordillère, sur laquelle s'entassent, au sud de l'Aconcagua, les nevados de la *Iglesia*, de *Plata*, del *Juncal*, de *San Francisco*, de la *Cruz de Piedra*, de *San Lorenzo*, de *Los Mineros*, del *Planchon*, etc., etc., les volcans de *San-José*, de *Maipo*, de *Tinguiririca;* enfin au milieu de tous ces colosses, et leur véritable roi, quoiqu'il ne soit pas si élevé que l'Aconcagua, le cône neigeux du *Tupungato*, que de la campagne de Mendoza on aperçoit dressant dans l'azur du ciel, à une hauteur de 6,710 mètres, sa pyramide de neige immaculée (1).

La vallée, ou plutôt la gorge du Rio-de-Mendoza pénètre en serpentant de l'est à l'ouest, à travers toute l'épaisseur de la chaîne centrale, jusqu'au revers austral de l'Aconcagua, d'où naît le Rio

(1) Dans la description géographique et géologique des provinces chiliennes de Aconcagua, Santiago et Colchagua, publiée à Valparaiso en 1852, 1856 et 1860, M. Alfred Pessis donne

de Las Vacas, en face duquel, à la Punta de ce nom, débouche le torrent opposé, venu du Tupungato. De hautes vallées s'étendent entre les sillons montagneux qui constituent le centre de ce prodigieux massif. En effet, à partir du Paso de los Patos, celui-ci ne présente point de plateaux supérieurs, mais seulement des cordons dirigés du nord au sud avec une légère inclinaison à l'est. Au sud du Rio de Mendoza, quelques-uns de ces cordons, celui de *Lulunta*, par exemple, deviennent tout à fait extérieurs et embrassent de véritables plaines, telles que celle dési-

les latitudes, longitudes et altitudes suivantes aux principaux pics et passages de la ligne de faîte chilienne, du 32e au 36e de latitude sud :

PROVINCES.	PICS ET PASSAGES.	LAT. S.	LONG. OCC.	ALTITUDE.
Province d'Aconcagua.	Cerro del Chamuscado..............	32° 08′	72° 54′	3430
	Cerro del Nacimiento............ .	32° 13′	72° 44′	3815
	Portezuelo de los Piuquenes.........	32° 14′	72° 28′	3462
	Cerro del Cuzco..................	32° 18′	72° 40′	3922
	Portezuelo de Valle-Hermeso (Paso de los Patos)................... ...	32° 20′	72° 23′	3637
	Portezuelo del Cuzco (Paso de los Patos).	32° 21′	72° 43′	3560
	Cerro del Volcan ou Nevado de Aconcagua.........................	32° 39′	72° 19′	6834
	Portezuelo de Uspallata, ó Paso de la Cumbre.......................	32° 48′	72° 22′	3927
	Alto de la Lagona.................	32° 49′	72° 29′	4028
	Cerro Azul.......................	22° 58′	72° 43′	3120
	Cerro del Juncal..................	31° 03′	72° 23′	5095
Province de Santiago.	Nevado del Tupungato.	33° 22′	72° 00′	6710
	Volcan de San-José..	33° 42′	72° 12′	5532
	Volcan de Maipo..................	34° 11′	72° 23′	5220
Province de Colchagua.	Cerro de Las Vegas.	34° 15′	72° 15′	5104
	Alto de los Mineros...............	34° 41′	72° 29′	4[illegible]35
	Volcan de Tinguiririca.............	34° 49′	72° 40′	4478
	Portezuelo del Planchon............	35° 10′	72° 51′	3018
	Volcan del Planchon...............	35° 12′	72° 52′	3819

Tous ces points ont été mesurés trigonométriquement, et à l'aide d'observations directes, par la commission d'ingénieurs que M. Pessis préside.

Le Nevado d'Aconcagua, qu'on nomme volcan, mais qui n'en est point un, ne se trouve pas dans la ligne de faîte occidentale de la Cordillère, mais bien dans un cordon un peu plus oriental, et placé tout entier sur le territoire argentin. Les cerros de la Iglesia et de la Plata lui paraissent accolés. On ne peut le voir de la plaine argentine, ou plutôt on le confond avec eux. Le Tupungato, au contraire, se montre tout entier.

On peut voir, pour les altitudes des autres nevados et passages des Andes, le tableau du tome I, page 221.

gnée sous le nom de vallée de Uco. Dans une région plus australe encore, d'autres chaînes détachées de la Cordillère vont former les systèmes du *Cerro-Nevado* et de *Payen*. Plus loin, on voit les montagnes où se trouvent les sources du Colorado, du Neuquen, du Catapuliche et autres affluents du Rio Negro. La Sierra de *Ranca Mahuida*, voisine du Rio-Colorado, entre 37° et 38° de latitude, en est une dépendance.

Ces derniers systèmes, renfermés dans le territoire indien, sont peu connus, et nous n'en dirons que quelques mots. Le *Nevado* paraît avoir une altitude de 4,500 mètres, et former un massif à peu près isolé dans la plaine, de l'autre côté des lagunes de Yancanelo. On le considère comme un volcan, d'après la nature des laves amoncelées sur ses versants, la fumée qui le couronne assez souvent et les détonations qu'on y entend parfois, détonations qui retentissent, assure-t-on, jusqu'au fort de San-Rafael.

La chaîne de *Payen*, visitée par des mineurs, à diverses époques, communique avec le Nevado par une série de collines qui renferment de belles vallées à l'ouverture desquelles, vers l'orient, commence la Pampa où coule le Chadi-Leubu formé du Latuel et du Desaguadero. Elle sépare les eaux du Rio-Malarguë de celles du Rio-Grande, branche principale du haut Colorado, et ligne frontière acceptée par la province, à peu près sous le 37e de latitude. Payen (de *Pallen*, cuivre, en araucan) est beaucoup moins élevé que le Nevado; ses flancs sont bien arrosés et offrent des parties cultivables à la population qui exploitera un jour ses minerais.

Quant au massif principal des Andes, il présente un assez grand nombre de cols que l'on peut franchir dans la saison favorable; tels que ceux de la *Cumbre*, de la *Deheza*, du *Portillo*, de la *Cruz de Piedra*, de *Peteroa*, de *Saso*, du *Planchon*, du *Cerro-Florido*, etc., etc. (Voyez tome I, page 192.) Les Indiens fréquentent surtout les derniers, qui ne sont pas très-élevés.

Constitution physique du sol. — La plaine de Mendoza offre une grande uniformité. Sa surface est tout à fait horizontale; les seuls reliefs du terrain y sont formés par des medanos ou dunes de sable très-argileux, extrêmement léger, et que les vents charrient en divers sens; des plantes salines ou des broussailles épineuses, en s'y fixant par leurs racines, parviennent seules à les rendre moins mobiles. En une foule d'endroits, le sol est chargé de sel, condition qui donne au Desaguadero, au Salado, aux lagunes

de Guanacache, de Yancanelo, de Fureco, de la Amarga leurs eaux saumâtres et impotables. La plus grande partie de ce terrain, comme celui de la plaine intérieure argentine, a été évidemment couverte par des eaux maritimes qui ont disparu, soit à la suite d'un soulèvement graduel du sol, soit d'une lente évaporation.

De nombreux fossiles marins ont été vus dans le sud de cette plaine, en dehors des terrains des Andes. Les terrains salés cessent à la ligne tracée par le Desaguadero, l'Alto-Pencoso, le Bebedero, ses Bañados, et le bas-fond qui se continue de la pointe australe de ce lac jusqu'à celui de la Amarga ou Curra-Lanquen.

Sous ce sol argilo-sableux, de la consistance de la cendre en une foule d'endroits, on trouve, en se rapprochant de la montagne, une couche indéfinie de cailloux roulés qui proviennent évidemment des Andes, mais que les siècles ont recouvert d'un épais dépôt terreux, dont l'ardeur du soleil et le vent font une poussière éminemment mobile, et qui ne se solidifie que près des eaux courantes ou des lagunes. Ce sol est prodigieusement fertile, lorsqu'il est bien arrosé, et que le cours continu des eaux lui a enlevé son excès de sel.

La région andine offre tous les terrains. La chaîne principale est composée de porphyres noirs, mais ses contre-forts ont des grès, des granites, des calcaires, des quartzs (voyez tome I, page 283). La chaîne des Paramillos, contre laquelle est adossée Mendoza, renferme des marbres de diverses couleurs que l'on retrouve jusque près du passage du Planchon, du plâtre, de la pierre ollaire, du jaspe, du cristal de roche, du sel gemme, du bitume, du charbon de terre, etc., etc.; enfin tous les matériaux nécessaires aux constructions, aux arts, à l'industrie. Quant aux métaux précieux, nous connaissons déjà les gisements argentifères de Payen et d'Uspallata (1),

(1) MINERAIS DE PAYEN ET D'USPALLATA. — Le père minime Feuillée, missionnaire français qui visita le Chili au commencement du dix-huitième siècle, insiste sur la richesse des minerais divers de la chaîne des Andes. Frézier, dans le récit de son voyage, cite ceux de Payen en ces termes : « En s'enfonçant dans la Cordillère, on rencontre une infinité de mines de « toute espèce, particulièrement dans les Sierras qui ne sont plus qu'à 12 lieues des Pampas « du gouvernement du Paraguay et à 100 de la Concepcion. Là, on a découvert des mines « de cuivre pur si extraordinaires, que l'on y a vu des pépites du poids de plus de cent quin« taux. A un de ces endroits que les Indiens nomment *Pallen*, c'est-à-dire cuivre, D. Juan « de Melendez, auteur de cette découverte, a donné le nom de Saint-Joseph ; j'ai vu moi« même une pépite de quarante quintaux, dont, pendant que j'étais à la Concepcion, on fit six « canons de campagne, du calibre de six livres. »

Nous devons avouer que nous ne pouvons guère comprendre comment on aurait pu porter un pareil morceau de métal de Payen à la Concepcion, à moins que ce ne fût en charrette ; or, nous ne savons pas que jamais une charrette ait passé les Cordillères. — Plus loin, le

ceux des gorges ou quebradas des Paramillos (voyez tome II, page 383). L'avenir de l'industrie minière dans la province de Mendoza est illimité, comme d'ailleurs dans toutes les provinces andines. — Les vallées supérieures présentent quelques localités où

même voyageur parle de la mine de Santa-Inès, très-riche, dit-il, en lapis-lazuli. Il s'agit sans doute ici du carbonate de cuivre bleu, si commun dans toutes les mines de la province de Mendoza.

Voici ce que dit Molina des mines de Payen : « La plus fameuse mine de cuivre que l'on « ait connue dans le royaume du Chili est celle de Payen, dans laquelle on ne travaille plus « aujourd'hui, parce que les Puelches, maîtres de ce district, ne le permettent pas. Lors des « premières excavations, on en retira des pépites de cuivre pur du poids de cinquante et « même cent quintaux. Les histoires de ce temps racontent que ce cuivre était d'une si belle « couleur qu'il semblait un véritable similor, car l'or y dominait plus que le cuivre, et que, « pour en extraire le métal précieux, il suffisait de griller le minerai à l'air libre.

« Dans le district de Curico on a découvert dernièrement une mine pareille à la précé- « dente, dans laquelle l'or se trouve allié au cuivre en quantité égale. Les gens du pays ap- « pellent ce minerai aventurine naturelle, parce qu'elle paraît semée de points brillants « d'or, et ils en font des bracelets, des anneaux et d'autres bagatelles curieuses. » (Molina, *Historia de Chile*, tome I, page 97, publiée en italien à Florence en 1780, traduite en espagnol par Arquellada.)

Il s'agit simplement ici de sulfure de cuivre et de fer, très-commun dans tous les gisements cuprifères de la province. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans tous ces récits; mais ils prouvent du moins l'abondance des minerais de cuivre dans ces localités, et conséquemment, ce que pourra produire un jour leur exploitation méthodique. — Voici ce que dit le même historien en parlant des mines d'argent d'Uspallata :

« Les minerais argentifères d'Uspallata ont été découverts en 1638, et quoique alors il y « eût déjà des indices très-sérieux de leur richesse, on resta longtemps sans les exploiter, « faute d'argent et d'ouvriers; jusqu'à ce qu'enfin, en 1762, deux excellents et fort expéri- « mentés mineurs du Pérou les ayant reconnus et analysés, les habitants de Mendoza se dé- « cidèrent à les travailler sous leur direction, et le firent avec de grands bénéfices. »

Molina vante ensuite l'étendue et le nombre des gîtes métallifères découverts dans la vallée d'Uspallata, qu'il assure devoir se continuer dans toute la chaîne des Andes jusqu'à Potosi. Ceci est exact jusqu'à un certain point, puisque nous connaissons déjà la multitude de tous les indices d'or, d'argent, de cuivre, de nickel, d'étain, de plomb, de fer, etc., qui se rencontrent dans toutes les provinces andines. Quant aux travaux en activité à cette époque, il ajoute :

« La veine principale conserve constamment neuf pieds de large; mais, des deux côtés, « elle envoie un grand nombre de filons de toute grosseur, lesquels se subdivisent en une « multitude d'autres filons qui traversent le canton dans une étendue qui n'a pas moins de « dix lieues de superficie. La gangue est terreuse et de diverses couleurs; elle partage le « grand filon en cinq parties parallèles et inégales. Celle du centre, qui n'a pas plus de deux « pouces de large, est noire, quoique la grande quantité de métal qu'elle renferme la rende « grise en certains endroits; les deux autres intermédiaires sont de couleur marron, et les « deux extérieures gris-bleu. On les a suivies jusqu'à trois cents pieds de profondeur en « 1766, sans trouver aucune diminution dans la richesse et la puissance des filons.

« Les analyses faites à Lima, par les plus habiles essayeurs de Potosi, ont fait reconnaître « que le caisson donnait 200 marcs d'argent fin, ce qui est un rendement aussi riche que les « plus riches du célèbre cerro de Potosi lui-même. » (Molina, tome I, page 107.)

Avec le temps, la mine est devenue moins productive, et les travaux y ont été abandonnés et repris tour à tour. (Voyez tome II, page 388.)

l'on trouve une bonne terre végétale, et qui seraient susceptibles d'une culture avantageuse. Les pâturages naturels y sont excellents pour le bétail.

Jusqu'en 1861, la province de Mendoza ignorait les forts *Tremblements de terre.* Les violentes secousses qui avaient agité à différentes époques les régions chiliennes paraissaient perdre leur intensité en traversant la barrière des Andes; on n'y connaissait encore que des frémissemens du sol, lorsque, le 20 mars 1861, un des plus violents tremblements dont l'histoire fasse mention a renversé, en quelques secondes, la capitale entière et enseveli la moitié de ses habitants sous ses ruines (1). Il n'y a donc plus à croire à l'immunité dont

(1) Tremblement de terre de Mendoza. — C'est le 20 mars 1861, à huit heures et demie du soir, que la ville de Mendoza a été totalement détruite par une des plus violentes secousses qui aient jamais été observées, et dont le tremblement de Rio-Bamba, dans la province de Quito, le 4 février 1797, raconté par Humboldt, peut seul donner une idée. Le ciel était parfaitement pur, le temps calme, l'air tiède; la plupart des habitants étaient chez eux, quelques-uns se promenaient encore sur l'Alaméda ou sur la place. Tout à coup un mugissement souterrain se fait entendre, et au même moment, en quelques secondes, avant que l'on ait eu seulement le temps de fuir, tous les édifices publics, toutes les maisons s'écroulent; les murailles se renversent de chaque côté des appartements, le toit tombe au milieu, de sorte que tous les habitants, aussi bien ceux qui marchent dans les rues que ceux qui viennent de rentrer dans les maisons, sont enterrés sous les ruines. Le mouvement fut d'abord ondulatoire, du nord-ouest au sud-est, puis il parut venir de bas en haut. On conçoit, du reste, la difficulté de se rendre compte du phénomène dans un pareil moment. Telle fut sa violence, que sur les places ou dans les jardins plusieurs personnes perdirent l'équilibre et furent jetées à terre. Bientôt commence l'incendie causé par les becs de gaz rompus dans le passage du Commerce, les lampes des appartements, le feu des cuisines; et l'on peut se figurer les horreurs de cette épouvantable nuit. — Le lendemain, les ruines amoncelées obstruaient les canaux, et à quelques endroits il se fit de véritables inondations. On eut ainsi à combattre et le feu et les eaux, puis le défaut de vivres, et bientôt la puanteur des cadavres ensevelis sous les ruines et qu'il n'était pas possible d'extraire encore.

Après la catastrophe, la terre continua de trembler, mais moins fort, et l'on compta, jusqu'au 21 au soir, dix-neuf secousses, dont sept violentes; mais déjà rien n'était resté debout. Le 22, il y en eut quatorze. L'on en ressentit ainsi pendant trois mois, jusqu'à la fin de mai.

Le feu dura huit jours entiers; dix mille âmes au moins avaient péri. On n'a jamais pu savoir le chiffre exact; ce que l'on sait, c'est que des familles entières disparurent. Le désordre qui suivit ce cataclysme, le manque de bras, ne permirent pas de faire des travaux capables de secourir toutes les victimes, qui, enterrées sous les ruines, périrent d'asphyxie lente, par les flammes ou même par la faim. On sauva pourtant beaucoup de monde les premiers jours. Bientôt les secours les plus empressés arrivèrent de San-Juan, de San-Luis, puis du Chili, de toutes les provinces argentines, de Montevideo, du Paraguay, du Pérou, et même de l'Europe. Partout des listes de souscriptions se couvrirent de signatures, et ces ressources permirent de soulager un peu tant d'infortunes.

Voici maintenant ce qui résulte de l'étude faite des phénomènes principaux de ce tremblement de terre pendant les deux mois qui suivirent, soit dans la ville, soit aux environs, aussi bien au point de vue des secousses, de leur intensité, de leur étendue, de leurs effets :

La secousse principale et première, dirigée du nord-ouest au sud-est, a commencé dans la vallée d'Uspallata, dont les établissements, la ferme et l'usine, ont été à moitié détruits;

cette partie du territoire argentin avait joui durant trois siècles, et les constructions qui s'y feront doivent être élevées avec les précau-

elle s'est fait sentir dans la chaîne des Paramillos, a passé par le centre de Mendoza jusqu'à la rivière, de sorte que l'ondulation paraît avoir occupé une bande de vingt lieues de longueur sur deux seulement de largeur, car le groupe de maisons de Villa-Vicencio, celles en dehors de Lujan, celles du Rodeo del Medio, furent en partie épargnées; non pas toutefois que la secousse ne fût arrivée jusque-là, mais elle y était déjà affaiblie. Au Retamo, à douze lieues Est de la capitale, quelques maisons s'écroulèrent. La Paz, à trente lieues, n'éprouva qu'un tremblement de terre ordinaire. Les villes de San-Luis, Rio-Cuarto, Cordova, sentirent une petite secousse; on assure même qu'à Buenos-Ayres et à Parana, des pendules s'arrêtèrent d'elles-mêmes. De l'autre côté des Andes on n'éprouva rien. Quant au versant argentin, on constata des éboulements dans quelques gorges des Paramillos et à l'entrée de la grande quebrada qui mène à la Cumbre.

Relativement au nombre des secousses, il y en eut : du 20 au 21 mars, c'est-à-dire dans les premières vingt-quatre heures à partir du tremblement, 19, dont 7 assez fortes; — le 22, 14, dont 7 fortes; — le 23, 13, dont 3 fortes et prolongées; — le 24, 9, dont 3 fortes; — le 26, 7; — le 27, 1; — le 28, 7, dont 3 fortes; — le 29, 7 également; ce jour-là l'incendie s'arrête; le 30, 2 secousses. — Les trépidations du sol continuèrent, mais moins fréquentes, durant tout le mois d'avril; celle du 19 fut même assez violente. En mai elles diminuèrent encore de nombre et d'intensité; on n'en ressentit plus en juin ni depuis.

La ville de Mendoza s'est trouvée précisément au centre du mouvement ondulatoire : c'est pour cela que tout y a été renversé. Ce qui a sans doute contribué à sa ruine, c'est la disposition de la couche de terre argilo-sableuse recouvrant l'amas de cailloux roulés qui forme le fond du sol. Les infiltrations continues de l'eau que verse à torrents l'irrigation ont fini par creuser le terrain, d'autant plus facilement qu'il est en pente assez sensible, et à faire ainsi porter à faux la plupart des maisons et édifices. Le sol, peu résistant, s'est affaissé sous le poids des constructions, qui, presque toutes élevées en adobes ou briques cuites au soleil, avaient des murailles fort épaisses. Il n'est resté debout que le théâtre, édifice de construction moderne, moitié briques, moitié adobes, dont la toiture était très-solidement liée aux murailles, dont elle paraît avoir empêché l'écartement; il a cependant souffert. L'église de Santo-Domingo, d'ancienne construction espagnole, a conservé ses murailles, mais elles sont fendues et la coupole s'est écroulée; la démolition de ce qui reste est indispensable. La Matriz, ou église paroissiale, est venue à bas tout entière, comme aussi quelques belles maisons en chaux et grandes briques récemment bâties.

On avait songé à changer l'emplacement de la ville et à la transporter à Las-Tortugas, localité située près de collines granitiques annonçant un terrain plus solide. La population n'y a pas consenti, et a recommencé à bâtir aux mêmes endroits, mais plus légèrement et suivant le système chilien. On a pu ainsi profiter du bois, des menuiseries, enfin des matériaux de l'ancienne ville, aussi bien que des terrains et des canaux d'irrigation. Il s'est répété à Mendoza ce que l'homme a fait partout, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, en des circonstances pareilles : il rebâtit sa demeure là où était celle de son père et de ses aïeux. D'ailleurs, tout terrible qu'il soit, le phénomène du tremblement de terre est rare, et l'on oublie vite le mal passé.

Il est curieux de comparer ce phénomène apparaissant, pour la première fois, si violent et si soudain sur le versant oriental des Andes, avec ce qui se passe si souvent du côté occidental. Depuis la découverte jusqu'en 1782, c'est-à-dire dans l'espace de 244 années, on comptait au Chili cinq grands tremblements de terre. Le premier, en 1570, ruina diverses colonies des provinces centrales; — le second, le 13 mai 1647, fit beaucoup de dégâts dans la capitale; — le troisième, au 15 mars 1657, c'est-à-dire dix ans après, la ruina presque tout entière. — Au quatrième, le 18 juillet 1730, la mer s'élança sur la ville de la Conception et la renversa; — enfin, le 24 mai 1751, nouvelle irruption de la mer sur cette ville, et

tions employées au Chili pour rendre ces phénomènes moins désastreux. On sait d'ailleurs que nulle partie du globe n'est exempte des tremblements de terre, quoiqu'ils soient cependant plus fréquents dans les régions volcaniques et près des grandes chaînes de montagnes, que dans les terrains tertiaires ou composés d'alluvions modernes.

Climat. — Le climat de Mendoza se divise en deux régions : celle au nord du 35e degré, celle du sud. La région du nord a le même climat que la province de San-Juan, c'est-à-dire qu'il n'y pleut presque jamais; parfois un orage y éclate dans les mois d'été, mais le phénomène est rare. Au sud du 35e, au contraire, les pluies commencent. On en a au printemps et à l'automne, souvent même en été. Plus on se rapproche de la Cordillère et plus elles sont fréquentes; c'est ce qui explique la quantité de ruisseaux qui descendent des Andes, le nombre croissant des Nevados, et la belle végétation qui se montre dans cette région. — La ville de Mendoza et ses environs paraissent avoir une température moyenne oscillant entre 15 et 16°, si nous en jugeons par sa végétation et son altitude qui approche de 800 mètres (1). Il y gèle un peu l'hiver; l'été est extrê-

ruine de tous les forts et villages compris entre les 34e et 40e de latitude. (Molina, tome I, page 33.) La Conception éprouva une troisième destruction complète en novembre 1822, et la côte entière du Chili, à partir de cette ville jusqu'au 40e, fut soulevée de deux à trois mètres. Les secousses de 1834 et 1835 y furent encore terribles. Malgré toutes ces ruines, la ville de la Conception est aujourd'hui une des plus industrieuses, des plus commerçantes et des plus jolies villes de la République chilienne. Valparaiso a été détruit plusieurs fois, Copiapo également. En avril 1851, Santiago a éprouvé une secousse très-forte. — Or, du côté argentin, depuis trois siècles, le premier tremblement de terre violent est celui du 20 mars 1861, à Mendoza.

(1) La température annuelle de la plaine voisine des Andes, par suite de toutes les circonstances variées qui peuvent influer sur elle, doit être calculée directement, et nous n'avons pas, jusqu'ici, de séries d'observations suffisantes pour permettre de l'établir d'une manière positive. On peut toutefois estimer qu'il faut au moins 200 mètres d'altitude dans la plaine argentine pour amener un degré d'abaissement dans la moyenne annuelle comparée avec les localités situées à pareille latitude au niveau de la mer. Mais comme le climat est continental et offre aussi de plus grandes oscillations dans la moyenne des saisons, si l'hiver y est plus froid que près de l'Océan, l'été y est par contre beaucoup plus chaud ; l'exposition du sol, sa nature, le voisinage plus ou moins rapproché de la montagne, enfin la proximité d'une plaine saline qui s'échauffe considérablement en été, tout cela influe de mille façons sur les phénomènes de la chaleur dans ces régions, et peut-être faut-il encore s'élever davantage, et même jusqu'à trois cents mètres, pour trouver cette différence.

Lorsqu'au contraire une montagne ou colline s'élève brusquement au milieu d'une plaine ou au bord de la mer, la différence de température est bien plus rapidement sensible à mesure qu'on s'élève. Deux expériences répétées à un an de distance avec les mêmes instruments, au cerro de Montevideo, nous ont donné chaque fois 2° en moins pour la température

mement chaud, d'autant plus chaud même qu'il y a peu de vent dans cette saison et que les orages se limitent à la Cordillère et par conséquent ne rafraîchissent pas beaucoup l'atmosphère. L'hiver est très-sec; toutefois l'évaporation étant beaucoup moins forte en cette saison, les eaux abondent dans la cienega du Vermejo qui s'étend alors de manière à toucher les faubourgs de la capitale. Une irrigation moindre permet aussi au surplus des eaux non employées de s'y rendre comme à un réservoir commun. — Les crues des rivières venues des Andes n'ont lieu que l'été, à partir de la fin de novembre, époque à laquelle les neiges commencent à fondre rapidement; deux mois plus tard, les lagunes de Guanacache s'enflent à leur tour et vident leur trop-plein par le Desaguadero. La crue cesse en juillet et août.

Salubrité. — Une maladie semble particulière à Mendoza, c'est la pustule maligne, si rare sur les autres points du territoire argentin. Elle n'y est pas d'une extrême gravité, surtout lorsque les malades sont soignés à temps; mais on en voit toujours un certain nombre de cas pendant l'été. Quant à la cause de cette affection, si connue en Europe, si rare dans la Plata, malgré l'immense quantité de débris d'animaux qu'on laisse pourrir en plein air, il nous est impossible de la découvrir pour Mendoza, où les lois de l'hygiène ne sont ni mieux ni plus mal observées qu'ailleurs, où le climat est parfaitement sec. — Le goître y est commun, et tient évidemment à la qualité des eaux des rivières. Cependant on ne les boit guère sans les avoir filtrées, et il y a plusieurs ruisseaux fort clairs. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que cette affection est rare dans la province voisine de San-Juan, où les eaux ont, à la vue du moins, des caractères physiques analogues. — Excepté ces deux affections, on n'y connaît d'autres maladies que celles communes au pays et à la région des Andes. Nous ajouterons que son climat sec est très-favorable à la guérison des affections de poitrine. En effet, la phthisie pulmonaire y est rare, et l'asthme, assez répandu sur le littoral, non-seulement y est inconnu, mais encore disparaît ou du moins diminue d'intensité d'une manière notable chez les malades qui viennent habiter cette province. Les fièvres éruptives du littoral y arrivent

comparée au niveau de la mer et sur la terrasse du fort. C'est donc 1° de différence pour 70 mètres, puisque cette colline a 140 mètres au-dessus du niveau de la Plata.

Par conséquent, ce n'est que par hypothèse que nous assignons à Mendoza 16°, 17°5 à San-Juan, 20° à la Rioja, etc. Il est même possible que ces chiffres soient trop élevés. (Voyez le tableau météorologique du tome I, page 348.)

comme dans tout le reste du pays et atteignent même les Indiens Pehuenches de la frontière. Aucune épidémie, que nous sachions du moins, n'a jamais été importée ou exportée par la Cordillère.

Végétation. — La végétation de Mendoza ressemble à celle de San-Juan, mais l'oranger et le dattier n'y réussissent pas aussi bien. En revanche tous les arbres fruitiers de l'Europe tempérée y croissent et y fructifient parfaitement. La végétation naturelle jusqu'au Rio-Latuel se réduit aux plantes maigres et souvent salines de la plaine Argentine intérieure, telles que le retamo, la brea, le chañar, la jarilla, le jume, l'algarrobo rabougri, etc. Au nord de cette rivière et dans les vallées devenues humides des Andes, elle se montre plus vigoureuse, et l'on y voit plusieurs des espèces arborescentes du Chili. Malheureusement, la distance et le manque de routes empêchent de profiter de ces essences précieuses. Aussi la province manque-t-elle complétement de bois de construction, aucun des arbres et arbustes que nous venons de nommer plus haut, n'étant capable de fournir autre chose que du bois de chauffage, ou les branches et rameaux nécessaires à la construction de simples *ranchos* (chaumières).

Agriculture. — La province de Mendoza, par suite de la nature de son sol et de son climat, doit tout à l'agriculture. — Le peuplier, introduit en 1810 par l'Espagnol D. Juan Cobos, y tient lieu de tous les bois de charpente, et, quoique ce soit une essence médiocre, a rendu d'immenses services au pays. Il y croît avec un luxe de végétation extraordinaire, mieux et plus rapidement qu'en aucun autre point du territoire argentin, de telle sorte que des arbres de quarante ans y sont déjà d'une taille énorme. L'orme réussit également bien, mais on commence seulement à le planter; il en est de même des diverses espèces de pins. Le noyer a été introduit par les provinces chiliennes, et on ne le cultive guère que pour son fruit; cet arbre devrait être multiplié davantage, car l'on sait le beau bois d'ébénisterie et même de charpente qu'il peut fournir. De Catamarca au sud de Mendoza, tout est à créer sous le rapport des bois utiles à l'industrie; il faut les planter, car les excellentes essences de Tucuman exigent d'énormes frais de transport, tandis qu'il est possible de multiplier sur les lieux toutes les espèces utiles.

Si la silviculture est inconnue à Mendoza, il n'en est pas de même de la production des céréales qui absorbe la plus grande partie des bras à la campagne, et du soin des prairies artificielles, où l'on engraisse une quantité considérable de bétail. — Le blé rend en

moyenne vingt-cinq pour un; la bonne distribution des eaux fait la production de la luzerne inépuisable. Le maïs est d'un produit considérable, et l'on commence à s'occuper de l'avoine pour la nourriture des chevaux. — Tous les légumes d'Europe sont cultivés avec succès, de même que les arbres fruitiers; toutefois, jusqu'à présent, on s'est plus occupé de la quantité de la production que de sa qualité, et il y a encore beaucoup à faire pour l'amélioration des espèces. La vigne donne considérablement, et, dans ces derniers temps, la fabrication du vin s'est non-seulement fort étendue, mais encore perfectionnée. On s'est remis à la culture du mûrier, introduit en 1835 par l'Espagnol D. Juan Godoy, et qui avait donné de si beaux résultats pour l'élève des vers à soie, mais avait été abandonné à la suite d'une épidémie sur ces insectes, et l'on se préoccupe même de celle du cactus pour la cochenille. — On estimait qu'en 1860 le total des terres en culture s'élevait à 60,000 hectares, quantité très-considérable pour le pays; car aucune province argentine ne peut offrir une pareille étendue de sol cultivé.

Animaux sauvages et domestiques. — L'aridité de la campagne vers le nord ne permet pas une grande multiplication des espèces sauvages. On y voit cependant le guanaque descendre de ses montagnes, sur les versants desquelles abonde le Couguar. Il en est tout autrement vers le sud. Le jaguar est multiplié dans les plaines boisées où coulent le Diamante et le Latuel; l'autruche, diverses espèces de cerfs, y sont également fort communes. Le gibier de toute sorte y foisonne. La petite espèce de tatou, nommée par les zoologistes *Chlamydophorus truncatus*, se rencontre exclusivement dans les premiers contre-forts des Andes; on trouve l'aguara et la loutre dans la cienega du Vermejo, près du Tunumaya et des lagunes, et dans les vallées des rivières australes et leurs marécages. — Les cours d'eau de Mendoza sont assez poissonneux; toutefois c'est seulement dans les lagunes de Guanacache que se pêchent les belles et bonnes truites que l'on mange dans la capitale. Les riverains les y apportent d'une distance de trente lieues, qui est franchie en une nuit au galop de leurs chevaux.

Bétail. — On élève peu de bétail; on se contente d'engraisser celui qui est amené de San-Luis pour passer la Cordillère et fournir le marché chilien. Les vastes enclos de luzerne, si multipliés partout, servent à cette industrie et à entretenir en outre la plupart des bêtes de somme ou de trait de la province, car les pâturages naturels sont

insuffisants pour cela; on n'en rencontre de passables que dans les hautes vallées des Andes, où leur étendue est restreinte. — On s'occupe beaucoup de l'élève du mulet, objet d'un grand commerce avec le Chili. La chèvre et le mouton ne sont entretenus que dans la mesure des besoins locaux.

Nous avons parlé de l'éducation du ver à soie, à laquelle on commence à se remettre. Ce n'est que depuis quelques années que l'on s'occupe d'apiculture. Les abeilles se reproduisent d'un manière extraordinaire.

Industrie et commerce. — Le grand éloignement où se trouvait la province de Mendoza des ports du littoral et la présence de la barrière des Andes, l'ont obligée d bonne heure à être industrieuse. La première occupation des habitants y a été naturellement l'agriculture; ils n'avaient qu'à suivre d'ailleurs l'exemple des Indiens Guarpès qu'ils venaient de soumettre, et, d'un autre côté, il ne leur était pas facile, comme aux colons du littoral, de vivre du bétail qui, faute d'un terrain propice, ne pouvait se multiplier en grande quantité autour d'eux. La production des céréales, celle du vin, la culture des arbres fruitiers, furent donc les premiers éléments de prospérité du pays et les bases de son commerce. Dans le courant du siècle dernier, on exportait pour le littoral et même pour le Chili des farines, des vins, des fruits secs (*orejones* et *pasas de uva*) en échange des objets de fabrique européenne; on y joignit bientôt l'argent et le cuivre extraits des mines d'Uspallata, et les produits de la fabrication du savon, qui ne laisse pas d'être importante. Ce commerce a continué jusqu'à l'époque actuelle.

La consommation locale est considérable, et le littoral y fournit par les caravanes de charrettes qui mettent en général de six semaines à deux mois pour franchir les 240 lieues qui séparent Mendoza du Rosario. Les troupes de mulets importent aussi beaucoup par la Cordillère pendant les cinq mois que ce chemin est praticable et permet d'aller en dix ou douze jours à Valparaiso; toutes les marchandises peu volumineuses peuvent être ainsi introduites dans un bref délai.

Pendant les quelques années que l'on s'est occupé de la sériciculture, on avait monté des métiers à soie, qui fabriquèrent quelques jolies étoffes, des châles, des ponchos, des écharpes. Cette industrie tomba avec la disparition du ver à soie; mais elle prouve

l'aptitude et la disposition des habitants aux arts manufacturiers. On a également fabriqué des pianos, des instruments d'agriculture, monté des scieries mécaniques, fondu des cloches, etc., etc. Il n'est pas douteux que, avec l'accroissement de la population et ses qualités laborieuses, cette province ne devienne une des plus riches et des plus actives de toute la Confédération argentine; elle n'a besoin pour cela que de la paix. L'intelligence et le travail y ont fait d'un affreux désert une série d'oasis remplies d'ombre et de fraîcheur, où l'on vit aujourd'hui dans l'abondance de toutes choses; il n'y a donc qu'à continuer, en profitant de l'expérience acquise, pour faire mieux encore.

Voies de communication. — Située sur le versant oriental des Andes, à l'issue du meilleur sentier qui puisse permettre de franchir cette barrière, sentier déjà ouvert à l'époque de la découverte, la colonie de Mendoza communiqua d'abord avec le Chili, puis avec le Tucuman; ce ne fut que lorsque le rétablissement de Buénos-Ayres par Garay, en 1582, eut été complété et consolidé, que l'on commença à aller de la Plata au Chili, par les Pampas. On établit alors sur la route quelques points fortifiés pour la rendre sûre et praticable aux caravanes de charrettes, que l'on voit la parcourir dès les premières années du dix-septième siècle. Cette voie est restée la même depuis cette époque. Aujourd'hui, elle part de Rosario et arrive à Mendoza, en passant par Frayle-Muerto, Rio-Cuarto, Achiraz, San-José-del-Morro, la ville de San-Luis et la Paz, et de Mendoza, s'engage dans la Cordillère par Uspallata. (Voyez t. II, p. 548; — t. I, p. 198, pour le passage des Andes.) — Elle a été améliorée par la construction d'un pont sur le Desaguadero, en 1863, et des redressements près de San-Luis; il manque encore un pont sur le Saladillo, que l'on est forcé de passer à gué, et quelques travaux pour adoucir les pentes de plusieurs autres cours d'eau, que l'on passe également à gué. La rectification De Laberge, tracée en 1858, la réduirait à 755 kilomètres, au lieu de 244 lieues de 4,300 mètres que l'on compte aujourd'hui; mais on n'a point encore déplacé les anciennes postes, et par conséquent il est impossible, faute de chevaux, de suivre le nouveau tracé.

Pour le passage des Andes, on fait prendre au bétail les chemins de la Deheza, ou du Potrero-Alto, quelquefois celui du Portillo, par lequel les pâturages sont meilleurs. Celui du Planchon, moins élevé que tous les précédents, est rarement suivi, à cause des In-

diens qui en font leur principal moyen de communication avec le Chili. Quant aux autres que nous avons indiqués (voyez t. I, p. 192), ils pourraient être assez facilement rendus praticables, mais les Indiens sont les seuls à en profiter, puisqu'ils occupent presque tout le sud de la province, à partir du Rio-Diamante.

Nous connaissons déjà la route de San-Juan, évaluée à 50 lieues argentines, que l'on pourrait toutefois réduire à 150 kilomètres, en la rectifiant. Mais il faudrait alors creuser des puits pour donner l'eau nécessaire aux postes qu'il serait indispensable d'établir sur son parcours. Les communications entre ces deux villes ont grandement besoin d'être améliorées, car, par le système actuel, il y a entre Jocoli et la poste de Guanacache une distance de 22 lieues, sans eau ni fourrage, qui doit être franchie avec les mêmes animaux, et que dans la saison chaude il faut traverser de nuit, si l'on ne veut pas souffrir horriblement de la soif et du soleil.

Les routes du sud de la province ont des postes jusqu'à San-Rafael. Au-delà de ce fort, il n'y a que de rares habitations, pour ainsi dire à la merci des Indiens. On compte 60 lieues de San-Rafael à Mendoza. Lorsque le sud sera peuplé, les communications avec le Chili se feront facilement à travers les Andes. Le passage du Planchon n'a que 3,000 mètres d'altitude, celui de Sazo n'a pas davantage, et celui d'Antuco seulement 2,100. Lorsque la frontière du sud sera plus assurée, il sera facile d'établir une communication directe avec Buenos-Ayres, à travers la Pampa; ce qui réduirait la distance de cette ville au pied des Andes à 200 lieues, en passant par le sud de la Sierra de Varela, Fuerte Constitucional, Tres-de-Febrero (Lechuzo), Las-Tunas et Junin (Federacion). D. Luis de la Cruz a indiqué, en 1806, les facilités de ce chemin, du Pas d'Antuco à Melincué, si l'on n'est point molesté par les Indiens. Or les habitants de la province de Mendoza s'entendent généralement assez bien avec les Pehuenches qui habitent au sud de leurs terres et dans les vallées conduisant aux meilleurs passages de la Cordillère.

Population. — La population de la province de Mendoza a les mêmes origines que celle de San-Juan. Les Indiens Guarpès et leurs métis en forment le premier fonds; mais, avec les années et une immigration peu considérable, mais continue, le sang s'est éclairci successivement, et le type blanc y prédomine de beaucoup. Ce n'est que proche des lagunes de Guanacache que l'on retrouve encore quelques Indiens civilisés, purs ou presque purs; le reste de la po-

pulation est composé de colons d'origine espagnole, de Chiliens venus de l'autre côté des Andes, et d'un nombre notable d'Européens, immigrés depuis une dizaine d'années. En 1852, on évaluait cette population à 45,000 âmes; le recensement officiel de 1857 donna un total de 47,478 habitants, sur lesquels 3,151 étrangers (1). —

(1) D'après d'anciens documents, la population de toute la province de Cuyo, formée des trois sections de Mendoza, San-Juan et San-Luis, renfermait, en 1770, 22,007 habitants ainsi répartis :

Membres du clergé séculier	77
Moines de divers ordres	485
Religieuses cloîtrées	112
Gens de couleur libres, soldats	450
Esclaves noirs ou mulâtres des deux sexes	4,163
Population diverse	16,720
	22,007

En 1825, le Congrès évalua la population totale du Cuyo à 80,000 âmes, devant fournir un contingent de 1,068 soldats à l'armée nationale. Chacune de ses sections était estimée une population égale de 26,666 habitants, ce qui ne pouvait être exact, car Mendoza était alors probablement aussi peuplée que San-Juan, et San-Juan l'était bien plus que San-Luis. En 1830, d'autres calculs, qui n'étaient encore qu'approximatifs, estimaient celle de San-Juan à 35,000, celle de Mendoza à 30,000 et celle de San-Luis à 15,000, en tout 80,000. — Aujourd'hui cette popûlation ne s'élève qu'à 165,000 âmes; sa période de doublement n'a pas même été de trente années, car, à ce compte, en prenant pour base le recensement de 1770, elle aurait dû avoir 176,000 habitants en 1860. Or, les recensements de 1857 à Mendoza et à San-Luis, le calcul de la population actuelle de San-Juan, établissent que ce chiffre n'était pas atteint alors, puisqu'il ne l'est pas même encore aujourd'hui. Ce n'est point au défaut de salubrite du pays que l'on doit la lenteur de ce mouvement, ni à la misère, car l'on y vit dans l'abondance, mais bien aux agitations civiles, qui, déplaçant sans cesse les habitants, gênant leurs relations sociales, entraînant la jeunesse aux armées, rendent les mariages rares, et, quoique peu sanglantes, ne laissent pas d'amener une certaine mortalité dans la partie la plus active et la plus vigoureuse de la nation.

Le recensement officiel de 1857 répartissait ainsi la population :

La capitale proprement dite	8,641
Département de San-Vicente	8,409
Département de Lujan	5,310
Premier département de campagne de la capitale	5,029
Deuxième département de campagne (Uspallata)	148
Troisieme département de campagne	2,296
Quatrième département de campagne	1,272
Département de San-Martin	9,503
Département de San-Carlos	3,722
Département de San-Rafael	959
Département de Rosario de Las Lagunas	1,086
Département de La Paz	1,103
	47,478

De cette époque au tremblement de terre, la population avait crû considérablement, surtout dans la ville et aux environs. C'est aussi là qu'elle a le plus souffert, car dans la cam-

Aujourd'hui par suite de l'épouvantable désastre de 1861, ce chiffre se trouve ne point avoir augmenté, puisque plus de la moitié de la population de la ville, de San-Vicente, de Lujan et des faubourgs de la capitale désignés sous le nom de départements ou sections de campagne, formant un groupe de 25,000 âmes, a été écrasée sous les ruines de ses habitations; de telle sorte que c'est peut-être encore la porter trop haut que de l'évaluer à 50,000 âmes en 1864. — Nous l'estimons cependant à cette somme, en raison de l'augmentation naturelle, qui est grande, et de la forte immigration qui s'est faite par suite du vif mouvement commercial et industriel développé par les travaux nécessaires pour relever de ses ruines cette ville si active au moment de sa catastrophe. Ce n'est d'ailleurs que le groupe de la capitale qui a beaucoup souffert, la population de la campagne est restée à peu près intacte. — Les Mendocinos sont laborieux et entreprenants, bons agriculteurs, et ne manquent point d'aptitude pour les arts industriels. Ils se sont remis avec ardeur à rebâtir leur ville sur un plan nouveau et avec des précautions qui rendront désormais un nouveau tremblement de terre moins dangereux. Dans peu d'années leur province aura repris sa prospérité première.

Gouvernement et administration. — La Constitution de la pro-

pagne la perte a été insignifiante, par suite de la légèreté des constructions, et aussi parce que la secousse y a été moins forte. La principale mortalité se fit donc sentir dans la ville et à San-Vicente, où les maisons étaient le plus pressées. — Nous croyons, en tenant compte de ces circonstances, de la reproduction naturelle, de l'immigration et des déplacements d'habitants qui ont eu lieu, pouvoir répartir ainsi la population actuelle :

Capitale	4,000
Département de San-Vicente	6,000
Département de Lujan	5,000
Première section de campagne de la capitale	7,000
Deuxième section ou département (Uspallata)	200
Troisième département	2,800
Quatrième département	2,000
Département de San Martin	13,000
Département des Lagunes de Guanacache	1,500
Département de La Paz	2,000
Département de San-Carlos	5,000
Département de San-Rafael	1,500
	50,000

Nous devons noter ici que, depuis quelques années, une immigration assez considérable a eu lieu par le Chili, et qu'elle a beaucoup contribué à combler les vides faits par la catastrophe de 1861.

vince de Mendoza a été votée le 22 mars 1855. Elle place le *pouvoir législatif* dans une chambre de vingt-cinq députés se renouvelant par moitié chaque année. Cette chambre tient deux sessions annuelles : l'une du 3 février au 30 avril, l'autre du 8 août au 31 octobre. Les électeurs doivent posséder une valeur foncière, mobilière ou industrielle, évaluée à 200 piastres, et savoir lire et écrire. — Le *pouvoir exécutif* est exercé par un gouverneur nommé par la chambre des députés dont le nombre est doublé pour cette élection. Ses fonctions durent trois années ; il est assisté de ministres-secrétaires à son choix et d'un conseil de gouvernement présidé par lui et composé de six membres, dont font légalement partie un de ses ministres, le président de la chambre de justice, un employé des finances, deux membres de la municipalité et un ancien gouverneur ; ces quatre derniers membres à son choix. Les fonctions du gouverneur durent trois années, il ne peut être réélu qu'après une période égale.

Le *pouvoir judiciaire* incombe à une chambre de justice nommée par le gouverneur sur une triple liste présentée par le conseil d'État. Les tribunaux inférieurs sont constitués par les municipalités.

Il existe une *municipalité* dans chaque chef-lieu de département. Ces municipalités sont sous la surveillance de la chambre de justice pour ce qui concerne l'administration des tribunaux inférieurs de première instance et de paix, constituée par elles. Elles ont dans leurs attributions la salubrité et l'édilité publique, la distribution des eaux et l'instruction en général ; enfin la *police*, exercée par des commissaires de département et des sous-commissaires de district. — L'instruction primaire est obligatoire. Les municipalités ont le droit de forcer les parents à envoyer leurs enfants à l'école, qui est gratuite pour les pauvres.

Grâce à ces mesures, l'*instruction publique* est assez avancée dans la province, et l'on établit tous les jours de nouvelles écoles. A la fin de 1860, on y comptait 1,017 garçons ; il y avait en outre plusieurs écoles pour les filles, tant dans les départements que dans la capitale. Celle-ci avait alors un excellent établissement d'instruction secondaire qui vient d'être rétabli et nationalisé ; elle possédait aussi un *bureau topographique*, une *bibliothèque publique*, dont on a sauvé les débris, une *ferme-modèle* (*quinta normal*), qui a considérablement contribué au progrès de toutes les branches de l'agriculture depuis dix années, et qui existe encore. On était à la veille de fonder une *école d'arts et métiers*, lorsque le tremblement de terre est survenu. — En somme, il y a une grande disposition au

progrès, et les Mendocinos comprennent que l'instruction répandue dans toutes les classes de la société est le meilleur moyen de le réaliser promptement.

Culte et clergé. — Mendoza fait partie du diocèse de Cuyo. Le siége épiscopal étant à San-Juan, elle est gouvernée par un délégué ecclésiastique (*vicario foraneo*). Toutes les cures départementales sont pourvues, et il existe en outre un assez grand nombre de chapelles avec des desservants. La capitale renfermait trois couvents d'hommes, ruinés par le tremblement de terre, franciscains, dominicains et pères de la Merci. Celui des augustins ne renfermait plus de moines. Il y avait un couvent de femmes, dont presque toutes les religieuses ont succombé. Le peu de religieux et de religieuses qui ont survécu à la catastrophe s'occupent de rétablir leurs maisons. Les chapelles et oratoires des faubourgs et de la campagne sont entretenus par des personnes pieuses. — Il existe un hôpital civil administré par la municipalité. On veut y appeler du Chili ou de Buénos-Ayres des sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Force armée, frontière indienne. — La frontière indienne du sud a pour point d'appui le fortin de San-Rafael, qui renferme une garnison de troupe de ligne nationale. On a établi en outre quelques postes que l'on porte en avant ou en arrière, selon les circonstances. Il avait été question, en 1854, de créer un établissement militaire près du Nevado, sous le nom de Fort-Segura, mais ce projet n'a pas été réalisé. La garde nationale comptait, en 1860, 6,000 hommes des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie. Ce chiffre n'a que peu diminué. Les nécessités de la frontière indienne maintiennent sans cesse en alerte les milices ou garde mobile, qui concourent à sa défense conjointement avec la force nationale.

Revenu et budget, — terres publiques, — colonisation. — Le revenu provincial a été fort diminué depuis 1861, cependant on l'estime à 55,000 piastres pour l'année 1864 ; somme considérable, vu les circonstances dans lesquelles se trouve encore Mendoza. Il est produit principalement par la contribution territoriale, le papier timbré, les droits de mutation, de marque, d'abatage, etc., etc. ; mais on est forcé d'avoir recours au gouvernement national pour le reste. Le budget provincial de 1864 s'élève à 79,300 piastres, sur lesquelles il y en a 9,560 consacrées à l'instruction publique, et 25,000 à payer une partie de la dette flottante de la province. — La vente des *terres publiques* peut devenir d'une grande ressource, mais il faut, pour qu'on puisse les aliéner avec avantage, qu'elles soient susceptibles d'irriga-

tion. C'est dans ce but que l'on a ouvert un grand canal dérivé du Tunuyan, depuis le bourg de La Paz jusqu'au Desaguadero, dont l'eau pourra permettre de mettre en culture une large bande dans le désert de douze lieues qui sépare ce bourg de la rivière. — Dans la région australe, les bords du Diamante et du Latuel peuvent être également livrés à la culture et appeler de nombreux immigrants. C'est dans cette région que le gouvernement provincial appelle aujourd'hui la *colonisation* et qu'il est prêt à céder d'excellentes terres à tous les cultivateurs sérieux. Dans ce but, il veut ouvrir une route directe de San-Rafael à San-Luis, d'abord le long du Rio-Diamante, puis en établissant un fortin et un bac à l'endroit où il atteint le Desaguadero, pour assurer la route jusqu'au petit fort du lac Bebedero, au pied de la sierra de Varela, d'où l'on se dirige en toute sûreté sur San-Luis. Ces deux établissements auraient l'avantage de former deux centres avancés de population sur la lisière du territoire indien et de donner de la sécurité à la frontière. Ils se relieraient, par une petite garde intermédiaire, avec le bourg de la Constitution sur le Rio-Quinto, un des points aujourd'hui les plus florissants de la province de San-Luis.

§ II. — *Division administrative. — Départements. — Districts. — Centres de population.*

La province de Mendoza, comme celle de San-Juan, par suite de la disposition de ses rivières et de la nécessité absolue de l'irrigation, a ses populations très groupées sur certains points. — La ville et ses environs, dans un rayon de quatre lieues dans un sens, de six dans un autre, concentraient plus de la moitié des habitants. Aussi a-t-on formé deux grandes divisions dans le système départemental : la ville et la campagne d'une part, les départements plus éloignés de l'autre. — Il faut toutefois faire une exception pour ceux de San-Vicente et de Lujan, qui sont en quelque sorte la continuation de la ville. — Avant 1854, la province était divisée en cinq grandes paroisses : La Capitale, San-Vicente, Lujan, la vallée de Uco, San-Martin et les Lagunes. — La division administrative actuelle, qui n'est pas définitive et doit être remplacée par une autre plus logique et plus commode, comprend douze départements : La *Capitale* et ses quatre sections ou départements de Campagne, *San-Vicente*, *Lujan*, *San-Martin*, les *Lagunes*, *La Paz*, *San-Carlos*, *San-Rafael*.

Département de la Capitale. — La ville de Mendoza, et capitale de la province, a été si complétement détruite par le tremblement de terre de 1861, que ce que nous pouvons en dire s'applique plutôt à son état ancien qu'à son état actuel, car sa reconstruction n'a fait que commencer et avance lentement. Sa destruction avait été si compléte que, dans la première année qui suivit la catastrophe, on hésitait à rebâtir la cité sur son ancien emplacement; on voulait la transporter à Las Tortugas, localité située à trois lieues sud-est de son centre actuel. Les habitants se refusèrent cependant à abandonner les ruines de leur cité, qui leur offraient d'ailleurs la propriété du terrain, les briques, les poutres, les débris de toute sorte qui pouvaient aider à la reconstruction souhaitée; enfin, et ce qui était d'une haute importance, les travaux de canalisation anciennement faits, et les droits à l'eau d'irrigation qu'ils comportaient. Ils suivirent instinctivement l'exemple donné par tant de localités de l'ancien et du nouveau monde, dont les villes, renversées par des tremblements de terre, se sont toujours relevées de leur ruine, à moins qu'elles ne se trouvassent dans un endroit où des éruptions volcaniques pussent les couvrir. Aujourd'hui donc Mendoza se rebâtit sur son ancien emplacement, mais on fait les rues plus larges, les maisons plus légères; les toits en sont liés solidement aux murailles. Le gouvernement national a pressé le rétablissement des édifices fédéraux, et celui de la province s'occupe avec activité de ceux nécessaires à l'administration locale. Du produit des souscriptions recueillies en Amérique et en Europe, une partie a servi à pourvoir aux premiers besoins de la population, l'autre à créer des établissements d'utilité publique, tels que des hôpitaux et des écoles.

Il ne reste donc rien de l'ancienne Mendoza, si ce n'est le théâtre dont on a commencé la restauration. Pour relever des églises aussi considérables que celle de Santo-Domingo, pourvue d'un dôme assez imposant, et la Matriz, il faut des travaux impossibles à exécuter en ce moment, et l'on a pourvu au plus pressé, en construisant des chapelles qui suffisent aux besoins de la population actuelle. Quant aux maisons particulières, il s'en était bâti de fort belles depuis 1856; toutes ont été renversées de fond en comble, malgré leur solidité, aussi bien que le Passage du commerce, création nouvelle devenue une sorte de bazar très-fréquenté et le centre d'actives transactions de détail. C'est là que commença l'incendie qui suivit immédiatement la secousse. Le centre des constructions nouvelles est l'ancienne Alameda, grande et belle promenade d'un kilomètre

de long, garnie d'une quadruple rangée d'ormes et de peupliers, et arrosée par un double canal d'eau courante. Les maisons qui la bordaient ont été détruites, mais les arbres ont peu souffert. C'est aujourd'hui le quartier le plus peuplé et le plus vivant de Mendoza. La place principale, dont on avait fait également une jolie promenade, se restaure par la reconstruction des habitations qui l'entouraient.

La ville est traversée par un grand canal nommé *Sanjon*, et aussi canal de *Guaimallen*, du nom du cacique qui occupait le canton lors de la conquête. Ce canal est dérivé du Rio-de-Mendoza, non loin de Lujan, et est regardé comme l'ouvrage des Indiens; mais il paraît plutôt une branche détachée naturellement de la rivière. Quoi qu'il en soit, c'est de cette branche que partent la multitude de rigoles qui arrosent la ville et ses environs. Un large fossé artificiel et toujours plein, qui passe tout à fait à l'ouest sur le premier plan des Paramillos, fournit l'eau nécessaire, à la zone supérieure de culture des faubourgs, car partout où l'on peut conduire un filet d'irrigation, la terre est semée en céréales et luzernes, plantée en vignes et vergers. Des peupliers bordent tous les cours d'eau et forment les enclos des propriétés, ce qui leur donne un aspect fort pittoresque. Le cœur de la ville avait autrefois six cuadres de large sur huit de longueur; le reste était considéré comme annexe et faisait partie des départements de campagne. Ces faubourgs n'avaient pas moins d'une lieue de longueur, et se trouvaient formés par une rue principale bordée de maisons et de propriétés entourées de murs en pisé. Ce sont les parties qui ont conservé le plus d'habitants; beaucoup de leurs maisons n'étant que de simples *ranchos* ou chaumières en torchis n'ont point été renversées.

L'ancienne ville avait sept églises: la *Matriz*, celles de *Santo-Domingo* et de *San-Augustin*, qui venaient d'être restaurées, *San-Francisco*, la *Merced*, la *Caridad*, l'Église neuve; en outre, plusieurs chapelles, un hôpital, un cimetière remarquable par le luxe de ses tombes et sa bonne tenue; il ne reste plus rien de tout cela. Les couvents de Santo-Domingo, de San-Francisco et de la Merced avaient quelques moines qui ont tous péri. Il existait une maison de religieuses *Del Dulce Nombre de Maria;* celles qui ont survécu ont rétabli leur maison et ont élevé des écoles de filles comme auparavant. L'hôpital est desservi aujourd'hui par des sœurs de charité.

Le premier département de Campagne comprend les deux

faubourgs du Sud et du Nord. — Le faubourg du Sud, composé de maisons d'agrément et de culture tout à la fois, forme la paroisse de *San-Nicolas*. Celui du Nord a pour église paroissiale la chapelle du Cimetière, *Nuestra Señora del Rosario*. Il comprend toutes les cultures du nord-est, les environs de la grande cienega du *Vermejo; Borbollon*, où se trouve une source très-remarquable donnant une eau de température constante de 26° centigrades. (Voyez tome I, p. 332.) De cette source naît un ruisseau qui fournit de l'eau aux cantons de la *Carpinteria* et de *Jocoli*. — Moins loin de la ville, on compte les quartiers de la *Chimba*, *Alto de Godoy*, *Plumerillo*, *Panqueja*, *Zapallar*, *Algarrobal*, qui tous sont des groupes de maisons formant hameau au milieu de champs en culture. — Au nord-ouest, dans la montagne, se trouve le hameau de *Challao*, où l'on va se baigner l'été; ses eaux sont d'excellente qualité par leur fraîcheur et leur limpidité, tandis que celles de la rivière de Mendoza sont toujours bourbeuses en cette saison. Heureusement que ce défaut les rend précieuses pour l'irrigation, par l'engrais naturel qu'elles déposent. — Population : 7,000 habitants.

Le deuxième département de Campagne comprend la Travesia du nord, la Quebrada de Villa-Vicencio et la vallée d'Uspallata. On y trouve les établissements des *Cerros de la Cal*, où l'on fait de la chaux, l'*Estancia de Canote*, le hameau de *Villa-Vicencio*, près duquel il y a des eaux minérales sulfureuses, les usines et la ferme d'*Uspallata*. On avait voulu fonder une ville dans cette haute vallée; le terrain avait été mesuré, les fossés d'irrigation tracés; mais aucun habitant n'est venu, car le climat de cette région, située à une altitude de 1,900 mètres, est assez rigoureux, et la province a d'autres cantons plus agréables à habiter. Les travaux de l'usine ont été suspendus depuis 1861 : ils ne tarderont pas cependant à être repris, car les minerais de cuivre des environs sont abondants et de facile exploitation, et l'on y connaît en outre beaucoup de plomb argentifère. — La population de ce département n'atteint pas encore 200 âmes; son importance vient de ses mines et de la route du Chili qui y passe nécessairement. Il y a un bureau de douane nationale à la ferme d'Uspallata, grand établissement agricole, poste et auberge où rien ne manque.

Le troisième département se compose des faubourgs à l'est de la ville : *Rodeo de la Cruz*, *Rodeo del Medio*, qui ne forment qu'une seule rue de quatre lieues de longueur; *El Pedregal*, *Las Acequias de Gomez* et *Las Tortugas*, hameau au sud-est, présentant le même

aspect que ceux du premier département de campagne de la Capitale. — Population : 2,800 habitants.

Le quatrième département est également au sud-est et se compose des sections de *la Cruz de Piedra*, *Villa Seca* et *Desagüe*. — Comme le précédent, il est arrosé par des rigoles dérivées du Rio de Mendoza et exclusivement consacré à l'agriculture. — Population, 2,000 habitants.

Département de San-Vicente. — Ce département fait suite au faubourg de San-Nicolas, et, en réalité, le bourg de ce nom n'est que la continuation de la ville. Il est situé sur le canal de Guaimallen, qui fournit l'eau nécessaire à ses irrigations. La destruction du quartier le plus peuplé de San-Vicente, qui avait son église et sa place principale à cinq kilomètres du centre de la capitale, a été complète. Ses sections de campagne ont été en général épargnées, telles le *Tapon de Sevilla*, *Cariño Botado*, *Las Chacras de Coria...*, *etc.* — Malgré cela, la population y est encore considérable; environ 6,000 âmes.

Département de Lujan. — Au sud de San-Vicente et sur le Rio de Mendoza dont il occupe les deux rives. L'église et la place, centre du département, sont à 22 kilomètres de Mendoza; elles ont peu souffert, le plus fort courant ondulatoire ayant passé un peu à l'est du village. Le district de *Lulunta*, le plus vaste du département, s'étend de l'autre côté de la rivière, vers la vallée de Uco et les Andes. Il est mal arrosé et médiocrement peuplé ; au contraire ceux de *Compuerta*, *Vistalva*, *Paraiso*, et une section de la *Cruz de Piedra*, sont fertiles et bien cultivés. — Population : 5,000 habitants.

Le département de San-Martin est situé à l'est des précédents et irrigué par les canaux du Tunuyan et du Rio de Mendoza. — On y compte un grand nombre de hameaux et de fermes isolées; son chef-lieu n'a que quelques maisons proche de la chapelle, mais beaucoup d'autres points sont relativement assez peuplés pour que la population totale du département s'élève à 13,000 âmes. La culture y est fort avancée, les routes sont bonnes, bordées de canaux garnis de fort belles plantations de peupliers, et l'aisance est générale. Ses districts principaux et les plus habités sont ceux de *Riojita*, *Isla*, *Retamo*, *Independencia*, *Monte-Caseros*, *Constitucion*, *Santa-Rosa*, *Mallea*, *Dormida*, *etc.*, *etc...*

Le département de La Paz se rapproche du Rio Desaguadero; il est situé sur le Tunuyan, lequel fournit l'eau pour ses cultures, et dont on a tiré un canal qui va bientôt joindre le Desaguadero, et permettre de peupler les douze lieues de désert qui restent, du chef-lieu à cette rivière. Le bourg de La Paz est de création nouvelle et prend une importance croissante par suite de la position à mi-chemin de San-Luis. On s'y occupe plus de bétail que d'agriculture, le système d'irrigation étant loin d'y être complet; les bois clair-semés des environs servent aux pâturages; le sol est, en général, sec et salin. A cause des Indiens, on n'a fait qu'un petit nombre d'établissements sur la rive droite du Tunuyan. — De toute la province, c'est ce point qui offre le plus d'avantages pour la colonisation à cause du bon marché des terres, de leur étendue, de la faculté de les défricher et de les irriguer, grâce à cette rivière qui a beaucoup d'eau. Les principaux districts sont : la *Chacarita,* la *Ramadita*, *Corral de Cuero*, *Barrial-Grande.* — Population, 2,000 habitants.

Département de Las Lagunas. — Il embrasse tout le vaste demi-cercle fait par les lagunes de Guanacache, depuis la rivière de Mendoza jusqu'à la naissance du Desaguadero. Il y a quelques canaux d'irrigation tirés de la rivière; mais près des lagunes il est impossible d'employer ce système de culture, et l'on se contente d'ensemencer les terres qui viennent d'être couvertes par leurs débordements; à cette époque les eaux ont perdu la plus grande partie de leur salure, et la terre devient apte à produire du maïs et des légumes. Les habitants, la plupart anciens Indiens Guarpes, confondus avec le reste de la population, sont essentiellement pêcheurs, d'autant plus que le poisson abonde dans leurs étangs qu'ils parcourent à l'aide de radeaux formés de bottes de jonc liées ensemble. Ils élèvent aussi un peu de bétail qui trouve une suffisante nourriture dans les plantes aquatiques de la rive. On trouve de l'eau douce en creusant la terre à une courte distance du bord. — Le chef-lieu est le hameau de *Rosario*, situé sur la lagune de ce nom. La paroisse y est placée. On compte aussi les chapelles de *San-Miguel* et de la *Ascencion*, formant des districts particuliers, auxquels il faut joindre ceux de *San-Pedro* et de l'*Alto-Grande.*

La grande vallée de *Uco*, qui embrasse tout le versant oriental des Andes, depuis le Tunuyan jusqu'au Diamante et formait jadis une seule paroisse, a été divisée depuis en deux départements: *San-Carlos* et *San-Rafael.*

Le département de San-Carlos comprend le terrain enfermé entre le Tunuyan et le Diamante; il commence à se bien peupler, et l'on y voit déjà un bon nombre de fermes à bétail et à culture. Le climat est un peu moins sec que dans l'autre partie de la province; et, d'un autre côté, les affluents du Tunuyan fournissent des eaux assez abondantes pour l'irrigation. La population s'y trouverait donc dans de bonnes conditions pour coloniser rapidement cette partie importante du territoire provincial. Le chef-lieu est un ancien fort bâti vers la fin du siècle dernier, à une trentaine de lieues de Mendoza; c'est aujourd'hui un gros village qui fait un certain commerce avec le Chili par le passage du Portillo, toujours libre quatre mois de l'année, de la mi-novembre à la fin de mars. Le département se subdivise en neuf districts dont les principaux sont ceux de *Carrisal*, *Arboleda*, *Melocoton*, *Totoral*, etc. Les vallées extérieures des Andes et leurs derniers contre-forts y présentent de très-beaux marbres, de l'anthracite, du bitume, etc., etc., ce qui permettra à ces cantons de devenir un jour industriels. — Population, 5,000 habitants.

Le département de San-Rafael, au sud du précédent, s'étend du Diamante jusqu'au Latuel. On en a distrait les subdélégations de *Malargüe* et de *Rio-Grande*, qui sont en plein territoire indien et n'ont que quelques fermes fortifiées établies à leurs risques et périls par de hardis habitants. Le fort de *San-Rafael* est situé près de la rivière du Diamante, à 30 lieues de San-Carlos et à 60 de Mendoza. Cette petite forteresse est devenue, avec le temps, un village assez peuplé, que défendent une garnison de troupes nationales et quelques milices. On y voit une église, une caserne et deux écoles en bon état; les environs sont bien cultivés. Les Indiens du voisinage sont des Pehuenches qui viennent assez régulièrement commercer avec les chrétiens et vivent en paix avec eux depuis une vingtaine d'années. On leur a acheté quantité de terres à diverses reprises; toutefois ces propriétés nouvelles n'ont pu être occupées encore faute de moyens suffisants pour les défendre. La reconnaissance du sud de la province par le gouverneur Segura, en 1854, a permis de signaler les endroits les plus avantageux pour l'établissement des fortins et postes avancés indispensables à la sécurité de colons, mais les événements ultérieurs et la catastrophe de 1861 ont empêché de réaliser ces projets. Ils seront nécessairement repris plus tard, car les cantons de *San-Rafael* et de la *Punta del Monte*, ceux de *Chacay*, de *Malargüe*, du *Rio-Grande*, sont parfaitement arrosés, bien boisés, reçoivent des pluies en toute saison, et offrent d'im-

menses ressources à l'industrie agricole et pastorale; ils ont de plus des matières minérales de toute sorte d'une exploitation aisée. En outre les passages de la Cordillère y sont peu élevés et permettent une communication facile avec le Chili : tels ceux de Peteroa, de Sazo et surtout du Planchon. Ce dernier, qui n'a que 3,000 mètres d'altitude, selon M. Pissis, est très-fréquenté des Indiens du sud pour leur commerce avec les habitants araucans et chrétiens de l'autre côté des Andes.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de Mendoza.*

En faisant plus haut l'histoire de la province de San-Juan, nous avons fait celle du Cuyo, et par conséquent dit quelque chose de l'intendance de Mendoza, sa partie principale; nous n'ajouterons donc ici que ce qui est particulier à cette province. — Avant la découverte, le pays était habité par les Indiens Guarpès, agriculteurs et pêcheurs; mais, de l'autre côté du Rio de Mendoza et du Tunuyan, commençaient les tribus du sud, de race araucane, parmi lesquelles les Coyunches, qui, lors de la conquête espagnole, se replièrent vers le territoire des Pehuenches avec lesquels ils se confondirent. Les Incas exerçaient leur suzeraineté sur les Guarpes; ils établirent, par le passage de la *Cumbre,* des communications avec le Chili, qui leur appartenait jusqu'au Rapel, et cette ligne forma la fraction australe de leur immense empire.

On sait comment les Espagnols s'établirent au Chili, les combats et aventures d'Almagro, de Valdivia, de Villagran, enfin les victoires et conquêtes de Garcia Hurtado de Mendoza sur les Araucans. Ce gouverneur, en 1559, voyant le Chili tranquille, résolut d'y annexer la province de Cuyo, et il y envoya quelques-uns des officiers qui l'avaient le plus aidé dans ses travaux, en leur donnant droit de possession sur les pays qu'ils conquerraient. Pedro del Castillo passa la Cordillère avec une centaine d'hommes de cavalerie et des Chiliens auxiliaires. Trouvant à l'issue des Andes des tribus pacifiques de Guarpès, ce chef traita avec leur cacique Guaimallen, jeta les fondements de la ville de Mendoza, puis, deux ans après, ceux de San-Juan. Mendoza, fondée la première, progressa plus rapidement que sa voisine, parce que le siége du gouvernement y fut établi, et qu'elle fut, pendant plus de deux siècles et demi, de 1560 à 1820, la capitale de la province de Cuyo. Conquise et colonisée par les Espagnols du Chili, elle dépendit de ce gouvernement jusqu'en 1776, époque de la fondation de la vice-royauté de la Plata, à laquelle elle fut as-

signée. En effet, sa situation géographique la rattachait plus naturellement à Buénos-Ayres qu'au Chili.

L'histoire se tait sur les événements qui se passèrent à Mendoza de 1560 à 1810. La colonie eut à réprimer, dans le principe, quelques insurrections des Guarpes qui résistaient au régime des commanderies, et à repousser de temps à autre les attaques des Indiens du sud ; mais ceci ne l'empêcha pas de se développer, quoique avec une certaine lenteur. En 1770, toute la province de Cuyo ne comptait encore que 22,000 âmes, sur lesquelles 10,000 pour Mendoza, 8,000 pour San-Juan et 4,000 seulement pour San-Luis. C'est du moins ce qu'on peut inférer d'après le calcul de la population actuelle des trois provinces; celle-ci, en 1860, ne dépassait pas 160,000 âmes, et à ce compte n'aurait doublé que tous les trente-deux ans.

Mendoza fit des progrès notables à partir du commencement de ce siècle. L'agriculture et l'industrie s'y développèrent, et, en 1809, l'Espagnol Juan Cobos rendit un immense service à la province par l'introduction du peuplier et d'un grand nombre d'arbres fruitiers, véritable bienfait pour un pays qui manquait de bois de construction. L'émancipation vint bientôt hâter ce progrès par l'excitation qu'elle mit dans les esprits, par l'ardeur qu'elle inspira pour toutes les conquêtes de la civilisation moderne, aussi bien dans le domaine des faits que dans celui des idées.

De 1810 à 1820, Mendoza continua à être administrée, comme sous la royauté, par un gouverneur intendant, nommé par l'autorité centrale de Buenos-Ayres.

Cependant le Chili s'était ému, et avait commencé la guerre contre le pouvoir espagnol. Pendant les péripéties de cette lutte, fatale d'abord aux patriotes, les plus compromis de ceux-ci trouvèrent un refuge assuré de l'autre côté des Andes. Les revers éprouvés par le général O. Higgins et les frères Carrera, en 1814, les obligèrent à se retirer à Mendoza, où ils firent comprendre sans peine au gouvernement central la nécessité de l'affranchissement du Chili.

En 1816, aussitôt après la proclamation de l'autonomie argentine, le général San-Martin fit de Mendoza le quartier-général de l'armée des Andes, qui y fut réunie dans ce but. L'enthousiasme des Mendocinos pour secourir leurs fréres de l'autre versant de la Cordillère fut immense; toute la province de Cuyo y envoya ses soldats, et, pendant les dix années que dura la grande lutte contre les partisans de la métropole, fournit d'incessants secours aux indépendants. Malheureusement la discorde s'était mise entre les chefs de l'armée ré-

gulière et les *Caudillos* ou chefs de partisans qui, tout en rendant d'immenses services contre les Espagnols, ne savaient pas se plier aux exigences si nécessaires du commandement supérieur. — On s'aigrit de part et d'autre; on en vint aux querelles, et bientôt les frères Carrera jouèrent au Chili le rôle d'Artigas dans la Bande orientale, de Güemès à Salta. Deux d'entre eux, envoyés à Mendoza, y furent jugés et fusillés pour rébellion, devant la population consternée. Un autre chef, non moins célèbre parmi les Chiliens, Manuel Rodriguez, fut assassiné par les soldats qui le conduisaient prisonnier. Enfin en 1821, le dernier des trois frères, lequel, pour venger sa famille, avait passé aux Espagnols, périt de même. Ces querelles haineuses, ces rivalités sanglantes entre patriotes bouleversèrent naturellement les esprits déjà fort préoccupés d'idées d'indépendance locale et fédérative.

Des troubles éclatèrent à San-Juan (voyez plus haut, p. 438); l'intendant-gouverneur Luzurriaga, qui avait succédé à San-Martin, voyant la fermentation générale, abandonna le gouvernement et fut au Chili rejoindre l'armée. D. José Campos lui succéda, et après avoir essayé un instant de combattre la dissolution de la province de Cuyo, accepta la séparation de San-Juan, et bientôt celle de San-Luis, en février 1820.

Sous les successeurs de Campos, on voulut reconstruire la province de Cuyo, tentative qui n'amena que des dissensions civiles et du sang versé. La séparation en trois gouvernements particuliers fut consacrée, et quelques chefs particuliers (*caudillos*) commencèrent à y établir leur influence, qu'ils appuyèrent principalement sur les masses populaires. C'est alors que les Aldao figurent à Mendoza; ils amènent les esprits à résister à la tentative unitaire de 1825 et 1826. En 1827, la province proteste contre la constitution nouvelle. En 1829, elle est mêlée à tous les événements de la guerre civile entre les unitaires et les fédéraux ; Aldao et Quiroga l'épuisent d'hommes et d'argent. A la suite de la bataille de la Tablada, gagnée par le général Paz, les unitaires triomphent, mais leur gouverneur, soutenu par le général Alvarado, ne put résister à l'influence des Aldao, qui reprennent, après plusieurs combats sanglants, la direction de la province et abattent complétement le parti adverse. A la suite de ces événements, Mendoza reste paisible jusqu'en 1840, et se remet assez vite de cette crise violente. L'année 1835 voit l'introduction de la culture du mûrier et de l'élève du ver à soie, industrie qui dura jusqu'en 1851 et que l'on vient de reprendre. La province

de Mendoza prit une part active à la grande expédition de 1833 contre les Indiens ; ses milices allèrent jusqu'à la Sierra de Ranca-Mahuida et le lac de Curra-Lauquen. Malheureusement cette campagne n'eut pas de résultats durables, puisque l'on ne créa aucun nouvel établissement dans le sud.

La seconde grande guerre civile, celle de 1840, fut courte ; les fédéraux, grâce à des forces très-supérieures, triomphèrent sans peine de leurs adversaires, réduits dès l'avance à l'impuissance, par l'exil volontaire de leurs principaux chefs. Benavidès à San-Juan, Felix Aldao à Mendoza, repoussèrent Acha et Brizuela ; Lamadrid, malgré tout son courage, fut vaincu au Rodeo del Medio, et forcé de faire une retraite désastreuse par la Cordillère, où il faillit périr avec ce qui lui restait de monde. Felix Aldao, soutenu d'ailleurs par Rosas, resta maître incontesté de Mendoza, et s'y perpétua au gouvernement jusqu'à sa mort. A cette époque, Rodriguez, un de ses officiers qui jouissait d'une grande influence militaire et commandait à San-Rafael, essaya une révolution qui fut réprimée avec la dernière sévérité, et dont ce chef fut la victime. Cette tentative fut la seule qui troubla la paix de la province, jusqu'en 1852, époque de la chute de Rosas, qui y fut accueillie avec une satisfaction générale, mais n'excita heureusement aucun trouble : on s'était habitué à la tranquillité et au travail. L'organisation nationale et la constitution de 1853 furent acclamées, et Mendoza fut, de toutes les provinces, celle qui vota la première sa constitution particulière, promulguée le 14 décembre 1854. Sa prospérité croissante continua jusqu'en 1861, époque à laquelle les troubles de San-Juan l'émurent, sans y produire d'agitation sérieuse. La catastrophe du 20 mars vint alors absorber toutes les préoccupations politiques dans la nécessité d'en réparer les épouvantables désastres, et depuis cette époque la province n'a point failli à sa tâche et reprend déjà quelque chose de sa prospérité passée.

CHAPITRE XVI.

Province de San-Luis.

§ Ier. — *Province de San-Luis en général.*

Situation astronomique et limites. — La province de San-Luis est située, en moyenne, entre 32° et 34° 30′ de latitude sud, 67° et 68° 30′

de longitude occidentale, et mesure près de 2,000 lieues carrées de superficie. — Elle touche, par le nord, aux provinces de la Rioja et de Cordova, où les salines et la rivière de Concaran marquent sa limite; — au nord-ouest, elle confine avec celle de San-Juan, par les lagunes et la prolongation de la Sierra de las Quijadas; — à l'ouest, avec celle de Mendoza dont la sépare le Rio-Desaguadero; — au sud, elle se confond avec les pampas du territoire indien; — à l'est, elle touche à la province de Cordova par la petite Sierra de la Estanzuela, dépendance de la grande chaîne cordovaise (1).

ASPECT GÉNÉRAL. — Cette province présente un massif montagneux, qui en occupe toute la partie nord-est et se trouve séparé de la Sierra de Cordova par deux belles vallées : la première est celle de la Cañada, au nord, qui s'étend entre les pointes de la Sierra de Santa-Barbara, dépendance de celle de San-Luis, et le contre-fort de Chaquinchuna, bord austral des plateaux de Pocho et de Nono; l'autre est le magnifique vallon de Concaran qui se creuse entre les deux massifs principaux. Il existe encore quelques petits systèmes de hauteurs isolées vers le sud. Tout le reste de la province est plat; la plaine à l'ouest des montagnes est boisée, celle du sud ne présente que des pâturages, et, par une série de longues ondulations, va se confondre avec les pampas.

(1) Une description extrêmement complète de la province de San-Luis a été écrite en 1854 par D. Juan Llerena, jeune savant rempli d'ardeur et d'intelligence, et qui fut député au Congrès national constituant de 1852. M. Llerena, en 1853 et 1854, avait parcouru la province tout entière, sous l'administration du gouverneur D. Pablo Lucero, qui fit les frais de cette exploration. On en commença l'impression, arrivée jusqu'à moitié du travail; mais elle fut un jour brusquement suspendue, sans doute faute de fonds et de moyens d'exécution.

L'auteur avait cependant terminé son manuscrit. Nous avons pu en juger, puisqu'il nous a été communiqué par la personne chargée d'en diriger l'impression. Ce travail est aussi complet que possible; il n'a d'autre défaut que d'être un peu long, et souvent d'une minutie qui amène forcément des répétitions. Avec des coupures, quelques rectifications et de courtes additions, on en ferait une excellente monographie de la province. Il est bien à regretter que cette impression n'ait pu être continuée, même comme elle s'était faite jusqu'à la page 56, sur un format grand in-8° en très-petit texte. On n'eût point été privé d'une œuvre réellement précieuse, et qui témoigne chez l'auteur d'autant de bonne volonté et d'ardeur au travail que de connaissances acquises. En 1858, il avait été question de confier à M. Llerena un travail pareil sur la province de San-Juan. Cette bonne idée n'a pu malheureusement se réaliser.

Il est à remarquer que c'est la pauvre province de San-Luis, une des moins riches de la Confédération, sous l'administration d'un gaucho illettré, telle est du moins la réputation qu'avait le brigadier général D. Pablo Lucero, qui ait été la première, dans tout le bassin de la Plata, à patroner de pareils travaux et à pourvoir à leurs frais.

Hydrographie. — On ne compte qu'une seule rivière importante dans toute la province ; c'est le Rio-Quinto. (Voy. tome I, page 157.) Ce cours d'eau descend du cœur de la Sierra par une série de bruyantes cascades, se dirige à l'est, puis au sud-est, en faisant un vaste demi-cercle, et va se perdre dans la pampa, sous le 34e degré de latitude, en formant les bañados ou lagunes du *Juncal*, ainsi nommées des plantes aquatiques qui y croissent. Tout ce canton est encore abandonné aux Indiens, contre lesquels le Rio-Quinto ne peut être une défense, car il est partout guéable. — Les autres rivières de la province sont le Rio de Conlara, qui arrose la vallée de Concaran, le ruisseau de San-Luis, qui fournit les eaux d'irrigation nécessaires à cette ville, les ruisseaux de Nogoli, de San-Francisco, de Quinès, qui sont vite épuisés par leurs riverains. — Nous avons parlé du lac Bebedero, vaste réservoir salin au sud-ouest de la Capitale (voy. tome I, page 178), reste probable d'une véritable mer intérieure, pareille à la Caspienne, qui a dû remplir, à une époque relativement récente, le bassin actuel des salines et une partie de ce que nous avons nommé la plaine intérieure Argentine. Le Bebedero fournit du sel à toute la province et nourrit de fort bon poisson. Lors des grandes eaux, il reçoit une branche du Desaguadero et forme quelques bañados vers sa partie australe. On a remarqué une baisse assez sensible dans ses eaux depuis près de vingt ans. L'accroissement de population dans le pays en accroît aussi le déboisement, de là le dessèchement graduel des rivières. Il faut que l'on y prenne garde, si l'on ne veut ruiner les générations futures. La province de San-Luis manque d'eau, et quoique, grâce aux pluies qu'elle reçoit, la culture y soit possible sans irrigation, le succès des semailles non irriguées n'est jamais certain.

Orographie. — La Sierra de San-Luis, fraction du massif central de Cordova, occupe, comme nous l'avons dit, tout le nord-est de la province. Son bord occidental est le plus élevé ; depuis la *Punta* jusqu'à San-Francisco, le Pancanta et le Monigote élèvent leurs coupes décharnées à des altitudes de 1,500 à 2,000 mètres. Le Tomalasta, qui en a 2,200, domine tout le système. (Voy. tome I, page 228.) Le massif s'abaisse en pente douce vers l'orient, et se termine vers le nord par plusieurs chaînons dont le principal renferme la *Quebrada de Santa-Barbara*, par laquelle on pénètre, en venant des provinces du nord, dans l'intérieur de la chaîne principale. On trouve, près de Tomalasta et du Sololosta, des trachytes d'origine volcanique, mais nul

cratère apparent. — Toute la chaîne est herbeuse sur ses croupes et ses plateaux; elle a quelques bois dans ses vallées. Quoique généralement gneissique et surtout quartzeuse, elle offre de la pierre à chaux, du marbre, et renferme de nombreux minerais d'or, de cuivre aurifère, de plomb et d'antimoine. — Au sud de la *Punta de San-Luis*, ou mieux de *Los Venados*, qui fut son premier nom, cône de 1,400 mètres d'altitude qui termine le massif, se continuent quelques groupes isolés, tels que ceux du *Lince*, du *Tala*, de *Chalanta*, et enfin celui de *Varela*, voisin du lac Bebedero. — A l'ouest une autre croupe granitique allongée du sud au nord, l'*Alto Pencoso*, donne naissance aux chaînes secondaires de *Las Palomas*, du *Gigante*, de *Las Quijadas*, qui bordent le Rio-Desaguadero et les lagunes de Guanacache, et vont expirer dans les salines de la Rioja.

Constitution physique du sol. — La plaine intérieure de San-Luis est recouverte d'une couche épaisse de sable granitique très-riche en mica, et par conséquent d'un éclat tout particulier. A deux lieues du pied des montagnes, le sol est purement argileux et souvent salin, surtout en touchant à cette longue dépression connue sous le nom de Cañada de la Travesia, qui paraît être le lit à sec d'un énorme courant d'eaux marines, lequel, venant du nord, se serait vidé dans le Bebedero.

Les puits que l'on creuse dans ces terrains donnent souvent des eaux saumâtres; en se rapprochant des montagnes, l'eau est toujours douce; aussi beaucoup d'estancias se sont établies autour de ceux qu'on y a creusés pour abreuver les troupeaux. L'eau s'y trouve à une profondeur qui varie de 8 à 30 mètres. Cette terre argileuse est cependant assez légère et très-fertile. Dans le sud-est de la province, le terrain est plus frais, moins salin, l'humus plus abondant; les prairies naturelles y couvrent d'immenses espaces. Les bords du Rio-Quinto, les plaines voisines ont un sol excellent pour la culture comme pour le pâturage; l'eau douce se rencontre à une faible profondeur et y permettra toute espèce d'établissements, lorsque, rassurés contre les attaques des Indiens, les Puntanos se décideront à aller les habiter. — Quant à la constitution géologique de la région montagneuse, elle est en général formée par des roches métamorphiques : gneiss, feldspath, quartz... (Voyez d'ailleurs tome I, page 279.) Les minerais métalliques variés abondent partout. Les sources et les ruisseaux sont assez nombreux, mais, à l'exception du Rio-Quinto, n'ont pas beaucoup d'eau.

Il y a quelquefois des *tremblements* de terre dans la province de San-Luis; ceux de 1849 furent même assez forts pour renverser quelques maisons peu solides; mais, en général, ce phénomène est sans gravité, et les habitants ne s'en préoccupent point. Le cœur de la montagne offre des traces de volcanicité, car le Tomalasta, le Sololosta, l'Intigua sont trachytiques comme les pics analogues de la Yerba-Buena, Agua-del-Tala, la Cienega, etc...... dans la Sierra de Cordova.

Climat. — Il tient à la fois, et de celui du littoral, et de celui de la plaine intérieure. La position du massif central, au milieu de vastes plaines, y concentre les nuages qui viennent des régions diverses de l'horizon, et les pluies s'y montrent en toute saison, quoique principalement en été. Un phénomène assez remarquable est la formation des orages sur l'Alto-Pencoso, comme si les vapeurs balancées entre la Sierra de San-Luis et les Andes étaient forcées de se réunir et de se condenser sur cette croupe, qui n'a pourtant que 200 mètres de hauteur de plus que la plaine voisine, et 600 d'altitude absolue au-dessus du niveau de la mer. En effet, lorsqu'il doit pleuvoir à San-Luis, c'est toujours à l'ouest et sur ce point que s'amoncèlent les nuages. De là ils s'avancent vers la plaine intérieure et la Sierra. — Les vents dominants sont ceux du nord, puis ceux du sud ; par suite de la conformation du pays, ils se succèdent alternativement dans ces deux directions. L'hiver est extrêmement doux, et l'on n'a que des gelées superficielles, excepté dans la montagne où la température est en raison directe de l'altitude. Les chaleurs de l'été sont fortes, quoique l'air soit assez souvent rafraîchi par les orages et de petits coups de vent. Il grêle quelquefois alors près de la montagne, mais jamais sur une grande étendue de terrain. L'automne et l'hiver y sont des saisons magnifiques, par la pureté du ciel et le calme de l'atmosphère. En somme, le climat est délicieux.

Le pays est aussi parfaitement salubre, les fièvres intermittentes y sont inconnues; ce que l'on y trouve plus fréquemment qu'ailleurs, ce sont les affections rhumatismales. Elles y sont même accompagnées d'une débilité remarquable dans le système musculaire par suite des lésions dans l'innervation. On voit quelques goîtres dans le département de San-Françisco. La pneumonie des Andes s'y montre parfois épidémiquement, mais elle est moins grave que dans le nord.

Végétation. — La végétation naturelle n'a rien de remarquable

et n'est réellement belle que dans les cantons bien arrosés, tels que la vallée de Concaran et les bords du Rio-Quinto. Partout ailleurs les alternatives de longues sécheresses et de pluies considérables, mais courtes, rendent chétive la végétation arborescente, qui se limite aux jarillas, aux breas, chañars, piquillins, etc... enfin, à cette foule de mimosées particulières à la plaine intérieure. Le seul arbre un peu considérable de cette région est le quebracho blanc, et encore n'atteint-il guère plus de 8 mètres. Vers celle du sud au contraire, dans les plaines du Rio-Quinto, croît le calden, espèce de caroubier d'une taille haute de 12 à 15 mètres, et qui forme un grand et bel arbre. (Voyez tome I, page 416.) Le palmier de Cordova se trouve près du bourg de San-Francisco, par une altitude de 800 mètres. La plaine du sud n'a que des herbages ; les montagnes ont leurs flancs couverts de broussailles; quelques gorges du versant austral possèdent de véritables bois, parmi lesquels domine le tala. Ce dernier arbre, l'algarrobo, le calden et le quebracho blanc, fournissent le bois de construction nécessaire à la province.

Agriculture. — Tous les végétaux importés d'Europe réussissent parfaitement. Le peuplier croît avec autant de vigueur qu'à Mendoza; l'oranger, le grenadier, le figuier, le pêcher, la vigne, donnent d'excellents fruits, et récemment on a introduit le poirier, le pommier, l'amandier, l'abricotier, qui se sont parfaitement acclimatés. Il en est de même des légumes; tous réussissent, si l'on veut se donner la peine de les cultiver. Le blé est d'un très-beau rendement, la luzerne foisonne; le maïs est, comme partout, la culture la plus répandue. — On pratique généralement l'irrigation; cependant il pleut assez dans le voisinage de la Sierra et de l'Alto-Pencoso, pour que l'agriculture y soit possible sans cette pratique. Mais les habitants savent que par l'irrigation ils assurent le succès de leurs récoltes, et fort sagement ils l'emploient partout où il y a de l'eau, non-seulement à l'aide de rigoles dérivées des ruisseaux, mais même de norias. San-Luis ne cultive que pour ses besoins; l'agriculture cependant peut y faire de très-grands progrès, car le sol et le climat sont favorables. Les quelques étrangers qui s'y sont établis ont fait des prodiges sous ce rapport. Nous appellerons surtout l'attention sur la viticulture qui y est très-facile et donnerait de grands bénéfices rien que par la consommation locale.

Animaux sauvages et domestiques. — Parmi les mammifères, les plus remarquables sont le guanaque et le couguar ou puma. Le

premier se rencontre aussi bien dans la montagne que dans la plaine ; l'autre aime les versants de la Sierra, où il est le fléau des nombreux troupeaux de chèvres qui y paissent. Le condor et le papa (Sarcoramphus papa), et une foule d'autres oiseaux de proie, sont également fort communs dans la montagne, où ils attaquent sans cesse les chevreaux et les agneaux, surtout au moment de leur naissance, si l'on n'a pas la précaution de surveiller les mères à l'époque du part. On trouve d'ailleurs dans les provinces presque toutes les espèces animales propres aux régions de la Plata. Il y a peu de poisson dans les rivières, elles sont trop torrentueuses pour en nourrir; le lac Bebedero seul en fournit.

Bétail. — Le bétail est fort nombreux et se reproduit en quantité dans la Sierra et les plaines du Rio-Quinto, où croît un fourrage naturel, extrêmement abondant et de qualité supérieure. Chevaux, bœufs, ânes et mulets, moutons et chèvres, abondent partout. Les versants occidentaux de la Sierra et la plaine qui gît à leur pieds, sont surtout propres à l'élève des chèvres de très-belle race, dont on a fait une industrie presque spéciale dans cette province, et qui fournissent des peaux de qualité supérieure. Rien ne serait sans doute, si facile que d'y acclimater la chèvre d'Angora, et peut-être même celle de Cachemire, ce qui serait la source d'une incalculable richesse pour le pays. On commence à s'occuper du raffinement des races ovines. — Les Puntanos préfèrent l'élève du bétail à toute autre industrie.

Commerce et industrie. — En de pareilles conditions, on s'occupe naturellement et avant tout du soin des troupeaux. Si la plaine sèche et boisée du nord ne peut nourrir beaucoup d'animaux, en revanche, celle du sud offre un champ pour ainsi dire illimité aux pasteurs; de plus, il y a d'excellents pâturages dans la Sierra. D'un autre côté, les provinces de Mendoza et de San-Juan, essentiellement agricoles, produisent peu de gros bétail, et en ont besoin pour leur exportation au Chili. Elles en achètent donc aux éleveurs de San-Luis, pour l'engraisser dans leurs champs de luzerne. et l'expédier, dans la saison favorable, de l'autre côté de la Cordillère. Le marché chilien restera ainsi constamment ouvert aux fermiers puntanos, car, par suite de la nature de ses terrains, des nécessités de l'agriculture et de l'accroissement de sa population, le Chili sera à tout jamais obligé de se fournir de bêtes de boucherie dans la Confédération argentine.

En outre de son important commerce de bestiaux, San-Luis exporte des laines, des cuirs secs, des peaux de chevreau, des plumes d'autruche. On fabrique même des maroquins de bonne qualité dans deux établissements de la capitale. Ces peaux préparées et quelques cuirs tannés se vendent dans les provinces voisines et jusque sur le littoral. Les produits de l'agriculture se consomment sur les lieux; ils sont même insuffisants, car il faut encore tirer de Mendoza et de San-Juan des farines, des vins et des fruits secs. Il fut un temps où l'on tissait un drap bleu léger pour pantalons et robes, à l'usage de la montagne, où l'on fabriquait des ponchos et des couvertures; cette industrie, particulière aux femmes, est tombée par suite de la grande importation de tissus similaires à meilleur marché, venant d'Angleterre. Pour tout le reste, l'industrie locale est médiocrement avancée; il y a peu de bons ouvriers, presque tout est à faire encore et une foule de métiers y font faute. — Les objets de fabrication européenne arrivent par la voie du Rosario et les caravanes de charrettes.

La branche d'industrie la plus lucrative sera un jour l'exploitation minière, qui n'est encore qu'à l'état d'enfance dans cette province. Nous avons traité en détail de ses richesses minérales. (Voyez tome II, page 439.) Depuis notre visite à ses cantons miniers, en 1856, on a fait quelques travaux assez considérables, pour les lavages d'or de la Cañada-Honda, et construit des fours pour l'extraction du cuivre, près de San-Francisco. Cependant, comme on n'a point mis de persévérance dans ces travaux, l'on peut dire que les dépôts métalliques de ces cantons sont encore intacts. C'est surtout le cuivre aurifère de San-Francisco qui nous paraît susceptible de l'exploitation la plus économique et la plus lucrative. On avait fini par le comprendre; malheureusement les événements politiques de 1861, 62 et 63 ont paralysé les bras, effrayé les capitaux, et tout est à recommencer.

Voies de communication. — La route principale est la grande route du Chili, dont Rosario et Mendoza forment les deux extrémités sur le territoire argentin; San-Luis est situé à 80 lieues de Mendoza et 160 de Rosario; mais une rectification de cette route, tracée par l'ingénieur De Laberge, en 1857, réduit beaucoup ces distances. (Voyez tome I, page 550.) On compte 90 lieues jusqu'à San-Juan en passant au nord des lagunes, 180 jusqu'à la Rioja par Quinès et les Llanos, 90 jusqu'à Cordova par Quinès, San-Pedro de los Sauces

et Nono; et 100 par le Morro et Rio-Cuarto. Cette dernière route est carrossable, tandis que l'autre ne peut être faite qu'à dos de mulet. La Sierra est partout accessible, par des sentiers fort rudes, il est vrai, mais que l'on traverse à l'aide d'excellents chevaux de montagne; il serait cependant d'absolue nécessité d'améliorer le sentier qui conduit de la capitale à la Cañada-Honda, et d'en ouvrir un autre, de ce point à San-José del Morro, si l'on veut que ce riche canton développe davantage ses ressources; son approche est des plus difficiles, et cela éloigne les mineurs. Quant aux routes du sud, elles se font à travers une pampa couverte d'herbe, et la seule amélioration à y apporter est de creuser, sur leur parcours, des puits qui fournissent de l'eau aux voyageurs. Les routes du nord de la province sont toutes accessibles aux chariots, et l'on rencontre, de loin en loin, des fermes où l'on peut faire halte. La vallée de Concaran a peu de chemins carrossables, mais le pays y est magnifique.

Population. — La province de San-Luis s'est peuplée tard. Poste avancé au milieu du désert, sa capitale, pauvre village entouré d'Indiens, a longtemps concentré toute la population d'origine espagnole. Celle-ci n'a absorbé que lentement les quelques tribus de Michilengues et Comechingones, qui vivaient dans la Sierra, et, avec le temps, se grossit d'un petit nombre de Guarpès et de Coyunches, qui finirent par s'allier avec les colons. Aussi les traces de ce mélange du sang indien sont-elles un peu moins apparentes dans la campagne de San-Luis que dans les provinces précédentes. Ce n'est que depuis le commencement de ce siècle que la population a augmenté d'une manière remarquable. — Nous avons dit, dans le chapitre précédent, qu'en 1770 la population ne devait pas dépasser 4,000 âmes; le Congrès l'évaluait à 25,000 en 1825, chiffre évidemment exagéré. Un recensement incomplet en 1854 la portait à 32,000, et celui de 1857, opéré par ordre du gouvernement national, donne une somme totale de 37,602 habitants, sur lesquels 153 étrangers. On peut certainement aujourd'hui l'estimer à 45,000, car la reproduction naturelle a été considérable, ainsi que l'attestent les registres des églises, et, de plus, il y a eu une immigration notable (1).

(1) Le gouvernement provincial essaya en 1832 de faire un recensement. L'opération fut abandonnée et reprise en 1854, époque à laquelle elle donna les résultats suivants, lesquels toutefois ne furent qu'approximatifs, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir : (*Documentos*

Les habitants de cette province sont de belle taille, très-robustes, et renommés pour leur valeur. Braves et dociles, ils font d'excellents soldats. Leurs guerres continuelles avec les Indiens du sud, qui tant de fois ont attaqué leurs frontières, les ont aguerris. Le sang est généralement beau et le tempérament vigoureux. Malheureusement cette force est plutôt employée dans la vie médiocrement laborieuse du pasteur, que dans la culture du sol. Nous devons cependant dire que dans les départements du nord il y a quelques bons agriculteurs, et que l'irrigation y est comprise et pratiquée avec habileté. Quant aux arts mécaniques, nous avons indiqué plus haut

oficiales sobre el arreglo interior de la provincia de San-Luis. — Junio de 1855. — Imprenta del Estado. Broch. in-8°.)

DÉPARTEMENTS.	TOTAL des habitants.	CHIFFRE des gardes NATIONAUX.	ENFANTS destinés AUX ÉCOLES.
Département de la Capitale.	5,000	625	670
— del Saladillo.	3,200	400	450
— de San-José-del-Morro. .	2,000	250	282
— de Renca.	5,000	625	670
— de Santa-Barbara. . . .	5,000	625	670
— de Quinès (la Lomita). .	4,000	500	664
— de San-Francisco. . . .	4,000	500	564
— de Nogoli.	3,800	475	555
Totaux.	32,000	4,000	4,525

Le recensement de 1857 fut fait sérieusement, et en voici les résultats : — nous y ajoutons le chiffre probable de la population en 1864, calculé d'après celui de 1857 et les mouvements qui ont eu lieu.

DÉPARTEMENTS.	1857.	1864.
Département de la Capitale.	4,639	6,000
— del Saladillo.	3,267	4,000
— de San-José-del-Morro.	2,882	4,000
— de Renca.	9,123	10,500
— de Santa-Barbara.	6,882	8,500
— de la Lomita (Quinès).	4,296	4,500
— de San-Francisco.	4,098	4,500
— de Nogoli.	3,515	3,000
Totaux.	38,702	45,000

La population a surtout augmenté — dans la capitale par l'immigration ; dans le département

que presque tout était à faire. Ce qu'il faut à la province, c'est une immigration active et honnête, qui enseigne par son exemple et l'industrie et le travail.

Gouvernement et administration. — La constitution de la province de San-Luis a été votée le 18 avril 1855. — Elle établit un *pouvoir législatif*, confié à une chambre composée de treize représentants, se renouvelant par tiers chaque année et nommés par conséquent pour trois ans. Ils jouissent d'une indemnité annuelle. Les sessions ont lieu deux fois par semaine. — Le gouverneur chargé du *pouvoir exécutif* est nommé par la chambre provinciale, pour trois années, et ne peut être réélu avant un pareil espace de temps. Il lui est associé un conseil de gouvernement composé de quatre membres : son ministre, le président de la chambre de justice, un membre du Cabildo et un ancien gouverneur. — Le *pouvoir judiciaire* est exercé par une chambre de justice, qui réside dans la capitale; ses membres sont nommés par le gouverneur, sur une proposition en triple, faite par la chambre des représentants; leurs fonctions durent trois années. Les tribunaux inférieurs de première instance sont dans les mains de la municipalité, qui nomme également les juges de paix; mais ils relèvent de la chambre de justice. Il y a un juge spécial pour ce qui concerne l'irrigation (*Juez de aguas*).

Dans chaque département il existe une *municipalité* placée sous

du Morro par la fondation du Fuert-Constitucional, — et dans la fertile et paisible vallée de Concarau.

Quant au mouvement de la population, l'examen des registres de la paroisse de la capitale nous a donné les résultats suivants :

PÉRIODES.	BAPTÊMES.	ENTERREMENTS.	EXCÉDANT des naissances sur les décès.
Période de 1800 à 1807, huit ans. . .	1,965	416	1,549
— de 1821 à 1825, cinq ans. . .	1,292	225	1,067
— de 1830 à 1838, huit ans. . .	2,127	688	1,439
— de 1843 à 1854, douze ans. .	3,422	640	2,782

Nous n'avons pris que des périodes où les registres fussent complets. Nous savons bien qu'il y a un certain nombre de décès qui n'ont pas dû être portés sur les livres, mais cette extrême différence entre le nombre des baptêmes et des enterrements n'en est pas moins très-remarquable, et témoigne certainement de l'activité du mouvement ascensionnel de la population de San-Luis.

l'inspection de la chambre de justice. L'administration de la police et des écoles primaires est dans ses attributions. La *police* générale est confiée à un chef politique qui réside dans la capitale. L'*instruction publique* inférieure est bien organisée : il y a des écoles primaires pour les deux sexes dans chaque chef-lieu de département et même dans quelques districts; le nombre en augmente chaque jour. Pour l'instruction supérieure, il faut envoyer les enfants à Mendoza ou à Cordova.

La *force armée* se compose de la garde nationale et de la troupe de ligne qui garde la *frontière indienne* et qui a trois dépôts : la capitale, le Morro et Fuerte-Constitucional. Les corps de ligne sont des escadrons de la cavalerie connue sous le nom de grenadiers à cheval et dragons de San-Luis, qui jouissent d'une réputation remontant aux guerres de l'indépendance. Les milices concourent avec eux à la défense de la frontière. Le chiffre de la garde nationale pour les trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, monte à 6,000 hommes.

Culte et clergé. — La province est administrée par un vicaire général. Toutes les cures départementales sont pourvues; quelques hameaux même ont des desservants. Leurs chapelles sont généralement entretenues par des familles pieuses qui pourvoient à tous les frais qu'elles exigent. Il n'existe aucun couvent.

Finances, *revenus*, *budget*, *terres publiques.* — Les finances sont la partie faible de la province, dont le budget est cependant ordonné avec la plus stricte économie, et ne dépasse point 40,000 piastres. Les traitements des employés sont plus que modestes et leur nombre aussi réduit que possible. L'instruction publique est aussi bien dotée qu'on a pu le faire. — Le revenu, basé sur la contribution directe, la vente du papier timbré, les droits divers perçus par la police, l'aliénation des terres publiques, etc..., atteint tout au plus 25,000 piastres. Il faut donc que le gouvernement national vienne au secours de la province. La vente des terres publiques peut devenir une branche importante et durable du revenu public, si l'on met quelque mesure dans leur aliénation, et si l'on a égard à leur valeur toujours croissante.

Elles sont d'une vaste étendue dans le sud et l'ouest; cette dernière partie est très-propre à l'agriculture, mais il faut l'irriguer à l'aide de norias, ce qui ôte de la valeur à ces terres, tandis que dans le sud, des pâturages immenses peuvent admettre de suite de nombreux troupeaux; on n'a à y redouter que les Indiens.

§ II. — *Division administrative. — Départements. — Districts. — Centres de population.*

La province de San-Luis est partagée en huit départements, lesquels eux-mêmes se subdivisent en districts. — Ces huit départements sont : la *Capitale* et sa campagne, au centre et au sud-ouest; le *Saladillo* et *San-José-del-Morro*, à l'est; *Renca*, au nord-est; *Santa-Barbara* et *La Lomita*, au nord; *San-Francisco* et *Nogoli*, à l'ouest.

Le département de la CAPITALE est fort étendu, car il embrasse tout le sud de la province compris entre la Sierra, le Rio-Quinto et le Desaguadero. Il est en partie couvert de bois clair-semés, et n'a point de ruisseaux, excepté celui qui arrose la ville de San-Luis. On y trouve quelques sources et des filets d'eau dans les petits systèmes du *Lince*, de *Caazape,* de *Chalanta*, du *Tala* et de *Varela,* chaînes de collines qui s'échelonnent du nord-est au sud-ouest, jusqu'à l'extrémité sud du lac Bebedero. Le système de *Las Palomas* et l'*Alto-Pencoso* n'ont point de sources; les habitants y profitent des pluies pour remplir leur *represas* ou mares artificielles, qui renferment ainsi une eau excellente. Sur le versant occidental de la Sierra de San-Luis, à trois lieues au-dessus de la capitale, une société d'actionnaires avait fait barrer une petite vallée pour y former un étang artificiel, dont l'écoulement bien ménagé eût pu fournir à l'irrigation d'une lieue carrée d'excellent terrain. Malheureusement, la digue a cédé sous la pression des eaux, et ce grand et dispendieux travail a été perdu. Nous ne savons s'il a été réparé, mais nous en doutons.

La campagne de San-Luis est divisée en trois districts, celui de *Los-Chorrillos*, agréablement situé au pied du Cerro de la Punta, et arrosé par la charmante petite rivière de ce nom, dont les eaux alimentent les canaux de la capitale. Il y a de belles cultures et plantations dans cette vallée qui est des plus fraîches et des plus pittoresques par la beauté de sa végétation et l'aspect des montagnes qui l'enserrent. — Le district de *Chalanta* comprend toute la plaine du sud avec ses bois, ses terrains salins; celui du *Desaguadero* renferme le lac Bebedero, la Sierra de Varela et l'Alto-Pencoso. Cette croupe a quelques belles cultures en céréales, vers le hameau de *Los-*

Chosmes; partout ailleurs on ne rencontre que de rares estancias, dont le bétail se nourrit tout autant des feuilles des arbres que du maigre pâturage qui croît à leur ombre.

San-Luis, située par 33° 17′ de lat. S., 67° 47′ de long. O., 766^m d'altitude, capitale de la province, est une petite ville fondée en 1597 par don Martin de Loyola, gouverneur du Chili, à la pointe sud de la Sierra de ce nom, pointe qui portait alors le nom de *Punta de los Venados*, la pointe des chevreuils, d'où le nom de Puntanos, donné aux habitants de la province. Cette ville n'a de remarquable que sa situation fort pittoresque et permettant une vue immense sur le bassin en demi-cercle de vingt lieues de diamètre, qui s'étend du Lince au lac Bebedero et à la chaîne du Gigante, en passant par tous les petits chaînons isolément semés dans la plaine. Le pic de la Punta, qui surplombe la ville à trois kilomètres de distance, mesure une altitude absolue de 1,400 mètres. De son sommet, facilement accessible, on embrasse la province presque entière. La ville de San-Luis est assise dans une plaine dont la pente paraît insensible, mais dont l'inclinaison vers le sud-ouest est cependant assez forte, puisqu'au lac Bebedero, situé à huit lieues plus loin, l'altitude n'est plus que de 400 mètres. Le ruisseau de Los-Chorrillos fournit l'eau nécessaire à ses plantations de peupliers, de saules, d'orangers, de vignes, de pêchers, etc. Le sol se compose d'un sable granitique à gros grains, conservant parfaitement l'humidité et recouvrant, à un mètre de profondeur, une terre argileuse meuble ; aussi la végétation est-elle splendide; toute plante importée des climats tempérés y réussit admirablement. — Cette capitale de province ne possède pas encore un monument public de quelque valeur; son église est des plus médiocres. Ce n'est que depuis quelques années que l'on a commencé à y bâtir des maisons particulières assez belles et que le commerce de détail a grandi. Sa situation est cependant fort avantageuse, par suite du transit pour Mendoza et le Chili, et depuis quelques années on remarque un progrès réel à tous les points de vue. — Population du département: 6,000 habitants, dont 4,000 seulement pour la capitale.

Département du Saladillo. — Ainsi nommé d'un petit ruisseau salé qui va se jeter dans le Rio-Quinto. Il embrasse le versant austral de la Sierra et la grande plaine, figurant une baie en demi-cercle, dont la Punta, à l'ouest, et le Morro, à l'est,

seraient les caps avancés. Le terrain en dehors de la Sierra est ondulé, et n'offre que des pâturages. Il se partage en cinq districts : *Trapiche* et *Totoral* sont dans la Sierra ; le second n'a que des fermes à bétail, le hameau de Trapiche possède des moulins broyeurs pour le minerai et une petite fabrique de chapeaux. Le district de *Rosario* occupe la chaîne secondaire de ce nom, laquelle unit transversalement le massif central de la Sierra de San-Luis avec le système du Morro qui se détache de la Sierra de Cordova. Le district du *Saladillo* remplit la plaine fort ondulée qui s'étend entre ces deux chaînes. Le hameau et ancien poste militaire de *San-Ignacio* se trouve dans la vallée du Rio-Quinto. Ce campement, car c'en était un, plutôt qu'un village, a été abandonné, en novembre 1856, pour le Fort Constitutionnel, situé à Las-Pulgas, quinze lieues plus bas, dans une magnifique situation : il n'y reste que peu d'habitants. Le département du Saladillo ne s'occupe guère que d'industrie pastorale. — Population : 4,000 habitants.

Département de San-José del Morro. — Il est limitrophe de la province de Cordova et s'étend au sud de la Sierra du Morro, dont l'extrémité australe, constituée par un morne de 2,000 mètres d'altitude, surplombe le chef-lieu, jusqu'au Rio-Quinto dont le demi-cercle forme sa limite vers la pampa. La chaîne du Morro fait communiquer le massif de San-Luis avec celui de Cordova, par les chaînes secondaires du Rosario et de Tiporque, qui vont vers l'ouest se réunir aux systèmes du Tomalasta, du Sololosta et de l'Intigua. Toute cette partie septentrionale du département est exclusivement propre à l'industrie pastorale ; il n'y a que quelques vallées du district de *Cuchato* consacrées à la culture. *San-José del Morro*, le chef-lieu, est un village situé à une altitude de 1,040 mètres ; aussi le climat y est-il assez rigoureux et les cultures souffrent parfois du vent et de la grêle. Le nouveau district de *Fuerte-Constitucional* occupe les bords fertiles du Rio-Quinto et leurs plaines verdoyantes semées de bouquets de bois formés de ce grand caroubier qu'on nomme calden. Ce bourg, à la fondation duquel nous avons assisté en novembre 1856, est devenu presque aussi important que la capitale, à cause de la fertilité de son territoire, de l'abondance de ses eaux et de ses bois, et de la qualité de ses pâturages. Autrefois, les deux rives du Rio-Quinto étaient peuplées jusqu'au Paso del Lechuzo, aujourd'hui Fort du 3 Février, à 15 lieues en descendant la rivière. On y comptait le Fort vieux, l'Oratoire, la grande ferme de Las Pulgas et plusieurs autres

non moins importantes. Les attaques des Indiens en éloignèrent la population qui y est revenue dans ces derniers temps. Le Fort de la Constitution forme aujourd'hui l'extrême limite sud, vers le territoire indien, et, grâce à la population civile qui s'y est réunie autour de la garnison, ne sera plus abandonné. Une foule d'estancias nouvelles se sont installées ; on a mis une notable étendue de terrain en culture, et, en cas d'une attaque sérieuse, la population pourrait se retirer dans l'enceinte fortifiée, dont les murailles en pisé sont parfaitement suffisantes pour résister à toute attaque des bandes indiennes. Les tribus du sud ont fait de ce bourg le centre de leur commerce avec les chrétiens ; c'est là qu'elles viennent opérer leurs échanges, et ce trafic est une source de bénéfices très-notables pour le canton.

Département de Renca. — C'est le plus peuplé de la province de San-Luis, celui dont la situation est la plus riante. Il embrasse la vallée de Concaran tout entière, laquelle, enserrée par la Sierra de Cordova à l'est, par celle de San-Luis à l'ouest, se compose d'un bassin central arrosé par une jolie rivière qui fournit à son irrigation et par tous les petits affluents venus des vallons secondaires qui y débouchent. Le bourg de *Renca*, situé vers le milieu du département, est un des points les plus commerçants de la province et le centre des approvisionnements de toute la montagne ; on y échange tous les produits de l'industrie agricole et pastorale dont ce département est le siége, et surtout ses laines qui sont fort recherchées. — On compte, après celui du chef-lieu, six autres districts : *La Estanzuela*, dans la montagne cordovaise ; *Manantial*, dans la Sierra de *Tiporque ; Santa-Rosa* et *Larca,* villages agricoles dans de charmantes vallées ; *La Cruz* et *Piedra-Blanca* au nord, près la frontière de Cordova, dans le grand bassin désigné sous le nom de Cañada, qui commence au pied des montagnes de Chaquin-Chuna et de San-Javier. Tous ces cantons sont assez bien cultivés en blé, maïs, luzerne, arbres fruitiers. — Leur population, qui s'élève à 10,500 âmes, y vit dans une grande aisance.

Département de Santa-Barbara, à l'ouest du précédent, et tout à fait dans la Sierra, dont il occupe les plateaux. — Le district de la *Carolina* renferme le village de ce nom situé au pied du Tomalasta, ceux de la *Cañada-Honda* et de *Cerros-Blancos*, toutes localités renommées par leurs lavages d'or. Ces vallées atteignent une altitude moyenne de 1,700 mètres. Les districts de *San-Lorenzo*, *Paso-*

Grande, *Guzman* et *Rincon del Carmen* occupent les plateaux qui s'inclinent vers le nord-est et leurs gorges. *Santa-Barbara*, le chef-lieu, est un hameau à l'entrée de la quebrada de ce nom. Tous ces districts ne s'occupent que de l'industrie pastorale. Le pays est assez peuplé : 8,500 habitants.

Département de La Lomita, ou de *Quinès*. — Il occupe l'extrémité nord de la Sierra de San-Luis et une partie de la Cañada, bassin que se partagent les deux provinces. Sa partie septentrionale touche aux limites de la Rioja et renferme la plaine aux puits ou *balderia* qui dépend du district de Quinès. *Quinès* est un petit village avec de belles cultures, au versant nord-ouest de la Sierra ; sur le versant nord on trouve le hameau de *San-Antonio*, et au nord-est dans la Cañada, les districts de la *Lomita* et de *Cautana*. Tout ce département est généralement boisé et assez bien arrosé dans sa moitié orientale ; la végétation y est fort belle. On rencontre des paillettes d'or dans le ruisseau de Quinès. — Population : 5,000 habitants.

Département de San-Francisco. — Au sud du précédent, entre la Sierra de San-Luis et celle de Las Quijadas. Il se compose d'une vaste plaine, en partie boisée, au milieu de laquelle s'élèvent quelques coupes granitiques allongées et basses, telles que la Sierra de *Las Saladas*, qui donne son nom à un district et possède quelques fermes à bétail. Le village de *Rio-Seco* est placé, comme Quinès, au pied de la Sierra principale et dans les mêmes conditions. Le bourg de *San-Francisco*, beaucoup plus important, a été bâti sur la petite rivière de ce nom et au débouché de la Cuesta-del-Palmar, qui conduit aux mines d'or du Tomalasta et de ses environs. Son altitude n'est que 800 mètres : aussi le canton est-il extrêmement apte à tous les genres de culture, et par conséquent très-agricole. C'est à trois lieues sud de San-Francisco que se trouvent les mines de cuivre aurifère qui enrichiront un jour et ce canton et la province. Situées dans une localité où tout abonde, accessibles aux chariots, elles ne présentent aucune difficulté à l'exploitation. — Déjà l'on y a commencé des travaux sérieux et bâti des usines. — Population : 4,500 habitants.

Département de Nogoli. — Analogue à celui de San-Francisco. Il en est séparé par la petite Sierra de *Socoscora*, dont les dépendances forment le district de ce nom ; on n'y trouve que des estancias. — *Nogoli* est un hameau de quelques maisons avec une chapelle ; le

ruisseau qui descend du Pancanta y arrose de magnifiques prairies artificielles. Plusieurs grands établissements de culture s'y sont formés récemment; de plus, les pâturages sont excellents près de la Sierra et dans les grands bois des environs. A l'ouest, apparaît la Sierra décharnée du *Gigante*, qui donne son nom à ce district fort délaissé, car le sol y est sec, aride, et ne nourrit que des bois de mimosées épineuses. La *Cañada* de la *Travesia*, lit d'un vaste courant d'eaux salées, aujourd'hui à sec, montre dans cette région ses efflorescences blanchâtres et son sol désolé. La végétation du Gigante et de ses environs est presque nulle; en revanche, cette chaîne a des marbres, de la pierre à chaux, des plâtres et une foule d'autres matériaux utiles. La route de San-Luis à San-Juan en longe les versants. — Population : 3,000 âmes.

§ III. — *Histoire abrégée de la province de San-Luis.*

Il est douteux que l'empire des Incas se soit étendu jusqu'à la province de San-Luis. Les Indiens Comechingones et Michilengues, qui habitaient le massif austral argentin, avaient eu certainement des relations avec les Quichuas, ainsi que l'indiquent les noms de quelques localités : Tomalasta, Sololosta, Intiguasi, Rumiguasi, etc., etc...; mais rien n'établit que ces tribus aient jamais reconnu la suzeraineté du souverain de Cuzco. — Lors de la conquête et de la colonisation du Cuyo par les Espagnols, le territoire de San-Luis fut d'abord négligé; ce fut seulement lorsque des relations s'établirent entre le Chili et la Plata par les Pampas, que l'on comprit le besoin d'établir une colonie avancée à un des endroits où il était le plus aisé de se défendre et où la supériorité des armes européennes, facilitée par les avantages de la position, rendrait un établissement inattaquable aux Indiens de la plaine.

Ce fut dans cette vue que D. Martin-Garcia-Oñez de Loyola, neveu du fameux saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, gouverneur et capitaine général du Chili, mari de la princesse Doña Clara Beatriz Coya, fille unique et héritière de l'Inca Sayri-Tupac, le dernier descendant direct de sa race, — envoya, en 1597, ses officiers fonder, à la Pointe des Chevreuils (*Punta de los Venados*), à 80 lieues de Mendoza, la ville à laquelle on donna le nom de San-Luis. Longtemps ce ne fut qu'un simple fortin, dont la seule impor-

tance était de garder le défilé de la Punta. Ovallé ne le cite que pour mémoire, et Molina, qui écrivait en 1788, s'étonne que cette colonie n'ait pas prospéré davantage malgré son avantageuse situation. — Deux siècles se passèrent, et l'histoire de la lieutenance de San-Luis se résume dan la chronique fort monotone de ses combats avec les Indiens et du progrès assez lent de ses établissements pour l'élève des troupeaux.

La réunion du Cuyo à la vice-royauté de la Plata vint la réveiller de cette torpeur. On commença à exploiter les lavages d'or de la Carolina et de la Cañada-Honda; Renca fut fondée; on peupla et l'on fortifia les rives du Rio-Quinto sur la lisière des pampas du sud. Le pays était en plein progrès, du moins relativement, lors des événements de 1810. San-Luis, en des circonstances pareilles, devait obéir docilement au mouvement parti de la capitale de la vice-royauté; elle y céda sans hésitation. Lors de l'organisation de l'expédition des Andes par le général San-Martin, elle envoya avec enthousiasme à l'armée libératrice la fleur de sa population. On y recruta, comme nous l'avons dit déjà, ces fameux régiments de grenadiers à cheval et de dragons qui s'illustrèrent depuis par tant de combats, depuis l'extrémité australe du Chili jusqu'à l'équateur.

La guerre acharnée de 1817, entre les Espagnols et les indépendants du Chili, eut un contre-coup terrible dans les provinces de Cuyo; elle y développa des haines ardentes entre des peuples de même langage et de mêmes mœurs, haines qui se satisfirent par des persécutions violentes contre les dissidents. En février 1819, la ville de San-Luis fut témoin d'un épouvantable massacre, celui des officiers espagnols faits prisonniers à la bataille de Maipu et qui y avaient été internés. Sur le simple soupçon d'une révolte de leur part, la populace se rua sur ces malheureux et les égorgea presque tous; ceux qui restèrent furent l'objet d'un procès inique qui a flétri la mémoire de leur accusateur, un de ces fanatiques que les révolutions voient s'élever et dont le nom reste en exécration aux races futures. Cette sanglante tragédie porta malheur à San-Luis. La séparation de la province de Cuyo en trois fractions eut lieu l'année suivante; le gouverneur Dupui s'en fut au Chili. Ses successeurs commencèrent à se disputer le pouvoir, et bientôt les querelles des Unitaires et des Fédéraux firent couler le sang par torrents. Par sa situation topographique, par la nature de sa population, composée en majorité de pasteurs ignorants et hardis, la province se trouva mêlée à tous les troubles qui agitèrent Mendoza, San-Juan, la Rioja et Cordova; elle

éprouva même le contre-coup de ceux du Chili. En effet, les frères Carrera, obligés de passer la Cordillère, vinrent chercher des alliés dans les provinces argentines, et s'associèrent aux fédéraux; Pincheira, chef royaliste réfugié chez les Araucans, poussa les Pehuenches sur les frontières de Mendoza et de San-Luis. Aveuglés par leurs passions politiques, tous les partis cherchèrent des auxiliaires parmi les barbares du sud, et ceux-ci en profitèrent pour envahir et dévaster les terres des chrétiens. La province perdit ainsi tous les anciens établissements du Rio-Quinto. Le calme qui régna de 1825 à 1828 commençait à guérir les plaies du pays, lorsque la grande guerre des Unitaires et des Fédéraux, de 1829 à 1831, vint rallumer l'incendie. San-Luis fut entraîné par l'influence de Quiroga dans toutes les péripéties de cette lutte, et, pendant que la plus grande partie de sa jeunesse figurait dans les rangs de ce chef fameux, ses champs se virent livrés aux Indiens, qui vinrent assiéger le Morro et même la capitale. Les événements de 1840 et 1841 y produisirent les mêmes résultats. De cette époque à 1852, un calme absolu, troublé seulement de temps à autre par les invasions indiennes, plana sur le pays. Le général D. Pablo Lucero, dévoué à la dictature de Buénos-Ayres, y commandait, et, comme la plupart de ses collègues des autres provinces, se perpétuait au pouvoir.

La chute du général Rosas, à la bataille de Monte-Caseros, rendit aux provinces de l'intérieur une certaine vitalité; l'organisation nationale de 1853 fut chaleureusement accueillie à San-Luis. Nous avons déjà parlé de la reconnaissance géographique de toute la province exécutée alors par D. Juan Llerena sous les auspices du gouvernement local. En 1855, la nouvelle constitution provinciale fut votée; en 1856 on rétablit la frontière du Rio-Quinto; en 1857, il commença à venir quelques immigrants, et les Puntanos eurent le bon esprit d'établir une agence à Rosario pour faciliter des moyens de passage aux ouvriers étrangers qui voudraient venir dans la province. Les lavages d'or de la Cañada-Honda et de la Carolina furent fréquentés, et l'on y fit quelques travaux importants; on commença la construction de fonderies de cuivre à San-Francisco. En même temps on s'était mis en bonnes relations avec les Indiens, et la frontière était respectée. Jusqu'en 1861, le progrès général fut réel et continu.

Il en fut autrement à partir de cette triste année. Les troubles de San-Juan commencèrent l'agitation, qui fut consommée par la guerre du littoral, puis par celle du nord dont les llanos de la Rioja furent

le point de départ. Malgré son désir bien évident de rester en dehors de ces événements, la province de San-Luis y fut entraînée. La Capitale fut même assiégée un instant, en 1862, par le général Peñaloza; mais, dès 1863, tout y redevint tranquille, et la pacification générale, qui a eu lieu à la fin de cette année, a rétabli les choses sur leur ancien pied. Le progrès a repris, et si le pays reste en paix, il atteindra facilement et vite une haute prospérité. Nulle province, en effet, n'est plus favorisée que celle de San-Luis, car elle peut réunir les trois grandes industries les plus essentielles au progrès : l'agriculture qui fait vivre ; — l'industrie pastorale qui exige peu de travail et donne de grands bénéfices ; — l'industrie minière qui, sous un petit volume, fournit des matières précieuses, facilement transportables et bien plus que suffisantes pour payer toutes les importations de la fabrication d'outre-mer.

CHAPITRE XVII.

Territoire indien du sud.

Situation astronomique et limites. — Nous donnons le nom de Territoire indien du sud à cette vaste portion de la Pampasie argentine comprise entre les Andes, le Rio-Negro et les frontières actuelles des provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé, Cordova, San-Luis et Mendoza. Cet espace embrasse ainsi, en moyenne, du 34ᵉ au 40ᵉ degré de latitude sud, et du 64ᵉ au 70ᵉ de longitude occidentale, et mesure, par conséquent, plus de 9,000 lieues carrées de superficie.

Aspect général. — Ce territoire présente l'aspect d'une immense plaine couverte d'herbages dans toute sa moitié orientale ou région des Pampas, de mimosées arborescentes dans sa partie occidentale, continuation de la plaine intérieure argentine. Vers le sud plusieurs chaînons de collines basses dépendantes des systèmes de la Ventana et de Guamini, se dirigent le long du Colorado, et quelques buttes isolées s'élèvent dans les environs du lac de Curra-Lauquen. Plus loin, à l'extrémité ouest, se présentent les ramifications des Andes, avec leurs montagnes, leurs vallées et les cours d'eau qui les sillonnent. La plaine pampéenne offre, à l'est, des médanos, continua-

tion de ceux des districts de Junin, de Bragado et de Mulitas, dans la province de Buénos-Ayres, et de nombreuses lagunes, tantôt douces, tantôt salées, qui deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on se rapproche de la région boisée, quoique cette dernière n'en soit pas complétement dépourvue. Les pampas présentent un énorme tapis vert; la forêt est clair-semée sur son sol argileux et salin, analogue à celui de la plaine de Cuyo. Cette région, qui commence à peu près sous le 68e degré de latitude, se continue jusqu'au versant oriental de la chaîne des Andes.

Hydrographie. — Deux fleuves principaux arrosent le territoire indien; ce sont le Rio-Negro et le Rio-Colorado que nous connaissons déjà. (Voyez tome I, page 165.) Le *Rio-Negro*, *Limay-Leubu* des Indiens, étroit et profond, coule dans une vallée d'érosion, coupée brusquement comme un fossé gigantesque au milieu d'une plaine absolue. Cette vallée, qui commence à la mer, se continue jusqu'à l'embouchure du Rio-Neuquen, c'est-à-dire à l'endroit où commencent les ramifications des Andes. De ce point à sa sortie du lac de Hahuel-Huapi (1), il coule dans une région montueuse et

(1) Découverte des sources du Rio-Negro. — L'origine du Rio-Negro dans le lac de Nahuel-Huapi (le lac du Tigre) vient d'être définitivement constatée en 1863 par l'exploration d'un jeune Chilien, D. Guillermo Cox, dont nous avons annoncé la première tentative infructueuse en 1857. (Voyez t. I, page 177.) — Au mois de mai 1862, M. Cox se rendit à la colonie allemande de Llanquihué, où il passa le reste de l'année à faire ses préparatifs de voyage, et à reconnaître le pays. Le 7 décembre, il partit du Port-Mont sur le golfe de Reloncavi, et gagna le lac de Llanquihué, puis celui de Tous les Saints qu'il traversa en bateau; le 28 commença le chemin par terre. Les voyageurs remontèrent la vallée du Rio-Peulla, et gagnèrent, en s'ouvrant un chemin dans les bois, le col de Pedro-Rozalès, d'où ils aperçurent les eaux bleues du Nahnel-Huapi. Ils visitèrent en détail les glaciers du Tromador, et campèrent sur les bords du lac, où ils se mirent à la construction d'une grande embarcation, qui fut achevée le 2 janvier 1863, car ils en avaient apporté les pièces principales. Les voyageurs renvoyèrent alors leurs hommes à la colonie et, au nombre de sept, s'embarquèrent le 4 sur ce lac dont la géographie était inconnue. Ils en côtoyèrent la rive septentrionale, reconnurent une assez grande île désignée d'abord sous le nom de l'intrépide missionnaire Mascardi, et que, dans le doute où ils étaient de savoir où était primitivement la mission, ils baptisèrent de celui de l'Ile Longue. Enfin, le 6, ils découvrirent l'endroit où le lac avait sa décharge, et, sur une colline à droite, des signes évidents d'un ancien établissement. C'était là, pensèrent-ils, que les Pères Mascardi et Elguea eurent leur mission, de 1690 à 1707. Ceci leur fut confirmé par le récit des Indiens, et était d'ailleurs conforme a celui du Père franciscain Melendez, qui avait reconnu le Nahuel-Huapi en 1792. Le 7, à sept heures du matin, les voyageurs se lancèrent sur le Rio-Negro, dont le courant de plus en plus rapide les emporta presque avec la rapidité d'une flèche : ils touchèrent plusieurs fois; enfin vers le soir, après avoir parcouru une distance évaluée à 75 milles, l'embarcation fut crevée contre une roche, et chavira complétement. Cet accident avait été prévu, et les explorateurs purent gagner la terre à l'aide de leurs ceintures de sauvetage. Soutenu par des fuseaux de gutta-

a beaucoup de rapides qui en rendent la navigation difficile. La vallée du Rio-Negro, d'une largeur extrêmement variable, tantôt d'une demi-lieue, tantôt d'une centaine de mètres seulement, est très-fertile; elle nourrit une belle végétation de graminées et d'espèces arborescentes. Les débordements de la rivière assurent en outre sa fertilité par le limon qu'ils y déposent incessamment.

Le *Rio-Colorado* ou *Cobo-Leubu*, dont les sources sont bien connues, est moins important que le Rio-Negro, car il a moins d'eau et ne paraît pas susceptible d'une navigation régulière. Ses rives sont également moins fertiles que celles de l'autre rivière à cause du sol argileux et souvent salin qui les compose. (Voyez tome I, page 164.)

Le *Chadi-Leubu* est la continuation du Rio-Latuel, qui va se joindre au Diamante déjà grossi du Desaguadero, et tous deux réunis tombent, sons ce nom indigène, dans la lagune de *Curra-Lauquen*, laquelle a des crues variables et déborde quelquefois vers le sud, de manière à former des marais qui peuvent atteindre le Cobu-Leubu.

Le *Rio-Salado-Nuevo*, formé du Diamante et de la prolongation du Tunuyan et du Desaguadero réunis, coule en plein territoire indien, car les Mendocinos n'ont encore aucun établissement sur ses bords. On dit qu'il a beaucoup d'eau, mais pas autant que le Latuel.

percha, le canot se maintint entre deux eaux, et il fut possible d'en tirer quelques vivres et objets de première nécessité. On improvisa un campement sur la rive gauche, on se sécha à l'aide d'un grand feu, et l'on fit des préparatifs de défense. Le jour suivant, les Indiens parurent; c'étaient des Pehuenches qui ne traitèrent pas mal les voyageurs. On traita avec eux et ils promirent de les reconduire au Chili moyennant une ample récompense dont la quotité fut stipulée.

L'expédition sut d'eux que la rivière qu'elle avait descendue était bien le Limay-Leubu ou Rio-Negro, qui naissait du lac de Nahuel-Huapi, et coulait d'abord du sud au nord, puis de l'ouest à l'est pour aller se jeter dans l'Océan près de l'établissement chrétien du Carmen. Ils surent que l'endroit où ils avaient naufragé n'était qu'à quatre lieues de la réunion du *Rio-Catapuliche* que Villarino avait remonté en 1782, et que les Indiens appellent *Chimehuin* et *Huechum*, parce qu'il naît effectivement du lac Huechum ou des Limites qui est près du Nevado de Laguin, confondu par Villarino avec celui de Valdivia ou Yajaunaujeu. Les Indiens les menèrent à leur cacique Paillacan qui, conservant deux otages, pour s'assurer du payement des frais de conduite, les fit diriger par le Pas de Chihuihué très-fréquenté des Indiens; le 19 ils étaient à Valdivia.

Après quelques jours de repos, M. Cox, muni du prix de sa rançon, fut retrouver ses hommes chez Paillacan. Il demeura quelque temps avec les Pehuenches, et en revint fort au courant de la géographie de ce pays, de ses habitants, de leurs mœurs et de la possibilité d'aller au Carmen par terre. Il rallia ensuite sans encombre Valdivia par le même chemin de Chihuihué, après avoir vécu dans la meilleure intelligence, aussi bien avec les gens de la pampa qu'avec ceux de la Cordillère, et acquit sur le pays une foule de détails pratiques consignés dans sa relation. (*Viaje a las regiones septentrionales de la Patagonia*, 1862-1863, por D. Guillermo Cox. — 1 vol. grand in-8°. — Santiago de Chile, novembre 1863.)

Ce n'est que lorsqu'il est grossi des eaux de ce dernier qu'il forme un véritable fleuve qui n'est guéable nulle part.

Les indigènes franchissent à volonté ces trois rivières à des endroits bien connus de tous; s'il y a trop d'eau, ils s'aident de bottes de joncs pour se soutenir eux et leur bagage, et font passer ensuite leurs troupeaux. Cependant, comme, à cause des aiguades et des pâturages, qui y conduisent à travers le désert, le choix de ces points de passage est pour ainsi dire forcé, leur possession permettrait d'asseoir d'une manière solide et durable l'influence de la république argentine sur les tribus.

Le *Rio-Quinto* coule en partie dans le territoire indien, quoiqu'il soit considéré comme la limite sud des terres chrétiennes. Il y a même fort peu d'établissements entre le Rio-Cuarto et cette rivière, la pampa qu'elles enserrent étant traversée à volonté par les nomades.

Les versants des Sierras de la Ventana et de Guamini ont des ruisseaux limpides qui coulent vers le nord et vont verser leurs eaux dans des lagunes d'eau douce qui se continuent, en faisant chapelet, jusqu'à celles de *Salinas Grandes*, où l'on peut recueillir du sel. Le lac de *Gualichu-Lauquen*, qui commence cette série, est remarquable par ses belles eaux. D'ailleurs tout ce versant nord-ouest de la Ventana est bien arrosé, couvert de pâturages magnifiques et regardé justement comme un des meilleurs de tout le territoire indien. Les Argentins ont le projet d'y former un établissement permanent, mais aujourd'hui cette colonie se trouverait bien isolée au milieu d'un pays tout à fait hostile. — Au sud-ouest, en allant vers le Rio-Colorado, le terrain est plus sec, argileux et salin; les lagunes qui s'y trouvent sont par conséquent très-salées. Partout on peut y recueillir du sel, et les indigènes y vont camper dans ce but. Leurs bords sont vaseux, couverts de roseaux, de plantes marines; quelques-unes ne renferment pas seulement du chlorure de sodium, mais encore des carbonates, des sulfates et même des sulfhydrates de soude qui donnent à leurs eaux une mauvaise odeur.

Dans la région qui continue la plaine argentine et jusque dans le voisinage des Andes, on trouve de ces lagunes aux eaux fortement minéralisées. Le lac de *Curra-Lauquen*, celui de *Fureco*, qui communique avec lui, les lagunes de *Chacay* et de *Yancanelo*, qui appartiennent au sud de Mendoza, en sont des exemples. Dans la Cordillère on rencontre de très-beaux lacs d'eau douce, où les affluents du *Rio-Colorado* et du *Neuquen* prennent leur source. Ces amas d'eau ne sont encore connus que des indigènes.

Le *Neuquen*, *Sauquel* de Cruz, *Ramid* d'Arrowsmith, *Comoë* des Péhuenches, est considérable et coule du nord au sud pour se jeter dans le Rio-Negro auquel il est cependant inférieur en volume. Sa rive gauche est bordée par les montagnes. — Le *Chimehuin*, que Villarino remonta en partie et qu'il nomma *Catapuliche*, nom qui appartient seulement à un de ses affluents, sort du lac de Huechum ou des Limites, ainsi que l'avait déjà indiqué Falkner. Il reçoit une foule de torrents descendus de l'ouest, et a beaucoup de rapides (Cox).

Les affluents du Rio-Negro, qui viennent du sud, sont insignifiants; après l'embouchure du Comoë, on n'en trouve plus, le pays est trop plat pour permettre à des cours d'eau de se former.

Orographie. — La Sierra de *Tapalquen* avec ses dépendances au nord-ouest, celles de la *Ventana* et de *Guamini* sont les seules montagnes de la région orientale des Pampas. Nous les connaissons déjà. (Voyez tome I, pages 236 et 275 ; — tome III, pages 64 et 66.) En remontant la rive gauche du Colorado, le terrain, sans être précisément montagneux, est accidenté ; il y a des collines sablonneuses et arides, et sous le 68e degré de longitude commencent à apparaître les dernières ramifications des Andes. Ce sont d'abord les buttes de *Ingüegatel*, près du *Curra-Lauquen;* puis la petite Sierra de *Ranca-Mahuida*, sur la rive droite du Colorado, qui contraint cette rivière à faire un détour vers le nord; enfin le *Nevado*, volcan couronné de neiges éternelles, la Sierra de *Payen*, puis le système des Andes avec leurs vallons généralement ouverts à l'est-sud-est, leurs rivières et leurs glaciers qui commencent à la latitude de 37°; leurs lacs étagés dans les divers cordons longitudinaux qui composent la grande chaîne. Plus on descend vers le sud, et plus les neiges, les glaciers, les lacs se multiplient jusqu'au vaste réservoir de Nahuel-Huapi, source du Rio-Negro, dont l'ample bassin reçoit les eaux d'un vaste cirque de montagnes dont quelques-unes sont couronnées de neiges perpétuelles. (Voyez tome I, page 171.)

Constitution physique du sol. — La région pampéenne présente un sol argilo-sableux, recouvert d'une couche épaisse de gazon ; c'est la continuation exacte des terrains de la province de Buenos-Ayres. Les médanos, les lagunes le traversent et le sèment en tout sens ; les eaux y sont excellentes, les pâturages admirables. Dans les endroits où il n'y a pas de lagunes naturelles, on trouve l'eau à une faible profondeur. Lorsque les Argentins font quelque expédition sur ce ter-

ritoire, ils ont soin d'apporter les outils nécessaires pour creuser des puits à quelques mètres de la superficie du sol, et, la plupart du temps, cette précaution suffit pour leur procurer l'eau nécessaire à leurs besoins. Dans la région boisée, le sol est plus sec, plus argileux, pareil en quelque sorte à la cendre comme celui du Cuyo. Mais il n'en est pas moins fertile sous l'influence des pluies, et lorsque le peuplement du pays permettra d'y pratiquer un peu d'irrigation, il deviendra aussi fécond que n'importe quelle autre partie du territoire argentin.

Les sierras de l'ouest sont gneissiques et n'ont encore offert aucun minerai; quoique l'abondance des quartz qui s'y rencontrent puisse faire soupçonner la présence de l'or. Les collines du Colorado sont sablonneuses, et, au dire des indigènes, offrent du grès; cette roche se rencontre en quantité dans la Sierra de Ranca-Mahuida, qui fournit aux Indiens des pierres à aiguiser. La Sierra de Payen a des calcaires, et les minerais de cuivre et d'argent que nous connaissons déjà. Les ramifications des Andes sont généralement gneissiques, et composées de roches variées; la partie centrale est formée de roches porphyriques et offre beaucoup de trachyte, indépendamment des terrains volcaniques modernes qui entourent les nombreuses bouches ignivomes qui s'y rencontrent, telles que les volcans du Planchon, du Nevado, de Chillan, de Antuco, de Callaqui, de Chinal, de Villa-Rica, de Lauguin, etc., etc... Toute cette région est éminemment riche en minerais précieux de toute espèce dont les Hispaño-Américains n'ont que des échantillons, puisque, par suite de la résistance des indigènes, aucuns travaux de quelque importance n'ont encore pu y être entrepris.

Toute la surface de la région pampéenne et de la région occidentale appartient au terrain tertiaire. Cette dernière est semée de fossiles marins qui se rencontrent non-seulement dans les ravins, mais même à la surface du sol, qui semble avoir été récemment abandonné par les eaux. La région pampéenne offre à une faible profondeur des restes innombrables de la faune mégathérienne. Ils sont si abondants que les Indiens eux-mêmes connaissent les ossements de mégathérium et de ses espèces congénères, regardés par eux comme les restes de géants qui peuplaient autrefois le pays, et parlent des carapaces de gliptodon qu'ils disent avoir appartenu à une race éteinte de grands tatous, analogues à ceux qu'on chasse aujourd'hui dans la région pampéenne.

Les *tremblements* de terre sont inconnus dans la Pampa. Il n'y en

a que dans la région andine ; là même ils sont rares, au dire des indigènes.

Climat. — Le climat du territoire indien du sud est celui de la province de Buenos-Ayres. Toutefois, étant plus continental, il est aussi plus extrême. Les chaleurs de l'été y sont donc plus ardentes, et les froids de l'hiver plus piquants. Jamais la neige n'y séjourne sur le sol, excepté dans le voisinage de la Sierra de la Ventana et des Andes ; mais il gèle assez fort, et pendant trois mois de l'année, de juin à septembre, la terre est presque toujours couverte de givre le matin. Il est rare pourtant que l'épaisseur de la glace y dépasse trois centimètres. Les vents y sont extrêmement violents, surtout celui du sud-ouest ou Pampero. Son souffle, toujours glacial en hiver, est même très frais en été. Le vent du nord y est chaud comme dans tout le bassin de la Plata ; comme partout ce vent amène des orages et immanquablement après, le pampero. Rien de violent et de terrible comme les orages de la Pampa : ils balayent le sol avec une indescriptible furie ; les tentes des Indiens ne peuvent souvent y résister ; aussi, pour éviter ces ouragans, ils ont le soin de dresser leurs huttes de cuir (*Roukahs*) dans un pli de terrain, ou au milieu des touffes énormes de *Paja-brava*, l'herbe des Pampas (*Gynerium argenteum*), qui les abritent un peu de ces trombes atmosphériques. Les pluies sont irrégulières : assez fréquentes dans la région orientale, elles le sont moins dans la partie occidentale où le climat est très sec. Dans la région des Andes, au contraire, il pleut souvent en été. C'est à l'automne, en avril et mai, que les pluies manquent le moins dans toute la Pampasie, c'est donc à cette époque que le Rio-Negro et le Colorado commencent à croître. Les sécheresses sont fréquentes ; leur répétition contribue à maintenir chez les indigènes la vie nomade. Ne vivant que de leur chasse et de leurs troupeaux, ils sont obligés de chercher les endroits qui peuvent nourrir le gibier et les animaux domestiques. Aussi, pour trouver les pâturages nécessaires, parcourent-ils d'immenses espaces, et leurs tribus sont-elles essentiellement mobiles.

La *salubrité* du pays est égale à celle de la province de Buenos-Ayres. Les Pampéens sont sujets à peu de maladies ; leur vie au grand air les endurcit et les rend robustes. Ils souffrent cependant de douleurs rhumatismales et de pleuro-pneumonies aiguës. Les enfants succombent souvent aux convulsions ; il y a des ophthalmies et des maladies de peau. Quant aux fièvres éruptives, elles sont terri-

bles chez les Indiens. La variole est surtout redoutée par eux comme le plus effroyable de tous les fléaux; ils ne lui opposent d'autre remède que la fuite, abandonnant les malades sous une tente avec de l'eau et quelques vivres auprès d'eux, de sorte que si les malheureux délaissés résistent au mal, ils succombent presque toujours au dénuement et à la faim au milieu du désert. Il survit si peu des malades que nous n'avons pas souvenance d'avoir vu aucun Indien, soit dans le nord, soit dans le sud de la Confédération argentine, qui fût marqué de la petite vérole, tandis qu'au contraire le nombre des gens qui en portent les traces est grand parmi les blancs et les métis.

Végétation. — Elle n'offre rien de particulier dans toute l'étendue de la région pampéenne; on n'y trouve que des graminées. Pas un arbre ne s'y rencontre; c'est tout au plus si, près des collines du Colorado et des dépendances de la Ventana, on peut ramasser quelques broussailles fournies par cette petite mimosée que les Indiens appellent *curra-mamuel* et les Argentins *curumanuel*. Le gynerium remplit les bas-fonds humides et borde les eaux douces. La région orientale présente tous les arbres de la plaine intérieure argentine, mais plus petits, plus rabougris : algarrobo, chañar, brea, jarilla, quebracho blanc, piquillin, coronillo, curra-mamuel, etc., etc. Dans la région des Andes se rencontre en abondance le pommier dont le fruit nourrit quelques tribus lors de sa saison et dont elles savent faire du cidre. Toutes sont habiles également à obtenir des boissons alcooliques de la fermentation des gousses de l'algarrobo, des baies du piquillin et du chañar, dans l'eau, et en préparent d'énormes quantités à l'automne. Ces boissons sont bues en grande pompe dans des orgies qui durent plusieurs jours et se terminent par l'ivresse la plus complète de tous les habitants de la *tolderia* (campement).

De tous les Indiens du sud, les *Pehuenches*, voisins de la province de Mendoza et des Andes, sont les seuls qui fassent un peu d'agriculture d'une manière suivie et, par conséquent, ne sont qu'à moitié nomades. Quelques *Ranquels* s'y sont mis également et sèment du maïs, des melons, des citrouilles; mais leur culture est fort grossière et ils en mangent souvent les produits avant qu'ils soient mûrs. La vie errante des Pampas, avec les troupes de chevaux dont ils se nourrissent, leur convient mieux.

Animaux sauvages et domestiques. — On trouve sur ce territoire tous les animaux sauvages de la province de Buenos-Ayres et du sud

de Santa-Fé, de Cordova, de San-Luis et de Mendoza. Le jaguar et l'aguara ne se montrent guère que vers les rivières de l'ouest; le couguar, partout où il y a des collines et des terrains accidentés : le guanaque, le chevreuil, l'autruche, les diverses espèces de tatous, la viscache,les tinamous, abondent dans la plaine, quoique incessamment poursuivis par les indigènes qui font du gibier une partie essentielle de leur nourriture. On trouve le pécari près des rivières, mais il est rare, car déjà le climat est trop froid pour lui. Les oiseaux de proie de toute sorte sont innombrables, ainsi que les oiseaux aquatiques, parmi lesquels une espèce particulière de flamant qui fréquente les lagunes salées. Dans la région boisée se trouvent plusieurs espèces de perroquets et de perruches, des tourterelles et des pigeons sans nombre. Diverses espèces de vipères venimeuses rampent dans les herbes. On en cite parmi elles une de plus d'un mètre de long fort redoutée, que les Indiens nomment *chochia ;* sa morsure tue en quelques heures un cheval ou un bœuf. Dans les endroits humides, les taons et les moustiques sont un véritable fléau, aussi bien pour les animaux que pour l'homme; les Indiens en préservent leurs tentes en les remplissant de fumée.

Bétail. — Les indigènes entretiennent de grands troupeaux de chevaux et de bœufs, mais ils comptent encore plus sur ce qu'ils peuvent en voler chez les chrétiens que sur ce qu'ils élèvent, tellement tout travail, même celui si facile du pasteur, leur répugne. Ils s'occupent principalement des chevaux, car cet animal est tout pour eux; il est leur moyen de locomotion, leur instrument de guerre, la base de leur nourriture. En effet, la chair de jument constitue leur aliment par excellence, et il n'en est aucun qu'ils lui préfèrent. La manger crue, palpitante et chaude, aussitôt que l'animal vient d'être abattu, est leur plus grand régal. Immédiatement alors ils boivent le sang, en dévorent, après les avoir salés, les poumons, le foie, les reins et les autres viscères; un animal entier disparaît en un clin d'œil. Il est rare qu'ils en fassent cuire quelque partie, à moins que ce ne soit pour obtenir un peu de bouillon. S'ils ont besoin de conserver des provisions, ils font sécher la chair musculaire qu'ils préparent comme les Argentins leur charque. Les Indiens qui habitent le voisinage de la frontière ont fini par se mettre à la viande de bœuf et même à celle du mouton, tout en préférant encore celle du cheval. Mais comme ils élèvent ces animaux pour les échanger ou les vendre aux chrétiens, ils en profitent, lorsque la jument est rare. Quant à ceux qui habitent l'intérieur de la Pampa ou qui sont toujours nomades, ils

n'élèvent que des chevaux, conservent les meilleurs pour l'usage et se nourrissent du reste. Les Péhuenches sédentaires des vallées de la Cordillère ont de grands troupeaux de bœufs, de vaches laitières et de moutons; ils font d'ailleurs un peu d'agriculture.

Industrie et commerce. — L'industrie des nomades du sud est rudimentaire à un certain point de vue. Ils ne bâtissent point de maisons ; leurs logements sont des tentes basses, en cuir de cheval, tendues et consolidées par des lanières fixées dans le sol avec des piquets en os. Des ossements, des herbes et de la fiente desséchée servent de combustible dans la Pampa. Dans la région boisée, on emploie encore les tentes de cuir, mais on y adjoint des huttes de branchages qu'on recouvre avec du *gynérium*. Les indigènes sont habiles à confectionner leurs armes, consistant essentiellement en une grande lance de cinq à six mètres, un grand couteau et une fronde; ils y joignent des boules et un lazo. Il en est même qui se font une sorte de cuirasse et un casque en cuir tanné; mais cette armure défensive est peu usitée. Quelques tribus, surtout parmi les Puelches et les Patagons, usent encore de l'arc et de la flèche. Les vêtements consistent en pelleteries de guanaque, de cerf, de mouffette, en cuirs qu'ils savent assouplir par le frottement, en étoffes de laine achetées aux chrétiens; ils arrivent même à en tisser de fort bonnes. Nous avons déjà parlé de leur adresse à fabriquer des harnais, des brides de cuir tressé, à confectionner des tapis en plumes d'autruche et en pelleteries, à tisser des couvertures, des manteaux, des ceintures ornées des couleurs les plus vives et de dessins fort originaux. (Voy. tome II, pages 195 et 486.) Cette industrie est surtout remarquable chez les tribus pampéennes; les Puelches et les Téhuelches sont moins habiles.

Les nomades font un certain commerce avec les chrétiens; ils leur vendent les crins, la graisse, les cuirs des animaux qu'ils tuent pour leur nourriture, des pelleteries, des plumes d'autruche et de la laine. Quant aux objets de leur fabrication, que nous venons d'indiquer, ils sont fort recherchés par les Argentins et s'achètent à des prix très-rémunérateurs pour le fabricant indien, qui comprend et apprécie tous les avantages de ce commerce. On les paye en argent ou en objets d'une valeur connue, tels qu'ustensiles de fer, couteaux, éperons, étriers, sucre, yerba-maté, cartes, vins, caña, etc...

Le bétail en pied est l'objet de transactions assez considérables avec le Chili. La Cordillère a quantité de passages connus des seuls

indigènes qui en profitent pour introduire, soit les animaux qu'ils élèvent, soit ceux qui ont été volés dans les fermes argentines et dont ils ont hâte de se débarrasser. — Ils trafiquent aussi entre eux des captifs faits chez les chrétiens, lors de leurs *malones* (incursions), et les échangent pour du bétail ou des objets de fabrication étrangère.

Dans le sud de la province de Cordova, à 60 lieues en ligne droite du bourg de Rio-Cuarto, se trouve *El-Cuero*, localité située près d'une grande lagune d'eau douce entourée d'excellents pâturages, et qui, à des époques irrégulières, est le siége d'une sorte de foire; dans les périodes tranquilles, Indiens et chrétiens s'y rendent pour leurs échanges. Il serait bien utile que cette institution finît par être acceptée de toutes les tribus du centre de la Pampa et des gens de la frontière. Tout le monde y trouverait son compte, et ces relations pacifiques feraient disparaître, à la longue, l'hostilité trop souvent renaissante qui existe entre les deux populations.

Voies de communication. — La Pampa est ouverte partout et les communications n'offrent généralement d'autres difficultés que le manque d'eau, inconvénient qui disparaîtrait bien vite par le forage de puits ordinaires ou même de puits artésiens qui seraient creusés dans le désert sur le trajet des principales voies qui devraient le traverser. Les routes actuelles ne sont généralement connues que des Indiens et de quelques chrétiens qui vont commercer avec eux. Mais on sait qu'elles n'offrent point d'obstacles matériels, et que la nécessité des eaux potables et des fourrages pour les troupeaux est le seul motif qui les détourne quelquefois de la ligne droite. Elles mènent toujours par les directions les plus courtes et les meilleures. La pratique des gués de rivière les plus sûrs et les plus faciles, aussi bien que la connaissance des époques de la baisse ou de la crue des eaux, est familière à tous les indigènes; il en est de même de celle des passages des Andes pour leur communication avec le Chili. Une foule d'endroits sont facilement accessibles depuis le Planchon jusqu'au Nahuel-Huapi, et surtout en continuant vers le sud, où la Cordillère s'abaisse tout à fait.

Déjà dans la province de Valdivia, les passages atteignent à peine 1,000 mètres d'altitude totale. Les Péhuenches affirment que le *Paso-de-Villarica*, situé à peu près par 39° 20' au sud du Nevado de ce nom, est libre toute l'année, et que, même en hiver, la neige n'y reste que quelques jours. Celui qui longe les lacs *Lacar* et *Pirihuaico* est très-bas, mais difficile à cause des roches qui l'obstruent et de l'encaissement des torrents qui en naissent. Le Paso de *Ranco*, dit

aussi de *Chihuihué*, reconnu par D. Guillermo Cox, lors de son exploration du lac et de son voyage chez les Péhuenches, n'a que 922 mètres d'altitude ; celui de *Riñihuè*, qui en est voisin, n'a pas beaucoup plus. Nous savons que le *Boquete de Pedro-Rosalès*, qui mène au Nahuel-Huapi, a 840 mètres. Enfin tout fait croire que l'ancien chemin de *Bariloche*, perdu aujourd'hui, mais peu difficile à retrouver, était situé au sud du lac et contournait le Tronador. D'après le récit des missionnaires, il aurait fait communiquer en trois journées de marche, facile en tout temps, du golfe de Reloncavi à la Mission située chez les Indiens Poyas, sur les bords du lac, à l'endroit où naît le Rio-Negro. Une reconnaissance de cette route mettrait donc la colonie allemande de Llanquihué en communication avec la Pampa, et bientôt avec le Carmen, à l'aide de la rivière ou d'un trajet direct au milieu de la plaine.

Pour réaliser ce dernier projet, il faut, il est vrai, le concours des Indiens, mais il ne serait pas difficile de l'obtenir. Rien de plus commun que de rencontrer parmi eux des gens qui ont parcouru la Patagonie et le territoire du sud tout entier, des Andes à l'Océan Atlantique, des frontières argentines au détroit de Magellan. Quoique les Pampéens, les Puelches et les Tehuelches ne parlent pas exactement le même idiome, tous s'entendent par l'usage de l'araucan, nommé dans la Pampa *Chilidugu*, *Chilidsomo;* et d'ailleurs les interprètes ne manquent point parmi eux, pas plus que parmi les chrétiens qui visitent les tribus pour commercer avec elles. Quelle que soit la solidarité de haine qui les lie tous contre les *Huincas* (les chrétiens), ils comprennent cependant que ceux-ci finiront par être les plus forts et qu'il faudra bien céder de bonne volonté, puisque plus le temps avance et plus la résistance devient difficile. Il y aura donc possibilité de s'entendre, dès qu'on le voudra sérieusement, au Chili et dans la république argentine, pour la navigation du Rio-Negro et l'établissement d'une route à travers la Pampa. L'organisation de colonies d'étrangers sur les meilleurs points de ce trajet est le moyen le plus facile pour réaliser ce but, d'autant plus que les Indiens témoignent moins d'hostilité contre les Européens nouveau-venus que contre les Chiliens et les Argentins.

POPULATION.

En traitant de la population indienne actuelle des régions du sud (tome II, pages 189-202), nous en avons déjà indiqué les trois frac-

tions principales, inégales en nombre, distinctes par l'aspect physique et le langage, mais liées cependant par des caractères communs. Ces fractions embrassent les nations pampéennes, puelches et tehuelches (1).

(1) Des renseignements précieux sur l'état actuel des tribus pampéennes et patagonnes nous ont été transmis par M. Aug. Guinnard, jeune Français qui, en mai 1856, s'étant imprudemment interné dans le désert, en compagnie d'un Italien aussi ignorant que lui alors du pays et des dangers qu'on y courait, tomba entre les mains des indigènes. Son compagnon fut tué; lui-même, prisonnier des Poyuches, fut vendu par eux aux Puelches, qui le cédèrent à leur tour à des Pampéens. M. Guinnard fut ainsi obligé de vivre pendant trois ans et demi, dans le désert et au milieu des barbares qui ne lui ménageaient pas les mauvais traitements; nourri comme eux de viande crue et forcé de parcourir la Pampa, de l'Océan jusqu'au pied des Andes, et de l'autre côté du Rio-Colorado et du Rio-Negro, jusqu'au cœur de la Patagonie. Il apprit ainsi leur langue, se fit à leurs mœurs et à leurs habitudes. La malveillance soupçonneuse de ses derniers maîtres le força de chercher un refuge chez Calfucurah, cacique des Ranquels, le plus puissant et le plus révéré de toute la région pampéenne, homme véritablement au-dessus de son peuple par son intelligence, son esprit de justice et ses qualités supérieures. Il en fut bien accueilli, et, de son campement, put regagner les terres chrétiennes à la fin de 1859. — *Trois ans de captivité chez les Patagons*, par A. Guinnard, membre de la Société de géographie. — 1 vol. in-12, Paris, 1864, — chez Brunet.

Le mémoire du père Falkner, publié en 1778 en Angleterre, traduit en espagnol et reproduit dans la collection Angelis, tome I, sous le titre de *Descripcion de la Patagonia*, fournit des renseignements fort exacts sur la géographie du Rio-Negro et les passages des Andes, de ce côté. Il avait obtenu tous ces détails des Indiens, auprès desquels il avait vécu plus de vingt ans à la Mission du Vulcan. Le dernier voyage de M. Cox, les récits de M. Guinnard, le dire unanime des indigènes parlant espagnol et servant dans l'armée argentine, confirment pleinement la véracité de sa description. — Les races de la Pampa et de la Patagonie n'ont point changé depuis Falkner, elles n'ont été qu'un peu modifiées : le chiffre de leurs représentants a diminué; quelques tribus sont entrées en relation permanente avec les Argentins; il en est qui ont perdu leur nom, en se mêlant avec d'autres; mais le fond est le même.

C'est aussi ce qui ressort du voyage de Luis de la Cruz, opéré en 1806, avec le consentement des Indiens Pehuenches qui l'accompagnèrent du Pas d'Antuco à Melincué. Les Indiens auxquels il eut affaire, il y a soixante ans, ont conservé les mêmes mœurs et la même manière de vivre; ils ont toutefois plus besoin aujourd'hui qu'alors du commerce avec les chrétiens, et l'on commence à noter une certaine tendance à se fondre avec ces derniers. (*Collection Angelis*, tome I.)

Pendant son séjour de huit mois au Carmen en 1829, Alcide d'Orbigny se trouva en contact avec les diverses tribus, tant de la Patagonie que du territoire du sud, et, par conséquent, à même de vérifier les rapports d'origine et de langage qui existent entre elles, comme aussi de la généralisation de l'idiome araucan. Cette langue est comprise du détroit de Magellan aux frontières argentines, quoique les Puelches et les Tehuelches aient leur langue particulière. D'Orbigny put s'assurer de l'identité des Tehuelches, qui visitaient alors le Carmen, avec les Patagons que depuis trois siècles on sait habiter les rives du détroit. — Il place toutes les nations qui habitent le territoire indien du sud, jusqu'au Rio-Colorado, dans le rameau araucan, fraction de sa race ando-péruvienne. (Voyez sa classification dans notre tome II, page 145.) Il fait une race pampéenne à laquelle il assigne les Tehuelches ou Patagons, les Puelches, et toutes les nations du Chaco, telles que les Abipons, les Mocovis, les Tobas, etc., etc...., généralement remarquables par une grande taille, tandis que les

Quelles qu'aient été leur origine première et l'époque inconnue de leur dissémination sur un tiers du continent sud-américain, elles n'en constituent pas moins aujourd'hui dans les régions argentines trois groupes qui se reconnaissent eux-mêmes comme distincts, et se fractionnent en un assez grand nombre de tribus, désignées tantôt du nom de la localité qu'elles habitent ou de sa direction, tantôt du nom de leur chef. A ce radical, on ajoute le mot *che* qui veut dire *gens*. Ainsi Pehuenche veut dire gens du pays des pins, *Cuyuches* gens du pays de Cuyo, *Molutu-Ches*, gens du nord; *Pueltu-Ches*, gens du sud; *Calfucurah-Ches*, gens de Calfucurah; *Catriel-Ches*, gens de Catriel; *Curra-Mamuel-Ches*, gens du pays du Curra-Mamuel, etc., etc. (1).

Araucans sont de stature moyenne. — Nous devons dire que toutes ces nations se ressemblent singulièrement sous l'aspect physique, et qu'il n'y a guère plus de différence entre elles qu'entre un Suédois, par exemple, et un Portugais. (*Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome II.)

Le second voyage de D. Guillermo Cox chez les Pehuenches confirme toutes les observations précédentes, et fait voir que la traversée de la Pampa, des Andes à l'Océan, s'opère avec la plus grande facilité par tous les nomades, à quelque nation qu'ils appartiennent (*Viage á las regiones septentrionales de la Patagonia*, 1862-1863. — Seconde partie, page 107.)

(1) Molina, dans son *Histoire géographique naturelle et civile du royaume de Chili*, rattache toutes les populations du territoire du sud et de la Patagonie à la race araucane dont les tribus peuplent le Chili austral. Il reconnaît cependant la différence de langage qui signale les *Puelches*, les *Pampas* et les *Téhuelches*, tout en faisant dériver ces dialectes de l'araucan. Il place les *Chiquillanes* près des Péhuenches, sur le versant oriental des Andes, les *Poyas*, sans doute les Poyuches actuels, vers la région des lacs Les *Cunchos*, anciens habitants des Iles Chiloé et du golfe de Reloncavi, se sont tout-à-fait confondus avec les Espagnols; les *Cocaus*, qui ne sont qu'une fraction des précédents, peuplent les archipels au sud de celui de Chiloé. Enfin les Patagons sont pour lui des Araucans modifiés par l'action du climat et leur genre de vie nomade, et, par conséquent, toute la population primitive des deux versants des Andes, en remontant jusqu'au 30e degré de latitude, appartenait à cette race, quoiqu'elle fût divisée en un grand nombre de tribus de noms divers, dont la plus noble et la plus brave était celle qui, encore aujourd'hui, habite entre Valdivia et le Bio-Bio.

Nous empruntons à cet historien les détails qui suivent sur la langue araucane et les instincts des populations qui la parlent. Quoiqu'ils aient près d'un siècle de date, ils sont encore exacts à plusieurs points de vue.

« Quoique les Araucans soient sortis depuis longtemps de l'état sauvage, ils conservent encore beaucoup des préjugés et du caractère propres à cette première période de la vie humaine. Enorgueillis de leur valeur, de leur liberté sans limites, ils se croient les seuls sur la terre à mériter le nom d'hommes. Aussi, indépendamment de ce nom d'*Auca* ou libre dont ils sont fiers, se donnent-ils celui de *Huentu*, homme, qui répond au mot *vir* des Latins, d'où provient chez eux *Huentugen* vertu, comme *virtus* vient de *vir*, l'homme par excellence, le reproducteur.

« De cet orgueil naïf et grossier provient le mépris avec lequel ils regardent toutes les au-

Le groupe pampéen habite entre les frontières argentines, le Colorado et les Andes. — La première section se compose des *Péhuen-Ches*, partagés en deux sous-divisions, ceux du nord et ceux du sud, et les anciens *Chiquillanes* ou *Lafra-Huentru-Ches*. — La seconde section comprend les gens de la Pampa proprement dits : *Mamuel-Ches*, *Ranquil-Ches*, *Añeco-Ches*, *Coliqueo-Ches*, *Calfucurahs-Ches*, *Catriel-Ches*, *Llanquetru-Ches*, *Quinié-Ches*, *Reñanqueco-Ches*, *Lincon-Ches*, *Epuñam-Ches*, *Mochitué-Ches*, *Huili-Ches*, etc., etc. Tous ces noms varient d'après les causes que nous

« tres nations. — Ils donnèrent d'abord aux Espagnols le nom de *Chiapi*, c'est-à-dire soldats « brigands, d'où est peut-être provenu le nom de *Chapeton*, sous lequel on appelle familièrement les Castillans dans l'Amérique méridionale. Plus tard, ils les désignèrent sous celui de « *Huinca*. Cette haineuse désignation qui, par l'usage et le temps, a perdu quelque chose de « son odieux, vient du verbe *Huincun*, qui veut dire assassiner. Les premières guerres entre « les Espagnols et les Araucans prêtèrent sans doute motif à cette injurieuse dénomination « maintenue par ces derniers aux colonisateurs du Chili.

« S'estimant heureux au milieu de leur barbarie, ils appellent *Culme-Huinca*, ou misérables Espagnols, les autres Indiens qui habitent les colonies castillanes et se sont en partie fondus avec les conquérants. Aux autres Européens : Anglais, Français ou Italiens, « dont ils savent parfaitement faire la différence, ils donnent le nom de *Muruche*, qui provient sans doute du mot *Moro*, Maure, avec lequel le petit peuple en Espagne désignait « généralement les étrangers. Entre eux, les Araucans s'appellent *Peñi*, ou frères ; nom « qu'ils appliquent même aux enfants qui naissent, sur leurs terres, de pères étrangers. » — (Molina, *Historia de Chile*, tome II, page 110.)

Quant aux tribus du côté argentin des Andes, cet auteur s'exprime ainsi : — « Les *Chiquillanes*, que quelques-uns considèrent à tort comme une tribu Péhuenche, habitent « au nord-est de ceux-ci sur les derniers versants orientaux des Andes. Les plus barbares, « et, par conséquent, les moins nombreux parmi toutes les tribus chiliennes, ils vont presque nus ou couverts de peaux de guanaque. » — A ce compte, les Chiquillanes auraient habité la Sierra de Payen et ses dépendances, et auraient fini par se confondre avec les autres tribus de la Pampa, car, quoique leur nom soit sur toutes les cartes anciennes du Chili, aucune tribu, au dire des Hispano-Américains, ne le porte aujourd'hui. Cependant ils existent toujours sous le nom araucan de *Lafra-Huentru-Ches* ou petits de taille, qui est la traduction exacte du mot espagnol *Chico*, petit, *Chiquillan*, tout petit, et ont poussé leur domicile un peu plus à l'est. M. Guinnard les y a vus.

Plus bas, nous trouvons cette assertion intéressante pour l'époque à laquelle elle fut publiée, et que l'observation confirme en grande partie : — « On a observé que tous les Chiliens (le Cuyo faisait alors partie du Chili) qui habitent le versant oriental des Cordillères, « et même les tribus de *Pehuenches*, de *Puelches* et de *Huilliches*, sont moins bruns que « leurs compatriotes du versant occidental. Tous ces montagnards s'habillent de peaux, se « peignent le visage, se nourrissent surtout de leur chasse et mènent une vie nomade. Ce « sont, comme nous l'avons déjà dit, ces fameux Patagons qui se font voir vers le détroit de « Magellan, et auxquels on avait prêté une taille d'abord colossale, puis un peu supérieure à « l'ordinaire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont remarquablement grands et robustes « vers l'extrême sud du pays. » — L'exactitude de ces assertions est confirmée par les observations de d'Orbigny, les récits de M. Guinnard et le dire de tous les Argentins qui se sont trouvés en contact avec eux. Les Pampéens conviennent eux-mêmes de la haute taille des gens du sud.

venons d'indiquer plus haut et changent avec la plus grande facilité. — La population qui compose ces tribus se donne à elle-même le nom d'*Auca*, la population libre par excellence. Elle est de beaucoup la plus considérable par le nombre, par l'intelligence, par le courage et une civilisation relative. Les *Ulmènes*, ou chefs les plus influents de tout ce groupe, sont aujourd'hui Calfucurah ; puis Coluqueo, ou Coliqueo, qui commande à d'autres tribus de Ranquels, et sous lequel se sont rangés quelques Pehuenches, après la mort du vieux-Galvan ; enfin leur adversaire Catriel, aujourd'hui allié de la province de Buenos-Ayres. A l'exception des Pehuenches, toutes ces nations sont nomades, mais par époques seulement, suivant l'état des pâturages et les saisons.

Le groupe puelche est peu nombreux. Il habite principalement entre les rivières Colorado et Negro. On peut ranger parmi les nations qui le composent les *Che-Hé-Ches*, les *Calli-Hé-Ches*, les *Tolu-Ches*, les *Cañecau-Ches* et enfin les *Poyu-Ches ;* ces derniers parlent plutôt l'araucan et paraissent provenir des Poyas que l'on plaçait autrefois près du Nahuel-Huapi. Les tribus puelches ont une taille plus élevée que celles du groupe pampéen. Elles sont moins intelligentes et moins susceptibles de civilisation, leur langue est plus gutturale et moins complète. On remarque même que celles qui habitent l'est et près des côtes de l'Océan sont, comme civilisation relative, au-dessous de celles qui vivent près des Andes. Dans la bonne saison elles se livrent à la pêche des éléphants de mer.

Nous parlerons des *Téhuelches* en traitant de la Patagonie, mais nous devons dire d'avance que toutes ces tribus étant nomades, elles s'entremêlent incessamment, et qu'il est difficile d'en fixer l'habitat.

La population indienne dont nous venons d'indiquer les groupes et la variété vit dans un état de liberté complète. On n'y élit des chefs que pour la guerre ; les coutumes gouvernent exclusivement, et chaque chef de famille ne fait que ce qui lui plaît. Les crimes contre les personnes sont poursuivis par la famille et les amis du mort et du blessé ; dans les cas graves, le conseil de la tribu peut être réuni. Le sang paye le sang, mais il peut être racheté par une convention pécuniaire. Le vol est puni par la restitution et une amende ; la trahison, par la mort. Les traités avec les chrétiens sont faits de plein gré, et consentis par les Ulmènes, autorisés par la majorité des guerriers de la tribu, réunis en parlement. Quelques Ulmènes, par leurs qualités peu communes, peuvent arriver à conquérir une in-

fluence qui dure toute leur vie et sont fort respectés; mais cette considération est toute personnelle, elle ne devient héréditaire que si le fils rappelle les vertus de son père ou de son aïeul. Quant aux idées religieuses, elles sont les mêmes; les Indiens reconnaissent un bon et un mauvais principe. Ils n'adressent de conjuration qu'au second, nommé *Gualichu* par les Puelches, *Huacuvu* par les Pampéens, *Achekena-Kanet* par les Tehuelches ou Patagons; chez les deux premiers groupes *Pillan* et *Vita-Uenetru* sont le bon principe; les Patagons n'en reconnaissent qu'un mauvais.

La langue auca est riche et harmonieuse; c'est la langue générale du Sud, et tous les Indiens la comprennent et même la parlent, mais avec des accents différents. Les Puelches et les Tehuelches ont un dialecte à eux, fort mêlé d'araucan et même d'espagnol.

Il est impossible de fixer un chiffre à la population des deux groupes que nous venons de nommer, à cause de leur état nomade. On estime cependant que toutes les tribus réunies, ce qui n'a jamais lieu, pourraient fournir 8,000 guerriers; cela supposerait une population totale d'au moins 30,000 âmes. Si les Indiens sont quelquefois redoutables, c'est par leur mobilité, la soudaineté de leurs attaques, la difficulté de les saisir; parce que, nulle part, ils ne forment de masse assez compacte pour que l'on puisse les atteindre et les écraser. Ils se transportent avec une incroyable rapidité d'un bout du désert à l'autre, forment au besoin un petit corps d'armée d'un millier d'hommes, puis se dispersent par pelotons insaisissables s'ils se voient attaqués par des forces supérieures. Avec toute leur connaissance du terrain, leur pratique du cheval et de la vie de la Pampa, les Argentins ne peuvent que rarement les atteindre. — Ajoutons que trop souvent, des malfaiteurs, des hommes chargés de crimes parmi les chrétiens, s'enfuient au désert, et cherchent un refuge parmi les Indiens qui les adoptent, avec lesquels ils se confondent, et dont ils contribuent à surexciter les instincts de vengeance et de pillage. Le désordre des guerres civiles contribue aussi, pour sa part, à ce que nous pourrions appeler la démoralisation de la barbarie; car les partis vaincus n'ont pas hésité plus d'une fois à y chercher des auxiliaires, et les barbares sont habiles à profiter de ces querelles pour décimer les deux partis.

HISTOIRE.

L'époque à laquelle se peupla la partie australe du continent

sud-américain est inconnue. Les populations qui l'habitent n'ont pas d'histoire, et ne se rappellent que vaguement l'existence de l'ancien empire de Cuzco. Ce qu'elles n'oublient pas, c'est l'arrivée des Huincas (les Espagnols), l'origine des guerres qui n'ont pas cessé depuis cette époque. Ceux voisins des Andes se rappellent même la destruction des sept villes espagnoles de l'Araucanie, au commencement du dix-septième siècle, sous le vaillant Toqui Paillamachu. — Les Pampéens se considèrent comme originaires du Chili et frères des Araucans; ils s'en donnent le nom, *Auca,* en parlent la langue, en partagent les idées religieuses et, en grande partie les mœurs. Les modifications qui se sont faites dans leur manière de vivre tiennent à la nature du terrain qu'ils sont venus habiter, à une époque déjà fort reculée.

En effet, lorsque Mendoza fit sont premier établissement à Buenos-Ayres, en 1536, d'après tous les récits de tous les historiens qui racontent cette malheureuse expédition, — les Quérandis, contre lesquels il eut à combattre et par lesquels il fut chassé, étaient évidemment de race pampéenne. Leurs armes, leur manière de combattre étaient celles des tribus actuelles du sud; ils en montrèrent l'intelligence et l'énergie. Plus tard, l'introduction du cheval et du bœuf vint favoriser leur goût pour la vie nomade, et l'on s'explique comment Garay n'eut plus affaire à eux en 1582, et comment il lui fut facile de réduire en commanderie les Indiens Guaranis, agriculteurs et pêcheurs de Santiago et de Las Conchas. Les Quérandis s'étaient retirés dans les plaines du Rio-Salado, où le bétail de toute sorte abondait, où la chasse était facile; mais ils n'avaient point oublié leur haine contre les envahisseurs, et la firent partager aux autres tribus. On voit en effet que, dès 1587, les communications de Buenos-Ayres avec le Chili étaient gênées par les pillards de la Pampa. Ces hostilités n'étaient toutefois qu'accidentelles, et le Père Ovalle, qui écrivait en 1640 et passa trente ans dans les provinces chiliennes des deux versants des Andes, raconte que les convois pourvus d'armes à feu avaient peu à craindre, et se contentaient de faire quelques cadeaux aux Indiens, pour payer en quelque sorte leur droit de passage (1).

Les guerres du Chili entre les Araucans et les Espagnols y mêlèrent aussi les tribus qui vivaient de l'autre côté de la Cordillère. En 1580, sous l'administration du capitaine-général Ruiz de Gamboa,

(1) *Relacion historica del Reino de Chile.* — 1 vol. in-8°. Page 103. — Rome, 1644.

les Chiquillanes et les Pehuenches cantonnés entre les 34e et 38e degrés de latitude envoyèrent des secours aux Araucans et firent souvent des invasions dans les provinces espagnoles de Colchagua, Maule, Chillan et Huilquelemu. Dès-lors le gouvernement chilien eut à traiter avec eux, et leurs Ulmènes figurèrent à tous les *parlements* qui eurent lieu dans le courant des dix-septième et dix-huitième siècles pour pacifier le sud du Chili.

Celui de Lonquilmo, célébré avec les autorités espagnoles en 1784, traita expressément des frontières entre chrétiens et Araucans, et de la démarcation des quatre *Butal-Mapus* ou départements qui partageaient l'Araucanie, et étaient commandés chacun par un Toqui ou chef supérieur. Ces départements s'étendaient du nord au sud en bandes parallèles.

Le premier, *Lauquen-Mapu*, ou département maritime, se composait des districts d'*Arauco*, *Tucapel*, *Illicura*, *Boroa* et *Nagtolten*.

Le second, *Lelbun-Mapu*, ou département de la plaine, comprenait ceux d'*Encol*, *Puren*, *Repocura*, *Maquegua*, *Mariquina*.

Le troisième, *Iñapiré-Mapu*, ou département sub-andin du versant occidental, était formé de ceux de *Maroen*, *Colhué*, *Chacayco*, *Quecheregua* et *Guanaga*.

Le quatrième, *Piré-Mapu*, ou département des Andes, renfermait leurs vallées et plateaux intérieurs, et s'étendait fort loin au sud jusque de l'autre côté du Nahuel-Huapi. Il comprenait les districts de *Changolo*, *Goyoltné*, *Rucachoroy* et *Malal-güe*, ce dernier tout à fait à l'est de la Cordillère. — La section orientale et touchant aux Pampas fut désignée sous le nom de *Mamil-Mapu*. On y assigna les *Huilli-ches* de Changolo, Goyoltné et Rucachoroy. Les *Puelches*, les *Pehuenches* et les *Chiquillanes* de Malalgüe furent réunis aux Puelches et aux Pehuenches de *Maule*, *Chillan* et *Antuco*, de manière à former une seule division administrative dépendante du même Toqui, lequel était en rapport direct avec l'autorité espagnole, en cas de difficulté quelconque qui viendrait à s'élever. (Molina.)

Comme les Indiens de ce département parlaient tous la langue araucane, malgré l'assignation de la province de Cuyo à la vice-royauté de Buenos-Ayres, il avait paru plus naturel de concentrer leurs affaires au Chili. Cet arrangement n'empêcha pas qu'il n'y eût bientôt de nouvelles querelles avec les Espagnols, et, en 1793, il fallut célébrer un autre parlement, présidé par le capitaine général O-Higgins, pour consolider la paix. Celle-ci ne fut plus troublée que lors de la guerre de l'indépendance, époque à laquelle royalistes et indépendants cher-

chèrent tour à tour l'alliance des Indiens de l'Araucanie et les mêlèrent à leurs luttes acharnées.

On voit les tribus intérieures de la Pampa en guerre réglée avec les gens de la province de Buenos-Ayres, à partir de 1738. Jusqu'à ce moment, le Rio-Salado avait servi de limite entre les chrétiens et les barbares, et d'ailleurs la population espagnole ne s'éloignait pas beaucoup du littoral. Il y avait donc peu de contact entre les deux populations : le bétail sauvage abondait et les Indiens n'avaient pas grand intérêt à en venir chercher près des villes. Alors, une rupture eut lieu entre le Cacique pampéen Maypilquin et le gouverneur de Buenos-Ayres ; on commença à s'égorger de part et d'autre. Le mestre de camp Juan de San-Martin, voulant terrifier les Indiens de l'ouest et du sud-ouest, les attaqua tous, sans faire acception d'amis ou d'ennemis ; quelques tribus inoffensives furent détruites. Cette conduite imprudente et cruelle souleva toute la Pampa, et dès lors la guerre fut, pour ainsi dire, en permanence, les traités qui intervinrent n'ayant eu qu'une courte durée, violés qu'ils étaient trop souvent par l'une ou l'autre des parties.

Un an après cette rupture, le gouvernement espagnol, effrayé de ses résultats, voulut s'assurer la neutralité des tribus du sud. Des missionnaires jésuites furent envoyés dans les Sierras du Vulcan et de Tandiléofu, et fondèrent les réductions de *La Virgen del Pilar* et celle de *Los Desamparados*. Les Pères Falkner et Cardiel y réunirent quelques *Puelches* et *Tehuelches*, et parvinrent à maintenir tranquille cette région. Mais aussitôt après l'expulsion de leur ordre, en 1768, ces deux missions disparurent, et les néophytes retournèrent à leur vie nomade qu'ils n'avaient abandonnée qu'à regret.

Vers 1780, l'Espagne essaya de coloniser la côte de Patagonie et fit reconnaître le Rio-Negro. Ces tentatives furent sans grands résultats. On fut plus heureux pour l'établissement de la frontière indienne appuyée sur le Rio-Salado, et une ligne de postes fortifiés qui allaient de Rojas jusqu'à San-Carlos dans la province de Mendoza (voyez tome II, page 204). Azara traça une partie de cette frontière, en signala les avantages et les moyens d'amener les indigènes à la respecter.

En 1781, le Carmen avait été fondé sur le Rio-Negro ; c'est de là que partit Villarino pour son exploration de ce fleuve. Plus tard ce fort devint un *presidio* ou lieu d'exil. Les habitants eurent à se défendre constamment contre les Indiens, et, à force d'énergie, ils su-

rent s'y maintenir. Leurs rapports avec les tribus permirent d'exploiter avantageusement les salines situées entre les rivières Colorado et Negro. Ce commerce, qui prit quelque extension, détermina le vice-roi à faire reconnaître en 1786, par l'officier de marine D. Pablo Zizur, le lac de *Las Salinas grandes*, où des expéditions parties de Buenos-Ayres allèrent périodiquement chercher du sel. — Ce fut aussi à cette époque que les caravanes de charrettes commencèrent à aller directement de Buenos-Ayres à Mendoza par Lujan, Rojas, Melincué, las Tunas, Carlota, Oratorio, San-José près du Bebedero et le Tunuyan. Zamudio a donné des détails sur cette route. (Voyez la collection Angelis, tome I.)

Mais le voyage le plus remarquable à travers la Pampa est celui de Luis de la Cruz, opéré en 1806. — Il part du fort de Ballenar situé par 36°50′ de lat. S. au Chili, franchit la Cordillère par le pas d'Antuco, traverse les terres des Péhuenches, passe les affluents du Colorado, puis le Latuel grossi du Diamante, qui porte alors le nom de Chadi-Leubu, avant de se jeter dans le réservoir salé de Curra-Lauquen, parcourt les terres des Ranquels, et arrive enfin, en quarante-sept jours, à Mélincué, point qu'il estime à 166 lieues de 6,000 vares castillanes (866 kilomètres) d'Antuco. Comme il y avait, de ce fortin, 68 lieues jusqu'à Buenos-Ayres, la route qu'il indique et qu'il a mesurée se réduirait à 234 lieues jusqu'au village d'Antuco; il évaluait à 46,000 piastres fortes les frais à faire pour la rendre carrossable. Sans les événements qui survinrent depuis, le gouvernement espagnol aurait très-probablement suivi ses indications et le chemin eût été ouvert. Cruz avait su se ménager les Indiens qui ne l'incommodèrent en rien pendant toute son exploration. Il eut même beaucoup à se louer de Carripilum, cacique des Ranquels, et les Péhuenches, chez lesquels il passa d'abord, furent très-exacts à remplir leurs engagements. Aujourd'hui, si l'on voulait diriger une route sur le pas d'Antuco, on la conduirait plus au sud en la faisant partir du Bragado et marcher directement sur le *Cuero*, à travers la Pampa. Elle aurait tout au plus 1,000 kilomètres; mais il faudrait, comme nous l'avons dit, compter sur le concours des Indiens, et traiter sérieusement avec leurs chefs. La complète organisation de la frontière du sud permettra de réussir, si l'on met de la persistance dans l'exécution de ce projet (1).

(1) L'itinéraire de Cruz est le travail le plus exact et le plus complet que nous possédions encore pour la traversée du territoire indien. — Cet intelligent et dévoué Chilien fit ce voyage à ses frais, avec une escorte de vingt hommes, étudia le terrain avec le plus grand soin, prit

Après 1806, les voyages aux Salines, tolérés par les Indiens, continuèrent; le convoi partait avec une bonne escorte et faisait 120 lieues dans la Pampa pour arriver au grand bas-fond salin où se rendent toutes les eaux qui descendent des Sierras de La Ventana, Curra-Malal et Guamini. Dans cette localité, qui est assez boisée, existe une série de lagunes fortement salées, mais on trouve aussi, dans leur voisinage, un assez grand nombre de sources d'eau très-potable. Il y a des pâturages suffisants, du bois; aussi les Indiens en ont-ils fait un de leurs principaux campements. Ils affirment même que, de ce point, on peut aller jusqu'à la Cordillère sans manquer d'eau ni de pâturages pour les bestiaux sur toute la route. Lorsque le commerce transatlantique vint apporter en quantité du sel du Cap-Vert dans la Plata, ces expéditions devinrent inutiles; cependant on considéra toujours cet endroit comme très-favorable pour l'établissement d'une colonie protégée par un fort et sa garnison, lorsque l'extension de la frontière le réclamerait.

La dernière expédition de ce genre fut faite en 1810; elle était commandée par le colonel Garcia, et fut assez pacifique; mais tout porte à croire que, si l'escorte n'en eût pas imposé aux Indiens, ils eussent probablement attaqué le convoi.

La guerre de l'indépendance au Chili et dans la Plata, avec toutes ses péripéties, eut son contre-coup dans le désert. Les Espagnols de la province de la Concepcion s'étaient appuyés, en 1818 et 1819, sur les Araucans, qu'un chef chilien de capacité remarquable, Benavidès, dominait. Après le triomphe des patriotes, des officiers de Benavidès passèrent la Cordillère; bientôt ils y furent rejoints par Juan-Miguel Carrera, irrité de la mort de ses deux frères, fusillés à Mendoza, et ces hommes altérés de vengeance poussèrent les barbares sur les Argentins. Le troisième Carrera, vaincu près de Mendoza, fut pris et eut le sort de ses aînés, mais quelques-uns de ses compagnons restèrent parmi les Indiens, et, confondus avec eux, menèrent la vie du désert. L'un d'eux, Pincheira, laissa une réputation

note des aiguades, des pâturages, des bois, séjourna quelques jours dans chaque tribu pour y prendre tous les renseignements utiles; mesura avec soin en cuadres castillanes (150 vares, — 129 mètres) la route parcourue, et dressa un itinéraire que l'on trouvera dans la *Collection Angelis*, tome I, et que d'Orbigny a reproduit et analysé dans son grand ouvrage, — *Géographie*, tome III. — Lorsque le gouvernement argentin se décidera à tenter l'ouverture de cette route, cet itinéraire n'aura pas encore perdu son utilité. Le voyage de Cruz donne surtout d'excellentes leçons pour la conduite à tenir avec les Indiens; à la fois ferme et conciliant avec eux, il leur inspira un tel respect et une telle affection que ce fut en pleurant qu'ils se séparèrent de lui à Mélincué.

sinistre, car non-seulement il fit la guerre aux Chiliens et aux Argentins, mais aux Indiens eux-mêmes dont il poussait les hordes les unes contre les autres; il ne disparut qu'en 1830. D'Orbigny raconte qu'en 1829 il se vit sur le point d'être attaqué au Carmen par les Indiens qui lui obéissaient. C'est pendant cette période de troubles que le bourg du Salto, dans la province de Buenos-Ayres, fut pillé par les barbares, et la frontière se vit incessamment ravagée.

Pour faire cesser cet état de choses, le gouvernement du général Rodriguez voulut, en 1822, traiter avec les tribus du sud-ouest, en célébrant avec elles un parlement solennel qui établît une paix solide. Les commissaires chargés de cette mission pénétrèrent avec une assez faible escorte jusqu'aux buttes de Curico, et non loin de la Sierra de la Ventana. Les Indiens se montrèrent fort exigeants, leur nombre croissait chaque jour pendant les négociations, et de nouveaux arrivants sollicitaient fièrement des présents nouveaux. En somme, on ne put racheter les captifs, et sans l'intervention du vieux cacique Lincon, chef des Ranquels, la petite troupe eût peut-être été massacrée. On fut heureux de se replier sur Buenos-Ayres, quoique sans avoir encore rien conclu de définitif.

Le mauvais résultat de cette tentative détermina le gouvernement buenos-ayrien à faire, l'année suivante, une démonstration énergique et à reculer la frontière en établissant quelques nouveaux forts dans des positions bien choisies. Une expédition, composée de 2,500 hommes de troupes et de tout le matériel nécessaire, s'avança vers la Sierra du Vulcan, où l'on jeta les fondements du fort du *Tandil*. On ne put encore traiter avec les Indiens, qui vinrent attaquer la colonne expéditionnaire sans pouvoir l'entamer. — Les années suivantes on poursuivit l'organisation de la frontière; en 1828, le fort de *Bahia-Blanca* fut créé, puis celui de *Tapalquen*, à l'ouest-nord-ouest du Tandil, et celui de *La Cruz de Guerra* ou *Mulitas*.

La guerre des Fédéraux et des Unitaires, en 1829, rendit la hardiesse aux Indiens. Les Argentins furent cernés dans leurs forteresses; le Carmen fut attaqué, le Tandil menacé, on se vit forcé d'abandonner Tapalquen et Mulitas. — La frontière était, à chaque instant, envahie par les barbares qui profitaient des querelles intestines des chrétiens et de l'anarchie, leur suite nécessaire, pour la piller à discrétion. Cet état de choses se continua les années suivantes, jusqu'à ce qu'enfin, en 1833, sous l'administration du général Balcarce, une grande expédition fut décidée et confiée au général D. Juan Manuel de Rosas, dont l'influence était devenue im-

mense dans toute la Plata. Le quartier général de l'armée d'invasion fut placé sur les versants de la Sierra de la Ventana, vers le Colorado ; tout le territoire indien fut balayé, on reprit sur les barbares un grand nombre de captives chrétiennes ; le pilote Descalzis remonta le Rio-Negro jusqu'à l'île de Choléechel, où l'on établit un petit fort. Le général Pacheco, avec une division de l'armée, côtoya la rivière et arriva jusque près de la Sierra de Ranca-Mahuida, où il opéra sa jonction avec le corps de Benavidès parti de Mendoza. On reconnut ainsi les environs de la lagune de Curra-Lauquen, le cours du Chadi-Leubu, et une partie du terrain explorée par Cruz, vingt-sept ans auparavant. Cette expédition jeta la terreur dans les tribus, et pendant l'administration du général Rosas, aucune n'osa attaquer la frontière de Buenos-Ayres. Les Estancieros poussèrent leurs fermes et postes à bétail de l'autre côté du Vulcan, dans les environs de Bahia-Blanca, vers Tapalquen, et même dans la direction de la Sierra de la Ventana. Toutefois, comme on ne fit aucun établissement sérieux sur le Rio-Negro et que les postes avancés furent retirés, les frontières de Cordova, de San-Luis et de Mendoza restèrent exposées aux invasions indiennes qui s'y dédommagèrent du butin qu'elles ne pouvaient plus faire sur Buenos-Ayres (1).

Après la chute de Rosas et les événements de 1852, les tribus, laissant en paix les frontières des autres provinces confédérées, retombèrent sur celles de Buenos-Ayres, et y saccagèrent plusieurs villages ; elles pénétrèrent même jusqu'à Mercedès, à 22 lieues de la capitale, enlevèrent une grande quantité de bétail et firent plusieurs captives. Les années suivantes, les Buenos-Ayriens prirent leur revanche et furent les chercher jusqu'au désert. Une expédition faite dans l'été de 1858 eut peu de succès par suite de la sécheresse qui avait rendu la Pampa impraticable, mais elle effraya toutefois les Indiens qui se tinrent dès-lors à peu près tranquilles. Déjà le gouvernement provincial avait cherché à se concilier plusieurs tribus ; il avait opposé, dès 1856, le cacique Llanquetruz à Calfucurah, et, après la mort de celui-ci, dans une querelle à Bahia-Blanca, avait traité avec Catriel, chef pampéen, lequel, jusqu'à présent, a rempli religieusement ses engagements. Les Indiens conservèrent la neutralité pendant les troubles de 1861 ; mais quelques maraudeurs ayant violé la fron-

(1) On trouvera dans l'ouvrage de S. Woodbine Parish, *Buenos-Ayres et les provinces de la Plata*, des détails étendus sur les dernières expéditions et reconnaissances du territoire du sud et de la Patagonie, de 1780 à 1830.

tière, à la fin de 1862, une expédition fut envoyée par le général Mitré, et pénétra au cœur de leur territoire jusque chez les Curra-Mamuel-Ches, c'est-à-dire à la région des bois. On ne trouva point de résistance et la colonne revint en ramenant quelque butin. Depuis, les petites attaques faites sur la frontière ont été l'œuvre de quelques maraudeurs isolés. Rio-Cuarto fut un moment même menacé, et une de leurs bandes enleva une assez grande quantité de bétail dans le sud de la province de Cordova.

Il paraît cependant que les deux grands caciques de l'ouest, Calfucurah et Coliqueo, restèrent étrangers à ces dernières hostilités. Ils avaient respecté les frontières de ces provinces pendant la présidence du général Urquiza; la réorganisation du gouvernement national, en 1862, leur a démontré l'intérêt qu'ils avaient à rester en bonne intelligence avec les chrétiens, et ils se sont tenus tranquilles.

Le campement de Catriel, situé de l'autre côté du ruisseau de l'Azul, à une lieue de ce bourg, compte près de 3,000 âmes. Les Indiens y vivent en paix et sont en relation journalière avec les blancs. Plusieurs des enfants des chefs fréquentent les écoles; presque tous parlent espagnol. Il serait heureux que des campements semblables s'organisassent non loin des bourgs argentins de la frontière; les deux populations entreraient en contact, se lieraient par la réciprocité du commerce et des services rendus; la fusion, qui se fera certainement un jour, commencerait plus vite. Ce qu'il faut pour cela, c'est que l'administration, tout en tenant scrupuleusement les promesses faites aux barbares, use avec eux d'une grande suite dans les idées et d'une fermeté à toute épreuve. Un plan général bien suivi eût déjà amené la soumission et l'incorporation des tribus du sud dans la population argentine, qui n'a pour eux aucune répugnance et ne leur demande que la paix; malheureusement, la répétition de tant de luttes politiques, où le sang a coulé, a été d'un mauvais enseignement pour elles et leur a certainement fait perdre du respect qu'elles auraient eu pour un pouvoir prudent et vigoureux. — Leur civilisation, à l'aide du travail, du commerce et du christianisme, leur fusion dans la nation argentine, ne sont plus aujourd'hui qu'une question de temps, et les événements en précipitent l'accomplissement. (Voyez d'ailleurs ce que nous en avons dit en traitant des indigènes du sud et du Chaco, des Missions, et des terres indiennes, tome II, pages 179, 189, 202, 212 et 351.)

CHAPITRE XVIII.

Patagonie.

§ I. — *Description générale.*

Situation astronomique et limites. — On donne le nom de Patagonie à toute la portion australe du continent sud-américain renfermée entre le Rio-Negro au nord, l'Océan Atlantique à l'est, les Andes à l'ouest, et le détroit de Magellan au sud. — Ce vaste territoire de 35,000 lieues carrées de superficie, si l'on y joint la Terre de Feu, se trouve ainsi compris, en moyenne, entre 40° et 53° de latitude sud, 65° et 72° de longitude occidentale.

Aspect général. — La Patagonie offre une côte assez élevée, à partir de l'extrémité nord-ouest de la baie de Saint-Mathias, où commence la sierra de San-Antonio; l'intérieur en est fort peu connu; on sait seulement que, plus on s'éloigne vers le sud, plus le terrain est accidenté, et que, de la côte, il semble s'élever en plateaux larges, mais bas, échelonnés jusqu'aux Andes. Ces plateaux forment de grandes plaines, généralement arides, jusque dans le voisinage de la Cordillère; la région du nord est plate, sauf les petites ramifications de la sierra de San-Antonio. Proche des Andes, le terrain est boisé et il existe plusieurs grands lacs analogues à ceux de leur versant occidental. — Il n'est pas de voyageur européen qui ait encore reconnu en entier la Patagonie; on n'en a étudié que les côtes et une petite partie du cours inférieur de ses rivières. Ce que l'on sait de l'intérieur est le résultat des renseignements pris chez les Indiens qui la parcourent.

Hydrographie. — *Côtes de l'Océan Atlantique et détroit de Magellan.* — De l'embouchure du Rio-Negro au cap des Vierges, où commence le détroit de Magellan, la Patagonie offre plus de 300 lieues de côtes, divers golfes étendus et quelques ports. — Le golfe de San-Matias, au fond duquel s'ouvre au nord le port de San-Antonio, et au sud celui de San-José, est le plus vaste de tous,

mais les côtes en sont arides et inhospitalières. La péninsule de San-José est inhabitable faute de bois et d'eau douce. Plus bas vers le sud, après le Nouveau Golfe (Golfo Nuevo) formé par cette péninsule, le terrain devient moins aride; bientôt on rencontre l'embouchure du Rio-Chupat, accessible aux embarcations d'un assez fort tirant d'eau, et dont les bords sont boisés. La côte ensuite redevient rocheuse et escarpée jusqu'au cap des Deux-Baies. Il y a cependant quelques îlots, derrière lesquels on pourrait s'abriter; les ports Santa-Helena et de San-Gregorio, l'embouchure d'une petite rivière, dont le cours est inconnu; quelques-uns nient même son existence. Ce dernier cap et celui des Trois-Pointes enferment le golfe de Saint-Georges, reconnu par les Anglais, et qui n'offre aucun abri. Plus loin, par 47° 45', se présente le Port-Désiré, anse très-sûre, mais dont les environs n'ont que peu d'eau douce et de pâturages, et seulement quelques broussailles; puis, par 49° 15', le port de Saint-Julien, qui a tout cela en abondance, et où, en 1782, le gouvernement espagnol établit une colonie abandonnée depuis. Plus bas, par 50°, se présente l'embouchure de la grande rivière de Santa-Cruz, qui offre un bon port, puis un autre petit fleuve inconnu, ensuite celui de Los Gallegos, dont l'embouchure seulement a été vue, et forme un autre port. Enfin le cap des Vierges et celui du Saint-Esprit, entre 52° et 52° 30', constituent l'entrée du détroit de Magellan.

Celui-ci, éminemment tortueux, a une largeur extrêmement irrégulière; étendue souvent jusqu'à 12 lieues, elle se réduit à 2 et même moins dans certaines localités, ce qui détermine une série de goulets, où le courant est parfois très-rapide. Les vents y sont variables comme les courants; des baies profondes, des îles nombreuses, des canaux qui s'enfoncent dans l'archipel de la Terre de Feu, ont rendu fort difficile son hydrographie qui n'est pas complète encore. En effet, toute extrémité du continent sud-américain forme un archipel immense se prolongeant, du côté occidental, jusqu'aux îles Chiloë, et par conséquent au golfe de Reloncavi, sur une longueur de 13° en latitude. La Terre de Feu est séparée en diverses grandes îles par des détroits de peu de largeur, qu'on ne connaît pas encore, car les navigateurs, une fois le passage principal découvert, se sont naturellement contentés d'en faire le tour, et d'en signaler les caps avancés, tels le fameux cap Horn, formé par l'île la plus australe de tout l'archipel, et situé par 55° 52' de latitude. Dans la partie continentale, l'Océan pénètre profondément

en formant des baies, des anses, des ports enfoncés bien loin dans les terres. Deux de ces baies enserrent la péninsule de Brunswick, la portion la plus australe du continent. C'est là que les Espagnols, à la fin du dix-septième siècle, essayèrent de former cette colonie à laquelle est resté le nom sinistre de Port-Famine; localité parfaitement choisie d'ailleurs, mais qui ne put être occupée avec les conditions nécessaires pour la réussite d'un établissement colonial. — Les Chiliens s'y sont installés dans ces derniers temps.

La longue côte de Patagonie, en dehors des endroits que nous avons cités, paraît offrir peu de localités favorables pour l'organisation de centres de population de quelque importance. Il faut dire toutefois, qu'on n'en a reconnu que les côtes et l'embouchure des rares rivières qui la traversent. — Les Indiens affirment que l'intérieur est moins mauvais que la région maritime ; le fait doit être vrai, puisqu'ils trouvent à s'y nourrir, eux, leurs chevaux et leurs chiens. — Les marées sont de plus en plus hautes, du Rio-Negro à l'entrée du détroit : Fitzroy les a vues de 15 mètres au port de Santa-Cruz; le vent de sud-est domine et bat presque toujours en côte avec violence.

Fleuves, rivières et lacs. — Le premier cours d'eau qui se présente après le grand golfe de Saint-Mathias est le *Rio-Chupat*, belle rivière qui naît dans les Andes, au sud-est du Nahuel-Huapi, par trois sources formées chacune par un petit lac nommé par les Pehuenches, dit M. Cox, *Kalaja-Kitrin*, *Usquedactoo* et *Chig-Chig*. Les trois ruisseaux qui en sortent sont assez forts et se réunissent en un seul bras, lequel, suivant une ligne parallèle au Rio-Negro, va déboucher dans l'Atlantique, à 40 milles au-dessous du Nouveau-Golfe (*Golfo-Nuevo*). Cette rivière a été reconnue, sur une dizaine de lieues, lors du voyage du *Beagle*, par des officiers anglais, qui lui ont trouvé une embouchure débarrassée de tout obstacle, un lit bien encaissé, quoique tortueux, des rives solides et faciles à parcourir. La terre des environs paraît fertile, il y croît de très-beaux saules, on y trouve même de magnifiques pâturages, fréquentés encore par des troupes de bœufs et de chevaux sauvages, d'autruches et de guanacos. Ce serait un excellent endroit pour placer une colonie, et l'on y a déjà songé. — Il est probable que c'est cette rivière qui figure, mais placée plus bas, sur quelques cartes espagnoles, avec le nom de *Rio de los Camarones*.

La rivière de *Santa-Cruz* débouche dans l'Atlantique, sous le 50e degré de latitude; les officiers anglais l'ont remontée à une distance

de 245 milles, et ne revinrent sur leurs pas que pressés par le manque de vivres. Elle est assez considérable, bien encaissée et prend sa source dans un lac des Andes, car, au mois de novembre 1782, Viedma est allé jusqu'à ce lac en partant du port Saint-Julien, et les Patagons lui assurèrent qu'il en sortait une forte rivière, qui coulait directement à l'orient jusqu'à la mer. Les bords de ce fleuve paraissent être fertiles et analogues à ceux du Chupat; dans sa partie supérieure il a plusieurs affluents assez considérables pour ne pouvoir être passés à gué.

Le port de *Los Gallegos* est formé par la rivière de ce nom, sur laquelle on n'a aucun détail. — Les côtes continentales du détroit de Magellan ont une foule de ruisseaux, dont quelques-uns se précipitent dans la mer en cascades bruyantes; toute cette extrémité de la Patagonie est très-bien arrosée.

Le versant oriental des Andes présente un assez grand nombre de lacs, analogues à ceux que l'on trouve sur le versant occidental et dans les vallées intérieures de la chaîne, depuis le parallèle de Valdivia. Toute la montagne est boisée et a un climat humide : aussi l'eau y abonde-t-elle. A partir du 38e degré, les deux côtés de la Cordillère présentent une configuration pareille à celle des Alpes, vers les frontières de l'Italie, de la Suisse et de la France; elles en ont les glaciers, les forêts, les lacs et les torrents. — Mais la population y est absente; les tribus patagones préfèrent le séjour de la plaine, où la poursuite du gibier leur est plus facile.

Orographie. — La Patagonie présente dans tout son parcours, du nord au sud, la chaîne des Andes, dont la hauteur est peu considérable, il est vrai, si on la compare avec les autres parties, mais où un assez grand nombre de pics dépassent encore 2,500 mètres, suivant les mesures prises par les navigateurs des canaux de l'archipel occidental. Vers le détroit de Magellan, le capitaine Fitzroy a trouvé 2,200 mètres au mont Sarmiento, dans la Terre de Feu. L'aspect général paraît devoir être celui de la région andine du Nahuel-Huapi. Les versants orientaux viennent se confondre avec la plaine par de petites chaînes échelonnées en plateaux, qui descendent par étages jusqu'à l'Océan. Dans la région maritime, la sierra de San-Antonio allant se perdre dans les plaines du nord-ouest présente une altitude de 520 mètres, vers son point culminant voisin de la mer. Une série de hauteurs, variant de 60 à 300 mètres dans leur verticale, se continuent près de la côte et forment quelques caps

avancés; il n'y a pourtant pas de chaîne proprement dite, car elles sont séparées par de vastes espaces généralement plats. La Patagonie septentrionale, jusqu'au 47° degré, a de grandes plaines souvent arides et salines; la région australe, au contraire, est plus accidentée, surtout en approchant du détroit. Cette partie du pays est très-variée d'aspect et de nature.

Nature du sol. — La Patagonie septentrionale offre le sol argilo-sableux et souvent salin de la plaine intérieure argentine. C'est une plaine qui paraît avoir été récemment abandonnée par les eaux. Elle est généralement fort sèche, mais il s'y trouve, au dire des Indiens, de nombreuses oasis. La Patagonie australe offre, comme nous venons de le voir : une nature très-variée : près des Andes abondent les terrains volcaniques anciens et modernes; les Anglais virent, sur les bords du Rio de Santa-Cruz, des basaltes columnaires. Quant à la Sierra de San-Antonio, on la croit de nature métamorphique et par conséquent analogue à celles de la Ventana, du Vulcan et du Tandil. Toutes les collines qui bordent l'Océan appartiennent aux terrains tertiaires. MM. d'Orbigny et Darwin y ont retrouvé, depuis le Carmen jusqu'au port de Santa-Cruz, les fossiles marins de Parana. C'est aussi ce terrain que présente la plaine patagonique. (Voyez tome I, pages 275 et 310.)

La *Terre de Feu*, ou mieux Terre du Feu, renferme beaucoup de volcans, les uns éteints, les autres en activité. Il en est de même de la partie australe des Andes. On ne sait pas si cette partie du continent est agitée de fréquents tremblements de terre; les Indiens n'en parlent point.

Climat. — Le climat de la Patagonie septentrionale est celui du territoire indien du sud; les gelées y sont toutefois plus fortes durant l'hiver, et c'est, à peu près, le climat de la France. On y éprouve aussi de fortes chaleurs pendant l'été et souvent des sécheresses. — Dans la Patagonie centrale et près des Andes, l'humidité domine; le froid ne s'y montre pas rigoureux, mais l'hiver y est venteux, sombre et humide. On y trouve le climat de la Hollande, moins ses fortes gelées. Dans la région du détroit de Magellan, la température moyenne des trois mois de décembre, janvier et février, ne paraît pas excéder 13° centigrades. Les gelées sont faibles, mais l'hiver s'y prolonge jusqu'en octobre, qui correspond à notre mois d'avril. Cette faible chaleur pourtant suffit pour favoriser une très-belle végétation, et les

colonies qui s'y sont établies à diverses reprises ne se sont pas plaintes du climat, dont on exagère généralement les rigueurs. Il est moins froid que les régions placées dans l'ancien monde sous une latitude égale. Tous les arbres fruitiers et légumes de l'Europe moyenne y ont fructifié et s'y sont reproduits. — La salubrité de cette région est complète ; la colonie de Sarmiento au port Famine n'a succombé que parce qu'elle n'avait point de vivres et qu'elle avait été mal organisée. Celle de Punta-Arenas vit aujourd'hui dans l'abondance de toutes choses.

Végétation. — La nature du terrain de la région septentrionale indique ce que doit y être la végétation. Les plantes qui y croissent sont les maigres mimosées du territoire indien, les herbes salines de la plaine argentine intérieure. Dans la région australe, au contraire, près du détroit de Magellan et des Andes, c'est la belle végétation arborescente du sud du Chili ; les montagnes et les collines sont couvertes de reulis (*Fagus antarctica*), de mañius (*Pinus Chilena*), d'alerces (*Fitzroya Patagonica*), de radals (*Lomatia obliqua*), de robles (*Fagus Dombeyi*), etc., etc., tous arbres pouvant fournir d'excellents bois de construction, sans compter les arbustes et les lianes de toute sorte. On trouve l'araucaria dans la région du Nahuel-Huapi. Les pâturages sont excellents, et tous les ruminants de la Pampa, cerfs, guanaques, bestiaux sauvages, y prospèrent. Quoique faible, la chaleur de l'été suffit dans la région humide pour y mûrir les fruits d'une quantité de végétaux silvestres; la plupart des plantes d'origine européenne peuvent s'habituer à ce sol et à ce climat.

Animaux sauvages. — Ce sont ceux des régions argentines et chiliennes : dans les plaines, les tatous, le guanaque, les cerfs, les chevreuils, la viscache, etc., etc.; l'autruche, dont une espèce plus petite (*rhea pennata*), citée par d'Orbigny, les tinamous, etc., etc. Le condor, les aigles, toutes les espèces d'oiseaux de proie fréquentent les collines de la côte patagonienne ; on s'étonne de voir le perroquet de Cuyo, la perruche et l'oiseau-mouche, arriver jusqu'au détroit. Le couguar ne se rencontre que dans le nord, et le jaguar y est fort rare. Des animaux primitivement domestiques, bœufs, ânes, chevaux, y ont repris leur liberté primitive et y fuient le voisinage de l'homme. Le sanglier, que l'on a chassé quelquefois sur les bords du Rio-Negro, ne nous semble pas un pécari, mais bien une espèce

domestique devenue sauvage. — Les cétacés et les amphibies abondent sur les côtes, ainsi que les oiseaux de mer, et leur chasse est faite avec bénéfice par des baleiniers. Les eaux de l'archipel austral et du détroit abondent en poissons, crustacés et mollusques de qualité supérieure. La pêche y est on ne peut plus fructueuse; les indigènes de la Terre de Feu ne vivent presque que de son produit. Les Patagons du sud vont en hiver pêcher sur les côtes; ils affirment que toutes les rivières sont très-poissonneuses.

Lorsque le pays se peuplera, il sera possible d'acclimater, en Patagonie, tous les animaux domestiques de l'Europe, comme ses produits végétaux, car le climat est, réellement, fort tempéré. Dès aujourd'hui, sur la rive droite du Rio-Negro, il existe des estancias qui prospéreraient si l'on n'avait constamment à y craindre les *malones* (incursions) des Indiens. — En somme, le pays est parfaitement habitable et conviendrait surtout aux émigrants des régions de la Baltique, des côtes du Danemark, de Norwége et du nord de l'Écosse.

§ II. — *Population.*

Nous avons déjà indiqué, dans le chapitre précédent, comment se compose la population de la Patagonie. Ses principaux habitants sont les Indiens *Tehuelches,* ou plutôt un ensemble de tribus désignées sous ce nom, qui veut dire gens du sud-est; mais il y a aussi des Pampéens et des Puelches, qui passent le Rio-Negro, et parcourent, soit avec leurs troupeaux, soit dans leurs chasses, la Patagonie septentrionale. Toutefois, il est peu de leurs bandes qui aillent jusqu'au détroit de Magellan, tandis qu'au contraire rien de plus commun que de rencontrer les Tehuelches de l'extrême sud en voyage à l'établissement chrétien du Carmen ou aux *tolderias* (campements) des Péhuenches de la Cordillère des Andes.

La race du sud est d'une taille remarquablement élevée, surtout si l'on considère le buste, de sorte qu'à cheval ces hommes paraissent véritablement des géants; leur stature ne dépasse pourtant point en moyenne 1^{m},73, selon d'Orbigny, mais tout le monde est d'accord que quelques-uns atteignent 2 mètres. Sarmiento, lors de son premier voyage en 1579, nomma l'une des baies qu'il découvrit, *Bahia de la gente grande,* Baie de la nation à la haute taille, sans en faire pour cela des géants. Les autres navigateurs, en général, disent qu'ils

furent étonnés de la taille de quelques-uns. En somme, les Patagons ont les épaules extrêmement larges, les bras longs et bien musclés; les jambes, au contraire, sont un peu grêles, proportionnellement au reste du corps. Une de leurs tribus, celle des *Che-Huel-Ches*, est d'une taille moins élevée et d'un aspect féroce, sans être pourtant ni plus mauvaise, ni meilleure que les autres. Son accent est extrêmement guttural; on dirait qu'elle parle une langue très-différente de l'araucan, et c'est cependant à peu de chose près le même idiome, mais prononcé avec un autre accent. Comme nous l'avons déjà dit, tous les Indiens du sud parlent et comprennent cette langue, et les différences que l'on trouve dans la manière de s'exprimer de quelques-unes, tiennent à l'accent et à l'intercalation de quelques mots particuliers. Les Che-Huel-Ches n'ont point de chevaux; ils poursuivent à pied le gibier dont ils vivent, sont fort légers à la course, et manient avec une extrême habileté l'arc et la flèche, les boules et la fronde. Leur pied, suivant M. Guinnard, est plus grand que celui des autres Patagons. — Les *Chao-Ches* se montrent dans les environs du port Désiré et près de la côte où ils poursuivent les phoques, et en font leur nourriture. Les *Pilma-Ches* et les *Yakanah-Ches* du détroit vivent dans le sud; les *Ché-He-Ches* sont éminemment nomades, et affectionnent les plaines de la Patagonie septentrionale, qu'ils se partagent avec les *Molu-Ches*, ou gens du nord. Les *Poyu-Ches* habitent au sud du Nahuel-Huapi; les *Tani-Ches*, sur les versants des Andes, de l'autre côté des sources du Chupat. Les Pampéens donnent à tous les gens du sud-ouest le nom de *Huili-Ches*, que M. Guinnard traduit par *urineurs*, du mot *huili*, uriner, car sud en araucan se traduit par Puel-Tu. Il se peut aussi que le mot Puel ait été changé en Huil. — Tous les Argentins et même les Chiliens, en rapport avec ces nations, sont d'accord pour les désigner sous ce nom de Huili-Ches, qui leur a été transmis par les Indiens, leurs voisins. Les Patagons, voisins du détroit, se donnent à eux-mêmes le nom d'*Inaken;* les gens de la Terre de Feu les désignent sous celui de *Tiremenen*.

Dans le détroit, les Fuégiens, ou habitants de la Terre de Feu, passent souvent sur le continent; on sait qu'ils sont essentiellement navigateurs, mais ils ne s'éloignent jamais beaucoup des côtes. Ils échangent quelquefois avec les Patagons du poisson pour des peaux de cheval, de guanaque et même de la viande; mais leurs relations sont peu suivies. Cette population, quoique appartenant par l'aspect physique à la race araucane de la région maritime du

Chili austral, est moins bien conformée, ce qui tient, sans doute, à son genre de vie. Elle se divise en beaucoup de petites tribus, ou plutôt de familles, qui parcourent incessamment leur immense archipel, et campent près du rivage sous des abris de mousse et de plantes marines, recouvrant une claie formée de piquets plantés en terre. Les Patagons leur donnent le nom de *Laquedi-Ches* et *Avequedi-Ches*, mais chaque tribu se désigne généralement sous celui de son chef. Leur nourriture presque exclusive se compose de poissons, de mollusques et de crustacés. Ils sont naturellement paisibles et vivent en bonne intelligence, tant avec leurs voisins du continent qu'avec les navigateurs qui traversent le détroit. Le grand archipel des Chonos est peuplé par les *Cocaus*, qui servent d'intermédiaires entre les Araucans et les Fuégiens; toute cette population appartient donc à la même race. Les nations tehuelches ont les plus grands rapports avec celles qui habitent le territoire indien du sud : ce sont les mêmes mœurs, presque le même langage, et nous ajouterons, les mêmes idées religieuses. Ces dernières toutefois n'admettent pas un principe bon et un principe mauvais, comme les Puelches et les Pampéens. Leur Achekenat-Kanet est une divinité tour à tour bonne ou mauvaise, avec laquelle leurs devins peuvent se mettre en rapport. Les tribus voisines du détroit avaient été longtemps très-pacifiques, mais depuis que la colonie de Punta-Arenas est établie, elles ont commencé à entrer en querelles avec les chrétiens.

Il serait fort difficile de fixer un chiffre à la population patagonne. Elle paraît cependant aujourd'hui plus considérable qu'on ne l'avait cru d'abord, et peut-être atteint-elle un chiffre égal à celui que nous avons supposé aux Puelches et aux Pampéens, c'est-à-dire 30,000 âmes réparties en un grand nombre de tribus généralement très-nomades. Quant à celle de l'archipel de la Terre de Feu, d'Orbigny l'estimait arbitrairement à 4,000, car elle échappe à tout contrôle; on ignore également le chiffre des habitants du grand archipel occidental qui s'étend du cap Pilarès aux îles de Chiloé.

§ III. — *Histoire abrégée de la Patagonie.*

En 1508 et 1515, Solis avait découvert l'embouchure du Rio de la Plata. — Le 11 janvier 1520, le Portugais Magellan (Fernando Magalhaēs, en espagnol Magallanès), parti l'année précédente de San-

Lucar pour les Moluques avec une commission de l'empereur Charles-Quint et cinq navires, — reconnut, à son tour, le cap Sainte-Marie et pénétra dans les eaux du grand fleuve. Arrivé près de l'endroit où avait été tué Solis, il vit quelques Indiens Charruas qui prirent la fuite, et pendant les quinze jours qu'il mouilla sur cette côte, probablement près de Maldonado, il fit explorer le haut de la rivière. Au lieu d'un passage maritime qu'il cherchait, ne trouvant qu'un fleuve, il remit à la voile; les vents l'entraînant vers le sud, il longea la côte de Buenos-Ayres, et vers le 41ᵉ degré arriva dans un grand golfe auquel il donna le nom de Saint-Mathias. De là il fut hiverner à un port appelé par lui du nom de Saint-Julien, suivant l'habitude espagnole de donner aux localités nouvelles le nom du saint assigné au jour de leur découverte. Ce port offrait des ressources; il y construisit un petit fort, et de là ses navires furent explorer les côtes voisines; on reconnut l'embouchure de la belle rivière de Santa-Cruz. — Ce fut pendant cet hivernage que l'on vit pour la première fois les Patagons. Ces Indiens, qui parurent aux Espagnols d'une taille fort élevée, s'habillaient de peaux de guanaco et de renard, avaient pour armes un arc de quatre pieds et des flèches garnies d'un silex tranchant; ils maniaient avec une habileté extrême la fronde et les boules. Leurs pieds, enveloppés de peaux, parurent si grands, qu'on leur donna le nom de *Patagon* (grande patte). On vécut avec eux en assez bonne intelligence; le printemps venu, l'escadre reprit sa route, cherchant toujours un passage vers l'ouest. — A la fin d'octobre, on aperçut le cap des Vierges, par 52° 20', et Magellan donna hardiment dans le canal inconnu qui s'ouvrait devant lui et auquel son nom est resté. — On prit terre plusieurs fois dans la traversée; sur la rive septentrionale, les Espagnols virent des Indiens pareils à ceux qu'ils avaient déjà aperçus au port Saint-Julien, mais ils leur parurent encore plus grands; le chevalier Pigafetta, historiographe du voyage, en fait de véritables géants d'une taille supérieure de moitié à celle de ses compagnons.

Ce qu'il y a de singulier dans son récit, c'est que tous les autres détails donnés par ce voyageur sur la couleur, la manière de vivre, les mœurs et habitudes de ces Indiens sont exacts, et que les mots mêmes, dont il fit un vocabulaire, ont été trouvés dans la bouche des Tehuelches que d'Orbigny revit, trois siècles après, au Carmen. Nous remarquerons aussi en passant que M. Guinnard, qui a vécu parmi eux, donne aux Che-Huel-Ches ou Patagons, qui n'ont point de chevaux, un très-grand et très-large pied, alors que tous les autres In-

diens ont, comme on sait, les extrémités généralement plus petites qu'on ne les voit chez les gens de race caucasienne. — C'est depuis le récit de Pigafetta qu'on a cru si longtemps à l'existence de géants à l'extrémité du continent sud-américain.

Pendant que Magellan et ses marins disaient ne voir que des géants sur la rive septentrionale, les habitants de la rive australe leur paraissaient de taille à peine moyenne. L'amiral donna à cet archipel le nom de *Tierra del Fuego*, Terre du Feu, parce que toutes les nuits le rivage était semé d'une foule de petits feux autour desquels se rassemblaient les naturels.

Enfin, le 27 novembre, on déboucha dans la mer à laquelle l'heureux navigateur donna le nom de Pacifique, trente-sept jours après avoir doublé le cap des Vierges. Magellan, se dirigeant alors à l'ouest, fut découvrir les îles Mariannes, où il périt; mais son lieutenant Sebastian del Cano put ramener à San-Lucar, d'où il était parti trois années auparavant (10 septembre 1519, — 7 septembre 1522), l'unique navire qui restait de l'escadre, la *Victoria* et ses dix-huit hommes, avec Pigafetta l'historien. — Le premier voyage de circumnavigation était accompli.

Garcia de Laiza, en 1525, répéta ce voyage de Magellan, et franchit le détroit, mais il mourut presque aussitôt après d'une épidémie, sans doute du scorbut, qui s'était mise à bord de ses navires, et ses compagnons revinrent en Espagne. — Simon de Alcazaba qui voulut, en 1534, suivre cette route, fut assassiné par ses équipages révoltés, lesquels périrent eux-mêmes misérablement. — Alonzo de Camargo, en 1539, hiverna dans le détroit et put arriver, l'année suivante, sur les côtes du Pérou où il découvrit le port d'Islay. Il fut le premier qui fit ainsi un voyage direct de l'Espagne aux côtes chiliennes et péruviennes du Pacifique. Néanmoins, le gouvernement espagnol se préoccupa peu de cette voie, et le commerce avec les colonies nouvelles de la région équatoriale, centre de sa domination, continua de se faire par l'isthme de Panama, que traversaient des caravanes de mulets et d'Indiens, et par le cabotage du Pacifique.

A la suite des progrès de la colonisation dans le Chili, on songea davantage à la voie océanienne. Par les ordres du capitaine général D. Antonio de Mendoza, l'officier de marine Ladrilleros, parti de Valdivia, fut reconnaître le détroit tout entier, en décrivit la route et revint heureusement au port dont il était parti. Mais les habitudes étaient prises, le centre du commerce demeura fixé à Panama comme auparavant, et la voie du détroit fut même presque oubliée.

Les expéditions du corsaire anglais Drake, en 1577, finirent par en rappeler le souvenir. Ce hardi navigateur franchit ce passage en dix-sept jours, fondit inopinément sur les établissements espagnols de la côte, pilla Valparaiso et le Callao, et, chargé de butin, retourna en Angleterre par l'Océan Pacifique, répétant ainsi le voyage de Magellan. Son expédition avait duré trois années. — Le vice-roi du Pérou envoya le capitaine de vaisseau Pedro Sarmiento de Gamboa à sa poursuite, avec ordre d'examiner en détail le passage découvert par Magellan. Sarmiento parcourut le détroit, sans pouvoir naturellement l'atteindre, mais il rapporta de son expédition la conviction de la convenance parfaite du terrain pour une colonie, et, lors de son voyage en Espagne, la fit connaître au roi Philippe II.

L'établissement en fut décidé par le roi, qui le nomma capitaine général du territoire magellanique, et Sarmiento partit sans retard de Séville, le 25 septembre 1581, avec vingt-trois caravelles portant des soldats, des colons et ce qui était nécessaire pour une fondation pareille. Malheureusement tout contraria cette expédition : d'abord plusieurs navires périrent dans une tempête, puis l'insubordination se mit à bord de la flotte, et il fallut la réprimer avec sévérité. On atteignit enfin le détroit, mais une série opiniâtre de vents d'ouest empêcha Sarmiento d'atteindre la localité qu'il avait choisie dans son premier voyage ; il dut retourner à Rio de Janeiro pour y prendre des vivres et refaire ses équipages fatigués. Son escadre ravitaillée, il cingla de nouveau vers le sud. Ici une partie de son monde l'abandonna ; il ne lui resta plus que deux navires portant 280 colons et quelques soldats avec lesquels il fonda, dans la péninsule de Brunswick, une première colonie à laquelle il donna le nom de Jésus. Parcourant ensuite la côte avec quelques hommes choisis, il eut à repousser les attaques des Indiens et arriva à l'endroit appelé depuis Port-Famine, où, le 23 mars 1583 il établit une seconde colonie, qu'il nomma Ville de Saint-Philippe. Pendant qu'il s'occupait avec une activité extrême de cette création, une conspiration nouvelle vint mettre ses jours en péril. Son énergie et son intelligence l'en firent triompher. Ses deux établissements commençaient à marcher, lorsque, dans une de ses excursions d'une colonie à l'autre, il fut chassé par la tempête jusque sur les côtes de Patagonie, d'où il gagna une autre fois le Brésil, et fut à Rio de Janeiro chercher les ressources qui lui manquaient, et les expédia à ses colons. Il revenait lui-même à Saint-Philippe lorsque, capturé par des pirates anglais, il fut conduit en Angleterre et présenté à la reine Élisabeth qui le fit

mettre en liberté. Pendant ce temps, la malheureuse colonie restait sans secours, et ses habitants succombaient presque tous de misère et de faim (1).

Le récit des aventures de Drake et de ses incursions heureuses sur les côtes de l'Océan Pacifique avait excité les esprits et provoqué les cupidités européennes. Sir Tomas Candish, en 1586, pénétra dans le détroit, toucha à San-Felipe, où il trouva les colons de San-Felipe dans une affreuse détresse, et donna à cette localité le triste nom de Port-Famine. Il consentit à en prendre à bord quelques uns, mais ne voulut pas qu'on allât chercher les autres, sans doute de peur d'en avoir un trop grand nombre à son bord. Comme Drake, il fit quelque butin sur les côtes espagnoles. — Merlick en 1589, Chidley en 1591, Hawkins en 1593, visitèrent également les côtes de Patagonie et du détroit. Ce dernier arriva jusqu'au Callao; échappé d'abord à la flotte espagnole qui le poursuivait, il fut pris à Panama et expédié comme prisonnier en Espagne. — En 1591, Candish voulut faire une seconde expédition; mais, malheureux dans quelques attaques sur les côtes du Brésil, il retourna en Angleterre, pendant que Davis, un de ses officiers, cinglait pour la Patagonie, où il relâcha au port Désiré et s'y livra à la pêche des phoques. Repoussé vers l'est par les vents, il vit, le 12 août 1592, des îles que l'on suppose être les Malouines, et qui furent oubliées jusqu'en 1700, époque à laquelle elles furent retrouvées par des Français de Saint-Malo.

Bientôt des navigateurs belges et hollandais marchèrent sur les traces des Anglais, et voulurent attaquer les établissements espagnols de la mer Pacifique, auxquels on faisait une immense réputation de richesse et de prospérité. — Olivier Van Noort (1598), Sebald de Wart (1599), Joris Spilbergen (1614), firent diverses expéditions de cette nature, en touchant aux côtes de Patagonie et en traversant le détroit de Magellan. — En 1615, Lemaire découvrit, entre la Terre de Feu et l'île des États, le détroit qui porte son nom, et le cap Horn, qu'il est le premier à avoir doublé. — Le roi d'Espagne,

(1) Ce récit, emprunté à un travail fort intéressant de D. Juan Ramon Muñiz, sur le détroit de Magellan, publié dans la *Revista del Pacifico*, diffère sur quelques points de la version généralement adoptée, et que nous avons rapportée dans une note du tome I, page 68. — Le résultat en est le même dans les deux cas. — On trouvera de très-longs détails sur ces voyages divers dans *l'Art de vérifier les dates* de Warden, tome XI, page 289 et suivantes (Paris, 1828), riche et immense réunion de documents de toute nature sur l'Amérique du Sud. Il y a aussi un fort bon travail de M. Frédéric Lacroix sur la Patagonie et la Terre de Feu, dans la collection de l'*Univers pittoresque*. — Paris, 1840, chez Firmin Didot.

Philippe III, fit aussitôt reconnaître ces nouvelles terres par les frères Nodal, qui atteignirent dans le sud jusqu'à l'îlot de Diego-Ramirez, situé par 56° 28′ de latitude, ainsi nommé de l'ingénieur hydrographe qui les accompagnait. Ce voyage compléta la connaissance de l'extrémité australe de l'Amérique. Il est d'autant plus remarquable, que, dans cette difficile navigation qui dura neuf mois et douze jours, les deux navigateurs espagnols ne perdirent pas un homme, tandis que, dans tous les voyages précédents, les marins, à quelque nation qu'ils appartinssent, avaient horriblement souffert du scorbut et autres maladies.

La flotte hollandaise partie pour conquérir le Pérou en 1624 passa par le détroit de Magellan, et y perdit plusieurs hommes tués par les naturels. — En 1669, le capitaine anglais John Narborough fut chargé par le roi Charles II de fonder un établissement sur la côte de Patagonie ; il reconnut en détail les ports Désiré et Saint-Julien, découverts par Magellan, visita quelques petites îles voisines du continent, et entra dans le détroit, sans toutefois y créer aucune colonie. Le voyage de Strong, exécuté vingt ans plus tard, eut le même résultat négatif.

Le gouvernement français voulut à son tour, dans les dernières années du dix-septième siècle, voir s'il était possible de se créer quelque port de refuge dans ces parages. — Sous ses inspirations, en 1695, le capitaine De Gennes y avait poussé une première reconnaissance ; en 1698, une compagnie formée pour établir des colonies françaises dans les parties de l'Amérique méridionale, non occupées par les Européens, y envoya le capitaine Beauchesnes-Gouin, qui étudia, pendant plus de deux années, le détroit et l'archipel ; il prit même possession d'une des îles de la Terre de Feu, au nom du roi de France, et l'appela île Louis-le-Grand. Cependant on ne poursuivit pas cette tentative d'occupation, et bientôt l'avénement de la dynastie des Bourbons sur le trône d'Espagne vint détourner le gouvernement français de ces projets, qui pouvaient froisser la susceptibilité espagnole. Ce ne fut que soixante ans plus tard, en 1764, qu'il voulut fonder un établissement aux Malouines, mais il le céda bientôt, moyennant une indemnité pécuniaire, à l'Espagne, qui le réclamait comme faisant partie de son territoire.

Ainsi donc, pendant la première moitié du dix-septième siècle, on ne s'occupa plus de la Patagonie ni du détroit. La mer Pacifique n'était guère fréquentée que par des navigateurs espagnols, qui préféraient doubler le cap Horn. Les gouverneurs du Chili, du Tucu-

man et de Buenos-Ayres avaient renoncé depuis longtemps aux explorations par terre à la ville fabuleuse de Los Cesares, que l'on avait placée dans la Patagonie septentrionale, au pied des Andes, vers le 43e degré de latitude. Les Missions du Nahuel-Huapi, établies par les jésuites, et qui subsistèrent près de vingt ans (voyez tome I, p. 173) entre les mains des Pères Mascardi et Elguea, au milieu des Indiens Poyas (Poya-Ches), avaient achevé de détruire cette fable. (Voyez tome I, p. 174.)

Lors des tentatives faites vers 1740, pour entrer en arrangement avec les tribus pampéennes, le roi d'Espagne Philippe V voulut que ce système de pacification et de colonisation s'étendît également aux côtes de Patagonie et du détroit. Le Père Quiroga fut envoyé au port Saint-Julien, qu'il explora, ainsi que plusieurs autres points de la côte, tandis que les Pères Cardiel et Strobl pénétraient fort avant dans le désert, sans y rencontrer d'Indiens. On se borna à la création de la Mission du Vulcan, ou le Père Falkner séjourna jusqu'à l'expulsion de son ordre, et y rassembla, sur l'intérieur du pays, toutes les notions qu'il a publiées depuis dans sa description de la Patagonie.

A la paix de 1763, qui termina la guerre de Sept-Ans, l'Europe se reprit aux expéditions maritimes, et ce fut vers cette époque que les marins anglais Byron, Carteret, Wallis, et le Français Bougainville, exécutèrent leurs célèbres voyages autour du monde. Tous visitèrent les côtes de la Patagonie, passèrent par le détroit de Magellan, y virent les Patagons et les Fuegiens, et purent rectifier les erreurs longtemps publiées sur ces peuplades. — En 1767, le gouverneur de Buenos-Ayres, Bucaréli, chargé de réoccuper les îles Malouines, que la France venait de céder à l'Espagne, essaya de créer une colonie dans une des îles de la Terre de Feu, située par 54° 40′ de latitude. La localité paraissait convenable, les Fuégiens s'étaient montrés paisibles et aidaient les premiers colons ; mais l'éloignement de cette colonie, considérée comme un lieu d'exil, l'empêchant de se développer, elle fut abandonnée.

La description de la Patagonie publiée par Falkner en 1778 vint alors appeler l'attention de l'Espagne sur les rivières Negro et Colorado, jusqu'alors inconnues, mais que ce missionnaire représentait comme navigables et capables de conduire une expédition maritime jusqu'au cœur de ses possessions dans le sud du continent. La vice-royauté de la Plata venait d'être créée, on commençait enfin à comprendre l'avenir de ces vastes et fertiles régions, et le ministère Gal-

vez s'en préoccupait sérieusement. Ce fut par ses ordres que Juan de La Piedra, au commencement de 1779, alla fonder une colonie au port San-Jose, par 42° 13′ lat. S., dans le fond de la baie de San-Matias (*Bahia sin-fondo*, *Bahia de San-Antonio*). Le port, vaste et abrité de tous les côtés, était excellent, mais la rareté de l'eau douce produisit des maladies parmi les colons ; le scorbut les décima, et la plupart furent obligés de retourner à Montevideo.

L'année 1780 fut employée par les frères Viedma, successeurs de La Piedra, à examiner le port de Sainte-Hélène (44° 30′) et de Saint-Grégoire, les côtes de la baie de Saint-Georges, le port Désiré (47° 45′) et celui de Saint-Julien (49° 15′). Francisco Viedma, ayant laissé son frère à la colonie de San-Jose, se décida pour le port Désiré où il établit provisoirement une partie des colons qu'il amenait avec lui ; puis, le port Saint-Julien lui paraissant préférable, il en fit le siége d'un établissement définitif. Cette localité était en effet très-avantageuse à cause de la profondeur de la mer, de l'abondance du bois, de l'eau douce et des pâturages ; des Indiens paisibles vivaient dans les environs et avaient bien accueilli les Espagnols. Après un hivernage qui fut rude pour ses colons, dont l'installation ne pouvait être complète, Viedma profita de leur bonne volonté pour pousser une reconnaissance jusque dans l'intérieur du pays, au mois de novembre 1782. Il arriva ainsi jusqu'au versant oriental de la Cordillère, après avoir eu à traverser les affluents alors considérables du Rio de Santa-Cruz. Les Indiens Tehuelches qu'il rencontra dans sa route étaient des hommes d'une taille supérieure à celle des Espagnols et atteignant en moyenne six pieds de Castille (1 m. 74) ; c'est la moyenne donnée par d'Orbigny ; mais il y en avait parmi eux de plus grands encore. Leur manière de vivre était celle que nous avons décrite : la chasse et quelques troupeaux les nourrissaient. Le pays qu'il parcourut était assez accidenté, bien arrosé et paraissait fertile. On sut par expérience que les rivières qui le traversaient éprouvaient de grandes crues lors de la fonte des neiges dans la montagne de l'ouest. Viedma considérait donc le port de Saint-Julien comme le meilleur de toute la Patagonie pour un établissement colonial, lorsque le vice-roi en ordonna l'abandon, malgré toute l'insistance de leur gouverneur, lequel, avec raison, en faisait valoir les avantages, l'avenir et les dépenses qui y avaient été faites. On ne conserva que la colonie du Carmen sur l'embouchure du Rio-Negro, fondée par son frère Antonio en 1781. — Nous avons raconté la reconnaissance de cette rivière par Villarino à cette époque (voyez page 165). Ces opérations diverses mirent les barbares de la

Patagonie en contact plus fréquent avec les chrétiens; en même temps les Pampéens s'allièrent à eux et cherchèrent, avec leur aide, à faire du butin sur ces établissements. En dépit de tout et quoique souvent négligé par le pouvoir, le Carmen n'en continua pas moins à grandir, et est arrivé sans trop d'encombres jusqu'à l'époque actuelle.

Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, la Patagonie et le détroit ne furent visités que par des navires et des commissions scientifiques employées à des voyages de circumnavigation. Nous devons cependant noter le voyage des bâtiments anglais le *Beagle* et l'*Adventure* qui firent une hydrographie presque complète de la côte de Buenos-Ayres, de Patagonie et du détroit de Magellan, d'une partie de la Terre de Feu et de l'archipel occidental. Les résultats de cette belle exploration, qui dura trois années, ont été consignés dans un ouvrage *ad hoc*(1). Un peu avant le voyage du *Beagle*, le naturaliste français Alcide d'Orbigny visita le Carmen, le golfe de Saint-Mathias et leurs environs. M. Darwin, naturaliste de l'expédition du *Beagle* et de l'*Adventure*, fit la géologie de tous les points de la côte patagonienne où touchèrent ces navires et la poursuivit dans l'archipel occidental, les îles Chonos et sur la côte du Chili. Quant aux bâtiments de commerce ou de guerre, ils préféraient doubler le cap Horn que d'affronter les calmes et les courants du détroit où les voyages sont quelquefois très-rapides, mais plus souvent encore fort longs, par suite de la constance des vents d'ouest dans la partie occidentale.

Malgré toutes ces explorations, aucun établissement ne fut créé dans ces régions, jusqu'à ce qu'en 1843, le gouvernement chilien se décida à occuper le canal de Magellan et ses deux rives. — Une petite expédition, partie des îles Chiloé le 10 septembre, arriva le 21 au Port-Famine et y jeta les fondements d'une colonie, à laquelle fut donné le nom de Port-Bulnès, en mémoire du président qui gouvernait alors la république chilienne. Six ans après, en 1849, l'établissement fut transporté à 16 lieues plus loin sur la côte, au petit cap dit *Punta-Arenas*, où la température était plus élevée, les bois plus abondants et l'aspect plus gai. La ville de San-Miguel y fut créée et existe encore à l'époque actuelle. Une émeute, suite de la tentative révolutionnaire de l'année précédente à Copiapo, l'ensanglanta en 1852; mais le chef de la révolte, l'auteur des actes de férocité qui s'y com-

(1) Narrative of the surveying voyages of His Majesty's ships *Adventure* and *Beagle*, by captain King. 1826-1836. — Londres, 4 vol. in-8°. 1839. — Geological Observations on South America, by Charles Darwin, naturalist to the expedition. —1 vol. in-8°. London, 1851.

mirent, Cambiaso, fut passé par les armes, et la colonie qui, comme l'on voit, a déjà vingt ans d'existence, commence, dit-on, à prospérer. Ce point deviendra fort important lorsque la navigation à vapeur se sera établie à travers le détroit. Un rapport du dernier gouverneur, M. Schythe, affirme qu'on trouve des gisements de charbon dans les environs de la colonie. Cette circonstance contribuerait puissamment à donner de la valeur à cette création, car il n'est pas douteux qu'avec le temps le canal de Magellan, comme les côtes de Patagonie, ne vienne à posséder une population civilisée et qu'il ne s'y forme des établissements sérieux. La grande pêche des amphibies, celle de la baleine, l'exploitation du guano sur les îlots des côtes patagonnes, peuvent dès aujourd'hui ouvrir un champ fertile à l'industrie; beaucoup de navires préféreraient le passage du détroit à doubler le cap Horn, s'ils y trouvaient des remorqueurs à vapeur, absolument nécessaires, à cause des calmes et des courants, pour une traversée rapide, des ports habités où, en cas de relâche, on pût se ravitailler et se refaire des deux mois au minimum que nécessite la traversée d'Europe à cette latitude.

Le gouvernement provincial de Buenos-Ayres avait été saisi d'une demande en colonisation du Rio-Chupat. Il y a fort à regretter que la réponse ait été provisoirement ajournée. Le gouvernement national est aujourd'hui saisi de cette question, car lui seul a des droits sur des terres qui ne sont point occupées, et que l'Espagne, qui les a découvertes, a transmises à la nation argentine. Les tentatives de colonisation exécutées, de 1580 à 1782, avaient principalement pour but de garantir cette portion de territoire contre son occupation possible par une autre nation. — Or il peut arriver que leur non-occupation excite dans un temps prochain des convoitises, à la suite desquelles la question de droit serait bien peu de chose devant la question de fait.

TROISIÈME PARTIE.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DU BASSIN DE LA PLATA.

Nous ne voulons pas faire ici une histoire complète du bassin du Rio de la Plata ; ce travail exigerait de nombreux volumes, et se trouve d'ailleurs en dehors du cadre que nous nous sommes tracé. Cependant, après être entré dans de si grands détails sur la géographie physique et économique d'un pays, jusqu'à présent peu connu, nous avons pensé qu'il serait utile d'y joindre la chronologie des principaux événements qui s'y sont accomplis. Ce système qui permet d'être court, nous paraît avoir l'avantage de présenter la série des faits d'une manière méthodique et facile à conserver dans la mémoire. — Depuis l'émancipation, les événements politiques se sont précipités, l'Europe y a été plusieurs fois mêlée, et presque toujours malgré elle ; il n'est pas hors de propos de raconter comment et à quelle époque elle a été obligée de s'en occuper. D'un autre côté, il était utile de classer chronologiquement les progrès accomplis par ces jeunes nations et d'en démontrer la succession. Ce travail en offre le résumé ; il relate par siècles et par années les faits de l'ordre physique, politique et social, relie l'histoire argentine à celle des États voisins, en présente les synchronismes , enfin pose les bases et trace le canevas d'une histoire générale que ceux qui viendront après nous pourront écrire. — Ces motifs expliquent surabondamment comment nous avons été amené à annexer tous ces documents historiques à notre travail descriptif.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

1300. — L'Inca Ripac-Viracocha, huitième monarque du Pérou, surnommé le Devin, et aussi le Fantôme-Dieu, monte sur le trône des Incas en 1289. Il reçoit, vers l'an 1300, des envoyés du pays de Tucma, nommé depuis Tucuman, et fait pacifiquement la conquête de ces contrées. — Il prédit la ruine de l'empire par des hommes blancs et barbus venus de l'Orient : d'où son surnom de Devin. — Cette prédication facilita beaucoup, deux siècles plus tard, la conquête des Espagnols.

1340. — Titu-Manco-Capac-Pachacutec, son fils, continue la conquête des régions andines, vers le sud, et meurt chargé de gloire et d'années à l'âge de 103 ans (1).

(1) Chronologie des Incas. — Quoique, dans ces derniers temps, on ait affirmé qu'il avait existé un premier empire péruvien, dont la fondation remontait à 3,000 ans avant Jésus-Christ, sans entrer dans la question des antiquités péru-boliviennes, nous nous bornerons à la chronologie datant de Manco-Capac, relatée par tous les historiens de la conquête. — Depuis ce monarque, regardé comme le fondateur de l'empire Inca, en 1021, jusqu'à la conquête, il y a treize empereurs, et le sang royal s'éteint en 1571 à la mort de Tupac-Amaru, dernier rejeton légitime mâle de l'illustre famille de Manco.

I. 1021-1062. Manco-Capac, en quichua (*Riche de vertus et pouvoir*), premier inca. — Règne 40 ans.

II. 1062-1091. Sinchi-Rocca (*le Vaillant*). Règne 30 ans.

III. 1091-1126. Lloque-Yupanqui (*Tu compteras à gauche*). Il était gaucher. — Règne 35 ans.

IV. 1126-1156. Mayta-Capac. — Règne 30 ans.

V. 1156-1197. Capac-Yupanqui. — Règne 41 ans.

VI. 1197-1249. Inca-Rocca (*le Prudent*). — Règne 51 ans.

VII. 1249-1296. Yahuar-Huacac (*le Pleure-sang*). — Règne 40 ans ; renonce à la couronne en 1289 en faveur de son fils Viracocha, et vit encore sept ans comme simple particulier.

VIII. 1289-1340. Inca-Ripac dit Viracocha (*le Devin, le Fantôme-Dieu*). — Règne 51 ans. — L'inca Urco, son fils, lui succède, mais ne règne que onze jours, déposé qu'il est par les nobles, comme insensé et incapable de commander.

IX. 1340-1400. Titu-Manco-Capac-Pachacutec (*Celui qui trouble le monde*). — Règne 60 ans.

X. 1400-1439. Yupanqui. — Conquérant du Chili. — Règne 39 ans.

XI. 1439-1475. Tupac-Yupanqui (*Celui qui brille, le Père éclatant*). — Règne 36 ans.

XII. 1475-1525. Huayna-Capac (*le Jeune Homme riche*). — Règne 50 ans. — Conquiert le royaume de Quito et partage l'empire entre ses deux fils Huascar et Atahualpa.

XIII. 1525-1532. Huascar-Inca ou Inti-cusi-Hualpa (*Soleil de joie*). — Règne 7 ans, se brouille avec son frère et meurt assassiné.

XIV. 1532-1533. Atahualpa, frère de Huascar, règne 7 ans sur Quito et 2 ans sur l'empire entier. Est assassiné par Pizarre. Fin de l'empire Inca.

Inca-Manco, frère de Huascar. — Monarque de nom, règne de 1533 à 1553 et laisse trois fils : Sayri-Tupac, qui fait d'abord la guerre aux Espagnols, puis se soumet et meurt de chagrin ; Yupanqui, mort naturellement ; Tupac-Amaru, dernier souverain légitime du Pérou, qui est pris en trahison par les Espagnols et décapité publiquement à Cuzco, en 1571, par

QUINZIÈME SIÈCLE.

1400. — Yupanqui, dixième Inca, fait la conquête du Chili jusqu'au Rio-Maulle, où il est arrêté par les Promaucas.

1439. — Tupac-Yupanqui consolide la conquête du Chili jusqu'au pays des Araucans; fait ensuite celle des provinces de Cuyu sur le versant oriental des Andes et ouvre la route de la Cumbre. A la fin de son règne, il commence la conquête du royaume de Quito, sous l'équateur.

1475. — Règne de Huayna-Capac. Il termine la conquête du Quito et perfectionne le grand chemin des Andes qui mène de la ville de Quito à la vallée de Copayapu (Copiapo, au Chili et aux provinces de Cuyu (Cuyo).

1492. — Christophe Colomb découvre l'Amérique (12 octobre).

1493-1500. — Voyages de Colomb dans l'archipel des Antilles. — Occupation de l'île de Haïti (1494). Un de ses officiers, Alonzo de Ojeda, en 1498, découvre les côtes de l'isthme de Darien.

1493. — Bulle du pape Alexandre VI donnant à l'Espagne droit de conquête sur toutes les terres situées à 100 lieues ouest du méridien des Açores, les découvertes et conquêtes à faire en dedans de cette ligne appartenant au Portugal, moins les Canaries, découvertes depuis longtemps par les Espagnols (4 mai).

1494. — Traité de Tordesillas entre les couronnes d'Espagne et de Portugal. La ligne de démarcation des possessions réalisées ou à réaliser entre les deux couronnes est reculée à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert (7 juin).

SEIZIÈME SIÈCLE.

1500-1520 — *Découverte et colonisation de la plus grande partie des îles et côtes du golfe du Mexique.* — Cuba est découverte en 1508, et occupée en 1512, la Jamaïque l'est en 1509, les principales Antilles le sont dans les années suivantes. — Destruction de la race indigène dans ces îles, par suite des mauvais traitements que lui font éprouver les Européens, et des maladies importées de l'ancien monde, particulièrement la variole.

En 1501, Rodrigo de Bastidas voit les côtes découvertes par Ojeda et le port de Carthagène. — La même année, Ojeda revient d'Espagne pour continuer ses découvertes dans le fond du golfe du Mexique.

ordre de Francisco de Toledo, cinquième vice-roi. La fille de Sayri-Tupac avait épousé auparavant D. Martin de Loyola, nommé plus tard gouverneur du Chili. La descendance directe mâle des Incas est éteinte.

En 1502, à son quatrième et dernier voyage, Colomb voit les côtes de la Terre-Ferme, l'île de la Trinité et le golfe de Paria.

En 1508, Ojeda, accompagné de Diego de Nicuesa, obtient du roi la concession des terres qu'il a découvertes et auxquelles il donne le nom de Nouvelle-Andalousie. Il essaye de les coloniser, mais meurt à la peine après avoir fondé la ville de Darien. — Nicuesa fonde celle de Santa-Maria la Antigua, non loin de la première. — Vasco Nuñez de Balboa achève la conquête du pays, et le 22 décembre 1513 découvre l'Océan Pacifique. Nommé alors par le roi adelantado ou gouverneur général de l'isthme, il continue ses conquêtes et forme une province nouvelle sous le nom de Castille d'Or, d'après la quantité de métaux précieux qu'il y recueille. Autour de lui se réunissent une foule de hardis aventuriers, parmi lesquels les frères Pizarro, décidés à pousser leurs expéditions vers le sud. — Fondation de Panama en 1518 par Diego de Espinoza et Pedrarias Davila, assassin et successeur de Nuñez.

En 1512, Juan Ponce de Léon découvre la Floride, occupée en 1526 par Narvaez et parcourue alors par Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, plus tard adelantado du Paraguay. — En 1538, elle est colonisée par Hernando de Soto, l'un des conquérants du Pérou.

En 1517, Juan de Grijalva découvre les côtes du Mexique, l'île de Sacrificios et le port de la Vera-Cruz. — Velasquez, gouverneur de Cuba, y envoie Fernand Cortez.

1500. — *Découverte du Brésil et des côtes orientales de l'Amérique du Sud.* — Pédro Alvarez Cabral voulant, par les ordres du roi de Portugal D. Manuel, conduire une flotte aux Grandes Indes par le chemin le plus court, est poussé par les vents alisés de N. E. sur la côte du Brésil, et mouille, le 25 avril, par 16° 36' sud, dans une rade qu'il appelle Porto-Seguro, le Port sûr. Il prend possession du pays au nom du Portugal et lui donne le nom de terre de Santa Cruz. Envoyant ensuite le capitaine Gaspar de Lemos faire part au roi de cette découverte, il continue sa route pour les Indes.

Le 26 janvier 1500, le navigateur espagnol Vicente Yañez Pinzon, croyant aller aux Indes, découvre le golfe de Paria où débouche l'Orénoque, et met le pied sur la terre des Guyanes, où il est mal accueilli par les Indiens et les combat.

Peu de temps après l'Espagnol Diégo de Lepé débarque au cap Saint-Augustin, en terre brésilienne, d'où il est également repoussé par les indigènes.

1501. — Américo Vespucci, habile navigateur florentin, part de Lisbonne le 13 mai 1501, arrive à la côte du Brésil par 5° de latitude sud, double le cap auquel il donne le nom de Saint-Augustin, touche à terre par 8° de latitude, puis continue sa navigation vers le sud; arrive, suivant son estime, par 32°; là il débarque sur la côte pour faire du bois et de l'eau, et, reprenant sa route vers le sud, il atteint, à ce qu'il assure, le 52e degré (latitude du détroit de Magellan). Chassé de ces parages par les vents et le froid, le 1er avril 1502, il reprend la route du nord, et touchant à Sierra-Leone, sur la côte d'Afrique, arrive à Lisbonne le 7 septembre 1502, après quinze mois de navigation.

1503-1506. — Les années suivantes, les Portugais continuent leurs explorations sur les côtes du Brésil. — Second voyage de Vespucci, qui découvre la

baie de Tous-les-Saints (Bahia). — Expédition de Francisco d'Almeida et de Tristan da Cunha, qui ne fondent aucun établissement.

1508. — L'Espagne envoie Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis faire des découvertes sur la côte du Brésil. Les deux navigateurs abordent au cap Saint-Augustin et longent le continent jusqu'au 40e degré de latitude. Solis et son compagnon prennent l'embouchure du Rio de la Plata pour un golfe, et retournent en Espagne où on leur reproche de n'avoir pas fondé de colonie.

1513. — Vasco Nuñez de Balboa découvre l'Océan Pacifique et apprend l'existence d'un grand empire civilisé (celui des Incas dans les régions du sud).

1514. — L'Inca Huayna-Capac, résidant alors à Quito, apprend que des étrangers blancs et barbus, montés sur un navire extraordinaire, sont apparus dans la mer de l'ouest, et le bruit se répand que la prédiction de Viracocha va se vérifier.

1515. — *Découverte du Rio de la Plata.* — Solis, nommé grand-pilote de Castille, est envoyé une autre fois avec deux navires vers le nouveau continent. Après avoir touché aux Canaries et au Brésil, il reconnaît l'entrée du Rio de la Plata et y pénètre en longeant la rive gauche jusqu'à l'île de Martin-Garcia. Il se met en rapport avec les Indiens qui donnent à ce fleuve le nom de Parana Guazu, eau grande. Débarqué à dix lieues est de la baie au bord de laquelle s'élève aujourd'hui Montevideo, il est massacré par les Indiens Charruas. Le ruisseau, théâtre de cette catastrophe, a pris depuis le nom d'Arroyo de Solis. Ses compagnons retournent au Brésil et de là en Europe.

1516-1530. — Les Portugais colonisent rapidement les côtes du Brésil sur 350 lieues d'étendue, de Fernambouc par 8° de lat. S., aux îles de Saint-Vincent et de Cañané (la Cananéenne), par 24° et 25°.

1517-1521. — Découverte et conquête du Mexique par les Espagnols. Exploits de Cortès. — Destruction de l'empire astèque qui avait duré trois siècles.

1519 - 1522. — Magellan (Fernando de Magalhaens). — Premier voyage autour du monde. — Le navigateur, parti avec cinq navires, reconnaît les côtes du Brésil, l'embouchure du Rio de la Plata, les côtes de Patagonie, et, doublant le cap des Vierges, pénètre dans le fameux détroit qui porte son nom. Il y voit des Indiens Tehuelches d'une taille remarquable, dont son historiographe Pigafetta fait des géants, traverse l'Océan Pacifique et aborde aux îles Philippines, où, s'étant mêlé aux querelles des indigènes, il périt dans un combat. La *Victoria*, le seul navire qui reste de sa petite escadre, double le cap de Bonne-Espérance et rentre en Espagne le 8 septembre 1522. Sébastien del Cano, qui en avait pris le commandement, estime à 15,000 lieues la route parcourue en ces trois années.

1523. — L'empereur Charles-Quint décrète qu'une capitation ou tribut de tant par tête sera établie sur les Indiens du nouveau monde (26 juin).

1524. — Établissement d'aventuriers portugais à San-Vicente et dans l'île de

la Cananéenne, par 24° environ de latitude sur la côte du Brésil. (Ce port est devenu celui de Santos.) — L'année suivante aurait eu lieu l'expédition d'Alexis Garcia jusqu'au Paraguay et aux Cordillères, d'où il aurait rapporté l'argent dont les Payaguas le dépouillèrent en l'assassinant, et qui fut offert trois ans après à Gaboto.

Pedrarias de Avila, gouverneur de la province de Darien, envoie Francisco Pizarro et Diego de Almagro faire des découvertes dans le sud.

1525. — Mort de l'Inca Huayna-Capac, après un règne de cinquante ans. Contre l'usage de sa famille, il partage l'empire entre ses deux fils, Huascar et Atahualpa. — Huascar était fils d'une de ses sœurs, qu'il avait épousée suivant l'usage des Incas. Atahualpa, au contraire, avait pour mère une étrangère, la fille du roi de Quito. Aussi une partie de la nation le considérait-elle comme bâtard, ce qui explique la guerre civile qui éclata plus tard au Pérou, et entraîna la ruine de la monarchie. — Atahualpa est créé roi de Quito, la dernière conquête de son père. Celui-ci aurait, affirment tous les historiens de la conquête, annoncé à ses deux fils que les temps prédits par Viracocha étaient arrivés et qu'il fallait bien accueillir les hommes divins venus de l'Orient. — Cette croyance, répandue dans toutes les populations soumises aux Incas, facilita grandement leur soumission aux conquérants. Atahualpa règne à Quito, et Huascar à Cuzco, sur tout le reste de l'empire.

Pizarre arrive à Tumbès (Guayaquil), entre en rapport avec les sujets de l'Inca et prend connaissance des richesses métalliques du pays. Faute de monde, il retourne à l'île de la Gorgone, puis à Panama, où il arrive à la fin de 1527.

1527. — *Découverte des fleuves Parana et Uruguay.* — Sébastian Gaboto, né à Venise et élevé en Angleterre, fait d'abord des voyages dans la mer du Nord, vers le Labrador et le banc de Terre-Neuve, 1498-1515. — Ayant passé au service de l'Espagne en 1518, il est nommé maître-pilote (piloto-mayor), puis, en 1524, chef d'escadre, pour accomplir un voyage pareil à celui de Magellan et aller aux Moluques chercher des épices, tout en reconnaissant en route de nouvelles terres, s'il y avait lieu, but que se proposaient tous les navigateurs de cette époque. Il part du port de Lepé, en avril 1526, avec quatre petits navires et touche à l'île de la Cananéenne, où quelques Portugais venaient de s'établir et où on lui parle de l'expédition d'Alejo Garcia dans les régions intérieures de l'ouest du continent. De là il gagne l'estuaire du Rio de la Plata et s'arrête à l'île de Gorriti, près de Maldonado; ici, la discorde se met dans ses équipages, deux navires se séparent de lui; renonçant au voyage des Indes, il se décide à continuer les découvertes commencées par Solis.

Reconnaissant les embouchures des fleuves Uruguay et Parana dont la réunion forme l'estuaire de la Plata, Gaboto prend terre à l'arroyo de San-Juan, sur la rive gauche du fleuve, à 6 lieues N.-O. de la ville actuelle de la Colonia, et, le 15 février 1527, commence la construction d'un petit fort pour se protéger contre les Indiens Charruas qui habitaient le pays et avaient massacré, douze ans auparavant, Solis et quelques-uns de ses compagnons. Ce fut le premier point habité par les Espagnols dans le bassin de la Plata. Il remonte ensuite le Rio-Parana par la branche la plus méridionale, celle de Las Palmas, qui a conservé le nom donné par ce navigateur, et, au mois de septembre, arrive à l'embouchure du Rio-

Carcaraña (Tercero), à dix lieues au-dessus de la ville actuelle de Rosario. Il construit, dans une île qui a conservé jusqu'à présent le nom de *Rincon de Gaboto,* le coin de Cabot), le fort d'Espiritu-Santo (Spiritus-Sancti), où il laisse une petite garnison. Continuant à remonter le Rio-Parana, il reconnaît l'embouchure du Rio-Paraguay, mais poursuit son voyage dans le Parana jusqu'à l'île d'Apipé où il s'arrête à cause des rapides et par crainte de s'interner dans les terres qu'on disait découvertes et occupées par les Portugais. Dans ce voyage, il se trouve en rapport avec des Indiens Guaranis qui portent des ornements d'argent qu'ils disent venir d'un grand empire situé à l'ouest. Ces Indiens étaient établis sur l'emplacement de l'Itati actuel et y faisaient de la culture. Gaboto leur achète des vivres, leurs bijoux d'argent, et donne au Parana le nom de *Rio de la Plata,* rivière de l'argent.

1528. — Au mois de mai, Gaboto entre dans le Rio-Paraguay. Une de ses embarcations essaye de remonter le Rio-Vermijo, mais elle y est surprise par les Indiens Agaces, hardis et braves navigateurs qui tuent vingt-cinq Espagnols et leur font trois prisonniers.

Après son échec dans le Rio-Vermejo, Cabot revient à son établissement d'Espiritu-Santo, nommé aussi dans les chroniques du temps, Tour de Cabot (Torre de Gaboto). De là il envoie en Espagne deux de ses lieutenants, Calderon et Barloque pour faire part au roi de ses découvertes et signaler les richesses et l'importance du pays qu'il se proposait de conquérir. A l'appui de ses dires, ses envoyés portaient les échantillons de métaux précieux achetés aux Indiens. — L'empereur Charles-Quint décide qu'une expédition sera faite dans le Rio de la Plata.

1530. — Cabot, fatigué d'attendre l'expédition annoncée et craignant que les Portugais ne le préviennent pour la conquête du Paraguay, se décide à aller en Espagne en presser les préparatifs. — Il laisse cent vingt hommes dans la forteresse d'Espiritu-Santo, sous le commandement de Nuño de Lara et fait voile pour l'Espagne. — Ceux-ci sont attaqués par les Timbus, qui les surprennent par trahison, et en partie massacrés.

1531. — Mosquera abandonne alors le fort d'Espiritu-Santo, que ruinent aussitôt les Indiens, descend le Parana et s'établit sur la côte du Brésil, par 25° de latitude, à Ygua, dans la petite île de la Cananéenne, située à 20 lieues sud de San-Vicente où les Portugais avaient déjà un établissement. — Ceux-ci veulent le déloger de la nouvelle colonie; mais Mosquera, à l'aide des Indiens alliés et de l'équipage d'un navire français surpris par lui, attaque et prend San-Vicente, puis, craignant la vengeance des Portugais, descend par mer vers le sud, et va former un établissement dans l'île de Sainte-Catherine où se réunissent autour de lui un certain nombre de colons et d'aventuriers.

1532. — *Affaires du Pérou.* — Rupture entre les Incas Huascar et Atahualpa. Huascar veut être seul monarque de tout l'empire ; Atahualpa veut garder le royaume de Quito et, si faire se peut, prendre le reste. Guerre entre les deux frères ; Atahualpa vaincu et fait prisonnier s'échappe de la forteresse de Cannar et reprend l'offensive. Huascar, complétement battu à son tour et demeuré captif, périt assassiné un an après, lors de l'invasion du Pérou par Pizarre. Pendant cette guerre, une partie des provinces éloignées se détachent de l'empire.

1533. — Conquête de l'empire du Pérou par Pizarre; assassinat d'Atahualpa. Les Espagnols nomment inca, Manco, son frère, pour avoir un instrument entre les mains. Ils profitent habilement de la légende de Viracocha et des prédictions de Huayna-Capac pour amener les Indiens à l'obéissance et, sous leur pression, Manco condamne toute résistance chez ses sujets. Soumission de tout le cœur de l'empire et de la région des plateaux aux Castillans. Conquête du royaume de Quito par Benalcazar, de celui de Cuzco par Hernando de Soto. — Pizarre entre dans la ville sacrée de Cuzco, pille le trésor royal et le temple du Soleil. — Mort inopinée de l'inca Manco, qui, las de son rôle, a abandonné les conquérants, soulevé contre eux tout le pays et assiégé inutilement Cuzco devenu une ville espagnole. — La guerre continue dans les provinces éloignées sous la direction de Quizquiz, chef du sang royal. Les conquérants consolident leur pouvoir par la terreur, et des flots de sang coulent dans l'empire partout ravagé. — Sayri-Tupac, fils de Manco, échappé de leurs mains, se réfugie dans les montagnes et résiste plusieurs années. — En 1535, Pizarre fonde sur le Rimac, la ville de Los Reyes, depuis Lima. D'immenses quantités d'or et d'argent sont enlevées au Pérou et portées en Europe, où elles produisent une sensation prodigieuse et surexcitent la cupidité de tous les chercheurs d'aventures. Une foule d'hommes de tous les pays et surtout du vaste empire de Charles-Quint s'embarquent pour l'Amérique et vont y grossir les rangs des conquérants.

1534. — *Conquête du Rio de la Plata.* — Sur les nouvelles données par Gaboto, Charles-Quint songe à former une grande colonie dans le Rio de la Plata et nomme un des principaux officiers de sa maison, D. Pedro de Mendoza, adelantado ou gouverneur général de tous les pays que l'on découvrirait jusqu'à la mer du Sud. — Mendoza devait faire l'expédition à ses frais, mais se rembourser par le butin ramassé dans le pays et un prélèvement annuel de deux mille ducats fait sur ses revenus futurs. — Ce capitaine part avec quatorze navires et 2,000 hommes parmi lesquels beaucoup de seigneurs espagnols, italiens, belges et allemands. — L'expédition, sortie de Cadix en août 1534, arrive dans la Plata après un assez long voyage, dans lequel Mendoza, égaré par de faux rapports et la jalousie, fait assassiner Osorio, son principal lieutenant, qui était l'âme de l'expédition.

1535. — Le débarquement s'opère sur la rive droite de la Plata à l'embouchure du Riachuelo, et le 2 février, Mendoza jette sur les bords de ce ruisseau les fondements de la ville qu'il nomme Nuestra Señora de Buenos-Ayres. — Querelles avec les Indiens Querandis maîtres de ces cantons. — Les Espagnols font une expédition jusqu'au ruisseau de Lujan pour chercher des vivres; ils sont battus par les Querandis et perdent beaucoup de monde, entre autres le capitaine Lujan, qui laisse son nom à cette rivière, et Diego de Mendoza, frère de l'adelantado. — Les Querandis bloquent le fort de Buenos-Ayres et essayent de le réduire par la famine, laquelle jointe aux maladies fait d'affreux ravages parmi les troupes et les colons.

1536. — Mendoza se résout à remonter le Parana pour chercher des vivres. Il arrive à la Tour de Cabot et restaure cette forteresse où il avait déjà envoyé d'avance Juan de Ayolas, un de ses lieutenants qui était parvenu à conclure la paix avec les Timbus. Le général expédie alors Ayolas et Domingo Martinez de Irala dans le haut du fleuve pour y chercher également des ressources et re-

tourne à Buenos-Ayres qui reste toujours bloquée par les Indiens. — Sur ces nouvelles, Mosquera évacue sa colonie de Sainte-Catherine, et vient avec son monde à Buenos-Ayres où il apporte des vivres.

1537. — A la fin de 1537, Mendoza ne recevant de nouvelles, ni d'Ayolas ni d'Irala, se décide à repartir pour l'Espagne et meurt en route. — En partant, il nomme Ayolas adelantado ou capitaine général du pays, et Galan gouverneur de Buenos-Ayres. — La colonie continue à se soutenir avec la plus grande difficulté contre les Quérandis, dont les attaques empêchent les habitants d'organiser aucune culture autour de leur ville.

Juan de Ayolas continue de remonter le Rio-Parana, et entre dans le Rio-Paraguay. Arrivé par 25° 33′ de latitude, à la Angostura, endroit où le fleuve est fort rétréci, il rencontre une flottille montée par les Indiens Agaces, qui lui livrent un furieux combat. Il les bat, débarque quelques lieues plus haut, où il a un nouveau combat à soutenir, et s'établit sur la rive gauche du fleuve. Le 15 août, il jette les fondements de la ville de l'Assomption (*Asuncion*); les tribus Guaranies du voisinage font alliance avec les conquérants.

Ayolas se décide ensuite à gagner le Pérou par la voie du fleuve. Il laisse un gouverneur à l'Assomption pour défendre et consolider le nouvel établissement, et remonte le Rio-Paraguay jusqu'au port naturel, qu'il désigna sous le nom de Candelaria, situé par 20° 40′ de latitude, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui le fort Bourbon. — Les récits des Indiens lui faisant espérer que l'on pourrait communiquer avec le Pérou, en cheminant directement vers le couchant, il se résout à tenter l'aventure, ordonne à son lieutenant Irala de l'attendre pendant six mois au port de Candelaria avec ses bâtiments, et lui-même s'interne dans le Chaco avec une troupe choisie. Il arrive en effet jusqu'au versant oriental des Andes, où il fait beaucoup de butin; mais au retour il est surpris par les Indiens Mbayas et Agaces et massacré avec tout son monde.

1538. — Au bout de quatre mois d'attente, Irala, recevant par quelques Indiens amis la nouvelle que Ayolas a probablement succombé dans son expédition, retourne à l'Assomption. — On savait alors que Pedro de Mendoza était parti désignant Ayolas pour son successeur; mais celui-ci ayant disparu, l'armée et la population nomment Irala adelantado.

1539. — La famine et la guerre avec les Quérandis continuant toujours à Buenos-Ayres, malgré les secours reçus d'Europe, on commence à l'abandonner. Galan lui-même, qui y commandait, vient à l'Assomption avec Cabrera récemment arrivé d'Espagne à la tête d'une petite expédition. Ces deux chefs font quelque opposition à la nomination d'Irala, qui est confirmée par la majorité des colons espagnols. — Irala décide alors l'évacuation complète de Buénos-Ayres et du fort d'Espiritu-Santo, qu'il fait exécuter par Abreu, lequel ramène à l'Assomption tout ce qui y avait survécu d'habitants. — Un dénombrement de toute la population démontre que de 30,000 Européens venus depuis douze ans dans la Plata, il n'en restait plus que 600 en état de porter les armes.

Les conquérants s'unissent aux femmes indiennes et il en résulte une race métisse; ils se mettent également à la culture des terres et le fort de l'Assomption devient une petite ville.

Conspiration générale, dite du Jeudi saint, des Guaranis contre les Espagnols, découverte grâce à une Indienne, maîtresse d'un officier. Irala fait pendre les chefs de la conspiration et pardonne aux autres; cet acte de vigueur et de clémence rétablit la paix, et la colonisation se développe rapidement. Les Indiens des environs de l'Assomption sont réduits en commanderies.

1540. — L'ignorance où l'on était en Espagne du sort d'Ayolas et de l'état de la colonie, pousse l'empereur à accepter les propositions d'Alvar Nuñez Cabeza-de-Vaca, qui s'offre à continuer la conquête à ses frais, à la condition d'être nommé adelantado, ou gouverneur du pays. Alvar Nuñez organise une expédition en conséquence; il équipe quatre navires, recrute 400 soldats et, parti de Cadix le 2 novembre, arrive à l'île de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, le 24 mars 1541. — Là, il apprend par des fugitifs de Buenos-Ayres que cette colonie a été évacuée et que tous les Européens se sont concentrés sur la ville de l'Assomption. Il se décide à y aller par terre; ses navires partent pour la Plata avec leurs équipages; lui-même se met en route avec sa petite armée.

1541. — Parti de l'embouchure de la rivière d'Itabucu, il se dirige directement à l'ouest, en prenant pour guide quelques Indiens, et traverse avec de grandes fatigues les forêts et les montagnes inhabitées de la province de Sainte-Catherine. Au bout de dix-neuf jours de marche, il arrive dans les belles campagnes de Curitiba, où la bonne conduite de sa troupe et des présents distribués à propos lui concilient les nombreuses populations guaranies qui les couvrent; elles lui fournissent des vivres et des guides. Alvar donne à cette région le nom de province de Vera, en mémoire de celle où il était né. Arrivé aux bords du Rio Yguazu, il construit des canots pour descendre cette rivière, pendant qu'une partie de sa troupe en suit les rives. Arrivé à la grande chute, nommée depuis, de La Victoria, il abandonne sa navigation et descend par terre jusqu'en face du Parana, où des Guaranis, avec lesquels il fait alliance, lui font passer le fleuve et vont chercher ses embarcations, qu'ils portent en dehors des rapides et amènent sur le Parana. Dans ce long voyage, Alvar n'avait perdu qu'un seul homme qui s'était noyé et, grâce à sa prudence, n'avait eu aucun combat avec les Indiens. — Il embarque alors ses malades et les hommes fatigués sur sa flottille et des canots indiens, avec ordre de gagner l'Assomption par le Parana et en remontant le Rio-Paraguay. Lui-même continue sa route, droit à l'ouest, à travers les épaisses forêts qui bordent le Rio-Monday, et arrive enfin à l'Assomption, le 11 mars 1542, après un voyage de cent trente jours.

1542. — Alvar Nuñez est fort bien accueilli en sa qualité d'adelantado par le gouverneur intérimaire Irala et tous ses officiers; le reste de ses compagnons embarqués sur le fleuve arrivent un mois après. — Le nouveau gouverneur s'occupe d'abord de rétablir le colonie de Buénos-Ayres et y envoie plusieurs navires et une petite garnison. Il cherche en même temps à mettre de l'ordre et de la discipline chez les soldats et colons de l'Assomption, et se déclare le protecteur des Indiens. Ces mesures mécontentent la soldatesque espagnole, habituée jusque-là à une assez grande licence, et rendent le gouverneur impopulaire. Au mois d'août, arrivent enfin les navires qu'Alvar avait laissés à Sainte-Catherine; les équipages racontent que le 31 octobre, veille de la Toussaint, ils ont éprouvé un tremblement de terre,

alors qu'ils étaient amarrés aux arbres de la rive du Rio-Parana, et que l'écroulement de la berge a coûté la vie à quatorze personnes coulées avec le bâtiment qu'elles montaient.

Guerre contre les Indiens Guaycurus, les plus belliqueux de la contrée. Alvar les bat, grâce à sa cavalerie, et les contraint à demander la paix. — Il attaque ensuite les Agaces, ancêtres des Payaguas actuels, navigateurs hardis et intrépides, qui lui donnent beaucoup de mal pour les réduire. — Toujours préoccupé de trouver une bonne route pour le Pérou, Alvar envoie Irala dans le haut Paraguay. Celui-ci pénètre jusqu'au 18e degré de latitude, découvre un port assez convenable dans une grande lagune à l'ouest (sans doute le lac Mandiore ou le lac Yaiba actuel), qu'il nomme port des Rois, du jour de l'Épiphanie où il y débarque, et pénètre ensuite assez avant dans l'intérieur des terres. Il revient en février 1543, après un voyage des plus pénibles, à cause des pluies et des inondations. Il rapporte la nouvelle officielle du massacre d'Ayolas et de ses compagnons par les Mbayas et les Agaces, quatre années auparavant.

1543. — L'adelantado se décide à une grande expédition dans le haut du fleuve, toujours dans le but de trouver une route commode pour le Pérou. Il emmène 400 soldats espagnols et 1,200 Guaranis auxiliaires, une flottille, et arrive au port de Los-Reyès au mois de novembre. De ce point il s'interne assez avant dans le pays, du côté de l'occident, mais sans pouvoir arriver au Pérou, à cause du manque d'eau et de vivres, et retourne à Los-Reyès, pour de là tenter de s'élever plus au nord en remontant le fleuve. Mais bientôt surviennent le temps des chaleurs et celui du débordement des rivières, qui fait du pays un vaste lac; Alvar avait atteint la région des lagunes de Xarayès, qu'il désigna ainsi du nom des Indiens qui habitaient ces cantons. La disette et les maladies le forcent à se retirer après une expédition aussi fatigante qu'inutile et qui mécontente profondément les Espagnols.

1544. — La discipline qu'avait imposée Alvar Nuñez, les ménagements qu'il avait pour les Indiens, le peu de succès de sa dernière expédition, amènent une conspiration contre lui. Les plus acharnés de ses ennemis étaient surtout les employés du trésor royal, qu'il avait destitués, et à la tête desquels se trouvait le comptable Cacérès. — Un matin donc, il est surpris par les révoltés, jeté en prison, et l'on nomme à sa place Martinez de Irala adelantado provisoire, en attendant la résolution du roi d'Espagne, auquel on expédie un rapport sur toute l'affaire. Au bout de dix mois de captivité, pendant laquelle ses partisans, à la tête desquels était Salazar, cherchent vainement à le délivrer, il est embarqué pour l'Europe où l'on renvoie également ce dernier. — Arrivé en Espagne, Alvar est soumis à un conseil d'enquête, et ce n'est qu'au bout de huit ans que le procès se termine et que le roi lui fait rembourser ses dépenses et servir une pension.

1545. — Une nouvelle élection confirme, à la pluralité des suffrages, Irala dans sa charge d'adelantado. — Il apaise les divisions de la colonie et retient les Indiens, qui cherchaient à profiter de ces dissensions pour expulser les Espagnols. Les Agaces sont battus en trois rencontres, et les Guaranis du nord sont détruits à Ipané.

Répartition des vaincus en commanderies de serfs perpétuels (*Yanaconas*)

ou temporaires (*Mitayos*). — C'est le régime qui fut adopté, dans tout le bassin de la Plata, à l'égard des Indiens soumis.

1547. — La colonie pacifiée, Irala se décide à chercher une troisième fois le chemin du Pérou, où, sur le bruit des immenses richesses que renfermait ce pays, ses soldats avaient le plus vif désir de se rendre. Il part au mois d'août avec 350 Espagnols, un grand nombre d'Indiens auxiliaires, et prend terre au port de Candelaria, où était déjà descendu Ayolas. (C'était à l'extrémité sud de la sierra de San-Fernando et en face du morne connu depuis sous le nom de Pan-de-Azucar.) Il fait rester à ce poste deux navires sous la garde de cinquante hommes et renvoie le reste de la flottille à l'Assomption ; lui-même s'interne dans le pays avec une troupe choisie. A l'aide de quelques guides indigènes, il suit la route qu'avait prise Ayolas vers le N. O., traverse la province de Chiquitos, tout en soutenant des combats acharnés contre les barbares de ces contrées, atteint ensuite le Rio-Guapore, qu'il franchit sur un radeau et arrive enfin au pied des Andes. Là il rencontre des Indiens qui parlent espagnol et étaient au service d'un certain capitaine Pedro Anzurès qui venait de fonder la ville de Chuquisaca ; il apprend en même temps les troubles du Pérou, la révolte de Gonzalo Pizarro et le triomphe du licencié La Gasca. — Irala ne juge pas à propos d'aller plus avant et détache Nuflo Chavès pour aller jusqu'à Lima porter ses compliments à La Gasca, l'informer de la déposition d'Alvar Nuñez et de l'état de la colonie du Paraguay. — Les compagnons d'Irala ne lui permettent pas d'attendre le retour de Chavès ; il revient donc au port de Candelaria par la même route, y trouve ses bâtiments en bon état et regagne l'Assomption après une absence de trois années.

1549. — Francisco de Mendoza, qu'il y avait laissé pour gouverneur intérimaire, avait été remplacé par Abreu, son ennemi, et était mort sur l'échafaud; une véritable anarchie régnait dans la colonie. Irala, acclamé par tout le monde, fait juger et exécuter Abreu et ses principaux partisans, et par ces mesures de rigueur, rétablit la tranquillité.

1550. — *Introduction des animaux domestiques d'Europe au Paraguay et dans la Plata.* — Nuflo Chavès revient du Pérou, sans avoir perdu un seul homme ; sa petite troupe s'est même grossie de quarante Espagnols qu'il a rencontrés. — Il ramène les premières chèvres et brebis que l'on ait eues au Paraguay.

A cette même époque meurt Centeno, que La Gasca, en sa qualité de gouverneur du Pérou, avait nommé adelantado de la Plata, mais qui n'avait pu venir à son poste.

Irala, maître de la situation et chéri de l'armée, se met sérieusement à l'organisation du pays ; il favorise l'agriculture, répartit de nouvelles tribus d'Indiens en commanderies, pousse au mariage avec les femmes indigènes ; sous l'empire de ces mesures, la population augmente notablement. — Premières expéditions dans la province de la Guayra, à l'orient du Paraguay.

1553. — A cette époque, deux Portugais, les frères Goes, amènent de Sainte-Catherine, par le chemin ouvert une première fois par Alvar Nuñez, huit vaches et un taureau, souche de tout le bétail qui couvre aujourd'hui les régions pla-

téennes. Gaëte, l'homme qui avait soigné ces animaux pendant le voyage, est récompensé par le don d'une vache, présent dont la valeur parut alors si exorbitante que le proverbe en resta dans la Plata, « cher comme la vache de Gaëte. »

Salazar avait été envoyé en Europe avec Alvar Nuñez en 1544. Il y réorganise une nouvelle expédition pour la Plata, et, en 1552, vient relâcher à l'île Sainte-Catherine. La perte d'un de ses bâtiments l'oblige à rester à l'établissement portugais de San-Vicente, créé déjà depuis quelques années; mais brouillé avec les colons, il se décide à aller fonder une colonie sur la terre ferme, près de l'embouchure du Rio-San-Francisco, entre l'île de Sainte-Catherine et le port de la Cananéenne. Au bout de deux ans la colonie est évacuée par ses habitants qui se retirent avec Salazar à l'Assomption, en 1553.

1555. — En août, arrivée du premier évêque du Paraguay, D. Francisco de la Torre et de son clergé. — Il apporte à Martinez de Irala sa nomination d'adelantado, signée par l'empereur. — Devenu alors omnipotent, Irala étend ses conquêtes vers l'est, et y envoie Nuflo-Chaves qui achève la conquête de la province de la Guayra, de l'autre côté du Rio-Parana. — Fondation de la ville d'Ontiveros, sur la rive gauche, un peu au-dessus de la grande chute du fleuve.

1556. — Andres Manso, parti du Pérou, descend dans les plaines du Chaco, nommées depuis *llanos de Manso*, où il fonde un établissement sous le nom de Rioja. Mais, quelques années après, en 1560, surpris par les Indiens Chiriguanos, il succombe avec presque tout son monde.

1557. — Irala envoie Melgarejo pour compléter et consolider la conquête de la Guayra Melgarejo, trouvant le site d'Ontiveros mal choisi, en transporte la population trois lieues plus loin, à l'embouchure du Pequiry et y établit la colonie sous le nom de Ciudad-Réal de Ontiveros. Les Indiens des environs, au nombre de 40,000, sont réduits en commanderies; il établit un grand nombre de villages ou réductions des deux côtés du Rio-Parana, et principalement vers les plaines de l'est. (C'est cette contrée qui forme aujourd'hui la nouvelle province brésilienne de Parana.)

Irala voulant fonder une colonie dans le haut du fleuve, chez les Indiens Xarayes, afin de pouvoir maintenir toujours ouvertes les communications avec le Pérou, envoie à cet effet Nuflo-Chavès avec une flottille et une armée de 220 soldats espagnols et 3,500 Guaranis auxiliaires. — Malheureusement, aussitôt après le départ de Chavès, l'adelantado tombe malade et meurt à l'âge de soixante-dix ans, profondément regretté de la population et de l'armée. — On peut considérer Martinez de Irala comme le véritable fondateur de l'empire espagnol dans la Plata. — En mourant, il nomme Gonzalez de Mendoza, son gendre, pour son successeur dans le poste d'adelantado, sauf ratification du roi.

1558. — Chavès, sans s'arrêter à fonder un établissement dans le haut du fleuve au port de Los-Reyes, comme cela avait été décidé avec Irala, continue sa route vers le nord et arrive à l'embouchure du Jauru qu'il nomme Puerto de los Perabazanès et y prend terre. De là il se dirige à l'ouest, vers le Pérou, et se rencontre avec Andrès Manso dans le pays des Indiens Trabacosis, aujourd'hui province de Chiquitos. — Ne pouvant s'entendre avec lui, il se dirige vers les Andes et se

rend à Chuquisaca, déjà résidence d'une audience royale, puis à Lima où le marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, lui donne la propriété du pays qu'il vient de découvrir et l'y nomme lieutenant du roi. Chavès revient alors retrouver son monde, et, en 1560, fonde la ville de Santa-Cruz de la Sierra, au sud-est de l'emplacement de la ville actuelle. Un grand nombre d'Indiens, on le porte à 60,000, chiffre évidemment exagéré, sont répartis en commanderies (encomiendas).

1559. — Gonzalès de Mendoza, successeur d'Irala, meurt presque aussitôt et est remplacé par un autre gendre de ce chef, Juan Ortiz de Bergara, nommé à la pluralité des suffrages. Les troupes de Chavès, qui n'avaient pas voulu le suivre au Pérou et étaient restées chez les Xarayès, reviennent à l'Assomption. — Les Agaces se soulèvent et sont battus. — Les Guaycurus du Chaco inquiètent l'Assomption et sont repoussés avec peine. — Un soulèvement général des Indiens a lieu dans la province de la Guayra où gouvernait Melgarejo; Bergara envoie Riquelme à son secours, et ces deux capitaines viennent à bout de l'insurrection.

1564. — Nuflo-Chavès revient de Santa-Cruz de la Sierra pour chercher sa famille, qu'il avait laissée à l'Assomption et 2,000 Guaranis Yanaconas qui lui appartenaient. Il est parfaitement reçu et persuade à Bergara de venir à l'audience royale de Chuquisaca, pour se faire confirmer par elle dans son emploi. — Bergara, cédant à ces suggestions, se met en route avec l'évêque Cacérès, 300 Espagnols et 3,000 Indiens. Le voyage fut très pénible par suite du manque de vivres. On séjourna quelque temps chez les Indiens Itatinès qui se soumirent, et l'on gagna enfin Santa-Cruz, après avoir perdu beaucoup de monde. — Bergara, laissant là sa troupe, se rend à Chuquisaca. (Cette ville, nommée aussi Charcas, du nom des Indiens de ce canton, et depuis, la Plata, est la Chuquisaca actuelle, capitale de la Bolivie). Là, ses ennemis l'accusent devant l'audience d'avoir abandonné son poste, compromis le salut de la colonie et sacrifié une foule de gens dans un voyage inutile. — L'audience ne décide rien, mais en réfère au vice-roi de Lima, qui destitue Bergara, et nomme Juan Ortiz de Zarate adelantado, sauf la ratification du roi.

1567. — Zarate passe immédiatement du Pérou en Espagne, après avoir nommé pour son lieutenant un des officiers de Bergara, Félipe Cacérès, qui retourne aussitôt au Paraguay. A Santa-Cruz, ce dernier est bien accueilli par Chavès et l'aide à apaiser une révolte d'Indiens; mais quelque temps après Chavès est tué par les indigènes, et Cacérès a bien de la peine à traverser le pays des Itatinès pour arriver enfin à l'Assomption.

1569. — Cacérès fait une expédition dans le bas Parana, dans le but d'y trouver un emplacement favorable pour une ville, Buenos-Ayres ayant été tout à fait abandonné. Il comptait rencontrer des secours que l'adelantado Zarate, récemment nommé par le roi, devait envoyer d'Espagne. N'ayant rien vu, il revient, au bout de six mois à l'Assomption, mais pendant ce temps l'évêque avait soulevé contre lui l'esprit de la population en l'accusant d'avoir été la cause principale des malheurs de Bergara dans son voyage au Pérou. Les esprits étaient fort divisés à ce sujet, mais enfin les ennemis du gouverneur l'emportent. Cacérès est saisi dans l'église même et jeté en prison où il reste un an, puis au bout de ce temps on

l'expédie en Espagne, comme l'avait été, trente années auparavant, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca. On dit que, fort jeune alors, Cacérès avait été un des ennemis les plus acharnés de ce général, dont il devait un jour subir l'infortune. Pressé par la haine, l'évêque voulait le conduire lui-même en Espagne, mais on fut obligé de relâcher à l'île de San-Vicente où Cacérès fut mis en liberté par les colons espagnols et portugais qui l'habitaient, et de là gagna l'Espagne où il mourut ayant vu sa conduite approuvée du gouvernement. Quant à l'évêque, il meurt lui-même à San-Vicente.

1573.— Zarate n'arrivant point, Martin Suarez de Toledo, confident de l'évêque et le principal acteur dans la déposition du gouverneur Cacerès, se fait nommer adelantado provisoire. — Il envoie Juan de Garay, gentilhomme biscayen, pour fonder des établissements dans le bas du fleuve. Garay, avec 80 Espagnols et 1,500 Guaranis, fonde à l'embouchure du Rio-Salado la ville de Santa-Fé de la Vera-Cruz, qui, quelques années après, est transportée au lieu qu'elle occupe aujourd'hui.

Garay se met avec ardeur à l'organisation de sa conquête et essaye de réduire en encomiendas les Indiens Quiloasas et Timbus de ces cantons, opération qui ne se fait pas sans une vive résistance de leur part. — Un jour, pendant que les gens de Garay étaient retirés à bord de leur navire mouillé dans le Rio-Salado, ils voient la campagne en feu et les Indiens fuir de tous côtés devant des hommes à cheval. C'étaient les Espagnols conquérants du Tucuman qui arrivaient enfin aux bords du Parana ; les deux conquêtes se donnaient ainsi la main. — Geronimo Luis de Cabrera, qui les commandait et venait de fonder Cordova, conteste ensuite à Garay la propriété du territoire qu'il vient de parcourir ; ils en réfèrent à l'adelantado royal Zarate, qui venait d'arriver dans la Plata. Celui-ci déclare Santa-Fé dépendante du gouvernement du Paraguay, et Cabrera retourne à Cordova.

Chronique du Tucuman.

1533 - 1535. — Affaires du Pérou. — Deux causes puissantes avaient préparé la chute de la monarchie des Incas : les divisions de la famille royale et la guerre civile entre Huascar et Atahualpa, qui en avait été la suite; la croyance générale que les temps prédits par Viracocha étaient arrivés, et que la domination des fils de Manco-Capac devait être remplacée par celle des hommes blancs venus de l'orient. — Les Espagnols profitent habilement de ces circonstances, et en trois années la plus grande portion du pays a fait sa soumission à Pizarro et à ses lieutenants. Ce qui restait de la famille du grand Huayna-Capac continuant de s'entre-détruire, le dernier de ses fils, Manco-Inca-Yupanqui, frère de Huascar, préfère se rendre au conquérant, qui le fait, quelque temps plus tard, proclamer Inca, que de se joindre à ceux qui soutiennent la guerre dans le royaume de Quito. Là, l'un des princes du sang royal, Irruminavi, sous prétexte de venger la mort de Huascar, détruisait la famille d'Atahualpa et se rendait odieux à tous par d'abominables cruautés. — En 1534, Pizarro prend Cuzco, la capitale de l'empire, déjà évacuée et pillée en partie par ses habitants, partage à ses soldats un énorme butin et fait de cette capitale des Incas une ville espagnole. Fray Vicente de Valverde, qui l'avait accompagné dans son expédition, en est le premier évêque. — En 1535 il fonde,

près de la mer, la ville de Los Reyes (Lima), pour être plus à même de communiquer avec l'Europe, et tenir en respect les nombreuses convoitises qui s'élèvent autour de lui. Son frère Fernando, qu'il a envoyé, en 1534, en Espagne, porter au roi la nouvelle de ses conquêtes et une part des dépouilles de l'empire Inca, lui rapporte sa nomination de marquis de Los Atabillos et de *adelantado-mayor* ou capitaine général du Pérou et pays circonvoisins. — Fort de l'autorité royale, il détourne les prétentions d'Almagro, qui l'avait aidé dans ses conquêtes et voulait avoir dans son gouvernement tous les pays au sud de Cuzco, et le pousse à s'emparer du Chili, pays qui passait alors pour très-riche en or et en argent.

1536. — Expédition d'Almagro au Chili avec une armée de 530 Espagnols et 15,000 Péruviens auxiliaires commandés par Paullu, parent de l'Inca. — Il passe par Tupiza, les vallées de Jujuy et de Salta, où quelques-uns de ses hommes sont tués par les Humaguacas ; Chicoana, la vallée de Calchaqui, et par la Cordillère de San-Francisco ; atteint la vallée de Copayapu (Copiapo), où les Indiens l'accueillirent comme un envoyé de l'Inca. — Ses imprudences et ses cruautés froissent bientôt les populations, qui se soulèvent. Il pénètre pourtant dans toute l'étendue du pays soumis aux Incas, et jusque chez les Promaucas, qui le repoussent. Là, apprenant la position difficile de Pizarro au Pérou, par suite du soulèvement général des Indiens, il y retourne par le désert d'Atacama et la Cordillère. — Manco, irrité de servir de jouet aux Espagnols, appelle tous les Péruviens autour de l'étendard sacré. Cuzco est assiégé et sur le point d'être pris : D. Juan, l'un des frères Pizarro, y est tué. Le siége, converti en blocus, est levé au bout de huit mois, et Manco, découragé, se retire dans les montagnes, en ordonnant à ses sujets de se soumettre aux Espagnols. — On dit que cette guerre coûta la vie à 500 Espagnols et 40,000 Indiens.

1537. — Rivalité d'Almagro et de Pizarro. — Almagro, de retour du Chili, alléguant des droits sur Cuzco, occupe par force cette ville, malgré la résistance des deux frères Fernando et Gonzalo Pizarro, et fait proclamer Inca, Paullu, qui l'avait accompagné au Chili. Francisco Pizarro traite avec lui, délivre ses frères ; puis les deux rivaux ne pouvant s'entendre, un combat a lieu à Salinas (6 avril 1538). Almagro, vaincu et prisonnier, poursuivi par les hommes de Fernando, est mis en jugement et décapité à Cuzco, à l'âge de soixante-six ans ; cette exécution excite une réprobation générale.

1538. — L'Inca Manco, retiré dans les montagnes, profite des dissensions des Espagnols pour recommencer la lutte ; mais il est battu par Fernando et le capitaine général, qui vont coloniser la ville de Guamanga, située entre Cuzco et Lima. — Il est à remarquer que, dans cette guerre, l'Inca et les chefs péruviens combattirent à cheval, armés de lances et d'armes espagnoles.

1539. — Pedro Anzurez est chargé, par Francisco Pizarro, de fonder une colonie espagnole dans le pays des Indiens Charcas. Il y établit, dans le district de Chuquisaca, la ville de Charcas (*Ciudad de la Plata*), aujourd'hui Chuquisaca.

1540. — Pizarro continue d'étendre le pouvoir espagnol, malgré la résistance des sujets de l'Inca. Mais en même temps les principaux chefs castillans, dont beau-

coup veulent venger la mort d'Almagro, lui font une opposition tenace, et intriguent en Espagne contre lui. Son frère Fernando, qui y est retourné pour combattre ces attaques, obtient que la cour envoie le licencié Vaca de Castro avec des pleins pouvoirs pour décider les questions qui s'agitaient et la manière dont devaient être traités les Indiens que la bulle de Paul III venait de réhabiliter.

Le capitaine général profite de son omnipotence pour envoyer Pedro de Valdivia reprendre la conquête du Chili abandonnée par Almagro. — Celui-ci fonde la ville de Santiago, puis celle de Coquimbo, et revient, après la mort de Pizarro, se faire confirmer par Lagasca dans son commandement. Depuis ce moment, les provinces actuelles de Jujuy, Salta et Catamarca sont incessamment traversées par les Espagnols, qui, du Pérou, se rendent au Chili.

1541. — Irrité de l'opposition qu'il sent grandir contre lui, Pizarro persécute avec acharnement tous les amis et partisans d'Almagro, qui se révoltent enfin et l'assassinent à Lima dans une émeute, pillent sa maison et nomment pour chef provisoire le fils d'Almagro. Celui-ci veut se faire appuyer par Vaca de Castro, que la commission royale rend tout-puissant ; mais les partisans de Pizzaro ont le dessus. Alvarado, Belalcazar, gouverneurs de Quito et de Popayan, se mettent aux ordres du commissaire royal.

1542. — Le fils d'Almagro refusant de se soumettre, une bataille sanglante a lieu le 16 septembre 1542 entre ses troupes et celles de Castro. L'armée royale triomphe, et le jeune chef, réfugié à Cuyo, est trahi, livré par ses derniers partisans, et périt sur le même échafaud que son père. — Ces querelles, auxquelles les indigènes sont forcément mêlés, soit comme auxiliaires, soit comme porteurs de bagages, amènent la mort d'une foule d'entre eux. En même temps, des maladies importées d'Europe, telles que la variole, font d'affreux ravages dans leur population.

1543. — Sage administration de Vaca de Castro. — Paullu embrasse le christianisme; ses sœurs et plusieurs filles d'Atahualpa épousent des gentilshommes castillans. Il protége les indigènes et fait observer les règlements que le gouvernement espagnol vient de promulguer en leur faveur. (Code en 39 articles, du 2 février 1543.) Une foule d'Indiens viennent résider dans les villes espagnoles et la fusion des deux races commence.

1544. — Institution de la vice-royauté du Pérou. — Charles-Quint nomme Blasco-Nuñez Vela, capitaine de ses gardes, vice-roi, et ordonne l'installation d'une audience royale à Lima. — Le nouveau vice-roi marche sur les traces de Castro ; la protection qu'il accorde aux indigènes et son hostilité contre le système des commanderies lui aliènent les principaux Espagnols. Gonzalo Pizarro, retiré du côté de Charcas, profite de leur mécontentement pour réunir des partisans et occupe Lima. Là, songeant à se rendre à peu près indépendant de l'Espagne, il déclare la guerre au vice-roi retiré à Quito. Le siége épiscopal de Lima, fondé en 1538, est érigé en archevêché.

1545. — L'Inca Manco, réfugié dans les montagnes du sud, veut profiter une troisième fois des querelles des conquérants pour les expulser. Au moment où il

veut marcher sur Cuzco, il est assassiné par un transfuge, et son armée se dissipe.

1546. — Guerre entre Gonzalo Pizarro et le vice-roi; ce dernier est battu et tué (19 janvier). Son lieutenant Carvajal triomphe également dans le sud et conseille à Pizarro de se faire proclamer roi. Celui-ci préfère en référer au gouvernement espagnol sur sa querelle avec Vela.

Découverte des mines de Potosi et fondation de la ville de ce nom. D'énormes quantités d'argent sont presque aussitôt mises en circulation.

1547. — A la nouvelle des troubles du Pérou, Charles-Quint envoie le licencié Pedro de la Gasca en qualité de président de l'audience royale de Lima et avec de pleins pouvoirs sur tout le pays, de l'isthme de Panama au Chili. — La Gasca est bien accueilli partout, excepté par Gonzalo Pizarro, qui veut faire des conditions. En conséquence le président le déclare rebelle et la plupart des chefs castillans l'abandonnent. — En septembre, le Callao et Lima sont occupés. Gonzalo, retiré à Cuzco, ne s'en prépare pas moins à une résistance désespérée. Aidé de son lieutenant Carvajal, il bat complétement, à Guarina, Centeno, envoyé par La Gasca, et se trouve aussi fort que jamais (20 octobre).

1548. — Le président La Gasca se décide à marcher lui-même sur Gonzalo, et arrive, sans rencontrer d'obstacles, à 4 lieues de Cuzco. Devant les troupes royales, l'armée de Gonzalo, démoralisée, ne fait que peu de résistance (9 avril). Lui-même se rend à La Gasca, qui lui fait faire son procès, condamner et exécuter le même jour, avec Carvajal et ses principaux officiers. — Occupation de Cuzco et pacification du Pérou, grâce à l'habileté et à l'énergie du président.

Fondation de la ville de La Paz à mi-chemin entre Cuzco et Charcas.

Andres Manso descend dans les plaines à l'orient des Andes, qui depuis ont porté son nom et y fonde quelques établissements, entre autres, une ville à laquelle il donne le nom de Nueva-Rioja, et le village de La Barranca. — Engagé plus tard, après quelques discussions avec Nuflo-Chavès, dans une lutte avec les Chiriguanos, il est vaincu et tué par eux, et ses colonies sont détruites.

1549. — Institution des visiteurs de provinces par La Gasca, afin d'examiner la condition des Indiens qui sont déclarés libres et assujettis seulement à un tribut. — Insistance et injonctions formelles du roi pour que les règlements soient observés.

La sage administration de La Gasca pacifie complétement le pays, et ce magistrat retourne en Espagne au commencement de 1552, aussitôt après l'arrivée du nouveau vice-roi, Antonio de Mendoza. Il y est comblé de faveurs par la couronne.

1552. — Premier concile de Lima; on y prend de nouvelles mesures protectrices à l'égard des Indiens, et l'on y proclame la bulle du pape Paul III, datant déjà de 1537 et expédiée sur les sollicitations des évêques du Mexique et de Guatemala, bulle reconnaissant la qualité d'homme des Indiens et leurs droits naturels. — Or les colons espagnols s'étaient toujours obstinés à les présenter comme des êtres inférieurs, bons seulement à faire des esclaves, et ne comprenaient d'autre

système de gouvernement avec eux que de les répartir en commanderies (*encomiendas*). Cette mesure avait été générale dans toute l'Amérique espagnole.

1542-1580. — Conquête du sud du Pérou, du pays de Tucma et de la région des Andes par les colons militaires partis généralement de Cuzco.

1553. — Le vice-roi Antonio de Mendoza étant mort au bout d'un an, de nouveaux troubles éclatent au Pérou. L'audience royale, aux mains de laquelle restait le pouvoir pendant les interrègnes, a à combattre la révolte de Francisco Hernandez Giron, qui s'était mis à la tête des mécontents. Cette rébellion était due aux mesures prises pour sauvegarder les Indiens contre la cupidité des colons qui ne voulaient point renoncer à leurs commanderies. Elle est écrasée au bout de treize mois, et Giron est décapité à Lima, le 24 novembre 1554.

1555. — Administration du vice-roi Hurtado de Mendoza. — Ses émissaires persuadent à l'Inca Sayri-Tupac, frère de Manco, réfugié dans les montagnes de Vilca-Pampa, de reconnaître le roi d'Espagne. — Sayri fait sa soumission, renonce à ses droits à la couronne des Incas, accepte le baptême avec sa femme, la princesse Casi-Huarcay, petite-fille de Huascar, et reçoit, avec un traitement convenable, la propriété de la vallée de Yucay. Il meurt de chagrin trois ans après; sa fille unique, doña Clara-Beatriz Coya, épouse alors D. Martin Garcia Oñez de Loyola, plus tard gouverneur de Chili, dont descendent les marquis d'Oropeza et d'Alcañizar, qui continuèrent à habiter le Pérou. C'est de la famille Oropeza que sortit Tupac-Amaru, l'auteur de la grande insurrection indienne de 1780.

Abdication de Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne. Son fils, Philippe II, lui succède. Charles meurt trois ans après en 1558.

1557-1561. — Hurtado de Mendoza fortifie et fait respecter la vice-royauté. — Le Pérou étant tranquille, il envoie son fils Garcia de Mendoza, au Chili, avec des forces imposantes pour en terminer la conquête qui coûte des flots de sang aux Espagnols et où les Indiens araucans s'illustrent par la défense la plus énergique.

1559. — Fondation de l'audience royale de Charcas pour les pays du sud et le Tucuman que l'on commençait à coloniser.

1561. — D. Diego Lopez de Zuniga y Velasco, comte de Nieva, meurt au bout d'un an, et est remplacé par le président de l'audience, le licencié Lopez Garcia de Castro. — Institution de l'audience de Quito (1565). Fondation de la monnaie de Lima (1566). Installation des jésuites dans la capitale (1567).

1569. — D. Francisco de Toledo, comte d'Oropeza, nommé vice-roi par Philippe II, arrive à Lima le 26 novembre 1569. Poussé, dit-on, par Martin Garcia de Loyola, gendre de l'Inca Sayri, il cherche à s'emparer du frère de celui-ci, le prince Amaru, qui, réfugié dans ces mêmes montagnes de Vilca-Pampa, y restait inoffensif, mais soutenant toujours les droits de sa couronne qu'il n'avait pas résignés. Le seul rejeton direct des Incas est pris par trahison avec toute sa famille et conduit à Cuzco, où on lui fait son procès. Il est enfin décapité en pleine place

publique, devant deux cent mille Indiens à genoux, qui saluaient en lui le dernier descendant de leur premier roi. Sa famille, transportée à Lima et à peu près prisonnière, s'éteint en peu d'années (1572). — Cette exécution inique provoque la disgrâce du vice-roi, qui est rappelé en Espagne, et que le roi refuse de recevoir à la cour en lui faisant dire « qu'il ne l'avait pas envoyé au Pérou pour être le bourreau des rois, mais pour les servir. » Il en meurt de chagrin. — Loyola, devenu capitaine général du Chili, n'éprouve que des revers dans sa guerre contre les Araucans; sept villes espagnoles sont prises et détruites dans le sud du Chili; lui-même est surpris et tué par les Indiens (1594-1599).

1542. — Conquête du Tucuman. — Diego Rojas, l'un des anciens officiers de Francisco Pizarro, obtient du capitaine général Vaca de Castro, en récompense des bons services qu'il lui a rendus dans la guerre contre le jeune Almagro, la permission de faire des conquêtes pour son compte dans le sud et le sud-est des Andes. Il part avec trois cents aventuriers, et, descendant par les vallées d'Humaguaca, de Calchaqui et de Catamarca, pénètre dans la plaine intérieure, jusqu'à la Sierra de Cordova, où il meurt des suites d'une blessure reçue en combattant les Indiens Comechingones. Son lieutenant Francisco de Mendoza lui succède dans son commandement.

1544. — Celui-ci, continuant sa route vers le sud, longe la Sierra de Cordova, traverse les Pampas en suivant le Rio-Tercero, et arrive enfin aux bords du Rio-Parana. Il y trouve une croix, et, sur cette croix, une inscription indiquant que des lettres étaient au pied. Ces lettres étaient écrites par Irala; elles apprenaient la conquète et la colonisation du Paraguay. — Les hommes de Mendoza, fatigués de la nudité et de la monotonie du pays, ne veulent point aller au Paraguay, comme le désirait leur chef. Mendoza va alors reconnaître les ruines de la tour de Cabot et retourne avec eux au Pérou, où il arrive au moment où la guerre entre l'autorité royale et Gonzalo Pizarro est le plus acharnée. Ses hommes se mêlent à cette lutte dans l'espoir d'y faire du butin.

1547. — Le président La Gasca, pour reconnaître la fidélité de quelques officiers qui l'avaient aidé dans la guerre contre Pizarro, et se débarrasser en même temps des hommes les plus turbulents, concède à Juan Nuñez de Prado la propriété des terres découvertes par Rojas.

1550. — Prado entre dans les vallées australes du grand plateau péruvien par celles d'Humahuaca et de Chicoana. Il est bien accueilli par le cacique Tucumanao, qui laisse son nom à la province du Tucuman, déjà anciennement désignée sous le nom du pays de Tucma, et y bâtit, dans la vallée de Calchaqui, par 24°30' de latitude, la ville de Barco, première possession des Espagnols dans ces cantons.

Le capitaine Villagran, qui revient du Chili, où il a accompagné D. Pedro de Valdivia, conteste à Prado ses droits sur les vallées de Calchaqui, découvertes d'abord par les conquérants du Chili. — Prado se soumet, et Villagran, après avoir été chercher des renforts au Pérou, retourne au Chili rendre compte de ces événements à Valdivia. En son absence, Prado secoue son autorité; Valdivia alors expédie son lieutenant Aguirre pour le remplacer dans son commandement. Après

avoir essayé vainement de résister, Prado succombe, et se rend à Aguirre, qui l'envoie au Chili.

1553. — Aguirre, resté maître du terrain, partage 46,000 Indiens entre 56 encomenderos (commandeurs); mais ces violences soulèvent les Calchaquis, qui viennent assiéger la ville de Barco et la réduisent à toute extrémité. Aguirre l'évacue et va fonder dans la plaine, sur les bords du Rio-Dulce, la ville de Santiago-del-Estero. — Peu de temps après, il retourne au Chili pour secourir Valdivia, si vivement pressé par les Indiens qu'il succombe dans la lutte, et la nouvelle colonie, perdue au milieu de populations indigènes à peine soumises, est à deux doigts de sa perte.

1558. — Juan-Perez de Zurita est nommé gouverneur de Santiago par le fils du marquis de Cañete, vice-roi du Pérou, Garcia Hurtado de Mendoza, alors capitaine général du Chili. — Zurita fonde les villes de Londres, Cañete et Cordova dans les vallées de Catamarca, et fait la paix avec les Indiens.

1559. — Garcia Hurtado de Mendoza, ayant vaincu les Araucans et rétabli complétement les affaires des Espagnols, fait passer la Cordillère de la Cumbre, sur les indications des Indiens de la vallée d'Aconcagua, à une petite colonne, commandée par Pedro del Castillo, qui pénètre de l'autre côté des Andes, où il va bâtir la ville à laquelle il donne le nom de son général.

La ville de San-Juan de la Frontera est fondée par ses ordres, dans la même année, par Castillo, Mallea et Jofré. — Ces deux colonies dépendent exclusivement du gouvernement du Chili. La province qu'elles forment prend le nom de province de Cuyo, du nom quichua qu'elle portait alors qu'elle était vassale des monarques de Cuzco.

1560. — Le comte de Nieva, vice-roi du Pérou, érige le Tucuman en gouvernement particulier indépendant du Chili, et confirme la nomination de Zurita. Mais, en 1561, pendant que celui-ci est occupé à fonder la ville de Nieva dans la vallée de Jujuy, il est déposé par Castañeda, envoyé du Chili à cet effet par Francisco de Villagran, qui succède à Garcia de Mendoza, et réclame l'administration du Tucuman.

1562. — Guerre des Calchaquis, commandés par leur cacique D. Juan de Calchaqui contre Castañeda. — Les trois colonies fondées par Zurita sont détruites. Les Espagnols, malgré des prodiges de valeur, sont réduits à la seule ville de Santiago del Estero. — Aguirre, que Villagran vient d'envoyer pour successeur à Castañeda, est obligé de fuir au Chili pour y chercher des renforts.

1565. — A son retour du Chili, Aguirre envoie son neveu Diego de Villaroel fonder la ville de San-Miguel de Tucuman, sur le versant oriental de la Sierra d'Aconquija. Dix mille Indiens sont partagés en encomiendas. Une décision de la cour d'Espagne replace le Tucuman sous la dépendance du vice-roi du Pérou.

1566. — Les soldats d'Aguirre veulent le forcer à une expédition vers le sud pour trouver la ville de *Trapolanda* ou de *los Cesares*, à laquelle on prête des ri-



chesses immenses. Aguirre s'y refuse, et une conspiration contre lui en est le résultat. Il est envoyé à l'audience de Charcas, sous l'accusation de tyrannie, par Diego de Heredia et Juan de Barzocara, chefs du complot.

1567. — Les deux rebelles fondent la ville de Nuestra-Señora de Talavera, plus connue sous le nom d'Esteco, sur le Rio-Salado, près de l'embouchure du torrent de las Piedras, et y répartissent 8,000 Indiens en commanderies. Cette colonie devient extrêmement prospère.

1568. — Le capitaine Medina, ami d'Aguirre, renverse le pouvoir d'Heredia et de Barzocara, et est approuvé par l'audience royale de Charcas, qui le nomme gouverneur du Tucuman; sous son administration la colonisation fait des progrès.

1569. — Pacheco, gouverneur intérimaire, envoie Juan-Gregorio de Bazan faire une expédition de découverte dans le Chaco. Celui-ci, avec quarante hommes, le traverse directement de l'ouest à l'est, reconnaît le fleuve Parana et revient à Santiago sans avoir perdu un seul homme.

1570. — Troubles dans le Tucuman par suite du retour de l'ancien gouverneur Aguirre, rétabli dans ses fonctions par l'audience de Charcas.

1572. — Le vice-roi du Pérou nomme D. Luis Geronimo de Cabrera, gouverneur du Tucuman. — Cabrera fait diverses expéditions le long des Andes jusqu'aux vallées de San-Francisco et parcourt la sierra de Cordova. — Le 6 juillet 1573, il jette les fondements de la ville de ce nom, distribue les Indiens Comechingones en commanderies et s'avance à travers les pampas, jusqu'au Parana où il se trouve en contact avec Garay, occupé à la fondation de Santa-Fé (1).

Chronique du Rio de la Plata.

1573. — Pendant que Garay est occupé à fonder Santa-Fé, il reçoit des lettres de l'adelantado Zarate, qui était enfin arrivé d'Espagne avec une petite flotte. — Ce dernier lui annonce que, des 500 hommes qu'il a amenés, il en a perdu beaucoup

(1) Lorsque l'on voit toutes ces indications de villes fondées, puis abandonnées dans le bassin de la Plata, pendant le cours du seizième siècle, il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des villes à la façon européenne, comme celles que l'on rencontre aujourd'hui dans l'Amérique du Sud. Alors, on n'avait ni assez de temps, ni assez de bras, ni assez de goût du confortable pour élever quelque chose de semblable. On se contentait d'une enceinte en pisé, de toits en paille ou en roseaux revêtus de terre, de murailles de briques crues ou de simple terre battue. Ce ne fut que dans le courant du dix-huitième siècle que s'élevèrent des constructions un peu monumentales.

Les Indiens répartis en commanderies habitaient les environs de ces villes, où ils se livraient à l'agriculture. Le nombre en est généralement exagéré par les historiens du temps.

Parfois même, quelques hardis conquérants s'établissaient seuls loin des centres de population, au milieu de tribus indiennes qui, les regardant comme de race supérieure, n'hésitaient pas à leur obéir. Ils leur inspiraient d'ailleurs une terreur profonde par leur bravoure presque surhumaine et leur indomptable énergie.

par la disette et les maladies, et que les Indiens Charruas viennent encore de lui en tuer 80 à l'arroyo de San-Juan, dans la Bande orientale, où il cherchait à fonder un établissement. — Garay lui envoie des vivres et va bientôt en personne le secourir. Tous deux remontent le Rio-Uruguay, entrent dans le Rio-Negro, où ils fondent le bourg de San-Salvador, et donnent à ce canton le nom de Nouvelle-Biscaye.

1574. — Zarate et Garay se dirigent ensemble sur l'Assomption, où ils trouvent tout en désordre, par suite de la déposition du gouverneur Cacérès. — En ne cachant pas sa désapprobation pour de pareils actes, Zarate encourt l'animadversion des meneurs; son administration en devient difficile, et il meurt à la peine. Toutefois, avant de mourir, il désigne, ainsi que la cédule royale lui en donnait le droit, son neveu Mandieta pour son successeur provisoire, à Garay qu'il nomme son exécuteur testamentaire, et lui donne en outre la tutelle de sa fille Juana, restée au Pérou. Le titre d'adelantado est assigné à l'époux futur de Juana.

1575. — Garay se hâte de passer à Charcas pour faire connaître ces conditions à la fille de Zarate. Celle-ci épouse alors le licencié Juan Torrès de Vera, malgré le vice-roi de Lima, D. Francisco de Toledo, qui voulait la marier avec une de ses créatures. Le vice-roi, irrité, fait conduire Vera à Lima, où il le garde prisonnier; Garay, pour ne pas éprouver le même sort, retourne en toute hâte au Paraguay. — La nouvelle administration et la tyrannie de Mandieta avaient soulevé la population contre ce dernier; une émeute le force à fuir en Europe. En route il s'arrête sur les côtes du Brésil, où il est tué par les Indiens.

1576. — Garay est reconnu par la colonie en qualité de gouverneur provisoire, et se concilie les sympathies générales par sa prudence et son activité. — La colonie de San-Salvador, sur l'Uruguay, trop isolée et en butte aux attaques incessantes des Charruas, est abandonnée, mais celle de Santa-Fé prospère rapidement.

Le vieux capitaine Ruiz Diaz Melgarejo est envoyé dans la province de la Guayra pour y raffermir le pouvoir espagnol attaqué à la fois par les Indiens et les Portugais. — Il fonde la ville de Espiritu-Santo, sur les bords du Parana, par 23° environ de latitude sud, et établit un peu plus au nord, mais à l'ouest du fleuve, les villages de Perico-Guazu et de Jesuy.

1578. — L'Anglais Francis Drake, voulant se venger des Espagnols qui avaient saisi son navire dans le golfe du Mexique, se décide à une expédition de corsaire dans le Pacifique. Il visite le Rio de la Plata, la côte de Patagonie, traverse le détroit de Magellan et est emporté par les vents jusqu'à l'extrémité de la Terre de Feu; puis il parvient à gagner les côtes du Chili, qu'il pille, et retourne en Angleterre, chargé de butin.

1579. — Le vice-roi du Pérou, Toledo, envoie D. Francisco Gamboa de Sarmiento à la poursuite de Drake, avec la mission d'étudier le détroit. Sarmiento, son exploration terminée, va en Espagne et décide le roi Philippe II à en tenter la colonisation. On le nomme gouverneur des terres magellaniques, et il met à la voile avec une escadre de vingt-trois petits navires et des colons. Des contrariétés

sans nombre contrecarrent cette expédition. Enfin il arrive au détroit et fonde, à l'extrémité australe de la Patagonie, les deux colonies du nom de Jésus et de San-Felipe. Obligé d'aller au Brésil chercher des vivres pour ses colons, il est pris par les Anglais, et les habitants de ces deux établissements périssent de misère. Candish voit les derniers en 1586 et en sauve quelques-uns. — Le lieu où se passa cette catastrophe a gardé depuis le nom de Port-Famine, qui lui fut donné par le navigateur anglais.

1579. — Melgarejo, dans les plaines de Xerès et sur les bords du Rio-Mbotetey, fonde la ville de Xerès au milieu des Indiens Itatinès. — Cette ville est abandonnée, quelque temps après, par les Espagnols à cause des inondations auxquelles le pays était sujet, et ils en bâtissent une autre, du même nom, près du Rio-Pardo, dans la sierra de Camapuan. — Cette seconde Xerès fut ruinée plus tard par les Portugais.

1580. — Le Paraguay étant pacifié, Garay se résout à rétablir l'ancienne colonie de Buénos-Ayres. — Avec soixante soldats espagnols choisis et des Indiens auxiliaires, il s'établit au nord du Riachuelo, là où est le fort actuel. — La ville prend le nom de Puerto de la Santisima Trinidad de Buenos-Ayres, du jour de la Sainte-Trinité où la cérémonie s'accomplit, le 11 juin 1580. — Les Querandis, qui veulent s'opposer à l'établissement des Espagnols, sont battus en diverses rencontres, et, renonçant à la lutte, se retirent dans le sud. Les Guaranis de San-Isidro et de las Conchas sont réduits en commanderies et partagés entre les conquérants.

1580. — *Annexion du Portugal à l'Espagne sous le règne de Philippe II.* — Les Portugais de l'intérieur du Brésil protestent contre cette annexion.

Mamelucos. — La population portugaise de San-Vicente, établissement fondé sur la côte, en 1532, et où les Espagnols avaient relâché si souvent, s'était étendue vers l'ouest. — En 1554, la ville de Saint-Paul (San-Paulo de Piratininga) avait été fondée par le Père jésuite Anchieta. — Cet apôtre du Brésil, uni au Père Nobreja, son émule, avait prêché l'Évangile parmi les Indiens et formé un grand nombre d'aldées (villages) et de réductions. — Les Portugais s'unirent aux femmes indiennes, principalement des tribus Guayanazes, Carijos, Tamoyos et Tupis, d'origine guaranique. Bientôt la traite y importa d'Afrique des noirs de tout âge et de tout sexe. De ces mélanges sortit la race énergique de *Mamelucos* (mamelucks), ainsi nommes de leur teint foncé, moitié chrétiens, moitié sauvages, qui fut l'origine de la population de la province de Saint-Paul. — La traite des Indiens et leur réduction en esclavage furent de bonne heure admises en principe dans cette province; de là, la guerre acharnée qu'elle fit aux tribus guaranies que les Espagnols avaient organisées en commanderies dans la province de la Guayra et dans le haut Paraguay. Dans le cours d'un siècle, de 1580 à 1680, les Paulistes repoussèrent les Espagnols de l'autre côté du Parana et du Rio-Ivinheima, et détruisirent les villes, commanderies et missions formées à l'est de ces deux limites. — Pendant les soixante ans que le Portugal fut violemment réuni à l'Espagne, de 1580 à 1640, les Paulistes formèrent une sorte de république indépendante.

1580-1590. — *Missions.* — Arrivée des Jésuites dans le Tucuman où les ont déjà précédés des Pères de la Merci et des Franciscains. — Dans le Paraguay, San-

Francisco Solano et le Père Luis Bolaños commencent leurs travaux apostoliques. — Quelques Pères jésuites viennent à l'Assomption et à Buenos-Ayres. — Le gouvernement espagnol favorise de tout son pouvoir l'établissement des Missions chez les indigènes.

1581. — Le premier chargement de produits de la Plata, tels que sucre, cuirs, est expédié en Espagne. — Garay retourne au Paraguay et s'arrête une nuit près de l'ancien fort d'Espiritu-Santo. Surpris dans son sommeil par les Indiens Minuanes, il est assassiné avec quarante des siens. — Après Irala, Garay est le capitaine qui a le plus contribué à l'établissement de l'empire espagnol dans la Plata.

Garay a pour successeur Alonzo de Vera y Aragon, surnommé Face de Chien (*Cara de perro*), à cause de sa laideur. — Celui-ci pacifie les cantons de Santa-Fé soulevés à la suite de la mort de Garay et réduit les Minuanes en encomiendas (commanderies).

1585. — Après diverses expéditions dans le Chaco, Vera, pour contenir les Indiens soumis, bâtit sur la rive droite du Rio-Vermejo la ville de la Conception de Buena-Esperanza qui subsiste jusqu'en 1630.

1587. — La ville de Buenos-Ayres commence à se développer. — Le corsaire anglais Thomas Candish la menace, mais est obligé de se retirer devant la bonne contenance de ses habitants. Ce marin visite ensuite les côtes de la Patagonie, reconnues en 1520 par Magellan, et pénètre dans le détroit où il trouve les débris de la colonie fondée par Sarmiento.

Juan Torrès de Vera, époux de Juana, fille de Zarate, et adelantado légal du Paraguay, arrive enfin dans son gouvernement après avoir été longtemps retenu au Pérou. — Bien accueilli par la population, il s'occupe d'étendre la domination espagnole sur les Indiens habitant entre le Parana et l'Uruguay.

1588. — Par ses ordres, Alonzo de Vera, dit le Tupy, pour le distinguer de l'autre Alonzo de Vera, dit Cara de perro, prédécesseur de Juan Torrès, va fonder la ville de Corrientes. — Les Espagnols, vivement pressés par les Guaranis des environs, voient la foudre tuer les assiégeants occupés à essayer de brûler la croix plantée près de leur camp; cet événement, considéré comme miraculeux, amène la soumission des tribus voisines et leur réduction en encomiendas.

Peste. — Une peste terrible ravage toute l'Amérique du Sud; elle commence sur les bords du golfe du Mexique, arrive jusqu'au sud de Buénos-Ayres, et frappe à la fois les blancs et les Indiens. — Il y a toute apparence que c'était une scarlatine épidémique; les chroniques de l'époque parlent du mal de gorge et du transport au cerveau qui l'accompagnaient.

1590. — L'établissement de Buenos-Ayres continue à prospérer, et un certain commerce s'y établit. — Les réclamations intéressées de négociants de Séville et de Malaga arrachent au gouvernement espagnol l'interdiction de tout commerce direct entre la métropole et la Plata : — Tous les objets manufacturés doivent être importés par la voie du Pérou et du Tucuman. — Ces mesures entravent singulièrement la prospérité de la colonie.

1591. — Gouvernement d'Hernandarias (Fernando de Arias), né au Paraguay. — La colonie jouit de quelques années de tranquillité. — Introduction des missionnaires, jésuites et franciscains pour évangéliser et réduire les Indiens. — On renonce aux expéditions militaires contre eux et on cherche à ne plus employer que la persuasion. — Missions exploratrices dans la Guayra et le haut Uruguay.

1589-1600. — Expéditions diverses de marins européens sur les côtes de Patagonie, dans le détroit de Magellan et sur les côtes de l'Océan Pacifique. — Voyages des capitaines anglais John Chidley et Andrew Mérick (1589). — Second voyage de Candish (1592), qui s'approche des îles Malouines. — Expédition de Richard Hawkins, qui visite le Rio de la Plata, traverse le détroit et va se faire prendre par les Espagnols sur les côtes du Pacifique (1594). — Olivier Van-Noort, marin belge, débarque sur les côtes de Patagonie et y a un engagement avec les Indiens (1598). Il entre ensuite dans le détroit et fait le tour du monde. — Expédition de Sebald de Wart, qui revient en Europe sans avoir traversé le détroit. Il touche aux mêmes points qu'Olivier (1599).

1598. — Mort du roi d'Espagne Philippe II, à l'âge de soixante-douze ans, après quarante-trois de règne. Son fils Philippe III lui succède. — Commencement de la décadence de l'Espagne, épuisée par ses guerres avec le reste de l'Europe, et de mauvaises mesures intérieures (12 septembre).

1602. — Le commerce de Buenos-Ayres continuant à grandir, ses négociants font d'énergiques réclamations contre le régime qui leur est imposé. — On leur permet alors d'exporter annuellement 2,000 fanègues de blé, 500 quintaux de viande salée et 500 de suif, pour les établissements portugais de la côte de Guinée, alors annexés à l'Espagne.

1612. — Pendant l'administration de D. Diego Martin de Negron, gouverneur, D. Francisco de Alfaro, auditeur de l'audience royale de Charcas, est envoyé par la cour de Madrid pour examiner le système des encomiendas. — Celui-ci publie en conséquence les ordonnances connues sous son nom, qui modifient ce système et l'abolissent en partie. — Ces ordonnances, fort mal accueillies par les possesseurs d'encomiendas, ne sont qu'incomplétement observées, et les gouverneurs sont obligés de fermer les yeux. On rencontre pour leur exécution les mêmes difficultés qu'au Pérou.

1616. — Expédition de Jacques Lemaire et de Jérôme Cornelius Schouten, marins hollandais. — Ils découvrent l'île des Etats et le détroit qui porte le nom de Lemaire.

1618. — Fondation du bourg de Santo-Domingo de Soriano, sur le Rio-Negro, dans la Bande-Orientale, par des religieux franciscains. C'est le premier point définitivement occupé dans cette province, dont les Charruas défendent invinciblement l'approche.

1618. — Nouvelles réclamations de la part du commerce buénos-ayrien. — On

permet l'envoi direct en Espagne de deux navires de cent tonneaux chacun, chargés de produits du pays, à échanger contre des produits de la métropole. — Les consulats commerciaux de Séville et de Cadix protestent encore contre cette mesure; ils obtiennent qu'une douane intérieure soit établie à Cordova, et qu'un droit de 50 pour 100 frappe tout objet manufacturé européen, que l'on voudrait interner de Buenos-Ayres au Tucuman par cette voie. — En même temps, on interdit l'exportation des métaux précieux du haut Pérou par voie de Tucuman et de Buenos-Ayres.

1619. — Le roi d'Espagne Philippe III, voulant établir une communication directe de l'Espagne avec les côtes du Pacifique, par le détroit de Lemaire, envoie les frères Nodal reconnaître la Terre de Feu. Ceux-ci doublent le cap Horn, atteignent au sud jusqu'à l'îlot de Diego Ramirez, par 56° 40', font le tour de la Terre de Feu, et, revenant par le détroit de Magellan, retournent en Espagne sans avoir perdu un homme.

1620. — Sur les sollicitations d'Hernandarias, nommé pour la troisième fois gouverneur des possessions espagnoles dans la Plata, la cour de Madrid se décide à les diviser en deux gouvernements : celui de Paraguay et celui de Buenos-Ayres, dépendants, comme celui du Tucuman, de la vice-royauté du Pérou et de l'audience de Charcas.

Chronique du Tucuman.

1574. — Gonzalo Abreu y Figueroa, nommé gouverneur du Tucuman en remplacement de Luis Geronimo de Cabrera, dont le temps est terminé, va à Cordova, s'empare par trahison de son prédécesseur et le mène à Santiago, où il est condamné à mort sous la fausse accusation de rébellion. — Mécontentement général; les Calchaquis se soulèvent de nouveau et luttent quelque temps avec des fortunes diverses. Grâce à Gaspar de Medina, Abreu triomphe de l'insurrection.

1578. — Expédition d'Abreu dans le sud, à la découverte de la ville fabuleuse de los Cesares. Il revient sans avoir trouvé autre chose que des plaines désertes et avoir fatigué son monde inutilement.

1580. — Hernando de Lerma succède à Abreu. — Son premier soin est d'accuser son prédécesseur de trahison et d'excès de pouvoir. — Abreu est mis à la torture; il n'y succombe pas, mais meurt quelque temps après dans sa prison.

1581. — Érection du Tucuman en évêché dont le siége est établi à Santiago-del-Estero. — Le franciscain Fray Francisco de la Victoria en est le premier évêque.

1582. — Lerma fonde la ville de Salta dans la vallée qui porte son nom, afin de contenir les Calchaquis et les Humaguacas (17 avril).

1584. — Abhorré pour ses cruautés et sa tyrannie, sur les plaintes de ses administrés, Lerma est décrété d'accusation par l'audience de Charcas. Conduit à cette ville, il y meurt en prison.

1585. — Soulèvement des Indiens de la province de Cordova, apaisé par Tristan de Texeda.

1589. — Juan Ramirez de Velasco est nommé gouverneur du Tucuman par le vice-roi du Pérou. — Sous son administration, saint François Solano évangélise le Tucuman ; des missionnaires franciscains et jésuites s'occupent avec zèle de la conversion des Indiens, jusqu'alors abandonnés à la discrétion des commandeurs (encomenderos). — Velasco cherche à conquérir les tribus Calchaquies plutôt par la douceur que par la force des armes. — Soumission des tribus habitant le revers oriental des Andes et la vallée de Famatina.

1591. — Fondation de la ville de San-Bernardo de Tarija dans la vallée de ce nom, par ordre du vice-roi du Pérou, pour arrêter les incursions des Chiriguanos. — Un collége de missionnaires y est établi.

1592. — Le gouverneur Velasco bâtit la ville de Jujuy, presque à l'endroit où s'élevait celle de Neiva, afin de contenir les Indiens de la vallée d'Humaguaca, qui avaient ruiné cette dernière, et charge son lieutenant Algañaraz de la garder. — Il fonde ensuite la ville de Madrid de las Juntas, sur le Rio-Juramento, non loin d'Esteco et à la bouche du torrent de las Piedras.

1595. — Pour assurer la domination espagnole sur le versant oriental des Andes, Velasco élève la ville de La Rioja dans le pays des Indiens Diaguitas. — Soumission des Indiens Juris et Escalonis qui habitent la plaine située entre les Andes et la sierra de Cordova. — Saint François Solano y baptise un nombre considérable d'indigènes.

1596. — Gouvernement de Zarate, puis de Mercado Peñaloza, qui répriment les soulèvements des Calchaquis, et envoient des secours à Buenos-Ayres menacée par les Anglais.

1596. — D. Martin de Loyola, gouverneur du Chili, vient visiter la province de Cuyo et fonde la ville de San-Luis de la Punta à l'extrémité sud de la Sierra de ce nom, dite Punta de los Venados, dans un canton occupé par les Indiens Michilengues. — Cette province compte alors trois centres de population agricole : San-Juan, Mendoza et San-Luis. — Son histoire appartient à celle du Chili, dont elle fait partie jusqu'à la création de la vice-royauté de la Plata, 180 ans après, en 1776.

1599. — Les Araucans du Chili se soulèvent contre les Espagnols. Ils détruisent les sept villes de Valdivia, Imperial, Angol, Santa-Cruz, Osorno, Chillan et Concepcion, et en emmènent les habitants en captivité. Le gouverneur Garcia Oñez de Loyola est battu et tué. Le souvenir de cette victoire est resté chez les Indiens Araucans et Pampas.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Suite de la chronique du Tucuman.

1605. — Gouvernement de Alonzo de Ribera. — Il est troublé par l'agitation des Calchaquis, décidés à refuser l'obéissance aux encomenderos.

1607. — Ribera fonde la ville de San-Juan de la Ribera dans la vallée de Londrès, laquelle subsiste peu de temps, et fait évacuer Madrid de las Juntas pour en réunir la population à celle d'Esteco. — Insurrection des Indiens de la province de Cordova. — Luis de Paso, lieutenant de Ribera, après avoir réprimé cette insurrection, cherche infructueusement dans le sud la ville de los Cesarès.

1609. — L'évèque du Tucuman, D. Fernando de Trejo, fonde à Santiago del Estero le collége de Loreto, pour l'éducation de la jeunesse, et en confie la direction aux Jésuites. — L'incendie de la cathédrale de Santiago, qui a lieu cette même année, oblige l'évèque à transporter momentanément le siége de l'évèché à Cordova. — Trejo y fonde également le collége de Saint-François-Xavier, avant de retourner à Santiago.

1612. — Alonzo de Ribera fait promulguer les ordonnances d'Alfaro, qui modifient profondément le régime des encomiendas. — Mécontentement des colons espagnols, qui ne s'y conforment qu'incomplétement.

1613. — L'évèque Trejo fonde l'université de Cordova, à laquelle il lègue tous ses biens; celle-ci, toutefois, ne fut reconnue, par ordonnance royale, qu'en 1622. — Le collége de Saint-François-Xavier est fondu avec elle et les Jésuites sont chargés de sa direction.

1621. — Mort du roi d'Espagne Philippe III, et avénement de Philippe IV.

1623. — Le 1er mai, une inondation du Rio-Primero dévaste la ville de Cordova.

1627. — Gouvernement de Felipe Albornoz et commencement de la grande guerre des Calchaquis, provoquée par l'imprudence du gouverneur qui maltraite leurs envoyés. — L'insurrection s'étend à toutes les vallées des Andes, depuis Jujuy jusque au-delà de la Rioja. — Plusieurs défaites éprouvées par les Indiens ne les découragent pas, et les Espagnols sont obligés de se renfermer dans leurs villes, qui sont étroitement bloquées par l'ennemi; la famine et les maladies déciment la population. — Des troupes venues du Pérou dégagent enfin les Espagnols du Tucuman, et Luis de Cabrera, après plusieurs victoires, finit, au bout d'une lutte sanglante de dix années, par faire la paix avec les indigènes. — Des missionnaires jésuites sont envoyés pour les instruire, et le régime des commanderies est en partie aboli.

1630. — Pendant cette guerre, le gouverneur Albornoz fonde le fort de San-Bernardo dans la province de Salta, sur les limites du Chaco, aux derniers versants de la Sierra del Alumbre; en 1628, Ledesma fonde également dans le Chaco, près de l'embouchure du San-Francisco dans le Vermejo (Las Juntas), la ville de Santiago de Guadalcazar, qui n'a qu'une existence éphémère.

1637. — Francisco Avendaño, successeur d'Albornos, cherche à maintenir la paix parmi les Indiens en leur faisant quelques concessions, et emploie principalement, pour cela, l'influence religieuse des missions. — Ces mesures continuées par ses successeurs maintiennent la paix.

1650. — Le gouverneur Gil-Negrete, en employant tout à la fois la douceur et l'énergie, maintient la soumission des Calchaquis qui commencent à se fondre avec la population espagnole. — Un grand nombre de tribus embrassent le christianisme.

1655. — Un imposteur né en Espagne, nommé Bohorquez et ayant longtemps habité le Pérou, s'introduit dans le Tucuman. Il se fait passer, auprès des Indiens pour descendant des Incas. — Grace à son astuce, il se concilie un instant le patronage des Espagnols, auxquels il paraît dévoué, et qui comptent que son influence contribuera à maintenir la tranquillité parmi les Indiens et à y favoriser l'action civilisatrice des missionnaires. — Au bout de quelque temps, Bohorquez, bien accepté par les indigènes, expulse les Jésuites et les Franciscains, se fait proclamer Inca et entraîne une partie des Calchaquis. — Vivement pressé par les Espagnols, il fait sa soumission, est envoyé à l'audience de Charcas, et de là à Lima où il est livré au supplice.

1659. — Quelques tribus calchaquies continuent la guerre, qui occupe principalement les vallées de Salta. — Les indigènes de Tolombon et de Gualfin opposent une résistance opiniâtre aux Espagnols et sont enfin réduits par le gouverneur Mercado qui, pour les punir, les partage en commanderies. — Le vice-roi de Lima envoie Mercado à Buenos-Ayres en qualité de gouverneur et le remplace au Tucuman par Luis de Cabrera, qui s'était distingué dans la précédente guerre des Calchaquis.

1663. — Les Indiens Mocovis venus du Chaco attaquent et pressent vivement la ville de Nuestra Señora de Talavera, autrement dite Esteco, et sont repoussés avec peine.

Une inondation du Rio-Dulce ruine la moitié de la ville de Santiago del Estero.

1664. — La mort de Cabrera engage Mercado à revenir prendre le gouvernement du Tucuman. — Les Calchaquis s'étant de nouveau soulevés, le gouverneur introduit habilement la division parmi eux et en prend une partie à sa solde. Avec ces auxiliaires, il attaque les Quilmès, la tribu la plus énergique cantonnée dans la Sierra de ce nom, que borde la vallée de Santa-Maria. Après avoir repoussé victorieusement plusieurs assauts, pressés par la famine, les Quilmès capitulent et sont transportés cinq lieues au-dessous de Buenos-Ayres, où on les place au village qui a depuis porté leur nom et où ils les confondent avec la population espagnole. — Les Indiens d'Auguinan, dans la vallée de Famatina, consentent

à émigrer pour celle de Salta. — Une partie des terres des Calchaquis sont partagées aux Espagnols. On distribue les auxiliaires dans des villages où on leur fournit des instruments d'agriculture ; quelques tribus seulement sont réparties en encomiendas. — La nation des Acalians réfugiée dans ses montagnes est la dernière à se soumettre ; les plus braves, retirés dans une petite forteresse de la vallée d'Anucan tuent leurs femmes et leurs enfants et se précipitent du haut des rochers pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi. Quelques familles sauvées de ce désastre sont envoyées à Buenos-Ayres et réunies avec les Quilmès. — Fin des guerres calchaquies et soumission complète des Indiens de ces vallées; ils embrassent tous le christianisme et finissent par se fondre avec les Espagnols.

1670. — Angel de Peredo, successeur de Mercado, fait une série d'expéditions dans la partie du Chaco voisine des provinces de Salta et de Tucuman et soumet momentanément quelques tribus.

1671. — Le 31 janvier, une inondation du Rio-Primero, jointe à celle du ruisseau du Sud menace une seconde fois l'existence de la ville de Cordova. — Pour protéger la ville, Peredo fait construire la digue (*murallon*) qui existe encore aujourd'hui.

1682. — Plusieurs expéditions dans le Chaco n'ont produit que la destruction de tribus indiennes, sans les rapprocher des Espagnols, ni assurer la frontière; Fernando de Mendoza se décide à tenter la voie des missions. — Deux pères Jésuites sont envoyés aux Mocovis ; mais l'un est assassiné par eux, et l'autre obligé de se retirer.

1683. — Mendoza, à l'aide d'un groupe d'habitants tiré de Londrès, fonde au pied de la Sierra d'Ambato, la ville de San-Fernando de Catamarca. — Les Indiens de cette vallée sont partagés en encomiendas mitayas.

1692. — Ruine complète de Nuestra Señora de Talavera ou Esteco par un tremblement de terre suivi d'une inondation du Rio-Juramento (Salado). — Une partie de la population périt, l'autre se réfugie à Tucuman.

1696. — Prospérité de la ville de Cordova. — Le docteur Duarte de Quiroz consacre toute sa fortune à la création du collége de Monserrate dont il confie la direction aux Jésuites. — Ceux-ci possédaient déjà les colléges de Saint-François-Xavier, qui se fondit avec celui de Loreto, et tous les deux réunis avaient serv de base à l'université.

Chronique du Paraguay et des Missions.

1621. — Manuel Frias, qui avait épousé la fille du vieux conquistador Ruiz Diaz de Melgarejo, est, après la séparation de Buenos-Ayres, le premier gouverneur du Paraguay qui comprenait alors le Paraguay proprement dit, les Missions de la Guayra, du Parana et du haut Uruguay et la province actuelle de Corrientes. — Les tracasseries de l'évêque Fray-Tomas de Torrès gènent d'abord son administration

et il est obligé d'en référer à l'audience de Charcas, qui blâme la conduite de Torrès. — Guerre avec les Guaycurus du Chaco.

1622. — Les missionnaires jésuites établissent un grand nombre de réductions dans la province de la Guayra, et sur le haut Uruguay.

1628. — Les Mamelucos de Saint-Paul commencent leurs incursions dans la province de la Guayra et y enlèvent une multitude de Guaranis, qu'ils vont vendre comme esclaves dans la province de Rio de Janeiro. — Le gouverneur Cespedes est accusé d'être de connivence avec eux. — Plaintes des missionnaires complétement abandonnés à ces attaques. — Famine et épidémies parmi les Indiens. — Au dire des historiens de l'époque, 60,000 Guaranis sont enlevés comme esclaves par les Paulistes et, de 100,000 habitants, chiffre auquel on élevait la population de la Guayra, il n'en reste plus que 12,000 avec lesquels le père Montoya se décide à abandonner la province et à aller s'établir au-dessous de l'Y-Guazu, en 1631.

Sur les plaintes unanimes des Paraguayens, Cespedès est appelé à l'audience de Charcas pour rendre compte de sa conduite, et il y est condamné à 12,000 piastres d'amende envers le trésor.

Les incursions des Mamelucos jointes à celles des Indiens Tupis, avec lesquels ils avaient fait alliance, désolent les villes de Villa-Rica, Espiritu-Santo et Ciudad-Réal de Ontiveros qui finissent par être abandonnées par leur population privée des Indiens Yanaconas et Mitayos dont le travail la faisait vivre. — Il faut remarquer, que dans le principe, les colons virent avec plaisir les incursions des Mamelucos, qui empêchaient les Jésuites d'établir leurs réductions et d'attirer ainsi à eux les Indiens de leurs commanderies. La cause de l'hostilité des propriétaires contre les missionnaires a toujours été l'opposition de ces derniers au servage que les colons avaient imposé aux Indiens.

1635. — Martin Lopez de Balderrama fonde, au centre du Paraguay, une autre ville de Villa-Rica où se rendent les fugitifs de la Guayra.

Pedro de Lugo Navarra reçoit d'Espagne, l'ordre de défendre les Missions, et d'armer les Indiens fidèles. Avec l'aide des Guaranis de l'Uruguay, il bat les Mamelucos et les Tupis, et ceux-ci n'osent plus faire aucune tentative sur les Missions au sud de l'Y-Guazu, où les exilés volontaires de la Guayra avaient trouvé un asile. — Les Pères Jésuites y commencent l'organisation de leur grande province des Missions de l'Uruguay et du Parana.

1640. — Révolution du Portugal qui se sépare de l'Espagne sous la direction de Pinto-Ribeiro. — Avénement de la maison de Bragance. — Le duc de ce nom est proclamé roi sous le nom de Jean IV. Toutes les colonies portugaises se rangent sous son obeissance. (1er décembre.)

1641. — Gouvernement d'Hinestrosa. — Les Guaranis des réductions lui prêtent secours contre les Guaycurus et les Mamelucos.

1644. — Troubles à l'Assomption par suite de l'hostilité de l'évêque Cardeñas contre les Jésuites. Il parvient à fermer leur collége et à les expulser de la ville. Ceux-ci se retirent chez leurs compagnons des Missions du Parana.

1648. — Établissement de la capitation sur les Indiens par ordre du vice-roi du Pérou, Salvatierra (une piastre par tête). Cette mesure est appliquée dans toute l'Amérique du Sud espagnole. — Sa perception est organisée aux Missions en 1649.

1650. — Le nouveau gouverneur D. Sébastien de Leon y Zarate envoie l'évêque à Charcas pour y rendre compte de sa conduite et rappelle à l'Assomption les Pères de la compagnie de Jésus.

1652. — Zarate, qui s'était servi des Guaranis des Missions dans sa lutte contre l'évêque, les emploie encore contre les Payaguas, les Mamelucos et les Tupis, qui sont tous repoussés. — Une autre tentative des Mamelucos sur les Missions des Itatinès dans le haut Paraguay échoue également.

1654. — *Peste.* — Épidémie meurtrière qui dure deux ans dans toute la Plata; elle fait de grands ravages parmi les Indiens. — Tout porte à croire que c'était une variole des plus malignes.

1657. — L'audience de Charcas envoie visiter la nouvelle province des Missions qui commence à prospérer. Les Jésuites songent à pratiquer leur système d'isolement à l'égard des Espagnols.

1660. — Gouvernement de Sarmiento. — Le soulèvement des tribus du nord du Paraguay est réprimé avec la dernière sévérité. Supplice des principaux chefs.

1662. — Les Guaycurus attaquent les Missions formées chez les Itatinès, au nord du Paraguay; ils sont repoussés par les Guaranis.

1665. — Nouvelles attaques des Guaycurus et des Payaguas contre les établissements espagnols; Andino les rejette dans le Chaco.

1671. — Invasion des Indiens Mbayas, qui saccagent les Missions franciscaines de Tobaty, Arecaya, Atira et autres villages jusqu'aux environs de l'Assomption. — Ils sont repoussés avec beaucoup de peine. Le nord du Paraguay est ravagé par eux pendant six années.

1676. — Premier recensement de la population des Missions jésuitiques du Parana et de l'Uruguay; il donne 14,037 Indiens sujets à la capitation qui était d'une piastre par tête, de 18 à 50 ans.

Les Mamelucos de Saint-Paul recommencent leurs incursions dans la Guayra déjà fort dépeuplée, et passant le Rio-Parana, pénètrent jusqu'à l'intérieur du Paraguay. Destruction complète de Villa-Rica qui est définitivement évacuée par les Espagnols; les villages de Maracayu, Terecani, Ibirapaya, Candelaria, Jesui, établis depuis 1588, sur la rive droite du Parana, sont également détruits et abandonnés. La plupart des Indiens qui les habitent sont emmenés en esclavage.

1678. — Les Guaycurus et les Payaguas mettent la colonie du Paraguay à deux doigts de sa perte. — Les Espagnols s'en débarrassent par une trahison. Attirés à l'Assomption pendant une trêve, et gorgés de liqueurs fortes, les principaux guer-

riers de ces deux nations sont égorgés pendant leur sommeil. Ce massacre mit pour quelque temps fin à la guerre.

1684. — Nouvelle invasion des Mamelucos. Ruine définitive de Xerès dans le pays des Itatinès.

1688. — Le nouveau gouverneur, Alonzo de Montfort relève enfin le Paraguay de la faiblesse où il était tombé ; il repousse les Guaycurus et les Mamelucos et rétablit la paix dans le pays.

1690. — Les Jésuites commencent leurs Missions des provinces de Moxos et de Chiquitos, Missions qui existent encore aujourd'hui et sont gouvernées par les Franciscains.

Chronique de Buenos-Ayres.

1621. — Aussitôt après le partage des établissements du Rio de la Plata en trois gouvernements : Paraguay, Buenos-Ayres et Tucuman, le roi Philippe III obtint du pape Paul V la bulle d'érection de Buenos-Ayres en évêché. Fray Pedro de Carranza occupe le premier ce siége épiscopal.

1624. — Le gouverneur, D. Francisco Cespedes, se croyant menacé par les Hollandais, alors maîtres d'une partie des côtes du Brésil, fortifie Buenos-Ayres déjà devenue une ville importante.

1631. — Les Indiens Frentones, Lenguas, Hohomas, etc., des environs de la Concepcion-del-Vermejo se soulèvent contre les Espagnols et les massacrent. — Destruction de cette ville, qui n'a point été réoccupée depuis. Le nouveau gouverneur, De Avila envoie des troupes contre eux ; mais, fatiguée par la longueur du chemin, l'expédition échoue.

Querelles entre Benavidès, successeur d'Avila et l'évêque de Buenos-Ayres qui finit par l'excommunier. Le cabildo parvient à réconcilier les deux adversaires.

1638. — Les habitants de Corrientes soumettent les Indiens Caracaras, voisins de la lagune Ibera, qui étaient venus les attaquer. L'historien Lozano affirme que l'on poursuivit les vaincus jusque dans les îles de la lagune où ils habitaient.

1639. — Campagne contre les Indiens du Chaco qui attaquent les environs de Santa-Fé. Fondation du fort de Santa-Teresa sur la lisière du Chaco.

1640. — Les Mamelucos et les Tupis, accourus du nord pour envahir les nouvelles Missions de l'Uruguay, sont complétement défaits par les Guaranis chrétiens, aidés de quelques troupes que le gouverneur Ventura Mujica a envoyées de Buenos-Ayres. — Les habitants des Missions commencent à s'aguerrir.

1649. — Établissement à Buenos-Ayres de la capitation sur les Indiens, ordonnée par le vice-roi du Pérou Salvatierra.

1665. — Une petite escadre française fait des démonstrations contre Buenos-Ayres; elle est repoussée par le gouverneur Baigorri, aidé des Hollandais, qui venaient de faire alliance avec l'Espagne.

La contrebande commence à se faire sur une grande échelle sur les côtes de la Plata. Elle est favorisée par les habitants du pays, que les règlements commerciaux auxquels ils sont assujettis privaient des objets manufacturés les plus nécessaires, ou ne leur permettait de les obtenir qu'à des prix exorbitants.

1664. — Fondation d'une audience royale à Buenos-Ayres, audience qui est abolie neuf ans après, en 1673.

1680. — Les Portugais s'établissent à la Colonia del Sacramento, dans la Bande-Orientale, en face de Buénos-Ayres, et y bâtissent un fort. Le gouverneur Garro les en expulse par la force; mais, l'année suivante, la cour de Madrid ordonne la restitution de cette place au Portugal, en conséquence du traité de Badajoz.

1692. — Le port de Buénos-Ayres est menacé par les Français, qui se bornent à des descentes sur divers points de la côte, sans attaquer la ville. — La paix de Riswick, en 1697, rétablit la sécurité sur les côtes de l'Amérique espagnole.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Chronique du Tucuman.

1700. — Le siége de l'évêché de Tucuman est transféré de Santiago-del-Estero à Cordova.

1707. — Estevan de Urizar, gouverneur du Tucuman, fait une grande expédition dans le Chaco. — Les Indiens Ojotas et Lules font alliance avec les Espagnols, reçoivent des missionnaires jésuites, et acceptent l'établissement des deux forts de Balbuena et de Miraflorès sur le Rio-Juramento. — Les Tobas, les Mocovis, les Chunupis et les Vilelas se retirent du côté du Rio-Parana et du Bas-Vermejo.

1721. — Voyage du père Patiño sur le Pilcomayo pour reconnaître s'il est navigable. — Les contingents de Tucuman et de Chiquitos, qui devaient gagner, par le désert, le haut de cette rivière pour y recevoir le P. Patiño, ne peuvent même arriver jusqu'à ses rives.

1727. — Les Indiens du Chaco ravagent les frontières de Salta, de Tucuman et de Cordova. — Destruction des réductions de Balbuena et de Miraflorès.

1730. — Le gouverneur Aracache se décide à faire une grande expédition dans le Chaco. Il bat partout les Indiens, mais la plupart des tribus échappent, par suite de la mobilité de leurs mouvements. — Les Mocovis reviennent menacer les environs de Salta et sont repoussés.

1741. — Expédition de Mantizo dans le Chaco. Les Indiens fuient devant lui et perdent peu de monde. — Troubles civils dans le Tucuman; les habitants de Cordova se soulèvent contre leur gouverneur, Estevan de Leon, et la tranquillité se rétablit avec peine.

1745. — Campagne de D. Felix Arias contre les Mataguayos du Rio-Vermejo, qui font leur soumission.

1746. — Les Abipones de la frontière de Cordova viennent attaquer les environs de cette ville. Battus par les habitants, ils consentent à recevoir des missionnaires. — En 1749, le fort de la Concepcion de Abipones sur le Rio-Dulce est fondé; on y joint une réduction confiée aux Jésuites.

1748. — Création de la charge de lieutenant royal pour la province de Cordova, dont l'importance augmente chaque jour.

1750. — Construction du fort de Pitos sur le Rio-Juramento pour contenir les Indiens du Chaco. — Les milices du Tucuman se refusent au service militaire régulier que le gouverneur Tinco veut organiser pour leur faire combattre, à tour de rôle, les barbares du Chaco.

1755. — Le gouverneur Pestaña rétablit le calme dans le Tucuman. Sous son administration, la vallée du San-Francisco commence à se peupler; on y élève plusieurs forts, et les barbares sont rejetés de l'autre côté de la Sierra del Alumbre.

1757. — Joaquin Espinosa visite tous les forts de la frontière du Chaco et en crée de nouveaux. — Expédition contre les Mataguayos des bords du Vermejo.

1759. — Grande expédition d'Espinosa dans l'intérieur du Chaco. — On découvre la *Senda Macomita*, sentier à travers les bois, par lequel les Indiens du Vermejo faisaient leurs invasions dans la province de Tucuman. L'indocilité de ses milices l'empêche de pénétrer très-avant, et il s'arrête à l'endroit nommé depuis *Tren de Espinosa*. — Traités de paix avec les Indiens; l'expédition n'a d'ailleurs trouvé nulle part de la résistance.

1764. — Le gouverneur Campero envoie le général Errescaeta avec 80 hommes pour pénétrer jusqu'à Corrientes à travers le Chaco. Errescaeta arrive à la lagune de Cangayé et se voit obligé de rétrograder devant l'attitude menaçante des Indiens.

1768. — Expulsion des Jésuites de tous les domaines espagnols. — Dispersion de leur belle bibliothèque de Cordova. — Leur collége de Monserrate est mis dans les mains des Franciscains; il en est de même de leur maison de Tarija dans les terres des Chiriguanos.

1769. — Troubles à Salta, occasionnés par les concussions du gouverneur Campero. — Matorras est nommé son remplaçant; lui-même est appelé à Buenos-Ayres pour rendre compte de sa conduite.

Grande expédition de Matorras au Chaco. — Ce gouverneur parti de Salta, atteint au Vermejo en suivant le versant oriental de la Sierra del Alumbre, et longeant cette rivière, arrive à 50 lieues de Corrientes, où il reconnaît l'emplacement de l'ancienne ville de la Concepcion-del-Vermejo (fondée en 1585, détruite en 1630). — L'expédition est pacifique, mais n'amène d'autres résultats qu'un arrêt momentané dans les incursions des Indiens.

1776. — Création de la vice-royauté de la Plata. – Zeballos en est le premier vice-roi.

1777. — Le Tucuman est partagé en deux intendances : — celle de Salta, comprenant Salta, Jujuy, Tucuman, Santiago-del-Estero et Catamarca ; celle de Cordova, renfermant Cordova, La Rioja, San-Juan, Mendoza et San-Luis. — En conséquence les trois derniers départements, qui formaient la province de Cuyo, sont distraits de la capitainerie générale du Chili, dont ils avaient dépendu jusqu'alors, pour être attachés à la juridiction de la Plata.

1779. — Les PP. Franciscains Manuel Chonca et Jose Ocaña fondent la mission de Zenta sur la rivière de ce nom, à trois lieues de sa jonction avec le Rio-Vermejo. Ils y réunissent des Indiens Vejoses et Mataguayos.

1780. — Soulèvement des Indiens du haut Pérou sous la conduite de Tupac-Amaru, marquis d'Oropeza, descendant de la famille des Incas. Cette révolte, provoquée par les malversations des agents fiscaux et leurs injustices à l'égard des Indiens, est éteinte dans des flots de sang. La révolution gagne les provinces de Jujuy et de Salta, où une partie des Indiens d'origine quichua, qui les habitent, essayent un mouvement rapidement comprimé par les milices du pays. — Supplice de quelques insurgés.

Administration de l'intendant Andrès Mestre dans la première section du Tucuman. Il s'occupe de fortifier la frontière du Chaco et d'étendre les établissements chrétiens. — A partir de ce moment, se multiplient les tentatives pour ouvrir une route directe des provinces du nord au Parana, à travers le désert.

Le colonel Gabino Arias fait, par terre et à ses frais, une expédition dans le Chaco. — Il fonde, au milieu d'Indiens amis, les réductions de San-Bernardo et de la Cangayé sur les rives du Vermejo. — Il y est rejoint par les PP. Morillo et Lapa, lesquels, avec l'aide de D. Adrian Cornejo, ont jeté une embarcation sur le Rio de Ledesma, puis descendu le San-Francisco et le Vermejo. — Lui-même se rend par eau à Corrientes.

1785. — Fondation de la maison ou collége des Orphelines à Cordova par l'évêque San-Alberto.

1790. — Le colonel Adrian Cornejo s'embarque sur le Vermejo et descend la rivière tout entière jusqu'à Corrientes. Il laisse le journal détaillé de son voyage.

1792. — Pizarro, successeur de Mestre, établit le fort qui porte son nom, près de la jonction du Vermejo et du San-Francisco, et continue l'organisation de la frontière si bien commencée par son prédécesseur.

1793. — Le marquis de Sobremonte, intendant de la seconde section du Tucuman, embellit Cordova. — Travaux de l'aqueduc et de la promenade par l'ingénieur Lopez, qui les termine à ses frais.

1794. — Le lieutenant-colonel Espindola va de Corrientes à San-Fernando del Valle, en vingt jours avec une faible escorte, en traversant tout le Chaco. De là il passe à Jujuy, et de Jujuy retourne à Corrientes par le même chemin, sans perdre un seul homme et en conservant de bonnes relations avec les Indiens.

L'intendant Pizarro fonde la ville d'Oran, qui absorbe la Mission de Zenta. — Prospérité du Tucuman.

1795. — Sobremonte fonde le village de la Carolina dans la Sierra de San-Luis, dont on commence à reconnaître les gîtes aurifères. — Il restaure le fort de San-Carlos dans la province de Mendoza et celui de Guandacol dans les Andes de la Rioja.

Chronique du Paraguay.

1722. — Troubles dits des Jésuites et d'Antequera au Paraguay. — Le gouverneur Reyes est accusé d'abus de pouvoir devant l'audience de Charcas. Antequera, en qualité de protecteur des Indiens, emploi de création déjà ancienne, est envoyé par elle pour informer sur cette affaire, et se montre très-hostile à Reyes, qu'il accuse d'être soutenu par les Jésuites. Celui-ci est en conséquence condamné à une forte amende et s'enfuit à Buenos-Ayres; le vice-roi de Lima nomme Antequera son remplaçant. Cependant Reyes trouve moyen de se justifier aux yeux du vice-roi, qui lui rend son commandement. Il retourne alors au Paraguay, mais en ayant soin de traverser les Missions qui lui sont favorables et d'y prendre une escorte; celle-ci, toutefois, n'est pas suffisante pour le faire respecter d'Antequera, et il est obligé de se retirer à Corrientes, d'où celui-ci le fait enlever et le met en prison.

Le vice-roi du Pérou charge D. Mauricio Zavala, gouverneur de Buenos-Ayres, de terminer ce différend. Celui-ci ne trouve rien de mieux à faire que de nommer un nouveau gouverneur, Garcia Ros, chargé de prendre en ses mains l'administration. Ros, prévoyant la résistance d'Antequera, se fait accompagner de quelques troupes recrutées dans les Missions, mais il échoue devant la résistance de son antagoniste et se replie sur Buenos-Ayres. Antequera, triomphant, s'empresse d'expulser les Jésuites de l'Assomption; cette mesure est vivement blâmée par l'évêque Palos qui venait d'arriver et que le vice-roi chargeait d'informer sur tous ces troubles. En conséquence, Antequera est appelé à Lima, pour y rendre compte de sa conduite, et dans le cas d'une résistance de sa part, le gouverneur de Buenos-Ayres, Zavala, est chargé de l'y contraindre.

Antequera, après avoir essayé de résister, se soumet, et Reyes est rétabli dans son gouvernement. Il se rend alors à Luna, où il reste quelques années en prison, le procès traînant en longueur. Cependant de nouveaux troubles éclatant au Paraguay et son nom s'y trouvant mêlé, le vice-roi fait activer l'instruction dont le résultat est une condamnation à mort pour l'accusé.

La nouvelle de l'exécution d'Antequera soulève l'opinion au Paraguay, où il avait

conservé de nombreux partisans. Le peuple accuse les Jésuites d'être la cause principale de cette catastrophe, et une émeute les poursuit jusque dans leur collége de l'Assomption. — Cette affaire a duré près de dix années, de 1722 à 1732, et laisse de pénibles souvenirs dans le pays.

1733. — En effet les troubles continuent. L'évêque Palos est repoussé par le peuple de l'Assomption comme partisan des Jésuites; les mécontents veulent même faire une expédition sur les Missions pour y poursuivre ces religieux. Ces événements déterminent les autorités espagnoles à prendre des mesures énergiques. Arreguy, évêque de Buenos-Ayres, et un nouveau gouverneur, Ruiloba, sont envoyés pour pacifier le pays. Ruiloba est assassiné pendant une entrevue avec les chefs des révoltés : ce crime amène une réaction, à la suite de laquelle les Paraguayens acceptent l'évêque Arreguy pour gouverneur provisoire; mais, son autorité étant contestée, le vice-roi ordonne à Zavala de rétablir à tout prix l'autorité royale. Zavala y réussit à l'aide des Indiens des Missions. Les principaux insurgés sont pris et passés par les armes, et, en 1735, il entre en maître à l'Assomption. L'évêque Palos est rétabli sur son siége épiscopal; les Jésuites sont réinstallés dans leur collége et leurs propriétés. Les Paraguayens sont déclarés déchus du droit qu'ils avaient de nommer eux-mêmes leur gouverneur, en cas de vacance imprévue de l'emploi et jusqu'à ce qu'il y fût pourvu par l'autorité royale. — Ces troubles, dits des *Comuneros*, amenèrent la destruction du reste d'autonomie que le Paraguay avait hérité de ses premiers conquérants.

1740. — Le gouverneur Moneda essaye de restaurer la prospérité du Paraguay, fort diminuée par les troubles des années précédentes, et les incursions des Indiens qui en furent la conséquence. — Fondation du bourg de la Emboscada près de la chaîne centrale du Paraguay, composé de nègres et mulâtres libres, astreints seulement au service militaire pour défendre la frontière. — Réduction des Indiens Payaguas et Tacumbus, qui consentent à se fixer dans les environs de l'Assomption, où ils ont toujours vécu en paix jusqu'à l'époque actuelle.

1747. — Larrazabal, successeur de Moneda, continue à repousser les Indiens qui désolaient la frontière et fonde plusieurs bourgs et villages.

1749. — Justes réclamations du Paraguay au sujet des mesures vexatoires qui grèvent son commerce, telles que : droits excessifs sur l'exportation de la yerba-maté, obligation d'aller à Santa-Fé comme port unique, et de conduire de là, par terre, les chargements jusqu'à Buenos-Ayres, etc., etc.... — Le vice-roi de Lima ne tient pas compte de ces réclamations, et cette indifférence irrite profondément les esprits encore émus de la guerre récente des Comuneros.

1750. — La culture du tabac commence à prendre de l'importance dans la province.

Affaires des Missions. — Guerre dite des Jésuites. — Le Paraguay n'y prend point part; tout se passe de l'autre côté de l'Uruguay, dans les Missions orientales, dont les habitants se soulèvent contre l'incroyable traité de Madrid qui les dépouille de leurs propriétés et les expulse de leur pays pour le donner aux Portugais. — Juste mécontentement de toute l'Amérique espagnole à ce sujet.

Chronique de Buénos-Ayres.

1700.— *Avénement de la Maison de Bourbon au trône d'Espagne et des Indes.* — Pendant près de deux siècles, la France et l'Espagne ont été en guerre. — Les corsaires français ont, nombre de fois, inquiété les colonies espagnoles, et de 1660 à 1690, les côtes du golfe du Mexique ont été désolées par les flibustiers dont la plupart étaient Français. La décadence de l'Espagne, commencée sous Philippe III, se continue sous Philippe IV, et se consomme sous Charles II, dernier souverain de la maison d'Autriche, qui, mourant sans enfants, appelle à sa succession Philippe V, petit-fils du grand Louis XIV, et petit-fils également de Philippe IV, dont la fille avait épousé le roi de France en 1660, mariage qui avait amené la célébration du fameux traité des Pyrénées. — L'acceptation de la couronne d'Espagne pour son petit-fils amène une guerre européenne dans laquelle la France, presque seule contre tous, éprouve de grands revers, mais n'en parvient pas moins à assurer le trône de Philippe V, vaillamment soutenu d'ailleurs par la majorité de la nation espagnole. — Pendant cette lutte, qui dure de 1704 à 1713, l'archiduc d'Autriche Charles, compétiteur de Philippe V, est un instant proclamé roi. La bataille d'Almanza gagnée sur les alliés en 1707, par le maréchal de Berwick, rétablit les affaires du jeune roi, qui achève de triompher enfin par celle de Villa-Viciosa, gagnée par le duc de Vendôme en 1709, succès qui prépare la paix d'Utrecht.

Pendant cette période, les Anglais ont obtenu du gouvernement intérimaire des conventions commerciales avantageuses, et occupent Gibraltar (1704), qu'ils ont gardé. La France, devenue une alliée, obtient de pouvoir commercer sur les côtes du Pacifique. C'est alors que le P. Feuillée et Frezier font un voyage scientifique au Chili. A partir de cette époque, on commence à avoir quelques communications moins rares avec les possessions espagnoles des côtes sud-américaines.

1701. — Par l'article 50 du traité de 1701 entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, la possession de la colonie del Sacramento est confirmée au Portugal, ainsi que celle d'une partie du territoire de la Bande Orientale. Ce port devient le foyer d'une contrebande très-active.

1702. — Première admission légale de la traite des esclaves noirs dans la Plata. La compagnie française de Guinée obtient un privilége exclusif de dix ans pour leur introduction.

1705. — La place de la Colonia est évacuée par les Portugais, après un siége où les Guaranis des Missions se sont distingués d'une manière toute particulière.

1713. — Paix d'Utrecht, qui met fin à la guerre européenne, suite de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne.

Un article du traité rend au Portugal la souveraineté de la Colonia avec un territoire d'une portée de canon seulement (2,000 mètres) autour de la ville.

Asiento de Negros, ou convention avec l'Angleterre pour l'importation des noirs dans ses colonies espagnoles pendant trente ans, de 1713 à 1743, à raison de 4,800 par an. — Cette puissance obtient la permission d'établir un dépôt à

Buenos-Ayres, d'où les esclaves sont expédiés dans tous les pays de la Plata et jusqu'au Pérou. Ces mesures donnent à l'Angleterre le monopole de la traite des nègres.

1716. — Les Portugais rentrent en possession de la Colonia, après s'être engagés par les traités à ne permettre ni favoriser la contrebande ; mais ce commerce clandestin ne fait au contraire qu'augmenter, par suite des besoins des pays et de la connivence générale.

1717. — Bruno Mauricio de Zavala est nommé, par l'Espagne, gouverneur de Buenos-Ayres, avec la mission expresse de faire respecter les articles du traité d'Utrecht, relatifs à la contrebande sur le littoral sud-américain. Il poursuit, en effet, avec une extrême activité, tous les navires européens qui venaient charger des cuirs et importer des marchandises dans la Bande-Orientale, et surveille attentivement les Portugais de la Colonia.

1723. — Les environs de Santa-Fé sont ravagés par les barbares du Chaco. Zavala va au secours de cette ville, repousse les Indiens et établit quelques fortifications sur la frontière du nord pour les contenir.

1724. — Les Portugais s'établissent dans la baie de Montevideo et commencent à y bâtir un fort. Zavala les en expulse et songe à peupler la Bande-Orientale.

1726. — Fondation de la ville de Montevideo par Zavala. Il la peuple à l'aide de familles venues des îles Canaries et la fait défendre par des auxiliaires indiens appelés des Missions de l'Uruguay. Ce nouvel établissement, grâce à son heureuse situation, se développe avec rapidité.

1728. — Abolition de la convention pour la traite des noirs avec l'Angleterre. L'Espagne les importe elle-même.

1732. — Nouvelle expédition de Zavala dans le Chaco. Son lieutenant Francisco-Xavier Echagüe défend Santa-Fé et en nettoie les environs de tous les maraudeurs indiens qui étaient venus de nouveau les infester. Zavala, à son retour du Paraguay, en 1735, meurt dans cette ville.

1736. — Nouvelle rupture entre le Portugal et l'Espagne au sujet de la possession de la Bande-Orientale. Salsedo, successeur de Zavala, assiége la Colonia La paix de 1737, entre les deux couronnes, met fin aux opérations militaires, qui avaient duré deux années.

1738. — Les Portugais commencent à coloniser la province de Rio-Grande du sud. — Fondation de Porto-Alegre.

1739. — L'extension des établissements chrétiens dans le sud de la ville de Buénos-Ayres amène une rupture avec les Indiens Pampas restés jusque-là pacifiques. — On tente sur eux l'action des Missions. — Les Peres jésuites Manuel Quirini et

Mathias Strobl fondent la réduction de la *Conception*, au nord du Rio-Salado, à deux lieues de la mer et du cap Saint-Antoine.

1740. — Fondation de la Réduction de Saint-François-Xavier (San-Javier) chez les Mocovis, au nord de Santa-Fé, sur la demande de ces Indiens.

1741. — Traité avec les Indiens du sud, qui se retirent de l'autre côté du Rio-Salado et consentent à recevoir des missionnaires.

1744. — Un recensement de la province de Buénos-Ayres lui donne pour la ville et la campagne 17,284 âmes.

1745. — La contrebande continue à se faire sur les côtes de la Bande-Orientale, occultement protégée par les Portugais. L'attention de l'Europe commence à s'éveiller sur l'importance que peuvent avoir un jour les régions de la Plata pour le commerce du monde entier; — divers navires français et anglais viennent commercer dans le fleuve, malgré la chasse incessante que leur donne l'autorité espagnole de Buénos-Ayres.

1746. — L'Espagne ordonne une reconnaissance des côtes de Patagonie, jusqu'au détroit de Magellan, par le Père Quiroga, jésuite célèbre par ses connaissances en hydrographie, et qui avait déjà fait celle du Rio-Paraguay ; on lui associe les pilotes Varela et Ramirez. L'expédition parcourt toute la côte orientale du continent, au sud de l'embouchure de la Plata, sans rencontrer aucun endroit propice pour une colonie maritime.

1747. — Les Pères jésuites Cardiel et Falkner fondent la mission de la Virgen del Pilar, au pied de la Sierra del Vulcan, entre ces collines et la mer, au milieu des Indiens Aucas. — L'année suivante une autre réduction, sous le nom de la Virgen de los Desamparados est fondée par les Pères Balda et Vilert, sur les bords du Rio-Colorado. — Les ruines de ces deux missions se voient encore aujourd'hui. La première est près de la lagune dite de *los Padres*, qui communique à l'Océan ; l'autre est perdue dans le territoire indien du sud, à l'ouest de Bahia-Blanca.

1748. — Andonaégui, gouverneur de Buénos-Ayres, hâte la construction des fortifications de Montevideo et élève également quelques défenses autour de Maldonado, qui venait d'être fondé. L'importance de la Bande-Orientale augmente rapidement, et la campagne commence à se peupler d'estancias ou fermes à bétail.

Établissement du monopole du tabac au profit du gouvernement de la métropole. Cette mesure mécontente profondément les habitants de la Plata.

1749.— Fondation de la réduction de San-Geronimo, à l'embouchure de l'Arroyo del Rey, dans le Parana, en face de la ville actuelle de Goya, par le jésuite Diego Hervegoso aidé du lieutenant de troupes royales, Mujica.

1750.— Guerre avec les Indiens Charruas et Minuanes habitant la Bande-Orientale. Quelques-uns se soumettent et se confondent avec les habitants de race européenne.

Fondation de la réduction de Cayasta, près de Santa-Fé, par Mujica qui la confie aux Pères Franciscains.

A la même époque le gouverneur Andonaegui fonde celle de San-Fernando, de l'autre côté du Parana, en face de Corrientes, et la met sous la direction des jésuites.

1750. — Traité du 13 janvier 1750 à Madrid, qui cède au Portugal les Missions orientales en échange de la Colonia et établit une nouvelle ligne de démarcation entre les possessions des couronnes d'Espagne et de Portugal. L'Uruguay et l'Ibicuy doivent former la limite nord-ouest.

1751 - 1756. — Mécontentement des Indiens et leur résistance. Guerre dite guaranitique ou des Jésuites. — Invasion de leur territoire par l'armée combinée des Portugais et des Espagnols, et combat de Cay-Baté. Les Guaranis se soumettent; — commencement de l'évacuation des Missions; la mesure traîne beaucoup en longueur. — Ce traité et cette guerre ont été vus avec une profonde répugnance par tous les habitants de la Plata, et même par toute l'Amérique espagnole.

1752. — Premiers travaux des commissaires pour la démarcation des limites. Ces opérations amènent des résultats précieux pour la géographie de ces régions; toutefois les rivalités et la mauvaise volonté des commissaires, dominés par leur désir de gagner chacun du terrain, font durer ces travaux un temps infini et n'en permettent pas la conclusion.

1753. — Mort de Ferdinand VI et avénement de Charles III. Il accède au *Pacte de famille* conclu entre les diverses branches régnantes de la maison de Bourbon et se trouve entraîné dans une guerre contre l'Angleterre, pendant laquelle l'Espagne fait des pertes considérables dans le golfe du Mexique. — Les Français sont admis dans l'Amérique du Sud. — Guerre de Sept ans, commencée en 1756 et terminée en 1763, fatale à la France et à toute l'Europe. L'Angleterre y gagne le Canada.

1761. — Charles III annule, à la satisfaction générale des habitants de la Plata, le traité de limites, origine de la guerre des missions, et les Indiens sont rappelés dans les sept bourgs des réductions orientales, qui n'avaient été évacuées qu'en partie.

1762. — Établissement de la compagnie Manduineta à Buenos-Ayres. Protégée par un privilége obtenu du gouvernement, elle monopolise l'exportation des cuirs et oblige les habitants à ne vendre qu'à elle et à des prix fixés par elle-même. Le mécontentement général force le cabinet de Madrid à annuler ce privilége au bout de quelques années.

Guerre entre l'Espagne et le Portugal, à la suite de la rupture du traité de 1750. — Le gouverneur de Buenos-Ayres, Zeballos, assiége et prend la Colonia. Les Portugais se fortifient sur la frontière orientale et élèvent les places de San-Gonzalo et de Santa Teresa.

Zeballos fonde le village de San-Carlos, situé à deux lieues de San-Maldonado.

1763. — Traité de Paris, qui met fin à la guerre de Sept ans en Europe. —

Paix entre l'Espagne et le Portugal qui rentre en possession de la Colonia, mais abandonne à l'Espagne tous les autres territoires contestés.

1764. — Une expédition française commandée par Bougainville, occupe les îles Malouines. Sur les réclamations de l'Espagne, la France les restitue à cette puissance, à la condition d'être remboursée des frais d'occupation évalués à 120,000 piastres.

Établissement de paquebots périodiques d'un très-fort tonnage, qui partent de la Corogne, portent des marchandises espagnoles à tous les ports des Colonies et rapportent en échange leurs produits.

1765. — L'île de Cuba est admise à commercer librement avec la Plata.

1767. — Les Portugais continuent à se fortifier dans la province de Rio-Grande et à y conquérir du terrain. Ils étendent leur frontière jusqu'à la Sierra del Tapé, malgré les réclamations des Espagnols.

1768. — Expulsion des Jésuites de toutes les possessions espagnoles. — Acharnement du gouverneur de Buenos-Ayres, Bucareli, contre ces religieux.

1774. — Ministère Galvez en Espagne. On admet en principe que toutes les colonies espagnoles sont admises à commercer librement entre elles, mais qu'elles ne peuvent consommer que des produits espagnols.

1775. — Guerre entre les Espagnols et les Portugais dans la province de Rio-Grande, par suite des empiétements de ces derniers. Elle se fait mollement et sans grands résultats.

1776. — Érection de la vice-royauté de la Plata, avec Buenos-Ayres pour chef-lieu.

Jusque-là, les trois gouvernements de Buenos-Ayres, du Paraguay et de Tucuman, avaient dépendu de la vice-royauté de Lima, dont le siége était à près de 1000 lieues de Buenos-Ayres. — La province de Cuyo est annexée à la vice-royauté, ainsi que le Haut-Pérou. Zeballos est nommé vice-roi et capitaine général des provinces de la Plata.

1777. — Nouvelle guerre entre le Portugal et l'Espagne. — Grande expédition espagnole contre Rio-Grande. — Occupation de l'île de Sainte-Catherine. La Colonia est prise d'assaut. — Ces mesures vigoureuses amènent une paix immédiate, qui est signée au mois d'août à Saint-Ildefonse, paix suivie d'un traité de limites définitif, qui complète celui de 1750.

Zeballos ordonne la fondation au Paraguay des villages et fortins d'Humaita et de Curupayti, sur la rive gauche du Rio-Paraguay, juridiction de Corrientes, pour défendre le passage de la rivière contre les incursions des Indiens du Chaco.

1778. — Juan José de Vertiz succède à Zeballos dans la vice-royauté de la Plata. Le ministère Galvez, en Espagne, fait promulguer le nouveau tarif, et le

code commercial récent, dit règlement du commerce libre avec la métropole et les colonies, toutes les entraves douanières qui l'avaient gêné jusqu'à présent étant enlevées. Mais ce commerce reste exclusif avec l'Espagne et ses colonies, et demeure fermé aux autres nations.

Prospérité commerciale de la Plata. — Un recensement de la ville et province de Buenos-Ayres donne 37,600 âmes.

1779. — Colonie de San-José, formée d'abord dans la péninsule de ce nom, puis transportée au port Désiré sur la côte de Patagonie par Juan de la Piedra envoyé par Vertiz. Elle est abandonnée au bout de deux ans.

1780. — Fondation de la colonie de Carmen ou Patagonès, sur le Rio-Negro, à 12 lieues de son embouchure, par Antonio-Viedma.

Suppression par le vice-roi Vertiz, du dépôt forcé à Santa-Fé, pour tous les objets d'importation ou d'exportation qui formaient le commerce du Paraguay. Cette province est autorisée à commercer librement avec Buenos-Ayres et Montevideo.

1782. — Voyage d'exploration du pilote Villarino, dans le Rio-Negro de Patagonie. Il le remonte jusqu'au pied des Andes et à la jonction du Rio-Catapuliche.

Commencement des travaux des commissaires espagnols et portugais, chargés de la démarcation des limites entre les deux couronnes d'Espagne et de Portugal, en conséquence du traité de Sainte-Ildefonse. — Félix de Azara fait partie de la commission.

1783. — Création d'un collége d'instruction supérieure à l'Assomption au Paraguay. Fondation du collége de San-Carlos à Buenos-Ayres.

Création des intendances de Cordova et de Salta, puis de celles de Cuyo et du Paraguay.

Un recensement de l'intendance du Paraguay, fait par ordre de D. Pedro de Melo de Portugal, donne le chiffre de 93,972 âmes.

Paix entre l'Espagne et l'Angleterre, à la suite de la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique du nord. — A la suite de cette paix, le commerce entre l'Espagne et ses colonies croît rapidement; la valeur des exportations de la Plata pour la métropole s'élève annuellement à 1,400,000 piastres fortes.

1785. — Création de l'audience de Buenos-Ayres, pour obvier aux inconvénients qui résultent de l'éloignement de celle de Charcas (Chuquisaca).

1788. — Les commissaires, pour la démarcation des limites, continuent leurs travaux, mais rencontrent les mêmes difficultés que ceux de 1750. On ne s'entend qu'imparfaitement sur la désignation de certaines rivières et sur certaines longitudes astronomiques.

1789. — Expédition scientifique de Malaspina sur les côtes de Patagonie, le détroit de Magellan et toutes les côtes de l'océan Pacifique. Les résultats n'en sont point publiés.

1790. — Organisation d'une compagnie espagnole pour la pêche de la baleine, sur les côtes de Patagonie. Elle se dissout quelques années après, sans avoir produit de grands résultats.

1791. — Le commerce de Buenos-Ayres est autorisé à trafiquer directement avec l'Afrique pour l'importation des esclaves. Un assez grand nombre de noirs sont ainsi introduits dans la Plata.

1794. — Création du consulat commercial à Buenos-Ayres, par le vice-roi Arredondo. Cette corporation, tout en veillant au maintien des monopoles commerciaux en faveur de la mère patrie, s'occupe de favoriser l'agriculture et de répandre l'instruction publique.

Travaux géographiques de Souillac, Espinosa et Bauza, membres de la commission des limites, dans les Pampas du sud, la cordillère des Andes et sur la route du Chili.

1795. — Azara propose une nouvelle organisation de la frontière du sud de Buenos-Ayres, de l'autre côté du Rio-Salado.

1796. — Un recensement général des deux gouvernements de Buenos-Ayres et du Paraguay donne 170,832 âmes pour Buenos-Ayres, et 97,480 pour le Paraguay.

L'Espagne déclare la guerre à l'Angleterre; cette dernière puissance songe à révolutionner les colonies espagnoles, et à en occuper quelques-unes. — Démarches du Vénézuélien Miranda, à ce sujet, à Paris et à Londres. Fermentation des esprits en conséquence de l'émotion produite par les événements de la révolution française.

1799. — Le vice-roi D. Pedro Melo de Portugal termine les fortifications de Montevideo.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Chronique de la vice-royauté de la Plata.

1801. — Conquête des missions orientales par les Portugais. L'Espagne, enveloppée dans la guerre européenne, ne peut que protester contre cette usurpation.

1804. — Introduction de la vaccine dans la Plata, par les soins du roi Charles IV.

1805.— Une flotte anglaise menace Buenos Ayres.

Le marquis de Sobremonte, récemment nommé vice-roi, fait des préparatifs de défense et appelle aux armes toutes les milices du pays.

Voyage de Luis de la Cruz, à travers le territoire indien du Sud, depuis le fort de Ballenar au Chili, par le Pas d'Antuco dans la Cordillère des Andes, jusqu'à

Melincué, où il arrive, sans aucun accident, en avril 1806. La guerre avec les Anglais empêche qu'on ne recueille les fruits de cette exploration, qui avait pour but d'ouvrir un chemin direct, plus court et plus commode, de Buenos-Ayres aux ports du Chili.

1806. — Une escadre anglaise, aux ordres du commodore Popham, part le 25 juin du cap de Bonne-Espérance, et débarque inopinément le général Beresford et 1500 hommes qui s'emparent par surprise de la ville de Buenos-Ayres, le 27 juillet. — Sobremonte, qui n'avait pas su organiser ses milices, s'enfuit à Cordova, et l'armée anglaise occupe militairement la capitale de la vice-royauté.

Le capitaine de vaisseau Jacques de Liniers, gentilhomme français, depuis longtemps au service de l'Espagne, forme le projet de reconquérir Buenos-Ayres. Il passe à Montevideo, recrute du monde dans la Bande-Orientale, prend la troupe de ligne de la garnison de la Colonia et vient débarquer à Las-Conchas. La faible garnison anglaise est attaquée de tous les côtés et forcée de capituler, le 12 août, après un combat sanglant où elle perd un quart de son effectif.

Cependant l'escadre de l'amiral Popham occupait la rivière, et les navires espagnols n'étaient pas en état de tenir contre elle. L'amiral Sterling, qui vient relever Popham, amène de nombreuses troupes de débarquement, et Maldonado, après une vive résistance, est occupé; le général Samuël Achmuti commence le siége de Montevideo.

1807. — Le 12 février, Montevideo est enlevé par les Anglais qui prennent ensuite la Colonia et se trouvent, par conséquent, maîtres de toute la Plata. Sobremonte, accouru de Cordova à Montevideo et qui s'était chargé de la défense, est regardé comme cause de la chute de cette ville par son impéritie. L'audience royale de Buenos-Ayres le déclare déchu de son pouvoir, et le décrète d'accusation. Il est remplacé par Liniers, nommé capitaine général de la vice-royauté.

Enhardis par leurs succès, les Anglais veulent réoccuper Buenos-Ayres et partent de Montevideo avec une escadre de 71 navires, portant 12,500 hommes de troupes. L'investissement a lieu par le sud, malgré la vive résistance opposée par les troupes argentines aux premières opérations. Le 5 juillet, le général Whitelocke tente une attaque générale sur la ville; mais cette attaque échoue devant le soulèvement de la population entière, animée par la valeur de Liniers et de ses officiers, la plupart sud-américains. Les Anglais perdent 2,000 hommes et se voient forcés de reculer. Par la convention du 7 juillet, les hostilités cessent de part et d'autre, mais à la condition, pour les troupes anglaises, d'évacuer tout le territoire de la Plata et de renoncer à toute tentative nouvelle d'occupation. — Cette victoire donne aux habitants de la Plata la conscience de leur valeur et de l'importance de leur pays. — Liniers est nommé vice-roi.

1808. — 27 janvier. — Arrivée de la famille royale de Portugal avec le roi Jean VI, au Brésil, colonie qui devient ainsi métropole par la présence du monarque. — Cet événement facilitera plus tard la fondation de l'empire constitutionnel du Brésil.

Élévation de Joseph Bonaparte au trône de l'Espagne et des Indes, par suite de l'abdication de Charles IV et de la renonciation forcée de Ferdinand VII, déjà nommé roi d'Espagne, à ses droits. Les colonies espagnoles se déclarent pour Ferdinand VII.



La mission de l'envoyé de Napoléon, M. de Chastenay, pour la Plata, afin de faire reconnaître le roi Joseph, échoue complétement. Liniers le fait mettre en prison et Ferdinand VII est solennellement proclamé. La résistance qui s'organise en Espagne contre l'invasion française a son contre-coup dans les colonies, qui toutes restent attachées à la dynastie ancienne.— L'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, s'unissent contre Napoléon.

Ces graves événements amènent une grande agitation dans la Plata. Elio, gouverneur de Montevideo, jaloux de Liniers, Français de nation, et que la gloire acquise dans la récente guerre signalait à l'admiration publique, cherche à le rendre suspect comme partisan déguisé de Napoléon. — En même temps, le prince régent de Portugal, alors réfugié au Brésil par suite de l'occupation de sa capitale par les Français, essaye de faire valoir les droits de sa femme la princesse Carlota, fille de Charles IV, au trône d'Espagne et des Indes qu'il regarde comme vacant. Appuyé par les Anglais, il menace d'employer des mesures coercitives pour se faire reconnaître. Mais le vice-roi Liniers oppose une fin de non-recevoir énergique à ses prétentions.

1809. — Les partisans d'Elio, la plupart Espagnols, veulent former une junte, à l'imitation de celles d'Espagne, et exiger la démission de Liniers. Le peuple et les milices qui avaient contribué à la défense de la ville prennent le parti du vice-roi. Celui-ci rétablit l'ordre à l'aide des troupes sud-américaines; les chefs du mouvement Alzaga, Villanueva, Santa-Coloma et Neira sont exilés au Carmen, sur le Rio-Negro de Patagonie.

14 janvier — Traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne et réunion de leurs armes contre la France. — Ouverture des ports espagnols aux navires anglais.

22 février.—La Junte centrale d'Espagne fait publier un décret royal déclarant les provinces américaines égales en droits à celles de la métropole. Cette déclaration est mal accueillie par les Espagnols de ces mêmes colonies qui cherchent à la cacher aux populations.

La Junte de Séville, qui représente l'autorité royale légitime, se défiant de Liniers qu'elle comble toutefois d'honneurs et de distinctions, nomme pour vice-roi de la Plata don Balthazar Hidalgo de Cisneros; Francisco Xavier Elio est chargé de la sous-inspection générale de l'armé eet Vicente Melo du gouvernement de Montevideo.

Elio fait aussitôt rappeler les exilés du Carmen, pour faire de l'opposition à Liniers.— Le 30 juin, Cisneros arrive à Buenos-Ayres et y trouve une fermentation sourde, avant-coureur certain des révolutions.

25 mai. — Les prétentions de la princesse Charlotte, fille de Charles III, mariée avec Jean VI, roi de Portugal, réfugié au Brésil à cause de l'invasion de ses États par l'armée française, déterminent une manifestation de fidélité en faveur de Ferdinand VII par les autorités espagnoles de Chuquisaca. — Bientôt les Sud-Américains cherchent à profiter de ce mouvement pour le faire tourner en faveur de l'émancipation. Le vice-roi de la Plata envoie le général Nieto pour rétablir la tranquillité. Les autorités espagnoles s'empressent de se mettre sous ses ordres et les pa-

triotes sont poursuivis, persécutés et forcés de renoncer à leurs projets d'émancipation.

Septembre. — Sur les instances des habitants de la province de Buenos-Ayres, représentée par la Commission des propriétaires (*Comision de Hacendados*), le vice-roi déclare libre le commerce avec l'Angleterre. Cette mesure, par suite de l'établissement de droits de douanes sur l'entrée et sur la sortie, donne d'amples ressources au gouvernement.

Le parti sud-américain commence à songer, sinon à sa séparation totale de la mère patrie, au moins à une indépendance administrative complète. Des sociétés secrètes se forment dans ce but.

ÉMANCIPATION SUD-AMÉRICAINE.

14 février 1810. — Proclamation de la Junte de Séville aux Hispano-Américains, pour les engager à s'organiser eux-mêmes et qui contient ces paroles: « Américains, en ce moment, vous vous voyez élevés à la haute dignité d'hommes libres. Dès ce jour vous n'êtes plus les mêmes, courbés sous le joug, regardés avec « indifférence, tourmentés par la cupidité, maintenus par l'ignorance; votre sort « ne dépend plus ni des ministres, ni des vice-rois, ni des gouverneurs. Il est dans « vos mains. »

La révolution sud-américaine s'appuiera depuis sur cette fameuse proclamation.

19 mai. — Le vice-roi Cisneros apprend la dissolution de la junte de Séville, qui avait refusé de reconnaître le roi Joseph et avait provoqué la négative des colonies à le reconnaître, l'invasion et l'occupation de toute la péninsule, moins Cadix, par l'armée française. Il propose de former une sorte d'assemblée nationale, composée à la fois d'Espagnols et de fils du pays, pour nommer une junte chargée de représenter la métropole.

22 mai. — Réunion du congrès populaire, formé des habitants notables de la ville et des principales autorités espagnoles. — Il se termine par la résolution de demander au vice-roi sa démission et d'investir la Municipalité (*Cabildo*), du droit de nommer la Junte de gouvernement.

23 mai. — Le Cabildo se réunit pour délibérer sur les événements. La fraction espagnole a la majorité et nomme l'ex-vice-roi président de la Junte. La population s'irrite de cette nomination, et, le lendemain, une émeute menace l'assemblée.

Révolution du 25 mai. — Pronunciamiento de Mayo. — Sous la pression des événements, le vice-roi donne sa démission, suivie immédiatement de celle du Cabildo, et l'on se résout à les remplacer par un certain nombre de députés, nommés directement par le peuple. — Ces députés, déclarant que le peuple a repris sa souveraineté qu'il avait déléguée au Cabildo pour la déposer entre leurs mains, élisent un pouvoir exécutif composé de neuf membres (Saavedra, Castelli, Belgrano, Ascuenaga, Alberti, Mateu, Larrea, Paso, Moreno), sous le nom de Junte provisoire de gouvernement de la ville et capitale de Buenos-Ayres. — Cette junte doit gouverner au nom du roi Ferdinand VII. — Le Cabildo, après une courte résistance, consent à reconnaître son autorité.

Le pouvoir est aux mains des natifs (fils du pays) et la révolution est faite.

27 mai. — Circulaire de la Junte aux provinces, pour les engager à envoyer des députés à Buenos-Ayres, afin de s'entendre sur la direction à suivre dans ces circonstances inattendues et d'organiser le pays sur de nouvelles bases. Les députés, élus populairement, se rendent lentement à leur poste et plusieurs provinces se refusent à en envoyer.

Opposition du parti espagnol au nouveau gouvernement. Elio, gouverneur de Montevideo, se refuse à reconnaître l'autorité de Buenos-Ayres ; la marine espagnole occupe la Plata. La Junte exile aux Canaries le vice-roi Cisneros et ses principaux adhérents. Extrême agitation dans les provinces, dont les unes acceptent la révolution de Buenos-Ayres, et les autres la déclarent une rébellion. Liniers et les principaux chefs espagnols se mettent à la tête de la résistance; ils sont naturellement secondés par les gouverneurs de Potosi et de Charcas, mais la population nationale manifeste beaucoup de tiédeur à leur obéir.

Août. — La Junte envoie une expédition commandée par deux de ses membres, Ocampo et Vieytes, contre Cordova où le gouverneur Conchas, l'évêque Orellana, Liniers, les colonels Alleude, Rodriguez et Moreno organisaient la contre-révolution.

Les chefs espagnols sont abandonnés par leurs troupes, composées en majeure partie de natifs, et faits prisonniers. Respectés d'abord par les chefs indépendants et expédiés sur Buenos-Ayres, des ordres spéciaux de la Junte apportés par le D. J.-J. Castelli, avocat, l'un de ses membres les plus ardents, ordonnent leur exécution. Le sauveur de Buenos-Ayres et ses compagnons sont fusillés sous les yeux de Castelli à la poste de Cruz-Alta. L'évêque seul est épargné. Cette exécution aussi cruelle qu'impolitique excite une stupeur et une indignation générales, et amène dans le Haut-Pérou de sanglantes représailles contre les patriotes (1).

1810-1812. — Première campagne du Haut-Pérou. — L'expédition Buenos-Ayrienne continue sa marche vers le nord, pour y étendre la révolution. Elle est accueillie avec enthousiasme par les provinces de l'ancien Tucuman et ne rencontre de résistance que dans le Haut-Pérou, où les petites forces espagnoles, surprises et désorganisées, sont battues par le colonel Balcarce, à Cotagayta (24 octobre), et à Tupiza. — Le colonel Ocampo est adjoint à Balcarce, et Castelli est nommé gouverneur du Haut-Pérou, où la révolution s'étend jusqu'au Desaguadero. Tout le pays se soulève contre les Espagnols; les indigènes, animés par les souvenirs de la guerre de Tupac-Amaru, quoique trente années se soient écoulées depuis cette époque, font cause commune avec les indépendants. — Le vice-roi du Pérou

(1) La junte fut unanime à édicter la peine de mort contre Liniers et ses compagnons. Le colonel Ocampo, sur les instances des principaux habitants de Cordova, et effrayé de sa responsabilité, demanda de nouveaux ordres. Celle-ci, pour rompre une fois pour toutes avec le parti espagnol, et s'inspirant beaucoup trop des souvenirs du Comité de Salut Public de 92 et 93, crut devoir persister ; elle envoya même un de ses membres pour presser cette exécution. — Un demi-siècle a passé depuis et n'a point justifié encore cette sanglante mesure, qui ne s'explique que par l'entraînement des esprits et la crainte de voir la révolution compromise. Des exécutions politiques de ce genre, arrivées plus tard, ont porté, comme elle, des fruits amers, et les partis se les sont tour à tour reprochées. — Puisse l'exemple du passé instruire l'avenir, et l'article si justement acclamé de la Constitution nationale de 1853, qui abolit la peine capitale en matière politique, ne jamais être une lettre morte !

nomme Goyeneche commandant des forces espagnoles, et celui-ci pour gagner du temps, conclut un armistice avec l'armée Buenos-Ayrienne, affaiblie par les combats précédents.

L'année suivante (1811), Goyeneche dénonce l'armistice et reprend l'offensive. Les indépendants, successivement battus à Guayqui et à Chibiraya, sont forcés d'abandonner la ligne du Rio-Desaguadero et de se replier vers le sud. Le général Puyrredon organise et soutient la retraite; il parvient à ramener ses troupes épuisées, mais en bon ordre, jusqu'à Salta.

L'insurrection des provinces de Cochabamba, La Paz, Chuquisaca et Santa-Cruz de la Sierra, empêche Goyeneche de poursuivre l'armée patriote. Il écrase l'insurrection de Cochabamba, la plus grave de toutes, et rétablit par la terreur la tranquillité dans le Haut-Pérou. Toutefois de nombreux partisans se lèvent de tous les côtés et rendent sa position plus difficile. Le 2 janvier 1813, Potosi est replacé sous la domination espagnole et l'armée de la métropole marche sur Salta.

Octobre. — Pour donner quelque sécurité aux frontières du sud et en imposer aux Indiens, la Junte envoie, aux ordres du colonel D. Pedro Garcia, un corps de 500 hommes dans le desert du côté des Grandes-Salines. La colonne parcourt une assez grande étendue de terrain et revient après avoir couru des dangers réels par suite de la mauvaise foi des Indiens, avec lesquels on voulait traiter. — Cette excursion apporte quelques renseignements sur la géographie de cette partie de la Pampa.

Novembre. — *Expédition de Belgrano au Paraguay.* — La Junte, pour entraîner le Paraguay dans la révolution, y envoie le général Belgrano avec une petite armée, espérant que cette simple démonstration suffira pour amener un soulèvement de cette province contre les autorités espagnoles. — Belgrano organise son expedition à La Bajada del Parana, traverse la province de Corrientes par Curuzucuatia, demande des auxiliaires dans les Missions, dont les autorités se mettent à ses ordres, et passe le Parana à Candelaria. — D. Bernardo Velasco, gouverneur de la province pour les Espagnols, fait retirer la population. — Belgrano s'interne dans le Paraguay, passe le Rio-Tebicuary, et, arrivé pres de Paraguary, est battu par Velasco. Dans sa retraite, il est atteint par les Paraguayens près du Rio-Tacuary, battu une seconde fois, et forcé de capituler avec les honneurs de la guerre (10 mars 1811).

Les articles de cette capitulation, en admettant la liberté du commerce avec Buenos-Ayres et l'abolition du monopole du tabac, donnèrent aux Paraguayens des idées d'indépendance auxquelles ils ne songeaient pas encore.

1811. — *Montevideo.* — Les autorités espagnoles occupant la ville forte de Montevideo n'ont point reconnu la révolution et ont protesté contre elle. — On y nomme un conseil de régence pour remplacer la Junte centrale, nommée en même temps que celle de Buenos-Ayres; celui-ci confie au général Vigodet, récemment arrivé d'Europe pour aller gouverner les Missions, le commandement de la place. Elio prend le titre de vice-roi et capitaine général de la Plata. En cette qualité, il déclare révolutionnaire et rebelle le gouvernement de Buenos-Ayres, et bloque son port. L'escadre espagnole occupe toute la Plata et détruit le peu de forces navales que peuvent réunir les Indépendants.

Agitation parmi les Orientaux, excités par l'exemple de leurs voisins de l'autre rive. La campagne se soulève et proclame son indépendance dans le bourg de Mercedes.

(28 février). — Les deux frères Artigas, Manuel et José, réunissent de nombreux corps de partisans. La Junte de Buenos-Ayres envoie le général Rondeau pour organiser cette insurrection. — Le 26 mars, les Espagnols sont battus à San-José, le 18 mai à Las-Piedras, et forcés de se renfermer dans la place. — Elio essaye d'entrer en accommodement avec la Junte de Buenos-Ayres, mais, faute de concessions suffisantes des deux parts, on ne peut s'entendre. — Popularité de José Artigas dans la campagne orientale. — Les Portugais continuent leurs négociations pour l'admission de la princesse Carlota, comme régente de la vice-royauté.

5 et 6 avril. — Émeute à Buenos-Ayres. On accuse la Junte d'être trop révolutionnaire : Peña, Vieytes, Ascuenega, Larrea sont destitués, et Belgrano appelé pour rendre compte de sa conduite au Paraguay. — La Junte ainsi modifiée organise d'autres juntes dans les provinces pour favoriser le mouvement d'indépendance contre l'autorité de la métropole, tout en conservant les anciennes formes administratives.

Révolution du Paraguay. — Le gouverneur Velasco résigne ses pouvoirs sans résistance, et est remplacé par une junte formée de trois personnes : Juan Pedro Caballero, Fulgencio Yegros et Gaspar Francia. — Ce dernier, devenu aussitôt le membre le plus influent, provoque la formation d'un congrès qui nomme un pouvoir exécutif composé de cinq membres. Cette nouvelle Junte entre en communication avec celle de Buenos-Ayres qui se proclamait, du moins provisoirement, le représentant de l'ancien pouvoir des vice-rois, et stipule l'indépendance locale du Paraguay, déclarant ne s'unir au reste des provinces de la Plata que par un lien fédératif, disposé d'ailleurs à envoyer, à son temps, ses députés au congrès général constituant de toutes les provinces de la Plata. — Le traité conclu et ratifié, Buenos-Ayres renonce à toute nouvelle tentative sur le Paraguay.

23 septembre. — Création du triumvirat ou commission exécutive. — A la première junte de gouvernement avaient été adjoints un certain nombre de députés, ce qui portait à seize le chiffre de ses membres. Cette assemblée était, en réalité, une sorte de comité de salut public, mais ses divisions intérieures rendaient incertaine l'action du pouvoir. Pour le fortifier on nomme, sous le nom de gouvernement exécutif, une commission de trois citoyens qui, tous les six mois, doivent se renouveler par la sortie de l'un d'eux et l'élection d'un nouveau membre. Paso, Chiclana et Sarratea composent d'abord ce triumvirat, qui prend pour secrétaire D. Bernardino Rivadavia. Cette mesure ne calme qu'à demi l'agitation et l'anarchie que fomentent les assemblées populaires.

Le nouveau gouvernement se décide alors à dissoudre la junte conservatrice, établie lors de la révolution, et dont les tendances anarchiques débilitaient le pouvoir (7 novembre).

Il fait publier (22 novembre) la charte provisoire (*Estatuto provisional*), la première qui ait été promulguée dans la Plata, et prend le nom de gouvernement supérieur des Provinces-Unies du Rio de la Plata.

7 décembre. — Émeute militaire du corps des Patricios; elle est réduite par la force et les plus coupables sont fusillés. — A la suite de cette insurrection, qui n'avait point de caractère politique, mais seulement l'imposition de nouveaux règlements intérieurs pour motif, le gouvernement expulse les députés des provinces, dont plusieurs formaient partie de la junte et ceux-ci vont porter au loin leur mécontentement. — De cette époque date la rivalité qui commence entre les Provinciaux (*Provincianos*) et les habitants de Buenos-Ayres (*Porteños*).

1812. — *Affaires de la Bande-Orientale.* — L'entrée des Portugais dans le pays absorbe toute l'attention de la commission exécutive et l'oblige à abandonner l'armée du nord à ses propres forces; elle y envoie cependant Belgrano pour remplacer Puyrredon qui, se trouvant malade, demande son rappel.

Le triumvirat conclut un armistice avec les autorités espagnoles de Montevideo qui s'appuyaient sur le Portugal. En effet, le général Lecor, avec 4,000 Brésiliens et Portugais, se dirigeait sur cette ville, appelé par les Espagnols qui y restaient enfermés. — L'Angleterre garantit cet armistice, et les Portugais repassent la frontière. Les patriotes orientaux accusent le gouvernement de les abandonner. — L'armistice dénoncé, la lutte recommence dans la Bande-Orientale.— Le triumvir Sarratea y est envoyé en commission. — Vigodet, qui a remplacé Elio, essaye en vain de tenir la campagne occupée par les insurgés; vaincu le 31 décembre au Cerrito, par les généraux Rondeau et José Artigas, il est obligé de se renfermer dans la place de Montevideo, qui se trouve de nouveau bloquée par terre.

3 avril. — Le général Puyrredon, qui vient de s'illustrer par sa brillante retraite dans le Haut-Pérou, est nommé membre de la commission de gouvernement, en remplacement de Paso, membre sortant. — Il imprime plus d'unité et de vigueur au pouvoir exécutif, qui se trouve néanmoins si vivement attaqué par l'assemblée populaire, qu'il se décide à la dissoudre.

Conspiration Alzaga. — L'agitation produite à Buenos-Ayres par cette mesure donne au parti espagnol le désir de faire une contre-révolution. Une conspiration s'organise, ayant à sa tête D. Martin Alzaga, le plus riche Espagnol de Buenos-Ayres; il avait figuré lors du Pronunciamiento de Mayo, qu'il comptait sans doute faire tourner au profit d'un gouvernement local indépendant, mais qui ne sortit point des mains de ses compatriotes. La conspiration est découverte; Alzaga et plusieurs de ses parents et compagnons sont saisis, jugés et fusillés (15 juillet 1812). Cette exécution jette la terreur dans le parti espagnol.

Le gouvernement envoie des secours aux Orientaux et presse le siége de Montevideo.

Campagne du Haut-Pérou.— Belgrano arrive à l'armée du nord et la réorganise. Il ne peut cependant arrêter la marche des Espagnols, quoique Diaz Velez, commandant son avant-garde, fasse éprouver à ceux-ci un échec assez grave à Suipacha (12 janvier 1812), prenant ainsi la revanche de Sipé-Sipé, où les patriotes ont été battus quelques mois auparavant.

Les Espagnols commandés par le général Tristan, sud-américain, natif d'Arequipa, atteignent Belgrano à Tucuman. Mais ils sont complétement défaits et perdent le tiers de leur monde (24 septembre). — Les patriotes reprennent alors l'of

fensive et marchent sur Salta où Tristan s'est réfugié, mais où le cernent aussi de nombreux corps de partisans qui se sont formés dans toute la campagne. Parmi ces derniers, se signale Martin Guëmes.

Octobre. — Une émeute à Buenos-Ayres amène le renouvellement total de la commission de gouvernement que l'on accuse de tyrannie et qui allait être modifiée par l'entrée de Medrano, personnage peu populaire. On nomme Paso, Peña et Jonte. Le nouveau triumvirat accepte la mission de la convocation, dans le plus bref délai, d'un congrès chargé d'organiser provisoirement le pays, la constitution définitive ne devant être proclamée qu'à la paix.

1813. — *Première assemblée constituante de la Plata.* — 31 janvier. — Ouverture de l'assemblée générale constituante. — Elle établit l'indépendance de la mère patrie, tout en conservant le nom du roi; mais déclare que tout employé, tout militaire, tout ecclésiastique doit être citoyen argentin. — Abolition des armes royales et adoption de l'écusson argentin actuel. — Abolition de la noblesse et des majorats. — Déclaration de la liberté des esclaves à naître, et abolition de la mita ou presse des Indiens, pour les travaux des mines dans le Pérou. — En se séparant, après une session qui a duré une année entière, l'assemblée concentre le pouvoir exécutif dans une seule main, sous le nom de Directoire suprême. — D. Gervasio Posadas est nommé directeur (22 janvier 1814).

Le but avoué de l'assemblée est de réunir toutes les provinces composant l'ancienne vice-royauté sous une même direction, dont le siége eût été à Buenos-Ayres, c'est-à-dire de continuer le même système centralisateur du vice-roi sous une autre forme. — Les provinces accueillent ces intentions avec défaveur.

Guerre de la Bande-Orientale. — Le gouvernement argentin, dirigé par Posadas, pousse le siége de Montevideo. Le général Vigodet, maître des eaux de la Plata, essaye un débarquement à San-Lorenzo, dans la province de Santa-Fé, à la fois pour y réunir des partisans et pour y faire des vivres dont la place de Montevideo commence à manquer. Le débarquement est repoussé par le colonel San-Martin, et l'escadrille espagnole ne rencontre sur les bords du Parana et de l'Uruguay que des ennemis (3 février 1813).

Rondeau et Artigas continuent le siége de Montevideo, mais déjà la division est entre ces deux chefs. Rondeau est dévoué au gouvernement de Buenos-Ayres, Artigas affecte une indépendance complète. La question du congrès constituant amène une rupture. Conformément aux ordres qu'il a reçus de Buenos-Ayres, Rondeau veut faire élire aux Orientaux un certain nombre de députés, chargés de les représenter au congrès de Buenos-Ayres. Artigas prétend que les Orientaux sont très-capables de se gouverner eux-mêmes, et refuse de se prêter à l'exécution de cette mesure. Cette divergence amène sa retraite avec les bandes qui lui obéissent; et Rondeau, restant seul avec ses troupes argentines, le siége de Montevideo se trouve en partie abandonné. Le directorat déclare Artigas traître à la patrie, mais les Orientaux se rangent du parti d'Artigas.

Opérations dans l'armée du Nord. — Belgrano, vainqueur à Tucuman, va attaquer Tristan qui, avec le reste de son armée, s'est cantonné dans Salta. Après une bataille sanglante, Tristan capitule avec tout son monde (20 février 1813). La

province de Potosi et tout le sud du Haut-Pérou retombent aux mains des patriotes. Nouvel armistice avec Goyeneche, qui empêche Belgrano de profiter de la victoire complète qu'il vient de remporter à Salta.

Le général Pezuela remplace Goyeneche et rétablit l'armée espagnole sur un pied respectable. Pendant que Belgrano, cantonné à Potosi, cherche à faire partager aux populations les idées d'indépendance qui viennent de triompher dans la Plata, Cochabamba et Santa-Cruz de la Sierra sont de nouveau occupés par les patriotes.

Belgrano est complétement défait par Pezuela dans la pampa de Vilcapujio, le 27 septembre, et le 14 novembre suivant dans celle d'Ayouma. — Les restes de l'armée argentine se replient sur Potosi qu'ils évacuent, puis sur Jujuy et Salta, poursuivis de près par les Espagnols. Mais l'occupation de Cochabamba et de Santa-Cruz de la Sierra par les patriotes, les nombreuses *montoneras* (corps de partisans) qui le harcèlent, empêchent Pezuela de profiter de la victoire. Il se contente de réoccuper le Haut-Pérou tout entier et d'y rétablir l'autorité de la métropole.

1814. — Le colonel San-Martin est envoyé pour remplacer Belgrano que l'on rappelle bientôt après à Buenos-Ayres pour l'y mettre en jugement. L'armée du Pérou se réorganise à Tucuman et compte rapidement 4,000 hommes.

Cette attitude vigoureuse empêche Pezuela de pousser plus avant ses succès. En même temps, les partisans du Haut-Pérou, organisés par Arenalès, ceux de Salta, sous les ordres du célèbre guerillero Martin Guëmes, harcèlent de tous côtés l'armée espagnole et l'obligent à se concentrer. San-Martin, sur sa demande, quitte l'armée du Nord et y est remplacé par Rondeau, forcé d'abandonner la direction du siége de Montevideo, par suite de ses différends avec Artigas.

Le directeur Posadas envoie le général Alvear remplacer Rondeau, et prendre la direction du siége de Montevideo. Il profite également de son autorité, incontestée alors, pour armer une petite escadre qu'il place sous les ordres de Brown. Celui-ci remporte quelques avantages (mai 1814), et force les Espagnols à se renfermer dans le port. Enfin, ne recevant aucun secours de l'extérieur, voyant sa garnison et la population de la ville épuisées par la famine et les maladies (le scorbut avait détruit un quart des habitants), Vigodet se décide à capituler, après avoir soutenu le siége pendant vingt-deux mois (20 juin 1814). — Ce succès donne aux patriotes 5,000 prisonniers, un matériel complet d'artillerie et des magasins d'équipement bien fournis. Le général Soler est chargé de garder cette conquête; mais elle est impérieusement réclamée par Artigas, qui en attribue tous les honneurs à son armée. La guerre civile commence dans la Bande Orientale. Artigas accuse le gouvernement de Buenos-Ayres de tyrannie, et il entraîne dans sa lutte contre lui les provinces d'Entre-Rios et de Santa-Fé.

Posadas nomme Alvear au commandement de l'armée du Nord, en remplacement de Rondeau. Cette nomination est mal accueillie par l'armée, qui se divise en deux camps, l'un en faveur de Rondeau, l'autre en faveur d'Alvear. Celui-ci, instruit à temps de l'opposition de l'armée, s'arrête à Cordova, puis revient à Buenos-Ayres où sa victoire de Montevideo lui a donné une haute influence. — Des sociétés secrètes se partagent la ville, et chacune pousse ses candidats au pouvoir. — Cette agitation amène une véritable anarchie et donne à plusieurs membres influents du gouvernement l'idée de revenir à la monarchie, en empruntant un prince à la famille royale d'Espagne.

commence à se former. Le parti centraliste l'emporte et nomme un directeur suprême, D. J. M. Puyrredon, en chargeant Balcarce de continuer provisoirement ses fonctions à Buenos-Ayres (3 mai 1816).

Puyrredon confie l'armée du Nord à Belgrano, et fait envoyer des renforts à l'armée des Andes, que forme San-Martin à Mendoza.

L'indépendance des Provinces de la Plata est proclamée le 9 juillet (*Acta de independencia nacional*).

Le nouveau directeur exagère la centralisation et cherche à discipliner les provinces. Cette conduite excite des résistances furieuses. Artigas dans la Bande-Orientale, Ramirez dans l'Entre-Rios, Stanislas Lopez à Santa Fé, Carrera et Bustos à Cordova, Guëmes à Salta, enfin tous les chefs (*caudillos*) qui, dans les provinces, avaient combattu pour l'indépendance et avaient conquis une influence absolue sur les populations des campagnes, se mettent en opposition avec le nouveau gouvernement et ne cherchent qu'à échapper à la tutelle de Buénos-Ayres. Cette opposition confirme Puyrredon dans l'idée d'établir une monarchie constitutionnelle dans la Plata, à l'aide d'un prince emprunté aux maisons royales de l'Europe.

Bande-Orientale et Missions. — Profitant de la lutte d'Artigas avec le gouvernement argentin, les Portugais, sous prétexte de sauver la Bande-Orientale de l'anarchie, envahissent le pays. Artigas, pour leur résister, envoie son fils adoptif Andrecito lever des soldats dans les Missions occidentales, et envahir celle de la rive gauche de l'Uruguay. — Siége de San-Borja (septembre 1816). Le général portugais, Chagas, après avoir repoussé Andrecito, passe l'Uruguay, en janvier 1817, et ruine les Missions. Sac et incendie de Yapeyu, La Cruz, Santo-Tomé, et enfin des dix bourgs fondés par les jésuites entre le Parana et l'Uruguay. Dispersion des Indiens. — Francia, récemment nommé dictateur du Paraguay, fait évacuer et incendier les cinq Missions de la rive gauche du Parana, pour ne point avoir de querelle avec les Portugais.

1817. — En même temps qu'une colonne portugaise détruit les Missions, une autre colonne, commandée par le général Lecor, entre dans la Bande-Orientale et occupe Montevideo, fatigué de la guerre, à la suite d'une convention, dans laquelle il est stipulé que l'occupation de la province sera seulement provisoire, et que l'armée portugaise reconnaîtra toujours les autorités locales.

Artigas se retire dans l'Entre-Rios, où il s'allie avec Ramirez, devenu le chef de cette province, et Lopez, de Santa-Fé. Il occupe la province de Corrientes et continue ses hostilités contre Buenos-Ayres, tout en maintenant des intelligences dans la Bande-Orientale, pour y combattre les Portugais. Les nécessités de sa position l'obligent à frapper des droits considérables sur les navires qui passent par Corrientes, pour le commerce du Paraguay, et le mettent en hostilité avec Francia.

Paraguay. — Le Paraguay, qui s'est tenu à part, depuis le traité du 12 octobre 1811 avec Buenos-Ayres, a déposé le gouverneur espagnol Velasco (3 avril 1811), puis déclaré son indépendance en nommant une commission exécutive, composée de trois membres. Cette commission a été remplacée par deux consuls, Fulgencio,

Yegros et Gaspar Francia. Ce dernier, au commencement de 1817, se fait nommer dictateur à vie, et commence ce système d'isolement qui ne finit qu'à sa mort, arrivée en 1840.

Guerres d'Artigas. — En 1818, Andrecito renouvelle la guerre dans les Missions; il est défait à San-Carlos (29 mars). Artigas continue mollement ses hostilités contre Buenos-Ayres, mais fait avec ardeur des préparatifs pour rentrer dans la Bande-Orientale. — En 1819 (août), Andrecito surprend San-Nicolas; défait, peu de temps après au passage de l'Icabagua, il est pris et envoyé à Rio de Janeiro, où il meurt en prison.

José Artigas, en même temps, rentre dans la Bande-Orientale et la soulève de nouveau contre les Portugais. — Courage et exploits de ce chef célèbre. Enfin, battu par eux au Paso del Catalan (22 janvier 1820), il est forcé de se réfugier dans l'Entre-Rios, où il demande l'appui de Ramirez. — Ramirez, fatigué de la guerre et voyant le pays épuisé, ne peut lui donner aucun secours, et bientôt, irrité de ses exigences, l'expulse de la province. Artigas, suivi de quelques fidèles Indiens, se réfugie dans les Missions ruinées et se présente au Paso d'Itapua, demandant un asile à Francia. Le dictateur le fait interner à Curuguati, où il séjourne jusqu'à sa mort. — En 1850, Artigas vient mourir à l'Assomption, à l'âge de 90 ans.

Armée du Nord. — A la fin de 1816, le général Rondeau, ayant voulu reprendre l'offensive contre les Espagnols, est battu à Viluma; les Argentins renoncent alors à toute nouvelle tentative contre le Haut-Pérou, dévasté par une guerre de six années. De lassitude, les deux partis cessent les hostilités; mais les provinces de Salta et de Jujuy restent indépendantes.

1817. — *Expédition argentine au Chili et au Pérou.* — 17 janvier. — L'armée des Andes est enfin organisée, et San-Martin part de Mendoza. Il franchit les Andes au paso de los Patos, avec un corps de 5,000 hommes, et bat complétement les Espagnols à Chacabuco (12 février). — Le 5 mai, le général O'Higgins, à la tête des patriotes chiliens, gagne la bataille de Penco. — Le Chili s'insurge tout entier contre les Espagnols; occupation de Santiago par les Indépendants. — La guerre continue toute l'année avec des chances diverses. — Le 6 décembre, le général argentin Las-Heras prend la ville de Talcahuano.

1818. — Après un grave échec éprouvé à la Cancha-Rayada, près de Talca, le 19 mars, et après avoir vu son armée presque complétement dispersée, San-Martin gagne, le 5 avril suivant, la bataille de Maipo, où l'armée espagnole, commandée par Osorio, est mise dans une déroute totale. Cette victoire assure l'indépendance du Chili, et permet de préparer l'expédition du Pérou.

Provinces argentines. — Gouvernement de 1817-1820. Puyrredon. — A compter du départ de l'armée des Andes, les provinces argentines renoncent à toute expédition nouvelle contre les Espagnols, qui d'ailleurs ne les menacent plus, et sont absorbés dans leurs guerres civiles.

Le directeur, s'appuyant sur le congres qui vient de l'élire, cherche d'abord à fortifier l'autorité, en la centralisant le plus possible. Il combat l'idée fédérale qui

a grandi dans toutes les provinces, mais qui y est mal comprise, et essaye de renverser les chefs (*caudillos*) qui, sous ce prétexte, n'y ont mis que leur autocratie. Par ses soins, la province de Corrientes se sépare d'Artigas en 1818, mais est récupérée bientôt par ce chef infatigable, qui y rassemble de nouveaux éléments pour sa guerre contre les Portugais, maîtres de la Bande-Orientale. Buénos-Ayres reste désormais étranger à cette lutte, dans laquelle Artigas finit par succomber, après avoir combattu quatre années.

Le Congrès publie en vain, le 3 décembre 1817, un règlement provisoire pour l'élection des députés, qui doivent former un nouveau congrès constituant; il est impossible de le mettre partout à exécution, au milieu de l'anarchie générale. Puyrredon parvient cependant à faire nommer un nombre suffisant de représentants, pour former un congrès, qui s'ouvre à Buénos-Ayres, en février 1819, et fait une constitution moitié unitaire, moitié fédérale. — Cette constitution est promulguée le 30 avril suivant, et rencontre une vive opposition.

Le directeur, craignant la dissolution du pays, n'y voit pas de meilleur remède que le système monarchique, et en cela il est d'accord avec un grand nombre des principaux citoyens qui, déjà, ont partagé ces idées au congrès de Tucuman. — Négociations secrètes avec le Portugal, pour établir un prince de la maison de Bragance. — Cette combinaison ayant échoué, on songe à employer les bons offices de la France. — Cette puissance propose le prince de Lucques, appartenant à la maison des Bourbons d'Espagne. Le congrès se montre disposé à accepter cette combinaison, sous la condition que le monarque élu épousât une princesse du Brésil et fût tenu de réunir toute l'ancienne vice-royauté de la Plata en un seul faisceau, ce qui eût formé ainsi une vaste et respectable monarchie constitutionnelle.

Quelque chose de ces négociations ayant transpiré dans le public, une opposition furieuse s'élève contre Puyrredon. Le directeur croit devoir alors donner sa démission.

Établissement de l'autonomie des provinces. — Avec Puyrredon, tombe le système de l'unité absolue, qui n'était que la continuation de l'autorité centrale du vice-roi à Buénos-Ayres, avec l'autonomie du pays en plus. — Le système de la fédération triomphe dans toute la Plata. L'ancienne vice-royauté est partagée en quinze provinces, le Haut-Pérou étant aux mains des autorités espagnoles. Dans chaque province domine un gouverneur particulier, qui n'a généralement d'autre souci que de se perpétuer au pouvoir.

1820. — *Troubles de Buénos-Ayres.* — Une sorte d'anarchie succède à Buénos-Ayres au gouvernement de Puyrredon. — Manuel Sarratea, nommé gouverneur et soupçonné d'hostilité contre les provinces, est attaqué par celles de Santa-Fé et d'Entre-Rios, qui marchent sur la capitale et repoussent le colonel Dorrego. — Un traité a lieu, à la Capilla del Pilar (23 février), entre Ramirez, Lopez et Sarratea, dans lequel le principe de la fédération est solennellement proclamé. On y stipule l'admission d'Artigas, dans le cas où les trois provinces se décideraient à la guerre, pour reconquérir la Bande-Orientale. La nouvelle administration de Buénos-Ayres s'engage, en outre, à faire une enquête sur les négociations entamées par le directoire précédent avec les différentes cours d'Europe.

Ces résolutions, connues du public de Buénos-Ayres, commentées, dénaturées et

calomniées par la presse, continuent à discréditer le gouvernement, et l'anarchie règne plus que jamais dans cette ville. Dorrego, qui avait succédé à Sarratea, en qualité de gouverneur, est déposé par la même junte électorale qui l'avait élu et remplacé par le général Martin Rodriguez, qui parvient à établir un peu de tranquillité.

1er octobre 1820. — Une émeute, patronnée par le Cabildo et favorisée par la garde nationale, essaye de renverser Rodriguez; il la réprime à l'aide des troupes de ligne et des milices de la campagne, dont un régiment, celui des *Colorados*, est commandé par un estanciero, nommé D. Juan Manuel de Rosas. En récompense, Rodriguez le nomme colonel de cavalerie.

1819-1822. — *Campagne du Bas-Pérou.* — Pendant que la guerre civile continuait dans les provinces argentines et que le Haut-Pérou se taisait, retombé aux mains des Espagnols, les bataillons argentins, organisés à la fin de 1816, par San-Martin, dans la province de Cuyo, continuaient à travailler à l'indépendance de l'Amérique du sud. Mais, dès que cette armée eut passé les Andes, elles n'eut plus guère de relations avec les provinces de la Plata, et vécut sur le pays où elle combattait. — Le Chili est conquis par les Argentins et les patriotes soulevés contre les Espagnols, dans le courant des années 1817 et 1818. — Le 5 février 1819, un traité a lieu entre cette république et les Provinces unies, pour porter la guerre au Pérou. L'année 1820 se passe en préparatifs; en 1821, une flotte chilienne porte au centre des possessions espagnoles du nouveau monde San-Martin, commandant l'armée alliée et ses troupes. Le 6 juillet 1821, le vice-roi Lacerna évacue Lima, qui est occupée par San-Martin, bientôt nommé Protecteur par la reconnaissance des Péruviens. L'indépendance du Pérou est proclamée dans un congrès, convoqué par les soins du Protecteur, pendant que les forces espagnoles se replient à la fois sur l'Équateur et le Haut-Pérou, devenu leur base d'opérations.

En 1822, San-Martin, fatigué des clameurs des factions qui s'élevaient autour de lui et prévoyant la guerre civile, à laquelle il veut rester étranger, se retire au Chili. Les troupes argentines restent au Pérou et continuent à prendre part à la lutte que le général colombien Bolivar continue contre les Espagnols. La victoire de Pinchincha, à laquelle elles contribuent sous les ordres du Colombien Sucre (24 mai 1822), affranchit l'Équateur. La guerre continue jusqu'en 1825 entre les Espagnols et les Indépendants; quelques officiers et soldats argentins restent dans les armées de Bolivar, qui écrase enfin la tenacité espagnole, par les victoires de Junin (24 août), d'Ayacucho (9 décembre 1824), et la capitulation du Callao, imposée au général Rodil, le 23 janvier 1826. — La chute de cette place, dernier boulevard espagnol dans l'Amérique du sud, termine enfin la lutte entre les Hispano-Américains et l'ancienne métropole.

Le 11 août 1825, le Haut-Pérou, où la guerre avait été si ardente dans le principe et où, après un intervalle de quelques années de tranquillité, elle avait fini par se concentrer, se constitue en république particulière sous le nom de Bolivie, du nom du général Bolivar, dont les dernières victoires ont enfin décidé la retraite de l'ennemi. — Il est à remarquer, qu'à partir de 1820, la guerre s'est entretenue dans le pays avec l'aide des ressources locales, et que l'Espagne, déchirée elle-même par les révolutions, n'a rien pu faire pour retenir cette partie de ses colonies qui allait lui échapper. Ses généraux et ses officiers ont trouvé dans les anciennes garnisons espagnoles et dans la population du pays les éléments à

l'aide desquels ils ont pu résister quinze années (1810-1825), au soulèvement du parti patriote, qui comprenait l'immense majorité de la population. La guerre a donc toujours dû avoir les caractères d'une guerre civile.

1821. — *Provinces de la Plata.* — Sous l'administration de Rodriguez, Buénos-Ayres, isolé des autres provinces et enfin tranquille, commence à développer ses éléments de prospérité.

Les provinces, à l'ouest du Parana, essayent de former un nouveau congrès, pour s'organiser sous la forme fédérale; mais le nombre des députés réunis à Cordova, choisie pour siége de ce congrès, étant insuffisant pour donner à cette réunion le caractère d'une véritable représentation nationale, l'opinion qui prévaut est de compléter l'organisation particulière de chaque province, pour se réunir ensuite et voter une constitution générale. Avant de se séparer, les députés réunis conviennent de charger Buénos-Ayres des relations extérieures des provinces de la Plata.

Le général portugais Lecor, qui tenait garnison à Montevideo depuis quatre ans, déclare la Bande-Orientale réunie au Brésil, sous le nom de province Cisplatine.

Le Portugal offre de reconnaître l'indépendance des Provinces unies, si elles veulent se désister de toute prétention sur la Bande-Orientale. La négociation échoue.

La province de Buénos-Ayres organise son système de gouvernement particulier : — Chambre de députés élective, gouverneur également électif. — Elle décrète l'établissement du gouvernement représentatif républicain, l'inviolabilité de la propriété, la liberté de la presse, etc., etc. Règlements intérieurs pour le clergé, les écoles, les hôpitaux, etc., etc. — Ministère de Bernardino Rivadavia, chargé des affaires étrangères et de l'intérieur. — Commencement de l'immigration européenne.

1822. — *Révolution du Brésil.* — En 1808, le roi de Portugal Jean VI, expulsé de Lisbonne par la conquête française, s'était réfugié au Brésil avec toute sa cour et les principaux de la nation. Son premier soin, en débarquant à Bahia (23 janvier 1808), fut de déclarer libre le commerce du Brésil avec toutes les puissances alliées du Portugal. Établi à Rio de Janeiro, il continua de développer les ressources du pays, qui eut ainsi un gouvernement complétement indépendant de la métropole. Jean VI retourna en Portugal (7 mars 1821), laissant son fils D. Pedro comme régent du Brésil. Les cortès portugaises voulurent encore gouverner directement ce pays; mais l'indépendance totale de la métropole était dans l'esprit de tous les natifs. — Le 13 mai 1822, la municipalité de Rio de Janeiro, aux acclamations du peuple, nomma D. Pedro prince régent constitutionnel et défenseur perpétuel du Brésil. Le mécontentement des Portugais fut bravé par les Brésiliens, qui, le 21 septembre suivant, acclamèrent D. Pedro empereur du Brésil, consommant ainsi la séparation totale entre la colonie et la métropole. Les Portugais résistèrent mollement à ce mouvement général, et, dans le courant de l'année suivante, toutes leurs troupes évacuèrent le pays. — Le 25 mars 1824, la constitution de l'empire fut proclamée, et, le 29 août suivant, un traité entre le Portugal et le Brésil ratifie l'indépendance de ce dernier et établit les relations entre les deux peuples sur un pied d'égalité parfaite. — Ces deux grandes mesures, l'éta-

blissement de la monarchie constitutionnelle et la paix immédiate avec le Portugal, sauvent le pays de la guerre civile.

1820-1823. — *Révolution d'Espagne.* — La guerre civile, qui règne en Espagne de 1820 à 1823, par suite de la réunion des Cortès et de l'opposition, entre le parti absolutiste et le parti libéral, empêche la mère-patrie de faire les efforts nécessaires pour conserver ses colonies sud-américaines. — Lors du rétablissement de Ferdinand VII, à la suite de l'intervention française, la métropole affaiblie ne peut envoyer aucun secours aux forces espagnoles qui combattaient encore pour elle en Colombie et au Pérou. — Quant aux provinces de la Plata, l'Espagne y avait renoncé depuis longtemps et paraissait être résolue de les laisser plutôt en proie à l'ambition du Portugal. Cependant le libéralisme des Cortès espagnoles ne s'étend pas jusqu'à accepter l'indépendance des colonies transatlantiques, et, comme l'avaient fait les Cortès portugaises, elles protestent contre leurs tentatives d'émancipation complète ; leurs envoyés qui vinrent à la Plata en 1823 déclarèrent qu'ils n'avaient pas faculté pour reconnaître purement et simplement l'indépendance des Provinces-Unies, comme l'exigeaient les Argentins.

Négociations de Buénos-Ayres avec l'Espagne. — Rivadavia, ministre du gouverneur Las-Heras, lequel, à l'époque légale, avait succédé à Rodriguez, essaye de négocier avec les Cortès et la Junte de Cadix la reconnaissance de l'indépendance de la Plata et des autres anciennes colonies espagnoles. — En même temps, il fait voter par la Chambre des représentants un subside de vingt millions de piastres fortes qui seraient fournis par tous les États sud-américains à la mère-patrie pour y soutenir le parti libéral en lutte avec le parti absolutiste (22 juillet 1823.) La rapidité avec laquelle l'intervention française étouffe la révolution espagnole empêche la réalisation de ce vote, qui n'était d'ailleurs émis que sous la condition d'une reconnaissance complète de l'indépendance argentine, et amène une certaine hostilité de la part de la France.

1820-1824. — *État des provinces.* — Pendant que Buénos-Ayres est tranquille, les provinces continuent à être agitées, et leurs chefs se font la guerre. — Dans l'Entre-Rios, Ramirez, qui s'est séparé d'Artigas, qu'il a forcé de se réfugier au Paraguay, succombe en combattant Cordova où commandent Carrera et Bustos. — Estanislao Lopez établit son influence à Santa-Fé et devient en quelque sorte le chef du parti fédéral. Ibarra domine à Santiago. — Quiroga et Francisco Aldao commencent à figurer dans les troubles des provinces de Cuyo et de la Rioja.

1821. — *Buénos-Ayres.* — Le gouvernement de Rodriguez donne quelque attention à l'ancienne colonie de Patagonès ou Carmen, sur les bords du Rio-Negro : De nouveaux colons y sont envoyés et des terres leur sont distribuées.

Expédition du général Rodriguez, dans le Sud, pour donner de la sécurité aux frontières, en traitant avec les Indiens. Les Ranqueles et les Pehuenches se refusent à traiter et sont repoussés. — Fondation des forts du Tandil et de Bahia-Blanca.

Création de la Banque d'escompte au capital d'un million de piastres par des capitalistes de Buénos-Ayres. (Ce fut l'origine de la monnaie de papier de cette province.)

1823. — Le général de Las Heras succède à D. Martin Rodriguez en qualité de gouverneur. — Paix et tranquillité de Buénos-Ayres.

Le gouvernement des États-Unis de l'Amérique du Nord reconnaît l'indépendance des Provinces-Unies de la Plata.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, inspiré par Rivadavia, envoie un agent auprès des gouverneurs de provinces pour les inviter à l'union avec l'ancienne capitale de la vice-royauté et à constituer enfin une nation argentine (23 mai). Cette démarche prépare les esprits à l'idée d'un Congrès général constituant.

1824. — Affluence des immigrants européens dans la Plata. Le gouvernement de Buenos-Ayres envoie des instructions, à ce sujet, à tous ses agents à l'étranger; il en fait même venir directement.

Emprunt d'un million de livres sterling, négocié à Londres à 60 0/0 effectif et 6 0/0 d'intérêt. Cette somme devait être employée à la création d'un port à Buenos-Ayres, à celle de villes sur les côtes de l'Atlantique, enfin à fomenter l'immigration europeenne. — La guerre avec le Brésil, de 1826 à 1828, changea la destination de ces fonds qui furent employés à la soutenir.

Les mesures prises par l'administration de Las-Heras, dont Rivadavia est l'âme, déterminent les provinces à se réunir en Congrès général constituant. Leurs députés arrivent à Buénos-Ayres et le Congrès s'ouvre le 2 decembre 1824. — Système unitaire et système fédéral en présence.

1825. — Le ministre anglais Canning déclare à l'Europe que l'intention du gouvernement anglais est de reconnaître l'indépendance des anciennes colonies espagnoles qui se sont émancipées (1er janvier).

Traité d'amitié, commerce et navigation entre l'Angleterre et les Provinces-Unies approuvé par le Congrès national constituant, le 1er fevrier.

La majorité des provinces argentines finissent par envoyer leurs députés au Congrès où s'agite longuement la question de l'unité et de la fédération. — Apres de longs débats, on se prononce en faveur de l'unité, à la condition que cette solution sera ratifiée par les provinces, la Constitution devant être soumise à leur acceptation avant d'être promulguée.

Affaires de la Bande-Orientale, guerre avec le Brésil. — Depuis 1817, la Bande-Orientale était aux mains des Portugais, lesquels, en 1820, avaient fini par occuper Montevideo fatigué de la guerre. En 1821 le général Lecor, gouverneur de la place, avait déclaré la Bande-Orientale réunie au royaume de Portugal, Brésil et Algarves, et avait fait ratifier cette décision par un Congrès formé de députés orientaux réunis par ses soins. Lors de la révolution du Brésil, les Cortes portugaises déclarèrent nul le traité d'annexion au Brésil, et donnèrent à Lecor l'ordre de conserver Montevideo sous l'autorité de la métropole. Le général Lecor préféra suivre le sort du Brésil et se rangea sous les ordres de D. Pedro. — Le gouvernement brésilien essaya en vain de faire ratifier par les Provinces-Unies l'annexion de la Bande-Orientale; celles-ci refusèrent même de reconnaître l'indépendance du Brésil jusqu'à ce que la province Cisplatine leur fût restituée. Ces fins de non-recevoir données de part et d'autre mirent beaucoup d'aigreur dans les relations des deux gouvernements. En même temps, la haine nationale qui existait entre les habitants de race portugaise et ceux de race espagnole, faisait supporter

impatiemment à ces derniers la domination brésilienne. Cette impatience était encouragée et excitée par le gouvernement de Buénos-Ayres qui n'abandonnait pas ses vues sur Montevideo.

Enfin, au mois d'avril 1825, le général oriental Lavalleja part de Buénos-Ayres avec trente-deux compagnons d'aventure et va débarquer dans les environs de la Colonia. A son appel, toute la campagne se soulève. Le colonel Fructuoso Rivera oriental abandonne l'armée brésilienne et vient se joindre à ses compatriotes. Les Brésiliens, battus dans plusieurs escarmouches, sont obligés de concentrer leurs forces.

14 juin. — Une assemblée populaire réunie au bourg de la Florida déclare la province Cisplatine déliée des serments prêtés au Brésil et nomme pour gouverneur provisoire le général Lavalleja. — Le 20 août suivant, un Congrès formé de représentants orientaux ratifie la déclaration de la Florida et proclame nuls les traités d'incorporation au Portugal et au Brésil.

Victoire du général Rivera sur les Brésiliens au Rincon de Las-Gallinas (20 septembre).

Les Brésiliens sont encore battus sur les bords du Sarandi par le général Lavalleja (12 octobre).

Novembre. — Le gouvernement provisoire de la Bande-Orientale envoie deux députés au Congrès national constituant réuni à Buénos-Ayres. Le Congrès les reçoit, déclarant le pays qui les envoie admis au sein de la république Argentine.

1er décembre. — Le gouvernement argentin déclare au Brésil sa volonté immuable d'accueillir et de conserver une province qui a toujours fait partie des domaines espagnols de la Plata. — L'empereur D. Pedro répond qu'il perdra plutôt sa couronne que de rendre la Bande-Orientale. — Manifeste du 10 décembre, et déclaration de guerre.

1826. — 1er janvier. — Le Congrès constituant accepte la guerre. — Des levées se font dans l'intérieur et l'on organise une armée. — Ces levées d'hommes sont peu populaires dans les provinces, fatiguées déjà par les guerres précédentes. — Pour leur échapper la province argentine de Tarija se sépare de la république Argentine et s'unit à la Bolivie.

L'année 1826 se passe en combats acharnés de part et d'autre. Les Brésiliens ne peuvent conserver que Montevideo, grâce à ses fortifications, et le terrain que foule leur armée. — Le Brésil déclare le blocus de Buénos-Ayres. — Buénos Ayres équipe une petite escadre qu'elle met aux ordres de l'amiral Brown qui bat l'escadre brésilienne en détail, mais ne peut cependant lui faire lever le blocus. Ce blocus, qui dure de janvier 1826 à septembre 1828, fait un mal immense au commerce argentin.

La guerre oblige le gouvernement à disposer des fonds de l'emprunt anglais.

D. Bernardino Rivadavia est nommé Président de la République argentine (7 février 1826). — Les mesures adoptées par le Congrès sont vivement combattues dans plusieurs provinces. — La constitution est regardée comme trop unitaire, et les chefs (caudillos) qui se sont élevés dans l'intérieur, et dont elle annule le pouvoir, se disposent à la combattre.

24 décembre. — Promulgation de la Constitution unitaire; elle est repoussée par quelques provinces, telles que Cordova, la Rioja, Mendoza, San-Juan et Santiago del Estero.

1827. — Continuation de la guerre avec le Brésil. — Brown remporte sur les impériaux un brillant avantage à l'île du Juncal, dans le bas Uruguay (8 janvier). La partie de l'escadre brésilienne internée dans le fleuve est obligée d'y rester par suite de l'occupation de l'île Martin-Garcia que Brown fortifie soigneusement.

Une tentative de débarquement par les Brésiliens à Patagones est repoussée et une partie de leurs troupes est faite prisonnière (7 mars). L'escadre argentine force le reste de l'escadre brésilienne à fuir après avoir perdu plusieurs navires.

20 février. — Bataille d'Ituzaingo. — L'armée brésilienne, commandée par le marquis de Barbacena, est complétement battue par les armées argentine et orientale aux ordres du général Alvear. Après cette bataille, qui a été des plus sanglantes, les belligérants mènent mollement leurs opérations.

L'amiral Brown essaye de faire lever le blocus de Buénos-Ayres et combat l'escadre brésilienne très-supérieure en force; il perd deux navires (9 avril).

Les deux parties, lasses de la guerre, entament des négociations (mai 1827). D. Manuel José Garcia est envoyé au Brésil et signe un traité qui abandonne la Province cisplatine à l'empire, à la condition pour celui-ci de reconnaître la République argentine. — Le traité est repoussé avec indignation par le Congrès et la guerre continue. — Épuisement des deux États.

Lassitude et mécontentement produits dans l'intérieur des provinces argentines par suite de la continuation de la guerre. — Nouvelles querelles entre les Unitaires et les Fédéraux. — Rivadavia fatigué donne sa démission de la présidence (7 juillet 1827). — Le Congrès se dissout et l'on revient au système fédéral de 1820. — La province de Buénos-Ayres et la Bande-Orientale continuent la guerre contre le Brésil, qui occupe toujours la Colonia et Montevideo.

1828. — Avril. — Le général oriental Rivera fait une expédition dans les Missions orientales usurpées par les Portugais en 1801 et en enlève la population. Cette razzia détermine la ruine des six bourgades de San-Nicolas, San-Angel, San-Juan, San-Miguel, San-Luis et San-Lorenzo, qui subsistaient encore. San-Borja seul conserve de la population.

Nouvelles négociations pour la paix. Elles se terminent par la convention préliminaire signée à Rio de Janeiro le 27 août, sous la médiation de l'Angleterre, à laquelle vient ensuite se joindre la France. La Bande-Orientale est érigée en État indépendant sous le nom d'État-Oriental de l'Uruguay. Cette indépendance est placée sous la garantie des parties contractantes, l'Empire et la République argentine. — La convention est ratifiée à Rio de Janeiro, le 30 août, et à Montevideo, le 4 octobre suivant.

24. — L'assemblée constituante du nouvel État-Oriental se réunit à San-José et nomme le général Rondeau comme gouverneur et capitaine-général provisoire de l'État, et D. Joaquin Suarez pour son suppléant.

1829. — Le 23 avril 1829, la garnison brésilienne évacue enfin la ville de Montevideo, dont les fortifications, en conséquence de la convention préliminaire de paix, sont démolies.

1er mai. — Établissement du gouvernement provisoire dans la ville de Montevideo. — Réunion d'un Congrès national constituant qui élabore la Constitution orientale et la sanctionne le 10 septembre.

1830. — 17 avril. — Le général Rondeau donne sa démission et est remplacé par le général D. J. A. Lavalleja.

26 mai. — La Constitution de l'État-Oriental est approuvée à Rio de Janeiro par les plénipotentiaires brésiliens et argentins.

18 juillet. — La Constitution est solennellement proclamée à Montevideo et consacrée par le serment populaire. (*Jura de la Constitucion.*)

22 octobre. — Réunion de la première assemblée législative ordinaire composée du sénat et de la chambre des représentants.

24 octobre. — Le général D. Fructuoso Rivera est nommé premier président constitutionnel de l'État-Oriental de l'Uruguay.

République argentine. — Querelles des Unitaires et des Fédéraux. — Dès 1826, l'autorité du Congrès et du président Rivadavia avait été méconnue dans plusieurs provinces. — Le colonel Lamadrid, chargé d'y recruter du monde pour la guerre contre le Brésil, en avait mécontenté quelques-unes par son trop de zèle dans cette mission.—Quiroga s'était mis à la tête de l'opposition armée, et, après avoir battu Lamadrid, avait occupé les provinces de Cuyo où il commandait en maître, et excitait le reste contre le Congrès. — A Buenos-Ayres la présidence ne rencontrait pas moins d'opposition, dont les chefs avoués étaient les colonels Rosas et Dorrego. —Rivadavia, pour ne pas servir de prétexte à une guerre civile qu'il voyait naître, donne sa démission et s'exile volontairement en Europe (7 juillet 1827). Le Congrès se réunit, et l'on revient au système qui a précédé la tentative unitaire de 1825. D. Vicente Lopez, qui a un instant remplacé l'autorité de Rivadavia, en qualité de gouverneur intérimaire, a le chef de l'opposition, Dorrego, pour successeur (13 août 1827).

Sous l'administration de Dorrego, Buenos-Ayres continue à être chargé de la représentation extérieure de la République. Pour rester en paix avec les provinces, qui lui reprochent de monopoliser la douane et par conséquent les ressources du pays, elle consent à leur payer des subsides. — Le système fédéral prédomine partout, grâce à l'énergie et à la ténacité des chefs qui le représentent : Lopez est tout-puissant à Santa-Fé, Bustos à Cordova, Quiroga dans tout l'ouest de la République. — Ibarra domine et s'isole à Santiago del Estero.

1828. — Agitation à Buenos-Ayres fomentée par les violences de la presse des deux partis. — Dorrego nomme J. M. de Rosas général de la campagne et s'appuie sur lui. — Les Unitaires font une opposition des plus vives à ces mesures.

Novembre. — Retour de l'armée argentine qui, par suite de la convention préliminaire de paix, évacue la Bande-Orientale. Formée sous la présidence de Rivadavia et composée d'un certain nombre de chefs qui ont fait la guerre de l'indépendance, en Bolivie, au Chili, au Pérou, et dernièrement au Brésil, elle voit avec le plus vif mécontentement la dernière révolution et le triomphe du parti fédéral.

1er décembre. — Révolution militaire à Buenos-Ayres; le général Lavalle se met à la tête des mécontents et le gouvernement de Dorrego est renversé. Celui-ci s'enfuit dans la campagne et réunit quelques troupes de ligne, des milices et des Indiens. Il est battu, fait prisonnier au combat de Navarro (13 décembre), et Lavalle le fait fusiller. — Cette exécution inhumaine et inutile provoquera d'effroyables représailles et fera couler des flots de sang.

1829. — *Unitaires et Fédéraux aux prises; première grande guerre civile.* — La mort de Dorrego excite une fureur inexprimable dans le parti fédéral. — Le général Rosas réunit les milices de la campagne, Estanislao Lopez celles de Santa-Fé; tous deux attaquent Lavalle, que la Chambre des représentants vient de nommer gouverneur. Lavalle remporte d'abord quelques avantages, mais la cavalerie légère de ses adversaires et leurs corps de partisans (Montoneras) ruinent son armée en détail. Après l'échec du Puente del Marquez, il est obligé de se renfermer dans la ville où les Fédéraux viennent l'assiéger.

Le gouvernement de Buenos-Ayres forme un corps de garde nationale étrangère sous le nom de Bataillon de l'ordre. Les consuls étrangers protestent contre cette mesure.—Résistance du consul français, M. de Mandeville, à l'armement de ses nationaux.— M. De Venancourt, commandant la station française de la Plata, à l'instigation de M. de Mandeville, confisque la flotte argentine pour obliger le gouvernement à licencier les Français armés (mai 1829).

Lavalle, ne voyant plus de résistance possible, capitule et se retire dans la Bande-Orientale. Réaction fédérale. — Première émigration du parti unitaire. — Le général Viamont est nommé gouverneur de Buenos-Ayres.

Pendant que le parti unitaire éprouve cette défaite sur le littoral, il est plus heureux dans les provinces où le général J.-M. Paz s'est mis à sa tête. Celui-ci chasse le gouverneur Bustos de Cordova, et fait de cette ville le centre de la résistance contre les chefs fédéraux. Quiroga, avec les milices de Cuyo et les cavaliers des Llanos de la Rioja, accourt pour repousser Paz. Il est complétement battu à la Tablada, aux portes de cette ville, après un combat des plus acharnés qui dure deux jours (22 et 23 juin 1829). Quiroga s'enfuit dans l'ouest pour s'y refaire une armée. Paz fait entrer les provinces du nord dans la ligne unitaire; Salta et Tucuman lui envoient des secours.

1830. — La Rioja, à moitié dépeuplée, San-Juan, Mendoza et San-Luis, ont, de gré ou de force, fourni une nouvelle armée à Quiroga; le général Villafañe lui amène les milices de Catamarca. Avec toutes ces forces, le chef fédéral envahit de nouveau la province de Cordova, mais il est complétement défait par le général Paz à Oncativo, poste à 15 lieues ouest de Cordova. Il se réfugie alors à Buenos-Ayres, et tout le nord de la République obéit à Paz. Cependant il reste dans toutes ces provinces de nombreux corps de partisans qui harcèlent son armée. La guerre civile est partout.

Pendant que l'on se bat dans les provinces intérieures, celles du littoral cherchent à s'unir entre elles. Par des traités particuliers (27 février, 23 mars, 3 mai 1830), les provinces de Santa-Fé, Corrientes, Entre-Rios et Buenos-Ayres, décident qu'une Convention, formée seulement de députés des quatre provinces, se réunira à Santa-Fé afin d'y organiser une ligne offensive et défensive. Cette réunion a pour résultat le traité, dit *Quadrilatero*, du 4 janvier 1831, qui stipule que la représentation extérieure sera confirmée à Buenos-Ayres, que les parties contractantes seront parfaitement maîtresses de se gouverner à leur guise sous le régime représentatif, et que toutes les autres provinces qui demanderaient à faire partie de l'union, y seraient admises suivant le système fédéral.

1831. — Les chefs fédéraux, Rosas et Lopez, organisent une grande expédition contre Cordova. Quiroga est chargé d'aller de nouveau révolutionner les provinces

de l'ouest, où il a conservé toute son influence. En conséquence, il occupe Rio-Cuarto et y fait fusiller le colonel Pringles, un des officiers les plus distingués de la guerre de l'indépendance. Il prend ensuite la ville de San-Luis, où il réunit quelques milices à l'aide desquelles il bat le général unitaire Videla-Castillo au Rodeo-de-Chacon, près de Mendoza. Ce succès lui rend les provinces de Mendoza, de San-Juan et de la Rioja, où il fait couler des flots de sang. Il marche ensuite sur Tucuman, où commande Lamadrid, qui est complétement battu et voit son armée détruite à la Ciudadela, aux portes mêmes de la ville.

L'expédition partie de Buenos-Ayres arrive près de Cordova, où se tenait Paz avec son monde. Une bataille générale allait décider du sort de la république, lorsque le général unitaire, tombé par mégarde dans un avant-poste ennemi, est fait prisonnier et envoyé à Santa-Fé. Son armée se démoralise et se débande ; le reste de ses soldats se replie sur Tucuman et se joint à Lamadrid dont ils partagent la défaite à la Ciudadela.

Triomphe complet des Fédéraux, et réaction violente contre les Unitaires dans toutes les provinces.

Province de Buenos-Ayres. — Le 6 décembre 1829, D. Juan Manuel de Rosas a été nommé par la Chambre des représentants gouverneur de la province de Buenos-Ayres, en remplacement du général Viamont, et cette nomination a été accueillie avec un enthousiasme frénétique par les fédéraux de la province. La Chambre, entraînée par l'esprit du temps, approuve solennellement sa conduite depuis l'insurrection du 1er décembre de l'année précédente, le nomme brigadier-général, et le déclare le restaurateur des lois et des institutions de la province de Buenos-Ayres. — L'administration du nouveau gouverneur est modérée ; il cherche à se concilier les partis, mais, ne pouvant y réussir, il essaye infructueusement de se faire donner des facultés extraordinaires. Le traité quadrilatère du 4 janvier et la conclusion de la guerre fédérale dans les provinces signalent sa première administration.

1832. — Profitant des dissensions qui dévoraient les Argentins, les Indiens du sud, Pampas, Puelches, Huilliches, Tehuelches, Ranquels et Pehuenches, ont fait de nombreuses incursions sur les terres de Buenos-Ayres, de Cordova, de San-Luis et de Mendoza, enlevé d'immenses troupeaux, assassiné les habitants et emmené de nombreuses familles en captivité. Ces provinces se liguent enfin pour leur faire la guerre.

7 décembre. — Le temps de sa magistrature expiré, Rosas fait nommer gouverneur de la province de Buenos-Ayres le général Balcarce, qui représentait le parti fédéral, et lui-même part à la tête de l'expédition contre les Indiens.

Établissement de la ligne régulière mensuelle de paquebots à voiles anglais, de Southampton à la Plata, qui touchent aux ports principaux du Brésil, Fernambouc, Bahia, Rio-de-Janeiro.

1833. — Toute l'année 1833 est employée à l'expédition du désert. Les Indiens sont refoulés de l'autre côté du Rio-Negro. Les généraux Pacheco et Benavidès nettoient le sud de San-Luis et arrivent jusqu'au Rio-Colorado. De nombreux captifs sont délivrés. Cette expédition donne une dure leçon aux Indiens, et rétablit la sécurité sur toute la frontière de Buenos-Ayres.

Rosas et son armée passent l'hiver à Bahia-Blanca, dont la colonisation se développe lentement. Le pilote Descalzis remonte le Rio-Negro jusqu'au-delà de l'ile de Choléechel.

Faute d'observations astronomiques suffisantes, cette expédition, qui aurait pu donner des connaissances exactes sur la région du sud et le territoire des Indiens, est à peu près sans résultats pour la science.

Le général Balcarce devient odieux au parti dont Rosas est le chef. Les lois d'épuration et de surveillance, celle abolissant la liberté de la presse, promulguées sous l'administration précédente, sont rapportées, et, le 8 juillet 1833, la Chambre des représentants nomme une commission chargée de préparer un nouveau projet de constitution. Opposition violente du parti ultra-fédéral, lequel, soutenu secrètement par Rosas, rend toute administration impossible.

4 novembre. — Retraite du général Balcarce, qui est remplacé par le général Viamont. Celui-ci se heurte contre les mêmes difficultés que son prédécesseur; l'opposition entre le parti de la ville et celui de la campagne devient de plus en plus évidente; et les efforts de Viamont pour concilier entre eux les hommes influents des divers partis qui divisent la province, échouent. L'influence du général Rosas domine exclusivement.

1834. — Rosas continue à absorber toute l'autorité. De nouveaux troubles ont lieu dans les provinces du nord. La province de Jujuy, séparée de fait depuis longtemps de celle de Salta, est enfin reconnue par la législature de cette dernière province (4 décembre). — Quiroga, retiré depuis quelque temps à Buenos-Ayres, est chargé d'aller apaiser les troubles du nord.

1835. — Le gouvernement étant devenu impossible à Buenos-Ayres, tous les partis se réunissent pour supplier Rosas d'accepter le pouvoir. Il y consent, à la condition qu'on lui accordera des pouvoirs extraordinaires, c'est-à dire la dictature (*suma del poder publico*) pour cinq années. La Chambre des représentants accède à toutes ses exigences, et sa longue dictature commence (7 mars).

Le général Quiroga, en route pour les provinces du nord, est assassiné avec toute sa suite près de Cordova, dans le ravin de Barranca-Yaco, par Santos-Perès, envoyé, dit-on, par le gouverneur Reynafé. Les partis accusent Rosas d'avoir été l'âme de ce complot, afin de se débarrasser d'un rival. Reynafé et son frère sont mis en jugement et fusillés. Le gouverneur de Santa-Fé, Cullen, impliqué dans ce procès, s'était réfugié chez le gouverneur de Santiago-del Estero, Ibarra. Livré par ce dernier, sur la réquisition de Rosas, il est également fusillé.

1836. — Rosas rappelle les Jésuites et leur rend le collége qui leur appartenait en 1767, époque de leur expulsion.

1837. Rupture avec la Bolivie, occasionnée par la réclamation de la province de Tarija. Expédition malheureuse du général D. Gregorio Paz. Le général Santa-Cruz, président de la confédération Peru-Bolivienne, qui a donné l'hospitalité à quelques émigrés unitaires, devient le sujet d'une inimitié ardente de la part de J.-M. de Rosas.

Assassinat du général Heredia, gouverneur à Tucuman; Rosas en accuse à tort le parti unitaire. La tranquillité se rétablit dans les provinces; le parti fédéral

domine partout et s'appuie sur le gouverneur de Buenos-Ayres, devenu en réalité le maître de tout le pays.

Relations avec la France. — Après la révolution de juillet, la dynastie d'Orléans s'était hâtée de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles, reconnaissance retardée par le gouvernement de la restauration, à cause de ses relations avec la famille royale d'Espagne. Les agents diplomatiques envoyés par la France se trouvèrent, presque dès le principe, en hostilité avec le gouverneur de Buenos-Ayres, qui se refusait à reconnaître l'un d'eux (M. Laforêt), sous prétexte qu'il avait offensé un État américain, le Chili. M. Laforêt avait effectivement obtenu le redressement de quelque grief de la part de cette république. — Cette susceptibilité a pour but de le poser en défenseur scrupuleux des droits sud-américains; il invente l'*Américanisme* ou patriotisme étroit et exclusif, posant la patrie avant la justice et le bon sens, théorie qui devait plaire aux masses ignorantes et envieuses dont il personnifiait les instincts et les tendances.

L'emprisonnement illégal de quelques Français (affaire Bacle et Lavie) amenèrent des représentations, non écoutées, de la part des agents consulaires du gouvernement de Louis-Philippe. Une négociation, infructueuse à ce sujet, produisit enfin une rupture en 1838, et le blocus des côtes de la République argentine par l'escadre française.

1833. — *Affaires de la Bande-Orientale.* — Le pays, après vingt années d'agitation, était enfin indépendant et constitué. Le général D. Fructuoso Rivera avait été nommé, en 1830, premier Président constitutionnel. Lavalleja, le chef des trente-trois, mécontent de n'avoir pas eu la première place, s'insurge en 1833, mais, ne se trouvant point soutenu, il prend le chemin de l'exil.

1834. — Le général D. Manuel Oribe succède au général Rivera.

1835. — Commencement de l'immigration basque à Montevideo. La nouvelle ville se construit.

Révolution de la province de Rio-Grande-do-Sul au Brésil. République de Piratinim, qui subsiste neuf années. Quelques Européens, tels que Zambeccari et Garibaldi, y figurent.

1836. — Querelle entre les généraux Oribe et Rivera. Ce dernier, commandant de la campagne, est destitué de ce poste, où sa présence est considérée comme incompatible avec la sécurité du gouvernement, et se révolte contre Oribe. Battu à La Carpinteria, il est obligé de se réfugier au Brésil.

1838. — Rivera recommence la guerre contre Oribe, et est secondé par les émigrés buenos-ayriens, lesquels, hostiles à Rosas, se sont réfugiés à Montevideo, mais ne trouvent point dans le gouvernement d'Oribe l'appui qu'ils désiraient.

Oribe est battu au Palmar, et Rivera vient camper aux environs de Montevideo. Oribe cherche à s'appuyer sur Rosas, mais cette manœuvre lui rend hostiles les agents français engagés dans une lutte contre le dictateur de Buenos-Ayres. La position n'étant plus tenable, il donne sa démission (23 octobre) et s'embarque pour l'autre rive de la Plata. Deux mois après, à l'instigation de Rosas, il retire

sa démission, et, protestant contre la révolution qui l'a renversé, se déclare le président légal de l'État oriental (18 décembre).

1838. — *Affaires de Buenos-Ayres.* — *Seconde grande guerre civile.* — Le blocus français a commencé en mars. Cette mesure, en froissant profondément le dictateur, a amené une baisse considérable dans la monnaie de papier et une crise commerciale violente. Rosas s'en prend à ses adversaires politiques, et commence contre eux cette guerre implacable qui ne cessa plus. — Adoption des devises fédérales..... — En réalité, à partir de cette époque, les significations politiques sérieuses des mots Unitaires et Fédéraux s'effacent; il n'y a plus que deux classes de citoyens dans la république : les ennemis du dictateur, qu'il flétrit du nom de sauvages Unitaires; ses partisans, désignés sous le nom de Fédéraux. Les Argentins réfugiés à Montevideo, profitant des différends qui existent avec Rosas, cherchent à amener les agents français à soutenir leur parti ; ils n'y réussissent qu'incomplétement, mais parviennent à entraîner le gouvernement oriental.

1839. — Après de longues hésitations, et voyant que Rosas veut se servir d'Oribe pour intervenir dans l'État-Oriental, le président Rivera déclare officiellement la guerre au gouverneur de Buenos-Ayres (12 mars).

La province de Corrientès se soulève contre Rosas, qui envoie pour la réduire le général Echagüe à la tête des Entre-Rianos. Les Correntinos sont complétement défaits à Pago-Largo, et leur gouverneur, Beron de Estrada, est tué dans le combat.

Avril. — Rosas fait mettre en liberté le général unitaire D. José-Maria Paz, détenu depuis huit ans, d'abord à Santa-Fé, puis à Buenos-Ayres, espérant peut-être l'attacher à son parti. Celui-ci se borne à vivre à Buenos-Ayres en simple particulier.

Juillet. — Le général Lavalle, ancien chef du parti unitaire, et retiré depuis longtemps à la Colonia, dans la Bande-Orientale, se décide à se mettre de nouveau à la tête de l'insurrection contre Rosas. Aidé par le président Rivera et un peu par les agents français, il porte son quartier général à l'île de Martin-Garcia, et appelle tous les Argentins à la guerre.

Grande agitation à Buenos-Ayres. Pour combattre ses adversaires, Rosas y crée un système de terreur impitoyable. — Organisation de la société populaire restauratrice (Mashorca). — Conspiration du colonel Maza. — Le Dr D. Mariano Maza, président de la Chambre des représentants, est assassiné dans les bureaux de la chambre, et le colonel, son fils, fusillé le lendemain (27 juin).

Août. — Nouveau soulèvement des Correntinos, qui prennent pour leur gouverneur D. Pedro Ferré. Celui-ci appelle le général Lavalle au commandement de l'armée correntine.

Septembre. — L'armée entre-riane, sous les ordres du général Echagüe, envahit la Bande-Orientale et vient menacer Montevideo. Les agents français arment leurs nationaux et font descendre 400 marins de l'escadre pour défendre la ville.

Novembre. — Insurrection du sud de Buenos-Ayres contre le dictateur. Ce soulèvement, fait par un grand nombre de fermiers (estancieros) du sud, sous la direction de D. Pedro Castelli, est écrasé par D. Pedro Rosas, frère du général. Castelli est tué dans le combat et la terreur achève de réduire tout le pays à l'obéissance (9 novembre).

29 décembre. — L'armée du général Echagüe est complétement battue par Rivera à Cagancha. Pacification de la Bande-Orientale. — Prospérité de Montevideo, qui, par suite du blocus de Buenos-Ayres et des troubles de la République argentine, concentre dans son port toutes les affaires commerciales de la Plata.

1840. — Continuation du blocus par la France et obstination de Rosas à ne pas céder. — Ses adversaires continuent, de leur côté, à faire de la propagande contre lui dans toutes les provinces, et surtout dans celles du nord.

La province de Corrientes déclare la guerre au gouvernement de Buenos-Ayres, et annonce qu'elle se met à la tête de la croisade contre la dictature. (Manifeste du 1er janvier 1840.)

Avril. — Les provinces de Tucuman, la Rioja, Catamarca et Salta se déclarent contre Rosas. — Le général Paz s'échappe de Buenos-Ayres et se réfugie à Montevideo. — Règne de la terreur à Buenos-Ayres; nombreuse émigration pour la Bande-Orientale.

Mai. — Le général Lavalle emmène les troupes correntines vers la province de Santa-Fé, malgré le gouverneur Ferré, qui voulait les conserver à Corrientes. Ce dernier, dans une proclamation ardente, le flétrit du nom de traître, pour avoir emmené l'armée sans la permission des autorités de la province. Séparé de Lavalle, Ferré va à Paysandu conclure un traité avec Rivera pour continuer la guerre contre Rosas. (Août 1840.)

Expédition de Lavalle. — L'escadre française transporte Lavalle et ses Correntinos sur la rive droite du Parana. — Combat douteux du Sauce (6 août). — Lavalle est plus heureux au combat de Las Puntas del Tala, où il bat le général Angel Pacheco et le colonel Hilario Lagos. — Il marche ensuite sur Buenos-Ayres, et arrive à las Conchas, à huit lieues de la ville, sans avoir rencontré d'autres partisans que quelques émigrés. — Désespérant de prendre la ville et constamment harcelé par les gens de Santa-Fé, que commande le général D. Pablo Lopez, dit Mascarilla, frère du fameux Estanislao, mort deux années auparavant, il revient sur ses pas et prend Santa-Fé de vive force; mais, ne pouvant s'y soutenir, il se décide à se replier sur les provinces du nord, où le général Lamadrid a formé une armée (29 septembre).

En effet, Lamadrid occupe Tucuman avec le colonel Sola, pendant que Brizuela, gouverneur de la Rioja, menace San-Juan et la Rioja, où commandent Benavides et Aldao, tous deux du parti de Rosas.

Pendant la marche de Lavalle sur Buenos-Ayres, le dictateur organise une armée et en donne le commandement à D. Manuel Oribe, le président réfugié de l'État-Oriental, qui se charge de détruire Lavalle et de pacifier les provinces intérieures.

Poursuivi par Oribe, Lavalle évacue Santa-Fé et bat en retraite sur Cordova par le chemin du Quebracho. Atteint aux lagunes du Quebracho-Herrado, il est complétement défait par Oribe, et perd infanterie et artillerie, qui restent au pouvoir du vainqueur (28 novembre).

Paix avec la France. — L'amiral de Mackau, arrivé avec une escadre et quelques troupes de débarquement, trouve Rosas plus docile. — Convention du 29 octobre. — Montevideo reste abandonné à ses propres forces. — Pendant

toute la négociation, de nombreux assassinats sont commis à Buenos-Ayres par la Mashorca. — Le traité est fort mal accueilli par la population française de Montevideo, qui proteste contre lui (28 novembre).

1841. — Par décret du 22 janvier, le gouverneur de Buenos-Ayres ferme le Parana et l'Uruguay à tout navire qui n'aurait pas patente et pavillon argentin. Cette mesure, appuyée par les canons de l'île de Martin-Garcia, qui domine les passes des deux fleuves, ruine les établissements orientaux qui s'étaient formés sur la rive gauche de l'Uruguay.

Lavalle continue sa retraite et éprouve un nouvel échec à San-Cala, où son arrière-garde est battue par le général Pacheco. Il évacue Cordova et se replie sur la Rioja (9 janvier).

Oribe occupe Cordova, où il concentre ses forces. — Vengeances contre les Unitaires. — Arredondo est nommé gouverneur délégué (30 janvier). — Oribe détache du monde vers les provinces des Andes.

Lamadrid, posté à Tucuman, où son parti a des sympathies nombreuses, veut tirer des secours de Salta; mais le gouverneur de cette province, D. Miguel Otero, refuse de lui en donner. Lamadrid fait alors une pointe sur cette province, pour y recruter du monde par force, et ce mouvement l'empêche de venir prêter aide à Lavalle et à Brizuela, qui sont aux prises avec Benavidez et Aldao. Les deux chefs unitaires, trop faibles pour défendre la ville de la Rioja, font la guerre de partisans. Lavalle finit par aller se joindre à Lamadrid dans la province de Tucuman.

Mars. — Le colonel Mariano Maza, envoyé par Oribe avec une colonne de 1,200 hommes pour pacifier la province de Catamara, y bat le gouverneur Cubas et le fait égorger. Une foule d'atrocités sont commises dans la province, et des vengeances sauvages sont exercées par le vainqueur.

Août. — Lamadrid, laissant Oribe à Tucuman, revient sur les provinces de Cuyo, où la lutte est de nouveau engagée. Le général unitaire Acha est vainqueur de Benavidez à Angaco; puis, quelques jours après, obligé de se rendre dans la ville même de San-Juan, qu'il a occupée, et livré ensuite au général Pacheco, qui, sur l'ordre de Rosas, le fait égorger.

Septembre. — Lamadrid occupe la ville de Mendoza évacuée par Aldao. Mais il est complétement battu par le général Pacheco au Rodeo de Chacon (24 septembre), et forcé de fuir dans la Cordillère par le chemin d'Uspallata. Pacheco abandonne sa poursuite; les débris de l'armée unitaire se réfugient au Chili, laissant dans la montagne un quart de leur effectif décimé par la fatigue, la faim et le froid.

Octobre. — Lavalle est de nouveau battu par Oribe à Famalla (8 lieues de Tucuman); il s'enfuit à Salta et de là à Jujuy où il est tué par une balle perdue, dans une maison ou il avait passé la nuit. Ses soldats, quoique vivement poursuivis, emportent son corps en Bolivie, pour ne pas l'abandonner aux profanations de ses ennemis.

Novembre. — Les débris de l'armée de Lavalle se dispersent. — Une colonne commandée par le colonel Salas, qui avait gagné la vallée du San-Francisco, traverse le Chaco tout entier, de l'ouest à l'est, et arrive à Corrientes, après une marche de vingt-cinq jours, sans avoir perdu un seul homme.

Pacification des provinces intérieures par la terreur. — Réaction fédérale. — Celles de Salta et de Jujuy sont les seules qui ne soient point visitées par les armes du dictateur.

La guerre continue dans la province de Corrientes, l'Entre-Rios et la Bande-Orientale. — Le gouverneur Ferré a appelé, l'année précédente, le général Paz à remplacer Lavalle, qui lui a enlevé une partie de son armée. Paz réorganise de nouvelles troupes, et bientôt repousse une nouvelle invasion de l'Entre-Rios. Le général Échagüe est complétement battu à Caa-Guazu (29 novembre). Mais la répugnance de Ferré à permettre la sortie de l'armée victorieuse de la province empêche de profiter de cette victoire.

Décembre. — Le général Juan Pablo Lopez, gouverneur de Santa-Fé, dont les hostilités avaient été si nuisibles à l'expédition de Lavalle, se sépare de Rosas.

1842. — Le général D. Justo José de Urquiza, Entre-riano, est nommé gouverneur de l'Entre-Rios, et le général Échagüe gouverneur de Santa-Fé. — Réorganisation d'une armée entre-riane dans le sud de la province.— L'armée correntine, aux ordres de Paz, envahit l'Entre-Rios et occupe la ville de Parana (29 janvier). — Divisions entre les vainqueurs de Caa-Guazu. — Paz est nommé gouverneur de l'Entre-Rios; mais il reste avec des forces insuffisantes.

Mars et avril. — Répétition des scènes d'octobre 1840 à Buénos-Ayres. — La Mashorca recommence les assassinats officiels. — Terreur et émigration nouvelles.

Mai.—Le général Oribe, revenu de Tucuman avec son armée, occupe Santa-Fé. — J. P. Lopez se réfugie dans l'Entre-Rios auprès de Paz; mais celui-ci est abandonné par les Correntinos qui se retirent dans leur province. —Incapable de lutter contre Oribe avec le peu de forces qui lui restent, ce chef se retire sur Gualeguay, puis sur les rives de l'Uruguay, occupées par quelques troupes du général Rivera.

Juin. — Oribe passe le Rio-Parana à la Bajada, forme un camp près de cette ville et y passe l'hiver.

Le gouvernement de Montevideo organise une petite escadre et en donne le commandement au colonel Garibaldi récemment arrivé de Rio-Grande, où il a combattu avec les Républicains de Piratinim.

Octobre. — Entrevue des généraux Rivera, Paz et Ferré à Paysandu. — Rivera est nommé directeur de la guerre contre Rosas. — Préparatifs pour l'invasion de l'Entre-Rios, l'Uruguay est franchi à La Vuelta de San-José.

La guerre s'approchant de la Bande-Orientale, les ministres résidents de France et d'Angleterre offrent leur médiation entre les deux pays (28 octobre). — Cette médiation est repoussée par la Chambre des représentants de Buénos-Ayres aux ordres du dictateur.

Garibaldi, cerné dans le Parana par des forces supérieures, après un combat acharné, brûle ses navires et opère sa retraite à travers tout l'Entre-Rios.

6 décembre — Destruction complète de l'armée de Rivera à l'Arroyo-Grande, près de la côte de l'Uruguay entre la Concordia et l'Arroyo de la China; l'infanterie, l'artillerie et les bagages restent au pouvoir du vainqueur. La cavalerie correntine regagne sa province; Rivera, avec la sienne, se réfugie au Salto Oriental et cherche à s'y réorganiser.

16 décembre. — Note comminatoire des ministres français et anglais, déclarant que les hostilités entre les belligérants *doivent cesser*. — Rosas n'en tient compte, et, sur ses ordres, Oribe passe l'Uruguay avec toute son armée et envahit la Bande-Orientale.

1843. — *Guerre de la Bande-Orientale et siége de Montevideo.* — Janvier. — Montevideo se décide à la résistance. — Affranchissements des noirs, mis aux ordres du général Paz nommé gouverneur de la place. Construction de fortifications. — Le général Rivera cherche à former une nouvelle armée de cavalerie. — Une partie des populations de la campagne se réfugie dans la ville.

Oribe marche sur Montevideo avec toute son armée, bat l'arrière-garde de D. Anacleto Medina, lieutenant de Rivera, au Paso de la Paloma et arrive au Cerrito le 16 février. — De ce jour commence un siége qui devait durer près de neuf années.

Le Brésil présente à Rosas un projet de traité, relatif à la pacification de Rio-Grande et de la Bande-Orientale, que celui-ci refuse.

Mars. — 1er. — Le général Rivera quitte la présidence de l'État oriental, ses quatre ans étant expirés. Il est provisoirement remplacé par le président du Sénat D. Joaquin Suarez.

La province de Corrientes retombe aux mains du parti fédéral, et le gouverneur Ferré est obligé de fuir à San-Borja dans les missions brésiliennes.

L'escadre Buénos-Ayrienne, sous les ordres de l'amiral Brown, vient pour bloquer Montevideo (31 mars).

Avril. — 1er. — Une circulaire maladroite du général Oribe annonçant qu'il punirait,— « comme sauvages unitaires, tous ceux qui prendraient les armes, ou « même emploieraient leur influence en faveur du gouvernement de Montevideo, » achève d'exaspérer la population étrangère déjà fort irritée contre les hommes de Rosas. — Les Français et les Italiens courent aux armes, et trois corps étrangers se forment, sous le nom de légion française (colonel Thiébaut), légion italienne (colonel Garibaldi), et bataillon de chasseurs basques (colonel Brie). — Pendant que le général J. M. Paz défend la ligne des fortifications avec les troupes qu'il a formées et disciplinées, le colonel Melchor Pacheco-y-Obes, ministre de la guerre, imprime de l'unité à la marche du gouvernement, moralise et anime les éléments divers dont se forme la garnison.

Les amiraux commandant les stations françaises et anglaises refusent de reconnaître le blocus dénoncé par l'amiral argentin (8 avril). Tous ces événements remontent le moral de la défense, et obligent les assiégeants à se borner à un blocus par terre. Les assiégés font quelques petites sorties (guerrillas) qui coûtent beaucoup de sang, mais sont sans influence sur les véritables travaux du siége.

Mai-août. — Hiver très-rigoureux dont les assiégeants souffrent beaucoup, d'autant plus que le général Rivera, redevenu à peu près maître de la campagne, intercepte leurs convois et leur enlève le bétail. Position critique du général Oribe.

Le général Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios, est appelé au secours de l'armée d'Oribe. Il passe l'Uruguay, et, malgré Rivera, opère, en septembre, sa jonction avec l'armée assiégeante et la sauve d'une ruine certaine. Le général Rivera se replie dans l'intérieur. Maldonado est occupé par un corps Oribiste; Montevideo perd ses moyens de ravitaillement.

Octobre. — Découragement dans la garnison de la ville, d'autant plus que les gouvernements d'Angleterre et de France déclarent qu'ils n'interviendront pas activement, et que ce dernier force la légion française à quitter ses couleurs nationales, qu'elle avait conservées malgré l'opposition du consul général.

Les stations étrangères reconnaissent le blocus en tant qu'il se limitera à défendre l'entrée de Montevideo aux vivres frais et aux articles de guerre.

Le ministre brésilien Sinimbu essaye infructueusement d'entraîner son gouvernement à prendre le protectorat de Montevideo dans de pareilles circonstances.

1844. — L'armée de Rivera est battue par le général Urquiza dans la sierra de Malbajar (24 janvier); Rivera en sauve cependant la plus grande partie et se retire sur la frontière brésilienne, où il réunit de nouveau du monde.

10 avril. — Sur l'injonction de leur gouvernement, les Français dissolvent leur légion, mais se reforment aussitôt après sous le nom de deuxième légion de garde nationale, et sous le drapeau oriental.

24 avril. — Sortie générale commandée par le général Paz ; elle coûte beaucoup de sang et échoue.

Mai. — Révolution à Corrientes contre les autorités imposées par l'influence de Rosas. Les frères Madariaga se mettent à la tête de l'insurrection et envahissent l'Entre-Rios. Sac de la Concordia. Quelques forces envoyées de Buenos-Ayres les obligent à la retraite.

Juin. — Fin de la guerre civile dans la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul. Les insurgés ou Farrapas font leur soumission au marquis de Caxias, délégué de l'empereur.

Mission du vicomte d'Abrantès en Europe pour solliciter une intervention commune de la France, de l'Angleterre et du Brésil, à l'effet de pacifier l'État oriental. « En effet, le Brésil regarde l'indépendance de l'État-Oriental comme sérieuse- « ment menacée par le dictateur de Buenos-Ayres, qui veut lui imposer par la « force un président repoussé par la majorité de la nation, et qui ne serait qu'un « instrument dans ses mains. » Les journaux de Rosas avaient de plus menacé le Brésil de faire insurger de nouveau la province de Rio-Grande récemment pacifiée et d'y proclamer la liberté des noirs.

Le général Paz quitte Montevideo et se rend à Rio-de-Janeiro. Le général Rosas demande qu'il y soit interné, mesure à laquelle le gouvernement brésilien se refuse.

Novembre. — Le colonel Pacheco-y-Obes, âme de la défense de Montevideo, quitte le ministère de la guerre à la suite d'une querelle avec l'agent brésilien, et se retire dans la province de Rio-Grande.

1845. — Rosas déclare le blocus absolu de Montevideo. L'amiral français Lainé refuse de le reconnaître et en réfère à son gouvernement (13 janvier).

Mars. — Nouvelle campagne de D. Fructuoso Rivera dans l'État-Oriental avec l'armée qu'il a refaite sur la frontière brésilienne, et qu'il a grossie de tous les réfugiés orientaux. Il attaque, sans succès, le bourg de Cerro-Largo.

27 mars. — Destruction complète de l'armée de Rivera à la India-Muerta, par le général Urquiza. Rivera se réfugie au Brésil; Oribe reste maître de toute la Bande-Orientale, moins Montevideo dont le siége, converti en blocus, continue toujours.

Mai. — Intervention anglo-française pour imposer la paix à Rosas. Négociations des ministres plénipotentiaires, Deffaudis et Gore-Ouseley, demandant la retraite de l'armée argentine et l'élection libre d'un président par les Orientaux. Après

deux mois de pourparlers inutiles, les deux ministres se retirent à Montevideo et déclarent à Rosas qu'ils emploieront contre lui des moyens coercitifs.

Août. — Confiscation provisoire de l'escadre argentine par les deux puissances.

Septembre. — Déclaration du blocus de Buenos-Ayres; les deux ministres, dans un exposé de motifs sévère, résument tous les griefs de l'Europe contre Rosas.

1er octobre. — Fondation du journal *Comercio del Plata*, publié à Montevideo par D. Florencio Varela.

24 octobre. — Arrivée du premier consul espagnol (D. Carlos Creus), en conséquence du traité conclu avec l'Espagne l'année précédente (1844).

Octobre et novembre. — Occupation de la Colonia, puis du Salto-Oriental par Garibaldi et la légion italienne, à l'aide de la petite escadre de Montevideo.

L'intervention anglo-française s'est décidée à ouvrir de force le Parana, dont Rosas ne veut pas permettre la libre navigation. Le dictateur a fait fortifier sérieusement les berges de la Vuelta-de-Obligado, où le resserrement du fleuve oblige les navires de passer sous le canon de la rive. — Le 20 novembre, après un combat acharné de neuf heures, glorieux pour les deux parties, le passage est franchi, les batteries de terre sont détruites par l'escadre alliée, et un convoi marchand de cent dix navires remonte jusqu'à Corrientes,

Décembre. — L'armée auxiliaire Entre-Riane évacue la Bande-Orientale, où elle n'a plus d'ennemis à combattre, et envahit la province de Corrientes qui vient de faire alliance avec le Paraguay (4 décembre).

Paraguay. — Depuis 1814, le Paraguay, sous la direction de Francia, nommé dictateur pour trois ans à cette époque, puis à vie en 1817, s'était complétement séquestré du monde. Les troubles dont les Missions et la province de Corrientes avaient été le théâtre pendant la lutte d'Artigas contre Buenos-Ayres et les Portugais, n'avaient fait que confirmer Francia dans son système d'isolement. Les seuls rapports que le Paraguay eût avec le reste de l'Amérique se faisaient, entre Itapua et San-Borja, par le territoire, devenu désert, des Missions-Occidentales. Par cette voie, le pays échangeait du tabac, de la Yerba-Maté, des cuirs secs et tannés, contre les objets de manufacture européenne qui lui étaient indispensables. Cet état de choses dura jusqu'au 25 décembre 1840, époque de la mort du directeur suprême.

Une junte composée de cinq membres remplaça Francia. Au bout de quatre mois, une émeute la força de réunir un congrès extraordinaire qui nomma immédiatement deux consuls : D. Carlos Antonio-Lopez et D. Mariano Roque-Alonzo, qui entrèrent en fonctions en mai 1841.

Le congrès, réuni en 1842, approuva ce qui s'était fait l'année précédente, fixa le drapeau et les armes de la république, promulgua une sorte de constitution par acte solennel du 25 novembre, signé de D. Carlos Lopez, son président, et proclama l'indépendance du Paraguay, indépendance qui existait de fait depuis trente ans.

En mars 1845, un nouveau Congrès, voulant concentrer l'autorité dans une seule main, nomma D. Carlos Antonio Lopez, président pour dix années. De cette époque aussi, date un nouveau régime pour le Paraguay. L'administration nouvelle cherche à ouvrir des débouchés pour son commerce et commence à se relâcher du système de séquestration absolue imposé par Francia.

Déjà l'administration des consuls avait voulu entrer en relations avec Rosas,

afin d'obtenir la liberté de la navigation du Parana pour le pavillon paraguayen. Mais le dictateur de Buenos-Ayres refusait de reconnaître l'indépendance du Paraguay et réclamait impérieusement son retour à la Confédération argentine. — La lutte de Corrientes et de la Bande-Orientale contre Rosas, et l'intervention européenne, donnèrent à penser au président Lopez que le moment était venu d'obtenir ce qu'il désirait si vivement; malgré ses répugnances instinctives à se mêler aux événements extérieurs, il conclut, le 11 novembre 1845, un traité d'alliance offensive et défensive avec le gouvernement de Corrientes; le 4 décembre suivant, il publie un manifeste de guerre contre Rosas, et donne au général Paz le commandement de son armée.

1846. — *Continuation de la guerre de la Bande-Orientale.* — Janvier. — Cependant la guerre se rallume dans la campagne orientale. Pendant que Montevideo, déjà défendu par sa garnison, est de plus protégé par un débarquement de troupes anglaises et de marins français, les anciens officiers de Rivera reparaissent, vers la frontière brésilienne, et recommencent la guerre de partisans. — Les troupes de Montevideo réoccupent Maldonado, mais échouent sur San-Carlos où un bataillon entier de garde-nationale est fait prisonnier. — On est plus heureux sur l'Uruguay. Garibaldi, surpris à San-Antonio par 1,200 hommes de cavalerie et 300 fantassins, résiste toute une journée avec 180 hommes de la légion italienne et opère sa retraite en bon ordre sur le Salto (8 février).—Quelques jours après il reprend l'offensive et toute la côte du haut Uruguay retombe au pouvoir du gouvernement de Montevideo.

Le général Paz est nommé général en chef des troupes combinées du Paraguay et de Corrientes et revêtu d'une autorité très-étendue (13 janvier). Il fixe son quartier-général à Villa-Nueva et s'occupe surtout de discipliner son armée.

Février. — Campagne du général Urquiza dans la province de Corrientes. — Combat de la Laguna-Limpia où D. Juan Madariaga, général de l'avant-garde correntine, est fait prisonnier (4 février).

Paz abandonne la position de Villa-Nueva et se rapproche pour couvrir la ville de Corrientes; il se met en rapport avec l'escadre anglo-française qui a remonté jusque-là pour y protéger le convoi marchand. — Le général Urquiza se replie sur l'Entre-Rios après avoir noué des négociations secrètes avec les Madariaga.

Avril. — Soulèvement de l'armée correntine contre le général Paz, qui se retire vers l'Assomption; l'armée paraguayenne en fait autant, et le président Lopez revient au système d'isolement qui, jusque-là, a si bien réussi au Paraguay.

A la même époque, à Montevideo, le général Rivera, revenu du Brésil, sert de prétexte à une petite révolution qui amène l'expulsion des Buenos-Ayriens réfugiés et la chute du ministère Vazquez, qui jusque-là avait présidé à la défense de la place. — Rivera, redevenu le maître de l'armée, emmène une petite colonne expéditionnaire, dont fait partie le régiment de volontaires basques, et reconquiert la côte de l'Uruguay. Il ne reste plus à Oribe, dans cette zone, que Paysandu; et il se trouve dans l'impossibilité de rien tenter sur la ville, qu'il assiége depuis trois années. D'un autre côté, retenus par les instructions de leurs gouvernements, les ministres interventeurs sont forcés de se limiter à la défense de Montevideo et au blocus de Buenos-Ayres.

Le grand convoi marchand, de retour de Corrientes, passe sous les batteries de San-Lorenzo sans éprouver de dommages sérieux (20 mai) et arrive enfin à Mon-

tevideo, où la continuation du blocus de Buenos-Ayres et l'arrivée de cette immense quantité de produits du pays rétablissent le commerce.

Le vapeur de guerre français *Fulton* remonte le Rio-Paraguay jusqu'à Lombaré, à deux lieues au-dessous de l'Assomption. Il est le premier vapeur qui sillonne les eaux de ce fleuve.

Août. — Négociation Hood, entreprise par l'Angleterre et consentie par la France. — Cette tentative, faite en dehors des formes officielles, extravagante pour la forme comme pour le fond, ne fait qu'encourager Rosas à la résistance.

Septembre. — Court armistice devant Montevideo, suivi de la rupture des négociations et de la reprise des hostilités.

Novembre et décembre. — Nouvelle expédition de Rivera sur la côte de l'Uruguay, et prise de Paysandu après un combat sanglant (26 décembre). Affaiblie par ses pertes, l'armée de Rivera, formée d'ailleurs d'éléments hétérogènes, est hors d'état de rien entreprendre et tombe en pleine dissolution. Les Basques, craignant d'être abandonnés par la cavalerie, refusent de le suivre à l'intérieur.

1847. — Une division argentine passe l'Uruguay au Salto-Oriental et occupe cette ville. La population se réfugie à la Concordia, où elle est très-bien accueillie (9 janvier).

Désastres successifs éprouvés par les Orientaux dans l'intérieur du pays. Rivera, battu le 19 à Mata-Ojo, se replie sur la Colonia, et de là se fait transporter à Martin-Garcia avec ce qui lui reste de monde. — Mercedès est reprise le 27 par D. Ignacio Oribe. L'armée d'invasion occupe de nouveau tout le pays, à l'exception de la Colonia et de Maldonado.

Rivera évacue l'île de Martin-Garcia et porte son quartier général à Maldonado (20 mars).

Mai. — Nouvelle mission anglo-française, composée du comte Walewski et de lord Howden, qui viennent remplacer MM. Deffaudis et Ouseley. — C'est toujours avec le projet de traiter sur les bases principales de la négociation précédente (7 mai). — Après deux mois de discussions à Buenos-Ayres, la négociation échoue, par suite du refus de Rosas de permettre la libre navigation du Parana, qu'il veut réserver exclusivement au pavillon argentin, consentant toutefois à permettre celle de l'Uruguay en commun avec l'État-Oriental.

Août. — L'Angleterre abandonne la médiation et déclare le blocus de Buenos-Ayres levé pour sa part. L'agent de la France essaye de négocier directement avec D. Manuel Oribe; mais, trouvant celui-ci tout à fait impuissant à rien décider, il maintient le blocus de Buenos-Ayres au nom de la France.

Juin-Juillet. — Négociations du général Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios, avec les Madariaga, qui dominent à Corrientes, pour amener la paix entre les deux provinces. — Traité d'Alcaraz non ratifié par Rosas.

Octobre. — Lassitude des assiégés et des assiégeants. Intrigues pour la reddition de la place. — Le général Rivera est exilé au Brésil.

Novembre. — Rupture de Corrientes avec l'Entre-Rios. — Le général Urquiza entre en campagne et bat l'armée correntine à Vencès (29 novembre); fuite des Madariaga. — Le général Virasoro est nommé gouverneur de Corrientes. — Rentré dans l'Entre-Rios, le général Urquiza s'applique à y développer le travail et

l'industrie, et attire la population par la libéralité et la sagesse de son gouvernement.

1848. — Janvier. — La France et l'Angleterre se décident à une cinquième tentative pour pacifier la Bande-Orientale, en traitant directement avec Oribe. — Mission de MM. Gore et Gros, qui arrivent à Montevideo le 20 mars. — Le soir du même jour, le célèbre publiciste D. Florencio Varela est assassiné dans la rue par un émissaire venu du camp d'Oribe.

Avril. — Négociations avec Oribe, qui finit par en référer à Rosas.

Départ de Garibaldi pour l'Italie, où il est devenu depuis si célèbre (13 avril). Il emmène une partie de la légion italienne avec lui.

On apprend à Montevideo la nouvelle de la révolution de février en France (30 avril).

Mai. — Continuation des négociations avec les assiégeants. — Le plénipotentiaire français arrive enfin à un arrangement, mais Rosas refuse d'y consentir et les négociations sont rompues. — Le ministre anglais, M. Gore, rentré depuis trois mois dans la question, s'en retire de nouveau, malgré la protestation du ministre français.

Levée du blocus de Buenos-Ayres par la France, qui consent à avancer un subside mensuel de 40,000 piastres au gouvernement oriental.

Maldonado et la Colonia retombent aux mains d'Oribe. Il ne reste plus que Montevideo au pouvoir du gouvernement oriental.

Septembre. — Un nouveau ministre anglais, M. Southern, arrive à Buenos-Ayres et n'est point reçu par Rosas. Ne pouvant être admis, ni comme agent officiel ni comme agent officieux, il obtient d'y séjourner comme simple particulier.

Décembre. — Le gouvernement de la République française, empêché par les complications européennes, se décide à une sixième mission. — L'amiral Leprédour, commandant de la station de la Plata, est chargé de négocier de nouveau la paix.

1849. — Février. — Commencement des longues négociations Leprédour. — De son côté, M. Southern cherche à conclure un traité avec Rosas, en lui faisant toutes les concessions refusées jusqu'alors.

Mai (24). — Armistice signé entre les belligérants, à la condition de conserver le *statu quo.* Cette trêve amène un certain calme dans l'État-Oriental, qui revient peu à peu aux travaux de la paix. En même temps, Buenos-Ayres, débarrassé du blocus et augmenté d'une partie de la population étrangère de Montevideo, développe considérablement son commerce.

L'assemblée législative, en France, vote la continuation du subside au gouvernement de Montevideo jusqu'à la paix (30 août).

Juin. — Différends entre le gouverneur de Corrientes et le Paraguay. — Les Paraguayens envahissent le territoire des Missions, qui commençait à se repeupler et en emmènent la population et le bétail. — Incendie du village de l'Hormiguero, en face de San-Borja. — Les troupes correntines arrivent trop tard pour attaquer les Paraguayens, qui se hâtent de repasser le Parana. — Le président du Paraguay cherche inutilement à traiter avec Rosas.

L'assemblée législative française ne ratifie pas le nouveau traité Leprédour (26 novembre).

Novembre. — *Apparition de la fièvre jaune au sud de l'équateur.* — La fièvre jaune se montre pour la première fois sur le littoral brésilien de Bahia ; elle contagie Rio de Janeiro et presque tous les autres ports de la côte, depuis Para jusqu'à Sainte-Catherine.

1850. — Janvier. — M. Southern, étant parvenu à conclure avec Rosas un traité de paix, où toutes les conditions premières de l'intervention sont abandonnées, est admis comme ministre accrédité auprès de la Confédération argentine.

Mars. — Le baron de Jacuhy, de la province de Rio-Grande, fait quelques incursions dans la Bande-Orientale pour y enlever du bétail, en représailles de la violation du territoire brésilien par les troupes d'Oribe. Le Brésil ne se hâte pas de répondre aux réclamations d'Oribe et de Rosas à ce sujet.

Mai. — Le gouvernement français s'est décidé à envoyer un corps expéditionnaire d'infanterie de marine pour présider à la pacification de Montevideo. — L'amiral Leprédour, qui vient enfin de signer un nouveau traité avec Rosas et concernant exclusivement Buenos-Ayres, commence une autre négociation avec Oribe.

Août. — Débarquement des troupes françaises à Montevideo.

Octobre. — Rosas adresse des réclamations au Brésil au sujet de son refus d'acceptation du blocus de Montevideo en septembre 1843 et sur sa reconnaissance de l'indépendance du Paraguay. Les relations entre les deux gouvernements deviennent des plus difficiles. — Exaspération du dictateur ; elle se traduit par l'exécution de la jeune Camila O'Gorman, fusillée enceinte pour s'être laissé séduire par un prêtre. Cet acte sauvage excite une indignation universelle.

Décembre. — Alliance offensive et défensive entre le Paraguay et le Brésil pour faire la guerre à Rosas.

1851. — *Fin de la guerre de la Bande-Orientale et chute de Rosas.* — Formation secrète d'une ligue contre Rosas, qui commence à sentir que sa position est moins solide, et qui cherche en vain à retenir, par l'emploi de la terreur, un pouvoir qui va lui échapper.

1er mai. — Manifeste du général Urquiza contre Rosas. — Appel aux provinces et circulaire à leurs gouverneurs. — Alliance avec le Brésil, le Paraguay, Corrientes et Montevideo. — Le gouverneur de Buenos-Ayres commence à réunir du monde ; mais le noyau principal et la base de son armée se trouvent au Cerrito, sous les ordres de D. Manuel Oribe.

Juillet. — L'escadre brésilienne, commandée par l'amiral Greenfell, occupe les bouches du Parana et de l'Uruguay.

Le général Urquiza passe l'Uruguay et entre dans l'État-Oriental avec son armée ; D. Ignacio Oribe est abandonné par ses troupes. — Fatigués de la guerre, qui a ruiné leur pays, tous les chefs orientaux mettent bas les armes, et viennent faire leur soumission au général Garzon, Oriental, qui accompagne le gouverneur de l'Entre-Rios, et que celui-ci présente comme le centre de ralliement de tous les Orientaux, sans distinction de parti.

Août. — Commencement du service régulier de bateaux à vapeur anglais entre l'Europe et la Plata.— Le vapeur *Prince* arrive en trente-trois jours de Southampton à Montevideo (6 août).

Un bateau à vapeur américain, le *William Pearce* (depuis *Rio-Uruguay*), éta-

blit pour la première fois un service régulier entre les divers ports de la Plata, de l'Uruguay et du Parana. Il inaugure ainsi la navigation des fleuves.

Septembre. — L'armée brésilienne alliée passe la frontière orientale à Santa-Ana do Livramento (4 septembre); mais sa marche est assez lente, à cause de son grand matériel de guerre.

8 Octobre. — D. Manuel Oribe capitule. — Levée du siége de Montevideo, qui a duré huit ans, sept mois et vingt-deux jours. — Les principaux chefs argentins s'embarquent et se rendent à Buenos-Ayres. L'armée se met sous les ordres du Libérateur. — Fin de la guerre de la Bande-Orientale.

15 Octobre. — Arrivée de l'armée brésilienne, commandée par le comte de Caxias. Elle va établir son quartier général à la Colonia. Une partie est cantonnée aux environs de Montevideo, où elle doit rester jusqu'aux élections.

30 Octobre. — Le général Urquiza s'embarque avec toute son armée pour l'Entre-Rios.

Mort subite du général Garzon, dont l'élection à la présidence allait concilier tous les partis (1er décembre). Il succombe à un anévrisme de l'artère sous-clavière.

Embarquement de la division orientale pour aller coopérer à l'expédition contre Rosas (4 décembre). — Le général Urquiza passe le Parana avec toute son armée au Diamante (20 décembre). — Le 25, Santé-Fé est occupée par l'armée libératrice, qui marche sur Buenos-Ayres en suivant la côte du Parana.

Licenciement des légions étrangères à Montevideo (29 décembre).

1852. — Campagne de l'armée libératrice dans la province de Buenos-Ayres. — Rosas concentre tout son monde dans les environs de la capitale et réunit à peu près 25,000 hommes. Les alliés en ont autant. Cette masse d'hommes forme les deux plus grandes armées qui se soient encore vues dans l'Amérique du Sud. — Le 2 février, l'avant-garde de Rosas est mise en déroute au Puente-del-Marquez. Le lendemain, à Monte-Caseros, une bataille générale met fin à la domination du dictateur, qui s'enfuit, un des derniers, du combat, et va se réfugier à bord du vapeur anglais *Centaure.* — Ses troupes débandées commencent à saccager Buenos-Ayres et ne sont arrêtées que par les mesures les plus énergiques prises par le vainqueur (3 février 1852).

Réunion des Chambres à Montevideo, et de l'assemblée des représentants de la province à Buenos-Ayres (25 février).

Nomination de D. J. Giró à la présidence de l'État-Oriental (1er mars).

Le corps expéditionnaire français quitte la Plata. — Retour des troupes orientales et brésiliennes. — Les Brésiliens regagnent la frontière.

Affaires de Buénos-Ayres. — D. Vicente Lopez, nommé provisoirement gouverneur de Buénos-Ayres, décrète que, conformément au traité du 4 janvier 1831, entre les quatre provinces du littoral, chacun des gouvernements signataires aura à envoyer un plénipotentiaire pour former la commission représentative chargée d'établir les bases de la Confédération argentine. En attendant le général libérateur restera chargé de diriger les relations extérieures de la République.

Acuerdo de San-Nicolas. — Les gouverneurs des provinces réunis dans la ville

de San-Nicolas-de-los-Arroyos présentent les bases de l'organisation argentine : — Réunion d'un Congrès constituant à raison de deux députés par province ; — Abolition des douanes provinciales ; — Liberté de la navigation des rivières, etc., etc. — Enfin, nomination du général Urquiza comme directeur provisoire de la nation, chargé de ses relations extérieures et de presser et faciliter la réunion du Congrès national constituant, fixée au mois d'août suivant (31 mai).

L'adoption de ces mesures amène une irritation profonde à Buénos-Ayres qui se trouve blessée dans son amour-propre et son monopole commercial. — Vives discussions dans la salle des Représentants de la province, qui, s'appuyant surtout sur la concession de la liberté de navigation des fleuves, et la limitation du nombre des députés à celui de deux par province, rejettent la déclaration de San-Nicolas (12 juin). — Déchainement de la presse et irritation des partis. — Le directeur, se décidant à un coup d'État, assume le gouvernement de la province échu au général Pinto, président de la Chambre des Représentants, par suite de l'absence du gouverneur D. Vicente Lopez alors à San-Nicolas. Il dissout la Chambre et supprime quelques journaux. — (23 juin). Ce coup d'État, tout en calmant momentanément l'agitation, établit une hostilité profonde entre la majorité des Buénos-Ayriens et le directeur.

Août. — Les députés nommés pour le Congrès général constituant se réunissent à Santa-Fé. — Départ du général Urquiza, de Buénos-Ayres pour Santa-Fé. — En partant, il y laisse, en qualité de gouverneur provisoire de la province, le général Galan, déjà chargé de la division entre-riane et du commandement de la place (25 août).

11 septembre. — Révolution à Buénos-Ayres. — Les généraux Piran et J. Madariaga soulèvent un corps de Correntinos auquel se joint le reste de la population et proclament l'autonomie de la province. Le général Galan, après avoir essayé mollement de contenir ce mouvement, effectue sa retraite le long du Parana. — Le directeur, alors à Santa-Fé, dans une circulaire adressée aux provinces et aux agents étrangers, se contente de protester contre cette attitude prise par Buénos-Ayres et se retire dans l'Entre-Rios. — Le Congrès de Santa-Fé suspend momentanément ses travaux.

Octobre. — D. Valentin Alsina est nommé gouverneur de Buénos-Ayres par la salle des Représentants, qui rappelle en même temps les deux constituants qui avaient été envoyés au Congrès de Santa-Fé (D. Eduardo Lahitte et D. Baldomero Garcia).

Novembre. — Le gouvernement dissident de Buénos-Ayres essaye de révolutionner les provinces et de renverser le général Urquiza. Le général D. J. M. Paz est envoyé dans le Nord, mais il ne dépasse point la province de Santa-Fé ; d'un autre côté, les intrigues nouées à Corrientes échouent. — On se décide alors à une expédition sur l'Entre-Rios. — Quatre vapeurs y portent brusquement un gros corps de troupes commandées par les généraux Hornos et Madariaga ; l'invasion se divise en deux colonnes, l'une qui occupe Gualeguaychu sans coup férir, l'autre qui attaque la ville de l'Uruguay. Cette dernière est repoussée et en partie détruite par la population. Les vapeurs qui l'avaient amenée se retirent précipitamment ; la colonne d'Hornos, restée à Gualeguaychu, capitule et obtient de se replier sur Corrientes (21 novembre). — Cette malheureuse expédition excite une irritation générale contre l'administration nouvelle, dont l'autorité est attaquée avec violence par l'opposition.

Le Congrès de Santa-Fé reprend ses travaux. — Discussion du projet de constitution. — Discours mémorable du général Urquiza à l'ouverture de la session (20 novembre).

1er décembre. — Soulèvement de la campagne contre la ville de Buénos-Ayres; les milices demandent l'incorporation immédiate au reste de la Confédération argentine. Le colonel Hilario Lagos commande l'insurrection qui vient assiéger la capitale.

Le gouvernement se décide à soutenir un siége. Formation d'une légion étrangère composée principalement d'Italiens. — On essaye infructueusement de traiter avec les insurgés. — L'amiral français, M. de Suin, tente sans succès de servir de médiateur entre les deux partis.

1853. — Défaite des troupes de D. Pedro Rosas près de Chascomus par le général D. Gregorio Paz (25 janvier). — Les assiégés, réduits à la ville seule, forment un conseil de défense composé de D. Lorenzo Torrès, D. Nicolas Anchorena et du général D. Angel Pacheco qui tous avaient joué un grand rôle sous l'administration de Rosas, et se trouvaient en ce moment intimement liés avec ses anciens adversaires. — Organisation d'une escadre, dont, le mois suivant, une partie se rend aux forces assiégeantes.

Mars. — Le général Urquiza est autorisé par le Congrès à venir interposer l'autorité nationale pour faire cesser la guerre civile dans la province de Buénos-Ayres. — Il arrive avec 3,000 hommes des provinces, tandis que tout le reste de l'armée assiégeante est composée de milices de la campagne de Buénos-Ayres, aux ordres de Lagos.

Avril. — Négociation pour la paix : le prompt traité qui en résulte, s'écartant en partie des bases de l'Acuerdo de San-Nicolas, n'est point ratifié par le directeur, et les négociations sont rompues.

1er mai. — Promulgation de la nouvelle Constitution de la Confédération argentine élaborée par le Congrès constituant de Santa-Fé.

Continuation du siége de Buénos-Ayres, qui est mené assez mollement par suite du défaut d'unité dans les vues et les opérations des assiégeants et des intelligences qu'entretient parmi eux le gouvernement de la ville.

L'escadre de blocus passe aux assiégés. Cette défection jette le trouble dans l'armée assiégeante (26 mai), et prépare sa dissolution qui a lieu six semaines après.

Le directeur provisoire conclut avec la France et l'Angleterre un traité qui assure la libre navigation des fleuves de la Confédération argentine et place l'île de Martin-Garcia sous la garantie des puissances qui accéderaient à ce traité (13 juillet).

Levée du siége de Buénos-Ayres. — Le général Urquiza se retire dans l'Entre-Rios. La plupart des insurgés, qui ne veulent pas se soumettre au gouvernement de la ville, se réfugient dans la province de Santa-Fé.

Bande-Orientale. — A la fin de 1852, D. J. F. Giro, président de l'État-Oriental de l'Uruguay, a fait un voyage de deux mois dans tous les départements de la République. Cette visite a ramené un instant le calme, mais, dès le premier mois de 1853, les querelles recommencent et s'enveniment de plus en plus. — Le jour de la fête de la Constitution (18 juillet), une émeute militaire a lieu à Montevideo par

suite de la rivalité entre les partis *colorado*, celui de la défense pendant le siége, et *blanquillo*, celui qui reconnaissait pour chef Oribe. — Le président Giro est forcé de consentir aux conditions posées par les Colorados ; et le colonel Florès parcourt la campagne pour y calmer l'effervescence produite par ces événements. — Le général Oribe, qui habitait paisiblement Montevideo, croyant sa vie menacée, se refugie à bord d'un navire français. Deux mois après, D. J. F. Giro lui-même se retire chez le consul de France, et la présidence est déclarée vacante (25 septembre). On nomme immédiatement un gouvernement provisoire, composé des généraux Rivera et Lavalleja et du colonel Florès. Ce dernier est envoyé de nouveau dans la campagne où des troubles viennent une autre fois d'éclater ; il les apaise promptement en mettant en fuite différents corps d'insurgés avant qu'ils aient eu le temps de se réunir.

Mort subite du général Lavalleja. — Le général Oribe s'embarque pour l'Espagne (22 octobre).

Novembre et décembre. — Nouveaux troubles dans la Bande-Orientale. Les insurgés appartenant à l'ancien parti Blanquillo sont dispersés et réduits au silence par le colonel Florès ; mais il reste une assez grande agitation dans le pays et tous les partis réclament l'intervention brésilienne.

Confédération Argentine. — Après sa retraite devant Buénos-Ayres, le général Urquiza avait offert sa démission de directeur, démission qui ne fut pas acceptée par le congrès constituant. — Celui-ci se dissout après le vote et l'acceptation de la constitution (9 juillet). — Organisation nouvelle des provinces. — Troubles dans celles de Tucuman et de Santiago del Estero. — Le général D. Celedonio Gutierrez, gouverneur de Tucuman, est battu au combat de Laureles par les forces de Santiago. — Une mission pacificatrice envoyée par le congrès met fin à cette courte guerre. — Commencement de la prospérité du Rosario qui devient le port principal de la Confédération Argentine. — Pendant que l'on s'occupe des élections pour la chambre des deputés et le sénat qui doivent composer le congrès législatif ordinaire, et de la nomination des électeurs spéciaux pour la présidence nationale, le général Urquiza, résidant à Parana, déclarée capitale provisoire de la Confédération, gouverne le pays en qualité de directeur.

Buénos-Ayres. — Le parti des Dissidents sorti triomphant des événements de 1853 gouverne à Buénos-Ayres. Sa fraction active est composée de quelques anciens chefs unitaires, auxquels viennent se joindre plusieurs des hommes de Rosas. et quelques personnages nouveaux dominés par un patriotisme provincial exclusif. La tendance générale est la formation d'un État à part ; aussi donne-t-on pleine carrière aux instincts de localisme plus vivaces dans l'ancienne capitale de la vice-royauté de la Plata que partout ailleurs. — La libre disposition des revenus d'une douane fort riche facilite l'organisation de l'État, qui entre dans une voie de progrès remarquable. — Réaction contre l'ancienne administration dictatoriale ; une partie de ceux qui y ont figuré sont obligés de s'exiler, mais l'hostilité s'adresse principalement aux chefs et officiers militaires de la dernière insurrection. — Les mécontents s'exilent dans la Bande-Orientale, dans les diverses provinces de la Confédération et surtout dans l'Entre-Rios, où, répétant le rôle qu'ont joué, depuis quinze ans, leurs adversaires aujourd'hui triomphants, ils vont chercher des alliés et provoquer contre eux des démonstrations hostiles.

— Procès et exécution de quelques anciens employés de la police de Rosas signalés par la voix publique comme exécuteurs des scènes sanglantes de 1840 et 1842.

1854. — *Provinces Argentines.* — Le général Urquiza est nommé Président de la Confédération Argentine (1er mars). Promulgation du statut de crédit public et émission d'une monnaie de papier assez mal accueillie.

Avril. — La province dissidente de Buénos-Ayres se donne une constitution qui forme sa représentation nationale de deux chambres, députés et sénateurs, et son pouvoir exécutif d'un gouverneur élu pour trois ans (11 avril). Le Dr D. Pastor Obligado est investi de cette fonction (1er mai).

Abolition du papier-monnaie dans la Confédération Argentine. Il est retiré au pair (29 septembre).

Novembre. — Les émigrés buénos-ayriens essayent de faire une révolution dans leur province. Ils forment une armée, dite Confédérale, mais sont repoussés au combat du Tala presque aussitôt après avoir passé la frontière de Santa-Fé, et se réfugient dans cette dernière province (5 novembre).

Le contre-coup de cette tentative se fait sentir à Buénos-Ayres et à Parana. Les nécessités de la paix amènent la Confédération et la Province dissidente à entrer en arrangement, et cette dernière envoie des députés à Parana pour en traiter (20 décembre). — Une convention, signée le 8 janvier suivant, consacre la séparation momentanée de Buénos-Ayres, en maintenant, quoique faiblement, le lien national : « Dans ce traité les deux parties s'obligent de la manière la plus formelle à ne permettre aucun démembrement du territoire national, et à se mettre immédiatement d'accord dans le cas d'un péril extérieur qui compromettrait l'intégrité de la république. Il est déclaré que la séparation momentanée de Buénos-Ayres et de la Confédération laisse intactes les lois générales de la nation au point de vue civil et au point de vue criminel dans les causes non politiques. Sur les frontières menacées par les Indiens sauvages, les forces militaires des deux États doivent se prêter un mutuel secours; il n'est pas besoin de passe-ports ou de permissions pour aller d'un territoire à l'autre; les navires des deux États porteront la bannière nationale; les productions des deux pays entreront libres de tous droits sur leur territoire. Sont également libres de tout droit, à leur entrée ou en travail, les troupeaux de toute nature. Le cabotage se fait aux mêmes conditions dans les ports des deux États. »

État Oriental. — Un nouveau traité avec le Brésil apporte quelques modifications à celui de 1851, qui avait été mal accueilli par le pays, en conséquence des concessions de terrain qu'il consacrait sur la frontière (5 février).

Les chambres Orientales se réunissent le 12 mars, et, le 15, nomment le colonel D. Venancio Florès président de la république de l'Uruguay.

Ratification du traité fait avec le Brésil. Il accorde un subside de soixante mille piastres fortes par mois et promet l'arrivée d'une garnison brisilienne pour imposer la paix aux partis (20 mars) — Six semaines après la capitale est occupée par un corps de troupes impériales (4 mai).

Septembre et octobre. — Voyage du président Florès dans les départements de l'État-Oriental pour y faire cesser l'agitation produite par l'hostilité des partis, laquelle prend alors pour prétexte l'intervention brésilienne. — Rétablissement de la tranquillité.

1855. — Le 1[er] janvier, le subside brésilien est supprimé et la garnison impériale retirée.

Mort du général D. Melchor Pacheco-y-Obès, Oriental, à Buenos-Ayres. Ce chef remarquable avait été l'âme du parti de la défense pendant le siége de Montevideo (mai 1855).

Hostilité des partis contre le président Florès. La publication d'une brochure adressée par D. Andrès Lamas à ses compatriotes, pour les engager à répudier les anciens partis et à s'unir, achève d'exaspérer les esprits. — Insurrection du 28 août à Montevideo. — Florès fuit d'abord à la campagne, puis revient camper sous les murs de la ville; en même temps Oribe arrive d'Espagne et le gouvernement fait des difficultés pour le recevoir. — La convention du 6 septembre amène la démission de Florès et la nomination d'un gouvernement provisoire. — Une nouvelle insurrection en ville a lieu le 24 novembre et se termine par l'expulsion de la fraction exaltée du parti Colorado. — Les généraux Florès et Oribe s'allient pour imposer la paix aux partis et maintenir au pouvoir le nouveau président D. Basilio Bustamente, qui doit terminer le temps qui aurait dû rester à faire à D. Venancio Florès.

1855. — *Confédération argentine*. — Année paisible. Le commerce et l'industrie se développent. Le gouvernement du général Urquiza fait faire par l'ingénieur Campbell les études préparatoires du chemin de fer de Rosario à Cordova, et ordonne une reconnaissance géographique de tout le territoire argentin par le D[r] Martin de Moussy.

Mai. — La commission scientifique du vapeur américain *Water-Wich* remonte le Rio-Salado jusqu'à Monte-Aguara, sur le petit vapeur *Yerba*.

Juillet. — Fondation de la colonie française de San-Juan del Puerto de Santa-Ana, près de Corrientes, par le gouverneur D. Juan Pujol, secondé par le Gouvernement National.

Mars-juillet. — Le commerce, fruit de la tranquillité, se développe dans l'intérieur des provinces argentines. — Entreprises des Saltais pour communiquer avec le littoral. — Le *Mataco* descend le Rio-Vermejo, depuis Oran jusqu'à Corrientes.

Juin. — Les Indiens ravagent le sud et le sud-ouest des frontières de Buenos-Ayres. Quelques forces de la province sont battues par eux. — Ces revers produisent une grande irritation contre le gouvernement, accusé de toujours négliger la campagne pour la ville.

Séance du congrès à Parana, où le général D. Thomas Guido fait un appel à la concorde entre tous les Argentins (28 septembre). — Une note du ministre de l'intérieur au gouvernement de Buenos-Ayres provoque une tentative d'accommodement (10 octobre).

Novembre et décembre. — Négociations Peña pour l'union nationale. Elles marchent lentement, parce que Buenos-Ayres réclame seulement quelques modifications au traité du 8 janvier et remet indéfiniment la solution de la question nationale, c'est-à-dire celle du retour de Buenos-Ayres à la confédération.

Pendant les négociations, le colonel Bustos et le général José Maria Florès, émigrés buenos-ayriens, pénètrent dans leur province et essayent de la soulever. Ils sont repoussés et poursuivis jusque sur le territoire de Santa-Fé par le colonel Mitre. Cet incident, par les récriminations auxquelles il donne naissance de part et d'autre, amène la rupture des négociations.

Le gouvernement argentin dénonce les traités du 20 décembre 1854 et 8 janvier 1855. — La province de Buenos-Ayres et la Confédération reviennent à la même hostilité que l'année précédente.

Paraguay. — De 1852 à 1856. — Les traités de 1851 et 1852 avaient amené la reconnaissance de l'indépendance du Paraguay par la Confédération argentine. — Au commencement de 1853, la France, l'Angleterre et la Sardaigne reconnaissent également cette indépendance, et signent, le 4 mars, un traité de commerce et de libre navigation du Rio-Paraguay jusqu'à l'Assomption. — Voyage de la commission scientifique du vapeur nord-américain *Water-Wich*, qui navigue sur le haut Paraguay jusqu'à Albuquerque et cherche infructueusement à remonter le Rio-Vermejo. — Quelques étrangers commencent à s'établir à l'Assomption. — Développement du commerce paraguayen, qui est d'ailleurs presque tout entier entre les mains du gouvernement.

1854. — D. Carlos Lopez est continué dans la présidence pour trois années. — L'établissement de quelques Nord-Américains au Paraguay amène des collisions avec le gouvernement absolu de ce pays, qui retire l'*exequatur* au consul, M. Hopkins (2 septembre).

1855. — Le vapeur *Water-Wich*, voulant remonter le Rio-Parana du côté paraguayen, est canonné par le fort du Paso de la Patria (1er février).

Querelle avec le Brésil, par suite de l'expulsion du ministre M. Leal en 1851. — Le gouvernement brésilien envoie une escadre qui s'arrête aux bouches du Paraguay (20 février 1855). — Une négociation s'entame et se termine par un traité de commerce et de navigation (27 août 1855).

Septembre. — Fondation de la colonie de la Nouvelle-Bordeaux à l'aide de colons français, dans le Chaco, sur la rive gauche du Rio-Paraguay, à sept lieues au-dessus de l'Assomption. Ces colons avaient été engagés par le général D. F. Solano Lopez, fils du président, qui venait de faire un voyage en Europe, à la suite du traité de 1853. — Cette tentative ne réussit point, par suite du mauvais choix de la localité et de diverses erreurs administratives commises par le gouvernement paraguayen.

1856. — Mars. — Dissolution de la colonie de la Nouvelle-Bordeaux et discussions avec le consul de France. Cette affaire se termine vers la fin de l'année par la retraite des colons et une indemnité payée à ceux qui avaient été maltraités par les agents de l'administration.

Le traité conclu l'année précédente avec l'amiral brésilien Oliveira n'ayant point été ratifié par l'empereur du Brésil, un envoyé du Paraguay, D. F. Vergès, en conclut un autre qui est ratifié par les deux États (6 avril). La question de limites, qui menaçait d'amener une rupture entre eux, est ajournée.

Traité de commerce et d'amitié avec la Confédération argentine pour six années (6 avril). — La question de limites y est aussi ajournée. — Ce traité remplace celui du 15 juillet 1852, qui a été rejeté par le Congrès argentin dans sa session de 1855.

Nouvelles difficultés avec le Brésil par suite d'un règlement maritime édicté par le président Lopez, qui rend illusoire le traité du 6 avril.

Le traité de 1853, entre le Paraguay et les États-Unis, ayant subi quelques modifications à Washington, M. Fitz-Patrick est envoyé à l'Assomption pour les faire accepter par le président Lopez. Mais, celui-ci voulant régler l'affaire du *Water-Wich,* les négociations sont rompues (novembre).

1856. — *Confédération argentine et Buenos-Ayres.* — Nouvelle tentative des exilés buenos-ayriens pour renverser le gouvernement de la province. — Ils partent de la Bande-Orientale et pénètrent dans le département de San-Pedro. Ne trouvant pas d'écho dans la population, ils sont surpris et massacrés à Villamayor (1er février).

Le gouvernement argentin se résout à employer les mesures économiques pour forcer Buenos-Ayres à revenir à l'union. — Le Congrès est saisi d'un projet de loi qui frappe d'un 18 °/o en sus des droits ordinaires, tous les objets d'importation étrangère venus d'outre-mer et qui auraient touché dans des ports autres que ceux de la Confédération, en dedans des caps Sainte-Marie et Saint-Antoine. (*Dentro de Cabos.*)

La France rappelle son agent, M. Lemoyne, qui jusqu'alors a séjourné à Buenos-Ayres, et le remplace par M. de Bécourt, accrédité seulement auprès du gouvernement de la Confédération argentine. L'Angleterre, la Sardaigne, les Etats-Unis, etc., envoient également leurs ministres à Parana.

Tentative infructueuse du ministre anglais M. Christie pour amener la réconciliation entre Buenos-Ayres et la Confédération.

Juillet. — Longue et lumineuse discussion dans le Congrès argentin pour l'établissement des droits différentiels. La loi est votée après une assez vive opposition (25 juillet) et ne doit avoir d'effet que dans sept mois.

Août. — Petite révolution à Santa-Fé. — Le gouverneur Cullen est remplacé par le général Juan Pablo Lopez. Le gouvernement national commet la faute de tolérer une révolution faite à ses portes. — Ce mauvais précédent portera ses fruits.

Octobre. — Essai de colonisation militaire à l'aide de colons provenant de la légion anglo-italienne venue de Crimée. On l'établit à l'ancienne réduction de San-Geronimo sur l'Arroyo del Rey en face de Goya. Elle ne réussit point par suite des mauvais éléments dont elle était composée.

Fondation de la colonie de la Esperanza près de Santa-Fé, avec des colons allemands, suisses et français, par M. Aron Castellanos. — Elle prospère aussitôt, grâce aux sacrifices faits par le gouvernement de la province et celui de la Confédération.

Le gouvernement de Buenos-Ayres fonde une colonie agricole et militaire à Bahia-Blanca. — Au bout de quelque temps le colonel Olivieri, chef de la colonie, est assassiné par une partie de ses soldats et cette tentative échoue.

Novembre. — Fondation de la colonie de San-José sur les bords de l'Uruguay par le général Urquiza. Cette colonie, formée de Suisses et de Français, et placée dans une localité excellente, se développe rapidement.

État-Oriental. — Gouvernement de D. Basilio Bustamente à Montevideo. — Les généraux Florès et Oribe parviennent à maintenir la tranquillité jusqu'à l'élection légale du nouveau président.

D. Gabriel Pereira est nommé par les Chambres président de l'État-Oriental de l'Uruguay (1er mars 1856).

Rivalité entre Oribe, représentant de l'ancien parti *blanco*, qui a maintenant de l'appui dans la campagne, et le général Florès représentant du parti *colorado*. — Le nouveau président cherche à se délivrer de l'un et de l'autre. — Florès quitte la partie et va résider dans l'Entre-Rios (avril). Oribe reste à Montevideo, mais sans influence sérieuse sur Pereira.

1857. — *Confédération argentine.* — La loi des droits différentiels commence à fonctionner à partir de février, et le Rosario, devenant le port principal de la Confédération, reçoit des navires d'outre-mer (février).

Les Indiens continuent à ravager les frontières de Buenos-Ayres. Les dissidents accusent le gouvernement de la Confédération de les exciter.

Mars. — Troubles dans la province de San-Juan. — Hostilité entre le colonel Diaz et le général Benavidez, ancien gouverneur. — Le gouvernement fédéral y mande une commission médiatrice qui apaise ces troubles. — La commission passe ensuite à la Rioja où elle calme l'agitation produite par la démission forcée du gouverneur Gomez.

D. Valentin Alsina est nommé gouverneur de Buenos-Ayres, son prédécesseur, D. Pastor Obligado, ayant accompli sa période légale.

Le Congrès argentin ouvre sa quatrième session législative ordinaire (25 mai).

Juin. — Un bateau à vapeur remonte pour la première fois le Rio-Vermejo et s'échoue près de la Esquina-Grande. Il est obligé d'attendre les hautes eaux pour redescendre.

Septembre. — Nouvelle négociation pour la réunion de la province dissidente entreprise par le ministre anglais M. Christie. — Le cabinet de Parana écrit une lettre au gouvernement de Buenos-Ayres pour l'inviter à examiner la Constitution fédérale. Les négociations traînent en longueur.

Novembre. — Le chargé d'affaires de Buenos-Ayres à Paris est reconnu par la France. Cette mesure excite une vive irritation dans la Confédération et est regardée comme un acheminement à sa séparation complète de l'union argentine.

Convention pour la navigation fluviale entre la Confédération argentine et le Brésil (20 novembre). Elle est ratifiée le 19 juillet 1858.

1857. — *État-Oriental.* — Février. — La fièvre jaune éclate à Montevideo et y fait de grands ravages jusqu'en juin.

Intrigues à Buenos-Ayres pour essayer d'amener la réunion de la Bande-Orientale et de la province dissidente en un État fédéralisé sous le nom d'États-Unis de la Plata. — Cette idée, acceptée par quelques exaltés du parti colorado, est mal accueillie par la majorité des Orientaux, qui ne veulent nullement se mêler aux affaires de Buenos-Ayres.

Les Chambres orientales ne ratifient pas le traité conclu avec le Brésil en 1856, à l'effet de modifier ceux de 1853 et 1854, malgré tous les efforts de l'administration Pereira pour obtenir cette ratification. — Le président fait fermer la session extraordinaire provoquée à l'effet d'examiner le traité (19 octobre). — Expulsion de plusieurs journalistes regardés comme hostiles.

Mort du général Oribe. — Le gouvernement lui fait faire de magnifiques funé-

railles, ce qui irrite profondément le parti colorado (12 novembre). — Le même jour le général Florès revient à Montevideo.

Le président Pereira cherche à diriger les élections des nouvelles Chambres. — Celles-ci, quoique représentant en majorité le parti blanc, ne sont pas favorables à la ratification du traité avec le Brésil. — Création d'une garde d'honneur de la Constitution pour donner quelque force au gouvernement. — Ses adversaires ont alors recours aux conspirations.

Soulèvement dans la campagne sous les ordres d'une partie des anciens chefs Colorados (décembre).

1858. — Le général César Diaz vient de Buenos-Ayres débarquer en plein port de Montevideo, mais il hésite à attaquer la ville où ses partisans n'attendaient qu'un signal. — Le gouvernement Pereira requiert, au nom des traités, l'intervention de la Confédération et du Brésil. — Le général Urquiza fait passer l'Uruguay à une division Entre-riane; l'escadre brésilienne empêche les insurgés de recevoir aucun secours de Buenos-Ayres qui a patronné de toutes ses sympathies cette insurrection (6 janvier).

Diaz et ses compagnons s'internent dans la campagne et vont battre le colonel Moreno. Après ce petit succès, il sont enveloppés par l'armée du général D. Anacleto Medina, et faits prisonniers au Paso de Quinteros sur le Rio-Negro.

Les généraux Diaz et Freire, les colonels Tajes, Caballero, et vingt-trois autres officiers supérieurs sont inhumainement fusillés sur l'ordre du gouvernement oriental, qui n'a pas voulu reconnaître la capitulation. Terreur dans la Bande-Orientale. Réaction contre le parti colorado. Cette crise est courte et la tranquillité se rétablit dans tout le pays.

Confédération argentine. — Les droits différentiels, après avoir amené une perturbation commerciale momentanée, portent leurs fruits. Le commerce direct avec l'Europe et les ports du Brésil et de l'Amérique du nord s'établit dans les ports principaux du Parana et de l'Uruguay. Cette mesure, en écartant le commerce de la Confédération du port de Buenos-Ayres, impose une gène sérieuse à cette ville.

Continuation de la correspondance du ministère de l'intérieur avec le gouvernement de Buenos-Ayres pour amener celui-ci à l'examen de la constitution, et par suite à son acceptation. Les rapports entre les deux parties deviennent de plus en plus aigres (mars).

Expédition malheureuse d'une colonne Buenos-Ayrienne contre les Indiens; elle est obligée de rallier le littoral, décimée par la fatigue et la soif, sans avoir rencontré l'ennemi.

Revue générale des milices Entre-Rianes à Parana. Treize mille cavaliers y paraissent en ligne (26 avril).

Calme et prospérité dans les provinces de la Confédération, où de tous côtés se développent l'agriculture, l'industrie et le commerce.

1857-59. *Paraguay.*—D. Carlos Antonio Lopez est de nouveau nommé président par la république du Paraguay pour sept années, et son administration semble revenir par degrés à la politique exclusive de son prédécesseur Francia (1er mars).

Le règlement pour la navigation du Haut-Paraguay est sur le point d'amener

une rupture avec le Brésil. Négociation infructueuse de M. Amaral à ce sujet, et opiniâtreté du président Lopez, dans son interprétation du traité de 1856. M. Paranhos, qui remplace M. Amaral, parvient à conclure une convention équitable, le 12 janvier 1858.

Etablissement d'un service de bateaux à vapeur brésiliens, de Montevideo à Cuyaba. Le voyage se fait en six semaines, aller et retour.

Le gouvernement paraguayen établit également un service de bateaux à vapeur bi-mensuel de Buenos-Ayres à l'Assomption. Cette excellente mesure favorise beaucoup les relations commerciales du pays.

1859. — Une escadre nord-américaine arrive dans la Plata avec un commissaire extraordinaire porteur d'un ultimatum pour régler les affaires de 1854. Le général Urquiza offre sa médiation et va à l'Assomption. Le président entre en arrangement, et un traité analogue à celui de 1853 est conclu. Une commission mixte réglera les indemnités auxquelles pourront avoir droit les citoyens américains se disant dépossédés.

Bruits d'une conspiration à l'Assomption. Le président fait fusiller deux des accusés. Un troisième, sujet anglais, détenu longtemps sans jugement, donne lieu à une vive réclamation de la part de l'Angleterre, réclamation qui se termine par la relaxation du prisonnier, reconnu innocent, et une indemnité.

État-Oriental. — Année paisible par suite de l'affaissement des partis. Le seul incident est l'expulsion des Jésuites, établis depuis vingt ans à Montevideo, par le président Pereira; cette mesure, insuffisamment motivée, excite un vif mécontentement dans la plus grande partie du pays, et amène l'hostilité du clergé.

Confédération argentine. — Traité du 2 janvier 1859, entre la république Argentine, le Brésil et l'État-Oriental de l'Uruguay. Ce traité, qui est une révision des traités de 1828 qui constituèrent la Bande-Orientale, garantit son indépendance et son intégrité absolues. Il établit sa neutralité, qui doit, en outre, être également garantie, sur la demande de l'État-Oriental lui-même, par la France, l'Angleterre, l'Espagne et les États-Unis.

Mai. — Rupture entre la Confédération et Buenos-Ayres. Des manifestations, populaires par la forme, provoquées au fond, ont lieu dans les provinces et réclament le ralliement, de bonne volonté ou de force, de Buenos-Ayres à la Confédération. A l'ouverture de la session législative du Congrès, le président Urquiza est autorisé « à résoudre l'intégrité de la république par des négociations ou par « la guerre, à mobiliser les gardes nationales, à augmenter les troupes de ligne, « à faire toutes les dépenses nécessaires et à prendre au besoin le commande- « ment de l'armée (1er mai). »

Traité d'amitié, commerce et navigation, avec la Prusse et les autres États du Zollverein allemand (3 juin).

Juin. — Le général Urquiza passe le Parana au Diamante avec les Entre-Rianos, et organise l'armée argentine dans la province de Santa-Fé.

Médiation de M. Yancey, ministre des Etats-Unis; elle échoue par suite des exigences du gouvernement de Buenos-Ayres (6 juillet, 15 août).

Septembre. — Les ministres de France et d'Angleterre offrent leur médiation,

qui n'est point acceptée à cause de la négociation commencée par le Paraguay dès le 22 août.

Octobre. — L'escadre argentine, armée à Montevideo, passe sous le feu des batteries de l'île de Martin-Garcia et entre dans le Parana. Les pourparlers pour un arrangement continuent. Buenos-Ayres se refuse à une suspension d'armes, réclamée par le général Urquiza pendant les négociations, et les armées s'avancent l'une vers l'autre.

22 octobre. — Bataille de Cepeda. L'armée buenos-ayrienne est battue. La cavalerie lâche pied dès le commencement de l'action; l'infanterie, qui a tenu bon, mais reste seule, opère sa retraite de nuit en abandonnant son artillerie et ses bagages. Elle se replie sur San-Nicolas, d'où elle s'embarque pour la capitale sous la protection de son escadre. L'armée de la Confédération marche immédiatement sur Buenos-Ayres. Les dissidents effrayés songent à la paix qui est réclamée par tous les partis.

Traité de San-José de Florès. Buenos-Ayres rentre dans le sein de la Confédération-Argentine, à la condition d'accepter la constitution de 1853, après examen (11 novembre).

1860. — Janvier. — La convention buenos-ayrienne, chargée d'examiner la constitution, se réunit dans cette ville et formule les réformes qu'elle demande (5 janvier). Ces réformes, qui modifient gravement la constitution, sont vues avec peine par les provinces.

En attendant, Buenos-Ayres, délivré immédiatement des droits différentiels, fait des difficultés pour livrer l'administration de la douane aux autorités fédérales.

1er mars. — Le général Urquiza, ayant accompli ses six années de présidence, est remplacé par le docteur D. Santiago Derqui.

D. Bernardo Berro est nommé président de l'État-Oriental de l'Uruguay, en remplacement de D. Gabriel Pereira qui a également accompli sa période légale (1er mars).

Ratification de la convention faite avec la France, l'Angleterre et la Sardaigne pour payement d'indemnités de guerre aux sujets des trois nations, conformément au décret de liquidation du 29 décembre 1858 (27 mars).

Congrès de Santa-Fé pour examiner les réformes présentées par Buenos-Ayres à la constitution de 1853. Elles sont acceptées sans opposition, mais la conséquence première de cette concession inattendue est d'introduire de nouvelles difficultés dans la situation.

Convention du 6 juin, pour expliquer et développer quelques points de la convention du 11 novembre. Buenos-Ayres accepte la constitution réformée et y prête serment.

1er mai. — Le général D. Bartolomé Mitre est nommé gouverneur de Buenos-Ayres.

Le gouvernement bolivien refuse de ratifier le traité de paix, commerce et navigation, conclu le 29 décembre 1859. Ce traité réservait cependant la question de limites, la province de Tarija étant réclamée par la confédération Argentine. La convention postale, du 22 décembre 1858, est acceptée.

Octobre. — Voyage du général Urquiza et du président Derqui à Buenos-Ayres où ils sont fort bien accueillis. Le gouverneur D. B. Mitre vient ensuite à Parana

et à San-José, résidence du général Urquiza, dans l'Entre-Rios, où il reçoit un accueil égal.

Novembre. — Tentatives des anciens partis pour agiter les provinces. L'un d'eux, celui de l'opposition au gouvernement de Parana, se donne le titre de parti libéral. — Troubles à San-Juan. Le colonel Virasoro, gouverneur, est assassiné par une troupe armée qui envahit sa maison (16 novembre). Cet assassinat, exalté par une partie de la presse de Buenos-Ayres, a des conséquences terribles pour le pays.

1861. — La commission nationale, envoyée pour rétablir l'ordre dans la province de San-Juan, apprend en route l'assassinat de Virasoro, et reçoit du gouvernement fédéral l'ordre d'intervenir et de châtier les coupables. Résistance des révoltés et combat de los Pozitos où ils sont écrasés. Assassinat du nouveau gouverneur Aberastain (31 janvier). Ces déplorables événements rallument les haines et jettent les semences d'une nouvelle guerre civile.

Violences de la presse et propagande révolutionnaire dans les provinces. Le parti exalté, à Buenos-Ayres, croit le temps venu de renverser le gouvernement fédéral. Les gouvernements de Jujuy, Salta, Santiago del Estero et Tucuman approuvent les idées des exaltés de Buenos-Ayres sur les événements de San-Juan. Agitation profonde dans la province de Cordova (février et mars).

Tremblement de terre qui détruit de fond en comble la ville de Mendoza (20 mars). La moitié de ses habitants restent ensevelis sous les ruines. Empressement du pays et de l'étranger à secourir cette grande infortune.

La province de Buenos-Ayres nomme les députés et les sénateurs qui doivent faire partie du congrès. La nomination des députés se fait conformément à la loi provinciale et non à la loi fédérale, ainsi que le prescrivait la constitution.

Mai. — Ouverture du congrès législatif ordinaire, huitième session. L'élection des députés de Buenos-Ayres est repoussée par la majorité, comme illégale, après une longue et violente discussion; les sénateurs de cette province croient devoir se retirer.

La guerre civile paraissant imminente à Cordova, le président Derqui est autorisé à s'y rendre pour y ramener la paix (1er juin). L'agitation se calme à son arrivée, grâce au petit corps de troupes qui l'accompagne, et toutes les autres provinces, sauf Buenos-Ayres, se déclarent en parfait accord avec le gouvernement de Parana.

La province de Buenos-Ayres insiste sur la réception de ses députés; le gouvernement de la Confédération, arguant de la décision du congrès, réclame une autre élection et déclare ne pas repousser les députés, mais seulement la forme sous laquelle ils ont été élus. La discussion s'envenime et la province de Buenos-Ayres faisant de leur acceptation un cas de guerre, supprime, à partir du 1er mai, les 100,000 piastres fortes qu'elle envoyait mensuellement au trésor pour conserver provisoirement la disposition de sa douane.

Juillet. — Le général Urquiza est nommé directeur de la guerre et passe le Parana avec les Entre-Rianos. Le président Derqui a cherché à réunir une armée à Cordova, et en fait ramener huit mille hommes médiocrement organisés. Le colonel D. Juan Saa commande la cavalerie.

Août. — Médiation des ministres de France, d'Angleterre et du Pérou. Elle est sans résultat. Les propositions d'arrangement, émises par Buenos-Ayres, sont re-

fusées par le cabinet de Parana. Désunion dans le gouvernement de la Confédération, et défaut d'entente entre le président Derqui et le général Urquiza. Rupture des négociations (25 août).

Septembre. — Tentatives de négociations nouvelles entre les généraux Mitre et Urquiza. Elles n'aboutissent pas.

17 septembre. — Bataille de Pabon. Toute l'infanterie de la Confédération prend la fuite dès le commencement du combat. La cavalerie de Buenos-Ayres est taillée en pièces par la cavalerie d'Entre-Rios, de Santa-Fé et de San-Luis, dont une partie s'acharne à sa poursuite. L'infanterie reste maîtresse du champ de bataille, et s'empare de presque toute l'artillerie fédérale. Le général Urquiza abandonne le terrain avec sa cavalerie Entre-Riane, qui est restée intacte, et se replie sur le Rosario, puis passe presque seul sur le Parana et gagne le Diamante. Les deux partis chantent victoire, mais la retraite inopinée du général Urquiza amène la dissolution du reste de l'armée argentine, que le président Derqui cherche vainement à réorganiser. L'absence de ressources pécuniaires rend la continuation de la guerre impossible du côté de la Confédération. Clôture des sessions du congrès à leur époque habituelle.

Octobre. — Le général Mitre, qui s'est retiré à San-Nicolas pour refaire son armée et se créer une autre cavalerie, reprend l'offensive. Il occupe le Rosario sans coup férir. Le président Derqui se retire à Santa-Fé. — Inaction volontaire du général Urquiza, qui se retire à San-José et refuse péremptoirement de faire marcher de nouveau les troupes de sa province, la guerre ne lui paraissant pas pouvoir être faite dans des conditions régulières, faute de ressources, et devant, par la force des choses, se baser sur le sac des propriétés de la province de Buenos-Ayres.

Guerre dans les provinces du nord. — Le président Derqui a imprudemment ordonné au colonel Navarro, gouverneur de Catamarca, de rétablir de force le gouverneur Alcorta, dans la province de Santiago del Estero. D. E. Navarro marche en conséquence sur Tucuman, où le parti des dissidents vient de triompher, et rétablit en passant l'ancienne administration ; puis il occupe la ville de Santiago. Mais, apprenant les événements du littoral, il retourne à Catamarca. — Les quatre provinces de Tucuman, Santiago, Catamarca et la Rioja se trouvent ainsi engagées dans la guerre civile. — A la Rioja, le général Angel Peñalosa, dit le Chacho, se met à la tête du parti fédéral. — Révolution à Cordova; le parti libéral reprend le pouvoir. — La campagne reste en hostilité contre la ville. L'agitation se propage dans toutes les provinces.

Novembre. — Le président Derqui, retiré à Santa-Fé, se voyant abandonné de tous, réclame l'hospitalité d'un navire de guerre anglais et se fait transporter à Montevideo. Le vice-président, D. Juan Pedernera, reste chargé du gouvernement; mais il se trouve impuissant, le trésor étant vide et le découragement général.

22. — Les émigrés de Buenos-Ayres, qui sont restés presque seuls, avec quelques Santa-Fecinos, le reste des contingents ayant regagné leurs provinces, sont surpris et taillés en pièces à la Cañada de Gomez, par une division de l'armée buenos-ayrienne. — Quinze jours après, la ville de Santa-Fé est occupée, et le reste des troupes se retire à Parana, pendant que l'escadre argentine continue à occuper la position du Diamante.

2 Décembre. — La province d'Entre-Rios déclare qu'elle ne peut plus reconnaître comme gouvernement national celui de Parana, réduit à la seule posses-

sion de cette ville, et qu'elle reprend sa partie de la souveraineté déléguée au gouvernement fédéral. — Le 15 décembre, le vice-président Pedernera et ses ministres déclarent suspendu (*en seceso*) le gouvernement de la Confédération argentine.

L'escadre nationale, son matériel de guerre et l'arsenal sont mis à la disposition des troupes de Buenos-Ayres. Séjour du général Mitre à Santa-Fé, où sa présence empêche toute réaction et facilite le rétablissement de la tranquillité.

Novembre-Décembre. — Négociations particulières entre les généraux Urquiza et Mitre. — Leur correspondance est publiée.

Révolution pacifique à Corrientes. Le gouverneur Rolon se retire au Paraguay. Tout s'y borne à une agitation momentanée.

1862. — Continuation de la guerre dans les provinces du nord pendant les six premiers mois de cette année. — Le général Peñalosa en est l'âme; mais les esprits sont peu disposés à la pousser loin. Le parti *libéral*, favorable aux idées de Buenos-Ayres, triomphe partout. — La guerre se concentre à la Rioja et aux environs. — Expédition du général Paunero à Cordova avec une colonne de l'armée buenos-ayrienne. Cette démonstration force les partis à la paix.

Avril. — Toutes les provinces chargent le général Mitre du gouvernement provisoire de la République argentine et de la convocation du congrès général à Buenos-Ayres. — Les élections se font partout assez tranquillement, et le Congrès s'ouvre le 25 mai.

Juin. — Pacification des provinces de l'intérieur par suite de la soumission du général Peñalosa au gouvernement.

Juillet-Septembre. — Discussions dans le congrès pour la fédéralisation de la province de Buenos-Ayres, qui est, malgré une assez vive opposition, votée par la majorité du congrès, mais les chambres provinciales la rejettent. — La plupart des anciens dissidents ne cherchent plus à déguiser les idées ultra-localistes ou même séparatistes qui ont fait le fond de la division qui a existé depuis dix ans entre les treize provinces confédérées et celle de Buenos-Ayres. — Déjà cette fraction ardente et tenace a combattu la délégation des pouvoirs nationaux au général Mitre; elle combattra depuis toutes les mesures qui tendront à fortifier l'administration nationale dans la ville de Buenos-Ayres.

Election paisible, dans toutes les provinces, des électeurs spéciaux pour la nomination du président et du vice-président de la Confédération argentine (27 juillet).

La fédéralisation de la province de Buenos-Ayres n'ayant pas été acceptée par ses Chambres provinciales, le gouvernement national provisoire propose la fédéralisation de la ville seule (*municipio*), qui est enfin accordée par elles, à la condition de la coexistence du gouvernement provincial dans cette même capitale. — Buenos-Ayres est nommée capitale de la République argentine pour trois années.

25 Octobre. — Le général D. Bartolomé Mitre est nommé président de la République argentine, et le colonel D. Marcos Paz vice-président. — Clôture du congrès et organisation de l'administration nationale.

1863. — Mai-Novembre. — Le général Angel Peñalosa, dont le prestige comme *caudillo*, au milieu des masses populaires de l'intérieur, rappelle les temps d'Artigas et de Quiroga, accuse le parti *libéral* de réaction contre les nationalistes des

provinces, et, se mettant à la tête des mécontents, recommence la guerre civile. — Troubles sérieux à Cordova, d'où ce parti est même un instant expulsé. — Le gouvernement national envoie des forces pour les apaiser. Une transaction a lieu entre les partis. — Cette agitation se borne à la fraction des provinces voisines de celle de la Rioja. — La guerre cesse par la mort de Peñalosa, assassiné à Olta au mois de novembre. — La tranquillité générale, un moment sérieusement menacée, se rétablit rapidement dans tout l'intérieur.

Avril. — Ouverture des travaux du chemin de fer de Rosario à Cordova.

État-Oriental. — Depuis la crise de 1858, la Bande-Orientale a joui d'une tranquillité profonde et a réparé les maux de la grande guerre de 1843. Les prétentions des partis à la présidence, qui doit succéder à celle de D. Bernardo Berro, ramènent les querelles entre les *Colorados* et les *Blanquillos.* — En mai 1863, le général D. Venancio Florès vient rappeler le parti Colorado à la lutte armée. Débarqué seul de l'autre côté du Rio-Queguay, il réunit d'assez nombreux adhérents dans la campagne, et lui-même, avec un petit corps de cavalerie, faisant la guerre de partisan (*guerra de recursos y montonera*), il tient toute l'année en échec les forces du gouvernement oriental. Le pays souffre considérablement de cette nouvelle guerre civile, que rien de sérieux n'a provoquée. — Cet état de choses se continue pendant 1864.

Paraguay.—Le 7 septembre 1862, le vieux président D. Carlos Lopez, est mort après un véritable règne de dix-sept années. Il est remplacé par son fils, le général D. Francisco Solano Lopez, nommé président pour dix années. — Continuation des travaux du chemin de fer de l'Assomption à Villa-Rica, commencé en 1860. Le président prescrit la culture du coton. — Développement du commerce et de la navigation à vapeur.

1864. — République Argentine. — Mars. — Ouverture des travaux du chemin de fer du Sud dans la province de Buenos-Ayres. — Prospérité générale dans les provinces argentines. — Excellentes mesures du gouvernement pour faciliter les communications et développer l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Février. — Agitation électorale à Buenos-Ayres pour l'élection des députés au Congrès. Deux clubs s'y organisent pour diriger les élections. — L'un, le club *Libertad*, organe d'une minorité ultra-provinciale et en majeure partie séparatiste, met en avant les intérêts exclusifs de la ville et de la province, et veut, autant que possible, restreindre l'autorité du gouvernement national et y soustraire Buenos-Ayres, en ne permettant pas que cette ville soit la capitale de la République Argentine. — L'autre, le club *del Pueblo*, qui embrasse la grande majorité de la population de la ville et de la province, fait valoir avant tout la nécessité d'une administration nationale disposant de ressources suffisantes pour donner à toute la République la paix et l'ordre, un avenir prospère et sûr, et la faire respecter au dehors; et, par conséquent, la nécessité absolue de sa résidence à Buenos-Ayres, capitale née des Provinces-Unies, centre de leurs ressources et de leur force. — Les élections de députés au Congrès donnent la majorité au parti national.

Mars. — Ouverture solennelle des travaux du chemin de fer du Sud qui doit

être poussé jusqu'à Chascomus et Dolorès, dans les cantons les plus riches et les plus fertiles de la province de Buenos-Ayres.

22. — Élections provinciales. — Elles sont accompagnées de telles violences de la part des affiliés au club *Libertad*, que les bureaux ne peuvent se former et que le gouvernement de la province ayant cru devoir néanmoins en accepter le simulacre, le Sénat refuse de les ratifier, et se dissout par la diminution d'une partie de ses membres.

1er mai. — Ouverture des sessions du congrès législatif.

12 mai. — La crise provinciale amène le président Mitre à rendre compte au Congrès national de la situation, dans un discours qui résume, en termes clairs, conciliants et fermes, la position de la république Argentine, ses progrès récents, son avenir et ses besoins.

Ce discours, extrêmement remarquable, étant un tableau exact et vivant de la situation actuelle de la confédération Argentine, nous ne pouvons mieux faire que de clore par lui notre chronologie.

. . . .
. . . .

« Ils ont raison, ceux qui, paisibles aujourd'hui, comptent sur l'avenir; car il « est impossible de ne pas remercier la divine Providence des bienfaits dont elle « nous a comblés, en permettant que nos sacrifices, après tant de longues années « de guerre, de tyrannie, de misère et d'infortune, fussent récompensés par de « tels succès.

« En effet, malgré les sérieuses difficultés de cette époque de travail et de « reconstruction, malgré les souffrances qu'éprouvent encore quelques membres du « corps social; malgré les abus politiques ou administratifs, qui peuvent encore « se commettre partiellement, et même les périls cachés que renferme la situation; « on peut dire, en toute cónscience et vérité, que jamais la République n'a été plus « heureuse, plus libre, plus riche, qu'elle n'a jamais compté plus de forces « morales et matérielles au service de la civilisation et du progrès, et qu'en aucun « temps les destinées de la Nationalité Argentine n'ont été plus irrévocablement « fixées et assurées qu'aujourd'hui.

« De nous seuls dépend maintenant de consolider sur de larges bases une « nation grande et prospère, d'assurer les bienfaits de la liberté pour le présent « et l'avenir. Pour cela il faut que la vertu civique et la prudence président « toujours dans les conseils des Gouvernements, et que la modération et la « persévérance dans l'exercice de ses droits légitimes, ne manquent jamais au « peuple.

« La république Argentine déchirée, expirante, après cinquante années de « malheurs, s'est enfin relevée de la poussière sanglante de la guerre civile, plus « jeune et plus vigoureuse que jamais, avec tous les éléments de vie et de pouvoir « qui lui sont nécessaires pour rendre son nom glorieux, faire le bonheur de tous « ses fils et de tous ceux qui viendront habiter ce sol avec nous, sous l'abri de ses « lois hospitalières.

« Nous avons un territoire vaste et fertile qui peut renfermer et nourrir à l'aise « une population presque égale à celle de l'Europe. Baigné par la mer, traversé « par des rivières qui pénètrent jusqu'au cœur du pays, la main du Créateur y a

« préparé une plaine qui n'attend que la main du laboureur pour être féconde, « et les rails du chemin de fer pour y activer les communications entre ses habi- « tants.

« Nous avons une population que la statistique démontre se doubler tous les « vingt-cinq ans. L'immigration actuelle que nous recevons est plus nombreuse « que celle que reçoivent aujourd'hui toutes les républiques Sud-Américaines « réunies, supérieure même à celle que comptaient les États-Unis, cinquante ans « après leur fondation.

« Notre trésor commun est à peine organisé pour la première fois, et déjà nous « pouvons présenter un revenu national plus élevé d'un quart que celui de la « plus prospère des républiques Sud-Américaines après de longues années de « paix. L'expérience, et l'étude de l'échelle croissante de notre production et de « notre consommation, nous démontrent que ce revenu doit doubler de dix en « dix ans.

« Ainsi, en dix années de paix, nous pourrons avoir une rente annuelle de « seize millions de piastres fortes, et une augmentation d'un demi-million d'habi- « tants. — Et ce progrès qui se développe spontanément et en vertu des lois « naturelles, n'est point le résultat de ces combinaisons artificielles qui appau- « vrissent les sources de la vie, mais bien la conséquence logique de la force, de « la vitalité sans cesse croissantes qui animent les membres vigoureux qui forment « le corps argentin.

« C'est ainsi que nous voyons une seule de nos provinces, peuplée seulement de « trois cent cinquante mille habitants, consommer et produire quatre millions de « de plus que la plus florissante des républiques américaines qui est cinq fois « plus peuplée. — Ce prodigieux phénomène économique se répète plus ou moins « dans presque toutes les provinces, grâce aux améliorations qui s'opèrent dans « leur régime politique et social, aux richesses naturelles qui s'exploitent aujour- « d'hui pour la première fois, aux industries nouvelles qui s'établissent, en même « temps que le système de viabilité tend chaque jour à s'élever au niveau des besoins « du commerce.

« C'est pour cela que les provinces intérieures cherchent avec persévérance « une route fluviale vers l'Atlantique; c'est pour cela que la nation ouvre un « chemin au milieu des déserts du Chaco, et réunit par des routes nouvelles et « des ponts toutes les provinces de la République. C'est pour cela que la navi- « gation du Vermejo est aujourd'hui un fait accompli, comme j'espère que le sera « bientôt celle du Salado; c'est pour cela que la province de Buenos-Ayres aura « 200 milles de chemin de fer avant deux ans, et que la République entière en « comptera plus de 500 dans six années.

« Je puis vous affirmer que le grand chemin de fer central argentin se fera; et « pour cela je compte que, le moment arrivé, vous autoriserez le Gouvernement « National à prendre pour 200,000 piastres d'actions de cette entreprise, ce qui « sera la réponse la plus éloquente que nous puissions faire à ceux qui doutent « de l'efficacité de la garantie qui lui a été donnée par l'État.

« Je puis vous annoncer aussi qu'en ce moment se trouve au milieu de nous « un envoyé d'une des principales maisons d'Angleterre, avec pleine autorisation « pour construire le rail-way de la Concordia à Monte Caseros, lequel, en per- « mettant d'éviter les rapides et les chutes de l'Uruguay, et reliant les provinces « de Corrientes et d'Entre-Rios, donne une issue facile aux produits du Brésil et

« des Missions, et serve de point de départ à de nouveaux établissements commer-
« ciaux. Les études sont faites, le capital est prêt, et, pour mettre la main à l'œuvre,
« il ne faut plus que votre approbation.

« Enfin pour que rien ne manque à cette révolution pacifique, je puis vous « annoncer avec un enthousiasme que vous partagerez certainement, que le cons- « tructeur du premier chemin de fer du monde, à cause des obstacles qu'il a fallu « y surmonter, l'homme à la voix duquel se lèvent des milliers d'ouvriers armés « du pic et de la pelle pacifiques, M. Meigss, enfin, l'ingénieur du chemin de fer « de Valparaiso à Santiago, m'envoie dire de cet autre côté des Andes, que la « muraille de la grande Cordillère n'existe plus entre des frères, et qu'il se fait « fort, en huit années, de conduire le rail-way de Santiago à Buenos-Ayres, en y « faisant travailler jusqu'aux barbares de la Pampa. »

Passant alors à l'exposition de la situation politique intérieure, le général Mitre poursuit en ces termes:

« Je sais, Messieurs, que je m'adresse ici aux mâles représentants d'un peuple « nourri à l'école du malheur, qui n'a jamais reculé devant la peine ni le sacri- « fice; par conséquent, je ne veux point flatter la vanité nationale, ni l'éblouir en « vous cachant les dangers d'une situation qui peut nous conduire également ou « à la grandeur ou à la honte.

« Je vous signalerai donc, comme un de ces dangers les plus immédiats, ce « sentiment d'intolérance politique qui empoisonne de ses rancunes l'air de la « patrie, et refuse l'air et le feu aux frères qui ne pensent pas comme nous. Ce sen- « timent, qui peut irriter les cœurs et les pousser à une lutte mortelle, est un « élément de dissolution dans toute situation normale. Au lieu de donner des « éléments d'activité et de vie au corps politique, il lui inocule des germes de « décomposition et de mort. Tout homme a droit à la justice, à la liberté, à la « sympathie, et ce principe conservateur et restaurateur des sociétés humaines, ce « principe qui jusqu'à présent nous a sauvé de la dissolution, est le seul qui « puisse rendre normale notre situation constitutionnelle et politique.

« Toutefois, cet élément conservateur serait, par lui-même, stérile pour la « liberté et la paix, si nous ne nous groupions tous d'abord autour de l'idée cons- « titutionnelle, en dehors de toutes les discussions sur la théorie des formes gou- « vernementales, de manière à amener toujours sur le terrain légal toutes les « questions d'applications pratiques qui pourraient nous diviser aujourd'hui « ou plus tard. Notre situation ne peut être consolidée que par l'association de « toutes les forces et de toutes les volontés pour un but commun, accepté de tous, « et qu'il ne faut obtenir que par l'exacte observance de la loi démocratique qui « nous régit.

« La meilleure politique sera donc celle qui nous divise le moins, la meilleure « forme de gouvernement, celle qui concilie le mieux le fait actuel avec le « droit.

« Si avec notre constitution actuelle la nationalité venait à se trouver en danger, « s'il devenait nécessaire de fortifier le pouvoir central ou de régulariser l'action et « la marche des pouvoirs provinciaux; alors, sans céder aux exigences théoriques « de ceux qui prétendent gouverner le pays selon leurs idées individuelles, sans « obéir aux prétentions exagérées des partis isolés, nous écouterions la grande « voix du peuple, et suivant l'exemple de ces illustres pères de la démocratie « que nous avons pris pour modèles, nous nous réunirions pour discuter cette

« question en toute paix et amitié, et, guidés par leur bon sens, inspirés de leur « patriotisme, nous saurions aussi bien sauver l'unité nationale que les institutions « libres. »

Le président indique ensuite que la question de la capitale qui divise si ardemment les esprits dans la province de Buenos-Ayres, n'exige point une solution immédiate, et que le provisoire peut-être continué sans inconvénient, jusqu'à ce que l'opinion publique se soit formée à ce sujet. — « En attendant, ajoute-t-il, « que la province de Buenos-Ayres, qui porte le drapeau du progrès à la tête de « ses sœurs, n'arrête point sa marche pour attendre cette solution ; qu'elle soit, « une fois de plus, l'âme et l'exemple de cette démocratie, au lieu d'épuiser ses « forces en des luttes stériles qui ne peuvent produire d'autres résultats que d'af- « faiblir ses propres institutions locales ; qu'elle donne aux autres provinces « l'exemple consolateur de la vérité du système représentatif, sous le système qui « nous régit ; qu'elle soit, comme c'est son devoir, le vaste champ des grands « partis consacrés au triomphe d'une idée généreuse, et non pas à la haine ingrate « pour leurs frères ; de telle sorte que ces partis, véritable émanation de l'opinion « publique, soient à leur tour, comme on l'a dit, les armées permanentes de « l'ordre civil au milieu de la liberté. — Ainsi nous aurons évité les périls de la « situation.

« Ce que je dis de Buenos-Ayres, je le dis de toutes les autres villes et gouver- « nements des provinces. Toutes nos institutions sont solidaires, et l'Autorité « Nationale qui les garantit, qui doit un appui efficace aux Gouvernements Pro- « vinciaux et est parfaitement décidée à le leur donner, ne peut être indifférente « aux écarts des uns, ou aux obstacles que les autres rencontrent dans leur « route. »

. . . .

. . . .

Liste chronologique des empereurs, rois, vice-rois, capitaines-généraux, gouverneurs, présidents, qui ont commandé dans les diverses fractions du bassin de la Plata.

Empereurs du Pérou.

1289. — Inca-Ripac-Viracocha.
1340. — Titu-Manco-Capac-Pachacutec.
1400. — Yupanqui.
1439. — Tupac-Yupanqui.
1495. — Huayna-Capac.
1525. — Huascar-Inca.
1532. — Atahualpa (1).

(1) Voyez la chronologie des ncas, page 538.

Rois d'Espagne.

1533. — Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne (1).
1555. — Philippe II, roi d'Espagne.
1598. — Philippe III.
1621. — Philippe IV.
1665. — Charles II.
1700. — Philippe V. — Avénement de la maison de Bourbon.
1724. — Louis I.
1725. — Philippe V (2).
1746. — Ferdinand VI.
1761. — Charles III.
1788. — Charles IV.
1808. — Joseph, roi nominal de l'Amérique-Espagnole (3).
1808. — Ferdinand VII. Il cesse d'être considéré comme roi en 1816.

Gouverneurs et vice-rois du Pérou, dont l'autorité s'étendit sur tout le bassin de la Plata, jusqu'en 1776, *époque de l'établissement de la vice-royauté de la Plata.*

1533. — Don Francisco Pizarro, marquis de los Atabillos.—Adelantado mayor gouverneur-général.
1541. — Le licencié Cristoval Vaca de Castro, gouverneur-général.
1544. — Blasco-Nuñez Vela, premier vice-roi.
1546. — Le licencié Pedro de la Gasca, président de l'audience royale, gouverneur-général.
1551. — Don Antonio de Mendoza, vice-roi.
1555. — Don Andrés Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, vice-roi.

(1) Charles-Quint abdiqua en 1555 et mourut en 1558.

(2) Son compétiteur l'archiduc d'Autriche fut un instant proclamé roi en 1705 sous le nom de Charles III. — Philippe V abdiqua en 1724, mais son fils Louis I étant mort au bout d'un an, il fut obligé de reprendre la couronne, son autre fils Ferdinand étant trop jeune pour régner. Il mourut en 1746, et ce même Ferdinand lui succéda. — Charles III, successeur de Ferdinand, était également fils de Philippe, dont les trois fils montèrent ainsi successivement sur le trône d'Espagne.

(3) Les divisions de la famille royale d'Espagne amenèrent l'abdication de Charles IV. Ferdinand VII, proclamé, fut attiré par Napoléon à Bayonne, et forcé d'abdiquer en faveur de Joseph, frère aîné du conquérant. — Le 28 mars 1808, le trône fut déclaré vacant, et une assemblée des notables espagnols nomma roi Joseph, contre lequel la majorité de la nation s'insurgea en proclamant Ferdinand VII. La guerre continua jusqu'en 1814, époque à laquelle l'armée française fut forcée d'évacuer complétement l'Espagne, et Ferdinand VII, captif à Bourges, put rentrer dans son royaume. Mais il ne gouverna jamais aucune fraction de la Plata jusqu'en 1816, époque de la proclamation de l'Indépendance argentine.

1561. — Don Diego Lopez de Zuniga y Velasco, comte de Nieva, vice-roi.
1562. — Le licencié Lopez Garcia de Castro, président de l'audience de Lima, gouverneur et capitaine-général du Pérou.
1564. — L'audience royale gouverne provisoirement par suite de la suspension de Castro.
1569. — Don Francisco de Toledo, comte d'Oropeza, vice-roi.
1581. — Don Martin Henriquez, vice-roi.
1584. — Don Fernando de Torres y Portugal, comte de Villar, vice-roi.
1590. — Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, vice-roi.
1596. — Don Luis de Velasco, marquis de Salinas, vice-roi.
1604. — Gaspar de Zuniga y Acevedo, comte de Monterey, vice-roi.
1607. — Don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes-Claros, vice-roi.
1615. — Don Francisco de Borja y Aragon, prince d'Esquilache, vice-roi.
1622. — Don Diego Fernando de Cordoba, marquis de Guadalcazar, vice-roi.
1629. — Don Geronimo Fernandez de Cabrera, Bobadilla y Mendoza, marquis de Chinchon, vice-roi.
1639. — Don Pedro de Toledo y Leiva, marquis de Mancera, vice-roi.
1648. — Garcia Sarmiento de Sotomayor, comte de Salvatierra, vice-roi.
1659. — Don Luis Hernandez de Guzman, comte d'Alva-Liste, vice-roi.
1661. — Don Diego Benavides de la Cueva, comte de San-Esteban, vice-roi.
1667. — Don Pedro Fernandez de Castro y Andrade, comte de Lemos, vice-roi.
1674. — Don Baltàzar de la Cueva, Henriquez y Saavedra, comte de Castelar, marquis de Malagon, vice-roi.
1681. — Don Melchor de Liñan y Cisneros, archevêque de Limá, vice-roi provisoire.
1682. — Don Melchor de Navarro y Rocaful, prince de Maza et duc de Palata, vice-roi.
1690. — Melchor Portocarrero Lazo de la Vega, comte de Mandova, vice-roi.
1707. — Don Manuel Olim de Samana y Lanuza, marquis de Los dos Rios, vice-roi.
1710. — Don Diego Ladron de Guevara, évêque de Quito, vice-roi.
1716. — Fray Diego Morcillo-Rubio de Auñon, archevêque de La Plata ou Charcas, vice-roi provisoire.
1717. — Don Nicolas Carracciolo, prince de Santo-Bono, vice-roi.
1720. — Fray Diego Morcillo, vice-roi provisoire une seconde fois.
1724. — Don José de Armendariz, marquis de Castel-Fuerte, vice-roi.
1736. — Don Antonio José de Mendoza Camaño y Sotomayor, marquis de Villa-Garcia, vice-roi.
1745. — Don José Manso de Velacco, comte de Superarda, vice-roi.
1761. — Don Manuel de Amat-Junient y Santa-Pau, vice-roi.
1775. — Don Manuel de Quiirior, vice-roi.
1782. — Don Agustin de Jaureguy, vice-roi.
1785. — Don Teodoro de Croix, vice-roi.
1790. — Fray Francisco Gil de Taboada-Lemos y Villamaria, archevêque de Lima, vice-roi.
1795. — Don Ambrosio O Higgins, marquis d'Osorno, vice-roi.
1801. — Le général Ruiz, comte del Castillo, marquis d'Avilar, vice roi.
1810. — Don José de Abascal, marquis de la Concorde, vice-roi.
1815. — Le général D. Joaquin de Pezuela, comte de Viluma.

1821. — Don José de Lacerna, comte des Andes.
1826. — Les dernières troupes espagnoles évacuent le Pérou à la suite de la capitulation du général Rodil dans le Callao. — Fondation de la République Péruvienne.

Vice-rois de la Plata.

1776. — Don Pedro de Ceballos, lieutenant-général, gouverneur et capitaine-général, président de l'audience royale de Charcas, vice-roi.
1778. — Don Juan José de Vertiz, brigadier-général.
1784. — Le marquis de Loreto, maréchal de camp, président de l'audience royale de Buenos-Ayres établie sous son administration.
1789. — Don Nicolas de Arredondo, maréchal de camp.
1795. — Don Pedro Melo de Portugal.
1799. — Le marquis d'Avilès.
1801. — Don Joaquin del Pino.
1804. — Le marquis de Sobremonte.
1807. — Don Santiago Liniers, capitaine de vaisseau, brigadier-général, comte de Buenos-Ayres.
1809. — Don Baltazar Hidalgo de Cisneros, dernier vice-roi.

Gouverneurs du Paraguay et du littoral de la Plata (1).

1526. — Don Sébastien Caboto, découvreur et conquérant.
1527. — Don Diego Garcia, capitaine.
1534. — Don Pedro de Mendoza, adelantado ou gouverneur-général.
1536. — Don Pedro de Ayolas, lieutenant-gouverneur.
1538. — Don Domingo Martinez de Irala, gouverneur provisoire.
1540. — Don Alvar-Nuñez-Cabeza-de-Vaca, adelantado.
1548. — Don Diego de Abreu, gouverneur provisoire.
1549. — Don Diego de Sanabria, gouverneur nominal.
1555. — Don Domingo Martinez de Irala, adelantado.
1557. — Don Gonzalo de Mendoza, adelantado.
1558. — Don Francisco Ortiz de Bergara, adelantado.
1564. — Don Juan Ortiz de Zarate, adelantado.
1575. — Don Diego de Mendieta, adelantado intérimaire.
1575. — Don Juan de Garay, gouverneur provisoire.
1584. — Don Alonzo de Vera y Aragon (dit Cara de perro), adelantado interimaire.
1587. — Don Juan de Torres Vera y Aragon, adelantado.
1591. — Don J. Hernando Arias de Saavedra (Paraguayen), gouverneur.
1595. — Don Fernando de Zarate, gouverneur du Tucuman et du Paraguay.
1600. — Don Diego Valdes, gouverneur provisoire.
1604. — Don J. Hernando Arias de Saavedra, une seconde fois.

(1) Les listes des gouverneurs du Paraguay, de Buenos-Ayres et du Tucuman, jusqu'à l'établissement de la vice-royauté, sont tirées de l'ouvrage de Funès.

1606. — Don Francisco Alfaro, gouverneur provisoire.
1611. — Don Diego Martinez Negron.
1615. — Don Francisco Gonzalès de Santa Cruz, intérimaire.
1615. — Don Hernando Arias, une troisième fois.
1620. — Partage des gouvernements du littoral de la Plata en deux sections : gouvernement de Buenos-Ayres et gouvernement du Paraguay.

Gouverneurs de Buenos-Ayres.

1618. — Don Diego de Gongora.
1622. — Don Alonzó Perez de Salazar.
1624. — Don Francisco Çespedes.
1631. — Don Pedro Estevan de Avila.
1637. — Don Mendo de la Cueva y Benavides.
1640. — Don Ventura Mojica.
1641. — Don Geronimo Luis de Cabrera.
1646. — Don Jacinto de Lariz.
1653. — Don Luis Pedro de Baigorri.
1660. — Don Alonzo Mercado Villacorta.
1663. — Don José Martinez de Salazar, président de l'audience et gouverneur
1666. — Le président Salcedo.
1674. — Don Andres Robles, gouverneur.
1678. — Don José de Garro.
1682. — Don José de Herrera.
1691. — Don Agustin de Robles.
1700. — Don Manuel de Prado-Maldonado.
1703. — Don Alonzo Juan de Valdès Inclan.
1708. — Don Manuel de Velasco.
1714. — Don Alonzo de Arcé.
1715. — Don Jose Bermudez.
1716. — Don Baltazar Garcia-Ros, intérimaire.
1717. — Don Pedro-Mauricio de Zavala, lieutenant général.
1735. — Don Miguel de Salsedo.
1742. — Don Domingo Ortiz de Rosas, maréchal de camp.
1745. — Don José de Andonaegui, brigadier général.
1757. — Don Pedro de Ceballos, lieutenant général.
1766. — Don Francisco de Paula Bucareli y Ursua.
1771. — Don Juan José de Vertiz, lieutenant général.
1776. — Etablissement de la vice-royauté de la Plata. Don Pedro de Ceballos est le premier vice-roi.

Gouverneurs du Paraguay.

1620. — Don Manuel de Frias.
1628. — Don Pedro de Lugo y Negron.
1634. — Don Luis de Cespedes Xeray.



1636. — Don Martin Lopez de Valderrama.
1636. — Don Pedro de Lugo-Navarra.
1641. — Don Gregorio de Hinostrosa.
1644. — Don Diego Escobar Osorio.
1648. — Fray Bernardino de Cardenas.
1649. — Don Sebastian de Leon y Zarate.
1650. — Don Andres de Leon Garabito.
1653. — Don Cristoval Garay y Saavedra.
1657. — Don Juan Antonio Blasquez de Valverde, intérimaire.
1659. — Don Alonzo Sarmiento de Figueroa.
1663. — Don Juan Diaz de Andino.
1677. — Don Felipe Regis Corbalan.
1673. — Don Diego Ibañez de Irala.
1681. — Don Juan Diaz de Andino, réélu.
1684. — Don Antonio de Vera Mujica.
1685. — Don Francisco Monforte.
1696. — Don Sebastian Feliz de Mandiola.
1696. — Don Juan Rodriguez Cota.
1702. — Don Antonio de Escobar.
1705. — Don Sebastian Feliz de Mandiola, intérimaire.
1706. — Don Baltazar Garcia-Ros.
1707. — Don Manuel de Robles.
1713. — Don Juan Gregorio Bazan de Pedraza.
1717. — Don Antonio Victorica.
1717. — Don Antonio de los Reyes Balmaceda.
1720. — Don José de Antequera y Castro.
1724. — Don Bruno Mauricio de Zavala, provisoire.
1725. — Don Martin de Barua.
1736. — Don Manuel Agustin de Calderon.
1733. — Don Martin de Ruiloba.
1735. — Don Bruno Mauricio de Zavala, provisoire.
1735. — Don Martin José de Echaurri.
1736. — Don Martin Echaurri, provisoire.
1739. — Don Rafael de la Moneda.
1747. — Don Marcos José de Larrazabal.
1749. — Don Jayme Sanjust.
1761. — Don José Martinez Fontés.
1765. — Don Fulgencio Yegros.
1766. — Don Carlos Morphi.
1772. — Don Agustin Fernando de Pinedo.
1776. — Fondation de la vice-royauté de la Plata.
1778. — Don Pedro Melo de Portugal.
1787. — Don Joaquin Alos y Bru.
1796. — Don Lazaro Ribera Espinosa.
1806. — Don Bernardo de Velasco.
1807. — Don Manuel Gutierrez.
1809. — Don Eustaquio Gianini.
1809. — Don Bernardo de Velasco.

Gouverneurs de Tucuman.

1535. — Don Diego Rojas, conquérant.
1536. — Don Francisco de Mendoza, conquérant.
1537. — Don Nicolas Heredia, conquérant.
1554. — Don Francisco de Aguirre.
1557. — Don Miguel de Ardiles.
1558. — Don Juan Paz de Zurita, premier gouverneur nommé par le roi.
1560. — Don Gregorio Castañeda.
1563. — Don Francisco de Aguirre.
1564. — Don Gaspar de Medina.
1565. — Don Diego Pacheco.
1570. — Don Diego de Arâna.
1572. — Don Geronimo Luis de Cabrera.
1574. — Don Gonzalo de Abreu.
1580. — Don Hernando de Lerma.
1586. — Don Juan Ramirez de Velasco.
1593. — Don Fernando de Zarate.
1595. — Don Pedro de Mercado Peñalosa.
1600. — Don Francisco Martinez de Leyva.
1602. — Don Francisco Barraza y Cardenas.
1603. — Don Alonzo de Ribera.
1611. — Don Luis de Quiñones Osorio.
1627. — Don Felipe de Albornoz.
1637. — Don Francisco Avendaño.
1642. — Don Baltazar Pardo de Figueroa.
1644. — Don J. Gutierrez de Acosta y Padilla.
1650. — Don Francisco Gil de Negrete.
1652. — Don Roque Nestarco Aguado.
1655. — Don Alonzo Mercado y Villacorta.
1660. — Don Luis de Cabrera.
1763. — Don Lucas de Figueroa.
1664. — Don Pedro Montoya.
1665. — Don Alonzo Mercado. (Pour la seconde fois.)
1670. — Don Angel de Peredo.
1675. — Don José de Garro.
1677. — Don Juan de Dios Andino.
1679. — Don Antonio de Vera y Mujica.
1681. — Don Fernando de Mendoza.
1686. — Don Tomas Feliz de Argandoña.
1692. — Don Martin de Jaureguy.
1696. — Don Juan de Zamudio.
1700. — Don José de Torre-Vela.
1702. — Don Gaspar de Baraona.
1707. — Don Estevan de Urizar-Arespacochega.
1724. — Don Isidro Ortiz.

1728. — Don Baltazar de Abarca.
1730. — Don Feliz de Arache.
1732. — Don Juan de Armaza.
1735. — Don Martin Angles.
1740. — Don Juan Mantizo Moscoso.
1743. — Don Juan Alonzo Espinoza de los Monteros.
1749. — Don Juan Victorino de Tinco.
1754. — Don Juan Francisco Pestaña.
1757. — Don Joaquin Espinosa.
1764. — Don Juan Manuel Campero.
1768. — Don Geronimo Matorras.
1775. — Don Gabino Arias.
1776. — Don Antonio Arriaga.
1776. — Fondation de la vice-royauté de la Plata. — La province de Tucuman et ses subdivisions sont gouvernées par des intendants et des sous-intendants.

Gouverneurs et capitaines-généraux du Chili ayant gouverné la province de Cuyo (1).

1540. — Don Pedro de Valdivia, conquérant.
1553. — Don Francisco de Villagran.
1557. — Don Garcia Hurtado de Mendoza.
1561. — Don Pedro de Villagran.
1567. — Don Melchor Bravo de Saravia.
1575. — Don Rodrigo Quiroga.
1583. — Don Alozo de Sotomayor.
1592. — Don Martin Oñez y Loyola.
1599. — Don Francisco de Quinoñez.
1601. — Don Alonzo Garcia Ramon.
1610. — Don Juan Cara-Quemada.
1612. — Don Alonzo Rivera.
1617. — Don Fernando Talaverano.
1618. — Don J. Lope de Ulloa y Lemo.
1622. — Don Pedro Sorez de Ulloa.
1624. — Don Francisco de Alva y Nurueña.
1625. — Don Luis Fernandez de Cordoba y Arce.
1629. — Don Francisco Lazo de la Vega.
1639. — Don Francisco de Zuñiga, marquis de Baides.
1644. — Don Martin de Mujica.
1649. — Don Alonzo de Cordova y Figueroa.

(1) Extrait de la *Historia eclesiástica, politica y literaria de Chile*, par D. J.-J. Victor de Eyzaguirre. — 3 vol. in-12. Valparaiso, 1850.

1650. — Don Antonio de Acuña y Cabrera.
1655. — Don Francisco de la Fuente Villalobos.
1656. — Don Pedro Portel-Casanate.
1663. — Don Francisco de Menezes.
1667. — Don Diego Avila y Coello, marquis de Nava-Marcada.
1671. — Don Juan Henriquez.
1682. — Don José Garro.
1692. — Don Tomas Marin de Peredo, marquis de Cañada-Hermosa.
1700. — Don Francisco Ibañez de Peralta.
1709. — Don Juan Andres de Ustariz.
1717. — Don Martin de Santiago Conchas.
1717. — Don Gabriel Cano de Aponte (intérimaire).
1733. — Don Francisco Sanchez de Barreda.
1734. — Don Manuel de Salamanca.
1737. — Don Juan de Manso y Velasco.
1745. — Don Francisco de Ovando, marquis d'Ovando.
1746. — Don Domingo Ortiz de Rosas; comte de Poblaciones.
1755. — Don Manuel de Amat y Juniet.
1761. — Don Feliz Berraeta (intérimaire).
1762. — Don Antonio Gil y Gonzaga.
1768. — Don Juan de Balmaceda.
1770. — Don Francisco Javier Morales.
1774. — Don Juan Jaureguy.
1776. — La province de Cuyo est distraite de la capitainerie générale du Chili pour être réunie à la vice-royauté de la Plata.

Comités de gouvernement, directeurs, gouverneurs et présidents des États de la Plata, de 1810 *à* 1864.

1810. — Junte provisoire de gouvernement composée de neuf membres formant un comité de salut public :
Don Cornelio Saavedra, président.
Don Juan José Castelli.
Don Manuel Belgrano.
Don Miguel Ascuenega.
Don Juan Bautista Alberti.
Don Domingo Mateu.
Don Juan Larrea.
Don Mariano Moreno } secrétaires.
Don Juan José Paso }
1811. — Triumvirat nommé par la Junte précédente et devant se renouveler par tiers tous les six mois :
Don Juan José Paso.
Don Felicio Chiclana.
Don Manuel Sarratea.

1812. — Don Juan Martin PUYRREDON remplace Chiclana.
Don Pedro MEDRANO remplace Sarratea.

1813 (janvier). — Nouveau triumvirat composé de :
Don Juan José PASO.
Don Nicolas PENA.
Don Antonio ALVAREZ-FONTE.

— (avril). — Fondation du directorat des Provinces-Unies de la Plata.
Don Gervasio POSADAS, directeur.

1815. — Le général Don Carlos ALVEAR, destitué et remplacé par :
Le général Don José RONDEAU (en avril).
Le colonel ALVAREZ, substitut de Rondeau.

1816. — Le général BALCARCE, remplace Alvarez destitué.
Le colonel Don Juan Martin PUYRREDON, nommé par le congrès constituant de Tucuman.

1820. — Fin du directorat, le système fédéral prévaut partout, le gouverneur de Buénos-Ayres reste chargé des relations extérieures de la république des Provinces-Unies de la Plata.

1826. — Création de la République argentine et de la présidence. Don Bernardino RIVADAVIA est nommé président.

1827. — Don Vicente LOPEZ, président intérimaire.
Abolition de l'unité argentine et rétablissement du système fédéral, le gouverneur de la province de Buénos-Ayres restant chargé, comme en 1820, de la représentation extérieure de la Plata.
Le colonel DORREGO, gouverneur de Buénos-Ayres.

1828. — Le général Don Juan LAVALLE, gouverneur.

1829. — Le général VIAMONT, intérimaire.
Le général Don Juan Manuel de ROSAS.

1832. — Le général BALCARCE.

1833. — Le général VIAMONT.

1835. — Le général D. J. M. de ROSAS.

1852. — Renversement de la dictature réelle établie par le général Rosas, sous le titre de gouvernement de Buénos-Ayres, et création d'un directorat provisoire.
Le général Don Justo José de Urquiza, directeur provisoire.

1853. — Fondation constitutionnelle de la Confédération argentine.

1854. — Le général Don J. J. de URQUIZA, président.

1860. — Le docteur Don Santiago DERQUI, président.

1861. — Le président Derqui s'étant retiré à Montevideo à la suite des événements de septembre et octobre (batailles de Pabon et combat de la Cañada-de-Gomez), le vice-président, général Don Juan PEDERNERA, prend la présidence, et, le 15 décembre, déclare le gouvernement de la Confédération argentine suspendu (*en seceso*).

1862. — Toutes les provinces chargent le général D. Bartolomé MITRE du gouvernement provisoire de la Confédération argentine (avril).
Le général D. Bartolomé MITRE est nommé président de la République argentine (25 octobre).

Gouverneurs de la province de Buenos-Ayres depuis la chute du général Rosas.

1852. — Don Vicente Lopez (février), intérimaire.
Le général Pinto (septembre), intérimaire.
Le docteur Don Valentin Alsina (en octobre), intérimaire.
Le général Pinto (en décembre), intérimaire.
1853. — Don Valentin Alsina, intérimaire.
1854. — Don Pastor Obligado, titulaire.
1857. — Don Valentin Alsina, titulaire.
1860. — Don Bartolomé Mitre, titulaire.
1862. — Don Mariano Saavedra, intérimaire.
1863. — Don Mariano Saavedra, titulaire.

Gouvernement du Paraguay depuis 1810.

1809. — Don Bernardo Velasco, gouverneur nommé par l'Espagne.
1811. — Émancipation. — Junte du gouvernement composé de cinq membres :
Don Fulgencio Yegros, président.
Le commandant Caballero.
Le docteur Gaspar Francia.
Le prêtre Bogarin.
Don J. Mora, secrétaire.
1813. — Fondation d'un double consulat par le congrès réuni à l'Assomption.
Don Fulgencio Yegros, premier consul.
Don Gaspar Francia, deuxième consul.
1814. — Fondation d'une dictature pour trois années.
Don Gaspar Francia, dictateur.
1817. — Fondation d'un directorat à vie.
Don Gaspar Francia, directeur perpétuel.
1840. — Junte provisoire de cinq membres nommés après la mort de Francia, arrivée le 25 décembre, et réunion d'un congrès qui nomme immédiatement deux consuls.
1841. — Don Carlos Antonio Lopez, premier consul.
Don Mariano Roque Alonzo, deuxième consul.
1845. — Fondation de la présidence de la république du Paraguay.
Don Carlos Antonio Lopez, nommé pour dix ans.
1855. — Don Carlos Antonio Lopez, nommé pour deux ans.
1857. — Don Carlos Antonio Lopez, nommé pour sept ans.
1862. — Don Francisco Solano Lopez, fils de Don Carlos mort le 7 septembre, nommé pour dix ans.

Gouvernement de l'État oriental de l'Uruguay, depuis 1814.

1814. — Renversement de l'autorité espagnole dans la Bande-Orientale, qui reste d'abord comme une province dépendante du gouvernement de Buénos-Ayres, et est dévorée par la guerre civile.
Don José ARTIGAS, protecteur.
1817. — Occupation de Montevideo par les Portugais.
Le général LECOR, gouverneur de la place.
1820. — La Bande-Orientale incorporée au Brésil sous le nom de province Cisplatine.
JEAN VI, roi du Portugal et du Brésil.
1822. — Don PEDRO I, empereur constitutionnel du Brésil.
1828. — A la suite de la guerre des Provinces-Unies avec le Brésil, la Bande-Orientale est érigée en État indépendant, et, en 1830, sa constitution est promulguée et y crée un État républicain avec un président.
1828. — Le général RONDEAU, gouverneur.
1829. — Le général LAVALLEJA, gouverneur.
1830. — Le général Don Fructuoso RIVERA, président.
1834. — Le général Don Manuel ORIBE, président; renversé en 1838.
1839. — Le général RIVERA, président.
1843. — Don Joaquin SUAREZ, vice-président, président intérimaire pendant le siége de neuf ans.
1852. — Don Francisco GIRO, président, destitué en 1853.
1853. — Gouvernement provisoire composé de :
Don-Fructuoso RIVERA, brigadier-général.
Don Antonio LAVALLEJA, brigadier-général.
Don Venancio FLORES, colonel.
1854. — Le colonel Don Venancio FLORES, président.
1855. — Don Basilio BUSTAMENTE, président intérimaire.
1856. — Don Gabriel PERERA, président.
1860. — Don Bernardo BERRO, president.
1864. — Don Atanasio AGUIRRE, président intérimaire.

Résumé chronologique des découvertes, explorations et voyages faits dans le bassin de la Plata, depuis le seizième siècle jusqu'en 1864.

1500. — Pedro Alvarez Cabral, parti de Lisbonne pour aller aux Indes, est poussé sur les côtes de l'Amérique méridionale et mouille au lieu nomme depuis Porto-Seguro par 16° 36' de latitude; il donne à cette côte le nom de terre de Santa-Cruz, et en prend possession au nom du roi de Portugal D. Manoel.
1501. — Premier voyage d'Americo Vespucci sur les côtes du Brésil. La rela-

tion qu'il en donne paraît mêlée de fables. Il affirme avoir vu la côte de Patagonie jusqu'au 52° et des îles qui seraient les Malouines.

1503. — Second voyage d'Americo Vespucci. Il pénètre dans la baie de Tous-les-Saints (Bahia).

1508. — Vicente Yañez Pinzon et Juan Dias de Solis, marins espagnols, sont envoyés par le roi de Castille pour reconnaître les côtes de l'Amérique du Sud. Ils débarquent sur plusieurs points du Brésil, et Solis découvre l'embouchure du Rio de la Plata, mais n'y pénètre pas.

1516. — Second voyage de Solis. Il reconnaît en partie les côtes du Brésil depuis le cap Frio, et pénètre dans l'Estuaire de la Plata, qu'il assure être un fleuve, débarque sur la rive gauche et y est tué par les Indiens Charruas.

1520. — Voyage de Magellan ; il découvre le détroit qui porte son nom, et entre dans l'océan Pacifique.

1526. — Sébastien Cabot continue les découvertes de Solis et remonte le premier le Rio-Parana, découvre le Rio-Vermejo, et, l'année suivante, le Rio-Uruguay.

1531. — Martin Alfonzo de Souza, Portuguais, découvre la baie de Rio-de-Janeiro, puis va s'établir dans la baie de San-Vicente (par 24° sud) occupée dès 1524 par des aventuriers ses compatriotes, où il fonde la colonie de ce nom. L'île de Cañané, dite de la Cananéenne, est occupée; c'est là que s'élevèrent depuis Santos et Paranagua.

1540. — Alvar-Nuñez-Cabeza-de-Vaca occupe l'île de Sainte-Catherine au nom de l'Espagne, et va directement au Paraguay par terre, en longeant le Rio-Yguazu, traversant le Rio-Parana, suivant le Rio-Monday et arrivant ainsi directement à l'Assomption, de l'est à l'ouest.

1535-1560. — Ayolas, Irala, Alvar-Nuñez, Chaves, etc., découvrent les lacs du Haut-Paraguay, les lagunes de Xarayes, le Rio-Jauru, et vont de ces points au Pérou en traversant le Chaco.

1540. — Pedro de Valdivia traverse les Cordillères et va s'établir au Chili.

1542. — Diego Rojas découvre le Tucuman, traverse les Pampas et arrive au Parana.

1556. — Andres Manso, parti du Pérou, découvre les terres de Moxos et de Chiquitos.

1559. — Melgarejo découvre et organise les provinces de la Guayra, au-dessus de la grande chute du Parana.

1559. — Sous le capitaine-général, Diego Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili, les Espagnols, passant la Cordillère de la Cumbre, découvrent et colonisent la province de Cuyo.

1580. — Les missionnaires jésuites commencent leurs travaux dans le Tucuman, le Paraguay et la Plata. Ils donnent les premières observations scientifiques sur le pays.

1580. — Le capitaine espagnol Sarmiento reconnaît le détroit de Magellan et forme un établissement au port Famine.

1587. — Le navigateur anglais Candish reconnaît les côtes de Patagonie, traverse le détroit de Magellan et pénètre dans l'océan Pacifique, où il va ravager les établissements espagnols de la côte.

1599. — Le Hollandais Sebald découvre les îles Malouines.

1616. — Le navigateur hollandais Lemaire découvre le détroit qui porte son nom, entre l'île des États et la Terre-de-Feu. Il double le premier le cap Horn, qui a conservé le nom que Lemaire et Schouten, son compagnon, lui donnèrent.

1670. — Le navigateur anglais Narbourough relâche sur les côtes de Patagonie.

1688. — L'Anglais Strong croit découvrir les îles Malouines, déjà vues par Sebald, et leur donne le nom d'Iles-Falkland.

1699. — Les Français Beauchesne et Marchand examinent le détroit de Magellan, où ils cherchent en vain à fonder un établissement. Ils en font l'hydrographie.

1748. — Expédition scientifique espagnole sur les côtes de Patagonie et dans le détroit de Magellan. Le père Quiroga, jésuite attaché à l'expédition en qualité d'astronome, y détermine un certain nombre de positions géographiques.

1750. — Les commissaires démarcateurs des limites, entre les domaines de l'Espagne et du Portugal dans l'Amérique du sud, commencent leurs travaux en vertu du traité de 1750. Ces travaux se font simultanément, sur tous les points principaux de cette immense frontière, et fixent un grand nombre de positions géographiques.

1764. — L'amiral français Bougainville fait l'hydrographie des îles Malouines et en prend possession au nom de la France.

1774. — Publication du travail du père jésuite Falkner sur la Patagonie. Il appelle le premier l'attention sur l'importance des deux fleuves Negro et Colorado.

1778. — Reconnaissance des côtes de la Patagonie par Juan de la Piedra.

1779. — Antonio Viedma continue les explorations de Piedra et fonde plusieurs colonies.

1782. — Voyage de Villarino, qui remonte le Rio-Negro jusqu'aux Cordillères.

1780-96. — Séjour et voyages de Feliz de Azara, membre de la commission des limites dans les provinces de Buenos-Ayres, Entre-Rios, Missions, Paraguay et Chaco.

— Alvear, Cabrer, Souillac, Bauza, Espinosa, et autres commissaires nommés en vertu du traité de 1777 pour une nouvelle démarcation de limites, fixent un grand nombre de nouvelles positions géographiques. Cabrer et Alvear remontent l'Uruguay tout entier, et le Haut-Parana jusqu'aux chutes de Maracayu. En 1794. Souillac reconnaît la route de Buenos-Ayres à Cordova et Tucuman, Espinosa et Bauza celles de Buenos-Ayres au Chili. En 1796, Azara et Cerviño étudient la frontière sud de Buenos-Ayres. En 1805, Souillac examine plusieurs passages des Cordillères.

1789. — Expédition scientifique de l'amiral espagnol Malaspina. Il revoit les cartes de Piedra et de Viedma, et examine toutes les côtes des possessions espagnoles, depuis l'embouchure de la Plata jusque par-delà la Californie. Il détermine les latitudes et longitudes de cent cinquante points. — Les résultats de l'expédition de Malaspina restèrent longtemps sans être publiés.

1806. — Luis de La Cruz, Chilien, vient directement du fort de Ballenar et par le pas d'Antuco à Buenos-Ayres, en traversant en droite ligne le territoire indien du sud, afin de reconnaître le chemin et d'ouvrir une route nouvelle au commerce.

1810. — Expédition dans le sud de Buenos-Ayres par le colonel Andres Garcia pour restaurer la frontière indienne et reconnaître les déserts du sud.

1820. — Établissement d'Aimé Bonpland aux Missions et sa captivité au Paraguay. — Ses travaux sur la botanique de ces régions.

1822. — Expédition dans le sud de Buenos-Ayres et aux Salines par le colonel Rodriguez; on fixe plusieurs positions géographiques.

1826-34. — Voyages du naturaliste français Alcide d'Orbigny à Montevideo, à Buenos-Ayres, dans la province de Corrientes, en Patagonie, en Bolivie et au Pérou.

1831-33. — Voyage des capitaines anglais Fitzroy et King sur les côtes de Patagonie, du détroit de Magellan et du Chili, sur le navire *Beagle*. — Le naturaliste de l'expédition, Charles Darwin, visite la Cordillère du Portillo.

1833. — Voyage dans l'Uruguay et la province de Rio-Grande do Sul par le naturaliste Arsène Isabelle.

1833. — Grande expédition argentine jusqu'au Rio-Negro de Patagonie, et voyage du pilote Descalzis sur ce fleuve jusqu'à l'île de Choléechel. — Reconnaissance du haut Colorado et du lac de Curra-Lauquen.

1826-1831. — D. Francisco Soria descend le Rio-Vermejo et est détenu par Francia. — Son rapport n'est publié qu'en 1831.

1834. — Premiers bâtiments à vapeur dans la Plata. Il ne s'y établit pas encore de service et ils n'y séjournent pas.

1835. — L'amiral français Roussin fait l'hydrographie des côtes du Brésil, de l'embouchure de la Plata à celle de l'Amazone.

1835-37. — Publication de la collection de documents relatifs à l'histoire de la Plata par D. Pedro de Angelis.

1840-47. — Études des médecins anglais Gillies à Mendoza, et Read dans les provinces du nord et en Bolivie.

1843-47. — Voyage de la commission scientifique française dirigée par M. de Castelnau dans les parties centrales de l'Amérique du sud et aux sources des fleuves Parana et Paraguay.

1845-46. — Hydrographie du Parana et de l'Uruguay par le capitaine anglais Sullivan, commandant le brick *Philomèle*.

Le vapeur français *Fulton* remonte le Rio-Paraguay jusqu'à Lambaré, à deux lieues de l'Assomption. — Il est le premier vapeur qui se soit montré dans les eaux de ce fleuve.

1845-1847. — Voyage du Dr Alfred Demersay aux Missions brésiliennes et au Paraguay.

1846. — Voyage du Dr Weddel, de la commission Castelnau, dans le sud de la Bolivie et au Chaco.

1853-1856. — Voyage de la commission scientifique du vapeur américain *Water-Wich* dans le Rio-Paraguay, le Rio-Salado, le Delta paranien et les provinces du nord de la Confédération-Argentine.

1854. — Voyage de l'ingénieur Allan Campbell dans la vallée du Rio de Mendoza. — Études, par le même, du chemin de fer de Rosario à Cordova, ordonnées par le gouvernement de la Confédération-Argentine.

L'ingénieur chilien Naranjo étudie la Cordillère de San-Francisco et la possibilité d'y faire passer un chemin de fer.

Reconnaissance du Rio-San-Francisco ou Rio-Grande de Jujuy par le capitaine Lavarello.

1854-1863. — Voyages et études du Dr Martin de Moussy dans toutes les provinces de la Confédération-Argentine, une partie de la Bande-Orientale, du Paraguay et du Chili.

1854-1864. — Organisation de messageries dans toute l'étendue du territoire argentin. — Les principales lignes sont subventionnées par le gouvernement.

1856. — Le *Mataco* descend le Rio-Vermejo jusqu'à Corrientes.

L'ingénieur de Laberge rectifie la route de Rosario à Mendoza, et fixe les positions astronomiques des principaux points.

Exploration du Rio-Salado tout entier par le capitaine Benetti.

1857-1859. — Le naturaliste allemand Burgmeister parcourt et étudie les provinces de Cuyo et une partie de la Confédération-Argentine.

Reconnaissance géologique de Bahia-Blanca, puis de la province d'Entre-Rios, par le paléontologiste Bravard.

Une commission scientifique est envoyée à Bahia-Blanca par le gouvernement de la province de Buenos-Ayres.

1859. — Un vapeur remonte pour la première fois le Rio-Vermejo.

1857-1860. — Travaux des naturalistes allemands Fonck et Herz dans la colonie de Llanquihué au Chili, pour découvrir dans les Andes un passage vers l'ouest, proche du lac de Nahuel-Huapi.

1860. — Commencement du forage des puits artesiens dans la Plata, par les ingénieurs Sourdeaux et Legout. — Puits de la Piedad et de Barracas; autres puits dans l'intérieur (1864).

Rectification de la route de Santa-Fé à Cordova, et travaux géographiques dans le massif central argentin, par l'ingénieur de Laberge.

1855-1864. — Vulgarisation de la navigation à vapeur dans la Plata et ses affluents. — Services transatlantiques : anglais (1857); français (1860); brésilien, sur la côte du Brésil. — Subsides donnés par le gouvernement argentin aux vapeurs des fleuves.

1856-1864. — Établissement des chemins de fer dans la Plata. — Rail-way de Buenos-Ayres à l'ouest (1856), au nord (1861), au sud (1864), de Rosario à Cordova (1863). — Étude du chemin de fer de la Concordia à la Restauracion, pour éviter les chutes et rapides de l'Uruguay (1864).

1862. — Voyage de D. Guillermo Cox, Chilien, au lac de Nahuel-Huapi; découverte de la source du Rio-Negro; études de divers passages de la Cordillère.

1863. — Étude des passages de la Cordillère des Andes au sud du Nevado de Villa-Rica, et en particulier de celui de Riñihué, par des ingénieurs

français, allemands et chiliens, à l'effet d'y établir une route carrossable et même un chemin de fer.

1864. — Grands travaux de viabilité entrepris sur une foule de points du territoire argentin, patronnés et en partie subventionnés par le gouvernement national : ponts, routes, chemins de fer, service de bateaux à vapeur, diligences, forage de puits artésiens, etc. — Progrès remarquables dans le pays entier.

FIN DU PRÉCIS CHRONOLOGIQUE.

MÉMOIRE HISTORIQUE

Sur la décadence et la ruine des missions des Jésuites dans le bassin de la Plata. — Leur état actuel.

Rien de plus ignoré en Europe que le sort qu'ont eu, après l'expulsion de leurs fondateurs, les établissements si célèbres créés par les Jésuites, presque au centre de l'Amérique du Sud. Quoique habitant la Plata depuis quatorze années, il nous avait été impossible de nous procurer des renseignements exacts sur l'état de ces contrées, que personne absolument ne visitait et qui étaient certainement aussi inconnues, à Montevideo et à Buenos-Ayres, qu'à Paris même. — Chargé en 1855 de parcourir toutes les vastes provinces qui composent la Confédération Argentine pour les faire connaître à l'Europe, nous avons cru devoir étudier tout spécialement celle des Missions. C'est l'histoire de cette fameuse province que nous avons essayé de tracer dans ce mémoire, dont le plus grand mérite est d'avoir été écrit sur les lieux mêmes, devant les ruines de ses villages et de ses temples, et à l'aide de renseignements pris auprès des fils de ceux qui ont joué le principal rôle dans ces mêmes événements que nous racontons.

Ainsi, notre travail a été commencé, en novembre 1855, à la Fédération (anciennement Mandisobi), sur la frontière des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes. Cette frontière était alors commandée par le colonel Artigas, fils du célèbre José Artigas qui mourut au Paraguay en 1850. Nous avons été en relation avec lui, aussi bien qu'avec le colonel D. Federico Baez, à la même époque commandant de la Concordia, qui accompagnait Rivera dans sa razzia des Missions orientales en 1828. A Itaquy, en face de la Cruz, nous avons recueilli de nombreux détails auprès d'un intelligent et honorable vieillard de soixante et onze ans, D. Pancho Gutierrez, fils du dernier majordome de la Cruz, pendant la domination espagnole. Ce majordome était dans cette Mission en 1773, cinq ans seulement après l'expulsion des Pères de la compagnie. A San-Borja, chez un compatriote, M. l'abbé Gay, aujourd'hui curé de cette ancienne ville, nous avons trouvé de nouveaux renseignements. Ils s'ajoutaient à ceux que nous

avions reçus maintes fois à Montevideo du célèbre M. Bonpland qui habita la région des Missions depuis 1819, jusqu'à sa mort, en 1858. Nous en avons obtenu également à Santa-Maria de Fé où avait été détenu pendant neuf ans cet éminent naturaliste par les ordres de Francia. A cette époque de notre voyage au Paraguay, obligé de séjourner un mois entier à Itapua, c'est logé chez le curé de cette ancienne Mission, dans une maison bâtie depuis deux siècles, au milieu des souvenirs de cette époque, que la plus grande partie de ce mémoire a été rédigée. Nous l'avons continué pendant notre séjour à l'Assomption et à Corrientes; enfin il a été terminé à Rosario en 1856. Plus tard, en 1857, à Oran, sur la frontière de la Bolivie et la lisière du Chaco, les missionnaires Franciscains qui administrent encore aujourd'hui les Missions de Moxos et de Chiquitos, et desservent celles du Sud de la Bolivie, nous ont donné des détails sur l'état actuel de leurs établissements (1).

I.

Conquêtes des régions de la Plata par les Espagnols. — Organisation des tribus conquises. — Indiens Yanaconas. — Indiens Mitayos. — On appelle les Jésuites pour convertir et civiliser les Indiens.

Les institutions et les œuvres de la fameuse Société de Jésus ont été jugées si diversement, que l'examen, sur les lieux mêmes, de leurs établissements les plus célèbres, ne peut que rendre un service aux sciences géographiques et historiques, à la philosophie et à l'humanité. En rappelant l'attention de l'Europe sur des contrées dont on a tant parlé à une époque, et qui depuis sont tombées dans un si profond oubli, nous ferons peut-être songer à leur importance au point de vue de la colonisation. Peut-être amènerons-nous aussi sur ces plages hospitalières des habitants nouveaux qui, profitant d'un climat admirable, d'un sol fertile et sa-

(1) Ce mémoire a d'abord été publié en espagnol, dans la ville de Parana, alors capitale de la Confédération argentine, au commencement de 1857, et a été reproduit par plusieurs journaux de Montevideo et de Buenos-Ayres. — Comme il comble une semblable lacune historique, nous jugeons utile de le donner ici tout entier, car l'épisode des Missions tient une place considérable dans l'histoire du bassin de la Plata.

Les années qui se sont écoulées depuis cette première publication nous ont permis de l'augmenter de plusieurs détails nouveaux et d'y adjoindre des documents d'une valeur réelle pour les origines argentines. Les notes que nous avons ajoutées aideront en outre à élucider des questions soulevées par la méthode suivie pour amener les indigènes à la civilisation et au christianisme, et par le régime que les Missionnaires établirent chez leurs néophytes. La question de la conquête des Indiens à la vie civilisée est toujours à l'ordre du jour, et il n'est pas indifférent, au point de vue pratique, de savoir comment s'y sont pris pour cela des religieux dont personne n'a jamais contesté ni le zèle ni l'intelligence.

lubre, les rendront à leur splendeur passée. Ils feront à leur tour, des bords de l'Uruguay et du Parana, ce qu'en avaient fait jadis les mains de religieux instruits et intelligents, gouvernant paternellement un troupeau d'Indiens dociles, un véritable jardin, et reproduiront en partie, quoique d'une autre manière, les merveilles dont les récits de Chateaubriand et des *Lettres édifiantes* ont enchanté notre jeunesse.

Depuis 1537, le Paraguay était occupé par les Espagnols. Après des prodiges d'audace, de valeur et de patience, Martinez Irala avait fondé la ville de l'Assomption, qui fut, pendant près d'un siècle la capitale des établissements européens dans cette partie de l'Amérique. La population nouvelle, par ses unions avec les femmes indigènes, avait augmenté considérablement, malgré les pertes énormes éprouvées pendant les dix premières années, dans les luttes avec les Indiens des bords de la Plata, du Parana et du Paraguay. Des races autochthones, les unes, les plus belliqueuses, telles que les Querandis, les Guaycurus, les Payaguas, avaient reculé dans le désert ou avaient été réduites à l'impuissance; les autres, plus douces et plus malléables, appartenant à la race Guaranie, s'étaient soumises aux conquérants après une courte lutte, et les Indiens avaient été distribués, en qualité de serfs (yanaconas), aux planteurs (pobladores).

Cette distribution de la race conquise nécessite quelques explications; elles feront comprendre comment se firent les premières Missions et les établissements espagnols. — Dans le principe, la conquête avait été plus difficile qu'on ne semble le croire généralement. Les premiers explorateurs avaient presque tous péri par les mains des Indiens : Solis avait été tué par les Charruas aussitôt en mettant pied à terre sur la Bande-Orientale; Ayolas et sa troupe avaient été exterminés par les Agaces, au milieu du Chaco; Mendoza avait succombé avec 2,000 Espagnols en essayant de fonder Buenos-Ayres; Garay, le second fondateur de cette ville, avait été égorgé par les Minuanes. A chaque instant, les plus braves et les plus intrépides des conquérants avaient maille à partir avec les nombreuses tribus indiennes du Chaco, du haut Paraguay, de l'Entre-Rios et de la Bande-Orientale. Il fallait donc déployer à la fois assez d'énergie et de douceur pour effrayer, contenir et gouverner en même temps les tribus.

Les premiers conquérants étaient venus d'abord dans l'espoir de trouver des métaux précieux, puis, quelques années plus tard, pour aller par cette route nouvelle se joindre aux Espagnols au Pérou, et partager ou même leur disputer leurs trésors; mais l'énorme difficulté des communications en retint le plus grand nombre dans le Paraguay. Bientôt les talents, l'affabilité et la valeur d'Irala groupèrent autour de l'Assomption tous ces aventuriers, et cet homme remarquable devint le véritable fondateur de l'empire espagnol dans la Plata.

Ce fut donc lui qui établit en quelque sorte le système suivi pendant un siècle et demi pour le gouvernement des Indiens.

Lorsqu'une tribu avait été soumise par la force des armes, ceux qui la composaient étaient distribués entre les vainqueurs en qualité de serfs. On leur assignait des terres à cultiver; ils étaient obligés de chasser, de pêcher et de travailler pour leurs maîtres. Toutefois ces maîtres, peu nombreux, très-sobres, ignorant toute espèce de luxe, étaient peu exigeants; il n'y avait pas de métaux précieux à exploiter, le travail de ces Indiens se réduisait donc à fort peu de chose. Aussi cet esclavage était-il si doux, que beaucoup de tribus timides venaient offrir leur soumis-

sion aux Espagnols, à la condition d'être défendues par eux contre les hordes plus belliqueuses des Tupis, des Mbayas et des Guaycurus. Ces Indiens étaient également distribués en *encomiendas* de *yanaconas*, ou commanderies de serfs. Le chef de l'établissement avait ainsi à son service une foule d'Indiens de tout âge et de tout sexe, qu'il pouvait employer suivant sa volonté; mais il lui était défendu de les vendre, de les maltraiter, de les abandonner en cas de mauvaise conduite, de vieillesse ou de maladie. Il était tenu de les soigner dans leurs maux, de les nourrir, de les vêtir, de leur apprendre quelque état, et surtout de les instruire dans la religion chrétienne. Personne n'ignore qu'à cette époque de foi ardente qui animait la nation espagnole, le désir de convertir les Indiens n'était pas un des moindres motifs qui la poussaient aux conquêtes dans le nouveau monde. Tous les ans il y avait une sorte d'inspection où les Indiens pouvaient présenter leurs plaintes, s'ils en avaient à faire.

Lorsque des tribus un peu considérables faisaient leur soumission, on les obligeait à choisir un emplacement pour un village et à se construire des cases; puis on les engageait à se nommer un cacique, des alcades et autres officiers municipaux. Ceci fait, la population était divisée par sections composées d'un certain nombre d'Indiens, avec un chef choisi par eux à leur tête. Chaque section formait une *encomienda* dite *mitaya*, ou à moitié, qui était mise au service d'un Espagnol comme récompense nationale. Mais le titulaire d'une *encomienda* de cette nature ne pouvait disposer que du service des hommes de dix-huit à cinquante ans qui la composaient, et cela seulement pendant deux mois de l'année. Le reste du temps, les Indiens étaient parfaitement libres de leurs occupations et assimilés en tout aux Espagnols. Ces *encomiendas mitayas* étaient beaucoup moins recherchées que les *yanaconas*, et cela se conçoit : l'*yanacona* constituait un servage, comme le service du paysan russe aujourd'hui; la *mitaya* n'était qu'un service momentané.

Dans le but d'augmenter la population et le nombre des Indiens soumis, et pour encourager les Espagnols à se lancer dans ces sortes d'entreprises, Irala les avait autorisés à faire à leurs frais des expéditions sur les points éloignés, afin de réunir les Indiens et de les organiser en villages ou réductions. Si l'entrepreneur était obligé de se faire aider par des troupes de l'État, la réduction nouvelle entrait seulement dans la classe des *mitayas*. Dans le cas contraire, les Indiens qu'il avait réduits par ses propres forces lui appartenaient au titre de *yanaconas*. Cependant, au bout de deux générations, les Indiens *yanaconas* et *mitayas* devaient entrer dans le régime général et être considérés au pair des colons espagnols. — Ainsi commença la population chrétienne du Paraguay, et ses premières quarante bourgades durent leur origine à cette forme de la conquête.

Ce ne fut pas toutefois sans des guerres et des révoltes répétées que ce service forcé, quelque léger qu'il fût, put être établi chez les Indiens. Par là même qu'il était forcé, il pesait singulièrement à leur amour-propre autant qu'à leur paresse, et le contraste de maîtres ne faisant rien, alors que leurs serviteurs étaient obligés de travailler pour les nourrir, était trop remarquable pour ne pas exciter leur colère. A chaque instant il y avait des soulèvements parmi les indigènes, et leurs défaites répétées ne suffisaient pas pour les forcer à courber la tête. Sur quelques points, les Espagnols se virent forcés d'anéantir la population ou de la transporter ailleurs, comme ils le firent pour les Quilmès et les Acalians des vallées de Calchaqui. Un grand nombre de tribus disparurent ainsi et perdirent leur nom en se

fondant avec le reste de la population. Ce ne fut qu'au bout de deux siècles d'occupation que les Indiens des cantons habités par les Espagnols se tinrent enfin tout à fait tranquilles et que leur soumission fut consommée.

L'Espagne attachait alors fort peu d'importance à un pays qui ne produisait ni or ni argent. Elle se contentait de confirmer le gouverneur (*adelantado*) lequel, l'emploi venant à vaquer, était provisoirement nommé par les habitants eux-mêmes, le choix devant être ensuite ratifié par le roi. Ceux-ci, renonçant en même temps aux expéditions vers le Pérou et à la recherche des mines, se mirent à vivre paresseusement dans un pays où le climat est chaud, la vie facile, où le travail des Guaranis leur donnait très-largement le nécessaire. La plupart épousèrent des Indiennes, beaucoup même vécurent dans une sorte de polygamie que favorisait le grand nombre des femmes indigènes et l'indifférence insoucieuse des naturels.

Le clergé fut fort peu nombreux dans le principe, puisqu'à la mort d'Irala, en 1557, il ne se composait que de vingt ecclésiastiques séculiers et réguliers, y compris l'évêque de l'Assomption et ses chanoines. L'accroissement de la population par suite de l'extension des conquêtes, l'ignorance profonde de la majorité des conquérants en matière religieuse, et malgré cela leur ardeur pour convertir les Indiens, tout faisait désirer l'arrivée de missionnaires qui vinssent répandre parmi toutes ces peuplades les lumières du christianisme. — Vers la fin du XVIe siècle les jésuites furent appelés.

II.

Conquête de la province de la Guayra par les Mamelucos portugais. — Les Jésuites fondent leurs réductions du Parana et du l'Uruguay. — Leurs trente-trois Missions.

A cette époque, les Portugais, maîtres des côtes du Brésil, n'avaient point étendu leurs conquêtes dans l'intérieur, comme ils le firent depuis. Un vaste terrain situé sur la rive gauche du fleuve Parana, au-dessus du fleuve Y-guazu jusqu'au Tiété, dans une largeur de 3° en latitude et 2° en longitude, du 21e au 24e et du 54e au 56e de longitude ouest de Paris, formait la province de la Guayra. Les Espagnols avaient fondé le bourg d'Ontiveros à une lieue de la grande chute du Parana, puis Ciudad-Réal, Villa-Rica, Xérès, etc., etc.. Cette province était presque exclusivement peuplée de tribus guaranies, populations douces et agricoles souvent tourmentées par les hordes belliqueuses des Tupis, et qui se considérèrent comme fort heureuses d'accepter les Espagnols en qualité de maîtres et de defenseurs. — Treize grandes bourgades y furent fondées, et c'est là que, vers l'an 1580, les jésuites furent invités à exercer d'abord leur ministère. Là commencèrent leurs premières Missions. Le juge ecclésiastique auquel ils furent soumis en destina deux à la province de la Guayra au nord-est du Paraguay; un troisième missionnaire fut envoyé au village de San Ignacio-Guazu, sur la rive droite du Parana entre la rivière de Tebicuary et ce fleuve, et deux autres à trois villages du canton d'Itati, sur la rive gauche de ce même fleuve.

Les treize bourgs de la province de Guayra qui existaient alors, étaient :

Loreto,	San Miguel,	Angeles
San Ignacio-Mini,	San Antonio,	Concepcion,
San Xavier,	San Pedro,	San Pablo,
San José,	Santo-Tomé,	Jesus Maria.
Anunciacion,		

Ces bourgades étaient le long du fleuve Parana au-dessus de la grande chute ou Salto de Guayra, situé par 22° 4' 27" entre les rivières Añambi ou Tiété et le Parana-Paré. — De ces bourgades, les treize premières, placées entre ces deux fleuves, furent détruites par les Paulistes de 1620 à 1640. — Neuf autres, situées plus bas entre le Parana-Paré et les sources de l'Igay, furent détruites quelques années après. — Les villes espagnoles de Guayra, Xérès et Villa-Rica eurent le même sort. (*Mémoire* de D. Vicente Aguilar *sur l'histoire des limites entre l'est et le nord de l'Amérique*.)

Elles avaient été fondées après la grande expédition d'Irala dans cette contrée, et sous son administration, et étaient toutes dans la classe des *mitayas*, administrées tant bien que mal pendant une trentaine d'années par des agents envoyés de l'Assomption. Leur direction spirituelle seulement fut à cette époque confiée aux jésuites, qui y firent leurs premiers essais.

La population de ces villages appartenait exclusivement à la race guaranie, race nombreuse, dont les variétés se trouvaient répandues, des bouches de l'Orénoque à celles de la Plata, sur l'énorme étendue de 45° en latitude ; ces variétés offraient alors, comme aujourd'hui, le phénomène étonnant de parler toutes le même langage, désigné sous le nom de *langue générale* aussi bien par les Portugais que par les Espagnols. — De l'autre côté du Rio-Parana, dans le Paraguay même, entre les fleuves Parana et Uruguay, sur la rive droite de ce dernier fleuve, la grande majorité de la population indienne était également guaranie. On la retrouvait encore dans les provinces lointaines de Chiquitos et de Moxos et dans les Guyanes. Nulle part elle ne formait un véritable corps de nation, mais seulement des groupes de peuplades ou de familles désignées du nom du lieu où elles vivaient ou de celui de leur cacique temporaire. Elles vivaient tantôt de pêche et de chasse, tantôt, et le plus souvent, d'un peu d'agriculture, ce qui les obligeait alors à être sédentaires et non pas errantes comme les autres peuplades indiennes. D'un caractère sombre et taciturne, peu communicatifs, médiocrement intelligents, les Guaranis avaient cependant dans le caractère une certaine douceur qui les rendait plus aptes que tous les autres Indiens à se civiliser et à se fondre peu à peu avec les autres populations qui les entouraient, et principalement avec celles d'origine européenne.

Bien accueillis par les Indiens soumis qui habitaient la province de la Guayra, les jésuites furent vus d'un moins bon œil par les possesseurs d'encomiendas. Par leur influence ils en limitaient le despotisme, ils en critiquaient surtout le libertinage, la paresse et l'absolu pouvoir sur les Indiens. De là une hostilité continuelle, tantôt sourde, tantôt avouée, de la part des habitants du Paraguay, contre les missionnaires et leur système, et ce ne fut que graduellement et par la protection constante du cabinet de Madrid, que ceux-ci arrivèrent à occuper complétement les différents villages qu'on leur avait donnés à instruire, qu'ils parvinrent à en éloigner les Espagnols, à supprimer les commanderies yanaconas et mitayas, en les remplaçant par une capitation payée annuellement au trésor; enfin à pouvoir

gouverner entièrement les Indiens suivant le système qui leur sembla le meilleur pour ces gens simples et à intelligence peu développée.

Au commencement du xviie siècle, la guerre que les Portugais de Saint-Paul faisaient aux tribus guaranies de ces cantons, contribua à augmenter le chiffre des néophytes qui se plaçaient sous l'égide des missionnaires, et par conséquent le nombre des Réductions. Le Portugal venait de tomber aux mains de l'Espagne en 1580, mais les colons qui commençaient à peupler le Brésil étaient loin d'accepter la soumission de la métropole par l'Espagne et déclarèrent vouloir se gouverner eux-mêmes. Ils étaient d'ailleurs si loin des côtes, si profondément internés dans le continent, qu'il leur était facile d'échapper à tout contrôle de la part des autorités européennes. Les premiers colons s'étaient unis aux Indiennes, aux négresses importées d'Afrique; il résulta de ce mélange une race métisse ardente et robuste, habituée à la vie du désert et aux aventures. Les guerriers furent désignés sous le nom de mamelucos, mamelucks, à cause de la couleur foncée de leur peau. Les mamelucos basant leur organisation sociale sur l'esclavage des Indiens guaranis, qu'ils mirent sous le même régime que les nègres que la traite commençait à importer d'Afrique, les répartirent en troupeaux humains, dans de grands ateliers travaillant sous le bâton du maître. La mortalité considérable qui était le résultat de ces brutales mesures les amena à baser le recrutement de leurs esclaves sur un système de chasses réglées, conduites presque sur les bords du Parana, où la population indienne était plus nombreuse; et les établissements espagnols furent attaqués.

Les missionnaires essayèrent de défendre leurs ouailles; mais les mamelucos étaient hardis, bien armés et, de plus, aidés des Indiens Tupis, race énergique dont plusieurs peuplades avaient fait alliance avec eux. Les treize bourgades de la Guayra furent donc saccagées et détruites en 1631, et l'un des missionnaires, le Père Montoya, dut s'enfuir avec le reste de ses néophytes et s'embarqua sur le Parana, emmenant sur une flottille de 700 canots, 12,000 personnes de tout âge et de tout sexe, qui se laissèrent aller au courant du fleuve dans ces frêles embarcations. A la grande chute de Maracayu, il fallut s'arrêter et ouvrir dans le bois un chemin de portage pour y traîner les canots et se rembarquer plus bas. On y parvint après des fatigues inouïes et l'on arriva enfin sur les rives tranquilles où s'élevèrent depuis les splendides Missions de Corpus, de Loreto et de Santa-Ana.

Cependant toute la population guaranie de la Guayra ne fut pas enlevée. Il restait encore, de l'autre côté du Rio-Parana entre le Parana-Paré et les sources de l'Igay, les réductions de Maracayu, Terecani, Ibirapaya, Candelaria, Curumiay, Pacuyu.

Le grand fleuve les défendait contre les excursions des mamelucos, et de plus les villes espagnoles de Guayra, de Xérès, de Villa-Rica, d'Ontiveros et d'Espiritu-Santo, qui comptaient un assez grand nombre de planteurs pourvus de commanderies, tenaient encore, les Paulistes n'ayant poursuivi jusqu'alors que les Missions. Celles-ci, en effet, ne furent point défendues par les Espagnols, qui, regardant les missionnaires comme des ennemis du système des encomiendas, et par conséquent de ce qu'ils considéraient comme leur propriété, laissèrent le champ libre aux envahisseurs. Mais, lorsqu'il n'y eut plus de Missions à piller, les Paulistes tombèrent sur les commanderies espagnoles et leur enlevèrent leurs esclaves. C'est ainsi que les villes et les villages que nous venons de nommer tout à l'heure disparurent tous en 1674 et 1676, et que les Brésiliens occupèrent les

deux rives du Parana. Dans cette dernière guerre, la cour de Lisbonne, dont l'autorité était de nouveau reconnue au Brésil, aida les Paulistes de tout son pouvoir et se rendit ainsi maîtresse de la navigation du fleuve, dans toute la partie au nord des chutes de Maracayu.

Les Jésuites, à cette époque, renoncèrent complétement à leurs anciens établissements de la Guayra et se concentrèrent sur le Parana inférieur où ils organisèrent leur nouvelle province des Missions. Les Espagnols avaient successivement rallié les environs de l'Assomption et les rives du Rio Paraguay; ils se souciaient peu des missionnaires qui restaient seuls dans un pays éloigné de la capitale; ceux-ci n'hésitèrent pas à profiter de cette insouciance pour s'isoler encore davantage, et, avec l'assentiment du cabinet de Madrid, ils en vinrent à former des réductions peuplées exclusivement d'Indiens et dont la direction appartenait à eux seuls, car les Espagnols furent entièrement exclus de ces villages qui ne reconnurent d'autre autorité que celle de leurs catéchistes. En 1648, on leur permit d'armer leurs ouailles, afin de les mettre en état de résister aux attaques des Mamelucos et des Tupis; et dès lors les Missions n'eurent plus rien à craindre de ces aventuriers. La paix et le bien-être dont les Indiens y jouissaient, attirèrent une foule de Guaranis encore sauvages qui fuyaient la cruauté des Portugais, et ce fut à partir de cette époque que les Missions prirent le développement extraordinaire qu'elles eurent jusqu'à l'expulsion de leurs fondateurs.

Le magnifique territoire que les Jésuites venaient de coloniser les dédommageait amplement des provinces de la Guayra et de Vera, restées définitivement aux Portugais. Il était plus fertile, mieux arrosé, sous un climat moins ardent, et, grâce aux deux grands fleuves Parana et Uruguay, ses abords étaient plus accessibles. — Cette province comprit trente-trois bourgades ou réductions.

Sur ces trente-trois villages, onze étaient situés dans le Paraguay propremen dit, c'est-à-dire au nord du grand fleuve, c'étaient :

Sur la rive droite du Parana :

Jésus,	fondé en	1685	San-Cosme,	fondé en	1634
Trinidad,	—	1706	Itapua,	—	1614

En se rapprochant du Tebicuary :

Santa Maria de Fé,	fondé en	1592	Santa Rosa,	fondé en	1698
San Ignació-Guazu,	—	1609	Santiago,	—	1592

Au nord-est de la province de Paraguay, de manière à se mettre en rapport avec leurs Missions des provinces de Chiquitos et de Moxos :

San Joaquin,	fondé en	1746	Belem,	fondé en	1760
San Estanislao,	—	1749			

Entre les fleuves Parana et Uruguay, dans le grand triangle dont la rivière Miriñay, déversoir de la lagune Ibera, forme le côté occidental, on comptait quinze réductions :

Yapeyu,	fondée en	1626	Candelaria,	fondée en	1627
La Cruz,	—	1629	Santa Ana,	—	1633
Santo Tomé,	—	1632	Loreto,	—	1555
Concepcion,	—	1620	Corpus,	—	1622
Apostoles,	—	1632	San Ignacio-Mini,	—	1555
Martires del Japon,	—	1633	San Xavier,	—	1629

San Carlos,	—	1631	Santa Maria la Mayor,	—	1627
San José,	—	1633			

Enfin sur la rive gauche du fleuve Uruguay, on comptait sept réductions :

San Borja,	fondée en	1690	San Angel,	fondée en	1706
San Nicolas,	—	1627	San Miguel,	—	1632
San Luis de Gonzaga,	—	1632	San Juan,	—	1698
San Lorenzo,	—	1691			

En tout trente-trois bourgades. — Les plus célèbres étaient les trente voisines du Paraguay et de l'Uruguay; ce sont celles qui sont le sujet des récits de Charlevoix, de Vanière, de Durand, de Lozano, de Muratori, etc., etc.

III.

Description du territoire des Missions. — Système de gouvernement. — Communauté. — Travaux. — Produits. — Hostilité et jalousie des habitants de la Plata contre les Jésuites. — Splendeur des Missions en 1750.

Le pays où prospéraient ces groupes d'Indiens, sous la direction habile et paternelle d'hommes intelligents, était admirablement choisi. — Compris entre le 26e et le 30e de latitude sud et les 50e et 60e de longitude ouest du méridien de Paris, il avait pour limites, au nord, le Tebicuary qui se jette dans la rivière du Paraguay, les derniers chaînons de la cordillère de ce pays et les épaisses forêts qui les couvrent. A l'ouest, la lagune Ibera et le Miriñay le séparaient du reste de l'Entre-Rios. L'Ibicuy le limitait au sud et à l'est, la chaîne des montagnes désignée sous le nom de Sierras *do Herval* et *do Tape* le séparait des possessions portugaises. C'était une superficie de terrain de près de 6,000 lieues carrées de 20 au degré.

Traversé par deux fleuves immenses et arrosé par leurs nombreux affluents, le territoire des Missions est fertile, pittoresque dans la partie montagneuse, et jouit d'un climat parfaitement doux et salubre. La canne à sucre, l'indigo, le coton, y prospèrent; indépendamment des arbres du tropique, tels que le dattier et le cocotier, l'oranger, — le figuier, le grenadier, la vigne, l'olivier, le pêcher, la plupart, enfin, des arbres fruitiers du midi de l'Europe y donnent d'excellents fruits; le manioc, la pomme de terre, la patate, réussissent, avec presque tous les autres légumes. Les forêts de la Sierra offrent de magnifiques bois de construction, que peu d'efforts suffisent pour porter au Parana ou à l'Uruguay. Enfin les forêts renferment des quantités immenses de cette plante précieuse nommée thé du Paraguay ou *yerba-maté*, objet de première nécessité pour toutes les populations de la Plata et dont la consommation est énorme, puisque le seul commerce de l'Uruguay en importe aujourd'hui annuellement deux millions de kilogrammes aux places de Buenos-Ayres et de Montevideo.

Des pâturages admirables y nourrissaient des milliers de bestiaux, et jadis tout le long de la lagune Ibera, dans les terrains compris entre ces marécages et l'Aguapey, de magnifiques estancias ou fermes à betail, appartenant à la communauté,

renfermaient de grands troupeaux, parfaitement gouvernés et dont la reproduction était immense. — Sous le rapport du règne minéral, le pays n'est pas moins favorisé : la pierre à bâtir, le grès, les argiles, tout, excepté la chaux, abondait; on y a reconnu des gisements de fer et de cuivre, et, dans ces derniers temps, de mercure et de charbon de terre. Enfin tout ce qui peut être utile à l'homme, le nécessaire comme le superflu, s'y trouvait réuni, et s'y trouve encore.

C'est là que les Jésuites donnèrent au monde l'exemple remarquable de milliers de sauvages, gouvernés par la simple autorité de quelques prêtres, sans gardes, sans soldats; qu'ils amenèrent des êtres essentiellement paresseux et indolents à produire de véritables merveilles sous le rapport du travail. Quelle que soit la manière dont on veuille juger ce gouvernement, il n'en est pas moins vrai que le résultat obtenu était magnifique, que cent mille âmes vivaient à l'aise là où il n'y a plus aujourd'hui qu'un désert, et que sitôt que la main intelligente qui gouvernait la province des Missions eut été violemment retirée, tout y retomba dans le chaos.

Le système adopté était la communauté. — Chaque réduction était gouvernée par deux pères. L'un, sous le titre de curé, était chargé du temporel; il était l'administrateur, le directeur des travaux; l'autre était chargé du spirituel et se trouvait plus spécialement en rapport avec les Indiens. La gravité, la conduite irréprochable des deux pères leur conciliaient le respect et l'obéissance absolus des Guaranis. Ils se maintenaient généralement renfermés dans leur maison appelée collége, ne paraissaient que dans les grandes occasions et gouvernaient à l'aide d'une municipalité, composée d'un corregidor, d'un alcade et d'assesseurs, tous choisis parmi les Indiens. Lorsqu'ils paraissaient à l'église, ils étaient entourés d'un cortége nombreux d'aides et d'enfants de chœur vêtus magnifiquement. Jamais aucune femme ne mettait le pied dans le collége. Les pères n'entraient pas non plus plus dans les cases des Indiens. Les confessions n'étaient entendues qu'à l'église. On transportait les malades des deux sexes dans dans une infirmerie voisine du collége, où ils recevaient les soins nécessaires et où les pères allaient les visiter (1). Tout dans la bourgade se passait avec décence et majesté.

Les femmes étaient exclusivement occupées à filer les étoffes de coton qui devaient servir aux vêtements. Ceux-ci étaient les plus simples du monde : une chemise, un caleçon, un poncho et un bonnet pour les hommes; une chemise longue, une ceinture et un jupon pour les femmes. Tous les métiers étaient exercés par les hommes. Les produits du travail commun étaient renfermés dans un magasin général et distribués aux membres de la communauté en proportion de leurs besoins. Tous étaient égaux, tous avaient droit à la même nourriture et au même vêtement. Les vieillards, les veuves, les orphelins, étaient nourris et soignés comme le reste de la population; enfin, en tout et pour tout, régnait l'égalité la plus absolue. Quelque extraordinaire que puisse nous paraître un pareil système, les Pères avaient jugé que c'était le régime qui convenait le mieux aux Guaranis, et ceux-ci semblaient s'en trouver si bien qu'ils regrettèrent amèrement leurs directeurs, lorsque ceux-ci furent supprimés. La meilleure preuve encore, c'est qu'après l'expulsion des Pères, ce régime fut continué par les Espagnols et même par les Portugais, et qu'il a duré au Paraguay jusqu'à 1848, époque à laquelle

(1) A San Borja, l'ancienne salle de l'hospice sert aujourd'hui de chapelle pour la population, la vieille église de la Mission étant tombée en ruines faute de réparations.

son abolition amena la dispersion d'une partie des Indiens qui constituaient le reste de l'ancienne population des Missions.

Le surplus du produit du travail commun était transporté aux ports de la Plata, par les embarcations guaranies, construites sous la direction des missionnaires, et leur produit employé à l'achat d'articles d'Europe qui ne pouvaient se fabriquer sur les lieux. C'est ainsi que les églises s'enrichirent des bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. En effet, tout ce qui devait servir au culte ou aux spectacles publics était d'une splendeur remarquable. Retirés dans leur collége, maison très-simple, mais propre, les Pères y menaient une vie austère et sobre; ils gouvernaient leurs Indiens avec équité et paternellement, ménageaient soigneusement leurs forces dans le travail, et les égayaient par des cérémonies publiques, des processions où toutes les magnificences étaient prodiguées pour réjouir et amuser ces grands enfants.

Le travail lui-même avait un air de fête. On y marchait en commun au son de la flûte et du tambour, et portant en grande pompe l'image de quelque saint. Arrivé au lieu du travail, on faisait une sorte de reposoir en feuillage pour l'y abriter; le travail terminé, et il ne durait jamais plus d'une demi-journée, le retour au logis se faisait avec la même cérémonie. Les Indiens sont très-sensibles à la musique, aussi avait-on cultivé ce goût chez eux et formé des chœurs de musiciens qui exécutaient des morceaux des grands maîtres aux offices divins et dans les fêtes publiques. Les femmes ne dansaient jamais, mais les hommes avaient des sortes de danses guerrières, des tournois, présidés par la municipalité, vêtue ces jours-là de riches vêtements fabriqués en Europe; des feux d'artifice terminaient toujours la fête, et le lendemain on retournait au travail, travail facile s'il en fût sous un pareil climat.

Les choses marchèrent ainsi pendant plus d'un siècle, et, en 1750, les Missions étaient arrivées à leur plus haut point de prospérité. La renommée grossissait les trésors de ces contrées fermées au reste des Espagnols, car les Jésuites étaient restés inflexibles à l'endroit des communications de leurs néophytes avec le reste du monde. On parlait même de mines d'or et d'argent exploitées en secret, ce qui était complétement faux, comme les événements le prouvèrent plus tard. Mais on cherchait à s'expliquer ainsi une richesse qui n'était due qu'à la bonne organisation du travail. La prospérité dont jouissaient ces établissements excitait l'envie des Paraguayens, des Santa-Fecinos et des Buenos-Ayriens, qui d'ailleurs voyaient dans les Jésuites plutôt des étrangers que des Espagnols. Effectivement, une foule de ces pères étaient Allemands, Français, Anglais. D'un autre côté, soumis exclusivement au supérieur des Missions, qui, résidant à Yapeyu, était nommé directement par la Cour de Rome et avait le droit d'administrer le sacrement de la confirmation, les Pères semblaient ne pas dépendre de l'Espagne. Ils paraissaient en outre ne recevoir qu'avec peine les visites des gouverneurs ou des évêques du Paraguay et de Buenos-Ayres, avec lesquels ils avaient souvent été en lutte et qui les avaient même expulsés plusieurs fois, comme le firent l'évêque de l'Assomption Cardenas en 1646, et le commissaire de l'audience de Charcas, Antequera, en 1725.—Enfin, sauf lors du versement du produit de la capitation des Indiens montant à une piastre (5 francs 40 c.) par tête, pour chaque homme de dix-huit à cinquante ans, et 100 piastres par bourgade pour la dîme, qui étaient religieusement livrées au trésor royal, ils n'avaient presque aucune relation avec les agents de l'autorité espagnole.

Cette sorte d'indépendance, le bruit de ces richesses cachées, excitèrent la cupidité des gouverneurs et de tous ces employés qui ne venaient d'Europe que pour s'enrichir. Pendant de longues années, ce ne fut qu'un concert de plaintes qui fatiguèrent la cour de Madrid. On représenta les Jésuites comme voulant se rendre tout à fait indépendants. La résistance victorieuse que quelques Réductions avaient opposée aux attaques des Mamelucos fut regardée comme l'avant-coureur d'une levée de boucliers contre l'Espagne. Le motif réel de toutes ces plaintes n'était au fond que l'envie et le désir d'arriver à mettre la main sur des établissements qui devaient donner, se disait-on *in petto*, de si beaux bénéfices. Mais cette envie et cette cupidité étaient déguisées sous l'apparence d'une fausse compassion pour les Indiens, qu'on s'efforçait de représenter comme odieusement exploités par les Jésuites. On les peignait astreints à un communisme grossier, sous un régime où l'homme intelligent, laborieux et habile, n'était pas mieux récompensé qu'un maladroit ou un fainéant. On disait de plus que les Missions ne donnaient pas au trésor ce qu'elles devaient rapporter et que les Jésuites trompaient le roi..... — Les Pères n'ignoraient pas toutes ces plaintes intéressées, mais ils tenaient bon. La confiance que leur inspirait la haute influence dont ils disposaient en Europe, leur faisait braver la tempête qui lentement s'amassait contre eux.

Cependant la cour de Madrid fit quelques représentations au sujet du régime communiste suivi dans les réductions et objecta, qu'au bout d'un siècle et demi d'expérience, les Indiens devaient être assez avancés en civilisation, pour qu'on pût les laisser un peu à eux-mêmes et leur permettre au moins la propriété. Les Jésuites répondirent que rien n'était plus juste, et commencèrent à faire quelques modifications dans le régime intérieur de leurs établissements. Mais le pli était tellement pris, il était si conforme au naturel des Indiens, que les choses allèrent naturellement comme par le passé.

En 1750, comme nous venons de le dire, les Missions étaient arrivées à leur plus haut point de splendeur. Les Jésuites de la Plata en étaient fiers, et leurs collègues en Europe en glorifiaient leur ordre jusqu'à l'imprudence. La philosophie du XVIIIe siècle qui battait en brèche le christianisme et qui avait des adeptes dans différents cabinets, commençait à faire une guerre acharnée à ces hardis champions de l'Église. On exploita contre eux la haine des Portugais, et surtout du marquis de Pombal; les événements qui survinrent de 1751 à 1756 achevèrent de les rendre suspects.

IV.

Les Portugais à la Colonia. — Traité de 1750 entre l'Espagne et le Portugal. — Cession des Missions orientales. — Résistance des Guaranis. — Guerre dite des Jésuites. — Annulation du traité en 1761.

Uniquement préoccupée de ses riches colonies du Mexique, du Pérou et de la côte de l'Océan Pacifique, l'Espagne jusqu'alors s'était assez peu inquiétée de ses domaines de la Plata, qui ne lui rapportaient rien, et dont les habitants, uniquement livrés à la vie pastorale ou à une agriculture misérable, passaient pour à

moitié sauvages. — Tout l'immense territoire compris entre l'Uruguay et l'Atlantique, était abandonné aux Charruas et aux Minuanes. En 1726 seulement, on apprécia les conditions avantageuses de la baie de Montevideo, et l'on décida la fondation de cette ville. Mais déjà, infatigables dans leur ardeur pour étendre leurs domaines du Brésil, les Portugais avaient pris les devants; et, dès 1692, ils avaient fondé la forteresse de la Colonia del Sacramento, en face même de Buenos-Ayres, sur la rive opposée de la Plata.

Les idées économiques de l'époque imposaient alors d'énormes et incroyables restrictions au commerce. Les objets de fabrication européenne devaient venir du Pérou, et les habitants de Buenos-Ayres avaient seulement droit d'envoyer tous les ans, en Europe, deux navires chargés des produits de leur industrie; encore, le commerce de Cadix, de Séville et de Malaga, fulminait-il contre cette concession. Cet absurde état de choses dura pendant tout le XVIIe siècle; mais quand la Colonia eut été fondée par les Portugais, la contrebande vint rétablir l'équilibre, et de grandes quantités de produits furent importées et exportées par cette voie. Dès lors, nouvelles plaintes de la part du commerce andalous, réclamations au cabinet de Madrid, et bientôt emploi de mesures coercitives contre les Portugais de la Colonia.

Enfin, après bien des querelles, l'Espagne, par l'article 5 du traité de 1701, céda au Portugal la pleine souveraineté de la Colonia, jusqu'à une portée de canon autour de son enceinte. Par le traité d'Utrecht (6 fév. 1715), cette souveraineté fut confirmée.

Tranquilles alors dans cette position, les Portugais donnèrent plus d'extension à leur commerce de contrebande, et de nombreux navires d'autres nations de l'Europe vinrent profiter de cette circonstance pour participer aux avantages de ce commerce presque direct. L'Espagne s'effraya de ces résultats, et, en 1749, il lui parut que le meilleur moyen de couper court à ce commerce illicite, c'était d'échanger la possession de la Colonia contre la cession de quelque autre portion de territoire. Les Portugais convoitaient la possession du haut Uruguay, et celle du vaste territoire des Missions Orientales. L'Espagne paraissait ignorer la valeur de ces contrées et tenir peu à sa suzeraineté, pour ainsi dire nominale, des missions. Le marquis de Pombal, qui dirigeait alors le cabinet de Lisbonne, profita habilement de toutes ces circonstances, et, le 13 janvier 1750, fut signé entre les deux couronnes, un traité établissant de nouvelles limites qui devaient être tracées par des commissaires nommés *ad hoc.*

Les signataires de ce traité, qui fut négocié dans le plus grand secret, comme si le cabinet de Madrid avait honte de son ignorance et de sa faiblesse, furent, pour l'Espagne, le secrétaire d'État Don José de Carvajal; et pour le Portugal, Don Tomas da Silva Telles.

Par ce traité, les deux couronnes renonçaient à tous les traités antérieurs.

L'article concernant les Missions de la rive gauche ou orientales était ainsi conçu :

« Article 16. — Quant aux bourgs et villages que cède Sa Majesté catholique « sur la rive orientale de l'Uruguay, les missionnaires en sortiront avec leurs meu- « bles et effets, emmenant avec eux les Indiens pour les établir sur d'autres « terres appartenant à l'Espagne. Lesdits Indiens pourront également emporter « leurs biens, meubles et demi-meubles (leurs troupeaux), les armes, poudre et « munitions qu'ils posséderaient. Les bourgs et villages se livreront, sous la forme

« voulue, à la couronne de Portugal, avec toutes leurs maisons, édifices et la pro-
« priété foncière du terrain. »

Ainsi, pour une affaire de contrebande, l'Espagne cédait au Portugal tout le terrain compris entre la Sierra do Herval, l'Uruguay et l'Ibicuy, territoire qui forme aujourd'hui les deux tiers de la vaste province brésilienne de Rio Grande do Sul; une population de 30,000 âmes, de riches *yerbales* et des établissements tout faits. De plus, elle livrait la possession du haut Paraguay, qui était restée en discussion jusqu'alors entre les deux couronnes.

Aussi, dès qu'il fut connu, ce traité excita en Europe un étonnement universel. Mably le jugea avec sa sagacité accoutumée. — « Ce traité, dit-il, rendait les
« Portugais maîtres du cours supérieur du haut Paraguay, du Parana et de l'Uru-
« guay, et leur permettait de faire la contrebande la plus facile, le long de ces
« fleuves, parmi les Espagnols qui en habitaient les rives. La colonie du Saint-
« Sacrement ne faisait la contrebande que le long d'une rive peu étendue, qu'il
« était facile de garder avec peu de monde ; au lieu que, les points de contact des
« deux peuples étant excessivement multipliés par l'échange demandé, la contre-
« bande ne pouvait être empêchée sur tous les points qu'en construisant une
« quantité de forts et répandant sur une vaste étendue de terrain une quantité de
« troupes. — C'était, à vrai dire, par rapport à l'Espagne, fermer une fenêtre
« pour se garantir des voleurs, et ouvrir toutes les portes. »

Si le traité de 1750 inspira à la fois de l'étonnement et de la réprobation en Europe, et surtout en Espagne, c'était encore bien pis en Amérique. Les Jésuites, qui avaient fini par en savoir les conditions, se remuaient avec une activité sans égale pour en obtenir la résiliation ; et l'on sait quelle était alors leur influence. Le ministre des affaires étrangères, de la marine et des Indes, marquis de la Ensenada, en reculait la ratification. En Amérique, le vice-roi du Pérou, l'audience royale de Charcas, tous les gouverneurs et évêques, adressaient au cabinet de Madrid les plus vives réclamations. Tout portait donc à croire que l'on obtiendrait des modifications.

Les Pères des Missions Orientales prévinrent alors leurs Indiens. Ces pauvres gens que l'on allait expulser sans cérémonie de leurs villages, furent naturellement fort peu satisfaits, et se décidèrent à la résistance. Il paraît que leurs directeurs ne cherchèrent point à les contenir, pensant que, l'affaire traînant en longueur, l'exécution du traité serait retardée jusqu'à sa rupture, que tout faisait espérer prochaine.

Cependant les commissaires espagnols et portugais étaient partis, et, vers le milieu de 1750, ils commencèrent leurs opérations de délimitation le long de la lagune de los Patos; et, après s'être approchés de la Sierra do Herval, ils se dirigèrent vers les sources de l'Ibicuy, rivière qui, conjointement avec l'Uruguay, restait la nouvelle limite des deux couronnes. Ils étaient arrivés au petit fort portugais de Santa-Thecla, sur la limite des Missions Orientales, lorsque le cacique José Tirayu, dit Sépé, lieutenant royal du bourg de San-Miguel, se présenta brusquement à eux, à la tête d'une troupe de Guaranis dont le nombre grossissait à chaque instant. Sépé dit nettement aux commissaires qu'ils n'avaient pas le droit d'enlever aux Indiens un territoire que Dieu et saint Michel leur avait donnés. Le commissaire espagnol demanda alors pourquoi on s'opposait à leur passage, et comment il se faisait que l'on n'exécutât pas les ordres du roi. « Je ne connais que ceux du Père supérieur et du curé, » répondit le chef indien. — Effrayés de cette démon-

stration, les commissaires se retirèrent en toute hâte : les Espagnols à Buenos-Ayres et les Portugais à la Colonia del Sacramento.

Il paraît qu'à ce même moment, le Portugal, fort au courant de ce qui se passait, et qui avait toujours montré une activité dénuée de scrupules à s'agrandir du côté de la Plata, avait prévu cette résistance. Par ses importunités, il avait forcé la main à l'Espagne, qui répugnait à employer des mesures violentes pour l'exécution du traité; il la décida à envoyer pour commissaire principal le marquis de Lirios. Celui-ci était accompagné du père Altamirano, jésuite chargé par le général de la Compagnie d'amples pouvoirs pour obliger les curés à disposer les Indiens à obéir aux ordres du roi.

Malgré tout cela, un temps considérable se perdait en négociations diverses. Les Indiens tenaient bon et ne voulaient point évacuer leurs villages; ils s'encourageaient mutuellement dans ce dessein, et l'on accuse le père Laurent Balda, curé de San-Miguel, de les avoir animés à la résistance armée. Au premier avis que lui transmit le père Taddée Henis, jésuite allemand, que les commissaires des limites recommençaient leurs opérations, il envoya à leur rencontre Sépé, à la tête de 600 Indiens en armes. Effrayé de l'orage qui commençait à gronder, le père Altamirano, qui était venu résider à Santo-Tomé, se vit dans l'impossibilité de contenir les Indiens, et, à la nouvelle que les Guaranis marchaient en bon ordre sur sa résidence, il s'enfuit précipitamment à Buenos-Ayres.

Les commissaires espagnols et portugais crurent alors devoir agir avec vigueur. Dans une conférence qui eut lieu en l'île de Martin-Garcia, en mars 1752, ils arrêtèrent le plan des opérations à suivre. Pendant ce temps, les Guaranis, furieux contre les Portugais, qu'ils haïssaient depuis un siècle et demi, et auxquels ils attribuaient avec raison tous leurs malheurs, allèrent attaquer la petite forteresse de Jesu-Maria, alors en construction, sur le Rio-Pardo. A leur tête marchait Sépé, assisté de deux pères Jésuites. On s'était procuré deux petites pièces d'artillerie en fer et l'attaque fut poussée vigoureusement; elle échoua cependant et fut convertie en blocus. Isolés et sans vivres, les Portugais abandonnèrent la place, que ruinèrent aussitôt les Indiens.

Cet échec mit de la mésintelligence entre les deux nations. Le général portugais Freire se plaignait de ne pas être secondé par les Espagnols. Le gouverneur de Montevideo, D. José Adonaeguy, était, disait-il, dévoué aux Jésuites. Ces récriminations durèrent deux années et laissèrent du répit aux Indiens.

Cependant le Portugal insistait avec acharnement sur l'exécution du traité, et, à la fin de 1755, des ordres péremptoires des cabinets de Madrid et de Lisbonne vinrent dans la Plata. L'on forma alors une armée imposante de 1,000 Portugais et de 1,500 Espagnols, parfaitement équipés et munis de tout ce qui était nécessaire pour une longue campagne. Les troupes envahirent les Missions-Orientales au commencement de 1756, et vinrent attaquer les Indiens. Ceux-ci, sous le commandement de Nicolas Languiru, corrégidor de la Concepcion, s'étaient fortifiés sur la colline de Caybaté, non loin du bourg de San-Juan. Le 10 février, les Guaranis furent sommés de se rendre, et, sur leur refus, un combat acharné s'engagea. Les troupes européennes l'emportèrent sur le nombre; Nicolas fut tué avec ses principaux lieutenants et 1,200 Indiens avec lui. On ne fit que 127 prisonniers; le reste s'enfuit dans les bois, où l'on essaya, mais infructueusement, de les poursuivre.

Malgré ce terrible échec, les Indiens ne perdirent point courage. A leur infério-

rité sous le rapport de l'armement et de l'instruction militaire, ils suppléèrent par la ténacité. Ils construisirent quelques pièces de canon en bois dur entouré de cuir de taureau ; d'autres pièces en énormes bambous, également cerclées de cuir. Ils se perfectionnèrent dans le maniement de l'arc et de quelques fusils dont ils étaient en possession. Avec ces faibles moyens, ils disputèrent à l'armée combinée tous les passages des bois et des montagnes et opposèrent les plus grandes difficultés à sa marche. Mais enfin les Européens l'emportèrent, et le découragement se mit parmi les Guaranis. Les Pères de la Compagnie évacuèrent la Mission de San-Luis avec tout leur monde; le père Balda en fit autant à San-Miguel, à l'approche des Portugais. Les alliés l'accusèrent d'avoir donné ordre d'incendier l'église, qui était une des plus belles des Missions. L'incendie fut heureusement éteint. San-Lorenzo fut surpris avant que les Indiens eussent pu fuir, et l'on fit prisonniers les deux Pères. Ces revers amenèrent la soumission de San-Angel, de San-Juan, puis de San-Nicolas.

Cependant la plupart des Guaranis capables de porter les armes avaient fui dans les bois; de là ils enlevaient les soldats isolés et jusqu'à des détachements entiers; ils détournaient le bétail et coupaient les vivres aux deux armées. Au milieu de ce désordre, la mesure de l'évacuation ne pouvait s'exécuter. En outre, les troupes espagnoles étaient souverainement dégoûtées du métier qu'on leur faisait faire et d'une guerre qu'elles sentaient contre leurs intérêts; elles la menaient très-mollement, tandis que les Portugais y mettaient toute l'activité possible.

D'un autre côté, les commissaires espagnols ne se pressaient pas de continuer l'opération du signalement des limites. Fatigué de les attendre, le général portugais, Freire, abandonna la partie et se replia sur la forteresse de Rio-Pardo, avec ses troupes bien réduites. Les Missions restèrent donc nominalement au Portugal; mais les Indiens ne les évacuèrent pas, quoique les Espagnols accusent leurs rivaux d'en avoir transporté violemment un certain nombre à Rio-Pardo et à Porto-Alegre, où ils auraient été traités à peu près à l'égal des nègres. La démarcation des limites fut reprise et continua lentement, avec beaucoup de mauvaise volonté de part et d'autre.

Cette guerre, médiocrement glorieuse, avait coûté, dit-on, au Portugal 26 millions de cruzades (156 millions de francs). Comme il se trouvait avoir payé fort cher une conquête illusoire, on s'en prit aux Jésuites. Pombal, leur ennemi mortel, profita de l'occasion, et les fit expulser de tous les domaines de la couronne portugaise en 1759.

Ces événements, accomplis sur un théâtre aussi éloigné de l'Europe, ont été racontés de mille manières, et entremêlés d'une foule de fables comme celle du roi Nicolas, qui n'était autre chose que ce brave Languiru tué à Caybaté. — On a fait de cette guerre un grand crime aux Jésuites, comme si c'étaient eux qui l'avaient provoquée. On n'a point réfléchi à l'atrocité qu'il y avait d'expulser violemment de ses foyers une population de 30,000 âmes, pour que la contrebande ne diminuât pas les gains de quelques négociants de la métropole. — Les Indiens avaient toujours été fidèles et dévoués; maintes fois ils avaient versé leur sang pour l'Espagne, dans les guerres contre les Portugais, et l'exil devenait ainsi la récompense de leurs services. Les Jésuites étaient les défenseurs naturels de leurs ouailles; ils avaient de fortes raisons pour espérer une modification très-prochaine dans ce malheureux traité : il n'est donc point étonnant qu'ils aient résisté. Si les Indiens

eussent été mieux armés et mieux exercés, il est probable que la tâche des alliés eût été plus difficile, et peut-être même impossible.

Les événements ultérieurs justifièrent d'ailleurs la résistance opposée à cet inique et fatal traité. Quatre ans après la conclusion de cette guerre, le 12 février 1761, il était annulé, et en 1762 la guerre recommençait entre les deux couronnes. Mais la lutte se concentra cette fois sur les côtes de la lagune Mirim, et les Missions-Orientales, rendues à la paix et à leurs anciens directeurs, y restèrent complétement étrangères. L'origine de tout ce fracas, la forteresse de la Colonia, fut prise par les Espagnols, qui ne la rendirent plus.

Telle fut la guerre dite des Jésuites contre les Espagnols et les Portugais, guerre dont on a fait tant de bruit, et qui servit si fort les accusations portées contre cet Ordre célèbre. Nous sommes entré dans quelques détails, parce que ces événements sont presque complètement inconnus de l'Europe, et qu'il nous semblait utile de rétablir les faits sous leur véritable point de vue, en racontant simplement ce qui s'était passé, sans rien augmenter ni rien diminuer des torts de chacun.

V.

Reproches faits aux Jésuites; richesses, mines, objets précieux, fermes à bétail, armement, réglement militaire.

Nous avons dit que l'époque qui précéda le déplorable traité de 1750, fut la plus florissante des Missions; et comment cette prospérité, due à l'intelligence et à la bonne conduite des directeurs de ces vastes établissements, excitait une jalousie furieuse. — La publication de la carte de leurs possessions, en 1748, fut un prétexte à des attaques que la guerre de 1751 ne put que rendre plus vives, car on s'attacha à les rendre suspects à l'ombrageux et indolent cabinet de Madrid, en les représentant comme voulant former un *imperium in imperio*, c'est-à-dire se rendre tout à fait indépendants. La haine et le dépit du Portugal, les plaintes et les réclamations incessantes des gouverneurs de Buenos-Ayres et du Paraguay, réussirent enfin à égarer le gouvernement espagnol; mais, en réalité, l'immense fortune acquise par le travail bien dirigé des communautés, fut le principal motif des mesures adoptées en 1767 contre la compagnie.

Cette fortune était réelle; toutefois la plus grande partie était employée à l'ornement des églises, et aux fêtes dont les missionnaires amusaient les Indiens; le reste allait en Europe. — Dans un pays où la fainéantise et le gaspillage constituaient le caractère principal des habitants, les Jésuites étaient parvenus à faire travailler les Indiens de telle sorte que, sans jamais durer plus d'une demi-journée, leur travail fût très-productif. Ils les nourrissaient bien, les soignaient dans leurs maladies, les traitaient avec douceur et affection ; aussi étaient-ils adorés de leurs ouailles.

Leurs fermes à bétail ou estancias étaient les plus belles de tout le pays. C'était naturel, puisqu'elles étaient bien dirigées : chaque ferme avait sa chapelle, son

bosquet d'orangers et d'arbres fruitiers, dont on retrouve encore les traces. Près de chaque mission, il y avait un certain nombre d'oratoires bien situés, bien ombragés, autour desquels s'étendaient les cultures. On leur fit presque un crime de cette bonne organisation, dans un pays où le pasteur, grossier et inintelligent, n'avait su construire jusqu'alors qu'une chaumière en boue, ouverte à tous les vents sur une hauteur, et sans un arbre qui pût l'abriter. — On leur reprochait le nombre et la population de leurs estancias, parce qu'ils avaient soin de faire ramasser le bétail sauvage et de le mêler aux animaux déjà apprivoisés, au lieu de leur donner ces chasses brutales où l'on tue l'animal simplement pour le cuir, comme faisaient les Gauchos de la Pampa.

Leurs établissements étaient en effet magnifiques; on en parle encore aujourd'hui dans les pays voisins des Missions, et les estancias de Tambuineta, de San-Agustin, de San-Xavier, de San-Clemente, le long de la lagune Ibera; — celles de San-Miguel, San-Estanislao, San-Geronimo, Concepcion, Tatarahy, sur la rive droite de l'Aguapey; — celles de Jesus-Nazareno, Santa-Rosa, San-Isidro, Nuestra Señora de Mercedès, Casa-Pava, San-Alonzo, Santa-Maria, Santa-Marta, Santo-Tomas, entre cette rivière et l'Uruguay; de San-Borgita, Curupay, Santa-Tecla, San-Gonzalo, Santa-Maria, Rosario et Caraguaty, sur la rive méridionale du Parana, entre l'Ibera et ce fleuve; — ont conservé une réputation qui ne s'effacera point de sitôt dans ces régions.

Indépendamment de l'élève du bétail, qui est l'industrie première et essentielle de la Mésopotamie que forment le Parana et l'Uruguay, les Pères avaient su profiter des avantages qu'offraient la récolte et la culture de l'arbre qui donne l'herbe-maté; ils ne s'étaient pas contentés, comme on le fait aujourd'hui, de recueillir les produits de l'arbre silvestre, mais ils en avaient perfectionné la culture, ils en avaient planté des bois entiers autour de toutes leurs Missions voisines de la Sierra propice à la croissance de cet arbre précieux. La préparation de la feuille était faite avec soin; aussi tout ce qui venait des Missions avait-il une préférence marquée sur les marchés de Buenos-Ayres. Ils pouvaient en fournir jusqu'à 40,000 arrobes (480,000 kilogrammes), quoique, sur les réclamations faites par les marchands de l'Assomption, une cédule royale de 1679 eût restreint ce nombre à 12,000. En général, tous les produits des Missions avaient la supériorité sur les autres, parce que leur préparation était rationnelle et sortait de la routine où elle est retombée depuis dans ces mêmes contrées.

Quant aux Pères qui dirigeaient les Missions, ils vivaient sans aucune espèce de confortable, et leurs colléges, que nous avons vus nous-même, ne différaient en rien des maisons des Indiens, si ce n'est par le nombre des pièces qui était plus considérable; c'était une maison sombre et basse comme les autres, souvent sans carreaux aux fenêtres, avec une double galerie portée par des piliers en bois ou en pierre. Le seul luxe qu'ils se permettaient était celui d'un beau jardin bien planté d'orangers, de vignes, de figuiers, de pêchers, de grenadiers, de goyaviers, de bananiers, etc., etc., et d'un potager où ils réunissaient presque tous les légumes d'Europe. Or, ce luxe était simple et peu coûteux; tout propriétaire intelligent dans les Missions pourra se le donner à peu de frais, puisqu'il n'y a là qu'à vouloir. On avait répandu également le bruit qu'il y avait de riches mines d'or et d'argent que les Pères exploitaient en secret sans rien donner de leur produit à la couronne. La suite prouva que ce bruit n'était qu'une fable inventée par la malveillance, t propagée par la sottise et la cupidité. On n'a jamais trouvé là que

des indices de gisements de cuivre et de fer, que les Jésuites n'avaient pas même exploités.

Enfin, disait-on, les Indiens étaient armés, ils fabriquaient de la poudre; les allures belliqueuses de certains Pères portaient à faire soupçonner des velléités d'indépendance; on avait vu de véritables règlements militaires signés et mis à exécution. — Rien n'était plus vrai que cela; mais, en transcrivant ces règlements eux-mêmes, nous allons voir combien ces accusations étaient perfides et exagérées.

Nous savons déjà combien les Mamelucos avaient poursuivi les Guaranis, à tel point que la plupart des Missions fondées dans le principe vers le nord et en dedans du tropique avaient été obligées de se transporter bien plus au sud et avaient fini par se concentrer sur les bords du Parana et de l'Uruguay. En 1648, les Jésuites avaient obtenu la permission d'armer leurs néophytes pour repousser ces attaques. Mais les Mamelucos n'étaient pas les seuls qui fussent à craindre; des hordes belliqueuses et robustes de Tupis erraient dans le voisinage des Missions; il fallait pouvoir les repousser, lorsqu'elles faisaient quelque excursion. Il y eut donc nécessité absolue d'établir une force militaire sous la conduite d'un cacique particulier. Les Espagnols furent, d'un autre côté, fort heureux d'en profiter dans leurs guerres contre les Portugais, surtout lors de la fondation de Montevideo.

Voici donc le texte de ces règlements qui traitent de l'arsenal et des armes.

Portrait du roi. — Le portrait du roi, notre maître et seigneur, et de ses *armes*, doit être placé dans l'arsenal, pour être de temps en temps exposé en public, comme d'usage.

Signé le père VISITEUR, 1732.

Armes à feu. — Il ne doit pas être permis que les Indiens possèdent chez eux des armes à feu, ni en usent comme étant à eux; elles devront être ramassées, déposées à l'arsenal commun; et, lorsque l'un d'eux ira en voyage, il ne pourra en emporter sans la permission du Père supérieur.

Exercice des dimanches. — Tous mes prédécesseurs ont recommandé l'exercice et l'apprentissage du maniement des armes de toute espèce. Je le recommande de nouveau, d'après les ordres de Sa Majesté; que l'on fasse quelquefois la petite guerre, et ces jours-là on donnera aux Indiens des rations extraordinaires de viande, herbe-maté, sel, etc., pour les encourager; tous les mois on devra tirer au moins une fois au blanc.

Signé les pères ZEA, HERMAN, MICHONI, BERNARD.

Petite guerre. — Les alertes et la petite guerre doivent se faire en présence du curé et de son compagnon, c'est l'ordre exprès de nos généraux.

Signé le père LUIS DE LA ROCA.

Armes à feu. — Dans chaque Mission, il faudra exercer quelques jeunes gens adroits au maniement du fusil et les encourager à cet exercice.

Signé le père HARDOFFER.



Revue militaire des dimanches. — Tous les dimanches, tous les hommes, depuis l'âge de sept ans, devront se présenter avec leurs armes et leurs flèches. Ceux qui ne le feront pas seront punis par les curés. De temps en temps, le maître de camp et le sergent-major s'assureront s'il y a assez de flèches et si ces armes sont en bon état.

Signé les pères ZEA et BERNARD.

Enfants. — Les enfants doivent également faire l'exercice et passer des revues.

Signé le père MACHONI.

Chevaux réservés. — Chaque Mission aura en réserve 200 chevaux en bon état, afin qu'on puisse s'en servir en cas d'alerte ou de guerre.

Signé le père BERNARD.

Provisions d'armes. — Chaque Mission aura au moins 60 lances et 60 haches, 700 flèches ferrées, de bons arcs, des frondes et des pierres de jet. Deux Indiens seront commis au soin de ces armes pour les tenir toujours propres et en bon état.

Signé le père ZEA.

Sentinelles. — Chaque nuit il doit y avoir une sentinelle qui fasse la ronde dans l'intérieur et autour de chaque bourg.

Signé le père IGNACIO FRIAS.

Poudre. — On fera de la poudre autant que l'on pourra dans chaque Mission.

Signé le père ZEA.

Intendants militaires et leurs assesseurs. — Pour les cas urgents de guerre, il y aura quatre sous-intendants nommés par le Père provincial : un pour le haut Uruguay, un autre pour le canton de Yapeyu, un troisième pour l'autre côté de l'Uruguay, le quatrième pour le Parana.

Frontière portugaise. — Les Missions de la rive gauche de l'Uruguay fourniront les détachements habituels et aux temps ordinaires, pour la garde et la surveillance des forêts de pins sur la frontière du Brésil. On leur indiquera les points les plus importants.

Signé les pères FRIAS et AGUIRRE.

Telles sont ces institutions militaires dont on a fait grand bruit et qui n'étaient pourtant que de stricte nécessité, puisqu'il n'y avait aucune troupe espagnole pour protéger les Indiens contre leurs différents ennemis.

Les gouverneurs du Paraguay avaient laissé détruire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Missions de la Guayra, fondées par les pères Lorenzana et San-Martin. Les Paulistes y avaient enlevé de vive force 15,000 Guaranis, qui avaient été vendus en place publique à Saint-Paul, et le fameux Manoel Pinto était arrivé à se vanter d'avoir dans sa ferme (fazenda) jusqu'à 1,000 Indiens capables de manier l'arc et la flèche. Ils avaient détruit, de plus, plusieurs villes espagnoles,

telles que Ontiveros, Xérès; il n'était donc pas étonnant que la cour de Madrid eût non-seulement autorisé, mais encouragé les Jésuites à discipliner leurs Indiens. Lorsqu'en 1676, les incursions des Paulistes recommencèrent, malgré les injonctions de la cour de Lisbonne et les réclamations énergiques de la cour de Madrid, la ville d'Espiritu-Santo, dernier établissement des Espagnols sur le haut Parana, fut détruite et quelques Indiens des villages voisins, et surtout des commanderies de ce canton, furent de nouveau emmenés captifs, mais non pas comme autrefois sans résistance. Les Pères défendirent vigoureusement leurs ouailles et l'on cite les jésuites Mateo Sanchez et Alfaro, qui catéchisaient encore des néophytes dans cette province, comme ayant déployé une valeur remarquable. Aussi les Paulistes n'y revinrent plus, surtout après que cette dernière alerte eût permis aux Jésuites de perfectionner l'organisation militaire de leurs réductions nouvelles du moyen Parana et du haut Uruguay. On fit venir du Chili quelques Pères qui avaient été militaires, et c'est alors que furent rédigées la plupart des ordonnances que nous avons citées.

A partir de cette époque, les exercices se firent avec régularité dans chaque Mission. Il y eut deux compagnies de cavaliers composées des hommes les plus actifs et les plus vigoureux, qui s'exerçaient au maniement de la lance, du lazo, et formaient de bons chevaux de combat. Des jeux de bague publics et des sortes de carrousels entretinrent l'émulation.

Lorsque, vers la fin du XVIIe siècle, les Missions eurent toutes été reportées au sud de l'Y-Guazu, entre le Parana et l'Uruguay, les Paulistes, qui avaient éprouvé plusieurs échecs dans des expéditions tentées si loin de leur capitale, renoncèrent définitivement à leurs attaques. Quant aux Minuanes et aux Charruas qui entouraient les Missions orientales, ils furent battus en diverses rencontres et cessèrent également leurs incursions.

Les Missions entrèrent donc dans une paix profonde, qui ne fut troublée que par quelques invasions partielles d'Indiens sauvages de la Sierra du Brésil, qui furent toujours repoussés, et pour se défendre desquels les Pères établirent des gardes le long de la Sierra do Herval et aux limites de la grande forêt de pins araucarias qui couvre une partie de la Sierra limitrophe de la province de Sainte-Catherine et servait de passage aux tribus barbares.

Quant à la poudre, dont on accusait les Jésuites de faire provision dans la prévision d'une nouvelle lutte contre l'autorité espagnole, celle que l'on trouva dans leurs magasins, à leur expulsion, prouve à quoi la plus grande partie était destinée. Les Indiens d'autrefois, comme les Gauchos d'aujourd'hui, sont fous des pétards et des feux d'artifice. Les missionnaires ne leur refusaient point ce plaisir, et tous les jours de fête il y avait sur la place publique des fusées et des feux de réjouissance. La poudre de guerre était en petite quantité, ainsi que les fusils; la guerre de 1751 le prouva bien, quoiqu'on ait exagéré, jusqu'au ridicule, le nombre des provisions et ustensiles de guerre que l'on disait accumulés dans les Missions.

Voilà donc à quoi se réduisait leur état militaire. Les Guaranis sont peu belliqueux, et ne deviennent bons soldats qu'au bout d'un temps assez long et après des exercices multipliés. Parmi eux se trouvaient quelques hommes de courage, comme Sepé, comme Nicolas; mais il n'est jamais sorti de leurs rangs un capitaine réellement distingué, pas plus du temps des Jésuites que plus tard.

Reprenons maintenant le récit des événements qui se sont écoulés depuis un siècle.



VI.

Expulsion des Jésuites en 1767. — Désolation des Indiens, leur lettre au gouverneur Bucarelli. — Organisation nouvelle des Missions. — Division administrative. — Municipalité indienne. — Décadence des Missions.

L'ordre succomba enfin en Europe, et son expulsion de France fut contemporaine de sa chute en Portugal et en Espagne. Le Portugal se distingua surtout par son acharnement contre eux; dirigé par Pombal, leur ennemi personnel, le cabinet de Lisbonne les bannit de ses possessions, au commencement de 1759; leurs biens furent confisqués, et on les envoya eux-mêmes au pape. Il est probable que la guerre des Missions n'était pas étrangère à cette haine et à cette vengeance. Huit ans après, l'édit de Charles III, du 2 avril 1767, les expulsa également de l'Espagne et de ses colonies (1).

(1) On s'expliquerait difficilement la conduite du gouvernement espagnol en cette occasion, si l'on ne savait que les gouvernements, comme les peuples, sont pris, par époques, de certains accès de vertige, d'erreur et d'injustice, de préjugés dont on se rit dans l'âge suivant, alors que les événements sont venus châtier durement ces folies et que le temps a ramené le bon sens et l'équité. Presque toutes les nations de l'Europe ont passé par là depuis un siècle et y passeront encore. C'est la loi providentielle qui veut que les hommes s'instruisent à leurs dépens et que les progrès matériels et moraux du monde soient achetés chèrement.

Le philosophisme triomphait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, il avait surtout des adeptes dans les classes élevées; le roi d'Espagne. Charles III, se laissa emporter par le torrent; et, à lire le texte des ordonnances qui abolirent la Compagnie de Jésus dans tous les domaines de l'Espagne, on a peine à s'expliquer comment un prince aussi distingué ait pu se laisser entraîner à un tel excès de craintes puériles et d'iniques préventions. En effet, en examinant le luxe de précautions prises pour que le même jour et à la même heure, dans c royaume et toutes ses colonies, les Jésuites des différentes provinces fussent brusquement saisis et conduits sous bonne garde au port d'embarquement, on croirait qu'il ne voyait plus en eux qu'une société de fanatiques, laquelle, en plein dix-huitième siècle, comme jadis celle des agents du Vieux de la Montagne, au treizième, menaçait tous les rois et tous les gouvernements. — Comme partout et en tout temps, les agents du pouvoir, pour faire du zèle, rendirent plus acerbes encore les mesures dont l'exécution leur était confiée, et le gouverneur de Buenos-Ayres, Bucarelli, fut dans ce cas.

Les Jésuites avaient, à Cordova, le centre de l'administration de leur vaste province du Paraguay, qui comprenait une grande partie de l'Amérique méridionale. Le grand collége *(Colegio Maximo de San-Carlos)* de cette ville renfermait les principaux Pères et le noviciat. En 1767, leur maison y comptait cent trente-trois religieux; le nombre total des Pères répandus dans les autres maisons de la province, à Buenos-Ayres, à Santa-Fé, à la Rioja, à Salta, aux Missions, enfin dans les gouvernements de Buenos-Ayres, du Paraguay, du Tucuman et de Cuyo, était considérable. — Le 21 juillet de cette même année, la maison de Cordova fut occupée de nuit par le lieutenant Fabro envoyé par Bucarelli, et l'on mit le scellé sur la caisse, la bibliothèque, etc., etc. La caisse renfermait 16,302 piastres, dont 9,000 seulement parvinrent au gouverneur; la bibliothèque fut dispersée; les bâtiments, les fermes à bétail, les esclaves, furent confisqués. Deux cent soixante et onze Jésuites furent envoyés à

Dans la Plata, leurs adversaires triomphèrent alors, et le gouverneur de Buenos-Ayres, Bucarelli, homme violent, depuis longtemps leur adversaire, se hâta de mettre à exécution les ordres reçus de Madrid. Les Pères furent violemment arrachés du milieu de leurs néophytes en pleurs, jetés sur des navires et expédiés en Europe, où la Russie leur offrit un refuge. Bucarelli avait prétendu que les Indiens, poussés par leurs directeurs, étaient prêts à se révolter : ces pauvres gens, habitués à respecter le roi à l'égal de Dieu, se soumirent à tout ce qu'on leur ordonna en son nom, et se bornèrent aux plus humbles suppliques pour conserver leurs missionnaires. L'histoire a conservé la lettre en guarani que la municipalité de San-Luis adressa à ce gouverneur pour lui demander de lui renvoyer ses anciens prêtres. Cette lettre, la voici :

Lettre de la municipalité de la Mission de San Luis de Gonzaga, au gouverneur de Buenos-Ayres, marquis de Bucarelli.

I. H. S.

Nous, la municipalité (cabildo), et tous les caciques et Indiens, femmes et enfants de San-Luis, demandons à Dieu qu'il tienne en sa sainte garde V. E. qui est notre père.

Le corregidor Santiago Peredo, et D. Pantaleon Coyuari, avec l'affection qu'ils nous portent, nous ont écrit pour nous demander certains oiseaux qu'ils désirent envoyer au roi, et nous regrettons vivement de ne pouvoir nous les procurer, car ces oiseaux vivent dans les bois où Dieu les a créés, et ils s'éloignent de nous, de façon que nous ne pouvons les atteindre. Mais nous n'en sommes pas moins les sujets de Dieu et du roi, et toujours heureux de complaire aux désirs de ses ministres en tout ce qu'ils nous demandent. En effet, n'est-il pas vrai que nous sommes allés trois fois jusqu'à la Colonia pour offrir nos secours? N'est-il pas vrai que nous travaillons pour payer le tribut? Et maintenant nous prions Dieu

Buenos-Ayres et de là en Europe. Le gouverneur du Tucuman, Campero, fut chargé d'une exécution pareille dans sa circonscription. A la fin de l'année, il ne restait plus aucun de ces religieux dans tout le bassin de la Plata, les derniers ayant été expédiés en Espagne, au nombre de cent cinquante-trois, à bord de la frégate Esmeralda.

A Cordova, l'Université et le Collége de Montserrat furent placés sous la direction des Franciscains; à Buenos-Ayres, on appliqua leurs propriétés à l'établissement d'un collége royal. Partout ailleurs, leurs maisons furent données aux Dominicains et aux Franciscains. Quant aux fermes, elles furent vendues à vil prix, ou laissées à quelques fonctionnaires, et tombèrent depuis en ruine; quelques-unes seulement sont restées à l'État jusqu'à l'époque actuelle. La plupart de ces beaux établissements ont donc péri.

Cette mesure fut accueillie avec stupeur par la majorité des habitants de l'Amérique du Sud, habituée à voir dans les pères Jésuites les sujets les plus fidèles de l'Espagne, les soutiens ardents et infatigables du catholicisme, les promoteurs de la civilisation chez les Indiens, les propagateurs de l'instruction chez les Créoles. — Un siècle s'est écoulé depuis et ils n'ont point été remplacés. (Voyez Funès, *Ensayo de la Historia civil del Paraguay. Buenos-Ayres y Tucuman.* — Tome III.)

que le plus beau de tous les oiseaux, le Saint-Esprit, descende sur le roi et l'éclaire, et que son saint ange gardien l'accompagne.

Pleins de confiance en V. E., nous venons, en toute humilité et les larmes aux yeux, la supplier de permettre aux enfants de saint Ignace, aux Pères de la Compagnie de Jésus, de continuer à résider parmi nous et de rester toujours ici. Pour l'amour de Dieu, nous supplions V. E. de vouloir bien demander cela au roi. Tout notre village, hommes, femmes et enfants, et surtout les pauvres, vous adressent cette supplique le visage baigné de larmes. Quant aux moines et aux prêtres que l'on nous a envoyés pour remplacer les Pères de la Compagnie de Jésus, nous n'en voulons point. L'apôtre saint Thomas, ministre de Dieu, a lui-même évangélisé nos ancêtres dans ces mêmes contrées. Ces moines et ces prêtres ne nous donnent aucun soin, tandis que les fils de saint Ignace étaient pleins de bonté pour nous. Ce sont eux qui, dès le principe, ont eu soin de nos pères, les ont instruits, les ont baptisés, et les ont sauvés pour Dieu et pour le roi. Mais quant à ces moines et à ces clercs, nous n'en voulons en aucune façon.

Les Pères de la Compagnie de Jésus savaient être indulgents pour nos faiblesses, et nous étions heureux sous leur direction par l'amour que nous portions à Dieu et au roi. Si V. E., bon seigneur gouverneur, veut prêter l'oreille à notre supplique, et nous accorder ce que nous demandons, nous payerons un tribut plus considérable en herbe-maté. Nous ne sommes pas des esclaves et nous voulons faire voir que nous n'aimons pas la coutume espagnole qui veut chacun pour soi, au lieu de s'entr'aider mutuellement dans ses travaux quotidiens.

Ceci est la vérité simple et nue, et nous la faisons connaître à V. E., afin qu'elle y fasse attention, sinon cette Mission se perdra comme les autres. Nous serons perdus pour Dieu et pour le roi; nous tomberons sous l'influence du démon, et où trouverons-nous alors du secours à l'heure de notre mort? Nos enfants qui sont à présent dans les campagnes et dans les villages, si, à leur retour, ils ne rencontrent plus les fils de saint Ignace, s'enfuiront dans les bois pour y faire le mal. Déjà il paraît que les gens de San-Joaquin, San-Estanislao, San-Fernando et Timbo, sont perdus; nous le savons très-bien, et nous le disons à V. E. Les municipalités elles-mêmes ne sont plus capables de les rappeler sous l'autorité de Dieu et du roi, comme ils y étaient auparavant.

Ainsi donc, bon gouverneur, accordez-nous ce que nous vous demandons, et que Dieu vous aide et vous garde.

Voilà ce que nous vous disons, au nom du peuple de San-Luis, aujourd'hui, 28 février 1768.

Vos humbles serviteurs et enfants.

Signé : *Les membres du cabildo de la Mission de San-Luis.*

Bucarelli crut voir, dans cette demande si naïve et si modeste, un commencement d'insurrection. Il fit marcher des troupes sur les Missions; mais, au lieu d'Indiens armés, il ne trouva que de pauvres gens timides et prosternés, qui considéraient comme un insigne honneur que le roi eût envoyé un si grand personnage pour les examiner. Ils ne firent pas la moindre difficulté à recevoir les nouveaux administrateurs civils qu'on leur imposait, et les Pères Franciscains, qui remplaçaient les Jésuites pour le spirituel.

Malheureusement ce n'étaient plus les mêmes hommes. Au lieu de directeurs ha-

biles et bons, qui les considéraient comme leurs enfants, qui s'occupaient de leur amélioration physique et morale, de religieux qui se respectaient trop pour donner à leurs ouailles l'exemple de l'immoralité, ils eurent des gouverneurs civils qui, placés là pour un temps limité, ne cherchèrent qu'à faire leurs affaires, en tirant du travail des pauvres Indiens tout ce qu'on en pouvait tirer. Ce fut le retour des *encomiendas mitayas*, mais entre les mains d'hommes âpres à la curée, qui avaient hâte de faire leur fortune pour aller en jouir en Europe. Le trésor royal n'y gagna rien, et les Missions déclinèrent rapidement. D'un autre côté, les Pères Franciscains qui avaient remplacé les Jésuites n'avaient ni l'habileté ni la tenue de leurs prédécesseurs; leurs mœurs n'étaient pas les mêmes; ils perdirent vite de l'influence que leur devait donner leur caractère. Dans les trente années qui suivirent l'expulsion des Jésuites, la population avait diminué de plus de moitié. Beaucoup d'Indiens mécontents étaient retournés dans leurs bois; d'autres avaient quitté les Missions et étaient allés se mêler au reste de la population du Paraguay, de Corrientes et de l'Entre-Rios. — De telle sorte qu'en 1796, Azara, dont les récits confirment une partie des détails que nous venons de donner, et qui est fort loin d'être partisan des Jésuites, n'attribue plus qu'une population de 45,000 âmes aux trente missions du Parana et de l'Uruguay, qui subsistaient encore à cette époque, tandis qu'elle était au moins de 100,000 trente années auparavant.

Et cependant, lors de leur expulsion aussi brutale qu'injuste et maladroite, les Jésuites avaient laissé leurs administrés dans l'abondance de toutes choses; les magasins étaient bien fournis, les estancias couvertes de bétail. Les Indiens, formés à une exacte obéissance, avaient accepté en pleurant, mais sans résister, le nouveau régime qu'on leur imposait.

Le gouvernement espagnol crut devoir diviser la juridiction des Missions, qui jusqu'alors avait été dans une seule main.

Les onze Missions du Paraguay et les cinq sur la rive gauche du Parana furent placées sous la dépendance du gouvernement du Paraguay. Les dix entre les deux fleuves et les sept de l'autre côté de l'Uruguay dépendirent de Buenos-Ayres. Un gouverneur général résidant à Candelaria dépendait à la fois des deux gouvernements, et il avait sous ses ordres un lieutenant-gouverneur toujours choisi parmi les officiers de troupes de ligne ou de milices, pour chacun des sept départements dans lesquels on répartit le territoire entier.

Ces sept départements furent ceux de :

San-Miguel, — comprenant les Missions orientales moins San-Borja ;

Yapeyù, — comprenant Yapeyù, La Cruz, San-Borja et Santo-Tomé;

Apostoles, — comprenant Apostoles, San-Carlos, San-José, Martires, Concepcion, Santa-Maria-la-Mayor et San-Xavier ;

Candelaria, — comprenant les cinq bourgs sur la rive gauche du Parana, Candelaria, Santa-Ana, Loreto, San-Ignacio-Mini et Corpus ;

Itapua, — comprenant Itapua, Jesus, Trinidad et San-Cosme, sur la rive droite du Parana, dans le Paraguay ;

San-Ignacio-Guazu, — comprenant San-Ignacio-Guazu, Santiago, Santa-Rosa et Santa-Maria de Fé, près du Tebicuari ;

San-Estanislao, au nord, comprenant San-Estanislao, San-Joaquin et Belen. — Les Jésuites avaient donné à ce groupe le nom de Missions de Taruma.

Cette division était logique, et répondait à la situation topographique de ces groupes.

Des Pères Franciscains, Dominicains et de la Merci furent chargés du spirituel. Ils furent répartis deux par deux, l'un comme curé, l'autre comme vicaire, dans chaque réduction, et durent remplacer en tout et pour tout les Jésuites.

Les Indiens continuèrent à vivre en communauté. On avait reconnu que le seul moyen de les faire travailler et de pourvoir sérieusement à leurs besoins était de suivre les errements des Jésuites, qui certainement, avec l'intelligence qu'ils avaient, n'auraient point établi un pareil régime s'il n'y eût eu nécessité ; la suite le prouva de reste. Seulement on y fit quelques modifications : les Guaranis durent travailler une semaine pour la communauté et une autre pour eux ; ils continuèrent à aller aux *yerbales* par détachements, à soigner les estancias. La communauté fournissait à chaque famille des rations de viande, d'herbe-maté et de sel, une certaine quantité d'étoffes pour vêtements. Le reste, ils avaient à se le procurer eux-mêmes. Les Indiennes devaient filer du coton ; on leur en donnait dix onces par semaine, pour lesquelles elles étaient obligées de rendre trois onces de fil. Des châtiments corporels punissaient le non-accomplissement de cette tâche.

Quant à la capitation établie depuis plus d'un siècle, en 1649, par le vice-roi du Pérou, Salvatierra, et confirmée par cédule royale, en 1661, elle fut continuée. Cette capitation était d'une piastre par tête, et frappait tous les Indiens de dix-huit à cinquante ans, à l'exception des caciques, de leur fils aîné et des douze membres du cabildo ou municipalité.

Ce cabildo, déjà existant du temps des Jésuites, fut augmenté. Il se composa exclusivement d'Indiens, avec les titres suivants : un corregidor, un sous-corregidor, deux alcades, quatre régisseurs, un alcade de confrérie, un alguazil-major, deux majordomes et deux secrétaires. A l'exception des deux premières, toutes ces charges étaient amovibles, et chaque membre du cabildo pouvait désigner celui qui devait le remplacer l'année suivante. Les nominations étaient soumises à la ratification du gouverneur de la province, résidant à Candelaria. Quant au cacique, ses fonctions étaient purement militaires; il portait aussi le nom de lieutenant royal, car on conserva toujours un certain nombre d'Indiens sous les armes, soit pour la police, soit pour les événements imprévus.

Indépendamment de ces fonctionnaires indigènes et des deux prêtres, il y avait un administrateur espagnol, un maître d'école et quelquefois un médecin. L'administrateur était chargé de diriger les travaux, d'en emmagasiner les produits et de s'entendre directement avec l'intendant général des Missions, qui résidait à Buenos-Ayres. Cette charge avait été créée après le départ des Jésuites, pour centraliser l'encaissement des immenses bénéfices que ces établissements devaient, disait-on, donner. Cet intendant recevait les produits que lui envoyaient les administrateurs particuliers par des barques appartenant aux Réductions. C'était, comme toujours, de l'herbe-maté, du tabac, du coton en rame, de la mélasse, des cuirs et des crins, de la graisse, etc., etc. Il devait les négocier, et, sur le produit de ces ventes, déduire la capitation, les dîmes, les appointements des curés, administrateurs, etc., etc., qui étaient de 600 à 800 piastres annuelles, acheter certains objets d'importation indispensables, et mettre le reste au trésor. — On comprend que de tels emplois, qui permettaient si facilement la concussion, devaient être fort recherchés. Le trésor recevait peu de chose, malgré les vives réclamations

et les ordres réitérés du cabinet de Madrid pour une administration meilleure. Quant aux administrateurs particuliers, ils faisaient comme l'intendant général.

Cependant on n'épargnait pas les Indiens. Si l'on avait conservé les anciennes institutions des Jésuites qui leur plaisaient, telles que : le réveil au tambour, la messe du matin avec musique, la conduite au travail au son des instruments, on n'avait plus pour eux les soins paternels des Pères de la Compagnie. Menés durement, condamnés quelquefois à une sorte de travail forcé, antipathique à leur nature, ils se dégoûtèrent vite de ce nouveau régime et abandonnèrent graduellement leurs bourgs et villages. En outre, les administrateurs faisaient plus d'une fois abus des châtiments corporels. Leurs familles prenaient indistinctement les enfants pour en faire des domestiques et les envoyer souvent au loin, à Buenos-Ayres et à Montevideo, par exemple, pour le service particulier de parents ou d'amis. Les rations de vivres que l'on distribuait étaient de mauvaise qualité, insuffisantes quelquefois; les églises, si magnifiques autrefois, les colléges, les maisons des Indiens, commençaient à tomber en ruines, et on ne les réparait point. Nous savons déjà en quel état Azara trouva les Missions, vingt-cinq ans après l'expulsion des Jésuites.

VII.

Conquête des Missions orientales par les Portugais, en 1801.

La décadence des Missions marchait à grands pas; les événements politiques qui suivirent la Révolution française en Europe eurent leur contre-coup jusque sur ces plages éloignées. Les Portugais, toujours alertes et ne perdant jamais de vue leur but séculaire, cherchaient l'occasion de prendre leur revanche de la guerre de 1751. Le mécontentement des Indiens des Missions orientales leur était connu; il n'y avait plus à craindre de leur part cette résistance obstinée qu'ils avaient offerte un demi-siècle auparavant. Une occasion se présenta de mettre la main sur ce vaste territoire; ils ne la laissèrent point échapper.

Après avoir lutté dans le principe contre la République française, l'Espagne avait fait d'abord la paix, puis bientôt alliance avec la France. Le Portugal, d'après les traités, avait aidé l'Espagne dans sa lutte; mais, à la paix, la maison de Bragance, dominée par l'influence anglaise, ne voulut plus suivre la politique espagnole. La guerre s'ensuivit entre les deux couronnes, et l'Espagne commença les hostilités en envahissant la province d'Alemtejo. En Amérique, il en fut de même naturellement; on n'y demandait d'ailleurs qu'un prétexte aux hostilités.

Les Missions orientales commencèrent alors à être ravagées par des aventuriers de Rio-Grande qui venaient y voler du bétail. Les Indiens, mal défendus par les Espagnols, qui s'occupaient plutôt à les exploiter, s'effrayèrent. Ceux de San-Lorenzo, les plus exposés à ces incursions, sollicitèrent alors le vasselage du Portugal. Le capitaine de dragons, Pereira Pinto, commandant de la frontière, se hâta d'accepter cette offre. En même temps, un certain José Borges Canto, déserteur du régiment que commandait Pinto, homme résolu et entreprenant, réunit quinze aventuriers, va trouver son commandant qui lui pardonne, et s'offre d'aller soutenir les habitants de San-Lorenzo. Libre alors de ses actes, Canto pratique des

intelligences parmi les Indiens, et avec quelques hommes déterminés vient assiéger San-Miguel, capitale des Missions orientales. Le peu d'Espagnols qui résidaient dans le bourg se fortifièrent dans l'église et le collége et essayèrent de résister. Mais les Indiens désertaient en masse, l'eau manquait aux assiégés, il fallut capituler. La chute de San-Miguel, où les Portugais trouvèrent d'abondantes munitions de guerre, fut suivie de celle de San-Juan et de San-Angel qui ne firent point de résistance. San-Luis et San-Borja suivirent leur exemple; San-Nicolas seul tint quelque temps, grâce à l'activité et à l'énergie d'un officier espagnol surnommé Rubio-Dulce. Mais ce brave officier était presque seul, les Portugais recevaient tous les jours des renforts, les Indiens étaient indifférents. Rubio échoua dans une tentative pour défendre San-Borja, et la conquête de ce vaste territoire fut consommée. Il fut annexé aux possessions brésiliennes, dont il fait encore partie aujourd'hui.

L'Espagne fit des réclamations; mais elle était alors mêlée aux grandes luttes européennes, le Portugal opposa des délais, et bientôt les événements de 1810 vinrent imprimer une tout autre face aux affaires de la vice-royauté de la Plata.

La conquête des Missions orientales, en 1801, avait coûté peu de sang, mais elle ne fit qu'accélérer la chute de ces établissements dont la ruine totale ne fut pourtant consommée qu'en 1828, lors de l'incursion de Rivera. — Les Indiens furent dépossédés de leurs bestiaux, volés en partie par les vainqueurs; les églises virent disparaître leurs joyaux les plus précieux, et tous les désordres, fruits de la conquête, se firent jour au milieu d'une population jusqu'alors si paisible. Suivant le recensement qui se fit alors, le chiffre des Indiens montait encore à 14,000, mais en 1814 il n'était plus que de 8,000, parmi lesquels 824 blancs.

Les Portugais, cédant à une nécessité universellement reconnue pour le gouvernement des Indiens des Missions, continuèrent le régime espagnol, c'est-à-dire la communauté modifiée. Chaque homme dut travailler la moitié de la semaine au profit du bourg, et le reste pour lui. On suivit le système des rations; la seule modification importante fut l'abolition de la capitation. Mais rien ne put arrêter la décadence de ces établissements. Les administrateurs portugais étaient aussi avides et plus durs que les Espagnols; les sept réductions devenues portugaises se dépeuplèrent chaque jour. La guerre des Missions occidentales, en 1817 et 1818, vint aider encore à leur dépopulation; les églises, n'étant pas réparées, tombèrent en ruines comme les maisons; le bétail des estancias disparut; les bois envahirent les cultures qui devinrent des solitudes. En vain, en 1824, l'empereur D. Pedro créa-t-il à San-Borja un bureau de comptabilité des Indiens et essaya-t-il de faire administrer ce pays comme une vaste ferme. Rien ne put arrêter cette décadence de plus en plus accélérée. En même temps des blancs venaient former des établissements sur les terres indiennes dont les habitants disparaissaient; une colonie temporaire d'Allemands s'installait à San-Juan; enfin, il restait peu de l'ancienne population, lorsque, en 1828, Rivera vint faire sa razzia sur ce territoire.

Nous raconterons cette expédition avec les événements qui en furent la suite, en son lieu, en suivant l'ordre chronologique de notre histoire.

En 1803, D. Bernardo Velasco fut envoyé d'Europe en qualité de gouverneur des Missions. Il crut devoir tenter l'abolition complète du régime de la communauté. Mais le mécontentement des Indiens et les inconvénients que le nouveau régime allait amener lui firent promptement modifier ces mesures. En 1806, Ve-

lasco fut nommé gouverneur du Paraguay, mais tout en conservant le gouvernement des Missions. Etrangers aux graves événements de l'Europe, les habitants de ces contrées lointaines, en dehors des Missions abandonnées aux Portugais depuis 1801, continuèrent à vivre en paix jusqu'à ce que la conquête de l'Espagne par les Français, le couronnement du roi Joseph, eussent produit une secousse profonde qui amena la manifestation du 25 mai 1810, et, par suite, la séparation des colonies de la Plata de leur métropole.

VIII.

Destruction des Missions occidentales par les Portugais en 1817. — Guerre d'Artigas.

Avec la révolution qui amène l'émancipation des provinces de la Plata et leur séparation de la métropole, commence une troisième phase dans l'histoire des Missions, phase la plus déplorable de toutes. — Pendant les cinquante années qui se sont écoulées depuis 1810 jusqu'à l'époque actuelle, les malheureux Indiens de l'Uruguay et du Parana ont été mêlés à toutes les guerres étrangères et civiles qui ont désolé ces régions, et leur nombre a d'autant plus diminué que, pendant longtemps, ils ont formé la force principale des armées. Les differents chefs (*caudillos*), qui se disputaient le pouvoir, se disputaient aussi ces groupes de population qui pouvaient leur fournir des soldats. Du calme le plus profond les Guaranis des Missions passèrent brusquement à la vie agitée des camps et des combats; leur douceur native se changea en férocité, suivant les ordres du chef qui les commandait, et dont ils suivaient aveuglément les ordres.

Examinons donc maintenant la série des événements qui amenèrent la ruine entière et absolue des Missions.

Aussitôt après la déposition du vice-roi Cisneros, qui avait succédé au Français Liniers, le défenseur de Buenos-Ayres contre les Anglais, en 1807, le pouvoir exécutif était tombé exclusivement entre les mains des Sud-Américains. — Ceux-ci s'empressèrent de faire de la propagande et d'exciter le reste du pays à faire cause commune avec Buenos-Ayres, qui avait commencé le mouvement d'émancipation. Dans ce but, une petite armée fut envoyée au Paraguay, sous les ordres du général Belgrano. On craignait l'influence de Velasco et on voulait amener les Paraguayens à le déposer et à s'unir à Buenos-Ayres. Belgrano partit de la ville de Parana, et, dans une longue route de 150 lieues, ne rencontra que deux points seulement qui fussent habités, Curuzu-Cuatia et Yaguareté-Cora dans la province de Corrientes. Il passa sur cette sorte de chaussée naturelle coupée de nombreux marais qui sépare la lagune Ibera des autres lagunes qui forment les sources des rivières Bateles, Santa Lucia, San Ambrosio, etc., et arriva enfin, après d'incroyables fatigues, à Candelaria, où il comptait passer le Rio-Parana, lequel dans cet endroit n'a que 800 metres de large. Cette capitale des Missions était dans un état qui peut faire juger de celui des autres à cette époque, par suite de l'incurie des administrateurs. En effet, dans un mémoire publié quatre années après à

Buenos-Ayres, Belgrano dit que le collége était presque inhabitable, que les bâtiments de la place tombaient en ruine et que l'église était peu solide. — Là il reçut un renfort de deux cents cavaliers que lui envoya le colonel Rocamora, sous-gouverneur des Missions, qui avait choisi la résidence de Yapeyu; les deux cents cavaliers étaient Guaranis.

L'expédition de Belgrano fut infructueuse; il fut battu au Tacuary, capitula honorablement et repassa dans les Missions occidentales. Mais les Paraguayens n'en gardèrent pas plus pour cela le gouverneur Velasco, avec lequel ils avaient combattu contre les Buenos-Ayriens ; celui-ci fut déposé et les principaux chefs du pays déclarèrent leur indépendance de l'Espagne. De plus, ils refusèrent obstinément de se mêler désormais aux événements du reste des provinces de la Plata.

Dans la capitulation qui fut ratifiée par le gouvernement de Buenos-Ayres, la possession des cinq bourgs paraniens et de leur territoire, Candelaria, Santa-Ana, Loreto, San Ignacio-Mini et Corpus, fut confirmée au Paraguay qui y envoya pour gouverner un certain Martiaura que nous verrons figurer tout à l'heure.

Pendant quatre ans encore les Missions furent assez tranquilles, mais avec les troubles que les tendances séparatistes d'Artigas firent naître dans la Bande-Orientale, et sa lutte contre le gouvernement de Buenos-Ayres qui prétendait de son côté recueillir l'héritage entier de la vice-royauté espagnole, commencèrent également leurs agitations.

Dès 1811, les habitants de la Bande-Orientale s'étaient soulevés contre les Espagnols. Ceux-ci, maîtres de Montevideo, avaient naturellement conservé cette place, mais toute la campagne était au pouvoir des insurgés, au nombre et à la tête desquels on voyait Artigas. Celui-ci revenait du Paraguay où il avait suivi Belgrano qui s'était extrêmement loué de sa valeur. Cette qualité d'ailleurs était incontestable chez cet homme violent, énergique et sans instruction, quoiqu'il fût d'une des meilleures familles de Montevideo. Ses débuts de jeunesse avaient été la contrebande; ses instincts guerriers le précipitèrent dans la guerre de l'Indépendance, où sa bravoure et son patriotisme local le rendirent vite l'idole des Orientaux. Les Espagnols tenant toujours dans Montevideo, ville alors très-bien fortifiée, Buenos-Ayres crut devoir prêter secours aux patriotes de la Bande-Orientale. Le général Alvear vint assiéger la place à l'automne de 1813; elle capitula après un siége de quatorze mois, où la plupart des Espagnols réfugiés de la campagne avaient péri du scorbut.

Mais après la victoire commencèrent les querelles entre les vainqueurs ; Artigas ne voulut point se soumettre au gouverneur de Buenos-Ayres, proclama l'autonomie de la Bande-Orientale, et s'en fit nommer gouverneur. Gervasio Posadas, directeur suprême des États de la Plata, crut devoir le déclarer hors la loi. Artigas répondit par des hostilités directes contre Buenos-Ayres, et la guerre civile s'alluma.

Les Portugais, fidèles à leur politique immuable, au plan qu'ils suivaient depuis un siècle et demi avec une activité si habile et si tenace, ne pouvaient négliger des circonstances aussi favorables pour s'immiscer dans les affaires de la Bande-Orientale. — Déjà, dès 1811, ils s'étaient présentés sous prétexte de porter secours aux Espagnols attaqués par les créoles orientaux ; mais un armistice conclu entre les belligérants les avait, au bout de quatre mois, obligés à rentrer dans leur territoire. La querelle d'Artigas avec Buenos-Ayres fut une nouvelle occasion qu'ils

ne laissèrent point échapper. Au moment où la lutte était le plus acharnée avec cette ville, alors que les deux partis, le centralisme et le provincialisme, se prodiguaient tour à tour l'outrage ou la louange, les Portugais entrèrent dans la Bande-Orientale et s'emparèrent de Montevideo où la population, lasse de toutes ces secousses, les accueillit presque avec reconnaissance. Artigas, obligé de faire la guerre de partisan, celle qui lui convenait, qu'il comprenait le mieux, songea à recruter d'autres soldats, car les Gauchos orientaux, les Indiens Charruas et Minuanes qu'il avait réunis commençaient singulièrement à diminuer de nombre.

Il avait porté son quartier-général entre le Queguay et le Dayman, aux bords de l'Uruguay, sur un plateau découvert qui a conservé depuis le nom de *Mesa de Artigas* (Table d'Artigas). A côté était une sorte de village temporaire, sous le nom de Purificacion, dans lequel étaient les familles de ses soldats et quelques Orientaux, ses plus chauds partisans. Ce campement avait une réputation sinistre, car des cruautés nombreuses sur les Espagnols et les Portugais, sur tous ses adversaires enfin, sans distinction de race ni d'origine, étaient commises par ce chef que ses revers avaient aigri. Cette position était forte et bien choisie; elle lui permettait l'accès des Missions, celle de l'Entre-Rios où il avait des intelligences, dans le cas où il serait trop pressé par l'armée nombreuse et bien disciplinée des Portugais, tandis que lui n'avait que des bandes, braves sans doute, précieuses pour la guerre des bois et des marais, enfin la guerre dite de *montonera*, mais incapables de tenir devant une armée réglée, en rase campagne.

Lors du retour de Belgrano de sa malheureuse expédition du Paraguay, le colonel Rocamora, gouverneur des Missions, avait désiré résigner son commandement et avait été remplacé par Bernardo Perez Planes, bon officier, que Belgrano avait cru devoir récompenser par cette charge toute de confiance. Après sa rupture ave Buenos-Ayres, Artigas songea à s'assurer un appui dans les Missions et envoya le colonel Blas Basualdo pour les occuper. Planes, qui tenait pour Buenos-Ayres, s'y opposa naturellement; mais Martiaura, récemment nommé gouverneur des cinq bourgs paraniens, par les consuls Yegros et Francia, et secrètement dévoué à Artigas, prit fait et cause pour Basualdo. Il lui envoya quelques renforts. On entra de vive force à la Cruz et à Yapeyu, et Planes céda. Bientôt fait prisonnier par Martiaura, son ennemi personnel, il fut envoyé au quartier général d'Artigas, où il périt assassiné un mois après.

Restés maîtres du terrain, Basualdo et Martiaura se prirent de querelle au sujet des articles de guerre que chacun voulait s'approprier; mais Basualdo avait pour lui les Indiens; Martiaura s'enfuit dans les estancias des bords de la Ibera, pour y recruter du monde. Se voyant abandonné de tous, il prit le parti de rentrer au Paraguay. Francia, alors tout-puissant, quoiqu'il ne fût pas encore nommé dictateur, le fit jeter en prison où il languit vingt années, et ne fut relâché que peu de temps avant sa mort. Basualdo, devenu libre de ses démarches, s'empressa d'envoyer à Artigas tous les effets de guerre dont il put disposer et donna pour gouverneur aux bourgs paraniens un Paraguayen nommé Rodriguez. Vers la fin de 1815, Francia, voulant rendre au Paraguay ce territoire qui lui revenait en conséquence du traité avec Belgrano, envoya le major Gonzalez pour exiger la restitution de ces villages. Rodriguez voulut résister, mais il fut pris, abreuvé d'outrages comme traître à son pays, et conduit, lié en criminel, jusqu'à l'Assomption où Francia, sans vouloir même le voir, le fit jeter dans un cachot dans lequel il mourut.

C'est alors que, pressé par les Portugais, renié des Buenos-Ayriens, Artigas se résolut à frapper un grand coup et à mettre en œuvre pour cela les Indiens des Missions, dont il avait fait travailler les esprits depuis longtemps. Il avait du reste, en main, un instrument admirablement propre à ce rôle; c'était l'Indien Andres Tacuary, dit Andrecito Artigas, né à Santo Tomé, et son fils adoptif. En effet, Andrecito, car il est plus connu sous ce nom, fut accueilli d'enthousiasme par ses compatriotes. Il leva du monde sans difficulté, occupa les cinq bourgs du Parana, malgré la résistance de Gonzalez, et y trouva également des soldats. Enfin, toute la première moitié de l'année 1816 fut employée par lui à se former une armée. Lorsqu'il se crut assez fort, il conçut le projet de reconquérir les Missions orientales et de faire en même temps une diversion utile à son père adoptif. Dans ce but, au commencement du printemps, dans les derniers jours de septembre, il fut brusquement assiéger San Borja, quartier général des Missions brésiliennes. Andrecito avait avec lui deux mille Indiens plus ou moins bien armés, et deux pièces de canon. Ses hommes, animés d'une haine ancienne contre les Portugais, étaient encore exaltés par l'éloquence fougueuse d'un moine qui l'accompagnait et qui promettait que tous ceux qui mourraient dans ce siége ressusciteraient de l'autre côté de l'Uruguay, au sein de leurs familles.

La frontière des Missions du Brésil était alors commandée par le brigadier général D. Francisco das Chagas. Il avait pris San Borja pour son quartier général, quoique ce bourg fût alors exclusivement peuplé d'Indiens. Chagas ne s'attendait point à cette attaque, aussi se hâta-t-il de demander des secours à l'armée portugaise.

Le siége continuait avec vigueur: les Guaranis d'Andrecito avaient chargé la cavalerie portugaise avec tant d'énergie qu'ils l'avaient mise dans une déroute complète, lorsqu'un coup de canon de la place démonta une de leurs deux pièces; cet accident commença à les décourager. Le 5 octobre, le lieutenant-colonel Abreu accourt au secours de Chagas avec huit cents hommes de vieilles troupes. Andrecito est battu et repasse l'Uruguay en désordre avec le reste de son monde.

Pendant ce temps, José Artigas continuait sa lutte contre les Portugais et déployait une activité et une valeur qui suppléaient au nombre et à l'instruction militaire. Cependant, le 4 janvier 1817, il fut mis dans une déroute complète au gué du Catalan, sur le Cuareim, par le marquis d'Alegreté, et, vivement poursuivi par les Portugais, il se jeta brusquement de l'autre côté de l'Uruguay avec ce qu'il put sauver de troupes. Son intention était de se refaire dans l'Entre-Rios et les Missions, où il avait des partisans nombreux, et où son fils adoptif lui avait préparé, depuis sa défaite à San Borja, d'assez importants renforts.

Le marquis d'Alegreté, soupçonnant ses intentions, prit alors un parti extrême. Il était gouverneur et capitaine général de la province de Rio-Grande; le général Chagas était par conséquent sous ses ordres. Il lui ordonna de passer immédiatement l'Uruguay, de détruire complétement tous les bourgs des Missions occidentales et d'en enlever la population pour la répartir dans les Missions brésiliennes. Rien ne devait rester sur pied, ni églises, ni habitations, ni chapelles, ni estancias, rien enfin de ce qui pouvait servir un jour à grouper de nouveau cette population que l'on allait livrer ainsi à toutes les horreurs d'une extermination calculée.

« Il faut, » dit un écrivain brésilien, auteur d'une chronique du régiment de Sainte Catherine, qui fit toutes les guerres de cette époque, « reculer bien avant « dans l'histoire pour trouver des exemples d'ordres semblables. Les résultats de « l'exécution ne pouvaient manquer d'être, comme ils le furent en effet, barbares,

« inhumains, impolitiques et anti-chrétiens. La guerre, affreuse par elle-même, « est un des plus grands fléaux de l'humanité, alors même qu'elle est quelquefois « nécessaire ; mais envahir un territoire étranger, dévaster, saccager des villages « sans armes, réduire en cendres les temples et les maisons, forcer les habitants à « assister à ces actes d'horreur et les transporter violemment après dans un autre « pays, c'est le propre des nations barbares. C'est ce qui arriva dans les Missions « occidentales par suite des ordres du marquis d'Alegreté, gouverneur et capitaine « général de la capitainerie de Rio-Grande do Sul. »

En effet, le général Chagas se montra l'exécuteur fidèle et consciencieux de ces féroces mesures. Le 17 janvier 1817, il passe l'Uruguay, au *paso* d'Itaquy, à la tête de deux mille hommes de bonnes troupes. Il prend la Cruz qui ne fait pas de résistance, puisque tous les Indiens valides s'étaient enfuis, et en fait son quartier général. De là il envoie le major Gama avec trois cents hommes de cavalerie pour détruire Yapeyu que sa population avait abandonné. Gama fit cette opération tout à son aise et ne laissa rien debout de cette ancienne capitale des Missions. A son retour, il eut quelques engagements avec Andrecito, mais fut secouru à temps par Chagas. D. Luis Carvalho fut chargé de détruire Santo-Tomé, San-José, Apostoles, Martires et San-Carlos, et s'en acquitta aussi bien que Gama. Il paraît cependant qu'Andrecito le prévint à San-José et put en sauver la population, quoiqu'il n'eût cependant que fort peu de monde, puisque le reste de ses troupes était dans l'Entre-Rios avec José Artigas, qui, non découragé par sa défaite du Catalan, voulait, comme il le fit en effet, recommencer la guerre contre les Portugais. — Un autre lieutenant de Chagas, Cardoso, détruisit Concepcion, Santa-Maria la Mayor et San-Xavier.

Enfin, pour s'assurer que cette besogne avait été bien faite, Chagas lui-même remonta le long de l'Uruguay jusqu'aux bourgs du Parana, achevant de ruiner tout ce qui avait échappé à ses lieutenants. Sa cavalerie, lancée dans tous les sens, ne laissa rien debout. « Naturellement des atrocités furent commises; le meurtre « et le viol étaient à l'ordre du jour, aussi bien que l'immoralité et le sacrilége. « On vit un lieutenant de cavalerie, un certain Louis Maira, Indien du Brésil, « étrangler des enfants et s'en vanter. La religion catholique était profanée et « foulée aux pieds par des hommes qui se disaient catholiques. »

Pour que l'on puisse mieux juger de la conduite de Chagas, voici ce qu'il écrivait lui-même de Santo-Tomé, en date du 13 février, au marquis d'Alegreté : « Nous avons détruit et saccagé les sept bourgs de la rive occidentale de l'Uru- « guay; saccagé seulement ceux d'Apostoles, San-José et San-Carlos. Nous avons « parcouru et dévasté toute la campagne adjacente à ces bourgs, dans un rayon « de 50 lieues, sans compter que notre corps de cavalerie, aux ordres de Carvalho, « en a fait 80 à la poursuite des insurgés. On a pillé et apporté de cet autre côté « du fleuve, 50 arrobes d'argent, de beaux et bons ornements d'église, recueilli « d'excellentes cloches, 3,000 chevaux, autant de juments, 1,130,000 reis d'ar- « gent monnayé (9,620 fr.). » — Dans un autre rapport, il évaluait le nombre des morts à 3,190, celui des prisonniers à 360. On voit que la guerre que l'on faisait à ces pauvres Indiens, tout aussi bons, si ce n'est meilleurs chrétiens que les Portugais, était d'extermination. — Il disait, encore plus loin, leur avoir pris 5 canons, 1,600 fusils, 15,000 chevaux, etc., etc. (1).

(1) *Memoria da Campanha de* 1816, *por Diego Arouche de Moraës Lava*. — Repro-

Francia, dictateur du Paraguay, ne voulant aucun sujet de querelle avec les Portugais, qui menaçaient les bourgs du Parana, les fit évacuer et brûler; la population, les objets précieux, le bétail, furent transportés de l'autre côté du Parana et répartis dans les Missions voisines. Quelques Indiens préférèrent plutôt s'enfuir dans les bois, que de se soumettre à cette transportation; nous verrons tout à l'heure ce qu'ils sont devenus.

La destruction des quinze Missions occidentales consommée, Chagas donna ordre que tout ce qui restait de cette population fût transporté sur le territoire portugais, et y repassa lui-même avec ses soldats. Ils emmenèrent d'immenses troupes de bétail et plusieurs chariots chargés des dépouilles des églises. Soixante-cinq arrobes portugaises (1,040 kilogrammes) de vases sacrés, chandeliers, lustres, couronnes, etc., etc., en argent, furent les trophées de cette mémorable expédition. Ces objets précieux, restes de l'ancienne richesse des Missions, furent envoyés à Porto Alegre, et de là à Rio-de-Janeiro où l'on peut encore en voir une partie à la chapelle impériale. Quant aux cloches, aux tableaux, aux statues des saints, tout cela fut porté à San-Borja.

Toutes ces horreurs indignèrent jusqu'aux Portugais eux-mêmes. Le père Martinho Cespedes, vieillard de soixante-dix ans, et curé de San-Borja, ne voulut jamais consentir depuis à confesser aucun soldat ni personne qui eût pris part à la destruction des Missions. Lorsqu'on lui objectait que les inférieurs n'étaient point responsables des ordres de leurs supérieurs, lorsqu'ils les avaient exécutés : « Non, « non, mon ami, répondait-il, le vrai chrétien préfère plutôt la mort que de pro- « faner les reliques sacrées de notre Rédempteur. »

On raconte que, lors de l'enlèvement de la population de la Cruz, car Chagas, en l'évacuant, eut bien soin de lui faire subir le sort commun, le vieux père franciscain Pedro, curé de cette mission, âgé de plus de cent ans, homme universellement respecté par son âge et pour ses vertus, fut transporté avec ses ouailles, de l'autre côté de l'Uruguay. Assis sur la rive du grand fleuve, il vit les flammes, s'élevant du lieu où il avait vécu tant d'années, dévorer lentement l'église et les maisons. Alors, entouré des pauvres Indiennes en pleurs, des vieillards et des enfants qui avaient survécu, le vieux prêtre se leva, et, les mains étendues vers le ciel, le visage baigné de larmes : « O mon Dieu, s'écria-t-il, jusqu'où donc a « monté la malice humaine, que je voie aujourd'hui votre temple auguste brûlé, « les reliques de vos saints profanées, les champs de vos serviteurs dévastés, leurs « asiles en flammes, eux-mêmes tombés sous le glaive assassin! O mon Dieu, « pardonnez à ces hommes, pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils « font. » Un prêtre brésilien, D. José Coelho, recueillit ce vénérable vieillard dans sa maison où il vécut encore quelque temps, sans pouvoir se consoler du désastre des Missions.

Tels furent les événements qui signalèrent les premiers mois de l'année 1817. L'expédition de Chagas fut un acte de férocité pur et simple, puisqu'il n'y eut pas de résistance et qu'elle se réduisit, en somme, à voler des bestiaux, à piller des églises, à arracher de force à ses foyers, une population de femmes, d'enfants

duit dans le journal de l'*Institut historique et géographique brésilien*. — Juillet et octobre 1845, numéros 26 et 27. — *Memoria historica do extincto regimento de infanteria de linha da provincia de Santa-Catarina*, por Manuel Joaquin de Almeida-Coelho. Tipografia catarinense. 1853. — Brochure in-8°.

et de vieillards, puisque tous les hommes susceptibles de porter les armes étaient avec Artigas ou s'étaient s'enfuis.

Les Portugais retirés, les Indiens revinrent visiter les ruines de leur patrie, et jurèrent de la venger. Andrecito profita de cette exaspération pour les animer davantage; après avoir essayé d'abord, mais infructueusement, avec le peu de monde qu'il avait, de résister à Chagas, il avait couru de l'autre côté des lagunes, chercher des renforts, avec lesquels il revint occuper les Missions, et fixer son quartier général dans les ruines d'Apostoles. Dès que Chagas en eut des nouvelles, il se hâta de repasser l'Uruguay au *paso* de San Lucas a la tête de sept cents hommes, et vint l'y attaquer. Mais Andrecito s'était bien retranché dans les ruines; Chagas fut repoussé avec perte (juillet 1817), et rentra au Brésil.

Resté maître du territoire des Missions, Andrecito y rappela un bon nombre d'Indiens, et, l'année suivante, il redevint si menaçant que Chagas crut devoir entrer une troisième fois dans le pays. Fier de son succès d'Apostoles, Andrecito s'était cantonné dans San-Carlos, qui offrait encore quelque abri. Chagas occupa facilement la place et les maisons, mais le général indien s'était surtout fortifié dans l'église et le collége; il y avait tous ses soldats et leurs familles, très-décidés à vendre chèrement leur vie. Le mur avait été percé de meurtrières pour le feu de la mousqueterie; les hommes étaient hardis et exercés. Aussi les Portugais perdirent-ils beaucoup de monde dans une première attaque; mais à la faveur d'un ouragan du sud, ils trouvèrent moyen de mettre le feu à ce qui restait du toit de l'église et du collége, en même temps qu'ils enfonçaient les portes à coups de canon. Les Indiens firent alors une sortie désespérée et réussirent à percer la ligne portugaise, mais beaucoup restèrent sur la place; pressé par l'incendie, le reste capitula. Trois cents personnes de tout âge et de tout sexe moururent dans cette attaque, soit brûlées, soit massacrées. Les Portugais firent prisonniers trois cent vingt-trois hommes, et deux cent quatre-vingt-dix femmes et enfants. Dans tout ce combat, les Indiens avaient montré un acharnement et une ténacité incroyables; deux fois ils étaient parvenus à éteindre l'incendie que rallumait sans cesse la tempête, et, sans les éléments conjurés contre eux, ils eussent certainement repoussé Chagas. Les prisonniers furent acheminés sur San-Borja, et l'on détruisit ce qui restait de San-Carlos (29 mars 1818). Le 7 avril, la colonne de Chagas fut faire la même opération à Apostoles, où quelques familles s'étaient rétablies. On n'y laissa pas pierre sur pierre. De là, Chagas, son œuvre accomplie, repassa une dernière fois au Brésil.

Malgré ce revers, Andrecito, qui s'était échappé de San-Carlos avec ses meilleurs soldats, ne perdit pas courage. Les Guaranis, plus furieux que jamais contre les Portugais, lui étaient entièrement dévoués; de son côté José Artigas, secondé par l'Entreriano Ramirez, avait réuni un bon nombre de troupes dans l'Entre-Rios et Corrientes. L'occasion était donc favorable pour tenter un grand coup. Pendant qu'Artigas rentrerait dans la Bande-Orientale, Andrecito devait pénétrer dans les Missions du Brésil, et, forcée de se diviser, l'armée portugaise avait des chances d'être battue.

A l'automne de 1819, un an après le désastre de San-Carlos, Andrecito passe brusquement l'Uruguay aux gués (rapides) du Piratini et occupe la Mission brésilienne de San-Nicolas, où il trouve d'abondantes munitions de guerre et quelque artillerie. Chagas accourt immédiatement pour l'y attaquer. Les Indiens s'étaient barricadés sur la place et enfermés dans les maisons; ils ne donnaient pas signe

de vie. Les Portugais soupçonnant un piége attendirent, mais, lassés de ce repos forcé, ils essayèrent enfin de pénétrer dans le bourg; au moment où ils franchissaient les barricades, ils furent accueillis par un feu si nourri qu'ils se virent obligés de se retirer en toute hâte, laissant beaucoup de morts et poursuivis le sabre aux reins par les Indiens, qui ne les laissèrent que lorsque la cavalerie fut venue les dégager. Affaibli par cet échec, Chagas se retira à l'estancia de la Palmera et demanda des renforts au colonel Abreu et au comte de Figueira qui avait remplacé le marquis d'Alegreté dans le gouvernement de Rio-Grande.

Fier de son triomphe, Andrecito laissa six cents hommes résolus à San-Nicolas, et, avec le reste de son monde, tenta d'aller se joindre à Artigas, lequel, aux aguets dans l'Entre-Rios, attendait l'occasion favorable pour faire une pointe subite sur les villes importantes de Cachoeira, Rio-Pardo et Porto-Alegré, attaquant ains les Portugais au centre même de leurs possessions. Malheureusement, les communications étaient difficiles, et Artigas, mal instruit de ce que faisait Andrecito, ne put faire sa pointe à temps. Celui-ci cherchait à traverser l'Icabacua, au *paso* d'Itacoruby, lorsqu'il fut brusquement attaqué par Chagas et le comte de Figueira, suivis de plusieurs bataillons, et par le colonel Abreu, qui arrivait à marches forcées d'Alegreté avec d'excellentes troupes. Son monde était dispersé en partie et occupé aux opérations du passage : il fut battu complétement et fait prisonnier. La garnison de San-Nicolas, instruite par les fugitifs d'Itacoruby, se hâta de repasser dans les Missions détruites, où les Portugais ne jugèrent pas à propos de les poursuivre : la capture d'Andrecito leur suffisait.

Celui-ci avait été reconnu au moment où, échappé du désastre, il cherchait à traverser l'Uruguay. On l'envoya à Rio de Janeiro, où il fut mis en prison. Il y mourut au bout de quelques mois, par suite d'excès de boisson, selon les Portugais; mais, selon les Espagnols, empoisonné, parce que l'on craignait son influence sur les Indiens. Cette influence était réelle: Andres Tacuari disparu de la scène politique, les Indiens ne remuèrent plus.

Tout était donc consommé dans les Missions de la rive droite; la ruine était entière et absolue. Les familles qui restaient se dispersèrent et furent grossir la population de Corrientes, de l'Entre-Rios et du Brésil. Quelques Indiens demeurèrent pourtant dans le pays; mais, las d'être les instruments des chefs de parti, ils se déclarèrent indépendants et formèrent trois bandes.

L'une, sous les ordres de Carahypi, de Santo Tomé, occupa la Sierra, au-dessus de San-Xavier; Cabañas, Indien sambo de Corpus, plaça la seconde bande près de la chapelle de Caacarahy (montagne bénie), dans le voisinage des bourgs ruinés du Parana; enfin, l'Indien Ramoncito s'établit sur les bords de la lagune Ibera. Ces trois bandes, retombées dans la vie sauvage, vécurent de chasse et du bétail qu'elles pouvaient voler, soit aux Brésiliens, soit aux Correntinos.

Le bruit courut que d'autres Guaranis s'étaient réfugiés dans les bois et qu'ils y avaient formé au loin des sortes de colonies; mais on n'en entendit plus parler, et ce fait était resté complétement oublié pendant trente-cinq années, lorsqu'en 1851 des Paraguayens, remontant le Parana pour aller aux Yerbales de Tacurupucu, furent fort étonnés d'apercevoir des créatures humaines sur les bords du Pyra-Puytain, petite rivière dans laquelle le gros temps les avait forcés de relâcher. Comme le peuple paraguayen ne parle guère que le guarani, il ne fut pas difficile de s'entendre. Les Indiens de Pira-Puytain étaient des Guaranis réfugiés

des cinq bourgs paraniens qui n'avaient pas voulu suivre Andrecito, ni se soumettre à la tansportation ordonnée par Francia en 1817.

Ils avaient remonté cinquante lieues du Rio-Parana en canots, n'emportant que quelques vivres, des semences et quelques ustensiles de fer. Ils étaient débarqués au milieu des épaisses forêts qui bordent le Pira-Puytain, rivière qui vient de la Cordillère du Paraguay et se jette dans le Parana, à dix lieues au-dessous de l'embouchure de l'Y-Guazu. Une tribu de Guayanas sauvages vivait près de ces bois. Après quelques difficultés premières, ceux-ci firent alliance avec les nouveaux venus, qui leur apportaient une civilisation relative; cela fut d'autant moins difficile qu'ils étaient d'origine guaranie. Sans aucun animal domestique, réduits absolument à l'agriculture la plus primitive, ces réfugiés se mirent à vivre paisiblement, continuant avec beaucoup d'exactitude les pratiques religieuses qu'ils avaient apprises dans les Missions, telles que le baptême, le mariage, les prières du matin et du soir, la célébration du dimanche. Un vieil Indien qui savait lire, ancien secrétaire du Cabildo de Corpus, fut le directeur de cette société au milieu des bois, tandis qu'un cacique était investi des fonctions militaires. Sans se mêler entièrement aux réfugiés, et sans cesser de faire une tribu distincte, les Guayanas adoptèrent une partie de leurs pratiques religieuses

Depuis 1851, quelques relations se sont ouvertes entre la colonie indienne de Pira-Puytain et le reste du Paraguay. Ces Indiens apportent de la yerba au port de Jesus, et l'échangent contre de la quincaillerie et des étoffes. Le gouvernement paraguayen fait ouvrir un sentier (*picada*) à travers les épaisses forêts qui garnissent toute cette partie du territoire, de manière à mettre ces Indiens en relation plus directe avec ceux des anciennes missions de Jesus et de Trinidad. Leur cacique actuel, Carlos, est en bons rapports avec les autorités paraguayennes et a été investi du commandement du district. Dans peu de temps, ces Guaranis se seront fondus comme les autres dans la masse de la nation. On estime le total des deux tribus réunies à trois cents familles.

Quant aux trois bandes dont nous avons parlé, elles continuèrent leur même genre de vie jusqu'en 1826, époque de la guerre de la République Argentine et de la Bande-Orientale soulevée contre le Brésil. — Un groupe de familles indiennes réfugiées des Missions avait formé le petit village de San-Roquito dans le département de Payubre et près du Miriñay. Le congrès réuni à Buénos-Ayres en 1825 chercha à reconstituer, avec ces faibles éléments, la province des Misssions, sur laquelle le Paraguay et Corrientes alléguaient à la fois des droits. Il y eut même des députés de nommés; mais, en réalité, il n'y avait personne dans ces villages détruits, et les cabildos, seuls représentants légaux des vrais propriétaires du sol, avaient disparu. Le colonel Aguirre, commandant (*in partibus*) du territoire des Missions, chercha à employer l'influence de ce reste de population pour déterminer les trois chefs à venir se joindre avec leurs hommes à l'armée nationale qui faisait la guerre aux Brésiliens, ces successeurs des Portugais, leurs éternels et implacables ennemis. Carahypi et Ramoncito se rendirent à cette invitation et se joignirent à l'armée argentine. Quant à Cabañas, il refusa, et depuis sa troupe s'est dispersée et s'est fondue avec la population des pays environnants.

Malgré le désastre d'Andrecito et l'absence des secours importants qu'il devait lui amener, José Artigas se crut capable de pouvoir encore lutter avec succès contre les Portugais. Il venait de passer près de deux années dans l'Entre-Rios et Cor-

rientes, et, moitié par persuasion, moitié par terreur, il avait entraîné sur ses pas un bon nombre de soldats, d'autant plus qu'une guerre contre les Portugais était toujours nationale dans ces contrées. A la fin de 1819, il se jeta brusquement dans la Bande-Orientale, occupée tout entière par les forces portugaises depuis sa défaite au Paso del Catalan ; mais le 22 janvier 1820, sa nouvelle armée fut détruite à Tacuarembo, et, suivi du petit nombre de ceux qui étaient restés fidèles à sa fortune, il n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier dans l'Entre-Rios. A cette dernière heure même, un de ses lieutenants, Fructuoso Rivera, venait de le trahir, et, passant aux Portugais, poursuivait son ancien chef jusqu'aux gués du fleuve Uruguay.

Artigas comptait trouver des secours dans cette province ; une nouvelle déception l'y attendait : Ramirez, cet autre lieutenant qui lui avait été si dévoué jusqu'alors, se leva contre lui. Le pays était démoralisé, ruiné ; les levées d'hommes incessantes avaient effrayé les populations ; on était dégoûté de cette lutte, où, en dernier résultat, Artigas n'avait éprouvé que des revers et amené la ruine des Missions. Ce chef avait encore du monde ; mais Ramirez, avec huit cents soldats dont il était sûr, et qu'il avait bien disciplinés, le battit ; en même temps, sa troupe l'abandonna, et il ne lui resta que ses fidèles Indiens, à l'aide desquels il se réfugia dans les Missions détruites. Ces malheureux, aveuglément dévoués à sa fortune, essayèrent en vain de l'y soutenir. Le pays était désert, sans aucune espèce de ressources ; Artigas résolut d'implorer l'hospitalité du Paraguay. A la tête d'un millier d'hommes qui lui restaient, il se présenta en face d'Itapua, sur la rive droite du Parana, et fit demander au dictateur du Paraguay un refuge pour lui et sa troupe.

Francia était ennemi d'Artigas, car Andrecito, son lieutenant, n'avait pas plus épargné les cinq Missions qui dépendaient alors du Paraguay, que celles soumises au gouvernement de Buénos-Ayres ; comme ailleurs, il y avait, de gré ou de force, recruté des soldats. — Ce fut alors que, comme nous l'avons déjà dit, Francia donna l'ordre à leur population de les évacuer et de les brûler, tout en protestant des droits du Paraguay, non-seulement à ces cinq points, mais encore à tout le reste du territoire : puisque, disait-il, lors de l'émancipation, D. Bernardo Velasco, gouverneur du Paraguay, l'était également de toutes les Missions. Pendant les trois années que, repoussé de la Bande-Orientale par les Portugais, Artigas avait occupé toute la Mésopotamie Argentine, les relations de ces deux chefs, aussi absolus, aussi entiers et presque aussi féroces l'un que l'autre, avaient été des plus aigres. Francia n'avait jamais voulu entrer en arrangement avec Artigas et le traitait avec le plus grand dédain ; celui-ci avait répondu à ce dédain par des mesures restrictives du commerce de Paraguay, en frappant de droits énormes les navires qui, expédiés de l'Assomption, devaient passer nécessairement devant la ville de Corrientes. Telles étaient leurs relations, lorsque vaincu, poursuivi par son propre lieutenant, déserteur de sa cause, Artigas demanda un asile à son ennemi.

Francia, prévenu de cet événement, donna aussitôt ordre de recevoir les fugitifs, mais de n'en amener de l'autre côté du fleuve qu'un certain nombre à la fois, et de les désarmer à mesure. Artigas passa des premiers ; beaucoup d'Indiens de sa troupe se retirèrent alors et furent retrouver les ruines de leurs anciennes réductions et s'y établir de nouveau. Un petit nombre franchit le fleuve ; mais ces hommes, habitués à l'indiscipline et au pillage, trouvèrent un tout autre régime au Paraguay ; au premier méfait, ils furent saisis et fusillés. Artigas, conduit à l'As-

somption, sollicita une audience du dictateur. Celui-ci le relégua à Curuguati, à 85 lieues nord-est de l'Assomption, et lui assigna une solde de trente-deux piastres par mois, somme presque considérable pour le pays. Abandonné à lui-même, Artigas redevint ce que la nature l'avait fait d'abord ; à soixante ans, il se mit à cultiver son champ, fut le père des pauvres de son canton, et édifia tout le monde par son excellente conduite. Après la mort de Francia, le nouveau président du Paraguay, don Carlos Lopez, fit cesser cet exil et lui permit de résider à l'Assomption ; Artigas y vécut jusqu'en 1850, époque à laquelle il mourut à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans.

La famille de ce chef célèbre habite encore Montevideo, et son nom est resté fameux parmi les Indiens. Nul chef n'a autant d'influence sur les nombreux Guaranis qui habitent maintenant les bords du Mocoreta, frontière de l'Entre-Rios et de Corrientes, que le colonel Artigas, son fils, qui commande aujourd'hui cette frontière, et est un des bons officiers de la Confédération.

Après la chute d'Artigas et celle de son successeur Ramirez, qui ne se fit pas attendre, car il succomba dans une guerre civile, Francia, en 1822, résolut d'établir une sorte de tête de pont qui lui permît de pénétrer à sa volonté dans le territoire des Missions.

A cet effet, il choisit à quinze lieues ouest d'Itapua, sur la rive gauche du Rio-Parana, un endroit nommé anciennement Tranquera (barrière) de San Miguel et depuis Tranquera de Loreto, là où la bande de terrain qui sépare le fleuve de la lagune Ibera est le plus étroite. A cet endroit, non loin du petit rapide (*salto*) du Parana, situé entre la rive gauche et la grande île d'Apipé, il existait du temps des Jésuites de vastes enceintes à bétail (*potreros*), séparées les unes des autres par des fossés. Le dictateur profita de ces dispositions du terrain et des travaux déjà faits pour y construire une barrière fortifiée. Il fit creuser un large et profond fossé pouvant au besoin recevoir les eaux du fleuve et les faire communiquer avec celles de la lagune Ibera. L'escarpe de ce fossé fut couronnée par une palissade de gros bambous, et une porte avec pont-levis fut l'unique passage réservé pour se rendre dans le nord-ouest de la province de Corrientes. En outre, des cabanes et un fort construits dans le voisinage reçurent une garnison nombreuse. Par de pareilles précautions, les communications avec le reste du pays furent complétement fermées, et les Paraguayens avaient entière liberté d'action sur les Missions occidentales, où, jusqu'à l'époque actuelle, ils ont empêché la formation de tout établissement nouveau.

C'est à la Tranquera de Loreto, qu'en 1846, le président don Carlos Lopez, entretint jusqu'à dix mille hommes, lorsqu'il eut déclaré la guerre à Rosas. — Toutes les hostilités de sa part se bornèrent à cette démonstration sans péril.

Un peu plus à l'ouest, à l'endroit même où Artigas s'était présenté devant Itapua pour passer le Parana, le dictateur fit élever, sous le nom de Trinchera de los Paraguayos (fortification des Paraguayens), une grande muraille en forme de cercle de 1,200 mètres de longueur et dont les extrémités s'appuient sur le fleuve. Ce mur, construit avec les débris des cinq bourgs du Parana, a près de deux mètres de hauteur et est garni à l'intérieur d'une banquette destinée à faciliter le jeu de la mousqueterie.

En même temps, l'ancienne Mission d'Itapua reçut une forte garnison et l'on plaça un corps détaché dans les ruines de Candelaria. Au moyen de ces postes

avancés, le Paraguay sauvegardait ainsi ses prétentions sur un territoire contesté et en retenait la possession réelle jusqu'à l'Aguapey. Mais le principal avantage de ces mesures fut de conserver les communications franches avec le Brésil, pendant que les prétentions de Rosas fermaient la voie si commode des fleuves Paraguay et Parana. Itapua, tout en étant ville de guerre, devint la place de commerce principale du Paraguay jusqu'en 1852; presque tout le trafic extérieur se fit par cette voie. Les marchandises européennes étaient importées à la ville brésilienne de San-Borja sur l'Uruguay; de là, à travers le fleuve, au village de l'Hormiguero, groupe de maisons qui s'était établi sur la rive, puis des charrettes les menaient à la Trinchera.

De 1840 jusqu'à 1849, le transit par cette partie des Missions se fit avec assez d'activité. Quelques fermiers hardis se hasardèrent même à établir des estancias sur ce territoire et commençaient à prospérer, lorsque tout à coup, en 1849, les Paraguayens, par suite de difficultés avec le gouvernement de Corrientes, envahirent le territoire, enlevèrent les estancieros et leur bétail, brûlèrent le village de l'Hormiguero, et le pays redevint encore une fois désert. Il n'est plus traversé aujourd'hui que par les rares voyageurs qui vont de San-Borja à Itapua, tout le commerce se faisant maintenant par la ville de l'Assomption et les fleuves.

Telle fut la fin des Missions comprises entre le Parana et l'Uruguay. Des quinze bourgades florissantes qui ornaient ce territoire, pas une ne resta debout. La Cruz seule a conservé quelques habitants qui y revinrent vers 1832.

Quant aux Missions orientales, elles n'eurent pas un meilleur sort.

IX.

Ruine des Missions orientales en 1828.

Nous avons vu comment, occupées par les Portugais en 1802, elles avaient pu en partie échapper aux dévastations de la guerre de 1817; mais elles n'en avaient pas moins souffert par l'abandon des travaux de l'agriculture, par les levées d'hommes faites de gré ou de force au milieu de la population indienne, pour en renforcer les troupes de Chagas. Maîtres absolus de la Bande-Orientale en 1820, après la retraite d'Artigas, les Portugais avaient continué à protester de leur désintéressement et à proclamer que leur intervention dans les affaires du pays n'avait lieu que pour le sauver de l'anarchie et que leur armée reconnaîtrait toujours les autorités locales, jusqu'à ce que la pacification eût lieu. En 1821, ce masque tomba, le général Lecor déclara la Bande-Orientale réunie aux possessions portugaises du Brésil, et constituant une de leurs provinces que l'on désigna sous le nom de Cisplatine. Le but séculaire du Portugal était atteint; l'Uruguay et la Plata formaient enfin la limite méridionale de l'empire.

La frontière de la province Cisplatine fut fixée au Cuareim, grande rivière qui débouche dans l'Uruguay, presque en face du Rio-Miriñay venu du nord-nord-ouest, lequel formait jadis la limite des Missions. Les sept Réductions de la rive

gauche restèrent annexées à la province de Rio-Grande do Sul, et les Indiens continuèrent à y vivre dans une tranquillité relative, quoique bien réduits en nombre et assez négligés par leurs maîtres. L'indépendance du Brésil, proclamée en 1822 et judicieusement acceptée par le Portugal, ne changea rien à cet état de choses. — Mais il était dit que rien de ces créations utiles ne devait subsister.

En 1825, la Bande-Orientale se souleva contre le Brésil; Buenos-Ayres prit fait et cause pour les Orientaux, et une guerre acharnée s'engagea entre tout ce qui parlait espagnol et ce qui parlait portugais. Ce fut une véritable guerre de race, où l'on se battit bien de part et d'autre, et où les Brésiliens éprouvèrent plusieurs échecs fort sérieux. Cependant, nombreux et compactes, possesseurs de Montevideo, appuyés sur une escadre nombreuse, ils rendaient l'issue de la guerre incertaine, lorsque l'interposition de l'Angleterre amena la paix, en favorisant la formation de la Bande-Orientale en un État indépendant, sous le nom d'État oriental de l'Uruguay. Les Orientaux ainsi émancipés adoptèrent la forme républicaine, et l'on sait quelle a été depuis leur histoire.

Pendant les péripéties diverses de cette guerre acharnée, qui dura trois ans, le colonel D. Fructuoso Rivera, Oriental, ancien officier d'Artigas, et alors au service du Brésil, se rallia à ses compatriotes.

Sa soumission fut acceptée avec une médiocre confiance par les Argentins, qui l'avaient vu, dans une occasion remarquable, se séparer de son chef. D'ailleurs, son indépendance, son goût pour la *montonera* (guerre de partisans), ses allures de chef de parti, le rendaient suspect. Le général Martin Rodriguez, peu rassuré sur son compte, l'avait engagé à aller se présenter au gouvernement de Buenos-Ayres. Pendant que l'on faisait une sorte d'enquête sur sa conduite, Rivera s'enfuit à Santa-Fé, et demanda un asile à Estanislao Lopez, gouverneur de cette province, avec lequel il avait d'anciennes relations. Tous deux concertèrent alors une expédition hardie, qui devait faire éclater le patriotisme de Rivera, tout en servant ses intentions secrètes, et en même temps faire honneur à Lopez. C'était, du reste, une diversion favorable au succès des armes argentines et orientales.

Rivera traverse donc à la hâte l'Entre-Rios et le sud de Corrientes, à la tête de cent Indiens Charruas et d'une soixantaine de Gauchos; il se présente comme l'avant-garde de l'armée de Santa-Fé, qui le suit, dit-il, à marches forcées; il franchit l'Uruguay au *paso* de Santa-Ana, au-dessous de l'Ibicuy. Une garde brésilienne défendait le passage de cette dernière rivière à Mariano-Paso ; Rivera la culbute et tombe brusquement sur les Missions orientales, avant que l'on ait su sa marche à Buenos-Ayres ou à Montevideo. Les négociations qui amenèrent la paix étaient commencées : le gouvernement argentin, irrité des difficultés que pouvait soulever cette démarche de Rivera, et qui désirait ardemment la fin d'une guerre qui le ruinait, envoya à sa poursuite le colonel oriental Manuel Oribe; mais l'expédition fut menée avec tant de secret et tant de rapidité, que, quand on voulut l'empêcher, tout était déjà fini. Comme, en somme, on n'aimait pas les Brésiliens, que les Missions inspiraient peu d'intérêt, on ne parla plus de cette affaire, et on laissa les estancieros de l'Ibicuy et du Cuareim se plaindre inutilement d'avoir été dépouillés de leur bétail. Les deux nations avaient un désir égal de la paix.

Le but de Rivera était exactement le même que celui d'Artigas : recruter des soldats parmi les Indiens. Mais comme son caractère, bien différent de celui de son premier chef, était humain et porté à la douceur, cette mesure militaire ne

fut point accompagnée des cruautés qui avaient souillé plus d'une fois les opérations d'Artigas. Les Indiens ne firent d'ailleurs aucune espèce de résistance ; le peu de troupes brésiliennes qui se trouvaient dans ces cantons prit la fuite, et Rivera put opérer à son aise son immense razzia. La population tout entière fut emmenée ; les hommes valides furent incorporés dans ses troupes ; les familles formèrent un énorme convoi. Sur des charrettes, on emporta les statues des saints, les ornements et les cloches des églises. Tout le bétail fut également rassemblé et chassé vers l'Ibicuy avec le reste de la troupe. Aux *pasos* (gués) de l'Ibicuy et à ceux du Cuareim, plusieurs des charrettes qui portaient les cloches se brisèrent, et l'on assure que ces cloches se voient encore aujourd'hui au même endroit, dans les basses eaux. Une barque qui en portait deux chavira au *paso* de los Corralitos dans l'Uruguay, à une lieue au-dessous du Salto ; les autres arrivèrent à Montevideo, où elles furent distribuées à différentes églises de la campagne. Les familles furent cantonnées de l'autre côté du Cuareim ; on forma les villages de Santa-Rosa ou Bella-Union près de l'embouchure de cette rivière, et celui de Belem, presque en face de celle du Mocoreta. — Incorporés dans l'armée de Rivera, les Guaranis des Missions brésiliennes firent exactement ce qu'avaient fait ceux des Missions correntines dans l'armée d'Artigas : ils devinrent ses soldats les plus fidèles et les plus dévoués pendant toutes les guerres que ce chef, devenu bientôt après arbitre de la Bande-Orientale, eut à soutenir.

A la paix de 1828, lorsque la création de l'État oriental de l'Uruguay eut amené un traité de limites modifié depuis en 1851, la ruine des établissements jésuitiques était donc consommée, et, excepté San-Borja, à qui sa position sur une grande rivière navigable faisait conserver des habitants appartenant à toutes les races de la Plata, les autres bourgades étaient désertes.

Les familles des Indiens enlevées à ces Missions avaient été, comme nous l'avons vu, établies entre le Cuareim et l'Arapey, le long du fleuve Uruguay, sur un espace de vingt-six lieues. A la paix, les hommes qu'on avait fait soldats étaient venus les rejoindre ; mais, naturellement, ils avaient pris la licence des camps, les habitudes pillardes des armées de ce temps, et bientôt ils devinrent un fléau pour les estancias du nord de la République. Unis aux restes des Charruas, aux déserteurs et à tous les bandits du pays, ils se mirent à faire des excursions dans les environs, enlevant du bétail qu'ils allaient vendre au Brésil, et formant des groupes armés à la disposition du premier chef de parti (*caudillo*) qui voulut troubler la République. Le gouvernement de Montevideo crut devoir alors envoyer des troupes contre eux. Le général D. Fructuoso Rivera, devenu président, vit son frère périr en combattant contre ces bandits. Il fallut alors en venir aux moyens les plus énergiques, et, dans le cours de l'année 1832, les derniers Charruas furent exterminés. Les Guaranis Misioneros, qui s'étaient alliés à eux, périrent en partie ; l'autre part fut incorporée de nouveau dans l'armée ; on amena les familles dans la capitale, et la plupart, distribuées pour le service domestique dans les maisons particulières, se mêlèrent peu à peu au reste de la population. Un très-petit nombre retourna dans son pays.

Telle fut la fin des derniers Indiens des Missions. Ils ont disparu comme groupes de population ; mais les restes nombreux de leur race sont aujourd'hui mêlés aux Orientaux, aux Entre-Rians et aux Correntíns, avec lesquels ils se fondent tous les jours. De ceux qui s'étaient attachés à la fortune de Rivera, bien peu ont survécu

aux sanglantes batailles de l'Arroyo-Grande (6 décembre 1842), et surtout de la India-Muerta (27 mars 1845), où ses troupes furent entièrement défaites par les armées du général Rosas, qui, à son tour, convoitait la possession de la Bande-Orientale et lutta infructueusement treize années pour la conquérir.

Après l'expédition de Rivera, les Missions orientales étaient de fait dissoutes. Elles furent abandonnées, en grande partie, par le peu de population qui y restait ou qui y était revenue. Le hameau de San-Vicente se forma d'une vingtaine de familles qui, sous la direction d'un lieutenant brésilien, faisaient valoir une assez grande estancia, débris de leurs antiques possessions. M. Isabelle, qui parcourut la province de Rio-Grande en 1833, les y vit, et les trouva dans des conditions d'existence très-supportables. Du reste, il faut le proclamer ici, l'administration brésilienne fut bien plus paternelle à l'égard des Indiens que l'administration portugaise. Le gouvernement impérial s'occupe aujourd'hui avec zèle de la civilisation des nombreuses tribus qui existent dans l'intérieur de l'empire, et le temps n'est plus d'une extermination systématique.

En 1835, un recensement officiel de la population des Missions orientales donnait les chiffres suivants : 130 individus adultes, 38 invalides, 38 enfants; — 113 femmes, dont 32 infirmes; 37 filles : — reste total d'une population de 30,000 âmes soixante ans auparavant.

De leurs anciennes propriétés, ils avaient encore : 5 estancias (fermes à bétail), 9 potreros (pâturages fermés), 2 invernadas (pâturages d'hiver où les animaux ne maigrissent point), 8 chacras (établissements de culture), 31 rincones (coins de terre fermés par un ruisseau), 21,000 têtes de bétail, 642 chevaux, 952 juments. Des mains d'un administrateur particulier, la surveillance de ces propriétés passa dans celles du juge des mineurs. — Depuis vingt années, ce chiffre a encore diminué. Les propriétés du petit nombre d'Indiens qui ne se sont pas encore fondus avec le reste de la population, se bornent à des lambeaux de terre où ils cultivent du maïs, et à quelques vaches laitières. Du reste, ils passent la plupart du temps à ne rien faire, et les vieillards, hommes ou femmes, mendient.

X.

Missions du Paraguay. — Leur histoire depuis 1810 jusqu'à leur dissolution en 1848.

De l'autre côté du Parana, les choses s'étaient autrement passées, et l'humanité eut moins à gémir. Les dernières Missions, en effet, ne furent dissoutes qu'en 1848, et les anciens bourgs, construits du temps des Jésuites, existent encore aujourd'hui avec leurs églises et la plupart de leurs autres édifices.

Dès l'année 1811, le Paraguay avait refusé de se mêler aux événements dont le reste de la Plata était le théâtre. En déposant, à cette époque, le gouverneur espagnol D. Bernardo Velasco, il avait déclaré son indépendance de l'Espagne et commencé à se gouverner lui-même, tant bien que mal, avec toute l'inexpérience d'un peuple émancipé sans préparation. Pendant quatre années, la lutte des di-

vers partis, dans lesquels se partagea le pays, fut acharnée sans être trop sanglante, jusqu'à ce qu'enfin, en 1814, l'avocat Francia, à force d'astuce et d'habileté, parvint à dominer tous ses concurrents et à se faire nommer, d'abord dictateur à temps, puis, en 1817, dictateur suprême et perpétuel. Depuis cette époque, le Paraguay entra dans une voie d'isolement et de servitude dont il n'est point encore sorti, malgré les modifications plus apparentes que réelles que l'administration du président, don Carlos Lopez, a apportées dans le régime politique du pays. La dictature féroce et brutalement égoïste de Francia a disparu après sa mort, pour faire place à une autre dictature non moins entière, non moins jalouse, mais revêtue de formes plus douces et avec plus de concessions officielles à l'opinion. A peu de chose près, le fond est resté le même, et, au point de vue fiscal, la population du Paraguay a été exploitée avec un ensemble de mesures qui rappellent, à peu de choses près, le régime de l'Égypte sous Méhémet-Ali. Mais en monopolisant tout le commerce, toute l'industrie, le gouvernement de M. Lopez n'a créé ni barrage du Nil, ni manufactures, ni canaux; il n'a créé qu'une armée sans vêtements et sans vivres; une administration misérable et inepte; une population qui, dans le plus beau et le plus fertile pays du monde, meurt littéralement de faim; car l'absurde régime qui pèse sur elle ne lui laisse ni le temps de cultiver le pauvre coin de terre qui devrait la nourrir, ni la faculté d'échanger librement un peu de tabac ou de mélasse contre le morceau de flanelle ou de calicot qui doit former son vêtement (1).

Ainsi que nous l'avons vu, le territoire des Missions du Paraguay renfermait tout le pays compris entre le Parana et le Tébicuary, rivière qui, descendue de la chaîne centrale et grossie de tous les ruisseaux des massifs boisés qui la constituent, va se jeter dans le Rio-Paraguay après un cours de 120 lieues. Il formait un quart de la grande province connue sous ce nom et renfermant les bourgs de Jésus, Trinidad, Itapua et San-Cosme, sur le Parana; ceux de Santiago, San-Ignacio-Guazu, Santa-Rosa et Santa-Maria-de-Fé, entre ce fleuve et le Tebicuary. Quant aux trois Missions du nord, San-Joaquim, San-Estanislao et Belem, elles restaient en dehors de la province et faisaient partie du Paraguay proprement dit.

De l'autre côté du Tebicuary, on comptait aussi des Missions, non jésuitiques, gouvernées par les pères franciscains qui avaient adopté, mais en partie, le ré-

(1) Ces lignes ont été écrites en 1856; nous devons à la vérité de déclarer que depuis 1858 jusqu'à l'époque de sa mort arrivée en 1862, D. Carlos Lopez avait modifié son système et amélioré l'administration. Son fils, le Président actuel, brigadier-général D. Francisco Solano Lopez, a continué les améliorations commencées par son père. — Le Paraguay a aujourd'hui une bonne armée, bien vêtue, bien nourrie et bien logée. Le campement d'Humaita, jadis séjour de la dyssenterie et des fièvres pernicieuses, a été assaini, et on y a construit de bonnes casernes. L'État possède une petite flotte à vapeur, dont la plus grande partie a été construite sur ses chantiers. L'Assomption a des quais, un arsenal, des docks, un hôpital, un théâtre, des écoles. Un chemin de fer a été ouvert et conduira à 40 lieues de la capitale, à Villa-Rica, centre de la production du tabac. Le gouvernement a provoqué et favorisé la culture du coton. Nul doute que le jeune Président, auquel on doit déjà tant de sages et bonnes mesures administratives, ne persiste dans cette voie et ne modifie un jour certains règlements et monopoles qui entravent et ralentissent l'agriculture et l'industrie paraguayennes. — Le pays jouit d'une paix profonde et évite judicieusement de se mêler aux querelles de ses voisins; on peut donc s'y occuper à loisir du développement de ses ressources morales et matérielles.

gime communautaire. La plupart de ces villages, presque exclusivement peuplés d'Indiens, avaient été fondés à l'époque de la conquête, c'étaient ceux de :

Ita........................	Fondé en	1536
Yaguaron...................	—	1536
Ipané......................	—	1538
Guarambaré.................	—	1538
Aregua.....................	—	1538
Altos......................	—	1538
Atira......................	—	1538
Tobaty.....................	—	1538
Caa-Zapa...................	—	1607
Yuti.......................	—	1610
Itapé......................	—	1610

La plupart de ces bourgs sont situés à l'est de la ville de l'Assomption, et à une assez courte distance de cette capitale. Ils sont compris entre le Tebicuary, au sud; la Cordillère, à l'est; le Rio-Paraguay, à l'ouest, et le Mandubiray, au nord; région, qui constitue aujourd'hui la partie la plus peuplée de tout le Paraguay. Ces villages s'y trouvaient très-rapprochés d'autres bourgs, primitivement peuplés d'Espagnols; leur population se confondit en partie avec celle des premiers colons, la communication avec eux étant beaucoup plus libre que de l'autre côté du Tebicuary.

Pendant la dictature de Francia, le régime ancien fut maintenu dans les Missions; le dictateur se piquait peu de faire des innovations. Pourvu que tout le monde pliât le genou, que toute velléité d'opposition fût rentrée en terre, enfin, que sa monomanie de pouvoir absolu fût satisfaite, le reste lui importait peu. D'ailleurs, le régime unitaire et presque monacal des Missions lui convenait, quoiqu'il affectât d'être ennemi de toute institution religieuse et de professer un déisme pur. A sa mort, en 1840, les Missions du Paraguay étaient exactement dans le même état qu'en 1810. Un majordome nommé par le dictateur dirigeait chaque bourgade et faisait travailler les Indiens. Si ce majordome avait quelque intelligence et quelque bonté, ceux-ci étaient fort heureux. Un curé était chargé du spirituel et vieillissait dans ce poste. Le dictateur aimait avant tout l'immobilité.

Francia mort, aucun changement n'eut lieu jusqu'en 1848, époque à laquelle le président, don Carlos Lopez, jugea à propos de dissoudre les communautés indiennes et de placer leurs habitants sous le régime général.

Ainsi donc, les onze anciennes Missions des Jésuites et les dix qui avaient été longtemps entre les mains des Franciscains, en tout vingt et une, furent solennellement déclarées bourgs libres, et leur population assimilée à celle du reste du Paraguay. Mais, en même temps, l'État s'empara du territoire entier des Missions, des terres de culture, des bâtiments, des églises et surtout des estancias qui renfermaient une quantité considérable de bétail. On assure que la saisie de ces immenses troupeaux était, au fond, le véritable motif de cette mesure soi-disant libérale, et que le gouvernement fit sonner bien haut. En réalité, ce n'était guère qu'une spoliation, car en échange de ces bestiaux, dont le produit nourrissait la communauté, de ces maisons bâties par leurs ancêtres, que donnait-on aux Indiens? Quelques vaches laitières et bœufs de labour pour chaque famille; des ustensiles aratoires qui n'étaient que prêtés, des semences pour une seule fois, un champ

également prêté et dont la propriété restait à l'État; enfin, l'exemption de la dîme pendant huit années. En outre, les Indiens devenaient sujets au service militaire, service très-rigoureux dans un pays où pourtant, depuis quarante-cinq ans, l'on n'a pas tiré un coup de fusil, et aux prestations en nature, dont les Paraguayens sont grevés la moitié de l'année. Leur condition devint certainement pire qu'auparavant; car, sous le régime communautaire, ils avaient le logement, la nourriture et les vêtements, en échange du travail en commun, tandis qu'aujourd'hui, abandonnés à eux-mêmes, ils sont tombés dans la plus profonde misère. En effet, moyennement intelligents, médiocrement laborieux, une fois soustraits à la direction à laquelle ils étaient habitués, ils n'ont su se construire que de misérables chaumières au milieu du champ mal clos où ils cultivent le maïs, le manioc, les citrouilles et le tabac, comme le reste des Paraguayens, mais encore avec moins d'entrain que ces derniers, et n'ont point su se créer, en dehors de cela, quelques industries lucratives. On a bien laissé, dans les bourgs, un majordome qui fait l'office de juge de paix; mais, occupé de ses propres affaires, et n'ayant plus qu'une autorité incomplète, ce fonctionnaire se mêle fort peu de ce que font les Indiens, pourvu qu'ils soient prêts à accomplir toutes les corvées que l'administration leur impose, comme au reste des citoyens. Car, il ne faut pas se le dissimuler, le Paraguay, aujourd'hui, n'est qu'une immense communauté, une vaste Mission dont M. Lopez et ses enfants sont les majordomes, à la différence que les sociétaires ne sont ni nourris, ni vêtus, et n'ont surtout aucune part du bénéfice général. Les rouages d'une administration pareille sont fort simples et peu dispendieux; aussi le Paraguay offre-t-il aujourd'hui le spectacle d'un gouvernement fabuleusement riche, alors que la nation n'a pas à manger et que le faible commerce d'échange qui seul lui reste permis, celui du tabac et des cigares, se trouve menacé à chaque instant par l'avidité toujours croissante du fisc.

Dans l'état actuel des choses, la population indienne des Missions jésuitiques du Paraguay se trouve réduite au tiers de ce qu'elle était il y a soixante ans, ainsi qu'on peut s'en assurer par le tableau suivant :

Population en 1796, selon Azara.	Ames.	Population en 1858, selon l'auteur.	Ames.
Corpus...............	2,267	La population a été versée	
San-Ignacio-Mini......	806	dans les autres bourgs.	
Loreto...............	1,519	La population de la colo-	
Santa-Ana...........	1,430	nie de Pyra Puytain peut	
Candelaria...........	1,514	être de...............	400
Jesus................	1,185	....	300
Trinidad.............	1,017	....	400
Itapua...............	1,409	ou Carmen.............	800
San-Cosme...........	1,036	....	900
Santiago.............	1,097	....	800
San-Ignacio-Guazu....	864	....	500
Santa-Rosa..........	1,283	....	300
Santa-Maria-de-Fé....	1,144	....	400
San-Estanislao.......	729		
San-Joaquin.........	854	Environ................	1,000
Belem...............	361		
	18,515		5,800

C'est donc à dire que la population dans ces soixante années a diminué des deux tiers, et cela non par la guerre ou les persécutions. En effet, à part les cinq bourgs paraniens, que nous n'avons cités que pour mémoire, et qui ont été ruinés à dessein par Francia, la population a décru naturellement et sur les lieux mêmes, car il faut qu'on sache bien que l'Indien, pas plus que le Paraguayen, n'a la faculté de changer de département sans une permission spéciale du chef de l'État. et que cette permission se demande peu et s'accorde encore moins. Par conséquent, la diminution de cette population n'a tenu qu'à la direction qui lui était imprimée et au régime auquel elle a été soumise.

Depuis qu'elle est abandonnée à elle-même, la population indienne diminue plus rapidement encore, grâce à l'alimentation insuffisante et surtout irrégulière à laquelle elle est soumise, par suite de son imprévoyance et de son incurie. Il en est différemment lorsqu'il s'agit des métis nombreux qui sont le fruit du commerce des Indiennes avec les blancs; leur nombre a crû considérablement, et ils forment en réalité le fond principal de la nation paraguayenne. Ces mêmes bourgs des Missions sont en grande partie envahis, et remplis par eux et par les blancs qui louent au gouvernement les anciennes maisons jadis habitées par les Indiens, et établissent leurs cultures dans les environs. Ils payent dans ce cas à l'État, devenu l'unique propriétaire du fonds, la location du terrain; ce prix est d'ailleurs assez modique.

La paix dont a joui le Paraguay a donc contribué à conserver la plus grande partie des Missions, situées de l'autre côté du Parana, avec leurs églises, leurs colléges et leurs maisons. — Les majordomes étaient chargés de les entretenir lorsque le régime de la communauté durait encore; depuis son abolition, l'État s'est chargé de ce soin dans plusieurs endroits, il s'en acquitte convenablement. Tout, ainsi que nous le verrons dans la description de chaque Mission, est en partie réparé et maintenu habitable. C'est au Paraguay seulement que l'on peut retrouver des bourgs de Réductions offrant à peu près le même aspect dans leurs constructions qu'il y a cent ans, au moment de l'expulsion de leurs directeurs, et des églises qui donnent une idée de l'architecture, de l'ornementation intérieure et de la richesse de ces édifices à l'époque de leur prospérité. — Hors du Paraguay, il n'y a plus rien.

Nous avons passé cinq mois, tout l'été de 1855 à 1856, à parcourir le territoire fameux où s'élevèrent ces créations remarquables; c'est donc comme témoin oculaire que nous pouvons en parler. — Nous avons cru devoir étudier ces contrées en détail, car bien peu sont plus propres à la demeure de l'homme, bien peu aussi seront capables de nourrir un plus grand nombre d'habitants, alors que la civilisation aura reparu sur les rives supérieures des deux grands fleuves Parana et Uruguay.

XI.

Missions occidentales dites aussi de l'Entre-Rios ou de Corrientes. — Leur état actuel.

Le territoire de cette partie des Missions forme un triangle compris entre le fleuve Uruguay, à l'Est; le Miriñay et la Laguna Ibera, à l'Ouest; le Parana, au

Nord ; les forêts vierges de la Sierra des Missions, au Nord-Est. — Jusqu'au point où les deux grands fleuves se rapprochent de manière à ne laisser entre eux qu'un espace de vingt lieues, cette région est une vaste plaine ondulée, semée de bouquets de bois, de petites lagunes et de ruisseaux, qui tous se jettent dans l'Uruguay. A partir de San-Carlos et de San-José, commence la montagne, c'est-à-dire une chaîne de collines boisées, qui vont se joindre à la grande Sierra, laquelle, courant de l'Ouest à l'Est, sépare les bassins de l'Uruguay et de l'Y-Guazu.

Ce terrain est traversé en entier par l'Aguapey, rivière qui prend sa source près de San-Carlos dans la petite sierra del-Iman, et, décrivant un grand arc de cercle, dont la concavité regarde l'Ouest, vient après un cours de 60 lieues déboucher dans l'Uruguay, au-dessus de La Cruz. — Jadis il était, presque exclusivement, consacré à l'éducation du bétail, et de nombreuses estancias y étaient établies. Chaque estancia avait ordinairement une petite chapelle et un certain nombre de bâtiments de service ; aussi beaucoup de cartes anciennes et même modernes les signalent-elles comme des villages, désignation inexacte, car il n'y avait dans cette partie des Missions que les 15 bourgs que nous avons déjà nommés. — A partir de l'embouchure de l'Aguapey, le pays est entièrement inhabité aujourd'hui. Avant 1849, un certain nombre de Correntins et de Brésiliens avaient commencé à y former quelques estancias ; mais, à cette époque, le Paraguay alléguant des droits sur ce territoire, les garnisons d'Itapua et de la Trinchera, commandées par le fils du président Lopez, vinrent brusquement y faire une razzia générale et ne laissèrent pas une tête de bétail. L'opération s'exécuta sans la moindre difficulté, car il n'y avait pas un seul soldat dans la contrée, et les habitants se réduisaient à quelques centaines. Depuis cette époque, pas un seul établissement ne s'est formé et le pays est redevenu ce qu'il était depuis 1817, un désert. Seulement, sur la côte de l'Uruguay, quelques Correntinos et étrangers se sont mis à exploiter des bois et à préparer un peu d'herbe-maté, l'arbre qui la produit composant des forêts entières, au-dessus de San-Xavier. — Les dernières nouvelles nous annoncent que le nombre de ces travailleurs s'est beaucoup augmenté depuis 1862, époque à laquelle la navigation à vapeur a été établie sur le haut Uruguay, aussi bien que le double service de diligences de la Concordia et du Salto, à la Restauracion et à la Uruguayana, comme aussi pour Itaquy et San-Borja.

La pointe sud du territoire des Missions occidentales, entre le Miriñay et le Guabirabi, forme le département correntin de la Restauracion, du nom du bourg qui en est le chef-lieu. Ce bourg est un point très-commerçant dont la fondation remonte seulement à 1843, ainsi que celle de la ville brésilienne de la Uruguayana qui est située en face de l'autre côté de l'Uruguay. Ce fleuve a dans cet endroit 3,000 mètres au moins de largeur. La Restauracion peut avoir un millier d'habitants, parmi lesquels beaucoup d'étrangers. C'est un des entrepôts du commerce de la yerba-maté. Cependant l'industrie principale du département consiste dans l'éducation du bétail et son exportation au Brésil.

A 8 lieues au-dessus de la Restauracion, sur la rive même de l'Uruguay, se trouvent les ruines de Yapeyu, capitale de toutes les Missions du temps des Pères de la compagnie de Jésus. — Yapeyu était une véritable ville, et il est facile de le reconnaître à l'espace que couvrent ses ruines ; il y a 60 ans, elle avait encore, suivant Azara, 5,500 habitants. — Un bois presque impénétrable couvre son em-

placement; pour examiner les débris qui subsistent encore, il faut s'ouvrir un chemin avec le couteau de chasse, à travers les épais fourrés qui l'enveloppent. On reconnaît les murs de l'église, ceux du collége, habitation des pères, et des magasins. La file des maisons qui formaient la place était abritée par une double galerie soutenue par des piliers en bois d'Urundey, la meilleure essence de ces contrées. Des dés de grès rouge très-bien travaillés supportaient ces piliers dont quelques-uns sont encore debout, tandis que les autres gisent à demi brûlés sur le sol. — Une douzaine de familles vivent autour de ces ruines, et déblayent de temps à autre un carré de bois pour y semer du maïs; et plus d'une fois leur hache ignorante et brutale s'attaque aux magnifiques palmiers, les plus hauts et les plus vigoureux que nous ayons vus sur ces rives, aux superbes espèces arborescentes plantées jadis par les Jésuites et qui donnaient de l'ombre à la place des Carrousels où figuraient les Indiens dans leurs exercices et leurs jeux. Nous avons été assez heureux pour sauver le reste de ces beaux arbres en obtenant du gouverneur de Corrientes un ordre envoyé immédiatement au juge de paix du canton pour les faire respecter. — Depuis notre visite, quelques colons français sont allés s'établir dans cette antique Mission et en nettoient les ruines pour s'y installer. On nous assure que leur petite colonie y prospère. La localité est on ne peut mieux choisie pour un établissement de ce genre.

En effet, Yapeyu est placé sur la rive même de l'Uruguay, sur un terrain ondulé parfaitement à l'abri des inondations du fleuve et à une lieue de l'embouchure de l'Ibicuy, rivière considérable qui arrose une grande partie de la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul. — Il est proche des deux points si importants de l'Uruguayana et de la Restauracion, le centre de tout le commerce des Missions et qui communiquent facilement avec tous les autres ports du fleuve. Le *Rincon*, ou cul-de-sac, formé par le Rio Guabirabi, est éminemment fertile, aussi apte à l'agriculture qu'à l'éducation du bétail, et tout y favorisera le développement d'une population un peu laborieuse.

La Cruz, à sept lieues au-dessus de Yapeyu, est bâti sur une colline que signalent au loin ses hauts palmiers. Sa position est très-pittoresque; l'Uruguay en baigne les pieds, et du plateau que couvre l'ancienne Mission, la vue s'étend à l'ouest jusqu'aux *tres cerros*, trois rochers qui s'élèvent comme d'énormes tumulus dans la plaine, et de leur sommet dénudé laissent voir les vastes marécages de la lagune Ibera, qui commence à dix lieues ouest de La Cruz. — La plupart des maisons qui bordaient la place existent, mais beaucoup n'ont plus de toit. Le collége est ruiné en partie et l'arc de son portail, en grès assez grossièrement sculpté, gît sur le sol. Cependant il reste encore une partie des bâtiments en assez bon état pour pouvoir loger le commandant militaire du département et sa famille. Les murailles de l'ancien jardin des pères sont également debout; mais celui-ci est envahi par des broussailles qui étouffent les orangers, les figuiers et les grenadiers qui le remplissent. Dans la cour, on trouve, au sommet d'une élégante colonne de grès rouge, un cadran solaire portant le millésime de 1730, son style marque encore aujourd'hui les heures; il a compté les moments de bonheur et de misère qu'a eus successivement cette pauvre bourgade.

A la magnifique église incendiée par Chagas, a succédé une misérable chaumière dont les murs sont en terre battue, et dont la pauvreté intérieure est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer. — Nous visitâmes La Cruz un dimanche; le curé

était mort depuis un an et n'avait pu être remplacé. Un jeune sacristain guarani célébrait l'office du soir ; une vieille Indienne conduisait le chant qu'accompagnaient deux guitares, une flûte et deux violons. L'attitude du petit nombre d'Indiens et de métis qui remplissaient l'église désolée était dévote et recueillie. En songeant à la prospérité passée de La Cruz et à sa misère actuelle, à la foi et à la résignation de ces pauvres gens, les larmes nous vinrent aux yeux.

Le cimetière voisin de l'église est tenu avec beaucoup de propreté, et nombre de tombes anciennes ont encore leur pierre tumulaire avec son épitaphe en guarani. Un magnifique et haut palmier orne chacun des quatre angles de ce cimetière dont une haie d'orangers couvre le mur du fond et en dissimule les pierres écroulées.

Une haute et épaisse muraille en pierres sèches, construite jadis pour la défendre contre les attaques des Indiens sauvages, entoure encore le village de la Cruz. Cette muraille forme un parallélogramme de 400 mètres de côté. Les quatre anciennes portes n'existent plus, et de nombreux cactus parasites disjoignent, avec le temps, les blocs qui la composent ; sur beaucoup de points, elle est couronnée de ces élégantes bromélias dont les feuilles deviennent d'un rouge éclatant au moment de la floraison de la plante (*caraguata guyanensis*).

Il paraît qu'autrefois les Jésuites faisaient cultiver la vigne dans cette Mission, et qu'on y recueillait un vin estimé. De ces vignes anciennes il ne reste que quelques treilles mal soignées et donnant à peine du fruit. — La population du département de la Cruz, qui est de 2,000 âmes à peu près, ne s'occupe aujourd'hui que de l'éducation du bétail.

La colline de grès rouge sur laquelle est bâtie la Cruz renferme du cinabre. On a recueilli plusieurs fois du mercure liquide dans la petite plaine qui est à ses pieds et sur les bords de l'Ysoquy, petit ruisseau qui coule près de là. Des minerais de cette nature se retrouvent du reste dans tout le territoire des Missions : à Santo-Tomé, à Santiago, à la Capilla de Mercedes, entre le Tebicuary et Santa-Maria-de-Fé, etc., etc. On ne les exploite pas faute d'argent, de bras, et surtout d'entrain.

La petite ville d'Itaquy, à deux lieues au-dessus de la Cruz, et centre aujourd'hui d'un vaste commerce de yerba-maté, dont la valeur s'élève à 600,000 piastres, était autrefois une estancia dépendant de cette Mission, dont les fermes à bétail étaient situées entre l'Ibicuy et le Butuhy. Ce territoire s'appelait Rincon de la Cruz. La conquête portugaise lui enleva ces propriétés en 1801.

Santo-Tomé est à vingt lieues de la Cruz, en remontant le fleuve Uruguay, et à une lieue et demie au-dessus du port de San-Borja. C'était une Mission des plus anciennes, et l'aspect de ses ruines témoigne de son importance. Il reste debout tout le mur du chevet de l'église, formé d'assises d'une roche altérée et assez poreuse, mêlées à d'autres blocs de grès compacte. Une partie des murs latéraux existent encore. Une foule de cactus et de lianes ont pris racine sur ces murailles. Leurs formes étranges et si différentes des plantes européennes donnent à ces ruines un aspect tout à fait extraordinaire. Les murailles du collége existent également ainsi qu'une partie des piliers qui supportaient la galerie intérieure ; ils sont en grès rouge parfaitement bien travaillé. On voit que ce bâtiment était construit avec plus de luxe que les autres. Quelques débris de sculptures gisant sur le sol attestent un art assez avancé. Nous remarquâmes surtout une tête d'ange

sculptée dans un bloc de grès d'un grain très-fin, et qui est réellement d'un bon travail. L'intérieur de ces ruines sert de cimetière aux habitants du village de l'Hormiguero et des environs.

Le sol de cette église, comme celui de la Cruz, de Yapeyu, a été fouillé en tous sens pour y rechercher de prétendus trésors. De même que tout le monde croit, au Pérou, que les Incas ont enfoui d'énormes quantités d'or pour les soustraire à l'avidité des conquérants, ainsi l'on pense, aux Missions, que les Jésuites, avant leur départ, et les Indiens, avant l'invasion portugaise, avaient enterré leurs richesses. Malgré toutes les fouilles possibles, on n'a jamais rien trouvé. Mais les chercheurs de trésors ne se sont pas découragés pour cela, et il est encore des gens persuadés qu'il y a d'immenses quantités d'or et d'argent monnayés enfouies dans quelque coin de ces ruines. Ces fouilles ont pourtant eu un avantage à Santo-Tomé : elles ont permis de constater la présence du mercure, dont on a recueilli certaines quantités qui filtraient à travers les terres remuées. L'ossature du sol de Santo-Tomé est composée de grès rouge, comme à la Cruz; mais il est mêlé à des grauwackes très-poreuses et boursouflées en certains endroits comme si elles avaient subi l'action du feu.

Toutes ces ruines sont recouvertes d'un bois épais. L'ancienne place seule est libre; mais une haie de broussailles impénétrables couvre la façade des maisons. Une douzaine de familles se sont cantonnées dans ces ruines et y ont établi quelques cultures. Elles ont ouvert un chemin à travers le bois pour arriver à l'Uruguay, qui coule à trois cents mètres au plus de la place. — Les environs de Santo-Tomé sont semés de bouquets d'arbres qui coupent agréablement la prairie. Les terres y sont d'une extrême fertilité.

En marchant directement de Santo-Tomé vers le Parana et la mission d'Itapua, c'est-à-dire au nord, on traverse les anciennes estancias de San-Estanislao, Casa-Pava, Santa-Marta et San-Alonzo. Des bouquets d'orangers et des croix signalent l'emplacement des chapelles détruites; mais il n'y a pas un habitant. A dix-huit lieues plus loin se présente le bois qui couvre le bourg de San-Carlos. La forêt est si touffue et a si mauvaise réputation à cause des jaguars qui l'habitent, que nos peons se refusèrent à ouvrir une picada pour y pénétrer. Depuis trente ans personne n'a mis le pied dans ces ruines, pas même pour y aller chercher le fruit des orangers dont le jardin des Pères doit être encore rempli.

Il n'en est pas de même de San-José, d'Apostoles et de Martires, où l'on va de temps à autre, à l'époque de la maturité de ces fruits. On a ménagé dans le bois de petits sentiers qui permettent d'arriver à l'ancien jardin du collége. Ce sont d'ailleurs des ruines informes et dont il n'y a pas à tirer grand parti. — Ces quatre bourgs sont situés dans une plaine accidentée, très-boisée, et coupée de nombreux ruisseaux. En arrivant près de San-Carlos, on a, du haut d'une colline, une vue magnifique sur la petite *Sierra del Iman*, qui commence au nord-est, et va se réunir à la grande sierra de *Misiones*. Le pays est réellement magnifique et ressemble beaucoup à un paysage du Forez. Ce sont de petites montagnes boisées, avec des vallées bien vertes, des coteaux dépouillés d'arbres, de petits cours d'eau venant se jeter dans l'Aguapey, qui prend sa source près de là. Le paysage est vraiment délicieux. Malheureusement la présence de l'homme ne vient pas l'animer; on n'y voit que des daims, des cerfs et des autruches; les bois sont remplis

de pécaris; des volées de canards sauvages et d'autres palmipèdes couvrent les lagunes.

En se rapprochant de l'Uruguay, on trouve le groupe formé par les anciennes réductions de la CONCEPCION, SANTA-MARIA-LA-MAYOR et SAN-XAVIER. — Les deux premiers bourgs sont à une lieue du fleuve et sur des collines couvertes d'une forêt presque impénétrable. — San-Xavier est situé sur la berge même, et l'on trouve quelques habitants dans ses ruines. Ces bourgs renferment encore des plantations de yerba-maté, que l'on exploite en petite quantité, mais surtout une multitude d'orangers donnant d'excellents fruits. Ces arbres forment de véritables forêts au-dessus de San-Xavier. — On voit que le pays était autrefois très-peuplé, car de tous côtés on heurte des ruines. Dans l'Uruguay, des piliers solidement bâtis marquent l'emplacement d'un moulin à eau; les gués de quelques ruisseaux sont pavés; on retrouve les traces de l'ancienne route qui conduisait à Santa-Ana et aux autres bourgs du Parana.

San-Xavier était l'entrepôt des *yerbales*, c'est-à-dire des points où l'on allait recueillir et préparer l'herbe-maté. — Un Français a retrouvé dernièrement le *Ñu-Guazu* ou *Campo-Grande*, ancienne fabrique où se torréfiait et se broyait la meilleure *yerba* des Missions. Les ruines de ce bâtiment sont proches du *Salto-Grande* de l'Uruguay, là où ce fleuve cesse d'être navigable pour de grosses embarcations, à vingt-cinq lieues au-dessus de San-Xavier. Des forêts difficilement accessibles couvrent dans cette région les deux rives, et renferment de magnifiques bois de construction. C'est là seulement, en effet, que les arbres commencent à acquérir les formes colossales qui caractérisent la végétation des tropiques. Toute la Sierra de *Misiones* n'est qu'une forêt continue, sans la moindre clairière. — Quelques Indiens Tupis tout-à-fait sauvages y vivent de chasse, perdus dans la profondeur de ces fourrés. Il y a aussi quelques Guaranis anciennement civilisés qui s'y sont réfugiés et ont repris la vie de leurs ancêtres.

Aux environs de San-Xavier, on a trouvé des indices de gisements de charbon de terre. — Cette mission ne s'occupait que d'agriculture, et surtout de la récolte de la yerba. — La Concepcion avait ses estancias entre la lagune Ybera et le Rio-Aguapey. — Santa-Maria possédait les siennes le long de la côte du Parana, jusqu'à la Tranquera de San-Miguel, qui séparait les Missions du reste du territoire espagnol à l'ouest, entre la Ybera et le Parana; les autres fermes étaient disséminées entre l'Aguapey et l'Uruguay. — En général, la culture se limitait aux environs de chaque village, et elle suffisait de reste aux besoins de la population.

Le groupe formé par les cinq bourgs paraniens était situé le long de la côte ou à peu de distance du fleuve, à l'endroit où, descendant du nord au sud, dans un espace de cent cinquante lieues, il fait un coude à l'ouest pour aller, toujours dans cette direction, recevoir à cent lieues de là les eaux du Rio-Paraguay. Le pays où se trouvaient ces Réductions est accidenté, coupé également de nombreux ruisseaux, et parfaitement agréable. Aucun de ces bourgs, brûlés par ordre de Francia, n'existe aujourd'hui, et on reconnaît à peine leurs ruines. — En 1856, les méfiances du gouvernement paraguayen ne nous permirent pas de les visiter; nous pûmes seulement nous procurer quelques renseignements sur leur position géographique et l'état dans lequel ils se trouvent.

CORPUS, le plus septentrional de tous, est à un quart de lieue du Parana, sur

une petite élévation. Son église était à deux coupoles et d'une extrême richesse, dans le genre de celle de Santa-Rosa, dont nous parlerons plus tard. Il n'en reste que les murailles; la forêt a tout envahi et couvre les habitations.

San-Ignacio-Mini, à trois lieues plus bas que Corpus, et sur la rive même du fleuve. Le porche de l'église est construit en marbre non poli tiré de la montagne voisine. En ruines comme Corpus.

Loreto est à une lieue de la rivière et dans une petite plaine. Il n'avait rien de remarquable.

Santa-Ana est à deux lieues du Parana, sur une colline dont les pieds sont baignés par deux ruisseaux. Le canton est magnifique; il y a de beaux *yerbales* dans les alentours. M. Bompland était établi dans les ruines de cette Mission en 1820 lorsque les soldats de Francia vinrent l'y saisir, tuèrent deux de ses Indiens, le blessèrent lui-même, et le conduisirent prisonnier à Itapua.

Candelaria est sur le Parana même, à six lieues sud-ouest de Santa-Ana. Elle fut longtemps la capitale des Missions, après l'expulsion des Pères. A cet endroit le fleuve est assez rétréci: il n'a que huit cents mètres de large. Les Paraguayens ont sur la rive une sorte de caserne, et les soldats cultivent quelques champs dans les environs. Quant au bourg lui-même, tout est détruit et envahi par la végétation. Cette garnison envoie dans les environs, à 15 ou 20 lieues à la ronde, des patrouilles qui empêchent tout établissement de se former. Sans ces mesures si funestes la prospérité de cette contrée, ces cantons se seraient déjà repeuplés, car le terrain est excellent et propre à toutes les cultures. Le gouvernement du Paraguay allègue, comme nous l'avons vu, les droits à la possession de ce territoire et en défend en conséquence les approches.

Au-dessus de Corpus, jusqu'au Rio-Yguazu, au nord, au San-Antonio et au Pepiri-Guazu, à l'est, il n'y a que des montagnes peu élevées, couvertes d'une forêt vierge continue, laquelle se lie avec celle de la Sierra des Missions qui longe l'Uruguay.

Ainsi donc, des quinze bourgs qui remplissaient le vaste triangle des Missions Occidentales, et qui renfermaient encore au commencement de ce siècle 26,820 habitants, à savoir : les cinq bourgs paraniens, 7,556; les dix autres, 19,284; pas un n'est resté debout. Pas un Indien même ne vit dans les ruines de son ancien village, sous le toit de la vieille maison de ses pères. Le peu de population qui est revenue habite le voisinage du fleuve Uruguay, prête à passer sur la rive brésilienne à la moindre menace de la part des Paraguayens, et ne s'aventure pas dans l'intérieur. Pour visiter ces débris d'une autre époque, il faut faire une sorte d'expédition.

Depuis l'organisation de la Confédération argentine en 1853, ce territoire a été assigné à la province de Corrientes qui a déjà pris des mesures pour le coloniser, et a traité à cet effet avec plusieurs entrepreneurs de colonisation, sans que l'on ait fait pourtant jusqu'à présent aucune bien sérieuse tentative à ce sujet. Ce terrain tombé en déshérence, par suite de l'extinction des communautés, appartient naturellement au gouvernement. Il est vrai que quelques spéculateurs ont présenté à différentes reprises des titres de possession qui auraient été achetés à des chefs guaranis, vers 1823 ou 1824, à l'époque où l'on chercha à réorganiser le pays, mais ces titres n'ont qu'une valeur contestable. Le *Cabildo* indien seul, et encore en consultant toute la communauté, aurait pu faire légalement quelque concession.

Or, depuis 1817, il n'y a eu aucun groupe de Guaranis réuni dans ces bourgs, et les quelques-uns qui s'étaient établis au village de San-Roquito ne pouvaient représenter les anciens propriétaires de quinze grandes bourgades comme celles que l'on comptait jadis dans les Missions occidentales.

XII.

Missions orientales ou du Brésil. — Leur état actuel.

Ce territoire de 1,400 lieues carrées était compris entre l'Ibicuy au sud, les Sierras Do Erval et Do Tapé à l'est, l'Uruguay et ses forêts à l'ouest et au nord. De l'Ibicuy à l'Ijuhy, le pays offre une plaine découverte; au nord de cette dernière rivière commencent les forêts qui renferment une quantité considérable de *Yerba-Maté*, que l'on exploite aujourd'hui. — Le territoire, partout fertile et cultivable, est arrosé par quatre rivières secondaires assez importantes qui débouchent dans le fleuve Uruguay; ce sont: le Butuhy, l'Icabagua, le Piratini et l'Ijuhy. — Les sept bourgs existaient entre ces deux derniers cours d'eau. Le plus septentrional, San-Angel, était sur la lisière de la grande forêt vierge qui remplit tout l'espace compris entre l'Ijuhy et l'Uruguay; San-Borja est non loin de ce fleuve. De ces sept bourgades, qui au commencement de ce siècle renfermaient 16,600 âmes, selon Azara, une seule existe encore, c'est San-Borja, mais la vieille mission est transformée en ville moderne, et il n'y reste pas un Indien; les autres Réductions sont à peu près aussi ruinées que celles de l'autre rive.

San-Borja est à une lieue du fleuve Uruguay, sur un plateau qui domine la campagne environnante. Cette mission a dû sa conservation au choix qu'en fit le général Chagas en 1817, pour son quartier général. Presque toutes les maisons des Indiens ont disparu et sont remplacées par des constructions modernes en briques, plus commodes et plus gaies. Il en reste cependant encore quelques-unes; leurs murailles construites en gros blocs de grès et de grauwacke ont plus d'un mètre d'épaisseur; les poutres des toits sont énormes; les fenêtres et les portes sont étroites et assez grossièrement travaillées. Le Collége est à peu près entier et sert de caserne à un bataillon de troupes brésiliennes qui gardent cette frontière. L'église, qui tombait en ruines, a été démolie, et sur son emplacement on en reconstruit une autre, plus petite, mais qui sera convenable. Malheureusement, la chaux manque à San-Borja, le sable est fort cher, la brique l'est également, et, faute de fonds provinciaux, les travaux ont été momentanément interrompus.

Avant 1852, époque de l'ouverture du fleuve Paraguay, conséquence de la chute de Rosas, le commerce de la république de ce nom se faisait par Itapua et San-Borja; mais aujourd'hui cette route est tout-à-fait abandonnée, et San-Borja est réduit à sa consommation locale et à celle du nord du canton dont il est le chef-lieu. La population est de 3,000 habitants, presque tous Brésiliens, et on n'y voit pas un Indien. M. Bompland a habité cette petite ville depuis 1829, date de sa sortie du Paraguay, jusqu'en 1853, époque à laquelle il vint occuper son estancia

de Santa-Ana, à sept lieues au-dessous de la Restauracion, avec l'intention de la mettre en culture et d'y faire un grand établissement. C'est là qu'il est mort en mai 1858.

Nous n'avons pas visité le reste des Missions orientales, mais notre compatriote, M. l'abbé Gay, curé de San-Borja, nous a communiqué les renseignements suivants sur leur état actuel.

San-Angel est dans le voisinage des Yerbales qui sont exploités aujourd'hui par de nombreux ouvriers de toute nation. Il y a quelques habitants dans les ruines du bourg. Les murailles de l'église, qui était fort grande et fort belle, sont encore debout, le toit est enfoncé et la végétation envahit le chœur où restent cependant encore les autels.

San-Miguel est tout-à-fait en ruines ; il n'y a pas un habitant, le bois couvre en partie la place et les maisons. L'église a été incendiée par la foudre, et il ne reste plus que la façade et ses murailles. Dans les environs il existe des plantations d'orangers, au milieu desquels vivent quelques habitants. San-Miguel avait beaucoup d'importance autrefois, c'était la capitale des Missions orientales ; son église passait pour un chef-d'œuvre.

San-Juan est dans le même état que San-Miguel. Il avait été question d'y établir une colonie d'Allemands ; ce projet n'a pas été réalisé.

San-Lorenzo a eu son église brûlée par un accident. Ce désastre a déterminé l'abandon du bourg. Il y reste cependant deux familles d'Indiens qui vivent dans une des maisons de la place. Le cloître du collége existe encore, mais cet édifice est devenu inhabitable par suite de la chute de la toiture. C'était d'ailleurs un bâtiment fort bien construit ; la galerie était supportée par des colonnes et des statues grossièrement sculptées en grès. Dans une salle du collége dont le toit subsiste encore, on a déposé un Saint-Michel terrassant le Diable, groupe colossal en bois, d'nn beau travail comme sculpture, morceau sauvé des ruines de l'église. On parle de le faire transporter à San-Borja ; malheureusement il n'y a pas de charrette assez forte pour soutenir un pareil groupe, et l'absence de routes rend, sinon impossible, du moins très-difficile, le passage d'un char construit exprès pour son transport.

San-Nicolas s'élevait sur la rive droite du Rio-Piratini, à une courte distance de la rivière. Son église a été également brûlée par accident, et il n'en reste pas un vestige, tout s'est écroulé. Le cloître du collége est encore debout ; il sert de *corral* ou enclos pour remiser les chevaux des passants. Presque toutes les maisons sont écroulées, à l'exception du cabildo ou maison de ville qui faisait face à l'église ; mais il menace ruine. Sur la place, trois maisons sont habitées ; en 1850, on en a construit une toute neuve sous la direction du capitaine de génie Martins ; elle devait servir à la fois de bureau de direction des travaux et de dépôt pour les outils, car il s'agissait d'ouvrir une grande route le long de l'Uruguay. Les travaux ont été commencés, puis abandonnés, et l'entreprise en est restée là.

Les environs de San-Nicolas sont couverts de magnifiques orangers qui forment un grand bois. Dans cette espèce de forêt vivent une douzaine de familles indiennes. Il est impossible d'apercevoir de prime abord le sentier qui conduit à leurs cases, et nul ne penserait qu'il y a là des habitants. Mais le dimanche on voit sortir tout-à-coup en procession, du milieu des arbres, une cinquantaine de personnes qui se rendent dans l'édifice du cabildo où ces bonnes gens ont déposé

toutes les statues et images qu'ils ont pu sauver des ruines de l'église et qui sert par conséquent de chapelle. Ils y font ainsi leurs dévotions.

SAN-LUIS DE GONZAGA est la mieux conservée de toutes les Missions orientales. Cependant elle est en mauvais état. La moitié de l'église s'est écroulée, à l'exception du chœur; la toiture qui le recouvre encore va même s'effondrer au premier jour. Le grand autel existe, il est bon, très-curieusement sculpté et encastré dans la muraille du chevet de l'édifice, de telle façon qu'il faut à peu près tout mettre à bas pour l'extraire. Il est question d'enlever cette belle pièce pour la porter dans la nouvelle église de San-Borja. Malheureusement le travail à faire est considérable. Il faut démonter toutes les pièces, les charger sur des charrettes à bœufs et faire vingt lieues par d'abominables chemins. — Une des ailes du collége est encore en bon état; les autres n'ont plus de toit, mais comme les quatre murailles subsistent encore, il ne serait pas difficile de les restaurer. La place est entourée d'une galerie dont les piliers en bois reposent sur des dés en pierre de taille d'une bonne coupe. La plupart des maisons ont été conservées, mais le toit leur manque.

Sept familles guaranies vivent encore à San-Luis. Comme à San-Nicòlas, elles se réunissent le dimanche au Cabildo, encore debout et couvert, pour y prier devant quelques statues pieuses qu'elles y ont abritées.

En résumé le territoire de ces six dernières Missions est à peu près désert. Ces bourgs, ne se trouvant pas sur le trajet des voies commerciales ni à proximité des centres industriels de la province, n'ont pu se relever de la razzia qu'y fit Rivera en 1828. La forêt les envahit chaque jour.

XIII.

Missions du Paraguay. — Leur état actuel

Sur les onze Missions créées par les Jésuites dans le Paraguay, huit étaient entre l'Estero de Neembucu, grands marécages analogues à ceux de la lagune Ibera, à l'ouest; le Rio-Tébicuary, au nord; les forêts vierges de la Cordillère, au nord-est; le Parana, à l'est et au sud. — Ces huit Missions constituaient deux groupes : celui du Parana, composé de Jesus, Trinidad, Itapua et San-Cosme; celui du centre, formé de Santiago, San-Ignacio-Guazu, Santa-Rosa et Santa-Maria-de-Fé. — Les trois Missions au nord, nommées aussi Missions de Taruma, étaient, comme nous l'avons déjà dit, fort éloignées les unes des autres et créées dans le but de se mettre en relation plus facile avec celles de Chiquitos et de Moxos, situées au nord-nord-est, de l'autre côté du tropique et du Rio-Paraguay.

L'aspect du territoire des Missions du Paraguay est magnifique : c'est un pays coupé de plaines, de collines boisées, sillonné de nombreux et abondants ruisseaux, et susceptible de toutes les cultures. Il a aujourd'hui une population supérieure à celle qui existait du temps des Pères de la Compagnie, beaucoup de Paraguayens

étant venus s'y fixer. La province produit maintenant du maïs, du blé, de la canne à sucre, du tabac, du manioc, etc., etc. Le bétail s'y élève assez bien, et les forêts renferment de magnifiques bois de teinture et de construction. Les *yerbales* sont abondants, surtout en se rapprochant de la Cordillère centrale.

Jesus ne renferme aujourd'hui pas plus de 300 habitants, tous Indiens, moins e majordome. Cette Mission est sur la lisière des bois vierges qui s'étendent indéfiniment au nord, entre la Cordillère et le Parana. L'église, assez belle, est en bon état, ainsi que le collége, que le gouvernement a fait réparer; mais les maisons, abandonnées aux soins des habitants, commencent à tomber en ruines. Les Jésuites avaient commencé la construction d'une nouvelle église très-vaste, à un quart de lieue de Jesus. Les travaux en sont restés au point où ils étaient au moment de l'expulsion des Pères. Les murailles, épaisses et solides, sont debout; mais une grande quantité d'arbres ont pris racine dans l'enceinte et jetteront bientôt à bas cette grande construction. Jesus est à cinq lieues du Parana; un bon chemin conduit à son port, où il n'y a que quelques chaumières habitées par une tribu d'Indiens Guayanas à moitié sauvages. — Le port de Corpus est à une demi-lieue plus haut, sur l'autre rive.

Trinidad est à trois lieues de Jesus et à sept nord-est d'Itapua. — Sa population est un peu plus considérable, et il y a moins de bois aux environs. On y cultive un peu de blé, comme à Jesus. L'église n'a rien de remarquable que sa tour, assez élevée, et renfermant de bonnes cloches qui ont été fondues à Apostoles; elle est bien entretenue. Le collége est également en bon état; mais les maisons des habitants commencent à tomber en ruines. Les Guaranis aiment mieux se construire des chaumières dans les environs que de les réparer.

Il n'y a d'autres blancs, dans ces deux extrêmes Missions, que les majordomes et leurs familles. La fonction de ces majordomes ou directeurs consiste à surveiller l'entretien de l'église et du collége, et surtout celui des outils, qui appartiennent au gouvernement et sont déposés dans un magasin particulier. Quant aux Indiens, ils sont à peu près abandonnés à eux-mêmes.

Les alentours de Jesus et de Trinidad sont très-boisés, et il y a beaucoup d'arbres à yerba-maté. Les orangers y croissent partout à l'état sauvage, sans compter ceux qui sont cultivés dans les jardins.

Itapua, sur le Parana même, est devenue une sorte de ville de guerre; beaucoup des anciens bâtiments ont disparu. Le collége est en bon état et sert de caserne. Le cabildo, ou ancienne maison de ville, est réparé et reste consacré à la douane; on l'emploie aussi comme salle de danse pour les bals populaires que donne quelquefois le commandant de place. — L'église, qui était magnifique, a été démolie en 1848, sur le rapport d'un commandant inepte et brutal qui, voyant fléchir les piliers en bois figurant des colonnes torses qui supportaient la toiture, crut que l'église allait venir à bas, alors que rien n'était plus facile que de les réparer, comme on l'a fait à San-Ignacio-Guazu et à Santa-Maria-de-Fé. — Les fidèles se distribuèrent les statues; on transporta l'autel dans une très-petite chapelle, qui ne contient pas un quart de la population, et ce bel édifice fut démoli. L'emplacement où il s'élevait est maintenant un champ couvert de pierres et attriste la vue. Quant aux maisons bâties jadis par les Indiens, elles existent encore presque toutes, et sont louées au profit du gouvernement, qui possède naturellement tout le territoire. Les environs d'Itapua sont superbes. La Mission étant bâtie sur une colline, on aperçoit le majestueux Parana, pareil à un grand lac semé de petites



îles, qui va se perdre à l'horizon. Le pays est coupé d'une foule de ruisseaux, de jolies collines couronnées de bois et séparées par de grasses vallées. Le terrain n'est pas très-propre à l'éducation du bétail, car le pâturage n'y est pas assez salin, mais il est excellent pour l'agriculture. Le riz, le maïs, le manioc, la canne à sucre et surtout le tabac y sont cultivés. La population travaillerait beaucoup si elle pouvait avoir l'écoulement de ses produits.

Depuis 1848, les Guaranis qui habitaient Itapua ont été transportés au Carmen, village que l'on a formé exprès pour eux, à huit lieues de là, non loin du fleuve. C'est une sorte de grande ferme, de la forme carrée ordinaire aux Missions; mais il n'y a de bien bâti que le logement du majordome. Sa population est de 800 âmes. Le terrain accordé à ces Indiens est fertile et sain; mais ils le cultivent peu, et les chaumières qu'ils se sont bâties dans leurs petites propriétés sont assez misérables. Il faut dire que, malgré cela, ils ne paraissent point regretter Itapua.

Ce dernier bourg, en effet, depuis que l'ouverture du fleuve Paraguay, voie plus courte et plus économique, a fait interrompre naturellement le commerce par San-Borja, a perdu presque toute son importance aujourd'hui. Il n'y a aucune espèce d'affaires, et la population vit uniquement de la culture de ses champs, culture réduite aux stricts besoins de la localité. Sous Francia, comme ce point était, avec Neembucu, le seul port où l'on pût commercer, c'était une petite ville florissante. — Nous avons été forcé d'y séjourner un mois, et, malgré la beauté du pays et des environs, l'excellente hospitalité des braves gens qui nous avaient accueilli, Itapua est un triste séjour au point de vue du bien-être.

En longeant la côte du Parana, on trouve San-Cosme, bâti sur une haute colline, à un quart de lieue du fleuve. L'église, qui n'a rien d'extraordinaire, et le collége sont bien conservés. La population de ce bourg est presque exclusivement composée d'Indiens qui vivent comme ceux du Carmen. On y cultive principalement la canne à sucre, qui est là d'un très-bon rendement. Indépendamment de la mélasse employée à la distillation, on y fait un sucre jaune assez grossier, mais jusqu'à présent le seul que l'on fabrique dans tout le Paraguay; car le jus de la canne à sucre est partout consommé sur les lieux en guise de sirop, ou employé pour faire de l'eau-de-vie (caña).

De San-Cosme, une route qui longe le grand estero de Neembucu, bas-fond marécageux analogue à la lagune Ibera, conduit à Santiago, qui, outre ses Guaranis, renferme quantité de blancs et de métis. La population est donc relativement considérable, et, comme le terrain est bon pour l'éducation du bétail, il y a un assez grand nombre d'estancias. Néanmoins la majorité des habitants s'occupe d'agriculture. L'église et le collége sont bien entretenus; mais une foule de maisons sont à moitié ruinées. Dans le grès rouge qui forme l'ossature des collines de Santiago, on a trouvé des traces de mercure à l'état de cinabre et à l'état natif. Des échantillons ont été envoyés au gouvernement, qui ne s'est point encore occupé de cette découverte.

Lorsque du Carmen on se dirige tout droit sur le groupe de Santa-Rosa, San-Ignacio-Guazu et Santa-Maria-de-Fé, on traverse de vastes plaines semées de bouquets de bois de haute futaie et arrosées par l'Aguapey et le Curumiay, ruisseaux qui débordent aux moindres pluies et couvrent alors de vastes espaces. Ces prairies sont exclusivement consacrées à l'élève du bétail. Dans les chaleurs de l'été, le mirage s'y produit avec la plus grande facilité, et nous avons été pendant deux jours témoin de ce phénomène, qui nous faisait voir à l'horizon de grands

lacs du milieu desquels s'élevaient de hautes îles couvertes de bois. Nous avons retrouvé, quatre mois plus tard, le même phénomène dans les plaines si parfaitement horizontales de Corrientes, entre les rivières de Santa-Lucia et San-Lorenzo.

A l'ancienne estancia de San-Ramon, dépendant de la Mission de Santa-Rosa, le terrain se relève et forme une suite de collines généralement boisées, dont les flancs sont couverts çà et là de maisons isolées. Les habitants de ces chaumières se livrent à l'agriculture. — San-Ramon a encore quelques bâtiments en bon état et un petit oratoire. Il est situé à six lieues de Santa-Rosa.

Après les jolies lagunes de Tambory, endroit très-pittoresque, on pénètre dans de vastes champs de palmiers abandonnés au bétail et qui croissent sur des dunes sablonneuses, mais fertiles, et bientôt on aperçoit à l'horizon les bâtiments de la Mission de Santa-Rosa.

A distance, avec ses grands toits rouges formés de tuiles creuses, son église qui domine le reste des bâtiments, mais qui n'a point de clocher, on dirait une grande ferme de la Beauce ou de la Brie, si les palmiers qui s'élèvent de toutes parts ne rappelaient un autre sol et un autre climat. — Santa Rosa est agréablement située sur une colline ornée d'une végétation splendide : un joli ruisseau roule à ses pieds ses eaux claires sur un lit de sable ; les arbres qui l'entourent sont couverts de plantes parasites, la plupart appartenant à la famille des orchidées, dont la forme et le port produisent le plus étrange effet. — Ce bourg est assez populeux ; mais la majorité de la population se compose aujourd'hui de blancs et de métis ; les Indiens y sont maintenant en minorité, et, comme dans toutes les Missions du Paraguay, ils abandonnent les maisons anciennes dont le gouvernement exigeait un loyer, et se sont construits des chaumières dans les environs. Quant à l'état actuel des constructions, la place est entourée partout de maisons basses mais en bon état ; le collége est bien entretenu ; il s'appuie sur l'église, qui est réellement un morceau fort remarquable.

Cet édifice est bâti en pierres et en bois, c'est-à-dire que les murailles sont en gros blocs de grès rouge superposés et sans ciment, et que la toiture lambrissée, les colonnes accouplées qui la supportent, le porche en forme de conque, sont formés de pièces énormes de charpente parfaitement travaillées. La longueur totale de l'édifice est de 60 mètres ; en entrant, on est vraiment ébloui de la richesse et du nombre des ornements qu'il renferme. Le chœur est, de haut en bas, couvert de statues de saints en bois sculpté ; un saint Michel terrassant le diable couronne l'architrave du maître-autel ; la coupole, sculptée et peinte rouge et or, a, dans ses quatre pendentifs, une niche contenant la statue d'un pape. Les douze colonnes accouplées qui soutiennent la nef, de chaque côté, ont dans leur entre-colonnement la statue d'un apôtre de grandeur naturelle ; les sept chapelles latérales ne sont ni moins riches ni moins ornées. Quatre confessionnaux, très-artistement sculptés et peints, sont placés entre ces chapelles. Le baptistère est dans un petit sanctuaire accolé aux parois de l'église ; il est orné d'un groupe de bois représentant le baptême de Jésus-Christ. La sacristie, placée au chevet de l'église, est également décorée d'un autel surchargé de sculptures, enfin les vastes armoires accolées aux parois sont encore richement sculptées. Une fontaine en marbre, malheureusement brisée par accident et imparfaitement restaurée, verse de l'eau dans une grande aiguière d'argent, seul reste de toutes les anciennes richesses de cette magnifique église. La conque du porche est également lam-

brissée d'ornements sculptés et peints, mais les couleurs ont en partie disparu.

A vingt pas de l'église, à l'est, un petit bâtiment carré, encore en excellent état de conservation, renferme la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. Les anciennes peintures murales, dégradées par l'humidité, ont été remplacées par de grossiers dessins, œuvre de quelque Indien, peintre en bâtiments, qui représentent la légende de la mystérieuse maison de Nazareth. En revanche, un bon nombre de cadres présentent des peintures sur cuivre d'une bonne facture, offrant divers sujets pieux, et une collection de portraits des plus fameux Jésuites. Ces peintures nous paraissent d'origine italienne.

Dans l'axe de l'église, mais à 500 mètres au nord et faisant face à son portail, existe encore une grande chapelle dédiée à San Isidro, laboureur. Elle est presque en ruines et ne renferme qu'un autel en très-mauvais état, des statues grossières et des peintures plus grossières encore. Le plus bel ornement de cet édifice consiste dans les magnifiques palmiers qui l'entourent et dans les énormes orangers qui forment l'avenue conduisant à la place. Tout autour de ces bâtiments, orangers, palmiers, goyaviers, etc., etc., forment un bois touffu, au-delà duquel on aperçoit quelques cases d'Indiens, et les collines pittoresques des environs.

Attenant à l'église et proche du grand portique d'entrée du collége que l'on répare en ce moment, s'élève une tour carrée en pierre d'un dessin très-simple qui n'a jamais été finie, mais que le gouverneur paraguayen veut faire terminer pour y placer les cloches. Le collége, ancienne demeure des missionnaires, est intact et sert de logement au curé et au majordome. C'est un très-grand bâtiment carré dont l'église forme un des côtés. Le jardin n'existe plus; on a laissé périr les arbres faute de soins, et les murailles qui le protégeaient sont tombées sans qu'on ait songé à les relever.

Quant aux richesses de l'église, elles ont disparu: d'abord en 1810, puis sous Francia; enfin, en 1848, sous M. Lopez, presque tous les ustensiles d'argent qui restaient encore ont été enlevés. De toute son ancienne splendeur, il ne lui est resté que la grande aiguière de la sacristie.

Malgré les soins que prend le gouvernement de cette magnifique église, on peut la considérer comme ne pouvant durer encore bien longtemps: construites sans ciment, les murailles se lézardent, les poutres du toit pourrissent quoiqu'elles n'aient encore qu'un peu plus d'un siècle et demi (Santa Rosa fut fondée en 1698); les lambris, formés de bois d'Urundey, se fendillent, se piquent et pourrissent avec le temps. L'édifice peut durer encore une cinquantaine d'années, mais nous doutons qu'il puisse aller plus loin, à moins d'une restauration générale équivalant presque à une reconstruction. L'église de Santa Rosa est incontestablement le plus beau spécimen des constructions jésuitiques dans toutes les Missions. Certes, au point de vue de l'art, il y a beaucoup à dire; les statues sont assez grossières, les ornements ne témoignent pas d'un goût bien pur, mais l'ensemble est réellement magnifique; et quand on songe avec quels éléments, dans quel pays et à quelle distance de l'Europe, les pères de la Compagnie de Jésus ont accompli de pareilles merveilles, on reste réellement confondu.

Nous devons ajouter que dans toutes ces statues nous n'avons vu ni membres ni yeux mobiles, ni rien qui pût favoriser ces jongleries que quelques voyageurs peu attentifs ont prêtées aux directeurs des Réductions. Partout les images pieuses sont peintes de vives couleurs et peuvent quelquefois de loin faire illusion, mais c'est tout. D'ailleurs, tous ceux qui ont voyagé dans les pays espagnols savent que

les statues des églises sont toujours peintes et le plus souvent habillées ; par conséquent, dans l'ornementation des édifices religieux qui leur appartenaient, les Jésuites n'ont fait que suivre la tradition castillane.

Les Indiens de Santa Rosa sont peu nombreux ; en revanche, les autres habitants augmentent tous les jours. On y cultive principalement la canne à sucre et le tabac ; il y a un certain commerce, et si le régime économique suivi par le gouvernement était plus libéral, il régnerait dans ce bourg une aisance générale.

San Ignacio-Guazu est à 5 lieues sud-ouest de Santa Rosa. Le chemin qui conduit à cette Mission est délicieux ; il serpente à travers des vallées ombreuses, sillonnées de ruisseaux aux eaux claires et bordées de collines plantées de palmiers au penchant desquelles il y a quelques cultures ; il est difficile de voir un pays plus agréable et plus séduisant. San Ignacio-Guazu, ou, par abréviation, San Igna-Gua, quoique la plus ancienne des Missions jésuitiques du Paraguay, est cependant la mieux conservée et renferme une assez nombreuse population d'Indiens, de métis et de blancs. Les Indiens, comme d'habitude depuis ce que l'on a appelé leur émancipation, habitent aux environs. San Igna-Gua a trois carrés de maisons (*manzanas*), restes de l'ancienne Mission. Le collége et l'église sont sur la place, laquelle, à ses quatre angles, est ornée d'une croix entourée de palmiers. Le collége est vaste, d'une belle construction et en excellent état, sauf le jardin qui n'existe plus.

L'église est plus grande que celle de Santa-Rosa, mais moins ornée ; son portique a perdu ses anciennes peintures qui ont été remplacées par des fresques grossières ; le chœur est orné de sculptures et de statues, et toute la paroi du fond est dorée et d'un fort bel effet. Toutefois ces ornements n'ont ni la richesse ni la perfection de ceux de Santa Rosa. Des cadres en bois enfoncés dans le sol signalent les tombes dont l'église est pavée. Une énorme lampe en bois sculpté pend de la voûte et éclaire le chœur ; elle remplace une autre lampe en argent massif du même modèle qui a été enlevée en 1848. Ce beau bâtiment a été nouvellement restauré ; les colonnes qui soutenaient le toit ont été remplacées par des piliers de bois portant sur de forts dés en maçonnerie, et l'édifice entier est d'une bonne conservation. Le cimetière, comme celui de Santa Rosa, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'installation ; aucun d'eux n'a l'élégance ni la tenue mélancolique du cimetière de la pauvre bourgade ruinée de La Cruz.

A trois lieues nord de San Igna-Gua, s'élève la Mission de Santa-Maria-de-Fé ; la route, qui est fort belle, passe sur une colline d'où l'on aperçoit à la fois les trois Missions. — Santa Maria est moins étendue et moins peuplée que les deux Missions précédentes, et ne renferme presque que des Indiens ; l'église, moyennement grande et ornée, a son portique planté de dattiers qui font un effet tout-à-fait étrange, et de ce portique la vue s'étend sur une campagne boisée où M. Bonpland était établi pendant sa captivité et où il avait un jardin [illegible]. Depuis son départ, en [illegible], les bois ont envahi ses cultures.

Quoique Santa Maria soit sous le 26e degré, on y cultive le blé, mais le rendement de cette céréale est très-inégal, et le [illegible] aurait décidé même qu'il était temps de renoncer à cette culture qui ne donnait aucun bénéfice. — Le collége et l'église sont fort propres, quoique sans luxe, et convenablement entretenus ; la bourgade se réduit au carré de maisons qui forment la place. La [illegible]

calme et la tranquillité la plus profonde; les Indiens y paraissent plus à leur aise que dans les autres Missions. Le pays est sablonneux comme à Santa Rosa et San Igna-Gua, mais il n'en est pas moins fertile.

De Santa-Maria-de-Fé au Rio-Tebicuary, limite nord du territoire des Missions, il y a dix lieues; cette partie du pays est spécialement consacrée à l'éducation du bétail. — Quant aux trois Missions du nord: San Joaquim, San Estanislao, et Belem, dernières fondations des pères de la Compagnie, nous ne les avons point visitées. Il paraît que le nombre des Indiens y est fort peu considérable et qu'elles sont habitées presque exclusivement par des blancs. Nous savons déjà qu'elles avaient été établies par les Jésuites peu de temps avant leur chute, afin de se mettre en rapport avec leurs Missions de Moxos et de Chiquitos.

XIV.

Missions de Moxos et de Chiquitos. — Conclusion.

Ces dernières Missions, qui font partie de la Bolivie, sont les seules qui existent encore avec l'ancien régime de la communauté. Elles sont gouvernées par des pères Franciscains et ne renferment presque que des Indiens. Nous tenons ces détails du père Benito Escarria, franciscain, aujourd'hui curé de la ville de Goya, province de Corrientes, qui les a visitées en 1850. — Quoique bien déchues de leur ancienne splendeur, qui, du reste, n'a jamais égalé celle des Missions du Parana et de l'Uruguay, elles offrent encore aujourd'hui, presque sous tous les points de vue, le régime ancien. Malheureusement, la direction n'étant plus la même, les églises, les colléges et les maisons se dégradent chaque jour davantage, sont mal réparées, ou même ne le sont pas du tout. On cite cependant l'église du bourg de Santa-Ana comme un beau morceau d'architecture. Le gouvernement bolivien abandonne complétement ces établissements à la direction des missionnaires, de sorte que ces deux provinces forment en quelque sorte un gouvernement à part. La population y est assez nombreuse, mais elle n'augmente point; elle est frappée de cette sorte d'immobilité, sinon de stérilité, qui caractérise presque partout la race guaranie. — Dans son grand ouvrage sur la Plata et la Bolivie, M. Alcide d'Orbigny fait la description de ces Missions, qu'il parcourut en 1832. Un autre voyageur français, M. de Castelnau, les a également visitées en 1845. Les Guaranis de cette région paraissent avoir un caractère moins sombre et moins taciturne que ceux des rives du Parana et de l'Uruguay.

Ces Missions sont au nombre de dix. Elles ont été fondées presque toutes dans l'espace de vingt années, de 1691 à 1722. Voici leur nomenclature, avec la chronologie de leur fondation et le nom des tribus indiennes qui en fournirent les habitants.

1691. — Saint-François-Xavier (*San-Javier*). — Formée avec des Indiens Chiquitos, Pinocas et Panoquis.

1694. — SAINT-RAPHAEL ARCHANGE (*San-Rafael*). — Composée de Taus, Pirocas et Guarayos.

1699. — SAINT-JOSEPH (*San-José*). — Peuplée avec des Boxos, des Teotas et des Penotas.

1699. — SAINT-JEAN-BAPTISTE (*San-Juan-Bautista*). — Formée avec des Indiens Morotacas. Cette Mission fut abandonnée presque aussitôt qu'établie. On la rebâtit en 1706 dans une excellente localité, où elle resta jusqu'en 1780, époque à laquelle on la reporta dix-huit lieues plus loin à l'est, sous prétexte du manque d'eau.

1704. — SAINT-MICHEL (*San-Miguel*). — Indiens Paroxis, Tapacaras et Mañacicas.

1705. — SAINTE-ANNE (*Santa-Ana*). — Indiens Chiquitos, Guaracoracas, Curuminacas, Coravecas, Saravecas.

1707. — SAINT-IGNACE DU NORD (*San-Ignacio del norte*). — Indiens Sanepicas, Quehusiquis, Guarayoquas, Samanecas, Picocas.

1707. — LA CONCEPTION (*Concepcion*). — Indiens Quetemocas, Napecas, Paiconecas, Mococas.

1710. — SAINT-JACQUES DE CHIQUITOS (*Santiago de Chiquitos*). — Indiens Guaranocas et Tapies.

1717. — LE SAINT-CŒUR-DE-JÉSUS (*Santo-Corazon*). — Composée d'Indiens Zamuecos, Potureros, Morotacas, Otuquis, etc. Établie d'abord près des marais communiquant avec le Rio-Paraguay, elle a été reportée, quelque temps après sa fondation, à vingt lieues au nord de son premier emplacement.

La Mission de *San-Ignacio de Zamucos*, fondée en 1722, la plus australe de toutes, a été abandonnée en 1769, après l'expulsion des Pères de la Compagnie. On ignore à peu près aujourd'hui l'endroit où elle était située.

Voilà donc où en sont aujourd'hui des établissements qui ont donné lieu à des jugements si divers, et dont la célébrité ancienne n'a été égalée que par l'oubli profond où ils sont tombés de nos jours. — Voyageur dans ces contrées si peu connues, nous avons voulu dire, sans exagération comme sans crainte, ce qu'avaient été les Missions, et ce qu'elles sont devenues depuis qu'elles ont été enlevées violemment aux mains de leurs fondateurs. Certes ce n'est point dans un pays où presque partout on rencontre les traces des ouvrages accomplis par la main intelligente et bienfaitrice de la Compagnie de Jésus, que l'on peut se refuser à l'évidence, et ne pas estimer à sa valeur tout ce que cet Ordre avait fait de bon et de grand dans l'Amérique du Sud. — En effet, le souvenir de ses Pères y est partout, dans les régions peuplées par les Portugais comme dans celles colonisées par les Espagnols. On leur doit la civilisation de nombreuses tribus d'Indiens, l'éducation de la jeunesse créole, la géographie d'une portion du continent qu'ils ont remplie de leurs établissements utiles. A quelques événements que leur influence ait été mêlée en Europe, et quel que soit le jugement que l'on ait cru devoir porter sur elle, on peut affirmer que, dans ces contrées, cette influence a toujours été salutaire et bienfaisante. Nous pouvons en juger par leurs Missions.

Quant au régime étrange que l'on suivait dans ces établissements, à ce communisme tant critiqué, avec un semblant de raison peut-être, la meilleure preuve qu'il convenait aux Indiens, c'est que les successeurs des Jésuites se virent forcés de le continuer presque jusqu'à l'époque actuelle, et que sa destruction, non pré-

parée par des mesures intelligentes et paternelles, n'a eu d'autres résultats que de jeter les Indiens dans la misère. — A l'heure qu'il est, leurs derniers héritiers regrettent amèrement ce régime, imparfait sans doute, mais si bien approprié à leurs instincts et à leurs mœurs.

Croit-on qu'à l'époque où nous sommes, après l'émancipation des colonies espagnoles et portugaises, avec l'affluence de l'immigration étrangère vers ces plages, les Jésuites, si distingués par leur intelligence pratique, eussent continué l'isolement et la communauté, alors que la civilisation moderne, avec ses besoins et ses instincts, débordait dans le bassin de la Plata? — Ils auraient, sans nul doute, au moment venu, préparé leurs néophytes à la propriété, à la liberté, et les auraient amenés graduellement à la civilisation, à la fusion avec la race européenne qui les aurait modifiés d'abord, puis absorbés sans les détruire. Nul homme de sens ne peut faire à cette Compagnie, si remarquable par la netteté de ses plans et la suite de ses idées, l'injure de croire qu'elle ait voulu ériger le régime communautaire des Réductions guaranies en système permanent applicable à tous et partout. — Ainsi que nous avons pu le voir, si les Indiens étaient considérés par les Jésuites comme de grands enfants, ils les aimaient au moins, les soignaient et les traitaient comme tels; mais les enfants arrivent à l'âge d'homme et les nations grandissent comme eux. L'époque de la virilité serait arrivée pour les Guaranis, et leurs directeurs auraient su les conduire dans cette nouvelle phase de leur développement.

Résumé chronologique de l'histoire des Missions dans le bassin de la Plata.

Le fait de l'établissement des Missions chez les Indigènes de l'Amérique du Sud, et principalement du bassin de la Plata, a une souveraine importance au point de vue de la civilisation des Indiens, dont les métis forment aujourd'hui le fond des populations de la campagne. Aussi jugeons-nous indispensable d'en présenter ici chronologiquement, le résumé d'une histoire dont tous les détails, surtout ceux qui tiennent à ses origines, n'ont pu entrer dans le travail précédent.

1536. — Juan de Ayolas jette les fondements de la ville de l'Assomption, première capitale des établissements espagnols dans le Rio de la Plata. — Conquête du pays, soumission des Indiens Guaranis qui l'habitent.

1541. — Alvar-Nuñez-Cabeza-de-Vaca, envoyé comme gouverneur des nouveaux pays découverts, part de l'île Sainte-Catherine et traverse directement la contrée de l'Est à l'Ouest jusqu'au Rio-Parana. Les deux missionnaires franciscains qui l'escortent, Fray Bernardino de Armenta et Fray Alonzo Lebron, prêchent l'évangile aux Indiens de cette région qui est nommée province de Vera.

1545. — Domingo de Irala, succède à Alvar Nuñez déposé dans une sédition, et conduit, en 1548, une expédition dans le haut Paraguay qu'il remonte jusqu'aux grands lacs et passe au Pérou.

1549. — Des missionnaires Jésuites viennent au Brésil alors nommé terre de Santa-Cruz, sur l'escadre portugaise de D. Tomas de Soza, et débarquent dans la baie de Tous-les-Saints où fut bâtie depuis la ville de San Salvador ou Bahia. Ils commencent à évangéliser les Indiens de ces régions. Travaux apostoliques de l'illustre père José de Anchieta.

1554. — Expédition d'Irala dans la province de La Guayra, de l'autre côté du Rio-Parana et à l'ouest de l'Assomption. — Réduction des Indiens. — Fondation d'un grand nombre de villages composés soit d'*Yanaconas*, soit de *Mitayos*. — Fondation de la ville d'Ontiveros sur la rive gauche du Parana à quelque distance au-dessus du *Salto-Grande de Maracayu*.

Cette même année les Portugais partent du port de San-Vicente sur la côte du Brésil, et vont fonder dans l'intérieur, la ville de São-Paulo de Piratininga, qui devint le siége de la république des Paulistes, et le séjour des Mamelucos.

1557. — Mort d'Irala. — Melgarejo fonde la ville de *Ciudad-Real*, à trois lieues au-dessus de celle d'Ontiveros et y transporte les habitants de cette dernière.

1567. — Les Jésuites érigent le Pérou en province de leur ordre et commencent à établir des Missions chez les Indiens, sur une foule de points de l'Amérique du Sud.

1577. — Fondation de la ville de *Villa-rica del Espiritu Santo*, proche du Parana, transportée un an après, sur le Rio-Huybay, en face de l'embouchure du Curumbaty. — Les missionnaires prétendent que ce canton ne renfermait pas moins de 300,000 Indiens, réduits, un demi siècle plus tard, à 50,000, par suite des persécutions des Commandeurs et des Mamelucos.

1579. — Melgarejo fonde la ville de Santiago de Xérès dans les plaines de ce nom, sur les bords du Rio-Mboteley, par 19° environ de latitude, au milieu des Indiens Itatinés. Cette contrée a souvent à combattre les Guatos et les Guanchas.

1580. — Saint François Solano, religieux franciscain, après avoir prêché l'évangile aux Indiens du Pérou, vient au Paraguay, avec plusieurs missionnaires de son ordre, parmi lesquels les pères Luis Bolaños et Alonzo de San-Buenaventura. Ces missionnaires fondent dans les environs de l'Assomption des réductions dont plusieurs ont existé jusqu'en 1848, telles que, Ita, Yaguaron, Tabapy, Caázapa, Yuti. — Le père Bolaños, après la fondation de Corrientes en 1588, établit la mission d'Itati sur le Parana à 18 lieues est de cette ville. — Travaux apostoliques de cet homme de bien dans toute la contrée. — Le père Solano retourne ensuite dans le Tucuman et évangélise les Indiens de la Rioja et de Santiago-del-Estero où il meurt. — Bolaños reste dans la province de Corrientes, et va mourir plein de jours à Buenos-Ayres, dans le couvent de son ordre. — On doit au père Bolaños la première grammaire et le premier catéchisme guaranis qui ait été publiés. — Les missionnaires franciscains continuent à évangeliser les Indiens du Paraguay, mais leurs missions, plus rapprochées des villes espagnoles, fixent moins l'attention que celles créées depuis par les Jésuites.

1585. — Fondation de la *Concepcion-del-Vermejo*, sur la rivière de ce nom, par Alonzo de Vera y Aragon, malgré la résistance des Abipons, des Frentons, des Magosnas et autres Indiens du Chaco. — On y envoie des missionnaires qui critiquent vivement le système des commanderies (*encomiendas*) établis par les conquérants.

1586. — Les pères Angulo, Barzana, Gutierrez et Villegas viennent du Pérou au Tucuman, appelés par l'évêque Victoria. Ils y prêchent l'évangile aux Indiens.

1588. — Fondation de la ville de Corrientes. — Grande et meurtrière épidémie d'angine scarlatineuse dans toute l'Amérique du sud ; elle fait surtout du ravage parmi les Indiens. — Les Jésuites vont du Tucuman au Paraguay.

1589. — Les pères Manuel Ortega et Tomas Filde sont envoyés à la province de la Guayra et visitent d'abord les villes de Ciudad-real, Villa-rica et Santiago-

de Xérès, où ils instruisent les Espagnols et baptisent un grand nombre d'Indiens. — Ils fondent les missions temporaires de *San-Salvador* et *Santa-Maria Magdalena*.

1593. — Les habitants de la ville d'Espiritu-Santo appellent les missionnaires Jésuites et leur contruisent un couvent. — Cette même année le service général des Missions est organisé sous la direction du père Romero, supérieur général, avec résidence dans le Tucuman. — Les pères Barzana, Lorenzana et Saloni sont envoyés de Tucuman à l'Assomption, alors capitale des établissements espagnols de la Plata. — Les pères Añasco, Monroy et le frère Toledano sont dirigés sur le Rio de Jujuy, pour convertir les Humaguacas, et les Indiens de Salta et de San-Miguel de Tucuman. — Angulo, Viana et Villegas vont à Santiago-del-Estero, alors chef-lieu du pouvoir ecclésiastique dans le Tucuman.

1594. — Le père Romero vient lui-même fonder une maison de l'ordre à l'Assomption et visite Corrientes, Santa-Fé, les rives du Rio-Parana.

1596. — Fondation d'une maison à Salta par le père Romero.

1599. — Fondation de la maison de Cordova qui devient le grand collége et l'université. — Les pères Barzana, Lorenzana et Saloni évangélisent les tribus indiennes du haut Paraguay. — Ils visitent les Indiens du Chaco, jusque près de Santa Cruz de la Sierra, reviennent par le territoire des Itatins, et passent enfin aux Missions de La Guayra où ils se réunissent à Ortega et à Filde, qui y étaient depuis plusieurs années.

1606. — Fondation de la province jésuitique du Rio-de-la-Plata, par ordre de leur général Claudio Aquaviva, qui met à sa tête comme provincial, le père Diego de Torres-Bollo.

A cette époque, les jésuites Ortega et Villagran essayent de fonder des réductions parmi les Chiriguanos (1601-1602). Ils ne peuvent y réussir. Les religieux franciscains qui leur succèdent ne sont pas plus heureux. Plusieurs missionnaires sont massacrés par les Indiens.

Par cédule royale, Philippe III autorise les Jésuites à établir des Missions, en dehors de l'autorité de l'Assomption, dans les terres exclusivement occupées par les Indiens. — Huit pères Jésuites sont directement envoyés d'Espagne à Buenos-Ayres où ils établissent une maison de leur ordre.

Les pères Simon Mazeta et Jose Cataldino vont à la province de La Guayra et sont suivis, l'année d'après, par les pères Lorenzana et Francisco de San-Martin, appelés par les sollicitations d'Arapizandu, cacique principal des bords du Haut-Uruguay. — Ils prêchent d'abord l'évangile chez les Indiens habitant entre le Tebicuary et le Rio-Parana et fondent la mission de San-Ignacio Guazu, puis ils passent le fleuve et vont chez les Guaranis riverains de l'Uruguay.

Les pères franciscains Solano et Bolaños fondent les réductions de Yuti et de Caazapa.

1610. — Les justes plaintes des Indiens contre les commandeurs espagnols, plaintes dont les missionnaires s'étaient fait l'écho, déterminent le cabinet de Madrid à envoyer D. Francisco Alfaro, auditeur de l'audience royale de Charcas, avec pleins pouvoirs pour visiter les commanderies, et introduire les changements qu'il croirait utiles dans leur régime. — En 1612, Alfaro rend les ordonnances connues sous son nom, lesquelles abolissent en principe le système des *encomiendas* (commanderies). — Cependant ces ordonnances ne reçoivent qu'une exécution incomplète.

L'opposition des Jésuites au système des commanderies, leurs réclamations constantes en faveur des Indiens, excitent l'animadversion et la haine des colons espagnols contre eux et les luttes, qu'il y eut si souvent depuis, entre cet ordre et les autorités de l'Assomption. — Les colons ne voyaient dans les Indiens que des serviteurs dont le travail devait les faire vivre. Les missionnaires demandaient pour leurs ouailles l'indépendance civile. Ils furent à ce point de vue constamment appuyés par le cabinet de Madrid.

1611. — De nouveaux missionnaires se rendent dans la province de la Guayra par le Rio-Jesui, le port de Maracayu dans le haut de cette rivière et le Parana. — Ils prêchent l'évangile chez les Tayaobas, les Ybirayas, les Cabelludos, etc., etc., dont on évalue le nombre à 300,000, calcul évidemment exagéré. — C'est dans cette année et les suivantes que sont fondées les Missions de la Guayra proprement dite, parmi lesquelles : Nuestra-Señora de Loreto sur le Rio-Pirapo ; — San-Ignacio-Mini sur l'Itambaraca ; Maracayu, vers les sources du Rio-Jesui, due au Père Montoya, etc., etc.

1612. — Les Pères Saloni et Lorenzana fondent les Missions de Taré, Caa-Guazu et Humboy dans le pays des Indiens Itatines. — Ils échouent dans leurs tentatives pour convertir les Guaycurus.

1613. — Fondation de la Mission de Navidad de Acaray sur les bords de la rivière de ce nom. — Elle fut abandonnée en 1632, par suite des attaques des Paulistes, et sa population fut grossir celle d'Itapua et de Corpus.

En cette même année, les Jésuites établirent dans la Guayra les réductions de Corpus-Christi, Nuestra-Señora de los Reyes Magos ou Yapeyu, Asuncion de Nuestra-Señora de Mbororé ou La Cruz, toutes transportées depuis, par suite des attaques des Paulistes, sur les bords du Parana et de l'Uruguay.

Il en fut de même de Candelaria, formée en 1616, par les Pères Ruyer, Ureña et Bosquier ; de Concepcion, établie la même année par les Pères Gonzales, Aragona et Roque, d'Itapua fondée en 1619, par les Peres Gonzales, Boroa et Arenas. Quant aux villages fondés par Melgarejo, de 1555 à 1580, tels que : Loreto, Anunciacion, San-Pablo, Terecani, Ibirapuya, Curumiay, Pacuyu, etc., etc., partie restent aux Espagnols pourvus de commanderies, partie sont abandonnés aux Jésuites qui y installent des Missions. C'est aussi ce qui se passa à Saint-François-Xavier sur le Tibajiba en 1622 ; à Incarnacion sur le Nautinguy, et à San-José en 1625 ; à San-Pablo sur l'Iñay ; à San-Miguel sur l'Ibianguy, en 1626 ; à San-Antonio sur l'Ibiticoy ; à los Siete Arcangeles et à Santo-Tomas, chez les Tayobas ; à la Purisima Concepcion chez les Cabelludos ; à San-Pedro chez les Guayanas en 1627 ; enfin à Jesus-Maria.

1616. — Un grand nombre de pères Jésuites sont envoyés d'Europe pour augmenter le nombre des missionnaires que l'on répand dans tout le pays découvert par les Espagnols. — Les Pères établissent des maisons de leur ordre dans toutes les principales villes. — La province jésuitique de la Plata est momentanément réunie à celle du Chili.

1617. — Les Pères Lorenzana et San-Martin, prêchent l'évangile aux Indiens de la Sierra del Tapé à l'est du Rio-Uruguay et fondent quelques réductions.

1620. — Commencement des invasions des Mamelucos qui viennent faire des esclaves chez les populations guaranies voisines du Rio-Parana, et menacent les villages hispano-indiens de la Guayra.

1623. — Travaux apostoliques du Père Gonzalès, à l'est de l'Uruguay et dans la Sierra del Tapé.

1625. — Des Missionnaires partis de Buénos-Ayres remontent le Rio-Uruguay et prêchent l'évangile aux Charruas et aux Minuanes. Ils essayent infructueusement de fonder parmi eux quelques réductions. — Ils sont plus heureux chez les Guaranis du haut Uruguay.

1628. — Les attaques des Mamelucos, qui jusque-là n'avait été que partielles, deviennent périodiques et prennent un caractère d'acharnement extraordinaire. — On accuse le gouverneur du Paraguay, Cespedes, d'être de connivence avec eux, en haine de l'influence que les missionnaires acquièrent sur les Indiens. — Il est certain qu'il ne fit aucune tentative pour défendre la province de la Guayra contre les entreprises des Paulistes.

1629. — Les incursions des Mamelucos dévastent toutes les bourgades de la Guayra. — Mal armés, imparfaitement organisés encore, les Guaranis ne peuvent résister aux armes à feu des Paulistes et à la *Macana* (casse-tête) des Tupis leurs alliés. — Les villes espagnoles, loin de défendre les Missions, semblent se réjouir de leur ruine, espérant ainsi conserver et agrandir leurs commanderies.

1631. — Le père Montoya, supérieur des Missions de la Guayra, ne pouvant résister aux Mamelucos, se décide à émigrer. Il organise une flottille de 700 canots, et la charge de 12,000 personnes, restes d'une population évaluée dix ans auparavant à cent mille âmes. — Après d'incroyables fatigues, décimés par la faim et les maladies, les fugitifs arrivent dans le Parana, au-dessous de l'embouchure de l'Y-Guazu, et y commencent de nouveaux établissements.

Pendant que le père Montoya émigre au sud, les jésuites Rançonnier, Mansilla, Martiñez et Hernano, se retirent dans la province des Llanos de Xérès, au milieu des Indiens Itatinès, parmi lesquels ils organisent de nouvelles missions.

1633. — Les Missions de la Guayra étant désertes, les Mamelucos se tournent contre les villes espagnoles et enlèvent aux habitants leurs Indiens *yanaconas* (serfs) et *mitayos* (serfs temporaires).

1635. — Les gouverneurs du Paraguay prennent enfin des mesures contre les Mamelucos, et permettent aux missionnaires d'armer les Indiens guaranis des nouvelles missions, qui sont à leur tour menacées par les Paulistes.

Les réductions de San-Cristoval, Santa-Maria, Santa-Teresa, San-Joaquin, récemment formées dans la Sierra-del-Tapé, sont attaquées par les Mamelucos et les Tupis; mais les pères Mola, Romero et Bernal, ayant armé leurs Indiens, repoussent les envahisseurs. — Ils se décident cependant à reporter leurs établissements plus près du Rio-Uruguay, et se contentent d'établir des postes armés le long de la Sierra, pour y protéger les fermes à bétail et les travailleurs occupés à la récolte du maté.

1636-40. — Organisation de la nouvelle province des Missions sur le Parana et l'Uruguay. Les Jésuites y concentrent successivement tous leurs établissements dont le nombre est réduit à trente. — Presque tous les Indiens de cette région embrassent le christianisme.

1637. — Incursion des Mamelucos dans le territoire des Tapès où ils cherchent à faire comme à la Guayra. Ils enlèvent d'abord un certain nombre d'Indiens, mais sont repoussés victorieusement à une seconde attaque, grâce à la bonne organisation que les Missionnaires donnent à leurs réductions.

1640. — Les Mamelucos dirigent leurs incursions vers le territoire des Itatines

et y traitent les Indiens comme ceux de la Guayra. — La ville de Xérès est saccagée et les serfs des Espagnols sont emmenés à Saint-Paul. — Ces incursions qui se répètent obligent les colons à se replier dans l'intérieur du Paraguay.

1642. — Les Jésuites obtiennent du cabinet de Madrid la permission d'armer leurs néophytes avec des armes à feu. Les réductions organisent une force militaire active, et, à partir de ce moment, les Paulistes et les Tupis sont victorieusement repoussés et cessent leurs attaques sur les nouveaux établissements du Parana et de l'Uruguay.

1650. — Prospérité des Missions de l'Uruguay et du Parana. — Plusieurs réductions mal situées sont évacuées et reconstruites aux endroits où l'on voit encore aujourd'hui les ruines. — Organisation administrative des Missions. — Système communautaire, etc. — Exclusion des Espagnols, et isolement des Guaranis. — Commerce des Missions, basé sur l'éducation du bétail et la récolte de la Yerba-Maté. — Protection constamment accordée aux Missions par la cour de Madrid.

1663. — Querelles des Jésuites avec l'évêque de l'Assomption, Bernardino de Cardeñas. — Malveillance des colons espagnols à l'égard de la province des Missions dont ils sont jaloux. — Accusations contre les Jésuites : on leur reproche d'exploiter des mines de métaux précieux, sans les faire connaître, pour ne pas payer le quint du roi ; de former un État à part, soustrait à l'autorité des agents du roi ; de déguiser, en le diminuant, le chiffre réel de la population indienne pour payer une moindre capitation, etc., etc. — L'envie est le principal mobile de toutes ces accusations qui ne trouvent d'ailleurs aucun écho en Espagne.

1670. — Les Jésuites essayent infructueusement de fonder des Missions dans le Chaco.

1676. — Les Mamelucos achèvent de ruiner ce qui restait de fondations espagnoles dans le territoire de la Guayra et de Xérès. — Abandon définitif de la province par les colons et disparition complète des tribus indiennes. Le pays redevient un désert.

1690. — Fondation d'un collége de missionnaires Jésuites à Tarija. — L'archevêque de la Plata, et plus tard, le roi Charles II, en approuvent les statuts et lui accordent des priviléges. Cette maison a pour but principal de former des missionnaires pour les Chiriguanos et les Indiens du nord du Chaco.

Mission du Nahuel-Huapi. — A la même époque, les Pères de la province du Chili cherchent à établir une Mission chez les Indiens du Sud. — Le père Mascardi fonde celle du Nahuel-Huapi, dans une île du lac qui porte ce nom, lac situé au milieu même de la Cordillère dans le 42° de lat. Sud. — Mascardi est assassiné par les Indiens et remplacé par les pères Lagunas et Elguea, dont le premier meurt à la peine et le second est également assassiné. — La Mission est abandonnée définitivement une vingtaine d'années après cette tentative infructueuse.

1691. — Fondation des Missions de Moxos et de Chiquitos par les Jésuites. — Le père de Arcé évangélise les Panoquis; il établit les réductions de Saint-François-Xavier, Saint-Raphaël, etc.

1694. — Les Mamelucos attaquent les Missions de Chiquitos et sont repoussés.

1695. — Les pères Zea et Hervas fondent de nouvelles Missions dans le pays des Chiquitos. — La plupart des nations indiennes de la contrée se convertissent.

1699. — Tentatives pour l'établissement d'un chemin de la ville de Santa-Cruz de la Sierra au Rio-Paraguay, à travers le pays des Chiquitos. — Le père Hervas arrive jusqu'aux lacs de l'Ouest (Yaiva ou Uberava) ; mais faute d'embarcations il

ne peut arriver au fleuve, et se borne à y planter une grande croix en signe de reconnaissance.

1703. — Une seconde tentative a lieu, en prenant l'Assomption pour point de départ et en remontant le Rio-Paraguay. — Le père Zea arrive à un grand lac dont il fait le tour, sans voir la croix du père Hervas; et retourne à l'Assomption.

1704. — Une troisième tentative est faite par le père Fernandez, qui part de la mission de San-Rafael à la recherche de la croix du père Hervas, il atteint effectivement un grand lac auquel il ne trouve pas d'issue, et marche vers le nord sans rencontrer de rivière qui se joigne au fleuve. L'arrivée de la saison des pluies le force à rétrograder.

1705. — La province des Missions du Parana et de l'Uruguay : envoie à diverses reprises des contingents armés pendant la guerre contre les Portugais de la Colonia del Sacramento en face de Buenos-Ayres.

1715. — Missions des Jésuites chez les Chiriguanos, le Père Guevara y fonde la réduction de la Conception.

Le Père Arcé remonte le Rio-Paraguay, entre dans le lac de Mandioré, et, débarquant sur la rive occidentale, arrive après de grandes fatigues à la nouvelle Mission de San-Rafael dans le pays des Chiquitos. Lors de son retour il est assassiné par les Payaguas du haut Paraguay.

Fondation de la Mission de Miraflores sur le Rio-Juramento (Salado), par le Père Machoni. — Organisation de la ligne de forts et de Missions du Chaco. — Ces établissements n'ont qu'une durée éphémère.

1720. — Travaux apostoliques du Père Aguilar chez une peuplade d'Indiens Zamucos, voisins du Rio-Jauru.

1721. — Tentative du Père Patiño pour remontrer le Rio-Pilcomayo. — Après un voyage de 400 lieues, il est arrêté par les hostilités des Indiens, et la reconnaissance de cette rivière est abandonnée.

1726. — Les Indiens Chiriguanos attaquent les Missions des Chiquitos et sont repoussés avec de grandes pertes par les Indiens convertis.

1731. — Les missionnaires du collége de Tarija se décident à tenter de nouveau l'établissement de réductions chez les Indiens Chiriguanos. Le Père Lizardi fonde une mission dans le bourg de Carapari, et jette les fondements de celle de la Conception où il est assassiné en 1735. Les Jésuites, rebutés par l'indocilité des Chiriguanos, finissent par renoncer à leurs tentatives.

1736. — Conversion des Indiens Zamucos et établissement de réductions parmi eux. — Fondation de la Mission de San-Ignacio de Zamucos qui prospère immédiatement.

1738. — Tentative infructueuse du Père Chomé, parti de San-Ignacio pour gagner le Rio-Paraguay. Il est obligé de faire retraite devant les Indiens Tobas. Le Père Castañarez, parti quelques mois après de la même Mission, ne peut également achever son voyage. Le manque de vivres et d'eau potable, l'hostilité des Indiens, l'obligent à rétrograder. Une autre tentative du même genre, accomplie deux ans après par les mêmes religieux, est également sans résultat; le Père Castañarez, qui, de l'Assomption où il s'était rendu par le Tucuman et Santa-Fé, devait traverser le Chaco et gagner la bifurcation du Pilcomayo, est arrêté par la difficulté du chemin, et le Père Chomé, qui doit l'y joindre en venant du nord-est, forcé de revenir sur ses pas par suite du manque d'eau. Les missionnaires renoncent momentanément à s'ouvrir un chemin dans cette région du Chaco.

1739. — Les Indiens Pampas demandent des missionnaires. Les Pères Strobl et Quirini vont former la réduction de la Concepcion, au bord de la mer, au sud du Rio-Salado. Cette mission semble d'abord devoir prospérer, mais bientôt la guerre entre les Indiens et les Espagnols en compromet l'avenir.

1740. — Prospérité des Missions de Chiquitos. Les Indiens qui les habitent sont déclarés vassaux immédiats de la couronne, et astreints seulement à payer la même capitation que les Guaranis de l'Uruguay et du Parana (une piastre par tête d'Indien mâle de 18 à 50 ans).

1741. — Fondation de la réduction de Saint-François-Xavier (San-Javier) sur le Rio-Parana dans le nord de la province de Santa-Fé, composée d'Indiens Mocovis. Elle est confiée aux Pères Burgher et de Zéa.

1742. — Le Père Castañarez est assassiné en cherchant à fonder une réduction chez les Mataguayos du haut Vermejo.

1746. — Fondation par les Jésuites de la réduction de San-Joaquin dans l'intérieur du Paraguay, au nord de la province des Missions.

1747. — Les pères Jésuites Cardiel et Falkner fondent la mission de la Virgen-del-Pilar, au pied de la Sierra-del-Vulcan, entre ces collines et la mer, au milieu des Indiens Aucas, dans le sud de Buenos-Ayres. L'année suivante, une autre réduction, sous le nom de la Virgen-de-los-Desamparados, est fondée par les pères Balda et Vilert, à l'ouest de la précédente, à une courte distance du Rio-Colorado. — Ces deux Missions n'ont qu'une existence éphémère, et sont abandonnées lors de l'expulsion des Jésuites de la Plata.

1749. — Fondation de la réduction de San-Geronimo sur l'Arroyo-del-Rey, en face de la ville actuelle de Goya et à une courte distance de la rive droite du Rio-Parana, par le jésuite Diego Horvegoso, aidé du lieutenant royal Mujica. Elle est composée de Mocovis et d'Abipons, et subsiste jusqu'en 1810.

Fondation, par les Jésuites, de la mission de Saint-Stanislas, au milieu du Paraguay, au nord de la mission de San-Joaquin.

1750. — Fondation de la mission de San-Fernando, formée de Tobas et de Vilelas, en face de Corrientes, par les Jésuites, aidés du gouverneur de cette ville. Elle subsiste jusqu'à l'expulsion des Pères de la Compagnie.

Fondation de la réduction de Cayasta, formée en partie de Minuanes et de Charruas, près de Santa-Fé, au milieu des Indiens Calchines. Elle est confiée aux pères Franciscains.

Prospérité des Missions de l'Uruguay et du Parana, et réputation qu'elles ont en Europe. Cette prospérité excite l'envie, et l'on accuse les Jésuites de s'y créer un empire indépendant.

Traité de Madrid (13 janvier 1750), entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, pour la démarcation des limites de leurs possessions dans l'Amérique du Sud. Les Missions-Orientales sont cédées au Portugal en échange de la ville de la Colonia-del-Sacramento. — Étonnement général dans l'Amérique du Sud et répulsion qu'inspire ce traité. — L'audience de Charcas proteste contre son exécution; celle de Lima en fait autant.

1752. — Le marquis de Valdelirios et le jésuite Altamirano sont envoyés dans la Plata pour préparer et surveiller l'exécution du traité. — Agitation profonde chez les Indiens orientaux, que l'on veut ainsi expulser de leur pays. — Opposition ardente des Jésuites à l'accomplissement de ces mesures.

Août. — Commencement des travaux pour la démarcation des limites, à partir

de l'extrémité sud de la lagune Mirim jusqu'aux sources et à l'embouchure de l'Ibicuy.

1753. — Le père Altamirano va résider à San-Borja, et invite les directeurs des sept Missions orientales à hâter l'évacuation de leurs bourgs, et à en faire passer les habitants de l'autre côté de l'Uruguay. Les Indiens irrités se soulèvent contre Altamirano, qu'ils accusent d'être un Portugais déguisé, et, sous la conduite de Sépé, marchent contre San-Borja. Altamirano effrayé se retire à Buenos-Ayres. — Sépé oblige ensuite les commissaires des limites, déjà arrivés à l'Ibicuy, de se retirer.

1754. — Les autorités espagnoles et portugaises se décident, dans la conférence de Martin-Garcia, à employer la force contre les Guaranis. — Ils recrutent une armée de 3,000 hommes dans la Bande-Orientale et marchent sur les Missions. — Un premier combat, dans lequel les Indiens ont le dessous, a lieu près du Rio Dayman, non loin de la ville actuelle du Salto. — Après cette victoire, le gouverneur de Montevideo, Adonaegui, fort opposé à cette guerre, se retire, et les opérations languissent. Viana le remplace, et, de concert avec le général portugais Gomez Freire, reprend avec vigueur l'offensive.

1756. — Le cacique Sépé est tué dans un combat malheureux contre Viana. Les Indiens prennent alors pour chef Nicolas Languiru, corrégidor de la Concepcion, et se fortifient sur la colline de Caybaté, non loin du bourg de San-Juan. — Attaqué avec vigueur par l'armée combinée, Languiru est vaincu et tué avec 1,200 des siens. — Cette défaite amène la soumission des Indiens, et l'évacuation des Missions commence : mais elle se fait avec lenteur. D'un autre côté, les Portugais ne se hâtent point d'évacuer la Colonia, de sorte que le traité ne s'exécute pas et que les choses restent dans le même état et n'ont amené que des dépenses et la mort de 2,000 Indiens.

1760. — Les Jésuites fondent la mission de Belem, la plus septentrionale de celles qu'ils possédassent dans le Paraguay, avec le but de se mettre en relation, par elle, avec leurs établissements de Moxos et de Chiquitos. Ils comptaient atteindre de ce point San-Ignacio-de-Zamucos, la plus avancée dans le sud du Chaco boréal.

1761. — Annulation du traité de 1750. Les Jésuites sont rétablis dans les Missions orientales et les réorganisent; en peu de temps les maux de la guerre sont effacés, et les Missions sont plus prospères que jamais.

2 avril 1767. — Décret de Charles III expulsant les membres de la société de Jésus de tous les domaines de la couronne d'Espagne. (Les Jésuites venaient d'être expulsés de Portugal en 1759, et de France en 1764.)

1768. — Bucarelli, gouverneur de Buenos-Ayres, se charge de l'exécution du décret du 2 avril; tous les Jésuites des Missions et ceux des maisons des autres villes de la Plata sont brusquement enlevés et conduits à Buenos-Ayres, d'où ils sont embarqués pour l'Espagne. Leurs propriétés sont saisies et confisquées. Dispersion de la belle bibliothèque de leur maison de Cordova, et ruine de leurs plus beaux établissements.

Mécontentement des Indiens guaranis qui n'acceptent qu'avec répugnance les missionnaires franciscains par lesquels on remplace les Jésuites. Modifications dans le régime des Missions, mais on est obligé de conserver en grande partie le régime communautaire établi par les fondateurs.

1770. — Commencement de la décadence des Missions. Les propriétés des Jé-

suites dans les provinces sont vendues ou données à des propriétaires qui les laissent généralement tomber en ruine.

1790. — Azara visite les Missions, à la suite du traité de 1777. Rapport du sous-gouverneur sur ces établissements et leur état de décadence.

1795. — Fondation de la réduction d'Inispin, au nord de Santa-Fé, par les Franciscains.

1801. — Conquête des Missions orientales par les Portugais. Les Indiens, diminués de nombre et démoralisés, n'opposent aucune résistance aux envahisseurs. L'Espagne se contente de réclamer contre cette agression inopinée.

1803. — Bernardo Velasco est envoyé en qualité de gouverneur général des Missions pour y établir le système communautaire et ne peut réussir. Les Portugais ne sont pas troublés dans leur possession de la rive gauche de l'Uruguay.

1810. — Révolution sud-américaine. Les nécessités de la guerre des années suivantes amènent la retraite de toutes les garnisons de la frontière indienne. Les Missions du nord de la province de Santa-Fé sont abandonnées par leurs Indiens à moitié civilisés, et détruites par les barbares du Chaco.

1816. — Guerres d'Artigas avec les Portugais. Il envoie son fils adoptif, Andrecito, dans les Missions pour y recruter des soldats. Siége de San-Borja.

1817. — Ruine des Missions occidentales par les Portugais. Chagas fait incendier les bourgs et les fermes, transporter la population de l'autre côté de l'Uruguay et assassiner les Indiens valides. En même temps, Francia, récemment nommé dictateur du Paraguay, fait évacuer les cinq bourgs de la rive droite du Parana, en transporte la population de l'autre côté du fleuve, et incendie les églises, les colléges et les habitations. Ruine complète et absolue des Missions occidentales; la province devient un désert.

1819. — Nouvelle campagne d'Andrecito et de Chagas dans les Missions occidentales. Le peu de population qui y était revenue l'année précédente se disperse et se réfugie dans la province de Corrientes et dans celle d'Entre-Rios.

1826. — Tentatives du congrès constituant des Provinces-Unies pour réorganiser les Missions. Ces tentatives échouent par suite des prétentions de Francia à la possession de ce territoire.

1828. — Expédition du général Fructuoso Rivera dans les Missions orientales dont il enlève la population. Cette incursion achève la ruine de ces établissements, ruine d'ailleurs déjà fort avancée. Dispersion des Guaranis; on en met quelques-uns dans les villages de la Bande-Orientale, Belem et Santa-Rosa, sur la rive gauche de l'Uruguay.

1832. — Insurrection des Guaranis de Belem et de Santa-Rosa, écrasée par Rivera. Ce qui reste de ces Indiens est incorporé dans l'armée de ce chef.

1842. — Bataille de l'Arroyo-Grande, où Rivera, défait par Manuel Oribe, perd la plus grande partie de ses Indiens.

1845. — Bataille de la India-Muerta, où Rivera, battu par le général Urquiza, perd le reste de ses Guaranis. Disparition des Indiens Misioneros du bassin de la Plata, sauf ce qui en est resté au Paraguay.

1848. — Le président, D. Carlos Lopez, abolit la communauté qui avait persisté jusque-là, dans les onze Missions d'origine jésuitique encore existantes au Paraguay. Les 6,000 Indiens qui les habitent, seul reste de toute l'ancienne population guaranie, sont mis dans le droit commun, et se dispersent en partie en se confondant avec le reste de la population.

1864. — Les Missions de Moxos et de Chiquitos existent encore, dirigée par les Franciscains, et n'ont ressenti aucune des vicissitudes qu'ont éprouvées celles du Parana et de l'Uruguay.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Population des Missions. — On a tour à tour exagéré et diminué la population de la province des Missions, alors qu'elle était dirigée par les Pères jésuites. Nous avons dit, dans ce mémoire, page 700, ce qu'il en restait ; et dans notre Description de la Confédération Argentine, tome II, page 271, nous avons résumé les recensements dont nous avions alors connaissance. Depuis, il nous a été possible de consulter des manuscrits authentiques, renfermant le mouvement de leur population, de 1732 à 1762, époque du retour des Missions orientales à l'Espagne, et nous sommes heureux d'en donner ici le résumé général.

1715. — Rapport du père provincial Aguilar :

Réductions ou bourgs	30
Familles	26,942
Ames	117,488

1717. — Le père Juan Patricio Fernandez, estimait la population totale à . . . 121,168 âmes.

1730. — Un rapport du père provincial la fixait ainsi :

Réductions ou bourgs	30
Familles	25,500
Ames	135,117

Les registres que nous avons consultés nous donnent les chiffres suivants pour les trente Missions :

1732.	Familles	30,362	
	Population	141,242	
1733.	Familles	27,865	Épidémie de variole, de rougeole et de scarlatine qui fait beaucoup de ravages. La disette suit l'épidémie.
	Population	126,389	
1734.	Familles	24,217	Dyssenteries. — L'état sanitaire est mauvais pendant plusieurs années.
	Population	116,250	
1735.	Familles	22,863	
	Population	108,228	
1736.	Familles	20,685	
	Population	102,721	

1737.	Familles.	27,729	
	Population.	104,473	
1738.	Familles.	18,080	Nouvelle épidémie de variole.
	Population.	90,287	
1739.	Familles.	15,897	
	Population.	74,159	
1740.	Familles.	16,823	
	Population.	73,910	
1741.	Familles.	17,868	
	Population.	76,960	
1742.	Familles.	18,641	
	Population.	78,929	
1743.	Familles.	19,961	
	Population.	81,355	

Il y a une lacune de 1744 à 1750. — Dans cette période, la population, si singulièrement diminuée depuis 1732, remonte beaucoup. — C'est à cette époque que les pères fondent les Missions de Taruma, d'abord Saint-Joachim et Saint-Stanislas, puis Bethléem (*Belen*).

Un manuscrit publié à Vienne fixe à 84,606 âmes la population des trente Missions en 1744, et à 87,240 en 1746. — Nous possédons les chiffres des quinze années suivantes :

1750.	Familles.	22,469	
	Population.	96,525	
1751.	Familles.	22,637	
	Population.	98,825	
1752.	Familles.	22,742	Guerre guaranitique. On partage la population en deux fractions l'une des Missions de la rive droite de l'Uruguay qui reste à l'Espagne. L'autre de la rive gauche livrée au Portugal.
	Population.	101,142	
1753.	Familles.	22,163	
	Population.	95,884	
1754.	Familles.	23,045	En 1753, la population restée à l'Espagne est de. 16,035 famil. et. . . . . 66,833 habit. La population livrée au Portugal est de. . . . . 6,144 famil. et. . . . . 29,052 habit.
	Population.	102,440	
1755.	Familles.	23,633	Les Guaranis de la rive gauche de l'Uruguay, ne voulant pas rester aux Portugais, se réfugient chez leurs frères de la rive droite qui leur donnent l'hospitalité, et, en 1757, il y a là. . . . . 4,463 famil. et. . . . . 20,350 habit.
	Population.	106,392	
1756.	Familles.	20,060	A partir de 1762, ils retournent dans leurs anciennes missions rendues à l'Espagne.
	Population.	90,039	
1757.	Familles.	» »	
	Population.	» »	
1758.	Familles.	22,796	
	Population.	104,095	
1759.	Familles.	23,005	
	Population.	106,454	

1760.	Familles.	23,547	
	Population.	107,523	
1761.	Familles.	22,214	Il restait encore de réfugiés en 1761 : 5,490 familles ; soit 23,338 habitants.
	Population.	101,392	
1762.	Familles.	23,230	A la fin de décembre 1762 il restait de réfugiés : — 5,549 familles et 25,102 habitants.
	Population.	105,585	
1763.	Familles.	22,626	A la fin de 1763, il restait de réfugiés : — 2,050 familles et 9,122 habitants. — 3,095 familles, et 13,850 habitants étaient retournés dans leurs anciens bourgs.
	Population.	102,015	
1764.	Familles.	19,974	Épidémie de variole qui donne 7,414 décès parmi les Indiens des deux rives de l'Uruguay. Il reste de réfugiés : 1,158 familles ; soit, 4,519 habitants. — Il est retourné aux Missions Orientales : 3,151 famil., soit 15,590 hab.
	Population.	93,978	

La grande épidémie de variole de 1764 donna la mortalité suivante dans les vingt et un bourgs qui en furent atteints :

San-Ignacio-Guazu.	12
Santa-Maria-de-Fé.	19
Santa-Rosa.	1,596
Santiago.	305
Itapua.	3
San-José.	398
San-Carlos.	21
Concepcion.	364
Apostoles.	682
Martires.	808
Santa-Maria-la-Mayor.	668
San-Javier.	150
San-Nicolas.	341
San-Luis.	420
San-Lorenzo.	234
San-Miguel.	470
San-Juan.	5
San-Angel.	188
San-Borja.	153
Santo-Tomé.	570
La Cruz.	7
Total.	7,414

Il parait que les cinq bourgs du Parana et les Missions de Taruma ne furent point atteints. L'élévation de ces chiffres, sur une population de 102,000 âmes, et leur irrégularité prouvent ce que nous avons déjà dit plusieurs fois de l'excessif danger des épidémies de variole chez les Indiens et de la dépopulation du continent américain par suite de cette maladie. On voit par là que l'épidémie de 1764 enleva un douzième de la population des Missions. — C'est, proportionnellement, comme si, en 1854, le choléra avait enlevé trois millions d'habitants à la France.

En 1753, lors du partage des Missions entre les Espagnols et les Portugais, en conséquence du traité de 1750, on trouva la population suivante dans chaque bourg.

Missions restant à l'Espagne.

	Familles.	Ames.
San-Ignacio-Guazu	485	2,167
Santa-Maria-de-Fé	960	4,240
Santa-Rosa	578	2,455
Santiago	1,067	4,633
Itapua	855	3,518
San-Cosme	388	1,432
Trinidad	635	2,623
Jesus	452	1,836
Candelaria	519	2,017
Santa-Ana	1,030	4,787
Loreto	804	3,195
San-Ignacio-Mini	873	2,623
Corpus	873	3,800
San-Carlos	383	1,678
San-José	430	1,883
Apostoles	403	1,923
Concepcion	523	2,274
Martires	735	2,981
Santa-Maria-la-Mayor	534	2,082
San-Javier	521	1,942
La Cruz	613	2,575
Yapeyu	1,550	6,726
Santo-Tomé	603	2,703
San-Joaquin de los Tobatines	129	707
	16,025	66,832

Missions livr s au Portugal.

San-Borja	633	3,493
San-Luis	800	4,245
San-Lorenzo	474	1,838
San-Nicolas	368	4,215
San-Juan	772	3,228
San-Angel	1,137	5,105
San-Miguel	1,360	6,838
	6,144	29,052
Total général des Missions	22,163	95,884

Voici le mouvement de la population des sept Missions orientales de 1752 à 1760, c'est-à-dire pendant qu'elles furent sous la domination portugaise. On y a

joint sans doute le mouvement de la fraction de cette population réfugiée chez ses frères de la rive droite de l'Uruguay.

Années.	Naissances.	Décès.	Excédant de population.
1752	1476	990	+ 486
1753	1810	1006	+ 804
1754	1711	1220	+ 491
1755	1835	1895	— 60
1756	221	320	— 99
1757	1199	855	+ 344
1758	1330	1312	+ 18
1759	1252	1211	+ 41
1760	1465	1017	+ 448
Totaux.....	12,319	9,826	2,49

Population totale au 1er janvier 1752. 29,191
Population au 1er janvier 1761.. 27,247

Les sept Missions ont donc perdu, dans ces neuf années. 1,944
de leurs habitants.

En 1768, lors de l'expulsion des Pères de la compagnie de Jésus, le recensement donna, selon les uns, 88,000 âmes, selon les autres, au-delà de 100,000. Nous n'avons pas le chiffre exact. — En 1785, Doblas, sous-gouverneur des Missions, l'évaluait à 70,000.

Douze ans plus tard, en 1797, Azara répartissait ainsi cette population :

Les onze Missions du Paraguay	10,979
Les cinq Missions de la rive gauche du Parana.	7,536
Les dix Missions occidentales..	19,284
Les sept Missions orientales.	16,589
	54,388

Depuis ce dernier recensement, la population indienne continua de décroître, usqu'à la ruine entière des Missions occidentales, en 1817, et orientales, en 1828. — Nous avons démontré, dans ce mémoire, que celle des Missions du Paraguay était réduite, en 1856, à moins de 6,000 âmes.

Quant à la population des dix Missions jésuitiques de la province de Chiquitos, elle a également décru, mais non pas dans une semblable proportion. — Lorsque les Jésuites furent obligés de les quitter, on pouvait évaluer le chiffre de leurs habitants à 22,000. — Alcide d'Orbigny, qui les visita soixante ans après, et qui

a pu s'y procurer la statistique des trois années 1828, 29 et 30, trouva pour l'année 1830 le chiffre de 15,314 habitants ainsi répartis :

San-Javier	946
Concepcion	2,249
San-Ignacio	2,934
San-Miguel	2,510
Santa-Ana	798
San-Rafael	1,049
San-José	1,910
San-Juan	879
Santiago	1,234
Santo-Corazon	805
Total	15,314

Cette statistique y donnait en moyenne : 1 mariage sur 47 habitants ; — 3 enfants par mariage, — 1 naissance annuelle pour 14 habitants et 1 décès pour 15, ce qui fait la proportion de près de 98 décès pour 100 naisssances. — Mais il faut objecter ici que, sur les trois années qui servent de base à ce calcul, il y a eu épidémie les deux premières années, et que toutes les épidémies de fièvres éruptives sont extrêmement meurtrières chez les Indiens (1). Cela explique les grandes oscillations du chiffre de la population dans leurs villages. Nous avons déjà noté ce fait en traitant des Missions de l'Uruguay et du Parana, et indiqué que c'était surtout au fléau de la variole que l'on devait cette mortalité. L'accroissement que la population a éprouvé pendant dix ou douze années s'arrête tout d'un coup par suite d'une épidémie qui vient moissonner la majeure partie de cet excédant. Il est vrai que, plus tard, l'introduction de la vaccine est venue modifier cet état de choses, et que les épidémies varioleuses sont aujourd'hui un peu moins destructives. — En 1845, M. de Castelnau trouvait 18,289 âmes dans ces Missions, et le chiffre actuel doit dépasser 20,000.

Les Jésuites cherchaient, par tous les moyens possibles, à favoriser le développement de la population dans les Réductions qu'ils avaient fondées. Ils mariaient de bonne heure les Indiens, ne souffraient point de célibataires dans l'âge viril, et poussaient tous les veufs à se remarier, à moins qu'ils ne fussent trop âgés. De plus, les femmes mariées n'avaient pas droit de porter les cheveux longs avant d'être mères, et le réveil était, dans toutes les Missions, sonné une demi-heure avant le lever. — D'un autre côté, l'on avait soin d'envoyer des Pères ayant quelques connaissances médicales qui leur permissent de soigner leurs néophytes dans leurs maladies. Et cependant, par suite de ces épidémies fatales, la population n'augmentait que peu. Ces mesures et ces précautions furent continuées par leurs successeurs, et on les emploie encore aujourd'hui dans les Missions de Chiquitos.

Les Missions de Moxos ont été généralement fondées par des Franciscains, qui les dirigent encore aujourd'hui. Elles sont nombreuses, et renferment une popu-

(1) Voyez d'Orbigny, *l'Homme américain*, tome Ier, pages 50 et suivantes ; — Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, tome III, page 249.

lation qui doit atteindre au-delà de 25,000 âmes. Un assez grand nombre de blancs s'y sont mêlés aux Indiens.

Une multitude de tribus non réduites se rencontrent en divers points de cette province Elles vivent toutefois en assez bonne intelligence avec les Boliviens, et le gouvernement de Chuquisaca facilite le plus qu'il peut l'action des missionnaires parmi elles.

Action du catholicisme et de ses missionnaires dans les Amériques, relativement à la race indienne.

Tous les auteurs qui ont étudié sérieusement l'histoire des races indigènes des deux Amériques ont été unanimes pour rendre justice aux travaux des Missionnaires catholiques et principalement des Jésuites. Parmi l'immense foule de documents qui s'amoncellent devant nous, nous ne citerons que les opinions de quelques auteurs récents, mais dont les recherches profondes ont jeté la plus vive lumière sur cette question.

Écoutons d'abord M. de Straten Ponthoz, qui a fait un travail si complet sur la situation économique du Brésil.

« Lorsque la civilisation de l'Europe vint se placer devant les sauvages de l'A-« mérique, le catholicisme entreprit de conserver au Nouveau-Monde les popula-« tions que Dieu lui avait données.

« Des extrémités du Canada jusqu'aux bords de la rivière argentine, la croix « s'est élevée pour la protection de la race indigène. Les ruines des Missions « subsistent en monuments des efforts du catholicisme et elles resteront comme « sa protestation dans la suite des âges.

« L'Indien ne pèse plus dans la destinée des deux Amériques.

« Au milieu des forêts du Brésil et des montagnes Rocheuses, le successeur du « Missionnaire qui avait entrepris de faire entrer la race indienne dans la marche « de l'humanité, est entouré de ses derniers débris. Tous ses efforts ne peuvent « aspirer qu'à mettre sur la fosse où ils disparaissent cette même croix qui, avec « la civilisation des ancêtres, voulait épargner au monde l'opprobre de l'extermi-« nation des descendants. »

(Budget du Brésil. Tome I, page 128, par le comte Van Straten-Ponthoz, Bruxelles, 1854.)

Plus loin, le même auteur, appréciant l'action des Missions dans l'intérieur du Brésil, s'exprime ainsi :

« Au milieu de la confusion qui remplit l'histoire des premiers siècles du Brésil, « on voit apparaître deux génies contraires, qui ne cessent point de se disputer « la prééminence sur le nouveau continent. — L'un, inspirant sa mission des « desseins de la Providence qu'il voit reposer sur les solitudes de l'Amérique, « entreprend d'y faire un patrimoine aux tribus sauvages, et d'y préparer les res-« sources d'un nouveau sol et d'un nouveau sang aux besoins de l'avenir du vieux « monde. — L'autre est conquérant et exterminateur. Il n'épargne le sauvage

« que pour le profit de sa servitude. Il ne s'attache au sol qu'avec des inspirations « mercantiles ; c'est là tout son instinct. Il n'y manque pas un moment dans le « cours d'environ trois siècles.

« Le catholicisme s'était chargé d'une mise en œuvre évangélique dans le « nouveau monde, pour en conserver les peuplades ; il venait, après mille ans, « redemander à la civilisation cette même pitié que lui avait obtenue d'Attila le « pape saint Léon : il ne l'obtint pas.

« Les forêts du Brésil ont rempli de pages funèbres l'histoire de la colonie por- « tugaise, et ses annales seraient devenues l'opprobre d'un peuple et de l'humanité, « sans la protestation des Missionnaires, qui, jusqu'au dernier soupir, ont élevé la « croix entre l'Indien et le chasseur d'esclaves.

« Dès l'année 1757, les Missions des tribus indiennes du Brésil avaient succombé « sous la persécution du marquis de Pombal. Cet événement et la politique dont « il était le résultat devaient avoir une profonde influence sur le sort des posses- « sions portugaises en Amérique.

« Les seuls Jésuites pouvaient continuer l'entreprise de civiliser les indigènes, « et la destruction de leur ordre fut suivie de la destruction de leur ouvrage. » (Southey, tome III, page 697.)

« Les Indiens, privés du Missionnaire dont l'autorité et la protection les tenaient « réunis autour d'une chapelle, furent livrés à la cupidité des colons. Ils retour- « nèrent à leur existence vagabonde et précaire, en fuyant dans les forêts l'exter- « mination que leur réservaient la corvée et la servitude. » (Southey, tome III, page 697. — Cazal, tome I, page 276.) « Le Brésil perdit ainsi sans retour les « ouvriers réguliers de son défrichement.

« La conservation des indigènes dans les Missions aurait établi au centre du « Brésil des agglomérations, dont la population et les travaux auraient étendu « leur attraction vers le littoral. Le prêtre et l'Indien auraient ainsi fondé la reli- « gion avec les mœurs de la vie agricole, au milieu des régions qui restèrent des « solitudes, où les chercheurs d'or et les bandes d'aventuriers ne pénétrèrent que « pour tomber eux-mêmes dans une barbarie pire que celle des tribus nomades « des forêts. » (Le comte de Sraten-Ponthoz. — *Budget du Brésil*, trois volumes in-8°, Bruxelles, 1854. — Tome II, page 43.)

Un Canadien moderne, M. Garneau, dans un ouvrage justement estimé, apprécie en ces termes l'action des missionnaires Jésuites dans l'Amérique du Nord, laquelle, aussi bien que celle du Sud, a été le théâtre de leur dévouement apostolique :

« Si nous voulions exposer en peu de mots les motifs qui ont amené les Euro- « péens en Amérique, nous dirions que les Espagnols y vinrent pour chercher de « l'or, les Anglais la liberté politique et religieuse, et les Français pour y répandre « la lumière de l'Évangile. — En effet, pendant longtemps, la voix religieuse a « couvert toutes les autres voix, du Canada à Paris, lorsqu'il s'est agi du Nou- « veau-Monde.

« Les Jésuites qui excitaient dans les sociétés européennes les soupçons et la « haine des peuples, lorsqu'ils prêchaient la soumission absolue des sujets au « sceptre des rois, et la colère des rois, lorsqu'ils prêchaient la soumission des « souverains à la tiare du pape, les Jésuites, disons-nous, remplirent une tache « plus noble et plus sainte dans les forêts du Nouveau-Monde, en soutenant la « lutte de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie.

« De Québec, les Jésuites se répandirent parmi toutes les peuplades sauvages, « depuis la baie d'Hudson jusque dans les pays qu'arrosent les eaux du Mississipi. « Un bréviaire suspendu au cou, une croix à la main, ils devançaient souvent « nos plus intrépides voyageurs. On leur doit la découverte de plusieurs vastes « contrées, avec lesquelles ils formaient alliance au nom de cette croix qu'ils « mettaient entre eux et le ciel. Cet emblème religieux produisait sur l'esprit des « sauvages au milieu des forêts silencieuses et sombres de l'Amérique un effet « triste et touchant, qui désarmait ces hommes farouches, mais sensibles aux sen- « timents profonds et vrais. C'était dans ces sensations, dit un auteur, que le « Missionnaire fondait l'attrait qui le faisait rechercher par l'homme des bois. « Les doctrines douces qu'il enseignait contribuaient à resserrer les liens qui l'u- « nissaient à ses néophytes, et à lui assurer les moyens de pénétrer de cabane en « cabane, et de peuplade en pleuplade, jusque dans les contrées les plus reculées.

« Ces missionnaires, parmi lesquels se trouvaient quelques religieux de l'ordre « de Saint-François, n'étaient jamais plus grands que quand ils se servaient de « leurs lumières pour éclairer les barbares dans toutes les parties du monde. Leur « société fut établie, comme on le sait, au temps de la Réforme, à la fois pour « mettre un frein au désordre que cette grande révolution jetait dans les idées et « les croyances, et pour aller prêcher l'évangile aux infidèles. Ses règles ne « permettaient d'admettre que des hommes doués d'une grande énergie mo- « rale, des hommes qui se soumettaient au joug absolu d'un seul, le pape, « qui se devaient au triomphe d'une seule religion, le catholicisme, dont « ils étaient spécialement les défenseurs contre l'hérésie et l'idolâtrie. C'est « surtout cette obéissance absolue à un souverain étranger, au pontife romain, « qui a fait abolir dans la suite leur ordre dans la plupart des États catholiques. « Livrés exclusivement à l'école, à la chaire et au confessionnal, quel ascendant « ne pouvaient-ils pas espérer d'exercer avec ces trois grands moyens sur l'esprit « des hommes! En peu de temps les Jésuites eurent les meilleures écoles de l'Eu- « rope. Isolés du monde, ils formèrent au milieu de lui une sorte de république « intellectuelle soumise à la discipline la plus sévère et dont le mot d'ordre était « exécuté par toute la terre.

« Leur influence s'etendit bientôt sur les savants comme sur les ignorants, sur « les trônes les plus élevés comme sur les plus humbles chaumières. Puis, s'élan- « çant hors de la civilisation, ils allèrent dans leur héroïsme religieux jusqu'aux « extrémités du monde pour soumettre les infidèles à la croix, non pas comme les « croisés, par le fer et par la flamme, mais comme le Christ et ses apôtres, par « une éloquence persuasive versée à flots au milieu des multitudes étonnées. Ils « firent briller la croix depuis les rives du Japon jusqu'aux points les plus reculés « de l'Amérique, depuis les glaces de l'Islande jusqu'aux îles de l'Océanie.

« C'est ce dévouement héroïque et humble tout à la fois qui a étonné le philo- « sophe et conquis l'admiration des protestants. C'est cette admiration qui a ins « piré sur le Canada de si belles pages à Bancroft, l'habile historien des colonies « anglaises.

« L'histoire des Missionnaires, dit-il, se rattache à l'origine de toutes les villes « célèbres de l'Amérique française ; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière « n'a été découverte, sans qu'un Jésuite en ait montré le chemin. »

Garneau. — *Histoire du Canada.* — Troisième édition, tome I, page 222. — Québec, 1859.

Sir Woodbine Parish, dans son excellent ouvrage intitulé : *Buénos-Ayres et les provinces de la Plata*, résultat de son long séjour dans ces contrées, s'exprime ainsi :

« Quand l'ordre des Jésuites fut expulsé de l'Amérique du Sud, il y avait dans « la province des Missions cent mille personnes habitant les trente bourgs que l'on « y comptait. D'après un rapport détaillé que j'ai reçu, en 1825, du Gouverneur « des Missions, il ne restait pas même mille âmes dans tout le territoire de l'Uru- « guay, et encore cette faible population fut-elle enlevée lors de la guerre avec le « Brésil par suite de son occupation de la Bande Orientale.

« Voilà donc cet *imperium in imperio* qui, à une époque, excita l'étonnement « du monde, la crainte et l'envie des princes, lesquels pourtant n'avaient guère mo- « tif à s'alarmer, puisque tout cet édifice s'écroula aussitôt l'expulsion des quelques « vieux prêtres qui le soutenaient. Jamais n'exista communauté plus inoffensive. « Les Missions étaient une expérience sur une grande échelle, basée sur l'esprit le « plus pur du christianisme, dans le but d'instruire et de rendre utiles des peu- « plades sauvages qui autrement eussent été exterminées, comme le fut si miséra- « blement le reste des indigènes, tant par la guerre que par la servitude que leur « imposèrent les colons européens et leurs descendants.

« La prospérité extraordinaire de ces établissements fut l'origine d'une multi- « tude de fables qui circulèrent sur le but qu'avaient eu les Jésuites à les fonder. « Ces fables acquirent malheureusement un certain crédit dans un temps où l'es- « prit public était fort animé contre la richesse et la puissance de ces religieux « en Europe, et contribuèrent sans aucun doute à la chute de leur compagnie.

« Rien de plus illogique, de plus extravagant que les récriminations qu'on leur « adressait au sujet de leurs Missions. En effet, en même temps qu'on les accu- « sait d'aspirer à la conquête d'une indépendance puissante et complète, on leur « reprochait de conserver systématiquement les Indiens dans un état d'enfance « ignorante et inutile.

« Les Indiens avaient la plus vive affection pour les Jésuites qu'ils considéraient « comme leurs pères ; et leurs plaintes furent déchirantes et sincères quand on « les leur arracha pour les remplacer par des Franciscains que le gouverneur Bu- « carelli leur envoya. » — Sir Woodbine Parish, *Buénos-Ayres et les provinces de la Plata*. Traduction en espagnol par D. Justo Maeso. Buénos-Ayres. 1852.

M. de Castelnau, qui visita les Missions de Chiquitos en 1845, tient le langage suivant :

« Le respect que ces Indiens témoignent aux agents du gouvernement et à « leurs curés est très-grand, sans doute ; cependant ils se plaignent souvent de « ce que ces fonctionnaires ne viennent parmi eux que pour s'enrichir aux dé- « pens de leur travail. Alors ils parlent avec un amer regret des *bons Pères* qui « les gouvernaient pour eux-mêmes, et non dans un but intéressé. — Ils dési- « gnaient ainsi, avec les yeux baignés de larmes, ces prêtres aussi éclairés qu'hu- « mains qui venaient passer leur vie entière dans ces déserts écartés. Je dois dire « que ces sentiments sont unanimes chez tous les peuples de l'Amérique du Sud « qui ont été civilisés par les Jésuites. Les membres de cet ordre célèbre ne sup- « posaient pas que toutes les variétés de la race humaine, si différentes les unes

« des autres, par les traits, la couleur, le caractère, le génie, fussent aptes à at- « teindre un même et unique degré de civilisation. Ils croyaient que chaque va- « riété de notre espèce devait, au contraire, être gouvernée selon ses facultés. Ils « n'auraient donc jamais cherché à faire des sauvages de l'Amérique du Sud des « savants ni des législateurs; mais ils avaient su chercher les indigènes dans « leurs forêts, les étonner par leur dévouement, les vaincre par leur martyre, et « les amener enfin à former des sociétés morales et chrétiennes qui auraient pu « servir d'exemple à des peuples plus civilisés. Aujourd'hui encore, lorsqu'un de « leurs curés a su par son mérite et ses vertus se concilier leur vénération, ils en « parlent ainsi comme dernier terme de leur admiration : *C'est un vrai père de la « Compagnie.* Mais les prêtres de ce genre sont rares, et l'on ne rencontre que trop « souvent dans les villages des ecclésiastiques indignes du caractère dont ils sont « revêtus. Il en résulte qu'avec le temps, le respect qui s'attache aux fonctions du « ministère sacré s'affaiblit de plus en plus. — Un ordre religieux dont les hom- « mes disparaissent sans que la loi change peut seul civiliser les Indiens. » — Francis de Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de* 1842 *à* 1847. — Paris, 1851. — Tome III, page 213.

Maintenant voici ce que dit le professeur au collége de France, M. Ampère, à son retour du Mexique, sur les Missions de Californie :

« Cortès toucha la côte de Californie où un de ses lieutenants avait abordé le « premier. Le golfe de Californie s'est d'abord appelé mer de Cortès, mais le na- « vigateur espagnol ne fonda aucun établissement dans ce pays, qui, chose cu- « rieuse, devait être conquis par les Jésuites. — Après s'être fait autoriser par le « gouvernement de Mexico, les Pères se mirent à l'œuvre. Le père Salvatierra dé- « barqua sur la côte avec cinq hommes et leur caporal, éleva un mur autour « d'une chapelle où il avait placé Notre-Dame de Lorette, et défendit contre les « Indiens ce petit fort qui fut plus tard la capitale de la Basse-Californie (Lo- « reto). De leur côté, les Franciscains plantèrent une croix dans la Californie su- « périeure, au fond d'une rade magnifique qu'ils appelèrent San-Francisco ; les « apôtres de la pauvreté marquaient, sans le savoir, la place de la ville de l'or.

« L'histoire du gouvernement de la Californie par les Missions est une admi- « rable histoire. Résistant aux Indiens par les armes et pansant leurs blessés après « le combat, les nourrissant, les instruisant, les gouvernant comme des enfants, « défrichant le pays, agriculteurs, architectes, artisans, bâtissant des églises, des « maisons, des moulins, jetant des ponts, creusant des canaux, les Jésuites mon- « trèrent là, comme ailleurs, cette possibilité de tout faire, qui est le propre de « leur institut.

« L'indépendance du Mexique et les révolutions qui la suivirent, en désorga- « nisant les Missions, avaient plongé la Californie dans la plus irrémédiable anar- « chie. Au milieu du désordre, les aventuriers des États-Unis, venus par les cimes « de la Sierra-Nevada, regardées longtemps comme infranchissables, commen- « cèrent à jouer un rôle en appuyant quelqu'une des factions indigènes qui divi- « saient le pays. Ils trouvaient un point d'appui dans le capitaine Sutter, qui, « après la révolution de Juillet, était allé bâtir un fort et fonder une espèce de « principauté indépendante dans la vallée du Sacramento.

« Bientôt ils se soulevèrent contre la faible autorité du gouvernement mexicain,

« et proclamèrent leur indépendance en arborant un pavillon où l'on voyait un « ours et une étoile. Enfin arriva la guerre du Mexique, et un parti d'Américains, « composé de douze dragons sur des chevaux éreintés, de cinquante hommes « montés sur des mulets, et de cinquante fantassins, attaqua les troupes mexi- « caines; puis les Américains, aidés d'un renfort arrivé par mer, et d'Espagnols « mécontents, parvinrent à mettre en ligne cinq cents hommes qui opérèrent la « conquête de la Californie. — Elle avait déjà été une fois conquise par une « armée cinq cents fois moins nombreuse, les cinq hommes du Jésuite Salva- « tierra. » — AMPÈRE, *Promenade en Amérique, États-Unis et Mexique.* Tome II, page 414. Paris, 1856. — Chez Michel Lévy.

Enfin un auteur moderne, qui termine en ce moment un travail spécial et complet sur le Paraguay et les Missions, que, comme nous, il a visités, M. Alfred Demersay, s'explique en ces termes :

« J'ai hâte d'en faire l'aveu, je ne me suis jamais dissimulé les délicatesses de « mon sujet. Parler des Jésuites, même de ceux de l'Amérique, est une entre- « prise fort épineuse, grosse tout au moins d'une foule de suppositions. — Et ce- « pendant, il faut bien qu'on le sache, quelque opinion que l'on se forme de l'in- « fluence, des intentions politiques ou des secrets desseins de la célèbre Compagnie « en Europe, on ne saurait méconnaître, sans injustice, les grands services qu'elle « a rendus dans le Nouveau-Monde, à la cause de l'humanité. Envoyés pour sous- « traire les Indiens à l'avidité des conquérants, aux mesures vexatoires des gou- « verneurs, au bruit des protestations énergiques de l'évêque de Chiapa, les Jé- « suites ont accompli cette lourde tâche, à travers des obstacles sans nombre et « des périls qui ont fait dans leurs rangs plus d'un martyr. Leur austérité a dé- « fié toutes les accusations, toutes les calomnies; et leur administration a laissé « parmi les indigènes des souvenirs sous la pression desquels leurs successeurs « ont succombé.

« On a critiqué vivement, je le sais de reste, le régime des Missions, et je ne « veux pas prétendre qu'il conviendrait à une société comme la nôtre; mais un « peuple jeune, des hommes sans prévoyance, sans souci du lendemain, devaient « être gouvernés par les moyens, avec les pompes qui conviennent à la jeunesse « des peuples. La destruction de l'Ordre a donc laissé en Amérique un vide im- « mense, que les voyageurs sont unanimes à dénoncer. Sur tous les points, l'œuvre « sociale a disparu depuis longtemps; sur presque tous, l'œuvre matérielle achève « de disparaître. On le verra plus tard : en peu d'années, la solitude s'est faite au « sein de ces magnifiques établissements; les Indiens ont repris le chemin des « déserts et se sont dispersés dans les forêts, que leurs ancêtres avaient abandonnées « à la voix persuasive des hommes dont la réputation de mansuétude et de cha- « rité était parvenue jusqu'à eux.

« Il faut excepter de ce tableau l'État du Paraguay, que son isolement, depuis « l'Indépendance, a préservé de la manie des révolutions, presque endémique « dans les anciennes colonies de l'Espagne, et qui, grâce à cette tranquillité tra- « ditionnelle, chèrement achetée, a conservé intacts les monuments de la gran- « deur et des richesses de l'Ordre fameux dont le nom restera désormais insépa- « rable du sien. Il m'a donc été permis d'étudier sur place le régime institué de « toutes pièces par les fondateurs des Missions, car il a subsisté jusqu'au 7 octo-

« bre 1848. Ce jour-là, un décret présidentiel a paru, qui déclare *citoyens de la* « *République* les Indiens de tous les villages, les fait rentrer dans le droit com- « mun, supprime leur juridiction particulière, établit de nouvelles autorités, etc. « J'ignore, à l'heure qu'il est, les conséquences de cette mesure, prises par le pré- « sident Lopez, sous l'influence d'une révolution européenne que l'un de ses « ministres s'est chargé de qualifier du haut de la tribune; et l'expérience dira « bientôt si les Indiens, affranchis des travaux de communauté, se sont rendus « dignes de la liberté qu'on leur a octroyé avec des phrases d'un libéralisme so- « nore dont j'ai quelque raison de me défier.

« Certes, nous tenons compte au président Lopez de ses intentions bruyam- « ment exprimées, mais il ne doit pas se le dissimuler, ce ne sera pas pour lui « chose simple et facile de bouleverser de fond en comble, de mettre à néant « l'œuvre séculaire d'excellents observateurs, d'hommes profondément habiles, « que les écrivains, les savants et les voyageurs de tous les pays s'accordent à « louer dans une unanimité trop entière pour être l'effet du hasard ou l'expres- « sion d'une opinion préconçue. Ici les noms que je pourrais citer se pressent en « foule sous ma plume : Voltaire, Raynal, Montesquieu, Juan y Ulloa, Angelis, « Ferdinand Denis, Humboldt, Thaddée Haënke, Auguste de Saint-Hilaire, Alcide « d'Orbigny, Robertson, Koster, Varnaghen, combien d'autres encore!

« Je poursuis le dépouillement des témoignages que j'ai recueillis et j'en trouve « un, qui ne paraîtra pas suspect de partialité, dans cette phrase d'une lettre « adressée par Carvalho de Mendoza, gouverneur général du Maranhão, à son « frère le marquis de Pombal, le *grand marquis*, l'ardent promoteur du décret « de proscription de 1767 :

« *Il m'est impossible de soumettre ces pères; leur politique et leur habileté* « *défient tous mes efforts et la force de mes armes. Ils ont donné aux sau-* « *vages des coutumes et des habitudes qui les attachent à eux indissoluble-* « *ment.* » — ALFRED DEMERSAY. — *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites.* Paris, 1860. Tome I. Introduction, page XII. Chez Hachette.

Nous n'avons rien à ajouter après M. Demersay; ses paroles, aussi judicieuses qu'éloquentes, résument et tranchent la question.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

AVIS.

Le défaut d'espace nous oblige de renvoyer au texte que renfermera notre Atlas une foule de documents que nous comptions faire entrer dans ce troisième et dernier volume. — Cette partie de notre œuvre sera suffisamment développée pour que nous puissions y comprendre quelques pièces historiques importantes et les documents de diverse nature que nous avons annoncés en terminant notre second volume, tels que l'itinéraire général, le nivellement barométrique du territoire argentin, le journal météorologique du voyage, les tableaux statistiques de commerce et de population, la bibliographie, le vocabulaire spécial, etc., etc.....

Chaque carte sera accompagnée d'un texte explicatif. La dimension intérieure de chacune sera de 50 centimètres sur 40, format grand raisin.

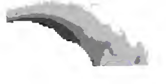
Paris. — Août 1864.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

PROVINCES ET TERRITOIRES ARGENTINS.

LIVRE Ier. — DESCRIPTION DES PROVINCES.



Pages.

TROISIÈME PARTIE.

DOCUMENTS HISTORIQUES.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

DATE DUE			
AUG 31 1987			



